RELATIONS

DE DIVERS

27353

VOYAGES

CVRIEVX,

QVI N'ONT POINT ESTE' PVBLIEES;

OV

QVI ONT ESTE' TRADVITES D'HACLVYT, de Purchas, & d'autres Voyageurs Anglois, Hollandois, Portugais, Allemands, Espagnols;

ET

DE QVELQVES PERSANS, ARABES, ET AVTRES Auteurs Orientaux.

Enrichies de Figures de Plantes non décrites, d'Animaux inconnus à l'Europe, & de Cartes Geographiques de Pays dont on n'a point encore donné de Cartes.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

De l'Imprimerie de IACQVES LANGLOIS, Imprimeur ordinaire du Roy, au Mont Sainte Geneuiefue; Et en sa Boutique à l'entrée de la grande Sale du Palais, à la Reyne de Paix.

Chez { GASPARD METVRAS Pere & Fils, à la Trinité, / SIMON PIGET, à la Prudence, / EMANVEL LANGLOIS, à la Reyne du Clergé, } ruë Saint Iacques. ET Chez { THOMAS IOLLY, dans la Gallerie des Merciers, à la Palme, & aux Armes de Hollande, / & LOVYS BILLAINE, au second Pilier de la grand' Salle, à la Palme & au grand Cesar. } au Palais.

M. DC. LXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

RELATIONS

DES DIVERS

VOYAGES

CURIEUX.

AV ROY:

SIRE,

Ie preſente à Voſtre Majeſté vn recueil de Relations des Indes Orientales & des Voyages de long cours, dans le temps que la gloire de Voſtre Nom a remply toute l'Europe, & que vos Sujets ſont ſur le point de la porter auec voſtre Empire au delà de l'Ocean: Ils trouueront dans les Routiers & dans les Cartes des Portugais tout ce que prés de deux cens années de Nauigation &

plusieurs naufrages leur ont apris pour trouuer sur la Mer la route & les traces d'vn si long chemin. Les lettres des Generaux & des Presidens des Compagnies d'Angleterre & de Hollande leur découuriront les fautes qu'ils ont faites, en establissant leur Commerce, & la maniere dont les François s'y doiuent prendre, pour le faire auec plus d'auantage. Ils y trouueront la connoissance des terres que les Hollandois croyent auoir interest de cacher au reste du monde. Ces Relations leur feront voir que les autres Peuples de l'Europe qui ont entrepris de peupler quelque partie de ces vastes terres, se sont épuisez d'hommes en executant ce dessein. Que la France seule y peut fournir, que seule elle peut enuoyer assez de monde pour y planter la Foy, & pour entretenir des Colonies qui les cultiuent. Il semble que la possession luy en appartienne par ce droit naturel, & qu'elle luy ait esté reseruée au temps de Vostre regne, sous lequel il n'y a point d'exaltation qu'elle ne se doiue promettre. La gloire, SIRE, d'auoir gaigné des batailles, conquis des Prouinces, & donné la loy aux Princes de l'Europe, vous sera commune auec d'autres Conquerans, dont il n'y a que le nombre & la grandeur de vos victoires qui vous distingue. Mais celle d'obliger tout Vostre siecle, ou plustost tout le Genre humain, est digne de l'application d'vn Prince, autant éleué au dessus de tous les autres que vous l'estes. C'est à V. M. à prendre le soin d'en faire le bon-heur, comme elle en est tout l'ornement & toute la gloire. C'est à Elle à le rendre plus riche, plus abondant, plus sçauant, & mieux informé de tous les secours que les hommes peuuent tirer des Arts ou de la Nature. Ce sera par Vos ordres que l'on acheuera de descouurir la Terre que les hommes habitent il y a si long-temps, sans la connoistre toute entiere. La nouuelle Zembla, le Cabo Mendocino, & la terre d'Iezo, ne seront plus les dernieres terres du Monde du costé du Nord; & du costé du Midy on deura à V. M. la découuerte de toute la terre Australe, qui en fait vne cinquiéme Partie, aussi grande peut-estre que pas vne des autres. V. M. tirera ces deux extremitez du Monde du chaos où l'ignorance des hommes les a tenuës iusques à cette heure enuelopées. Ceux qu'elle employera à faire ces découuertes, rapporteront de nouueaux secours pour la Vie

humaine de nouueaux remedes ſpecifiques inconnus à nos Medecins, & pour les autres Arts ils feront les meſmes recherches. Ainſi l'Art de la Soye fut tranſporté de la Chine dans l'Europe; le meſme eſt arriué de l'Artillerie & de l'Imprimerie; car cent ans auant qu'elle en euſt l'vſage, cinq ou ſix de ſes Voyageurs eſtoient retournez de la Chine, ou ces Arts eſtoient en pratique il y auoit long-temps. Enfin ces Entrepriſes rendront voſtre nom adorable à tout ce qu'il y aura jamais d'hommes; l'éclat des actions de cette nature a fait tous les Dieux de l'Antiquité, & elles vous attireront les vœux & l'Admiration de tout le monde. Cependant ce trauail me ſeruira pour rendre vn meilleur compte à V. M. d'vne vie que ie luy dois conſacrer, & de l'employ que i'en ay fait depuis mon retour d'Italie, où comme en d'autres occaſions de ſon ſeruice, ie me ſuis efforcé de luy donner des preuues de mon zele & de ma fidelité. C'eſt

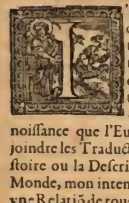
SIRE,

DE VOSTRE MAIESTE',

Le tres-humble tres-obeïſſant, & tres-fidele ſeruiteur & Sujet,
THEVENOT.

AVIS,

Sur le deſſein, & ſur l'ordre de ce Recueil.



'ENTREPRENS de donner à la France les Voyages Anglois d'Hackluyt & de Purchas, qu'il y a ſi long-temps qu'elle ſouhaitte d'auoir en ſa Langue. I'en adjouſteray à ceux-là pluſieurs autres non moins curieux, qui n'ont iamais veu le iour, & beaucoup qui ayant eſté publiez en d'autres Langues, viennẽt d'eſtre traduits en la noſtre pour en enrichir ce Recueil. I'ay encore eu, en le faiſant, la veuë de rectifier & d'accroiſtre le peu de connoiſſance que l'Europe a euë juſqu'icy de l'Aſie; & pour cela, ie me ſuis reſolu d'y joindre les Traductions de quelques Auteurs Orientaux, qui en ont fait ou l'Hiſtoire ou la Deſcription. Sans me renfermer toutefois dans cette ſeule Partie du Monde, mon intention eſt d'en faire autant pour les autres Parties, & de donner vne Relatiõ de tous les Eſtats & Empires, & d'autant-plus fidele & plus exacte, que ie la feray ſur de meilleurs Originaux, & ſur la foy de Perſonnes choiſies entre ceux qui les ont couruës & obſeruées auec plus de ſoin. I'ay voulu auſſi ſauuer de l'oubly quantité de Voyages & de memorables actions de nos François, qui ſemblent auoir eu plus de cœur pour les faire, que de ſoin pour les écrire. Ce n'eſt point, au reſte, afin d'eſtablir le merite de cét Ouurage, que j'arreſte icy le Lecteur, pour luy faire connoiſtre la difficulté qu'on a euë à ramaſſer toutes ces Pieces, & à les traduire d'onze ou douze Langues differentes. Mais ie ne puis m'empeſcher de dire quelque choſe de la fin que ie m'y ſuis propoſée, parce que ie ſuis perſuadé qu'il n'y aura point d'homme raiſonnable qui ne l'approuue.

Il a eſté remarqué dans les éuénemens de ces deux derniers Siecles, que la Nauigation & le Trafic ont eu leur part dans toutes les grandes reuolutions qui y ſont arriuées. Car ſans parler du bouleuerſement de l'Empire des Yncas & du Mexique, auſſi-bien que de celuy de tous les Eſtats des Indes Orientales, il eſt certain que les Peuples qui ſont nos plus proches voiſins ſe ſont enrichis, par le moyen de ces Arts, & infiniment éleuez au deſſus de leurs propres forces.

Par là l'Eſpagne ſ'eſt trouuée en eſtat de diſputer de grandeur auec la France. Par là les Portugais, qui eſtoient reſſerrez dans l'vn des plus petits & plus ſteriles cantons de l'Europe, ſe ſont eſtendus par toute la Terre; & les Prouinces Vnies, qui juſqu'à la fin du Siecle precedent, ſ'eſtoient contentées de la Peſche, & d'vn Commerce de Port en Port, ſe ſont miſes en poſſeſſion des Indes d'Orient, ont entre les mains le plus riche Commerce de la Mer, tiennent plus de lieuës de pays dans ces contrées ſi reculées, qu'elles n'ont d'arpens de terre dans la baſſe Allemagne, & par là ſont arriuées à traiter d'égal auec des Princes qu'elles reconnoiſſoient auparauant pour leurs Souuerains. Mais les Eſpagnols ſe ſont épuiſez de ſoldats pour armer ces riches Flottes, & pour garnir les Places de leurs nouueaux Eſtabliſſemens; & peut-eſtre que l'or & l'argent du Perou & du Mexique ne les ont pas enrichis à proportion de ce que cét épuiſement d'hommes les a affoiblis.

Les Portugais n'ont pû fournir à ces Armemens, & il ne leur reſte preſque plus rien de leurs Conqueſtes des Indes Orientales, que la gloire des belles actions que leurs Conquerans y ont faites.

Les Hollandois ſont tous les iours obligez de ſe ſeruir d'Eſtrangers pour ces Nauigations, & principalement de nos François, qui vont chercher chez eux vn employ auquel ils ſont ſi propres, & qu'ils ne trouuent point chez nous; & ils ont peu

de Places en ce pays-là, où il n'y ait plus d'Estrangers que de gens de leur Pays, & plus de François que de pas vne autre Nation.

Ie ne suis imaginé que les exemples de ces Conqueſtes, & des richeſſes que nôs Voiſins en tirent, pourroient exciter vn iour ceux de noſtre Nation à entreprendre la meſme choſe, & à nauiger dans ces Mers éloignées, ſous le Pauillon de France; & que la lecture des Voyages qui les excitetoit à en faire de pareils, leur ſeruiroit encore pour les inſtruire de la conduite qu'il y faut tenir.

On a écrit que la connoiſſance de la Nauigation d'vn Baſque, qui auoit eſté jetté par la tempeſte ſur les Iſles de l'Amerique, fut cauſe que Colomb en entreprit la découuerte, & que dix-ſept mille écus que couſta ſon Armement, & qui furent auancez par vn particulier (car le Roy Ferdinand ne voulut pas hazarder cette ſomme) auoient vallu aux cinq derniers Roys d'Eſpagne dés l'année 1645. plus de quarante-cinq mille millions d'or, en barres d'argent, & en lingots d'or, comme il ſe void dans les Regiſtres de la Caſa de Contratacion de Seuille; & bien dauantage en Droits & en Marchandiſes.

Iean I I. Roy de Portugal, quelques années auparauant, entreprit la découuerte des Indes Orientales, ſur la lecture du Voyage de Marco-Polo, & ſur la Relation de deux hommes qu'il auoit enuoyez par terre pour les reconnoiſtre; & ſes Sujets qui auparauant n'oſoient paſſer vn Cap éloigné de deux cens lieuës de Liſbonne, qu'ils appelloient, par cette raiſon, *Cap de Non*, ont rangé depuis, toutes les Coſtes du Monde, & en ont fait le tour.

La Relation de Houtman, qui s'eſtoit informé en Portugal de l'eſtat des Indes Orientales, & la propoſition qu'il fit de cette Nauigation aux Marchands d'Amſterdam, fut cauſe de l'Eſtabliſſement de la Compagnie Hollandoiſe, qui les poſſede maintenant auec tant de reputation & d'auantage.

Le recit mal-aſſeuré des richeſſes du Perou, engagea Pizarre, Almagre, & le Maeſtre Eſcuela de Panema, à faire vne Cõpagnie pour y aller, auec ſi peu d'apparence de ſuccés, qu'elle fut d'abord appellée *la Compañia de los tres locos*; & cependant c'eſt àces trois Fous que l'Eſpagne doit les richeſſes du Perou, & la dépoüille des Yncas.

Ie voy tous les iours citer Linſchot par les Pilotes dans leurs Nauigations; & j'ay remarqué dans beaucoup de voyages Anglois, que la lecture d'Hackluyt a ſouuent tiré leurs Nauigateurs, & des Flottes entieres, de fort mauuais pas.

Les raiſons & les exemples precedens m'ont fait croire que mon Trauail pourroit eſtre vn iour vtile à ceux de mon Pays, quand l'amour de la Gloire ou celuy de l'intereſt, leur feroit tourner les yeux de ce coſté-là. C'eſt en leur faueur que j'eſſayeray de mettre en ce Recueil tout ce que les autres Peuples ont de meilleur en ce genre, & tout ce qui pourra ſeruir d'inſtruction pour la Nauigation, pour le Commerce, ou pour l'Eſtabliſſement des Colonies, d'où l'vn & l'autre dépẽdent.

Et à cauſe qu'vne des choſes qui ſemblent refroidir le plus nos François de faire de ſemblables Entrepriſes, eſt le peu de ſuccés qu'ont eu toutes celles de cette nature, qu'ils ont faites iuſqu'à cette heure, & qu'à cauſe, par exemple, que Villegagnon, Monluc, Ribaut & Rauardiere n'ont pas long-temps conſeruë dans l'Amerique les Poſtes qu'ils y auoient occupés, & que ceux du Cap de Nord dans ces derniers temps n'y ont pas eſté plus heureux: ils tirent de là vne conſequence que la Nation n'y eſt pas propre; Ie taſcheray de les deſabuſer de cette opinion: car ils pourront voir dans les Relations de l'Eſtabliſſement de toutes les Colonies des autres, & principalement des Anglois, des Hollandois, des Eſpagnols & des Portugais, qui feront vn Volume à part, d'vne iuſte groſſeur, que ce qui eſt aucun à nos François, leur eſt auſſi auenu au commencement de leurs entrepriſes, témoin les reuoltes & les diuiſions des Pizarres & des Almagres au Perou, & des Cortés & des Naruaes au Mexique.

La difference qu'on trouuera entre-eux & nous, & ce qui a fait reüſſir nos Voiſins, eſt que nous nous ſommes rebutez dés la premiere diſgrace qui eſt arriuée à

nos Colonies, au lieu que les autres, principalement les Anglois, ont eu la constance de voir fumer dans la Virginie, les cinq ou six premieres des leurs, sans desesperer comme nous de s'y establir.

Mais la Navigation, le Commerce, & les Colonies, ne sont pas les seuls auantages que i'estime qu'on peut tirer de ces Voyages. Car sans mettre en consideration que l'esprit & le jugement se perfectionnent dans cette sorte de lecture, & qu'ils y acquierent vne certaine estenduë qui les empesche de condamner legerement tout ce qui n'est pas selon la maniere de leur Pays, ou selon la leur particuliere; Il est encore vray que la perfection des Arts peut estre fort auancée par ce moyen, & par la communication que les hommes ont les vns auec les autres, de ce qui se pratique chez eux. On n'a peut-estre point encore fait assez de reflexion sur le profit qui peut produire cette communication des pratiques dans les Arts, ny pensé combien elle peut apporter de commodité à la vie humaine.

Entre ces Arts, j'ay crû que le principal soin deuoit estre pour ceux qui sont les plus vtiles au bien de la Societé. Par cette raison, ie me suis efforcé autant qu'il m'a esté possible, de perfectionner la connoissance que nous auons de la Geographie, de la Navigation, du Commerce, de l'Histoire naturelle, & de tous les autres Arts qui contribuënt à cette fin. I'ay recherché curieusement tout ce qui pouuoit donner lumiere des Pays inconnus jusqu'à cette heure: & pour l'Histoire naturelle, j'ay ramassé auec le mesme soin, les nouuelles découuertes de Plantes, d'Animaux, de Mineraux, & de leurs proprietez, qui nous peuuent estre de quelque vsage. Ie continueray à recueillir tout ce que j'en trouueray chez les Estrangers; & comme Hackluyt & Purchas ont inseré dans leurs Liures les Instructions que l'on donnoit de leur temps à ceux qui faisoient de longs voyages, ie les imiteray dans ce Recueil. Ie mettray tantost les instructions du General d'vne Armée Naualle; tantost celle d'vn Nauigateur que l'on enuoye pour faire vne découuerte; quelquefois des Memoires de Marchands pour vn Facteur, & pour establir vn Commerce en Moscouie, ou aux Indes; d'vn Teinturier qui fera le voyage de Leuant pour apprendre les secrets de son Art; ou d'vn Medecin pour en rapporter ce que ces Peuples éloignez ont de meilleurs remedes ou de plus seures experiences contre les maladies.

L'on trouuera, en premier lieu, dans ce Recueil, les Relations des Pays qui s'étendent depuis les bords du Pont-Euxin jusques à la Chine, & en suite les Pieces qui regardent la Perse, les Estats du Mogol, & les Indes.

La Relation des Cosacques sera donc la premiere; ie n'en sçay point l'Autheur, mais il ne faut pas que le Public ignore qu'il en a l'obligation à Monsieur Iustel, puisque le Manuscrit en a esté tiré de son Cabinet.

Celles des Tartares, des Circasses, & des Abcasses, &c. est d'vn Missionaire. Olearius, qui le rencontra dans son voyage, luy donne la qualité d'Ambassadeur du Roy de Pologne.

L'on n'a point encore vû, en nostre Langue, de Relation de la Colchide ou Mengrelie, ny de Carte de ce Pays-là. Ie pourrois dire la mesme chose de la Relation de la Georgie de Pietro della Valle, que l'on n'a point voulu traduire, de peur de faire tort à son stile, si propre pour ce genre d'écrire.

La Nauigation de Ienkinson, & son voyage dans le Turkestan & le Mauralnahar, nous donne aussi connoissance d'vn Pays dont nous en auons eu fort peu jusques à cette heure, & confirme le discours que l'Ambassadeur de Moscouie fit aux Hollandois, que la distance entre la Mer Caspienne & la Chine n'est pas si grande qu'on la suppose.

L'Extraict du Voyage des Hollandois à la Chine en 1656. & 1657. a esté inseré icy, en attendant que l'on en donne la Relation toute entiere auec ses Figures.

A la Prise de l'Isle Formosa par les Chinois, l'on a joint vne Description de l'Isle, faite par Monsieur de la Moriniere, qui a porté les armes quatre ou cinq ans en

ces Pays-là, & que l'on mettra plus eſtenduë, auec ſon voyage, dans le Volume de la Chine.

Hawkins, Rhoë, Terry, Methold, ont demeuré long-temps, auec autorité, dans les Pays qu'ils décriuent, & par cette raiſon, leurs Relations en ſont plus exactes & plus croyables.

Le Fragment Grec du Coſmas vient de Monſieur Bigot, qui l'a copié dans la Bibliotheque de Florence, il eſt fort court; mais cependant, il nous donne la veritable cauſe de l'inondation du Nil, la deſcription de l'Animal d'où vient le Muſc, & d'vn autre qui auroit paſſé pour vn monſtre ou pour vne chimere, ſi l'on n'en auoit trouué vne teſte dans le Cabinet de feu Monſeigneur le Duc d'Orleans, qui eſt maintenant au Louure, dont on a fait grauer la figure auſſi grande que le naturel, pour la mettre dans vn autre Volume où l'on aura ſujet de le décrire. Les Chreſtiens de Ceilan, dont les Preſtres receuoient en ce temps-*là les Ordres ſacrez en Perſe: les Nations de l'Inſcription de Ptolomée Euergetes, la date de la 27. année de ſon Regne, contraire à la ſuppoſition d'Euſebe & des autres Chronologies que nous auons des Roys d'Egypte; L'autorité qu'elle donne à Marco-Polo, qui dit que Cublaican enuoya des Ambaſſadeurs au Roy de Ceilan pour auoir cette Eſcarboucle qui y eſt décrite; & l'eſtime de la longueur & de la largeur de la terre, ſelon les Brachmanes, rendent cette piece tres-conſiderable; & tres-grande l'obligation que le Public en a à celuy qui l'a copiée.

* C'eſt au temps de l'Empereur Iuſtin.

C'eſtoit icy le rang d'vne Relation des Chreſtiens de Baſſora; apres les Tables d'Abulfeda & les Antiquitez de Perſepolis: mais comme il me manque quelques Pieces que j'ay deſſein d'y joindre, ie me ſuis contenté de donner vne Carte particuliere des enuirons de Baſſora, en caracteres Arabes, où l'on a marqué dans chaque lieu le nombre de leurs Familles, & le commencement d'vn Liure qui eſt dans la meſme veneration parmy ces Peuples, que la Bible entre les autres Chrétiens; mais qui a cela de fort curieux, qu'il eſt écrit en caracteres tres-anciens, que l'on n'a point encore veus en Europe. Pour la traduction, on ne l'a point voulu mettre icy, à cauſe que la perſonne qui y a trauaillé n'a encore pû l'éclaircir de quelques doutes qui l'auroient renduë imparfaite.

On doutera d'abord de la verité du voyage de Bontekoë; mais en Hollande, où l'on a examiné beaucoup de gens de ſon Equipage, qui ſ'eſtoient nourris de ces poiſſons qu'ils prenoient en volant par deſſus leur Batteau, elle paſſe pour tres-auérée; & enfin, le ſaut de Bontekoë n'eſt pas plus difficile à croire que celuy du Capitaine d'vn Vaiſſeau Hollandois, qui ayant eſté attaqué par les Turcs vers le Détroit, & reduit à la neceſſité de ſe rendre, ſatisfit à ſon ſerment, & mit le feu aux poudres; il en fut enleué en l'air auec tout ſon Equipage, & retomba ſur le Tillac d'vn des Vaiſſeaux qui l'attaquoient, où ſon Ennemy luy fit mille careſſes, le fit traiter, & luy donna la vie auec la liberté. Cependant, la verité de cette auenture eſt conſtante, & il n'y a pas long-temps que la choſe eſt arriuée.

La Terre Auſtrale, qui fait maintenant vne cinquiéme Partie du Monde, a eſté découuerte à pluſieurs fois; la Partie nommée de Vvitlandt en 1628. la coſte que les Hollandois appellent la Terre de P. Nuyt, le 16. Ianuier 1627. la Terre de Diemen le 24. Nouembre 1642. celle qu'ils ont nommée la nouuelle Hollande en 1644. Les Chinois en ont eu connoiſſance il y a long-temps; car l'on void que Marco-Polo marque deux grandes Iſles au Sud-Eſt de Iaua, ce qu'il auoit appris apparemment des Chinois, auec ce qu'il dit de l'Iſle de Madagaſcar; car ces Peuples ont fait autrefois ce que font maintenant les Nations de l'Europe, & ont couru toutes les Mers des Indes juſques au Cap de Bonne-Eſperance, pour le Commerce & pour faire de nouuelles découuertes. Pelſart, dont on a mis icy la Relation de la terre Auſtrale, y fut jetté, pluſtoſt qu'il ne la découurit; mais l'on donnera en ſuite les Voyages de Charpentier & de Diemen, à qui on doit le principal honneur de cette Découuerte; Diemen en rapporta de l'Or, de la Porcelaine, &

mille autres richeſſes, qui firent croire d'abord que le Pays produiſoit toutes ces choſes; L'on a ſçeu depuis, que ce qu'il en rapporta venoit d'vne Carraque qui auoit échoüé ſur ces coſtes; le myſtere qu'en font les Hollandois, & la difficulté de permettre que l'on ne publie la connoiſſance que l'on en a, fait croire, que ce Pays eſt riche. Comment auroient-ils cette jalouſie pour vn Pays qui ne produiroit rien de ce qui merite qu'on l'aille chercher ſi loin? L'on ſçait d'ailleurs qu'ils y enuoyerent des trouppes pour s'y eſtablir, & qu'ils trouuerent des Peuples fort reſolus qui ſe preſenterent aux Hollandois ſur la grève où ils deuoient débarquer, & les vinrent receuoir iuſques dans l'eau, les attaquerent dans leurs chalouppes; nonobſtant l'inégalité de leurs armes; Les Hollandois diſent qu'ils trouuerent de ces hommes qui auoient huict pieds de haut; Pelſart ne marque point cette grandeur extraordinaire; & peut-eſtre que la peur qu'ils firent aux Hollandois, qui les obligea à ſe retirer, les fit paroiſtre plus grands qu'ils ne ſont en effet. Quoy qu'il en ſoit, preſque toutes les coſtes de ce Pays-là ont eſté découuertes, & la Carte que l'on en a miſe icy, tire ſa premiere origine de celle que l'on a fait tailler de pieces rapportées, ſur le paué de la nouuelle Maiſon-de-Ville d'Amſterdam.

Le Routier eſt la piece la plus exacte qui ait paru en ce genre; mais on ne le donne pas icy tout-entier, parce qu'il auroit trop retardé la publication de ce Volume; Comme il eſt diuiſé par Voyages, on a crû qu'on le pouuoit ſeparer; & en la place de ce que l'on en a oſté, l'on a mis la Deſcription des Pyramides d'Egypte. Il n'y a rien à dire de l'exactitude auec laquelle elles ſont décrites, car le diſcours le fera mieux connoiſtre que tout ce que l'on en pourroit dire icy.

Au reſte, ceux qui liront ce Recueil, ne ſe doiuent point eſtonner de voir les noms propres des choſes de l'Orient écrites ſouuent autrement par vn Hollandois que par vn Anglois, & quelquefois miſes diuerſement dans vn meſme Auteur; c'eſt vn changement qui arriue touſiours lors que les mots d'vne Langue ſont en la bouche, ou ſous la plume d'vne perſonne à qui elle eſt eſtrangere: mais c'eſt vne neceſſité, que la choſe arriue de la ſorte dans les Langues Orientales, puiſque les Orientaux meſmes, à qui elles ſont naturelles, les prononcent diuerſement lors qu'ils les liſent. Ces Peuples, pour la pluſpart, ne marquent point les voyelles des mots qu'ils écriuent; Ainſi, par exemple, en liſant Mogol, les vns diront Magol, les autres Mogul. Cela eſt ſi vniuerſellement vray, qu'Abulfeda ſe plaint qu'entre les Geographes qui l'ont précédé, les plus exacts n'auoiét point eu le ſoin de marquer la veritable prononciation des noms des Pays qu'ils décriuent; & il adjoûte, que c'eſt par cette raiſon qu'il a fait vne Colonne dans ſa Geographie, où il marque toutes les voyelles de chaque mot. Dans ces Langues, ce défaut a ſon auantage; car il rend leur écriture quaſi vniuerſelle à diuerſes Nations qui la liſent differemment. Mais c'eſt vne grande difficulté pour nous autres; auec cela, imaginez-vous quel changement doit faire, dans ces termes écrits auec tant de diuerſité, le manquement que nous auons de lettres dans noſtre Alphabet, pour exprimer ces meſmes termes, & la difficulté du coſté de la difference des organes de la voix pour les prononcer. Il eſt vray que ſi les Européans eſtropient leurs noms, ils nous rendent bien la pareille; & il y en a fort peu, dans leurs Hiſtoires, que nous puiſſions reconnoiſtre. Si de leur Zaradaſt nous auons fait Zoroaſtre, ils ont déguiſé auſſi le nom d'Heraclius qu'ils appellent Arcol; celuy d'Alexandre qu'ils nomment Alcandhar, & ainſi du reſte; c'eſt pourquoy on doit excuſer ce changement quand on le rencontrera dans ces Voyages, puiſ-qu'il eſt de meilleure foy de mettre les noms comme on les trouue, que de les corriger ſans les voir écrits en la Langue du Pays, qui ſeroit le ſeul moyen de le pouuoir faire auec quelque fondement.

Les Figures que l'on trouuera dans ce Recueil, ſeront toutes copiées ſur des originaux, & non point tirées du caprice du Graueur & du Peintre; car celles-là donnent pluſtoſt vne fauſſe idée de la choſe, qu'elles n'aident à en éclaircir la Deſcriptiõ.

TABLE
DES RELATIONS
DE CETTE PREMIERE PARTIE.

Relation des Cosacques, *auec la Vie de* Kmielniski, *tirée d'vn* Manuscrit.

Relation des Tartares du Crim, *des* Nogais, *des* Circasses, *& des* Abassas, *par Iean de Lucca; traduite d'vn* Manuscrit *Italien, auec quelques Notes d'vn Gentil-homme Polonois qui a esté long-temps esclaue dans le pays.*

Relation de la Colchide, *ou* Mengrelie; *traduite de l'Italien.*

Informatione della Georgia di Pietro della Valle; *tirée d'vn* Manuscrit.

Oraison Funebre de Sitti Maani *sa femme, qu'il recita luy-mesme.*

Voyage d'Antoine Ienkinson au Cathay; traduit de l'Anglois d'Hackluyt.

Extrait de la Relation de l'Ambassade que les Hollandois enuoyerent en 1656. & 1657. au Tartare *qui est presentement Maistre de la Chine; traduite d'vn* Manuscrit *Hollandois.*

Relation de la Prise de l'Isle Formosa *par les* Chinois, *le 5. Iuillet 1661.*

Relation de la Cour *du* Mogol, *par le Capitaine Hawkins; traduite de l'Anglois de Purchas.*

Memoires de Thomas Rhoë, Ambassadeur du Roy d'Angleterre prés du Mogol; *traduits du Recueil Anglois de Purchas.*

Voyage d'Edoüard Terry aux Estats du Mogol; *traduit du Recueil de Purchas.*

Description des Plantes & des Animaux des Indes Orientales par Cosmas *Monachos, autrement* Indopleustes; *tiré d'vn* Manuscrit *de la Bibliotheque de S. Laurens de Florence, le texte Grec auec la Traduction Françoise.*

Les Climats Alhend *&* Alsend *de la Geographie d'*Abulfeda; *traduits d'vn* Manuscrit *Arabe du Vatican.*

Relation des Antiquitez de Persepolis, *traduite d'Herbert, & de Figueroa.*

Commencement d'vn Liure des Chaldéens *de Bassora, autrement appellez les Chrestiens de S. Iean, écrit en caracteres tres-anciens non encore veus en Europe, auec l'Alphabet de ces mesmes caracteres, & vne* Carte Arabe *du Pays.*

Relation des Royaumes de Golconda, Tannassari, Arecan, *par Vvillem Methold, President de la Compagnie Angloise; traduite de l'Anglois de Purchas.*

Relation de Vvilliamson Floris, du Golphe de Bengale; *traduite de Purchas.*

Relation du Royaume de Siam *par Schouten, traduite de Hollandois.*

Voyage aux Indes Orientales de Bontekoë; *traduit aussi de Hollandois.*

Découuerte de la terre Australe; traduite aussi de la Langue Hollandoise, auec vne Carte *de cette cinquiéme Partie du Monde.*

Routier des Indes Orientales par Aleixo da Motta, Cosmographo Mor da Carrera das Indias; traduit d'vn Manuscrit *Portugais.*

Description des Pyramides *d'Egypte, par Iean Greaues; traduite de l'Anglois; elle ne dépend point des autres Pieces de ce Volume, ainsi elle se pourra mettre au commencement ou à la fin.*

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Iarnch 6 71.
Plato. Phæ-
lon. Lucian,
chalu.

trab. l. 17.

DESCRIPTION DES PYRAMIDES D'EGYPTE, par Iean Greaues, Professeur en Astronomie en l'Vniuersité d'Oort.

A quelle fin les Pyramides ont esté basties, & de la maniere des Egyptiens d'embaûme les corps.

LEs Anciens qui ont parlé des Pyramides, sont tous d'accord qu'elles ont esté basties pour seruir de Monumens; Diodore & Strabon le disent clairement, les Arabes confirment la mesme chose; & le tombeau qu'on void encore aujourd'huy dans la plus grande Pyramide, soit qu'il soit de Cheops, comme dit Herodote, ou de Chemnis selon Diodore, met la chose hors de doute.

C'est vne recherche curieuse, de sçauoir pourquoy les Roys d'Egypte entreprirent ces grands Bastimens. Aristote dit que ç'a esté pour exercer leur tyrannie: Pline croid qu'ils les ont bastis en partie par ostentation de leur puissance, & aussi pour tenir leurs Sujets occupez, & les diuertir des pensées de reuolte. Quoy que la raison que Pline rapporte ait pû entrer en consideration, toutesfois selon mon sens, elle n'a pas esté la principale. Pour moy, ie croy l'auoir trouuée dans la Theologie des Egyptiens; Seruius lors qu'il explique ce vers de Virgile

animamque Sepulchro condimus

dit que les Egyptiens croyoient que l'ame demeuroit attachée au corps tant qu'il demeuroit en son entier; Que les Stoïciens estoient de la mesme opinion; les Egyptiens, ce dit-il, embaûment leurs corps, afin que l'ame ne s'en separe pas si-tost pour passer dans vn autre corps. Les Romains au contraire les brûlent afin que l'ame puisse plustost retourner à son principe, & se reünir à son Tout. C'est pour conseruer les corps plus long-temps, que les Egyptiens ont inuenté ces precieuses compositions dont ils les embaûment, & qu'ils leur ont basty de si superbes Monumens, esperant par là les preseruer de la pourriture, & les rendre en quelque façon eternels.

Herodote, parlant en son troisiéme Liure de la cruauté de Cambise, qui fit tirer du tombeau le corps d'Amasis Roy d'Egypte, pour le faire foüetter & le traiter auec toute sorte d'ignominie, dit qu'on le brûla; ce qui estoit contraire à sa Religion: car les Persans adorent le feu comme vn Dieu, & tiennent qu'il y a de l'irreligion de luy faire consumer le cadavre d'vn homme. Les Egyptiens au contraire, croyent que le feu est vne creature viuante, qui deuore ce qu'on luy presente, & meurt apres auec ce qu'elle a deuoré. Ils les embaûment ou sallent, pour empescher que les vers ne les consomment, le mot Grec dont il se sert est Ταριχεύειν Baruch & Platon s'en sont seruy dans la mesme signification; & Lucien en vn endroit dit, les Grecs brûlent leurs morts, les Persans les enterrent, les Indiens les oignent de graisse de porc, les Barbares les mangent, & les Egyptiens les sallent & les embaûment: C'est de là que vient l'allusion que Marc-Aurelle fait sur le mot de Ταριχεύειν; ce qui estoit hyer, ce dit-il, vn excrement, deuient Ταριχευτὸν, vn corps embaûmé, ou est reduit en cendres. Outre que l'embaûmement rendoit le corps aussi dur que du marbre, l'ame, selon leur Religion, y demeuroit vnie: ce qui donna sujet à Platon, qui demeura en Egypte auec Eudoxus l'espace de treize ans, de tirer vne induction de cette longue durée des corps, pour prouuer l'immortalité de l'ame; son argument auroit encore plus de force en ces temps, car deux mille ans apres luy ie les ay trouuez fort entiers & fort durs. Saint Augustin asseure là dessus, que les Egyptiens estoient les seuls

Baruch 6. 71. Plato. Phædon. Lucian. de luctu.

Strab. l. 17.

Dans la gloſſe d'Iſidore de l'édition de Vuleanins. *Gabares mortuorum.*

qu'ils reſſuſſent la Reſurrection; ils preparent, ce dit-il, ſoigneuſement leurs corps morts, & les rendent auſſi durs que s'ils eſtoient de bronze; ils appellent dans leur langue ces corps ainſi preparez, Gabbares.

Leur maniere d'embaumer les corps, autant que j'en puis juger par ceux que i'ay veu eſt décrite fort curieuſement & fort fidelement dans Herodote & dans Diodore, c'eſt pourquoy ie rapporteray icy tout ce qu'ils en ont dit.

Leur dueil & leurs ſepultures ſe font en cette maniere: S'il eſt mort en quelque maiſon quelque perſonne conſiderable, toutes les femmes du logis ſe frottent de bouë la teſte & le viſage, & puis ayant laiſſé le mort à la maiſon, elles courent par toute la ville ceintes par le milieu du corps & la gorge deſcouuerte. Ainſi ayant auec elles leurs plus proches parentes, elles pleurent, elles font des lamentations, elles ſe battent la poitrine. D'vn autre coſté les hommes font la meſme choſe, & ſont ceints par le milieu du corps, & deſcouuerts comme les femmes. Apres cette ceremonie ils portent embaumer le corps, car il y a certains hommes qui en font meſtier. Quand on leur apporte le corps, ils montrent à ceux qui l'ont porté des images de morts faites de bois peint, & diſent que celle-là eſt la mieux faite, dont il ne ſeroit pas bien-ſeant de dire le nom; que la ſeconde qu'ils montrent eſt moindre pour l'ouurage & pour le prix, & que la troiſiéme eſt la moindre qui ſe faſſe. Lors qu'ils ont fait cette montre, ils demandent aux parens ſur quel modelle ils veulent qu'on faſſe le mort; & apres auoir conuenu entre-eux & du modelle & du prix, les parens du mort ſe retirent. Alors on embauſme le corps le plus promptement qu'il eſt poſſible. * Premierement on tire la ceruelle par les narines, auec des ferremens propres pour cela; & à meſure qu'on l'a fait ſortir, on fait couler en la place des parfums: En ſuite, ils couppent le ventre vers les flancs, auec vne pierre Ethiopique bien aiguiſée, & en tirent les entrailles qu'ils nettoyent & qu'ils lauent dans du vin de Palme. Quand ils ont fait cette operation, ils les font encore paſſer dans vne poudre aromatique; & en ſuite, ils les rempliſſent de myrrhe pure, de caſſe, & d'autres parfums, excepté d'encens, & les remettent dans le corps qu'ils recouſent. Apres toutes ces façons, ils ſallent le corps auec du Nître, & le tiennent dans le lieu où il eſt ſallé durant l'eſpace de ſoixante & dix iours; n'eſtant pas permis de l'y tenir plus long-temps. Lors que les ſoixante & dix iours ſont accomplis, & qu'on a encore laué le corps, ils l'enueloppent auec des bandes faites de fin lin, & qu'ils frottent par deſſus auec vne gomme, dont les Egyptiens ſe ſeruent ordinairement au lieu de ſel. *

Ces Bandes, autant que j'en ay pû juger par celles que j'ay veuës, eſtoient de lin, & de la meſme matiere que l'habit des Preſtres d'Egypte; car Herodote en ſon ſecond Liure dit, que les Egyptiens auroient fait ſcrupule de ſe faire enterrer auec des habits de laine, ou de s'en ſeruir dans leurs Temples; & Pluratque dans ſon Liure d'Iſis & d'Oſiris, remarque que les Preſtres d'Iſis portoient des habits de lin, & eſtoient raſez; c'eſt par cette meſme raiſon qu'Ouide dit,

Nec tu lanigeram ſtoro quid poſtit ad ſtim

Queſieris.

I'ay veu de ces bandes auſſi ſortes & auſſi entieres que ſi elles euſſent eſté nouuellement faites: ils lioient ſes corps morts auec ces bandes, commençans par la teſte & finiſſans aux pieds, & puis en mettoient encore d'autres par deſſus, tellement qu'il y en auoit plus de 1000. aulnes pour chaque corps.

b I'ay auſſi veu beaucoup de ces coffres ou bierres taillées ſur la reſſemblâce d'vn homme, ou pluſtoſt ſur celle de ces Mommies; car l'on n'y peut remarquer que la figure de la teſte, ſans autre diſtinction de membres, le teſte des corps eſtant repreſenté comme vn troue qui ſe termine en vn pied d'eſtail, ſur lequel, comme rapporte Herodote, ils les tenoient dreſſez. Ces coffres ſont peints auec pluſieurs Hieroglyphiques; j'en ouury deux, & ie trouuay ſur les corps qu'ils enfermoient deux petites figures attachées aux bandes de lin, & peintes auec leurs caracteres ſacrez, les couleurs en eſtoient fort viues & fort fraiſches, & entre ces peintures j'en remarquay qui repreſentoient des hõmes, des femmes, auec des teſtes de faucõs & de chiẽ, entre leſquelles il y auoit de ces meſmes figures aſſiſes ſur des chaiſes; elles eſtoient la pluſpart attachées vers le ventre, à l'endroit des genoux & des jambes: ſur les pieds j'y trouuay vne couuerture de lin peinte, qui eſtoit auſſi de la meſme matiere. Ce lin qui couuroit les pieds eſtoit peint d'Hieroglyphiques, & auoit la façon d'vn ſoulier ou d'vn patin fort éleué: ſur la poictrine eſtoit vne eſpece de cuiraſſe, faite auſſi de lin mis en pluſieurs doubles: au milieu de ces bandes vers le haut, eſtoit repreſentée vne femme les bras eſtendus, & au bout des bras de chaque coſté eſtoit la teſte d'vn Faucon bien peinte & dorée. Ils repreſentoient par là la Diuinité, comme dit Plutarque dans ſon Liure d'Yſis & d'Oſiris. Pour l'ame, ils la repreſentoient par vn ſerpent * qui oroit dans ſa gueule la pointe de ſa queuë I'ay beaucoup veu de ces repreſentations grauées dans des pierreries qui ſe trouuent en Alexandrie; ils marquent auſſi par des Croix l'eſperance qu'ils ont de la vie eternelle, comme Ruffin l'explique: I'ay veu beaucoup de ces Croix entre leurs Hieroglyphiques, les vnes peintes, les autres grauées, & quelques-vnes meſme double & triple faites de terre-cuite. Sur vne ſtatuë d'Oſiris qui eſt à Rome, elles ſont grauées de la ſorte. T

Dans le texte d'Herodote, il y a au lieu de Gluë. *Il y a trouué dãs vne Momie vne pierre d'aimant qui repreſentoit vn eſcarbot, que Plutarq. dit auoir été adoré par les Egyptiens: Moſſe appelle leurs dieux ſteteocos, l'aymãt n'auoit point perdu ſa vertu magnetique.*

Ce que Greaues prend pour des Croix, eſt le Siſtre des Egyptiẽs.

* Ayant fait ouurir la teſte d'vn de ces corps embaûmez, ie trouuay dans le crane deux litres de ces drogues qui auoient la conſiſtance, la noirceur & l'odeur de Bithume ou de poix, & qui ſe fondoit à la chaleur du Soleil; il falloit neceſſairement qu'on les y euſt fait entrer, comme dit Herodote; par les narines, la langue de cette Momie ne peſoit que ſept grains, tant eſtoit legere cette partie qu'il appelle vn mondede mal-heurs.

Quand les parens ont repris le corps, ils font faire comme vne statuë d'homme de bois creusé, dans laquelle ils enferment le mort; & apres l'y auoir renfermé, ils le mettent comme vn threſor dans vn coffre,[b] qu'ils dreſſent de bout contre la muraille. Voila les ceremonies qu'on fait pour les riches: quant à ceux qui ſe contentent de moins, & qui ne veulent pas faire tant de dépenſes, ils les traitent en cette maniere. Ils rempliſſent vne ſirungue d'vne liqueur odoriferante qu'on tire du Cedre, qu'ils pouſſent par le fondement dans le corps du mort ſans luy faire aucune inciſion, & ſans en tirer les entrailles, & le tiennent dans le ſel autant de temps que les autres. Quand le temps eſt expiré, ils font ſortir du corps du mort la liqueur de Cedre qu'ils y auoient miſe; & cette liqueur a tant de vertu, qu'elle fait fondre les inteſtins, & les entraîne auec elle. Pour le Nitre, il mange & conſomme les chairs, & ne laiſſe que la peau & les oſſemens du mort. Alors, celuy qui l'a embaumé le rend à ſes parens, & ne l'en met pas dauantage en peine.

La troiſiéme façon dont on ſe ſert pour embaûmer les morts, eſt celle qui regarde ceux de la moindre condition; car on ſe contente d'en purger & d'en nettoyer le ventre par des lauemens, & d'en faire ſecher le corps dans le ſel durant le meſme temps de ſoixante & dix iours, afin de le rendre en ſuite à ſes parens. Pour les grandes Dames, & celles qui ont eſté belles, ou en quelque conſideration, on ne les donne pas à embaûmer auſſi-toſt qu'elles ſont mortes; mais on attend trois ou quatre iours apres, de peur que les embaûmeurs n'en ayent connoiſſance: Car on dit qu'autrefois on en ſurprit vn dans ce crime, auec vne femme qui venoit de mourir, & qu'il fut accuſé par ſon compagnon. Quand on a trouué quelque mort, ſoit Egyptien, ſoit Eſtranger, ſoit qu'il ait eſté tué par vn Crocodile, ſoit qu'il ait eſté noyé dans le Nil, la Ville où le corps a eſté jetté eſt obligée de le faire embaûmer, de luy faire de magnifiques funerailles, & de le faire enterrer en lieu ſaint. Il n'eſt permis à qui que ce ſoit de le toucher, pas meſme à ſes parens & à ſes amis, excepté aux Preſtres du Nil qui le touchent & l'enſeueliſſent comme ſi c'eſtoit quelque choſe de plus grand & de plus conſiderable qu'vn homme mort. Au reſte, les Egyptiens rejettent les couſtumes des Grecs; & pour tout dire en vn mot, ils ne veulent point receuoir les couſtumes des autres peuples, ce qui eſt inuiolablement obſerué par toute l'Egypte.

Voyez les Notes à la fin de ce Chapitre.

Diodore dit le meſme, mais fort diſtinctement, ſelon ſa couſtume; lors qu'il meurt quelqu'vn chez les Egyptiens, ſes parens & ſes amis ſe jettent de la bouë ſur la teſte, & courent par les ruës les rempliſſant de leurs cris, juſqu'à ce que le corps ſoit enterré; ils ſ'abſtiennent cependant du bain, de l'vſage du vin, & de toute autre delicateſſe: obſeruant meſme durant ce temps-là de ne porter que des habits fort ſimples; ils ont trois manieres de preparer le corps de leurs morts, l'vne qui eſt de tres-grande dépenſe, l'autre qui couſte moins, & vne troiſiéme qui ſe fait à fort peu de frais: la dépenſe de la premiere eſt d'vn talent d'argent, la ſeconde eſt de vingt mines, & la troiſiéme couſte fort peu de choſe: Ceux qui preparent les corps en font vn meſtier qu'ils ont appris de leurs peres; ils preſentent aux parens du deffunt vn memoire de la dépenſe de chacune de ces manieres de preparer les corps; & quand ils en ſont conuenus, & du prix, on met le corps entre les mains de ceux de cét Art: celuy qu'ils appellent le Scribe l'eſtend ſur terre, & marque à l'endroit du ventre ſur le coſté gauche, l'endroit où il faut faire l'inciſion; vn autre qu'ils appellent le Couppeur vient apres, & couppe autant de la chair que l'on luy commande, & cela auec vne pierre Ethiopique; l'operation faite, il ſ'enfuyt le plus viſte qu'il peut; car ceux qui y ont aſſiſté courent apres luy, & luy jettent des pierres, & le ſuiuent auec mille imprecations: car ces peuples croyent que quiconque fait violence ou quelque injure que ce ſoit à vn corps ſemblable au ſien, merite la haine de tout le monde: au contraire, ils rendent de l'honneur & du reſpect aux embaûmeurs; ils conuerſent auec leurs Preſtres, & ont l'entrée des Temples libre, comme eſtant

perſonnes ſacrées: l'vn d'eux trouuant le corps diſſequé, y enfonce la main & en tire les entrailles à l'exception du cœur & des reins; vn autre en oſte les ordures, les nettoye & les laue auec du vin fait de palme, & autres odeurs; enfin, tout le corps ayant eſté ſoigneuſement frotté de ſuc, de cedre, & d'autres compoſitions, l'eſpace de trente iours; ils y mettent apres de la myrrhe & du cynamome, & ſemblables choſes qui ont la vertu non ſeulement de les conſeruer long-temps; mais auſſi de leur donner vne agreable odeur: ils le mettent apres entre les mains des parens, toutes les parties du corps demeurans en leur entier, les ſourcils, meſmes les paupieres & les cheueux t'y peuuent remarquer, auſſi bien que la proportion du corps & la taille, tellement qu'on les peut reconnoiſtre: ainſi les Egyptiens gardent les corps de leurs anceſtres dans des baſtimens magnifiques, & font voir tous ceux qui les ont precedez; on y peut reconnoiſtre leur taille, & les traits de leurs viſages; ce qui leur eſt vne grande conſolation d'eſprit, & leur repreſente ces perſonnes comme encore viuantes parmy eux.

Cette deſcription & celle d'Herodote nous expliquent le paſſage de Ciceron, où il dit: Les Egyptiens embaûment leurs morts, & les gardent dans leurs maiſons; Sextus Empiricus dit, qu'ils les gardoient hors de terre; Pomponius Mela, qu'ils les tenoient *in lectulis*, comme dit auſſi ſaint Athanaſe dans la vie de ſaint Anthoine; Lucien y adjoûte dans le traité qu'il a fait du Deüil. Ils portét ces corps deſſechez au milieu de leurs feſtins, ils y tiénét leur place entre les autres Cómis; ie m'y ſuis trouué, & j'en parle par cette raiſon auec plus d'aſſeurãce, & quand ils ont beſoin d'argét, ils mettent quelquefois en gage le corps de leur pere ou de leur frere: Sylius Italicus dans ſes vers, confirme la meſme choſe; & pour ce qui eſt de mettre les corps en gage, Diodore adjoûte que c'eſt vne choſe ordinaire, & qu'il n'y a pas de plus grande honte que de manquer à les dégager, qu'on refuſe la ſepulture à ceux qui ſont tombez dans ce manquement: c'eſt par cette raiſon, dit-il en vn autre endroit, que ceux deſquels ou pour leurs crimes ou pour leurs debtes n'ont point eſté enterrez, ſont gardez dans le logis ſans eſtre mis dans vn coffre, juſqu'à ce que leur poſterité eſtant deuenuë plus riche, acquitte leurs debtes ou donne de l'argent pour effacer la honte de leurs crimes; car les Egyptiens croyent qu'il y va de l'honneur de leurs familles, de faire enterrer leurs parens auec ſplendeür.

Syl. It. l. 3.

Diod l. 1.

L'on voit que Ioſeph pratiqua cette meſme maniere, en faiſant embaûmer le corps de Iacob ſon pere; & ſi nous en voulons croire Tacite, les Iuifs apprirent des Egyptiens à enterrer les corps de leurs morts pluſtoſt que de les brûler. Sponde lit autrement ce paſſage, comme ſi les Iuifs auoient eu de couſtume de les embaûmer; Nous voyons bien qu'ils les lauoient, & qu'ils les graiſſoient de quelque onguent, comme la veufue de Dorcas le pratiqua. La meſme choſe auoit eſté long-temps auparauant en vſage chez les Payens, comme on le lit dans Homere lors qu'il parle des funerailles de Patrocle, dans Virgile & dans Ennius parlant de Tarquin.

Tac. lib. 5.

Sponde Coem.

Auecela il faut confeſſer que la maniere d'embaûmer les corps qui eſtoit pratiquée par les Egyptiens, telle que nous la liſons dans Diodore & dans Herodote, n'eſtoit point en vſage parmy les Iuifs, autrement la ſœur du Lazare n'auroit pas eu ſujet d'apprehender la mauuaiſe odeur du corps de ſon frere trois iours apres qu'il auoit eſté enterré. Ceux qui veulent eſtablir le contraire par l'exemple des funerailles d'Aſa Roy de Iudée, n'eſtabliſſent pas leur aſſertion. Nous liſons bien qu'ils l'enterrerent dans le ſepulchre qu'il s'eſtoit baſty dans la ville de Dauid, & qu'on l'auoit eſtendu ſur vn lict qui eſtoit parfumé d'odeurs agreables, & remply de diuerſes ſortes d'aromats preparez par ceux qui faiſoient profeſſion de cét Art: qu'en ſuite ils auoient dreſſé vn grand bucher: Mais ce buſcher dont on parle en cét endroit, eſt fort contraire à la pratique des Egyptiens que nous venons de lire dans Herodote & dans Diodore; & ce lict remply d'odeurs a ſi peu de rapport aux drogues dont ils rempliſſoient & embaûmoient les corps, que la choſe ne merite pas vne plus longue confutation. Pour ce qui eſt de Ioſeph & de Iacob, qui auoient veſcu & qui

Voyez ces citations à la fin.

estoient morts en Egypte, le texte y est clair, & ils furent embaûmez à la maniere des Egyptiens. Ces passages s'accordent fort bien auec les traditions d'Herodote & de Diodore, & font voir l'vsage qu'on peut tirer des Autheurs prophanes pour l'intelligence de l'Escriture Sainte. Diodore dit que leur coustume estoit de couurir le corps de suc, de cedre, & d'autres choses, l'espace de trente iours, & d'y employer apres la myrrhe, & le cinnamon ou canelle, & choses semblables; c'est à dire, qu'ils y mettoient les dix autres iours, ainsi ils les embaûmoient en quarante iours; on doit conter ces quarante iours depuis le iour de la mort iusqu'à ce que ceux qui auoient le soin de les embaûmer les eussent remis entre les mains des parens. Le texte de la Sainte Escriture porte, que Ioseph fut mis dans vn coffre; Herodote represente bien la chose, en disant que les parens receuoient le corps des Embaûmeurs, qu'ils faisoient faire vn coffre qui auoit la figure d'vn homme, & qu'ils le mettoient dedans. Il y a plus d'apparence qu'il estoit de bois, que de marbre, comme Cajetan l'a voulu asseurer, contre la coustume des Egyptiens: outre qu'estant de cette matiere, il estoit bien plus aisé à porter dans la terre de Canaan; car les Israëlites marchoient sans Chariots.

Ioseph commanda à ses gens de faire embaûmer par ses Medecins le corps de son pere; ce qu'ils firent, ils y employerét 40. iours, car l'on en employe autãt à embaûmer vn corps, & les Egyptiés le pleurerét l'espace de 70. iours. Gen. 50. 23. Ioseph mourut âgé de 110. ans, ils l'embaûmerent & le porterent en Egypte dans vn coffre. Gen 50. 26. Ce sicomore est fort different du nôtre, voyez en la figure dans le liure des Plantes d'Egypte de Prosper Alpinus. Plutarque. Sapi. Con.

La Tradition des anciens Iuifs confirme ce que ie viens de dire; ils disent qu'on portoit dans le desert deux Arches; l'vne de Dieu, & l'autre de Ioseph, c'est à dire l'Arche d'Alliance, & le coffre où estoit le corps de Ioseph. Emir-cond Historien Persan dit, qu'on le mit dans vne châsse faite de verre; mais ie trouue que la plus-part de ces coffres qu'on trouue dans les Momies, sont de bois de vray sicomorre, & j'ay trouué par experience que ce bois a resisté iusqu'à cette heure à la pourriture, c'est à dire l'espace de plus de trois mille ans.

Lors que Ioseph prit serment des enfans d'Israël qu'ils retireroiét de là ses os, c'est vne maniere de parler figurée; comme aussi cét endroit de l'Exode qui dit, Moyse prit auec luy les os de Ioseph, disant; Dieu vous visitera sans doute, & ie retireray d'icy mes os d'entre vos mains. Car son corps ayant esté embaûmé à la maniere des Egyptiens; non seulement ses os, mais tout son corps, à l'exception des intestins qu'on jettoit dans le Nil, comme a dit Plutarque, deuoit estre demeuré en son entier bien plus long-temps qu'il ne s'en estoit passé, entre le iour de sa mort & celuy de la sortie de l'Egypte.

Les Egyptiens ayant ainsi trouué le moyen de rendre leurs corps de tres-longue durée, & de faire par là que l'ame y demeurast attachée plus long-tẽps, laquelle autremẽt seroit passée dãs vn autre corps, selon leur opiniõ d'où Pytagore a pris sa Metempsicose, & qui a seruy de fondement à la deffense qu'il faisoit à ses Disciples, de ne manger rien qui eust eu vie, de peur que comme dit plaisamment Tertullien, qu'en mangeant du bœuf ils ne mangeassent leur pere. L'autre soin qu'eurent les Egyptiens, fut de dresser au corps de leurs morts des Monumens qui peussent durer aussi long-temps que ces corps embaûmez, & où ils les peussent conseruer contre l'injure des hommes & des temps. Ce fut par cette raison que les Roys de Thebes, comme dit Diodore, bastirent en Egypte des Monumens; ce sont, ce dit-il, les Monumens de ces anciens Roys, dont la magnificence ne pourra iamais estre imitée par la posterité. Dans les sacrez Commentaires de ces peuples, il est fait mention de quarante-sept de ces Monumens; mais il n'en restoit plus que dix-sept dès le temps de Ptolomeus Lagi; & au temps de la cent dix-huitiéme olympiade que j'estois en Egypte, ils estoient fort ruinez. Les Egyptiens ne sont pas les seuls qui en ayent fait mention dans les Commentaires que ie viens de dire. Les Grecs asseurent la mesme chose; ceux-là nommément qui furent à Thebes du temps de Ptolomeus Lagi, & ont écrit l'histoire du pays, entre lesquels Ecateus. Ces tombeaux que vid Strabon proche de Sienè, dans la partie superieure de l'Egypte, auoient esté bastis pour cette mesme fin. Il dit que passant en chariot de Sienè, à Philè dans vne grande plaine qui pouuoit auoir enuiron cent stades, il auoit veu sur les deux costez du chemin des termes ou tombeaux, c'estoit de grãdes pierres polies presque

Diodore. l. 1.

Strabon. l. 17.

spheriques de ce marbre dur & noir dont on fait les mortiers placées sur vne autre pierre plus grande, & couuertes d'vne troisiéme en quelques endroits ; en d'autres elle estoit à costé de la spherique, la plus grande de ces pierres auoit bien douze pieds de diametre.

Long-temps apres la residence des Roys de Thebes, ayant esté transportée à Memphis, & la mesme Religion continuant dans l'esprit des Egyptiens, que l'ame demeuroit auec le corps tant qu'il demeuroit en son entier ; non pas pour l'animer, mais pour le seruir & pour le garder, & comme si elle eust eu peine à quitter sa premiere habitation. Il ne faut point douter que l'amour de la gloire n'ait esté leur motif, & n'ait porté les Roys de Memphis à entreprendre ces excessiues dépenses & ces superbes bastimens. Les Egyptiens de moindre condition faisoient la dépense de faire tailler ces caues que nous voyons encore aujourd'huy dans les deserts de Lybie, & que les Chrestiens appellent Momies.

Diodore explique fort particulierement leurs pensées sur ce sujet ; les Egyptiens, dit-il, content pour peu de chose le temps de la vie des hommes, qui est limité à peu d'années ; mais ils estiment infiniment cette memoire de vertu & de gloire, qui dure dans la posterité ; Ils disent que leurs maisons sont des Hostelleries, pource qu'ils y demeurent peu de temps ; mais que leurs Sepulchres sont leurs veritables demeures, à cause qu'ils y demeurẽt des espaces infinis de temps: Ils sont peu soigneux par cette raison de bastir de belles maisons ; mais ils ne croyent point pouuoir faire trop de dépenses à se dresser des sepulchres.

Si l'on vient à chercher la raison de la figure qu'ils ont donnée à leurs monumens, & celle de ces termes dont parle Strabon, sans m'arrester à ce qu'en a dit l'auteur Anonymæ, qui est à la fin de Pierius, & sans me jouër comme luy de la verité, ie croy qu'ils les ont bâty de la sorte, à cause que cette figure de bastiment est fort durable, le haut ne chargeant point le bas comme il arriue aux autres, & la pluye qui ruïne ordinairement les autres bastimens ne la pouuant pas gaster, à cause qu'elle ne s'y arreste pas. Peut-estre aussi qu'ils ont voulu representer par là quelques-vns de leurs Dieux, car l'on sçait qu'en ce temps-là les Egyptiens & les Payens les representoient par des colomnes & des obelisques. Ainsi nous voyons dans Clement Alexandrin, que Callirhoé Prestresse de Iunon, mit au haut de la colomne de sa deesse des couronnes & des guirlandes, c'est à dire, comme l'a expliqué Scaliger dans son Eusebe au haut de l'image de sa Deesse; car en ce temps-là les statuës des Dieux auoiẽt la forme de colomnes & d'obelisques.

Clement Alexandrin.

Suidas rapporte que les vns tenoient que les colomnes qui finissent en poinre, ou les Piramides, representoient Apollon ; les autres qu'elles estoient faites pour Bacchus, & qu'il y en a eu mesme qui croyoient qu'elles auoient serui si indifferemment pour representer l'vn & l'autre de ces dieux. Isidore tient qu'elles estoient dediées au Soleil, que les Egyptiens ont adoré sous le nom d'Osiris, & la Lune sous le nom d'Isis ; & que comme Isis estoit representée auec des cornes pour exprimer le croissant de la Lune, les Piramides & les Obelisques representoient leur Osiris ou les rayons du Soleil.

Pausanias dit que dans la ville de Corinthe, Iupiter Melichius estoit representé par vne Pyramide, & Diane par vne colomne ; c'est là dessus que Clement Alexandrin appuye sa conjecture, que ça estè là la premiere idolâtrie; ce qui s'accorderoit assez bien auec l'antiquité de ces bastimens Egyptiens : ainsi auparauãt que l'art de tailler les statuës eut esté trouué, les hommes dressoient des colomnes, & les adoroient comme les images de leurs Dieux. Les autres Nations ont quelquesfois imité ces bastimens des Egyptiens, & ont dressé des Pyramides pour leurs Sepulchres. Lors que Seruius explique ce passage de Virgile

——— Fuit ingens monte sub alto
Regis decenni terreno ex aggere bustum
Antiqui laurentis opacaque ilice tectum.

Il dit qu'anciennement les personnes de condition se faisoient enterrer sous des montagnes, & qu'ils se faisoient dresser sur leur Sepulchres des colomnes & des pyramides. C'est peut-estre la raison pour laquelle Absalon fit dresser cette colomne ou ce pilier dont il est parlé dans Samuel chap. 18. & Pausanias lors qu'il décrit les funerailles des Sicyoniens dit, qu'ils couuroient les corps morts de terre, & qu'ils dressoient dessus des colomnes; mais apres auoir décrit les Pyramides d'Egypte, ie ne croy pas qu'il y en ait aucune qui merite qu'on s'y arreste, que celles de Porsenna Roy d'Etrurie, qui meritent plustost d'estre estimées par leur nombre que par leur grosseur. Varron dit qu'il fut enterré au dehors de la ville de Clusium, qu'ils luy dresserent vn monument de pierres quarrées, que chaque costé estoit de trois cens pieds, qu'il en auoit cinquante de hauteur, & qu'au dessous de la base estoit vn labirinthe dont on ne pouuoit sortir; qu'au haut il y auoit cinq Pyramides, quatre sur les angles & vne au milieu; qu'elles auoient soixante & quinze pieds par en bas, & cent cinquante de hauteur; qu'elles finissoient en pointe, & qu'à leur pointe ou sommet il y auoit vn cercle de bronze, à l'entour duquel estoit vne chaîne qui portoit des sonnettes attachées; que le vent donnant dessus, le son s'en faisoit entendre bien loin de là, comme si l'on eust esté dans la foreſt de Dodonne; que sur cette plaque de cuiure, il y auoit quatre autres Pyramides de cent pieds de haut, lesquels portoient vn second plan qui soustenoit cinq Pyramides, dont il ne dit point la hauteur. Les fables des Etrusques disent, qu'elles estoient aussi hautes que le reste de l'ouurage. Ce Roy chercha de la gloire par cette vanité, sans considerer qu'outre qu'il épuisoit dans ce trauail la richesse de son Royaume, la gloire de l'Architecte, au jugement de la posterité, auroit tousiours esté plus grande que la sienne.

DESCRIPTION DES PYRAMIDES D'EGYPTE, comme ie les trouuay l'an 1048. de l'Hegire, ou l'an 1638. & 1639. de Nostre Seigneur, selon le calcul de Dionysius.

APres auoir rapporté ce que j'ay pû sçauoir des Fondateurs des Pyramides, le temps qu'elles ont esté basties, & à quel vsage elles ont esté destinées, j'en feray icy la Description; ie commenceray en prenant les mesures de la face exterieure de la principale & plus grande des Pyramides, j'examineray apres les dedans, & toutes les differentes diuisions de l'espace qu'elle enferme.

Description de la premiere & de la plus belle des Pyramides.

La premiere & la plus belle des trois grandes Pyramides, est située sur le haut d'vne roche qui est dans le desert de sable d'Affrique, à vn quart de lieuë de distance vers l'Oüest des plaines d'Egypte; cette roche s'éleue enuiron cent pieds au dessus du niueau de ces plaines; mais auec vne rampe aisée & facile à monter: la dureté de la roche sert de fondement proportionné à son édifice, outre qu'elle contribuë quelque chose à la beauté & à la majesté de l'ouurage. Chaque costé de cette Pyramide, suiuant la description d'Herodote, a huict cens pieds de longueur; selon Diodore Sicilien, sept cens. Strabon dit qu'elle a quelque chose de moins de six cens pieds de Grece ou six cens vingt-cinq pieds Romains; Pline luy en donne huict cens quatre-vingt-trois; entre toutes ces mesures celle de Diodore, selon mon jugement, approche plus de la verité, & peut seruir en quelque façon pour confirmer la proportion que j'ay donnée en vn autre discours aux mesures de la Grece; car ayant mesuré le costé qui regarde le Nord à l'endroit où elle pose sur sa baze, auec vn excellent instrument de dix pieds de diametre par deux differentes stations, comme les Mathematiciens ont accoustumé de faire dans les distances inaccessibles, ie trouuay qu'il auoit six cens nonante-trois pieds

Herod. l. 2.
Diod. l. 1.
Strabo l. 17.
Pline l. 36. c. 12.

d'Angleterre, c'eſt à dire vn peu moins que Diodore ne luy en donne. Ie pris d'vne autre maniere la meſure des autres coſtez, à cauſe que ie n'auois point de diſtance commode pour faire la meſme operation que j'auois faite de l'autre coſté, & que la campagne eſtoit inégalement haute de ce coſté-là, au lieu que du coſté du Nord elle eſt fort vnie.

Tatiani oratio contra Græcos.

Thales Mileſius auoit meſuré long-temps auparauant la hauteur de cette Pyramide; il viuoit, ſi nous en deuons croire Tatianus Aſſirius, vers la cinquantiéme Olympiade; mais ſes obſeruations ne ſe trouuent point: Pline nous rapporte ſeulement la maniere dont il ſe ſeruy pour ce deſſein, qui eſtoit d'obſeruer l'heure à laquelle l'ombre du corps eſt égale à ſa hauteur; methode fort incertaine & ſujette à erreur, à cauſe que l'extremité de l'ombre d'vn corps ſi haut n'eſt iamais taillée bien net. Diogenes Laerce, lors qu'il rapporte la vie de Thales, dit la meſme choſe, & il la rapporte ſur l'authorité de Hieronymus: car ſelon luy, Thales meſura la Pyramide par ſon ombre, remarquant l'ombre de la Pyramide lors que les ombres ſont égales à leurs corps; mais ie ne m'arreſteray point dauantage à ſes obſeruations par la raiſon que ie viens de dire. Pour moy, j'ay trouué que ſa hauteur eſtoit vn peu moindre que ſa largeur à l'endroit de ſa baſe, quoy que Strabon diſe le contraire. Pour Diodore, il ſ'accorde auec mon obſeruation, & dit que ſa hauteur eſt moindre que le coſté de ſa baſe: enfin, cette hauteur meſurée par la perpendiculaire, eſt de quatre cens quatre-vingt dix-neuf pieds; mais ſi nous prenons cette hauteur ſur vne ligne qui paſſeroit du pied juſqu'au haut, & toucheroit les angles de tous les degrez, cette ligne ſeroit égale au coſté de la baſe de la Pyramide, & elle auroit ſix cens quatre-vingt treize pieds; c'eſt par la raiſon

Diogene Laerce dans la vie de Thales liure premier.

Audacia Saxa Pyramidum.

de cette grande hauteur que Stace les appelle les roches hardies des Pyramides. Solin paſſe outre, les Pyramides, dit-il, ſont des tours pointuës en Egypte, qui ſurpaſſent toutes les hauteurs que les humains peuuent éleuer: Ammian Marcellin les éleue auſſi haut; elles ſont plus larges par en bas, par en haut elles finiſſent en pointe: les Geometres appellent cette figure vne Pyramide, à cauſe qu'elle finit en pointe comme le feu Properce auec la liberté des Poëtes, les éleue encore plus haut: la dépenſe des Pytamides éleuées juſques aux Cieux, & les Epigrammes de l'Anthologie ne luy cedẽt point dans le deſir de les éleuer. Ie n'examineray point icy d'où ils ont tiré ces opinions qu'ils ont euës de la grandeur de cette Pyramide; mais ie ſuis aſſeuré que le clocher de Saint Paul à Londres, auparauant qu'il euſt eſté brûlé, eſtoit plus haut que cette Pyramide, quoy qu'il ne fuſt pas de beaucoup plus haut que la tour qui y eſt encore auiourd'huy, car il auoit cinq cent vingt pieds de hauteur.

Cambdeni Britannia.

Mais pour auoir vne parfaite connoiſſance de la grandeur de cette Pytamide, il ſe faut imaginer vn quarré, & ſur chacun de ſes coſtez vn triangle Equilateral; que ces quatre triangles ſ'inclinent l'vn vers l'autre, juſqu'à ce que leurs ſommets ſe rencontrent en vn point qui eſt auſſi le ſommet de la Pytamide; car à la voir d'embas, il ſemble qu'ils ſe rencontrent à vn point: le Perimetre ou tour du quarré de la baze aura deux mil ſept cens ſoixante dix-neuf pieds, & toute ſorfaire ou ſuperficie quatre-vingt mil deux cens quarante-neuf pieds; ou pour accommoder la choſe à nos meſures, onze arpens de terrain, ou quatre cens quatre-vingt mil deux cens quarante-neuf pieds quatrez. Ce que nous aurions de la peine à croire, ſi nous n'auions le témoignage des anciens, entre leſquels il y en a qui luy donnent encore plus d'eſtenduë. Herodote donne à chacun coſté du quarré de la baſe huit cens pieds; & ſelon ces meſures, l'aire de ce quarré deuroit eſtre encore plus grande que ie ne la donne icy; car elle ſeroit de ſix cens quarante mille pieds quarrez. Selon les meſures de Diodore Sicilien, elle comprendroit quatre cens quatre-vingt dix mille pieds; & ſuiuant les meſures de Pline, le quarré de huict cens quatre-vingt trois, qui eſt la meſure qu'il donne à l'vn de ſes côtez, ſeroit ſept cens ſoixante dix-neuf mil ſix cens quatre-vingt neuf pieds, c'eſt

à dire

à dire beaucoup plus qu'Herodote & que Diodore ne luy donnent ; mais il ne faut pas douter que Pline ne se soit trompé, en ne donnant à la base de la Pyramide que huit arpens de terre ; car si nous demeurons d'accord que l'arpent Romain contienne en longueur deux cens quarante pieds, & six vingts en largeur, comme on peut prouuer éuidemment par l'authorité de Varron & par celle de Quintilien qui le disent clairement, l'arpent Romain contiendroit vingt-huict mille huict cens pieds Romains ; & si nous diuisons par ce nombre les sept cens soixante & dix-neuf mille six cens quatre-vingt neuf pieds, il en viendra vingt-sept arpens de terre, & la deux mil quatre-vingt neufiéme partie d'vn arpent, qui en contient, comme nous venons de dire, vingt-huict mil huict cens. C'est pourquoy si nous supposions que le nombre qu'il donne de huict mille huict cens quatre-vingt trois, il se seroit trompé dans le calcul de la baze de la Pyramide ; c'est pourquoy ie croy qu'il auoit mis vingt-huict arpens au lieu de huict.

L'on peut monter de tous costez par degrez jusques au haut de la Pyramide ; le premier degré a quatre pieds de hauteur & trois de largeur, il tourne tout au tour de la Pyramide, & est de niueau par tout ; & quand les pierres estoient entieres (car elles sont maintenant vn peu ruinées) il faisoit vn chemin estroit tout au tour de la Pyramide ; le second degré est semblable au premier, ayant autant de hauteur & de largeur ; mais il est en retraite de trois pieds, & tourne au tour de la Pyramide comme le premier ; le troisiéme est semblable en tout aux premiers, & ainsi des autres qui continuent jusqu'au haut. Le haut de la Pyramide ne finit pas en vn poinct comme la Pyramide Mathematique ; mais en vn petit plan quarré. Herodote en auoit donné les dimensions ; mais elles ne se trouuent point dans ses Liures, & Henry Estienne les voulut suppléer dans le Commentaire qu'il a fait, il veut que ce quarré soit de huict orgies : si nous prenons l'orgie, & que nous l'entendions comme Hesichyus & Suidas l'ont entenduë, c'est à dire, pour l'espace que peuuent comprendre les deux bras quand ils sont estendus, ou pour six pieds, le costé de ce plan qui finit la Pyramide seroit de quarante-huict pieds ; mais la verité est, qu Henry Estienne qui a voulu corriger en cét endroit l'interpretation de Valla, a besoin luy-mesme de correction ; car il l'est trompé en donnant à ce plan la largeur qu'Herodote donne au Pont admirable qui estoit au bas des Pyramides, & dont il ne reste maintenant aucun vestige : Diodore ne luy donne que neuf pieds, Pline luy donne vingt-cinq pieds de largeur ; *Altitudo* (i'aymerois mieux lire Latitudo) *à cacumine pedes* 25. pour moy, i'ay trouué qu'elle estoit de 15 pieds, & deux cens quatre-vingt parties d'vn pied Anglois diuisé en mille parties. Si nous en voulons croire Proclus, les Egyptiens faisoient leurs obseruations Astronomiques sur le haut de ce plan ou de la Pyramide, & que ce fut là mesme ou fort proche qu'ils obseruerent la canicule, & autrement qu'ils establirent les pedes de leur année caniculaire, l'année Heliaque ou l'année de Dieu, comme Censorinus l'appelle, & qui est composée de 1460. années, dans lequel espace de temps leurs *Thoth vagum* & le *fixum* reuiennent à vn mesme poinct ou commencement.

Proclus Commentary in l. 1. in Timæum Platonis.

Censorinus de die natali.

Le lieu éleué, ou la roche sur laquelle la Pyramide est fondée, est à la verité fort propre pour faire des obseruations Astronomiques. Le voisinage de Memphis le rendoit aussi fort commode pour ce dessein ; mais on ne doit pas croire le seul rapport de Proclus, cependant qu'on peut prouuer par les passages de tant d'autres Autheurs qu'elles ont esté bâties pour des Sepulchres : y a-t-il apparence de croire que ces Prestres Egyptiens eussent pris la peine de monter si haut, pouuans aussi bien faire leurs obseruations Astronomiques au pied de la Pyramide où ils estoient logez ; car toute l'Egypte n'est qu'vne plaine ; & du haut de cette roche qui est vn peu plus éleuée, ils iouient la veuë du Ciel aussi libre que du haut de la Pyramide : c'est pourquoy Ciceron dit auec beaucoup de verité, *Ægyptij, aut Babylonij, in camporum patentium Æquoribus habitantes, cum exterra nihil emine-*

ret quod contemplationi cœli officere posset omnem coram in siderum cognitione posuerunt. Le haut de cette Pyramide n'eſt point composé d'vne ſeule pierre, ny de trois, comme l'ont dit Villamont & Sands dans les relations de leurs voyages; mais de neuf pierres, ſans compter les deux qui manquent à deux des Angles.

Lors que i'y montay, ie meſuray beaucoup de degrez de la Pyramide, ie trouuay qu'ils n'eſtoient pas tous de la meſme hauteur, il y en auoit quelques-vns qui auoient prés de quatre pieds, & les autres vn peu moins de trois; ceux qui eſtoient les plus hauts de la Pyramide, n'auoient pas tant de retraite ou largeur que les autres, & leur largeur n'eſt pas touſiours la meſme; & ſelon ma coniecture ils ont autant de largeur que de hauteur, & ainſi vne ligne droite qu'on tireroit du bas de la baze iuſqu'au haut, toucheroit les angles de tous les degrez.

Les anciens demeurent tous d'accord que l'Egypte eſt ſouuent pleine de vapeurs, qui ſe voyent ſenſiblement dans les grandes roſées qui arriuent apres l'inondation du Nil, & qui durent l'eſpace de plus d'vn mois; comme auſſi on ce que i'obſeruay en Alexandrie dans le temps de l'Hyuer, pluſieurs Eſtoilles de l'Ourſe Majeure qu'on ne void point en Angleterre, & que l'on ne pourroit pas voir en Alexandrie ſi la refraction n'y eſtoit plus grande qu'en noſtre pays. Ce qui eſt vne marque que l'air ou *medium* y eſt plus condenſé; mais ie ne ſçaurois aſſez admirer l'antiquité, qui a touſiours dit qu'il ne tomboit point de pluye en Egypte. Platon, quoy qu'il y ait demeuré pluſieurs années, dit dans ſon Thymée qu'il ne tombe point de pluyes ſur la terre qui puiſſent ayder les peines & le trauail de ceux qui l'a cultiuent; Pomponius Mela dit, qu'elle ne laiſſe pas d'eſtre fort fertile, quoy qu'il n'y pleuue point. Pour moy, i'ay trouué que dans les mois de Decembre & de Ianuier, il y pleut plus communellement qu'il ne fait à Londres dans ces temps-là. Les vents eſtoient Nord Nord-Oüeſt; ce qui m'obligea d'en tenir vn Iournal, où ie marquois les changemens de l'air & mes autres obſeruations Aſtronomiques; & dans le meſme temps le Sieur Guillaume Paſton qui eſtoit au Caire, obſerua la meſme choſe; & ſur la fin du mois de Mars de la meſme année, eſtant au lieu où ſont les Mommies vn peu en deça des Pyramides en tirant vers le Sud, il y pleût vne journée toute entiere; ainſi il faut que les anciens ayent entendu parler de la partie Superieure de l'Egypte, entre la ville de Thebes & celle de Sienè, où ſont les cataduopes ou caſcades du Nil; car ceux du pays m'aſſeuroient qu'il y pleuuoit fort rarement: ce qui fait voir que Seneque a eſté veritable, lors qu'il a dit que dans la partie qui touche à l'Ethiopie, il n'y pleut point du tout ou fort rarement: mais quand apres il aſſeure qu'il ne tombe point de nege en Alexandrie, il ne dit pas vray; car i'y ay veu nager pendant vne nuict du mois de Ianuier: les Abyſſins que ie trouuay au Caire, m'ont auſſi aſſeuré que plus haut vers le Sud, entre la ligne & le tropique, la pluye y dutoit ſouuent des ſemaines entieres: Acoſta confirme aſſez cette Relation; car il a obſerué dans le Perou, & dans les terres qui ſont entre ces meſmes Paralelles, qu'il y pleuuoit fort ſouuent. C'eſt là la veritable cauſe de l'inondation du Nil dans la ſaiſon de l'Eſté, & qui fait qu'il a plus d'eau dans vn temps auquel toutes les autres riuieres en ont le moins: c'eſt là la veritable raiſon de l'inondation du Nil, & non point les raiſons qu'en alleguent Herodote, Diodore, Plutarque, Ariſtote, & Heliodore, & d'autres; les vns l'imputans à la nature particuliere de cette riuiere, les autres aux vents Etefiens, qui ſouffiants contre le cours de l'eau la font regorger; les autres, les neges qui ſe fondét en Ethiopie, leſquels doiuent eſtre fort rares dans vn Pays où la chaleur du Soleil noircit le corps de ceux qui l'habitent, où ils ſont l'argent, comme dit Seneque. Ie trouue dans les Eſcrits de Diodore, que Agatharchides Cnedius en donne la meſme raiſon que i'en rapporte icy: mais de ſon temps il ne fut point creû: Diodore auoit bien approuué ſon opinion dans ſon premier Liuré; car il dit, Agatharchides a approché plus prés de la verité que les autres, car il dit que tous les ans depuis le Solſtice d'eſté juſqu'à l'Equinoxe de l'Automne, il tombe des pluyes continuelles en Ethiopie qui cauſent les inondations du Nil; & le temps de cette inondation eſt ſi certain, que i'ay veu les Aſtronomes de ce pays là predire long-temps deuant dans leurs Ephemerides, qu'à tel iour d'vn tel mois le Nil doit commencer à bauſſer.

Ie ne peux pas prendre de tous vne meſure exacte pour le dedans de la Pyramide, il eſt auſſi entier que ſ'il venoit d'eſtre fait; mais ces degrez qui ſont expoſez à la pluye & à l'air en ont eſté gaſtez, tellement qu'on ne les ſçauroit monter que par du coſté du Sud, ou du coſté du Nord vers l'angle qui regarde l'Eſt.

Herodote dit que ces degrez ſont faits en forme d'Autels, car ils ſont eſleuez les vns ſur les autres en forme d'autels; ils ſont faits de pierres maſſiues & bien polies, leſquelles ſelon Diodore & Herodote, ont eſté taillées dans les montagnes d'Arabie qui regardent l'Egypte du coſté de l'Oüeſt au deſſus du Delta, comme les montagnes de Lybie l'a terminent du coſté de l'Oüeſt: ces pierres ou marches ſont ſi grandes, qu'vne ſeule pierre fait toute leur largeur & leur hauteur: Herodote & Pomponius Mela diſent, que la moindre de ces pierres à trente pieds; ie demeure d'accord qu'il y en a bien quelques-vnes qui ont cette longueur, mais cela ne ſe peut pas dire generalement de toutes, ſi ce n'eſt que l'on entende des pieds cubiques; car dans ce ſens, j'en demeurerois facilement d'accord, y en ayant meſmes beaucoup de celles qui ſe voyent qui en contiennent dauantage. Les anciens ne nous ont point laiſſé le nombre de ces degrez; les modernes ne s'accordent point dans le nombre qu'ils en donnent, & j'ay eſté par cette raiſon plus ſoigneux de les compter auec deux autres perſonnes qui eſtoient

auec moy ; Bellon dit qu'il y en a deux cens cinquante, qu'ils ont quarante-cinq poulces de haut & deux pas de large ; Albert de Leuwenſtein en compte deux cens ſoixante, & leur donne à chacun vn pied & demy de hauteur ; Iean Helfric deux cens trente : Serlio deux cens dix, ce qu'il dit ſur la Relation du Patriarche d'Aquilée qui les auoit meſurez, & que chaque degré a trois palmes & demy de hauteur.

Grimani qui auoit eſté Conſul des Venitiens en Alexandrie, & fut depuis Cardinal.

Ie ne m'arreſteray point icy à rapporter la diuerſité des autres Relations, ie diray ſeulement que j'en ay compté deux cens ſept, quoy qu'vn de ceux qui m'accompagnoit en deſcendant en ait compté deux cens huict.

Pietro della Vallé, dit que celles qu'il fit tirer retomberét ſur la Pyramide.

Il y en a qui diſent qu'vne fléche tirée du haut de la Pyramide par le plus habile Archer de la Turquie, retomberoit ſur les degrez de la Pyramide : ce que ie ne croy pas aiſément ; car nos arcs d'Angleterre portent plus de deux cens pas qui font cette diſtance, & i'ay veu des Turcs percer de leurs fléches des planches de ſix poulces d'épaiſſeur ; ce qui me fait croire qu'vn arc porteroit encore bien plus loin, ce que rapporte Solin, Auſone, Ammiam Marcelin & Caſſiodore, n'eſt pas plus veritable. Ils diſent qu'elle conſomme & porte elle-meſme ſon ombre : ce qui n'eſt point vray en hyuer ; car dans ce temps-là en plein midy, j'y ay remarqué de l'ombre ; & quand meſme ie n'aurois pas fait cette remarque, ie n'aurois pas laiſſé de venir en connoiſſance de cette verité par les Regles, qui enſeignent aux Geometres à connoiſtre & meſurer les hauteurs des corps par leurs ombres, & les ombres par la hauteur de leur corps. Et comment eſt-ce que Thales Mileſius auroit pû meſurer les Pyramides par leurs ombres ; comme Pline & Laerce l'ont écrit, ſi elles n'en ont point. Pour reconcilier ces Autheurs, & faire dire vray à Solin, Auſone, Ammiam Marcellin & Caſſiodore, il faut ſuppoſer qu'ils ont entendu que preſque durant toute l'année à l'heure du midy elles ne font point d'ombres.

Solin c. 45. Auſo edyl. 3. Am. l. 22. Caſſ. var. 7. form. 15.

Deſcription du dedans de la premiere Pyramide.

APres auoir décrit le dehors de la grande Pyramide auec ſes dimenſions, j'entreprens icy la deſcription du dedans, dont les anciens n'ont point parlé ; ce que j'attribuë à la Religion qu'ils auoient pour les Sepulchres, puis qu'elle ne leur permettoit pas d'entrer dans ces Palais de la mort conſacrez au ſilence & au repos des morts : Herodote dit en deux mots, qu'il y auoit au dedans des Pyramides des voûtes ſecrettes taillées dans la roche ; Diodore Sicilien n'en parle point du tout, quoy qu'il ſoit ſouuent trop prolixe dans les choſes qui ne ſont pas ſi curieuſes. Strabon en dit peu de choſe ; à 40. ſtades, ce dit-il, de la ville de Memphis, il y a vne roche ſur laquelle ont eſté baſties les Pyramides, Monumens des Roys anciens ; trois de ces Pyramides ſont fort remarquables ; mais ſur tout, deux qu'on met au rang des ſept Merueilles du Monde ; elles ont quatre ſtades de hauteur, & chacun de leurs quatre coſtez a preſque autant d'eſtenduë que toute la Pyramide a de hauteur. L'vne de ces deux Pyramides eſt vn peu plus grande que l'autre ; ſur le ſommet de la plus grande de ces Pyramides a l'endroit où aboutiſſent ſes quatre coſtez, il y a vne pierre qui pouuant eſtre aiſément détournée ; découure vne entrée qui meine par vne deſcente à viz juſqu'au tombeau : Pline n'en d'écrit autre choſe que le puits qu'on y void encore aujourd'huy, il dit qu'il a quatre-vingt ſix coudées de profondeur ; il ſemble qu'il ait crû que par quelques conduits ſouſterrains, on y euſt deriué l'eau du Nil. Ariſtides dans l'oraiſon intitulée l'Egyptien, dit que le fondement des Pyramides deſcend auſſi bas en terre qu'elles ont de hauteur ; en quoy il auoit eſté mal informé par les Egyptiens, car elles n'ont point d'autre fondement que la roche ; voicy comme il en parle : Nous regardons auec admiration la hauteur des Pyramides, & nous ne ſongeons

Herod. l. 2.

Strab. l. 17.

Plin. l. 36. nat.

pas que leurs fondemens ſont auſſi profonds qu'elles ſont hautes, comme ie l'ay appris de leurs Preſtres. Voila ce que i'ay trouué chez les anciens, & que ie rapporte icy ſeulement par la veneration qu'on doit auoir pour l'antiquité Les Autheurs Arabes, principalement ceux qui ont entrepris de décrire les choſes remarquables d'Egypte, nous en ont donné vne Relation plus particuliere; mais ils ont mélé ce qu'ils en ont dit de tant de fictions, que le peu de verité qui ſe trouue en leur Relation en eſt tout à fait obſcurcy: ie rapporteray icy la Relatiõ qu'ils eſtiment la meilleure; la pluſpart des Chronologiſtes demeurent d'accord que ces Piramides ont eſté bâties par vn Roy d'Egypte Saurid trois cens ans auant le deluge; que ce Prince ayant eu vne viſion que la terre ſ'eſtoit renuerſée ſens deſſus deſſous, ayans veu les hommes couchez la face contre terre, & les étoiles tomber du Firmament; eſtant troublé de ce ſonge il le tint ſecret. Il vid tomber en ſuite les eſtoiles fixes ſur la terre en forme d'oyſeaux blancs, qui ſeruoient de guide aux hommes & les conduiſoient entre deux grandes montagnes; que les ſommets de ces deux montagnes ſ'eſtoient approchez, & auoient écrasé ces hommes, que les eſtoiles cependant eſtoient deuenuës obſcures. Il fut fort eſtonné de cette viſion, il aſſembla les Preſtres de toutes les Prouinces d'Egypte, il les aſſembla au nombre de cent trente, entre leſquels le plus fameux eſtoit vn nommé Aclimon; le Prince luy expoſa ſon ſonge, ils dreſſerent la figure du Ciel au temps de ce ſonge; & par le iugement qu'ils en firent, ils conclurent qu'il deuoit arriuer vn grand Deluge: & leur ayant demandé ſ'il ſ'eſtendroit iuſqu'en Egypte, ils reſpondirent qu'oüy, & que le païs couroit riſque d'eſtre abimé.

Ce paſſage eſt traduit de l'Arabe de Ibn Abd Alhoum.

Comme cette mauuaiſe direction deuoit faire ſon effet quelques années apres, il fit cependant eſleuer les Pyramides, & y fit baſtir vne ciſterne ou conduit ſouterrain pour deriuer & deſtourner le Nil dans la 4e partie d'Egypte qui eſt vers l'Oüeſt, & dans vne prouince nommée Alſaida: il remplit ce conduit de Talismans, & mit au dedans de la Pyramide ſes treſors: Il y renferma auſſi des Recueils de tout ce qu'il auoit appris des plus habiles gens de ce temps-là; entr'autres vn Traitté de la Vertu des pierres pretieuſes, les Secrets de l'Aſtrologie, les demonſtrations de la Geometrie, la Phyſique, & les autres ſciences, leſquels liures ne peuuent eſtre entendus que par ceux qui connoiſſent leurs carracteres. Il fit apres tailler des pierres & des colonnes d'vne prodigieuſe grandeur, les pierres furent apportées d'Æthiopie, il les fit mettre dans les fondemens des trois Pyramides, on les lia les vnes aux autres auec des liens de fer ſoudez de plomb. L'entrée des Pyramides eſtoit enterrée & bouchée de terre à la profondeur de 40. coudées. La hauteur des Pyramides eſtoit de cent coudées de Roy, qui en font cinq cens de ce temps-cy; chaque coſté de cette Pyramide auoit cent coudées de Roy; cette fabrique fut commencée ſous vn aſcendant fauorable: apres les auoir achetées, il les fit couurir d'vn ſatin de belle couleur, & y ſolemniſa vne feſte à laquelle tous ſes Sujets ſe rendirent; il baſtit apres dans la Pyramide qui eſt vers l'Occident, trente chambres qui furent remplies de treſors & d'vn grand nombre de pierreries Taliſmaniques, de machines, toutes ſortes d'inſtrumens & du verre malleable; il y mit toute ſorte de Alakakirs, il y en auoit de ſimples, de doubles, des poiſons, & mille autres choſes; il fit mettre dans la Pyramide qui eſt vers l'Eſt, des ſpheres, des globes celeſtes, les eſtoilles du Ciel auec des écrits ſur leur nature & leurs aſpects, les parfums dont il eſtoit à propos de ſe ſeruir pour corriger leurs influences; il mit auſſi dans la Pyramide qui eſt colorée les commentaires de ſes Preſtres, dans des coffres de marbre noir; ces Liures contenoient les ſecrets de la ſcience de ces Preſtres, leur profeſſion, leurs actions, leur temperamment, l'hiſtoire de tout ce qui ſ'eſtoit fait en leur temps, & celle de tout ce qui arriuera juſqu'à la fin du monde; il eſtablit dans chaque Pyramide vn Treſorier; celuy de la Pyramide qui eſt vers l'Occident, eſtoit vne ſtatuë de marbre noir qui tenoit vne lance, eſtoit debout, & auoit vn ſerpent entortillé au tour de ſa teſte; quand quelqu'vn en approchoit, le ſerpent ſe jettoit deſſus luy, fai-

Voyez Selden de Dis Syris & Scalig ſur l'Apotheoſmatcum Manilij.

Alakakirs entre autres ſignification ſignifie vne pierre pretieuſe, Abul. feda l'a mét auec le rubis, & ſignifie apparãment en cét endroit quelque enchantement grauë ſur ces pierres.

soit plusieurs tours à l'entour de son col, & retournoit à sa place apres l'auoir tué. Le Tresorier de la Pyramide qui est vers l'Orient, estoit vne idole faite d'vne agathe noire qui auoit les yeux ouuerts & brillans; elle estoit assise dans vn Trône la lance à la main, celuy qui en approchoit entendoit vne voix qui luy ostoit le sentiment, il tomboit à terre, & mouroit presque subitement. Pour Tresorier de la Pyramide colorée, il fit vne statuë d'vne pierre nommée Albut, c'estoit vne figure assise qui attiroit vers elle ceux qui la regardoient, & ils mouroient attachez dessus sans qu'on les en pût separer: les Cophtes écriuent dans leurs Liures, qu'il y a vne inscription sur cette Pyramide qui porte;

Le Roy Saourid a basty les Pyramides en tel & tel temps, il les a acheuées en six ans; que celuy qui viendra apres moy, & qui se croira aussi puissant que i'ay esté, entreprenne de les détruire en 600. ans, quoy qu'il soit plus aisé de démolir vn édifice que de l'eleuer; ie les ay fait couurir de satin, qu'il entreprenne de les couurir de natte.

Apres que le Caliphe Almamon fut entré en Egypte, il eust la curiosité de sçauoir ce qui estoit enfermé dans ces Pyramides; il les voulut ouurir, on luy dit que la chose estoit impossible, il dit qu'il en viendroit à bout; & en effet, le trou qu'on y void aujourd'huy fut fait par son ordre, par le moyen du feu & du vinaigre, & de fers trempez d'vne maniere particuliere dont on se seruit; la dépense en fut fort grande, l'on trouua que la muraille auoit 20. coudées d'épaisseur; & quand ils l'eurent percée, ils trouuerent d'abord vn vaze d'émeraude, dans lequel il y auoit 1000. pieds de monnoye fort pesantes.

Almamoun fit faire le compte de la dépense & de l'argent qu'auoit coûté cette ouuerture, & il se rencontra qu'elle auoit coûté justement autant d'argent qu'ils en auoient trouué dans la Pyramide; ils y trouuerent encore vn puits quarré, & sur chacun de ses costez, des portes qui seruoient d'entrée à des voûtes, où ils trouuerent des corps morts enueloppez dans de la toile, & vers le haut de la Pyramide, ils rencontrerent vne statuë dans vne pierre creuse qui representoit vn homme, & dans cette statuë ils y trouuerent vn corps auec vne plaque d'or enrichie de pierreries & mise sur la poictrine de ce corps, vne épée d'vne valeur inestimable, & sur sa teste vn escarboucle de la grosseur d'vn œuf brillant comme le Soleil; il y auoit sur cette pierre des caracteres écrits à la plume, mais personne n'en sçeut dire l'explication. Depuis qu'Almamoun a fait faire cette ouuerture, plusieurs y sont entrez, entre lesquels il en est mort quelques-vns. Voila ce qu'en disent les Arabes; mais comme cette tradition tient beaucoup de la fable, ie ne m'y arresteray pas dauantage; j'en rapporteray icy la description que j'en ay faite, y estant entré auec dessein de l'obseruer exactement.

Du costé de la Pyramide qui regarde le Nord, apres auoir monté vn petit tertre qui s'éleue au dessus de la campagne de la hauteur de 38. pieds; & qui semble auoir esté fait à la main de terre rapportée: on trouue vn passage estroit & quarré justement au milieu de ce costé de la Pyramide, nous y entrâmes, nous trouuâmes que le chemin qui conduisoit au dedans estoit vn plan incliné, ou descente qui faisoit vn angle de 26. degrez; l'ouuerture est de trois pieds & de 463. parties du pied Anglois, que ie suppose dans toutes ses mesures diuisé en mille parties: pour la longueur, à la prendre de l'endroit où commence la descente, c'est à dire à quelques 10. palmes au dehors de l'ouuerture, jusques à l'extremité de la descente, elle est de 92. pieds & demy, également large par tout, mais de la moitié plus basse vers le bout, qu'elle n'est à l'entrée: Cette entrée marque l'excellence des ouuriers qui y ont trauaillé, la pierre en est extremément polie; elles sont si bien jointes les vnes auec les autres, qu'il est difficile d'en connoistre la separation, Diodore auoit desia fait cette remarque dans tout le corps de la Pyramide. Apres auoir passé par cette ouuerture estroite auec beaucoup de peine; car sur la fin il nous fallut coucher sur le ventre, & nous conduire à la lumiere des torches que nous auions à la main, nous entrâmes en vne

place plus large & qui auoit peu d'exaucement, mais qui estoit toute en desordre; car on auoit creusé en diuers endroits par auarice, par curiosité, ou plustost par le commandement d'Almamoun, fameux Caliphe de Babylone; la chose ne merite pas qu'on examine dauantage à laquelle de ces trois causes on doit attribuer ce desordre. I'ay parlé icy seulement de cette place, pour faire voir que ie ne veux rien obmettre; car ce n'est maintenant qu'vne retraite de Chiue-souris, entre lesquelles i'en ay veu qui auoient plus d'vn pied de longueur: cette place obscure a quatre-vingt neuf pieds de longueur, sa hauteur & sa largeur ne sont pas égales par tout, & ne meritent pas qu'on les décriue plus particulierement; à la main gauche de cette place, & tout proche de cette entrée estroite par laquelle nous auions passé, nous trouuâmes vn degré, ou plustost vn gros bloc de pierre qui auoit 8. ou 9. pieds de hauteur, & nous seruit de degré pour entrer dans la premiere allée; cette allée est vn peu inclinée, & panche vers l'entrée; elle est bastie d'vn marbre de beau grain & bien poly, qui paroist aussi net & aussi blanc que de l'albastre quand on en a nettoyé l'ordure qui le couure; la voûte & les costes sont bastis d'vne pierre qui n'est pas si polie ny si dure que celle qui est employée pour le paué de cette allée, comme l'obserua Titoliuio Buratini jeune homme Venitien, fort spirituel, qui estoit en ma compagnie; elle a du moins cinq pieds de largeur, & est aussi haute que large, si ie ne m'y suis point trompé aussi bien que mon compagnon, qui remarqua auec moy quelque irregularité en la largeur de l'allée, la trouuant en des endroits plus large, & en d'autres plus estroite, quoy qu'à la veuë elle paruſt également large: j'ay trouué en mesurant auec vne toise, qu'elle auoit 110. pieds de longueur; à la fin de cette galerie, nous en trouuâmes vne seconde qui ne cede point à la premiere en l'excellence de sa structure, ny en la matiere des pierres qui y sont employées; elles sont separées, l'vne de l'autre par vn fossé; apres l'auoir passé, nous trouuâmes vn trou quarré de la mesme grandeur de celuy par lequel nous estions entrez dans la Pyramide, il conduit dans vne autre allée de niueau, & au bout de cette allée sur la main droite est le puits dont Pline a fait mention. Il est rond, & non pas quarré comme les Arabes l'ont descrit: ces murailles ou costez sont de marbre blanc, il a plus de trois pieds de diametre: on y descend en mettant les mains & les pieds dans des trous qui sont faits dans ce marbre, & qui se respondent les vns aux autres. Ces trous estans tous à plomb les vns sous les autres, presque tous les puits & les descentes des cyternes d'Alexandrie sont faites de la sorte, & l'on y descend aisément en l'aidant en mesme temps des pieds & des mains. Ces Citernes sont soustenuës par des doubles Arcades. L'arcade d'enbas porte sur des pilliers de marbre thebaïque, sur le haut desquels sont dressez d'autres pilliers qui portent la derniere & la plus haute Arcade. Ces voûtes & leurs murailles sont enduites par dedans d'vn plastre fort blanc, & d'vne matiere, que ny l'eau, ny l'air ne peuuent gaster. Apres auoir descrit ces Cisternes & ces Puits d'Alexandrie, ie retourneray à celuy de la Pyramide; il a 86. coudées de profondeur, selon le calcul de Pline, & peut-estre qu'il seruoit de passage à ces voûtes secretes & cachées dont Herodote fait mention sans les décrire, & qui auoient esté taillées dans la roche viue qui sert de fondement à la Pyramide: pour moy, ie trouuay qu'il n'auoit que 20. pieds de profondeur. La raison de la difference qui se trouue entre l'obseruation de Pline & la mienne, vient peut-estre de ce que depuis son temps le puits a esté remply d'ordure & de vuidange; en effet, i'y jettay quelque matiere combustible allumée, & ie vis beaucoup d'ordure au fonds.

Nous quittâmes le puits, & apres auoir marché la distâce de 15. pieds tousiours de niueau, nous trouuâmes vn passage ou ouuerture quarrée, qui répondoit iustement à la premiere, & estoit de la mesme grandeur, les pierres en estoient fort massiues, & exactement jointes: ie ne peux pas dire si les joints estoient remplis

Buratini est maintenant Maistre de la monnoye du Roy de Pologne, & c'est de luy que l'on vid il y a dix ou douze ans vn modele d'vne machine pour voler.

* L'Anglois dit auec vn niueau.

Cisternes d'Alexãdrie.

Plin. l. 36. 12.

* De ce marbre Thebaïque, dont j'ay parlé en décriuant les Cisternes d'Alexãdrie.

decette matiere luisante dont i'en parle en d'escriuant les Cysternes d'Alexandrie. Ce chemin est de niueau, comme i'ay desia dit, à 110. pieds de long, & porte dans vne voûte ou petite chambre dans laquelle ie ne m'arrestay pas beaucoup à cause de sa puanteur & de l'ordure dont elle estoit à demy pleine ; elle n'a guere moins de 20. pieds de longueur & de 10. de large, ses murailles tegardent Est & Ouest, elles sont fort entieres & enduittes de stuck, le plancher d'en haut, est composé de grandes pierres qui en s'auançant font vn angle au milieu du costé de l'Est de ce champ ou espace, il semble qu'il y ait eû autrefois vn passage pour entrer dans vn autre ; peut estre que c'estoit le chemin par lequel les Sacrificateurs entroient dans le creux de ces Phinx dont Strabon & Pline, ou Andros Sphincz, comme Herodote l'appelle. Pline luy donne 102. pieds de circuit, à le prendre vers la teste 600. pieds de hauteur & 143. de longueur : Pour moy ie croy que le Sphinx est d'vne seule pierre posée au Sud-Est de la Pyramide dont elle n'est pas fort esloignée. Peut estre aussi que cette ouuerture conduit dans quelque autre appartement ; ie ne puis rien determiner en cela, & s'il se peut faire mesme qu'elle seruit de niche pour y mettre quelque Idole, ou pour quelque autre ornement qui estoit alors en vsage, & qui nous est maintenant inconnu aussi bien que la raison de ces proportions Bizarres qui se rencontrent dans les passages & parties interieures de la Pyramide ; de là je retournay sur mes pas, & quand ie fus sorty de ce passage estoit quarré, qui est proche du puits, nous grinpasmes pour gagner la seconde galletie qui montoit selon l'inclination d'vn angle de 26. degrez ; La longueur de cette gallerie depuis le puits iusques à vn tetour, est de 154. pieds, mais si nous en prenons la mesure par en bas sur le paué, elle en sera moindre à cause d'vne espace vuide de près de 15. pieds que nous auons desecriptes cy-deuant entre le puits & le trou quarré par laquelle nous grinpasmes.

Et pour refaire la recapitulation de ce que nous auons dit, si nous considerons l'entrée escartée de la Pyramide par laquelle nous descendismes, & la longueur de la premiere & derniere galletie par lesquelles nous montasmes, qui sont sur vne mesme ligne & conduisent presque au milieu de la Pyramide ; nous pourrons par là aysément rendre raison de cét estrange Echo qui respond 4. ou 5. fois, dont Plutarque a parlé dans son 4. liure des Opinions des Philosophes, mais i'ay trouué que c'estoit plustoft la continuation d'vne mesme voix qu'vn Echo, & i'en fis l'experience en faisant tirer vn coup de mousquet à l'entrée de la Pyramide ; car le son ou l'air émeû entrant dedans ces ouuertures comme dans des tuyaux raisonne long temps, s'affoiblissant tousiours à mesure qu'il s'esloignoit du lieu où il auoit commencé : Tout ce Corrido ou allée est basty de grandes pierres de marbre blanc exactement taillées par carreaux, les murailles de la gallerie & le bas estant de mesme matiere & si bien cimentez ensemble, qu'à peine on peut connoistre les ioints, mais si cette iustesse donne de la grace à cét ouurage, elle en rend le chemin plus glissant & plus difficile. Cette gallerie a 26. pieds de haut, 6. pieds & 8 70. parties d'vn pied de large, auec deux banquettes des deux costez, & vn chemin au milieu qui peut auoir de large 435. pareils d'vn pied ; les banquettes ont vn pied & 717. parties d'vn pied de largeur & autant de hauteur au dessus de ces banquettes à l'endroit de l'angle qu'elles font auec les murailles de la gallerie ; il y a de petits trous des deux costez vis à vis l'vn de l'autre de la forme d'vne figure oblongue, qui semble n'auoir pas esté seulement faits pour seruir d'ornement. Il y a vne chose qui merite d'estre obseruée en la structure de ces pierres qui composent les murailles de l'allée, à cause qu'elle en augmente beaucoup la grace, c'est qu'il n'y en a que 7. assises, tant elles sont grandes & qu'elles posent les vnes sur les autres auec vne auance chacune de 3. poulces ; le lict de dessous de la plus haute de ces pierres excedant le lict de dessus de celle, sur laquelle il pose de cette quantité, & ainsi du reste à mesure qu'elles descendent. Ce que la figure sera mieux entendre que la description que i'en pourrois faire ; Apres auoir passé ces galleries nous entrasmes dans vne chambre quar-

rée qui a les mesmes dimensions que cette aut e chambre que nous auons desia d'écritte ; elle sert d'entrée à deux petites separations ou antichambres, vous me permettrez de me seruir de ce mot pour expliquer vne chose à laquelle ie n'en ay point trouué de plus propre ; elles sont couuertes d'vn marbre thebaïque fort luisant toutes deux de mesme grandeur, le plancher est de niueau, fait vne figure oblonque, dont vn costé a 7. pieds de longueur sur trois pieds & demy de largeur ; La hauteur est de 10. pieds : sur les costez qui regardent l'Est & Oüest a 2. pieds & demy du haut du plancher qui est vn peu plus large par le haut que par le bas ; il y a 3. cauites faites de cette figure.* Cette antichambre est separée de la premiere par vne pierre de marbre rouge iaspé, laquelle est posée dans deux encastremens faits dans les mutailles comme les portes d'vne escluse ; il s'en faut trois pieds qu'elle ne descende iusques sur le paué de l'antichambre, & deux pieds qu'elle ne touche en haut ; Au sortir de cette antichãbre nous entrasmes dans vne ouuerture quarrée, dãs laquelle j'y vis cinq lires paralles de plomb, comme la figure suiuante le represente grauées dans les murailles. C'est-là la seule sculpture & la graueure que i'ay remarquée en toute la Pyramide, m'estonnant beaucoup de ce que les Atabes ont escrit des Hieroglyfiques qui contenoient les secrets de toutes les sciences, & ie ne sçay pas aussi sur quelle authorité Dion, ou plustost Xiphilinus, qui en a fait l'Abregé, rapporte que Cornelius Galuanus que Strabon nõme plus à propos Ælius Gallus qu'il auoit suiuy en Egypte comme son compagnon, auoit grauè sur ces Pyramides ses victoires, si ce n'est qu'il l'ait fait sur des Pyramides qui ne se voyent plus ; Ce passage quarré est de la mesme ouuerture & dimension que le reste ; il a 9. pieds de longueur, & est de marbre thebaïque exactement taillé ; il conduit à l'extremité qui regarde le Nort, d'vne salle magnifique & bien proportionnée ; la distance du bout de la seconde gallerie iusques à cette entrée est de 24. pieds ; le chemin qui y mene est de niueau. Cette chambre est au milieu de la baze de la Pyramide & quasi également distante de son sommet & de la baze. Le paué, les murailles & le haut de cette salle sont de carreaux d'vn marbre thebaïque extremement bien taillez, luisant & poly, mais la fumée des torches qu'on y a apportées en cache & en ternit l'esclat. Six assises de pierres égalles des deux costez font toute la hauteur de ses mutailles ; elles sont toutes d'égale hauteur & regnent tout autour de cette salle ; les pierres qui la couurent par en haut sont d'vne grande portée ; elles trauersent d'vne muraille à l'autre, & cependant quoy qu'elles ayent cette grande portée cõme autant de grandes poultres, elles semblent estre chargées de tout le faix de la Pyramide qui pese de suite neuf de ces pierres, la couurent toute entiere ; il y en a deux qui sont moins larges que les autres ; l'vne au bout du costé de l'Est, & l'autre à celuy de l'Oüest ; la longueur de cette chambre du costé qui regardent le Sud est de trente-quatre pieds Anglois, & de la trois cens quatre-vingtiéme partie d'vn pied diuisé en mille parties (c'est à dire trente-quatre pieds, & de la trois cens vingt-quatriéme partie d'vn pied) : ie l'ay ptisé du joint de la premiere assise au joint de l'autre mutaille qui le regarde ; sa longueur du costé du Couchant à l'endroit du joint de la premiere assise est de dix-sept pieds, & de cent nonante parties d'vn pied diuisé en mille (c'est à dire 17. pieds, & 190. des mille parties esquelles i'ay diuisé le pied.) Mais la hauteur de cette salle est de 19. pieds, comme estant vn superbe Monument est le tombeau de Cheops, ou Chemis ; il est fait d'vne seule pierre de marbre ouuert par en haut & sonne comme vne cloche : ce que ie ne rapporte pas comme beaucoup d'auttes ont fait comme vne rareté de l'art ou de la Nature : car i'ay obserué la mesme chose aux auttes tombeaux de marbres.

* Voyez la figure, numero 11.

Voyez la figure, numero 111.

Pensée de Greaues d'establir vne mesure fixe.

I'ay mesuré ces proportions de la chambre & celle de la longueur & de la largeur de la partie inferieure de la tombe auec le plus d'exactitude qu'il m'a esté possible, ce que i'ay fait auec d'autant plus de diligence que i'ay creû que c'estoit-là l'endroit le plus propre pour establir vne mesure qui puisse seruir à la posterité pour sçauoir exactement celles de ce temps-cy. Chose qui a toûiours esté fort desirée par les gens sçauans, mais pas vn que ie sçache n'a pensé à la maniere de l'executer ie consideray qu'il y aau moins 3000. ans que cette Pyramide a esté bastie, & que cependant il n'y a rien que de fort entier en cét endroit, tellement qu'on doit presumer qu'elle a encore

de cette matiere luisante dont j'ay parlé en décrivant les Cysternes d'Alexandre. Ce chemin est de niueau, comme j'ay desia dit, à 110. pieds de long, & porte dans vne voûte ou petite chambre dans laquelle ie ne m'arrestay pas beaucoup à cause de sa puanteur & de l'ordure dont elle estoit à demy pleine; elle n'a guere moins de 20. pieds de longueur & de 10. de large, ses murailles regardent Est & Oüest, elles sont fort entieres & enduites de stuck, le plancher d'en-haut est composé de grandes pierres qui en s'auançant font vn angle au milieu; du costé de l'Est de cette chambre ou espace, il semble qu'il y ait eu autrefois vn passage; peut-estre que c'estoit le chemin par lequel les Sacrificateurs entroient dans le creux de ce Sphinx, de Strabon & de Pline, ou Andro-Sphinx, comme Herodote l'appelle. Pline luy donne 102. pieds de circuit, à les prendre vers la teste; 600. pieds de hauteur & 143. de largeur: Pour moy, ie trouue que le Sphinx est d'vne seule pierre posée au Sud-Est de la Pyramide dont il n'est pas fort éloigné. Peut-estre aussi que cette ouuerture conduit dans quelque autre Appartement; ie ne puis rien determiner en cela, & il se peut faire mesme qu'elle seruit de niche pour y mettre quelque Idole, ou pour quelque autre ornement qui estoit alors en vsage, & qui nous est maintenant inconnu aussi bien que la raison de ces proportions Bizarres qui se rencontrent dans les passages & parties interieures de la Pyramide; de là ie retournay sur mes pas, & quand ie fus sorty de ce passage estroit & quarré, qui est proche du puits, nous grimpâmes pour gagner la seconde gallerie qui montoit selon l'inclination d'vn angle de 26. degrez; La longueur de cette galerie depuis le puits jusques à vn retour, est de 154. pieds; mais si nous en prenons la mesure par en bas sur le paué, elle sera moindre, à cause d'vne espace vuide d'enuiron 15. pieds que nous auons décrite cy-deuant entre le puits & l'endroit de la gallerie par où nous commençâmes à monter.

Et pour faire quelque reflexion sur ce que nous auons dit, si nous considerons l'entrée quarrée de la Pyramide par laquelle nous descendismes, & la longueur de la premiere & deuxiéme gallerie ou allée, qui sont toutes deux sur vne mesme ligne, & conduisent presque au milieu de la Pyramide; nous pourrons par là rendre aysément raison de cét estrange Echo qui répond 4. ou 5. fois, dont Plutarque a parlé dans son 4. liure des Opinions des Philosophes, mais ie trouuay que c'estoit plustost la continuation d'vn mesme bruit qu'vn Echo, & j'en fis l'experience en faisant tirer vn coup de mousquet à l'entrée de la Pyramide; car le bruit ou l'air émû entrant dedans ces ouuertures comme dans des tuyaux, resonne longtemps, s'affoiblissant tousiours à mesure qu'il s'éloignoit du lieu où il auoit commencé: Tout ce Corridor ou allée est bastie de grandes pierres de marbre blanc exactement taillées par carreaux, les murailles de la gallerie & le bas estant de mesme matiere & si bien cimentez ensemble, qu'à peine on peut connoistre les joints; mais si cette justesse donne de la grace à l'ouurage, elle en rend le chemin plus glissant & plus difficile. Cette gallerie a 26. pieds de haut, 6. pieds & 870. parties d'vn pied de large, auec deux bâcquettes des deux costez, & vn chemin au milieu qui peut auoir de large 435. parties d'vn pied; les bancquettes ont vn pied & 717. parties d'vn pied de largeur & autant de hauteur; au dessus de ces bancquettes à l'endroit de l'angle qu'elles font auec les murailles de la gallerie, il y a de petits trous des deux costez vis-à-vis l'vn de l'autre de la forme d'vne figure oblongue, qui semble n'auoir pas esté seulement faits pour seruir d'ornement. Il y a vne chose qui merite d'estre obseruée en la structure de ces pierres qui composent les murailles de l'allée, à cause qu'elle en augmente beaucoup la grace, c'est qu'il n'y en a que 7. assises, tant elles sont grandes & qu'elles posent les vnes sur les autres auec vne auance chacune de 3. poulces; le lict de dessous de la plus haute de ces pierres excedant le lict de dessus de celle, sur laquelle il pose de cette quantité; & ainsi du reste à mesure qu'elles descendent Ce que la figure fera mieux entendre que la description que i'en pourrois faire: Apres auoir passé ces galleries, nous trouuâmes

vn autre passage quarré qui a les mesmes dimensions que cét autre passage que nous auons dela decrit; il sert d'entrée à deux petites separatiõs ou antichambres, vous me permettrez de me seruir de ce mot pour expliquer vne chose à laquelle ie n'en ay point trouué de plus propre; elles sont couuertes d'vn marbre thebaïque fort luisant, toutes deux de mesme grandeur; le plancher est de niueau, fait vne figure oblongue, dont vn costé a 7. pieds de longueur sur trois pieds & demy de largeur: La hauteur est de 10. pieds; sur le costé qui regarde l'Est & l'Oüest a 2. pieds & demy du haut du plancher qui est vn peu plus large par le haut que par le bas; il y a 3. cauités faites de cette figure. * Cette antichambre est separée de la premiere par vne pierre de marbre rouge jaspé, laquelle pose dans deux encaſtremens pratiquez dans les murailles, comme on les fait pour les portes d'vne esclusе; il s'en faut trois pieds qu'elle ne descende jusques sur le paué de l'antichambre, & deux pieds qu'elle ne touche au haut. Au sortir de cette antichambre, nous entrâmes par vne ouuerture quarrée, au dessus de laquelle ie vis cinq lignes paralleles & à plõb en relief sur la muraille. C'est là la seule sculpture & la seule graueure que i'ay remarquée en toute la Pyramide, m'estonnant beaucoup de ce que les Arabes ont écrit des Hieroglyfiques qui contenoient les secrets de toutes les sciences, & ie ne sçay pas aussi sur quelle authorité Dion ou plustost Xiphilinus, qui en a fait l'Abregé, rapporte que Cornelius Gallus que Strabon nomme plus à propos Ælius Gallus, & qu'il auoit suiuy en Egypte comme son camarade, auoit graué sur ces Pyramides ses victoires, si ce n'est qu'il l'ait fait sur des Pyramides qui ne se voyent plus; Ce passage quarré est de la mesme ouuerture & dimension que l'autre; il a neuf pieds de longueur, & est de marbre thebaïque exactement taillé: il conduit à l'extremité qui regarde le Nort, d'vne salle magnifique & bien proportionnée: la distance du bout de la secõde gallerie jusques à cette entrée, est de 24. pieds, le chemin qui y mene est de niueau. Cette chambre est au milieu de la baze de la Pyramide, & quasi également distante de son sommet & de la baze. Le paué, les murailles, & le haut de cette salle sont de carreaux d'vn marbre thebaïque extremement bien taillez, luisant & poly, mais la fumée des torches qu'on y porte, en ternit l'esclat. Six assises de pierres égalles des deux costez sont toute la hauteur de ses murailles; elles sont toutes d'égale hauteur, & regnent tout autour de cette salle: les pierres qui la couurent par en haut sont d'vne grande portée; car elles trauersent d'vne muraille à l'autre, & cependant quoy qu'elles ayent cette grande portée comme autant de grandes poultres, elles semblent estre chargées de tout le faix de la Pyramide qui pese dessus ces neuf pierres, & couurent toute la chambre: Il y en a deux qui sont moins larges que les autres; l'vne au bout du costé de l'Est, & l'autre à celuy de l'Oüest: la longueur de cette chambre du costé qui regarde le Sud, est de 34. pieds Anglois, & de la 380. partie d'vn pied diuisé en mille parties (c'est à dire trente-quatre pieds, & de la trois cens quatre-vingtiéme partie d'vn pied:) ie l'ay prise exactement à l'endroit du joint de la premiere & seconde assise; sa longueur du costé du Couchant à l'endroit du joint de la premiere assise, est de dix-sept pieds, & de cent nonante parties d'vn pied diuisé en mille (c'est à dire 17. pieds, & 190. des mille parties esquelles i'ay diuisé le pied.) Mais la hauteur de cette salle est de 19. pieds: dans cette chambre comme dans vn superbe Monument, est le tõbeau de Cheops, ou de Chemis; il est fait d'vne seule pierre de marbre, ouuert par en haut, & sonne comme vne cloche: ce que ie ne rapporte pas comme beaucoup d'autres ont fait, comme vne rareté de l'art ou de la Nature: car i'ay obserué la mesme chose aux autres tombeaux de marbre.

* *Voyez la figure, numero* II.

Voyez la figure, numero III.

Pensée de Greaues d'établir vne mesure fixe.

I'ay mesuré ces proportions de la chambre, & celle de la longueur & de la largeur de la partie interieure du tombeau auec le plus d'exactitude qu'il m'a esté possible, ce que i'ay fait auec d'autant plus de diligence, que i'ay creû que c'estoit là l'endroit le plus propre pour establir vne mesure qui puisse seruir à la posterité pour sçauoir exactement celles de ce temps-cy. Chose qui a toûjours esté fort desirée par les gens sçauans, mais pas vn que ie sçache n'a pensé à la maniere de l'executer; ie confideray qu'il y a au moins 3000. ans que cette Pyramide est bastie, & que cependant il n'y a rien que de fort entier en cét endroit, tellement qu'on doit presumer qu'elle a encore

doit durer encore plusieurs milliers d'années, & qu'ainsi ayant mesuré les choses qui s'y voyent, la posterité y pourra non seulement trouuer les mesures du pied Anglois, mais aussi les mesures dont les plus fameuses Nations se seruent maintenant, que i'ay pris auec grande iustesse sur les originaux, & que i'ay comparé apres estant de retour en Angleterre auec nos mesures; si quelqu'vn des anciens Mathematiciens eut eû cette pensée, les Sauants de ce temps-cy ne seroient pas si empeschez qu'ils sont à trouuer les mesures des Iuifs, des Babyloniens, des Egyptiens, des Grecs & des autres Nations. Si l'on diuise le pied Anglois en 1000. parties; Le pied Romain qui se void sur le monument de Colsutius que les Escriuains appellent Pes Colsutianus en contiendra 967.

Le pied de Paris mil soixante & huit.
Le pied d'Espaigne neuf cens vingt.
Le pied de Venise mil soixante deux.
Le pied de Rhein-land, ou celuy dont s'est seruy Snellius, mil trente-trois.
La brasse de Florence mil neuf cens treize.
La brasse de Naples, deux mil cent.
Le derab au Caire mil huit cens vingt-quatre.
Le pic de Turquie à Constantinople deux mil deux cens, i'entens le plus grand.

b Les obseruations de Bellon confirment ce que ie viens de dire, quand il décrit la pierre d'où Moyse fit sortir de l'eau: c'est, ce dit-il, vne grosse pierre massiue, droicte, de mesme grain & couleur que la pierre thebaïque.

c Le Fust de cette Colonne d'Alexandrie à l'endroit où il est ioint à sa baze, a vingt-quatre pieds Anglois de circonference; celles de Rome n'en ont que 15. & 3. poulces. Sur ces proportions & en suiuant les regles d'Architecture que nous auons dans Vitruue, le Lecteur pourra supputer les vrayes dimensions des Colonnes qui sont au Portique du Pantheon & de celle d'Alexandrie, qui sont, selon mon calcul, les plus magnifiques Colonnes qui ayent iamais esté faites d'vne seule pierre.

Quelqu'vn peut estre s'ennuyera de ce que i'exprime ainsi ces nombres, ie m'en iustifieray, me seruant de l'exemple d'Vlug Beg, neueu du Grand Tamurlan Empereur des Mogols ou Tartares, que nous auons tort d'appeller Barbares; car ie trouue en ces Tables Astronomiques, les plus exactes qui ayent iamais esté faites en Orient il y a plus de deux cens ans, qu'il obserue la mesme chose lors qu'il a eû à parler de l'Epoque, des Grecs, des Arabes, des Persans, & des Gelaleans, comme aussi de ceux du Cathay & du Turquestan; il exprime au long ces nombres, come i'ay fait, puis les exprime vne seconde fois par des chiffres que nous appellons Arabes, à cause que nous les auons receus de ces peuples, mais les Arabes reconnoissent qu'ils les ont receus des Indiens, & les appellent figures Indiennes, & enfin il les rend apres de nouueau en des Tables particulieres; i'ay creu que cette maniere meritoit d'estre imitée dans les nombres Radicaux, & qui seruent à d'autres choses qu'à l'vsage ordinaire; car si on ne les auoit exprimées qu'vne fois, il pourroit aysément par la negligence des Copistes, s'y glisser quelque faute, & on seroit en peine de sçauoir auquel des deux nombres il faudroit s'arrester, mais estant exprimés trois fois, c'est vn grand hazard si deux ne se rencontrent les mesmes, & ce rapport seruiroit à connoistre l'erreur du troisiéme.

Il y en a qui disent que son corps en a esté tiré: Diodore qui viuoit il y a plus de 1600. ans, à vn passage fort remarquable sur le suiet de ce Chemis Fondateur de cette Pyramide, & de Cephren qui fit bastir celle qui est toute proche; quoy que, ce dit-il, ces Roys eussent fait bastir ces Pyramides pour en faire leur sepulchre, il est vray neantmoins que pas vn d'eux n'y a esté enterré: car le peuple s'estant reuolté contre eux à cause de l'oppression qu'il auoit souffert en les bastissant, les menacerent de mettre vn iour en piece leurs cadavres, & de les tirer de leurs sepulchres, ce qui les obligea de recommander en mourant à leurs amis de les enterrer dans quelque lieu inconnu au peuple. Le tombeau & la salle sont d'vne mesme matiere; i'en rompis vn morceau, & y trouuay que cette sorte de marbre auoit des taches blanches, rouges & noires, & également meslées ensemble; quelques-vns l'appellent marbre thebaïque; pour moy ie croy que c'est cette sorte de Porphyre que Pline décrit sous le nom de Leucostychtos, ou marbre rouge iaspé de blanc. Il y auoit, & il y a encore auiourd'huy en Egypte beaucoup de Colonnes de ce marbre. Vn Venitien qui estoit auec moy s'imagine qu'il a esté tiré du Mont Sinaï, b où il a veseu long temps, & pour me le persuader il me disoit qu'il auoit veu dãs ces mõtagnes vne Colõne à demy taillée aussi grande que celle d'Alexandrie, c qui est bien quatre fois aussi grande, selon la mesure que i'en ay prise, que les Colonnes du Portique de la Rotunde de Rome, ce marbre est de mesme couleur que celuy du monument, & semblable à celuy des Obeliſques qu'on void à Rome. Son opinion s'accorde bien auec la relation d'Aristides, qui dit qu'en Arabie il y a vne carriere de beau Porphyre. La figure de cette tombe ressemble à deux cubes ioints ensemble, & creusez par dedans; elle est vnie, sans aucune graueure ny relief; sa superficie exterieure a 7. pieds 3. poulces & demy de longueur: Bellon luy en donne 12. & Monsieur de Bréues 9. mais ils la font plus grande qu'elle n'est; elle a 3. pieds 3. poulces, & $\frac{1}{4}$ de poulces de profondeur & autant de largeur. La face in-

tetieure du coſté de l'Oüeſt a ſix pieds, & quatre cens quatre vingt-huit parties du pied Anglois [d] c'eſt à dire 6. pieds & 488. parties du pied Anglois diuiſé en mille parties ; ſa largeur du coſté du Nord-Eſt eſt de deux pieds, & de deux cens dix-huit parties du pied Anglois. [d] La profondeur eſt de deux pieds, & huit cens ſoixante parties du pied Anglois ; petite eſpace à la verité, mais aſſés grande pour loger le corps du plus puiſſant Monarque du monde : ie pourrois tirer vne induction de ces meſures, & des Mommies que i'ay meſurées en Egypte, & faire voir par-là que les hommes ne diminuent pas de taille comme pluſieurs l'ont aſſeuré, & que ceux de ce temps-cy ſont auſſi grands que ceux qui viuoient il y a trois mil ans ; quoy que Saint Auguſtin ſoit d'autre opinion, & que Solon ait dit il y a deſia long-temps, les hommes d'auiourd'huy ne ſont-ils pas plus petits que leurs anceſtres. On pourroit demander auec raiſon, comment on a peu faire entrer ce tombeau en ce lieu ; les chemins qui y conduiſent eſtant ſi eſtroits, ce qui me fait croire qu'on l'a eſleué auec quelque machine, & qu'on l'a deſcendu par en haut au patauant que le planchet de la chambre fuſt fermé ; il regarde exactement le Nort & le Midy, également diſtant de tous les coſtez de la chambre, ſi ce n'eſt de celuy de l'Eſt, duquel il eſt aſſeutément plus eſloigné que de l'Oüeſt. Ie vis au deſſous de ce Tombeau vn endroit où on auoit creuſé, & vne des grandes piettes qui font le pauë, qui auoit eſté tirée d'vn des coins du Tombeau. Sand ſe trompe qui dit qu'il y auoit là vn paſſage pour entrer dans l'autre chambre ; ce trou apparamment ayant eſté fait pat quelqu'vn qui a creu qu'il y auoit là quelque treſor caché. C'eſtoit la couſtume des anciens d'en mettre dans leurs tõbeaux : ce qui ſe pratique encore auiourd'huy dans les Indes Otientales. La meſme choſe eſtoit en pratique au temps de Salomon. Ioſephe deſcrit de cette maniere les funetailles du Roy Dauid ; ſon fils Salomon, ce dit-il, le fit enterret magnifiquement dans Ieruſalem, & outte les ſolemnitez qui ſe pratiquent d'ordinaire aux enterremens des Roys, il mit encore dans ſon monument de grandes richeſſes, tellement que le Grand Preſtre Hircanus ſe voyant aſſiegé pat Antiochus fils de Demetrius, en tira 3000. talens qui futent trouuez dans vne des voutes de ce tombeau, & les donna à ce Romain pour luy faire leuer le ſiege, comme ie l'ay dit ailleurs. Herode long-temps apres fit ouurir vne autre voute où il trouua auſsi beaucoup de richeſſes ; mais ny l'vn ny l'autre ne trouua point la biere où eſtoit le corps du Roy Dauid, car elle auoit eſté cachée auec beaucoup de ſoin, comme ſi on auoit apptehendé dés lors les diligences de ceux qui ſont enttez depuis dans ce ſepulchre.

Aug. de ciu. li. 15. c. 9.

Ioſ. li 7. Antiq.

Le Lecteur excuſera ma curioſité lors qu'il vetra que pour ne tien obmettte, ie meſuis arteſté à deſctire icy deux ouuertures à l'oppoſite l'vne de l'autre, l'vne au coſté du Nord, l'autre à celuy du Sud de cette Chambre : l'ouuerture qui eſt au coſté qui regarde le Nord, a de latgeut 700. parties du pied Anglois, & 400. de hauteur. La piettre y eſt taillée fort ſoigneuſement, & elle entte de la lõgueur de ſix pieds & dauantage dans l'eſpaiſſeur du mur : celle qui eſt au coſté du Sud, eſt plus large, & approche de la figure ronde, & n'eſt pas ſi profonde que celle que ie viens de deſctite : la noirceur qu'on y remarque fait croire qu'on y aye mis autrefois des lãpes allumées. Burratini croid qu'il y auoit quelques-vnes de ces lampes perpetuelles qui fitent trouuées en Italie dans le tombeau de Tulliola, & en Angleterre auſſi, ſi Camden ne s'eſt point trompé ; pour moy ie ne croy pas l'inuention ſi ancienne que ces Pytamydes, touſiours faut-il auoüer qu'elle eſt fort belle, & que c'eſt vne pitié que la negligence des Eſcriuains ayt laiſſé perdre vne ſi belle choſe : ſi Pline l'euſt connuë il n'euſt pas manqué de la deſcrire, & ſa diligence eut eſté bien mieux employée qu'elle ne l'a eſté à deſcrire le *linum asbeſtinum*, où la thoille qui ne ſe bruſle point, faite, cõme quelques-vns aſſeutẽt, de certaines piettes de l'Iſle de Chipre, que i'ay veu ſouuent dans mes voyages, quoy que Sauneſe veüille dans ſes Exercitations ſur Solin, que le vray *asbeſti-*

num estoit le *linum viuum*, ou le *linum Indicum*. Pancirole met l'art de faire ces thoiles entre les choſes perduës, mais il eſt encore de beaucoup inferieur à celuy des lampes que nous venons de dire, qui pourroient eſtre d'vn grand vſage. Pancir. l. 2.

Ie finiray donc icy la Deſcription du dedans de cette Pyramide que i'ay acheuée ſans auoir eu aucune lumiere pour l'examiner, ny des anciens Autheurs, ny des Voyageurs de ce temps; au ſortir ie trouuay mon Ianiſſaire & vn Capitaine Anglois fort impatient d'auoir eſté 3. heures à m'attendre dehors, fort perſuadé que tout ce qu'il n'entendoit point eſtoit vne impertinente & vaine curioſité.

Herué s'eſtonnoit que i'euſſe pû demeurer ſi long-temps auec eux de ma compagnie dans cette Pyramide; car, ce diſoit-il, nous ne pouuons point reſpirer deux fois le meſme air, que nous n'en ſoyons incommodez, il en faut touſiours de nouueau pour la reſpiration, & nous ſuffocons de l'air, à chaque fois que nous reſpirons, ce qu'il a de propre pour noſtre nature, & eſtans dans vn lieu fermé nous deurions auoir bien-toſt épuiſé cét air, & concluoit de là qu'il falloit qu'il y euſt quelque ouuerture par laquelle l'air libre peuſt entrer dans cette cauité: ma reſponſe fut, qu'on pouuoit douter ſi le meſme air ne pouuoit pas eſtre reſpiré plus d'vne fois, & ſi ce n'eſtoit pas nourriture qu'il ſuppoſoit eſtre dans l'air, eſtoit conſumé à chaque reſpiration, puis que nous voyons que ceux qui ſe plongent dans la mer Mediterranée pour en tirer les eſponges, dans la mer rouge & dans le golphe Perſique pour peſcher des perles, demeurent prés d'vne demie heure ſous l'eau, & qu'ainſi ils reſpirent pluſieurs fois le meſme air: il me repliqua qu'ils le faiſoient auec le ſecours des éponges remplies d'huile qui corrigeoient & nourriſſoient l'air. Que cette huile eſtant vne fois éuaporée ils ne pouuoient pas viure long-temps, mais eſtoient obligez de remonter en haut. Ie repliquay qu'il ſe pouuoit faire que cét air remply de la ſuye qui ſort de noſtre corps auec la reſpiration, pouuoit paſſer au trauers de ces galeries par leſquelles nous eſtions venus, & de là auoir communication auec l'air libre par la meſme ouuerture par où nous eſtions entrez. Ie luy en apportay cét exemple: Au Deſtroit de Gilbraltar il y en a beaucoup qui diſent qu'il y a vn courant d'eau qui y entre du coſté de l'Europe, & qui reuient apres en ſuiuant la coſte d'Afrique, de meſmes qu'en ce Paſſage qui n'a pas plus de trois pieds de largeur, l'air libre pouuoit entrer d'vn coſté & ſe retirer de l'autre, & qu'ainſi celuy que nous auions reſpiré ne reuenoit point, non plus que les eaux du Roſne ne ſe meſlent point auec celles du Lac de Geneue, au trauers duquel elles paſſent: car on n'a point trouué qu'il y euſt d'autre ouuerture en cét chaſbre, il me repliqua qu'elle pourroit eſtre ſi petite qu'on ne l'auroit pas pû apperceuoir, & que cependant elle auroit eſté ſuffiſante pour donner paſſage à l'air, qui eſt vn corps fort ſubtil. Ie luy reſpondis qu'eſtant ſi petite, elle auroit eſté bien-toſt bouchée par ces ſables que les vents font voler en ce Païs-là, & qui bouchent ſouuent meſme l'entrée de la Pyramide, en ſorte qu'on ne la void point. On pourroit appeller ces ſables la pluye des Deſerts: Nous fuſmes obligez d'employer des Mores pour en déboucher l'entrée, mais pour moy ie ne ſuis pas ſatisfait de l'opinion de ceux qui veulent qu'au Deſtroit de Gilbraltar la mer entre d'vn coſté & ſorte de l'autre; car i'ay paſſé deux fois ce Deſtroit, & n'y ay rien remarqué de ſemblable; i'ay bien obſerué que l'eau y entre, mais non point qu'elle en reſſorte: ie m'informay d'vn Capitaine qui commandoit vn des ſix vaiſſeaux qui compoſoient noſtre Flotte, cét homme fort intelligent, & qui auoit fait ſouuent ce voyage auec les Pyrates d'Algier, me diſoit qu'il n'auoit iamais obſerué que l'eau ſortiſt du coſté de la Coſte d'Afrique, & que ſi ces Pyrates ſuiuoient ordinairement la Coſte d'Afrique pour entrer dans l'Ocean, ce n'eſtoit pas pour ſuiure le courant de l'eau, mais pour éuiter les vaiſſeaux Chreſtiens & ceux du Port de Gilbraltar, qui les auroient pû ſurprendre au Paſſage: Pour moy quand ie ſonge à la quantité d'eau qui entre par ce Deſtroit, & à l'impetuoſité du courant auec laquelle l'eau du Pont-Euxin entre dans la Mer Mediterranée, & que i'y adiouſte la grande quantité d'eau que les riuieres y apportét, ie ne puis m'empeſcher de croire que la mer Mediterranée ou le pot de chambre, comme les Arabes l'appellent, à cauſe de ſa figure, en deuroit auoir eſté remplie il y a long-temps, & inondé toutes les plaines d'Egypte, & que de ce qu'elle ne l'a pas fait, on en doit tirer vne conſequence que la terre eſt pleine de tuyaux, & qu'il y a communication du fonds d'vne Mer à l'autre. Ce qu'eſtant accordé, on n'aura point de peine à conceuoir pourquoy la mer Mediterranée ne hauſſe point, ny la mer Caſpienne, quoy que ces Mers n'ayent point de communication viſible auec les autres, pourquoy elle eſt touſiours ſallée, & qu'elle ne ſurmonte point ſes bornes, nonobſtant la grande quantité d'eau que le Volga & les autres riuieres y portent; & ce qui me donna ſujet à cette penſée, fut qu'eſtans en la latitude de 41. deg. & en long 12. ayant mis à bout l'vne de l'autre les cordes des ſondes de ſix vaiſſeaux, & qu'ayant ietté vne ſonde qui peſoit bien 20. liures vn iour qu'il faiſoit grand calme, gouuernant en ſorte le batteau que la ſonde fuſt à plomb, ie ne trouuay point de fonds à 1045. braſſées, qui ſont d'vn mil & vn quart de mille ¼ Herué premier Medecin du Roy d'Angleterre.

Deſcription de la deuxiéme Pyramide.

De la Pyramide que nous venons de décrire, nous paſſerons à la ſeconde; qui n'en eſt éloignée que de la portée d'vn arc: le remarquay en chemin faiſant, & l'Oüeſt de la premiere, la maſſe d'vn Baſtiment ancien de pierre quarrée & bien polie, ſemblable à celle que Pline a appellée Bazaltes, qui a la couleur & la dureté du fer, & a ſeruy peut-eſtre autresfois de logement pour les Preſtres, ou de monument: à la main droite de cette antiquité en tirant vers le Sud, on trouue cette

seconde Pyramide, de laquelle les anciens & les modernes ont laissé peu de chose. Herodote dit que Cephren l'auoit bastie, à l'imitation de son frere Cheops; mais qu'elle s'estoit trouuée de beaucoup inferieure en grandeur à la premiere: car, ce dit-il, nous l'auons mesurée. Il auroit esté à souhaiter qu'il nous eust dit ses mesures, & la maniere dont il s'estoit seruy pour les prendre. Il adjouste, il n'y a point dans celle-là de Bastimẽt souterrain; il n'y passe point de sources ny de canaux pour l'eau du Nil, comme sous la premiere. Diodore l'a décrit plus particulierement, & dit que l'Architecture en est semblable à la premiere; mais qu'elle est bien plus petite; que chacun de ses costez à vn stade de longueur: pour reduire ce stade à d'autres mesures, elle a 600. pieds Grecs, 625. de ceux qui estoient en vsage à Rome; tellement que selon cette supputation, chaque costé auroit cent pieds Grecs moins que la premiere Pyramide. Pline en fait la difference plus grande; car il donne à chaque costé de la premiere 883. pieds, & n'en donne que 757. à celle-cy.

Hero. l. 2.

Diod. l. 1.

Pl. l. 36. c. 12.

Pourmoy, j'ay trouué que ces pierres estoient blanches, & qu'elles n'estoient point si grandes ny si massiues que celles de la premiere Pyramide; outre qu'elle n'est point par degrez comme la premiere: toute cette fabrique est encore fort entiere sans fistule, si ce n'est du costé qu'elle regarde le Sud; sa hauteur, autant que j'en peus juger à l'œil; ce qui estoit facile à cause que d'vne mesme plaine on les void toutes deux, est égale à la premiere. Strabon en a aussi fait ce jugement: les costez de leur baze sont aussi égaux, & le Docteur de Venise me confirma la mesme chose apres l'auoir mesurée fort exactement. Il n'y a point d'entrée pour penetrer dedans comme à la premiere, ainsi ie laisse à la conjecture des autres à juger, si son dedans est semblable au dedans de la premiere.

Strab. l. 16.

Du costé du Nord & de l'Oüest, sa baze est composée de deux pieces admirables; mais ie ne sçaurois assez m'estonner des anciens qui n'en ont point parlé: ce sont des pierres qui ont 30. pieds de large, & plus de mil quatre cens pieds de longueur: on a taillé dans ces pierres à la pointe du marteau, comme ie m'imagine, les logemens des Prestres; ils sont tirez à l'alignement des costez de la Pyramide, & font vne perspectiue fort agreable: l'entrée en est quarrée, taillée dãs la roche, & de la mesme ouuerture que les logemens de la premiere Pyramide. Ie laisse à determiner à ceux qui ont écrit des Hieroglyfiques, si la figure quarrée des portes, leur peu d'exaucement, peut auoir quelque rapport à l'égalité de l'humeur des Prestres, & à l'opinion mediocre qu'ils auoient de leurs personnes: le dedans de ces logemens est vne chãbre quartée, le haut est en voûte taillé dãs la roche; il y a vn passage d'vn de ces logemens à l'autre: mais l'ordure & l'obscurité qui y estoient, m'empescha de l'examiner dauantage. Du costé du Nord, j'y remarquay vne ligne de caracteres Egyptiens, tels qu'Herodote & Diodore les décriuent, & disent auoir esté pratiquez par les Prestres, & estre fort differens de ceux dont les particuliers se seruoient dans leurs affaires. Ce sont ces caracteres que Iustin Martyr dit auoir esté connus à Moyse; que l'Escriture dit ailleurs auoir sçeu toutes les sciences des Egyptiens. Ils ne descendent point de haut en bas comme ceux des Chinois de nostre temps; mais sont continuez en vne ligne comme nous écriuons maintenant, & si on peut le dire des caracteres qu'on n'entend pas; ils vont de la main droite vers la gauche, comme pour imiter le mouuement des planettes. Herodote le confirme, & Pomponius Mela, mais par vne expressiõ assez obscure. Cette maniere d'écrire a esté suiuie par les Iuifs, par les Egyptiens, & par les Chaldeens; & il y a bien de l'apparence qu'ils l'ont prise des Egyptiens, puisque c'est d'eux que les Chaldeens mesmes reconnoissent d'auoir appris l'Astrologie, & les Grecs la Geometrie: Diodore confirme cette premiere assertion, & Proclus la seconde. C'est aussi d'eux que les Iuifs & les Arabes de nostre temps ont appris leur maniere d'écrire, & l'ont communiqué par leurs conquestes aux Persans & aux Turcs.

La Theologie des Chrestiens consistoit toute en figures mysterieuses.

Pomp. Mel. l. 1. c. 9.

Description de la troisiéme Pyramide.

DE cette Pyramide, nous passâmes à la troisiéme, que nous trouuâmes estre éloignée de la seconde d'vn jet de pierre, éleuée sur vn éminence que fait vne roche sur laquelle elle est fõdée, elle paroist aussi haute que la seconde mais engenerall, sa masse est plus petite & plus basse. I'auois tant mis de temps aux obseruations que i'auois faites aux precedẽtes, que ie ne peus pas obseruer cette derniere auec autant d'exactitude que i'aurois voulu, & qu'elle meritoit; ie l'obseruay neantmoins assez, pour pouuoir refuter les erreurs des autres; auparauant, il faut que ie rapporte ce qu'en ont dit les anciens, & les Relations de deux ou trois de nos plus exacts voyageurs: Herodote dit que Mycerinus dressa vne Pyramide plus petite que celle qu'auoit basty son pere, ayant vingt pieds moins sur chaque costé, c'est à dire 300. pieds de chaque costé: Diodore s'estend dauantage, & dit que chaque costé de la base de la Pyramide de Mycerinus auoit 300. pieds en long; qu'il y a 15. assises de pierre noire semblable au marbre Thebaïque, & que le reste est basty de mesmes pierres dont sont composées les autres Pyramides: cét ouurage, dit-il, quoy qu'il ne soit pas si grand que les autres, ne laisse pas de les surpasser de beaucoup par la beauté de sa structure, & par la magnificence de son beau marbre: du cõté du Nord, le nom de Mycerinus le Fondateur y est graué, j'adiousteray au témoignage de Diodore celuy de Strabon: Plus auant, dit-il, sur la roche plus éleuée en cét endroit, est la troisiéme Pyramide bien plus petite que les deux autres, mais de bien plus grãde dépense; car depuis la baze iusqu'à la moitié de sa hauteur, elle est de ce marbre noir, dont ils font des Mortiers en ce pays-là, & qui est fort difficile à tailler. Pline qui l'a décrit par ouy dire, & pluſtoſt en Historien qu'en témoin oculaire. La troisiéme Pyramide, dit-il, est plus petite que les autres, mais bien plus belle; elle est de marbre Ethiopique, & chacun de ses costez a 363. pieds. Voila tout ce que i'ay trouué dans les anciens de cette Pyramide; mais entre les modernes, il faut premierement examiner ce qu'en dit Bellon, ou pluſtoſt Petrus Gilius; car Mr de Thou dit dans son Histoire, que Bellon a esté vn plagiere, & qu'il a dérobé à Petrus Gilius, à qui il seruoit de Copiste, les Obseruations que nous auons sous son nom. Gilius a esté vn homme fort exact & fort sçauant dans l'antiquité, comme on void par vn Liure qu'il nous a laissé du Bosphore de Thrace, & de la Topographie de Constantinople. La troisiéme Pyramide est bien plus petite que les deux autres; mais elle est d'vn tiers plus grande que celle qui se void dans les murailles de Rome proche du Mont-Testace, elle est aussi entiere que si elle venoit d'estre bâtie; car elle est bâtie d'vne espece de marbre appellé Bazaltes ou marbre Ethiopique plus dur que le fer. Il seroit inutile de rapporter icy les Relations des autres, qui s'accordent tous dans le fonds: pour moy, ie croy que Diodore auoit pris ce qu'il en a écrit d'Hero lote, & que Pline & Strabon se sont arrestez à ce qu'ils en ont trouué dãs Diodore; & que les plus sçauans des modernes ont accõmodé leurs Relations à l'authorité des anciens: car comment autrement pourroient-ils s'accorder tous à dire vne chose que ie puis asseurer estre fausse, si la memoire & mes yeux ne m'ont extremément trompé; * il s'en faut peu que ie n'asseure qu'ils n'ont iamais veu cette troisiéme Pyramide, & qu'il leur est arriué la mesme chose qui arriuoit tousiours de mon temps à ceux qui les alloient voir, qui estoient tellement remplis de la grandeur de la premiere, qu'ils n'auoient plus attention pour obseruer les autres, à cause que cette troisiéme a la mesme figure, & qu'elle a le desauantage de paroistre la derniere, & d'estre la plus petite: Enfin, ils se sont trompez dans la couleur du marbre & dans sa qualité. Ie commenceray par Herodote, qui dit que chacun des costez de sa baze est de 300. pieds, & que cependant il ne s'en faut que 20. qu'il ne soit aussi long que celuy de la premiere Pyramide, au costé de laquelle il a donné

A fut long de 115 pieds.

* I'ay conferé depuis ce que i'en dis icy auec vn Capitaine Anglois qui auoit esté 4. fois à Alexandrie, & tous les 4. fois a veu ces Pyramides, qui m'a asseuré que ie ne me trompois point dans le rapport que j'en fais icy.

a uparauant 800. pieds de longueur, ainſi on ne peut pas douter qu'il n'y ait faute en cét endroit; mais ie ne puis pas excuſer de meſme ce qu'il dit, qu'elle eſt bâtie iuſqu'à la moitié de ſa hauteur de marbre Ethiopique; ſi ce marbre, comme le dict Pline, Diodore & Strabon, eſt de la couleur de fer tirant ſur le noir, & qu'il viéne du fond de l'Ethiopie chez des peuples qui ſont de la meſme couleur: puis que cette Pyramide eſt tout d'vne pierre blanche, qui a vn peu plus d'éclat que celle des autres; & ie ne me ſçautois aſſez eſtonner de ce que Diodore, Strabon, Pline, Bellon & Gilius, ayent tous ſuiuy Herodote dans cette faute, puis qu'il leur eſtoit ſi facile de la découurir: On dira peut-eſtre pont les deffendre, qu'ils ont entendu que le dedans de la troiſiéme Pytamide eſtoit baſty de cette pierre; mais il n'y a point d'entrée non plus qu'à la ſeconde; ce qui rend cette deffenſe inſuffiſante. Il eſt vray qu'au coſté de l'Eſt de cette Pytamide, l'on void les ruïnes d'vne maſſe de pierre d'vne couleur obſcure, fort ſemblable à celle que nous auons décrite entre la premiere & la ſeconde Pytamide, qui peut auoir donné ſujet à cét erreur.

Ie ne ſçaurois excuſer les anciens, & ie le pardonnerois encores moins à Belon ou à Gillius qui ont ſuiuy leur rapport, puis qu'ils ſen pouuoient éclaircir par leurs propres yeux: Ce n'eſt pas qu'on dût attendre d'eux, comme dit Tite-Liue, que les Eſcriuains modernes apportent touſiours quelque choſe de nouueau, & ſurpaſſent dans leurs Relations le peu de politeſſe de l'antiquité. Nos modernes ſont tout le contraire, & ont corrompu ce que les anciens auoient dit auec beaucoup de verité, Herodote & Diodore ſont la coſte de la baze de cette Pyramide de 300. pieds, Pline la ſuppoſe de 363. & ces Autheurs au contraire la font ſeulement d'vn tiers plus grande que la Pyramide de Seſtius qui eſt proche du Mont-Teſtace; & ainſi, ou ils ont beaucoup augmenté celle de Rome, ou accourcy celle-cy; car celle de Rome eſtant meſurée du coſté qui eſt dans la Ville, a juſtement 78. pieds d'Angleterre, auſquels ſi nous adiouſtons la troiſiéme partie, elle aura cent quatre pieds; c'eſt à dire, qu'elle ſera égale à la Pyramide d'Egypte, ſelon le ſens de Bellon; c'eſt à dire, qu'il y aura vne erreur de 200. pieds ſur vn compte de 300. ainſi fondé ſur l'authorité d'Herodote & de Pline alleguée cy-deuant; ie ſoûtiens que la hauteur & la largeur de cette Pyramide ſont égales. I'aurois fort ſouhaité de voir dans cette Pyramide le nom de ſon Fondateur, dont Diodore fait mention, & cette autre inſcription de la premiere dont Herodote taſche de nous donner l'interpretation; mais l'vn & l'autre ont eſté effacées par le temps: Il y a, ce dit-il, ſur cette Pyramide, des caracteres Egyptiés, qui marquent la dépenſe qu'on auoit faite pour la nourriture des ouuriers, en ail & en oignons; vn Interprete me dit que cette dépenſe montoit à la ſomme de ſix cens talens d'argent: ſi cela eſt ainſi, combien doit-on croire qu'on ait dépenſé en fer, en habits, & dans les autres dépenſes de l'entretien de ce grand nombre d'ouuriers. Si i'auois veu cette inſcription, peut-eſtre que ie pourrois determiner quelque choſe de ces anciens caractetes d'Egypte, non pas de ces caracteres ſacrez qui eſtoient des emblémes, & qui repreſentoient les conceptions de l'eſprit par des repreſentations d'oyſeaux, de beſtes, ou d'autres obiets plus connus, mais de ceux dont ils ſe ſeruoient dans leurs affaires particulieres; enfin ie ſuis fort contraire à l'opinion de Kircher qui croit, tout habille homme qu'il eſt, que les caractetes des Copht, ſont les meſmes qui eſtoient en vſage entre les anciens Egyptiens, car ce que i'ay veu d'anciennes ſculptures dans les pierres qui ſe trouuent tous les iours en ce pays-là & dans les Momies, me fait aſſez connoiſtre que le langage Copht n'eſt qu'vne corruption du Grec.

Des autres Pyramides qui sont dans les deserts d'Affrique.

LEs deux premieres des Pyramides que ie viens de décrire, sont mises au nombre des merueilles du Monde : les autres qui se trouuent dans le desert, semblent n'en estre que des copies, ou pour mieux dire de petits modeles ; c'est pourquoy ie ne m'embarrasseray pas beaucoup, ny le Lecteur aussi, de leur description. Les anciens & les modernes ne laissent pas d'estre inexcusables de la negligence auec laquelle ils les ont passez sous silence, & principalement vne entre les autres, qui est aussi merueilleuse que pas vne des premieres ; elle est éloignée de quelques 20. milles des plus grandes ; elle est sur vne roche comme les premieres, & assez proche du village par où on entre dans les Mommies. Le Docteur de Venize me confirma dans le jugement que j'en faisois, & me dit qu'elle auoit les mesmes dimensions que la premiere & la plus belle de toutes ; que par le dehors on y montoit par degrez ; que ses pierres estoient de la mesme couleur, auec cette seule difference, qu'elle estoit plus ruïnée par le haut, & que l'entrée estoit du costé du Nord ; ainsi tout ce que nous auons dit de la premiere, se peut appliquer à celle-cy : Bellon est excessif dans le nombre qu'il en fait, il dit qu'il y en a cent autres dispersées çà & là dans ces plaines : pour moy, ie n'en peus compter plus de vingt, & Ibn Almatoug dans son Liure des miracles d'Egypte, n'en compte que 18. Il y a, ce dit-il, au costé de l'Oüest, des bastimens aussi fameux que les autres Pyramides : on en compte 18. desquels il y en a 3. du costé opposé à Fostat, appellé autrement le Caire.

Fostat Metzr, & le Cahira que nous appellons le Caire, sont trois noms differens d'vne mesme Ville, comme on le void dans Abulfeda & dans le Geographe de Nubie. Abulfeda à la verité, décriuant l'Alcaire, dit qu'elle est au Nord de Fostat, & que Fostat est sur les riues du Nil.

De quelle maniere ces Pyramides ont esté bastíes.

APres auoir acheué mon discours des Pytamides, il me reste a examiner la maniere dont elles ont esté bastíes, & comment d'aussi grandes masses de pierres que celles qui se voyent dans la premiere, ont pû estre portées jusqu'au haut de ces Pyramides : Herodote qui a esté le premier a mouuoir ce doute, explique la chose de la sorte : Ils éleuoient, dit-il, les autres pierres auec de petits engins faits de bois qui les tiroient sur le premier rang, de là vne autre machine les éleuoit jusques sur le premier degré, d'où elles estoient portées sur vn autre second degré par vne machine placée sur le premier ; & autant qu'il y auoit de marches & de rangs de degrez, autant il y auoit de machines pour les éleuer, où ils transportoient la machine autant de fois qu'ils auoient à éleuer les pierres. Ce qui suit fait voir qu'il y a de l'erreur dans le texte, c'est pourquoy ie n'en diray pas dauantage ; mais la premiere partie de cette Description d'Herodote, est pleine de difficultez ; car en plaçant & en dressant ces machines qui deuoient éleuer des pierres aussi massiues, elles deuoient déplacer des degrez sur lesquels elles estoient posées, ou y faire quelque breſche ; ce qui auroit esté vn grand defaut dans vne fabrique aussi magnifique. Diodore se l'est imaginé autrement ; les pierres, ce dit-il, estoient taillées en Arabie ; & comme en ce temps-là on n'auoit pas encore l'inuention des machines pour éleuer des fardeaux, on éleuoit de la terre à la hauteur où ces pierres deuoient estre posées, & on les rouloit dessus ; & ce qui est le plus admirable, c'est qu'à l'endroit où toutes ces Pyramides sont dressées, on n'y void aucun vestige de cette terre, ny de la taille des pierres ; si bien qu'il semble que c'est plustost l'ouurage de quelque Diuinité que des hommes. Les Egyptiens en disent merueilles, & nous voudroient faire croire ie ne sçay quelles fables, que ces chaussées auoient esté faites de Nitre & de Sel, & qu'elles auoient esté détruites par le moyen de l'eau qui les auoit fait fondre

sans autre trauail; mais il y a plus d'apparence à croire que ce grand nõbre de gens qui auoiẽt trauaillé à les bastir & à les dresser, auoiẽt esté employez à la fin à ostet tout ce qui ne seruoit de tien à la beauté de la structure; car on y auoit employé 360000. hommes, & à peine cét ouurage fut il achevé en vingt ans de temps: Pline l'accorde en quelque façon auec Diodore, & dit; on est en peine de sçauoir comment le mortier se pouuoit porter si haut; il auroit eu meilleure grace de demander comment on auroit pû porter si haut les pierres. Quelques-vns, dit-il, ont crû qu'on auoit fait des digues de sel & de Nitre qu'on auoit apres fait dissoudre, faisant tomber dessus l'eau du Nil; d'autres, qu'on auoit fait des chausſées de brique qui auoient esté détruites apres, & employées à bastir des maisons; cat ces derniers consideroient que les eaux du Nil estans plus basses que l'édifice, elles n'auroient pas pû aisément détruite ces montagnes de Nitre & de Sel: pour moy, si on me permet d'en dire mon jugement, ie croy qu'elles ont esté *éleuées tout autremẽt qu'Herod. Doid. & Pline ne se le sõt imaginé, que premierement ils auoient fait vne large & spacieuse tour au milieu du quarré de la baze de la Pyramide; cette tour estoit aussi haute que le deuoit estre toute la Pyramide: Ie m'imagine qu'aux costez de cette tout on y auoit appliqué les autres parties de cette fabrique piece à piece, jusqu'à ce qu'ils fussent venus jusqu'au premier degré, la plus difficile piece de ce bastiment ayant esté fait par cette voye qui semble la plus aisée, & il ne faut pas s'estonner si cela n'a pas esté imité par les anciens, ou si Vitruue ne l'a pas recommandée; cependant, à juger des choses par leurs éuenemens, l'intention de ceux qui dressent des Monumens estant de perpetuer la memoire des morts, il n'y a point de genre de bastimens plus propre à le faire que la Pyramide: ainsi nous voyons à Rome, qu'encore le Mauzolée d'Auguste soit quasi tout ruiné, qu'il ne reste plus de vestiges du Septizone de Seuere, qu'on reconnoisse à peine les vestiges de ces bastimens, la Pyramide de Cæstius cependant a resisté à la force du temps, & paroist encore entiere, quoy qu'elle ne fust pas comparable par la grandeur de ses pierres, à celles qui composoient ces Monumens. I'ay dit ce que j'auois à dire de cét ouurage, il me reste à parler de ceux qui y ont trauaillé: On demeure d'accord, ce dit-il, qu'elles surpassent tout ce qu'il y a en Egypte, pour la beauté & la magnificence de la structure, & la science de ceux qui l'ont entrepris; & les Egyptiens croyent qu'on doit admirer dauantage les artisans que les Princes qui en ont fait la dépense.

*Si l'on reçoit cette supposition, on n'aura pas de peine à comprendre comment on éleuoit ces grãdes masses de pierres, y employant les machines dont on se sert pour leuer les fardeaux, & cela plus aysémẽt que par les moyens des ponts de briques ou de nitre que Diodore & Pline rapportent.

LA CONCLVSION.

IE finiray icy par vne obseruation que rapporte Strabon. Il ne faut pas, ce dit-il, passer sous silence vne particularité que nous auons obseruée proche de ces Pyramides; l'on y void des tas de pierres & des recouppes des pierres qui composent les Pyramides; entre celles-là il y en a qui ont la figure de lentilles, d'autres qui ressemblent à des grains d'orge à demy hors de leurs épics; ils disent dans le pays que ce sont les restes des prouisions qui seruoient pour la nourriture des ouuriers, & qui ont esté petrifiées depuis: Si elles estoient du temps de Strabon, il faut qu'elles ayent esté depuis consumées par le temps ou couuertes de sable; cependant Diodore qui l'a precedé de peu, n'a pas remarqué cette curiosité; ce qui me feroit douter de la verité de sa Relation, si elle ne venoit d'vn autheur aussi judicieux, quoy que nous trouuions des exemples de semblables petrifications. I'ay veu à Venize les os & la chair d'vn homme entierement petrifiez, & à Rome vn tuyau où l'eau s'estoit changée en vn parfait albâtre. Ie croy qu'on pourroit dire la mesme chose de ces morceaux de pain que l'on dit que l'on trouue proche de la Mer-rouge, changez en pierre, & que les Habitans disent que les Israëlites laisserent aptes eux en fuyant la persecution de Pharao; on les void au Caire taillées en forme de pain, ce qui en marque assez l'imposture; cat l'Escriture Sainte dit, que le pain de ces peuples estoit fait en forme de

de gasteaux sans leu ain ; ou la Relation de Strabon seroit semblable à vne tradition que quelques Chrestiens tiennent en Egypte, de la Resurrection de certains corps morts tous les ans ; il y a des Chrestiens qui la croyent, & leurs Prestres l'authorisent par ignorance ou par politique ; mais cette disgression est desia trop longue. La description des Momies, le reste des Sepulchres d'Egypte, & les Hieroglyphiques que i'ay copiez là & ailleurs, * seruiront vn iour d'argument à vn autre discours.

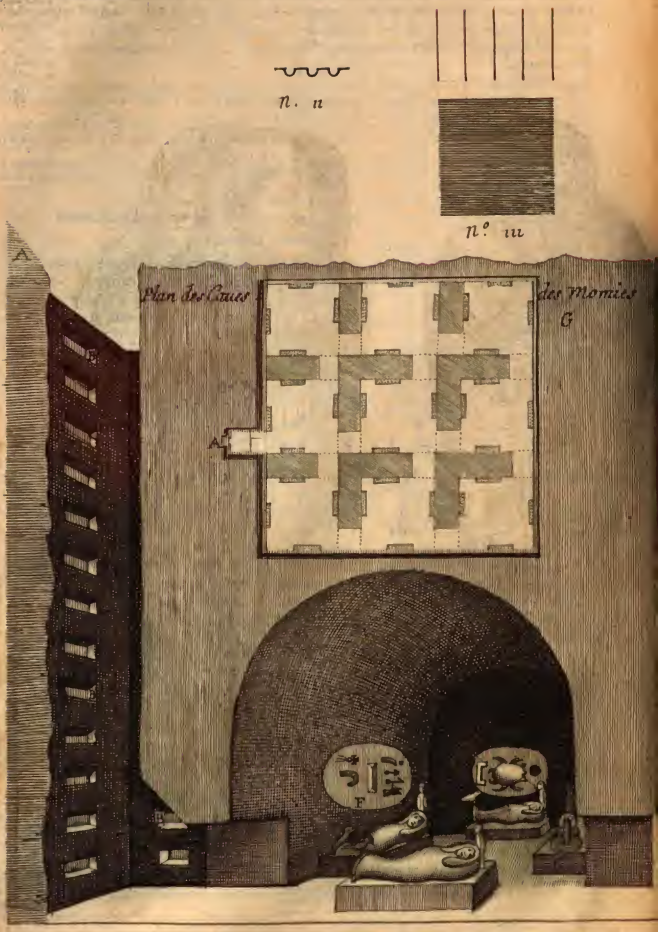
Vn François qui s'estoit trouué au Caire au temps de cét- te supposée Resurrection, m'a monstré vn bras qu'il en auoit apporté, décharné & sec comme vne Momie ; il auoit remarqué que le miracle s'estoit touſiours fait derriere luy ; s'étant retourné par hazard, il apperçeut vn Egyptien qui tenoit des ossemens sous sa veste, & découurit par là le mystere. Sand dit dans ſes voyages, que l'on les void resſuſciter le Vendredy Saint.

Metrophanes Patriarche d'Alexandrie, a creu qu'on la pouuoit prouuer par ce passage d'*Esaye* 66. 24. Ils verront les carcasses de ceux qui n'ont pas obserué mes commandemens, leur vers ne mourrera iamais, ny leur feu ne cessera de les brûler, & seront en execration à tous les hommes.

* I'auois eu dessein de traiter de cette matiere ; mais le Recueil que i'auois fait de ces antiquitez durant le temps de mes voyages, s'est perdu en ma maison dans les desordres de ces derniers temps ; & pleust à Dieu que ie n'y eusse pas fait d'autres pertes.

Lettre du Sieur Tito-Liuio Burattini, contenant vne description des Momies d'Egypte, traduite de l'Italien.

LA pluſpart croyent que les Momies ſe trouuent dans les deſerts de l'Arabie deſerte, & que ce ſont les corps de perſonnes qui ont eſté eſtouffez dans ces ſables lors que le vent de Midy ſouffle ; mais ceux qui ont eſté en Egypte ſçauent, que ce ſont les corps embaûmez des anciens Egyptiens : on en trouue grande quantité proche des ruïnes de l'ancienne ville de Memphis, dans des grottes ſoûterraines où ces Peuples enterroient leurs morts ; on y entroit par vn puits quarré *A*, dõt l'ouuerture eſtoit telle qu'on y pouuoit deſcendre en mettant les pieds dans des trous creuſez aux deux coſtez oppoſez de cette deſcente *B*, comme on le void dans le deſſein : ces puits ne ſont pas d'égale profondeur ; mais les moins profonds ſont de la hauteur de ſix hommes. Vous remarquerez que les puits & les grottes ſont taillez dans vne pierre blanche & fort tendre ; que dans tous ces Deſerts on trouue cette ſorte de pierre quand on a creuſé vne braſſe dans le ſable ; ainſi tout le deſſous & tous les enuirons de la ville de Memphis eſtoit creux : le deſcendis dans vne de ces caues ou grottes par vn de ces puits quarrez ; au bas du puits ie trouuay vne ouuerture quarrée, & vn paſſage qui n'eſt pas par tout de meſme longueur, en quelques endroits le maſſif de la roche ou pierre où ces paſſages ſont taillés, a 10. pieds de longueur, en d'autres 15. ces paſſages ſeruent d'entrée à des chambres quarrées faites en voûte, dont chaque coſté eſt ordinairement de 15. ou 20. pieds ; & au milieu de chacun des 4. coſtez de la chambre, eſt vn ſocolo *C*, de la meſme pierre, ſur laquelle ſont les corps embaûmes ; les vns dans des caiſſes de bois de ſicomore, où le ver ne ſe met iamais ; les autres dans des tombes de cette pierre tendre que ie viens de décrire : ces tombes de pierres & ces bierres de bois, ont la figure d'vne ſtatuë auec les bras pendans *D* ; on trouue dans la pluſpart de ces corps ſous la langue, vne petite placque d'or de la valeur de deux piſtoles. Les Arabes pour auoir ces placques, gaſtent toutes les Momies qu'ils trouuent entieres, & en gaſtent ſouuent pluſieurs ſans rien trouuer ; ils vendent apres ces corps à bon marché aux Mahometans, qui les reuendent aux Marchands Chreſtiens du Caire, à la teſte de toutes ces Momies on void vne Idole *E*, & aux pieds vn oyſeau. Il y a des Hieroglyphiques taillez en la muraille, qui ſeruoient peut-eſtre *F*, d'Epitaphe : outre ces quatre bierres qui ſont les principales qu'on void dans ces caues, on en rencontre encore d'autres plus petites qui ſont à terre, & principalement des enfans. Vous remarquerez que l'vn de ces puits ſeruoit quelquesfois à 25. ou 30. de ces chambres ou grottes qui auoient communication l'vne auec l'autre, comme l'on void dans le deſſein de leur Plan *G* : & ces chambres n'ont point d'autre iour ny d'ouuerture que celle du puits.


n. n
n.° m
A
Plan des Caues
des Momies
G
A
F

Pagus XXV.
et
Pagus ij.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

RELATION DES COSAQVES.

LE nom de Coſaques a eſté donné à ces Peuples, à cauſe de leur agilité & de l'adreſſe qu'ils ont d'aller en des lieux de difficile accez, tels qu'eſt l'emboucheure du Boriſtene, pour faire la guerre aux Turcs & aux petits Tartares : car Coſa veut dire en Polonois Chevre.

Autrefois & auant l'inſtitution de leur Milice, qui fut eſtablie par le Roy Eſtienne Battori, c'eſtoient des Volontaires des frontieres de Ruſſie, Volinie, Podolie, & autres Prouinces de Pologne qui s'attroupoient, ainſi qu'ils ont continué depuis, pour faire des courſes ſur la Mer-noire, où ils remportoient ſouuent des auantages conſiderables, & faiſoient de riches butins, tant de Galeres Turques qu'ils rencontroient ſur cette Mer, que dans les deſcentes qu'ils faiſoient dans la Natolie, où ils ont pillé & ſaccagé ſouuent des Villes ; comme Trebizonde & Synope, ayans eu meſmes la hardieſſe de s'auancer juſques à la veuë de Conſtantinople, & d'y faire des priſonniers & du butin.

Lors que l'arriere ſaiſon venoit, chacun ſe retiroit chez ſoy, ſe donnans rendez-vous pour ſe raſſembler au Prin-temps aux Iſles & eſcueils du Boriſtene, & de là retourner faire leurs courſes. Le Roy Eſtienne Battori, à qui la Pologne eſt redeuable de beaucoup de beaux Reglemens, conſiderant l'vtilité qu'il pourroit tirer de ces coureurs pour la garde des frontieres de Ruſſie, en forma vn corps de Milice, en leur donnant la Ville & territoire de Tetrimirou ſur le Boriſtene, pour leur ſeruir de Place-d'armes, & leur creant vn General auquel il donna pouuoir de creer les Officiers ſubalternes, neceſſaires pour les commander ſous ſon authorité ; leur accordant de plus outre leur paye, des priuileges & exemptions d'impoſts & de corvées, à peu prés en la maniere que Charles VII. Roy de France inſtitua en 1449. les francs Archers par toutes les Parroiſſes de ſon Royaume. Le Roy Eſtienne joignit à cette nouuelle Milice deux mil Cheuaux, pour l'entretien deſquels il deſtina la quatriéme partie de tous les reuenus de ſon Domaine, d'où vient qu'on les appelloit Quartani, & par corruption Quartiani. Ces forces ainſi eſtablies pour la garde de la Frontiere, l'aſſeurerent tellement contre les irruptions des Tartares, que tout le pays deſert, au delà des villes de Braſlaw, Kiouie & Bar, ſe peupla en peu de temps, chacun y menant des Colonies de toutes les Prouinces du Royaume, & y bâtiſſant des Villes & Chaſteaux. Cette Milice reglée de la ſorte, s'eſt touſiours maintenuë, & a rendu de bons ſeruices à la Pologne, & beaucoup plus qu'auparauant qu'elle eſtoit diſperſée, & n'agiſſoit point de concert, & ſous le commandement d'vn Chef dont l'authorité fut établie : mais comme ſon vnion d'vn coſté fit vn tres-grand effet contre les Tartares, en mettant la frontiere à couuert de leurs incurſions, elle ſe trouua d'ailleurs tres-dommageable à la Pologne, contre laquelle elle s'eſt ſoûleuée fort ſouuent. En effet, les Coſaques ſe voyans ſi neceſſaires à cét Eſtat-là, en deuinrent inſolens à tel point, qu'ils n'en voulurent preſque plus receuoir les ordres, ny reconnoiſtre les Seigneurs particuliers dont chacun d'eux pouuoit releuer.

Leur premiere rebellion fut ſous Iean Podokoua leur General en 1587. qui y ſuccomba, & eut enfin la teſte trenchée. En 1596. le Roy Sigiſmond ſucceſſeur d'Eſtienne, ayant deffendu aux Coſaques de continuer leurs courſes ſur la Mer-

noire, en suitte des plaintes qu'il en auoit receuës du grand Seigneur, ils sen abstinrent à la verité : mais ce fut pour se ruer sur la Russie & sur vne partie de la Lithuanie, où ils firent des rauages inouys sous la conduite de Naleuaiko leur General. En vain leur enuoya-t-on des ordres pour desarmer & retourner chacun en leurs maisons ; ils les mépriserent, & s'vnirent plus étroitement sous leur Chef pour resister à l'Armée Polonoise, que le General Tolkicuski fut obligé de mener contre-eux. Ils l'attendirent de pied ferme prés de la ville de Bialacerkiew, & l'y combattirent auec auantage. Enfin, apres diuerses rencontres, Tolkicuski, qui estoit vn grand homme de guerre, les ayant serré de prés & pousé dans des lieux desauantageux, ils furent forcez de luy liurer Naleuaiko, qui fit vne fin semblable à celle de son predecesseur.

En 1637. les Cosaques se reuolterent pareillement : mais auec vn auſſi mauuais succez qu'autrefois. La cauſe de ce soûleuement vint de ce que pluſieurs Seigneurs Polonois ayans acquis ou obtenu par don, des terres sur cette frontiere, dans les lieux destinez pour les quartiers des Cosaques ; & voulans pour augmenter leurs reuenus, assujettir leurs nouueaux Sujets aux mesmes charges & corvées que ceux des autres Prouinces de la Pologne, ils persuaderent au Roy & à la Republique, qu'il estoit important au repos & au bien de l'Estat, de chatier l'insolence des Cosaques qu'ils auoient sujet d'apprehender, comme gens capables de trauerser leurs desseins, estans libertins, & dont l'exemple faisoit porter plus impatiemment le joug aux autres paysans ; de sorte qu'il fut resolu de bastir vn Fort en vn lieu appellé Kuclak sur le Boreſtene, dans vne situation fort propre pour contenir les Cosaques en leur deuoir, comme estant plus proche des * Poroüi ou roches de ce fleuue, qui sont leurs retraites ordinaires ; & parce qu'ils défirent d'abord le Colonel Marion François, que le General Konielpolski y auoit laissé auec deux cens hommes, pour faire bastir cette forteresse ; il y fit hyuerner vne bonne partie de ses troupes, jusques à ce qu'elle fut en deffense. Les Cosaques jugeans bien à quel dessein l'on construisoit ce Fort auec tant de diligence, en prirent l'alarme, & s'assemblerent en plus grand nombre qu'ils pûrent ; mais estant entrez, dans le moment qu'ils auoient le plus de besoin d'estre vnis, en deffiance de leur General Sawaltonowick, ils le massacrerent, & éleurent tumultuairement en sa place, vn certain Paulurus homme de peu de conſideration & sans experience ; auſſi payerent-ils bien-tost apres la folle enchere de ce choix ; car ayant esté rencontrés par le Mareschal de Camp Potoski prés de la ville de Corsun, à l'improuiſte & auant qu'ils euſſent eu le loisir de faire leur Tabor ou retranchement de Chariots, comme ils auoient peu de Caualerie ; ils furent assez aisément défaits, les fuyards se jetterent dans Borowitza : mais Potoski les y alla auſſi-tost assieger ; & durant que la place estoit dégarnie de toutes sortes de munitions, ils furent obligez de mettre entre les mains des Polonois leur General Paulurus, auec quatre autres de leurs principaux Officiers, auſquels l'on fit couper la teste à Vvarsowie, l'année ſuiuante durant la Diéte, au prejudice de la parole qui leur auoit esté donnée d'auoir la vie ſauue, laquelle la Republique ne voulut point tenir. La perte de leurs Generaux fut ſuiuie de celle de leurs priuileges & de la place de Tertimirou, que le Roy Eſtienne leur auoit autrefois accordée, & enfin de la ſuppreſſion de l'ordre ancien de leur Milice, à laquelle le Roy de Pologne donna charge à ſes Gouuerneurs de donner vne nouuelle forme pour la rendre plus obeyſſante. Ils ne perdirent pas pourtant courage apres ces diſgraces ; & voulans faire des derniers efforts pour la conſeruation de leur liberté, apres encore auoir éprouué le ſort des armes contre le General Potoski : enfin, affoiblis de tant de diuers combats, ils ſe retrancherent au delà du Boreſtene ſur le fleuue Stareza, où ils ſouſtinrent plus de deux mois pluſieurs aſſauts des Polonois, leſquels y ayant perdu auſſi beaucoup de monde, furent contraints de capituler auec ces deſeſperez, & de leur promettre qu'ils ſeroient reſtablis dans leurs priuileges, & leur Milice remiſe ſur

* Poroüi ſont des roches ou chaiſnes de roches eſtenduës au trauers de la riuiere : il y en a quelques-unes ſous l'eau, d'autres à fleur d'eau, d'autres hors de l'eau de plus de 8. à 10. pieds, leſquelles reſtoit le cours de la riuiere, lorſqu'il apres fait vn fort quelquefois des 20 pieds, & cela ſelon que le Boreſtene eſt enflé par au Printemps, lors que les neiges fondent, tous les Poroüis ſont couuerts d'eau, excepté le ſeptiéme qui s'appelle Nenaſytes, & de ces ſauts il n'y a qu'vne Brulion, qui eſt le dixiéme & Tanuelzones le onziéme, où les Tartares puiſſent paſſer à nage, à cauſe des rives qui ſont d'vn tres facil accez.

le pied qu'elle estoit auparauant de six mil hommes sous le commandement d'vn General qui leur seroit donné par le Roy : mais la foy ne leur fut pas mieux gardée qu'auparauant, & la pluspart en se separant furent dcualisez ou tuez par les soldats Polonois ; leur Milice ne fut pas non plus remise : mais on en composa vne presque nouuelle, en y changeant souuent le General, & en bannissant les veritables & anciens Cosaques, l'on sentit bien-tost apres le tort que fit ce changement. Les Tartares qui firent vne course deux ans apres, estant entrez fort auant, & ayans rauagé les territoires de Periſlaw, Corsun, & Visnowieck, d'où ils n'auoient pas accoustumé d'approcher auant cette reforme.

Ils se remirent neantmoins quelque-temps apres ; & le feu Roy Vladislas qui auoit dans l'esprit le dessein de la guerre contre les Tartares, qu'il pretendoit aller chercher jusques dans le Percop & les en chasser, ne contribua pas peu à leur entier establissement : car outre les autres forces qu'il faisoit estat d'employer pour l'execution de cette entrepriſe, il auoit resolu de se seruir des Cosaques, d'en accroistre le nombre ordinaire sous la conduite de Bogdan Kimielniski vieil Officier parmy eux, de la valeur & suffisance duquel il témoignoit faire assez d'estime. Cette entrepriſe que le Roy de Pologne meditoit contre les Tartares, ayant esté empeschée par la Republique, sans le consentement de laquelle ce Prince auoit leué des troupes considerables, dont elle entra aussi-tost en jalousie, apprehendant que sa Majesté Polonoise ne couurit de ce pretexte quelque autre dessein prejudiciable à sa liberté. Kimielniski demeura par consequent sans employ apres le licentiement de l'armée que le Roy auoit leuée ; mais son esprit ambitieux & inquier luy fit bien-tost naistre de l'occupation : car ayant eu vn demélé auec le Lieutenant de Konispolski, fils du grand General du mesme nom, pour les bornes de quelques heritages ; & son fils mesme ayant esté mal-traité par ledit Konispolski, il pensa aussi-tost aux moyens d'en tirer raison. Il se rendit pour cét effet aux Porouis ou Isles du Boristene, retraite ordinaire des Cosaques, où il en amassa le plus qu'il pût pour se fortifier contre ses ennemis ; & comme il eut receu aduis que le General Potoski se preparoit à le venir pousser jusques dans ces lieux éloignez, ne se fiant pas entierement à ses forces, il s'addressa à Thamby General des Tartares, homme à peu prés de son humeur & de pareille condition, s'estant souuent soûleué contre le Cam son Maistre. Kimielniski sçeut si bien le gagner par son addresse, en luy faisant esperer vn grand butin en Pologne, que nonobstant cette haine & antipathie naturelle d'entre les Cosaques & les Tartares, & les guerres cruelles que ces deux peuples s'estoient touſiours faites, il fit amitié, & entra en ligue auec luy. Le General Polonois voulant preuenir l'execution de ce traité, & la jonction de leurs forces, détacha quatre mil Cosaques entretenus, qui estoient demeurez au seruice de la Republique, auec quinze cens soldats Polonois, pour aller chercher Kimielniski jusques dans son repaire du Porouï : mais apres qu'ils y furent arriuez, les Cosaques ayans tué leurs Officiers, se rangerent du costé des rebelles ; si bien qu'il ne fut pas mal-aisé à Kimielniski de deffaire les quinze cens soldats Polonois restans, qui pourtant firent toute la resistance possible pendant quelques iours ; de là il s'aduança auec sept mil hommes, & quarente mil Tartares, vers le gros de l'Armée Polonoise ; laquelle ayant appris la nouuelle du mauuais succez de l'expedition du Potoski, & de la defection des quatre mil Cosaques qu'elle y auoit enuoyée, ne pensoit plus qu'à se retirer auec ce qui restoit, qui pouuoit faire enuiron cinq mil hommes, marchant au milieu de ses Chariots : mais estans arriuez dans vn bois marescageux, la file des Chariots y fut aisément rompuë, l'armée fut enuironnée de toutes parts, & accablée par cette multitude d'ennemis, desquels elle eut pû encore échaper sans le grand defilé & la perfidie de dix-huit cens Cosaques qui luy restoient, qui au commencement du combat l'abandonnerent, & se jetterent du costé des leurs. Cette deffaite suruenuë dans le temps de la mort du Roy, causa vne extréme consterna-

tion dans l'Eſtat, & facilita à Kimielniski l'execution de ſes pernicieux deſſeins. En effet, preſque tout le plat-pays de la Ruſſie ſuiuit ſa rebellion, à laquelle les peuples n'eſtoient que trop diſpoſez il y auoit long-temps, par l'aduerſion naturelle qu'ils ont de la domination Polonoiſe, à cauſe de la difference de Religion, la Ruſſie eſtant quaſi toute Grecque Schiſmatique, & du pouuoir tirannique & inhumain que les Gentils-hommes ont touſiours exercé ſur leurs Sujets, d'autant plus difficile à ſupporter que les priuileges & la liberté des Coſaques leur donnoit d'enuie. Dans cette conjoncture ſi fauorable, Kimielniski fit ce qu'il voulut, & ſ'empara auec aſſez de facilité de toutes les places de la frontiere, que la défaite de l'Armée Polonoiſe auoit remplie d'épouuante, & d'ailleurs d'épourueuës d'hommes & des choſes neceſſaires pour leur deffenſe. Le Senat aſſembla le plus de troupes qu'il pût dans la confuſion qui eſt ordinaire dans vn interregne, pour arreſter les progrez des ſoûleuez: l'on forma en peu de ſemaines vn corps conſiderable, & qui pouuoit agir vtilement ſ'il y eut eu vn General pour le commander: car Potoski qui eſtoit pourueu de cette charge, ayant eſté fait priſonnier dans la derniere deffaite, & le Roy eſtant mort en ſuite, le Senat ne pouuoit pas en donner la commiſſion à vn autre, ſans que les autres Chefs y trouuaſſent à redire, & fiſſent difficulté de le reconnoiſtre, perſonne ne pouuant conferer les charges en Pologne que le Roy. C'eſt ce qui arriua auſſi, & d'où ſ'enſuiuit la déroute & la diſſipation de cette Armée, que l'on auoit eu tant de peine à aſſembler pour parer la perte de l'autre: car ayant eſté reſolu dans le Conſeil, que l'on éuiteroit de ſengager dans vn combat auec les rebelles, pour ne point hazarder les forces de la Republique dans le rencontre de l'interregne; & les ordres ayans eſté donnez pour la retraite juſques à la ville de Conſtantinow, vne terreur panique ſaiſit auſſi-toſt la pluſpart de l'Armée, qui ſans eſtre preſſée des ennemis qui eſtoient à vne journée de là, & au lieu d'attendre le lendemain matin que l'on deuoit marcher en ordre pour ſe retirer, ainſi qu'il auoit eſté concerté, pluſieurs dés la nuict plierent bagage, & gagnerent le deuant auec tant d'épouuante & de deſordre, que les plus aſſeurez furent contraints d'en faire de meſme. Kimielniski ne ſçeut rien de cette déroute, & la croyoit ſi peu poſſible, qu'il ne pût adjouſter foy aux premiers aduis qu'on luy en apporta, & ſe fut en quoy ſa bonne fortune l'abandonna; car ſ'il eût eſté aduerty à temps, preſque perſonne de cette Armée, dans laquelle eſtoit la fleur de l'Arriereban, ne luy eut échapé. Il ne laiſſa pas d'en profiter beaucoup, & ayant eu tout le bagage & tout le canon, dont il ſ'eſt depuis ſeruy fort vtilement.

L'élection du Prince Caſimir, qui fut proclamé Roy ſur ces entrefaites, arreſta le cours de ſa victoire; & le fit condeſcendre à vne ſuſpenſion d'armes pour quelques mois; laquelle ne fut pas pluſtoſt expiré, que la guerre recommença auec autant de chaleur qu'auparauant.

Le nouueau Roy, en attendant que le gros fut en eſtat de marcher, enuoya vne Armée de neuf mil hommes ſous le commandement du General Firley, & Staniſlas Landskron, pour obſeruer la contenance & les actions des Coſaques. Ils vinrent pour cét effet ſe poſter à Zbarras lieu jugé le plus propre pour ce deſſein: ils n'y furent pas pluſtoſt retranchez, que Kimielniski parut auec les Tartares. Iamais il ne ſ'eſt veu d'armées ſi nombreuſes, depuis celles des Huns & de Tametlan; car on y comptoit cent mil Cheuaux Tartares, commandez par leur Cam en perſonne, & deux cens quatre-vingt mil Coſaques & payſans ſoûleuez. Les troupes Polonoiſes furent ainſi aſſiegées dans Sbarras, où elles teſiſterent pendant ſix ſemaines à tous les aſſauts des Tartares & des Coſaques, & aux incommoditez que ne peut éuiter vne Armée reſſerrée dans vne place.

Au bout de ce temps, & comme ils eſtoient dans les termes de perir ou de ſe rendre à l'ennemy, le Roy ſe mit en campagne, quoy qu'auec des forces tout à fait inégales & diſproportionnées au grand nombre des ennemis qu'il auoit à combattre; car il n'auoit que quinze mil hommes de ſolde, & enuiron cinq mil autres amenez

par les Seigneurs. Le Roy ne fut pas pluſtoſt arriué à Zborrow, petite ville de Ruſſie, que Kimielniski & le Cam, deſia aduertis de ſa marche, ayans laiſsé au blocus de Zbarra quarante mil Tartares, & prés de deux cens mil Coſaques ou payſans ſoûleuez, vinrent fondre ſur les troupes du Roy, qui n'eſtoient pas encore entierement retranchez. Les Tartares attaquerent par vn coſté, & Kimielniski par l'autre: mais tous leurs efforts furent rendus inutiles, par la braue reſiſtance des Polonois, qui animez par la preſence du Roy, firent par tout teſte a de ſi puiſſans ennemis. La nuict qui ſuiuit ce choc, il penſa arriuer vn pareil deſordre à celuy de l'Armée precedente, lors que l'Armée ſaiſie d'vne terreur panique, ſe retira en confuſion de Pilaueze; ſi bien que le Roy fut obligé de ſe monſtrer par tout le Camp, pour détromper vn chacun du bruit qui auoit couru de ſa fuïte. Cependant, dans le Conſeil qui fut tenu, le grand Chancelier Ozolinski fut d'auis que l'on fiſt vne tentatiue pour deſvnir les Tartares d'auec les Coſaques, en leur propoſans des conditions aduantageuſes, leſquelles ſembloient eſtre d'autant mieux receuës, qu'ils n'auoient en leur particulier aucun ſujet de ſe plaindre. Le Roy ayant donc enuoyé faire vn compliment au Cam, & luy ayant remis en memoire les faueurs qu'il auoit receuës du Roy Vladiſlas pendant ſa priſon en Pologne, & de la liberté qui luy auoit donnée en ſuite, luy fiſt entendre qu'il ſ'eſtonnoit qu'oubliant tant de biensfaits, il eut voulu ſe joindre à des rebelles, & appuyer leur crime; qu'il ne deuoit point attendre du Ciel aucun bon ſuccez, tant qu'il ſoûtiendroit vne cauſe ſi injuſte: qu'au reſte, ſ'il eſtimoit de voir preferer ſõ alliance à vne autre ſi honteuſe & ſi infame, il luy offroit ſon amitié. Le Cam fit vne réponſe fort ciuile à ce compliment, apres lequel vne conference du Chancelier auec ſon Viſir ayant eſté reſoluë, ces deux Miniſtres conclurent la Paix, dans laquelle l'on promit au Cam le ſubſide ou tribut ordinaire de trente mil rôles de peaux de Mouton, qui n'auoient point eſté fournis depuis quelques années, auec quelque argent comptant, moyennant quoy il ſobligea de rappeller ſes troupes de deuant Zbarras, & de ſe retirer inceſſamment des terres de la Republique. Il ſtipula auſſi par cét accord, l'accommodement de Kimielniski, auquel ſon Generalat fut confirmé auec plus de prerogatiues & d'authorité qu'aucun de ſes predeceſſeurs n'auoit eu en la Milice des Coſaques, il n'auoit iamais eſté que de ſix mil hommes, & fut accreu juſques au nombre de quarante mil, pour l'enrôlement deſquels l'on deputeroit au premier iour des Commiſſaires. C'eſtoit proprement le moyen d'entretenir le feu au lieu de l'eſteindre, & raffermir la rebellion au lieu de l'abatre: mais il falloit ceder au temps, & ſauuer la perſonne du Roy & les deux Armées aſſiegées en meſme temps, qui ne pouuoient pas échaper de la main de cette multitude effroyable d'ennemis, ſans la legereté des Tartares gens inconſtans, qui aymerent mieux vn peu d'argent comptant, que de trauailler à l'eſtabliſſement de Kimielniski, n'eſtans pas accouſtumez d'ailleurs à vne guerre de longue haleine, telle qu'eſt celle des ſieges, pour leſquels ils ſont auſſi fort peu propres, n'ayant que de la Caualerie.

Kimielniski doutant que les Polonois vouluſſent garder vne paix ſi deſauantageuſe pour eux, & à laquelle ils auoient eſté obligez de conſentir, par l'extréme neceſſité de leurs affaires, ſ'appliqua à rechercher les moyens de ſe maintenir par des alliances auec les puiſſances voiſines, ne jugeant pas que celle des Tartares luy fut aſſez aſſeurée. Il enuoya donc à la Porte, & au grand Duc de Moſcouie, dont il eſtimoit l'amitié beaucoup plus que celle des autres Princes, à cauſe de la conformité de la Religion: mais ces Enuoyez n'en rapporterent que de belles paroles, qui n'eurent point de ſuite. Le grand Seigneur luy promit l'inueſtiture du Duché de Ruſſie, pourueu qu'il ſe rendit ſon Vaſſal & tributaire; mais ſoit qu'on apprehendât à la porte d'irriter le Roy de Pologne dans la conjoncture de la guerre auec la Republique de Venize, ou ſoit que l'on y fut dans l'impuiſſance de ſecourir Kimielniski, ou que l'obſtacle y fut apporté par quelque Miniſtre de la

Porte, pour des interests particuliers. Toutes ces promesses n'eurent point d'effet, non plus que celles du grand Duc de Moscouie : car quoy qu'il fut bien-aise de la propagation de la Religion Grecque, qui seroit auancée par les progrez des Cosaques, il voyoit d'ailleurs que leur soûleuement & des payſans de Russie seruoit d'vn fort mauuais exemple, & jettoit des semences de diuision dans l'esprit de ses Sujets. Kimielniski rechercha aussi l'alliance du Prince de Valachie ; mais ce fut par la surprise & par la force, voyant bien qu'estant consideré de la Pologne, à laquelle il donnoit aduis de tout ce qu'il negocioit auec les Tartares, il ne luy seroit pas facile de l'engager autrement à son party. Il suscita donc les Tartares, ausquels il joignit quatre mil Cosaques d'élite, qui vsant à leur ordinaire d'vne extréme diligence, surprirent si brusquement ce Prince, qu'il n'eût que le temps de se sauuer de Sotzuna sa Ville capitale, auec sa famille & ses meubles les plus precieux, dans le plus épais de la foreſt voisine, où pour preuenir sa ruïne entiere, il fut obligé de donner vne somme d'argent aux Tartares, & sa fille vnique à Timothée fils de Kimielniski. Cette violence exercée à l'endroit d'vn allié de la Republique de Pologne, estoit vne contrauention manifeste à la paix, qui d'ailleurs n'estoit pas mieux executée dans le restablissement de la Noblesse dans ses terres, où leurs payſans ne voulurent point les receuoir ; & Kimielniski auquel on en faisoit tous les iours des plaintes, ne les y contraignoit pas autrement, afin de s'acquerir dauantage l'affection de ses peuples, qui auoient peine de renoncer à la liberté qu'ils commençoient de goûter pendant la derniere rebellion. Ainsi, il fut resolu d'enuoyer le General Potoski, reuenu peu auparauant de sa prison de Tartarie vers le Nieſtre ; afin qu'estant plus proche de la Valachie, il eut mieux l'œil sur les déportemens de Kimielniski.

Kimielniski, à qui la valeur de ce General estoit assez connuë, conçeut aussitost de l'ombrage de l'approche de ses troupes ; & comme il en eut enuoyé faire des plaintes, on luy repartit qu'il ne deuoit point s'estonner que l'Armée fut sur la frontiere, puis que s'estoit pour sa garde ordinaire, & on luy reprocha en mesme temps la guerre qu'il auoit fait mal-à-propos à ses voisins, les insultes & les violences qui auoient esté faite à la Noblesse qui pensoit retourner dans ses maisons ; les alliances suspectes qu'il recherchoit de toutes parts. Ces reproches & menaces des vns & des autres, estoient les auant-coureurs d'vne nouuelle guerre à laquelle chacun se disposoit auec beaucoup d'application. Le Roy de Pologne, dans la Diéte tenuë pour ce sujet à Varsowie sur la fin de 1650. proposa de faire vne leuée de cinquante mil Estrangers ; & quoy que quelques Seigneurs las de la guerre precedente, & apprehẽdans les éuenemens incertains d'vne seconde, preferassent la paix auec les conditions les plus dures, à vne guerre heureuse : toutefois, la pluralité des voix l'emporta pour recommencer la guerre, & pour faire les derniers efforts pour exterminer vne puissance, qui se fortifiant dans le sein de l'Estat, n'en reconnoistroit plus d'autre à la fin, & ne tiendroit iamais de paix que lors qu'elle luy paroistroit vtile pour l'auancement de ses desseins. Il se fit en suite de puissans preparatifs par toute la Pologne, pour executer la resolution de la Diéte ; & au mois de Iuin, le Roy se vint camper à Sokal sur le Bog, auec plus de cent mil hommes, tant des troupes entretenuës que volontaires, & de l'arriereban, le Poste de Sokal n'ayant pas esté jugé propre, ny pour y ranger toute l'Armée en bataille en cas de besoin, ny mesme assez abondant en fourage pour l'y faire subsister long-temps : l'on en décampa sur la fin de Iuin, & l'on se vint poster à Beresko Ville sur la riuiere du Ster, où l'Armée auoit vn terrain suffisant pour vn champ de bataille, & où ils auoient plus de fourage. Là, on eut aduis par les partis que le Roy auoit enuoyé pour prendre langue des ennemis, que les Tartares auoient joints les Cosaques, & qu'ils s'approchoiẽt ensemble à grandes journées, qu'ils faisoient trois cens cinquante mil hommes. Sur cét aduis, l'on resolut au Conseil de guerre de décamper, & d'aller gagner Dubro, ville du Prince Dominique Duc de Taslaw ; & les baga-

ges commençoient desia à filer, lors que des coureurs rapporterent que l'ennemy n'estoit pas à demye lieuë de là; de sorte que ceux qui estoient partis furent aussi-tost contre-mandez, & l'on rangea l'Armée Polonoise en bataille hors du Camp qu'elle auoit desia retranché, ayant la riuiere de Ster à dos: la premiere journée se passa en quelques escarmouches auec les Tartares; & dans le Conseil qui fut tenu la nuict suiuante, où quelques-vns estoient d'aduis de ne point hazarder la bataille, le Roy la fit resoudre, representant que si l'on differoit dauantage, l'ennemy marchant auec son Tabor, qui est, comme j'ay dit, vn retranchement de Chariots, occuperoit tout le terrain que les Polonois auoient pour se mettre en bataille, & les acculeroit dans Beresko, où ils combattroient auec desauantage. Ainsi, le vingt-neufiéme Iuin sur les deux heures apres midy, le combat commença auec les Tartares, qui s'estoient rangez en forme de croissant sur les hauteurs voisines, ayant les Cosaques à leur gauche, opposez à la droite de l'Armée Polonoise. Iamais il ne s'est veu de plus grandes forces ensemble: car il y auoit dans les deux Armées quatre cens cinquante mil hommes, qui occupoient quatre lieuës Françoises de plaine: les Tartares soûtinrent assez bien le choc de l'aisle droite de l'Armée Polonoise; mais le reste de la premiere ligne où estoit toute l'Infanterie auec le Canon à la reste; ayans marché contre-eux, ils ne firent pas grande resistance, & lâcherent bien-tost le pied, quelques remonstrances & quelques prieres que pût faire Kimielniski, pour les faire retourner à la charge; au contraire, le Cam s'aigrit si fort contre luy, de ce qu'il luy auoit fait entendre que l'Armée Polonoise n'estoit que de vingt mil hommes, qu'il courut danger de sa personne, & fut obligé pour appaiser le Prince des Tartares, de l'accompagner en sa retraite, laissant son Armée, qui estoit encore de deux cens mil Cosaques & paysans exposez à l'insulte du vangeur. Ces rebelles ne perdirent pas pourtant courage dans cette conjoncture de la fuite des Tartares & de l'absence de leur General, ils éleurent vn de leurs Colonels pour commander en sa place, nommé Bohun, & se retrancherent auec rant de diligence, ayans autour d'eux des marests & vne riuiere à leur front, qu'ils se maintinrent en cét estat prés de quinze iours, quelques efforts que les Polonois fissent pour les forcer, jusques à ce que leur nouueau General estant allé auec des gens choisis, pour faire fortifier quelques endroits du Camp les plus proches de l'Armée Polonoise, qui luy paroissoient trop foibles. Ils prirent cette sortie qui se fit la nuict pour vne fuite, & aussi-tost vne consternation generale s'estant mise parmy eux, chacun ne pensa plus qu'à se sauuer, laissans dix-huict pieces de canon auec tout leur bagage; les Polonois en ruerent trenre mil dans la poursuite, & eussent dés-lors terminé cette guerre, s'ils eussent sçeu suiure leur pointe dans ce desordre general des rebelles: mais la Noblesse de l'arriereban qui faisoit vne bonne partie de l'Armée, representant qu'elle ne pouuoit pas estre plus long-temps hors de chez elle, & que cette guerre se pourroit aisément acheuer auec les troupes de solde; aussi bien que si ce grand nombre de gens demeuroit plus long-temps ensemble, & sçauançoit dans ces pays deserts, ou tout y periroit bien-tost, quoy que les autres qui estoient d'aduis auec le Roy de demeurer pour recueillir le fruit entier de la victoire, peussent dire au contraire; il fallut ceder au plus grand nombre, & le Roy mesme s'estant contenté de sauancer deux ou trois journées dans le pays, pour dissiper les restes de l'Armée rebelle, & empescher le ralliemẽt des fuyards, retourna peu apres à Varsowie, apres auoir laissé le commandement de l'Armée au General Potoski, lequel sauançant dans l'Vkranie, y prit & rauageât quelques places; & s'estant joint au Prince de Ratziuil, General de Lithuanie, qui auoit aussi de son costé remporté de grands auantages sur les Cosaques. Les Generaux pousserent Kimielniski jusques à Bealacierkew, l'vne de leurs principales forteresses, où il auoit assemblé son Armée, à laquelle quelques Tartares s'estoient venus rejoindre, à quoy il n'auoit pas eu peu de peine, les esprits de ces peuples estans merueilleusement

troublez de la derniere défaite. Il sembloit que les Polonois deussent acheuer la guerre des Cosaques cette année-là : mais les maladies contagieuses s'estans mises dans leur Armée, ils prestoient l'oreille à la paix que Kimielniski leur proposa. Les Seigneurs qui auoient leur bien sur cette frontiere, & qui pourtant ne demandoient pas la continuation de la guerre, ne contribuerent pas peu à y faire donner les mains : elle ne fut pas si auantageuse que la precedente, puis qu'au lieu des quarante mil Cosaques qui deuoient estre entretenus, on n'en laissoit plus que vingt mil au General Kimielnisky, d'où leur registrement se deuoit faire quinze iours apres ; qu'ils n'auroient leurs quartiers que dans le Palatinat de Kiouie ; que dans les lieux où lesdits quartiers seroient establis, les soldats Polonois n'y pourroient auoir les leurs ; que Kimielniski retiendroit Lzerin pour place de seureté ; que luy & ceux qui luy succederoient dans le Generalat des Cosaques, presteroient serment de fidelité au Roy & à la Republique ; qu'il auroit la disposition de toutes les autres charges de cette Milice ; qu'on ne pourroit rechercher ny inquieter aucun Gentil-homme Catholique Romain ou Grec, pour auoir suiuy le party des Cosaques ; qu'ils seroient maintenus dans l'exercice de la Religion Grecque, & dans la possession de leurs Eglises, Monasteres & Colleges ; que les Tartares qui estoient encore auec eux, vuideroient incessamment du Royaume ; que Kimielniski essayeroit de lier les Tartares au seruice de la Republique : mais que n'en pouuant venir à bout auant la Diéte prochaine, il renonceroit à leur alliance ; que la Noblesse des Palatinats, de Kiouie, Braclauie, & Cremichouie, rentreroit dans ses biens : mais qu'elle ne pourroit pourtant exiger aucunes coruées ou autres redeuances de ses Sujets, auant la confection de la matricule des Cosaques & auparauant qu'ils fussent enrôlez.

Cette seconde paix a esté depuis rompuë par l'vsurpation qu'a faite le nouuel Hospodar de Valachie sur le Hospodar Basile, beau-pere du fils de Kimielniski, le premier estant porté par le Roy de Pologne & par les Princes de Moldauie & de Transsiluanie ; ainsi leurs Armées s'estans rencontrez, celle du vieil Hospodar qui estoit composée en partie de Cosaques auxiliaires, fut défaite, & sa ville de Soczana, où le débris de ses troupes se retira ; aussi-tost assiegée, Timothée Kimielniski s'y renferma pour la deffendre ; mais il y fut tué en vn assaut, les Cosaques y tinrent jusques à l'extremité ; & quoy qu'ils fussent reduits à y viure de la peau des cheuaux, & autres animaux qu'ils auoient mangez, ils ne laisserent pas d'obtenir vne composition fort honnorable. Le Roy de Pologne vint sur la fin de l'Esté de 1653. se camper vis-à-vis de la forteresse de Cochin sur le Nieper, pour fauoriser ce siege, & Kimielniski de son costé employa tous ses soins pour secourir la place, ayant appellé derechef les Tartares pour ce sujet ; mais ils y vinrent vn peu tard, & se contenterent de camper à trois ou quatre lieuës de l'Armée Polonoise, sans qu'il se passa que des escarmouches entre les deux partis. Sur la fin de l'Automne, le Cam ne trouuant plus à subsister, fit des propositions de paix aux Polonois, qui les receurent assez volontiers, leur Armée souffrant aussi beaucoup. Les conditions de ce traité furent, que le traité fait en 1649. à Zborow, seroit entretenu ; que l'on compteroit quarante mil liures aux Tartares, pour les obliger à se retirer sans piller ; & pour les Cosaques qui ne furent point compris dans ce dernier traité, les Tartares intercederent en leur faueur, à ce que le passé leur fut remis, à condition qu'ils seroient les premiers à les exterminer auec sa Majesté Polonoise, s'ils entreprenoient rien contre-elle & la Republique, & s'ils empeschoient mesme les Gentils-hommes de r'entrer en leurs biens. Et parce que cette paix ne fut point signée ; mais seulement verbale, on ne la prit que pour vne surseance d'armes, dont les deux partis estoient conuenus, ne pouuant plus ny les vns ny les autres tenir la campagne ; de sorte que les troupes Polonoises, pour contenir les Cosaques & les obseruer de prés, prirent en suite leurs quartiers dans l'Vkranie.

Cette

Cette année derniere, la guerre s'eſt renouuellée auec plus de chaleur que iamais, les intelligences que Kimielniski auoit entretenuës de longue main auec les Moſcouites ayant enfin éclaté & s'eſtant mis ſous leur protection, apres auoir reconnu que l'amitié & l'aſſiſtance des Tartares, qui ſe ſepatoient touſiours de luy, pour le premier auantage dont on les leuroit, luy eſtoit peu vtile & fort incertaine. Il a mis entre les mains du grand Duc de Moſcouie, Kiouie, & Bialacierkew, deux de ſes meilleures places pour gages de la fidelité qu'il luy a jurée; apres quoy le grand Duc ayant pris pour pretexte, que quelques Seigneurs Polonois ne luy auoient point donné les titres qui luy eſtoient deûs, & que l'on auoit imprimé en Pologne quelques libelles contre luy, il a declaré la guerre aux Polonois à laquelle il ſe prepatoit il y auoit deux ans; & eſtant entré auec trois cens mil hommes dans les Duchez de Seuerré & de Smolensko, il s'eſt emparé de cette place, de Sklow. Dombrouna, Polesko, Vvitpeſiko, & autres ſur le Boriſtene & le Tanais qui luy donnent entrée dans vne bonne partie de la Lithuanie, & commence à mettre les Suedois en vne ſi forte jalouſie contre luy, qu'ils ſont en termes d'entrer en ligue auec la Pologne, pour ſe garentir de l'orage dont leurs Eſtats ſont menacez. 1654.

Les Ruſſes nomment le Tanais Don, les Tartares Tea.

Kimielniski s'eſt tenu pendant l'Eſté dernier dans la Ruſſie, pour empeſcher la jonction des Tartares auec les Polonois, en ſuite du traité qu'ils ont fait enſemble, dont l'execution a eſté retardée par le credit que le grand Duc a eu à la Porte; c'eſt ce qui a obligé les Armées Polonoiſes de ſe tenir ſur la deffenſiue, n'ayant pas eu, principalement depuis l'eſchet qu'elles ont receu en Lithuanie, aſſez de forces pour tenir la campagne deuant les Moſcouites.

Il patoiſt par ce recit de la guerre des Coſaques, que ce n'eſt qu'vne Milice, & non pas vne Nation, comme pluſieurs l'ont crû; on ne les peut mieux comparer qu'aux francs-Archers eſtablis autrefois en France par Charles VII. leſquels eſtoient des hommes choiſis dans toutes les Paroiſſes du Royaume habiles à porter les armes: qui, au premier mandement du Roy, deuoient ſe trouuer en équipage au rendez-vous: auſſi eſtoient-ils exempts de toutes charges & impoſts. Les Coſaques ſont de meſme, choiſis & enrollez dans la Ruſſie-Noire, frontiere des Tartares, & qui ayans les meſmes franchiſes, ſont pareillement obligez, de marcher où on les commande, comme il a eſté dit cy-deſſus. Ils n'auoient autrefois qu'vne Ville pour place d'armes, & pout Azile les Porouis du Boriſtene, d'où ils ont eſté appellez Coſaques Zaporouski. Porouï, eſt vn terme Ruſſien, qui ſignifie pierre de Roche; ce Fleuue, à cinq lieuës de ſon embouchure, eſt trauerſé de Roches, qui s'entretenant, forment comme vne eſpece de digue au milieu de l'eau, c'eſt ce qui en rend la nauigation impoſſible, & oſte le moyen à la Ruſſie de s'enrichir, par le commerce qu'elle pourroit faire à Conſtantinople de ſes bleds & de toutes les autres denrées, dont elle abonde autant que pays du monde. Il y a de ces roches qui ſont à fleur d'eau, d'autres qui en ſortent de la hauteur de ſix, huit, & dix pieds; de ſorte que cette inégalité fait diuerſes caſcades, que les Coſaques ne peuuent paſſer dans leurs batteaux qu'auec peine & beaucoup de danger; il a treize de ces caſcades, quelques vnes deſquelles ſont de douze & quinze pieds quand les eauës ſont fort baſſes: & pour eſtre reconnu pour vray Coſaque Zaparouski, il faut les auoir paſſé, & auoit pat conſequent fait vn voyage ſur la mer Noire; de meſme que pour eſtre receu à Malthe aux dignitez de l'Ordre, il faut auoir fait ſa caruane contre les Turcs. Par de là les Porouis du Boriſtene il y a diuerſes Iſles, deſquelles il y en a vne entr'autre, au deſſous de la riuiere de Chertomelick, enuironnée de plus de deux mil autres petites iſles, dont les vnes ſont ſeches & les autres mareſcageuſes & toutes couuertes de roſeaux, ce qui fait qu'on ne peut pas diſcerner les canaux qui les ſeparent; c'eſt en cét endroit & dans tous ces détours que les Coſaques ſont leur tettaitte, qu'ils appellent Skarbucca Vvoyſcowa, c'eſt à dire treſor de

l'Armée, y ſerrant leur butin qu'ils font dans leurs courſes de la mer noire, & l'accez en eſt ſi difficile & ſi dangereux, que pluſieurs Galeres Turcques, les pourſuiuant, s'y ſont perduës.

C'eſt auſſi leur place d'aſſemblée quand ils vôt en courſe, car apres auoir eſleu entr'eux vn General pour les cõduire & cõmander en cette expedition, ils trauaillent à faire leurs Batteaux, qui ſont de ſoixante pieds de long & de dix ou douze de large; ils ſont ſans quille & baſtis ſeulement ſur vn canot de bois de ſaulx ou de tillet, bordé & rehauſſé de planches qu'ils cheuillent les vnes ſur les autres. Ils y mettent deux Autrons pour les mieux virer lorſqu'ils ſont obligez de fuïr: & garniſſent le coſté de cordons ou gerbes de roſeaux, gros comme vn Baril, pour ſouſtenir leur Bateau ſur la vague. Ils ont ordinairement douze ou quinze rames à chaque bord, & vont plus viſte que les Galeres des Turcs. Ils ont vne meſchante voile, & ils ne s'en ſeruent encores que de beau tẽps, aymant mieux ramer, quand il fait grand vent. Pour ce qui eſt des prouiſions qu'ils portent auec eux, ils prennent du biſcuit dans vne tonne, & l'en tirent par le bondon à meſure qu'ils en ont beſoing; auec cela ils ont vn baril de milet boüilly & vn autre de paſte leuée & dẽtrempée auec de l'eau, qu'ils mangent meſlées auec le milet, cela leur ſert de manger & de boire tout enſemble, & d'vn gouſt fort delicieux. Ils ne portent ny eau de vie, ny aucune autre liqueur forte, car quoy que cette Nation ſoit auſſi ſujette à l'yurognerie que les autres du Septentrion, elle ne laiſſe pas de garder vne extréme ſobrieté dans ſes entrepriſes. Ils ſ'aſſemblent ordinairement cinq ou ſix mil hommes, & apres ſ'eſtre mis vne ſoixantaine à faire vn Bateau, ils en mettent quatre-vingts ou cent en état en trois ſemaines; Ils ſe mettent cinquante ou ſoixante dans chaque Bateau, chaque Soldat à deux Fuzils & vn Sabre, & cinq ou ſix Fouconneaux pour leur Artillerie, & la munition neceſſaire. L'Amiral a vne banderolle à ſon maſt pour le diſtinguer: ils marchent enſemble, & ſi fort ſerrez, que leurs autrons ſ'entretouchent. Ils attendent, pour ſortir du Boriſtene, la fin de la Lune, pour n'eſtre point, pendant vne nuit ſombre, apperceus des Galeres Turqueſques qui ſe tiennent à Oczakow ville du Ture ſur l'embouchure de ce fleuue où elles ſe tiennent ordinairement pour les obſeruer. Si toſt qu'on les a deſcouuerts l'alarme court en meſme temps par tout le pays, & va iuſques à Conſtantinople, d'où l'on depeſche des Couriers ſur toutes les Coſtes de la Natolie, Romanie & Bulgarie, afin que chacun ſe tienne ſur ſes gardes: mais la diligence des Coſaques eſt telle, qu'ils preuiennent ſouuent tous les Couriers qui portent la nouuelle de leur venuë, prenans ſi bien leur temps, & la laiſon ſi à propos, qu'ils ſe rendent en 40. heures en Natolie. Quand ils rencontrent quelques Galeres ou Vaiſſeaux, qu'ils peuuent deſcouurir bien mieux de loing qu'ils ne ſont deſcouuerts, leurs batteaux n'ayans que deux pieds & demy ſur l'eau; ils en approchent iuſques au ſoir, à la diſtance d'vne lieuë ou enuiron; puis, apres auoir bien remarqué l'endroit ou ils ont veu le Vaiſſeau, ils recommancent à ramer ſur la minuict à toutes rames, & en vn moment ſe trouuent deſſous & le prennent d'emblée, n'eſtant pas poſſible qu'vn Nauire ſe deffende contre cette multitude de batteaux qui l'attaquent en meſme temps; ils en enleuent l'argent, le Canon & toutes les marchandiſes qui ſe peuuent aiſément tranſporter, puis coulent le Vaiſſeau & les hommes à fonds, n'eſtans pas aſſez habiles Mariniers pour l'emmener: mais ſi ils ont cét auantage ſur les Galeres & ſur les Vaiſſeaux de nuict, auſſi ceux-cy leur rendent bien le change de iour, car les rencontrant ils les eſcartent à grands coups de Canon & leur tuent beaucoup de monde, lorſqu'ils ſe veulent acharner au combat, d'où ils ne ramenent ſouuent que la moitié de leur équipage: il eſt vray qu'ils ne peuuent iamais eſtre attrapez, ſe retirans, quand ils ſont pourſuiuis, vers les bords de cette mer pleine de roſeaux, où les Galeres ne peuuent aller. Le grand Seigneur s'eſt ſouuent

plaint de leurs pirateries, au Roy de Pologne, qui ne luy en a iamais fait plus de raiſon qu'il en a eu du Turc ſur les incurſions des Tartares, auſquels Dieu ne pouuoit pas ſuſciter d'ennemis plus ſortables que les Coſaques.

Apres auoir parlé de leur maniere de faire la guerre ſur mer, ſuit de toucher quelque choſe de celle de terre, de leurs mœurs & Religion. Les Coſaques ſont meilleurs hommes de pied que de Cheual ; ils ſont fort patients & de grande fatigue, obeiſſans à leur Chef, & extremement adroits à remuer la terre & à ſe retrancher, non ſeulement de cette façon, mais auec leurs Chariots, lorſqu'ils marchent : & ils ſont ſi forts derriere ce retranchement ambulatoire, dont l'vſage eſt abſolument neceſſaire dans ces grandes Plaines deſertes, où les Tartares rodent touſiours, que mil Coſaques, ainſi couuerts de leurs Chariots, feront teſte à ſix mil Tartares, leſquels ne deſcendans guere de Cheual, ſont arreſtez par la moindre barricade ou foſſé ; Il eſt mal-aiſé de faire, en d'autre pays qu'en Pologne, ainſi marcher vne Armée au milieu de ces Chariots, n'y ayant point de pays plus plat & auec moins de foſſez, que celuy-là.

Le pays habité par les Coſaques s'appelle Vkraine, qui veut dire * Frontiere, c'eſt tout ce qui s'eſtend au de-là de la Volhinie, Ruſſie & Podolie, & qui a eſté peuplée depuis ſoixante ans. Dans cette derniere guerre ils ſe ſont rendus Maiſtres de la Ruſſie-noire ; Tout ce pays commence depuis le cinquante-vn degré de latitude, & deſcend iuſques au quarante huit, où il ne ſe trouue plus que des Plaines deſertes, iuſques à la mer Noire, qui ſont toutes couuertes d'herbages, ſi hautes, que 'on n'y peut pas à peine eſtre veu à Cheual.

* En langue Ruſſe.

L'Vkraine eſt vn pays tres-fertil, ainſi que la Ruſſie & la Podolie, & la terre auec vn peu de labour produit tant de grains de toutes ſortes, qu'ils ne ſçauent qu'en faire la plus part du temps, leurs Riuieres n'eſtant point nauigeables ; Ils ont auſſi de toutes ſortes de betail, de gibier & de poiſſon en abondance, il ne leur manque que du vin, & du ſel : Le premier leur vient de Hongrie, Tranſiluanie, Valachie, & Moldauie, & puis leur biere, & l'eau de vie qu'ils font de grain, y ſupplée ; pour le ſel ils le tirent des mines d'aupres Crakouie, où du Poccoſchie, qui eſt vne contrée des appartenances de Pologne, tenant à la Tranſiluanie où l'eau de la pluſpart des puits eſt ſalée ; ils la font boüillir comme l'on fait en France le ſel blanc, & en font de petits pains deux fois gros comme le poulce ; ce ſel eſt agreable à manger, mais il ne ſale pas tant que le ſel de Broüage. Toutes les maiſons de ce pays-là ſont de bois, de meſme qu'en Pologne & Moſcouie ; les murailles de leur ville ne ſont que de terre, qu'ils ſouſtiennent de pieux auec des planches à coſté, comme nous faiſons les Baſtardeaux ; cela eſt vn peu ſujet au feu, mais elles reſiſtent mieux aux coups de canon, que les murs maçonnez. Les principales riuieres de ce pays ſont le Nieper ou Boriſtene, le Boy, le Nieſter autrefois appellé Tiras, qui borne la Valachie, la Deſna, le Rec, le Ster, & autres petites riuieres dont la quantité fait aſſez iuger de la bonté de ces pays. Les villes les plus conſiderables, que les Coſaques occupent à preſent, ſont Kiouie ville ancienne de Ruſſie, où il y a vn Palatin, vne Egliſe Metropolitaine Grecque ; & vne Vniuerſité ; Blala cerkieew, Corſun, Conſtinowa, Bar, Civkaſſi, Cziviri qui eſt la derniere place du coſté de la petite Tartarie, Sampol paſſage ſur le Nieſter ; Braclaw ſur le bas Palatinat, Czernichow, autre Palatinat ſur la frontiere de Moſcouie, & il n'y a point de bourgade qui ne ſoit fortifiée, & qui du moins n'ait vn foſſé pour reſiſter aux Tartares, qui les viennent viſiter ſouuent. Ils ſont fort incommodez en ce pays-là des mouches, qui picquent tellement que l'on en a le viſage tout enleué, ſi l'on ne s'accouſtume à coucher ſous vn Polené, qui eſt vne eſpece de hute que l'on fait exprés, à peu pres comme celle de nos Soldats, & que l'on couure d'vn drap de toille de cotton, dont on ſenueloppe, & qu'on fait reborder ſous le matelas, afin qu'il n'y reſte au-

cune ouuerture, mais ils sont bien plus incommodez des sauterelles, qui leur viennent en quelques années; mais principalement quand le temps est fort sec; elles sont pouſſées par vn vent d'Eſt ou Sudeſt de la Tartarie, Circaſſie & Mingrelie, qui n'en sont point preſque iamais exemptes; elles vont par nuées qui ont cinq ou ſix lieux de long, & trois ou quatre de large, & qui obſcurciſſent tellement l'air, que le plus beau temps en deuient ſombre aux endroits ou elles s'arreſtent: elles moiſſonnent les bleds en moins de deux heures, ce qui cauſe la cherté, & quelquefois la famine dans le pays; ces animaux-là ne viuent que ſix mois aux lieux où ils demeurent; en Automne ils pondent leurs œufs, dont chacun en fait bien trois cens, qui eſcloſent au Printemps enſuiuant, lequel eſtant ſec, ils font par cette multiplication, encore plus de rauage que l'année d'auparauant; les grandes pluyes les font mourir & empeſchent les œufs de s'eſclore; les cochons ayment fort ces œufs, & ſeruent à en purger les champs; ces œufs ſe tiennent par toufes, comme l'eſpy du bled de Turquie, dont ils portent la couleur & figure, & il n'y a que ce moyen-là pour en déliurer les contrées, ou bien le vent lors qu'il vient du Nordoueſt ou Nort, & qu'il les chaſſe dans la mer Noire; quand ces ſauterelles ne font que naiſtre & qu'elles n'ont point encore les aiſles aſſez fortes pour voler, elles entrent dans les maiſons, ſe mettent dans les lits, ſur les tables & dans les viandes, de ſorte que l'on ne peut manger ſans en aualer; la nuit lors qu'elles ſe repoſent tous les chemins en ſont couuerts de plus de quatre pouces, & quand la rouë d'vn chariot vient à paſſer deſſus, il en ſort vne odeur ſi puante, qu'à peine la peut-on ſouffrir, principalement quelque temps apres lors qu'elles ſe ſont corrompuës.

La Langue des Ruſſes & Coſaques eſt vn dialecte de la Polonoiſe, elle eſt pleine de diminutifs, & paſſe en Pologne pour fort delicate & mignarde. Les Ruſſes ſont affligez d'vne maladie qui leur eſt particuliere, appellée par les Medecins Plica, & en langue du pays Goſcheſt, ceux qui en ſont attaquez demeurent vn an perclus de tous leurs membres, comme paralitiques, ſentant de grandes douleurs dans les nerfs; apres ce temps-là il leur vient en vne nuit vne grande ſueur de teſte, de ſorte que le matin en ſe leuant ils trouuent tous leurs cheueux collez enſemble, alors ils ſe ſentent fort ſoulagez, & quelques iours aprés ſont entierement gueris de cette paraliſie; mais leurs cheueux demeurent entortillez, & ſi dans ce moment ils ſe les faiſoient couper, l'humeur qui ſe purge par les pores de la teſte, & ces cheueux leur tomberoient ſur la veuë, & les rendroit aueugles: cette maladie eſt eſtimée dans le pays incurable, mais des François qui y ont eſté en ont guery, en les traittant comme de la verole, quelques vns s'en gueriſſent auſſi inſenſiblement, & par le changement d'air en paſſant en vn autre pays.

Leur Religion eſt la Grecque Schiſmatique, receuë en ce pays-là, en l'an 942. du regne de Volodomir Prince de Ruſſie. Les deux Ruſſies obeyſſoient pour lors au meſme Seigneur: la plus part de la Nobleſſe fait profeſſion de la Religion Catholique Romaine, il y a auſſi beaucoup de Caluiniſtes, & quelques Lutheriens.

Les principales erreurs de la Religion Grecque ſont qu'ils n'admettent point la proceſſion du S. Eſprit, du Pere & du Fils, mais du Pete ſeulement, parce qu'ils croyent que le faiſant proceder du Pere & du Fils tout enſemble, cela ſuppoſeroit en luy vne double volonté & vn double intellect.

Ils nient le Purgatoire, diſant qu'aprés cette vie chacun ſelon ſes actions va attendre le iour du Iugement, les bons dans les lieux agreables & delicieux auec les bons eſprits, & les meſchans dans les demeures affreuſes & terribles auec les Demons, ſe fondant ſur ce paſſage, *Venite benedicti Patris mei poſſidete regnum cœlorum, &c. & ite maledicti in ignem æternum*, qui marque qu'il n'y a point eu, & n'y aura point d'autre iugement que celuy-là, puiſque l'on ne prononce pas deux Sentences aux meſmes criminels.

Ils reiettent le celibat des Preſtres, & n'en reçoiuent point qu'ils ne ſoient mariez, croyant que les Preſtres Catholiques Romains ſoient Anathémes, par le Concile tenu à Gangre où il eſt dit au 4. Canon, *Qui ſpernit ſacerdotem ſecundum legem vxorem habentem, dicens quod non liceat de manibus eius ſacramentum ſumere, anathema ſit*; & en vn autre endroit, *Omnis ſacerdos aut Diaconus propriam vxorem dimittens ſacerdotio priuetur*, & ils tiennent le mariage ſi eſſentiel à la Preſtriſe, qu'vn Preſtre deuenant veuf ne peut faire aucune fonction Sacerdotale; les Preſtres ſont tirez ordinairement des Cloiſtres, où l'on prend les plus capables, & ceux qui ont le plus de temps ſeruy à l'Egliſe.

Ils ne veulent point receuoir les Conciles d'autres que ceux qui ſe ſont tenus depuis le 7. œcumenique, qui fut aſſemblé ſous le Pape Adrian, dans lequel ils diſent qu'il fuſt arreſté, que les choſes decidées & reſoluës dans les precedens Conciles iuſques à celuy-là demeureroient fermes & ſtables à perpetuité, & qu'à l'aduenir quiconque tiendroit d'autre Concile, ou s'y trouueroit, ſeroit Anathéme, de ſorte qu'ils trouuent tout ce qui s'eſt fait dans l'Egliſe depuis ce temps-là pour heretique & corrompu; les Docteurs, dont ils ſuiuent la doctrine, ſont S. Baſile le Grand, S. Gregoire de Nazianzene, & S. Iean Chryſoſtome: ils liſent auſſi les Morales de S. Gregoire le Grand, & ont en veneration & opinion de ſainteté tous les les Papes qui ont precedé le 7. Concile.

Ils celebrent leur Meſſe en langue Eſclauonne, y entremeſlans quelques Hymnes Grecques: ils conſacrent du pain auec le leuain, & trouuent eſtrange que les Preſtres Romains vſent de pain ſans leuain, & ſuiuent en cela les Iuifs, deſquels n'ayant retenu ny le Sabat, ny la Circonciſion, il ſemble, diſent-ils, que nous ne deuons pas les imiter en ce point, outre qu'il eſt dit formellemẽt, que quand I. C. fit la Cene, *accepit panem*, & que cela ne ſe doit entendre que du pain ordinaire, & non du pain ſans leuain, puiſque les Iuifs ne le mangeoient qu'eſtant debout, lors qu'ils faiſoient leurs Paſques, dont, adjouſtent-ils, noſtre Seigneur qui eſtoit couché, *Recumbentibus duodecim*, &c. ne mangeoit point de pain ſans leuain, ny ne faiſoit point la Paſque, mais vn autre repas.

Ils inuoquent les Saints comme les Catholiques, la Vierge & les Apoſtres, dont ils ſolemniſent les Feſtes, mais ſur tout S. Nicolas qu'ils honorent auec vn culte tout diuin, & qui va iuſques à l'Idolatrie.

Leurs autres Sacremens different peu des noſtres, la difference qu'il y a dans l'Euchariſtie, c'eſt qu'ils communient le peuple ſous les deux eſpeces, & donnent ce Sacrement aux enfans dés l'aage de trois ans: ils ont des Hoſties à part pour les malades, qu'ils conſacrent la Semaine Sainte: leurs ieuſnes ſont plus frequens & plus auſteres que les noſtres, s'abſtenant non ſeulement de chair, mais de beurre, laict, fromage, œufs, & meſme de poiſſon, & ne viuant que de choux, raues, champignons, & autres legumes; il y en a de ſi deuots, qu'ils ieunent au pain & à l'eau; ils ont quatre ſortes de jeûnes durant l'année; le premier qui reſpond à noſtre Careſme, dure ſept ſemaines, le ſecond commance depuis l'Octaue de la Pentecoſte, & finit à la Vigile de S. Pierre & S. Paul; le troiſiéme dure depuis le premier Aouſt iuſques à l'Aſſomption de la Vierge, & le dernier eſt pendant l'Aduent, qu'ils commencent quinze iours pluſtoſt que le noſtre: ils obſeruent auſſi vne pareille abſtinence tous les Mercredys & Vendredys de l'année, car ils ne ieuſnent point le Samedy comme nous, mais le Mercredy ils s'abſtiennent de viande.

RELATION
DES TARTARES,
PERCOPITES ET NOGAIES,
DES CIRCASSIENS, MANGRELIENS,
ET GEOGRIENS.

PAR IEAN DE LVCA RELIGIEVX DE L'ORDRE de Saint Dominique.

Les postilles & ce qui est comme en caractere italique, sõt des remarques d'vn Polonois qui a esté longtemps dans le pays.

IE fais icy vne Relation succinte des pays que i'ay parcouru à l'occasion d'vne Mission en Tartarie, & aux Circassiens, où i'ay esté employé. Le peu de temps qui me reste de mes occupations ne me permet pas de faire cette Relation aussi estenduë & particuliere que ie l'aurois souhaitté : mais on se peut asseurer que la verité, qui est la partie la plus importante, se trouuera dans celle-cy ; car ie n'y mettray que les choses dont ie seray asseuré par le témoignage de mes yeux.

On appelle Tartares Percopites ceux qui habitent cette presqu'Isle, que la mer Majeure ou la mer Noire fait d'vn costé, & le Limen ou mareſt Meotide de l'autre ; Ils la nomment Crim, elle tient à la terre ferme par vn Isthme ou gorge de demie lieuë de largeur, a 700. milles de circuit, & contient 80. milles Coï : Coï signifie vn Village, ou plustost vn Puits, car chaque Village a le sien. Il y a sept Villes dont la principale est Caffa, les autres sont Criminda, Carasu, Bachasarai, Giusleue, Baluchelaua, Chierche, * *Maucop*, qui obeissent toutes au grand Can des Tartares ; on appelle son Fils Deule-cehere Sultan ; *Deule est son nom propre, Zirei celuy de la famille tres-ancienne, & qui regne depuis long-temps dans ce pays* ; Sa mere s'appelle Anna Bei, sa femme Banibichise. Le grand Turc met vn Bacha dans la Ville de Caffa, mais il n'a que voir hors des murailles ; le Can de Tartarie estant reconnu dans toute la Campagne. Ce Prince prend entre ses titres celuy de Roy des Tartares, des Nogayes, de la Circassie, de Malibase, & de la grande Tartarie. Les bornes de la Tartarie * mineure sont d'vn costé partie de la Russie, où le Danube entre dans la Mer de l'autre la mer Noire, & du costé du Leuant, le Limen ou mareſt-Meotide & la Moscouie vers le Nort.

Perckop en langage des Russes signifie vne Ville : Or en lãgage Tartare signifie la mesme chose, c'est aussi de là que l'étimologie de leurs hordes

* Les Geographes appellent cette partie de la Tartarie, *Tartaria Precopensis.*

C'est vn pays de Plaines fort froides, à cause des vents ausquels elles sont exposées, n'y ayant rien qui les couure ; Il y a quatre riuieres, mais elles ne sont pas fort considerables, l'on ne conte au nombre de ces riuieres l'Exi *, qui est hors de la presqu'Isle, & passe au de-là de Percope ou de la Ville par laquelle on entre de la Terre ferme dans la presqu'Isle. L'Exij n'a point de Ponts ; pour les autres Riuieres on les peut passer à gué fort aisément, mais non pas au temps des grandes eauës. L'vne de ces petites riuieres se nom-

* Les Tartares le nõment Osa ; les Russes Nieper, les

me Alma, l'autre Cabarta, la troiſieſme Beieſula, ou *Kacia*: la quatrieſme *Caraſu*, qui a vn Pont de bois, & paſſe dans la Ville de Caratu, laquelle, depuis peu d'années, a eſté endommagée du deſbordement de cette Riuiere. Les Tartares font labourer les champs par leurs Eſclaues, receüillent du froment & du millet en grande quantité; la charretée de bled, autant qu'en peuuent tirer deux Bœufs, n'y vaut que deux Eſcus. Il y a de fort beaux paſturages, force beſtail, Vaches, Brebis, Cheuaux, grands Chameaux à deux boſſes, & quantité de Volailles; les viures y ſont à ſi grand marché, qu'on donne quinze œufs pour vn aſpre ou deux liards, & vne Poule pour deux ſols. Les eauës y ſont bonnes, mais encore meilleurs prés de la Mer que dans la Plaine. Il ſe peſche vne merueilleuſe quantité de poiſſon le long de la coſte de la Mer, & dans le Mareſts: ſi bien qu'il eſt encore à meilleur marché que la viande. Le Caual ne vaut que deux ſols la liure; & l'on a l'Eſturgeon, qu'ils nomment Morona, & qui peſera quelquefois plus de 80. liures, pour vn Sequin.

Latins *Boriſthenes.*

Ils ont auſſi des fruits, comme des Poires, des Pommes, des Prunes, des Ceriſes, & des Noix; mais c'eſt prés de la Mer, car il ne croiſt point d'arbres dans la Plaine, ſi ce n'eſt le long des Riuieres.

Il y a encore des Peſches & d'autres ſortes de fruits à Bachaſarai.

Le Sel dont ils ſe ſeruent ſe congele dans les Mareſts, & on l'amaſſe ſans aucun trauail, chacun ayant la liberté d'en prendre ce qui luy en faut. On y fait grande quantité d'Huile de terre, que nous appellons Huile de Caillou. Les Tulippes, qu'ils nomment Lale, ſont les fleurs les plus communes de leurs prés. Il n'y a point de beſtes feroces, mais bien, grande quantité de Liéures, qu'ils prennent auec de fort bons Leuriers, qu'ils eſleuent dans le pays; Ils les prennent auſſi auec des Dogans ou Faucons, ment *Dogan*, qui leur viennent du pays des Abaſſa. Le vin à la verité y eſt fort cher, auſſi-bien que l'Huile d'Oliue.

Ils eſtiment principalement, dans leurs feſtins les Cheuaux ſauuages dont il y a beaucoup dãs le pays.

Les Tartares Percopites mangent peu de pain, mais beaucoup de chair, principalement de celle de Cheual; ſi vn Murſe ou Seigneur du pays fait vn feſtin, la chere ne ſeroit pas entiere, ſi l'on n'y ſeruoit vn jeune Poulain; cette chair eſtant auſſi ordinaire parmy eux, que le Bœuf & le Mouton le ſont ailleurs. Leur breuuage eſt fait du laict de Caualle, qu'ils nomment Chimus ou Boza, qui eſt vn breuuage fait auec farine de Millet; l'vn & l'autre enyure comme noſtre vin: le Chimus, ou Boza, ſe prepare de la maniere ſuiuante.

Komits Boza en langue Tartare, Riaha en Ruſſienne.

* Apres que la Caualle a mis bas, ils laiſſent tetter ſon Poulain vn mois durant, & apres ce temps ils attachent ſur le nez du Poulain des pointes de bois, afin que lorſqu'il veut tetter, la Caualle en ſoit piquée, & ne le puiſſe ſouffrir: cependant ils tirent le laict, & le mettent dans vn vaiſſeau où il y a eu du vin (lorſqu'ils en peuuent auoir) on paſſe le laict en le mettant dans ce Vaiſſeau, & on le bouche ſoigneuſement; on y met apres 20. ou 30. grains d'Orge auec vne ceüillerée de laict aigre de Vache, ou bien vn peu de leuain. Il faut mettre le Vaiſſeau, durant ce temps, proche du feu, ou au Soleil, afin que le laict boüille & qu'il s'eſclairciſſe: ce qui arriue dans l'eſpace de deux ou trois ſemaines; & ſi vous y adjouſtez vn peu de vin, la boiſſon en ſera plus agreable. Le laict eſtant épuré de la ſorte, vous le ferez paſſer par vne toille fine auparauant que d'en boire; Celuy que l'on fait au printemps, eſt meilleur qu'en quelqu'autre temps de l'année. Cette boiſſon vous durera long-temps, car à meſure que vous entirez, vous pouuez toûjours adjouſter du laict nouueau. Remarquez auſſi, que ſi le laict, de luy-meſme, vous ſemble aſſez aigre, il ne ſera pas neceſſaire d'y adjouſter du laict aigre de Vache, ou du leuain, mais ſeulement des grains d'Orge; pour le plus ſeur il en faut faire en differens Vaiſſeaux. Vous pourrez meſme, dans quelques-vns mettre vn noüet de racines de violette, ou de feüilles de coriande. L'on peut traire la Caualle dix fois par iour, mais il la faut nourrir cependant de bonnes herbes.

*La maniere de preparer le Chomus eſt vne des additions du Gézil-homme Polonois qui a eſté long-temps Eſclaue en Tartarie: il tenoit cette boiſſon fort ſaine & d'vn grãd ſecours pour les perſonnes impuiſſantes.

La graine de Coriande a meilleur gouſt que la feüille.

Dans leurs feſtins, ils choiſiſſent vne perſonne de la trouppe pour donner à boire; ils nomment celuy qui a ce ſoin Cadak; il commence par le principal de la compa-

gnie, faisant apres la ronde, auec la tasse esgalement plaine, afin que tous s'enyurent esgalement. Ils mangent à terre arrangez en rond sur des Tapits, ou Nattes: leurs Tables sont rondes, couuertes de cuir. Entr'autres plats, on leur sert des Potages faits de farine de Millet & de laict aigre, qu'ils nomment Chachiche ou Katuk, sans herbes, car l'herbe, disent-ils, est pour les Cheuaux; quoy qu'ils ayent beaucoup de laict ils font mal leurs fromages:* & les gardent dans des Outres. Ils reçoiuent bien les Estrangers; quand quelqu'vn arriue dans vn Village, il va droit à la Mosquée, où on luy porte des viures: & si c'est vne personne de leur connoissance, ils le logent chez eux, y ayant en toutes leurs maisons, quelque lieu destiné pour receuoir les Estrangers.

*Les Nogais font des fromages de laict de Iument, mais fort peu.

Leurs mariages.

Quand ils prennent vne fille en chapin, ou mariage, le Coggia y assiste auec trois tesmoins: la fille choisit & demande ce qu'elle veut pour son doüaire, le mary & ses parens taschent de luy donner le moins qu'ils peuuent: le Coggia escrit les choses qu'ils ont promis de donner, & prend le nom des tesmoins; les réjoüissances de ces mariages durent trois iours: ils les accompagnent d'instruments de Musique, qu'ils nomment Ciongur, & qui ressemblent assez à nos Guitares. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuuent nourrir, & auec cela leurs Esclaues, qu'ils appellent *Cuma*, c'est à dire, Concubines; les personnes de basse condition trafiquent mesmes souuent des enfans qu'ils ont de ces secondes femmes ou Concubines.

Coggia Docteur ou Prestre de leur Loy.

Ils sont ordinairement en guerre auec les Polonois, les Russes, les Moscouites, les Circassias, les Moldaues & les Hongrois, & font beaucoup d'Esclaues sur ces Nations: ils ne connoissent point d'autre mestier que celuy de la guerre, la longue experience qu'ils en ont leur a appris tous les secrets de cét art.

Ils sont quelquesfois plus de cent mil Cheuaux & font des marches de 4. mois sans bagage, tousiours dans les deserts, car ils trouuent tout le pays abandonné, tout le monde s'enfuit deuant eux; auec cela, ils font ces marches, ou courses, auec grande facilité, chacun portant sur son Cheual de la farine d'Orge, ou de millet, qu'ils nomment *Tolcan*; ils le mettent premierement au four, & puis en font de la farine qu'ils gardent dans vn sac de cuir: ils s'en seruent pour faire leur breuuage, y meslant vn peu de sel auec de l'eau: ce breuuage ressemble à vne pannade, & dans la necessité, il leur sert aussi de nourriture; ils portent encore leur prouision de biscuit auec du Cuscum, qui est vne paste en forme de petit biscuit, frite dans du beurre; ils prennent garde, sur tout, à ne point trop charger leurs Cheuaux, dont ils ont plus de soin que de leur propre personne; c'est vn prouerbe entr'eux, que perdre son Cheual c'est perdre sa teste. Leurs Cheuaux sont fort accoustumez à la fatigue, petits & maigres, pour la pluspart, si ce n'est ceux des Mursa ou Seigneurs du pays, qui en ont de tres-beaux & de grande vigueur; ils ne les tiennent iamais dans les Escuries, mais les laissent tousiours à la Campagne, mesme l'Hyuer, quand tout est couuert de Neige & de Glace, car les Cheuaux la détournent auec leurs pieds, & paissent l'herbe, ou les racines qu'ils trouuent dessous. Leurs selles sont fort legeres & leurs seruent à diuers vsages; le dessous qu'ils nomment *Turghicio*, est d'vne etoffe de laine pressée ou feutre qui leur sert de Mattelas, ou lict; le fond de la selle leur sert d'oreiller, & leur Manteau, qu'ils nomment *Capugi* ou *Tapunci*, de pauillon ou tente; car chaque Cauallier porte des piquets, qui estant dressez, & le Manteau estendu dessus, leur sert de couuert & de maison.

Ils la nomment Pekmez.

Ils s'appellent Tolumbas.

Ils sont diuisez par dixaines, chaque dixaine a vn chaudron pour faire boüillir sa viande, vn petit Tambour, qu'ils portent à larçon de la selle chacun vn siflet pour se rassembler dans les occasions, & vne jatte ou escüelle de bois ou de cuiure, pour boire, & qui est assez grande pour faire boire aussi son Cheual, dans la necessité; vn foüet, vn cousteau, vne alaine, auec de la fisselle, du fil, des eguillettes de cuir pour s'en seruir au besoin, s'il se

s'il se rompoit quelque chose à leur selle ou à leurs estriers, & des cordelettes de cuir preparé en sorte qu'elles ne rompent que tres-difficilement, pour lier les Esclaues qu'ils font; ils sont fort bien à Cheual, cheuauchent court, afin, disent-ils, qu'en appuyant mieux dessus les estriers, ils soient plus fermes à Cheual. Leurs armes sont l'Arc & le Cimeterre; ils se seruent de Casques faits de mailles, qui sont fort estimez en Tartarie; tiennent la bride de leur Cheual auec vn doigt de la main gauche, leur Arc de la mesme main, & de la droite ils tirent les Fleches: ce qu'ils font deuant & derriere fort promptement. Leurs courses se font en Hyuer, parce que dans ce temps, les riuieres estant glacées, elles ne leur empeschent point de s'estendre; ils ne laissent pas de les passer en Esté, car ne pouuant trouuer de Batteaux, ils lient des faisseaux de paille, se mettent dessus auec leur selle & leurs hardes, & se font tirer à nage de l'autre costé de la riuiere par leurs Cheuaux, ausquels ils les attachent: la veille du iour qu'ils commencent leurs courses; ils ne donnent point à manger à leurs Cheuaux, estant persuadez qu'ils en supporteront mieux la fatigue. Ne vont pas tous en mesme temps à la petite guerre; mais de dix, par exemple, il n'y en va que cinq, les autres demeurent à la garde ou du Chan, ou du General. Ils partagent également le butin au retour, & en donnent la dixiesme partie au Chan, le Cham n'a point de trouppes entretenuës, si ce n'est 500. *Semeni* ou Arquebusiers, qui luy seruent de Gardes; les personnes de condition portent vne tente: ils sont vestus comme les Polonois, & portent des bonnets d'Escarlatte doublez de quelque fourure, qu'ils nomment *Barchi* ou *Burk*. Les riches en ont de Renard noir, & de Marte, les Princes en ont de Martes Zebelines, chacun selon ses facultez. Leur plus grand trafic est d'Esclaues des Nations auec qui ils ont la guerre, grande quantité de vin, de beurre, & de suif, & prés de la mer, beaucoup de poisson & de Cauiale.

Les Villes des Percopites les plus marchandes, & de plus grand abord, sont Caffa, Corasu, Turlerie, *Kozlou* & *Bachaserai*: il y a tousiours en ces lieux des Esclaues à vendre; les Turcs, les Arabes, les Iuifs, les Armeniens & les Grecs les achetent; car il y a de toutes ces Nations en ce pays, qui payent tribut au Roy Tartare, & au Bacha. Ils empalent les Assassins, l'on pend les Larrons. Leurs procez, en matieres ciuiles, se decident par tesmoins, & par les Sentences de leurs *Cadisters*, c'est à dire, Iuges generaux; ces Sentences s'executent sur le champ sans appel; il y a cela de bon dans cette Iustice militaire, que l'on empale sans remission les faux-tesmoins. Les Percopites sont fort grands Obseruateurs de leur Religion, & vont à leur *Namas* ou *Mosquées* cinq fois le iour: taschent d'obliger leurs Esclaues à se faire Mahometans, leurs promettant la liberté à cette condition, & par ce moyen ils en attirent plusieurs. Font beaucoup de charitez aux Voyageurs. Ils enseuelissent leurs morts dans les *Tabus* ou *Bieres* de bois, leur couurant le visage d'vne sorte de toille, qu'ils nomment *Chesi*: & quand ils les portent en terre, le Coggia les accompagne auec les parents, & les mettent dans vne fosse profonde; les assistans jettent dessus vn peu de terre, disant *Alla rahamet hila*, c'est à dire, que Dieu luy pardonne: & puis ils mettent vne grande pierre sur la teste du mort, & vne autre à ses pieds, & par dessus des Espines & des pierres, de peur que les bestes ne le deterrent. Aux filles, ils mettent aux pieds & à la teste des branches d'arbres auec des rubans de diuerses couleurs, ou des bouquets de fleurs. Pour monnoye ils ont des Aspres, qui sont moitié d'argent, & moitié de cuiure, des Reales d'Espagne, & des Thalers de l'Empire; ils se seruent aussi de monnoye de Pologne & de Moscouie, des Hongres, des Sequins de Venise, & des monnoies d'Or qui ont cours en Turquie.

Leurs Bastiments ne valent pas grand chose, les meilleurs sont faits ordinairement de pierres & de mortier: il y en a beaucoup de bois & couuerts de planches, d'autres de pieux fichez en terre, ausquels on entrelasse

des branches d'arbres, & qu'on couure de paille ; mais ils ont de plus vne espece de maisons pour l'Esté, qui se vendent au marché : ce sont des Cabanes d'Osier rondes, qui se mettent sur des rouës, car l'Esté ils n'ont point de demeure fixe, & chacun ces maisons où ils trouuent de l'herbe. Ils parlent Turc, il est vray qu'ils ont quelques mots particuliers, & qu'ils parlent plus viste que les Turcs. Le Roy a cinq Serails, & le Sultan deux ; l'vn en la Ville où il fait sa residence, qui est *Baccia-sarai*, l'autre à *Tullida*, vn autre à *Siuirenda*, vn dans *Alma*, & vn autre à *Beieplada*. Chacun de ces Serails a enuiron vn mille de circuit, & est entouré d'vne haute muraille, mais peu forte ; les portes en sont de fer ; les appartemens qu'elles ferment sont dorez & peints au dedans de belles couleurs. Les Serails du Sultan sont à Achemaciate.

Ils les appellent en leur langue Cantares, ont deux thoises de diametre, & au haut vne ouuerture & vn lambeau de feutre qu'ils tournent du costé du vent pour faciliter la sortie à la fumée, par le grãd froid ils le couurent d'vn feutre & eõferuent ainsi plus long-tẽps la chaleur.

Les plus beaux Villages sont prés de la mer ; les Canculi, qui sont les domestiques du Roy, demeurent dans les creux ou cauernes des montagnes ; là est vne Ville imprenable, nommée *Mancup* bastie sur vne montagne, qui est habitée de Iuifs, le Gouuerneur est Tartare ; c'est là où sont toutes les richesses des Chams, & où ils se retirent, quand il se fait quelque reuolution dans le pays ; ce qui arriue assez souuent, car le grand Turc, par les intelligences qu'il a dans le pays, leur a souuent enuahy par là vne grande partie de ce pays, & les tient à sa disposition.

Iudei, Karaim.

Lorsque quelque Prince du sang royal, qui est la famille de Zierei, vient à mourir, il fait venir tous ses enfans, & les tient comme prisonniers à Rhode, leur donnant vne certaine pension par mois, pour leur entretien : & quand le Roy Tartare ne veut pas obeïr à ses commandemens, il enuoye vn de ces Princes auec des trouppes par mer & par terre, & le despoüille de son Royaume : & encore qu'il se puisse deffendre quelque temps, neantmoins à la fin le grand Turc demeure touſiours le Maistre ; il tient ainsi ces Roys en subjection, leur faisant faire ce qu'il veut ; auec tout cela ils ne luy payent point de tribut, au contraire le grand Seigneur leur enuoye tous les ans le chilcice & caffeta, pour les obliger, par cét interest, à demeurer à son seruice, & ne laisse pas de leur demander des Esclaues en recompense. Si le Turc ne possedoit point la principale Ville de cét Estat, qui est Caffa, le Tartare ne le craindroit guere, se delitreroit aisément de cette subjection, & ne se soûmettroit pas à de si dures loix. Caffa est plus grande que Messine, & a esté bastie par la Seigneurie de Gennes, lorsqu'elle possedoit la met-Noire, comme aussi *Balcuchelana* & *Chirce* ; il y a 150. ans qu'ils en sont sortis, suiuant l'inscription qu'on voit sur sa porte ; elle est forte, enceinte de bonnes murailles, & bien garnie d'artillerie, auec vne bonne garnison de Turcs, sçauoir de Spais, Ianissaires, & deux autre sorte de milice que le grand Turc tient en garnison dans ses Forteresses ; les habitans Grecs, Armeniens, & Iuifs payent tribut.

Des Tartares Nogais. Il comprẽd sous le nom des Tartares Nogayes, ceux de Ozarkou & de Budiais.

Les Tartares Nogayes habitent hors de cette presqu'Isle, & confinent auec la Russie, la Moscouie, & la Circassie. Leur pays est grand, dont vne partie est en l'Europe, & l'autre dans l'Asie ; car les vns sont en deçà du mareſt-Meotide, & ceux d'Asie sont au de-là des mesmes mareſts-Meotides.

Selon le Gentilhomme Polonois les Tartares Nogayes estoient diuisez en 2. hordes la grande & petite Nogaye ; la grande Nogaye n'est plus, parce-

Les Tartares n'ont point de Villes, mais grand nombre de maisons, ou cabannes qu'ils mettent sur des Chariots ; ils obeïssent à des Princes particuliers qu'ils nomment *Cantenier*, *Columbei*, *Chanache-mursa*. Les Nogayes peuuent faire en tout cinquante mil hommes de Cheual, sont Mahometans, mais ils n'obseruent pas religieusement les Loix de cette secte ; ils ne sont ny jeusnes ny oraisons ; les Coggia & les Treuiggi, qui sont les Docteurs de cette Loy, ne vont point parmy eux, parce qu'ils ne se peuuent accoustumer à leurs façons de viure ; ils se nourrissent de chair & de laict, qu'ils ont en grande abondance, mais ils ne se seruent point de pain, non plus que de millet cuit, comme font les Circassiens ; ils ne gardent aucune politesse dans leur manger, y emploient leurs cinq doigs, leuent la teste en haut, & jettent dans leur bouche

dedans leur viande comme des beſtes ; ils boiuent de l'Iran, qui eſt du laict aigre de Vache, qu'ils meſlent auec de l'eau, il deſaltere & nourrit. Aux iours de feſtes ils boiuent du laict de Cauale, qu'ils nomment (*Komiisz*) ils le laiſſent bien bouché pendant dix iours, & enyure cõme le vin, auec cela ils font auſſi ſechet du laict caillé au Soleil, le mangent auec la viande au lieu de pain, & s'en ſeruent principalement dans leurs débauches ; ils ont auſſi quelque peu de millet, qu'ils prennent des Circaſſes, à qui ils donnent du beſtail en eſchange. Ils font de ce millet vne ſorte de potage qu'ils nomment Scorba, auec du beurre & du laict aigre ; ils mangent de la chair de Cheual demie cuite ; & ont fort grande quantité de beſtail. Lorſque i'eſtois à Balutte-Coij en Circaſſie, ie fus appellé par Demir-Murſa, & comme ie demandois combien il pouuoit y auoir de teſtes de beſtail en vne harde que ie voyois paiſtre au tour de ſa Cabane, on me dit, qu'il y auoit plus de quatre cens mille beſtes, & de-là vient qu'ils ne ſont iamais arreſtez en vn lieu, & qu'ils vont continuellement cherchant de nouueaux paſturages. Ils campent ordinairement entre le Tanais & le Nieper, campant ſur les riues de l'vn ou de l'autre de ces fleuues : ils ſe fortifient ſur leurs bords ; quand ils ſont prés de quelque foreſt, ils retranchent leur camp de Palliſſades, depeur que leurs troupeaux ne ſouffrent quelque dommage ; & ne ſoient enleuez par les beſtes Sauuages ou par les Circaſſes : ils font bonne garde depeur d'eſtre ſurpris par ces ennemis, ou par les Tartares, Percopites, & Malibafes, qui ſont peuples de la grande Tartarie auec leſquels ils confinent : ils combattent vaillamment, ne laiſſent point approcher l'ennemy de leurs maiſons, mais vont loing au deuant de luy ; ils ſe font Eſclaues les vns les autres, & ſe rachetent apres pour vn certain nombre d'Eſclaues ou de beſtail. On ne punit point de mort le larcin, mais on met à la chaiſne celuy qui y eſt ſurpris, iuſques à ce qu'il ſe rachepte, & s'il ne le peut faire il demeure Eſclaue, & on le vend.

Il n'y a point de pauures parmy eux ; ſi quelqu'vn n'a rien à manger, il va où l'on mange, & s'aſſied librement ſans rien dire, puis ſe leue, & ſe retire ſans autre ceremonie : ils n'ont aucune ciuilité, ſont gens tout à fait champeſtres & ſauuages.

Ils ont quantité de bons paſturages dans leurs Plaines & grande abondance de beſtail, Cheuaux ſauuages, Loups, Ours, Renards, Cerfs, Loups-ceruiers & Elans. Les Nogays en tuent quantité & vendent leurs peaux, qui ſont leur plus ordinaire marchandiſe, comme auſſi les Eſclaues, du beurre en tres-grande quantité ; les Marchands Turcs & Armeniens y en viennent faire prouiſion, & en fourniſſent Conſtantinople, leur donnant en troc : Pour le prix de leurs marchandiſes ils ne veulẽt point d'argent, mais de la toille de coton, des draps, des peaux de Maroquin, des couteaux, & autres mercerie : mais la pratique de ce pays n'eſt pas aiſée aux Marchands qui ont beaucoup de peine à paſſer les Riuieres, parce qu'il n'y a point de Ponts ; ils s'habillent de peaux de beſtes, & ne portent point de chemiſes. Et c'eſt beaucoup pour eux, s'ils peuuent auoir des hault-dechauſſes de toille de Cotton, & pour les plus riches des hault-dechauſſes de drap. Ils ſe ſeruent de Bonnets faits de peaux : les vns en ont de peaux de Brebis, d'autres de Renard, & les Murſes de martes zibellines, qu'on leur apporte de Circaſſie. Ils ſont difformes à voir, ils ont la face large & pleine, la teſte groſſe, les yeux petits & le nez enfoncé ; leurs enfans ſont long-temps ſans voir clair en naiſſant, à cauſe qu'ils ont les yeux petits, enfoncez, & les ioues fort groſſes : ils n'obſeruent autre ceremonie en leur mariage, que de prendre des teſmoins ; ils ſe marient auec leurs parents, ils n'en exceptent que la Sœur & la Tante : ne donnent point de doüaire à leurs femmes, mais les maris font des preſents à leur pere & à leur frere, ſans leſquels ils ne trouueroient point de femmes ; ils obſeruent les meſmes ceremonies pour enſeuelir leurs morts, que les Tartares-Percopites, auec cette difference ſeulement, qu'ils amaſſent beaucoup de terre par deſſus pour empeſcher que qu'elle a eſté ſaccagée par le Cham du Crim ; ſes peuples ſuiets cõtrains de ſe rendre dans la preſqu'iſle : la petite Nogaye ſubſiſte encore & reconoiſt le Chamjces Peuples ſont vagabõs sãs terrasitte aſſeurée entre le Percop, & l'Octaxou, & au tour du marests-Meotide, autrement Donciuk, c'eſt à dire, petit Tanais. Ils ne ſont gueres plus de 12. mille, mais ce ſont les meilleurs ſoldats d'entre les Tartares ; leur chef eſt Ocbei, c'eſt à dire le Gouuerneur de Percop, qui iuge de leurs differends, & les meine à la guerre.

Le Gentilhomme Polonois dit, qu'lorſqu'ils dorment en campagne, ils fichent en terre vn piquet auquel ils attachent la bride de leur Cheual, & qu'ils dorment s'appuyant la teſte ſur leurs mains & ſur le meſme piquet pour eſtre plus prompts à ſauter en ſelle en cas de ſurpriſe.

les beſtes ne les déterrent. Ils n'ont point d'eſcriture, ny aucune ſorte de caracteres; la juſtice eſt adminiſtrée par leur Chef, ils ne font mourir perſonne, ſi ce n'eſt pour auoir tué de ſang froid, ce qui n'arriue que fort rarement.

Leurs femmes ſont paſſablement belles, quand elles ſont jeunes, mais les vieilles ſont fort laides: ils ont ordinairement deux petites huttes; la plus petite eſt pour le mary & la femme; leurs enfans occupent la plus grande: & pour ce qui eſt de leurs Valets, ils dorment touſiours à l'air, quelque froid qu'il faſſe, lors meſme que la terre eſt couuerte de neige.

„ Nota. Dans la diuiſion que ce Religieux fait des Tartares, il ne parle que des „ Tartares du Crim & des Nogais. Le Gentil-homme Polonois la donne plus „ exactement dans ces termes. Les peuples de la Tartarie mineure ſe diuiſent en „ Tartares du Crim - Nogais que l'on appelle auſſi Percopites, Tartares d'Ocſa„ hou, autrement Dziankirmen, & ceux qui habitent le pays de Akkirmen, autre„ ment appellez les Tartares de Bilogrod, Budziais ou Dobrus.

„ Les Tartares du Crim occupent toute la Penjuſule Taurique dont la Vil„ le principale eſt Bachaſarai, reſidence ordinaire de leur Cham: ils ſont bien ſoi„ xante mille hommes.

„ Les Nogais tiennent le pays qui eſt entre leur principale Ville nommée „ Perecop, & la Ville d'Oczakou: ce pays eſt fermé d'vn coſté par le Pont Euxin, „ & des autres par le fleuue Nieper ou Boriſthene, & par le Limen ou Palus „ Meotide. Ceux-cy n'ont point de demeure arreſtée & ſont touſiours errants „ & vagabons, s'arreſtant où ils trouuent la commodité de l'eau & des herbes pour „ leur beſtail; l'on fait eſtat qu'ils ſont bien 12000.

„ Ceux d'Oczakou habitent la Ville qui porte ce nom, ſont à la ſolde de „ l'Empereur des Turcs: ils appellent la ſolde qu'ils tirent de luy Vlafé, & „ on les appelle Beſleï, comme qui diroit gens payez, ils ſont enuiron 2000.

„ On appelle Tartares de Budziais ceux qui demeurent aux enuirons de la Ville „ de Biſarabiam ou Bilogrod ſcituée ſur les Frõtieres de la Valachie entre les riuie„ res du Tir & du Danube, & les coſtes du Pont Euxin leur principale Ville eſt cel„ le de Bilogrod, autrement Akkiermen: ces derniers-là peuuent faire enuiron „ quinze mille hommes.

Ils ont du coſté du Leuant pour bornes la mer Caſpiéne, au couchant le Mõt Camaſe, au midy le Fleuue Buſtro qui les ſepare des Tartares du Dageſtan, & au Nord les Landes & Bryeres de Aſtracan.

RELATION DES CIRCASSES.

LEs Circaſſes reſſemblent fort aux Tartares Nogais que ie viens de deſcrire, auec cette difference neantmoins, que les Circaſſes n'habitent que dans les endroits les plus forts des bois, où ils ſe retranchent; ils confinent auec les Tartares Nogais du coſté du Nort: vers le leuant ils ont les Cornuchi, auſſi Tartares; quoique d'vne autre Religion & d'autres façons de viure; vers le midy les Abbaſſa, & du coſté du couchant, des Montagnes fort hautes, qui les ſeparẽt de la Mengrellie: ainſi la plus grande eſtenduë de leur pays eſt depuis Taman iuſqu'à Demir-capi, autrement Derbent Ville ſcituée ſur le bord de la mer Caſpienne, ce pays a bien 26. iournées de chemin. Entre Taman & Tomeruchi, il y a vne langue de terre, ſur les bords de laquelle il y a pluſieurs Villages. Ils parlent la langue Circaſſienne & la Turque, ils ſont meſlez, les vns ſont Mahometans, les autres du Rit Grec, mais il y a plus grand nombre de Mahometans; car encore que le Preſtre, qui eſt à Terki leur aille quelquefois adminiſtrer le Sacrement du Bapteſme, il les inſtruit peu dans les choſes de la Religion, ſi bien qu'ils ſe font Turcs tous les iours, & il ne leur reſte plus rien de la Religion Grecque que la couſtume de porter des viures ſur les foſſes de leurs morts, & l'obſeruation de quelques ieûnes. Ces Villages obeïſſent au Tzaar des Moſcouites, & à quelque Murſas ou Seigneurs particuliers de ſa Cour, auſquels ils les a donnés pour recompenſe de leurs ſeruices. Depuis les Montagnes, qu'ils nomment Varrada, iuſqu'à Cudeſcio le pre-

Capi ſignifie en Turc vne porte, Temir du Fer. Derbent eſt vne parole Perſane qui ſignifie la meſme choſe.

Il y a vn Preſtre Grec à Terki, qui eſt maintenãt au Tzaar ont grand Duc de Moſcouie.

mier des Villages que les Circaſſiens ont le long de la marine, il y a 300. mille, mais toute cette eſtenduë de pays, quoy que tres-fertile, eſt inhabitée, l'on conte cent quarante mille depuis Cudoſcio iuſqu'aux Abbaſſa. Les Peuples qui ſont dans ces Montagnes ſe diſent Chreſtiens, comme auſſi ceux qui habitent les Forêts qui ſont dans la Plaine; ils obeiſſent à des Princes particuliers. Ie feray mention des principaux & de la diſtance des lieux qui ſont ſous leur obeiſſance. De Tomaruchi iuſques à Carbatei; il y a dix-huit iournées: le pays eſt fort peuplé, & eſt ſous la domination de Schaban Ogoli; il y a deux autres iournées de Tomaruchi à Giana, & autant de Giana à Codicoï, de Giana à Bolettecoï quatre autres, Giancoſobey eſt Seigneur de ce pays, de-là à Beſinada huit iournées, de Beſinada à Carbataï huit autres, & de-là à Derbent dix iournées. Les Princes Scaence Temircas, Parens du Can des Tartares, ſont Maiſtres de ce pays. Les Princes Caſibei & Sancaſcobei freres, & commandent à tous les Villages qui ſont le long de la mer; ces pays ſont fort agreables, quoy qu'ils ſoient peu habitez, car il n'y a point d'habitation aux lieux où les Forêts ne ſont pas eſpaiſſes.

Ils n'ont point de Loix écrites ny d'exercice de Religion, ils ſe contentent de la profeſſion qu'ils font d'eſtre Chreſtiens; font traffic d'Eſclaues, de peaux de Cerfs, de Bœufs, de Tigres, & de cite qu'ils trouuent en abondance dans les Foreſts; labourent à la Houë leurs terres labourables; n'ont point de monnoye, les marchandiſes ſe vendent par eſchange, leur habit n'eſt pas fort different des noſtres; ils portent des chemiſes de toille de Coton teinte en rouge, & vn Manteau de Laine preſſée, ou de feutre, qu'ils tournent du coſté d'où vient le vent, car il ne leur couure que la moitié du corps.

Il n'y a point au monde de plus beau peuple que celuy-là, ny qui reçoiue mieux les Eſtrangers; ils ſeruent eux-meſmes ceux qu'ils ont logez chez eux pendant trois iours; les garçons & les filles les ſeruent teſte nuë, & leur lauent les pieds, cependant que les femmes prennent le ſoin de leur faire blanchir leur linge. Pour leurs Maiſons, elles ſont faites de deux rangs de pieux fichez en terre, entre leſquels on entrelaſſe des branches d'arbres; ils rempliſſent l'entre-deux de mortier, & les couurent de paille; celles du Prince ſont baſties de meſme matiere mais plus grandes & plus hautes, leurs Villages ſont dans les Forêts les plus épaiſſes; ils les entourent d'Arbres entrelaſſés les vns auec les autres, afin d'en rendre l'entrée plus difficile à la Caualerie Tartare. Ils ſont ſouuent aux mains auec eux, car il ne ſe paſſe guere d'année que les Tartares ne faſſent quelque courſe en leur pays pour y faire des Eſclaues, attirés principalement par la beauté de ceux de cette Nation. Les Nogais y font auſſi ſouuent des courſes par cette meſme raiſon, & l'exercice continuel dans lequel ces ennemis les tiennent, les a fort aguerris & rendu les meilleurs hommes de Cheual de tous ces quartiers: ils ſe ſeruent de leurs fléches deuant & derriere, & ſont braues le cimeterre à la main; ils ſarment la teſte d'vne jaque de maille, qui leur couure le viſage, & pour armes offenſiues, outre l'arc, ils ont des Lances & des Iauelots. Dans les bois vn Circaſſien fera teſte à vingt Tartares; ils ne font point de conſcience de ſe dérober les vns & les autres, & le vol y eſt ſi ordinaire, qu'on ne chaſtie point ceux qui y ſont ſurpris, ayans meſme quelque ſorte d'eſtime pour ceux qui le ſçauent faire auec addreſſe. Les vieillards & les plus conſiderables du pays ne preſentent point à boire aux jeunes gens dans leurs feſtins s'ils n'ont fait quelque larcin auec addreſſe ou quelque meurtre de conſideration. Le breuuage le plus ordinaire de cette Nation eſt de l'eau qu'on fait boüillir auec du miel & vn peu de millet; ils laiſſent cette matiere enſemble l'eſpace de dix iours, & les font boüillir apres. Cette boiſſon a la meſme force d'enyurer que le vin, mais ces Peuples ne ſont pas fort ſujets à l'yurognerie. Au lieu de verre, ils ſe ſeruent de cornes de bufles ſauuages ou d'autres animaux; ils boiuent ordinairement tout de bout. Il y a dans

Lintenani adjouſte, Laſcianoma: neggiare le foro ſfiçiule vergini dal capo a i piedi ſaluo latto venereo maſſime in preſencia de parenti.

Depuis qu'ils ſont ſous la domination des Moſcouites ils ſont plus traitables.

le pays des *Cudoſci*, c'eſt à dire, lieux ſacrez, où l'on voit quantité de teſtes de Belier reſtées des Curbans ou Sacrifices qui y ont eſté faits. On voit pendu aux Arbres qui ſont dans ces lieux, des Arcs, des Fleches, des Cimeterres, qui marquent les vœux dont ils ſe ſont acquittez, & la veneration du lieu eſt ſi grande, que les plus grands Voleurs n'y touchent point. La parole que ſe donne le mary & la femme & l'affirmation de quelque teſmoin font toute la forme de leurs mariages; ils ne prennent iamais d'autre femme ſi la premiere ne meure, ou qu'ils y ſoient obligez par quelque raiſon puiſſante. Le pere qui donne ſa fille en mariage, en reçoit en reconnoiſſance quelque preſent, & les hommes ne trouuent point de femmes s'ils n'ont dequoy faire ces preſens.

Ils piquent la teſte du Belier ou Mouton au haut d'vne Croix & eſtédent la peau ſur les autres branches.

Ceux qui doiuent accompagner les morts à la ſepulture commencent leurs cris & leurs gemiſſemens auparauant que d'arriuer en la maiſon du deffunt: les Parens ſe foüettent, les femmes ſe déchirent le viſage, cependant que le Preſtre chante certaines paroles qu'il ſçait par cœur ſur le corps, l'encenſe, & met ſur la ſepulture *du paſta & du borzɣ*, c'eſt à dire, à manger & à boire. Ils amaſſent apres de la terre ſur la foſſe, & l'éminence qui reſte, marque le lieu de leur ſepulture. Ces Peuples ne connoiſſent point d'autre art que celüy de la guerre, qui les occupe tous. Les Eſclaues de cette Nation ſe vendent bien plus cherement que les autres, à cauſe de leur beauté, & de la reuſſité qu'ils ſont ordinairement dans les choſes ou on les employe, car naturellement ils ſont fort ſpirituels. Les Cheuaux de Circaſſie ſont plus eſtimez que les Cheuaux Tartares, à cauſe qu'ils ſont plus vifs. Ils ont deux fleuues conſiderables, l'vn deſquels ſe nomme Pſi, qui ſe rend dans la mer Calcane, & l'autre nommé Sil, qui paſſe proche de Cabarta; il y a encores beaucoup de petits ruiſſeaux peu renommez, à cauſe qu'on les paſſe facilement à gué.

RELATION DES ABBASSA.

Abcaſſa, Abazza.

LEs Abbaſſa habitent les Montagnes qui tiennent à la Circaſſie. Ils ont à main droite le riuage de la mer-Noire, & au leuant la Mengrellie. Ce pays eſt ſous l'obeïſſance de deux Princes, l'vn ſe nomme Puſo & l'autre Carabei; ce pays a 150. milles d'eſtenduë: il n'y a point de Villes, mais beaucoup d'habitations ſur ces Montagnes qui ſont les plus hautes que i'aye iamais veu, elles s'eſtendent iuſques ſur le bord de la mer; ils ont les meſmes façons de faire que les Circaſſiens, auec cette difference ſeulement qu'ils mangent la chair preſque toute cruë. On fait beaucoup de vin en ce pays; leur langue eſt fort differente de celle de leurs voiſins; ils n'ont point de Loix eſcrites & ne connoiſſent pas meſme l'vſage de l'Eſcriture; ſont Chreſtiens de profeſſion ſans faire aucun exercice du Chriſtianiſme. I'ay veu beaucoup de Croix dans ce pays, ſont grands larrons & ſujets à mentir. Ils ont deux riuieres, Southeſu & Subaſu; Ce pays eſt tres-agreable & l'air y eſt fort ſain; leurs bois leur ſeruent de retraitte & de Villes, mais quand ils ont choiſi leur demeure en vn lieu, ils ne le quittent point. Ils ont pour richeſſes ou marchandiſes, toute ſorte de Peaux, de la Cire, du Miel, & des Eſclaues, & il leur eſt ordinaire de vendre leurs ſujets aux Turcs en eſchange d'autres marchandiſes, car la monnoye n'a point de cours parmy eux: ils ont vn fort beau port: il y vient tous les ans des Vaiſſeaux de Lazi, de Trebiſonde, de Conſtantinople, & de Caffa, qui quelquesfois y paſſent l'Hyuer. Ce Port ſe nomme Eſchiſumuni, les Marchands qui y viennent ne paſſent point à leurs habitations; tout le traffic ſe fait au Port où dans le Vaiſſeau: ils prennent meſme ſerment l'vn de l'autre qu'ils ne ſe feront aucun mal, où ſe donnent des oſtages. Ils ont guerre auec les Circaſſes & les Mingrelliens, ſont bons hommes de pied & de Cheual, ſçauent bien manier les armes à feu, portent le Cimeterre, l'Arc & les Fleches; s'habillent

de meſme façon que les Circaſſes, mais ils portent les cheueux autrement qu'eux. Ces Nations ſe laiſſent croiſtre les mouſtaches & ſe raſent le menton : leurs Papari au contraire ſe laiſſent croiſtre toute la barbe ; on appelle ainſi ceux qui ont le ſoin d'enſeuelir les morts & qui prient Dieu pour leurs Ames ; ils les mettent dans des troncs d'Arbres creuſés qui leur ſeruent de Bierre, & les tiennent apres attachés en l'air à quatre pieux : comme ils n'ont point d'autre habitation que les bois ; ils ont peu de troupeaux & peu d'eſtoffes pour ſe faire des habits : ils ſe contentent de leur vin de miel, de la venaiſon & des fruits ſauuages de leurs bois ; ils n'ont point de froment, ne ſe ſeruent point de ſel, ne prennent point la peine de peſcher du poiſſon, quoyque leurs Coſtes ſoient fort poiſſonneuſes tant ils ſont pareſſeux : la chaſſe & la vollerie ſont toute leur application ; ils ont vne infinité d'Eſpreuiers & de Faucons qu'ils dreſſent en huit iours ; Conſtantinople, la Perſe & la Georgie ſ'en fourniſſent en ce pays-là, & ſont ſi bien dreſſez, qu'ils reuienent auec leur proye, au bruit qu'on leur fait auec vne ſonnete.

Dans vne autre relation l'on remarque qu'ils ſuſpendét ces trõcs d'arbres ou Barques auec des ſarmens de vigne.

Ie ne m'eſtendray point icy à deſcrire la Mengrellie, car ie ſçay qu'on en a fait vne deſcription fort exacte ; i'adjouſteray ſeulement, à ce que i'en ay veu, que le Sené, la Scamonée, & l'Hellebore-noire croiſſent en ces quartiers, auec beaucoup d'autres ſimples de grand vſage, & que les Eueſques & autres Eccleſiaſtiques du pays ſuiuent le Prince à la guerre le Caſque en teſte, & le Cimeterre au coſté.

LES LAZI OV CVRTI.

Les Lazi, autrement Curti, ſont Mahometans, confinent auec la Georgie, & le pays de Trebiſonde ; ils habitent des Montagnes fort hautes ſur les Coſtes de la mer-Noire ; ce ſont gens nourris dans les bois, de grande fatigue, & qui paſſent leur vie à conduire des troupeaux ; & quand ils peuuent dérober ils ne ſ'y eſpargnent pas. Il y a dans le pays quantité de Loups, de Iacals, Animal qui tient de la nature du Chien & du Loup, l'abondance de ces animaux eſt cauſe que les Turcs les appellent Curti, qui veut dire Loup. Tout ce pays eſt Montueux, mais fort agreable, couuert d'Arbres ſur leſquels ils font monter leur vigne. Ie n'en diray pas dauantage, à cauſe qu'il eſt aſſez connu d'ailleurs.

ADDITIONS A LA

RELATION PRECEDENTE DE LA TARTARIE,

ET PRINCIPALEMENT

DES TARTARES DV CRIM.

Ces additions sont tirées des memoires du Sr. de Beauplet.

LA gorge de la Peninsule du Crime n'a que demie lieuë de largeur, cette gorge ou isthme est occupée par vne meschante ville sans murailles qui a seulement vn fossé de vingt pieds de large, & de six à sept pieds de profondeur à demy comblé, auec vn rampart de mesme hauteur, & large de quelque quinze pieds. Elle est assise à 3000. pas de la riue Orientale, elle a dans son enceinte vn Chasteau de pierre, qui a doubles murailles, ou plustost vn autre Chasteau qui l'enferme: de-là iusques à la riue Occidentale, on a tiré vn fossé qui va iusques en la mer; il ne peut auoir dans cette Ville plus de quatre cens feux: les Tartares la nomment Or, & le Polonois Perecop, c'est à dire, en nostre langue, terre fossoyée: c'est pourquoy les Geographes appellent cette partie de la Tartarie, Tartaria Percopensis. Les lieux les plus remarquables du Crim sont, du costé de l'Orient, Kosessow Ville fort ancienne, qui appartient au Cham, qui peut auoir deux mille feux, & a vn Port.

Topetorkan ou Cherſonne est vne ruine antique, Bacieseray est la residence du Cham des Tartares, il y peut auoir deux mille feux.

Alma ou Eoczola est vn Village d'enuiron cinquante feux, auec vne Eglise Catholique dediée à Saint Iean.

Baluclawa Port & Bourg où l'on fait les Nauires, Galeres & Gallions du grand Seigneur, l'emboucheure du Port a enuiron quarante pas: & a enuiron huit cens pas de circuit, & est large de quatre cens cinquante; ie n'ay sçeu apprendre de quelle profondeur, ny quel est le fond, si c'est sable, vase ou roche; mais il y a apparence qu'il y a plus de quinze pieds de fond, puisqu'il y entre des Vaisseaux chargez de plus de cinq cens tonneaux; il n'y a pas dans ce Bourg plus de douze cens feux: ce lieu est vn des plus beaux & meilleurs Ports qui soient au monde: car vn Vaisseau y est toûjours à flot, à quelque tempeste qu'il face, il ne branle point, les hautes Montagnes qui enferment ce Havre, le mettant à l'abry de tous vents.

Mancup est vn meschant Chasteau sur vne Montagne appellée Baba, les habitans sont tous Iuifs, & sont enuiron 60. feux.

Caffa est la capitalle Ville du Crim, il y a vn Turc gouuerneur pour le grand Seigneur. Les Tartares habitent peu dans cette Ville, les habitans sont pour la pluspart Chrestiens, ils se seruent d'Esclaues qu'ils acheptent des Tartares, qui les ont enleuez de la Pologne & Moscouie. Il y a douze Eglises Grecques, trente-deux d'Armeniens & vne Catholique de S. Pierre; il y peut auoir cinq à six mil feux, mais il y a bien trente mil Esclaues: car ils ne se seruent en ce pays que de ces sortes de seruiteurs; cette Ville est grandement marchande, & trafique de tout à Constantinople, Trebisonde, Sinope, dans toute la mer-Noire & Archipel.

Crimenda est fort ancienne, appartient au Cham, est enuiron de cent feux.

Karasu appartient aussi au Cham, & a enuiron deux mil feux.

Tusla

Tusla, en ce lieu sont les salines, il y peut auoir 80. feux.
Corubas peut auoir 2000. feux.
Kercy enuiron 100. feux.
Ackmacety enuiron 150. feux.

Arabat ou Orbotee est vn chasteau de pierre, auec vne tour scituée sur le col d'vne Peninsule, qui est enfermé entre la mer de Limen * & Tineka Vvoda. Cette gorge n'a pas plus d'vn quart de lieuë, elle est trauersée d'vne pallissade qui stend d'vne mer à l'autre; la Peninsule est appellée par nos Cosaques Cosa, à cause qu'elle a la forme d'vne faulx; c'est en ce lieu où le Cham tient son haras qui est bien de soixante & dix mille cheuaux.

* La Palus Meotides.

Tinkawoda est vn destroit entre la terre ferme & Cosa, il n'a que 200. pas de large, est gayable quand il est calme; les Cosaques le passent en tabort quand ils vont desrober des cheuaux du haras du Cham, comme nous dirons cy-apres.

Depuis Baleclawa iusques à Caffa, la coste de la Mer est fort haute & escarpée, tout le reste de la Peninsule est bas pays; dans la plaine du costé du Midy vers Or, il y a force villages de Tartares, ou pour mieux dire force hutes, qu'ils mettent sur deux roües comme celles des Tartares du Budziak.

Les montagnes de Balaclawa & Carosu s'appellent montagnes de Bada, il en sort 7. riuieres qui arrousent toute la Peninsule, elles sont bordées de bois.

Sur les riues de la riuiere de Kabats il y a des vignes.

La riuiere de Sagre a quantité de iardins & de fruits.

Le destroit de Kercy à Taman, n'est large que de trois à quatre lieuës Françoises.

Taman est vne ville appartenant au Turc dans le pays des Circasses; cette villace a vn meschant chasteau où il y peut auoir quelques 30. Ianissaires qui y font garde comme aussi à Temeruk, qui garde le passage de Oczakou au Zouf qui est vne ville d'importance, sur l'emboucheure de la riuiere du Tanais. A l'Orient de Taman est le pays des Circassses qui sont Tartares Chrestiens.

Ce qu'il dit icy du pays des Circasses s'accorde auec la relation precedente, & changer les bornes que l'on a donné iusques à cette heure à leurs pays.

Les Tartares restent plusieurs iours apres estre nez sans pouuoir ouurir les yeux comme les chiens & la pluspart des autres animaux; ils sont d'vne taille plustost petite que grande, mais trapus & fort gros de membres, l'estomach haut & large, les espaules releuées, le col court, la teste grosse, la face presque ronde, le front large, les yeux peu ouuerts, mais fort noirs & beaucoup fendus, le nez court, la bouche assez petite, les dents blanches comme yuoire, le teint basané, les cheueux fort noirs & rudes comme crin de cheual; enfin ils ont vne autre physionomie que les Chrestiens: ils sont tous soldats braues & robustes, durs à la fatigue, & souffrent aisément les iniures de l'air: car depuis l'aage de 7. ans qu'ils sortent de leurs Cantares, c'est à dire, maisons que l'on peut mettre sur deux roues, ils dorment touiours à l'air, & depuis cet aage on ne leur donne iamais à manger qu'ils ne l'abbattent auec la flesche, & apres qu'ils ont atteint 12. ans, ils les enuoyent à la guerre; leurs meres ont le soin quand leurs enfans sont ieunes de les baigner chaque iour vne fois dans de l'eau où l'on a dissout du sel, afin de leur durcir le cuir & de les rendre moins sensibles au froid, lors qu'ils sont obligez de le souffrir & de passer à nage les riuieres en Hyuer.

Nous considerons de deux sortes de Tartares, les vns nommez Nahaysky, & les autres Crimsky, ceux-cy sont comme nous auons dit de cette grande Peninsule, qui est dans la mer-Noire, vulgairement appellée Scythie Taurique: mais les Nahaisky sont diuisez en grand Nahaisky & petit Nahaisky, tous deux habitent entre la riuiere du Don & la riuiere de Kuban, mais errans & comme sauuages; les vns sont sujets du Cham ou Roy du Crim, & les autres des Moscouites: il y en a mesmes qui ne reconnoissent ny l'vn ny l'autre. Ces Tartares ne sont pas si braues que ceux du Crim, mais les Crimski cedent encores en vaillance à ceux du Budzaik.

Ces Tartares que le Sieur de Beauplan appelle Nahaisky sont nómez Nogais dans sa relation precedente.

Ces Peuples ont pour habit vne chemiſe courte de toille de cotton, qui ne leur deſcend que demi pied au deſſous de la ceinture, vn caneçon & des hauts de chauſſes de draps en eſtrié : le menu Peuple porte des chauſſes de toille de cotton picquée par deſſus, & les plus riches ont vn juſte-au-corps de toille de cotton picquée, & ſur tout vne robbe de drap fourrée de Renard, ou de Martre zubline, le bonnet de meſme auec des bottines de Marroquin rouge ſans eſperons : au lieu de cette robbe fourée le peuple ſe couure les eſpaules d'vn hoqueton de peau de Mouton, ils mettent la laine dehors en temps de chaleur ou de pluye, mais au temps de froid & d'Hyuer ils retournent leur hoqueton, remettent la laine dedans, & en font de meſme du bonnet, qui eſt fait de meſme eſtoffe : ils ſont armez d'vn Sabre, d'vn Arc, auec ſon Carquois garny de dix-huit ou vingt Fleches, vn couteau à leur ceinture, vn fuzil pour allumer du feu, vne aleſne auec cinq ou ſix braſſes de cordelettes de cuir, pour lier les priſonniers qu'ils peuuent attrapper en campagne : ils ont auſſi chacun vn quadran au Soleil, il n'y a que les plus aiſez qui portent des chemiſes de mailles, les autres ſont ſans armes deffenſiues, ſont fort adroits & vaillans à Cheual ; ils cheuauchent court, les jambes courbées ; & cependant ne laiſſent pas d'y eſtre fort adroits, & ont vne telle addreſſe, qu'en cheminant au grand trot, ils ſautent de deſſus leur Cheual, lorſqu'il eſt hors d'aleine, ſur vn autre qu'ils meinent à la main, afin de mieux fuir lorſqu'ils ſont pourſuiuis ; & le Cheual qui ne ſent plus ſon Caualier, vient auſſi toſt prendre la main droite de ſon Maiſtre, & le ſuit touſiours en rang pour eſtre mieux diſpoſé lorſqu'il voudra monter : au reſte c'eſt vne certaine [illegible]te de Cheuaux mal-faits & laids, mais bons au poſſible pour la fatigue : car pour faire des courſes de vingt à trente lieuës d'vne traite, il n'appartient qu'à ces Baquemares (ainſi appellent-ils ces ſortes de Cheuaux) qui ont le crin du col fort touffu & pendant iuſqu'en terre ; & la queuë de meſme.

Leur nourriture ordinaire n'eſt pas du pain s'ils ne ſont parmy nous, la chair de Cheual leur eſt plus appetiſſante que celle de Bœuf, de Brebis ou de Bouc ; car pour des Moutons ils ne ſçauent ce que c'eſt : & encore lorſqu'ils eſgorgent vn Cheual, il faut qu'il ſoit fort malade, & tout à fait hors d'eſperance d'en pouuoir plus tirer de ſeruice, auparauant qu'ils ſe reſoudent à le tuer ; & meſme quand le Cheual ſeroit mort de quelque maladie que ce fuſt, ils ne laiſſeroient pour cela de le manger : ils ſont diuiſés par dixaines lorſqu'ils vont à la guerre, & quand il ſe trouue dans la troupe vn Cheual qui ne peut plus cheminer, ils l'eſgorgent, & ſ'ils trouuent de la farine, ils y meſlent le ſang auec la main, comme l'on feroit celuy de Pourceau pour faire des boudins ; puis le font boüillir & cuire dans vn pot, & en mangent par grande delicateſſe : pour la chair ils l'appreſtent ainſi : Ils la coupent en quatre quartiers, ils preſtent trois de ces quartiers à leurs camarades qui n'en ont point, & ne retiennent pour eux qu'vn quartier de derriere, lequel ils coupent par roüelles les plus grandes qu'ils peuuent à l'endroit le plus charnu, & eſpaiſſes ſeulement d'vn à deux poulces, le mettent ſur le dos de leur Cheual qu'ils ſellent deſſus, le ſanglant le plus fort qu'ils peuuent, puis montent à Cheual, courent deux ou trois heures en chemin faiſant, car toute l'armée va de meſme train, apres ils redeſcendent, le deſſellent, retournent leur roüelle de chair, & auec le doigt recueillent l'eſcume du Cheual, & en arrouſent ce mets de peur qu'il ne ſe deſſeiche trop ; cela fait ils le reſſellent & reſſanglent bien fort comme deuant, recourant de nouueau deux ou trois heures, & alors la chair eſt cuite à leur gré, comme ſi c'eſtoit vne eſtuuée ; voila leurs delices & leurs ragouſts. Pour les autres endroits du quartier qui ne ſe peuuent couper par grandes roüelles, ils les font boüillir auec vn peu de ſel ſans l'eſcumer : car ils eſtiment qu'eſcumer le pot, c'eſt jetter hors toute le meilleur ſuc & ſaueur de la viande. L'eau eſt toute leur boiſſon, s'ils en rencontrent ; car l'eau meſme leur eſt fort rare, & tout le long de l'hyuer ils ne boiuẽt que de la neige fonduë ; ceux d'entr'eux qui ſõt les

plus accommodez, comme les Morzas, c'eſt à dire, Gentil-hommes, & autres qui ont des Iumens, en boiuent le laict, qui leur tient lieu de vin & d'eau de vie; pour la graiſſe de leurs Cheuaux ils en aſſaiſonnent du millet & du gru d'orge & de ſarazain, car ils ne perdent rien, & de la peau des Cheuaux ils ſçauent tous la maniere d'en faire des brides, des cotdelettes, d'en couurir des Selles & d'en faire des foüets, dont ils chaſſent leurs Cheuaux, car ils ne portent point d'eſperons; pour le Pourceau ils n'en mangent non plus que les Iuifs. S'ils peuuent rencontrer de la farine ils font des galettes ſous les cendres, & leur plus ordinaire manger eſt le millet, le grain d'orge & de ſarrazain; ces ſortes de grains ſe cultiuent chez eux; ils ſe nourriſſent auſſi de Rys qu'on leur apporte de dehors; pour des fruicts ils en ont, le miel y eſt fort commun; ils l'aiment fort, & en font auſſi vn breuuage, mais ſans boüillir: de façon qu'il cauſe de furieuſes tranchées. Ceux qui habitent les Villes ſont plus ciuils, ils font du pain approchant du noſtre; ils ont auſſi du Breha, qui eſt compoſé de millet boüilly; ce breuuage eſt eſpais comme laict, & ne laiſſe pourtant d'enyurer: ils boiuent auſſi de l'eau de vie qu'on leur apporte de Conſtantinople; il y a vn breuuage que les pauures font, qui n'ont pas moien d'acheptet du Breha; voicy comme ils font. Ils mettent dans vne barrette du laict de Vache, de Brebis, de Cheure, le battent & en tirent vn peu de beurre; ils gardent le reſte dans des cruches, ce breuuage s'aigrit, c'eſt pourquoy ils en font preſque tous les iours. La Nation eſt aſſez ſobre, elle vſe peu de ſel; mais beaucoup des eſpices, entr'autres du Piment. Ils font encore vne autre ſorte de breuuage, comme font ceux de Madagaſcar; lors qu'ils ont fait boüillir leur viande auec vn peu de ſel ſans eſcumer, comme nous auons dit, la chair eſtant cuite ils en gardent le boüillon; ils appellent cette boiſſon ou boüillon ſchourba, & le font chauffer, quand ils en veulent boire.

Le Cham, qui eſt leur Roy, ayant commandement du grand Seigneur d'entrer dans la Pologne, mettra quelquefois ſur pied vne Armée de quatre-vingts mil hommes, lors qu'il y eſt en perſonne: car autrement leurs Armées ne ſont d'ordinaire que de quarante à cinquante mil, lors que ce n'eſt qu'vn Morſa qui les commande. Leur entrée dans le pays ennemy n'eſt d'ordinaire qu'au commancement de Ianuier & touſiours en Hyuer, afin que les Mareſts & les riuieres ne les puiſſent empeſcher de ſ'eſtendre. La montre eſtant faite ils font aduancer l'armée: mais il faut remarquer qu'encore que le Crim ſoit compris entre les paralelles de quarante-ſix & quarante-ſept degrez de hauteur, neantmoins les campagnes deſertes qui ſont au Nord de leurs pays, ſont l'Hyuer toutes couuertes de Neiges, iuſques en Mars: c'eſt ce qui leur donne hardieſſe d'entreprendre vne ſi longue courſe, car leurs Cheuaux ne ſont point ferrez, & la Neige leur conſerue le pied: autrement la dureté de la terre, en temps de gelée leur gaſteroit la corne. Les plus riches ferrent leurs Cheuaux auec de la corne de Bœuf, & la couſent aux pieds de leurs Cheuaux auec du cuir, ou clou, mais cela dure bien peu & ſe perd facilement: c'eſt pourquoy ils apprehendent fort vn Hyuer qui n'eſt point neigeux, comme auſſi les verglas. Pour leurs marches ils ne font que petites iournées, d'ordinaire de ſix lieuës de France, & reglent ſi bien leur temps & leurs meſures qu'ils puiſſent eſtre de retour auant que les glaces ſoient fonduës, prenant leurs routes par des Valons qui ſemblent ſe bailler la main l'vn à l'autre; & cela pour ſe couurir & n'eſtre eſuentez des Coſaques qui ſont aux eſcoutes en diuers lieux, pour apprendre leur route, & en donner l'alarme au pays. Le ſoir quand ils campent, ils ne font point de feux pour la meſme raiſon, & enuoyent deuant battre l'eſtrade & taſchent d'attraper quelque Coſaque, afin d'auoir langue de leurs ennemis. Ils cheminent cent Maiſtres de front, c'eſt à dire trois cens Cheuaux, car chaque Tartare en meine deux en main qui luy ſeruent de relais; leur front peut bien auoir huit cens à mille pas, & de hauteur ils ſont bien de huit cens à mil Cheuaux, qui tiendront plus de trois grandes

lieuës, voire quatre de file quand ils sont ainsi pressez, car autrement ils filent vne queuë de plus de dix lieuës; quatre-vingt mil Tartares sont plus de deux cens mil Cheuaux: les arbres ne sont pas plus espais dans les bois, que les Cheuaux sont pour lors dans la campagne, semblables, quand on les voit de loin, à quelque nuage qui s'esleue sur l'horison, & qui va croissant à mesure qu'il s'esleue; ce qui donne de la terreur aux plus hardis, qui n'ont pas accoustumé de voir de telles legions ensemble; ainsi cheminent ces grandes Armées, qui font des posées d'heure en heure, enuiron d'vn quart d'heure de temps pour donner loisir à leurs Cheuaux d'vriner, lesquels sont si bien dressez, qu'ils n'y manquent si tost qu'ils sont arrestez, & lors les Tartares descendent de dessus, & se mettent aussi à faire de l'eau: puis ils remontent incontinent & poursuiuent leur chemin; tout cela se fait au seul coup d'vn sifflet, & si tost qu'ils approchent de la frontiere, enuiron de trois ou quatre lieuës, ils font vn alte de deux ou trois iours, tousiours en vn lieu choisi, où ils pensent estre à couuert: alors ils font prendre haleine à leur armée, qu'ils disposent de cette sorte. Ils la diuisent en trois, les deux tiers sont destinez pour faire vn corps, & l'autre tiers ils le diuisent encore en deux; vn de ces corps s'auance sur la droite & l'autre sur la gauche; ainsi disposez, ils entrent dans le païs: le corps d'armée va lentement auec les aisles, mais continuellement, iour & nuict, sans donner plus d'vne heure à repaistre à leurs Cheuaux sans faire aucun dommage iusques à ce qu'ils soient bien entrez 60. ou 80. lieuës dans le pays.

Lors qu'ils sont sur la retraitte, le Corps de l'armée va tousiours le mesme train que le reste, & alors le General detache les aisles: elles courét chacune de leur costé iusques à cinq ou six lieuës loin de leurs Corps. I'oubliois à dire, que chaque aisle qui peut estre de huict à dix mil se diuise derechef en dix ou douze troupes, qui peuuent estre chacun de 5. à 600. Tartares, qui vont par cy par là dans les villages, les assiegent en faisans quatre corps de garde autour du village, auec de grands feux toute la nuict, de peur qu'aucun paysant ne leur eschappe; puis pillent & brûlent, & tuent tous ceux qui leur font resistance, & prennent ceux qui se rendent, hommes, femmes, enfans à la mammelle, bestiaux, cheuaux, bœufs, vaches, moutons, chevres, &c. Pour les cochons ils les assemblent le soir, les enferment dans vne grange ou autre lieu, puis mettent le feu aux quatre coins, pour l'horreur qu'ils ont de ses animaux. Ces aisles, comme nous auons dit, n'ayant pas ordre d'aller plus loin que cinq ou six lieuës s'en retournent auec leur butin trouuer leur Corps qui est facile à trouuer; car ils laissent vn grand Estrac, d'autant qu'ils cheminent plus de cinq cens cheuaux de front; de façon qu'ils n'ont qu'à suiure la trace, & en quatre ou cinq heures ils rejoignent leur Corps d'armée, où estant arriuez, il sort en mesme temps deux autres aisles de pareil nombre que les premiers; l'vn à la droite, l'autre à la gauche, & vont faire le mesme rauage que les premiers, puis retournent, & laissent la place à d'autres troupes fraisches, sans que iamais leur Corps soit diminué, faisant tousiours les deux tiers de leur armée, qui va, comme nous auons dit, qu'au pas, afin d'estre tousiours en haleine, & prest à combattre l'armée Polonoise. Ils ne retournent iamais par où ils sont entrés, ils s'en écartent au contraire, & font vne espece de ronde, afin de pouuoir mieux éuiter la rencontre de leurs ennemis: mais quand ils sont rencontrez des Polonois, ils leur iouënt beau jeu, & les font retourner plus viste que le pas; au reste apres auoir bien couru & rodé & fait les courses, ils rentrent dans les campagnes desertes de la frontiere, qui ont trente à quarante lieuës d'estenduë, & se voyant en lieu de seureté font vne grande alte, reprenent leurs esprits, & se remettent en ordre, principalement lorsqu'ils ont esté poursuiuis par les Polonois.

Dans le temps de cette alte, qui est d'vne semaine, ils mettent ensemble tout le butin, qui consiste en bestiaux & en esclaues, & partagent le tout entr'eux: les plus durs seroient touchez de voir en ce temps-là la separation d'vn mary d'auec sa femme, d'vne mere d'auec sa fille, sans esperance de se pouuoir iamais re-

uoir : car les vns sont destinez pour Constantinople, les autres pour le Crim, & les autres pour la Natolie : ils violent les filles, forcent les femmes presence de leurs peres & de leurs maris ; circoncisent leurs enfans deuant eux : Enfin le cœur des plus insensibles fremiroit d'entendre les chants, les pleurs & gemissemens de ces mal-heureux Rus. Car cette Nation chante & hurle en pleurant; voila en peu de mots comme les Tartares font des leuées & des rafles de peuples, quelquefois de plus de cinquante mil ames, en moins de deux semaines.

Disons maintenant comme les Tartares entrent l'Esté dans la Pologne, ils ne sont d'ordinaire que dix à vingt mil hommes, d'autant que s'ils estoient plus grand nombre ils seroient trop tost descouuerts.

Quand ils se voient à vingt ou trente lieuës de la frontiere, ils diuisent leur Armée en dix ou douze trouppes, chaque trouppe peut estre de mil Cheuaux : ils enuoient la moitié de leurs trouppes, qui sont cinq ou six bandes, à la droite, esloignées les vnes des autres d'vne lieuë & demie, & de mesme en font-ils de l'autre moitié de trouppes qui tiennent la gauche à pareille distance, faisant ainsi vn front de dix à douze lieuës, & auec des coureurs qui vont deuant de plus d'vne lieuë pour prendre langue & mieux dresser leur route. Ces Tartares entrant auec cét ordre dans la frontiere, courent entre deux fleuues, & vont touſiours par le plus haut pays & au dessus des sources des riuieres, & par ce moyen ne trouuent point d'obstacles dans leurs courses ; pillent & rauagent comme les premiers, mais ils n'entrent point dans le pays plus de six à dix lieuës, n'y demeurent que deux iours, & s'en retournent chacun en son quartier ; ces Tartares là sont libres, & ne reconnoissent ny le Cham ny le Turc ; font leurs demeures dans Budais, qui est vne plaine entre la bouche du Nieper & celle du Danube, où ils estoient de mon temps bien vingt mil refugiez, ou banis : ces Peuples sont plus vaillans que ceux du Crime, plus aguerris, estans tous les iours dans les occasions. Ils sont aussi mieux montez que les autres, dans ces plaines qui sont compriſes entre le Budziak & l'Vcranie ; Il y a ordinairement huit à dix mil Tartares, seperez en trouppes de mil chacune, esloignées les vnes des autres de dix à douze lieuës pour chercher leur fortune, & ne se point nuire les vnes aux autres. Il est difficile de les éuiter pour le peril qu'il y a à trauerser ces campagnes : Les Cosaques les voulant passer, vont en Tabor, c'est à dire, qu'ils cheminent au milieu de leurs Chariots, mettant huit ou dix Chariots de front, & autant sur le derriere & eux au milieu, auec des fuzils & demi-picques, & des faulx enmanchées de long, & les mieux montez autour de leurs taborts, auec sentinelles auancées d'vn quart de lieuë, à la teste, à la queuë, & aussi sur chacune aisle pour descouurir de plus loin ; & s'ils voient les Tartares ils donnent signal, lors le Tabort s'arreste : Si les Tartares sont descouuerts, les Cosaques les battent : mais aussi si les Cosaques sont descouuerts les premiers, les Tartares les surprenant, les attaquent dans leurs taborts : Enfin celuy qui descouure le premier a touſiours l'aduantage. Ie les ay rencontrez plusieurs fois : cinq cens Tartares nous vindrent charger en queuë dans nostre Tabort, & bien que ie ne fusse accompagné que de cinquante à soixante Cosaques, ils ne nous peurent rien faire, & aussi nous ne peûmes rien gagner sur eux, car ils n'approchoient pas de nous à la portée de nos armes : mais apres auoir fait plusieurs feintes de nous attaquer, & de nous enuoyer des nuës de fleches sur la teste, car ils tirent par arcade, bien le double de la portée de nos armes, ils se retirent, se cachent, afin de surprendre quelqu'autre trouppe.

Ces campagnes sont couuertes d'herbes espaisses de deux pieds de hauteur, pour empescher que l'on ne les puisse reconnoistre à l'estrac ou piste, qu'ils laisseroient s'ils cheminoient en corps : ils se diuisent en petites trouppes, de dix Cheuaux, & marchent au grand trot ; tellement que l'herbe qu'ils ont foüillée se releue du iour à l'autre, se rendent ainsi au rendez-vous. Si les

Polonois ou Cosaques les descouurent ils montent à Cheual, les Tartares ne les attendent gueres s'ils ne sont de beaucoup plus forts, lors mesme qu'ils le sont, ils ne les attendent point de pied ferme : ils s'esparpilleront comme Mouches, c'est à qui fuïra de son costé, & tirent en retraitte auec l'arc, à bride abbatuë, si dextrement qu'ils ne manquent point de soixante à cent pas d'attrapper leur homme : les Polonois ne les peuuent poursuiure, car leurs Cheuaux ne sont pas de si longue haleine que les leur : Les Tartares se rassemblent de nouueau à vn quart de lieuë de là, & recommencent à faire leur décharge de front sur les Polonois ; & puis quand on les enfonce ils s'esparpillent de nouueau & tirent touſiours en retraitte sur la gauche, car sur la droite ils ne peuuent, & ainsi fatiguent tant les Polonois qu'ils les contraignent de se retirer. Lors que l'Armée veut passer le Boristene, qui est la plus grande riuiere de ce pays ; ils cherchent des lieux où les riues soient accessibles de part & d'autre, cependant chacun d'eux fait prouision de jong ou roseaux, & en fait des petits fagots longs chacuns de trois pieds, & gros de dix à douze poulces, esloignez l'vn de l'autre d'vn pied auec trois bastons mis de trauers au dessus bien liez, & au dessous vn de coin en coin aussi bien lié, qu'ils attachent à la queuë de leurs Cheuaux, puis le Tartare met la selle de son Cheual sur son flottant, se despoüille, met ses hardes sur sa selle, son Arc, flesches & sabre, le tout bien lié & attaché ensemble, puis tout nud, vn foüet en sa main entre en la riuiere, chasse son Cheual la bride sur le col, laquelle il tient toutesfois d'vne main, & tantost de l'autre auec le crin du col, & ainsi faisant aduancer son Cheual le fait nager, & nage aussi touſiours d'vne main, & de l'autre tient le crin & la bride qu'il ne laſche iamais, & conduit ainsi son Cheual, le fait aduancer auec son foüet, tant qu'il ait passé & trauersé la riuiere : quand son Cheual prend pied à l'autre riuage, & qu'il n'a plus d'eau que iusques au ventre, il l'arreste & destache son flottant de la queuë de son Cheual qu'il porte à terre, & à mesme temps qu'vn passe, tous les autres passent aussi : car ils font bien vn front de demie lieuë le long de la riuiere, tout le bestail passe de mesme.

Le Gentilhomme Polonois dit, qu'il leur a veu conduire leurs Cheuaux dans ces rencontres jettent de la main de l'eau aux yeux, les faisans ainsi tourner du costé opposé.

RELATION
DE LA COLCHIDE, OV MENGRELLIE.

PAR LE P. ARCHANGE LAMBERTI,
Missionnaire de la Congregation de la Propagation de la Foy.

CE pays que les anciens ont appellé Colchide est nommé Odisci par ceux qui l'habitent maintenant, & Mengrellie par les autres ; La Mengrellie au Leuant est bornée par le Royaume d'Imereti, autrement Basaciaciuch, & au Nort par les Abcasses. La riuiere du Fase que ceux du pays appellent Rione, les separe du pays d'Imereti, & de Guriel, & le fleuue Coddors, qui ie croy estre le Corax des anciens, les separe des Abcasses ; Au Ponant elle a pour bornes le Pont Euxin, & le Mont Caucase entre le Leuant & le Septentrion.

Ammiam Marcellin croit que ces Peuples tirent leur origine des Ægiptiens, fondé peut estre sur le rapport de Diodore Sicilien, qui dit, que le Roy Sesostris ayant subjugué la Schytie, laissa sur les bords de la Palus Mœotide vne Colonie d'Ægiptiens, qui obseruoient encore de son temps la Circoncision, & semoient beaucoup de Lin comme les Ægiptiens. Pour moy i'y adjousteray cette conuenance, qu'ils sont comme eux attachez à l'interpretation des songes, tout leur entretien du matin estant des songes qu'ils ont eu en la nuict.

Des Princes qui regnent maintenant dans la Colchide.

Le Chesilpes ou Roy Dadian est le plus puissant des Princes de ces quartiers. Chesilpes signifie Roy, Dadian est le nom de sa race, elle ne vient point des Rois de Georgie, mais d'vn de leurs Ministres, qui vsurpa la partie de cét Estat dont il estoit Eristaue ou Gouuerneur ; les anciens Roys de Georgie faisoient residence dans la Ville de Cottatis, & gouuernoient leurs autres Estats par ces Eristaues. Le plus consideré de tous estoit l'Eristaue d'Odisci ou Colchide, nommé Dadian. Vn de ces Roys de Georgie, qui tenoient alors tout le pays qui est entre la mer Caspiene, & le Pont Euxin iusques à Tauris & Arzeram, & du costé du Nort iusques à Caffa, diuisa ses Estats entre plusieurs Enfans qu'il auoit, ne retenant pour luy que les Prouinces de Basciaciùch, d'Odisci, de Samsche & de Guriel : lesquelles il laissa mesme gouuerner à ses Eristaues.

Le Turc d'vn costé profitant de sa foiblesse, luy prit la Ville de Teflis à huit iournées de Arzerun, le Persan luy enuahit Tauris & toute cette partie de son Royaume, qui est entre Tauris & Gagueti ; cét Estat estant écorné de la sorte, les Eristaues, ou Gouuerneurs des autres Prouinces, se trouuerent quasi aussi puissans que luy, & ne songerent plus qu'aux occasions de se rendre Maistres absous de la partie de l'Estat, dont ils estoient les Gouuerneurs. Vn iour que tous ses Gouuerneurs estoient à sa table, l'Eschanson presenta à boire au Roy sur la fin du disné, & aux autres grands du pays ensuite, selon la coustume, qui veut aussi que tous

ceux ausquels le Coupier en presente, luy fassent apres quelque regale selon leur condition; apres le Roy, on presenta le verre à Dadian, lequel auparauant que de faire son present, demanda à Artabeg, vn de ceux qui estoient aupres luy & qui passoit pour le plus magnifique & le plus liberal de cette Cour, quel present il auoit resolu de faire au Coupier: Artabeg luy dit qu'il luy donneroit cent escus d'Or, & Dadian regla son present là-dessus. On presente ensuitte le verre à Artabeg, qui promit à cét Officier, non pas cent escus, mais mille; Dadian s'en offence & sans auoir esgard au respect qu'il deuoit à son Prince, se jette sur Artabeg & luy couppe la barbe auec son Poignard: Artabeg ne pût pas s'en ressentir par respect qu'il portoit au Roy, & le Roy mesme n'osa pas entreprendre de punir l'insolence de Dadian, qui estoit presque aussi puissant que luy dans ses Estats. Mais quelque temps apres Dadian ayant suiuy vn Cerf iusques sur les terres du Gouuernement d'Artabeg, les gens d'Artabeg, qui le trouuerent separé de la trouppe, le prirent & le menerent à leur Maistre, qui le fit mettre dans vn Cachot; on crut que Dadian estoit tombé dans quelque precipice, & on le pleura comme mort. Apres auoir esté quelque temps dans cette prison, Artabeg le vint trouuer, & dans les autres conuersations qu'ils eurent ensemble, Dadian luy fait confidence de la pensée qu'il auoit euë de se rendre Maistre de son Gouuernement, & luy representa la facilité qu'il auroit à faire la mesme chose. Artabeg luy fait la mesme confidence, luy dit qu'il auoit eu le mesme dessein: ils concertent ensemble les moyens d'y reüssir, & les Peuples de leurs Gouuernemens, qui estoient accoustumez à leur obeïr, n'eurent point de peine à reconnoistre pour Roys, ceux qui en auoient dez-ja la puissance, sous le tiltre d'Eristaues. Le Roy même fut obligé, pour n'hazarder pas le reste de son Estat, de receuoir ses Ministres pour ses Compagnons, iusques-là que ses successeurs ont fait des alliances auec eux, mais ces alliances n'ont pas empesché depuis, qu'ils n'ayent fait souuent la guerre au Roy d'Imereti.

Le Prince qui regne aujourd'huy dans la Mingrellie, se nomme Leuan Dadian & est le cinquiesme Roy de Sarace & Fils de ce Prince Munacchiar, qui estant vn iour à la Chasse heurta si rudement contre vn Caualier, que son Cheual s'estant renuersé, il y perdit la vie. Le Prince d'aujourd'huy estoit alors fort jeune, & vn de ses Oncles du costé de son pere, nommé George Lipardian, gouuerna durant son bas aage. Il espousa depuis la fille d'vn Prince des Abcasses de la famille de Sciarapsia, fort aimée de ces Peuples. Lipardian, quoyque fort aagé, se maria aussi & prit vne jeune Dame nommée Dareggian de la Maison de Ciladze: Cette Princesse prenoit plus de plaisir à la conuersation de Dadian qui estoit de son aage, qu'en celle de Lipardian son mary, & cependant que Dadian ne songeoit qu'à se satisfaire dans la passion qu'il auoit pour elle; son premier Ministre ou Vuisir nommé Paponia l'insinua dans l'esprit de la Reine auec vn si grand éclat dans tout le pays, que Dadian la repudia, conformément aux loix de l'Eglise Grecque, & luy ayant fait couper le nez, la remena à la teste d'vne Armée iusques sur les terres de son Pere. Pour son Ministre il se contenta de le tenir en prison & de le mettre entre les mains du Prince de Guriel son Cousin. Dadian plus amoureux que iamais de la femme de son Oncle, l'enleua de sa Maison, & la fait reconnoistre de tous ses sujets pour Dalboda ou Reine. Cependant que dans le Palais de Dadian on celebroit, auec toutes sortes de réjoüissances, ces nopces incestueuses, Lipardian fit faire chez luy les funerailles de sa femme, comme si elle fut morte; il s'habilla de deüil auec toute sa Cour, & la pleura quarante iours, selon la coustume du pays. Chacun prend party dans cette querelle, & Lipardian se trouua suiuy de forces tres-considerables: mais ayant esté empoisonné dans ces preparatifs, sa femme demeura Reine, & le pays auroit esté en repos, si ce Vuisir que ie viens de dire, pour se mettre à couuert de la vengeance de Dadian, n'eut porté le Prince de Guriel à luy faire la guerre, & n'eust traitté vne ligue entre luy, les Abcasses & le

& le Prince de Basciaciuck ; le dessein des ligues estoit de faire mourir Dadian & mettre en sa place vn de ses Freres nommé Ioseph. On pratiqua, pour executer la conjuration, vn de ces Abcas, qui donna vn iour vn coup de Lance par derriere à Dadian lorsqu'il estoit appuyé contre vne Balustrade. L'assassin s'enfuit, & l'on n'en a iamais entendu parler depuis. On arresta vn des Officiers qui estoit derriere le Prince dans le temps que le coup luy fut donné, il confessa la conjuration. Le Visir fut estranglé & son corps diuisé en plusieurs pieces, fut mis dans vn Canon chargé, & le feu y ayant esté mis, fut ainsi brisé en mille pieces. Il fit creuer les yeux à son Frere, que les Conjurés vouloient mettre en sa place, & ne luy laissa qu'autant de reuenu qu'il en falloit pour suruiure à son mal-heur & à son crime. Il prit prisonnier le Prince de Guriel, luy fit creuer les yeux, luy osta sa femme, son fils, & donna ses Estats au Patriarche son Oncle, nommé Malachia : Guriel fut ainsi puny non seulement de ce crime, mais aussi de la Scelerateſſe auec laquelle il auoit fait mourir son propre pere. La tradition du pays veut que Dadian ait fait aussi mourir en ce temps-là les enfans qu'il auoit eu de sa premiere femme, porté à cela par le conseil de la nouuelle Reine, qui vouloit mettre les siens en leur place. Dadian fait apres la guerre aux Abcasses, qui durant le temps de ces troubles auoient fait des courses dans son pays pour vanger l'affront fait à sa premiere femme fille de leur Prince. Il subjuga ces Peuples, & comme il ne pouuoit tirer d'eux aucun tribut d'or ny d'argent, il se contenta d'vne certaine quantité de Chiens de Chasse & de Faucons, qui est ce qu'il y a de plus rare dans leur pays. Dadian estant venu ainsi about de la guerre ciuille, tourna toutes ses pensées à se rendre Maistre d'Imereti, dont le Prince a esté autrefois son Souuerain : il luy fait la guerre, & quoiqu'il n'ait pas encore pû s'en rendre entierement Maistre, à cause que ce Prince a vne retraitte asseurée dans le Chasteau de Cottatis, qu'il n'a pas pû forcer iusques à cette heure, il a neantmoins tellement ruiné ses Estats qu'il sera toûjours plus puissant que luy.

Qualitez du Prince qui y regne maintenant.

Le Prince qui regne maintenant a de grandes qualitez, & s'il auoit esté nourry dans vn pays plus ciuil auroit esté vn des plus grands Princes de son siecle ; il est fort esloigné de toutes les debauches de bouche ausquelles ceux de son pays sont fort sujets, quitte même souuent le manger pour ses affaires & pour la chasse, infatigable au reste dans les occasions de la guerre, prompt, secret, braue, aimant ses sujets, les secourât en toutes leurs necessitez ; l'on ne parle plus dans ses Estats des violences qu'on y faisoit autrefois, & tout le monde y vit dans vne grande quietude ; il se gouuerne fort sagement auec les Turcs, & Sultan Murat, au temps de la guerre qu'il faisoit au Persan luy ayant enuoyé dire qu'il le vint trouuer au Siege de Keruan, il respondit que luy ny ses Ancestres ne s'estoient jamais engagez à le suiure, & que le tribut qu'il luy payoit estoit volontaire : l'autre addresse dont il se sert auprés d'eux est de leur faire croire que la Mengrellie est le plus mauuais pays du monde. Quand il reçoit des Ambassadeurs de Constantinople, il enuoye des gens sur la frontiere de ses Estats qui se chargent de leur conduite, & les font passer par des rochers, de grands bois, de mauuais chemins, & aux passages des riuieres choisissent tousiours les Gués les plus mauuais ; la nuit on les fait loger dans de pauures Cabanes, où pour tout regale ils n'ont qu'vn peu de paille & de fromage. Quand ces Ambassadeurs sont conduits à son Audiance, il les reçoit au pied de quelque Arbre, assis sur vn vieux tapis ; mal habillé, accompagné d'vn grand Cortége, mais de gens tout mal vestus. Au sortir de l'audiance on loge l'Ambassadeur dans vne mauuaise maison, où à peine il peut estre à couuert, & on le traitte si mal que lorsqu'il est à Constantinople, il parle de ce pays comme du plus disgracié pays du monde. Il fit creuer les yeux, il n'y a pas long-temps, à vn de ses Ministres, qui machinoit de faire soulleuer ses sujets ; il a attiré dans ses Estats des Iuifs & Armeniens, & par leur voye le commerce. La monnoye y a maintenant cours ; il tire beaucoup de profit de celle qu'il y fait battre : fait venir des Ar-

tisans de tous costez, & pour les y arrester il les marie & leur donne quelque establissement. Il fait aussi tous les iours de grands dons aux Eglises & aux Ecclesiastiques, & il n'y manque que de bons Architectes pour bastir de grandes Eglises, car de luy mesme il y seroit fort porté.

Diuers estats de ceux du pays.

Les Mengrelliens sont diuisez en Seigneurs Gentil-hommes, Saccurs ou riches personnes, & gens du peuple, qu'ils nomment Moinali. Les gentil-hommes qui ont quelque titre s'appellent Ginasca, les autres Ginandi. Il n'y a que les Ginasca qui puissent auoir des Gentil-hommes à leur seruice. Les Gentils-hommes ordinaires ou Ginâdi se seruẽt des Saccurs & des Moinalli; il n'y a point de Noblesse considerée que celle-là: le Prince mesme prend souuent alliance dans leur Maison: personne ne peut s'auancer au de-là du rang dans lequel la fortune l'a fait naistre: celuy qui est né dans la derniere classe du peuple, n'en sçauroit sortir quand il seroit le plus riche homme de tout le pays. Les Ginasca ou Seigneurs ont les mesmes Officiers que le Prince, mais non pas en pareil nombre. Les Saccurs seruent les Gentil-hommes, leur font la Cour, les suiuent à cheual dans leurs voyages & à la guerre, & dans leurs autres besoins. Enfin les derniers du peuple leur portent du bois, les suiuent à pied & portent leurs hardes sur leurs espaules lorsqu'ils voyagent. Outre ces couruées ils les doiuent encore traitter, qui deux, qui trois fois l'année selon la quantité des terres qu'ils tiennent de luy: les plus riches doiuent vne Vache de reconnoissance auec vne Charette chargée de Millet, de pain, de vin, & de volaille. Outre cela ils doiuent loger tous les Estrangers que les Gentils-hommes leur enuoient, & les receuoir eux-mesmes chez eux toutes les fois que l'enuie les prend d'y aller. Ils sont luges souuerains de la vie & de la mort de leurs sujets. Quand vne famille est esteinte, ils heritent de ses biens, & souuent quand elle est reduitte à vne seule personne, ils la vendent au Turc pour en profiter; ainsi leurs plus grandes richesses consistent à auoir beaucoup de Vassaux, c'est sur ce pied-là qu'on iuge de leurs puissances, & ceux-là sont estimez les plus riches de tous, qui ont tant de vassaux qu'ils leur fournissent tous les iours tout ce qui est necessaire pour l'entretien de leur maison.

Maisons, Bastimens.

Leurs maisons ordinaires ne sont point diuisées par appartemens; elles cõsistent en vne grande Salle, dans laquelle maistres, valets, hommes & femmes viuent ensemble sans estre separez l'vn de l'autre. Il y a touſiours du feu l'hyuer au milieu de la Sale, & la muraille estant de bois & le toict de paille, il n'y a personne qui se puisse asseurer que sa maison doiue durer tout vn iour; le feu les reduit quelquefois en cendre en vn moment, ou le vent les découure. Ces Sales sont enfumées & obscures, car elles n'ont point d'autre iour que celuy qu'elles tirent de la porte. Ils ont les plus beaux payſages du monde, & quittent sans regret ces Maisons, d'vne architecture si facile, toutes les fois qu'ils veulent changer de Poste. L'Hyuer ils se mettent dans les bois, qui les couurent du vent, & où ils ont le plaisir de la chasse. L'Esté ils cherchent leurs demeures sur les collines: & dans les moyennes saisons ils choisissent des lieux où ils puissẽt ioüir des plaisirs de l'vne & de l'autre des deux saisons; mais ils s'esloignent touſiours des bords de la mer à cause du mauuais air de ces lieux, & de la crainte des Pirates. Le Prince a plus de cinquante Palais, entre lesquels celuy de Zugdidi est le plus beau: il est basty d'vne fort belle pierre, les dedans en sont ornez à la Persanne; ils ont tous ordinairement deuant leurs maisons vn pré fermé d'vn fossé & d'vne haye; ils y plantent pour auoir de l'ombre des arbres, dont les branches font la figure d'vne pomme de pin. A l'entour de ce pré, ils dressent des chaumieres auec quelque distance l'vne de l'autre, de peur que le feu ne les brûle toutes en mesme temps. Celle qui est la plus proche de l'entrée du pré, se nomme Ochos, où ils reçoiuent les Estrangers. Apres suiuent les autres, qui sont destinez ou pour celliers, ou pour garderobbes, & celles-là sont plus fortes que les autres, & faites en forme de tour. Le premier

planché en eſt enleué de terre; car autrement on y pourroit entrer creuſant au deſſous des murailles, outre que l'humidité gaſteroit les meubles : Toutes ces chaumieres ſont diſpoſées de la ſorte à l'étour de la haye qui ferme le pré, dans les maiſons des Gentils-hommes, l'on baſtit vne Chapelle au milieu du pré, pour n'eſtre point obligez d'aller chercher la Meſſe plus loin. On ne ſçauroit croire combien d'auantages ils tirent de cette maniere d'habitations ainſi éloignées les vnes des autres, y trouuant en meſme temps la liberté de la vie de la campagne, & les commoditez du ſejour de la Ville.

Habits.

Ce Peuple cy eſt ſi pauure qu'il eſt reduit à vn lambeau de drap de laine, qui leur deſcend depuis la ceinture iuſques ſur le genoüil ; les perſonnes de condition ſ'habillent d'eſtoffes eſtrangeres, mais à leur ceinture de cuir qu'ils portent couuerte de plaques d'argent, ils attachent, outre l'eſpée, toutes les choſes qui peuuent eſtre neceſſaires dans vn voyage, vn Couteau, la pierre pour l'eſguiſer, vne eſguillette de cuir large de trois doigs & longue de demie aulne, vn fuſil pour allumer du feu, vne petite bourſe pleine de ſel, vne autre pleine de poivre & d'autres eſpices, vne alaiſne, du fil, vne aiguille, & iuſques à vne petite bougie de cire. Leurs chemiſes ſont trauaillées auec de l'or à l'endroit du col, & par en bas : & afin que l'on voye cette brauerie, ils la tirent hors de leurs chauſſes, & la veſte qu'ils portent deſſus eſt plus courte que la chemiſe. Pendant les grands froids ils mettent vne eſpece de iuſt'au-corps doublé de fourrures, leurs bonnets ſont en pointe, ils trouuoient l'vſage de nos chappeaux fort commode, mais comme il n'y auoit perſonne dans le pays qui les pût imiter, ils en firent auec de l'oſier, couuert de toile cirée ; d'autres les faiſoient de drap auec vn carton dedans, il y en euſt meſme qui en firent de menuſerie, mais tous mettoient ces chappeaux ſur leurs bonnets, & ne ſ'en ſeruoient qu'en temps de pluye, ou contre l'ardeur du Soleil.

Leur nourriture.

La pauureté du pays pluſtoſt que leur vertu & leur abſtinence, a banny toutes ſortes de luxes de leurs feſtins, cela n'empeſche pas qu'ils ne faſſent excez du peu qu'ils ont : pour regale les iours de Feſtes, ils pillent du Millet dans vn Mortier, en oſtent l'eſcorce, le lauent, le cuiſent, & l'ayant reduit en conſiſtance de paſte molle, le ſeruent ſur vne pelle à leur conuiez ; cette paſte leur tient lieu de pain, dont l'vſage eſt rare parmy eux : ils ne ſe ſeruent point de ſieges, & ſi l'on ſert vne planche de bois ou table deuant eux, elle fait auſſi le ſeruice de plat, car on jette deſſus la viande, & quand ils ont à ſeruir quelque choſe de liquide, ils font vn trou dans la paſte du Millet, & la mettent dans cette cauité ; au lieu de table on eſtend deuant le Prince vn cuir qui a trente ou quarante palmes de long, ſi graiſſeux & ſi ſale qu'il degouſte ceux qui le voyent. Dans les grands repas l'on fait roſtir des Bœufs, des Porcs & des Moutons entiers, ils les ſeruent ſur des Ciuieres : pour la volaille, apres qu'elle eſt cuitte, ils la portent toute embrochée à l'entrée du lieu où on la doit manger, & arrangent ces broches comme le ſeroient les armes d'vn corps de garde ; on ſert premierement le gomo ou millet ; celuy qui en a le ſoin court d'vn bout de la table à l'autre auec vne pelle, & en ſert à chacun : ils donnent apres aux plus honneſtes gens, de la paſte de gomo ou millet plus fine, auec vne petite pallette, cependant que le Cuiſinier met le roſty en pieces. On ſert touſiours à la perſonne la plus conſiderable l'eſpaule. Pour faire leur brindis lorſque le Coupier leur preſente la taſſe, ils le prient de la preſenter à celuy auquel ils le font, qui l'approche de ſes levres, en gouſte vn peu, & apres auoir nettoyé l'endroit où il a porté la levre, la renuoye à celuy qui luy a fait le brindis, qui la boit tout entiere. Ils ont en grande eſtime ceux qui boiuent beaucoup ſans ſ'enyurer. Ils auoient vn homme dans le pays, ſi renommé par cette vertu, que Sephy Roy de Perſe le demanda au Prince Dadian : il fut en Perſe, & ſ'eſtant eſprouué pluſieurs fois auec les plus braues du pays, il en remporta touſiours la victoire & le prix de ces combats. Le Roy meſme voulut vn iour meſurer

Leurs débauches.

ſes forces auec luy, & beut, ce diſent-ils, auec tel excez qu'il en mourut, & Scedan Cilazé ce fameux beuueur retourna en grand triomphe & fort riche en ſon pays.

Agriculture. Tous les Mengrelliens ſ'appliquent à l'agriculture, auec d'autant plus de raiſon qu'on ne leur apporte point de grain d'ailleurs : la plus grande fatigue apres que le grain eſt ſemé, eſt de le ſerfoüer, pour empeſcher que l'herbe ne l'eſtouffe; elle y croit en grande abõdance à cauſe de l'humidité du pays. Toute la cãpagne eſt plaine dans ce temps-là de gens qui trauaillent, la fatigue en eſt grande à cauſe de la chaleur, mais ils la rendent moins faſcheuſe par la bonne chere qu'ils font à ces gens de trauail & par de certaines chanſons qu'ils chantent & qu'ils les tiennent de belle humeur ; outre que l'air en eſt accommodé au trauail & comme dans la danſe les pas ſ'accordent à la cadance, auſſi dans ces chanſons leurs airs ſ'accommodent aux coups qu'ils donnent ; dans vne trouppe de quarante hommes l'on en choiſit deux qui battent cette Muſique ruſtique, & afin que les battuës ſoient plus courtes, & qu'ainſi le trauail ſauance d'auantage ; ces Maiſtres de Muſique ont double pitance le trauail de la iournée eſtant finy, ils marchent en files touſiours chantant vers la maiſon de celuy qui les employe, où on leur fait vn grand repas, on leur donne du vin, & afin de n'en pas manquer en ce temps-là, ils conſacrent au temps de la vendange quelque tonneau de leur meilleur vin à S. George, luy promettant de n'y point toucher qu'au temps de la Feſte de Saint Pierre & de Saint Paul, qui eſt le temps de ce trauail ; perſonne n'oſeroit y toucher, leurs Preſtres leurs ayans fait croire qu'il y va de la vie à rompre ce ſerment, & ce iour eſtant venu, ils menent vn de leur Preſtre dans leur cellier, lequel eſtant veſtu de ſes habits Sacerdotaux, recite quelques Oraiſons ſur ce vin, perce le tonneau & en enuoye vne bouteille à l'Egliſe de Saint George. La terre, comme i'ay dit, eſt fort humide, les pluyes feroient ſouuent verſer le bled, ſi elle eſtoit en labour, ainſi ils ſement quelquesfois ſur la terre ainſi trempée ſans la labourer, ce qui leur reüſſit : Entr'autres herbages ils ont beaucoup de Choux, i'en ay veu dont le tronc peſoit bien dix liures, ils les gardent ainſi pour le Careſme, ils leur font boüillir vn boüillon, puis ils les mettent auec du Sel dans vn Muid où il y a eu du vin, ils y adjouſtent des herbes de bonne odeur, jettent de l'eau deſſus, qui en moins d'vn mois deuient auſſi forte que du vinaigre ; les pauures gens n'ont point de nourriture plus ordinaire que celle-là.

Chaſſe. Comme ces Peuples paſſent toute leur vie à la campagne, auſſi n'ont-ils point d'exercice plus ordinaire que la chaſſe, tout le monde en prend le plaiſir : & c'eſt vn prouerbe dans le pays, que la felicité des hommes conſiſte à auoir vn Cheual, vn bon Chien & vn excellent Faucon. Au lieu de tournois le Prince fait des Chaſſes ſolemnelles, où tous les Grands du pays ſont inuitez, mais celle que Dadian aime le plus, ſe fait au temps du rut des Cerfs, ils entrent dans le plus fort des bois au lieu où ils les entendent & les tirent à coups de Fleches : dans le temps qu'il portoit le deüil de ſa femme, & que la bien-ſeance l'empeſchoit de prendre ce plaiſir ; il alloit aux lieux où il pouuoit entendre le bruit que font les Cerfs, dans ce temps-là ſe conſoler par cette muſique, de la contrainte qu'il ſouffroit.

Leur maniere d'enterrer les morts. Quand vn de leurs parents ou amis eſt à l'agonie, par vne charité barbare, ils luy oſtent le cheuet de deſſous la teſte, & tout ce qui la peut ſouſtenir, & la laiſſant pendre de la ſorte, le malade eſt promptement eſtouffé : alors tout le monde de la maiſon ſe deſchire le viſage, ſ'arrache les cheueux, & cette crierie ſans ordre eſtant finie, ils ſe preparent en cette ſorte à le pleurer plus regulierement ; les parens, ceux meſmes de la premiere condition, oſtent leurs habits, paroiſſent nuds iuſquà la ceinture. La trouppe ſe diuiſe en deux chœurs, qui ſe repondent l'vn à l'autre repetant pluſieurs fois Ohi Ohi ; durant le temps du deüil, qui dure quelquefois iuſqu'à trois ans, leurs perſonnes & toute leur maiſon portent les marques de leur triſteſſe : l'Eueſque dit vne Meſſe ſolemnelle

pour le deffunt, & tire grand profit de ces Messes; elles luy valent ordinairement plus de cinq cens escus: & comme le Roy profite de la dépoüille des Eueſques quand ils meurent, ſon intereſt fait qu'il tient la main à entretenir cette couſtume. Apres la Meſſe on fait vn feſtin à l'Eueſque, & on donne de belles veſtes à tous les Eccleſiaſtiques qui y ont aſſiſté. La plus grande deſpenſe que font ces Peuples, ſe fait dans ces occaſions, car elle paſſe plus loin, l'on inuite le Prince à venir pleurer le deffunt: l'on met ſous vn Pauillon ſes Chiens, ſous vn autre ſon Cheual, pour ſon eſpée on en dreſſe vn troiſieſme, & ainſi des autres choſes dont il ſ'eſt ſeruy. Le Prince ayant le corps nud iuſqu'à la ceinture, & les pieds nuds, ſe met à genoux ſous chacun de ces Pauillons, ſe donne quelques coups par le viſage, pleure, fait ſes oraiſons, & à la fin trouue vn grand feſtin à la maiſon de celuy qui l'a inuité, & vn preſent pour finir cette feſte. Le lendemain de Paſques, eſt leur iour des Treſpaſſez, ils portent à manger ſur la tombe des morts, ils y mettent vne cage couuerte de fleurs auec des cierges allumez; le Preſtre benit les viandes, qu'ils portent en ſuite à l'ombre de grands Arbres qui ſont deuant l'Egliſe, chaque famille ayant le ſien, ils paſſent le reſte de la iournée à ſe preſenter les vns aux autres ce qu'ils ont de meilleur, croyant que la chere, auec laquelle ils ſe regalent de la ſorte, eſt fort meritoire, & tient lieu de ſuffrages pour les ames de leurs parens morts.

Punition des Criminels.

Ces Peuples ſont fort cruels, & ceux du pays qui ont de l'authorité, ſ'en ſeruent ſans aucune humanité contre leurs ſujets. Ie me ſouuiens qu'vn de ces Seigneurs, qui auoit vn priſonnier qui luy ſeruoit de Tailleur, luy fit couper vn des pieds, de peur, diſoit-il, qu'il ne ſ'enfuit. Entre tous les chaſtimens dont ils puniſſent les Criminels, ils tiennent que d'oſter la veuë à vn homme, eſt vn des plus grands: ils le font de cette ſorte. On plante quatre pieux en terre, l'on y attache le Criminel par les pieds & par les mains, en ſorte qu'il ne puiſſe faire aucun mouuement: ils ont deux petits laſtres ou plaques de fer de la grandeur d'vn ſol, attachées au bout de deux ferremens qui s'vniſſent en vn manche de bois: ils les font rougir au feu, & les appuyans ſur les yeux du Criminel, ils luy oſtent ainſi la veuë auec vne douleur extrême, qui paroiſt aſſez dans ſes effets, car tout le viſage & la poitrine leur enfle, ils ſont trois ou quatre iours ſans pouuoir manger; quand ils coupent le poing aux Criminels, ils le font auec vn fer rougy, diſant que cela empeſche le ſang de ſortir des veines, & oſtent auec vn baſton la moüelle des os, depeur, adjouſtent-ils, qu'elle ne pourriſſe. Lorſque le crime eſt leger, que le Volleur a eſté ſurpris, par exemple, en prenant quelque Vache, il en eſt quitte pour payer quinze fois la valleur de la choſe vollée, dont le Roy a vn tiers, l'autre la Iuſtice, & le reſte celuy qui a eſté volé. Si le crime n'eſt pas aueré, on met vne Croix au fonds d'vne chaudiere pleine d'eau, on la fait boüillir en faiſant vn grand feu deſſous, y employant du bois de ſerment: l'accuſé eſt obligé de mettre le bras dedans & d'en retirer la Croix, au ſortir on luy met le bras dans vn ſac, on le lie, on le cachete, & trois iours apres on le deſcouure; ſ'il n'y paroiſt point de marque de bruſlure, il eſt declaré innocent. Quand les preuues ſont moins fortes & les crimes de moindre conſequence, on les fait iurer ſur les images de leurs Saints, mais il eſt ordinaire de manquer à ces ſerments: & quand ils ſçauent ſur quel Saint on les doit faire iurer, ils vont auparauant deuant cette Image, luy confeſſent leur crime, & l'aduertiſſent que le lendemain ils diront tout le contraire de ce qu'ils ont confeſſé; qu'ils ne ſ'en faſchent point, qu'ils leur ſacrifieront vn Mouton par exemple. C'eſt pourquoy ceux qui ſont reduits à ſ'en rapporter à leur ſerment, ſe gardent bien de leur dire ſur quelle Image ils ont deſſein de les faire iurer.

Maniere d'aueret les Crimes.

On fait quelquefois combattre enſemble ceux ſur leſquels tõbe le ſoupçon d'vn crime, ils courent la lance en arreſt l'vn contre l'autre, & celuy qui eſt bleſſé le premier eſt puny comme coupable. Les veufues qui ſe remarient, ſi elles ſont

grosses de leur premier mary, ne font point de scrupule d'enseuelir tous vifs les enfans qui en viennent : ce qui est encore ordinaire aux pauures gens, lorsqu'ils ne se croient pas assez riches pour les nourrir. Ie representay au Prince l'horreur de cette action, sa response fut qu'il n'y sçauoit point de remede, & qu'il ne pouuoit pas tenir registre des femmes qui accouchoient dans ses Estats.

Du costé de la terre, la Mengrellie est fermée du Mont Caucase, & la ferocité des peuples qui l'habitent empesche que les prisonniers ne puissent sortir de ce costé-là. Le Pont Euxin le ferme d'vn autre, & les riuieres du Phase & du Corax, qui ne sont pas guayables, rendent des autres costez la sortie du pays fort difficile : ainsi les Esclaues ou Prisonniers n'en peuuent quasi sortir, & ils se contentent, mesme d'obliger les Personnes d'Estat de porter vne grosse chaisne.

Les Mengrelliens n'ont point de loix escrites, & la Iustice ne laisse pas d'y estre mieux administrée, car par tout où il y a des loix, chacun tasche de les expliquer à son aduantage : le sens commun est la loy de ces Peuples ; dans les affaires qui ne sont pas de grande discussion c'est le Prince qui en est le Iuge, qui les decide à table, à la chasse, & par tout où il se trouue ; les plus difficiles se terminent de la maniere suiuante. Les parties choisissent chacune vn Iuge, entre les mains de qui ils compromettent de leurs interests, & les Iuges prennent vn Rapporteur : on s'assemble à la campagne, le plus souuent à l'ombre d'vn grand Arbre ; le demandeur paroist le premier, expose sa demande & ses moyens, apres auoir acheué il se retire & laisse la place à sa partie, à laquelle le Rapporteur expose ses pretentions ; le deffendeur fait sa response auec la mesme liberté : l'on fait reuenir le demandeur, qui s'estoit esloigné, & le Rapporteur luy communique la response & la deffense qu'on a fait à ses demandes, & n'ayant plus rien à dire ny l'vn ny l'autre, les Iuges prononcent. Cette maniere de iuger meriteroit d'estre pratiquée par des Nations plus ciuiles, aussi bien qu'vne autre coustume qu'ils ont dans leurs affaires, de ne s'addresser iamais directement à la personne à qui ils ont quelque chose à demander, mais se seruir tousiours de l'entremise d'vn de leurs amis communs : car il s'en termine tousiours de la sorte, là où l'aigreur auec laquelle l'on fait ailleurs ses demandes en fait naistre de nouuelles.

Leur Iustice en causes ciuiles.

Toute la difficulté du traitté de leurs mariages, se reduit aux presens qu'on est obligé de faire aux parens de la femme. De mon temps on traitta le mariage du Prince d'Odisci auec vne Fille du Prince de Circasses nommé Casciach Mepe : le Prince demandoit pour sa Fille cent Esclaues chargez de toutes sortes de draps & de tapis, cent Vaches, cent Bœufs & cent Cheuaux. Quand le futur espoux va voir sa Maistresse il est obligé d'y faire porter du vin & quelque bœuf, les Parens en font bonne chere ; le iour des nopces, si l'Eueſque ou le Curé ne se trouue point pour les celebrer, ils vont dans leurs Caues, lieu qui n'est pas moins reueré chez ces barbares que les Egliſes. Le Prestre tient deux couronnes, & en mettant vne sur la teste du mary, il dit, soit couronné N. seruiteur de Dieu, pour la seruante de Dieu N. il met l'autre sur la teste de l'espouse, & dit soit couronnée la seruante de Dieu N. pour le seruiteur de Dieu N. Il cout les habits du mary auec ceux de la femme : Il prend ensuite vn verre plein de vin, le presente aux espoux, leur Parain tenant cependãt leurs couronnes, & apres qu'ils ont beu le Parain leur coupe le fil qui tenoit leurs habits attachés ; & c'est-là toute la forme de leurs mariages sans qu'il se parle du consentement des mariez.

Mariages.

Tous les Mengrelliens vont à la guerre, & quoyque le pays soit petit, le Prince met aisément trente mil hommes sur pied. Ordinairement chaque trente Maisons fournissent vn hõme, mais toute la Noblesse se croit obligée de suiure son Prince ; & comme ces Peuples aiment fort la guerre, ils y portent auec ce qu'ils ont de meilleur, la nuict, pendant lequel temps il n'est pas ordinaire à ces Peuples de faire des entrepriſes, ce ne sont que réjoüiſſances & que feſtins, c'eſt dans leur Carap à qui fera plus grande dépenſe, & c'eſt pour cette occaſion auſſi qu'ils gardent leurs plus beaux habits & leurs plus ſupetbes meubles. A la Diane & au ſoir ils battent leurs tambours

Leurs guerres.

faits à la Perſanne : ils ſont de cuiure, ſemblables à des Tymbales : ils ont auſſi des Trompettes droites, longues de cinq pieds ; ils en mettent touſiours deux enſemble qui ſe reſpondent l'vn à l'autre auec vn ſon plus terrible qu'agreable. Celles du Prince Dadian ſonnent les premieres, apres celles du Prince Guriel, puis celles de Lipardian le plus puiſſant d'Odiſci ; & ainſi les autres ſelon le rang de leurs Maiſtres : mais quand ces trouppes ſe ſont rencontrées auec celles du Prince d'Imereti, à cauſe que ſes anceſtres ont eſté les Maiſtres de ceux de Dadian, il luy rend ce reſpect de ne faire ſonner les ſiennes qu'en ſecond lieu.

Les Mengrelliens ne gardent aucun ordre ny diſciple dans leurs combats, chacun choiſit ſon ennemy, & la bataille eſt terminée en vn quart d'heure ; auec tout cela ils ne laiſſent pas de remporter tous les iours de ſignalées victoires ſur les ſujets du Prince d'Imereti ou Bachaciuck, quoique la nature, en les faiſant les plus forts, & les mieux proportionnez Peuples du monde, ſemble les auoir formez auec intention de les en rendre Maiſtres : le Prince d'Imerety eſt touſiours ſur la deffenſiue, & lorſque Dadian entre dans ſes Eſtats il ſe retire dans la Ville de Cottatis, & aduertit ſes ſujets de ſe retirer dans les Montagnes. Dadian entreprit dans ces derniers temps de s'en rendre le Maiſtre ; il y fit rouler de l'Artillerie ; mais comme il n'auoit pas de gens qui la ſçeuſſent ſeruir, il fut contraint de leuer le ſiege.

Leurs jeux & exercices.

Entr'autres jeux & exercices ils ont le jeu du Ballon à Cheual, les Ioueurs ſont rangez en files : celuy qui eſt à la teſte jette en l'air le Ballon, & ceux qui le ſuiuent taſchent de luy donner vn coup d'arriere-main auec leur Raquette, de quatre ou cinq palmes de long ; le dernier qui le prend ſe met à la teſte de ſa file & recommance cét exercice.

Comment la Medecine ſe pratique chez eux.

Il n'y a pas de pays au monde où les Medecins ſoient mieux receus : ils eſtiment principalement les Medecins Italiens & François, & quand ils en rencontrent quelqu'vn, ils font ce qu'ils peuuent pour le marier & l'arreſter dans le pays ; pour eux ils n'ont point d'autres Medecins que certaines femmes, à qui l'experience a enſeigné ce qu'elles ſçauent de remedes : elles ne donnent point d'autre nourriture à leurs malades que du Millet, d'où ils ont oſté l'eſcorce en le pilant dans vn Mortier, y adjouſtant quelque feüille de Coriande, & quelque goutte de vin. Dans les plus grandes fievres ils couurent leurs malades de feüilles de Saulx ; ils ne purgent jamais leurs malades, mais à ceux qui ſe veulent purger pat precaution ils donnẽt du ſuc de titimale, qui eſt vn purgatif fort violent. Ils ſe ſeruent de l'infuſion de rubarbe pour guerir la fiéure ; & ie me ſouuiens que comme on eut ordonné à la Princeſſe de prendre de la confection de Iacinthe, l'ignorance du Medecin fut ſi grande, qu'il prit vne pierre de ce nom & ſe mit à la frotter contre vne piette ordinaire, ſi-bien que la Princeſſe prit pluſtoſt de la raclure de pierre que de la confection de Iacinthe. C'eſt aſſez pour paſſer pour grand Medecin en ce pays-là, d'auoir des purgatifs qui purgent beaucoup. Plus grande eſt l'euacuation qu'ils font, & plus on eſtime ceux qui l'ont ordonnée ; ie ne ſçay ſi l'air du pays y fait quelque choſe, mais ie voiois ſouuent que les remedes de nos Italiens, dans la doſe ordinaire, n'auoient pas aſſez de force pour nous purger en ce pays-là. Pour la fiéure, ils ont appris des Abcaſſes ce remede : ils mettent le febricitant tout nud dans l'eau la plus froide du pays, & le font tenir-là par deux hommes, fort long-temps, diſant que c'eſt vn remede ſpecifique pour ce mal.

Leur maniere de guerir la fiéure.

Les Dames auſſi-bien que les hommes vont à cheual dans leurs voyages, les Dames ont vn Chappeau de drap qui a la forme pointuë, eſt fourré de Zibellines auec des Brodequins fort propres & brodez. Elles ſe font ſuiure de toutes leurs Damoiſelles fort leſtes : vn Valet porte vn marche-pied couuert de velours & gatny d'argent, pour leur ſeruir à monter & deſcendre, & quand la Cour fait voyage, il ne ſe peut rien voir de plus galand, que ces diuerſes trouppes de Dames qui ſuiuent la Princeſſe, & ſont ſi bien à cheual, qu'on les prendroit pour des Amazones.

Ils ſont fort charitables enuers les voyageurs, les plus grands Seigneurs ſe croient

obligez de seruir ceux qui ont besoin de leurs aydes dans ce rencontre ; & la Princesse vn iour ayant trouué vn pauure qui se mourroit de froid, ses Courtisans faisans difficulté d'obeir à l'ordre qu'elle auoit donné, de le prendre en croupe, elle le fit mettre derriere vne Fille naturelle du Prince.

Façons de faire.

Lorsqu'ils se saluent, ils mettent vn genoüil en terre les vns deuant les autres, & i'ay remarqué encore cette particularité, qu'ils donnent vne ceüillere pleine de sucre à ceux qui leur apportent quelque bonne nouuelle : le Prince mesme la met de sa main dans la bouche de ses Courriers ; mais auec cela de plus, que le Courier en s'auançant vers luy marche sur vn tapis de velours que l'on estend exprez pour le receuoir.

Estat Ecclesiastique du pays.

Ces Peuples reconnoissoient autrefois le Patriarche d'Antioche, ils reconnoissent presentement celuy de Constantinople, mais cette reconnoissance ne consiste qu'à donner quelques aumosnes au Prestre qu'il enuoye pour les ramasser. Ils ont du reste deux Patriarches de leur Nation, qu'ils appellent Catholiques. Celuy de la Georgie a sous luy les Prouinces Cartuli ou Carduli, Gaghetti, Barattralu, & Samsché ; celuy d'Odisci les Prouinces d'Odisci, d'Imereti, de Guriel, des Abcasses & des Suani. Dadian s'est vsurpé auec l'Estat d'Odisci, l'authorité d'eslire des Patriarches de cét Estat ; ce Patriarche a presqu'autant de reuenu que le Prince mesme : il est continuellement en visite des lieux de sa dependance, & au lieu d'auoir soin de son troupeau, il le ruine par ces visites si frequentes ; il ne fait point d'Eueſque qu'il n'en tire cinq ou six cens Escus. Le grand Vuisir luy donna vn iour quatre-vingts Escus pour vne confession, il ne s'en contenta pas, & comme le mesme Visir estant malade au lit de la mort l'enuoya querir pour se confesser vne autre fois, il fit response qu'il ne meritoit pas qu'il prit cette peine, l'ayant aussi mal reconnu qu'il auoit fait la premiere ; il l'obligea par-là luy promettre vne plus grande somme : & ce qui est de plus estrange, c'est que tous les trois ou quatre ans il porte au S. Sepulchre de Ierusalem tout l'argent qu'il a amassé, par des voies si honteuses : croyant que ces presents & ces offrandes l'asseurent du Paradis. Il y auoit autrefois douze Eueſques dans le pays, il n'en reste plus maintenant que six, car six de ces douze Eueschez ont esté conuertis en Abbayes. D'Andra est le premier de tous les Eueschez, il est scitué sur la riuiere du Corax ; Moquis est le second, Bedias le troisiesme, Ciais le quatriesme, qui tire son nom de la Montagne où il est scitué, Scalingicas est le cinquiesme, l'Eglise principale est dediée à la Transfiguration de nostre Seigneur, & c'est-là que sont les sepultures des Princes du pays. Scondidi est le sixiesme, l'Eglise est dediée aux Martyrs. Les Abbayes sont Chiaggi, Gippurias, Copis, ou Obbugi où estoient autrefois les sepultures des Princes qui ont esté transferez depuis Scalingicas. Sebastopoli est la cinquiesme, mais les eauës l'ont ruïnée ; la sixiesme estoit Anarghia, autrefois appellée Heraclea. Ces Eueſques sont plus riches que pas vn Seigneur du Pays, ils viuent dans vne dissolution fort grande, il y en a qui tiennent trois & quatre femmes chez eux, & de mon temps vn d'eux vendit Esclaue au Turc le mary d'vne femme qu'il aimoit, pour en iouïr auec plus de liberté. Ils font tous les iours le mesme pour se rendre Maistres des richesses de leurs Diocesains, & cependant à cause qu'ils ieusnent fort exactement le Careſme, ils croient estre infiniment plus reguliers que les Prelats de l'Eglise Romaine.

Ils croient qu'il n'y a point de si grand peché que l'on ne puisse effacer en faisant vne bonne œuure, ainsi ils ne se confessent que rarement : mais quand ils se trouuent chargez de quelque crime, ils font vn present à l'Eglise, & s'en croient par-là absous : ce qui leur est bien plus facile que de satisfaire à la rigueur des Canons de l'Eglise Grecque où à l'auarice de leurs Confesseurs, qui exigent de grandes sommes pour l'absolution qu'ils demandent. Ils ont vne autre maniere encore plus aisée de purger leur conscience, c'est jetter vn grain d'encens dans le feu apres l'auoir porté trois ou quatre fois à l'entour de leur teste. Leurs Abbez &

bez & leurs Preſtres imitent les Eueſques dans leurs debauches & dans leur ignorance. I'ay montré pluſieurs fois à leurs Preſtres vn Alphabet de la langue Georgienne, dans lequel ils diſent la Meſſe, & i'ay trouué que la pluſpart n'en connoiſſoient pas vne ſeule lettre.

Cette ignorance, commune à tous leurs Eccleſiaſtiques, leur a fait perdre la forme des Sacremens, ils ne baptiſent les enfans qu'à l'âge de 3. ou 4. ans, ils les conduiſent dans le Cellier, qui eſt le lieu où ſe doit faire la ceremonie ; le Preſtre veſtu de ſes paremens, benit vn grand vaiſſeau plein d'eau ſelon le Rituel des Grecs, & ſe contente de lire ce qui eſt eſcrit dans ce Rituel, ſans faire rien de ce qu'il preſcrit, & laiſſe à faire le reſte au Parain, lequel prend vn peu de leur Miron ou Huille ſacrée au bout d'vn baſton, en marque l'enfant, les aſſiſtans le lauent apres dans l'eau beniſte par le Preſtre. Quand l'Egliſe eſt fermée, ils ne font point de difficulté de dire la Meſſe ſur le ſeüil de la Porte de l'Egliſe, leurs Calices ſont de bois, vne courge leur ſert de burettes & il n'y a perſonne qui ne fut ſcandaliſé de l'irreuerence auec laquelle ils la celebrent. Cependant on leur paye largement ces Meſſes on les regale d'vn repas, & de quelque baril de vin, mais leur plus grand reuenu leur vient des Sacrifices. Ces Peuples croient que c'eſt le ſeul moyen d'obtenir de Dieu tout ce qu'ils luy demandent, on conduit de bon matin vne victime deuât le Preſtre, qui recite ſur elle quelques oraiſons, en faiſant mention des Sacrifices de l'ancienne Loy, de ceux d'Abel, d'Abraham, de Salomon, & d'autres. Il bruſle auec vne Chandelle en cinq endroits le poil de la beſte, en forme de Croix, on fait tourner trois fois la victime à l'entour de celuy qui la preſente, tous les aſſiſtans luy ſouhaittant durant ce temps-là vne longue & heureuſe vie. Cette ceremonie faite, on porte la victime à la Cuiſine, cependant le Preſtre dit la Meſſe, apres laquelle il ſe rend à la maiſon de celuy qui la preſentée, on donne à chacun des aſſiſtans vn petit Cierge auec vn grain d'Encens, tout le monde eſt debout, le Maiſtre du logis eſtant ſeul à genoux, deuant la victime, les aſſiſtans portent à l'entour de luy le petit Cierge & le grain d'Encens allumé, luy ſouhaittent encores vne heureuſe vie, & le jettent apres dans vn braſier, on ſe met enſuite à table, y en ayant vne particuliere pour le Preſtre, ſur laquelle on ſert certaines parties de la victime qui luy ſont deſtinées, comme la poitrine, le dos, le foye & la ratte, & à cauſe que c'eſt chair de ſacrifice, il n'y a que le Preſtre qui en puiſſe faire porter le reſte en ſa maiſon auec la teſte & la peau de la beſte.

Meſſes.

Sacrifices.

Ils tirent encore de grands profits des predictions qu'ils font par le moyen de leurs liures, ou de petites boulles d'argét ſur leſquelles il y a vne croix marquée : ils font paſſer pluſieurs fois le liure à l'entour de la teſte de celuy qui les conſulte, & l'ouurant apres au hazard, & mettant de meſme le doigt ſur quelque endroit, ils diſent qu'ils ont trouué la reſponſe à l'interrogation qu'on leur a faite, que S. George par exemple a enuoyé la fievre au malade qui les conſulte, qu'il eſt reſolu de le faire mourir, mais qu'il pourra appaiſer ſa cholere, en luy ſacrifiant vn bœuf. Ils font le meſme auec les petites boulles, iugeant, ce diſent-ils, ſelon l'endroit ou ſe rencontre la Croix qui y eſt marquée.

Ils croient auoir ſatisfait à tous les preceptes du Chriſtianiſme ſe en obſeruant exactement les jeuſnes qu'il preſcrit. Le iour de Paſques on ne parle point de Confeſſion ny de Communion. Ils vont ce iour-là 2. heures deuant le iour à l'Egliſe, mais c'eſt pour en ſortir de meilleure heure, & commencer plûtoſt la débauche par laquelle ils le ſolemniſét, & les autres feſtes pour leſquelles ils ont plus de deuotiõ.

Leur plus grande Feſte eſt celle de Saint George le 20. Octobre, le Prince ſe rend à Ilori pour y aſſiſter ; il y vient toutes ſortes de Peuples, iuſques aux Abacaſſes & aux Soüans. L'Egliſe de S. George eſt fermée d'vne enceinte de murailles qui ont bien quinze palmes de hauteur. La veille de la Feſte, le Prince y va ſur le ſoir accompagné d'vn grand Cortége, appoſe ſon ſcellé ſur la Porte de l'Egliſe, le lendemain, apres auoir reconnu ſi on n'y a point touché, il leue le ſcellé,

La Feſte du Bœuf.

& l'on ne manque point de trouuer vn Bœuf dans cette enceinte, le Peuple croyant fermement que Saint George l'y a fait entrer par vn miracle, & baſtit sur cette ſuppoſition mille preiugez de l'aduenir, ſi le Bœuf ſe deffend de ceux qui le veulent prendre, il y aura guerre cette année-là; s'il eſt fort crotté, c'eſt vne marque que l'année ſera fertille, s'il eſt plain de roſée, la vendange ſera bonne; s'il a le poil roux, il s'enſuiura vne grande mortalité d'hommes & d'animaux, & auſſi-toſt toutes ces particularitez s'eſcriuent de tous coſtez comme vne choſe de la derniere importance. Il y a vne famille qui a le priuilege de tuer ce Bœuf, ceux-là gardent dans leur maiſon, comme vne relique, la Hache auec laquelle ils les tuent ordinairement: le meſme a le priuilege de le couper en pluſieurs morceaux, la teſte auec les cornes ſe portent au Prince, il les enrichit d'or & de pierreries, & aux plus grandes Feſtes de l'année il boit dedans, il en enuoye vn autre morceau au Prince d'Imereti, lors meſme qu'il eſt en guerre auec luy. Le Prince d'Imereti regale liberalement le porteur d'vn ſi beau preſent, chaque famille du pays en a de meſme ſa part, & tout le reſte eſt diuiſé par pluſieurs petits morceaux au Peuple, qui les ſeche & les garde pour vn ſouuerain remede dans ſes infirmitez. Sur cette opinion que le S^r dérobe vn Bœuf cette nuit-là, ils croient qu'il leur eſt permis de faire le meſme, & il m'en couſta 2. Cheuaux qu'ils m'enleuerent: la verité eſt, cõme ie l'ay appris de quelques Grecs qui ſe voulurent éclaircir du fait, & veillerent toute cette nuit, que les Preſtres tirent le Bœuf auec des cordes dans l'Egliſe, ce qu'ils font d'autant plus facilement, qu'ils ont fait accroire à ce Peuple trop credule qu'il y va de la vie à tourner les yeux dans ce temps-là vers ces murailles, & que l'on ſeroit percé de certaines pointes ou Fleches que l'on voit dans l'Egliſe de ce Saint. Ils obſeruent fort exactement le Careſme, & à l'auſterité du jeſne des Grecs, ils y adjouſtent la penitéce d'aller à pied pour ceux qui vont ordinairement à Cheual; les femmes vont nuds pieds, les trois derniers iours de Careſme ils ne prennent aucune nourriture, leur Careſme dure ſept ſemaines entieres: ils le commencent le Lundy de la Quinquageſime, les Samedys & les Dimanches ils mangent deux fois le iour, obſeruant les autres iours du Careſme en la maniere des Grecs, & ne mangeant que lorſque les eſtoilles paroiſſent.

Superſtitiõs des Mengrelliens.

Il n'y a point de Peuple plus ſuperſtitieux que les Mengrelliens, cela ſe voit aſſez dans l'apprehenſion qu'ils ont de la Lune, qu'ils croient eſtre la cauſe de tous leurs mal-heurs, ils s'abſtiennent en ſon honneur, de manger le Lundy de la viande; s'ils ſont en voyage ils ſe gardent ſoigneuſement de puiſer de l'eau, diſant que ce iour-là elle eſt infectée. Le premier qui découure la Lune nouuelle en aduertit les autres, ceux qui ont l'Eſpée au coſté la tirent toute nuë, ou leur couſteau, les autres la ſalüent en mettant vn genoüil en terre, auec mille autres ſuperſtitions, gardant par cette raiſon le Lundy comme les Iuifs le iour du Sabbat: ils chomment auſſi le Vendredy, & il y a apparence qu'ayans receu le Chriſtianiſme au temps de Conſtantin, c'eſt de luy auſſi qu'ils tiennent cette deuotion, car Conſtantin le faiſoit chommer à l'honneur du iour de la Paſſion de noſtre Seigneur. A la naiſſance de leurs enfans ils conſultent le Curé & luy demandent ce qu'il deura faire pour eſtre heureux; le Curé, pour les entretenir dans cette creance, fait ſemblant de conſulter ſes liures, & leur donne pour conſeil de s'abſtenir, par exemple, de manger des animaux qu'on mange auec la peau, & autres auis de cette nature. Ils ne portent point les corps de leurs morts à l'Egliſe, mais tout droit au Cimetiere; on fait enſuite le Seruice dans l'Egliſe, mettant en place du Corps, au lieu du mortuaire, la Pelle qui a ſeruy à faire la Foſſe.

Ils parent les Façades de leurs Egliſes des teſtes des Cerfs & des hures de Sangliers qu'ils ont tuez: ils croient que cét ornement eſt fort agreable à Dieu, que le bon-heur de leur chaſſe en dépend, & qu'il importe fort pour faire vne bonne peſche, que la barque du Peſcheur ait eſté faite en temps heureux, & que tous ceux qui y ont trauaillé ayent eſté payez largement de leur ſalaire. Ils nous obligerét vn

tout de jetter de l'Eau beniſte ſur vne de leur Barque ſur le point d'aller à la Peſche ; & comme il s'y prit beaucoup de poiſſon, ils ont touſiours voulu depuis que nous fiſſions la meſme choſe.

Quand ils ſont en mer, & que le vent leur manque, ils chiflent tous pour le faire reuenir ; & quand il eſt fauorable, ils ne ſouffrent point que l'on couſe rien dans le vaiſſeau, ny que l'on ſe ſerue de fil ny d'aiguille, diſant que le vent demeure pris dans les tours & retours que fait le fil. Ils attribuent ſouuent les diſgraces qui leur arriuent, aux imprecations & aux enchantemens de leurs ennemis, juſques-là, que j'ay veu vn des principaux du pays, faire porter deuant luy quantité de petites Images & de Reſliques au bout d'vn baſton, pour purger l'air, ce diſoit-il, de toutes ces malignitez, quand ils font quelque marché, outre le prix de la choſe, ils donnent encore quelque regale au Marchand, afin qu'il la beniſſe. Ils ne mettent iamais entre les mains de l'acheteur ce qu'ils vendent : ils le jettent deuant luy ; car ſ'ils faiſoient autrement, ce diſent-ils, tout ce qu'ils ont dans leurs maiſons en ſortiroit, & ſeroit perdu, ſans qu'ils y puſſent apporter de remede. Quand les hommes font amitié enſemble, ils ſe touchent l'vn à l'autre le front auec vn peu de Miron ou huyle ſainte ; & quand l'amitié ſe fait entre perſonnes de different ſexe, l'homme preſſe auec les dents le bout du tetton de la femme ; & ſont perſuadez qu'vne amitié faite auec cette ceremonie doit eſtre eternelle.

Nous conſeillâmes vn iour vn des Principaux du pays de manger de la viande, quoy que ce fut en Careſme, pour r'auoir ſes forces abbatuës par vne longue maladie, dans le temps que l'on luy ſeruoit vn Faiſan, on luy vint dire que le Patriarche luy enuoyoit vne Image miraculeuſe ; il creût que ſi elle voyoit le Faiſan, elle acheueroit de le tuer, au lieu de le guerir ; il fit reporter bien finement dans vne autre partie de ſa maiſon fort éloignée, le plat qu'on luy auoit ſeruy, receuſt auec veneration l'Image, luy fit ſon oraiſon ; & quand elle fut ſortie, il ſe ſeruit du conſeil que nous luy auions donné. Mais ie craindrois d'ennuyer le Lecteur d'vn plus long recit de ces foibleſſes qui ſont infinies parmy eux. Ie rapporteray ſeulement vne maniere particuliere qu'ils ont à deuiner l'aduenir. Celuy des conuiez, à qui l'on a ſeruy l'os d'vne eſpaule de Mouton, par exemple, apres en auoir bien oſté la chair, conſidere diligemment cét os : & ſur les remarques qu'il y fait à ſa mode, il dit ce qu'il ſçait de l'aduenir ; ſon iugement ainſi fait, il le redonne à celuy d'aupres de luy, & cét os fait ainſi tout le tour de la table. Vn iour que ie me rencontray à table auec eux, ſur la fin on examina à l'ordinaire l'os d'vne eſpaule de Veau qu'on auoit ſeruy ; cét os tomba enfin entre les mains d'vn jeune Eſclaue Abaſſa de Nation, lequel, l'examinant comme les autres, dit qu'il falloit que l'on eut bruſlé la maiſon de celuy de qui venoit ce Veau, & en effet la choſe fut trouuée veritable ; ſans qu'il y eut aucun lieu de ſoupçonner qu'il eut pû auoir appris la choſe d'ailleurs.

Qui eſt l'endroit que l'ô ſert toujours au plus homneſte de la compagnie.

Quand ils ont à ſouhaitter de la pluye pour leurs grains, ils prennent quelque Image de grande deuotion, & la mettent tous les iours dans l'eau juſques à ce qu'il pleuue, & croient qu'ils luy ont l'obligation de la premiere pluïe qui vient en ſuitte.

Ils n'auoient aucune monnoye auparauãt que le Prince Dadian eut attiré le commerce des Armeniens dans le pays, elle ne ſert même preſentement que pour eſgaler les eſchanges qu'ils font de leurs marchandiſes ; ce Prince en a fait battre dans ſes Eſtats auec des Caracteres Arabes, ſemblable à celle qui a cours dans la Perſe, nommée Abaſſi ; mais ceux du pays eſtiment d'auantage les reaux d'Eſpagne & les monnoyes eſtranges : elle leur eſt d'autant moins neceſſaire, qu'il n'y a point de pauure homme qui ne tire de ſon Iardin ou de ſon beſtail ce qui eſt neceſſaire pour ſa nourriture, & pour leurs autres neceſſitez, ils les ont par troc des Turcs, ou aux Foires du pays, dont la plus grande eſt celle du mois de Septembre, qui ſe tient deuant noſtre Egliſe de Cipourias : l'autre, que ie ne dois pas oublier, ſe fait dans l'Egliſe de

Marchandiſe & monnoye du pays.

Saint George le iour de la ceremonie du Bœuf. Les Turcs portent de Constantinople des tapis, des couuertures de lit, des selles, des harnois de Cheuaux, des arcs, des fleches, des draps, du fer, du cuiure, de la laine, des toiles de coton, & en rapportent du miel, de la cire, du fil, des peaux de Bœuf, des Martres, des peaux de Castor, des Esclaues, & du bois de buys: Ils gagnent beaucoup sur ce bois, & pour la valeur de quatre cens escus de sel qu'ils apportent dans le pays, ils en tirent pour plus de cinquante mil escus de buys: les Seigneurs vendent souuent leurs subjets pour Esclaues, & de mon temps, vn de ces Seigneurs, qui vouloit auoir quelque chose des Marchands Turcs, qui luy demandoient dix Esclaues, pour les auoir plus aisément, car la chose s'estoit respanduë dans son pays, & personne durant ce têps-là ne paroissoit deuant luy: il fit entendre aux Ecclesiastiques qu'il vouloit faire celebrer vne Messe solemnelle, apres laquelle il les regaleroit fort bien: il y vint 12. Prestres, il fit fermer l'Eglise apres qu'ils eurent dit la Messe, leur fit razer les cheueux & leur grande barbe, & les liura aux Turcs. I'ay veu les maris vendre leurs femmes aux Turcs sur vn simple soupçon, en ce rencontre le Seigneur du lieu a le tiers du prix de la vente, les parents de la femme en ont vn autre, & le mary le reste. On m'a dit mesme qu'vn Gentil-homme, pour auoir vn Cheual Turc qui luy plût, donna en eschange sa propre mere.

Temperature du pays.

L'air de ce pays est fort humide, & cette humidité vient de sa situation: car d'vn costé il a le Mont Caucase, d'où il sort quantité de riuieres, les bois dont il est couuert empeschent que l'air ne soit agité, & le voisinage de la mer & les vents qui en viennent y apportent continuellement du broüillard & de la pluye. Les rosées y sont aussi fort grandes, & cét air humide & renfermé venât à se corrompre durant la chaleur de l'Esté, engendre beaucoup de maladies, principalement à craindre aux Estrangers, qui deuroient pendant l'Esté quitter les Vallons, demeurer sur les hauts & ne manger point de fruits, quoy qu'il s'y en trouue en grande abondance. Ceux du pays sont ordinairement tourmentez du mal de ratte, qui se conuertit en hydropisie si l'on n'y remedie de bonne heure. Les fiéures tierces & la quarte y sont fort ordinaires, & durant l'Automne il y a force fiéures continuës. Les Gens aagées y meurent ordinairement de catarres & de difficulté de respirer; la jauniſſe & la letargie fait mourir les plus ieunes. Les froids y sont aussi fort grands, & quoy qu'ils ne se fassent sentir que sur la fin de Decembre, il ne laisse pas d'y tomber beaucoup de Neiges quelquesfois mesmes iusqu'au mois d'Avril.

Le pays est vast & marescageux du costé de la mer, mais plus auant vers les Terres il est fort bossu, le Mont Caucase l'asseure de ce costé-là des courses des Barbares qui l'habitent, & aux endroits où la Montagne sembloit auoir laissé quelque passage, ils y ont tiré vne muraille qui a plus de soixante mille pas de longueur, laquelle est flanquée de ses Tours, gardée par des Mousquetaires, qui se releuent tous les mois, & que les principaux Seigneurs de la Ville d'Odisci ont accoustumé d'enuoyer tour à tour. Les endroits du pays du costé de la mer, où il n'y a point de Marais pour en deffendre l'entrée, sont aussi fortifiez de Chasteaux de bois: le pays va s'esleuant auec vne pente douce depuis la marine iusques aux plus hautes Montagnes du Caucase. Ie sçay bien que Quintecurce & Pline mettent le Caucase dans les Indes, mais Ptolomée & Pline le mettent entre la mer Caspiene & le Pont Euxin, & Strabon remarque que Quintecurce en a parlé de la sorte pour flatter Alexandre.

Mont Caucase est habité par des Peuples.

Le Caucase est habité par des Peuples fort sauuages de differentes langues, qui ne s'entendent point; les plus proches de la Mengrelie sont les Suanes, Abcasses, les Alans, Circasses, les Ziques, & les Caracholi. Ils se vantent d'estre Chrestiens, quoy qu'il n'y ait ny foy ny pieté parmy eux, les plus ciuilisez sont les Suani, qui ayment à se faire instruire; ils occupent vne grande partie des montagnes qui sont vers Odisci & celles d'Imereti; ceux-cy seruent le Prince d'Imereti, & ceux-là le Prince Dadian. Ils sont d'vne taille extraordinaire, bien proportionnez, mais affreux de

visage, braues Soldats, bons Arquebusiers, ils ont même l'art de faire des Arquebuses & de la poudre: au reste si sales qu'ils sont peine à ceux qui les regardent. Ils ne manquent point des choses necessaires à leur nourriture, mais la necessité d'auoir des habits & toute sorte de mercerie, les oblige à venir par troupes en Georgie au commencement de l'Esté, loüent leur trauail & leur industrie, trauaillent à la campagne, & s'en retournent apres la recolte, remportant pour leur salaire, non pas de l'argent, qui leur seroit inutile, mais des plaques de Cuiure, des Chaudrons, du fer, des toiles, des draps, des tapis, & du sel. Ils reuiennent au commencement de l'Hyuer à Odisci, où ils fournissent les habitans de bois, dont ils ont grand besoin à cause du grãd froid & de la qualité de leurs Maisons mal fermées & quand ie les interrogeois pourquoy ils ne vouloient point d'argent pour leur salaire, ils me respondoient qu'en prenant en payement les choses qui leur estoient necessaires, ils s'espargnoient la peine de receuoir de l'argent puis qu'il le falloit remployer apres en ces mesmes marchandises. Ces habitans du Mont Caucase ny les autres Peuples qui sont entre la mer Caspienne & le Pont Euxin, ne se seruent point de monnoye, & quoy que Strabon ait dit qu'ils ont beaucoup d'or & qu'ils le ramassent dans des peaux de Mouton, ie puis neantmoins asseurer qu'il ne leur reste rien de ces richesses supposées, ny mesme aucune memoire dans le pays qu'il y en ait eu autrefois.

Les Peuples du Caucase les plus auancez vers le Nord que les Turcs nomment Abassas ou Abcasses, sont bien faits, bien proportionnez, ont le teint beau, adroits de leurs personnes, forts & propres à toutes sortes de fatigues. Leur pays est sain, agreable, entrecouppé par des collines fort fertilles & fort riches. Ils ont de grands trouppeaux, & viuent de la Chasse, & de laiterie; ne mangent point de poisson quoy qu'ils en ayent en grande abondance, & sur tout ont en horreur les Escreuisses, se raillant souuent de leurs voisins de Mengrellie, qui en font vn de leur meilleurs morceaux. Ils n'habitent point dans des Villes ny dans des Chasteaux, mais 15. ou 20. familles s'attroupent ensemble, & ayant choisi le sommet de quelque Colline y dressent des Chaumieres & les fortifient de Hayes & de bons fossez; ce qu'ils font pour n'estre point surpris de ceux mêmes de leur pays; ils taschent de s'enleuer les vns les autres, & de faire des Esclaues pour les vendre aux Turcs, qui estiment beaucoup ceux de cette Nation à cause de leur beauté. Entr'autres façons de faire qui sont particulieres à ces Peuples, ils n'enterrent ny ne bruslent le corps de leurs morts, ils mettent le corps dans vn tronc d'Arbre qu'ils ont creusé & qui sert de bierre, & l'attachent auec du serment de vigne aux plus hautes branches de quelque grand Arbre, ils suspendent de mesme les Armes & les habits du defunct, & pour luy enuoyer son Cheual en l'autre monde, ils le font courir à toute bride proche de cét Arbre iusques à ce qu'il creue. S'il meure bien-tost, ils disent que son Maistre l'aimoit fort, & si au contraire il resiste long-temps, ils disent qu'il a tesmoigné par là qu'il ne s'en soucioit pas beaucoup. Ie ne diray rien des Alains & des Zichi, à cause que dans leurs façons de faire ils tiennent partie celles des Soüani & des Abcasses. Abcasses.

Les Cosmographes mettent les Amazones en ces quartiers & dãs cette estenduë de pays qui est entre le Pont Euxin & la mer Caspiene, vn peu plus vers la mer Caspiene. Ie ne m'estendray point sur ce que dit Plutarque qu'elles tinrent teste à Pompée lors qu'il poursuiuoit Methridate. Ie diray seulement que du temps que i'y estois on escriuit au Prince de la Mengrellie, qu'il estoit sorty des Peuples de ces Montagnes qui s'estoient diuisez en 3. troupes, que la plus forte auoit attaqué la Moscouie, & que les deux autres s'estoient jettées dans le pays des Suaues & des Caracholi, autres Peuples du Caucase, qu'ils auoient esté repoussez, & qu'entre leurs morts on auoit trouué quantité de femmes, ils apporterẽt même à Dadian les Armes de ces Amazones, belles à voir & ornées auec vne curiosité de fẽmes; c'estoit des Casques, des Cuirasses, & des Brassars faits de plusieurs petites lastres de fer, couchées les vnes sur les autres, celles de la Cuirasse & des Brassars s'entroient les vnes sur les autres & obeis- Amazones.

soient ainsi aisément aux mouuemens du corps ; à la Cuiraſſe eſtoit attachée vne eſpece de cotte qui leur arriuoit iuſqu'à my-jambe, d'vne eſtoffe de laine ſemblable à noſtre ſerge, mais d'vn rouge ſi vif qu'on l'eut priſe pour de tres-belle eſcarlatte : leurs brodequins ou bottines eſtoient couuertes de petites papillottes non pas d'or mais de leton, percées par dedans & enfilées enſemble auec de petites cordes de poil de Cheure, fortes, deliées, & tiſſuës auec vn artifice admirable. Leurs Fleches de 4. palmes de longueur toutes dorées & armées d'vn fer d'acier tres-fin, qui ne finiſſoient pas en pointe, mais larges par le bout de trois ou quatre lignes comme le taillant d'vn ciſeau. Voila ce que i'ay appris de ces Amazones, leſquelles, ſelon ce que m'en ont dit ceux du pays, ſont ſouuent en guerre auec les Tartares appellez Calamouchques. Le Prince Dadian promit de grandes recompenſes aux Suanes & aux Caratcholi pour auoir vne de ces femmes viue, ſi iamais en vne pareille rencontre il leur en tomboit quelqu'vne entre leurs mains.

Caratcholi ou Katakinecs.

Ces Caratcholi habitent auſſi vers le Nord du Caucaſe, il y en a qui les appellent Caraquirquez, c'eſt à dire Circaſſiens-noirs ; ils ſont fort blancs de viſage, & ce nom leur a peut-eſtre eſté donné à cauſe que l'air de leur pays eſt touſiours ſombre & couuert de nuages : ils parlent Turc, mais ſi viſte qu'on a de la peine à les entendre. I'ay fait quelque fois reflexion ſur ce qu'ils ont conſerué au milieu de tant de Nations differentes, la pureté de la langue Turque ; & ayant trouué depuis dans Cedrenus, que les Huns, d'où viennent les Turcs, eſtoient ſortis de la partie du Caucaſe la plus Septentrionale ; i'en ay tiré cette induction que ces Peuples tirent leur origine des Huns.

Riuieres du pays.

Tous les plus grands Fleuues de l'Aſie tirent leur origine du Mont Caucaſe & du Taurus ; nous ne parlerons icy que de ceux qui ayant leurs ſources dans le Caucaſe, trauerſent la Mengrellie pour ſe rendre dans la mer-Noire. Ces Fleuues ſont le Phaſe, le Phaſe eſt le premier de tous, Procope a crû qu'il entroit dans la mer auec vne ſi grande impetuoſité, que vis-à-vis de ſon emboucheure, l'eau n'eſtoit point ſalée, & qu'ainſi on y pouuoit faire prouiſion d'eau douce ſans entrer dans l'emboucheure de cette riuiere. Agricola aſſeure au contraire que ſon cours n'a aucune impetuoſité, pour moy ie puis dire, apres l'auoir veu pluſieurs fois, qu'au commencement de ſa courſe il eſt fort impetueux, & qu'apres eſtre arriué à la Plaine, ſon cours eſt ſi imperceptible qu'on a de la peine à remarquer de quel coſté il court. Il eſt vray auſſi que ces eauës ne ſe meſlent point auec celles de la mer, ce qui leur arriue à cauſe qu'eſtant beaucoup plus legeres elles nagent au deſſus : ces eauës ſont comme plombées à cauſe, comme dit Arian, de la terre qui y eſt meſlée. Mais quand on les a laiſſé repoſer quelque temps, elles ne cedét point en bonté aux meilleures eauës du monde. Les Anciens, par cette raiſon, vuidoient leurs vaiſſeaux & les rempliſſoient de cette eau, qu'ils croyoient fort importante aux bons ſuccez de leur nauigation. La riuiere de Phaſe ſe deſcharge dans la mer par deux bouches, entre leſquelles elle forme vne Iſle où les Turcs baſtirent l'année 1578. vne Forteresse. Amurat auoit en ce temps-là pris au Perſan la Ville de Teflis, & creut que ce Port ſeroit fort propre pour faire paſſer plus aiſément ſes Trouppes à la conqueſte de la Perſe qu'il auoit dans l'eſprit, & à ſe rendre Maiſtre de la Ville de Colatis l'entrée & la Clef du pays, de ce coſté-là. Ses Galeres remonterent bien auant dans la riuiere, mais ces Georgiens qui les attendoient à l'endroit du fleuue le plus eſtroit, les traitterent ſi rudement qu'ils les firent retourner à l'endroit du fleuue où ils baſtirent cette Forteresse ; le Prince d'aujourd'huy la demolie, & en a enleué vingt-cinq pieces de Canon. Les Officiers qui la tenoient pour le Turc n'ont point eſcrit à la Porte la priſe de cette Place, & en tirent encore aujourd'huy les meſmes émolumens, qu'ils tiroient lorſque leur garniſon eſtoit ſur pied. Au deſſus de l'Iſle le Phaſe a bien vn demy mille de largeur. Ses riues ſont bordées de beaux Arbres, & frequentées de peſcheurs qui y font heureuſement la peſche de l'Eſturgeon. Plus haut dans cette riuiere on trouue pluſieurs petites Iſles, l'vn à l'autre de ces Iſles ha-

bitez. Toutes ces maisons ont vne petite Barque faite d'vn tronc d'Arbre creusé que les femmes peuuent conduire : la riuiere estant fort aisée à trauerser en cét endroit ; Arrian, qui la fut reconnoistre par ordre de l'Empereur Adrien, dit dans vne de ses lettres, qu'il auoit veu au costé gauche de son emboucheure vne statuë de la Deesse Rhea. Ce Temple fut consacré à l'honneur de la Vierge du temps de l'Empereur Zenon, & c'est peut-estre l'étimologie du nom Recas, que les Mengrelliens donnent aux riues des riuieres ; i'en tire encore cette conjecture, que les Eglises qui se trouuent maintenant dediées à la Vierge, & se voyent sur les Montagnes, peuuent auoir esté autresfois des Temples dediez à Rhea, car on bastissoit sur les Montagnes les Temples de cette mere des Dieux, à l'imitation du changement que ie viens de dire de ce principal Temple dedié à la Deesse Rhea, ils ont esté depuis consà la Vierge Marie.

Apres le Phase vient le Skeni-Skari, c'est à dire, le fleuue Cheual, à qui les Grecs auoient donné le mesme nom à cause de sa viteſſe. Arrian, & tous les Geographes qui l'ont suiuy, mettent d'autres fleuues entre le Phase & le Skeni, en cela ils se sont trompez, & ie puis asseurer que le Skeni est le premier des fleuues qui se rendent dans le Phase. Ie corrigeray icy beaucoup d'autres fautes que ces Autheurs ont faites dans la description des fleuues de ce pays ; la riuiere Abbascia & le Tachur entre encores dans le Phase, l'Abbascia est le Glaucus de Strabon, & le Tachur ne peut estre autre que le Sigamé d'Arrian, quoy qu'il le mette apres le Copo. Il y a encore aujourd'huy vn lieu nommé Sinagi par où cette riuiere passe duquel elle auoit pris son nom ancien.

Skeni en langue Georgienne signifie vne riuiere.

Voyez la Carte Geographique qui est la premiere carte de ce pays, qui ait paru au public.

Pour la riuiere Cobo, ceux du pays l'appellent aujourd'huy Ciani Skari, elle est appellée dans les Cartes Cianeus, nommé ainsi d'vne Nation qui en habite les riues, & qui vient souuent trafiquer en Mengrellie.

L'Enguria sera l'ancien Astelphe, car Arrian le met proche du Cianeus, il descend auec rapidité des Montagnes qui sont habitez par les Souani, & la chaleur faisant fondre les neiges dans ces Montagnes, il croist en sorte qu'on n'y sçauroit passer sans Barque, plus il fait chaud plus ses eauës sont fraisches, & courant entre des Caillous elles se purifient, & sont excellentes. Il s'y pesche grand nombre de Truites que ceux du pays prennent auec des Hameçons faits de bois, quand ses eauës sont fort cruës on y prend aussi beaucoup d'Esturgeon.

L'Heti, que l'on rencontre apres l'Enguria, n'est point marqué dans les Cartes, peut-estre à cause de sa petiteſſe, mais il est fort connu par la pesche qui s'y fait d'vn poisson qui luy est particulier, il entre dans la mer en vn lieu nommé Gaghidas.

L'Ochums passe par vn lieu nommé Tarseen, & c'est peut-estre de là que vient le nom de Tarsura sous lequel il est marqué dans les Cartes. Apres l'Ochums l'on trouue le Moquis, qui prend son nom de la Ville, & l'Eueschè de Moquis qu'il trauerse. Le dernier est le Coddors ou Corax, il separe la Mengrellie des Abcasses, comme le Phase la separe de Guriel, où l'on parle la langue Georgienne : aussi quand on a passé le Coddors ou Corax l'on parle la langue des Abcasses, ce qui fait assez voir que le Coddors est l'ancien Corax, puisque selon les Anciens il seruoit de bornes à la Colchide de ce costé-là.

Il me reste à dire sur le sujet de ces mers, qu'en beaucoup d'endroits de la Mengrellie, & principalement dans les Plaines, la terre resonne quand on les passe à Cheual, comme si elles estoient creuses par dessous : ce qui rend plus probable l'opinion que l'on a euë de la communication de la mer Caspiene auec l'autre. Adjoustez que l'on trouue dans ces deux mers les mesmes especes de poissons ; l'on pesche beaucoup d'Esturgeons dans la mer-Noire, & dans la mer Caspiene, il y en a vne si grande quantité, que le Roy de Perse tire plus de cinquante mil escus tous les ans de la pesche qui s'en fait à l'emboucheure de la riuiere Cirus.

Sentimens de l'Autheur sur la communication de la mer Caspiene auec le Pont Euxin.

Pol. liu. 4.

Polibe croit que les riuieres qui entrent dans le Pont Euxin y apportans tous les iours de nouuelles matieres, il se doit remplir enfin & estre changé en lac quand

elles auront bouché le Bosphore de Trace, mais la rapidité auec laquelle courent ses eauës nettoye son lit plus haut que celuy de l'Archipel, cependant l'on voit par les Coquilles qui se trouuent aux murailles d'vne petite Chappelle antique proche de Caffa, nommée le Cherci, que la mer s'est autrefois estenduë iusques-là dans le temps peut-estre que le destroit du Bosphore fest trouué bouché, dont les Turcs disent auoir quelque tradition entr'eux.

Le Pont Euxin est fort sujet aux tempestes, principalement l'Hyuer; la Tramontane, ou vent du Nort est sa trauersie, & dans cette mer elle couure l'air de nuages & d'obscurité, au lieu que dans les autres pays elle le purge & le rend plus serain; & c'est auec beaucoup de raison qu'Horace a dit, des nuages obscures coururent tousiours ces mers, de-là vient le nom qu'on luy donne de mer-noire plustost que de son sable, ou fonds: Il n'y a point d'Isles dans cette mer, si l'on ne conte pour Isles quelques petits rochers qui se trouuent proches de ses Costes, mais il n'y a que les glaces qu'il charie quelquesfois, quiayent pû donner lieu à ce que dit Amniam Marcellin des Isles flottantes, en effet il s'y voit quelquesfois de fort grandes glaces, & du temps de l'Empereur Constantin Copronime ces glaces abbatirent vn grand pan des murailles de Constantinople, car l'Hyuer de l'année 766. ayant esté fort rude toute la mer-Noire se glaça, & les Neiges qui vinrent apres s'estant endurcies par le froid, on y vit des glaces de cinquante coudées d'épaisseur qui se separerent au prin-temps, en autant de masses de glaces flottantes assez semblables à des Isles, pour auoir donné sujet à ce qu'en dit Ammian Marcellin.

Illis vmbras semper fuit aquosa nubes, & incerta dies.

Des Poissons.

Elian dit que l'on y prend beaucoup de Thons, pour moy dans tout le temps que i'ay demeuré dans le pays, ie n'en ay veu qu'vn seul qui fut seruy comme vn poisson fort rare sur la table du Patriarche, & les Pescheurs du pays ne le reconneurent point, mais peut-estre qu'il a pris l'Esturgeon pour le Thon, qui y est fort commun, on le pesche à l'embouchure du Phase & du fleuue Enguria depuis le mois d'Auril iusques à la my-Aoust, ils en connoissent de 3. sortes, le Zutki, qui est le nostre & qui ne pese iamais plus de cinquante liures, il est de meilleur goust que les autres, on porte au Prince ceux de cette espece, & on les met dans des Reseruoirs, où i'ay obserué qu'il est vray, comme le dit Aldrouandus, que ce poisson ne mange point des choses que l'on jette aux autres poissons, & qu'il vit du limon qu'il lèche & qu'il ramasse le long des bords du lieu où il se treuue, ainsi il ne mord point à l'hameçon, & on ne le sçauroit prendre qu'auec des filets.

Ils nomment la seconde espece d'Esturgeons Angiakia, elle n'est guere differente de la premiere si ce n'est en ce qu'elle a la teste differente, la chair moins bonne, & qu'il est beaucoup plus grand, mais les Esturgeons nommez Poronci qui font vne troisiesme espece, sont encore plus grands, & de mon temps ils en prirent vn qui estoit vne fois plus gros qu'vn Buffle, leur chair n'est pas si delicatte que celle des autres; ils les taillent par tranches, grandes de deux palmes, qu'ils salent & font secher au Soleil; ils appellent ces tranches Moroni, des œufs de ces trois especes d'Esturgeon l'on fait le cauial, ils les saupoudrent de sel apres les auoir mis dans quelque vaisseau de bois, les exposent au Soleil, & les remuent plusieurs fois le iour, & quand ils ont pris vn peu de corps, ils les mettent dans d'autres vaisseaux. L'espece la plus petite, nommée Zutchi, rend plus d'œufs que les autres, on ne jette rien de ce poisson si ce n'est certains petits os plats qui sont attachez sur sa peau: il n'a point d'arrestes, mais en sa place vne cartilage tendre & grosse d'vn doigt, qui s'estend depuis la teste iusqu'au bout de la queuë, & soustient tout son corps. Quand on a mis en pieces l'Esturgeon & qu'on luy oste cette cartilage, elle s'estend comme vn boyau: on la seche apres au Soleil, & on la garde comme la meilleure chose que l'on puisse manger en Caresme. On fait du ventre de l'Esturgeon cette colle qu'on appelle colle de poisson; les Pescheurs ont des marques certaines pour connoistre le temps de cette pesche, ils en iugent sur la cruë des eauës

Maniere de faire le Caviard.

de ce

de ce fleuue. Les eauës de ces riuieres viennent de neiges fonduës, les Esturgeons en aiment la fraischeur, & quittent les autres endroits de la mer pour la venir chercher, on les voit quelquesfois sauter la hauteur de cinq ou six pieds hors de l'eau, si bien qu'il est aisé aux Pescheurs de iuger, par le nombre de ceux qu'ils voient sauter hors de l'eau, si la pesche sera bonne.

Ils les peschent de cette maniere. Chaque Pescheur a sa Barque & son filet: ils sortent à l'emboucheure de la riuiere auec leur filet qui a toute la longueur de leur Barque, c'est à dire, enuiron quarante palmes, ils le laissent pendre au fonds de l'eau, les pierres qui y sont attachées au lieu de plomb, le tenant en cét estat. Les deux bouts du filet sont attachez à deux cordes que deux hommes tiennent l'vn sur le deuant, l'autre sur le derriere du batteau, & quand ils sentent que l'Esturgeon a donné dans le filet, ils en releuent promptement la partie inferieure par le moyen de ces deux cordes, & ayant tiré le poisson dans leur Barque ils luy passent vn cordeau à la gueule, le rejettent en mer, & le tiennent long-temps en vie attaché de la sorte.

Ils ont la pesche d'vn autre poisson appellé Suia, les Turcs le nomment Calcan Baluch, c'est à dire poisson Bouclier, car il en a la figure, est plat, rond, couuert de petits os applatis, a les deux yeux d'vn mesme costé, qui est d'vne couleur qui tire sur le gris, de l'autre costé il est presque tout blanc.

L'on prend cette sorte de poisson en pleine mer auec des rets qui n'ont que la hauteur d'vn homme, mais qui sont fort longs, on les fait descendre iusqu'au fonds de la mer où ce poisson se plaist, sa pesche dure depuis le mois de Decembre iusqu'au mois de May.

Ils ont vn autre poisson appellé Cephalo, l'Hyuer est le temps de sa pesche, il y en a de deux especes, le Cephalos, & le Cocoba, n'y ayant point d'autre difference sinon que le Cocoba est beaucoup plus petit. Il y a encore d'autres petits poissons, mais trop communs pour qu'on se donne la peine de les pescher.

Cephalo est le même que celuy qui est connu en Italie sous ce nom-là.

L'on voit quelquesfois dans cette mer beaucoup d'harans, & ces années-là ils en tirent vn presage que la pesche de l'Esturgeon doit estre fort abondante, & en font vn iugement contraire lorsqu'il n'en paroist point; l'on en vit vne si grande quantité l'année 1642. que la mer les ayant jettez sur la Spiage, qui est entre Trebisonde & le pays d'Abcasses, elle s'en trouua toute couuerte, & bordée d'vne digue de harans qui auoit bien trois palmes de haut. Ceux du pays apprehendoient que l'air ne s'empestast de la corruption de ces poissons, mais l'on vit en mesme temps la coste pleine de Corbeaux & de Corneilles, qui les deliurerent de cette crainte, & mangerent ces poissons. Ceux du pays disent que la mesme chose est arriuée d'autrefois, mais non pas en si grande quantité.

Pour ce qui est des Huitres, quand ils les trouuent dans leurs filets ils les rejettent en mer, i'en ay ouuert de noires, & i'y ay trouué quelquesfois des Perles rousses, semblables à celles que Pline dit auoir veuë dans le Bosphore de Thrace.

Les riuieres abondent en Truites, & ils ont vn prouerbe parmy eux, que dans les riuieres, sur les riues desquelles se trouue vn certain Arbre qui porte des Espines, on y trouue aussi des Truites. Ils connoissent deux sortes de Truites, l'vne qu'ils appellent Calmacca fort petite, & l'autre plus grande qu'ils nomment Aragùli, ces plus petites se peschent aussi dans la mer, mais la plus grande espece ne se trouue que dans les riuieres.

Il y a toute sorte de Gibier dans la Colchide, mais c'est principalement le pays des Phaisans. Cét Oyseau tire son nom de la riuiere du Phase sur les bords de laquelle on le trouue, comme aussi dans tout le reste du pays; c'est de-là, si nous en voulons croire Martial, que les Argonantes le transporterent dans la Grece, comme il le dit dans ces deux vers,

Des Oyseaux.

Argina primum sunt transportata carina,
ante mihi notum nisi phasis erat.

ils le prennent auec l'Autour. Quoy qu'il y ait grande quantité de Perdrix dans la Georgie, il ne s'en voit point dans la Colchide, car elles ne s'y pourroient pas conseruer à cause que la Colchide est pleine d'Oyseaux de rapine, le voisinage du Caucase où ils font leurs nids en produisent de toutes les especes; peut-estre aussi que le mesme Ciel qui porte les hommes de ce pays au Brigandage, influë les mesmes impressions sur les Oyseaux. Il y en a de toutes sortes, mais principalement des Epreuiers qu'ils dressent ordinairement en 8. iours, apres lesquels ils leur font voller la Caille, & les laissent aller sur leur foy: ils ont tous des Epreuiers au temps des Cailles, & au commencement de l'Hyuer, pour ne point faire la despense de les nourrir, ils leurs donnent la liberté. Entre diuerses sortes de Faucons qu'ils ont, il y en a de blancs plus estimés que les autres, mais le Prince seul en peut auoir, les autres sont permis à tout le monde, ainsi ils ne manquent point de Faisans ny de Canards. Les Aigles y sont fort communs, ils les prennent seulement pour auoir de leurs ailles, car ce sont les seules qui puissent seruir pour mettre au bout de leurs fleches fort longues. Comme ce pays est sur le bord de la mer, & plein de riuieres, il y paroist souuent de nouuelles especes d'Oyseaux. Le Prince en est fort curieux, il a des Oyseleurs en diuers lieux pour les prendre, & a fait dresser vne volliere auec de l'eau au milieu, où l'on met les plus rares: dans le temps que i'estois à sa Cour, il arriua que tenant conseil auec les principales personnes de son Estat, où estoit le Patriarche auec plusieurs Euesques, on luy vint dire qu'il auoit paru vn Oyseau fort extraordinaire, ie luy vis quitter le conseil & monter à cheual pour l'aller prendre, comme il fit, & apres l'auoir fait voir à toute l'Assemblée, le fit mettre dans sa volliere qui est tres-belle à voir à cause de la grande diuersité d'Oyseaux qui y sont.

Des animaux à quatre pieds.

Il n'y a point d'homme si pauure dans la Colchide qui n'ait vn Cheual, car il ne couste rien a entretenir; entre les Gentils-hommes il y en a qui en nourrissent deux cens, & le Prince en a cinq mil, on les laisse toute l'année à la campagne. Ils ne s'esloignent point des lieux où ils ont accoustumé de paistre, & ils y retournent quand ils peuuent eschapper des mains de ceux qui les ont pris, on ne les ferre point qu'en temps de guerre, autrement dans ce pays plat & où il n'y a point de pierres cette diligence seroit inutile. Les Moutons n'y multiplient pas beaucoup, peut-estre à cause de l'humidité du pays, ils ont la laine fort fine; on trouue vers les Montagnes des Leopards, dont ils estiment beaucoup la peau pour parer les Harnois de leurs Cheuaux. Il se trouue aussi dans les Montagnes vn animal qui tient de la Chéure & du Cerf, il a le poil plus brun que celuy du Cerf, auquel il ne cede point en grandeur de corps, mais il a les cornes approchantes de celles de la Chéure & retortes en arriere, d'vne couleur entre le noir & le cendré, elles ont bien trois palmes de longueur. La chair de cét animal est fort delicate & est beaucoup plus estimée que celle du Cerf, i'en ay veu de cette mesme espece en la Circassie. Ils ont encores de toutes les sortes de bestes sauuages que nous auons en Europe & beaucoup d'Ours, il y en a mesme de blancs, & principalement sur le Mont Cyaïs, quoy qu'il soit separé des autres & qu'il n'y tombe point de neige, ce qui me fait croire que les Ours blancs sont vne espece d'Ours particuliere, & que la blancheur ne leur vient point des neiges, puisque dans le Mont Caucase qui en est touſiours couuert, il ne s'en trouue point de cette sorte.

Ils disent qu'il y a des Bufles sauuages sur la frontiere des Abcasses; auec cela beaucoup de Loups, & les Harats des Cheuaux en seroient tous les iours ruinez s'ils n'auoient l'industrie de se serrer les vns contre les autres pour s'en defendre, de mettre leurs Poulains au milieu, & de leur tourner la crouppe, les Loups n'en pouuant pas venir about à force ouuerte, se cachent dans les herbes pour les sur-

prendre, & ſe iettent ſur ceux qui ſont eſcartez de la troupe, les eſtranglent & les viennent manger la nuit.

Le Renard eſt trop fin pour ſe couſler auec tant de beſtes ſauuages, auſſi il n'y en a point, mais bien vn animal qui luy reſſemble, ſi ce n'eſt qu'il eſt vn peu plus grand, ils l'appellent Toutra, a le poil rude, ils vont par trouppe, & ſur le ſoir ils commencent à faire des cris, qu'ils continuent toute la nuict, aſſez ſemblables à la voix d'vn homme, ils font encore plus de mal que les Renards, & emportent meſme, à ceux qui dorment à la campagne, leurs Souliers & leurs Bottines. On trouue auſſi des Caſtors dans les riuieres & ſur la coſte de la mer, ce qui eſt contraire à l'opinion d'Ariſtote, qui dit qu'il n'y a point d'animal à quatre pieds qui viue dans la mer.

Ariſt. lib. 8. Hiſt. des animaux cap. 5.

Les Mengrelliens qui croient que c'eſt vne felicité de changer quand ils veulent d'habitation, ne ſçauroient ſe reſoudre à faire de la deſpenſe en leurs baſtimens, quoy qu'ils ayent tous les materiaux propres à en faire de tres magnifiques, principalement vne pierre blanche ſemblable à celle de Malthe, & qui peut receuoir toutes ſortes d'ornemens. Ils ont auſſi vne autre pierre griſe que le torrent, qui deſcend de la Montagne qui eſt au deſſous d'Arama, roule en bas. Ils ſ'en ſeruent pour faire des meules de Moulin, des Mortiers, & des fours pour cuire le pain, car on la peut eſchauffer beaucoup ſans qu'elle ſe caſſe. On croit auec beaucoup d'apparence qu'il y ait de l'or & de l'argent ſur le Caucaſe, mais ceux du pays tiennent la choſe cachée pour ne pas s'attirer l'enuie & les deſſeins des Turcs. Ie n'alleguera y point la fable de la Toiſon d'or, ny l'authorité de Pline, qui dit qu'il y en a eu autrefois beaucoup. L'on tire de l'or encore aujourd'huy proche de la Ville d'Aradan dans la Prouince qui a appartenu autrefois au Prince Artabegi. Il y a auſſi de l'Antimoine, l'on m'a dit que le Prince d'Imereti fait trauailler des Mines dans ſes Eſtats, mais il tient la choſe la plus ſecrette qu'il peut, & vn des ſubjets de Dadian ayant porté à Conſtantinople vne Monſtre d'or & d'argent des Mines d'Odiſci, le Prince à ſon retour luy fit couper vn pied & vne main pour le chaſtier de cette intelligence auec les Turcs.

Des Pierres, Mines & mineraux.

Il y a des Mines de fer ſous la Montagne d'Imerety, & des peuples entiers qui ne font autre choſe que la trauailler, il y en a auſſi à Odiſci, mais ils ne veulent pas meſme que leurs voiſins ſçachent que le pays ait cette richeſſe. On a auſſi deſcouuert dans les Montagnes de l'Eueſché de Cauis vne Mine d'Ocre.

Des Arbres & des Plantes.

I'y ay veu le Plane, mais il y eſt rare; il ſe trouue de la Regaliſſe ſur les riues du Phaſe, les Racines n'en ſont pas groſſes, il y en a beaucoup d'auantage en Georgie; ie n'y ay iamais veu de la grande Centaurée, mais beaucoup de la petite, auſſi-bien de celle qui a les fleurs rouges que de celle qui les a blanches. Les herbes qui ont beaucoup d'odeur en nos quartiers n'en ont point en ce pays-là à cauſe de ſa grande humidité.

Du Miel de la Colchide.

Quoy que Strabon & quelques Autheurs anciens, ayent dit que le Miel de Colchide eſt fort mal ſain & fait tourner la ceruelle à ceux qui s'en ſeruent, ie ne laiſſeray pas d'aſſeurer que c'eſt le meilleur miel du monde, & qu'il a toutes les marques que Matthiole donne au bon miel, ce qui vient de la grande quantité de Meliſſe qui croiſt dans le pays. Ils ont encore vn autre Miel fort blanc & dur comme du Sucre, il ne s'attache point aux mains lorſqu'on le manie, & ie croy que ſa couleur a donné ſujet à l'erreur de Pline, qui dit que vers le Pont Euxin on trouue des Abeilles blanches. Ceux du pays au contraire affirment que les Abeilles qui le font ſont jaunes comme les autres, mais que cette couleur luy vient de ce qu'il y a beaucoup de Roſeaux dans le pays d'où elles le tirent. Pour celuy-là il eſt fort eſtimé dans le pays, mais il ne va pas iuſqu'à Conſtantinople comme le commun, car le Miel blanc ſe receüille dans le temps de l'Hyuer, pendant lequel ils n'ont point de commerce auec Conſtantinople, la mer eſtant fermée dans ce temps-là.

Ils mettent quelquesfois leur Miel dans des Escorses de Citrouilles ameres, ce qui a peut-estre donné sujet à Strabon d'en parler comme il a fait, & il est vray aussi que celuy qu'on ramasse dans les Montagnes, dans le temps que le Laurier-rose est en fleur, fait vomir ceux qui en prennent, si bien que les Païsans, faute d'autre remede, s'en seruent pour se purger.

INFORMATIONE DELLA GIORGIA

DATA ALLA SANTITA DI NOSTRO SIGNORE

PAPA VRBANO VIII.

DA PIETRO DELLA VALLE IL PELLEGRINO

l'anno 1627.

BEATISSIMO PADRE.

LA terra che hoggi si chiama Georgia comprende tutto quello, che gli antichi chiamarono Colcho, & Iberia, con parte anco dell'Armenia, e forse dell'Albania; fra quai termini secondo Strabone si rinchiude la regione de popoli Moschi; perche stendendosi per lunghezza dalle riue più Orientali del mare Eussino, doue comincia, infin quasi al mar Caspio, hà dall'Oriente solamente certe poche terre maritime dell'Albania, soggette hora al Persiano; doue sono le città di Bako, è di Derbend, ò come dicono i Turchi, Demicarpi, cioè Porta ferrea; è per ventura declinando alquanto al mezzo giorno, qualche cosa anco della terra di Sceruan, la cui metropoli è Sciumachi, che à mio parere è parte della Media Atropetana. Dall'Occidente poi hà il mare Eussino. Dà Settentrione i monti Caspij rami del Caucaso, che corrono da vn mare all'altro, è sono al presente habitati da certi popoli Barbari, è ladroni, chiamati Lezghi, ò Legzi, dè quali la maggior parte son Maomettani; & alcuni forse anco Idolatri, ò Atheisti; è saranno facilmente i Saoni ò i Phthirophagi di Strabone. All'Austro finalmente hà parte dell'Armenia, doue con la Media confina: E più à basso nelle parti più Occidentali verso Trabisonda, se non m'inganno, qualche parte anco della Cappadocia. Tutta questa terra, che hoggi parla vna sola lingua, à quei popoli propria, è commune, detta da noi Georgiana, mà da loro Cardueli, fu gia dominata come essi riferiscono da vn solo Rè, finche vno di questi diuise poi lo stato in quattro figli, che haueua, è gli fece tutti equalmente Principi assoluti; lasciando però al primogenito, à chi diede il centro, è la maggior parte della Terra, vn non sò che di preminenza sopra gli altri: onde infin hoggi è quel Principe da tutti gli altri riuerito, è come maggiore honorato con titolo di Mepet-mepè, che in lingua loro quasi Rè de Rè significa, contentandosi gli altri d'esser semplicemente i Principi della Georgia: sono hora sei, perche oltra dè quattro già detti del sangue reale, due altri che erano prima Ministri del Mepet-mepè, è Gouernatori di due gran parti del suo stato sopra il mare Eussino, occupando ciascun di loro le Terre che haueuan in Gouerno, è ribellatisi si fecero essi ancora Principi assoluti, è cresciuti col tempo in autorità, è reputatione vennero non solo ad agguagliarsi, mà anco ad apparentarsi con tutti gli altri: onde hoggidì si trattano tutti equalmente come pari, è ben spesso apparentano insieme, conseruandosi però sin hora memoria che al Mepet-mepè, quando saliua à cauallo, quei due Principi, che erano gia suoi vassalli, è Ministri, qual hora si trouauano alla corte, come à lor signore gli teneuano vno il cauallo, è l'altro la staffa.

Quanto alla diuision della Terra dopò che i Principi furon sei, è tutti parimente assoluti il Mepet-mepè hà dominato, è domina infin hoggi vna regione che chiamano in lor lingua Imereti ch'è il centro, come dissi, è la parte più interiore, è più forte di tutta la Terra; ed è senza dubbio Iberia. Il Principè che iui regna al presente si chiama Ghiorghi cioè Giorgio; è con titolo più breue del Mepet-mepè che susa solo nelle scritture, lo chiamano communemente parlando Ghiorghi Mepè, cioè il Rè Giorgio, mà i Turchi cosi il Principe, come la Terra, è la gente di quella terra, non sò perche, lo chiamano Basciaciuè, che in lingua Turchesca significa Capo aperto, ò Capo scoperto.

All'Oriente di questi giace vn'altra Prouincia detta Kacheti, che, se non fallo, è pur parte dell'Iberia, è forse anco dell'Albania, & era questa lo stato del descendente del minor fratello de'i quattro del sangue reale; & haueua la sua sede in vna città chiamata Zagain, benche questi Principi, come anco i Nobili del paese (che fuor del costume d'altri barbari Orientali, hanno i Giorgiani nobiltà certa, è la riconoscono, è differentiano dalla plebe, come apunto facemo noi altri Europei, per discendensa di sangue, è per vso continuato d'apparentar con equali) si compiacciano più i Rè, dico, & anco i Nobili, che chiamano Asnauri, d'habitar più tosto in campagna, & in case campestri, come i Nobili di Francia, che nelle città, quali tengono per habitationi conuenienti à plebei, & à mechanici, per ridursi iui à i mercati, & al contratto de negotij: è son tanto tutti i Giorgiani di questa opinione, che infin quelli, che non sono Arnauri, ne Nobili, purche possano farne di meno, si sdegnano d'habitar nelle città, è d'essercitare arti mechaniche, ò mercantie; mà lasciando far questi essercitij à stranieri, come ad Armeni, a Giudei, de quali hanno molti nelle lor Terre, & ad altri simili, essi s'occupano solo ò alla guerra, quando bisogna, ò allo stato Ecclesiastico, quei pochi che à ciò si danno, ò per lo più alla cultura de lor proprij campi fertilissimi cosi d'ogni sorte di frutti, come per la molta seta che iui si raccoglie, de quali quasi tutti ò poco ò molto, alcuna parte possedono; onde con ragione dagli antichi Greci furon Georgi, cioè cultori della terra, chiamati; quindi è che le città in quel Paese son poche, è di poca considerationе, ma le campagne per tutto sono habitate frequentissimamente, è popolate non men di buone case, fatte però la maggior parte di legno al lor modo: non mancano di varie, è ben fabricate Chiese mà mal tenute secondo il lor costume. Il Principe che à di nostri ha regnato nella Prouincia di Kacheti, di chi parlauo, è che viue ancora, mà priuo del stato, come poi dirò, si chiama Teimuras, alquale quando era amico del Persiano Abbas Rè di Persia, che hoggi regna, con occasione d'essergli morta la sua prima moglie, mandò, perche se ne condolesse in suo nome, il Padre fra Giouan Thadeo di sant'Eliseo Carmelitano scalzo, che hora stà in Persia, & all'hora era superiore di quella missione, al qual Padre il Prencipe Teimuras, non solo per esser mandato dal Rè di Persia, mà per esser chi era, è Religioso Christiano de nostri, mostrò amoreuolezza, è cortesia incomparabile, gli fece celebrar messa publicamente nella sua Chiesa principale, assistendoui il Metropolita della Terra, è voleua anch'esso Prencipe assisterui, mà non sò da che fu impedito; gli offerì loco, è terra per farsi della sua Religione in quel Paese Conuento, è Chiesa se voleuano, ansi gliene fece pigliare il possesso, & in somma cosi il Prencipe, come il Metropolita Allahuerdi, che all'hora viueua huomo molto prudente, & affettionatissimo alle cose di Roma, per quanto il medesimo Padre riferisce, si mostrarono verso la Chiesa Romana tanto deuoti, che più non può dirsi.

De gli altri due Principi descendenti da gli altri due fratelli del sangue reale, vno al mezzo giorno di Kacheti, è d'Imereti; domina la terra che chiamano Cardel ò Carduel, parte d'Armenia maggiore, la cui sede principale è Tef-

lis; quiui dominò già nell'eta de nostri Padri il Principe Simone, che morì poi prigione in Costantinopoli, tanto famoso per le guerre, che fece à Turchi nelle nostre historie, è tanto deuoto di questa santa fede Romana, quanto ben mostrano le sue lettere (se pur eran, come io credo, del medesimo Simone) scritte à Papa Paolo terzo di Fel. Mem. Vna delle quali, con la nota anco di quella, che il detto Pontefice haueua prima scritta à lui, và impressa nel libro del Padre Frà Tomasso di Giesù Carmelitano scalso *de procuranda salute omnium gentium.*

A tempi nostri signoreggiaua in quella Terra Luarsab Prencipe giouane, è di grand'espettatione nipote, cioè figlio del sopradetto Simone; mà pochi anni fà trouandomi io in Persia, finì colà miseramente i suoi giorni, vccisо in vna prigione, oue più anni era stato ritenuto, senza lasciare alcuna prole; perche non haueua ancor condotta la moglie, che solo di parola haueua sposata, è la sua Terra fu poi dominata da vn'altro Prencipe della sua casa nipote, ò cugino di lui; però Mahometano, è non più assoluto, mà quasi Vassallo sottoposto al Rè di Persia, come appresto son per dire.

L'altro Prencipe pur discendente del sangue reale, haueua il suo stato all'Occidente, come parte del Carduel, participante, come io penso, è dell'Armenia, è della Cappadocia, ne confini della Media. Mà questo hora non è in piedi, come appresso s'intenderà.

Degli vltimi due Principi descendenti da'i Ministri, è non dal sangue Reale antico, i cui stati cadono ambidui sopra'lmar Negro ò Eussino, vno più al Settentrione domina la prouincia congiunta co i monti Caspij; & anco co i Dadian, cioè caminatori ò erranti; perche anticamente andauano errando come Arabi in tende senza case; mà mutato poi stile, è hoggidì quella prouincia vna delle migliori, è più ben popolate di tutta la Georgia. Questa è il Colcho degli antichi, & da i Turchi è detta Mengrelia. Vi domina hoggi vn Prencipe giouane chiamato, se ben mi ricordo, Leuan. L'anno 1615. vn Padre Giesuita, di quei di Costantinopoli, che era andato nella Mengrelia à riconoscer quella Christianità, tornato di là, mentre anch'io in Costantinopoli mi trouaua, in tre ò quattro giorni, che soli visse, è quelli ammalato dopò il suo ritorno, (perche à pena arriuato, fu subito assalito da vna gran peste, che iui all'hora regnaua) contò à bocca succintamente d'hauer veduto quel Prencipe, d'età in quel tempo, di circa dodici anni; onde perciò lo stato era gouernato dalla Madre, che viueuano semplice ansi rozzamente alquanto, come genti di campagna, è che lo vide vn giorno venire ad offerire in vna Chiesa la testa d'vn gran Cinghiale, che haueua ammazzato nella caccia; che fecero al Padre molte careste, è dimostrationi d'amore; mà che non sapendo egli la loro lingua, non si poterono intendere, ne trattare insieme. Più di questo della peregrination del Padre in quelle parti, non potè all'hora saperssi; si perche egli morì, come hò detto, si anco perche le sue scritture in vna tempesta di mare seran perdute: mà voglio sperare che i Padri Giesuiti di Costantinopoli, come son tanto vicini à quella terra, che di là in otto giorni, è manco, con buon tempo, vi si può commodamente nauigare, non habbiano abbandonato quella missione, mà v'habbiano forse gia mandato altri, ò siano per mandarui per l'auuenire.

Al mezzo giorno di questa prouincia, è pur sopra il mar Negro ne i confini della Cappadocia, è di Trabisonda, domina l'altro Prencipe non descendente dà i Rè antichi vna regione, che chiamano Guriel; parte al mio parere ò della stessa Cappadocia, ò del Colcho. Il Prencipe d'hoggi, se non fallo, si chiama Iese, è credo che della sua Casa sia il Metropolita, che al presente gouerna tutta la Chiesa de Giorgiani ne paesi, che non son sottoposti al Persiano; perche nelle parti piu Orientali, & doue il Persiano comanda, v'è vn altro Me-

tropolita fatto à suo beneplacito, che dopò la morte di quell'Allahuerdi, che ò di sopra nominai, gli era succesſo, è viueua al mio tempo. Vn altro pur Allahuerdi chiamato (se pure tal nome non è di quella Cathedrale, chiunque vi seda) vna sorella del quale, che hoggi viue in Persia, condotta iui con gli altri in quella notabil trasmigratione de Georgiani, di che pur toccarò qualche cosa, fu gia moglie d'vn figlio d'vna sorella del vecchio, è morto Allahuerdi, di cui pur quella sorella, è due altre, ad vna dellequali io hò tenuto tre figli à batteſimo, condotte similmente in Persia nella trasmigration che dissi, viuono hoggi in Spahan, & han viuuto molti anni, come io steſſo hò veduto, per non perder la fede, molto miseramente in grandiſſima neceſſità; perche come à Christiane il Rè non daua loro mai niente, nè ne faceua conto, come ne haurebbe fatto se l'haueſſero rinegato; ma e'lleno con tutto ciò patientiſſime, benche educate nella Georgia in abbondanza di ricchezze, è grandezze, non eſſendo lor permeſſo di ritornare al lor paeſe, soffriuano di viuere in Persia poueriſſimamente, è dopò hauer conſumato, è venduto quanto dal lor paeſe haueuano potuto portare, si soſtentauano humilmente de lor lauori, è ben spesſo delle limoſine de noſtri Religioſi, che ſtanno in Sphahan, che ne teneuano di continuo protezione, è d'altri Europei ancora, che quanti de noſtri iui erano, non mancauano ſecondo'l loro potere di ſoccorrerle.

Nello ſtato che di ſopra ho detto è ſtata la Georgia fin quaſi à di noſtri, quanto al temporale, è ſ'e mantenuta ſempre, che certo è marauiglia, è non è ſtato poco il loro valore, eſſendo eſſi ſi pochi, è Signori di coſi poca terra, per reſiſtere à tanta potenza; maſſimamente eſſendo diuiſi in più capi ben ſpeſſo, come il più ſuole auuenire, frà di loro diſcordi; in oltre ſenſa vſo quaſi d'artegliaria, con poco, ò quaſi neſſuno vſo d'archibugeria: con tanto diſauuantaggio, dico, ſi ſon mantenuti intatti, & illeſi, & han mantenuto inſin hora, la Fede con eſſer circondati da ogni parte da Infideli, è da nemici, è ſopra tutto ſoli ſenſa aiuto alcuno, che poſſa loro altronde venire, in mezzo de due potentiſſimi Imperij de Perſiani, è de Turchi, che ſempre hanno hauuto intentione gli vni, è gli altri d'eſtinguergli, è diſtruggergli, più per odiò della Religione, che per altro: onde mi par che non ſolo ſian degni di lode, ma che in vn certo modo la Chieſa tutta ſia loro obligata di tanta virtu, & di tanto valor moſtrato nelle guerre, che più volte gli eſſerciti integri, hor di Perſiani, hor di Turchi han diſtrutto, ò han fatto lor voltar le ſpalle, è finalmente di tanta coſtanza, che più importa, con che ſempre hanno difeſa, & conſeruata, quanto hanno potuto, la Fede di Chriſto; di che per non eſſer lungo non adduco eſſempi. In queſto noſtro ſecolo ò ſia ſtato per qualche loro peccato, ò per altra giuſta permiſſion di Dio ſono ſtati i Georgiani molto oppreſſi, è più per cagion delle lor proprie diſcordie, che han dato a ciò occaſione, che non per altra cauſa, hanno perduto molto del lor potere, benche non poco ancora gliene reſti. Perche de ſei Principi ch'io diſſi, cherano, vno del ſangue antico Reale, cioè quello che haueua lo ſtato fra l'Armenia, è la Cappadocia non lunge da Tabril, è da confini della Media nelle continue guerre che più anni ſono ſi fecero tra Perſiani, è Turchi, ſeguendo à forſa le armi ò degli vni, ò degli altri, come quello il cui ſtato era più aperto, è quaſi fra le terre del Turco, & incorporato poco à poco, fu conſumato affatto, è gli fu occupata da i Turchi la terra ſotto preteſto, come io penſo, che foſſe la occaſione di quelle turbolenze. Mi dicono che della ſua caſa viue hoggi appreſſo i medeſimi Turchi ramingo vn giouane, tentando, mà in vano, come pare inſin hora, d'ottener da loro in cambio del perduto ſtato, alcun'altra terra da comandare. Queſti anni à dietro poi, è pur con occaſione d'vn altra guerra che tra Perſiani, è Turchi ſi ſuſcitò, poco prima ch'io andaſſi in Perſia, caddero due altri Principi Georgiani pur dell'antico ſangue reale; è benche non eſtinti affatto, ſtan

però ridotti molto a mal termine; almen fin tanto che con nuoua fortuna possano vn di risorgere, di che non dispero. Questi furono il Prencipe Teimuras, el Prencipe Luarsab, quali, come haueuano i stati loro ne confini delle terre di Persia, furono quasi sempre dependenti de Persiani, anzi la maggior parte di quei Principi soleuano nella Corte di Persia educarsi, come in effetto gli vltimi Luarsab, è Teimuras ambidue da fanciulli vi serano molti anni educati. Hor nella Guerra, che dico, trattandosi fra Turchi, è Persiani di pace, mentre à pnnto gli esserciti degli vni, è degli altri molto vicino alle terre loro stauano quasi à fronte, è ventilandosi tra le altre cose di questi due Principi Georgiani da chi doueuano dependere, perche i Turchi pretendeuano che douesse esser della lor fattione, il Rè di Persia disse all'Ambasciador Turco che trattaua la pace, che Teimuras, è Luarsab erano, & erano stati sempre suoi, è che in segno di ciò, gli hauerebbe fatti venir nel suo Campo ogni volta che hauesse voluto. L'Ambasciadore, che questo non voleua concedere, rispose che serano suoi, prouasse à fargli venire.

Il Rè dunque gli chiamo, mà essi vedendo l'essercito Turco tanto vicino, non ardirono dichiararsi, è tergiuersando con gli vni, è con gli altri, è scusandosi colPersiano in bel modo, insomma non andarono al suo Campo; di che egli resto sopra modo sentito, è co'i Turchi con vn poco di vergogna: dissimulò con tutto ciò ilRè di Persia, è per all'hora non fece altro, perche non poteua, mà fatta poi la pace, è ritirato, è disarmato l'essercito Turco, cominciò prima con strane inuentioni, à mettere Luarsab, è Teimuras in discordia fra di loro. E tanto s'adoprò con le sue solite astutiè, che quasi gli fece venire insieme alle mani, con tutto che fossero cugnati, hauendo già Teimuras preso per seconda moglie vna sorella di Luarsab, è senza dubbio haurian combattuto insieme, che già si trouauano con gli esserciti in campagna vn contra l'altro, se finalmente col mezzo d'alcuni Nobili fedeli, è lor Vassalli, che s'interposero à pacificargli, non hauessero scoperto, che le loro inimicitie erano tutte trame delRè diPersia, per rouinargli ambidui, essendosi trouato che à ciascun di loro à parte haueua ilRè mandato in secreto vna lettera ò comandamento, come costuma, mà d'vn medesimo tenore, cioè che procurasse d'vccider l'altro, è di torgli lo stato, che egli l'hauerebbe aiutato, è l'haueria mantenuto in possesso di quella Terra, mostrandosi à chi scriueua molto amico, & all'altro per diuerse cause, che allegaua, molto inimico: mà con tutto ciò non bastò questo à fargli bene accorti, tanta è la semplicità, è facilita à creder de Giorgiani.

Oltra di questo messe anco il Rè di Persia in discordia, ò almeno in diffidenza Teimuras con la sua Madre chiamata Keteuan Dedupali, cioè laRegina Keteuan, Principessa di molto gouerno, parente, è della casa di Luarsab, che più anni, essendo Teimuras fanciullo, & ella vedoua, haueua amministrato lo stato, è l'haueua anco difeso valorosamente da Costantin Mensa suo cugnato Mahometano, che dopò la morte di Daud marito di lei, è fratello di lui ammazzando empiamente il vecchio suo Padre Alessandro, & vn'altro fratello tentò d'occuparlo, è l'hauria occupato sensa dubbio, s'ella non se gli fosse opposta virilmente, è non l'hauesse ucciso in battaglia, è vinto insieme con molti Persiani, che lo fauoriuano; ond'ella da suoi popoli fu sempre sopra modo amata, è stimata: la messe dico il Rè di Persia in diffidenza col figlio, perche soggerì à Teimuras ch'ella haueua intento di rimaritarsi con un gran Capitano, di chi per lo suo valore, è prudensa nelle cose del gouerno molto si seruiua, è che in tal caso hauerebbe procurato di leuarsi lui dinanzi, per serbar lo stato à gli altri figlioli, che hauria fatto col secondo marito. Da che indotto Teimuras fece ammassar quel Capitano che era la meglior testa del paese: leuò il gouerno di mano à sua Madre, & egli poi molto giouanetto ancora poco esperto, è manco stimato da suoi Nobili, si trouò inuolto in gran confusione;

perche il Persiano lo metteua anco in discordia di continuo, è quasi come fanciullo lo rendeua disprezzabile à i suoi nobili, quali qual'hora andauano in Persia, il Rè gli honoraua, gli accaressaua con molta domesticezza, daua loro presenti di valore, in materia della fede s'accommodaua con tutti, in modo che ne haueuano gusto: onde essi per questo modo di procedere alienati dall'amor del lor Principe naturale, & affezionati al Persiano, lo desiderauano per lor signore, stimando che ciò douesse esser lor somma felicità.

Dopò hauer qualche tempo il Rè di Persia essercitato le arti sopradette andò finalmente l'anno 1613. se non fallo, all'improuiso con essercito potentissimo sopra la Georgia, è pigliò per pretesto, che Teimuras haueua presa per moglie, senza sua licenza, la Principessa di Chaurascian sorella di Luarsab ch'era stata prima à lui promessa: però giunto à i confini delle lor Terre chiamò ambidui Teimuras, è Luarsab, che venissero nel suo Campo à dargli conto di questo fatto, è che gli conducessero la sposa, che in ogni modo la voleua per se, è che si disfacesse il matrimoniò con Teimuras, ben che già molto tempo prima fosse consumato, quasi che tra Christiani ancora fosse lecito quel che tra loro Mahometani facilmente si costuma. I Principi Georgiani furon colti sprouisti, è quando ogn'altra cosa pensauano, è quel che è peggio eran traditi da molti de lor nobili, che spontaneamente dauano strada al Rè, è l'andauano introducendo dentro alla Terra, senza il che forse per la fortezza del sito, è de passi non hauerebbe mai potuto entrarui. Onde confusi, è non sapendo essi che farsi Luarsab più semplice si risoluè d'ubbidire, & andò alla chiamata del Rè, è si messe in sua mano. Il Rè lo mandò nella Prouincia d'Esterabud sopra l'mar Caspio, dalla Georgia assai lontana, doue il Chan, che colà gouernaua, lo tenne qualchè tempo guardato si mà honoreuolmente, è con libertà di poter caminare doue voleua, più tosto ritenuto, che prigione; & al gouerno della sua terra, senza entrarui, ne danneggiarla punto, messe il Rè vn certo Rairei ò Bagred Mirsa, che era pur di quella casa, Zio, ò cugino di Luarsab, ma rinegato in Persia, è dà più anni fatto Moro, di cui gouernaua al mio tempo vn figliò pur Moro, è nato in quella setta, non come Prencipe assoluto, mà come vno de gli altri Chani Vassalli, è sottoposti, anzi serui del Rè di Persia. E ben vero, che la sua militia la maggior parte era comandata da Capirani Christiani, de quali alcuni io conosco, come anco Christiano è la maggior parte del suo popolo. Però il Prencipe Luarsab dopò esser stato alcuni anni, nel modo ch'io dissi in Esterabad, il Rè per assicurarsi meglio della sua persona, lo fece trasportar nella prouincia di Fars, ò Farsistan, che è la Persia propriamente detta, pur lontanissima dalla Georgia, è quiui in vna forteza poco lungi dalla Città Metropoli chiamata Sciras lo tenne qualche tempo rinchiuso in più stretta prigione. Finalmente l'anno 1621. in circa quando i suoi haueuano più speranza della sua libertà, è che vn giorno il Rè haueße da vederlo, è fauorirlo, succesße tutto il contrario, perche essendo al Rè soggerito da vn certo Moura Giorgiano principale, è potente disgustato di Luarsab, perche nè tempi à dietro haueua promesso di pigliar per moglie, è forse anco sposata vna sua sorella: mà dopò quasi ripudiandola non l'haueua più volura, onde in vendetta di ciò era poi stato à Luarsab & à tutta la Georgia il detto Moura occasione col Rè di Persia delle ruine che racconto, & per la stessa causa appresso del Rè sempre di molta autorità. Essendogli, dico, dà costui soggerito, che non haurebbe posseduto mai in pace, ne sicura la terra del detto Luarsab, finche esto viueua, perche quei popoli amauano il lor signore, & stando, mentre ora in vita, in continua speranza di rihauerlo vn giorno, haueuano sempre il core, è l'intento in lui; ò fosse per questo, ò perche temesse di certe congiure, che quasi nel medesimo tempo scoperse d'alcuni Georgiani, che voleuano ammazzarlo, si risoluè di tor loro questo stimolo, che à nouita hauerebbe potuto incitargli, è fece stran-

Moura.

golar con vna corda d'arco il misero Luarsab dentro la medesima fortezza, doue staua prigione.

Teimuras fu più accorto, è non volse in modo alcuno fidarsi di venire, quando fu chiamato, mà si scusò col Rè con dir, che non veniua perche temeua l'ira sua, già che si teneua offeso da lui; è che la moglie ne anco era possibil che mandasse, non potendosi fra Christiani disfare vn matrimonio già fatto, ne potendo con suo honore dare altrui la propria moglie; mà perche vedesse quanto gli era ossequente, che gli mandaua, come in effetto gli mandò, la propria Madre, insieme con le sue sorelle ancor donzelle, è due piccioli figliolini che haueua della propria Moglie. E fece questo Teimuras sperando che la Principessa Keteuan sua madre come persona prudentissima ch'era, è chè più volte stando anch'ella in Persia, haueua trattato col Rè, è sapeua i suoi modi, potesse in qualche maniera placarlo, & impetrargli pace; mà tutto fù in vano, perche mostrandosi il Rè inesorabile, è quasi che fosse innamorato ostinato in voler la Principessa Chuarascian, sapendo ben ch'era domanda impertinente, in che Teimuras non haurebbe mai potuto, ne voluto condescendere, diceua pur tuttauia che venisse Teimuras à darsi in poter suo, è perche non obbediua, ritenne la Principessa Keteuan, senza lasciarla più tornare in dietro, anzi la mandò poi co' i nepoti in Scitas nella qual Citta staua al mio tempo honoreuolmente ritenuta. Egli col campo seguitò ad entrar nella Georgia, cioè nella prouincia de Kacheti, à Teimuras soggetta, introdotto da molti nobili infedeli, che sperando dal Rè gran cose, è fatti della sua fattione, l'andauano mettendo dentro la Terra facilitandogli i passi, è le strade pericolose.

Teimuras veduta si d'improuiso la piena sopra, non hauendo essercito pronto ad opporsegli, ne tempo da metterlo insieme, ne si fidando de suoi, de quali con ragione haueua la fede sospetta, poiche non u'era altro rimedio, prouidde à casi suoi con la fuga, & insieme con la moglie, è con molti fedeli che lo seguitarono, passò nelle terre più interiori, è più forti d'Imereti, doue appresso à quel Prencipe prima, è poi anco più oltre appresso quel d'Odisci, ò di Dadian si ricouerò. De nobili molti tratti da vane speranze spontaneamente si diedero al Rè, è quel che è peggio, rinegata la fede l'annouerarono nel suo essercito: Alcuni altri che di fare il simile non haueuano voglia, non hauendo tempo di fuggire, furon per forza sorpresi; e'l popolo tutto d'innumerabil quantita restò in preda al Vincitore. Il Persiano entrato nel paese, è considerato la fortessa de luoghi, è quel che haurian potuto i Georgiani, se fossero stati vniti, è si fossero nelle lor Case con ordine gouernati, non solo non si curò di tenere quella terra, ben conoscendo, che non poteua in modo alcuno tenerla: mà anzi gli parue mill'anni d'vscirne fuori col suo essercito, è ridursi quanto prima in sicuro; però gia che la terra non poteua tenere, non volse perdere cosi bella preda, che haueua fatta di tanta gente, che forse più che la stessa terra valeua. Onde fattigli subito trar tutti à forza fuori delle proprie habitationi (che spopolandosi vna prouincia intiera, ben si può considerare, che confusione fusse) & huomini, è donne, è nobili, è plebei, grandi, è piccioli, d'ogni eta, d'ogni stato, è conditione con le lor robbe, quanto poterono portare, li messe innanzi all'essercito, è marciando in fretta verso le sue terre, col Campo dietro à loro, gli condusse tutti in saluo ne suoi paesi; doue poi gli distribuì per quelle prouincie, che eran della Georgia più lontane, è che d'esser popolate haueuan più di bisogno: ond'è che hoggidi la Persia propriamente detta, il Kirman ò Carmania, il Masandran sopra il mar Caspio, è molt'altre terre di quell'Imperio, son tutte piene d'habitatori Georgiani, è Circassi, che molti Circassi ancora passati già tempo fà da Circassia à viuer nella Terra di Teimuras, da loro non lontana, è fatti già suoi vassalli insieme co' i Georgiani, con chi viueuano apparentati, & inuolti, furon anch'essi in quella riuolutione in Persia condotti, è come dico, distribuiti in diuerse parti, viuendo hoggi liberi nè paesi del Persiano, come

gli altri suoi Vassalli, & habitano in più luoghi massime del Farsistan, è del Masandran, non solo le Ville, è le Terre, ma le prouincie integre, doue non si troua quasi altri che loro, sostendandosi delle medesime Terre, che coltiuano, che il Rè hà loro assegnate, delle quali pagano al Rè, come gli altri Mahomettani, qualche Tributo, mà non graue. Di questi i popolari, che sono i più, si conseruano infin hoggi quasi tutti Christiani, mà molto rossamente, perche ò non hanno sacerdoti, è Ministri, che gl'instruiscano, non bastando quegli che hanno, à tanta multitudine, in tãti, è si diuersi luoghi dispersa, ò se pur gli hanno sono tãto inetti, che non seruono quasi à nulla. Mà de nobili ch'eran poco auuezzi à patire, è de soldati la maggior parte, con molti anco del popolo, patte tirati da ambitione, parte da auaritia, per hauer, cambiando fede, qualche cosa dal Rè, che in questo è liberalissimo, è per tirar genti alla sua setta, spende di continuo largamente; parte anco costretti da necessità per non morir di fame si son fatti Mahomettani; è se ne fanno ogni giorno, è di questi l'essercito Reale l'è tanto empito, è per industria del Rè Abbas, che hà hauuto sempre mira d'humiliare, è tenere à freno i suoi Quisilbasci alquanto superbi, con quest'altra fattion contraria di stranieri, che chiama serui, si va ogni di più tanto empiendo, che hoggidi si contano nell'Essercito del Rè più di trenta mila Georgiani, con qualche numero di Circassi, & alcuni pochi Armeni pur rinegati, che van come stranieri, è serui, mescolati frà di loro, alcuni de quali hanno commando principale tanto nell'Essercito, quanto nel gouerno politico del paese, è son già arriuati ad esser Sultani, Chani, & ad ogn'altra suprema dignità. Mà oltra de sopradetti Georgiani, che son quelli che in Persia viuono liberi, vn'altra quantità infinita di loro, è non solo è plebei, mà anco alcuni de nobili, in quella confusione dell'entrata del Persiano nel lor Paese, è nella forza che fece l'Essercito per cauargli fuor delle lor terre, caddè miserabilmẽte in seruitu de Persiani. E di questi fu tanto il numero che hoggi non v'è casa in Persia, cioè in tutto l'Imperio, che non ne sia piena, è d'huomini, è di donne. Non v'è grande che non voglia hauer le sue Donne tutte Georgiane, perche son bellissima gente, el Rè stesso ne hà pien il suo palazzo, che d'huomini, è di Donne, quasi non si serue d'altri. Mà questi infelici, che capitarono in seruitù quasi tutti ò per amore, ò per forza han rinegato la fede, ò almeno nell'esteriore mostran d'hauerla rinegata: che in secreto molti ne ho io conosciuti che ancor la teneuano, ingannati dà vna falsa opinione certamente molto familiare, che con Dio ciò basti.

Quai casi poi succedessero in quella miserabil trasmigratione, che vccisioni, che morti di pura necessità, che rapine, che stupri, che violenze, che bambini da propri Padri affogati, ò buttati ne fiumi per disperatione, altri da soldati Persiani perche non erano atti à viuere, suelti à forsa dal petto delle Madri, è gettati per le strade, lasciati iui alla ventura ad esser pasto di fere, ò calpestati da'i Caualli, è Cameli dell'Essercito, che più d'vn giorno caminò sempre per sopra a'i Cadaueri; che separationi di Padri da figli, di Mariti dalle Mogli, di fratelli da sorelle condotti in diuersi Paesi lontani senza speranza di ritrouarsi mai più insieme, vendendosi in quell'occasione per tutto il Campo huomini, è Donne per la gran quantità, che ve n'era, assai più à buon mercato, che le bestie. E che altri simili successi accadessero degni di molta compassione farei lungo à raccontare. Dirò solo che Teimuras dopò esser andato più giorni tamingo per le terre de gli altri Principi Georgiani si ridusse al fine nel Paese de Turchi, doue questi vltimi anni viueua, & essi gli diedero, se'l vero mi fu detto, la Città di Cogni con alcune altre Terre della Cappadocia, che son tutte habitate in gran parte da Christiani Greci, doue si trattenesse, è sostentasse. Hà procurato vendicarsi, è lo procura di continuo, & egli fù quello che con la sua molta istanza l'anno 1618. fece venir contra Persia quel grand'essercito di Turchi, è di Tartari che venne, quale egli ancora accompagnò & entro dentro alle terre di Persia più di quant'altri esserciti di Turchi vi siano mai venuti, che arriuo fin quasi ad Ardebil, qual Città perche

è

è santuario de Persiani, doue stanno anco le sepolture della casa Reale che hoggi regna, Teimuras desideraua sopra modo abbruggiarla in vendetta delle sue Chiese distrutte nella Georgia. In questa guerra che fu la più pericolosa in che mai il Rè Abbas in sin hora si sia visto, io mi trouai con lui, è viddi il tutto, mà in somma i Turchi, non sò per qual loro melensagine, & in effetto per vna gran perdita del valore, è del buon gouerno antico, che à nostri tempi in loro si scorge, benche potessero far molto, al fin, secondo il solito da molti anni in quà, non fecero nulla, anzi se ne andarono quasi fuggendo, ributtati con morte di molti di loro. Onde il Persiano se ne torno nella Corte triomfante, è Teimuras ritirato nelle terre che haueua in gouerno, non fece più alcun motiuo, aspettando, com io credo, miglior tempo, è miglior occasione, che al più lungo alla morte d'Abbas, ch'è assai più vecchio di lui, non potrà mancargli: perche i Georgiani che stanno in Persia rinegati, è fin quei stessi Nobili che già ingannati volsero il Rè, & à Teimuras furono infedeli, non hauendo trouato quel che imaginauano, perche ne hà dato il Rè loro quel che pensauano, nè in Persia ne ha fatto, ne fà quel conto, che prima, quando non eran suoi vassalli, ne faceua; è nella Religione, contra quel che credeuano, gli hà, si può dir, violentati, perche non ha riceuuto alcuno al suo seruitio, ne hà dato mai dà viuere ad alcun nobile, ò soldato, senza farsi Moro, stan però quasi tutti disgustati, è pentiti del fatto, in modo che à bocca piena confessano d'esser stati ingannati, & che se hauessero à rifarlo di nuouo, farebbero altrimenti. Di modo che non dubito punto che morendo Abbas il qual, come prudente, è tanto temuto, che in vita sua facilmente manterrà le cose quiete conforme all'ordinario, (che come hò scritto altroue, l'esse quei de i Rè di Persia non sogliono mai celebrarsi senza spada, è senza grandissimi tumulti) massimamente se morirà in tempo, che siano ancor viui, come facilmente saranno quei Georgiani che si ricordano il lor Paese, è che hanno veduto la rouina di quello, non sia Teimuras per poter far nella Persia gran motiui, è non siano i Georgiani per correre vna gran lancia all'acquisto di quell'Imperio, purche siano vniti fra di loro, & habbiano Capo, di che, per vna certa natural loro leggierezza, dubito alquanto. Ne saria gran cosa in tale occasione, che anco lo stato di Luarsab tornasse di nuouo in mano d'alcun Prencipe Christiano, ò abiurando la legge di Mahometo quel medesimo che gouerna, ò introducendosi alcun altro Prencipe Christiano in quella terra, è cacciandone il Mahometano con l'aiuto de Christiani vassalli, cose che nella Georgia più volte in somiglianti reuolutioni sono accadute.

La Principessa Keteuan Madre di Teimuras fù come hò detto condotta in Sciras, insieme co i piccioli nepotini, è quiui al mio tempo viueua ben trattata: costantissima ella con tutta la sua casa (che haueua molti huomini, è donne al suo seruitio) nella fede di Christo, quale osseruaua per quanto sapeua, è poteua con molto zelo, tenendo di continuo vna cappella piena d'imagini, è di pretiosi vasi, libri, è vesti sacre, che conseruaua con molta riuerenza; mà non haueua all'hora appresso Sacerdote, ò Religioso alcuno de suoi atto à questo: perche vno, che già ne haueua, & era, credo, di qualche Ecclesiastica dignità, per esser molto buon Christiano, è parere à Mori ch'egli fosse quello, che manteneua la Principessa nella fede, volendo leuargliele da canto, oppostogli non sò che delitto graue, con falsi testimonij, glielo fecero morire; è mori brugiato in Sciras con gran costanza nella fede, è con gran patienza. Vn altro Sacerdote che haueua appresso quando io di la passai, & era come suo maggiordomo, che gli gouernaua tutta la casa, era più tosto cortegiano, che altro; è non sò se per saper poco, ò perche, non diceua mai Messa. Haueua anco vn Monaco, mà semplice Idiota, è vn Laico, che in ciò non poteua seruire. Credo ben che dopò che i nostri Padri Carmelitani scalzi, & anco gli Agostiniani hanno hauuto casa, è Chiesa in Sciras non mancassero di consolarla in questo, è di fomentarla con ogni sorte d'aiuti spiri tuali; come anco hò inteso che ella non mancò mai, mentre visse,

di souuenir ben loro spesso con larghe limosine, è temporali sussidij. Dico mentre visse, per che passando io li mesi à dietro per Basora di ritorno dall'India, hebbi colà nuoua, come la detta Principessa Keteuan l'anno 1624. alli 22. di Settembre nella medesima Città di Sciras, doue tanti anni era stata ritenuta, per non rinegar la fede di Christo, à che vltimamente per ordini del Rè di Persia, non sò à che effetto voleuano sforzarla, fin, coraggiosamente la vita con vn penosissimo, è glorioisissimo Martirio; de cui particolari mi rimetto alle relationi del R. Padre Frà Gregorio Orsino Domenicano Vicario General d'Armenia, che essendo ne suoi viaggi passato poco prima per la Persia, doue di fresco il caso era succeduto, fù quello che in Basora, doue io l'incontrai, ne diede à me la prima nuoua, è ne porta anco à Roma copiosa relatione. I Nepotini della Principessa sopradetta chiamati, se ben mi ricordo, vno Leuan, è l'altro Alessandro, perche il Rè ha hauuto sempre intentione d'educargli, i Mori non gli li lasciauano mai vedere, benche stessero nella medesima Città, accio che ella dall'amor di quell'empia setta non gli distraesse: è l'anno medesimo che fù vcciso in prigione Luarsab, il Rè con strana crudeltà gli fece fare Eunuchi ambidui, volendo in questo modo assicurarsi delle lor persone, è tor loro affatto con la speranza della prole, ogni spirito, & ogni desiderio, che col tempo hauessero potuto concepire, di ritornare nello stato paterno.

L'Aua non sapeua questo almio tempo, che per non affligerla souerchio, non gli è l'haueuano detto; è quando io fui in Sciras, & hebbi occasione d'hauer con lei seruitù, la prima cosa che i suoi m'auuertirono, fù che non le facessi saper si mala nuoua. Però Teimuras della seconda moglie hà già altri figli maschi, è femine, non volendo forse Dio, che la casa sua del tutto rouini, è se son vere le nuoue che la fama spargeua in Aleppo, mentre io li mesi à dietro di la passauo, partitosi vltimamente dal paese de Turchi; perche essi ancora ad esser Mahometano voleuano alla fine indurlo, è ricouratosi in Moscouia appresso quel Prencipe, che è pur Christiano, è come lui di rito Greco, dopò hauer tentato, mà in vano, per mezzo di quello, che era amico del Persiano, è gli mandaua spesso Ambasciadori, la liberation di sua Madre (il che vogliono alcuni, è forse non male, che desse occasione al Rè di Persia, che non voleua renderla, di volerla ò fare à forza Mora, con che dal renderla si sarebbe scusato, ò di farla, come fece, morire) riuolto in vendetta di tal morte à gli antichi pensieri d'inimicitia, è di guerra, con aiuto de Moscouiti, che in caso d'vn si giusto sdegno sara lor parso conuenienza, è pietà l'aiutarlo, per la via de Circassi, è de monti Caspij, che frà le terre de Moscouiti, è de Georgiani s'interpongono, è tornato di nuouo nella Georgia, è non solo il suo paese, mà anco quello del già defonto Luarsab, hà felice mente assalito, con speranza di gran progressi, hauendogli à ciò aperto la strada, con strage di molti Mahometani, il medesimo Moura Georgiano principale, è rinegato, di chi di sopra raccontai essere stato cagione di tanti danni, che per lo Giouanetto Prencipe soggetto al Persiano lo gouernaua. Qual Moura venuto al fine in difidenza del Rè di Persia, forse per la souerchia autorità ch'esseruitaua, hauendo scoperto, che quegli perciò gli tramaua la morte, pentito del già commesso errore, è de torti riceuuti da Luarsab vendicato più che à bastanza, dicono, che hora habbia abiurato la mal presa setta, professando di nuouo la fede di Christo, è che vccise con stratagemma alcuni Capitani principali del Persiano mandati vltimamente in quella Terra, è scacciato anco il giouanetto Mahometano di fede, se non estinto, procuri di far di tutti quei paesi Teimuras padrone, è dalla tirannide del Persiano, è dalla empia setta di Mahometo la sua gente totalmente liberare. Però queste nuoue non per certe, è sicure le affermo, mà come le ho intese incerte ancora, è confuse, cosi le riferisco.

Nella quisa adunque che dissi caderono già i due Principi Teimuras, è Luarsab morto, restando però il suo stato in piedi come prima, e'l gouerno anco di quello nella sua Casa, mà in man di Prencipe infedele, & al Persiano soggetto, se pur adesso, conforme alle sopradette nuoue, non se n'è sottratto. Teimuras viuo, mà priuo dello stato paterno, la sua gente, è suoi figli in Persia cattiui, la Madre uccisa, è la sua Terra spopolata, è distrutta, che ne egli, ne il Persiano l'ha posseduta infin adesso, aspettando quel che farà per l'auuenire la fortuna, ò per dir meglio la prouidenza Diuina.

Restano gli altri tre Principi Georgiani, cioè d'Imereti, d'Odisci, è di Guriel, quali han sempre fiorito, è fioriscono più che mai, conseruando i lor paesi infin hoggi in buonissimo stato, è nella fede di Christo, senza disturbo alcuno de Mahometani nella loro terra. Quei due d'Odisci, è di Guriel, come hanno i stati loro sopra l'mar Negro, & esposti per ciò alquanto all'armate de Turchi, oltre all'utile d'vn grosso traffico di seta, è d'altre cose, che hanno con la vicina Corte di Costantinopoli, è con tutta la Grecia, professano però per non hauer danno, d'esser amici, è dependenti del Turco, è con presenti, è con continuo ossequio s'impetrano pace, è quieto viuere, non permettendo però, ch'entrino mai Turchi ne loro paesi, ne à comandare, ne pur à passar con esserciti per andar altroue; anzi si conseruano in tanta liberta, che non ostante che i Cosacchi di Polonia, che hanno la lor sede alle bocche del Fiume Nyeper sopra'l mar Negro, siano tanto nemici de Turchi, quanto sono, è facciano loro, come fanno ogni giorno, tanto danno, essi con tutto ciò, senza rispetto de Turchi, gli riceuono come Christiani nè lor paesi amoreuolmente, anzi, per quanto hò inteso, apparentono insieme, è l'istesso Rè di Polonia, si dice, che tiene con quei Principi amicitia, è corrispondenza, è che spesso vanno vascelli con traffico da vn paese all'altro, il che può essere à Georgiani di gran consequenza; perche i Cosacchi hoggidi sono Signori del Mar Negro, è molto potenti, & il Rè di Polonia ancora per quella via, che è tanto breue, in ogni trauaglio, che essi hauessero ò col Persiano, ò col Turco, potrebbe molto aiutargli; come anch'essi, co' i lor porti, è sicuri ricetti in quella opposta riua, possono fomentar molto le Imprese de Cosacchi, è così anco solleuandosi ogn'altra grande impresa, che i nostri contro il Turco, è massime contra Costantinopoli per terra, ò per mare in alcun tempo tentassero.

Il Prencipe d'Imereti, perche hà il suo stato, come dissi, nel più interior della terra, lontano è da Turchi, è da Persiani, è ben fortificato d'ogni intorno da montagne, da fiumi, è da passi difficili, non depende però più che tanto ne da Persiani, ne da Turchi, mà mostrandosi nell'esteriore à gli vni, & à gli altri amico, in secreto non si fida di nessuno, ne ammette essercito d'alcun di loro nella sua terra; è molto bene, perche gli vni, è gli altri, solo per la contrarieta della fede, lo destruggeriano se potessero; che i Mahometani benche si mostrino altrui, è paiano tal volta molto amici, non conseruano però mai Christiani in piedi, quando possono, se non è per qualche gran loro interesse, ò necessita, che non possano farne di manco, è di ciò si son ben visti in ogni tempo infiniti essempi ne successi d'alcuni Principi Christiani, che si son fidati di loro, è della loro protettione, che tutti gli hanno al fine estirpati, come fecero de Greci di Costantinopoli, degli vltimi Rè d'Vngheria, più modernamente, è d'altri molti che son noti al Mondo.

Hora dato conto à pieno dello stato temporale della Georgia in che si truoua, al presente dirò alcuna cosa ancora dello spirituale. Riceuerono i Georgiani sin da tempi antichi la fede di Christo, è furono à quella conuertiti da vna schiaua straniera in quella Terra, di chi essi raccontano molti, è gran miracoli: mà fin adesso non hò potuto saper come si chiamasse, essi ne anche essi ne sanno, benche sappiano l'historia, è solo ne nostri Martirologij la tenemo

nominata per la Santa Ancella Christiana, è come credo, che riceuessero la fede da i Greci, è nel tempo degl'Imperadori di Costantinopoli, così anco presero da principio il rito Greco, che infin hoggi osseruano, officiando però nella lor propria lingua, quale scriuono con due sorti di caratteri diuersi, vno detto Cudsuri, che l'vsano solo nella Chiesa, è ne i libri sacri, l'altro detto Chedroli, che è commune per tutti gli altri negotij; è benche nella Chiesa non s'vsi; tuttauia i libri sacri in quello ancora, per i secolari, si scriuono. Hauendo i Georgiani seguitato sempre il rito, è la Chiesa Greca è forza anco che siano incorsi co'i Greci negli errori, che quelli hanno nella fede, de quali in vero la natione Greca ne hà forse manco di tutte le altre nationi Orientali. Et ardirei dire che forse i Georgiani ne habbiano anco assai meno de Greci, si perche son huomini poco dati à lettere, il più del tempo occupati in guerra, è però per lo più idioti, che poco sanno, è possono saper di queste cose, è viuono come Christiani in buona fede: onde fra loro assai più che frà Greci molto inclinati à riuolgere i lor libri, sara facile à trouare vna semplice ignoranza inuincibile, che in queste cose molto scusa, si anco perche in certi vltimi Concilij, in che i Greci restarono pur ostinati in non sò che errori, i Georgiani non vi si trouarono, ne di quegli errori hebbero parte, come ben appunto Baronio nel suo Martirologio, & anco Gabriel Prateolo, nel suo Elencho Alphabetico degli Heretici, assai più che i Greci da gli errori gli discolpa. Di più non hanno la presuntione che hanno gli Greci del primato della Chiesa, è benche riconoscano in non sò che il Patriarca di Costantinopoli, non gli son però immediatamente soggetti, perche i loro Metropoliti gli creano essi stessi, ne sò che il Patriarca Costantinopolitano eserciti nella Chiesa della Georgia alcuna sorte di Giurisdittione. Hanno in oltre gran deuotione à Roma, & à San-Pietro, è San-Paolo, riuerischono molto il Pontefice Romano, ne hanno da quello, come hanno i Greci per la contention del primato, vn non sò che d'auersione. Non son superbi, come i Greci, non ostinati, ne falsi, ò doppi nel trattare, anzi son piani, docili, di buon cuore, semplici, è tanto facili ad esser persuasi, che, come hò raccontato, solo per questo hanno patito da Mahometani molti danni. Oltra di questo, hanno, come hò detto, Principi Christiani, hanno Republica, è Gouerno tanto nel temporale, quanto nello spirituale, cosa che importa molto, perche da vn popolo senza capo, è senza Republica, senz' alcuna forma di gouerno, è soggetto, come son quasi tutti gli altri Christiani Orientali, à Principi infideli, che in intrinseco son tutti nemici nostri, che reduttioni vniuersali si possino sperare? che Concilij? che buone risolutioni in quelli? è quando pur le facciano, chi le osseruerà? è chi potrà farle osseruare? Anzi più tosto in vn caso simile il minimo di loro è l'più cattiuo, che da gli altri dissenta, con vna auania, come dicono, ò calunnia à i Mori bastarà à distruggere il tutto, & à fare à tutti gli altri molto danno. Fra i Georgiani si che si può fare ogni cosa, perche hanno gouerno, hanno Rè della lor natione, è Religione, è Rè che gouernano con comando, al modo d'Oriente, assai più despotico, ò assoluto, che i nostri Rè d'Europa, onde guadagnandogli se ne possono sperar ne lor paesi maggiori effetti. Cose tutte in vero che promettono non poca facilità alla lor riduttione, quando ciò con ardore si procurasse, è fossero essi instrutti dà persone idonee delle nostre, che andassero, è viuessero nè loro paesi, sapendo ben la loro lingua. Mà con tutto ciò, non sò per qual particolar loro disgratia (forse per lo poco tratto, che hanno in Europa, è per là loro lingua à noi altri poco nota) infin à questi tempi, con hauer la sede Apostolica vsato sempre tante diligenze, per la riduttione di tutti gli altri Orientali, è speso, per questo, tanto con Greci, è con altri, non vi sia però stato insin hora, chi si sia ricordato più che tanto de Georgiani, quali però non son più lontani, ne più inaccessibili degli altri, ne

à Dio men cari, ne appresso la Chiesa Romana di manco merito. Da questa freddezza dè nostri, che, à dire il vero, s'è vsata co' i Georgiani infin qui, stimolato io, che ero delle cose loro informato alquanto, & à loro obligato, è per parentela spirituale, è per amicitia, che hò con molti di quella natione, m'è parso esser debito mio di rappresentare à vostra Santita lo stato, è'l bisogno di quelle genti, come hò fatto; è di più supplicarla, come fò con ogni istanza, che intenda alquanto l'animo al lor aiuto: che quanto men tentata da altri errori hora, tanto più sara à vostra Santita di merito appresso Dio, è di gloria appresso'l mondo.

Mà perche sia anco informata de mezzi di potersi in ciò vsare, è delle vie perlequali possa loro soccorrere, le dirò, che per tre camini possono andar genti nostre nella Georgia. Il primo, è'l più breue, è per Costantinopoli, d'onde si può andar colà per terra passando à Scutari in Asia con Caruane sicure, ò compagnie di mercanti, che vanno ogni giorno per la via di Trabisonda in vn mese in circa: mà assai più facilmente, è con più breuità per mare in otto, & anco in cinque giorni più, ò manco, secondo 'l tempo; è di la saranno attissimi à far questo i Padri Giesuiti, & anco i Frati Domenicani, è Francescani, che hanno pur iui Chiese, è conuenti; mà à dire il vero i Giesuiti più di tutti, per quel loro particolare instituto d'attendere al prossimo, d'insegnare, è di tenere schuole, è Collegij, che come l'esperienza mostra, è mezzo sopra tutti gli altri eccellentissimo. Però l'andar di Costantinopoli nella Georgia, credo che habbia solo in questo vn poco di difficoltà, che i Turchi non vi lasciaranno andar facilmente genti delle nostre; è massimamente se sapessero esser Religiosi, è Sacerdoti al fine che pretendemo. Tutta via huomini prudenti, prattichi alquanto della Turchia, è che sapessero alcuna cosà delle lingue, con habito mutato, fingendosi mercanti, ò cosa simile, non credo che haurian gran difficoltà à poter passare nascosti, di quando in quando in poco numero.

Il secondo camino è per la Persia, d'onde più facilmente con Cafile, ò Caruane di mercanti nè paesi di Luarsab prima, che sono soggetti hora al Persiano, vi sarà più libero traffico, è di la poi ne gli altri, è per tutta la Georgia potriano andare i nostri Religiosi Carmelitani scalzi, & anco gli Agostiniani Portoghesi, che hanno parimente in Persia Chiese; mà i scalzi per ventura sarian migliori, perche con la loro astinenza dal mangiar carne, imitando molto i Monachi Orientali, è con l'asprezza maggiore della vita, sariano à i Georgiani, & à loro Religiosi, è Prelati molto accetti, è di grand essempio. Potriano anco in Persia hauer per questa impresa molto fauore dalle genti della Martire Principessa Keteuan, che restano ancora in Sciras, è che sanno, il corpo della Principessa appresso de nostri Padri Agostiniani, come dicono, trouarsi; dalli parenti del Metropolita Allahuerdi, è da molti altri Georgiani principali con chi hanno amicitia: mà però così l'andar loro colà; come il trattar queste cose, haurebbe da esser secretamente con prudenza, è con molta cautela, per non dare al Rè di Persia qualche sospetto d'altri machinamenti, che non douessero piacergli; onde à loro stessi, & à gli amici Georgiani ne potesse nascer danno.

Il terzo, & vltimo camino, è per Polonia; dalle cui terre che arriuano sopra il mar Negro, si può pur facilmente, & in pochissimi giorni passar nella Georgia, come anco facilmente venir dall'interior della Polonia al detto mare per lo fiume Nijeper, passando per Kiouia, che vogliono esser Tomi di Ponto, doue Ouidio stette rilegato. Dalla Polonia poi non mancariano Religiosi à queste effetto, & in particolare i Giesuiti, ò i Domenicani, & i Carmelitani Scalzi, che pur iui hanno luoghi. Non mancaria il fauor di quel Rè tanto Cattolico, è tanto Pio, che aiutarebbe à promouere il negotio con ogni cal-

dessa. Non mancariano i vascelli de Cosacchi, co' i quali i nostri potriano passar nella Georgia sicurissimamente, è non solo semplici Religiosi, mà quando anco bisognasse, vn Vescouo, vn Nuntio, vn Ambasciator, con apparato, per quella via, potrebbe passar molto commodamente. Finalmente i Ruthenì Cattolici di Polonia sariano forse in questo negotio di non poca importanza, perche essendo essi ancora del rito Greco, è tuttauia alcuni Cattolici, se pur quei che si fecero tali, hanno in ciò perseuerato, co i Georgiani, che il medesimo rito osseruano d'esser similmente Cattolici, sariano per ventura è d'essempio e di molta autorità. A vostra Santità, che oltre d'esser prudentissima è anco inspirata dallo Spirito Santo, non mancheranno di souuenire altri infiniti modi, è vie migliori. Da me la prego che riceua solo questo poco, che ha potuto dare il mio poco conoscimento, in segno della mià deuotione verso questa santa fede, è del desiderio che hò della propagation della fede, è del seruitio di Diò. Con che finisco baciando à vostra Santita humilmente i santi piedi.

Sitti Maani Gioerida della Vallé prit naissance dans Mardin Ville capitale de la Mesopotamie, dans la maison Gioerida, fort connuë en ces quartiers par la gloire de ses Ancestres: elle fut nommée Maani, c'est à dire en la langue du Pais, Pensée Spirituelle, comme si dés le temps de sa naissance ses parens eussent eu quelque préiugé de l'excellence de son esprit. Sitti est vn titre d'honneur que l'on donne en ces pais-là aux Dames de qualité. Dés l'âge de quatre ans elle fut transportée auec toute sa famille dans la ville de Bagdet sur le fleuue du Tigre éloigné de douze lieuës de l'ancienne Babylone qui est sur l'Euphrate. La reuolte des Curdes contre le grãd Turc obligea

Son mary dans l'Oraison funebre dit, qu'il auoit fait vn Recueil des belles pensées qu'il luy auoit entendu dire.

* L'on a crû deuoir remplir la feuille de la Relation precedente de Pietro della Valle de l'Eloge de sa femme, à cause qu'il donne le caractere d'vne belle Dame qui voyage, ils l'appelo[ient] Rome la bella Pelegrina.

ſes parens à cette trãſmigration :* Maany s'appliqua à apprendre toutes les connoiſſances qui pouuoient ſeruir d'ornement à vne perſonne de ſa condition ; ce qui luy reüſſit ſi heureuſement, & ſa beauté d'ailleurs fit tant de bruit dans le païs, qu'elle y attira Pietro della Valle Gentilhomme d'vne des meilleures Maiſons de Rome : la correſpondance qui ſe trouua dans leurs eſprits les engagea à viure touſiours enſemble ; il la prit à la verité ſans autre forme de mariage, ſe reſeruant à en faire comme il dit, la ceremonie in tempo più oportuno, ce qu'il fit ; cependant elle quitta ſon païs & ſes parens pour le ſuiure en Perſe, & dans tous ſes autres voyages, meſmes dans les armées, & en deux ou trois rencontres ſe ſeruit pour la defenſe de ſon mary, des armes auec leſquelles elle eſt repreſentée dans ſon pourtrait.

Cette vie errante & tumultueuſe ne l'empeſcha pas d'attirer auprés d'elle en Perſe ceux de ſa Maiſon, croyant qu'ils y pourroient exercer plus librement la Religion Catholique dans les Eſtats d'vn Prince dont ſon mary auoit déja merité la faueur. Les Chreſtiens d'Iſpahan reſſentirent auſſi les effets de ſa pieté ; elle les ſecouroit dans leurs neceſſitez temporelles, les edifioit par ſon exemple, inſtruiſoit ceux à qui l'ignorance auoit fait perdre la pureté du Chriſtianiſme ; & quoy que les ceremonies des Chreſtiens Chaldéens ne ſoient pas condamnées par l'Egliſe, neãtmoins auſſi-toſt qu'elle eut veu celles de l'Egliſe Romaine, elle les embraſſa de tout ſon cœur, & fut vn puiſſant moyẽ pour obliger les autres de ſa Religiõ à faire le meſme. Enfin ſon mary fut touché du deſir de reuoir Rome. Et cõme ils eſtoient à Mina forteresſe principale de la Prouince de Mogoſtan proche d'Ormus, & qu'ils y attendoient l'arriuée des vaiſſeaux pour paſſer aux Indes, & de là par mer en Europe, la fiévre la prit, & la triſteſſe d'vne fauſſe couche acheua de luy oſter la vie en la 23. année de ſon âge : Elle fut fort regretée de tout le monde, mais ſon mary en fut inconſolable : il fit accommoder vne quaiſſe le corps de ſa femme & le porta par toutes les Indes & en tous ſes voyages l'eſpace de quatre ans iuſqu'à Rome, où il le mit dans la ſepulture de ſes Anceſtres, & quelque temps apres pour dernier deuoir, luy fit des funerailles fort magnifiques. Car le 23. de Mars de l'année 1627. dans l'Egliſe de Sainte Marie d'Araceli deuant la Chapelle de Saint Paul, qui eſt celle de la famille della Valle, où l'on auoit porté quelques iours auparauant le corps de cette Dame, on dreſſa vn theatre couuert de deüil, les principales Dames de la Ville eſtoiẽt d'vn coſté, les premiers de Rome de l'autre, au milieu on auoit éleué vn Catafalque, douze pieds d'eſtaux ſouſtenoient autant de figures qui portoient vne couronne : Ces douze figures repreſentoient la Foy, la Pieté, l'Eſperance, la Religion, la Charité, l'Humilité, la Force, la Iuſtice, la Prudence, la Liberalité, la Chaſteté, & la Temperance. Sur chacun de ces pieds-d'eſtaux, on auoit mis des Epitaphes en diuerſes Langues, qui auoient eſté connuës à cette Dame, en Chaldéen, François, Arabe, Portugais, Latin, Perſan, Turc, Grec, Eſpagnol, Armenien, Grec vulgaire, & en Italien

Cette Couronne ſeruoit de Corniche & de Couppole à tout le Catafalque, & eſtoit couuerte d'vn nombre infini de lumieres : Elle eſtoit repreſentée d'or maſſif, enrichie de pierreries de differentes couleurs, miſes en œuure à iour, & qui eſtans eſclairées par dehors faiſoient vn fort bel effet ; l'ornement de la Couronne finiſſoit non pas en vne boule à l'ordinaire, mais il y auoit au haut vn Cygne les aiſles eſtenduës comme ſur le poinct de s'enuoler, & vn enfant deſſus qui tenoit vne Croix, pour repreſenter l'ame de Maani ; à l'vn des coſtez des pieds-d'eſtaux eſtoient les armes della Valle, eſcartelées auec celles de Maani Gioerida : les Orientaux n'ont rien dans leurs armes de ce que font celles des Maiſons de l'Europe, elles ſont ſeulement cõpoſées des lettres de leur nom, ou tout ſeul, ou auec le nom de leurs predeceſſeurs, ou auec quelque deuiſe. Le cachet de Maani eſtoit compoſé de lettres, qui ſignifioient en langue Chaldéenne, Maani ſeruante de Dieu.

Au milieu du Catafalque eſtoit vne Vrne ſouſtenuë par quatre autres figures, qui de l'autre main tenoient vn Cyprés auquel eſtoient attachées les vers que tous les Academiciens de Rome auoient fait ſur la mort de cette Dame, & dont on a fait vn volume de iuſte groſſeur : Ces figures repreſentoient l'Amour conjugal, la Concorde, la Magnanimité, & la Patience. La Meſſe fut chantée auec vne Muſique des meilleures voix de Rome, il s'y fit vn concours de monde incroyable, s'il n'y manqua rien de ce qui pouuoit rendre cette ceremonie plus remarquable, mais rien ne le fit mieux que Pietro della Valle, car pour faire paroiſtre dauantage ſon amour, il fit luy-meſme l'Oraiſon funebre de ſa femme ; il ſeroit difficile de la traduire en noſtre Langue ſans luy faire tort, & luy oſter vn certain caractere de douleur & de tendreſſe qui ſe voit mieux dans l'original Italien.

Les larmes qu'il ne peut retenir à l'endroit de l'Oraiſon où il parle de la beauté de ſa femme, l'empécherent de la reciter toute entiere.

NEL

NEL FVNERALE DI SITTI MAANI GIOERIDA sua conſorte.

Pietro della Valle il Peregrino.

Apres auoir recité cette Oraiſon Funebre dans l'Egliſe d'Aruuis, il en fait imprimer quelque exemplaires qu'il donna à ceux qui y auoient eſté conuiez, d'vn ton tres-celebre.

O Anima, che dal ciel forſe m'aſcolti, con quai concetti, con quai parole, farò mai baſtante a ſpiegar le tue lodi? con quali dimoſtrationi d'amore, e di pietoſo affetto, potrò, non dico pagare vna minima parte del molto che i' ti deuo, che queſto è impoſſibile: ma monſtratti almeno vn picciolo ſegno di gratitudine, a tuoi gran meriti douuta; & a gli obblighi infiniti, che ti tengo? Donde comincerò gli Encomij, che per eccelſi che ſieno, ſaran nondimeno auanzati ſempre di gran lunga dalle immenſe tue doti? Dirò per auuentura della tua nobiltà? che naſceſti nell'Aſſiria, doue fù il primo Imperio del mondo: nella regione di Meſopotamia, celebre infin da primi ſecoli per tante perſone famoſe, che ha prodotte: nella Città di mardin, antichiſſima, e principale in quella regione, doue la tua caſa Gioerida, per conſenſo commune, da tempo immemorabile, è la prima fra i Chriſtiani della natione Sira: è la cui antica nobiltà, quando poco, non può eſſer di men tempo, che di più di mille anni, cioè prima della venuta del ſeduttor Mahometto, e de' Saraceni ſuoi ſeguaci in quelle parti; perchè dopo che forſe quella empia ſetta, e che ſin dal ſuo principio di quei paeſi s'appoderò, chiara coſa è, che mai più famiglia alcuna di Chriſtiani non potè inalzarſi, nè s'inalsò di nuono: anzi le antiche tutte, ò s'eſtinſero, ò s'abbaſſaron molto: ond'è, gran merauiglia, come in tanta riuoluttion di coſe, e ſotto sì dura tiranide, la caſa Gioetida in quella terra ancor duri, e ritenga infin' hoggi quel che titiene dell'antico ſplendore. Però queſto nobil pregio della chiarezza, & antichità del ſangue, benchè dono eccellentiſſimo di Natura, ò per dir meglio, di Fortuna, & inſepatabile per ſempre da chi dal cielo l'hebbe in ſorte: tuttauia, in quanto dalla virtù altrui, cioè de' maggiori, procede, e più ne gli altrui meriti, che ne' proprij di chi l'ha, conſiſte, può numerarſi al mio parere fra quei beni eſterni, che ſi conſiderau di fuori dall'huomo; & anco è comune à chi lo poſſiede con altri, come comune è a te MAANI, la tua nobiltà con tutti i tuoi, Sichè, venendo a coſe più intrinſeche, & a quei particolari, che la tua propria perſona, ſola per ſe ſteſſa, rendon chiata come Sole, e non come Stella, che dall'altrui lume riceua ſplendore, potrei lodarti di bertà rara: di gratia ſingolare, nel parlare, nel ridere, nel conuerſare, nel caminare, ne' moti, ne' geſti in tutte le tue attioni: potrei lodare il portamento altero, che i Poeti ſoglion tanto celebrare: la grauità, e diſpoſtezza inſieme della tua perſona, non men maeſtoſa, che ſnella, non men robuſta per ottima compleſſione, e ſanità, che gentile, e delicata per natura, e perfettiſſima in ſomma in tutte le ſue parti, tanto per rara compoſition di coloti, quanto per mirabil proportione di tutte le membra, e per leggiadrià di mouimenti; delle quali coſe poſſo giurare (e lo giuro, hor che non viui più in terra, e che m'e lecito dirlo) che in tante parti del Mondo, che hò caminate, in tutto'l tempo della mia vita, non hò veduto mai donna più bella di te: nè più leggiadra, ò di più maeſtà, nè più gratioſa in tutte le coſe, almeno a gli occhi miei, che ſe pur occhi d'Aquila non hò nel corpo, non gli hò ne ancò di Talpa nell'intelletto. Della bellezza potrei aggiungere, che in tenon era artificio ſa ò ap-

patente, non finta, ò fucata; ma ſolida, e vera; che in tutto'l breue corſo di tua vita, che nella più freſca etade, pur troppo per tempo ahimè finì, benchè in anni così fioriti, quando ilpiacere altrui vien che alle done ſia più caro, non ſapeſti però giamai, che coſa fuſſe imbellettarti, nè trasfigurarti il viſo, come fan quaſi tutte le altre donne, con artificioſi ornamenti, che a guiſa d'incanti le altrui viſte ingannano: non ſapeſti mai, dico, che coſa ciò fuſſe, fuor che quei primi tre, o quattro giorni, che ſpoſa ti conduſſero alla mia caſa; che all'hora, come delle ſpoſe è coſtume, le tue parenti, ma contra tua voglia, e ricuſandolo tu fin con ſdegno e con lagrime, a forza t'imbellettarono alquanto. Ma dopo che meco nella mia caſa a tua voglia viueſti, i tuoi liſci, i tuoi belletti non furono altro giamai, che acqua chiara, e pura, del fonte, ò riuo più vicino alla noſtra tenda, s'eramo in campagna per camino, o la prima, che dalle tue donne c'era miniſtrata, s'erauamo in caſa; non mirando punto, o fuſſe di ſtate, o di verno, s'era calda, o fredda, &c, o fuſſe per i capelli, o per le mani, c'l viſo, s'era acqua di pozzo, di fontana, o di fiume, in che le altre donne ſoglion porre tanta cura; ma qualſiuoglia t'era meſſa innanzi, con quella ti lauaui, non tiritata in ſecreti camerini, ma a viſta di chiunque era in caſa, e di chi anco di fuori in caſa veniua, e ben ſpeſſo dopo hauer fatto mille altre facende, che t'erano più a cuore, poco curandoti di laſciarti vedere, come a punto ſorgeui dal letto, incolta, & inornata sì, ma tale, che ben ſi conoſceua, che la tua bellezza non haueua biſogno d'aiuti. Non men della bellezza, e della gratia potrei lodare in te la politezza eſquiſita: che non ſolo non eri contenta, che nella tua perſona, ne gli habiti, nelle camere, e luoghi, doue dimoraui, non ſi vedeſſe mai pur vna minima immondiria, occupando in cio più hore del giorno molte perſone della tua famiglia; ma voleui, che tutte le coſe riluceſſero, per così dir, d'vna mondezza ſtraordinaria, ben conforme a quella dell'animo tuo: che tutte ſpiraſſero odori, i panni tutti profumi, tutti acque nanfe, le menſe, i letti, ſempre pieni di fiori: infin i pauimenti, infin le mura, nel tempo della primauera, empieui tutte, e ricamaui di roſe; onde a ragione ſoleuan dire in Sphahan, che quando tu con le tue donne entraui nella Chieſa, pareua ch'entraſſe vna maeſtà, vna fragranza celeſte. Ma, inuano, e troppo a lungo mi tratterei ſopra qûeſte, e mille altre doti del tuo nobil corpo, che, come della parte inferiore, ſon tutta via però di manco ſtima. Che potrei dir del tuo ingegno peregrino, congiunto con chiaro, e ſottiliſſimo giuditio? con che non era coſa, per alta, e per difficil che fuſſe, che con molta facilità non comprendeti: non arte, non diſciplina, non coſtume, non ſcienza (quanto può farſi naturalmente, ſenza aiuto di ſchuole) di che non intendeti, e diſcorreti a meraviglia, giudicandone perfettamente: non lingua, per ſtraniera che fuſſe, che non apprendeti in breuiſſimo tempo: onde, non ſolo la materna, e natiua, ch'era l'Arabica, fatta hoggidì volgare a tutta la Siria; & à molti altri paeſi, ma e la Turca, e la Perſiana parlaui molto bene: della Caldea, ch'è l'antica, e letterale della tua natione: della Curda, dell'Armena, e della Giorgiana, dopo che meco in Perſia veniſti, haueui non poca cognitione: l'Italiana, l'Indiana, la Portogheſe vſata pur in India, per doue penſauamo far viaggio, già cominciaui ad apprendere: e perche haueui intelo che la Latina era fra noi la letterale, in che ſi ſcriueuano i libri, e s'inſegnauano le ſcienze, vſata anco dalla Chieſa nel culto diuino, tu, ſdegnando quaſi ciò, ch'era volgare, e commune, voleui in ogni modo la Latina, come più profiteuole, molto bene, e prima dell'Italiana, imparare; e già in latino mi ſalutaui, in latino reſpondeui a' miei ſaluti, quando tal hora (ma rare volte per mia negligenza, e per la commodità, che haueuamo d'intenderci in altre lingue) in quelle de' noſtri paeſi cominciauo ad eſercitarti. Pari all'ingegno, & al giuditio era in te ammirabile la memoria, che di quanto mai haueui veduto, ò letto, così felicemente ti ricordaui, che ſolo di ſentenze d'autori di prouerbij, e di verſi di Poeti famoſi in diuerſe lingue a te' note, che in propoſito di varij raggionamenti, ben ſpeſſo, e molto a propoſito m'haueui addorti e recitati, voldendone io tener memoria, come di coſe degne, ne haueuo già empito più fogli, che poi per mia ſuentura, partendo da Perſia verſo India, nello imbarcare infretta vna notte perdei inſieme con altre robbe, e con molte altre ſcrirture à me cariſſime. Non poco ornamento accreceua allegià dette doti l'eloquenza naturale, ſenza aiuto d'artificioſa rhetorica, che era in te, che nella tua lingua materna auanzaui i Ciceroni, i Demoſteni: e nelle altre, che aueui appreſo, eri in guiſa pronta, e faconda, che le genti di quei paeſi, ò non ti riconoſceuano per ſtraniera, ò ſe pur ti reconoſceuano, ti aſcoltauano con meraglinia, e diletto, vedendo quanto ben parlaui i loro, à te peregrinj, idiomi. Più dirò, ma vero: che in più lingue, e lingue à te non natutali, ma acquiſtate, t'hò veduto fin compor verſi; coſa, a che

difficilmente sogliono arrivar gl'ingegni più sublimi, e quei che ne' studij delle Muse han consumato più tempo. Taccio la dolcezza del canto, la soauità della voce, la leggiadria ne' balli vsati in Oriente; la maestria, con che toccaui diuersi barbari strumenti, che in quelle terre si costumano: che questi esercitij, come in quelle parti non son tenuti per nobili, ratissime volte ti lasciaui veder fare e solo in secrete conuersationi di noi altri parenti, che per nostro diporto di quando in quando t'importunauamo a fargli. Quindi era, cioè dal concorso in te di tante parti amabili, che di tado in molti, non che in vn solo soggetto si trouano; che la tua conuersatione fu sempre a tutti sopramodo gioconda, da tutti sopramodo desiderata; nè persona fu mai, di qualunque stato, ò conditione si fusse, che vna sola volta ti parlasse, che non ti restasse oltra modo affettionata. Le matrone nobili ti cercauano a gara: Le Principesse t'honorauano: le persone humili ricorreuano a te, come a lor proprio rifugio: di chi ti seruiua, eri l'idolo: de' pouerila madre: de' parenti, le delitie. Co i maggiori, sapeui esser graue, e rispettabile: co i pari, cortesissima: con gl' inferiori, in estremo affabile, mansueta, & amoreuole. La tua casa sempre era piena, & honoreuolmente a tutti aperta: la mensa a tutti commune: la faccia à tutti allegra, e serena: a tutti eri hospitale, con tutti officiosa, a tutti larghissima benefattrice; e però con ragione tutti t'amauano, tutti ti benediceuano, tutti predicauan le tue lodi, tutti ti pregauan dal cielo vita lunga, e felice; e non sò per qual mio peccato le orationi di tanti, e con tanto tuo merito, fussero così poco esaudite: se pur non fù, com'era in effetto, per farti Dio, conforme eri ben degna, più presto posseditrice di maggior felicità, di gloria perfetta, di vita eterna, e beata in Paradiso, che in questo Mondo goder non potesi. Gran cose hò dette: ma poco, a quel che hò da soggiungere: nulla affatto, a quel che trapasso per breuità, & a quel che haurei da dire, se volessi, ò potessi a pieno le tue perfettioni descriuere. Queste, che hò raccontate sin quì, benche sian Gratie, che a pochi il ciel largo destina, pur tuttauia son dal cielo, e per gratia altrui concesse, ben spesso anco senza adoprarnisi punto, nè metterui cosa alcuna del suo chi le possiede: onde a ragione più d'essere inuidiate, & ammirate paion degne, che d'esser celebrate con vere lodi, che solo a quei beni deuon darsi, che gli huomini s'acquistan da se stessi, & a quegli atti virtuosi, in che per elettione di libera volontà, più che per naturale instinto, e per facile inclinatione, anzi con difficoltà il più delle volte, e contra quel che più piace, gloriosamente s'esercitano. Solleuando adunque il mio parlare a quelle altere, e sourahumane doti, che ornarono già in terra, & hor vie più che mai ornano in cielo; & orneranno in eterno la bell' anima tua; che ammirerò in te MAANI? la Prudenza forse, ch'è madre, e regina di tutte le altre virtudi? della quale fosti in tal guisa dotata, che giouanetta ancora, a diciotto anni a pena giunta, quando di nessuna cosa haueui put anco esperienza, e fuor delle paterne mura quasi altra cosa non haueui mai veduto, venuta nella mia casa, e preso subito di quella il gouerno, non solo mi sgrauasti di tutte le cure, adempiendo con total mia sodisfattione, e de gli altri, ogni parte di perfetta madre di famiglia mentre dimotammo in Baghdad, ch'era terra a te nota, e doue pur da bambina eri stata nudrita: ma facesti anco il medesimo, quando, dopo non più che due mesi, di là partimmo, & andammo in Persia; doue in terre così strane, e da te non mai vedute: fra genti, di cui ne pur la lingua all'hora intendeui: ò che stessimo in Città fermi, ò che andassimo per viaggio: in tempo e di pace, e di guerra; fin nel campo fra le turbulenze delle armi, e de gli esserciti: fra le battaglie, e le ruine de' popoli, quando vn' anno integro seguitai contra Turchi le insegne del Rè Abbàs vittoriose, e te conducesti meco, come in Persia è de nobili antico costume, che nè anco alla guerra vanno mai senza le donne loro; in sì duri frangenti, in quei dubbiosi accidenti di fortuna, mentre ogni cosa andaua sossopra, mentre le Città, & i paesi integri si spopolauano, in difficoltà così grande di tutte le cose, tù pur nondimeno, e sempre me seguisti; e di quanti mi seguiuano, e di tutta la famiglia, che pur numerosa haueuamo appresso, volesti hauer di continuo la cura, mostrando ogn'hora in gouernarla somma prouidenza, somma notitia di tutte le cose: informandoti ouunque andauamo, e pigliando in vn tratto perfetta cognitione de' costumi delle terre: di ciò, che in esse abbondaua, ò mancaua, de' luoghi, e tempi a proposito, da fare ogni sorte di prouisione: delle monete, de' prezzi, delle misure, de' pesi, e di quanto altro bisognaua, che nè anco i paesani più di te ne intendeuano; con ritener in te stessa così esatta notitia di tutte le cose in diuersi luoghi practicate, & osseruate, che se Roma hauesse hauuto sorte di vederti viua, non dubito punto, che non hauessi arricchito il Latio della cognitione di mille Semplici peregrini, del-

l'vso di mille droghe stranierе , & in medicamento , & in cibo : dell'esercitio di mille arti, a noi incognite , e di mille altre curiosità , non men d'vtile al publico, che d'ornamento, & a' curiosi di gusto. Nel marciar poi, nell'accamparci , nel distribuir le hore del giorno, e'l peso alle persone de'seruitij necessarij , che ordine? che vigilanza? che auedimento in assegnate il tempo da muouerci , ò posarci ? che accortezza in eleggere i siti da piantar le nostre tende ? Delle cose publiche , che giuditij , che discorsi faceui ? in tutti miei negotij , de'quali sempre gran parte mi togliesti : in affari assai graui, e publici, e priuati , in che più volte m'occorse hauer le mani, che consigli, che auuisi, che aiuti con parole , e con opere mi daui ? che posso dire in fine ? se non che in sì tenera età ri mostraui ben degna di comandare, ben'atta a gouernare , non che vna priuata fameglia , ma gli eserciti numerosi , i popoli integri , le Corti , le Prouincie , i Regni. Ma , che non dico più tosto , per proua del tuo maturo senno in così acerba etade , di quando , contratto a pena fra di noi il matrimonio , in quel modo , che colà ciuilmente si poteua ; ricusando io di riceuer le benedittioni della Chiesa da i Sacerdoti di quella terra , sì perche m'eran sospetti di scisma (il che però , per non offender loro, & i tuoi parenti a loro additi non voleuo dire) sì anco per vn'altra graue, & importante cagione , che all'hora pur taceuo : & adducendo friuole scuse di voler riserbarmi a far le sacre cerimonie co i nostri religiosi Latini in Sphahan , douepresto ero per andare ; nati perciò , e con ragione , a' tuoi parenti non leggieri sospetti della mia fede , che ancho a te stessa poteua esser dubbiosa , se più alle opere apparenti , che alle parole mie bene intentionate ; se più a quel ch'io mostraua di fare , che a quel che ti pareua ch'io potessi , e douessi voler fare , haueschi hauuto riguardo : dopo che riuscì vana , per disfare il nostro matrimonio , ogni diligenza , che alcuni de' tuoi fecer co i ministri Turchi , per altretante , e maggiori , ch'io ne feci in contrario , persuadendoti tutti , che almeno non venissi con me in Persia , a fin che partendo da Bagdad lontano da loro , la vita, & la riputation tua , e di tutti i tuoi, per qualche mia impietà , di che pareua potersi sospettare , non venisse a pericolo ; non solo ricusasti di ciò fare , con dir che , poichè per moglie mi t'haueuano già data , e non haueuano a questo pensato prima , non conueniua a te disobedire a tuo marito , nè negar di seguirlo, ouunque condurti hauesse voluto : ma quando vedesti perciò sfogliata tutto'l parentado , e che fin la mia vita , senza io saperlo , correua non poco pericolo , non mancando persona infedele , che per tos gli altri d'impaccio , s'offeriua a tor facilmente me dal Mondo : risoluta di patire ogni male, più tosto che per tua cagione alcun mal si commettesse : non solo ouuiasti ad ogni sinistro intento, che in tal caso ne' tuoi , con ombra di ragione, a' miei danni hauria potuto nascere : ma anzi pietosa della mia innocenza (che conforme alla schiettezza dell'animo tuo , nè anco inalrri poteui creder maluagità prima di vedetne gli effetti) e sopra tutto gelosissima della mia vita , come quella , che già , quanto era tuo debito , sinceramente l'amaui , mi guardasti con somma vigilanza , non fidandoti in ciò nè anco delle persone a te più care , e più congiunte, nè anco della stessa tua madre , per tema , che vn rigoroso zelo d'honore , con le altrui male , & efficaci persuasioni , non potesse a caso indurla a far contra di me ; qualche opra strana ; osseruando con gran diligenza chiunque in casa veniua , che faceua , doue andaua , senza fare altri di ciò accorto : osseruando i cibi , le viuande , chi le condiua , infin l'acqua , infin i vasi doue io haueua da bere , non lasciaui che alcuno , senza tu vederlo , ponesse in quelli le mani ; e finalmente , tacendo a me , & a gli altri quel che conueniua : riferendo solo a tutti quel che poteua giouare ; assicurando i tuoi da vna parte , cattiuando me dall'altra con maniere esquisite : e per l'altrui salute , e per la riputation di tutti , te stessa sola , e la tua vita esponendo a pericolo , partisti meco da Baghdad con buon animo, prouisto alla tua sicurezza al meglio che poteui , con condur teco il tuo maggior fratello : ch'a me però , non per diffidenza, ma per altro honesto , & a me graro fine, mostraui di farlo. E quando poi per viaggio più chiara t'apersi la mia mente , e t'esposi a pieno di quegl'indugi l'altra graue cagione : perchè volsi più tosto paretti infedele con quel che ti dissi, ch'esserti veramente infedele con tenerlo celato : tu nondimeno , all'hor che con più ragione poteui di me diffidare ; all'hor che più poteui pensare d'esser tradita: con animo , non meno inuitto, che pio , premendo nel tuo cor la doglia , che solo vna notte in Ghiulpaigan con abbondanti , e sectere lagrime sfogasti : e di canto affare a te sola riserbando la cura , a te sola di tanto trauaglio facendo parte (che per non turbar la pace, nè anco al ruo proprio fratello conferir volesti quel ch'io haueua a te conferito) senza mostrarti, a me giamai turbata , ne mostrarmi pur mai men che amoreuole il viso con rammentarmi solo il mio debito , & attribuire il tutto alla fortuna , ò al diuino vo-

lere, e non mai ad alcuna mia colpa ; scusaui il fatto ; e compatiui le mie giuste pretensioni, che vn'altra più appassionata ben ingiuste hauria potuto chimare ; e confidata in Dio prima, e nella tua ragione : poi anco nel mio amore (di che tanto ti deuo) nella mia fede, benche poco ancora sperimentata : e quel che più ammiro ; nella qualità della mia persona, per la quale sola non ti poteui indurre a credere, ch'io fussi mai per fare atto villano, lasciandoti a me tutta in abbandono : alle promesse, alle parole mie, a miei giusti desiderij commettendo te stessa, la vita, la salute, e riputation tua, e di tutti i tuoi, onde maggiormente m'obligasti : giunta al fine in Sphahan, con la tua sola prudenza, con la tua sola diligenza, superato ogni intoppo, spianate tutte le difficoltà, riducesti il negotio ad ottimo, e felicissimo fine, confermandosi in faccia della Chiesa il nostro matrimonio, in quel modo a punto, e con tutte quelle giustificationi, ch'io tanto bramaua, e con sodisfattione vniuersale, e gusto di tutti i tuoi parenti, che, cessati i vani sì, ma giusti sospetti, scoperti i miei modi e nobili, e ideali, e chiarita in fine la mia buona intentione, che giamai non mi mancò, non solo ne furono a pieno contenti, ma restarono poi come legati per sempre con nodo strettissimo, non men d'amore, che della contratta parentela. Nella quale attione non saprei dir che cosa fusse in te maggiore, o la prudenza in saper così ben guidare, e disporr tutte le cose : o la grandezza dell'animo, che in turbolenze sì grauigiamai non si perde, nè venne meno : o la constanza, e la patienza, in soffrir quanto soffristi, preparata ancora a soffrir cose molte maggiori, che la fortuna pareua minacciarti : o l'amor grande, che all'hora ancora, come sempre, mi mostrasti : o la confidenza, che hauesti nella mia fede a te douuta ; a dispetto di ri faceuano patere : o la sincerità, con che sempre mi credesti, e con che interpretaui, e giudicaui tutte le mie attioni ; o infinite altre virtudi, che tutte in grado altissimo mostrasti in quella sì graue occorrenza. Ma non posso in poche parole comprender tanto ; nella tua Vita, che, piacendo a Dio, scriuerò vn giorno, le merauiglie di queste, e di mille altre heroiche tue virtudi, più distintamente farò palesi al Mondo ? Qui, che serue altro ? Non bastano a fare assai chiaro testimonio della tua prudenza i detti sagaci, le risposte auuisate, che si spesso in diuersi propositi dalla tua bocca all'improuiso vsciuano ? de' quali pur, volendone io tener memoria, perchè degni me ne pareuano : notando, quando poteuo senza farne te consapeuole, alcuni di più auuiso, che ti sentiuo dire, in men di due anni ne haueuo raccolto in vn libro vn gran numero, che pur con le altre scritture, che già dissi, in quel porto di Persia la mia fuentura mi fece perdere ; ma tuttauia di quei tuoi Detti sagaci (che tali gli chiamauo, con animo di lasciargli alla posterità in perpetua memoria) alcuni pochi, che più de gli altri restarono a mente, e che dopo la perdita del libro potrei pur mettere insieme, a senso almeno, se non con quelle precise, & espressiue parole, con che vie più leggiadra, e più elegantemente da te sentiti dire, haueuo già nell'hora propria scritti : e che hor, benchè faceri, e scemi in gran parte della lor naruia viuezza, come pretiose reliquie, appresso di me conseruo, bastano a far indubitata fede a chiunque gli leggerà, del tuo molto sapere, e dell'alta prudenza, con che, e nelle humane, e nelle diuine cose ; fosti sempre a merauiglia singolare ; E tanto più singolare, quanto manco era il concetto, che di te stessa faceui : che dotata, a pari delle altre virtù, d'vna profondissima humiltà, che di tutte le altre senza dubbio è il fondamento, e di prudenza, e d'ogni altra cosa ti stimaui sempre minima fra tutti ; e facendo assai più caso dell'altrui, che del proprio parere (benchè il tuo, fra i buoni, io lo trouassi quasi sempre il migliore) non solo prendeui da altri consiglio con molto gusto, ma, quasi che senza l'altrui guida ti paresse d'errare, ne' casi dubbi, e difficili, & in ogni altra occorrenza, pregaui con molto istanza dalle persone, che più stimaui, e da me in particolare, d'esser di continuo ammonita, & insegnata. Rara docilità, merauiglioso disprezzo delle proprie doti, che in quelli, che tante ne hanno quante tu ne haueui, poche volte si troua. La giustitia poca occasione hauesti d'esercitarla, e solo nell'angusto campo delle proprie habitationi, fra le poche genti, che iui eran sottoposte al tuo gouerno : pur tuttauia ben chiara in te rilucea, e non era poco in vna famiglia composta di gente di varie nationi, varie infin di riti, e di religione, non che d'humori, e di costumi (che vna volta osseruai, che dieci lingue diuerse si parlauano d'ordinario nella nostra casa) mantener con tutto ciò fra tutti pace : tenergli tutti sodisfatti, e contenti : e distribuendo con retta vgualità gli vfficij le fatiche, i premij e le correttioni anco a suo tempo, far sì, che non solo di te giamai nessuno si dolse, ma tutti, come lor Nume, ti riueriuano, e non come a Signora, ma come a lor propria madre ; vbbidienti, e t'ama-

uano. Nè solo dentro alle domestiche mura la tua giustitia si faceua conoscere, ma fuori ancora: tanto commutatiua in trattar con altri con somma rettitudine; che quantmai con la nostra casa hebbero negotio, contentissimi di te sempre, a loro però la tua integrità a tutte le hore esperimentauano: quanto distributiua, ò legale fra vn buon numero di Christiani di diuerse nationi, e riti, che habitano in Sphahan, de' quali tutti la nostra casa era l'asilo, tu, l'oracolo. Quante differenze componesti, fatta arbitra di quela le genti? quante magli, e matriti discordi riconciliasti insieme? a quanti disordini desti rimedio? di quante buone opere fosti cagione? dicanlo quelle genti stesse, che non senza causa piansero il tuo partir di là con tante lagrime. Di fortezza, e di magnanimità innumerabili esempi desti sempre in tutte le tue attioni: già hò detto quanta ne mostrasti ne' successi del nostro martimonio; ma, oltre di quello, hauere animo d'intraprender con me tanti, e sì lunghi viaggi, come facesti, e tanti altri, e maggiori, che se più viueui ti restauano a fare; non solo non stimandogli graui, ma facendogli parere a me soaui, & esortandomiui, acciochè più presto arriuassimo al desiderato riposo della patria: soffrir con tanta patienza il separarti da' tuoi, e non vna volta sola, ma due; cioè in Baghdad prima, quando di là partimmo, e poi anco in Persia, doue tutti eran venuti, quanto pur iui o gli lasciasti, o contra tua voglia ti lasciarono: staccarti per sempre da fratelli, da sorelle, da padre, da madre, e per andare in paesi tanto lontani: seguirmi, come già dissi, fin nelle guerre tra'l sangue, e le morti: vedermi più volte, ma con core intrepido, e con faccia non turbata, fra nemici a pericolo con l'armi in mano, e non solo non temere, ma più tosto inanimarmi, e dare a me in vn certo modo aiuto: nelle funtioni militari, non solo seguitarmi, ma precorrermi, come altroue hò scritto; e con ragione: poichè, marciando vn giorno, in quella confusion dell'esercito, diuisi: tu con tuo fratello, & i carriaggi da vna banda, io con altri de' miei a cauallo da vn'altra: quando poi nell'accamparci, occupando l'esercito grandissimo tratto di paese, pensauo d'hauerti molto adietro, troual, che diligentissima al solito, e più scarsa di me al riposo, benchè più graue per gl'impedimenti, che teco conducui, m'eri con tutto ciò passata buona pezza innanzi. E nella guerra d'Ardebil, all'hora, che desperando il Rè di Persia di poter difender le sepolture de' suoi maggiori, che iui stanno, per esser quella città aperta senza mura, ne mandò fuori tutta la robba, e tutti gli habitanti: e fatto anco ritirar quasi tutto'l suo campo con le tende, e le bagaglie in vn'altro luogo più sicuro fra monti, doue pensaua far testa a i nimici: egli solo con poca gente alla leggiera restò nella città, per non abbandonarla se non costretto da estrema necessità, e per arderla in tal caso, acciochè gl'inimici d'arderla essi non hauessero gusto: ma di donne nessuna altra vi restò, fuor che quelle della mia casa per particolar priuilegio, e quelle della casa reale, quali però, perchè il Rè non molto le stima, in caso d'vn disastro hanno ordine gli Eunuchi di tagliarle tutte a pezzi, a fin che non vengano viue in man de gl'inimici: io, che te non voleuo vedere a tal pericolo, ti pregauo con grand'instanza, che n compagnia del tuo fratello, co i carriaggi e con tutte le genti di seruitio ti ritirassi in sicuro, ò almeno nel campo fra monti, doue stauano pur le altre donne di tutti i grandi, mentre io, com'era douere, con trè, o quattro soli de' miei huomini a cauallo haurei seguitato il Rè in ogni caso, che in due, ò tre giorni si saria veduto di quei grandi atti il fine. E benchè non io solo, ma vn buon vecchio tua fida compagnia, e tutti gl'altri ancora con molte raggioni ti persuadessero a farlo, non volesti però mai compiacermene (sola cosa al Mondo, che in tutto'l tempo della tua vita mi negasti) e lo negaui dicendo, che doue staua la mia testa, poteua ben stare ancor la tua: che andassero pur le some, e la famiglia, s'io così voleuo, ma che tu a me voleui stare appresso: e che tu ancora a cauallo, alla leggiera, e come fusse bisognato, con veste anco mutata, e con le armi in mano, se'l tempo così ricercaua, haueresti saputo in ogni caso seguirmi, come ben conosceui esser mio debito, che anch'io il Rè seguissi. O virtù incomparabile, e come potrò io chiamarti? fortezza magnanimità? valore? ardir generoso? temerità virtuosa? o pur con tutte queste insieme, eccesso di vero, è legitimo amor coniugale, com'era in effetto? Ma, che vado riferendo i particolari? tutta la tua vita, massimamente quegli anni, che viuesti meco in tante peregrinationi, in tanti disagi, che'l peregrinar sempre apporta per commodamente, che si faccia: in terre di barbari, lunge più volte da i tuoi, lunge da i miei: in luoghi ben spesso, in doue fin le nuoue, sinsin le lettere de' nostri ne mancauano (che vna volta da Roma, donde il nostro viuer dependeua, in più di due anni nè pur vna lettera potè arriuarne) tutto quel tempo dico tutti i tuoi giorni non furono altro giamai, che vn'atto perpetuo di continuata fortezza, di costantissima patienza; E ho'a

giorni estremi, fin all' vltimo spirito, nella mortale infermità, onde al fine, gettato prima l'immaturo parto, concedesti poi al fato, grauida, inferma, in luogo sì miserabile, nel paese di Moghostàn a pena al Mondo noto: sotto la fortezza di Minà, humile, & incognita prima, ma hora per la tua morte fin nel Latio conosciuta, è famosa: inferma dico, senza aiuto di medici, ò di medicine: senza consolatione alcuna, nè corporale, per la misera condition del paese, nè spirituale per esser terra d'infideli: in così gran male con tutto ciò, che patienza? che risegnatione nel diuino volere? che animo tranquillo? che perseueranza, che costanza inuincibile? Io stesso, atterrito dal tuo male, perchè temeuo, che quando ben te ne fussi liberata, in viaggio così lungo altri simili te ne potessero auuenire, ti dissi vna volta poco inanzi al tuo morire, che se Dio ti daua salute, tornassimo a viuere in Sphahan co i tuoi parenti, onde non eramo molto lontani, ch'io mi contentaua di priuarmi per sempre d'Italia, e della patria, purchè non t'esponessi in viaggi così lunghi a pericolo. A che, con voce languida, come poteui, ma con animo più vigoroso che mai, mi respondesti, rimproucrandomi quasi pusillanimità: E che diran le genti, se non andamo alla nostra casa per paura di fare vn viaggio? la casa della donna non è quella del padre, ma quella del marito; da i miei già mi separai, non bisogna tornar più a rinouar quei dolori; quando vengono le naui, che aspettiamo, imbarcaremi pur, ò sana, ò inferma ch'io sia: chè se Dio vorrà, in Roma, e la solo voglio andare à riposare: ò almeno arriuerò à morire in qualche terra di Christiani, e tanto mi basta; e se nè anco questo Dio mi concede, sia fatto il suo volere. Così fu a punto; che chiamandoti là proprio Dio, per liberarti forse da mille altri affanni del Mondo senza pena, senza dolore, senz'alcuna turbatione, ò paura, con somma pace, con quiete d'animo, e di corpo, dopo d'esserti molto a Dio raccomandata, e dopo d'hauer auisato me, che perdeui la parola, il tuo spirar non fù altro, che vn facilissimo sospiro, con gli occhi a me riuolti, e con la bocca a riso: quasi che allegra mi dicessi, Amico, rimanti in pace; io vò contenta. O felice, che fosti sempre di tua sorte contenta; tanto contenta in vita, e di tanta temperanza, che posso affermar con verità, di non hauer mai veduto in questo Mondo persona contentarsi di manco in tutte le cose, che te. Moderatissima ne'desiderij: disprezzatrice d'ogni caduco bene, e d'ogni, benche lecito, diletto: parcissima nell'vso di quelli, quantunque necessario. Di quanto Dio ne haueua dato, che tutto era in tua mano, sempre la minor parte per te pigliaui, e riserbaui. Di ciò che v'era nella nostra casa di commodità, e di seruitio, il meglio prima, el più sempre per me voleui: sollecitissima nella cura della mia persona (per la quale voleui, che nulla mai mancasse, tutto sempre auanzasse) e difficilissima in ciò à contentarti, non parendoti mai di far tanto, che bastasse, nè che gli altri facessero quanto conueniua. Dopo me, per fare altrui bene, e massimamente a'poueri, amaui d'hauer de'beni del Mondo: e per fartene honore co i parenti, e con le altre persone amiche, & amoreuoli, che la nostra casa frequentauano; co i quali tutti, ò che' hauessi assai, ò che poco, haueui gran gusto d'vsar di continuo non solo quei termini di liberalità, che son proprij de'nobili: ma quelli, che son d'animo regio, e della maggior munificenza, che poteui, mancando, oue bisognaua, più tosto à te stessa, che a gli altri, & impiegando ben spesso in questo tutto quello, che le altre donne tue pari sogliono impiegar più volontieri ne'lor vani, e superflui ornamenti; de' quali tù sì poco ti rammentaui, che più volte, per quello che conueniua al decoro del tuo stato, ero io costretto a ricordartegli, & ad importunarti, per che ti facessi seruir meglio, e con più, non dico splendore, ma commodità, che non faceui. E tempo quì di parlare della tua esemplare honestà, della immaculata pudicitia, accompagnata mai sempre da opere castissime, e castissimi pensieri. Virtudi, che pur della Temperanza son figlie, e per le quali hai meritato quà in terra quella, che già godesti in vita, e che hora godi dopo morte, candidissima fama. Gloriosa fama, in che nè la Inuidia, che a i più virtuosi mai non perdonò, nè la Maledicenza di persone, che per loro misfatti da qualche tuo giusto rigore si teneuano offese, seppe, ò potè mai trouar pur vn minimo neo da appuntare. Dono, douuto per certo al tuo sourano valore, ma pur con tutto ciò singolare del cielo; poiche vedemo, e ne gli antichi tempi, e ne' moderni, che a molte donne d'alto stato non han bastato le opere buone, perche di loro alcun mal non si fia detto. Sian di ciò testimonio la pudicissima Didone, e nelle sacre historie la innocente Susanna, tanto à torto infamate, quella dal Poeta, e questa da gli empi vecchi, e molte altre, che potrei numerar di questa guisa. Ma à te questo ancora il sommo Dio volse concedere, che con publico applauso ouunque eri conosciuta, la tua buona fama si celebrasse; e fin quelle persone, che, come hò detto, da qualche loro ingiusta passione accecate, t'odiauano, e per odio ti male-

diceuano , chiamandoti souente rigorosa , dura , crudel co i vitiosi , troppo zelante dell'altrui ben fare (ah notate per Dio, che male taccie) in questa parte però donde l'honor donesco tutto depende anche , mal lor grado eran costrette a predicarti pur sempre per vn'altra Syra Zenobia ; per vna modetna Romana Lucretia , per l'istessa Pudicitia , che con ranta beltà congiunta , è cosa rara al Mondo. Pudicitia non affettata con rigida rustichezza , non con inciuil discortesia , ò col nascondersi , e fuggir dall'altrui presenza , modi plebei : ma che , senza celarti a gli occhi de mortali , con sembiante alle genti giocondo insieme è modesto , con parlar non men soaue , che graue a chiunque bisogna , con mostrarti a tutti honestamente cortese , e nobilmente affabile , imptimeua tuttauia di te , nell'animo di chiunque ti miraua , tal riuerenza , che n'eta a vn tempo amata la tua pianezza , lodato il nobil tratto , temuta la seuerità solo dou'era bisogno di maniere schiue , e la honestà , per vltimo , venerata come sacra ; La quale in te procedeua , non da vil timore di pena , ò d'infamia , ma da vna intentione rettissima , che hauesti sempre in tutte le cose , e da vn desiderio tanto eccessiuo di somma perfettione in questa , & in tutte le altre virtù , che soleui dir spesso , che douendo tù andare à viuere in vna Roma , non ti bastauano patti , e virtù ordinarie ; perchè se non fussi stata se non come vna delle altre , hautian potuto quì dir di me , e con ragione , che di tali ve n'erano molte nella mia patria : a che effetto dunque hauer preso te per moglie in paese così lontano ? che bisognaua a te però esser tale , che in vn teatro così fiorito , com'è questo , del Mondo , m'auesseto tuti à lodar l'elettione, a inuidiar la ventura. Generoso intento , altissimo pensiero , che haurebbe ben hauuto felicissimo effetto , se la morte non l'hauesse inuidiato. E che metauiglia adunque , se conscia a te stessa di tanta bontà , m'era però il tuo cor sincero , come tu sempre , tanto aperto , e con schietissima semplicità , senz'alcuna dissimulatione , senza alcun riguardo , ò cuoprimento di secreti , in tutte le cose manifesto? che metauiglia se fra tante virtudi , e fra queste in particolare , fiorisua anco per te nel nostro mattimonio la Concordia , & vna strettissima vnion d'animi , in ogni tempo , in ogni accidente inseparabili , onde non sapemmo mai fra di noi che cosa fosse hauer l'vn dell'altro disgusto , ne pur differenza alcuna di parole , se non fosse stato ò da scherzo , ò di qualche nonnulla: ma , contentissimi vn dell' altro , e sempre cònformi in vn volere , non pensauamo , ne studiauamo in altro , che in far ciascunoa gara quel che conosceua , ò poteua imaginarsi , che più all'altro piacesse ; onde poi ne nacque , e con raggione , quello intenso , vero , e reciproco amore , che in noi , insieme con le anime nostre , viuerà in eterno , e che quei soli cinque anni che tu in terra con me viuesti (ah non più me ne concedesto i cieli) ne fecero viuer sopra tutti gli altri altri huomini felici. Beata vita , dolcissima vita , che pochi nel matrimonio hanno in sorte , la cui perdita da chi l'ha prouata tanto si sente ; e perchè mi fuggì sì tosto dalle mani ? Mi fugge anco il tempo , per dir di tante cose. Hor alziti horamai , alziti più sublime il mio raggionamento, e voli dalle virtù morali alle Diuine , che solo il sommo bene han bene per oggetto. Qual fusse in te , ò mia MAANI , la fede : quale la deuotiane verso la sacrosanta Chiesa Cattolica Romana , domandisi a a tutta la tua casa Gioerida , & a tante altre persone , e del patentado , e conosciute , e serue , co'l tuo solo mezzo ritolte alle ostinate sciisme , alle empie heresie di Nestorio , di Iacopo , di Dioscoro , e de gli altri , che hanno infettato tutto l'Oriente. Qual fusse l'affetto alla Religione , e'l zelo di ptopagarla con tutte le tue forze , dicalo il Collegio delle lingue di Sphahan , da i Religiosi Carmelitani Scalzi in Persia eretto , & a i Santi Apostoli Pietro, e Paolo dedicato , solo a fine di coltiuare in quello tenere , e vigorose piante , che habbiano poi da date alla Persia , & à tutta l'Asia abondanti , e soauissimi frutti di cattolica religione , e di virtù. Al qual Collegio , de i sei primi alunni , con cui al nostro tempo , enon senza nostra instanza , si cominciò , trè tù ne desti , e tutti trè del tuo sangue , vno fratello , e due nipoti , facendogli quiui solo à questo effetto insieme co i loro genitori , e con tutta la lor casa , d'assai lunge venire i vno de' quali già , di quella sacrata Religione preso l'habito , commincia a produr fiori di soaue odore , e data spero , col tempo di quei frutti , che tu tanto in vita bramasti , e che hora con più efficaci preghiere, gli deui per certo procurare , & impetrar dal cielo. Quanto fussi assidua , e diligente nella osseruanza del culto diuino : quanto deuota alla beatissima Vergine , a tutti i Santi , & Angioli del Cielo , e particolarmente a quelli , che per tuoi più speciali auuocati haueui eletti : quanto finalmente vbbidiente a tutto ciò , che la nostra sacra legge insegna , fede ne faccian la Persia , l'Arabia , e la Turchia , che fra tanta infedeltà ti veddero sempre, non solo adempir quanto deue vn buon Christiano , ma date a' migliori Christiani esempio

di

di ſtraordinaria pietà ; di pietà non fondata in vana apparente hippocriſia , ma in ſolida , e vera virtù intrinſeca : non eſercitata con inquietare a tutte le hore i Religioſi in ſentire importune e lunghe confeſſioni , non sò s'i dica di ſcrupoli impertinenti, ò di ſtiuoli ragionamenti , come il più delle donne hoggidì fanno ; ma con oſſeruanza inuiolabile della Diuina legge , con abhorrire in eſtremo ogni ſorte di vitio , e con preſeruarti con ſomma cura intatta da ogni contagio di colpa , e di peccato , di che poi douеſſi pentirti , & accuſarti. Pietà , non moſtrata nell'eſteriore , con oſtentation di ſuperba humiltà in habiti abietti , e ſordidi , facendo poi vita , con che quelli mal s'accordano : ma riſplendente d'entro nella humiltà dello ſpirito , nell'animo ſincero , e puro : e ſuori nello eſercitio indefeſſo delle virtù , e delle opere buone , e particolarmente di quelle della Miſericordia, che'l figliuol di Dio tanto ne raccomandò , & è per domandartcene conto il giorno del Giuditio. La Perſia dico , l'Arabia , e la Turchia della tua Fede faccian fede, che ti viderò tanti anni , non ſolo profeſſar publicamente la noſtra Fede là , doue infiniti altri la rinegano ogni giorno : ma inſegnarla anco a gli ignoranti , e predicar la bene ſpeſſo a gl'infideli ; che non contenta d'eſſerne , conforme al detto di Chriſto nel Vangelo , in quelle infelici Samarie teſtimonio , voleui anco eſſerne (ne in quei paeſi era abſurdo) infin propagatrice , iuſin maeſtra. Della fida , e firmiſſima ſperanza , che haueſti ſempre in Dio , non ſuperba , nè vanamente appoggiata in proprij meriti , ma humile , e pia , fondata ſu'l forte ſaſſo angolare del tuo Redeutore , e ſoura la ſalda pietra della pura fede di Pietro , e della Chieſa ſua , mi baſtano per teſtimonio quelle parole , che vna notte inanzi al tuo felicisſimo tranſito mi diceſti ; quando in vn grauiſſimo accidente , che ti fece ſuenire , dopo eſſer tornata in te , dicendoti io , che ti raccommandaſſi a Dio , e che non temeſſi , mi riſpondeſti con molta ſicurezza : E di chè hò io da temere ? Non hò San Pietro , e la Chieſa del Papa per me ? quaſi che voleſſi inferire , come inferiui nel tuo modo di parlare , Di che ha da temere ? ò che non può ſperare chi e del gregge eletto di Chriſto , e tanto a quello deuota , come io ſono ? Speraui , e con ragione , che vna tal chriſtiana confidenza giuſtamente douea ſeguire a tanta fede , & a tante tue buone opere paſſate ; delle quali , come ſra le virtù è la prima , così anco ſu ſempre in te ſuprema , & eminentiſſima fra le altre , l'ardente Charità , in che di continuo t'eſercitaui , e co i proſſimi , e quello , che importa più , con Dio. Co i proſſimi , per chè , come già diſſi ,quel ch'era tuo , non era tuo , ma quanto haueui , era a tutti i biſogno ſi comune ; e non ſolo non negaſti giamai coſa che ti fuſſe domandata ; mentre'l darla fuſſe ſtato in tuo potere , ma preueneudo le altrui domande , daui ogni giorno ſpontanea , e liberamente : e diligente in inueſtigar le neceſſità di chi tal volta , ò per vergogna , ò per altro era negligente in ſcuoprirtele , a molte perſone conoſciute , e che te ne pareuano degne , ſenz'hauerne pur vn minimo cenno (onde più le obligaui) ſecretamente ſoccoreui. Quanti poueri abbandonari , e pellegrini raccoglieſti in caſa ? quanti infermi , e maſſimamente s'eran della tua famiglia , voleui ſeruir da tua mano ? quanti morti altroue in neceſſità faceſti ſepellire ? quanti prigioni , e cattiui aiutaſti a liberarſi ? comprando talhora ſchiaue Chriſtiane da infedeli , in man di cui ſtauano a riſchio di rinegare , ſolo perchè appreſſo di te viueſſero coſtanti nella fede , e in libertà. E tanto in ſomma le altrui miſerie d'ogni ſorte compatiui , che fin con queſte tali , e con altre fanciulle , e donzelle , che ti ſeruiuano , quando per qualche errore occorreua dar loro alcun materno , e leggieriſſimo gaſtigo , mi ricordo più volte d'auerti veduta in quell'atto piangere per dolor di loro ; compatendo la miſera condition ſeruile , e ſentendo in te ſteſſa quel che vna di loro , ò per ſe ſteſſa , ò per vna ſua cara figliuola hauria potuto ſentire di vederla in tale ſtato in forza altrui ; e ſoleui dirmi con gran pietà , che molto contra tua voglia t'induceui a correggerle , che ſe ben in minima coſa , era pur nondimeno accreſcere afflittione a perſone , che Dio cotato haueua affiitte : ma che forzata da i loro mancamenti , e dall' obligo , che haueui d'educarle bene , di che doueui a Dio dar conto , lo faceui tal volta, per non far loro , con eſſer medica troppo pia , danno maggiore. Tal'era l'amore , che a'tuoi proſſimi portaui : E di quell'altro più eccelſo , e Diuino , che verſo il tuo creatore in viue fiamme di vera charità contanto t'accendeua , che più euidenti dimonſtrationi poſſo addurre , che le continue , lunghe , e non mai tralaſciate orationi , che con tanta cura faceui à tutte le hore ? in che non men per altri viui , e morta , che per te ſteſſa pregando, e del giorno , & della notte , conſumaui gran parte : e con tanto feruor di ſpirito , con tanta efficacia di parole , e tal ſolleuamento di mente , ſenz'hauer letto alcuna ſcuola

d'oratione: che i più riformati, e più istrutti religiosi te ne poteuano hauere inuidia. Io'l sò, che più volte destato innanzi giorno, sentiuo, che già sorta oraui dentro alla propria camera a porte chiuse, e tal volta anco, s'era di verno, mezzo vestita su'l proprio letto; e sentiuo, che con tal'affetto parlaui con Dio, e con tal efficacia, come se visibilmente, e molto familiare l'hauessi hauuto presente, gli esponeui con humiltà, e deuotione i tuoi bisogni, e giusti desiderij, che ne prendeuo infieme diletto, e marauiglia: e quante volte per non turbarti, e non darti fastidio, fingendo di dormire, mostrauo di non me ne accorgere. Potrei dire ancor più delle spirituali gratie à te concesse, e de'gran fauori, che'l buon Signor sempre ti fece. E lasciata la protettione tanto particolare, e straordinaria, che in tutto'l tempo della tua vita, infin da' primi anni mostrò chiaramente di tener di te conto come di cosa sua eletta, e cara per le vie sì disusate, e rare, per lequali tanto strauamente ti chiamò, e trattale dalle tenebre gli errori, & ignoranze de' tuo maggiori, nella rozezza della Oriental Christianità confusamente inuolti, ti raccolse illuminata con infolta luce di pura verità al più intrimo grembo della Chiesa Cattolica Romana: in che manifesto segno apparue dell'esser tu con alta prouidenzaa ab eterno predestinata. Potrei dire anco, e con verità, di trè visioni, che in diuersi tempi, facendone tu pochissimo caso, mi racontasti hauer vedute; le quali, che fossero, non vane fantasme, non illusioni del padre Dinganni & di Bugia, auuisi certi, e veraci del cielo, la verità, & importanza delle cose e gli effetti succeduti ben me l'hanno confermato. Potrei dir di molte cose da te predettemi, e non sò, s'iò mi dica con più che humana prudenza preuedute, ò pur conosciute per qualche secreta, e sopranaturale illumination del tuo intelletto, nell' oratione forse, che per ventura tu per tua modestia mi taceui. Ma, a che più m'affatico? non può raccorsi in vna picciola conca il grande Oceano: quanto mai potrei dir' io di te in tutto'l tempo della vita mio, sarebbe dell' immenso pelago de' tuoi meriti vna minutissima stilla. Dirò dunque solo, ch'essendo stata tu tale, a gran ragione a pena nota, con tanta smania ti bramai: a gran ragione possedura, t'amai con tanto affetto: a gran ragione lontana, amaramante ti sospiro, e perdura, ahimè, ti piango a tutte l'hore. E tanto più che ti perdei nel fior di gli anni tuoi: nel bel principio de' miei contenti; a pena, posso dir, cominciati a gustare: in tempo, in luogo, in modo tanto disgratiato, per te tanto miserabile, per me di tanta afflittione, che sola iù, che m'ami quanto io t'amo, e che ogni giorno pregati Dio, che non ti facesse veder la mia morte, per non sentire in quella quei tormenti, ch'io nella tua hò sentito, puoi credere, & intender bene quanta fosse: e quel ch'è peggio, senza hauer'io in quell'amaro caso, nè per gran tempo dopo, pur vna persona appresso, che con parole almeno potesse aiutarmi, e inanimarmi a soffrir con patienza vn sì gran male. Ti perdei, quando a punto di te più consolatione sperauo: quando ne aspettauo in breue vn già concetto figliuolo, che la stirpe nostra hauria tenuta in piedi: quando pensauo trà pochi di vederti contenta, come tu tanto desideraui, e in terra de' Christiani, & in Roma, e come io pur molto bramauo, nell'alma mia patria, dentro alle dolci mie paterne mura. Ti perdei sfortunato, e te perdendo a vn tempo, e l'aspettata infieme, e tanto in vano desiderata prole, che se pur alcuna di te me ne fusse restata: se pur mi vedessi scherzar nella sala alcun picciolo fanciullino, che te solamente nella faccia mi rappresentasse, non mi parebbe d'essere affatto, come sono, solo, e abandonnato: non vedrei hora, come vedo, l'antica mia Casa già cadente, hormai distrutta rouinare: nè vederebbe questo Campidoglio, come forse a dì nostri vedrà, de' suoi amati Patritij, la gente così fiorita va tempo, e così numerosa della VALLE, senza successione hormai estinta. Corrano pur dunque in abbondanza, corrano, che ne hanno ben ragione, le mie lagrime: e poich'io solo non basto a piangere vna tanta sventura, aiutimi, prego, a farlo tutto questo nobilissimo auditorio; E se pur pretiosi del mio male, per non farlo maggiore, a piangerlo non vogliono aiutarmi, e mi daran per ragione, che pianger non si dè per chi vive beata in paradiso: sia com'essi vogliono; ma almeno per consolarmi, poichè altra consolatione in questo Mondo riceuer non posso, m'aiutino con le preghiere loro, che senza dubbio saran delle mie più esaudite, e più degne, ad impetrar da Dio, a te anima benederta eterna pace: & a me, che sciolto quanto prima da questo carcere terreno, libero (ch'è pur tempo horamai) da i trauagli di questa penosa mortal vita, de' quali, a dire il vero, son già stanco, e satio, me ne venga, come tanto bramo, a te a canto: & a godere immortale insieme con te quella eterna beatitudine; alla quale, come ben sai, è mia deletta, ch'io di continuo aspiro, così, se m'ami, come ben sò che m'ami, tu ancora da Dio m'intercedi, che senza più indugiare mi conduca. Hò detto.

AVIS,

Sur la Nauigation d'Anthoine Ienkinſon en la Mer Caſpienne.

LA Mer Caſpienne eſt vn de ces endroits du monde qui ont eſté iuſqu'à céte heure mal connus, & qui merite par céte raiſon qu'on en recherche de nouuelles deſcriptions, & principalement de ſa coſte Septentrionale, qui n'a point eſté connuë des Autheurs modernes ny des anciens, ce qui eſt cauſe de la diuerſité qu'on void dans les meſures qu'ils donnent de l'eſtenduë de céte Mer. Herodote & Ariſtote ſçauoient de leur temps qu'elle n'auoit point de communication apparente auec les autres Mers; & cependant du temps de Pline, comme on le void dans ſes Eſcrits; meſme au temps de l'Empereur Iuſtin, & bien long-temps apres, on croyoit encore que ce fuſt vn Golphe & vne partie de la mer Septentrionale: la raiſon de céte erreur eſtoit qu'elle eſt ſalée, d'où ils troient vne fauſſe conſequence qu'il falloit qu'elle euſt communication auec les autres Mers qui ont cete qualité, ſans conſiderer que céte qualité pouuoit venir d'vne autre cauſe; & qu'il y a de grands lacs dont les eaux ſont ſallées; Pour ce qui eſt de ces coſtes, on connoiſt aſſez celle qui s'étend depuis l'emboucheure du Volga iuſques à Ferabat; tous ceux qui paſſent de Moſcouie en Perſe font céte Nauigation, & le paſſage en eſt fort ordinaire. Olearius dans ſon voyage de Perſe, nous donne exactement céte coſte; & l'eſtenduë qu'il luy donne de ſix-vingts lieuës d'Allemagne, reuient aſſez à l'eſtime qu'en fait Herodote; mais il veut en ſuite corriger tous les anciens & toutes les Cartes modernes, ſuppoſant que la plus grande eſtenduë de cette mer ſoit du Nordoüeſt au Sud-Oüeſt, & non pas de l'Occident à l'Orient, comme la met Herodote auec tous les anciens & auec les Geographes Orientaux, j'entends le Prince Abul-feda & le Geographe de Nubie-Alderiſi; & cependant Olearius ne fonde vn changement de céte importance, que ſur ce que depuis la Prouice de Choraſſen qui eſt le long de la coſte Orientale de céte Mer, iuſqu'en Circaſie, il n'y a que ſix degrez de longitude, c'eſt à dire quatre-vingt dix lieuës d'Allemagne: Or il eſt conſtant entre ceux qui entendent la matiere des longitudes, que nous n'auons point encore de pratique exacte, pour connoiſtre combien il y a de degrez de longitude entre deux lieux qui ſont Eſt & Oüeſt l'vn de l'autre; & il y a peu d'apparence que dans des pays auſſi peu polis que ceux-là, il y ait meſme des gens qui puiſſent faire céte obſeruation auec les circonſtances neceſſaires: Il s'en faut donc ſelon mon ſens, tenir ſeulement à ce qu'il dit de la coſte qu'il a couru depuis le Volga iuſqu'à Ferrabat; & pour le reſte des coſtes de cette mer, en croire les anciens, ceux du pays, & Ienkinſon principalement vn des plus grands Nauigateurs de ſon ſiecle, & qui a couru céte mer depuis l'emboucheure du Volga iuſqu'à Mingiſlauve, & qui nous a laiſſé la ſeule deſcription que nous en ayons; car Eraſtoſtenes, dont nous auons les meſures des coſtes de céte mer, n'auoit point connu la coſte Septentrionale: Selon Ienkinſon, comme on le verra dans ſon voyage, la plus grande eſtenduë de cette Mer eſt à peu prés de l'Eſt à l'Oüeſt, comme les anciens l'ont miſe. Ienkinſon l'a fait de deux cens lieuës d'Allemagne; car il compte ſoixante & quatorze lieuës depuis là

bouche du Volga jusqu'au Cap de Boghelatan : Olearius au contraire, dans sa Carte de l'édition Allemande, ne met que la moitié de cette distance; & ainsi; comme l'a fort bien remarqué le sçauant M. Vossius, il coupe la moitié de cette mer; ce que Scaliger auoit fait aussi deuant luy.

Outre cette raison qu'on a euë d'inserer cette Relation dans ce Recueil, on l'a encore fait à cause qu'elle nous donne connoissance des pays qui sont sur la coste Occidentale de cette mer, qui iusqu'à present nous sont fort inconnus, & qui dans la pluspart des Cartes sont remplis de Figures de Monstres, dont les Geographes ont tâché iusques à cette heure de couurir leur ignorance. Pour la mer Caspienne proche de la Chine, on verra dans la suite de ce Recueil que cette mer est bien plus proche de la Chine qu'on ne l'a crû par le passé. Au reste, la Relation de Ienkinson s'accorde fort bien auec celle d'Abulfeda, le plus exact de tous les Geographes, & le seul de qui nous deuõs esperer la positiõ des Villes d'Orient, il l'a décrit de la sorte.

Cette Mer est fallée, quoy qu'elle n'ait point de communication apparente auec l'Ocean; elle a huit cens milles de longueur, & six cens de largeur, a la figure d'vn ouale : Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des Autheurs qui luy donnent celle d'vn triangle; elle a trois noms differens, la mer de Cozar, de Georgian, & de Tabersta̅n; la partie de cette Mer la plus auancée vers le Couchant, est sous le soixante-sixiéme degré de longitude, & sous le quarante-vniéme degré de latitude; le fleuue Elcur, que Ptolomée appelle Cyrus, entre dans cette mer, a cent cinquante-trois milles au Midy de Derbent; de là en tirant vers le Sud-Oüest, on trouue la ville d'Arduyl dans la Prouince de Mogan plus auancée vers le Midy : si de ce point l'on marche deux cens trente-vn milles le long de la coste Meridionale, on rencontre les pays de Tabersta̅n, & les Prouinces d'Elgel & de Deilun; la coste court apres vers l'Orient & vers la ville d'Absheron sous le soixante & dix-neufiéme degré quarante-cinq minutes de longitude, & sous le trente-septiéme degré vingt minutes de latitude; elle continuë de s'estendre vers l'Orient iusques sous le quatre-vingtiéme degré de longitude, & quarante de latitude; elle monte apres vers le Nord iusques à 50. degrez de latitude, & au mesme endroit elle en a soixante & dix-neuf de longitude : c'est dans ce retour qu'elle fait vers le Nord, que sont les Prouinces de Turkestan & la montagne de Seachuat; on trouue plus auant la riuiere Elatach, la plus grande de toutes les riuieres de ces quartiers; elle se rend par plusieurs emboucheures dans la mer, inonde & fait des marests des terres qui en sont proche : Ceux qui habitent ces quartiers, & qui y nauigent, disent que les eaux de cette riuiere se meslant auec l'eau de la mer, celles de la mer deuiennent de differentes couleurs, & qu'on y peut nauiger quelques iours à l'endroit de l'emboucheure, sans que ces eaux se trouuent fallées.

In septima parte climatis quarti. Itaque dicimus mare Tabarestan esse mare separatum, nulli exterorum marium connexum, & eius longitudinem portigi ab Occidente in Orientem aliquanto cum flexu ad Septentrionem, spatio octingentorum milliarium, latitudinem verò sexcentorum milliarium.

Le Sherif Alderisi, Cité iusques à cette heure sous le nom de Geographe de Nubie, luy donne aussi sa plus grande estenduë du Couchant à l'Orient, fait sa longueur de huit cens milles, & la largeur de six cens.

Outre la connoissance que Ienkinson nous donne de la mer Caspienne, il décrit aussi son voyage dans les Prouinces qui sont le long du Iaxartes & de l'Oxus, & le peu qu'il en dit donne de grandes lumieres pour l'Histoire & pour la position de ces Pays; ce n'est pas qu'il éclaircisse tous les doutes que l'on a iusques à cette heure sur le sujet du cours de l'Oxus, sur celuy de la riuiere qu'il appelle Ardock, qui est apparamment le Iaxartes; car c'est des Geographes Orientaux qu'il faut attendre cét entier éclaircissement, que l'Autheur de ce Recueil ne desespere pas de pouuoir mettre vn iour dans la suite de ce Recueil : on y auroit desia pû mettre la Prouince de Mauralnahr, & le Chorrasen, que Grauius a traduit de Abulfeda; mais on ne l'a point fait à cause que cette traduction a desia esté imprimée en Latin.

VOYAGE D'ANTHOINE IENKINSON,

Pour découurir le chemin du Cattay par la Tartarie, écrit par luy-meſme aux Marchands Anglois de la Compagnie de Moſcouv, qui l'auoient obligé de faire ce voyage.

IE m'embarquay à Aſtracan le ſixiéme iour du mois d'Aouſt de l'année mil cinq cent cinquante-huit, auec les deux Iohnſons Anglois, & quelques Tartares & Perſans : l'eſtois chargé auec ces deux Anglois, de la conduite de cette Nauigation : Nous courûmes le long de la riue Orientale du Volga, & nous en débouquâmes à vingt lieuës d'Aſtracan ſous la hauteur de quarante-ſix degrez vingt-ſept minutes. Le Volga entre dans cette mer par dix-ſept emboucheures ; au ſortir, nous rangeâmes la coſte qui court Nord-Eſt, auec vn vent fauorable. Le onziéme nous fiſmes ſept lieuës, la courſe eſt Nordeſt, & nous arriuâmes en vne Iſle où l'on void vne haute montagne appellée Accurgar, qui la fait connoiſtre de loin : de là, nous courûmes dix lieuës vers l'Eſt juſques à Bawhiata, autre Iſle plus haute que la premiere : Entre ces deux Iſles du coſté du Nord, il y a vn Golphe qu'ils appellent la Mer-bleuë : de là, noſtre route fut Eſt-quart au Nord dix lieuës ; & le vent s'eſtant tourné contraire, nous moüillâmes à vne braſſe d'eau, & demeurâmes à l'Ancre juſqu'au quinziéme, qu'vne tempeſte qui venoit du Sud-Eſt nous obligea de nous mettre à la mer : le vent ſe tourna au Nord, & nous prîmes noſtre courſe vers le Sud-Eſt, & fiſmes ce jour-là huit lieuës. Le dix-ſeptiéme, nous perdîmes la terre de veuë, & fiſmes trente lieuës. Le dix-huitiéme nous fiſmes vingt lieuës, noſtre courſe eſtoit vers l'Eſt, & nous nous trouuâmes par le trauers du païs de Baughleata qui eſt à ſoixante & quatorze lieuës de l'embouchеure du Volga ſous la hauteur de quarante-ſix degrez cinquante-quatre minutes, la coſte court Eſt-au-Sud : Sur vne pointe de cette coſte, eſt le Sepulchre d'vn Prophete Tartare, que tous ceux de ce pays viſitent auec grande deuotion.

Le dix-neufiéme, le vent Oüeſt, noſtre route Eſt-Sud-Eſt, nous auançâmes dix lieuës, & paſsâmes deuant l'embouchеure d'vne grande riuiere appellée Iaïc, dont la ſource eſt dans la Prouince de Siberia ; cette riuiere trauerſe le pays des Tartares Nogaïs : On me dit qu'à vne journée de chemin en remontant cette riuiere, il y auoit vne ville nommée Serachick ſujette à Murſa-Smille Prince des Tartares, qui eſt maintenant en paix auec les Moſcouites, que la monnoye n'a point de cours dans ce pays ; & comme ces peuples ſoñt continuellement en guerre, ou occupez à la conduite de leurs beſtiaux, il ne ſ'y fait point de commerce.

NôtreVaiſſeau eſtoit à l'Ancre, à l'embouchеure de la riuiere du Iaïc, tous nos gens à terre. Pour moy ie me trouuois mal, & eſtois demeuré par cette raiſon dans la barque auec cinq Tartares, l'vn deſquels nõmé Azi paſſoit auprés d'eux pour vn Saint, à cauſe qu'il reuenoit du voyage de la Méque : Dans ce tẽps, vn Batteau armé de 30. hommes nous aborda, noſtre Pelerin de la Méque leur demanda ce qu'ils vouloient, & ſe mit à faire des prieres à ſa mode : Sa preſence arreſta ces voleurs ; ils dirent qu'ils eſtoient Gentils-hommes, bannis de leur pays, & qu'ils venoient voir ſ'il n'y auoit point de Moſcouites ou autres Infideles dans ce Batteau ; il leur répondit auec vne contenance fort aſſeurée, qu'il n'y en auoit point, & leur en fit de grands ſermens : ils ſ'en allerent là deſſus, & la fidelité de ce Tartare nous ſauua, & toutes nos Marchandiſes. Nos gens reuinrent au bord ; & le vent eſtant bon, nous partîmes le vingtiéme Aouſt, fiſmes ſeize lieuës, noſtre courſe Eſt-Sud-Eſt. Le vingt-vniéme nous paſsâmes vne Baye de ſix lieuës de large, fermée par vn Cap fort aiſé à reconnoiſtre, à cauſe de deux Iſles qu'il a au Sud-Eſt. Nous le doublâmes, la coſte retourne apres au Nord-Eſt, & fait vne autre Baye ou Golphe dans lequel tombe la grande riuiere de Iem, dont la ſource eſt dans le pays de Colmack. Le vingt-deux, vingt-trois, & vingt-quatriéme, nous demeurâmes à l'Ancre. Le vingt-cin-

quiéme, le vent fut fauorable, & nous fismes vingt lieuës ce jour-là, & vîmes en passant vne Isle dont la terre est basse, & qui a à l'entour d'elle quantité de battures & de bancs de sable. Au Nord de cette Isle, il y a vn Golphe; mais nous nous en éloignâmes pour faire la route du Sud, & fismes dix lieuës, assez empeschez à nous démeler de ses bancs & de ses battures: Nous fismes apres vingt lieuës, courant Est-Sud-Est, & découurîmes la terre-ferme, dont la coste nous parut coupée de montagnes: Nous courûmes vingt lieuës le long de cette coste; & plus nous auancions, plus la terre nous paroissoit haute. Le vingt-septiéme nous trauersâmes vn Golphe, la coste de ce Golphe qui est au Sud estoit plus haute que l'autre: nous trouuâmes apres vn Cap, dont les terres estoient fort hautes; & l'ayant doublé, il suruint vne si furieuse tempeste du costé de l'Est, que nous crûmes y deuoir perir, elle dura trois iours: de ce Cap, nous allâmes chercher vn Port nommé Mangusslaue, place où nous deuions aborder, elle est à douze lieuës de l'embouchcure du Golphe, & du costé du Sud; mais la tempeste nous jetta sur la coste qui est au Nord, au de là de Mangusslaue; & à son opposite, la terre est basse, le lieu peu seur pour les Vaisseaux, & il n'y estoit peut-estre iamais arriué de Barque deuant la nostre.

Nous enuoyâmes nos gens à terre pour traitter auec le Gouuerneur, auoir des viures & des voictures pour charrier nos marchandises à Sellizure à vingt-cinq iournées de nôtre terrissement: nos Enuoyez retournerent auec beaucoup de belles promesses; & le troisiéme de Septembre sur leurs asseurances nous déchargeâmes nôtre barque: Le Prince me reçeut bien; mais estant venu à traiter pour des voictures & pour des viures, ils nous rançonnerent, nous firent achepter iusqu'à l'eau, & en payer deux fois plus qu'il ne falloit; il nous fut force de donner ce qu'ils demandoient, & pour chaque Chameau qui ne porte que quatre cens pesant, nous leur donnâmes trois peaux de Russie, quatre plats de bois, & au Prince ou Gouuerneur du païs vne neufaine & vne septaine; c'est à dire vn present de neuf choses particulieres, & vne autre de sept, car ils ne se seruent point de monnoye.

Le quatorziéme de Septembre nous partîmes auec vne Carauanne de mille Chameaux; & ayant fait cinq journées de chemin, nous nous trouuâmes sur les Estats d'vn autre Prince Tartare; nous trouuâmes sur le chemin quelques Caualiers de la maison de Sultan Timer Prince de Mangusslaue, ils nous firent commandement de la part de leur Prince de demeurer là, firent ouurir nos caisses, & prirent sans nous payer, ce qu'ils creurent pouuoir estre plus à son gré. Ie pris la resolution de l'aller trouuer; & luy ayant demandé sa protection, & vn passe-port pour estre en seureté dans ses Estats, il me l'accorda, me reçeut bien: on me regala par son ordre de viandes & de laict de Caualle; car pour du pain, ils n'en ont point: & en payement des Marchandises que ses gens m'auoient enleuées, qui pouuoient bien valoir quinze rubles de Moscouie, il me donna vn passe-port, & vn Cheual qui valoit bien sept rubles; car l'argent n'a point de cours parmy eux. Bien m'en prit de luy auoir rendu cette ciuilité; car on m'asseura que l'ordre estoit desia donné de me faire détrousser, si j'y eusse manqué.

Chaque Ruble peut valoir cent huit sols de nostre monnoye.

Ce Prince est tousiours en campagne, n'a ny Chasteaux ny Villes; Ie le trouuay sous vne petite loge ronde faite de rozeaux, couuerte de feutre par dehors, & de tapis au dedans: le vis auec luy l'Eueſque de ce pays sauuage, reueré entre-eux cõme le Pape l'est à Rome; l'vn & l'autre me fit diuerses questiõs de nos Pays, de nos Loix, & de nostre Réligion, & du dessein de mon voyage; il me parut assez satisfait des réponses que ie luy en fis. I'allay retrouuer les gens de la Carauanne, auec laquelle ie voyageay vingt iours dans le desert sans voir aucune ville ny habitation: Nous auions fait prouision de viures; mais comme ils nous manquerent, nous mangeâmes vn de mes Cheuaux, le reste de la Carauanne ayant payé les iours suiuans son écot de mesme maniere: Nous fusmes trois iours sans trouuer d'eau; & celles que nous trouuâmes les iours suiuans, il la falloit tirer de certains puits fort creux, encore estoit-ce de l'eau sallée.

Le cinquiéme iour du mois d'Octobre, nous nous trouuâmes sur les bords d'vn Golphe de la mer Caspiene, où les eaux sont fort bonnes : ceux qui y tenoient la Doüane pour le Roy des Turquemens, prirent quatre pour cent de nos Marchandises, & vn present de sept choses differentes pour le Roy ; nous n'y demeurâmes qu'vn iour, & partîmes apres nous y estre vn peu rafraichis : vous remarquerez que la riuiere d'Oxus se rendoit autrefois dans ce Golphe, mais que maintenant elle ne vient pas jusques-là ; qu'elle tombe dans vne autre riuiere nommée Ardock, qui a son cours vers le Nord ; qu'elle passe sous-terre l'espace de plus de cinq cens milles, qu'elle en ressort apres, & qu'elle se rend dans le lac de Kitay. Nous partîmes de ce Golphe le quatriéme d'Octobre, & arriuâmes à vn chasteau nommé Sellizure le septiéme du mesme mois. Vn Prince nommé Azimcan y reside, auec trois de ses freres ; j'eus ordre de l'aller voir, & ie luy presentay les Lettres de l'Empereur de Moscouie, auec vn present de neuf choses : il me reçeut bien, & me fit manger en sa presence : on me regala d'vn Cheual sauuagé & de laict de Caualle : il me renuoya querir vne autre fois, & me fit diuerses questions sur les Estats des Moscouites, & me donna apres vn passe-port.

Ce qu'il dit icy de l'Ardock & de l'Oxus est fort obscur.

Le Chasteau de Sellisure residence du Can, est situé sur vne haute montagne. La maison du Prince est bastie de terre, le peuple est pauure, & n'a point de Marchandise. Au Sud de ce Chasteau c'est vn bas pays, mais fort fertil, où il croist beaucoup de bons fruits, & entre-autres vn qu'ils nomment Dynié, fort gros & plein de suc ; les peuples le mangent à la fin du repas, & leur tient lieu de boisson : ils en ont vn autre nommé Carbuse, de la grosseur d'vn gros concombre ; il est jaune & sucré, & outre cela vne espece de grain qu'ils appellent Iegur, dont la tige ressemble à la cane de sucre ; car elle est aussi haute, & le grain est semblable au Rys, & vient par grappe. Toute l'eau dont ils se seruent dans le pays est tirée par canaux de la riuiere d'Oxus, & c'est aussi par cette raison qu'elle ne se décharge plus dans la mer Caspienne ; & ce pays court risque d'estre vn iour desert, quand ces peuples auront acheué de ruïner par leurs canaux le cours de cette riuiere.

Sellizure.

Selon cette description, ce doit estre quelque espece de Sorgho ou de Millet.

Le 14. du mois, nous partîmes de Sellisure, & nous arriuâmes le seiziéme à vne ville appellée Vrgence, où nous payâmes vn impost par teste, & autant pour celles de nos cheuaux, que pour les nostres : nous y demeurâmes vn mois, le Prince du pays se nomme Aly-Sultan frere d'Azimcan dont ie viens de parler : il reuenoit de la ville de Corasan qu'il auoit depuis peu conquise sur le Persan ; car ils ont continuellement la guerre auec le Roy de Perse : l'eus ordre de l'aller trouuer, ie luy presentay vne lettre de l'Empereur de Moscouie, & il me donna vn passe-port.

Vrgence est dans vne plaine, elle a plus de quatre milles de circuit ; les murailles sont de terre, ses maisons aussi de terre & mal basties. I'y remarquay vne grande ruë couuerte par en haut qui sert de marché, elle a esté prise quatre fois en 7. ans qu'ont duré leurs guerres ciuile. Les Marchands y sont fort pauures par cette raison, & ie ne trouuay à y vendre que quatre pieces de serge. Il y a fort peu de trafic à faire, l'on n'y trouue point d'autres Marchandises que celles qui viennent de Boghar & de la Perse. Le pays qui est entre les bords de la mer Caspienne & cette Ville, est appellé le pays des Turkemans. Azimcan y commande auec cinq de ses freres ; le plus puissant porte le nom de Can ; mais cette superiorité n'est reconnuë qu'au lieu où il fait sa residence ; car chacun des autres veut estre Souuerain dans ses Estats, & ne songe qu'à détruire son voisin : ils viennent de differentes femmes, & ainsi ils n'ont point les sentimens que les autres ont pour leurs freres. Chacun de ses Sulrans à quatre ou cinq femmes, auec plusieurs concubines & de jeunes garçons, & menent vne vie fort déreglée. Ces freres sont presque touſiours en guerre, les vaincus se retirent à la campagne auec leur bestail, & viuent des pilleries qu'ils font sur les Caruannes & sur les Marchands qu'ils attaquent au lieu où ils sçauent qu'ils doiuent se fournir d'eau, continuant cette vie vagabonde jusqu'à ce qu'ils ayent trouué quelque occasion de rentrer dans leurs Estats. Le peuple n'a point de demeure arrestée, & passe

Vrgence.

d'vn lieu à vn autre auec les troupeaux de Moutons, de Chameaux, & de Cheuaux. Leurs Moutons sont fort gros, auec des queuës qui peseront quelquefois quatre-vingt liures. Ils ont grand nombre de Cheuaux sauuages, que les Tartares prennent souuent auec leurs Faucons de la maniere suiuante. Ces Faucons sont dressez à l'abbatre sur les testes de ces bestes; ils les battent de leurs ailles, & les embarassent en sorte que le Chasseur a le temps de les joindre, & les tuë à coups de flèches ou d'épée. Il n'y a point d'herbe dans tout le pays; mais de certains arbrisseaux dont le bestail se nourrit & deuient fort gras. Ces Tartares n'ont ny or ny argent; ils troquent de leur bestail contre les choses qui leur sont necessaires; ils ne connoissent point l'vsage du pain, mais sont grands carnaciers, & ayment principalement la chair de Cheual; leur boisson est de laict aigre de Caualle, dont ils s'enyurent souuent aussi bien que les Tartares Nogaïs. Depuis le lieu où nous déharquâmes jusqu'à ce second Golphe, nous ne trouuâmes point d'autre eau que de l'eau de puits. Le vingt-sixiéme de Nouembre nous partimes d'Vrgence; & apres auoir fait cent mil le long de la riuiere d'Oxus, nous trauersâmes vne autre riuiere nommée Ardock, où nous payâmes quelques petits droits. Ardock est vne grande riuiere fort rapide qui vient de l'Oxus; & apres auoir couru mille milles vers le Nord, se cache sous terre, & cinq cens mil apres elle reparoist & tombe dans le lac de Citay. Le septiéme de Decembre nous arriuâmes à vn Chasteau nommé Kaït, qui appartient à Sultan Saramet; il n'y eust que la crainte du Prince d'Vrgence qui l'empescha de voler nostre Carauanne, il se contenta de nous obliger à luy faire vn present, nous luy donnâmes vne peau de vache de roussy pour chaque Chameau, & d'autres petits presens à ses Officiers.

L'obscurité qui est dans la description de ces deux riuieres, est aussi dans le texte Anglois.

La nuict du dixiéme du mesme mois, comme nous eûmes posé nos gardes, nous primes quatre Caualiers qui nous auoüerent qu'il y auoit quantité de voleurs dans ce pays. Nous les liâmes, & les enuoyâmes au Sultan de Kayté qui vint aussi-tost auec trois cens hommes, auquel ils confesserent qu'ils estoient de la troupe d'vn Prince banny, qui nous attendoit à trois iournées de là auec quarante hommes pour nous voler. Le Sultan nous donna quatre-vingt hommes auec vn Capitaine pour nous escorter, & mena auec luy nos quatre prisonniers. Cette escorte consuma vne grande partie de nos viures; & le troisiéme iour au matin ils se détacherent de la Carauanne, pour aller, ce disoient-ils, reconnoistre le desert: nous les vîmes reuenir quatre heures apres à toute bride, & nous dirent qu'ils auoient veu l'estrac de quantité de Cheuaux, nous demandans ce que nous leur voulions donner pour nous tirer du danger où nous estions. Nous n'en pûmes pas conuenir, & ils s'en retournerent vers le Prince, qui asseurément estoit d'intelligence auec les voleurs que nous deuions trouuer. Cependant, quelques Tartares de nostre troupe qui passoient pour Saints à cause qu'ils auoient esté à la Méque, firent arrester la Carauanne, se mirent en priere, & en suite à deuiner si nous ferions vne mauuaise rencontre; la deuination se fit de la sorte, ils tuerent vn Mouton, en osterent les os, les firent boüillir, puis brûler; ils mêlerent de la cendre de ces os auec du sang du Mouton, & en écriuirent quelques caracteres auec ceremonies, & plusieurs paroles: le jugement fut, que nous serions attaquez, mais que nous viendrions à bout de nos ennemis; pour moy, ie n'auois aucune creance à cette sorte de deuination; mais le matin quinziéme Decembre nous découurîmes de loin quantité de gens de Cheual; nous estions bien quarante en estat de combattre: nous fîmes nos prieres, Tartares, Persans, Chrestiens, chacun à nostre mode, & nous iurâmes de ne nous point abandonner. Ils estoient trente-sept Caualiers, & à leur teste ce Prince banny; ils nous crierent que nous nous rendissions, & nous commençâmes à tirer, l'escarmouche dura depuis le matin iusqu'à deux heures de nuict. Ils estoient mieux armez que nous, & se seruoient plus adroitement de leurs fléches; mais i'auois sur eux l'auantage de quatre harquebuses, auec lesquelles ie leur tuay du monde. Nous traitâmes enfin vne

tréue, & nous nous campâmes sur vne éminence, faisant vn retranchement de nos Chameaux & de nos Marchandises. Ils firent la mesme chose, se retranchans aussi à la portée d'vn arc; mais auec cét aduantage, qu'ils nous auoient coupé le chemin de l'eau dont nous auions grand besoin. Sur la minuit, vn de ses gens s'auança, demanda à parler au Boma ou Capitaine de la Carauanne; il répondit que si le Prince luy promettoit sur sa Loy de ne luy point faire de tort, il enuoyeroit deux des siens pour traiter auec luy: Le Prince fit serment auec tous ceux de sa troupe à haute voix, en sorte que nous les pûmes entendre. Nous enuoyâmes vn de la Carauanne qui passoit pour vn Saint; le Prince, dit son Enuoyé, veut que vous autres qui estes la pluspart Bussarmans, c'est à dire circoncis, luy remettiez entre les mains les Caphres ou Infideles qui sont dans vostre troupe auec leurs Marchandises; ce faisant, il vous laissera aller en liberté, autrement il vous traitera comme ces Infideles.

Le Capitaine de la Carauanne répondit, qu'il n'auoit point de ces Caphres ou Infideles dans la troupe; & que quand il en auroit, il periroit plustost que de les remettre entre ses mains: qu'au reste, il verroit bien quand il seroit iour, qu'il n'apprehendoit pas: & cependant, sans auoir égard à leur iurement, ils enleuerent nostre Enuoyé, crians *Ollo, Ollo*, qui est parmy eux vn cry de victoire. Nous apprehendions fort que cét Enuoyé ne nous découurit; mais il ne le fit pas, & garda la mesme fidelité pour toute la troupe, n'ayant point dit combien nous auions perdu d'hommes dans cette escarmouche. Le matin, on escarmoucha de nouueau; on traira vne seconde fois, les gens de nostre Carauanne, estans las d'exposer si souuent leur vie nous demeurâmes d'accord de donner à ces voleurs 20. presens de 9. choses chacun, & vn Chameau pour le porter, & ils se retirerent de nostre coste.

Nous continuâmes nostre chemin, & arriuâmes sur la nuict au bord de la riuiere Oxus; ce nous fut vn grand rafraichissement, car il y auoit trois iours que nous n'auions trouué d'eau; nous y demeurâmes vn iour entier, & y fismes bonne chere des Chameaux & Cheuaux qui auoient esté tuez: nous quittâmes apres le grand chemin qui alloit le long de la riuiere, pour éuiter la rencontre des voleurs, & trauersâmes le desert, où en trois iours de temps nous ne trouuâmes qu'vn puits, dont l'eau estoit fort sallée, & fûmes obligez de tuer de nos Cheuaux & de nos Chameaux pour viure vne nuit que nous estions dans ce desert. Des voleurs enleuerent vn de nos gens qui s'estoit écarté de la Carauanne, on en prit aussi-tost l'allarme; & quoy que la nuict fut fort obscure, on chargea, & partit à minuit, & marchâmes iusqu'à ce que l'on eust gagné l'Oxus, où nous primes quelque repos apres nous estre fortifiez le long de ses riues.

Le vingt troisiéme Decembre, nous arriuâmes à la ville de Boghar, située dans la Bachtriane pays le plus bas de tous ces quartiers; elle est fermée d'vne haute muraille de terre, & diuisée en trois quartiers: le Roy auec sa Cour en occupe deux; le troisiéme est pour les Marchands & estrangers; & dans ce troisiéme chaque art ou marchandise a son département particulier: la ville est fort grande, leurs maisons sont basties pour la pluspart de terre; mais les bastimens publics: les Temples, par exemple, & leurs monumens sont fort superbes, fort dorez par dedans; mais sur tout, les bains qui sont les plus beaux du monde; la description en seroit trop longue pour l'inserericy. Il y a vne petite riuiere qui court au milieu de cette Ville, mais l'eau en est fort mal-saine; car il vient ordinairement des vers d'vne aulne de long aux iambes de ceux qui en vsent; ce qui arriue principalement aux estrangers. Ce vers se forme entre la chair & la peau, est roullé en plusieurs cercles. Les Chirurgiens du pays ont vne grande addresse à le tirer; car s'il rompoit en le tirant, la partie où se trouue le reste du vers deuient morte ou gangrainée; c'est pourquoy on le tire petit à petit chaque iour la longueur d'vn poulce; cependant, il ne leur est point permis de boire du vin ny d'autre boisson forte; on punit seuerement ceux dans la maison desquels il s'en trouue; cette seuerité vient de celuy qui est chef de la Reli-

gion, dont l'authorité eſt ſi grande, qu'il depoſe quelquefois le Prince, comme il depoſa celuy qui regnoit de noſtre temps : Il auoit fait le meſme à ſon predeceſſeur qu'il auoit aſſaſſiné de nuict dans ſa chambre ; ce Prince aymoit fort les Chreſtiens.

Boghar a eſté ſujette autrefois au Perſan, & fait maintenant vne Prouince ou Royaume ſeparé ; ces peuples ſont continuellement en guerre auec les Perſans ; & vne des raiſons de cette guerre, eſt que les Perſans ne veulent pas coupper les mouſtaches de leurs barbes, comme font les Tartares, qui croyent que c'eſt vn grand crime d'en vſer autrement, & appellent par cette raiſon les Perſans infideles, quoy qu'ils ſ'accordent auec eux dans tous les autres points de la Religion Mahometane. Le Roy de Boghar n'a point de plus grand reuenu que celuy qu'il tire de cette Ville, où toutes les Marchandiſes qui ſe vendent luy payent le dixiéme ; outre que quand il a affaire d'argent, il prend par force des Marchandiſes dans les boutiques, comme il fit pour me payer dix-neuf pieces d'étoffe d'Angleterre qu'il me deuoit. Ils ont de la monnoye d'argent & de cuiure ; leur monnoye d'argent vaut enuiron douze ſols ; celle de cuiure eſt appellée pole, & il en faut ſix-vingt pour faire douze ſols ; cette monnoye de cuiure y eſt plus ordinaire que celle d'argent, elle change de prix ſelon le caprice du Prince : de mon temps, elle hauſſa & baiſſa deux fois en vn meſme mois : ce deſordre, le droit du dixiéme que tire le Prince, & les frequens changemens qui arriuent dans le pays, où vn meſme Prince ne regne pas plus de deux ans, eſt cauſe de ſa pauureté & de ſa ruïne.

Le vingt-ſixiéme, j'eus ordre de me preſenter deuant luy auec mes lettres de l'Empereur de Moſcouie ; il me receut bien, me fit manger en ſa preſence, & me fit diuerſes queſtions ſur les Eſtats de l'Europe, & principalement ſur les Moſcouites, & voulut que ie tiraſſe au blanc de l'harquebuze deuãt luy ; il tira luy-meſme quelques coups : il partit enfin ſans me payer ce qu'il me deuoit, ſe contentant d'en laiſſer l'ordre, qui fut fort mal executé : le fus obligé de prendre des nippes & des marchandiſes en payement. Ce n'eſt pas que ie ne luy doiue cette loüange, d'auoir enuoyé cent hommes dans le deſert pour prendre les voleurs dont j'ay parlé : ce qui fut executé, & on luy en amena quatre en vie ; il me les fit voir, & les fit pendre aux portes de ſon Palais pour vn plus grand exemple. Il vient à Boghar beaucoup de Marchands tous les ans, des Indes, de Moſcouie, de Perſe, & de Balgh ; mais ils y apportent fort peu de Marchandiſes, & y demeurent quelquefois deux ans pour les vendre ; ſi bien qu'il n'y a pas grand fondement à faire ſur ce commerce. Les Indiens y apportent des toiles de cotton blanches, dont les Tartares font des turbans ; leurs habits ſont auſſi faits de cette eſtoffe & de craſko. Ils n'y apportent ny or, ny argent, ny pierres precieuſes, ny épiceries ; leur retour eſt de ſoye trauaillée, de peaux de vache de ruſſie, d'eſclaues & de cheuaux : j'offris à ces Indiens, entre leſquels il y en auoit des riues du Gãge & du Golphe de Bẽgale, des Kreſſez & des draps, mais ils n'en firent aucun cas. Les Perſans y apportent du craska, des draps de laine, des toiles, des eſtoffes de ſoye, & de l'argomack : ie connus qu'ils ſe fourniſſoient de drap par la voye d'Alep ; les Moſcouites y portent des peaux de Ruſſie, des peaux de Mouton, des brides, des ſelles, des plats de bois, & en rapportent des eſtoffes de laine, du craſko, mais en petite quantité. En temps de paix, que le commerce auec le Catay eſt ouuert, on leur apporte du muſc, de la rhubarbe, du ſatin, du damas. Il y auoit trois ans, me diſoient-ils, que deux Princes Tartares qui ſont ſur le chemin du Catay eſtoient en guerre ; les pays de ces Princes ſe nomment Taſkent & Caſcar, ceux de Taſkent auoient auſſi guerre auec les Caſſaks qui ſont Mahometans, & ils appellent les Roys ces peuples qui ont guerre auec le Prince de Caſcar ; les Roys ſont Payens & Idolâtres. Ces deux Nations barbares ſont fort nõbreuſes, n'ont point de Villes & auoient tellemẽt barré les chemins des villes de Taſkent & de Caſcar, que les Caruannes ne pouuoient aller au Catay : quand le chemin eſt libre, c'eſt vn voyage de neuf mois. I'ay crû qu'il eſtoit plus à propos de vous informer de bouche de ce que j'ay appris du Catay, que de le mettre icy, en

ayant

ayant eu vne information fort ample dans le temps de tout vn hyuer, que ie demeuray à Boghar. L'aduis que i'eus que le Roy auoit esté deffait, & que la ville estoit sur le point d'estre assiegée, m'obligea à en partir. La Perse estant lors en guerre, ie fus obligé à m'en retourner par la mer Caspienne. Ie partis de Boghar le 8. Mars 1559. auec vne Caraüanne de 60. Chameaux, & bien nous en prist : car dix iours apres le Roy de Samarcand assiegea Boghar auec vne puissante armée, cependãt que son Prince estoit allé faire la guerre à vn autre de ses parens. Il est extraordinaire qu'vn Prince dure trois ans entier tãt les reuolutiõs y sont frequẽtes.

Le 29. de Mars nous arriuâmes à Vrgense, apres auoir euité vne troupe de 400. voleurs qui nous attendoiẽt, & qui estoient de mesme pays que ceux que nous auiõs rencõtré la premiere fois, cõme nous l'aprîmes de quatre espiõs qu'ils auoiẽt enuoyez : l'estois chargé de la conduite de deux Ambassadeurs que le Prince de Boghar & celuy de Balk enuoyoient à l'Empereur de Moscouie. Le Roy d'Vrgence y en enuoya aussi deux autres, auec la réponse aux lettres que ie luy auois apporté de la part du Moscouite. Ie leur promis qu'ils seroient bien receus, auec tout cela ils ne venoient qu auec crainte, à cause qu'il y auoit long-temps que les Tartares n'auoient point enuoyé d'Ambassadeurs en ce pays-là. Nous partimes le 4. d'Auril d'Vrgence, & arriuâmes le 1. sur les bords de la Mer Caspienne, ou nous trouuasmes nôtre barque sans ancre, sans funin, & sans voiles. Nous auiõs porté du chanvre, nous en fismes vn cable; nôtre toille de coton nous seruit à faire des voiles. Cõme nous songions à faire vn ancre d'vne rouë de chariot, il arriua vne barque de Moscouites d'Astracan, nous leur en achetasmes vne. On se mit à la voile, les deux Iohusons & moy faisions toute l'equipage du vaisseau, ayant auec nous ces six Ambassadeurs & 25. Moscouites qui auoient esté long-temps esclaues en Tartarie. Le 13. May nous eûmes le vent contraire, nous nous oüillasmes à 3. lieuës de la coste; il se leua vne tempeste qui dura 44. heures. Le cable que nous auions mal filé rompit : Nous mîmes nostre voile pour tascher d'éuiter la coste sur laquelle la tempeste nous jettoit; nous eschoüâmes enfin dans vne anse de fonds vaseux, ce qui nous sauua la vie. La tempeste passée, nous remîmes nostre barque en mer; & cõme par le moyen de la bousole nous auions marqué precisément le lieu ou nous auions moüillé, Nous retirasmes nostre ancre, ce qui estonnoit fort les Moscouites, qui ne pouuoient s'imaginer comment nous l'auions pû trouuer : c'estoit fait de nous si le vaisseau se fût perdu à la coste, car les peuples qui l'habitent viuent comme des bestes. Deux iours apres nous eûmes vne autre grande tempesto du costé du Nordest; nous courusmes grand danger de perir tant les vagues estoient hautes : nos Tartares apprehẽdoient fort d'estre jettez sur la coste de Perse, & de tomber entre les mains de leurs ennemis. Nous gaignasmes à la fin la riuiere du Yaïk, durant nostre nauigation nous arborasmes le Pauillon d'Angleterre & la Croix rouge de S. George qui n'auoit point encore esté veu dans la Mer Caspienne; & apres auoir couru plusieurs fortunes, nous arriuasmes enfin le 28. May à Astracan, ou ie demeuray iusqu'au 10. du mois suiuant, cependant que l'on preparoit des barques pour les Ambassadeurs qui deuoient aller à Moscou.

La mer Caspienne a enuiron 200. lieuës de longueur, & 150. de largeur. La coste Orientale de cette mer est habitée par des Tartares nommez Turkemen : à l'Oüest elle a les Circasses & le mont Caucase, & le Pont Euxin qui en est éloigné de quelques cent lieuës. Au Sud elle a la Medie & la Perse, & au Nord le Volga & les Nogays. Les eaux de la Mer Caspienne sont douces en quelques endroits, & salées aux autres comme celles de l'Ocean : Elle reçoit plusieurs riuieres qui s'y déchargent, la plus grande est celle du Volga, les Tartares l'appellent Edel, sa source est esloignée de quelques deux cens lieuës de son emboucheure : La riuiere du Yaïc & du Yem viennẽt de la Syberie, pour le Cyrus & l'Arax, ils descendẽt du Mont-caucase. Le 8. de Iuin nous partîmes d'Astracan pour aller à Moscou auec vne escorte de cent mousquetaires. Nous y arriuasmes le 2. de Septembre; on

Description de la mer Caspienne.

Les Rabis l'appellent Ahel.

me presenta à l'Audiance de l'Empereur; ie luy baisay la main, & luy fis present d'vne queuë de vache de Tartarie, & d'vne tymbale du mesme pays, qu'il receut comme vne chose fort curieuse. Ie luy presentay les Ambassadeurs qu'on auoit mis sous ma conduite, & ce iour-là le Prince voulut que l'on me seruit à disner en sa presence, & me fit diuerses questions sur les pays où i'auois esté. Ie demeuray à Moscou pour les affaires de la Compagnie iusqu'au 17. de Feurier, elle m'excusera si ie l'ay ennuyée par cette relation que ie n'ay pas pû faire plus courte.

Les latitudes ou hauteurs de certaines places principales de Moscouie, & autres pays.

	degrez.	*minutes.*
Mosco	155	10
Nouogrod le grand	58	26
Nouogrod le petit	56	33
Colmogro	64	10
Vologhda	59	11
Cazan	55	33
Oweke	51	40
Astracan	47	9
Nostre entrée dans la mer Caspienne sous la hauteur de	46	72
Manguslaue dans la mer Caspienne	45	00
Vrgence en Tartarie, à vingt journées de la mer Caspienne	42	18
Boghar ville de Tartarie à vingt journées d'Vrgence	39	10

Remarques faites par Richard Iohnson (qui estoit à Boghar auec M. Anthoine Ienkinson) sur le rapport des Moscouites & autres estrangers, des chemins de Moscouie au Catay, où il est fait mention de diuers peuples qui n'ont point esté encore connus.

Route donnée par vn Tartare nommé Sarnichoke Suiet du Prince de Boghar.

D'Astracan à Serachick par terre, en faisant petites journées comme sont celles des Carauannes, 10. de ces journées.
De Serachik à vne ville nommée Vrgence, 15. journées.
D'Vrgence à Boghar, 15. journées.
De Boghar à Cascar, 30. journées.
De Cascar au Cathaya, 30. journées.

Autre Route donnée par la mesme personne, qu'elle disoit estre la plus seure.

D'Astracan au pays des Turkemens par la mer Caspienne, 10. journées.
Des Turkemens auec des Chameaux qui portent cinq cens de charge, 10. journées iusques à Vrgence.
D'Vrgence à Boghar, 15. journées.

Nota. La ville de Boghar est le lieu où les Tartares traitent auec les Cathayens & autres Nations de ces quartiers-là. L'on y paye deux & demy pour cent des Marchandises.

De là à Caſcar, ville de la frontiere du Grand Can vn mois de chemin ; il diſoit qu'il y auoit pluſieurs places entre deux.

De Caſcar au Caray vn autre mois de chemin. Adjouſtoit auoir entendu dire (car il n'y auoit point eſté) que l'on pouuoit paſſer de là par mer aux Indes, mais il ne ſçauoit pas comment giſoit la coſte.

Relation d'vn autre Tartare, Marchand de la ville de Boghar, ſelon qu'il auoit eſté informé par vn homme de ſon pays qui auoit eſté au Caray.

D'Aſtracan par mer à Serachick, 15. journées ; il confirme que l'on pouuoit faire le chemin par terre, marqué cy-deſſus.

De Serachick à Vrgence, 15. journées.

D'Vrgence à Boghar, 15. autres iournées.

Nota. Il nous faiſoit remarquer que dans ces 15. journées de chemin on ne trouuoit point d'habitation ; mais ſeulement des puits de iournée en iournée.

De Boghar à Taskent beau chemin, 14. journées.

De Taskent à Occient, 7. journées.

D'Occient à Caſcar, 20. journées. Caſcar eſt la ville principale d'vn Royaume qui eſt entre Boghar & le Caray, dont le Prince ſe nomme Reshit-can.

De Caſcar à Sowchick, 30. journées de chemin. Sowchick eſt la premiere place de la frontiere du Caray.

De Sowchick à Camchick 5. journées de chemin, & de Camchick au Caray deux mois de chemin au trauers d'vn pays fort peuplé, fort temperé, abondant en toutes ſortes de fruits, dont la Ville principale ſe nomme Cambalu, & eſt à dix iournées du Caray.

Ce Reshitcan eſt peut eſtre le Preſtre-Iean que l'on a placé en ces quartiers ; & comme le mot de Teriſt-chan a fait nommer l'Empereur des Abyſſins, Preſtre-Ian, Teriſt-cã en langue Perſanne ſignifie l'enuoyé & exprime biẽ le tre d'Apoſtre que prend ce Prince.

Ces gens nous aſſeurent qu'au dela du Caray qu'ils diſent eſtre en vn Pays fort polys & plus riche qu'on ne le ſçauroit croire il y a vn autre Pays nommé en langue Tartare, Cara-calmack, habitée par des Négres ; car pour le Caray, comme il tire vers l'Orient les peuples ſont blancs, & bien-faits de leurs perſonnes : leur Religion, ſelon le rapport de ce Tartare, eſt celle des Chreſtiens, ou en approche beaucoup, & leur langue fort differente de la langue Tartare.

On ne trouue point d'Ours dans cette route, mais des loups blancs & des noirs, ce qui vient peut eſtre de ce que les bois du pays ne ſont point ſi forts que ceux de Moſcouie qui en nourriſſent beaucoup. L'on y trouue, ſelon leur rapport, vn animal que les Moſcouites nomment Barſe, autant que i'en puis iuger par la peau qu'ils me monſtrerent, il eſt auſſi grand qu'vn lyon, la peau tacheté, & ie croy que c'eſt vn Tigre ou vn Leopard.

Vous remarquerez encor' qu'à 20. iournées du Caray eſt vn pays nommé Angtim, où ſe treuue l'animal qui porte le meilleur muſc ; la plus grande partie ſe tire des genoux du maſle, le peuple eſt Oliuaſtre, & à cauſe que les hommes ne portent point de barbe, & ſont du reſte fort ſemblables aux femmes ; pour les diſtinguer, les hommes portent ſur leurs eſpaules vn fond de fer, & les femmes le portent au deſſous de leur ceinture : Ils ſe nourriſſent de chair crue auſſi bien que dans vn autre pays nommé Titay, dont le Prince ſe nomme Can ; ces derniers adorent le feu, & ſont à 34. iournées du grand Caray. Entre le Titay & le Caray, on trouue des peuples de bonne mine qui ſe ſeruent de couſteaux d'or ; on appelle ces peuples Comorom ſont, ſelon leur rapport, plus prés de Moſcouie que du Caray.

EXTRAICT DE DEVX LETTRES ESCRITES DE Petſchora à Monſieur Hacluit par Ionas Logan du 24. Feurier 1611.

Cette piece de la dent d'vn Elephãt ſur portée en Angleterre.

IL vient icy ordinairemẽt dans la ſaiſon de l'Hyuer deux milles Samoydes entre leſquels il en vint vn qui nous apportaſt vn morceau de dent d'Elephant qu'il dit auoir acheptée d'vn homme de ſon Pays : Il nous parla de certains peuples appellés Tinguſſi, qui habitent vn Pays qui eſt au dela de la riuiere d'Oby & celle

du Tas, leur pays s'estend le long de la riuiere Ieniſſe, riuiere fort grande & qui tombe dans la Mer Naronzie : Il semble que ce Pays ne doit pas estre fort esloigné de la Chine ; & que l'on pourra par là en découurir le chemin ſi on s'y prend de bonne maniere.

Autre Lettre de Petſchora du 16. Aouſt 16.....

IL vient icy deux ou trois milles Samoydes qui y apportent diuerſes fourrures, des Sables, des peaux de Caſtors, des Renards noirs, des Eſcureuils, des Loups, des Roſomacs & des Hermines ; on y trouue au mois de Septembre beaucoup de Saumons, d'huyle d'vn grand poiſſon nommé Bealouga, d'huyle de Morſſes, & en eſté de l'huyle de Balleine auec des peaux de Renard blanc & des plumes : i'ay eu quelque conference auec vn Moſcouite, qui m'a dit qu'il auoit appris des Samoydes qu'ils auoient trouué ſur leurs frontieres des tombeaux de Minchins, c'eſt à dire d'eſtrangers qui auoient eſté enterrés dans des bieres les bras croiſés ſur leur poictrine : ils adiouſtoient qu'il pouuoit bien y auoir ſoixante ans qu'ils auoient eſté enterrés, qu'ils auoient trouué dans ces bieres des tablettes écrites & d'autres bagatelles, que le paſſage du Vveygás eſt quelquesfois fermé par les glaces & quelquesfois ouuert : que là proche il y a du chriſtal de montagnes, que les Moſcouites & les Permaques trafiquẽt tous les ans ſur la riuiere d'Oby & en deçà ; qu'ils vont quelquesfois par Mer dans vn grãd Golphe qui eſt en deçà de Petchora, ils l'appellent en leur langue yovvgorsky shar : qu'il y a quatre riuieres qui s'y rendent, que celle qui eſt plus vers l'Orient s'appelle Cara reca, ou la riuiere noire, qu'il y en a vne autre nommée Moetnaia Reca, que de là ils trouuent vn Volock ou nez de terre, ils entendent vn promontoire qui s'eſtend en Mer l'eſpace de trois Veiſts ; qu'ils le trauerſent & tranſportent par terre leurs marchandiſes & batteaux, & qu'ils trouuent apres vne autre riuiere nommée Zelana reca, c'eſt à dire, la riuierre Veite ; qu'en ſuiuant cette riuiere ils deſcendent dans l'Oby ; que la riuiere du Tas y entre du coſté de l'Eſt & ſe rend auec l'Oby dans la Mer. Ces deux riuieres n'ayant qu'vne meſme emboucheure, qu'il y a beaucoup d'Iſles à l'emboucheure & que d'vn bord on peut voir l'autre.

Matrinius dit que les Tartares appellent Minchins les eſtrangers, & que c'eſt de là que vient Mangi, & le nom que les Tartares & Maria Polo donnent à la Chine, ce qui eſt icy tres-remarquable auſſi bien que les bieres dont parle cette Lettre.

Il nous parla d'vne autre riuiere nomée Yeniſſy au deçà du Tas, plus grande & plus profonde que l'Oby, qu'elle entre bien auant dãs les terres, que perſonne d'entr'eux ne connoiſt ſa ſource, qu'ils l'auoient remontée à la rame l'eſpace de quatorze iournées. Les Tinguſſy qui demeurẽt le long de ſes bords, ne leur peurent dire iuſqu'où elle s'eſtendoit ; ils la remonterent iuſqu'à vne ville dont la muraille & les maiſons leur parurent blãches, ce qui leur fit croire qu'elle eſtoit baſtie de pierre de taille ; car ils n'oſerent pas s'en approcher de plus prés ; qu'ils y entendirent vn grand bruit de cloches, & virent des beſtes qui n'auoient point de reſſemblance à leurs Elans ; car elles ont, ce diſent-ils, vne logue queuë, n'ont point de cornes, la piſte de leurs pieds eſt ronde, & n'eſt point fenduë comme celle des Elans. Ces peuples, adioûtoient-ils, montent ſur le dos de ces beſtes, & ne s'en ſeruent point à faire tirer des traineaux comme nous, ie m'imagine que ces beſtes eſtoient des cheuaux ; ces meſmes Samoydes dirent encore qu'ils virent des hommes tout veſtus de fer ; leurs teſtes, leurs bras, en ſorte que ny les eſpées, ny les fléches ne leur peuuent faire mal ; & que deux cents de ces hommes pourroient conquerir tout leur pays ; vous voyez par là qu'ils ne ſont pas fort eſloignés de la Chine & du Cathay ; ie croy vous auoir reuelé vn grand ſecret que ie vous prie de communiquer au Comte de Saliſbiny, & vous ſouhaittant toute ſorte de proſpetités, ie demeure

EXTRAIT DV VOYAGE DES HOLLANDOIS,

enuoyez és années 1656. & 1657. en qualité d'Ambaſſadeurs vers l'Empereur des Tartares, maintenant Maiſtre de la Chine, traduit du Manuſcrit Hollandois.

LEs Hollandois enuoyerent vne Atmée nauale dés l'année 1618. ſur les Coſtes de la Chine pour obliger les Chinois à traitter auec eux; il n'y a moyen qu'ils n'ayent tenté depuis pour les faire venir à ce poinct, mais quoy qu'ils ſoient Maiſtres maintenant de tout le commerce des Indes, ils n'ont encore pû mettre le pied dans la Chine.

Lors que Bontkoë les vid, ſe traiſnant à genoux ſur le tillac de ſon vaiſſeau, & le regardant auec admiration, on luy dit qu'il couroit parmy eux vne Prophetie, que des hommes qui auoient les cheueux tirant ſur le roux & les yeux bleus, ſe deuoient vn iour rendre Maiſtre de leur Païs; Martinius en parle autrement, & dit qu'ils ont en horreur ceux qui ſont de ce poil: Enfin, ſoit qu'ils ayent cette prophetie ou cette auerſion, il eſt certain que l'intereſt que les Portugais ont eu iuſqu'à cette heure de leur empeſcher ce commerce & celuy des Marchands Chinois de la riuiere de Chincheo, ont eſté les plus grands empeſchemens qu'ils ont trouué dans ce deſſein.

La Relation des Philipines qu'on donnera dãs le Volume ſuiuant, aſſeure auſſi que les Chinois ont cette Prophetie.

Les Tartares du Kin, qui ſont à l'Orient de la Chine, s'en eſtans rendus les Maiſtres dans ces derniers temps, les Hollandois creurent qu'il leur ſeroit plus facile d'y entrer; ils enuoyerent vne ſolemnelle Ambaſſade de Battauia auec beaucoup de preſens, pour obtenir de ce Prince la liberté du commerce. On les conduiſit touſiours par eau iuſqu'à Peking, qui eſt maintenant la reſidence de l'Empereur; il les receut dans vne place ſemblable à la Place Royale, pour ſa grandeur & pour la ſimetrie de ſes baſtimens: les coſtez de cette Place eſtoient bordez de ſes Gardes tous habillez de rouge; ils eſtoient à pied, & leurs cheuaux rangez ſous les Portiques de la Place. On fit venir les preſens que les Hollandois n'auoient pas encore tirez des quaiſſes; l'impatience de les voir fut ſi grande, que les Principaux de ſa Cour ſe ietterent deſſus pour les déballer & les ouurir; ce qui ne ſe fit qu'auec beaucoup de peine; & l'eſtant fait apporter à manger apres cette fatigue, on leur ſeruit du lard qu'ils mãgerẽt tout crud & degouttãt de ſãg.

La Tartarie Orientale eſt appellée Kin par les Chinois, c'eſt à dire de l'or, on appelle cõmunemẽt ces Tartares les ſeigneurs des montagnes d'or, parce que leurs païs en ſont fort riches. Cette Tartarie eſt bornée au Nord & au Nord-l'Eſt par vn autre Royaume de Tartatie nõmé Niulhan, au Leuant de celuy d'Yeſſo au Midy, elle touche à la Peninſule Chorea: le grand fleuue Linohang la borne du coſté de l'Oüeſt; Ces Tartares ſont ceux qui ſont maintenant Maiſtres de la Chine.

Ils eurent facilité de ſe faire entendre, car outre qu'ils auoient auec eux des Interpretes, ils trouuerent aux coſtez de ce Prince vn vieillard couuert d'vne robbe de brocard d'or, & razé à la Tartare, qui à la fin de l'audience les vint trouuer, & leur dit en bas Allemand qu'il eſtoit Ieſuite.

L'endroit de cette Relation qui parle des Ieſuites eſt remarquable, puis que ceux qui l'ont faite ne peuuent pas eſtre ſoupçonnez d'intelligence ny de partialité

Les Ieſuites diſent que l'Empereur eſt entré vne fois dans l'Egliſe qu'ils ont à Peking. Il eſt vray qu'ils ſont fort bien venus & fort conſiderez par toute la Chine, que le Pere Adam Schaall eſt en ſi grande faueur auprés de ce Prince, qu'il a les entrées libres à toute heure; il y a 46. ans qu'il eſt à la Chine, il eſt de Cologne, & la principale cauſe de la conſideration en laquelle ſont les Ieſuites en ce Païs, vient de la connoiſſance qu'ils ont de l'Aſtronomie à laquelle ce Prince & les Principaux de ſa Cour ſont fort adonnez, & ſ'y exercent meſmes quelques fois.

Nota. Martinius dit qu'ayant eſté arreſté que l'on corrigeroit le Calendrier Chinois, la premiere année du regne de il commanda aux Ieſuites de trauailler à cette correction, & qu'elle fut acheuée de ſon regne. Vn autre Ieſuite rapporte que ce P. Adam Schaall en eut le ſoin.

Peking est la principale Ville de cét Estat, l'Empereur y tient sa residence, & c'est le veritable Cambalu, & la partie de la Chine où elle est scituée, est ce Cathay qu'on cherche il y a si long-temps : car les Mahometans appellent ainsi les six Prouinces de la Chine qui sont vers le Nord. Peking signifie la Cour du Nord ; elle est vn peu auancée dans les terres, sa latitude est de 40. degrez ; au sortir de la ville sur la main gauche, il y a des collines, du haut desquelles on peut voir la grande muraille & remarquer comment elle est tirée entre les montagnes.

Les murailles qui ferment le circuit de la ville interieure ont des boulleuarts fort prés les vns des autres, & des courtines entre-deux fort courtes, auec vn fossé tout au tour, dans lequel passe vne eau courante ; les ruës ne sont point pauées, tellement que l'Este la poussiere y est insupportable ; les personnes de condition pour éuiter cette incommodité, se couurent souuent le visage d'vn voile fort delié, qui leur tombe du haut de la teste iusques sur la poitrine, au trauers duquel ils voyent sans estre veus, & en ont encore cét auantage de pouuoir aller par tout sans estre obligez à aucunes de ces bien-seances ausquelles doivent auoir égard les personnes de condition aux lieux où elles sont connuës.

Le Palais du Prince est iustement au milieu de la ville, sa figure est quarrée, il est fermé d'vne double enceinte de murailles ; l'interieure a 12. ly de circuit, c'est à dire trois quarts d'heure de chemin. Les Tartares ont tenu cette ville l'espace de 80. ans ; mais en ces derniers temps vn volleur nommé Ly s'en rendit le Maistre, & les Chinois pour s'en deliurer se soûmirent au Tartare du Kin, qui est maintenant Maistre de toute la Chine. Ce Tartare n'est point le grand Cham, mais l'vn des moindres Princes de la Tartarie : Elle est diuisée sous la domination de huit Princes differens, chacun desquels est Souuerain en son Canton : ils sont tous fort pauures, & viennent souuent rendre visite à celuy qui est Maistre de la Chine pour en receuoir des presens.* Le Conseil d'Estat de cét Empire estoit auparauant composé de six personnes, chacune desquelles outre cét employ auoit encor son departement particulier, & vn Conseil où il presidoit. Le premier de ces Conseils auoit la direction des affaires d'Estat ; le 2. celle des affaires de la Guerre ; le 3. la Sur-intendance des Bastimens ; le 4. celle des Impots & des tresors du Roy ; le 5. la punition des crimes ; le 6. la Sur-intendance des Offices qui regardent la police du Royaume, dont ce Conseil disposoit. Le Tartare n'a rien changé dans cét ordre, & s'est contenté de donner à chacun de ces Officiers vn de ses Tartares pour Collegue : chacun desquels a aussi sous luy vn Conseil de sa nation. Nos propositions & nos demandes furent examinées dans le premier de ces Conseils ; il est composé de Tartares Orientaux, d'Occidentaux, & de Chinois ; les resolutions s'y prennent du consentement de tous ceux qui composent ce Conseil, vne seule voix pouuant arrester vne deliberation dont tous les autres seroient demeurez d'accord, comme il se pratique aussi dans les autres Colleges.

Quand l'Empereur sort, le bruit des tymbales, des trompettes, des fanfares, & la foule qui l'accompagne, fait qu'on ne peut rien voir ny entendre, il est toûjours suiuy de 2000. cheuaux Tartares, & marche au milieu de quatre des principaux Seigneurs de sa Cour : il a dans ses ports plus de mille vaisseaux au dessus du port de cent tonneaux : il a le quint de toute la porcelaine, & l'impost de tous les vaisseaux qui entrent dans la Prouince de Canton ; n'a point maintenant d'autres ennemis que le Pyrate Coxinga qui fait quelquefois des descentes dans la Prouince de Chincheu. Le pere de ce Pyrate, nõmé Itquam, a esté arresté à Peking, on a muré les portes de sa maison, on l'y tient chargé de chaisnes au col & aux pieds ; on les luy augmenta dans le temps de nostre sejour iusqu'au nombre de 15. à l'occasion de quelques mauuaises nouuelles qui vinrent de son fils. Nous trouuasmes en cette Cour vn Ambassadeur de Moscouie qui y estoit venu par terre

* Les Chinois sont diuisez en 3. Sectes, la plus ancienne est celle des Philosophes, la seconde celle des Idolâtres, la 3. est celle des Epicuriens ; la premiere est la plus considerable, à cause que les Philosophes ont entre leurs mains le Gouuernement de l'Estat : Ces Philosophes reconnoissent vn premier Principe, vn premier & Souuerain Empereur qui gouuerne tout le monde ; ils auoüent qu'ils ne sçauent pas quelle est sa Nature & son Essence, ny qu'ils ne sçauét point de culte qui luy puisse estre agreable ; c'est pourquoy ils ayment mieux ne luy rendre point de culte que de luy en rẽdre qui soit indigne de luy : ainsi ils se cõtentent de rapporter tout leur estude à ce que le gouuernement de la Republique soit juste & parfait, & à pratiquer chacun en son particulier les vertus morales, & à regler les deuoirs respectifs de la vie humaine, du

en six mois; il nous dit qu'en Esté il auroit pû faire ce chemin en 4. mois: il voulut faire plus de bruit qu'il n'estoit à propos dans cette Cour, le 14. Septembre 1656. ils le renuoyerent sans luy auoir donné audience, & sans luy faire aucun present: Il prit congé de nos Ambassadeurs, & les Tartares s'adresserent à nous pour estre informez de l'estat de la Moscouie: Le plus puissant des Princes Tartares qui tient sa residence dans la ville de Samarkand, auoit donné à cét Ambassadeur de Moscouie trente personnes pour luy seruir d'escotte, qu'on renuoya auec presens.

Les Mahometans ont taſché il y a long-temps d'introduire leur religion dans la Chine, ils y estoient entrez du costé des Estats du Mogol; l'Empereur des Tartares ayant esté auerty qu'ils estoient deuenus fort puissans dans vne ville de la Prouince de Kensi, leur commanda d'en sortir, sans leur permettre d'en emmener leurs femmes; les Mores se mirent en estat de se defendre, & furent tous tuez. Il arriua aussi à Peking le 3. Aoust de l'année 1656. vn Ambassadeur qui se disoit enuoyé du Grand Mogol, & qui auoit amené pour present 3000. cheuaux communs, 2. cheuaux Persans, 10. picols de pierres de Coldrin, 2. Austruches, 20. cousteaux Moresques, 4. Dromadaires, 2. tapis, 4 ares, vne selle auec son harnois, 8. cornes de Rhynoceros: il vient tous les ans des Ambassadeurs de cette partie de Tartarie Septentrionale, qui est vers le païs d'Eſo, ils apportent toutes sortes de pelleteries, & dans le temps de nostre sejour, nous vismes arriuer 3000. pauures familles de ces quartiers, tous habillez de peaux de poisson marin, on les distribua à Canton & ailleurs. Ceux de l'Isle Corée luy enuoyent aussi faire compliment tous les ans.

mary enuers sa femme, de pere enuers ses enfans, du Roy à l'égard de ses Sujets; & en quatriéme lieu, ils ont 3000. petites ceremonies ou Preceptes qui regardent les deuoirs & offices que les hommes se doiuent les vns aux autres. *Marti.*

* Cette Relation doit apporter vn grand changement dés les Cartes de l'Asie.

Coldrin, pierre non encores décrite sous ce nom.

On enterre les morts en la Chine auec des ceremonies presque semblables à celles de l'Europe; le corps est suiuy d'vn grand nombre de gens, tous habillez de noir; mais leur maniere de se marier est bien differente. Les Chinois se marient sans connoistre en façon du monde leurs maistresses, les parens du garçon & de la fille traittent le mariage; & quand ils sont demeurez d'accord des conditions, on enuoye la mariée dans vne chaise fermée à clef, à son futur Espoux qui ne l'a iamais veuë; on l'accompagne auec quantité de flambeaux, quand mesme ce seroit en plein iour: on luy presente la clef lors que la chaise est arriuée chez luy, & il tire au hazard sa maistresse de la chaise, void si elle est grande ou petite, brune ou blonde, & iuge en l'examinant plus particulierement de sa bonne ou mauuaise fortune.

Picol est vne mesure qui répond à cét de nos liures cauité.

L'Empereur n'a eu iusqu'à cette heure que 21. femmes, mais il a esté resolu dans son Conseil d'augmenter ce nombre iusqu'à cent sept; car les Empereurs de la Chine en ont touſiours eu autant. Le Pere qui a donné sa fille à l'Empereur, peut faire son compte qu'il ne la reuerra iamais, tant elles sont gardées estroitement, & celles qu'il ne trouue pas à son gré, sont mises à mort dés la premiere nuit.

Nanking est la seconde place de cét Empire, sous la hauteur de 32. degrez à 15. milles de la Mer; le tour de l'enceinte interieure de la ville est de 5. heures de chemin; mais la seconde enceinte est de six de nos milles, sans y comprendre ses fauxbourgs, dont nous n'auons pas veu le bout; ses ruës sont tirées en droite ligne, larges de 28. pas, pauées de pierre; les maisons sont mal basties, peu esleuées, mais les boutiques fort propres & bien fournies de toutes sortes de marchandises: Ils disent qu'il y a dix millions d'hommes dans cette ville.

Nota. Il faudroit que ses fauxbourgs fussent infiniment plus grãds que la ville, puis que les maisons n'ont qu'vn estage: & cependant il est constant que les Chinois sçauent exactement ce qu'il y a de peuple dans leurs villes, le maistre de chaque maison estant obligé de mettre sur sa porte vn escriteau qui contienne le nõbre des hõmes qui y sont logez, outre que toutes les maisons sont diuisées par dix, auec vn Dizenier qui a le soin de leur faire executer cét ordre & tous les autres ordres qui regardent la police de la ville. Le Païs paroit fort peuplé aux Hollandois, & les rueres autant habitées que la terre, car il y a des familles entieres qui viuent dessus dans des batteaux, y ont leur mesnage, y font toutes sortes de nourritures, qu'ils mettent à terre du costé qu'ils veulent, comme si ne pouuant point trouuer de place à terre pour s'establir, ils auoient esté

reduits à se retirer sur cét Element. Le grand nombre de peuple a fait dire à Martinius, que toute la Chine estoit comme vne grande ville, & que la grande muraille & la montagne qui la separe du reste du Monde, estoient des murailles proportionnées à la grandeur de cette ville.

La Campagne où Nanking est *scituée*, est fort abondante, Nanking signifie la Cour du Midy; les Empereurs de la Chine y ont autrefois fait leur residence, vn des costez du Palais qu'ils y ont, a 2000. pas de longueur; sur l'vne des portes de ce Palais est vne cloche qui a deux fois la hauteur d'vn homme, elle a 32. brasses de circonference & vn quart d'aune d'épaisseur, le son n'en est pas bon: au costé du Sud de la ville est le grand Temple, ou Pagod Paolinxi; il est seruy par 1000. Prestres, & on y void plus de 1000. Idoles: au milieu de la place de la Ville est vne tour de porcelaine qui y a esté bastie il y a plus de 700. ans par les Tartares, elle a neuf estages ou voutes l'vne sur l'autre, 184. degrez portent iusques au haut de la tour; à tous les coins de laquelle sont de petites cloches de cuivre de diuerses grandeurs, qui font vne sonnerie fort agreable quand il fait du vent.

Tour de Porcelaine.

Vn autre Relation dit, que les Hollandois ont dépensé plus d'vn million en presens & autres frais de cette Ambassade.

Les Portugais de Macao & les principaux Marchands de la Chine trauerserent en sorte la negotiation des Hollandois, qu'ils ne peurent obtenir la liberté du commerce qu'ils demandoient: ils firent entendre aux Tartares que les Hollandois estoient vn peuple qui n'auoit point trouué de Place dans l'Europe où on les vouluſt receuoir, que pour cette raison ils estoiét tousiours sur leurs vaisseaux, & qu'ils demandoient la liberté du cõmerce dans le Pays, pour s'y establir sous ce pretexte.

Le Tartare leur demanda combien ils auoient fait de lieuës de chemin depuis la Hollande iusques à la Chine; ils dirent qu'ils en auoient fait plus de cinq mille, car par mer il y en a bien autant; mais ils se trouuerent fort embarassez lors qu'on les obligea de tracer vne carte du Monde, & d'y mettre leur Païs, auec ceux qui sont entre la Hollande & la Chine; car apprehendant de ne pouuoir pas faire comprendre à ces Peuples qu'ils eussent pris le plus long, il fallut dans leur Carte representer la Chine éloignée de six mille lieuës de la Hollande.

RELATION DE LA PRISE DE L'ISLE FORMOSA par les Chinois, le cinquiesme Iuillet 1661. traduite de l'Hollandois.

* Tous les Chinois les plus puissãs appellent quelque métier, peut-estre que celuy de Tailleur auoit esté choisi par Equam, dont parle l'Extraict de la Relation Hollandoise, où il est nommé Iequam.

TOute la Chine est maintenant soûmise aux Tartares, à l'exception de quelques Chinois, qui n'ayant point voulu couper leurs cheueux, ny passer sous leur joug, se sont retirez dans les Isles qui en sont proches, & s'y sont maintenus par les courses qu'ils ont faites dans ces mers, vn * Tailleur de l'Isle de Taywan nommé Equam, auoit acquis authorité parmy eux, les auoit alliez, & s'estoit rendu Maistre de ces mers, pillant sans distinction tous les vaisseaux qu'il rencontroit. Equam estant mort, Cocxinia son fils succeda à ce commandement, il se vid en ces derniers temps suiuy d'vn grand nombre de Chinois, que l'espetance du butin, ou l'auersion du gouuernement faisoit passer tous les iours de son costé, & son armée nauale augmẽtée iusques au nõbre de six cens vaisseaux; auec cela sa fortune luy paroissoit mal asseurée, tant qu'il n'auroit point d'autre retraite que les Isles, ou la mer & ses vaisseaux: il apprit par le moyen des intelligences qu'il auoit dans l'Isle de Formosa, que la forteresse nommée Zelande que les Hollandois y ont bastie, & les autres Forts estoient en assez mauuais estat: & apres auoir mesuré ses forces, il creut qu'il deuoit tenter cette entrepriſe qui luy promettoit vn poste le plus auãtageux qu'il pût choisir pour son dessein.

La Relation de l'Isle est tirée du Manuscrit de M. de la Mauriniere, qui y a demeuré 5. ans.

L'Isle Formosa est scituée à 22. deg. & ½ de latitude, sous le tropique de Cancer, à l'Orient de la Chine, & en est éloignée de 24. lieuës & de cét cinquãte du Iapon. Le Fort Zelandia & la ville de Theouan, sont bastis sur vn petit banc de sable

enuiron de deux lieuës de long, & eſloigné de l'Iſle de Formoſe, d'vn bon quart de lieuë ; le fort eſt vn peu plus eſleué que la ville a quatre baſtions, & au deſſous vers la mer ſont encore deux autres baſtions auec le logis du Gouuerneur, les magaſins & quelques autres logemens tout entouré de bonnes murailles, qui s'attachẽt & tiennent à celles du fort. Il y a auſſi autour du Fort vne fauſſe-braye auec quatre demy-lunes : la ville eſt à vne portée de mouſquet de la forteresſe ; elle n'a pas plus d'vne demy heure de tour, mais fort bien baſtie, peuplée de quantité de riches marchands Chinois & de quelques Hollandois ; les vaiſſeaux peuuent entrer dans le havre qui eſt touſiours plein de vaiſſeaux Chinois, qu'ils appellent Yoncs, les plus grands qui y viennent ſont du port de quatre cens tonneaux, ce n'eſt pas qu'il n'y en ait à preſent de bien plus grands ; ils apportent là leurs marchandiſes & y en viennent querir ; car les Chinois ne permettent pas aux Hollandois d'aller trafiquer chez eux ; les marchãdiſes des Chinois ſõt toutes ſortes d'ouurages de ſoye fort biẽ ttauaillez, de l'or en lingots & quelques porcelaines, ils en rẽportent de toutes ſortes d'épiceries, de toiles de cotton, des draps d'écarlatte & de l'argent ; il y a ordinairement vingt-cinq ou trente mille Chinois qui demeurent partie dans vn quartier de la ville, & le reſte dans l'Iſle, où ils ttauaillent tous à cultiuer la tette, & principalement le ſucre, y eſtans fort experts.

Sõt tributaires de la Cõpagnie, & ſont obligez de payer tous les mois 13. ſols par teſte, taxe qu'elle fait meſme payer aux enfans dés l'âge de ſept ans ; ce qui leur rapporte prés de deux cens mil liures par an. Les Chinois ſont fort adonnez au trafic & à l'étude de leurs lettres, ils ont prés de 60000. caractetes, qui ſignifient autant de mots ; ils eſctiuent de haut en bas & de droit à gauche ; ſont fort ſubtils & trompeurs ; portent pour habit tant hommes que femmes, de longues robes, les manches tort longues & larges ; laiſſent etoiſtte leurs cheueux, & l'en trouue quantité entr'eux à qui les cheueux deſcendent plus bas que le genoüil ; ils les noüent derriere la teſte, & paſſent vne aiguille d'or ou d'argent au trauers auec vn peigne pour les tenir ; ont diuerſes ſortes de coëffures, ſelon la differente qualité des perſonnes ; ont le viſage plat & bazané, la barbe fort longue & claire ; il s'en trouue auſſi entr'eux de fort blancs, & principalement parmy les femmes, leſquelles ſont ordinairemẽt fort belles, les maris en ſont auſſi fort jaloux, quoy qu'ils en ayent autant qu'ils en peuuent nourrir, & s'en défont quand ils veulent, car ſouuent ils les changent ou vendent, mais s'en reſeruent touſiours vne entre les autres qu'ils épouſent & de qui les enfans heritent ; les tiennent touſiours enfermées, elles ne ſõrtent point que voilées, & ſont menées par de petits garçons, ont toutes le pied extrémement petit, elles ſe le bandent ſi fort dés leur ieuneſſe, que cela leur apporte vne grande incommodité à marcher.

Pour ce qui eſt de leur religion, ils y sõt fort opiniaſtres, & de tous les Chinois qui sõt dans l'iſle Formoſa, il n'y en a aucun qui ſoit Chreſtien ; ils croyent qu'il y a vn Dieu qui eſt tout-puiſſant, ils l'appellent en leur langue Ishy ; ils croyent auſſi qu'il y a des Diables qu'ils appellent Kouy, ils luy ſacrifient, diſant que le Diable eſt meſchant, qu'il leur fait du mal, & qu'ils l'appaiſent par leurs ſacrifices ; que Dieu ne leur fait point de mal, auſſi ils ne luy ſacrifient que rarement ; ils ont ſur leurs Autels l'image d'vn Chinois, qui diſent auoir eſté vn grand perſonnage, que par cette raiſon ils appellent Yoſſe, à qui ils ſactifient, & luy adreſſent leurs oraiſons. Ils en ont vn autre qu'ils appellent Chekoua, qu'ils reclament touſiours quand ils ſe voyent en danger. Ils n'ont aucun lieu à Theouan où ils ſe puiſſent aſſembler pour y faire leurs deuotions & leurs ſacrifices, chacun les fait en ſon particuliet dans ſon logis : car les Hollandois ne leur permettẽt pas d'auoir de lieu deſtiné pour cela : quand ils font leurs ſacrifices à Yoſſe, ils prepatent l'Autel ſur lequel il eſt, & mettent aux deux bouts deux vaſes d'airain dans leſquels ils bruſlent leurs bois de ſenteur qui fume continuellement, & vn autre vaſe qu'ils mettent iuſtement déuant leur Idole, dans lequel ſont quantité de petits baſtons, gros comme vn fet

Tayvvan en langue Chinoiſe, ſignifie vn banc de ſable.

Les robes des femmes ſont fort lõgues, & leur couurent les pieds, & prénent depuis le col juſqu'aux talõs, de façon qu'elles n'ôt rien de découuert que la face.

Elles cachẽt leurs mains dans leurs manches : ce n'eſt pas leur couſtume de rien prendre de la main des hõmes ; mais on le met premiérement ſur vn eſcabeau ou ſur vne table, puis ſe couurent la main, & prennent ce qu'on leur preſente.

d'éguillette, faits d'vne certaine paſte composée de toutes ſortes de parfums, ces baſtons quand ils ſont allumez, bruſlent comme de la meſche, ne font qu'vn charbon, & rendent vn parfum fort agreable; pour l'Autel, ils le couurent de viandes cuittes, comme de chevreau, de cerf, de porc, & de volailles, ſeruies dans de beaux plats de porcelaine, puis ſe mettent tous à l'entour de l'Autel, & vn d'eux fait l'oraiſon, qu'il ne prononce pas tout haut, mais en recite la moitié entre ſes dents, & de fois à autre il s'encline la face iuſques à terre, & tous les autres en font autant; ils ont auſſi du papier qu'ils preparent exprés, le couurant de feüilles d'or, & le decoupant en ondes le bruſlent & le iettent en l'air, diſant, Camchia Yoſſe, qui ſignifie, c'eſt vn preſent ou offrande que nous te faiſons Yoſſe? puis quand toutes leurs ceremonies ſont faites, ils oſtent toutes les viandes & les ſeruent ſur vne autre table, à l'entour de laquelle ils ſe rangẽt & en font bõne chere; les femmes ne viennent iamais à leurs ſacrifices; ils ont vne place où ils enterrent leurs morts, les mettans dans vne foſſe qu'ils maſſonnent par deſſus en forme de voûte, & y font vne petite porte enuiron d'vn pied de haut, & apportent auec le corps mort des viandes cuittes & de leur boiſſon auec du ris qu'ils mettent deuant la foſſe, & le laiſſent là, diſant que c'eſt vne offrande qu'ils font au Diable; ils loüent des femmes exprés pour pleurer quand on porte le corps en terre, & luy vont criant, Pourquoy es-tu mort? as-tu eu faute de viande, de ris, &c. luy nommant tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, & puis crient & hurlent, pourquoy es-tu donc mort. Les femmes dans leurs repas ordinaires ne mangent pas auec eux: quand ils ne trouuent pas de femmes dans l'Iſle à leur fantaiſie, ils en font venir de la Chine, en eſcriuant à leurs amis qui leurs en enuoyent, & en font negoce comme d'vne marchandiſe ordinaire: dans l'Iſle Formoſa il y a quantité de Chinois qui y demeurent touſiours, & font cultiuer la terre qu'ils prennent à ſeime de la Compagnie: les Sauuages de l'Iſle ne les aiment gueres, mais neantmoins ils ſont contraints de les ſouffrir. Il y en a dans chaque village qui y demeurent, que nous appellons Pacters, ils y ſont pour acheter les Cerfs que les Sauuages prennent, & pour en faire ſeicher les viandes qu'ils enuoyent puis apres en la Chine; pour les peaux, ils les reuendent à la Compagnie pour enuoyer au Iappon, tous les villages ſont affermez; ie nommeray icy les principaux, du coſté du Nord eſt Sinkam, Barlouam, Soulan, Mattaw, Touliſſant, Takays, &c. & plus loin vers le Nord ſont encor deux petites forteresſes éloignées de douze lieuës l'vne de l'autre, à ſçauoir Quilam & Tamſuy, qui ont eſté autrefois baſties par les Portugais, & priſes par les Hollandois enuiron l'an 34. ou 35. Il y a ordinairement dans chacun quarante ſoldats de garniſon: ces deux Forts ſont à 60. lieuës de Theouan, du coſté de Sud-Eſt; Faibrou eſt éloigné de 25. lieuës de Theouan, il y a ordinairemẽt 30. ſoldats & vn Lieutenant. Plus loin eſt Panſoy, Akaw, Etné, Soutenaw, & Tiétayan, qui eſt le plus éloigné & le dernier des villages qui reconnoiſſent les Hollandois; dans chacun de ces villages, & principalement dans ceux qui ſont vers le Nord, la Compagnie y entretient touſiours ſept ou huit Maiſtres d'Eſcolle qui inſtruiſent la ieuneſſe en leur propre langue, leur apprenant à lire & à eſcrire nos caracteres, & ont auſſi tranſlaté vne partie de la Bible qu'ils ont fait imprimer en Hollande, & quantité d'autres petits liures pour apprendre à lire.

Tous ces villages ſont fort peuplez, & dans chacun la Compagnie y eſtablit vn ou deux Capitaines choiſis entre ceux du Païs qui ont le commandement abſolu ſur tous ceux du village; on leur donne pour marque de leur commandement vne canne ferrée d'argent auec les armes de la Cõpagnie grauées deſſus. Tous les Sauuages de Formoſa s'exercent à bien tirer de l'arc, à lancer le iauelot, & à nager; ils s'exercent auſſi ſur tout à la courſe, & ie croy qu'il n'y a nation au monde qui les ſurpaſſe, il n'y a point de cheuaux qui puiſſent courir ſi long-temps qu'eux: quand ils courent ils portent à leurs deux bras vn morceau de fer fort luiſant & qui rend vn ſon comme vne groſſe ſonnette, auec lequel ils s'animent à courir.

Le Gouuerneur fait tenir tous les ans vne Assemblée qu'on appelle Lantdag, ou grands Iours, tous les Capitaines & Principaux de chaque Village sont obligez de s'y trouuer & de rendre compte de leur conduite : on interroge le peuple s'il n'a point de plainte à faire contre ses Gouuerneurs, & s'ils ont entr'eux quelques differens, on les met d'accord ; apres qu'on les a tous ouys on les exhorte derechef à se bien comporter, se maintenir dans leur deuoir, & à ne rien entreprendre contre la Compagnie, qui les asseure de les maintenir touſiours en bonne paix, & de les defendre contre leurs ennemis, puis on leur fait de petits presens & principalement aux Capitaines, à qui on donne de belles robbes du Iapon & des chapeaux ; ce qui les rend les plus contans du monde : on leur fait apres vn festin de toutes sortes de viandes en abondance dans vn lieu preparé pour cela, où il se trouue quelquefois sept ou huict cens Sauuages à table ; ainsi faisant, la Compagnie s'entretient touſiours en bonne intelligence auec eux ; & quand on en a eu affaire ils ont touſiours esté prests, & ne manquent point de venir aux premiers commandemens, & meſme on les fait ſouuent aller à la guerre contre ceux de leur propre nation, lors qu'il s'en rencontre qui ne veulent pas obeïr. C'eſt pourquoy les Chinois n'oſeroient rien entreprendre en ayans eſté deſia bien chaſtiez l'année que i'y arriuay, qui eſtoit en 53.

Ils firent vne conſpiration d'exterminer tous les Hollandois qui eſtoient dans l'Iſle, & de ſe rendre Maiſtres du Fort, par vne trahiſon aſſez bien cõcertée ; outre que la garniſon eſtoit alors vn peu foible ; pour cét effet ils s'aſſemblerent dans l'Iſle iuſques au nombre de huict mille hommes, vn nommé Fayet en deuoit eſtre le Chef, & tous ceux qui eſtoient dans la ville de Theouan deuoient auſſi eſtre de la partie, & auoient ordre de commencer les premiers : le complot eſtoit de prier le Gouuerneur à ſouper, auec la pluſpart des Officiers ; ce qu'ils faiſoient lors aſſez ſouuent, & durant le feſtin ils deuoient tout tuër, chacun d'eux deuant cacher ſous ſa robbe vn poignard pour cét effet ; & pour les douze ſoldats qui ſuiuent ordinairement le Gouuerneur, ils les deuoient enyurer, & apres s'en eſtre défaits, prendre leurs habits & leurs armes, ſe preſenter à la porte de la forteresſe en meſme ordre que le Gouuerneneur y vient ; s'en rendre les maiſtres, & aſſeurer entrée au reſte de leurs gens qui auroient eſté prests pour donner en meſme temps : deux iours deuant que l'entrepriſe ſe deuſt executer, ils prirent trois ou quatre des noſtres dans l'Iſle qu'ils firent mourir cruellement : nous en trouuaſmes vn qui auoit la teſte coupée, & les parties honteuſes dans la bouche ; nous trouuaſmes auſſi vne Hollandoiſe à qui ils auoient fendu le ventre, & luy en auoient arraché vn petit enfant qu'on trouua coupé par morceaux auprés d'elle. L'entrepriſe ayant eſté découuerte par le frere meſme de celuy qui en eſtoit l'autheur, ſe doutant bien que ſi elle ne reüſſiſſoit pas, on n'auroit donné quartier à pas vn, il aima mieux s'en tirer de bonne heure, eſperant auſſi vne bonne recompenſe, qui luy fut en effet donnée : On enuoya auſſi toſt à tous les villages d'alentour faire commandement à tous les Sauuages de ſe trouuer auec leurs armes dans vn lieu aſſigné pour le lendemain, & on nous commanda enuiron deux cens pour aller au deuant ; nous paſſaſmes dans l'Iſle dans des chalouppes ; ils eſtoient ſur le bord de la mer prés de huict mille qui nous attendoient de pied-ferme ; ils auoient pour armes des picques, des ſabres, des jauelots & peu de leurs mouſquets bien plus petits que les noſtres : ils parurent au commencement aſſez aſſeurez ; mais quand nous fuſmes plus prés, & que nous cõmençaſmes à les eſcarmoucher en bon ordre, ils ſe retirerent dans le village qui eſt à deux portées de mouſquet du bord de la mer, il y en auoit quantité des leurs qui prenoient des couuertures picquées auec du cotton par dedans, qu'ils mettoient en trois ou quatre doubles deuant eux pour s'exempter des coups de mouſquet ; mais cette defenſe leur fut inutile, nous miſmes le feu dans le village, d'où ils ſe retirerent ; le lendemain nous euſmes prés de trois mille Sauuages auec nous

dance de fruicts les meilleurs du monde, & principalement d'Ananas, le Cocos, & la pluspart en mangeoient tant que cela leur causa presque à tous la dyssenterie : ie remarquay que parmy ces Sauuages ils ont de diuerses sortes de langues, & quelquesfois nous trouuions que 2. villages éloignez de 3. ou 4. lieues l'vn de l'autre ne s'entendoiēt plus, & deuant que les Hollandois en fussent rendus maistres, ils estoient continuellement en guerre, village contre village, & principalement ceux des montagnes auec ceux qui habitent le plat païs; Nous trouuions encor dans leurs logis des testes & ossemens de leurs ennemis qu'ils gardent comme des trophées à la posterité; & quand ils sortoient les vns contre les autres, ils ne se battoient pas tous, mais ils se faisoient des défis les vns aux autres; il s'en presentoit vn d'vne troupe qui demandoit le combat, armé d'vne rondache & de deux petits coutelats d'enuiron vn pied & demy de long, d'vn dard lequel est fait en sorte qu'estant bandé il leur sert aussi d'arc & de cinq ou six fléches; vn autre se presentoit aussi-tost du party contraire auec les mesmes armes, & se battoient ainsi tant qu'vn d'eux fust vaincu, & le victorieux luy coupoit la teste qu'il apportoit à ses gens, qui s'en retournoient comme en triomphe, & mettoient cette teste rostir sur les charbons, puis en mangeoient la cruelle en grande ceremonie en beuuant de leur machiko; mais à present ils viuent tous en paix; & quandils ont quelque different on les accorde aussi-tost.

La Compagnie ne peut enuoyer de soldats dans l'Isle que dans vn certain temps de l'année, comme au mois de Nouembre, Decembre, Ianuier & Feurier, qui est lors que les riuieres sont basses, & que l'on les peut passer à guay, parce que dans les autres saisons elles sont si larges & si rudes qu'il nous seroit impossible de les passer : nous en passasmes vne auprés de Soutenau, qui n'auoit pas pour lors vne portée de pistolet de large, & qui a en Esté vne grande lieuë & demie de large en beaucoup d'endroits, & si profonde que les plus grands vaisseaux y pourroient nauiger. Le courant de l'eau en est extrémement rapide; ce sont des eaux qui descendent des montagnes, où il pleut quelquefois trois mois durant; cela n'empesche pas que les Sauuages ne la passent à nage, aussi bien les femmes que les hommes; car ils sont tous fort bons nageurs, & lors que quelqu'vn des nostres est obligé de passer ces riuieres, nous prenons quatre de ces Sauuages qui nous passent sur de petites chaises qu'ils font, & peuuent ainsi passer de l'autre costé des plus grandes riuieres vn soldat auec ses armes sans qu'il soit moüillé : le Païs est tout plein de ces riuieres, mais non pas toutes si grandes.

L'Isle Formosa est sujette à de grands tremblemens de terre, qui se font ordinairement sur la fin de l'année : en l'an 55. nous en eusmes vn fort grand & qui dura plus de trois semaines; ce qu'on pouuoit voir aisément en mettant de l'eau dans vn bassin qu'on voyoit continuellement mouuoir : la premiere secousse fit vn grand degast dans la ville, & mesme aux murailles du Fort, on n'entroit dans les maisons qu'en crainte, craignant tousiours qu'elles deussent tomber : les pieces de canon qui estoient en batterie sur les bastions rouloient auec leurs affusts hors de leurs places. Il y eut vne fort belle tour auec vne platte-forme en haut, qui fut toute creuée. & dans le Païs il y eut des montagnes qui furent fenduës depuis le haut iusques en bas. Les Chinois disent de cela que c'est le Diable qui est en colere & qui remuë la terre, & le croyent appaiser par leurs sacrifices qu'ils font lors en grande deuotion, & toutes les raisons naturelles qu'on leur en peut dire ne leur sçauroient persuader le contraire.

Il s'y fait aussi souuent des vents & des orages horribles : il s'en fit vn en l'an 56. le 7. d'Octobre si furieux que les plus vieils habitans de l'Isle n'en auoient iamais veu vn pareil : i'estois pour lors moy quinziéme à vne garde auancée sur vne petite Isle proche de la coste, esloignée de cinq lieuës de nostre Fort, où nous nous trouuasmes tous en grand peril, quoy que nous fussions sur vne petite émi-

nence, où la mer en ſes plus hautes marées, n'approchoit iamais ; ſur les quatre ou cinq heures du ſoir la mer commença à monter, & vn grand vent de Nord s'eleua en meſme temps, & le Ciel tout obſcurcy de nuages entrecoupez d'eſclairs, nous preſageoit vne furieuſe tempeſte ; le vent ſe tournant à l'Eſt amena vne orage de pluye, & augmentoit touſiours de plus en plus, & la mer montoit de meſme ; ſur les 9. à 10. heures le vent nous emporta la maiſon où nous faiſions noſtre corps de garde, nous fuſmes contraints de deſcendre vn peu plus bas dans vne petite cuiſine où nous nous miſmes à l'abry ; nous auions auſſi vne chaloupe qu'il nous fut impoſſible de ſauuer, la mer continuoit à monter extraordinairement, & vint iuſques où nous eſtions, ce qui nous eſtonna fort ; nous regagnaſmes auſſi-toſt noſtre petite butte, craignans que l'eau ne nous coupa chemin ; nous nous viſmes bien-toſt apres tout entourez d'eau, & dans l'obſcurité de la nuit, ſans voir aucun moyen de nous pouuoir ſauuer : le vent & l'orage eſtoit ſi forte que nous eſtions contraints de nous tenir tous les vns les autres craignans que le vent ne nous emportaſt : nous demeuraſmes ainſi toute la nuict ſur cette petite butte, & la mer tout autour de nous, & voyons le terrain où nous eſtions, diminuer à veuë d'œil, tombant de gros morceaux de terre, à meſure que les vagues donnoient contre ; de ſorte que nous fuſmes reduits à vne petite eſpace qui eſtoit tout ce que nous pouuions faire de nous y tenir, en attendant touſiours que tout vint à creuer ſous nous ; le vent fit tout le tour de la Bouſſole cette nuit-là, & la mer monta depuis les cinq heures du ſoir iuſques à cinq heures du matin qu'elle commença à baiſſer, & le vent à ceſſer en meſme temps. Nous ſceûmes depuis à Theoüan que cette nuit là il eſtoit peri plus de deux mille perſonnes qui auoient eſté ſubmergées, que toutes les petites barques des Chinois eſtoient toutes peries & briſées ; il y auoit deux nauires dãs le havre, l'vn fut renuerſé & perdu, & l'autre fut obligé de couper tous ſes maſts, qui eſtoit vne choſe qui ne s'eſtoit iamais veuë dans vn havre. Le Fort fut auſſi en grand danger, n'eſtant baſty que ſur le ſable : on fut le lendemain aſſez occupé à enterrer les corps morts qui eſtoient iettez ſur le bord de la mer ; cent cinquãte des noſtres y perirent & beaucoup de Chinois. Il y eut vne redoute qui eſtoit baſtie ſur le bord de la mer de l'autre coſté du havre à vne portée de canon de Theoüan, qui abyſma auec tous ceux qui eſtoient dedans, quoy que les murailles euſſent plus de vingt pieds d'épais, il y auoit trente ans qu'elle eſtoit baſtie ; iamais les habitans de l'Iſle n'auoient veu la mer monter ſi haut qu'elle fit cette nuit là ; la ville en fut fort endommagée, & il y eut quantité de maiſons qui tomberent..

Ie diray icy deux mots de ce que i'ay pû apprendre à Theoüan des affaires de la Chine auec les Tartares, leſquels entrerent dans le Païs enuiron l'an 1650. ou 51. auec vne puiſſante armée, & ſe rendirent maiſtres en peu de temps de beaucoup de Païs ; ils auoient auec eux quantité de Chreſtiens, comme ie l'ay ſceu des Chinois. Quand ils eurẽt gagné quelques Prouinces, les Tartares firent prendre les armes aux Chinois, & ils les forçoient d'aller à la guerre contre leur propre nation, & ainſi ils conſeruoient touſiours leur armée. Dans ce temps-là le Roy de la Chine mourut ; quelques-vns croyent qu'il s'empoiſonna, il auoit auſſi vne puiſſante armée ſur pied, commandée par vn nommé Teko, lequel apres pluſieurs batailles où il auoit touſiours du pire, fut enfin tué & toute ſon armée défaite. Ce qui augmenta encore les conqueſtes des Tartares. Il y auoit dans vne des Prouinces maritimes nommée Chinchen vn Gouuerneur nommé Koeſinia, lequel voyant toutes les affaires en ſi mauuais eſtat, ſe reſolut de conſeruer ce qu'il auoit, & pour cét effet leua vne puiſſante armée dans ſa Prouince, & raſſembla tout ce qu'il pût des reſtes de l'armée, & marcha ainſi au deuant du Tartare qu'il arreſta ; ils ſe donnerent diuerſes batailles, où il auoit neantmoins le plus ſouuent du pire. Sur ces entrefaites Coxcinia enuoya vn

Voila vne autre Relation de Coxinga differẽte en quelque choſe des autres, pour le nom ie m'arreſte à la prononciation des Hollandois.

Ambaſſadeur à noſtre Gouuerneur, ſçauoir de luy s'il luy vouloit permettre qu'en cas qu'il fuſt battu du Tartare, qu'il ſe puſt retirer auec le reſte de ſon monde dans l'Iſle Formoſa, quoy qu'il ſe ſentit encore aſſez fort pour luy reſiſter long-temps; ce qu'on ne luy voulut accorder pour ſes gens, mais pour luy on répõdit qu'il y pouuoit venir en ſeureté. Il renuoya derechef ſon Ambaſſadeur, & fit commãdement à tous les Chinois qui eſtoiẽt dans l'Iſle, que dans vn mois ils euſſent tous à ſe rẽdre auprés de luy, ſur peine de confiſcation de tous leurs biens qu'ils pouuoient auoir dans la Chine, & quand il les pourroit attraper de leur faire couper la teſte. Il y en eut preſque la moitié qui obeïrent, & le reſte demeura. Il fit auſſi defenſes que pas vn Ionck n'euſt à venir à Theouan, & en meſme temps nous declara la guerre, tellement que nous fuſmes vn an & demy ſans qu'il nous vint aucun Ionck de la Chine, nous en prenions quelquefois ſur leurs coſtes. Coxcinia fit dans ce temps là ſon dernier effort ſur les Tartares, où il eut quelque auantage dans vne bataille qu'il donna: enfin il leur demanda la Paix, qu'ils luy accorderent, auec des conditions aſſez bonnes, ſe reſeruant encore prés de trois Prouinces pour luy, mais au deſauantage de toute ſa nation; car par l'accord qui ſe fit entr'eux, les Chinois eſtoient obligez de ſe couper les cheueux, au lieu qu'ils les portoient fort longs, & meſme il s'en trouuoit quantité entr'eux à qui les cheueux deſcendoient au deſſous du genoüil; ils en faiſoient vn tour qui ſe lioit derriere la teſte, à preſent ceux qui viennent de la Chine ne portent qu'vn petit toupet de cheueux ſur le ſommet de la teſte, & le reſte eſt raſé à la façõ des Tartares, qui eſt vne marque de ſujettion, & la choſe qui leur rẽd le ioug des Tartares plus rude, cela a eſté cauſe que tous ceux qui ſont demeurez dans l'Iſle ne veulent plus retourner en la Chine, afin ſeulement de conſeruer leurs cheueux qu'ils ſeroient obligez de couper s'ils y retournoient; ce qui fait croire qu'ils eſtiment fort leur grande cheuelure, c'eſt que comme ils ſont grands ioüeurs, apres qu'ils ont perdu tout leur bien, ils ioüent leurs femmes & enfans, & apres ſe ioüẽt eux-meſmes, & leur cheuelure en dernier lieu qu'ils font razer & ſe rendent ainſi eſclaues les vns des autres pour vn certain tẽps. Apres que Coxcinia eut fait ſa paix auec le Tartare, les Chinois qui eſtoient demeurez à Formoſa ſupplierent noſtre Gouuerneur de faire paix auec luy, & de luy enuoyer vn Ambaſſadeur en ſon nom auec quelques preſens qu'ils s'obligeoient de payer & de fournir à tous les frais de l'Ambaſſade, c'eſtoient tous riches Marchands qui eſtoient demeurez, & cherchoient de continuer leur commerce; le Gouuerneur le ſouhaittoit autant que les Chinois, mais il vouloit que cela vint d'eux-meſmes: c'eſt pourquoy il les fit tous aſſembler, & en deputa vn d'entr'eux des plus apparens, à qui il donna ſes lettres eſcrites en Portugais: il enuoya auſſi pour preſent deux beaux cheuaux auec leurs ſelles & équipage en broderie, & deux belles paires de piſtolets auſſi garnis d'argent, dix ou douze pieces de fines écarlattes, quelques dentelles d'argent auec vn grand miroir: d'abord Coxcinia renuoya l'Ambaſſadeur auec ſon preſent, faiſant difficulté ſur quelques conditions qu'on luy demandoit: on le renuoya vne ſeconde fois, il fit la Paix comme on le ſouhaittoit, & permit à tous ſes gens de venir librement trafiquer auec nous comme par le paſſé, & à ceux de Theouan la meſme liberté pour venir en la Chine; ce qui apporta vn grand contentement à tous les Chinois de Theouan, ayant eſté prés de deux ans ſans qu'il vint aucun Ionck de la Chine.

Suite de la Relation de la Priſe de l'Iſle Formoſa.

LE Chinois qui trouuoit dans cette Iſle tout ce qui manquoit à ſes autres retraites, tourna toutes ſes penſées de ce coſté-là, d'autant plus qu'il eſtoit aduerty, comme nous auons dit, que les Forts eſtoient en mauuais eſtat; le Gouuerneur qui cõmandoit dans l'Iſle pour les Hollandois, auoit aduerty de ſon deſſein le Conſeil general de cette Compagnie qui ſe tient à Batauia; mais cependant qu'on luy prepare le ſecours qu'il demande, Coxcinia ſe preſente ſous la Place au mois de Mars de l'année 1661. auec ſix cens lonques ou vaiſſeaux bien armez, & bien garnis d'artillerie; prend d'abord le Fort de Stegan, & les autres de l'Iſle, ſe rend maiſtre de la Ville, &

de l'habitation des Sauuages; mais cõme il s'attendoit bien qu'il ne trouueroit pas la mesme facilité à prendre la Forteresse principale nommée la Zelande; il fit venir les Ministres Hollandois, & les Maistres d'Escolle qui estoient tombez entre ses mains; il s'adressa à vn nommé Hantbrock, & le charge d'aller auec les autres Ministres trouuer de sa part le Gouuerneur de la Place, & de luy porter parole que s'il la rendoit, il ne toucheroit ny aux biens ny aux personnes des Hollandois, & qu'il les laisseroit viure en paix dans l'Isle, qu'autrement il ne pardonneroit à personne, & mettroit tout à feu & à sang; Coiet respondit qu'il estoit engagé par serment de defendre sa Place: les Ministres luy representent que la vie de tous les Hollandois dépendoit de sa response; il les renuoye leur disant qu'il estoit fort touché de l'extremité où il les voyoit, mais qu'il n'y auoit point de consideration qui le pust empescher de satisfaire au seruice qu'il deuoit à la Compagnie. Coxinga sur cette response donna ordre de faire main-basse sur tous les Hollandois, & de n'espargner ny les femmes ny les enfans; ce qui fut executé sur le champ auec mille cruautez. *

Sur ces entrefaites neuf vaisseaux de la Compagnie arriuent pour secourir la Place; les Trouppes qui estoient dessus se ioignent à celles du Fort, attaquent de concert auec ceux du Fort vne Redoute que les Chinois faisoient éleuer dans vn lieu nommé le Baxenboy pour y loger du Canon, & battre de là la Forteresse; ils y trouuerent six mille Chinois qui les attendoient en fort bon ordre, tous armez depuis les pieds iusques à la teste, & couuerts d'armes blãches & luisantes, si bien qu'à les voir de loin, cette Trouppe paroissoit cõme vne mõtagne d'estain. * Les Chinois les receuẽt auec tant de resolution, qu'ils furent contraints de se retirer, apres auoir laissé 400. de leurs hommes sur la Place. Les vaisseaux voulurent aussi faire vne autre tentatiue; ils se meslerent entre les Ionques Chinois, mais ceux qui se meslerent le plus auant, eurent bien de la peine à s'en retirer, car ils se virent inuestis d'vn grand nombre de ces petits vaisseaux d'où il sortoit vne multitude incroyable d'hommes; & d'ailleurs les Ionques estant fort legers, & prenant peu d'eau, ils se logeoient iusques sous le Fort & eschoüoient sans danger sur les bancs qui y sont, * où les vaisseaux Hollandois n'osoient pas les suiure; car l'vn des neufs s'y estant engagé, il échoüa, & l'on y perdit quatre cens hommes, qui tomberent entre les mains des Chinois, nonobstant les efforts que fit le Gouuerneur pour les dégager; le feu prit aussi au vaisseau nommé Hector, & Iacques Cauwn qui commãdoit le secours voyant que les viures luy manquoient, se resolut de retourner à Batauia auec deux cens femmes & enfans, qui s'estoient sauuez des mains des Chinois: ils y arriuerent auec beaucoup de bon-heur en quatre sepmaines & six iours, car s'ils eussent tardé plus long-temps ils eussent couru risque de mourir de faim; sur les nouuelles qu'ils porterent, on prepare vn nouueau secours; l'on dépesche quatre vaisseaux auec des Ambassadeurs au Cham des Tartares pour luy demander secours contre ces Chinois ses rebelles, mais Coiet qui n'auoit pas crû qu'on le deust presser de si prés, rend cependant sa Place par capitulation, & s'en vient à Batauia, où on l'a retenu prisonnier; la Compagnie des Indes Orientales ne laisse pas d'auoir touiours l'esperance de rentrer dans ses Conquestes, & de reprendre cette Isle; les Tartares d'ailleurs ayant tesmoigné de la disposition à les secourir dans ce rencontre, & à leur accorder le commerce dans la Chine; cette liberté du commerce qu'ils souhaittent il y a si long-temps, releueroit infiniment plus les affaires de la Compagnie, que la perte de l'Isle ne luy fait de preiudice.

* Semblables à celles auec laquelle on auoit fait mourir les Chinois reuoltez dãs l'Isle cõme nous auons dit cy-deuant.

* L'Hollandois dit Tinneberg mõtagne d'estain.

RELATION
DE LA COVR
DV MOGOL,
PAR LE CAPITAINE HAVVKINS.

LA dépense de la Cour du Mogol se monte tous les iours à vingt quatre-mil escus : on en conte seize mil pour la dépense de ses femmes ; il a deux tresors l'vn à Agra & l'autre à Lahor, où sont ces immenses richesses qui luy viennent principalement du bien de ses sujets dont il herite lors qu'ils meurent ; il eut de mon temps la despoüille d'vn Prince Indien nommé Raya Gaginat, qui auoit en pierreries & autres richesses la valeur de trois mil sept cent dix mares d'Or.

L'Anglois du cinquante mille Roupias & selon Mr Tauernier le Roupias ne vaut que vingt-huit de nos sols.

On luy fait voir tous les iours quelque partie de ses threſors, tantoſt ſes Elephãs, ſes Lions & ſes Dromadaires, tantoſt ſes pierreries ; il ne voit chaque choſe qu'vne fois l'an, car tout le threſor eſt diuiſé en autant de parties qu'il y a de iours en l'année ; il a trois cens Elephans qui ſeruent pour ſa monture, on les fait paroiſtre quelquesfois deuant luy en grande pompe, accompagnez chacun de vingt-cinq ou trente hommes qui ioüent des inſtrumens ; couuerts de drap d'or, de velous & d'autres eſtoffes fort riches : les grands Elephans ont touſiours auec eux leurs femelles & ſont ſuiuis de cinq ou ſix autres petits Elephans, qui ſemblent n'eſtre là que pour les ſeruir. Ces Elephans ſont entretenus dans la maiſon des Grands auſquels le Roy paye leur entretien : & quoy qu'il donne moins qu'ils ne deſpenſent, car ils couſtent bien dix eſcus par iour, en ſucre, en beurre, en graiſſe & en cannes de ſucre, c'eſt à qui fera plus de deſpenſe pour les entretenir ; car ſ'ils eſtoient en mauuais eſtat, celuy qui les a en garde courreroit riſque de perdre ſa fortune, & la faueur du Prince ; il ne ſe peut rien voir de plus admirable que ces beſtes. Le Roy commanda vn iour en ma preſence à vn de ſes fils nommé Sultan Sariar, qui n'auoit que ſept ans, de ſ'approcher de ſon Elephant, il le prit auec ſa trompe, & le mit entre les mains de celuy qui le montoit, il fit le meſme à beaucoup d'autres enfans qui eſtoient-là.

L'Anglois dit 60. mois & chaque moon peſe 35. liures. ſelon de laët.

Les Tentes du Mogol, lorſqu'il eſt en campagne pour quelque expedition de guerre, ou pour quelque partie de Chaſſe, ont preſque autant de circuit que la Ville de Londres, on y conte ordinairement deux cens mil hommes, & ce camp eſt fourny de toutes les commoditez que l'on peut deſirer dans les meilleures Villes. Il n'y a point de Prince en Europe ſi puiſſant en richeſſes ny en troupes ; il y a dãs ſes Eſtats quarante mille Elephans, dont vne partie eſt dreſſée pour la guerre & pour le cõbat, & les autres pour ſeruir dãs le bagage. Ie ne ſçaurois m'empécher de rapporter icy ce qu'on m'a dit d'vn de ces Elephans ; il auoit eſté mal traitté par celuy qui en auoit la conduite, il l'auoit fait trauailler dans vn voyage plus qu'à l'ordinaire ; vn iour que ce fâcheux maître ſ'eſtoit endormy aſſez proche de luy, mais toutesfois hors de la portée de ſa trompe, l'Elephant prit vne Canne ou

Roſeau, car c'eſt leur nourriture la plus ordinaire ; il fendit le bout de cette Canne, & adroittement la paſſa entre les cheueux de ſon gardien endormy, dont le Turban eſtoit tombé ; les hommes dans cette partie des Indes portent les cheueux longs comme des femmes, & ainſi il luy fut aiſé de les entortiller au bout de ſa Canne, & attira vers luy ſon ennemy qu'il tua quand il fut à la portée de ſa trompe.

Il a auſſi grand nombre de Dromadaires, animaux fort viſtes & fort propres pour cette raiſon, à enleuer vn quartier, à ſurprendre vne Ville, & aux autres exploits de guerre. Le pere du Roy d'aujourd'huy ſe ſçeut bien preualoir de cét aduantage ; il vint d'Agra à Amadauas en neuf iournées auec douze mille hommes montez ſur ces animaux, Chancanna commandoit alors ſon Armée contre les Guzarates : le iour que ſe deuoit dõner la bataille, la nouuelle eſtant venuë que le Roy eſtoit arriué auec ces douze mil Dromadaires, en vn temps que les ennemis le croyoient à Agra. Cette nouuelle porta vne ſi grande conſternation dans les Troupes des Guzarates, que leur Armée ſe diſſipa ſans donner de combat, & leur pays demeura conquis, & reduit en Prouince.

Le Roy d'apreſent a licencié ſes anciens Capitaines Raſbouts de Nation ou Indiens, & a mis en leurs places des Mahometans, ſans conſiderer la perte qu'il fait dans ce change, car les Mahometans ſont gens ſans cœur & peu propres à la guerre, tellement qu'il a perdu depuis la pluſpart des conqueſtes que Ecbar ſon pere auoit fait dans le Royaume de Decan ; il luy reſte à la verité quelques-vns de ſes anciens Officiers Indiens qui auoient ſeruy ſon pere, mais ils ne ſont point conſiderez de ce Prince qui n'a iamais oublié que lors qu'il ſe reuolta contre luy ; ils refuſerent tous de prendre ſon party, diſant qu'il eſtoit iniuſte & qu'il alloit entreprendre ſur ſa vie & ſur ſa couronne ; en effet il auoit mis ſur pied huit mil cheuaux à Artabaze lieu de la reſidence de l'ancien Porus, auec deſſein de ſurprendre Agra, & de ſe rendre Maiſtre du threſor du Mogol, qui eſtoit alors embaraſſé dans les guerres du Decan. Cette nouuelle luy fit quitter ſon entrepriſe & les deſſeins de cette conqueſte pour venir r'aſſeurer cette Place & couurir ſes Eſtats : En effet Ecbar le preuint, & eſtant arriué à Agra deuãt luy, il luy enuoya dire qu'il ſe preparaſt ou à luy donner bataille ou à ſe venir jetter à ſes pieds ; Selim, qui redoutoit la valeur de ſon pere, prit le dernier party, vint à la Cour, fut fait priſonnier, & peu de temps apres remis en liberté, à la priere de ſa Mere & de ſes Sœurs. Durant la reuolte de Selim, Ecbar auoit declaré pour ſon ſucceſſeur l'aiſné des fils de Selim nommé Corſeronne, car les autres freres de Selim eſtoient morts dans les guerres du Decan & du Guzerate. Ecbar mourut quelque temps apres, & quoy qu'il pardonna à Selim au lit de la mort, Corſeronne ne laiſſa pas de trouuer des Partiſans & de ſe faire proclamer Empereur ; il preſenta la bataille à Selim ſon Pere, fut pris, & de mon temps il eſtoit encore en priſon ; le bruit commun eſt que ſon pere luy a fait perdre la veuë : il y a neuf ans qu'il y eſt, il a fait mourir tous ceux qui auoient pris le party de ce Prince ; les vns ont eſté pendus, & les autres mis en pieces par les Elephans : ſon regne a eſté depuis fort tranquille, il eſt fort hay de ſes ſujets, mais ils le craignent ; il paſſe ordinairement le temps à la chaſſe.

Rhoë ne dit point qu'il leur perd la veuë.

Quand il ſort de ſon Palais à quelque expedition de guerre, il ſort à Cheual, & ſe fait porter ſur vn Elephant ou dans vn Pallanquin, quand c'eſt pour quelque partie de chaſſe ou de plaiſir. Dans le temps que i'eſtois de ſa Cour, i'ay veu ſouuent combatre ſes Elephans, & pluſieurs de ſes ſujets perdre la vie dans ces combats : lors qu'il arriuoit que quelqu'vn y eſtoit bleſſé, il commandoit que'on le jettaſt dans l'eau, il vaut mieux qu'il meure, diſoit-il, car autrement tant qu'il viuroit il feroit tous les iours des imprecations contre ma perſonne. Ie luy ay veu faire beaucoup de ſemblables cruautez, & prendre ſouuent plaiſir à voir executer & mettre en piece par ſes Elephans les Criminels condamnez à mort : de mon

temps sur vn simple soupçon il donna vn coup d'épée à son Secretaire, & le fit acheuer par ses Elephans. Vn de mes amis, qui auoit le soin de sa garde-robbe & de ses curiositez, trouua vn iour vn plat de Porcelaine caſsé par la cheute d'vn Chameau sur lequel on l'auoit mis; l'Officier qui sçauoit combien le Roy estimoit cette piece, enuoya aussi-tost vn de ses gens à la Chine Machina pour en rapporter vn autre, esperant qu'il seroit reuenu auparauant que le Roy l'eust demandé: deux ans apres le Roy demanda cette piece de Porcelaine, & cét homme n'estoit pas encore de retour, on fut obligé de luy dire qu'elle estoit rompuë; il fit battre à coups de cordes ce Maistre de sa garde-robbe, & apres qu'il en eut receu six-vingts coups, il commanda aux Huissiers de son Palais, qui font ordinairement ces executions, de rompre sur luy leurs bastons, si bien que dix hommes épuiserent leurs forces à battre ce mal-heureux Officier. Le iour d'apres le Roy leur demanda s'il estoit encore en vie, & commanda qu'on le mit en vne prison perpetuelle. Le fils du Roy obtint sa liberté, & la permission de le faire traitter chez luy: & comme il fut vn peu reuenu de ces coups, & qu'on l'euſt presenté au Roy, il luy deffendit de reuenir en sa presence qu'il ne luy euſt apporté vn semblable Plat, auec ordre d'aller luy-meſme en querir vn à la Chine: il luy donna prés de quatre mil écus pour la dépense de son voyage, & luy promit de luy rendre la quatriéme partie des appointemens qu'il auoit auparauant. Quand ie partis, il y auoit quatorze mois qu'il estoit en voyage, & i'appris que le Roy de Perſe, qui auoit vn semblable Plat, luy auoit donné pour d'autres curiositez, & que mon amy estoit sur le point de retourner.

Cét endroit explique le mot Mangi employé ſi-ſouuent dãs le Liure de Marco Polo. Chine Machin ſignifie les Prouinces Meridionales de la Chine.

Vn Soldat de Patan, homme bien fait, presenta vne Requeste à vn des fils du Roy, nommé Sultan Paruis; ce Prince luy demanda s'il le vouloit seruir, l'autre luy dit que non, pource qu'il ne croyoit pas qu'il fut d'humeur à luy donner les appointemens qu'il pretendoit; le Prince prit plaisir à cette liberté, & luy demanda quels appointemens il vouloit auoir; l'autre répondit qu'il ne vouloit pas moins de mil écus par iour: on luy demanda ſurquoy il fondoit cette pretention; le Soldat répondit qu'on fit épreuue de sa brauoure, & de la connoiſſance qu'il auoit de l'art militaire, & qu'on trouueroit que ce n'estoit pas ſans raiſon qu'il croyoit meriter de ſi grãds appointemẽs: vn ſoir que le Roy auoit fait la débauche, le Prince le trouuãt de belle humeur, luy parla de cét homme, on le fit venir, & en meſme tẽps vn Lion fort grand enchaiſné & conduit par douze hommes; le Roy demanda au Soldat de quel pays il estoit, de quelle famille, & pourquoy il demandoit de ſi grands appointemens; ſa reſponſe fut que le Roy ne ſ'en eſtonneroit pas quand il auroit eſprouué ſon courage. Le Roy luy dit qu'il l'éprouuât contre ce Lion; le Soldat ſe voulut excuſer, diſant que c'estoit vne beſte ſauuage, & que de s'expoſer à cette beſte ſans armes, en l'estat où il estoit, ce n'estoit pas vne occaſion où il peût faire connoiſtre ce qu'il valoit: le Roy reïtera le commandement; le Soldat ſe mit en eſtat de l'executer, le Lion ayant eſté abandonné par ceux qui le conduiſoient, qui ne luy auoient pas toutefois oſté ſes chaiſnes, emporta de ſes griffes la moitié du viſage de ce braue Soldat & le mit apres en pieces: le Mogol fit venir dix de ſes Cauaſiers, qui estoient en ce temps-là en garde, car c'eſt la couſtume du pays, que tous ceux qui tirent appointement du Roy entrent en garde vne fois la Semaine, & les obligea les vns apres les autres de combatre auec le Lion: trois y perdirent la vie, les autres en firent fort bleſſez; cette humeur cruelle luy dura trois mois, durant leſquels elle couſta la vie à quãtité de gens, & en fit eſtropier pluſieurs autres. Sur la fin du ſejour que ie fis dans le pays, on auoit appriuoiſé dans ſon Palais 15. jeunes Lions, que l'on faiſoit paroiſtre ſouuent à la Cour, & deuant le Roy; ils eſtoient fort priuez, & ſe méloient parmy ceux de ſa Cour ſans faire mal à perſonne.

L'épouuante qui eſt dans la traduction eſt auſſi dans l'Anglois.

Le plus grand des crimes dans cette Cour eſt d'auoir quelque pierre precieuſe & de conſequence & de ne la pas preſenter au Roy; ſon Ioaillier, qui estoit vn Banjan, nommé Herranand, auoit achepté vn Diamant de trois Methegales, & en auoit dõné cét mille roupias; la choſe vint aux oreilles du Roy, & ce Banjan en fut aduerti:

il se presente au Roy en mesme tẽps, le fit souuenir qu'il luy auoit souuent promis de venir se diuertir en sa maison, que c'estoit le temps de luy faire cét hõneur, puisqu'il auoit vn present à luy faire digne de sa Majesté ; vous auez bien fait de me preuenir, dit le Prince, & fut chez luy : cette crainte fait qu'on luy apporte tous les Diamans au dessus de cinq Carats, & il ne paye pas ordinairement le tiers de ce qu'ils vallent: vn Orphéure de mes amis, en reputatiõ de bien tailler les Diamants, fut appellé pour en tailler vn qui pesoit 3. onces ou methegales, il demãda quelque Diamant imparfait pour le mettre en poudre & pour s'en seruir à tailler l'autre : on luy apporta vne caisse de trois palmes de long, large d'vn palme & demy, & haute de mesme, toute pleine de Diamans de toutes sortes & de toutes grandeurs ; il n'en trouua point qui fut plus propre pour sõ dessein qu'vn de cinq rotties, encore estoit-il assez parfait. Il est fort riche en Diamans & en pierreries, il en porte touſiours quelqu'vn, & celuy qu'il a porté vn iour il ne le reporte qu'vn an apres : car comme i'ay dé-ja dit, son threſor & ſes pierreries ſont diuiſées en autant de parties qu'il y a de iours en l'année : il portera vn iour des chaisnes de fort groſſes Perles, vn autre des chaisnes d'Emeraudes, puis des Rubis. Il ne faut pas s'eſtonner s'il eſt ſi riche en pierreries, en or & en argẽt ; car il a enſemble tous les threſors & les pierreries de quantité de petits Princes ſes voiſins, dont les Anceſtres, qui auoient veſcu long-tẽps dans cette curioſité, auoient fait amas ; outre que tout l'argent & toutes les pierreries des grands Seigneurs de ſa Cour retournent dans ſon threſor lorſqu'ils meurent ; il ne donne à leurs heritiers & enfans que ce qu'il luy plaiſt, car il eſt heritier vniuerſel de tous ceux qui tirent de luy quelque penſion.

Monſieur Tauernier dit que ſix Methegales ſont vn peu plus d'vne once, que c'eſt vn prix vſité en Perſe, que le Roy au Roſtay eſt vn autre poids, ſelon lequel on eſtime les pierreries dans les Eſtats du Mogol que le Roy fait trois grains & demy de nos Carats, qui ſont de quatre grains.

Son pays eſt fort riche, il y a quantité d'argent à cauſe que toutes les Nations y en apportent, & qu'on ne permet point d'en tirer dehors ; toutes les terres du pays ſont en ſa diſpoſition, il les donne & les oſte ſelon qu'il luy plaiſt ; & par exemple, ſi i'auois des terres proche de Lahor & qu'on m'enuoyaſt pour ſeruir dãs les Armées contre le Decan, on donneroit à vn autre mes terres, & en eſchange on m'en donneroit d'autres en ce pays-là. Il faut que ſes Courtiſans prennent bien garde à leur conduite, car ſur la moindre choſe on leur oſte tout ce qu'ils ont. Il eſt principalement fort ſeuere à punir ceux qui ſouffrent des Bandits dans leurs Gouuernemens ; de mon temps huit Capitaines, dont la penſion eſtoit aſſignée ſur la frontiere de Bengale, & ſur vne Ville nommée Patena, la laiſſerent forcer par des Bandis ou Rebelles & s'enfuirent ; vn de ſes principaux Officiers reprit cette place & enuoya ces Capitaines à la Cour ; ils ſe preſenterent chargez de chaiſnes ; le Mogol commanda qu'ils fuſſent raſez, qu'on les habillaſt en femmes, & qu'on les promenaſt en ſuitte par toute la Ville ; & au retour on les ramena apres deuant le Roy où ils furent foüettez cruellement.

Il dõne les Gouuernemens à ferme au plus offrant, mais pour ce qui eſt des terres qu'illeur dõne pour leur entretion ou à tiltre de penſion, ils n'en tendent au Prince que le tiers du profit qu'ils en tirent.

Quand ceux du Peuple ont quelque plainte à faire au Roy contre les Gouuerneurs, ils viennent à vn lieu du Palais, où il y a vne corde tenduë entre deux Colonnes, à laquelle il y a pluſieurs clochettes d'or attachées ; elles ſonnent lorſqu'on tire vne corde, & le Roy qui en eſt proche en entend le bruit & enuoye pour en ſçauoir la cauſe ; mais ſi la plainte eſt jugée ſans fondement, il en couſte la vie à celuy qui a ſonné mal-à-propos. Au commencement de ſon regne il eſtoit encore plus ſeuere qu'il ne l'eſt maintenant ; il a remarqué que cette ſeuerité auoit fait reuolter pluſieurs Grands du pays, ſi bien qu'il en a encores des troupes entieres qui tiennent la campagne & pillent les voyageurs.

Entre Agra & Amadabat eſt l'Eſtat d'vn Prince nommé Ranna qu'ils diſent eſtre ſucceſſeur de ce Porus, qui fut vaincu par Alexandre : il peut mettre 50000. hõmes ſur pied & vingt mil Cheuaux ; ſes Eſtats ſeruẽt de retraitte à tous les Rebelles ; il y en a auſſi beaucoup vers Candahor, Cabul, Mettan, Sinde, & vers le Royaume de Bolac. Le pays du Decan & de Guſſerat en eſt plein, ſi bien qu'il y a beaucoup de dãger à voyager dans le païs ; ce deſordre viẽt principalement de l'auarice des Gouuerneurs, qui ne deuant demeurer qu'vne année dans leur Charge ou Ferme, rançõnent les peuples, en tirẽt le plus qu'ils peuuẽt, & les reduiſent dãs vne ex-

trême misere. Les terres changent tous les iours de Maistre, & ceux qui ont assez de faueur pour y estre conseruez cinq ou six ans, amassent des richesses immenses.

Les pensions que le Roy donne, s'estiment par le nombre de Cheuaux qu'il entretient : l'entretien d'vn Cheual se paye sur le pied d'enuiron vingt-deux roupias par mois, & outre cela deux jõcque par chaque Cheual pour la table du Capitaine ; ainsi celuy dont la pension est de cinq mille Cheuaux, reçoit du Prince, outre l'entretien des cinq mille Cheuaux prés de cinq mille escus par mois pour sa table, & c'est sur le pied que ie viens de dire enuiron dix mille roupias.

Il faut que ie dise icy quelque chose des manieres de ce Prince, de sa Religion & des façons de faire de sa Cour.

Il prie Dieu à la poinre du iour, à genoux, sur vne pierre de Getz, couuerte d'vne peau de Marroquin, la reste tournée vers l'Occident, tenant entre ses mains huit chaînes, les vnes de perles, les autres de Rubis ballays, de Diamans, de bois d'Aloës, d'Heschen & de Corail ; il en faisoit passer les grains entre ses doigts, & disoit vne parole sur chacun, de la mesme maniere que les Carholiques disent leur Chapelet ; & j'obseruay qu'il auoit deuant luy la figure d'vn Christ & d'vne Vierge en relief de pierre.

L'Anglois porte que chacune de ces chaînes est de quatre vingts grains ; & qu'ainsi sa priere est trois iours de trois mil deux cens mots.

Sa priere faite, il se montre apres au Peuple qui vient en grande foule pour luy donner le bon-jour, il auoit coustume d'aller dormir apres l'espace de deux heures, on luy seruoit en suite à disner, & passoit de-là chez ces femmes. Sur le midy il se montre vne seconde fois au Peuple, & prend le plaisir de voir combattre ses Elephans, & autres diuertissemens. Sur les trois heures apres midy ce qu'il y a de grands Seigneurs à la Cour se rendent aupres du Roy, qui est assis prés de son Throsne, les Grands du pays sont placez sur vn Eschaffaut esleué de trois degrez plus haut que tout le reste de la Cour : le Lieutenant general de l'Estat place tous les Grands chacun selon son rang ; les premiers sont admis dans vne place qu'ils appellent la Balustrade de Roseaux, c'est vne Estrade esleuée de trois degrez : on leur marque la place qu'ils y doiuent tenir, i'y auois ma place entre les plus grands Seigneurs ; ceux de moindre condition demeurent dans vn autre retranchement fort grand, & qui est aussi enfermé d'vn balustrade, & tout le reste de la Cour est dehors. Ces balustrades ou retranchemẽs dõt ie viens de parler, ont plusieurs portes, à chacune desquelles il y a des Huissiers auec des Cannes blanches. L'Executeur Major de la haute Iustice a sa place au milieu de la Cour deuant le Roy, il en a 40. autres sous luy tous distinguez par vn habillement particulier, les vns ont des verges, & les autres des haches, tous attentifs à executer les ordres du Roy, qui y rend tous les iours la iustice, & puis va faire ses prieres ; ses prieres acheuées on luy sert cinq ou six plats de boüilly & de rosty, dõt il ne mange ordinairemẽt qu'vn morceau de chacun & boit vn coup de ces boissõs fortes qui sont en vsage dans le pays ; il passe apres dans vn Appartemẽt fort retiré, où personne n'entre que ceux qu'il y appelle ; i'y ay esté admis l'espace de deux ans : là il fait vn autre repas, & boit reglement cinq coups par Ordonnance de ses Medecins, il prend apres de l'Opium, & quãd le vin & l'Opium cõmencent à faire leur effet, tout le monde le quitte. On l'esueille apres qu'il a dormy deux heures, & on luy porte son souper : pour ce repas il y a des Officiers qui luy portent les morceaux iusqu'à la bouche, il le fait ordinairement à vne heure apres minuit, & dort le reste de la nuit. Lors mesmes qu'il est retiré dans cét Appartement que ie viens de dire, il y a des Escriuains qui écriuẽt tout ce qu'il fait, iusqu'à marquer cõbien de fois il va à la Garderobbe, auec quelles femmes il se diuertit, afin, ce disent-ils, que l'on puisse mettre dans les Chroniques du pays, l'histoire particuliere de sa vie.

La plus part des Roys des Indes font le mesme, & rendent Iustice tous les iours à leurs Sujets.

Il fit de mon temps ses Neveux Chrestiens, non pas par aucun zele qu'il eut pour le Christianisme, comme les Peres Iesuites & les autres Chrestiens se l'imaginerent, mais sur la prophetie de certains Gentils qui luy auoient predit que ses Neveux vsurperoient vn iour la Couronne sur ses propres fils ; ils les fit Chre-

stiens pour leur attirer la haine des Mahometans, & les exclurre, par-là, de la succession à la Couronne. Le Roy entr'autres enfans en a vn de sept ans appellé Sultan Sariach, son pere luy demanda vn iour s'il vouloit sortir auec luy, l'enfant luy respondit qu'il feroit ce qu'il luy plairoit; le Mogol luy donna vn soufflet, à cause, disoit-il, qu'il ne luy auoit pas tesmoigné assez d'enuie de le suiure, il luy demanda ensuite pourquoy il ne crioit point, sa response fut que sa nourrice luy auoit dit que la plus honteuse chose que peut faire vn Prince estoit de crier ou de se plaindre, & quand on me couperoit la gorge, continua-t il, ie ne crirois point: son pere luy donna vn autre coup, & apres luy fit passer vne aiguille au trauers de la ioüe. Le sang en sortit en quantité, mais cela mesme ne le peût obliger de se plaindre, l'on a vne grande opinion dans ce pays de la reüssité de ce ieune Prince.

Nouroux. Entre les Festes qu'ils solemnisent dans le païs il y en a vne qu'ils appellét Nouroux, ou premier iour de l'année, elle dure dix-huit iours; il n'y a rien de plus admirable que la richesse qui paroist ce iour-là dans la Cour du Mogol. Au milieu d'vne grande place on dresse vne Tente si magnifique & si riche que ie ne crois pas qu'on en pût dresser vne semblable dans tout le reste du monde; de grandes piéces de velours en broderie d'or, sont tenduës pour faire ombre & empescher que le Soleil ne donne sur la Tente: elle occupe bien deux arpens de terre, le bas est couuert de Tapis trauaillez auec de l'or, i'y vis des Tapisseries de velours brodées de Perles, & d'autres enrichies de mesmes: il y a cinq Chaises ou autant de Throsnes sous cette Tente pour le Roy, & des retranchemens pour ses femmes, d'où elles voyent la Ceremonie sans pouuoir estre veuës; le reste de l'enceinte a bien cinq arpens: cette espace est diuisée à tous les Seigneurs de la Cour, chacun d'eux dresse sa Tente selon sa condition & ses richesses; le Roy visite les Tentes de ceux à qui il veut faire faueur, il y est receu auec beaucoup de magnificence, & au sortir la coûtume est de luy faire vn present: mais à cause qu'il a semblé à ces Princes qu'il y auroit quelque honte à receuoir des presens de leurs sujets, le Thresorier vient apres qui en estime la valeur, mais ordinairement il ne l'estime que la moitié de ce qu'il vaut. Les Grands du pays cherchent de tous costez des choses curieuses pour les presenter ce iour-là, & on remarque que tous les ans cette feste va en augmentant de magnificence & de richesses; ils commencent leurs années au premier iour de la Lune de Mars. L'autre feste se fait quatre mois apres, c'est celle du iour de la naissance du Prince, les Courtisans paroissent alors à l'enuy l'vn de l'autre; c'est à qui aura les plus rares pierreries: apres toutes sortes de diuertissemens qu'on trouue ce iour-là dans le Palais, le Roy passe à l'Appartement de sa Mere, & chacun des Courtisans luy presente quelque pierrerie selon sa condition.

Monsieur Tauernier dit que c'est ce qui fait le bien vendre aux Marchands leurs curiositez qu'ils portent dans le pays.

Apres souper le Roy entre dans vn Appartement où on dresse vne Ballance d'or massif, vn des plats de la Ballance est remply d'or, d'argent, de plomb, de diuerses sortes de grains, vn peu de tous les metaux, & de toutes sortes de pierreries: le Roy se met dans l'autre Ballance qui est vuide, & on le pese cõtre ces choses qu'on dõne le iour suiuant aux pauures: ils disent dans le pays que ces choses, contre lesquelles on le pese, vallent bien cent mille francs; mais ce iour-là lorsqu'il entre dans l'Appartement de sa Mere, chacun des Grands luy fait vn present qui vaut dix fois plus que ces 10000. francs. La coustume du pays est de luy faire touſiours quelque present quand on a quelque chose à luy demander; car soit que la requeste soit escrite, ou qu'elle se doiue faire de bouche, la seule maniere de se faire entendre au Prince est de luy faire vn present, ainsi ceux qui n'en peuuent approcher le mettent sur leurs testes.

Les Indiens brussent les corps de leurs morts, les femmes se font brusler sur le corps de leurs maris pour meriter la gloire dans les registres qu'ils en tiennent d'auoir esté fort sages & fort affectionnées à leur mary. I'ay veu souuent des Dames fort bien faites se presenter deuant le Roy pour obtenir la permission de se brusler, car elles ne le peuuent faire sans sa permission. Le Roy taschoit toû-

jours de les diuertir de cette resolution par promesses; mais dans tout le temps que i'y ay esté, ie n'ay pas veu vne de ces femmes qui se soit renduë à ses promesses: le Roy ne les pouuant persuader, à la fin leur donnoit la permission, & elles l'alloient brûler sur le corps de leur mary.

Apres auoir escrit iusques icy cette Relation, ie me suis souuenu d'vne autre Feste qui se fait à la memoire de son pere, en vn lieu où est son Tombeau ou Sepulchre. Ce Sepulchre est vn des plus beaux Monumens du monde, il y a desia quatorze ans qu'on y trauaille, & il en faut encore plus de sept ou huit pour l'acheuer, quoy qu'il y ait trois mille hommes qui y trauaillent continuellement, mais ie puis dire qu'vn de nos Ouuriers fait plus de besongne que trois de ces pay-là; ce Monument ou Sepulchre est carré, il a bien trois ou quatre mille de circuit, il y a sept estages bastis en retraite, en sorte que le dernier est le plus petit de tous, & dans ce dernier estage est le corps du Prince. Deuant que d'arriuer à ce Sepulchre on trouue vn grand Palais qui peut auoir trois milles de circuit, & dont les cours seruent comme d'aduenuë à l'entrée de ce Monument, il est à quelque quatre lieuës de la Ville d'Agra.

DISCOVRS

Sur les Memoires de Thomas Rhoë.

THomas Rhoë auoit esté enuoyé au Mogol en qualité d'Ambassadeur du Roy d'Angleterre; mais sur la bourse des Marchands Anglois de la Compagnie des Indes Orientales, le negoce de cette compagnie estant d'assez grande consideration pour souffrir vne semblable dépense.

Le trafic estoit le sujet de son voyage, c'estoit aussi des affaires de cette nature que ses memoires estoient pleins; mais la Compagnie Angloise, aussi bien que la Hollandoise les tient encor auiourd'huy les plus secretes qu'elle peut, & Purchas auoüe qu'il a osté de cette piece (pour me seruir de ses termes,) les mysteres de ce commerce.

Cependant ces retranchemens, outre qu'ils interrompent la suite de cette piece, la rendent encore obscure en quelques endroits; & ie diray icy, pour seruir d'éclaircissement à ce qu'il rapporte des manieres de cette Cour & de l'histoire du Pays; Que les Mogols qui sont maintenant Maistres de la Partie de l'Asie communément appellée Indostan, ne sont point originaires du Pays où ils commandent, ce sont des Monguls ou Tartares d'origine; & le Sceau du Grand Mogol Selim (comme on le peut voir dans la Carte Geographique inserée en ce recueil) contient sa Genealogie depuis Teimurleng.

Teimurleng, au reste n'estoit point, comme nous auons long-temps crû dans l'Europe, homme de basse naissance; car les Historiens du Pays, & leb Tarich dont l'on mettra dans ce recueil la Traduction le fait descendre de Kinghiskan.

Kinghiskan est l'Alexandre des Orientaux, & nous est encore moins connu que Teimurleng: cependant, c'est peut-estre le plus grand Conquerant dont l'histoire nous ait conserué la memoire. Car il conquist toute l'Asie & plus de Pays que l'Alexandre des Grecs, Prince d'ailleurs d'vne si grande iustice, que les constitutions qu'ils appellent iasa kingis chan sont encor auiourd'huy dans la mesme veneration aupres de ces peuples, que les loix des douze tables l'estoient chez les Romains.

L'Indostan, lors que les Princes de cette Maison le conquirent (car ie ne sçay point d'Autheur qui en ayt décrit l'histoire deuant ce temps-là) estoit diuisé sous la domination de plusieurs Princes particuliers, entre lesquels, selon la tradition du pays, il y en auoit de Maisons fort anciennes, & tous fort respectés de leurs sujets. Il en reste mesme encore auiourd'huy quelques-vns qui payent tribut au Mogol, & d'autres dont les Estats sont dans les montagnes, & dans des pays de si difficiles accés, qu'ils conseruent leur liberté au milieu de cét Empire, & dans les reuolutions qui y sont fort frequentes sortent de leurs bois, ou de leurs montagnes, & font des courses sur les Prouinces du Mogol, estans asseurés de la retraitte toutes les fois qu'ils sont poussez par ses armées.

Eckbar veut dire, grand, sans égal, & chez eux c'est vn des attributs de Dieu : Alla, Kebar Eckbar.

Gelal-Eddin, le Grand-Pere du Mogol d'apresent qu'ils nomment plus communément Eckbar, s'assuiettit plusieurs de ces Princes, & c'est celuy des Mogols qui a le plus estendu les bornes de cet Empire : car il laissa à ses successeurs les Prouinces ou Royaumes de Kandahar, Kabul, Cassamier, Chassenie, Benazard, Guzgratte, Sinda ou Tatta, Gandhees, Brampor, Barar, Bengala, Orixa, Ode, Malouvv, Agra & Delly, dont il depoüilla autant de Princes : Ceux d'entr'eux qui ont conserué leur liberté, comme ie viens de dire, dans les bois & dans les montagnes, sont ces Radgias, ou Rayas, & ces Rasboutes, dont Rhoë parle dans ses memoires, qui pillent si souuent les Caruauantes appellees Casilas par les Persans.

L'exemple du Raya de Bandoa, nommé Radzia-Rãziend en attira plusieurs qui rechercherent comme luy l'amitié du Mogol, & pour s'en mieux asseurer enuoyerent leurs filles dans son Serrail, ce qu'ils continuẽt encore à cette heure.

Eckbar, apres auoir reduit en Prouinces les Estats de ces Princes, entreprist la conqueste du Royaume de Decan ; pendant qu'il y estoit occupé, son fils Selim à qui il auoit donné le Commandement d'vne autre Armee, pour subiuguer Radzia Rana Mardout, fit reuolter ses troupes & se declara contre son Pere ; mais il fit sa paix peu de temps auparauant sa mort ; car Eckbar ayant resolu d'empoisonner vn Mirza-Gazia, & s'estant fait preparer deux pilules, dont l'vne estoit vn purgatif & l'autre vn poison, auec dessein d'en empoisonner ce Mirza ou Prince, il se trompa dans le choix qu'il en fit & s'empoisonna luy-mesme ; estant au lict de la mort, il mit son Turban sur la teste de Selim, & luy donna l'espée de Homayon, le declarant par là son successeur, neantmoins, apres sa mort, qui arriua la soixantiesme année de son Reigne & l'an mil quatorze de l'Egire, les Principaux du Pays se partagerent en deux factions, dont l'vne prit le party de Sultan Corsoronne fils aisné de Selim, pretendant, à ce que i'ay veu dans vne autre relation, qu'Eckbar l'auoit declaré son successeur dans le temps de la reuolte de Selim ; mais il se soûmit & fit sa paix : la mesme Faction l'obligea quelque temps apres à reprendre vne autre fois les armes, auec aussi peu de succés ; car ses troupes furent defaites, il fut pris prisonnier & conduit iusqu'au Chasteau de Lahor sur vn Elephant ; on le fit passer le long d'vne route, des deux costez de laquelle on auoit fait abbatre les branches des arbres afin qu'il put mieux voir les testes de ceux de son party, qu'on y auoit mises pour luy en rendre le spectacle plus affreux & luy faire apprehender dauantage la colere de son Pere : Les Principaux Seigneurs de la Cour entroient tour à tour en Garde auprés de ce Prince, ceux d'vne mesme Faction s'y estans rencontrez, Mirza Fetalha, Mirza Charief, fils d'Ethamandaulet, Mirza-Mouradin, Mirza Ziafferbeck & plusieurs autres, conspirerent contre le Roy, firent dessein de l'assasiner dans les montagnes de Cabul par où il deuoit passer, & de mettre Sultan Corsoronne en sa place ; mais ils n'en trouuerent pas l'occasion. Quelque temps apres, cette conspiration fut reuelée au Roy ; il fit mourir les complices, à l'exception d'Ethamandaulet, qui racheta sa vie de 2000. lek de Rupias qu'il promit de payer.

Herbert dit qu'il s'estoit desia seruy plusieurs fois de ce poizõ, & qu'il purgeoit ainsi l'ame du corps de ses ennemis ; mais ie ne sçay de qui il tient cette tradition.

Le Roy se resolut par le conseil de Mirza Ombravve de faire perdre la veuë à son fils Sultan Corsoronne auec le suc d'vne herbe appellée Aëck, il n'en perdit qu'vn œil, & il luy resta quelque vsage de l'autre. Ethamandaulet auec sa fille Meer Merzia veufue de Cheer-Affghan fut conduit quelque temps apres à Agra pour trouuer l'argent qu'il auoit promis. Mer-Metzia alloit souuent chez la Sultana Rockia Mere du Mogol, qui ne se pouuoit passer d'elle ; le Mogol la rencontra vn iour dans son Serrail où la Sultane l'auoit fait entrer auec sa fille qui n'auoit que cinq ou six ans : le Mogol luy leua son voile & luy dit qu'il vouloit estre le Pere de sa fille, luy declarant ainsi sa passion ; peu de temps apres il l'enuoya demander en mariage à Ethamandaulet son Pere, & la prit pour femme auec les solemnitez ordinaires, changeant son nom de Meer-Metzia en celuy de Nourziam-Begem, c'est à dire la lumiere du monde ; Ethamadaulet de prisonnier qu'il estoit fut fait premier Mimistre en la place de Mirza Ombravve, qui estoit mort quelque temps auparauant, & fit tomber les premieres charges de la Cour entre les mains de son fils Asaph-Can & de ses autres parens. C'est là l'histoire de cette Princesse Nourziam-Begem que Rhoë appelle Nourmahal ; c'est à dire lumiere du Serrail, dont il est si souuent parlé dans ses memoires, ce que i'ay crû deuoir rapporter pour les rendre plus intelligibles.

Homayon signifie l'heureux. Homayon estoit grand Pere de Selim, & sa memoire est en grãde veneratiõ aupres de ces peuples.

Rhoë le nomme Etimõ Doulet

Lek signifie cent mille, façon de parler semblable à celle des Hollandois, qui pour dire

On verra dans vn fragment de l'histoire de ce Pays, traduit du Persan, & qui peut seruir de continuation à celle de Leb Tarik, que Sultan Coronne le troisiesme des fils du Mogol fit estrangler de nuict Sultan Corsoronne son frere aisné dont on luy auoit confié la garde, & qu'apres s'estre asseuré par ce crime la succession de l'Empire, impatient de l'attendre plus long-temps, il s'vnit plus étroittement auec Asaphcan dont il espousa la fille, tascha d'enleuer les thresors du Mogol, & les ayant manqués, luy déclara la guerre, qu'il continua iusqu'à sa mort ; Selim mourut l'an 1627. Normahal

auoit

auoit enuoyé auparauant Sultan Sheriar son fils à Lahor, pour le mettre en possession de l'Empire & trascha d'attirer dans son party les troupes ; mais Asaph-chan qui auoit dessein de le mettre entre les mains de Coronne, luy donna auis de ce changement, & cependant, pour contenir les troupes dans sa dépendance, persuada Sultan Bolack fils de Corsoronne, de se faire proclamer Empereur par les principaux Chefs de l'Armée qu'il auoit gaignez, & donna des Gardes à sa sœur. Sheriar fut défait auparauant l'arriuée de Coronne, & on luy fit perdre la veuë & la vie quelque temps apres, auec Sultan Bolack & les autres Princes du Sang Royal. Coronne ou Shah Bedin-Mahamet, donna sa principale confiance à Asaph-chan, & parlonna en sa consideration à Normahal. Les dernieres nouuelles que nous en auons, sont celles que M. Bernier, maintenant Medecin du Mogol, à écrites à M. de Meruilles son genereux amy.

cent milles francs disent vne tonne d'argent.

Vous sçaurez, dit-il, qu'il s'est ioüé icy vne horrible Tragedie, que i'aurois de la peine à croire, si ie n'en voyois encore la suite de mes yeux ; car tout y est encore en feu & en armes. Sultan Corone, autrement le Roy Schagehan, auoit quatre fils, Darachakour, Moradbeg, Oranzebe, Sultan Sugu, il fit Oranzebe Roy, ou plustost Vicemy de Decan ; Sultan Sugus de Bengale ; Moradbek du Guzgrat ; & pour Darachakour, qui estoit l'aisné, il le retint auprés de luy pour estre l'heritier de la Couronne. Il y a enuiron deux ans que Shagehan tomba malade au retour d'vn voyage qu'il auoit fait vers Asmeer, en sorte que le bruit courut par tout le Royaume qu'il estoit mort. Ces quatre Princes ayment chacun de leur costé ; celuy de Decan & celuy de Guzarat se rencontrent à Brampour, & s'accordent ensemble d'attaquer iusques dans Agra l'aisné, & de s'emparer de l'Empire, Oranzebe promettant à Moradbak de le luy remettre entre les mains ; par cette raison, ce disoit-il, qu'il auoit renoncé au monde, & qu'il vouloit viure dans la retraite & en Derais ou Religieux : Ils marchent donc auec leurs troupes, & gagnent la premiere Bataille contre vne Armée que Darchakour auoit enuoyé au deuant d'eux, pour s'opposer au passage d'vne riuiere qui est à trente ou quarante lieuës d'icy, & auancent vers Agra ou estoit Darachakour, qui marcha aussi auec vne grande Armée contre-eux, cependant que son fils aisné Solimanchakour donne bataille à Sultan Sugus du costé d'Elabat, le défait, & le pousse iusques dans le fond de son Pays, & se haste de venir trouuer son frere Darachakour pour donner conioinctement sur Oranzebe & sur Moradbek : mais il ne pût venir assez tost ; l'impatience de Darachakour qui se voyoit auec de tres grandes forces contre des gens qui venoient de bien loin, & qui estoient demy-morts de fatigue & de l'excessiue chaleur, fut trop grande. Il donna Bataille, son General d'Armée fut tué il perdit le combat, & fut contraint de s'enfuir en tres grand desordre dans Agra, où estoit Shagehan qui se portoit bien. Shagehan sans le vouloir voir, pource qu'il auoit combattu contre ses ordres, luy ouurit ses tresors, & luy commanda de s'en aller vers Delly & vers Lahor pour leuer de nouuelles troupes, ayant dessein d'attrapper adroitement & sous pretexte de visite, les deux victorieux : mais quand ils furent à Agra ils differerét de iour à autre à rendre visite à Chagehan qui faisoit encore le malade pour les attirer dedans la Forteresse où il estoit, & cependant y firent adroitement entrer de leurs gens, disant qu'il n'estoit pas raisonnable d'y aller seuls, & firent si bien qu'en quatre ou cinq iours ils s'en rendirent maistres, en chasserent tous les soldats du Roy Shagehan, & s'asseurerent auec vne bonne garde de sa personne s'il y est encore à present, de là ils vinrent vers Delly poursuiuant Darachakour. Dans le chemin d'Agra à Delly, l'vn des deux victorieux qui estoit Oranzebe, & le plus fin, se saisit de Moradbek, & le fit conduire à Gualcor ; & se voyant fortifié de ses troupes qui prirent party dans les siennes, vint à Delly.

Coronne épousa quelque temps apres la fille d'Asaph-Can.

Nourmahal signifie la lumiere du Serail.

Asaph-Can estoit fils d'Ethimon-Doulet.

Darachakour fut obligé de se retirer de Lahor dãs la Forteresse de Pakar, qui est vne forte place au milieu de la riuiere de l'Indes & de là sans s'arrester beaucoup, passa auec vne partie de ses tresors à Tatta, & de Tatta à Amedabat, dont il se rendit maistre sans resistance, & la commẽça à faire des gens, de sorte qu'en peu de temps auec son argent & la reputation de bien payer ses soldats, il fit vne fort bonne Armée, mais sans Chef capable de la faire agir, & sans autre conseil que celuy de sa teste, Prince d'ailleurs sans experience, & qui auoit affaire à vn ennemi fort ruzé qui auoit quasi toutes les forces de l'Estat en main. Cependãt, Solimãchakour auoit esté abandõné de la meilleure partie de son Armée, qui prit le party d'Oranzebe ; il eut bien de la peine luy mesme à se sauuer dans les Montagnes du Ragia de Serenagar, où il est encore à present, Darachakour au lieu de gagner temps, & de fortifier son party dans le Guzarat, s'auança auec ses nouuelles troupes ; Oranzebe fait la moitié du chemin, la Bataille se donne à Asseimere : Darachakour est trahi, &

*Chagehan signifie le Roy du monde, c'est le titre que prit Sultan Coronne auec celuy de Bedin Mahamet, lors qu'il fut asseuré de l'Empire.

M. Bernier corrompt asseurement les noms de tes Princes ; mais il n'y aura point de remede à ce defaut iusques à ce que l'on les aye écrits en caracteres de la langue du païs.

contraint de se sauuer vers Amedabat auec quatre ou cinq cens Caualiers seulement, comme i'ay veu moy-mesme m'estant rencontré sur sa route dans cette fuite, c'estoit veritablement vn spectacle digne de compassion. Quand il fut à vne iournée d'Amedabat, il eut nouuelle que les portes en estoient fermées, & que le Gouuerneur de la Ville & de la Citadelle s'estoient declarez pour Oranzebe; de sorte qu'il fut contraint de s'enfuyr à grande haste du costé de Tatta, pour pouuoir gagner Bakar où il auoit laissé de l'argent: mais il n'y fut pas à temps, Bakar estoit desia assiegée par vne Armée d'Oranzebe. Il estoit resolut de passer l'Indus, & d'aller en Perse, lors qu'il se souuint qu'il auoit autrefois fort obligé vn Patan qui est puissant du costé de Bakar, & crut par son moyen, de faire leuer le Siege de Bakar, comme il luy promettoit, & prendre là son argent auparauant que de passer en Perse; mais cét ingrat le mit entre les mains de ses ennemis: on l'amena il y a enuiron six mois icy prisonnier auec son fils; & apres auoir traueré la ville de Delly sur vn Elephant, on luy coupa la teste à vne lieuë de cette ville. Dans ces entrefaites, Sultan Sugas du costé de Bengale a eu quelque relasche, & a fait vne Armée assez bonne.

Oranzebe est party d'icy il y a 4. mois, & est allé vers les Montagnes de Serenagar auec toute son Armée, pour obliger le Ragia qui y commande à luy remettre entre les mains Solimanchakour; ce qu'il a iusques icy refusé de faire. Aussi Oranzebe n'a-t'il point encore voulu risquer d'entrer dans ces Montagnes, presque inaccessibles, & entendant dire que son Armée qui estoit contre Sugas n'estoit pas assez forte, & que son fils mesme Sultan Mahmone s'estoit tourné du costé de Sugas, de peur qu'il auoit de son pere. Il se resolut de s'en aller à Bengale: quand il fut à moitié chemin, son General luy manda qu'il n'estoit pas neccessaire qu'il vint; de sorte que dans la crainte qu'il ne se fist icy quelque partie contre luy pour retirer de prison le Roy Chaghan son pere, ou que Solimanchak ou ne descendit de la montagne, il s'en est reuenu icy depuis quinze iours auec toute l'Armée. Depuis huict iours, le bruit court que Sultan Sugas a esté battu, & qu'il s'enfuyt, & nous auons nouuelle que Sultan Mahmone l'a quitté, & qu'il reuient icy vers son pere. Voyez vn peu quelles intrigues; il y en a beaucoup qui disent qu'il n'estoit allez vers Sugas que pour le prendre, tout se découurira. La fortune iusqu'icy semble s'estre declarée pour Oranzebe. Il auoit couru vn grand bruit que le Persan venoit auec vne forte Armée, & que l'Artillerie estoit desia à Kandahar; mais cela ne continuë pas: il est bien vray qu'il y a vn Ambassadeur de Perse qui est arriué à Lahor; mais l'on commence à croire que ce n'est pas pour declarer la guerre: en tout cas, l'on fait icy des preparatifs pour le recevoir: Voilà où nous en sommes. Par ma premiere, ie vous écriray tout par le menu ce qui arriuera, & ce que c'est que de la force & des épouuentables Armées de ce Grand Mogol: Cependant, ie vous diray qu'il ne faut plus trouuer incroyable ce qu'a fait Alexandre; car ie suis asseuré qu'vne Armée de vingt-cinq mille François bien conduits vont passer sur le ventre à toute l'Inde, sans difficulté. Ce ne sont pas des soldats, mais des vaches; non vne Armée, mais vn chaos & vne confusion plus facile à desfaire que ie ne le vous sçaurois dire.

Dans la seconde lettre du 1. Octobre de la mesme année 1660. qu'il luy a enuoyée par Bassora & par Alep; il luy repete les mesmes choses, à toutes fins, pour suppleer au defaut de la premiere qu'il luy auoit escrite par la voye d'Angleterre, si elle ne luy auoit pas esté renduë, & y adiouste seulement ce qui s'estoit passé depuis. A sçauoir *que durant les mal-heurs de Dara-Chakour, sa mort & la prison de ses Fils dans la Forteresse de Goualcor, où Moradbakche auoit aussi esté conduit; Sultan Sugas s'estoit defendu comme il auoit pû dans le Royaume de Bengale, où il s'estoit donné plusieurs Combats; iusques à ce que Oranzebe desfait de ses autres Freres, auoit enuoyé de grands renforts à ses Armées, & auoit entierement desfait celuy-cy.* Il continuë ainsi: *Il est maintenant auec trois ou quatre Vaisseaux sur le bord de la mer; l'on ne sçait quel party il prendra, s'il s'enfuyra en Perse, ou s'il ne se iettera point auec le Roy de Golconda, à qui la puissance d'Oranzebe donne de grandes apprehensions. La grande épine qui tient à present Oranzebe, c'est Solimanchakour qui est dans les montagnes inaccessibles de Serenagar. Le Ragia ne l'ayant point voulu liurer iusqu'icy, quelque promesse & menace que luy fasse Oranzebe: On dit qu'il y ira cette année; mais il n'y a gueres d'apparence qu'il reüssisse par la force, à cause de la difficulté des Montagnes, & qu'on a couppé les auenuës de tous costez. Il s'est réueillé vn petit Raya nommé Karne, qui fait grand bruit: ce n'est pas vn Raya fort puis-*

sant; & cependant on void qu'il a vne fort bonne Armée, cela fait soupçonner qu'il y en quelqu'autre plus puissant, qui soit main l'assiste; on soupçonne Ranna ou Yasumsingua; de sorte qu'Oranzebe a esté obligé d'y enuoyer ces iours passez vne Armée. D'autre coste on a nouuelle que le Gouuerneur de Kaboul vers Kandahar ne veut point receuoir les ordres d'Oranzebe, Nous auons encore nouuelles que du costé de Decan, vn tres-puissant Raya nommé Sauuagi, est là auec vne Armée considerable, & qu'il pretend entrer dans le Decan; de sorte que tout n'est pas encore finy. Cependant, Oranzebe tient en prison son propre fils aisné Sultan Mahmone, dans la crainte qu'il a qu'il ne se reuolte contre luy, & qu'il ne se iette auec le Roy de Golconda son beau pere, qui luy a promis le Royaume de Golconda apres sa mort, n'ayant point d'enfans masles. La famine sera grande cette année, à cause qu'il a fait vn terrible Este, & qu'il n'a pas assez plû. Dieu nous garde de la peste.

Outre ce que ie viens de dire, & qui peut seruir d'éclaircissement à ces Memoires, ie dois encore adiouster ce que i'ay trouué dans les écrits d'vn Anglois domestique de Rhoë, il dit que le Mogol paye vn million de Cheuaux, & qu'il donne par an pour chaque cheual dix-huit Iacobus; ainsi l'estat des pensions que donne ce Prince seroit de plus de deux cens millions de liures. Qu'il n'y a point de Courtisans qui fassent leur Cour auec plus de sumission; qu'ils se raſent tous les iours lors qu'ils sont à la Cour; mais qu'ils laissent croistre leur barbe lors qu'ils sont employez dans les Prouinces, pour tesmoigner par là le desplaisir qu'ils ont d'estre éloignez de leur Prince, & qu'ils ne la coupent point qu'apres leur retour.

Thomas Rhoë se trompe, auec les autres Autheurs qui ont escrit de ce Païs, lors qu'il explique le nom de Nouroux, comme s'il signifioit neuf iours; la Feste du Nouroux tire son origine du Persan, & merite qu'on l'explique, à cause qu'elle nous donne connoissance d'vne opaque dont pas vn de ces Chronologistes ne sçache, n'a parlé. Les Persans ont long-temps compté leurs années par le temps du regne de leurs Roys ils ont conserué cette coustume iusques au temps d'Isdescherid, il commença à regner en Perse la onziéme année de la fuitte de Mahomet, & les Arabes s'estans rendus maistres de la Perse, ils y introduisirent leur Hegire pour Epoque, on l'a suiuie l'espace de quatre cens soixante-quatre ans iusques au temps de Sheial-Eddin: il commença son regne l'an de l'Egire 475. le 8. iour du mois de Rumankan, auquel iour à l'heure de Midy precisément, le Soleil entra selon la supposition de ce peuple, dans le signe du Belier: Comme il receuoit les complimens des principaux du Païs, & que l'on vint à parler de l'Hegire & des autres Epoques, vn Astronome nommé Omenchiamus, qui estoit de cette conuersation, proposa de faire de ce iour la leur Hegire & le premier iour de leur année, & de satisfaire en cela à la veneration de ces peuples auoient pour le premier iour du regne de leur Prince, & à la Nature mesme, selon laquelle en effet il semble que les années deuroient commencer de ce poinct. Ainsi le mot Nouroux signifie nouueau iour ou nouuelle année. Durant le regne de ce Prince on celebroit tous les ans cette Feste auec de nouuelles solemnitez. Ses successeurs ont continué de mesme, & c'est par cette raison que le Poëte Sady dans son Gulistan, d'où i'ay tiré cette erudition, appelle ces années, les années Sehalienes; car ce Ferardin se nommoit aussi Sehaal. C'est la veritable origine de la Feste du Nouroux que les Mogols tiennent des Persans.

La racine que Rhoë nomme Ningin est appellée par les Chinois Giseng, & comme elle n'est point marquée das nos Liures des Plantes ie raporteray icy l'endroit de l'histoire naturelle où elle est décrite. Les Sauuages du Cap l'appellent Canna; elle ne fait que commencer à pousser sa fueille vers le vingtiéme de May, & le temps le plus propre pour la ramasser est les mois de Decembre, Ianuier & Feurier: ce que i'ay tiré d'autres Relations Angloises, l'on m'a dit qu'elle commençoit à estre connuë en Hollande. Martinius dans son Atlas de la Chine la décrit de cette sorte:

Ceux du Iapon l'appellent Nisi; les Chinois la nomment Ginseng, à cause qu'elle a la forme d'vn homme qui estire les iambes (car ils appellent vn homme Gin) vous croiriez que c'est nostre Mandragore, si ce n'est qu'elle est plus petite, toutefois ie ne doute point que ce n'en soit vne espece, car elle en a la figure & la vertu; ie n'en ay iusques icy encore pû voir des fueilles, la racine deuient jaune lors qu'elle est seiche, elle n'a presque point de fibres ny de filamens, par lesquels elle puisse tirer sa nourriture; elle est toute parsemée de petites veines noir-astres, comme si on les y auoit tirées subtilement auec de l'encre; lors qu'on la masche elle est desagreable, à cause de sa douceur meslée d'vn peu d'amertume; elle augmente beaucoup les esprits vitaux, combien que sa dose ne soit qu'à peine que de deux scrupules; si on en prend vn peu dauantage, elle redonne les forces aux debiles, & excite vne chaleur agreable dans le corps; on s'en sert quand elle est passée par le bain Marie, car elle rend vne odeur suaue comme les senteurs aromatiques; ceux qui sont d'vne constitution plus robuste & plus chaude, sont en danger de leur vie s'ils en vsent, à cause de la grande efferuence qu'elle excite dans les esprits, mais elle fait miracle pour les debiles & trauaillez, & pour ceux qu'vne longue maladie ou quelqu'autre acci-

dent à épuiſé de forces ; elle reſtitué tellement les eſprits vitaux aux mourans, en ſorte qu'ils ont ſouuent aſſez de temps pour ſe ſeruir d'autres remedes & recouurer leur ſanté. Les Chinois en diſent merueille ; pour vne liure de cette racine, on en donne trois d'argent.

La deſcription de cette plante eſt ſi imparfaite dans Martinius, que i'ay creu en deuoir mettre icy la veritable figure, tirée de l'Hiſtoire des choſes naturelles non décrites, qu'on mettra dãs la ſuite de ce Recueil, ou ſi elle a quelque reſſẽblance à la Mãdragore par ſa racine, ſes fueilles ſont bien voir qu'il la faut mettre ſous vn autre genre.

Les terres où eſt la Baye de Saldaigne ne ſont point vne Iſle comme le croid Rhoë, car les Hollandois qui y ont maintenant vne habitation, ont trouué que le Riodolce ne s'auançoit pas fort auant dans les terres.

Il y a peu d'apparence qu'il n'y ait point eu d'interruption dans la Deſcendance de ce Prince Ranna, qu'il dit eſtre venu en ligne directe de Porus qui fut vaincu par Alexandre.

La charge de Kutvual a plus de rapport à celle du grãd Preuoſt qu'à celle du Lieutenant Ciuil, comme l'a expliqué le Traducteur.

Pour ce qui eſt de la valeur de la monnoye du Païs, & principalement des Rupias, Monſieur Tauernier dit qu'elles ne vallent que 28. ſols de noſtre monnoye, & cependant dans quelques endroits de ce Diſcours le Traducteur les fait valoir enuiron vn eſcu cinq ſols.

Les Coſſes, Courſes, ou Cos (car ces trois mots ſignifient vne meſme choſe) ſont plus grands en des Prouinces & plus petites en des autres ; les plus grandes ſont vne de nos lieuës de France, & les moindres vne demie.

Le Liure que le Pere Hieronymo Xauier Ieſuite Nauarrois eſcriuit de la verité de la Religion Chreſtienne, & dont parle Rhoë, auoit pour titre, Le Miroir qui repreſente la verité : Alabedin Perſan y a fait de nos iours vne Reſponſe en ſa Langue, & a ramaſſé tout ce que les Mahometans diſent contre noſtre Religion : Le Pere Guadagnoli depuis peu a reſpondu au Perſan, & ſa Reſponſe a eſté imprimée en Arabe à Rome, par ordre de la Congregation de Propaganda : Son Liure commence par quantité d'imprecations contre Mahomet. Des perſonnes informées des manieres du Leuant, luy dirent que c'eſtoit rendre ſon liure inutile aux Orientaux que de mettre dés le commencement ces imprecations, qui empeſcheroient que ceux pour qui il auoit principalement eſté fait ne le leuſſent : le Pere en fit vne ſeconde impreſſion pour corriger cette faute que l'on auoit trouuée dans la premiere ; mais cette fois-là il parla ſi bien de Mahomet, que ſes Superieurs y trouuerent à redire, & on luy en fit meſmes vne ſeuere correction, dont il ſe plaignoit à ſes amis lors qu'ils luy parloient de ſon Ouurage.

Les Firmans dont Rhoë parle ſi ſouuent dans ſes Memoires, ſont lettres Patentes du Prince appellées de la ſorte, à cauſe que leur ſtyle ordinaire eſt de commencer par la parole de Ferman, & Rhoe a eſté le premier qui ait eſtably dans l'Indoſtan ces Firmans & les conditions du commerce entre ces peuples, & les Agens & Facteurs de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales. Au retour de cét employ il fut enuoyé Ambaſſadeur à Conſtantinople, d'où il a eſcrit pluſieurs dépeſches que i'eſpere mettre vn iour dans la ſuite de ce Recueil.

E,

ales.

Saldaigne.

Tous les autres voyageurs l'appellent la Baye de Saldaigne.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

MEMOIRES DE THOMAS RHOE,

AMBASSADEVR DV ROY D'ANGLETERRE AVPRES DV MOGOL,

Pour les affaires de la Compagnie Angloise des Indes Orientales.

§. I.

Sa Nauigation jusques à Surat.

NOstre embarquement se fit à Graueſende, & nous arriuâmes le 5. du mois de Iuin a la rade de Saldaigne, où j'éprouuay que la variation de l'Ayman, que l'on tient estre vne des plus seures methodes pour sçauoir combien on est proche de terre, n'est pas si certaine qu'on l'a croid, & qu'elle ne peut seruir que comme vn auertissement pour se tenir sur ses gardes. En effet, la variation de l'Ayman ne diminuë point proche des terres, dans la proportion qu'elle diminuë lors qu'on en est plus loin. I'en pourrois donner vne raison bien claire, mais elle est d'vne trop longue discution pour la rapporter icy. Enfin, ie ne croy point que par cette methode on puisse s'asseurer d'vne estime à 20. lieuës prés, puis que le mouuement du Vaisseau & celuy de l'aiguille, font que l'on s'y peut aisément tromper d'vn degré.

Saldaigne est vne Isle, à ce que ie croy. Sa pointe qui est vers le Midy, fait le Cap de Bonne-Esperance. Elle est separée de la terre ferme de l'Affrique, par vne Baye profonde du costé du Zudest; & de celuy de l'Est, par vne riuiere que nous auons remarquée de dessus la montagne nõmée la Table, à cause qu'elle est platte par le haut. La terre y est fertile, & couuerte d'vne herbe basse & épaisse. Le continent est coupé par des mõtagnes fort hautes, pleines de rochers couuerts de neige & impenetrables, si ce n'est qu'on y entre en remontant le Rio-dolce. Cette riuiere est fort grande, & se rend dans la mer au costé Oriental de cette Baye. Il y a dans cette Isle 5. à 600. hommes les plus barbares gens du mõde. Ils se nourrissent de charognes, de bestes mortes, & portent entortillez à l'entour de leur col, les entrailles & les intestins de ces bestes, qu'ils croyent seruir beaucoup à cõseruer leur santé. Ils ont le poil frisé comme les Negres. Ils se le frottent de l'ordure de ces bestes, dont la peau leur sert d'habits. Ils en couurent leurs épaules, & mettent

Saldaigne.

Tous les autres voyageurs l'appellent la Baye de Saldaigne.

le poil en dedans ou en dehors, selon qu'il fait chaud ou froid. Leurs maisons sont couuertes d'vne espece de natte, & ont la forme d'vn four. Ils les tournent à mesure que le vent change, car l'endroit par où ils entrent ne se ferme point. On ne se plaint plus tant de leurs voleries depuis que nous traitons auec eux. Ils sont sans Religion, & n'ont aucune connoissance de Dieu. L'air de ces quartiers-là est fort sain & fort subtil; les eaux sont aussi fort bonnes, & passent aisément. Cette Isle abonde en Taureaux, en Vaches, en Singes, en Faisans, en Perdrix, en Oyes sauuages, en Canards, & en grand nombre d'autres Oyseaux. Dans l'Isle de Pynguin, l'on en void vne sorte qu'on y appelle des Pynguins. Ils marchent droits sur leurs pieds, ont des ailerons sans plumes qui leurs pendent comme des manches, barrées ou rayées de blanc, ne volent point, & se cantonnent en vn des coins de cette Isle, sans se méler auec les autres oyseaux.

C'est vn estrange Oyseau, ou pour mieux dire vn Monstre, qui tient de l'homme, en ce qu'il est droit sur ses pieds, de l'oyseau & du poisson. Mais il tient plus de l'oyseau que de tout autre animal, pouuant seruir d'exemple contre la definition de l'homme, que quelques-vns ont definy vn animal à deux pieds, qui n'a point de plumes. On ne fait point de trafic en ce Pays-là, que de bœufs & de moutons, qu'on ne doit prendre que dans la saison où ils sont fort gras, c'est à dire, au temps que le Soleil s'est retiré d'eux, pour retourner du costé du Nord. Il y a de certaines racines qu'ils appellent Maugin, nos Marchands croyent qu'il y a de

L'Arras.

Ie croy fermement y auoir découuert vne roche, qui tient du vif argent & du vermillon, parce que les pierres de cette roche sont par tout marquetées d'vn rouge fort pur, & aussi vif qu'aucune peinture rouge que nous ayons, mais qui s'efface quand il est mis sur du papier. Cette matiere est pareillement fort pesante, & elle brille en quelques endroits comme vne Marcassite; ce qui se rapporte fort à la description qu'Acosta nous a laissé de la nature de cette sorte de mine. La table ou la roche ainsi nõmée, est de la hauteur de onze mil huit cens cinquante-trois pieds. Il y a beaucoup de Balleines & de Loups marins dans cette Baye. Les Hollandois y sont venus souuent pour en faire la pesche dans l'Isle des Pynguins. Elle est à 33. degrez 45. minutes de hauteur, & a 28. degrez 30. minutes de longitude prise du meridien de Lisart. L'on doute si l'aiguille y varie vers l'Est ou vers l'Oüest : pour moy ie tiens que la variation est de 30. minutes vers l'Oüest, & qu'il y a quelque chose dans les terres qui fait varier l'aiguille, & que c'est de là que viennent les frequens changemens que l'on obserue dans la variation de l'aiguille, en allant depuis le Cabo-falso vers l'Oüest. Si iamais il se rencontre quelques Vaisseaux qui ayent assez de loisir pour découurir les terres vne centaine de lieuës plus vers le Nord, ce qui se peut faire auec facilité, ie suis certain qu'on y trouuera beaucoup de bestail & d'autres marchandises. On pourroit aussi laisser là des gens pour traiter plus auant dans le Pays, & peut-estre qu'ils découuriroient ces Peuples qui ont de l'or, & qui le portent aux Portugais du costé de Cuama. L'on pourroit traiter auec eux de la même maniere que l'on traite auec les Mores de Gago en Barbarie. Il ne faut point s'attendre que les Anglois exilez qu'on a laissez au Cap de Bonne-Esperance, fassent aucune découuerte, ny rien de semblable; mais bien qu'ils se seruiront de la premiere occasion qui se presentera pour retourner en Angleterre. Au reste, ils ne sont pas en vn lieu où ils puissent deuenir meilleurs, & ils ne profiteront pas beaucoup parmy des gens qui sont hommes que par ce qu'ils parlent.

La montagne ou roche nõmée la Table.

Le texte Anglois porte qu'elle est sous le mesme meridien que le Cap Augustin. Angazesia.

Molalia est l'vne des quatre Isles de Gomarra Angazesia, Iuanny & Majotta sont les trois autres. Ces trois dernieres sont sous vne mesme ligne, Angazesia est vn peu plus auancée vers le Nord. Molalia à douze degrez 20. min. de lat. Austr. la variation est de 16. degrez 40. minutes.

Angazesia est au Nort quart à l'Oüest de Molalia, & en est éloignée de sept lieuës. La pointe la plus auancée est sous le 11. degré 55. minutes, & la plus proche

de la ligne 11. degrés 6. minutes. C'eſt la terre & la coſte la plus éleuée que i'aye iamais veuë. Elle eſt habitée par les Mores qui trafiquent de leur beſtail & de leurs fruits en diuers endroits de la terre ferme, & aux Iſles qui leur ſont à l'Eſt. Ils changent leur beſtail & leurs fruits contre des Callicoos & autres ſortes de toiles & étoffes de cotton dont ils font leurs habits. Ce Pays eſt ſous la domination de 10. Seigneurs differens. Il eſt aſſez abondant en Vaches, Bœufs, Cabrys, en noix de Cocos, en Oranges, & en Citrons. Ils firent des feux lors que nous paſsâmes, & nous parurent auoir grande enuie de traiter auec nous de nos marchandiſes, pour en auoir les premiers, parce qu'ordinairement il faût qu'ils les aillent acheter des Habitans de Molalia, où nos Vaiſſeaux ont coûtume de ſ'arreſter. Cette Nation eſt fort décriée du coſté de la fidelité & de la bonne foy, il y a meſme quelque-temps que les gens de l'équipage du Capitaine Lancaeſtre y furent trahis; mais peut-eſtre que la communication qu'ils auront euë depuis auec ceux de noſtre Nation, les aura rendus plus traitables & de meilleure foy. Iuanny eſt ſituée à l'Eſt de Molalia & de Majotta. Les coſtes de ces deux Iſles ſont fort ſeures. Majotta.

Ces trois Iſles ne manquent d'aucune choſe neceſſaire à la vie; mais ſur tout, celle de Majotta, comme ie l'ay appris des Arabes trafiquans à Molalia, & des Hollandois qui s'y arreſtent quelquefois.

L'Iſle Iuanny ne cede de gueres aux trois autres, pour la fertilité de ſon terroir. Ses Habitans ſont gouuernez par vne vieille Sultane qu'ils reconnoiſſent pour leur Souueraine. Iuany, d'autres l'appellent Iean de Caſtro.

Molalia eſt maintenant diuiſée ſous la domination des enfans d'vn Sultan. Ses trois enfans, deux garçons & vne fille, gouuernent chacun dans vn canton de cette Iſle. Le Sultan de qui dépend le canton où nous eſtions à l'Anchre, tient ſes Sujets dans vne ſi grande ſeruitude, qu'ils n'oſerent pas nous rien vendre ſans ſa permiſſion. Le Capitaine Keyling enuoya pour cette raiſon quelques-vns de nos gens dans la Ville, pour demander qu'il luy fuſt permis de negocier auec eux. Le Gouuerneur nous permit de mettre à terre quarante de nos hommes, auec le Capitaine Nevvport. Ce Gouuerneur nous reçeut, eſtant aſſis ſur vne natte de paille, accompagné d'enuiron 50. hommes. Son habit eſtoit d'vne toile rouge & bleuë, qui le couuroit juſqu'aux genoux, les jambes & les pieds nuds, la teſte couuerte d'vn turban. Il auoit des truchemés qui parloient Arabe, & vn peu Portugais. Le Capitaine Nevvport le regala d'vne petite piece d'Artillerie, & d'vne épée. Le Gouuerneur de ſon coſté luy fit preſent de quatre Taureaux, & luy donna la permiſſion d'acheter & de vendre, la faiſant publier aux Habitans de ce lieu. Il promit meſme d'y faire conduire ſon propre beſtail, adjoûtant qu'il ne vouloit point preſcrire aux acheteurs ny aux vendeurs, le prix de leurs marchandiſes; mais que c'eſtoit vne choſe qu'il laiſſoit à la diſcretion des vns & des autres. Il enuoya querir des noix de Cocos, pour en faire preſent à la compagnie, pendant que de ſon coſté il ſ'amuſoit à mâcher d'vne certaine compoſition faite d'écailles d'huyſtres brûlées, & d'vne noix qu'ils appellent Areca, aſſez ſemblable à noſtre Glan. Cette compoſition pique ſur la langue, elle arreſte les deſfluxions, rafraichit le cerueau, & raffermit les genciues. Elle feroit tourner la teſte à ceux qui n'y ſeroient point accouſtumez; elle fait cracher, & à la longue elle teint en rouge les dents de ceux qui en vſent; ce que les plus propres d'entre eux tiennent pour vn grãd ornemẽt. Tout le mõde de ce païs ſe ſert de cette drogue à toutes les heures du jour, & ne connoiſt point d'autre remede que celuy-là. Molalia. Pour habit il auoit vne toile rouge & bleuë.

De chez le Gouuerneur on cõduiſit nos gens en la mâiſõ d'vn maiſtre Charpentier. Cette maiſon eſtoit baſtie de pierre & de mortier. Les murailles eſtoient enduites de chaux, le toict fort bas, couuert de bardeau, & pardeſſus de fueilles. La maiſon eſtoit au milieu d'vne autre, enceinte faite de roſeaux: Leurs jardins ſont fermez de meſme. Ils y ont du Tabac & des Platanes ou figuiers d'Adam. Pour nous ſeruir à diſner on mit vne planche ſur des Treteaux, & on la cou-

urit d'vne natte fort propre. Les bancs estoient couuerts de mesme. L'on apporta d'abord de l'eau pour lauer les mains dans vne coquille de Cocos, vn plat de bois seruoit de bassin, & pour s'essuyer on presenta de la pleure ou de l'escorce de ces mesmes arbres de Cocos. On leur seruit apres du Rys boüilly, du fruict de Platane rosti qui fut seruy sur vn plat de rys, des poules & de la chair de Cheureau. Leur pain estoit fait de farine de noix de Cocos cuite au four auec vn peu de miel. Le vin de Palmites & le suc du Cocos est leur boisson. I'enuoyay vn de ceux de ma compagnie, & auec luy mon Chappellain vers le Sultan. Il fait sa residence plus auant dans le païs à trois lieuës de Bambone, où ils le rencontrerent. Il les receut auec grande ciuilité, & les retint à sa table, qui fut seruie presque de la mesme maniere que celle du Charpentier. Ils le nomment Sultan Amar-adel, il se dit parent de Mahomet. Ses habits ne differoient gueres de ceux du Gouuerneur, excepté que l'estoffe en estoit plus fine; mais sa maniere & ses façons de faire n'estoient pas accompagnées de tant de bien-seance & de grauité. Il nous fut fort facile de l'enyurer de nostre vin. L'autre Sultan son frere vint auec trois esclaues pour traiter au lieu où estoit nostre vaisseau, ie le vis à loisir: Il auoit apporté vn certificat du Capitaine Sayers, comme il auoit bien traitté les Anglois dans l'estenduë de son ressort. Il est Xerif & Sultan tout ensemble. Il vint à nous auec assez de grauité, & s'offrit de traitter pour du vif argent. Nous luy demandâmes la quantité qu'il en auoit. Il fit response qu'il en auoit pour quatre ou cinq pieces de huict; & en fin ce Sultan & Xerif en vint iusques à nous demander vne paire de souliers.

Ce peuple est Mahumetan, obseruant exactement les anciennes Loix de leur Prophete; & parce que les iours de leur Randam ou Quaresme approchoit, ils faisoient vn grand crime de boire du vin. Ils ne laissent point voir leurs femmes ny leurs Mosquées: ce qui nous parut assez à l'allarme qu'en prit vn de leurs Prêtres. Comme il eut apperceu vn de nos gens qui s'approchoit d'vn vilage, il fit aussi-tost renfermer toutes les femmes, & cria que si nous approchions de la Mosquée ils feroient tirer sur nous. Le Xerif appaisa l'emportement du Prestre, & nous permit ce que l'autre nous deffendoit auec tant de bruit. Il y en a beaucoup parmy eux qui sçauent parler & escrire l'Arabe, quelques-vns aussi ont appris le Portugais à Mosambique, où ils trafiquent auec leurs longues ou Barques de trente ou quarante tonneaux.

Nostre flotte prit là des rafraichissemens; & y fit prouision de bestail choisissant les bestes les plus jeunes; dõt la chair est excellente. Nos gens y trouuerent aussi des moutons d'Arabie, des poules, des noix de cocos, des oranges & des citrons en grande abondance. Les habitans leur donnoient ces rafraichissemens en eschange de toiles, d'épées, de pieces de huict, & leurs fruicts, pour des coûteaux, pour des grains de verre, & semblables merceries.

Fautes des Cartes marines.

Vn Vaisseau Marchand de Madagascar chargé d'Esclaues, se trouua à l'Anchre en ce mesme endroit. Le Pilote parloit Portugais, & me dit que du costé de l'Isle de S. Laurens, il y auoit quantité d'Ambre gris & de noix de Cocos. Il auoit vne connoissance particuliere de ces costes; il me fit voir vne Carte marine en parchemin fort bien grauée; quand il eut vû la mienne, il y trouua à redire en plusieurs choses, que ie corrigeay sur son rapport, & particulierement la distance qu'il y a de Soccatora à la coste de la terre ferme, & certaines autres Isles que ma Carte mettoit au Zud de Molalia, m'asseurant qu'elles ne s'y trouuoient point. Il me disoit que son Pays estoit situé depuis le 5. degré 50. minutes, jusqu'au 4. degré: Que le Port du Pays est sous 2. degrez 10. min. de latit. Sept. & est gouuerné par vn Roy. Il m'asseura qu'il y auoit dans ce Port assez d'yuoire, de tinta-roxa, & d'ambre gris, pour la charge d'vn Nauire. Ie ne sçay ce qui l'empescha de me reuenir voir, & de m'apporter, comme il m'auoit promis, vn échantillon de cette tinta-roxa, ou ancre rouge, auec vn dessein de l'entrée de ce Port; car

j'auois tâché à l'obliger de reuenir par de grandes promeſſes. Que les Ports qui ſont le long de cette coſte au Zud de Magadoxa juſqu'à Moſambique, ſont tenus par des Seigneurs particuliers, Mahometans de Religion. Ce Pilote me vouloit faire croire que nous y pourrions trouuer de l'or en ſable mélé de terre, & de l'argent, dont les Habitans ne faiſoient aucune eſtime. Que les toicts des maiſons de Magadoxa eſtoient dorez. Pour ce qui eſt des Places qui ſont plus auant dans le Pays, il me fit bien voir qu'il n'en auoit pas beaucoup de connoiſſance; il m'en nomma ſeulement quelques-vnes qui eſtoient entre Magadoxa & les terres du Preſtre Iean, comme Odela, Mahela, Rohamy, & Gala; que Odela & Gala ſont habitées par des Caffres ou Infideles. Ie ne ſçay s'il entend par là les Payens ou les Chreſtiens, puis qu'ils comprennent auſſi bien les Payens que les Chreſtiens & Abyſſins ſous ce nom. Au regard du Preſte Iean, il ne m'en ſçeut dire autre choſe, ſinon que c'eſtoit vn grand Prince & vn Caphar. Mais pour ce qui eſt des contrées de Magadoxa juſqu'à Cambaya, il en eſtoit fort bien informé. Son frere qui eſtoit venu en ſa compagnie, l'eſtoit trouué au combat des Portugais contre vn de nos Vaiſſeaux nommé l'Eſperance. Il diſoit que les Portugais y auoient eſté battus, & que trois de leurs Vaiſſeaux ayans eſté brûlez, les autres auoient pris la fuïte. Il nous aſſeura que le Roy de Dabul, animé par cét auantage, auoit armé puiſſamment, & qu'il auoit pris ſur les Portugais les Ports de Chaul, de Damon, & autres Places maritimes. Que pour lors il marchoit du coſté de Goa, qui manquoit de viures. I'eſperois bien en apprendre dauantage de luy, mais on l'empécha ſous main d'auoir auec moi vne plus longue communication. Le temps que l'on mettroit à reconnoiſtre ce Pays-là, ne ſeroit peut-eſtre pas mal employé; mais ie doute de la diſpoſition des Peuples qui l'habitent, à l'égard de ceux de noſtre Nation. Magadoxa.

Le 22. d'Aouſt, les vents furent ſi grands ſous les coſtes de Abad-elcora, & le fonds où nous eſtions eſtoit ſi plein de roches, que ie dois auertir ceux de noſtre Nation, que lors qu'ils ſe trouueront ſous cette coſte, ils ſe gardent bien de moüiller les Anchres en cét endroit; car ils les perdroient de nuit, & décendroient ſi bas qu'ils ne pourroient plus regagner l'Iſle: mais ſi le mauuais temps les obligeoit de jetter l'Anchre, ils doiuent choiſir vn lieu qui ſoit à couuert des vents qui viennent des monragnes. Nous y moüillâmes l'Anchre au ſecond quartier de la Lune; elle ſe leuoit alors ſur l'horiſon, à heures, & ſe couchoit à minuit. Ces grands vents ſouffient auſſi long-temps qu'elle eſt ſous l'horiſon, & ceſſent auſſi-toſt qu'elle commence à paroiſtre deſſus; tellement qu'il faut auoüer que la Lune eſt la maiſtreſſe du temps en ce Pays-là, & qu'il faut obſeruer ſoigneuſement ſon cours & tous ſes changemens. Les vents dépendent de la Lune.

Le 23. nous mimes à la voile, & fûmes moüiller l'Anchre à la rade de Tamara, à 10. braſſes d'eau, nous eſtions à vne lieuë de la Ville; en ſorte que la pointe la plus baſſe, & l'éminence des montagnes qui ſont vers l'Eſt, ſe trouuoit ſur vne meſme ligne auec noſtre Vaiſſeau. Le Sultan qui y fait ſa reſidence, nous fit entendre que les vents qui viennent des montagnes eſtoient ſi furieux, que nous aurions de la peine à y demeurer, & que nous ferions mieux d'aller juſqu'à Bayadelicia, deux lieuës plus vers l'Eſt, où il nous viendroit trouuer. Le Port en eſt fort commode, & merite le nom d'agreable, à cauſe des collines dont il eſt entouré, & qui le mettent à couuert des grands vents: la latitude de ce lieu eſt de 13. degrez 5. minutes, & la variation 18. degrez 2. minutes. Le fond eſt de ſable blanc, mais plein de roches: c'eſt pourquoy il faut bien prendre garde aux cables: car ſi elles les touchent, elles les coupent.

Soccotora eſt vne autre Iſle à l'emboucheure de la Mer-rouge; c'eſt la Dioſcuria ou Dioſcorida des anciens. Elle eſt ſous la hauteur de 12. degrez 55. minutes. Vn Sultan appellé Abar-ben-ſeid y commande, il eſt fils de Seid-ben-ſeid, Roy de Fartaque dans l'Arabie heureuſe, & luy doit ſucceder, Soccotora eſtant com- Soccotora.

me l'appanage des aînez de ces Roys. Le Royaume de Fartaque a son estenduë & sa situation, depuis le 15. degré jusqu'au 18. le long de la coste d'Arabie ; & du costé du Nord, il s'estend vers les montagnes. Il est en paix auec le Grand Seigneur, à qui toute l'Arabie paye tribut, excepté ce Pays-cy, qui n'est obligé à autre chose qu'à luy enuoyer cinq mille hommes quand il les demande, à condition toutefois du costé du Grand Seigneur, de les payer & de les entretenir.

Amat-ben-seid nous dit aussi qu'il y auoit vn autre Seigneur particulier proche de Dozar, qui est sous la protection de la Porte. Ce Sultan de Soccotora fit dresser ses tantes à Baia-delicia, & vint trouuer nostre General, auec vne suite de 300. personnes ; il le receut bien, c'est vn Prince fort sage, comme il nous parut au discours qu'il nous fit, & à sa maniere de gouuerner. Il vit & s'habille comme les Arabes, & est Mahometan de Religion.

Tamara. La ville de Tamara, où ce Sultan fait sa residence, est assez bien bastie. Les maisons sont crépies de chaux ; tellement qu'en les voyant du Port auec les terrasses de leurs toicts, elles font vne perspectiue assez agreable : mais les dedans ne répondent pas à cette apparence exterieure. Le Sieur Boughton emprunta vn cheual de l'Escurie du Roy, & eust permission d'aller faire le tour de son Palais.

Maison du Sultan de Soccotora. Le Roy enuoya vn Sheck pour l'accompagner ; mais Boughton fut bien surpris de trouuer ce bastiment si different de ce qu'il auoit crû. Il n'estoit pas neantmoins si mauuais, qu'vn petit Gentil-hõme d'Angleterre ne s'en pût bien passer. Il entra dans la Mosquée, & il y trouua vn Xerif occuppé aux Ceremonies de sa Religion. Cõme Boughton eût tiré sa monstre de sa poche pour voir quelle heure il estoit, le Xerif s'en vint promptement à luy ; & considerant cette monstre, il n'en pouuoit assez admirer la beauté. On luy seruit pour son dîner trois Poulets & vn peu de Rys, & pour boisson du Cahüé : le Roy luy fit des excuses sur le traitement qu'on luy auoit fait, & luy dit que cette Place ne meritoit pas la curiosité qu'il auoit euë de la voir. Nous vîmes de loin vn Château basti en quarré sur vne mõtagne à vne lieuë de Tamara, où l'on ne voulut point nous permettre d'étrer.

Habitans de Soccotora. Il y a quatre Nations differentes dans ce Pays. Les Arabes qui n'en sont pas originaires, mais qui y sont passez auec les ancestres du Sultan qui y regne aujourd'huy, lors qu'ils en firent la conqueste : ceux-là luy baisent la main quand ils se presentent deuant luy. La seconde sorte, c'est vn Peuple traité en Esclaue, qui luy baise les pieds, & trauaille continuellement à son seruice & à preparer son Aloë. Les Bedvvyns qui sont la troisiéme sorte, sont plus anciens dans le Pays que ceux que nous venons de dire. Le Roy de Soccotoa a eu de longues guerres auec ces Bedvvyns. Ils viuent dans les montagnes où ils sont en grand nombre, & l'on les laisse maintenant en paix, à condition qu'ils ne remuëront plus, & qu'ils éleueront & feront instruire leurs enfans dans la Religion de Mahomet : ce que neantmoins ils ne font point, & n'ont aucun commerce auec les Arabes.

Bedvvins.

Chrestiens Iacobites. Ie tiens que ces gens-cy sont les anciens Chrestiens Iacobites, & ce qui arriua à Boughton me confirme dans cette croyance. Comme il alloit à Tamara, il apperceut vne de leurs anciennes Eglises ; la porte en estoit mal fermée, & Boughton auoit grande curiosité d'y entrer. Ce Sheck qui l'accompagnoit, luy dit qu'il y reuenoit des esprits. Cela augmenta la curiosité qu'il auoit d'y entrer, cõme il fit. Il y trouua vn Autel & des Images, & sur l'Autel vne Croix qu'il emporta. Le Sheck luy dit que c'estoit vn Peuple d'vne autre Religion ; & de la maniere qu'il en parloit, il faisoit bien voir qu'il ne prenoit pas plaisir qu'on luy en fit tant de questions. Ie m'imagine que ce Sheck sçauoit bien qu'ils estoient Chrestiens, & qu'il apprehendoit par cette raison que nous ne prissions le soin de les tirer de l'oppression des Arabes.

Vn Geographe Persan dit qu'il y a des Chrétiens dans cette Isle, mais il adjoûte qu'Alexandre les y auoit trãsportez.

La quatriéme sorte de ces Insulaires est vn Peuple grossier, miserable, qui n'a point de demeure arrestée, qui couche le plus souuent dans les bois, tout nuds, défigurez, portant de longs cheueux, qui viuent de racines, qui n'ont point de

communication auec les autres à qui la moindre chose fait peur, & qui meine vne vie peu differente de celle des bestes brutes. Ie tiens que ces Sauuages sont les Habitans originaires de cette Isle. La terre en est fort sterile & pleine de montagnes. On y trouue des Bœufs, des Cabrits, & des Moutons, mais en petit nombre. Pour fruits, ils ont des Dattes & des Oranges; il y a aussi vn peu de Rys & de l'Aloë pour toute marchandise. Le Roy auoit du sang de Dragon, de l'Indigo de Lahor, & de la Ciuette; mais il estimoit ces drogues bien cherement, se reseruant à luy seul ce Commerce, & le deffendant au reste de ses Sujets. Il a vne petite Galiotte ou Ionck, auec quelques Rameurs de Suratte qui le seruent à l'année. Ce Prince a connoissance du Preste-Ian, il nous dit que c'est le plus grand & le plus puissant Prince du monde, le mettant au dessus du Grand Seigneur, & du Sophy de Perse. Ils ont en grande veneration les tombeaux où leurs morts sont enterrez. Il y a beaucoup de ces tombeaux dans le Pays; mais leur plus grande deuotion est pour celuy de Serdy Hachim qui est enterré à Tamara. Il fut tué il y a prés de 100. ans par les Portugais. Il leur a apparu depuis, & les auertit, à ce que disent ceux du Pays, de tous les accidens qui leur arriuent. Ils attribuënt au mouuement qu'il fait lors qu'il marche, la force des vents, & luy rendent tout le culte dont ils se peuuent auiser Ce que j'en ay mis icy, ie l'ay appris des autres qui mirent pied à terre. Pour moy, ie croy que nos Flottes feront mieux desormais de passer de Molalia, droit au Cap de Guarda-fuy, s'y rafraichir, y attendre le Mousson, & tirer en suite vers Suratte, sans s'arrester à Soccotora. Si quelqu'vn me replique qu'elles manqueroient de rafraichissemens, ie répondray que les viures que l'on prend à Soccotora, sont fort mal conditionnez, & coustent aussi cher, prix pour prix, qu'en Angleterre, outre qu'il faut aller querir l'eau bien loin, & auec beaucoup de danger; en sorte que nos Vaisseaux y ont perdu souuent de leurs gens. Au Cap de Guarda-fuy, au contraire, toutes choses s'y trouuent en abondance & à bon marché. La rade y est fort seure, & quoy que nous n'ayons pas traité auec ces Peuples, toutesfois il y a toute sorte d'apparence qu'il seroit aisé de le faire.

Serdy Hachim.

§. II.

Son voïage du Port de Suratte à la Cour du Mogol. Sa reception, & les manieres de cette Cour.

LE 26. Septembre, ie mis pied à terre auec le General & les principaux Marchands de nostre Flotte. Le Capitaine Harris fut commandé pour me faire escorte, auec 100. Mousquetaires. L'équipage des Vaisseaux parut en bon ordre quand ie passay, & ils me salüerent de toute leur Artillerie.

Le 15. Nouembre j'arriuay à Brampour. Cette place, selon ma conjecture, est à l'E. de Suratte, & en est éloignée de 223. miles. Le Pays est pauure, & peu habité. Ses Villes & ses Villages sont basties de terre; si bien qu'on n'y trouue pas vne maison raisonnable. Le mesme iour j'arriuay à Baterpore, qui est vn village éloigné de deux miles de Brampour. C'est l'Arsenal du Mogol, j'y vis des pieces de fonte de diuers calibres, mais generalement trop courtes & trop pauures de métail. Kutevval vint au deuant de moy, accompagné d'vne grande suite, & precedé de 16. Drappeaux que l'on portoit à la teste de sa trouppe. Il me conduisit jusques à Serralia, où l'on auoit marqué mon logement. Il me quitta à l'entrée de la place; ie n'y trouuay point d'autre logement que quatre petites chambres, ou plustost quatre fours, car elles en auoient la figure, à cause de leurs voûtes basses qui touchoient quasi au plancher, comme celles des fours de nos quartiers. Cette demeure me sembla estrange; mais j'eus recours à mes tentes que ie fis dresser,

Purchas marque icy qu'il a osté de cette Relation, ce qui se passa à Suratte.

Kutevval signifie le Magistrat de la Police, ou Lieutenant Ciuil.

l'enuoyay dire à Kutevval que ie voulois partir à l'instant, & me plaignis de la maniere dont on me traitoit. Il me pria d'auoir patience iusqu'au lendemain matin. Sultan Peruies, le second fils du Roy, reside en cette Place, comme Lieutenant de son pere, auec Chan-Canna, le plus puissant des Sujets du Mogol. Il est General de ses Armées, & a tousiours auprés de luy 4000. Cheuaux. Le Prince a bien le titre & le train d'vn General, mais Chan-Canna en a toute l'authorité.

Sultan Parnace.

Le 18. j'allay voir le Prince, & luy portay vn present. Ie le fis pour plusieurs raisons: car j'estois bien aise de voir les manieres de cette Cour, & ie croyois qu'il importoit de m'asseurer de sa faueur, pour le dessein que j'auois d'y establir vne Factorie. I'auois trouué par experience, que nos lames d'épées se vendroient fort bien dans son Armée. Kutevval me mena à l'Audiance, ie trouuay cent Cauaiiers qui attendoient le Prince pour luy faire la reuerence, & qui faisoient haye des deux costez de l'entrée de son Palais. Le Prince estoit dans la seconde Cour sous vn Daix, & vn tapis deuant luy, dans vn équipage de grand Seigneur, mais d'vn grand Seigneur Barbare. Comme ie m'auançois vers luy à trauers du peuple qui faisoit haye des deux costez, l'vn de ses Officiers vint au deuant de moy, & me dit qu'il falloit que ie baissasse la teste jusques à terre. Ie luy répondis que ma condition me dispensoit de cette maniere seruile, de saluer son Maistre. Ainsi ie m'auançay jusques à la balluſtrade, & au pied d'vne estrade de trois degrez. Ie m'arestay là pour luy faire la reuerẽce. Il me fit vne inclination de corps. L'entray en suite dãs la balluſtrade, où ie trouuay tous les principaux Seigneurs de la Ville, dans vne posture & dans vne soûmission d'esclaues. Le Daix qui couuroit cette place estoit fort riche, & le bas estoit cõuuert de beaux tapis. Quand ie fus entré, ie ne sçauois où ie deuois prendre place: mais dans ce doute, ie me presentay droit deuant luy: Son Secretaire estoit sur les degrez d'vne seconde estrade, sur laquelle ce Prince estoit assis comme vn Roy de theâtre. Ie luy exposay que le Roy d'Angleterre m'ayant enuoyé pour Ambassadeur auprés du grand Mogol son pere: & passant par vn lieu où il estoit, j'auois crû estre obligé de luy faire la reuerence. Il me répondit que j'estois le tres-bien venu, & me fit plusieurs questions sur le sujet du Roy mon Maistre; ausquelles ie répondis selon que ie jugeay à propos. Mais me trouuant de cette maniere placé au bas, ie luy demanday permission de monter les degrez, & de le pouuoir entretenir de plus prés. Il me répondit, que si le Roy de Perse & le grand Turc estoient là, ils n'y seroient pas admis. Ie repliquai, que ie meritois en cela quelque excuse, puis que ie ne doutois point qu'en semblables rencontres il n'euſt esté au deuant d'eux jusques à la porte, & qu'enfin ie ne pretendois point d'autres traitemens que ceux qu'il fait aux Ambassadeurs des Princes qu'il m'auoit nommés, puis que ie ne deuois leur ceder en quoy que ce fût. Il m'asseura que j'estois traité comme eux, & que ie le serois en toute sorte de rencontre. Ie demanday en suite vne chaise. On me répondit, que iamais personne ne s'estoit assis en ce lieu; & l'on m'offrit comme par vne grace particuliere, la liberté de m'appuyer contre vne colomne couuerte de placques d'argent, qui soûtenoit son Daix. Ie luy demanday la permission d'établir vn magazin dans sa Ville, & d'y tenir des facteurs. Il me l'accorda, & donna ordre sur le champ au Buxy, de dresser les Patentes pour faire receuoir mes gens, & pour y pouuoir établir leur residence. Ie le priay aussi de donner ordre qu'on fist trouuer des voitures pour les presens que j'allois porter à son pere. Il en donna la charge à Kutevval, receut de bonne maniere les presens que ie luy fis; & apres quelques questions, me dit que pour me satisfaire, il me receuroit en vn autre lieu, où ie pourrois estre plus proche de luy; ce qu'il ne me pouuoit pas accorder alors. Entre mes presens, il y auoit vne caisse pleine de bouteilles de vin; & j'appris apres auoir attendu quelque-temps, qu'il ne me pouuoit tenir sa parole; parce qu'il s'estoit enyuré de mon vin. En effet, vn de ses Officiers me vint faire excuse de sa part, & me prier de remettre

ma

ma visite à vne autre fois. La nuit de ce jour-là, la fiéure me reprit.

Le 6. Decembre, nous passâmes la nuit dans vn bois qui n'estoit pas fort éloigné du fameux Chasteau de Mandoa. Il est situé sur vne montagne escarpée, & toute closse de murailles, qui ont bien sept lieuës de circuit. Ce Chasteau est beau, & d'vne grandeur estonnante.

Le 22. Edoüard Terry vint au deuant de moy accompagné de Thomas Coriat, qui auoit fait le voïage d'Angleterre aux Indes, toûjours à pied. A cinq cosses de là, nous trouuâmes sur vne montagne la ville de Chitor, dont la grandeur paroist encore dans les ruïnes dans lesquelles elle a esté enseuelie. On y void les restes de quantité de Temples bastis superbement de pierre de taille, plusieurs belles tours, quantité de colomnes, vn grand nombre de maisons, dont il n'y en a pas vne d'habitée. Il n'y a qu'vn endroit par où l'on y puisse monter, encore est-ce par vn precipice. On passe en montant quatre portes, auant qu'on arriue à celle de la Ville, qui est magnifique. Le sommet de la montagne à huit cosses de circuit; & du costé du Zudoüest, il y a vn vieux Chasteau qui est assez bon; ie logeay dans vn petit Village qui est au pied de la montagne. Cette Ville est dans les Estats du Prince Ranna, qui est nouuellement soûmis au Mogol; ou plustost qui a receu de l'argent pour se dire son tributaire. Eckbarsha pere du Mogol d'aujourd'huy, a fait cette conqueste. Ville de Chitor.

Ranna vient en ligne directe de Porus ce fameux Indien, qui fut vaincu par Alexandre. Pour moy, ie crois que la Ville de Chitor a esté autrefois la residence de Porus, quoy que Delly, qui est bien plus auancée vers le Nord, ait esté la Capitale de ses Estats. Delly n'est maintenant fameuse que par ses ruïnes. Proche de la Ville, il y a vne colõne qui fut mise par Alexandre, auec vne longue inscription. Le Mogol d'aujourd'huy & ses ancestres, qui descendent de Temurlam ont ruïné toutes les Villes anciennes, & ont deffendu de les rebastir. Ie ne sçay par quelle raison, si ce n'est qu'ils ayent voulu abolir la memoire de tout ce qu'il y a eu de plus grand & de plus ancien que la puissance de leur Maison. Ranna Prince de la race de Porus.

Le 23. j'arriuay à Asmere, à 209. cosses de Brampour, qui font 418. miles d'Angleterre. Les cosses sont plus longues en ces quartiers-là que vers la coste.

Le 10. Ianuier, j'arriuay à la Cour à 4. heures apres midy. Ie fus au Durbal, qui est le lieu où le Mogol donne Audience aux Estrangers & à ses Sujets. Il y donne aussi les ordres pour le gouuernement de ses Estats. Deuant que de vous décrire ma reception, ie diray quelque chose des façons de faire de cette Cour. Il n'y a que les Eunuques qui entrent dans les Apartemens du Roy. Ses femmes y font la garde armées de toutes sortes d'armes. Tous les matins le Mogol se presente à vne fenestre tournée vers l'Orient, appellée le Iarneo. Elle a veuë sur vne grande place qui est deuant la porte de son Palais, où tout le peuple se rend pour le voir. Sur le midy il y retourne, & y demeure quelque-temps pour voir les combats des Elephans & des bestes sauuages. Les personnes de condition de sa Cour sont au dessous de luy sur vn échaffaut. Au sortir du Iarneo, il se retire dans les appartemens des femmes. Apres midy il y retourne, & sur les huict heures. Apres soupper il descend au Gouzelcan, qui est vne grande Cour, au milieu de laquelle il y a vn trône éleué de pierre de taille, sur lequel il passied, ou bien sur vne chaise qui est à costé du throsne. Il n'y a que des personnes de grande qualité qui y soient admises, mêmes entre celles-là il n'y en a pas vne qui y ose entrer sans y estre appellée. On n'y parle point d'affaires d'Estat, & elles se traitent toutes au Durbal, ou au Iarneo, comme nous auons dit. Les resolutions les plus importantes, se prennent en public, & s'enregistrent de mesme. On peut voir ce Registre pour vn teston, si on en a la curiosité. Ainsi le menu peuple sçait autant des affaires du Prince que ceux de son Conseil, & chacun se dõne la liberté de les examiner & cõsurer selon son sentimẽt. Tous les iours se passent de la mesme ma- Cour du Mogol.

niere. Le Prince ne mâque point à se trouuer en ces lieux, s'il n'est yvre ou s'il n'est malade. Encore dans ces rencõtres, faut-il qu'il le fasse sçauoir. Ses Sujets sõt bien ses esclaues ; mais de son costé, il est obligé enuers eux, de s'assujettir à ces heures, & d'obseruer ces coustumes si precisément, que s'il auoit manqué vn iour à se faire voir, sans rendre raison de ce changement, le peuple se soûleueroit, & il n'y a rien qui le puisse excuser s'il y manque deux fois de suite. Quand la neceſsité l'y oblige, il faut qu'il fasse ouurir ses portes, & qu'il se montre à quelques-vns d'entr'eux pour satisfaire les autres. Le Ieudy, il rend ses Iugemens au Iarneo. Il entend patiemment les plaintes des moindres de ses Sujets, & prend quelquesfois trop de plaisir à voir les supplices des criminels, qui sont executez par ses Elephans. Mais pour en reuenir à ma premiere audiance, ie fus conduit au Durbal. A l'entrée de la premiere balluſtrade, deux de ses principaux esclaues vinrent au deuant de moy pour me conduire à l'audience. I'auois demandé la permiſsion de luy rendre mes reſpects & mes soûmiſsions, à la maniere de mon Pays. On me l'auoit accordé. En entrant dans la premiere balluſtrade, ie fis vne reuerence ; dans la seconde, vne autre ; & vne troiſiéme, quand ie me trouuay au dessous du lieu où estoit le Roy. Ce Durbal est vne grande Cour, où toutes sortes de gens se rendẽt. Le Roy est assis en vne petite gallerie ou loge, éleuée au dessus du rez de chauſsée de la Cour. Les Ambaſſadeurs, les premiers de son Estat, & les estrãgers de cõdition, sont admis dans l'enceinte d'vne balluſtrade qui est au dessous du lieu où il est. Le plan de cette balluſtrade est éleué vn peu plus haut que le reſte de la Cour ; & tout l'espace qu'elle enferme, est couuert par le haut de grandes pieces de velours, & le plancher de beaux tapis. Les perſonnes de cõdition mediocre sont dans la seconde balluſtrade. Le peuple n'y entre point, & est dans vne Cour plus baſſe ; mais diſposée en sorte, qu'ils peuuent tous voir le Roy. Cette maniere de seance a beaucoup de reſſemblance à vn theâtre. Les principaux de son Eſtat y sont placez comme les Acteurs d'vne Comedie sur vne Scene, & le peuple plus bas comme dans le parterre. Le Roy preuint mon Interprete qui estoit fort groſſier, & me dit ; Tu sois le bien-venu, traitant dans la suite du diſcours le Roy d'Angleterre de frere. Ie luy preſentay les Lettres du Roy mon Maiſtre, traduites en la langue que l'on parle dans les Eſtats du Mogol : ma Commiſsion qu'il examina curieuſement, & enfin, les preſens qui furent fort bien reçeus. Il me fit quelques queſtions ; & me témoignant eſtre en peine de ma ſanté, il m'offrit son Medecin, & me conſeilla de garder la maiſon jusques à ce que j'euſſe repris mes forces. Que ſi dãs ce temps-là j'auois beſoin de quelque choſe, ie pouuois librement le luy faire ſçauoir, auec aſſeurance qu'elle me ſeroit accordée. Il me licentia auec plus de demonſtrations de faueur, qu'il n'en ait iamais fait aux Ambaſſadeurs du Turc, du Perſan, ny de quelqu'autre Prince que ce ſoit. Au moins, les Chreſtiens qui eſtoient là preſens, en faiſoient ce jugement. Le 14. j'enuoyay vers le Prince Sultan Coronne ſon troiſiéme fils, ſelon le rang de la naiſſance, mais le premier dans la faueur du pere. Ie luy fis ſçauoir que ie ſouhaitois de luy rendre viſite, ne doutant point qu'il ne me dût receuoir ſelon ma qualité. Ie crûs eſtre obligé de faire demander l'Audience en ces termes, car j'auois eſté aduerty qu'il eſtoit ennemy de tous les Chreſtiens. Il me répondit que ie ſerois le bien-venu, & que ie receurois de luy les meſmes ſatisfactions que j'auois reçeuës de ſon pere. Il eſt Seigneur de Suratte, noſtre principale reſidence ; & pour cette raiſon, il importoit beaucoup d'auoir ſa bien-veillance & ſon appuy.

Audiance de Rhoë.

Le 22. ie luy rendis ma viſite ſur le midy, qui eſt le temps auquel il donne Audiance, & ſe fait voir aux gens de ſa Cour. Il eſt fier de ſon naturel, & j'apprehendois pour le traitement qu'il me deuoit faire. Ie ne ſçay quelle rencontre l'empeſcha de venir ce jour-là au Durbal ; mais ſi-toſt qu'il ſçeut mon arriuée, il enuoya vn de ſes principaux Officiers au deuant de moy. Cét Officier me conduiſit dans vn lieu où perſonne auant moy n'auoit eſté admis, & m'entretint ſur le ſujet de

mes affaires durant vne demie-heure, en attendant que le Prince fuſt viſible. Il ſuruint comme nous parlions, il me traita encore mieux qu'il ne m'auoit promis. Ie luy fis vn preſent, que j'accompagnay d'excuſes, que le Roy mon Maiſtre ne ſçauoit pas qu'il fuſt Seigneur de Suratte, mais que ie ne doutois point que ſa Majeſté ne luy en enuoyaſt vn digne de luy : que pour celuy-là, ie le priois de le receuoir comme vn reſpect que luy rendoient les Marchands, qui ſe recommandoient à ſa faueur & à ſa protection. Il le receut en bonne part ; ie luy fis en ſuite quelques plaintes du mauuais traitemẽt que ſes Officiers nous auoient fait à Suratte, & luy dis que le reſpect que j'auois pour luy m'auoit empeſché d'en faire mes plaintes au Roy ſon pere. Il me promit d'en faire vne prõpte juſtice, & d'eſtablir noſtre ſeureté dans cette place, en nous accordant toutes les conditions que nous pouuions ſouhaiter de luy, m'aſſeurant qu'il ne ſçauoit rien de ce qui ſ'eſtoit paſſé, que ce qu'il en auoit appris par le moyen d'Aſaphchan qui l'en auoit informé ; ſur tout, qu'il ne ſçauoit rien du commandement qu'on nous auoit fait de partir de la Ville : qu'il falloit que le Gouuerneur l'euſt fait de ſon chef, & qu'il luy en répondroit. Sur cela, il me congedia, & me laiſſa tout plein d'eſperance, qu'il r'eſtabliroit la reputation de nos affaires ; que ces mauuais traitemens nous auoient fait perdre à Suratte ; & cela par le moyen d'vn Firman qu'il me promettoit.

Le 24. ie fus trouuer le Roy au Durbal; Comme il me découurit de loin, il me fit ſigne de la main que ie n'auois que faire de demander audiance, & que ie pouuois ſans autre façon m'approcher de luy. Il me fit donner place au deſſus de tous ceux qui y eſtoient. I'ay touſiours crû depuis, me deuoir conſeruer la poſſeſſion de cette place. La couſtume eſt, que tous ceux qui ont affaire à luy, luy doiuent faire quelque preſent. Ceux qui ne peuuent pas en approcher, luy enuoyent leurs preſens, & les luy monſtrent, les éleuant au deſſus de leurs teſtes, quand le preſent ne vaudroit pas plus d'vn écu. Ie luy fis donc vn petit preſent, qu'il conſidera auec beaucoup de curioſité ; & apres m'auoir fait pluſieurs queſtions ſur le ſujet de ce preſent, il me demanda ; Que voulez-vous de moy ? Iuſtice, luy répondis-je, ſur l'aſſeurance du Firman que voſtre Majeſté a enuoyé en Angleterre au Roy mon Maiſtre. Il n'a pas ſeulement donné permiſſion à ſes Sujets, de faire vn ſi long & ſi dangereux voïage, & d'apporter leurs biens & leurs marchandiſes dans vos Eſtats, il m'a encore enuoyé exprés vers voſtre Majeſté, pour luy témoigner la joye qu'il a de l'amitié qui cõmence à ſ'eſtablir ſi heureuſement entre deux Nations ſi puiſſantes. Cependant ie trouue que les Anglois qui ſont à Amadabas, reçoiuent tous les iours mille mauuais traitemens en leurs perſonnes & en leurs biens. Le Gouuerneur de ce lieu leur impoſe des charges extraordinaires, leur fait des auanies, les met dans les priſons. En chaque ville de ce Gouuernement on leur fait payer de nouuelles Doüanes des marchandiſes qu'ils portent à Suratte, & cela contre toute juſtice & contre les articles du commerce arreſtez cy-deuant. Il me répondit qu'il en eſtoit faſché, qu'il y apporteroit remede, & donna ordre ſur le champ pour deux firmans fort exprés & dreſſez en la maniere que ie pouuois deſirer : L'vn ſ'adreſſa à Amadabas pour nous faire rendre l'argent que le Gouuerneur auoit tiré de Mre Kerridge, & pour luy faire ſçauoir qu'il eut à traiter noſtre Nation auec plus de douceur.

Le ſecond portoit, que l'on ne nous demandaſt d'oreſnauant aucune Gabelle ; & que ſi l'on nous en auoit fait payer aucune par le paſſé, on eût à nous rendre ce que l'on auroit exigé de nous, & nous ſatisfaire. Il adiouſta que ſi le Gouuerneur n'y apportoit promptement remede, ie luy en fiſſe de nouueau mes plaintes, & qu'il enuoyeroit exprés ſur les lieux vers le Gouuerneur pour luy en faire rendre raiſon. Ie fus congedié là deſſus : Le premier iour de Decembre, ie fus voir vne maiſon de plaiſance, que Aſaphchan auoit donnée au Roy. Elle eſt à deux miles d'Aſmere entre deux roches fort hautes, qui la couurent tellement

Maiſon de plaiſance.

du Soleil, qu'à peine y trouue-on vn endroit d'où on le puisse voir. La roche taillée en quelques endroits, sert de fondemẽt & de muraille; le reste est de pierre viue auec vn petit jardin qui a cinq fontaines & deux grands estangs, dont l'vn est de 30. marches plus éleué que l'autre. Le chemin pour aller à cette maison, est fort estroit, & vne ou deux personnes tout au plus y peuuent passer de front. Ce chemin est fort roide & ferré, c'est vne solitude tres-agreable & tres-seure. On n'y trouue point d'autre compagnie que celle des Pans sauuages, des Tourterelles, & autres oyseaux & des Singes, que l'on void de tous costez sur les pointes de ces rochers.

Feste du Nou-roux.

Le 2. de Mars dés le soir, on commença la Feste du Nou-roux. Ils ont coûtume de solemniser par cette Feste, le commencement de leurs années. La ceremonie s'en fait ordinairement à la premiere nouuelle Lune de l'année. Les Persans font le mesme iour vne semblable ceremonie. Nou-roux en leur langue signifie neuf iours, parce qu'anciennement cette Feste ne duroit pas dauantage; maintenant elle dure dix-huit iours. On auoit éleué vn thrône quatre pieds plus haut que la Cour du Durbal: l'espace d'entre ce trône & le lieu par lequel le Roy doit entrer, est vne estrade de 56. pieds de long, & de 43. de large, fermée de balluſtrades des deux costez, & couuertes de draps d'or, de soye, & de velours, joints ensemble, & qui estoient soustenus par de grosses cannes reueſtuës de mesme estoffe. Au bout de cette place, estoient les portraits du Roy d'Angleterre, de la Reyne, de Madame Elizabeth, des Comtesses de Somerset & de Salisberry, & celuy de la femme d'vn Bourgeois de Londres. Au dessous de ces portraits, estoit celuy du sieur Thomas Smith Gouuerneur de la compagnie des Indes Orientales. On auoit estẽdu sur cette estrade des tapis de Perse d'vne grande largeur. Dans cette place estoient toutes les personnes de qualité de la Cour, excepté fort peu qui estoient dans vne autre petite espace, enfermé de mesme d'vne balluſtrade, mais tout deuant le trône du Prince pour receuoir de plus prés ses commandemens. Dans cette petite place, on auoit mis en parade plusieurs curiositez de prix, & entr'autres vne maison d'argent. Du costé gauche, estoit le pauillon du Prince Sultan Cosronroë; les pilliers qui le soustenoiẽt estoient couuerts d'argent, comme aussi ceux qui estoient proche du trône du Roy. La forme de ce thrône estoit quarrée, les quatre pilliers portoient vn Daix de drap d'or; la frange ou crépine de ce Daix, estoit enfilée de perles fines, & d'espace en espace il y auoit des Grenades, des Poires, des Pommes, & autres fruits d'or massif. Le Prince estoit assis sur des cousſins couuerts de perles & de pierres precieuses. Les premiers de sa Cour auoient dressé leurs tentes le long de la Cour du Durbal. La plus grande partie de ces tentes estoient de taffetas, les autres de damas, & quelques-vnes couuertes de drap d'or, mais en petit nombre. Ils étallent toutes leurs richesses sous ces tentes. Le Roy anciennement auoit accoûtumé d'entrer dans chaque tente, & d'y prendre ce qu'il luy plaisoit. Maintenant il reçoit en sa place, les presens & les estreines que chacun des grands luy porte. Il paroist en public, & vient au Durbal à son heure ordinaire, & s'en retourne de mesme. On luy fait là toutes sortes de presens; & quoy qu'ils ne soient pas peut-estre si grands qu'on vous l'a rapporté autrefois, ils ne laissent pas d'estre beaucoup au dessus de tout ce qui se pratique ailleurs. Le Roy en recompense des presens qu'il a receu, auance ses Courtisans dans les charges qui sont vacantes, & augmente les appointemens qu'il leur donne.

Voyez le discours sur le voyage par en haut.

Le 12. j'allay à l'audiance du Roy, où ie luy fis mon present qu'il attendoit, & qu'il receut auec beaucoup de satisfaction. Il commanda qu'on me fit entrer dans sa balluſtrade, afin que ie peusse estre plus prest de luy. Mais comme on ne me permit pas de monter sur l'estrade où estoit son trône, ie n'en voyois qu'vne partie, à cause que la balluſtrade qui le fermoit par deuant estoit haute, & couuerte de tapis. Ie ne laissay pas à la fin d'en voir la partie la plus enfoncée. On ne peut

pas dire que le dedans ne fust richement paré ; mais il l'estoit de tant de diuerses pieces, & qui auoient si peu de rapport l'vne à l'autre, que ce mauuais ordre en diminuoit beaucoup l'éclat. Il sembloit qu'ils eussent pris a tâche de monstrer en ce lieu tout ce qu'ils auoient de plus riche, sans considerer si ces pieces deuoient estre mises en parade en vne semblable Feste. L'apresmidy, le fils de Ranna son nouueau vassal, se presenta deuant luy auec beaucoup de ceremonie, se mettant à genoux trois fois, & frapant la teste contre terre. Son pere l'auoit enuoyé auec vn present. On le fit entrer dans la petite balluſtrade. Le Roy en le remerciant, luy pressa la teste entre ses bras. Son present estoit vne grande caisse toute d'or ; on le mena en suite vers le Prince. On fit paroistre ce jour-là quelques Elephans, & quelques courtisannes finirent la réjouyssance de cette Feste par leurs sauts & par leurs danses.

Audiance au Guzalcan.

Le 30. sur le soir, ie fus au Guzalcan, qui est le lieu le plus propre pour parler d'affaire ; ie menay auec moy l'Italien, estât bien resolu de ne demeurer pas dauãtage dans l'incertitude où j'estois, mais d'apprendre du Roy mesme ce que ie deuois attendre, ayant esté tousiours jusques alors remis & refusé. On me fit entrer auec mon vieil Agent ou Facteur : pour mon Interprete, on ne luy permit pas d'entrer, & cela par l'addresse d'Asaphchan qui auoit peur que ie ne disse quelque chose qu'il n'auoit pas enuie d'entendre. Quand ie me presentay deuant le Roy, on me fit place vis-à-vis de luy. Il m'enuoya demander plusieurs choses sur le sujet du Roy d'Angleterre, & du present que ie luy auois fait le iour precedent. Ie répondis à quelques-vnes, mais enfin ie leur fis entendre que ie ne sçauois pas assez bien parler Portugais, pour satisfaire à sa Majesté sur ses demandes, si l'on ne faisoit entrer mon Interprete qui estoit dehors. On le fit entrer mal-gré Asaphchan, ie luy commanday de dire au Roy que ie desirois l'entretenir. Il répondit qu'il m'entendroit volontiers : le fils d'Asaphchan ne luy en laissa pas dire dauantage, & le tira par force. Cependant que ceux de sa faction s'estans mis deuant moy, m'empeschoient de me faire voir du Roy, & mon Interprete d'en approcher. Ie commanday à mon Interprete d'éleuer sa voix, & de dire au Roy, que ie luy demandois audiance. Il le fit, ie fus appellé, & ils furent obligez de me faire place. Asaphchan estoit à vn des costez de mon interprete, & moy à l'autre. Cependant que ie luy faisois entendre ce qu'il deuoit dire, Asaphchan taschoit de l'embarrasser en l'interrompant : ie luy commanday de dire qu'il y auoit deux mois que i'estois en cette Cour ; que i'auois passé l'vn de ces mois dans vne maladie fascheuse ; que l'on m'auoit fait passer l'autre en ceremonie, & que cependant on n'auoit rien executé des choses pour lesquelles le Roy mon Maistre m'auoit enuoyé ; qui estoit de conclure vne constante amitié entre les deux Nations, d'establir la seureté du commerce, & de la residence des marchands Anglois qui y viendroient trafiquer. Sa responſe fut que la chose m'auoit desia esté accordée. Ie repliquay qu'on me l'auoit accordée en effect, mais auec des conditions, ou onereuses, ou mal expliquées ; & que la chose estant de cette importance, il en falloit mieux expliquer tous les articles, & les faire executer par quelque autre voïe que celle des firmans, qui sont des ordres qui se donnent de iour à autre, & qui aussi sont executées selon les temps. Il me demanda quel present ie luy apporterois, ie luy respondis que nostre trafic ne faisoit encor' que de commencer ; qu'il estoit mal estably, mais qu'il y auoit quantité de curiositez dans nos païs que le Roy luy enuoyeroit, & que les marchands en feroient chercher de tous costez, s'il leur accordoit auec sa protection vn commerce tranquille & asseuré : Que cette protection leur estoit fort necessaire, puis qu'ils auoient esté mal traittez en plusieurs rencontres : Il me demanda de quelles sortes de curiositez i'entendois parler, si c'estoit de diamans ou de quelques autres pierres precieuses. Ie luy repliquai que ie ne croyois pas que ces sortes de curiositez qui venoiẽt d'vn païs dõt il estoit le maistre, fussẽt propres pour luy faire vn presẽt ; que ie tâcherois de trou-

uer pour ſa Majeſté les choſes qui n'auoient point encore eſté veuës dans ſes Eſtats ; comme d'excellentes peintures, de belles ſculptures, & de belles figures de fonte ou de pierre ; de belles broderies, de riches eſtoffes d'or & d'argent. Il dit que cela eſtoit bien, mais qu'il aimeroit mieux vn cheual Anglois ; Ie luy reſpondis qu'il eſtoit impoſſible de le faire venir par mer, & que par terre le Turc ne le permettroit pas ; Il me repliqua que la choſe n'eſtoit pas impoſſible par mer : Ie luy expoſay la difficulté qu'il y auoit à cauſe des tempeſtes & de la longueur de la Nauigation ; il me dit que ſi l'on en mettoit ſix dans vn vaiſſeau, il ſ'en pourroit ſauuer quelqu'vn ; & que quand meſme il ſeroit fort maigre, on trouueroit bien le moyen de l'engraiſſer. Ie continuay de luy dire que ie ne croyois pas que cela peût reüſſir, & que neantmoins pour ſatisfaire ſa curioſité i'eſcrirois en Angleterre, & que l'on en feroit l'experience. Il me demanda ce que ie voulois de luy ; ie luy dis que ie le voulois prier qu'il luy pleût m'accorder quelques conditions raiſonnables, que ie croyois neceſſaires pour mieux eſtablir noſtre ligue, la ſeureté de nos perſônes, & la liberté du cõmerce de ceux de noſtre Nation ; que cela leur eſtoit tout à fait neceſſaire apres auoir eſté ſi ſouuent mal traittez ; que la choſe ne pouuoit pas demeurer en cet eſtat ; que ie n'entrerois point dans le detail de ce qui ſ'eſtoit paſſé, eſperant que par d'autres moyens on y mettroit ordre. A ces mots Aſaphchan ſauança pour pouſſer mon interprete, mais ie le retins, luy laiſſant ſeulement la liberté de le menacer par ſignes. Le Roy ſe mit en colere, dit qu'il vouloit ſçauoir qui nous auoit fait tort, & cela auec tant de furie, que ie creus ne deuoir pas l'exciter dauantage. Ie commanday à mon interprete, en mauuais Eſpagnol, de dire que ie ne voulois point importuner ſa Majeſté pour les choſes qui ſ'eſtoient paſſées, mais que ie m'addreſſerois au Prince ſon fils pour en tirer juſtice, ne doutant point qu'il ne fuſt fort bien intentionné enuers nous, & fort diſpoſé à nous la faire. Le Roy n'attendit pas que mon interprete euſt acheué, mais comme il nommoit ſon fils, il ſ'imagina que ie me plaignois de luy, il repeta deux fois *mio filio, mio filio*, & le fit appeller. Il vint en fin, la peur & la ſumiſſion eſtoient peintes ſur ſon viſage. Aſaphchan trembloit auſſi, & tous ceux qui eſtoient preſens eſtoient fort eſtonnez. Le Roy traita fort mal le Prince qui ſ'excuſoit du mieux qu'il luy eſtoit poſſible. Pour moy connoiſſant l'equiuoque que le Roy auoit priſe, ie luy fis entendre par le moyen d'vn Prince Perſan qui euſt la bonté de ſuppléer au defaut de mon interprete, qui ne parloit pas fort bien la langue Perſane, & de faire connoiſtre qu'il ſ'eſtoit mal expliqué, ie remis l'eſprit du Roy & du Prince, en diſant que ie n'auois iamais ſongé à accuſer le Prince, mais que ie pretendois ſeulement auoir recours à luy pour me faire juſtice dans les choſes qui ſe paſſeroient dans ſon Gouuernement. Le Roy approuua la choſe, & luy commanda de l'executer. Le Prince dit pour ſa ſatisfaction, qu'il m'auoit offert vn Firman que i'auois refuſé, me preſſant de dire quelle raiſon j'auois eu de le refuſer. Ie luy reſpondis que ie le remerciois de cet offre, mais qu'il ſçauoit bien qu'il contenoit des conditions que ie ne pouuois pas accepter ; que ie preſenterois vn memoire dans lequel ie mettrois toutes les demandes que i'auois à leur faire de la part de mon Maiſtre, afin de n'eſtre point obligé tous les iours à leur venir faire de nouuelles plaintes, & qu'en meſme temps ie m'engagerois de la part de mon Maiſtre à correſpondre à ce bon traitement, & ceux de noſtre Nation à les contenter dans les choſes qu'ils pourroient raiſonnablement attendre d'eux.

Que pour cet effect ie ferois dreſſer trois copies d'vn meſme Firman ; que Sa Majeſté en ſigneroit vne ſi elle l'auoit pour agreable, que le Prince ſigneroit l'autre, & moy la troiſiéme au nom de mon Maiſtre. Le Roy me preſſa de luy dire quelles eſtoient les conditions du Firman du Prince, auſquelles ie ne voulois point m'aſſujettir. Ie les dis, & l'on ſe mit à diſputer là deſſus auec chaleur ; Mocrebchan prenant la parole, dit qu'il ne pouuoit abandonner l'intereſt des Portugais, & ſe

mit à parler auec mépris de noſtre Nation, & à ſouſtenir que le Roy ne ſigneroit iamais aucun article à leur deſauantage. Ie répondis que mes propoſitions n'alloient point contre la Nation Portugaiſe, mais bien à deffendre la juſtice de nos intereſts, & que ie n'aurois pas crû qu'il euſt eſté ſi fort engagé dans les leurs. Les Ieſuites & ceux qui tenoient le party des Portugais, appuyerent tant ſur ce diſcours de Mocrebchan, que ie fus obligé de m'expliquer plus amplement dans les choſes qui les regardoient. Cét éclairciſſement fut en ſubſtance, de leur offrir vne paix conditionnelle, & de leur témoigner que leur amitié ou leur haine nous eſtoient preſque indifferents. Le Roy prit la parole, & dit que mes demandes eſtoient juſtes, ma réponſe genereuſe, & me preſſa de faire mes propoſitions: Aſaphchan qui auoit eſté müet pendant tout ce diſcours, & qui auoit de l'impatience d'en voir la fin, prit la parole, & dit que quand meſmes nous diſputerions toute la nuit, il faudroit enfin que la choſe en vint à ce poinct, de mettre mes demandes par écrit, & de les preſenter au Roy. Que ſi elles eſtoient trouuées raiſonnables, le Roy les ſigneroit. Le Roy prit la parole, & dit que oüy. Ie témoignay ſouhaiter la meſme approbation du Prince. Il me répondit qu'il le feroit. Le Roy ſe leua; & comme ie continuois à parler, il ſe tourna vers moy, & ie luy fis dire par mon Interprete, que le iour precedent j'eſtois venu pour voir Sa Majeſté, & les ceremonies de la Feſte. Que j'auois eſté placé aſſez proche de luy, auec beaucoup d'honneur à la verité; mais auec ce regret toutefois, de n'auoir pû bien voir toute cette magnificence. Que ie priois Sa Majeſté pour cette raiſon, de me permettre d'eſtre vne autre fois auprés d'elle proche de ſon trône. Le Roy commanda à Aſaphchan, qu'en ce rencontre on me laiſſaſt choiſir la place où ie voudrois eſtre.

Le 14. j'enuoyay au matin chez Aſaphchan, pour luy faire comprendre que le Roy ſ'eſtoit faſché ſur vne équiuoque, par la mauuaiſe expreſſion de mon Interprete; que mon intention n'auoit point eſté de me plaindre du Prince ny de luy; que ie n'en auois eu aucune penſée. Mais que j'auois eſté obligé de luy faire voir que ie ne voulois point me ſeruir dauantage de ſon entremiſe, pour parler au Roy de mes affaires; & que ſ'il continuoit ſon procedé à ne rien dire au Roy de ce que ie luy diſois, & de ne luy en rapporter que ce qu'il luy plaiſoit, ie trouuerois vn autre entremetteur. Ie faiſois cét office pour les éclaircir de ce ſoupçon ſ'ils l'euſſent eu deſſein de me plaindre d'eux; que l'équiuoque eſtoit toute éuidente, que pour luy il auoit touſiours aymé les Anglois, & qu'il conſerueroit touſiours les meſmes ſentimens pour eux.

Le 26. d'Auril, ie fus auerty que le Prince auoit fait demander au Roy au Durbal, par vn de ſes Officiers, pourquoy il receuoit ſi bien les Anglois; que ces carreſſes eſtoient cauſe que les Portugais ne venoient plus à Suratte; que leur commerce apportoit au Roy beaucoup plus d'vtilité que celuy des Anglois: que ceux-cy n'y venoient que pour ſ'y enrichir, & n'y apportoient que des marchandiſes de peu de valeur? Comme des draps, des épées, & des couſteaux, au lieu que les autres y apportoient des perles, des rubis, & toutes ſortes de pierreries. Le Roy répondit que cela eſtoit vray, mais qu'il n'y auoit point de remede. Ce diſcours me fit connoiſtre le peu d'affection que le Prince auoit pour l'Angleterre, & me ſeruit d'auertiſſement d'eſtre ſur mes gardes, & de ſonger aux moyens de me conſeruer la faueur du Roy en quoy conſiſtoit noſtre eſperance. Ie reſolus de ne point diſſimuler l'auis que j'en auois, & d'éprouuer ſi ie ne pourrois point mettre dans l'eſprit du Roy, vne meilleure opinion que celle qu'on luy vouloit faire prendre de noſtre Nation.

Intrigues des Portugais pour décrier la Nation Angloiſe.

Le 22. de May, ie fus au Durbal, & luy fis entendre que j'auois

Il ſemble que la ſuite

Au Iournal soit icy interrompué, & que Purchas ou l'Autheur en ait osté quelque chose.

recours à luy, pour retirer des mains d'vn Italien vn jeune garçon Anglois qui s'estoit enfuy, & auoit quitté mon seruice, les Italiens le protegeant, & se seruans de l'authorité de Sa Majesté, au grand dés-honneur de nostre Nation. Le Roy donna ordre qu'on nous le remit entre les mains. Le Prince d'ailleurs qui n'attendoit que l'occasion de nous faire quelque piece, & cela à cause que ie m'estois broüillé auec son fauory, sur vn discours que nous auions eu ensemble, & que ie luy auois fait entendre que ie ne tarderois pas dauãtage d'en faire mes plaintes au Roy, persuada au Roy de faire venir deuant luy ce jeune homme. Il vint en effet au Gouzalcan; & se voyant appuyé du Prince, il eût la hardiesse de passer deuant moy, & de demander au Roy qu'il luy sauuât la vie. Le Roy touché de compassion, au lieu de me le remettre entre les mains, l'enuoya prisonnier à Suratte. Le Prince pour me brauer, le demanda au Roy pour s'en seruir; ce qui luy fut accordé, quelques raisons que ie peusse dire au contraire. Le Prince luy donna aussi-tost 150. Rupias, & la paye de deux cheuaux, me deffendant d'auoir aucun commerce auec luy.

Asaphchan.

Le 23. ce jeune hõme me vint trouuer de nuit, se jetta à mes pieds, & me demãda pardon de sa faute & de son extrauagãce, s'offrant à la reparer par toutes sortes de soûmissions. Ie luy dis que ie ne voulois point le retenir, puis qu'il estoit au seruice du Prince; & qu'auant de luy rendre aucune réponse, ie voulois qu'il me fist vne satisfaction publique. Le 24. il trouua moyen d'entrer au Gouzalcan, où il demanda pardon au Roy de sa fourbe, desauoüant tout ce qu'il auoit dit, adjoûtant qu'il l'auoit fait pour se mettre à couuert du chastiment qu'il meritoit, & suppliant le Roy de m'enuoyer querir, afin qu'en sa presence il me pût demander pardon. Le Roy l'approuuoit assez, mais le Prince en parut fort picqué.

Le 25. ie fus au Gouzalcan, le Roy me fit plusieurs protestations qu'il n'auoit iamais eu la pensée de proteger ce ieune homme; que c'estoit vn coquin, mais qu'il n'auoit pas pû moins faire que de le receuoir lors qu'il s'estoit jetté entre ses bras. On l'enuoya querir, & il me demanda pardon à genoux, & jura en presence du Roy qu'il n'auoit pas dit vn mot de verité: qu'au reste il faisoit cette declaration volontairement, & sans qu'il luy restast aucune esperance de retourner en Angleterre. Le Roy luy fit quelque reprimande, & luy dit que ny luy ny personne de bon sens ne l'auoit creu. Le Prince s'échauffa fort, & luy dit plusieurs choses pour l'obliger à persister en sa premiere deposition. Mais il y resista toûjours, & eût ordre de se retirer. Le Prince le rappella publiquement, & luy commanda auec beaucoup de bassesse, de luy rapporter les 150. Rupias qu'il luy auoit donnés, disant que cette somme luy auoit esté donnée pour s'en seruir, estant hors de mon seruice, & que puis qu'il auoit fait sa paix, il vouloit que cét argent luy fust rendu. Le compagnon luy promit qu'il l'auroit sur le champ; & pour le jʼauoir, le Prince enuoya vn de ses Officiers à la maison où il estoit logé, car ie n'auois pas voulu souffrir qu'il mist le pied dans la mienne.

Le 27. ie fus obligé de faire semblant d'estre content, à cause qu'il ne me restoit point de moyens pour demander satisfaction. Ie n'auois plus de presens, & le Roy ne reçoit iamais bien aucune requeste, si elle n'est accompagnée de quelque regale, & il les demande souuent sans en faire la petite bouche. Le Prince se seruoit de cét auantage en faueur des Portugais, les pressant d'apporter des pierreries, des rubis, & des perles. Le 29. les Portugais se presenterent deuant le Roy, auec vn present & vn rubis Balay à vendre; il pesoit 13. tolles, deux de ces tolles & demy font vne once. Ils en demanderent au Roy cinq Leckesde Rupias. Le Roy en offrit vn. Asaphchan estoit aussi leur solliciteur. Ils luy firent vn present de pierreries. Ils auoient des rubis ballais, des emeraudes, & autres pierreries à vendre; ce qui les rendoit si agreables au Roy & au reste de la Cour, que nous n'osions quasi paroistre durant ce temps-là.

I'auois jugé jusques alors de ce Pays-là sur le rapport d'autruy; mais je commen-

çay

çay alors à connoiſtre par experience la difference que l'on y fait entre les Portugais & nous. Tout le monde court apres eux ; au lieu que quand ils acheptent nos marchandiſes, ils croyent nous donner l'aumône. Outre l'auantage qu'ils ont d'eſtre voiſins du Mogol, ils peuuent encore empeſcher le trafic de la Mer-rouge. Noſtre trafic n'eſt de nulle conſideration, ſi on le compare auec le leur ; & il n'y a que l'apprehenſion de nos Vaiſſeaux qui oblige le Mogol à nous receuoir.

§. III.

Memoires de ce qui ſe paſſa aux mois de Iuin, Iuillet, & Aouſt 1616.

LE 12. iour de Iuin, la reſolution fut priſe que Sultan Coronne iroit commander les Armées qui deuoient faire la guerre dans le Pays de Decan. Tous les Bramenes furent conſultez pour le choix du iour de ſon départ, qui fut à l'ordinaire arreſté ſelon leur jugement. Le Prince Paruis eût ordre de venir en Cour. On dit qu'il écriuit à ſon pere, que ſ'il enuoyoit ſon frere aiſné pour commander ſes Armées, il luy obeyroit ſans aucune repugnance ; mais qu'il y iroit trop de ſon honneur ſi on luy preferoit Sultan Coronne, & qu'il ſeroit obligé d'en tirer raiſon en ſ'attaquant à ſa perſonne, pour aller apres mettre fin à cette guerre. Tous les principaux Officiers ſe declarerent qu'ils demanderoient leur congé, ſi on les vouloit obliger de ſeruir ſous le General Coronne ; ſi grande eſt l'auerſion que les gens de guerre ont pour luy. En effet, tout le monde le craint plus que le Roy meſme ; cela n'empeſchera pas qu'il ne commande l'Armée. Le Roy ne pouuant changer la reſolution qu'il en a priſe ; il doit partir d'icy dans trois ſemaines, & la precipitation de ce départ m'obligera à mettre fin à nos affaires, & à taſcher d'en tirer vne reſolution finale : Car lors que le Roy ſera party auec ſon fauory Sulphekearcon, il n'y aura point de moyen de tirer vn ſol de ce qui nous eſt dû.

Le 18. vn des fils du frere du Mogol, qui ſ'eſtoit conuerty à la Foy Chreſtienne, à quoy le Roy l'auoit porté pour attirer ſur luy la haine de ſes Peuples, eût ordre du Roy de ſ'aller mettre ſur le col d'vn Lion qu'on auoit amené en ſa preſence. La peur qu'en eût ce Prince, l'empeſcha d'obeyr. Le Roy commanda la meſme choſe à ſon cadet, qui l'executa, ſans que le Lion luy fiſt aucun mal. Le Roy prit occaſion de là, d'enuoyer l'aiſné dans vn cachot ; d'où apparamment il ne ſortira iamais. Le 24. la femme du Prince Coronne accoucha d'vn fils. Il faiſoit cependant ſes preparatifs pour la campagne. Tous les Grands le ſuiuoient, & luy faiſoient la Cour, non pas par affection qu'ils euſſent pour luy ; mais partie par flatterie, partie auſſi à cauſe de l'vtilité qu'ils en pouuoient eſperer. On luy donna pour ſes appointemens la valeur de deux cens mille Iacobus ; il commença à en faire largeſſe. Mais nonobſtant l'affection que ſon pere faiſoit paroiſtre pour luy, vn des principaux Seigneurs du Pays ne laiſſa pas d'auertir le Roy que le voyage ſeroit dangereux ; qu'il pouuoit auoir de faſcheuſes ſuites. Que le Prince Peruis, dont l'honneur eſtoit offensé par ce choix, ne reuiendroit iamais ſans ſ'en reſſentir. Qu'ils ſe battent, dit le Roy ; j'en ſuis content ; celuy qui ſe monſtrera le plus vaillant, continuëra à commander mes Armées.

Dans l'Angloiſ, il y a vingt Leks de Rupias. Lek ſignifie cent mille, & la Roupia vaut enuiron vn écu cinq ſols de nôtre mônoye.

Abdala-Haſſan eſt comme Lieutenant general ; il tire de grands appointemens de la Cour, & eſt le Treſorier de l'Armée. Ie le vis auant que de partir. Il me reçeut auec beaucoup d'honneſteté. Il m'entretint, & fit tirer au blanc ſes ſoldats en ma preſence. La pluſpart auec leurs fléches ou leurs mouſquets chargez d'vne

Abdala-Haſſan.

seule balle, donnerent dans le blanc, qui estoit de la largeur de la main. Nous nous separâmes, apres quelques discours sur l'vsage des armes dont nous nous seruons en Europe.

Le 30. de Iuillet au matin, j'enuoyay à Sultan Coronne trois bouteilles de vin d'Espagne, & vne Lettre sur le sujet des differens que nous auions auec les Portugais pour nostre trafic, & pour obtenir la ferme des droits que nous deuions payer pour les marchandises. La coppie de cette Lettre est enregistrée. Le Prince la fit lire deux ou trois fois en public par son Secretaire, selon la coustume du Pays, qui est tout à fait Barbare. Et apres l'auoir interrompu par des questions qu'il luy fit sur cette Lettre, il promit que sur le soir il la liroit luy-mesme, qu'il la considereroit, & que son Secretaire Merze Sorcolla y feroit réponse. Ce mesme soir, ie fus au Durbal pour voir le Roy. Aussi-tost que ie fus entré, il me fit dire par Asaph-chan qu'il auoit appris que j'auois chez moy vn excellent Peintre, qu'il auroit souhaitté de pouuoir voir quelque chose de ses ouurages. Ie luy répondis que ie n'auois point de Peintre; mais bien vn jeune homme Marchand de profession, qui faisoit pour son diuertissement des figures à la plume, mais fort grossierement, & qu'il estoit fort éloigné de la perfection d'vn bon Peintre. Le Roy adjousta que ie ne deuois point apprehender, qu'il ne me vouloit point oster par force aucun de mes domestiques; qu'il ne me vouloit point faire de tort, ny souffrir que l'on m'en fist, & qu'il souhaitoit de voir cét homme & de ses ouurages, tels qu'ils peussent estre. Ie luy dis que iamais ce soubçon ne m'estoit entré dans la pensée; & que pour satisfaire à son ordre, ie menerois ce jeune homme au Gouzalcan, qu'il y porteroit ce qu'il pouuoit auoir, cõme, le dessein d'vn Elephant, d'vn Cerf, ou chose semblable, sur du papier. A cette réponse, le Roy fit vne inclination, & me dit que si j'auois la curiosité d'auoir vn Elephant, ou sa figure, ou quelqu'autre chose qui fust dans ses Estats, ie n'auois que faire de l'achepter, ny chercher d'autres moyens pour l'auoir, que le sien; qu'il me donneroit tout ce que ie pourrois souhaiter. Que ie luy pouuois parler librement, & qu'il estoit mon amy. Ie luy fis vne reuerence, & le remerciay tres-humblement, luy disant que ie ne me seruois point d'Elephant, que ce n'estoit point la coustume de ceux de mon Pays, encore moins de ceux qui estoient en ma place de rien demander. Que quand mesme Sa Majesté ne me donneroit que la valeur d'vn teston ie la receurois, & l'estimerois infiniment comme vne marque de sa bien-veillance. Il me dit qu'il ne sçauoit pas ce que ie desirois, qu'il se pouuoit faire qu'il eust dans son païs des choses qui estoient rares en Angleterre; Que ie ne deuois point faire de difficulté de dire ce que j'aurois aimé dauantage, parce qu'il me l'auroit donné tres-volontiers; qu'il aimoit ceux de nostre nation, & moy principalement; qu'il nous vouloit proteger enuers tous & contre tous; & enfin que ie le vinsse trouuer le soir auec ce ieune homme & ses peintures. Asaph-Chan prit delà occasion de me prier de venir chez luy, & de donner ordre que l'on y fit venir ce peintre; adiousta que ie pourrois ainsi attendre plus commodément l'heure à laquelle le Roy deuoit sortir; ie pris ce party. Ie n'auois point encore receu tant de faueur du Roy qu'il m'en fit ce iour-là. Toute la Cour le sçeut, & changea en vn moment de maniere d'agir enuers moy, & il se rencontra fort plaisamment que le Roy voulut que le Iesuite nostre ennemy fut l'interprete de toutes ses caresses. Ce iour-là vne damoiselle de la Princesse Normal fut surprise auec vn Eunuque dans la maison du Roy, par vn autre Eunuque qui l'aimoit aussi. Il perça d'vn coup son riual. Pour la fille elle fut enterrée iusques aux aisselles, le bras attaché à vn poteau, & condamnée à demeurer là trois iours & deux nuicts sans receuoir aucune nourriture, la teste & les bras exposez à la chaleur du Soleil; si elle ne mourroit point dans ce temps-là on luy pardonnoit sa faute. L'Eunuque fut condamné à estre mis en pieces par les Elephans. On trouua que cette damoiselle auoit en perles, en pierreries, & en argent, prés de deux millions d'or.

Supplice d'vne des filles de la Princesse Normal.

Le 22. ie receus des lettres de Brampour, en reſponſe de celles que j'auois écrites

à Mahobet Chan. Il m'auoit d'abord accordé ma priere, & vn Firman bien exprés pour le Gouuerneur de Baroch, luy commandant de receuoir auec ciuilité ceux de nostre Nation, & de leur donner vne maison proche de la sienne, auec deffenses que personne ne nous fist aucun tort, ny par mer ny par terre; qu'on n'exigeast de nous aucune imposition, & que l'on ne nous fist aucune auanie sous ce pretexte; Qu'enfin on nous laissast la liberté d'achepter, vendre & transporter toutes sortes de marchandises, sans aucun empeschement; Qu'il ne luy escriuit pas dauantage sur ce sujet, mais qu'il eût à executer ponctuellement cét ordre. Ie receus en mesme temps vne lettre de Mahobet, qui en vsa en cela plus ciuilement que n'auoient fait les autres Indiens. Cette lettre estoit pleine de ciuilitez & de marques du respect qu'il auoit pour moy, m'asseurant qu'il desiroit me contenter, & que ie n'auois qu'à luy faire connoitre les choses que ie souhaitterois de luy, pource qu'il le feroit auec soin & plaisir. Les copies de ces lettres meritent d'estre veuës, à cause que la phrase & les expressions en sont extraordinaires. Par ce moyen, la ville de Baroch sera nostre azile, & vne bonne retraite pour nous mettre à couuert de l'oppression du Prince, & cette exemption des droits que payent les marchandises nous épargnera bien par an la valeur de 1500. Iacobus, sans compter les extorsions & recherches qui se font en faisant payer ces droits. Pour ce qui est de l'execution de ce qu'il nous promet, personne n'en doute icy. Tout le monde sçait qu'il ne se soucie point du Prince, qu'il ne l'apprehende point, & qu'il n'a besoin de l'assistance de personne, estant vn des plus considerés du Pays, & peut-estre le seul que le Roy aime. Du reste, il a tousiours esté si liberal & si religieux à obseruer sa parole, qu'il en est estimé de tout le monde. Le Roy ne prend aucun de ces droits. Les Gouuerneurs en font leur profit, & Mahobet disoit hautemẽt qu'il y va de la reputation de son Maistre, de vendre ainsi la liberté qu'il promet à ceux qui hantent ses Ports. Le 6. d'Aoust, on m'enuoya querir pour venir au Durbal, sur le sujet d'vne peinture que j'auois depuis peu donnée au Roy, l'asseurant qu'il n'y auoit personne aux Indes qui en pût faire vne semblable. Aussi tost que ie fus arriué; Que donnerez-vous, dit-il, au Peintre qui en a fait vne coppie si semblable, que vous ne la pourrez pas discerner d'auec vostre Original. Ce Peintre, répondis-ie, aura 20. pistoles. Le Roy repliqua, il est Gentil-homme, & ce que vous luy promettez est trop peu de chose. Ie donneray ma peinture de bon cœur, dis-je alors, quoy que ie l'estime tres-rare, ne pretendant point au reste faire de gageure. Car si vostre Peintre a si bien reüssi, & qu'il ne soit pas content de la recompense que ie luy donneray, Vostre Majesté a dequoy le recompenser. Ainsi apres plusieurs traits de railerie, sur le sujet des Arts qui se pratiquent en ce Pays-là, il se mit à me faire des questions, me demandant combien de fois ie beuuois en vn iour, combien à chaque fois, & quel estoit mon breuuage; ce que ie beuuois lors que j'estois en Angleterre; ce que c'estoit que de la bierre, comment on la fait, & si j'en pourrois faire en son Pays. Ie répondis du mieux qu'il me fut possible à toutes ces demandes importantes. Sa conclusion fut, que ie retournerois au Gouzalcan, & que là il me feroit voir les peintures. Sur le soir il m'enuoya querir, dans l'impatience de triompher de l'excellence de son Peintre. Il me monstra six peintures, entre lesquelles estoit mon Original. Elles estoient toutes sur vne table, & si semblables, que ie fus assez empesché de le discerner à la chandelle d'auec les copies; & il faut que ie confesse que ie ne croyois pas qu'elles peussent en approcher de si prés. Ie ne laissay pas de luy monstrer l'Original, & de luy faire remarquer la difference qu'vne personne vn peu intelligente dans les choses de l'Art, n'auroit pas eu peine à connoistre. Il ne laissa pas d'estre fort réjouy, de ce qu'au premier abord ie n'auois pas connu cette difference, & en fit grand bruit. Ie luy en donnay tout le plaisir, en loüant l'excellence de son Peintre. Hé bien! qu'en dites-vous, me dit-il? Ie dis que V.M. n'a pas besoin qu'on luy enuoye des Peintres d'Angleterre. Que donnerez-vous au Peintre, repris-je? Ie luy répondis, Que puis qu'il auoit surpassé de si loin mon attente, ie luy donerois le double de ce que j'a-

L'art de la peinture pratiqué dans les Indes.

uois promis; & que s'il venoit chez moy, ie luy dõnerois cent rupias pour achepter vn bidet. Le Roy receut bien cela, mais il me dit en continuant, qu'il auroit mieux aymé quelqu'autre chose que de l'argent; & il me demanda en suite quel present luy ferez-vous: Ie luy dis que cela deuoit dépendre de ma discretion. Le Roy en demeura d'accord, mais il voulut neantmoins que ie luy disse le present que ie voulois faire. Ie luy donneray vne bonne épée, vn pistolet, & vn tableau. Enfin, me dit le Roy, vous demeurez d'accord que c'est vn bon Peintre, faites-le venir chez vous, monstrez-luy vos curiositez, & laissez-le choisir ce qu'il voudra. Il vous donnera vne de ses copies pour la faire voir en Angleterre, & faire connoistre à ceux de vostre Pays, que nous ne sommes pas si ignorans dans cét Art, qu'ils se l'imaginent. Il me pressa de choisir vne des copies; ce que ie fis: il la prit, l'enueloppa luy-mesme dans du papier, & la mit dans la boëte qui auoit seruy à mon Original, paroissant fort content de la victoire qu'il supposoit que son Peintre auoit remportée. Ie luy monstray vn portrait que j'auois de Sa Majesté; mais il estoit d'vne maniere bien au dessous de celle du Peintre qui auoit fait les copies. Ie luy dis que ç'auoit esté là la cause de mon erreur, & que par ce portrait-là qu'on m'auoit donné pour estre de la main d'vn des meilleurs Peintres du Pays, j'auois jugé de la capacité des autres. Il me demãda où ie l'auois eu; Ie le luy dis. Hé, comment, repliqua-il! vous achetez de semblables choses? Ne sçauez-vous pas bien que j'ay ce qu'il y a de plus parfait en ces gẽre-là, & ne vous auois-je pas dit que ie vous donnerois tout ce que vous pourriez souhaiter de moy? Ie remerciay Sa Majesté, luy disant que j'auois crû qu'il y auroit eu de l'indiscretion à luy faire de semblables demandes. Il me dit qu'il n'y auoit point de honte à luy demander, qu'il vouloit que ie luy parlasse touiours librement, & me pressa de luy demander quelque chose. Ie luy répondis que ce n'estoit pas à moy à choisir; que tout ce qui viendroit de Sa Majesté, ie le receurois comme vne marque d'honneur. Si vous voulez mon portrait, répondit-il, ie vous en donneray vn pour vous, & vn autre pour vostre Roy. Ie luy dis que si Sa Majesté en vouloit enuoyer vn au Roy mon Maistre, ie serois fort ayse de le luy porter, & que j'estois asseuré qu'il le receuroit auec plaisir, & l'estimeroit beaucoup; mais puisque Sa Majesté me permettoit de prendre quelque hardiesse, ie prendrois celle de luy en demander vn pour moy-mesme, que ie garderois & que ie laisserois à ceux de ma maison, comme vne marque de la faueur que Sa Majesté m'auoit faite. Il repliqua, vostre Roy ne s'en soucie point. Pour vous, ie vois que vous serez bien-aise d'en auoir vn, c'est pourquoy vous l'aurez. Il donna ordre sur le champ qu'on m'en fit vn, & se mit à railler. Apres qu'il eut continué quelque-temps dans cette belle humeur, ie pris congé de luy.

Entretien du Roy auec l'Ambassadeur Rhoé.

Le 12. d'Aoust, j'allay rendre visite à Gemaldin Vssain, Vice-Roy de Pantan. Ce Gemaldin est vn vieillard de soixante & dix ans. Il est Seigneur de quatre Villes qui sont dans la Prouince de Bengale; mais ce qui le rend plus considerable, c'est la longue experience qu'il s'est acquise dans les affaires, ayant esté employé toute sa vie dans les plus grandes Ambassades & dans les plus importans emplois de cét Estat. Il a auec cela plus d'esprit & de politesse, que ceux de son Pays n'en ont d'ordinaire. Il m'auoit prié plusieurs fois de le venir voir. I'y fus enfin, & il me receut auec de grandes demonstrations d'amitié, jusques à m'offrir trente-mille pistoles, me disãt que ie pouuois disposer du credit qu'il auoit auprés du Roy, me seruir de son conseil, & de tout ce qui pourroit dépendre de luy. Ces offres venant d'vne personne venerable comme il l'estoit pour son âge, me parurent fort sinceres. En effet, ie l'ay connu depuis pour vn homme d'honneur, & qui estoit fort genereux. Il m'entretint fort particulierement des façons de faire du Pays, & de leur esclauage; qu'ils manquoient de Loix. Il me parla de l'accroissement de cét Empire, & me dit qu'il auoit seruy trois Roys, auprés desquels il auoit esté en faueur, & me monstra vn Liure de l'histoire de son temps

Regale que Gemaldin Vssain fait à Rhoé.

qu'il auoit cõposé, marquant iour par iour toutes les choſes qui eſtoiẽt venuës à ſa connoiſſance. Il m'offrit de m'en dõner vne copie, ſi ie la voulois faire traduire. Il me parla des reuenus du Mogol, qui cõſiſtẽt en cõfiſcations, en preſẽs, qu'il exige, & en taxes qu'on leue ſur les perſonnes riches. Il me diſoit que le Gouuerneur de chaque Prouince payoit tous les ans au Roy vne ſomme, comme ſ'il en eſtoit le fermier : qu'il donnoit au Roy pour celle de Pantam dont il eſtoit Gouuerneur, vn Lek de roupias. Auec cela, les Gouuerneurs ont vne authorité abſoluë de leur ſur les peuples de leur Gouuernement tout ce qui leur plaiſt, & qu'il tiroit bien de profit de ſa Prouince, l'entretien de 4000. Cheuaux, c'eſt à dire 200000. roupias. Outre ce reuenu, il tiroit du Roy la paye de 5000. Cheuaux ; qu'il en auoit 1500. ſur pied, & profitoit du reſte, comme d'autant de morte-payes. Qu'il auoit encore vne penſion d'vn millier de roupias par iour, & les profits de quelques autres petits Gouuernemens. Et comme il vid que j'eſtois eſtonné de la grandeur de ce reuenu, il me dit qu'il y auoit dans cette Cour pluſieurs perſonnes vne fois auſſi riches que luy, & qu'il m'en pouuoit bien nommer vne vingtaine qui auoient pour le moins autant de reuenu. Il parloit auec reuerence de la Religion Chreſtienne & de Ieſus-Chriſt, comme d'vn grand Prophete : ſa conuerſation eſtoit ſolide & fort agreable.

Lek ſignifie cent mille Roupias, vaut vn peu plus d'vn écu ſ. ſols.

Il y auoit deſia quelques iours que cette viſite ſ'eſtoit paſſée, & ie croyois que ſa ciuilité ne deût pas aller plus auant lors qu'il m'inuita d'aller à vne maiſon de plaiſance qu'il auoit empruntée du Roy pour m'y regaler. Cette maiſon eſtoit éloignée d'vn mille de la Ville. Il me preſſa fort d'y venir ; ce que ie luy promis : & ſur la minuit, il y alla luy-meſme, y faiſant porter ſon équipage & ſes tentes qu'il fit dreſſer le long d'vn des coſtez de l'eſtang. I'y fus le matin, & il vint au deuant de moy auec vne ciuilité extraordinaire ; il me conduiſit dans l'appartement qu'il m'auoit fait preparer. Il auoit à ſa ſuite cent perſonnes de condition qui luy faiſoient cortege, entr'autres deux de ſes fils. On me dit qu'il en auoit trente ; il m'entretint en me monſtrant les lieux où le Mogol ſe plaiſoit dauantage. Ses cabinets, où ie vis diuerſes peintures, & entr'autres les portraits des Roys de France & d'autres Princes Chreſtiens, & beaucoup de fort beaux meubles ; me diſant que pour luy il eſtoit vn pauure homme eſclaue de ſon Roy, qu'il auoit ſouhaité de me faire bien paſſer le temps, & qu'il m'auoit pour cela engagé à vn mauuais repas ; afin, ce diſoit-il, que nous peuſſions manger enſemble du pain & du ſel, & ſceler ainſi la promeſſe d'vne amitié reciproque ; que dans cette Cour il y auoit beaucoup de perſonnes puiſſantes qui m'auroient pû faire plus de complimens, mais que c'eſtoient des perſonnes ſuperbes & grands fourbes, m'aduertiſſant de ne me fier à pas vn d'eux ; que ſi j'auois des affaires d'importance à traiter auec le Roy, ſoit qu'elles regardaſſent les Portugais ou d'autres, ceux qui me ſeruiroient d'interpretes n'expliqueroient iamais fidelement mes ſentimens ; qu'ils parleroient pluſtoſt ſelon leur ſens que ſelon le mien, ou qu'ils ne diroient que ce qu'ils croiroient deuoir eſtre receu plus agreablement du Mogol ; que par certo raiſon ie ne pourrois iamais parler de mes affaires ſans y eſtre trompé, ny iamais ſçauoir au vray en quel eſtat j'eſtois en cette Cour, juſqu'à ce que j'euſſe vn homme de mon Pays qui ſçeuſt parler Perſan, & qui pût expliquer mes paroles ſans ſe ſeruir d'vn autre. Que le Roy m'accorderoit volontiers la permiſſion de me ſeruir d'vn Anglois, & qu'il eſtoit fort bien diſpoſé en ma faueur, adjouſtant que la nuit precedente on luy auoit porté au Gouzalcan les pierreries du Gouuerneur de Lahor, qui eſtoit mort depuis peu. Que le Roy ſ'eſtoit reſſouuenu de moy, & qu'ayant trouué entr'autres choſes vn de ſes portraits, qui luy auoit ſemblé bien fait, il l'auoit remis entre les mains d'Aſaph-chan, luy commandant de me le porter, & me dire que ie le gardaſſe pour l'amour de luy, accompagnant cét ordre de pluſieurs paroles obligeantes ; ce qui feroit que les principaux de la Cour me conſidereroient dauantage à l'auenir. Là deſſus on couurit la table ; nous

Autre regale de Gemaldin, en vne maiſon de campagne.

eſtions aſſis ſur des tapis; on eſtendit deuant nous vne piece de drap, qui fut auſſi-toſt couuerte de pluſieurs plats; & au bas, il y auoit vne autre table qui fut ſeruie en meſme temps, pour des Gentils-hommes de ſa ſuite, auec leſquels il alla ſ'aſſeoir; car ils font ſcrupule de manger auec nous. Ie luy dis à cette occaſion, qu'il m'auoit promis que nous mangerions du pain & du ſel enſemble, que ie n'aurois point d'appetit ſi ce n'eſtoit en ſa compagnie. Il ſe leua, & ſe vint ſeoir auprés de moy, & nous commençâmes à diſner. On ſeruit d'abord des raiſins, des amandes, des piſtaches, & autres ſortes de fruits. Apreſdiné il ſe mit à joüer aux Eſchets. Ie m'allay promener durant ce temps-là; & eſtant retourné, ie vins prendre congé de luy; apres vn peu de conuerſation, il me dit qu'il m'auoit prié de venir manger chez luy; que ce qui ſ'eſtoit paſſé n'eſtoit qu'vne collation, que ie ne m'en retournerois point que ie n'euſſe ſoupé; ce que ie luy accorday fort aiſément. Vne heure apres, vn des Ambaſſadeurs du Roy de Decan luy vint rendre viſite; il me le preſenta, & luy fit beaucoup de ciuilité, mais beaucoup moins qu'il ne m'en auoit fait. Il me demanda ſi le Roy mon Maiſtre ne trouuerroit point mauuais qu'vn auſſi pauure hõme que luy, luy fiſt offre de ſon ſeruice, & ſ'il pardonneroit à vn eſtranger la liberté qu'il prendroit de luy enuoyer vn preſent; que ſi ie l'approuuois, il enuoyeroit vn Gentil-homme auec moy pour faire la reuerence à Sa Majeſté. Ayant enuoyé querir ſur le champ vn de ſes Gentils-hommes, il luy demanda ſ'il vouloit ſe hazarder à faire ce voyage; & comme ce Gentil-homme parut reſolu d'encourir le riſque, il me le preſenta, & me dit qu'il vouloit faire mettre enſemble quelques curioſitez du Pays pour les enuoyer à Sa Majeſté par ce Gentil-homme, qui feroit le voyage auec moy. Ce Gentil-homme me parut à ſa mine homme d'eſprit. Cependant que nous paſſions ainſi le temps, le ſouper vint. On étendit deux pieces de drap, comme on auoit fait le matin. On ſeruit diuerſes ſalades, diuers plats de viande roſtie, fricaſſée & boüillie, & du Rys preparé de diuerſes façons. Il me pria de l'excuſer, de ce que la couſtume du Pays l'obligeoit à manger auec les ſiens, qu'ils auroient trouué mauuais ſ'il en vſoit autrement: & ainſi nous fiſmes bonne chere, luy de ſon coſté auec les Indiens, & moy du mien auec mon Chapelain & vn Marchand, qui eſtoient en ma compagnie. Les viandes n'y furent pas épargnées; mais l'ordre & la maniere dont elles eſtoient ſeruies, faiſoit encore plus eſtimer ſa bonne chere. Ses gens faiſant chacun leur charge, auec beaucoup de ſoin & de reſpect. Il me donna pour preſẽt, cõme on fait touſiours en ce Pays-là à ceux qu'on a inuitez, cinq caiſſes de ſucre candy preparé auec du muſc; vn pain de ſucre qui peſoit bien 50. liures, fort fin & auſſi blanc que de la neige, me priant d'en receuoir 50. autres de la meſme façon quand ie m'en irois; & me dit, Vous faites peut-eſtre difficulté de le receuoir à cauſe que vous voyez que ie ſuis vn pauure homme; mais vous deuez ſçauoir qu'il ne me couſte rien, & qu'il ſe fait dans mon Gouuernement. Ie luy répondis que ie luy eſtois deſia trop obligé; que ie ne refuſerois point cette grace lors que ie ſerois preſt à partir. Il me répondit qu'il ſe pourroit faire qu'il n'en auroit point en ce temps-là, & que par cette raiſon il me prioit de le receuoir dés cette heure, afin que cette offre ne couruſt point riſque de demeurer ſans effet. Et enfin, faiſant profeſſion d'eſtre mon pere & moy ſon fils, & quelques autres complimens, ie pris congé de luy.

Gemaldin propoſe à l'Ambaſſadeur d'enuoyer vn de ſes Gentils-hommes en Angleterre.

Le grand Mogol donne à Rhoë ſa medaille.

Le ſeiziéme ie fus voir le Roy; auſſi-toſt que i'entray il appella ſes femmes, & fit apporter ſon portrait ou medaille d'or: Cette medaille eſtoit attachée à vne chaine d'or, & auoit au bas vne groſſe perle en forme de pendant: Il mit le portrait entre les mains d'Aſaph-Chan, l'aduertiſſant de ne m'obliger point à faire d'autres ſoûmiſſions en le receuant, que celles que ie luy rendrois de moy-meſme. Quand ils reçoiuent quelque faueur du Prince; la couſtume veut que celuy qui la reçoit ſe mette à genoux, & baiſſe la teſte iuſqu'à terre: On auoit exigé cette ſoûmiſſion des Ambaſſadeurs de Perſe. Lors qu'Aſaph-Chan m'a-

borda, ie me preſentay pour receuoir le Preſent : Il me fit entendre que j'oſtaſſe mon chappeau, & mit le portrait à mon col, me conduiſant deuant le Roy. Ie ne ſçauois à quel deſſein il le faiſoit, mais i'eus quelque crainte qu'il ne vouluſt exiger de moy vne ſoûmiſſion qu'ils appellent Sizeda. I'eſtois reſolu de luy rendre ſon Preſent, pluſtoſt que de me mettre en cette poſture. Il me fit ſigne de remercier le Roy, ce que ie fis à ma maniere. Quelques Officiers m'aduertirent de faire le Sizeda, mais le Roy dit en langue Perſane, Non, Non, & me renuoya auec beaucoup de paroles fort ciuiles, puis ie m'en retournay en ma place. Vous pouuez par là iuger de la liberalité du Prince : Son preſent ne valoit pas en tout trente Iacobus ; quoy que ce preſent fût de peu de valeur, il eſtoit toutesfois plus riche que ceux de ce genre qu'il fait ordinairement, & que l'on reçoit pour vne faueur tres-grande. Car tous les grands Seigneurs qui portent la medaille du Roy, ce que pas vn d'eux n'oſeroit faire ſ'il ne l'a receuë du Roy meſme, n'ont qu'vne medaille de la grandeur d'vn Ecu d'or, auec vne petite chaîne longue de quatre poulces pour l'attacher ſur leur turban. Ils l'enrichiſſent apres de pierreries, ou la garniſſent de pendans de perles ; mais tout cela à leurs dépens.

Le 19. Gemaldin Vſſin ayant eſté fait Gouuerneur de Sinda vint dîner chez moy auec deux de ſes fils, & deux autres perſonnes, ſuiuis d'vne centaine de valets. Il mangea de quelques viandes qu'vn cuiſinier Mahometan auoit apreſtées ; mais par ie ne ſçay quelle ſuperſtition, il ſ'abſtint de toucher aux autres viandes qui eſtoient accommodées à noſtre maniere, quoy qu'il eut grande enuie d'en manger. Il voulut que ie luy en enuoyaſſe chez luy quatre ou cinq plats qu'il auoit choiſis ; C'eſtoit des pieces de four qu'ils ne ſçauent point faire en ce païs-là, diſant qu'il les mangeroit en ſõ particulier. L'ordre en fut dõné, & à la fin du repas il nous offrit la ville de Sinda, & toutes les choſes qui pouuoient dépendre de ſon authorité. Ie luy fis vn petit preſent conformément à la couſtume du païs. Ce iour-là monſieur Hal, Chapelain, mourut de mort ſubite. C'eſtoit vn homme d'vne humeur fort douce, grand obſeruateur des choſes de ſa Religion, & d'vne vie ſans reproche.

Le 20. au matin il vint vn deluge de pluïe qu'ils appellent Olifan, aſſez ordinaire dans ce païs ; mais celuy-cy fut ſi grand qu'on le compta pour vne choſe fort extraordinaire. Il en tomba dãs l'eſtang vne ſi grande quantité qu'elle en rompit la chauſſée, quoy qu'elle fut de pierre, & d'vne ſtructure extremement forte. On eut l'alarme bien chaude, & grand ſujet de craindre que l'eau n'emportaſt toute la partie de la ville où ie demeurois : Tellement que le Prince auec toutes ſes femmes abandonna ſon Palais. Vn voiſin que j'auois tiré hors de chez luy ſes meubles, les chargea ſur vn Elephant & ſur vn Chameau, & ſe tint preſt pour ſe ſauuer vers la montagne. Ils auoient tous leurs cheuaux ſeellez à leurs portes, pour en faire autant ; de ſorte que nous fuſmes dans vne grande apprehenſion juſques à minuict, pource que nous nous croyons dans la neceſſité de nous enfuïr, & d'abandonner ainſi tout ce qui eſtoit chez nous de meubles & de marchandiſes. Ils diſoient que l'eau monteroit plus haut de trois pieds que le toict de ma maiſon ; & comme elle n'eſtoit faite que de terre & de paille qu'elle l'emporteroit ſans doute. Que 14. ans auparauant ils auoient fait vne triſte experience de ces torrents, le fond de l'eſtang ayant eſté niuelé auec noſtre maiſon, il ſ'eſtoit trouué plus haut que la couuerture. Elle eſtoit ſituée dans vn fond, & au milieu du courant de l'eau. La moindre pluïe faiſoit ordinairement vn ſi grand torrent à ma porte, que ie puis dire que l'eau ne court point plus viſte ſous les arches du pont de Londres. Quelquesfois on n'y pouuoit paſſer ny à pied ny à cheual l'eſpace de quatre heures ; Le Roy pour y remedier, fit ouurir vne écluſe pour faire paſſage à l'eau. Auec tout cela la pluye auoit tellement laué les murailles de ma maiſon, & l'auoit tellement affoiblie par diuerſes brêches qu'elle auoit faites, que j'apprehendois dauantage ſa cheute que le danger de l'eau ;

elle l'auoit tellement gagnée, qu'il n'y auoit point d'endroit qui peût estre à sec; cela m'obligera à faire de nouuelles reparations. Ainsi nous n'estions iamais sans quelque affliction, c'estoit tantost du feu, tantost la pluye, tantost vn torrent, & toûjours vne chaleur & vne poussiere insupportable, & auec tout cela vn air extrémement mal-sain.

Le dix-neufiéme, le Roy fut à Hauas Gemal, & de là il fut à la chasse. La resolution y fut prise de se retirer à Mandoa, qui est vn Chasteau tout seul, proche duquel il n'y auoit point de Ville. Le Sultan Peruys estoit retourné de l'Armée; & estant auec son train proche d'Asmeere, le Roy luy enuoya vn ordre d'aller à Bengala, & de ne point venir à la Cour, éuitant ainsi les suites qui estoient à craindre, si les deux freres se fussent rencontrez. Il resolut en luy-mesme de donner le commandement de l'Armée de Decan à Sultan Coronne. Tous les principaux Officiers luy estoient si contraires, que la mesme resolution ayant esté prise vn mois auparauant, le Roy n'auoit osé l'enuoyer à l'Armée, & auoit esté obligé de cacher ce dessein iusqu'à ce que l'autre Prince fut éloigné, & qu'il eût trauaillé luy-mesme à luy regagner l'affection des gens de guerre. Ce changement de demeure nous donna bien de l'embarras, & nous obligea à vne nouuelle dépense. Il fallut bastir vne nouuelle maison pour nous y loger, & y faire vn magazin pour nos Marchandises; car Mandoa est vn Chasteau basty sur le haut d'vne Montagne, sans qu'il y eut aucun logement aux enuirons.

Le 30. le Roy vint fort tard de la chasse. Il m'enuoya sur les onze heures du soir vn Sanglier fort gras, & si grand qu'il en voulut garder les deffenses par curiosité. On me l'apporta auec ce message, qu'il l'auoit tué de sa main, & que pour cette raison j'en mangeasse de bon appetit, & que j'en fisse bonne chere. Celuy qui auoit esté enuoyé de la part du Roy pour me l'apporter, se chargea de dire à Asaph-Chan que ie faisois estat de luy rendre visite le lendemain, & que i'esperois de receuoir de sa main les priuileges que Sa Majesté m'auoit accordez. Il répondit qu'il ne les pouuoit pas expedier si-tost; mais qu'ils seroient expediez & scellez dans deux ou trois iours, & qu'il auroit de la confusion de me voir deuant que de m'auoir donné la satisfaction que i'attendois de luy.

§. IV.

La maniere dont on solemnise le iour de la Naissance du Roy.

LE deuxiéme iour de Septembre, estoit celuy de la Naissance du Roy; ils le solemnisent comme leur plus grande Feste. On pese le Roy dans vne balance; on le met d'vn costé, & de l'autre des pierreries, de l'or, de l'argent, des estoffes du Pays, du fruict, & beaucoup d'autres choses, vn peu de chaque sorte. La ceremonie estant acheuée, on distribuë toutes ces choses aux Bramans. Le Roy commanda à Asaph-Chan de m'enuoyer querir pour assister à cette Feste. Il me marqua la place où ie deuois attendre l'heure d'estre introduit; mais celuy qu'il enuoya entendit mal son ordre, & ie ne peus entrer qu'au temps du Durbal: ainsi, ie manquay à voir vne partie de cette ceremonie, estant venu trop tard. Le Roy en sortant m'apperceut, & m'enuoya demander pourquoy ie n'estois point entré, puis qu'il en auoit donné l'ordre. Ma réponse fut sur l'équinoque qu'on auoit prise. Il en parut fort en colere, & en fit des reprimandes publiquement à Asaph-Chan. Le Roy ce jour-là auoit tant de pierreries sur luy, qu'il faut que j'aduouë que ie n'ay iamais veu ensemble tant de richesses. Le temps se passa à faire passer deuant luy ses grands Elephans; les plus beaux auoient leurs chaînes, leurs sonnettes, & tout le reste de la ferrure de leur harnois, d'or & d'argent. On portoit deuant eux des drapeaux; chacun de ces principaux Elephans en auoit neuf ou dix autres petits, qui ne parroissoient estre auprés d'eux que pour les seruir;

nit : leurs couuertures estoient d'étoffes de soye en broderie d'or & d'argent ; il y en auoit douze Compagnies richement harnachées. Le premier qui parut, estoit vne beste d'vne prodigieuse grandeur : les placques qui couuroient sa teste & son poictrail, estoient semées de rubis & d'émeraudes. En passant deuant le Roy, ils plioyent tous le genoüil, luy faisant la reuerence fort ciuilement ; & en matiere de beste, il ne se peut rien voir de plus curieux. Les gardiens de chacun de ces Elephans firent vn present au Roy ; il se leua en suite, & r'entra dans son Palais apres m'auoir fait quelque compliment.

Sur les dix heures du soir, le Roy enuoya à mon logis, l'on me trouua couché. Le message fut, qu'il auoit apris que j'auois vne peinture que ie ne luy auois point monstré ; qu'il souhaittoit que ie le fusse trouuer, & que ie la luy portasse ; que si ie ne voulois pas luy en faire vn present, qu'au moins il la pût voir, & en faire prendre des copies pour ses femmes. Ie me leuay, & ie l'allay trouuer auec cette Peinture. Il estoit assis les jambes croisées, sur vn petit Trône tout couuert de diamans, de perles, & de rubis. Il auoit deuant luy vne table d'or massif, & sur cette table cinquante placques d'or enrichies de pierreries : les vnes fort grandes & fort riches ; les autres de moindre valeur, mais toutes couuertes de pierres fines. Les Seigneurs de sa Cour estoient à l'entour de luy, dans leur meilleur équipage. Il commanda que l'on beût gayement ; & pour cela, il y auoit de diuerses sortes de vins dans de grands flacons. Quand ie m'approchay de luy, il me demanda des nouuelles de la Peinture ; ie luy monstray deux portraits, l'vn desquels il regarda auec estonnement, & me demanda de qui il estoit. Ie luy dis que c'estoit le portrait d'vne de mes amies qui estoit morte. Me le voulez-vous donner, adjoûta-il ? Ie luy répondis que ie l'estimois plus que quoy que ce soit que j'euſſe au monde, à cause que c'estoit le portrait d'vne personne que j'auois aymée tendrement ; mais que si Sa Majesté vouloit excuser ma passion, & la liberté que ie prenois, ie l'aurois priée d'accepter l'autre qui estoit le portrait d'vne Françoise, d'vne main tres-excellente. Il m'en remercia, & me dit qu'il n'aymoit que celle qu'il me demandoit, & qu'il l'aymoit autant que ie la pouuois aymer : que si ie la luy donnois, il l'estimeroit dauantage que la piece la plus rare qui fust dans son tresor. Ie dis alors que ie ne pouuois auoir tant d'amitié pour quoy que ce fust au monde, que ie la vouluſſe refuser à Sa Majesté ; que j'estois extrémement aise de luy rendre quelque seruice, & que si ie pouuois luy donner quelque meilleur témoignage de mon respect & de la passion que j'auois de le seruir, j'aurois esté ravy de le pouuoir faire. A ces paroles, il s'inclina vn peu, & me dit que le témoignage que ie luy en donnois en estoit vne preuue suffisante ; qu'il auoüoit qu'il n'auoit iamais rien veu de si bien peint, ny vne si belle personne. Il me conjura en suite de luy dire de bonne foy en quel Pays du monde estoit cette belle femme. Ie répondis qu'elle estoit morte. Il adjoûta qu'il approuuoit fort ma passion pour cette personne, & de ce que ie luy auois donné de si bonne maniere vne chose que j'estimois tant qu'il ne vouloit pas me l'oster, que seulement il la feroit voir à ses femmes, qu'il en feroit faire cinq copies par ses Peintres ; & que si entre ces copies ie reconnoissois mon Original, il me le rendroit. Ie répondis que ie l'auois donné de bon cœur, & que j'estois fort aise de l'honneur que Sa Majesté m'auoit fait de l'accepter. Il repliqua qu'il ne le vouloit point prendre, qu'il m'en aymoit dauantage, de ce que j'aymois la memoire de mon amie ; qu'il connoissoit toute l'injustice qu'il y auroit à m'en priuer ; qu'il ne l'auoit prise que pour en faire prendre des copies ; qu'il me l'auroit renduë luy-mesme, & que ses femmes auroient porté les copies sur elles. En effet, pour vne Mignature, il ne se pouuoit rien voir de plus acheué : & pour l'autre peinture qui estoit en huyle, il ne la trouuoit pas si belle. Il me dit en suite que ce jour-là estoit celuy de sa Naissance, & que tout le monde en faisoit des réjouyssances. Il me demanda en suite si ie ne voulois pas boire auec luy. Ie répondis ; ce qu'il plaira à Vostre Majesté, & luy

Débauche du grand Mogol.

souhaittay de longues & heureuses années, & que cette mesme ceremonie peust estre renouuellée encore dans cent ans. Il me demanda quel vin ie voulois boire, si i'amois mieux du vin de grappe ou du vin artificiel; si ie l'aimois fort ou autrement: Ie respondis que ie ferois ce qu'il me diroit, esperant qu'il ne me commanderoit point d'en boire trop ny de trop fort. Il se fit apporter vne coupe d'or pleine de vin messé, moitié de vin en grappe, & moitié de vin artificiel. Il en beut, & l'ayant fait remplir me l'enuoya par vn de ses gentils-hommes auec ce message qu'il me prioit d'en boire 2. 3. 4. ou 5. fois à sa santé, & d'accepter la couppe qui en dependoit comme vn present qu'il me faisoit. Ie beus vn peu de vin, mais iamais ie n'en ay beu de si fort: Il me fit esternüer, dequoy le Roy se prit à rire: Il me fit presenter en suitte des raisins, des amandes, & des citrons coupez par tranches dans vn plat d'or, me priant de manger & de boire à ma liberté sans aucune contrainte. Ie luy fis vne reuerence à ma mode, pour le remercier du present qu'il m'auoit fait: Asaphchan auroit voulu que ie me fusse mis à genoux, & que i'eusse frappé de la teste contre terre; mais Sa Majesté se contenta de la reuerence que ie luy fis. La Coupe estoit d'or enrichie de petites turquoises & de rubis; le couuercle estoit de même, mais les émeraudes, les turquoises & les rubis qui y étoiét mis en œuure, estoient plus beaux, auec vne sous-coupe également riche. Ie ne peux pas dire ce qu'elle vaut, à cause que la pluspart des pierres sont petites, & que les plus grandes ne sont pas parfaites: Il y en a bien deux milles, & elle poise enuiron vn marc & demy d'or. Le Roy deuint de belle humeur, & me dit qu'il m'estimoit dauantage que pas vn Franc qu'il eust connu, & me demanda si i'auois trouué bon le Sanglier qu'il m'auoit enuoyé peu de iours auparauant, à quelle saulce ie l'auois mangé, quelle boisson l'on m'auoit seruie à ce repas, & semblable questions, qu'enfin qu'il ne me manqueroit rien en son païs. Cette demonstration de faueur parut aux yeux de toute la Cour. Il jetta en suitte à ceux qui estoient assis au dessous de luy deux grands bassins pleins de rubis, & à nous autres deux autres grãds bassins d'amandes toutes d'or & d'argent meslées ensemble, mais creuses par dedans: Ie creûs pas me deuoir jetter dessus comme faisoient les principaux de sa Court: car ie remarquay que son fils n'en prit point: il donna apres aux musiciens & autres de ses courtisans, des pieces d'estoffes fort riches pour faire des turbans & des ceintures, continuant tousiours à boire, & commandant que les autres en fissent de mesme; tellement que Sa Majesté & tous les principaux Seigneurs de sa Cour parurent dans vne diuersité d'humeurs admirable, à l'exception de son fils, d'Asaphchan, de deux vieillards, du Roy de Candahar, & de moy, qui ne m'en enyuray point. Quand le Roy ne se peût plus soustenir, il se mit à dormir. Nous nous retirâmes tous. Au sortir ie priay Asaphchan pour l'expedition des priuileges que ie poursuiuois, l'asseurant que Sa Majesté ne me pouuoit pas faire de present plus agreable que cette expedition; que ie ne m'en mettrois point en peine si la chose estoit entierement en son pouuoir, mais que ie me doutois bien que quelqu'vn en auoit trauersé l'expedition; que le lendemain matin i'en parlerois à Sa Majesté. Il me dit qu'il n'estoit pas necessaire que ie le fisse, que le Roy m'aimoit, qu'il en auoit desia donné l'ordre, que les preparatifs de cette feste auoient empesché mon expedition, & que sans cela il me l'auroit enuoyée, & qu'il me feroit toute sorte de seruice.

Present que le Mogol fait à l'Auteur.

Le 4. de Septembre ie fis vne nouuelle experience de la peine qu'il y a à negocier auec les gens de ce Païs; ils ne tiennent iamais leur parole: depuis sept mois Asaphchan me promettoit cette expedition de semaine en semaine, & de iour en iour; mais comme il vid que i'auois porté les choses à tel point que ie me pouuois passer du Prince, il desaduoüa sa parole auec vn emportement extréme de colere & de rage: ie n'osois rompre auec luy, ny publier son manquement de Foy: Il s'estoit au commencement engagé auec nous, promettant d'estre nostre solliciteur dans nos affaires; cependant il protegeoit nos ennemis, &

Il entend les Portugais.

s'estoit rendu leur esclaue pour des bagatelles qu'ils luy donnoient, ie tenois alors le Loup par les oreilles comme l'on dit, pour me tirer de ce mauuais pas; Ie dissimulay la connoissance que i'auois de sa mauuaise foy; ie fis semblant de croire que l'ennuy de la lecture de nostre Lettre & de sõ mauuais stile, estoit la seule cause de cét emportement; & sur cette supposition ie luy en enuoyay vne autre pour mieux expliquer ma pensée, auec vn memoire des choses que nous souhaitions, & qu'on nous auoit promises, le priant de faire dresser vn Firman sur ce memoire, dans la forme qu'il luy plairoit, & de le faire seeler; qu'autrement si il en faisoit difficulté, il ne trouua pas mauuais que j'allasse demander la mesme grace au Roy, ou vn Passe-port, pour sortir du Païs; si il me la refusoit. Ces deux escrits sont dans mon Regiſtre en ordre, dans lequel ils ont esté dressez.

Le 8. Asaphchan me fit réponse qu'il ne pouuoit en rien auancer mes affaires auprés du Roy; que si ie desirois quelque chose qui regardast le gouuernement du Prince, ie la deuois attẽdre immediatemẽt de luy; que ses Firmãs suffisoiẽt, & ainsi il me fit connoistre le dessein qu'il pratiquoit il y auoit si long-temps, de faire en sorte que ie dépendisse absolument du Prince. I'eus alors vn iuste sujet de prendre d'autres mesures, personne ne pouuant trouuer mauuais que ie songeasse à faire de nouueaux amis, apres auoir esté abandonné par les premiers. Ie resolus donc d'esprouuer ce que ie me pourrois promettre du Prince, & de faire semblant de dépendre absolument de luy. I'enuoyay à son Secretaire quatre articles, pourquoy ie luy demandois vn Firman, afin qu'il me peust seruir dans ce mesme temps à Suratte à l'arriuée de la flotte qu'on attendoit de iour en iour, ce que son Alteſſe m'accorda.

Le 10. ie me presentay deuant le Prince, qui dicta à son Secretaire le Firmant que ie desirois, & qu'il m'auoit promis; si bien que ie croyois lors estre venu à bout de mes desseins. Le 11. on me l'enuoya, mais quand ie vins à le lire, ie trouuay qu'on auoit changé deux ou trois articles que i'auois demandez, & qu'on m'auoit promis, & mesmes qu'on en auoit retranché vn tout entier. Ie retournay disant resolument que ie ne le receurois point en cette forme, que ie ne souffrirois point qu'on mist à terre pas vne des marchandises de la flotte. Iamais homme n'a eu à combattre tant de faussetez, d'auarice & d'orgueil. La nuict i'allay trouuer le Secretaire du Prince pour luy faire mes plaintes, & pour luy declarer que i'estois resolu de partir, il me fit voir que le Firmant n'estoit pas tel qu'on me l'auoit expliqué; qu'il contenoit toutes clauses que i'auois desirées; les termes dans lesquels elles estoient exprimées ne me plaisoient pas; mais le Secretaire leur donnoit le bon sens, & me declaroit, que l'intention du Prince estoit que ie fusse plainement satisfait, & que ce Firman me deuoit suffire. Ie le pressay sur l'obscurité de quelques poincts, & le priay de les éclaircir, & me donner vne lettre pour le Gouuerneur de Surat; ce qu'il m'accorda, auec ordre pour celuy qui tenoit la Doüane, de payer à nos Facteurs cinquante pieces de drap qu'il auoit achepté d'eux depuis plusieurs mois, & qu'il leur vouloit rendre alors à leur grãd preiudice. Enfin, le Secretaire se découurit à moi du desirque le Prince auoit depuis long-tẽps que ie n'euſſe point d'autre recours qu'à luy, & que ie ne le trauersaſſe point aupres du Roy sõ pere dans les affaires de sõ Gouuernement; que ie l'esprouuerois meilleur amy que ie ne l'auois esperé, & enfin il me donna satisfaction sur tous les poincts contestez. Ie commençay alors à auoir meilleure esperance du succés de nos affaires, me fondant principalement sur ce qu'il n'est pas si aspre aux Presens que l'ordinaire des gens de ce pays, qu'il passe pour estre honneste homme, & qu'il se faisoit fort d'auoir assez de credit pour empescher qu'on ne nous fist aucune iniure, ny le moindre tort du monde. Ie receus donc le Firmant que le trouuay fort exprés & en bonne forme, lors qu'on m'en eut fait la traduction.

Dans toute la suite de ces memoires, Rhoé ou Pourchas qui en a fait l'extrait, n'explique point les conditions ou priuileges, ce qui rend les endroits où il en est parlé vn peu obscurs.

Le seiziesme ie rendis visite au Prince, auec la resolution de continuer tousiours dans le mesme chemin que j'auois pris, de faire croire que ie ne voulois point auoir dans cette Cour-là d'autre dépendance que de luy, & cela jusques à ce que j'euſſe des nouuelles de nos Vaiſſeaux, & que j'euſſe ſçeu de quelle maniere ils ſeroient reçeus cette année-là. Ie luy trouuay l'eſprit embaraſſé, il apprehendoit que Sultan Paruis ſon frere ne vint à la Cour, car il n'en eſtoit éloigné que de huit coſſes, & faiſoit inſtance d'eſtre admis à baiſer les mains de ſon pere: Ce qui luy auoit deſia eſté accordé; mais Normal eut aſſez de credit ſur l'eſprit du Roy pour le faire changer, & pour luy faire enuoyer vn contre-ordre d'aller droit à Bengale. Le Roy cõtinuë cependant dãs ſa retraite, ſans qu'on ſçache precisément le lieu où il eſt.

§. V.

Arriuée d'Abdalacan à la Cour du Mogol. Reception de l'Ambaſſadeur du Roy de Perſe.

LE 10. d'Octobre, Abdalacan Gouuerneur d'Amadauat, qui auoit eu ordre de ſe rendre à la Cour, pour rendre raiſon de la negligence qu'il auoit apportée à l'execution de quelque commandement du Mogol, ſe preſenta au larneo. Il eſtoit demeuré juſques là ſur ſes gardes, & auoit refuſé de venir à la Cour. Le Prince Sultan Coronne qui tiroit auantage de toutes ſortes d'occaſions, voulut profiter de la diſgrace d'Abdalacan. Il le connoiſſoit pour vn homme de grand cœur, d'vne haute eſtime, & de la premiere qualité. Il jugea qu'eſtant tel, il ne le pouuoit acquerir ſans fortifier beaucoup ſon party; c'eſt pourquoy il luy auoit fait dire quelque-temps apres, qu'il vint hardiment à la Cour, & qu'il y trouueroit des amis. Abdalacan le crût, & ſe reſolut d'obeyr aux ordres du Roy. Il partit donc d'Amadauat en habit de pelerin, accompagné ſeulement de quarante perſonnes. Il fit vne partie du chemin qui eſtoit de ſoixante milles à pied, & arriua à la Cour en cét équipage. Il eſt vray qu'il faiſoit marcher apres luy, mais à la diſtance d'vne journée de chemin, deux cens cheuaux pour ſ'en ſeruir, ſi l'occaſion l'y obligeoit. Il ſe preſenta deuant le Roy, entre deux perſonnes de condition qui furent ſes Introducteurs. Il parut les pieds nuds & chargez de chaînes, le viſage abbatu, les cheueux negligez, & le turban enfoncé ſur les yeux; ne voulant pas, diſoit-il, paroiſtre autrement deuant la face irritée de ſon Prince. Apres qu'il luy eut fait ſes ſoûmiſſions, & qu'il eut répondu à quelques demandes que le Roy luy fit, il obtint ſon pardon. Le Mogol luy fit oſter ſes fers, & luy donna vne veſte de drap d'or, auec vn turban & vne ceinture ſelon la couſtume du Pays. D'ailleurs, le Prince Coronne qui auoit gagné Abdalacan, tourna toutes ſes penſées à l'eſtabliſſement de ſa Grandeur, & à la ruine de ſon aîné. Il crût que ſ'il pouuoit obtenir du Roy ſon pere le commandement de ſes Armées, il ſe rendroit le plus puiſſant de l'Eſtat. La guerre qu'on vouloit continuer contre le Roy de Decan, luy en fut vn pretexte fort ſpecieux. Son frere aîné y auoit mal reüſſi, & Cham-canna le plus grand Capitaine de l'Empire n'y auoit pas eſté plus heureux. Il ſe promit vn meilleur ſuccez, & par là ſ'acquerir vne gloire qui le mettroit au deſſus de l'vn & de l'autre. Dans cette eſperance, il preſſe le Roy ſon pere, & l'oblige à rappeller Cham-canna; non ſeulement pource qu'il auoit eſté mal-heureux, mais parce qu'il eſtoit ſoubçonné auec raiſon de fauoriſer le Roy de Decan, & d'eſtre ſon penſionnaire. Le Mogol conſentit à tout ce que le Prince deſira de luy. Il enuoye à Cham-canna vn ordre exprés de venir à la Cour; mais Cham-canna refuſa d'obeyr, diſãt qu'il ne pouuoit pas quitter l'Armée, ſans l'expoſer au dãger de ſe perdre. Il pria le Roy par Lettres, qu'il ne luy dõnaſt point pour Succeſſeur dans le Cõmandement Sultan Coronne; mais en ſa place, que ſ'il luy plaiſoit de luy enuoyer le plus jeune de ſes fils qui n'auoit que quinze ans, il ne manqueroit pas d'obeyr. Coronne offen-

sé de la declaration de Cham-canna, prit la chose à cœur, & crût qu'il ne se pouuoit mieux vanger de luy, que d'emporter sur l'esprit du Roy son pere la resolution de la guerre de Decan. Il promit en mesme temps à Abdalacan le commandement de l'Armée sous luy, & de luy donner le Gouuernement de Cham-canna. Le Roy apprehendant les troubles qui pouuoient naistre dans ses Estats par l'ambition de Sultan Coronne, par le mécontentement de ses deux fils aînez, & le credit de Cham-canna, auoit enuie d'accommöder toutes ces broüilleries, en faisant la paix auec le Roy de Decan. Pour y paruenir, il confirma Cham-canna dans son Gouuernement, & resolut de luy enuoyer vne veste, qui est la marque d'vne veritable reconciliation. Auant que de l'enuoyer, il en donna aduis à vne des parentes de ce grand Capitaine qui estoit dans le Serrail. Cette femme, soit qu'elle fust gagnée par Sultan Coronne, ou qu'elle eust du ressentiment du mauuais traitement qu'on auoit fait au Chef de sa famille, apres les grands seruices qu'il auoit rendus, répondit hardiment qu'elle ne croyoit pas que Cham-canna vouluſt rien porter de ce qui luy seroit enuoyé de la part du Roy; qu'il connoissoit que Sa Majesté le haïssoit; qu'vne fois ou deux il auoit taſché de l'empoisonner. Que cela estoit si vray, qu'il auoit encore le poison, & qu'il l'auoit adroitement détourné au lieu de le porter à sa bouche. Qu'apres de si justes défiances, elle ne croyoit pas qu'il vouluſt se hazarder à porter sur luy aucunes des choses que le Roy luy auroit enuoyées. Le Roy répondit à cette femme, que pour oster tout soubçon, il porteroit luy-mesme la veste qu'il luy vouloit enuoyer l'espace d'vne heure, à la charge qu'elle luy écriroit la maniere dont il en auoit vsé, pour luy retrancher tout sujet de craindre. Elle repliqua qu'elle ne croyoit point que ny le Roy, ny Cham-canna en deussent venir à cette épreuue Neantmoins, que si le Roy luy permettoit de viure en repos dans la charge qu'il luy auoit donnée, il continuëroit de rendre à Sa Majesté tout le fidel seruice qu'il estoit en possession de luy rendre. Le discours insolent de cette femme fit changer de dessein au Mogol, il resolut à l'heure mesme de donner le commandement de l'armée de Decan, à Sultan Coronne; & pour donner plus de reputation à ses premieres entrepriſes, il publia qu'il vouloit suiure l'Armée de son fils en personne, auec d'autres troupes & vne autre Armée.

Cham-canna ayant découuert de loin cette tempeste qui se formoit contre luy, & qui menaçoit sa fortune aussi bien que celle des Roys de Decan, ne manqua pas de preuenir le mal, & de prendre des liaisons encore plus estroites auec les Roys de Decan, qu'il n'auoit euës par le paſsé, afin de se guarantir de l'oppression. Ce fut par son conseil que ces Roys resolurent d'enuoyer vne Ambaſſade au Mogol, & de luy offrir la paix. Ils choisirent deux hommes capables de negocier, & les enuoyerent en mesme temps au Mogol. Ces Ambaſſadeurs luy presenterent des Cheuaux richement harnachez. D'abord, le Roy ne les voulut point voir; & apres auoir refusé de leur donner Audiance, & mesme de receuoir leurs presens, les renuoya à son fils, & leur fit dire qu'il se remettroit à luy de la resolution de faire la guerre, ou de conclurre la paix.

Ce Cham-canna est toûjours vn des principaux Auteurs dans toutes les intrigues décrites dãs les memoires.

Le Prince connoiſſant par là qu'il estoit fort bien dans l'esprit du Roy son pere, leur declare qu'il luy seroit honteux de consentir à la paix, apres les desauantages paſſez. Il conneuſt bien neantmoins que les conditions que les Ambaſſadeurs luy proposerent, estoient fort justes & fort auantageuſes, & que le Roy son pere les auroit volontiers acceptées. Pour laiſſer auſſi quelque esperance aux Ambaſſadeurs, il leur dit que quand il se porteroit à la paix, il n'en vouloit point traiter que son Armée ne fust en campagne, & que Cham-canna ne fust hors d'estat de luy disputer l'honneur d'auoir mis fin à la guerre.

L'ambition de ce jeune Prince est connuë & si publique, que tout le monde en parle. Mais le pere le souffre par ie ne sçay quelle raison d'Estat, quoy que son intention ne soit pas d'en faire son Succeſſeur. Il reserue l'Empire pour Sultan Corsoronne son fils aîné, & qui a l'amitié & la veneration de tout le monde. Il l'ayme

auſſi beaucoup. Il connoiſt ce qu'il vaut. Il en eſtime toutes les qualitez; mais il ſ'eſt imaginé que ſ'il le mettoit en liberté, ſa gloire en ſeroit diminuée. Il ne void pas cependant que les intrigues ambitieuſes de Sultan Coronne, terniſſent bien plus l'éclat & la reputation dont il eſt ſi jaloux, que ne feroient les actions les plus vertueuſes de Sultan Corſoronne. Par cette mauuaiſe politique, il nourrit vne ſecretre & dangereuſe diuiſion entre ces freres, & rend le cadet ſi redoutable, croyant qu'il pourra bien touſiours luy oſter l'authorité qu'il luy donne pour vn temps. Les plus ſages apprehendent les ſuites de cette conduite, & le danger que court le Pays de tomber dans vne guerre Ciuile apres la mort de ce Prince: La varieté des éuenemens qui ſe rencontrent dans l'Hiſtoire de ce Pays-là, & principalement ſous le Regne d'Eckbarſa pere du Roy d'apreſent, ioinre aux dernieres intrigues dont ie parle, meriteroient bien d'eſtre écrites; mais les vns n'en feroient point de cas à cauſe qu'elles ſe ſont paſſées dans vn Pays fort éloigné; & les autres auroient de la peine à le croire, dans l'opinion qu'ils ont que ces Peuples-là ſont des Barbares. Ie me contente par cette conſiderarion, de ne les toucher qu'en paſſant. Ie ne puis toutefois m'empécher de rapporter icy ce qui ſe paſſa il n'y a pas long-remps au pays du Mogol, faire voir iuſqu'où peut allet la patience & la ſageſſe d'vn pere, la fidelité d'vn Miniſtre, les fourberies d'vn frere, & l'imprudence d'vne Faction qui oſe tout entreprendre, & qui abuſe inſolemment de l'authorité du Roy, ſans eſtre retenus ny par la crainte des châtimens, ny par le bien de l'Eſtat, ny par aucune autre conſideration. Le Prince Sultan Coronne, Normahal ſa belle-ſœur, Aſaphchan & Etimon Doulet pere de Normahal qui font le Parti le plus puiſſant de cette Cour; apres ſ'eſtre aſſemblez pour trouuer les moyens pour ſe maintenir dans leur fortune preſente, demeurerent tous d'accord qu'ils ne ſ'y pouuoient conſeruer ſ'ils ne ſe defaiſoient du Prince Corſoronne: ils voyoient qu'il eſtoit aimé des grands, & qu'il n'y auoit point de ſeureté pour eux ſ'il eſtoit iamais en liberté. Ils ſe mirent donc à penſer par quel artifice ils le pourroient faire paſſer entre leurs mains, afin de le pouuoir empoiſonner ſans qu'il y paruſt. S'eſtant reſolus là deſſus, chacun ſe ſepara pour y trauailler. Normahal fut la premiere. Elle n'oublia rien pour ſ'inſinuer dans l'eſprit du Roy, & pour le gaigner. D'abord elle ſe jetta à ſes pieds toute en larmes, & luy repreſenta que Sultan Corſoronne ne changeoit point de ſentiment; & qu'ayant touſiours la meſme ambition, il eſtoit capable de ſe porter aux dernieres extremitez. Le Roy la laiſſa dire, & ne fit pas ſemblant d'en entendre dauantage que ce qu'elle en diſoit. Cette premiere attaque ne luy ayãt pas reüſſi, les conjurez n'en demeurerent pas là. Ils prirent le temps que le Roy auoit beu par excez, & luy preſenterent par la bouche d'Etimon Doulet, & Aſaphchan, qu'il ſeroit plus de la dignité, & tout enſemble plus de la ſeureté de Sultan Corſoronne, que Sa Majeſté le mit en la compagnie & en la garde du Prince ſon frere, que ſi elle le laiſſoit dauantage entre les mains d'vn Raſboot, qui pouuoit eſtre gaigné par promeſſe ou par menaces; Ces conſiderations (adiouſterent-ils) les obligeoient de ſupplier Sa Majeſté de ne laiſſer plus le Prince Corſoronne en de mauuaiſes mains, mais de le conferer aux ſoins & à l'affection du Prince ſon frere. Le Roy accorda leur demande, & ſe mit à dormir.

Ces conſpirateurs ayant l'ordre du Mogol, & eſtans appuyez par le Prince Coronne, & d'ailleurs eſtant en grande conſideration en cette Cour, ils crurent qu'ils ne trouueroient point de difficulté à retirer le Prince Corſoronne des mains de celuy qui le gardoit. Aſaphchan ſe preſente à la porte de ſon logis auec les Gardes du Prince, & demande par ordre du Roy ſon pere, qu'on lui mette entre les mains Sultan Corſoronne. Anna Raſboot luy répõd qu'il eſtoit tres-humble ſeruiteur de Sultan Coronne; mais que le Roy luy ayant mis entre les mains le Prince ſon fils, il ne luy pouuoit pas obeïr: Qu'il le priojt d'auoir patience iuſqu'au lendemain, pource qu'il ſ'en déchargeroit en ce temps-là entre les mains de ſa Majeſté, qui

Prince Raſboot.

en disposeroit selon son plaisir. Cette réponse changea l'estat de leurs esperances; car Annarah ayant rendu compte au Roy de sa réponse, & ayant adiousté qu'il periroit plustost auec les quatre mille Cheuaux que le Roy luy auoit donnez, que de mettre iamais le Prince entre les mains de ses ennemis. Le Roy luy répondit qu'il en auoit vsé en homme d'honneur, que sa réponse auoit esté prudente, & qu'il continuast à en vser de mesme à l'auenir, sans s'arrester aux ordres qui luy pouuoient venir, mesme de sa part. Ie veux faire semblant d'ignorer la chose, adiousta-il; & pour vous, ie vous commande de n'en faire pas dauantage de bruit. Continuez seulement à estre fidele, & nous verrons iusques où les autres pousseront leurs desseins.

Les amis du Prince voyant que le Roy ne parloit point de ce qui s'estoit passé la nuict precedente, creurent qu'il l'auroit oublié, ou qu'il n'auroit pas sçeu leur tentatiue, ny le refus qu'on leur auoit fait; mais ne laisserẽt pas de demeurer en défiance d'vn costé & d'autre. Ce que ie rapporte icy, pour vous aduertir qu'il faut bien prendre garde de ne se pas engager trop auant dans le Pays, & ne pas disperser vos marchandises en de differens lieux: car l'on verra dans peu de temps tous ces Pays en combustion, & vne partie engagée contre l'autre, dans vne guerre & dans vne querelle de longue discution. Si Sultan Corsoronne auoit le dessus, le Royaume du Mogol seroit vn azile pour les Chrestiens; car il ayme & fauorise les sciences, la valeur, & la discipline militaire, & a de l'horreur pour l'auarice & pour les auanies que ses ancestres & les grands du Royaume ont fait de tout temps aux estrangers. Ce sera tout le contraire, si la faction de son frere l'emporte. Ce Prince est ennemy des Chrestiens, superbe, fourbe, de mauuaise foy, & tyran iusqu'à l'excez. L'on attend tous les iours l'Ambassadeur de Shabas Roy de Perse.

Le 30. Decembre vers le soir, le Roy retourna, & m'enuoya vn Sanglier. I'eus nouuelles ce iour-là de l'arriuée de quatre Vaisseaux au Port de Swaly, & i'appris par les Lettres des Commandans la rencontre qu'ils auoient faite de la Caraque, Vice-Admirale des Indes; laquelle apres vn long combat s'estoit échoüée & brûlée sous la coste des Isles de Gazedia. *Voyez le Voyage de Terry.*

Le iour suiuant, j'allay faire vn compliment au Mogol de la part du Roy mon Maistre. Il le reçeut auec beaucoup de ciuilité, mais il tomba aussi-tost à me demander des nouuelles des presens. Au lieu de répondre à sa demande, ie luy contay le dernier combat des nostres. Il sembloit prendre part à nostre gloire, & donner des applaudissemens à la valeur de ceux de nostre Nation; mais il passa vne seconde fois à me parler des presens, & à demander: Qu'est-ce, me dit-il, que le Roy m'a enuoyé? Ie luy répondis qu'il luy enuoyoit plusieurs marques de son amitié; qu'il sçauoit assez qu'il estoit maistre de la meilleure partie de l'Asie, & le plus riche Prince de tout l'Orient; que d'enuoyer des presens à Sa Majesté, il auroit crû que sçauroit esté porter des perles dans l'Ocean d'où elles viennent. Que le Roy d'Angleterre, par cette raison, n'auoit pas jugé à propos de le faire; mais qu'il luy faisoit present de son amitié, auec quelques petites curiositez que j'esperois luy deuoir estre agreables. Il me parla de la panne ou velours de France. Ie luy dis que toutes mes Lettres n'estoient pas encore arriuées, mais que j'auois desia quelque chose de ce qu'il souhaitoit. Il me fit aussi mention des dogues que ie luy auois promis; & ie luy dis que quelques-vns auoient esté tuez dans le combat; mais que l'on en auoit sauué deux pour Sa Majesté. Il en témoigna de la joye, & me dit que si ie pouuois luy pouuoir faire auoir vn grand Cheual de la taille des Cheuaux d'Allemagne, tels que ie les luy auois décrits, il auroit eu ce present plus agreable que si on luy auoit donné vne Couronne. Ie luy répondis que ie ferois mon possible pour le satisfaire, mais que j'apprehendois de n'en pouuoir pas venir à bout. Il adjousta que si ie luy en faisois auoir vn, il m'en donneroit dix mille Iacobus. Ie luy demanday vne Lettre & vn ordre pour faire venir à la Cour les presens du Roy mon Maistre, sans qu'ils fussent ouuerts, & pour le bon traitement de nos gens. Il me repliqua que le Port de Surate estoit à son fils; & l'ayant auili-tost enuoyé querir, il luy commanda expressément

en presence de tout le monde, de m'accorder ce que j'auois demandé, qui estoit, que l'on n'ouuriroit point nos balles; que celles que j'auois auoüées ne payeroiēt point d'imposition; que l'on nous expediroit promptement, & que l'on ne troubleroit point le transport qui se deuoit faire des presens, dont ie ferois apres la distribution comme ie voudrois; que ceux de nostre Nation seroient bien receus à Surate, & que j'y receurois vne entiere satisfaction. Cette faueur neantmoins ne s'estendit pas jusqu'à nous accorder le Fort que nous demandions, car Asaphchan s'y opposoit. Le Prince fit appeller Asaph-chan, & promit en presence de son pere & de toute la Cour, de me donner satisfaction, tant est grande la force des nouueaux presens.

Le 15. l'on me manda de Masulipatan que le Capitaine Keeling auoit pris en la coste de Cochin vn vaisseau Portugais & deux Barques, dont l'vne estoit chargée d'Estain, & l'autre auoit esté chargée à Bengale: Que le sieur Robert Sherly estoit sorty mal contant de Goa, & qu'il s'estoit mis en chemin pour passer à Masulipatan par terre, ce qui ne me sembla peu croyable. Le 17. le Prince Coronne qui auoit tousiours en teste de faire de son chef la guerre à Decan, differoit à rendre response aux Ambassadeurs de ce Pays-là: mais croyant auec ceux de sa Faction, qu'il n'y auoit point de seureté pour luy, si Sultan Corsoronne demeuroit entre les mains d'Annarah, parce qu'il pourroit faire sa paix pendant son absence, renuerser par là tous les desseins, & se mettre en estat de vanger l'iniure qu'on luy faisoit: il alla faire donner vne nouuelle tentatiue sur l'esprit du Roy: il luy fit proposer sous main de donner à Asaphchan la garde du Prince son frere, & luy voulut persuader que s'il luy faisoit l'honneur de se fier à luy de la vie & de la liberté de ce Prince, il estoit tout certain que Cham-canna & ceux de Decan n'auroient pas plustost appris que Sa Majesté luy auoit fait cette grace extraordinaire, qu'ils le craindroient dauantage, & s'en mettroient plustost à la raison. Ce iour-là il est à croire que le Mogol consentit à cette trahison: car les soldats d'Asaphchan entrerent en garde auprés de Corsoronne, auec deux cens cheuaux des troupes du Prince son frere. Sa sœur & la pluspart des autres femmes du Serrail detestant la cruauté du Roy, refusent de manger, & protestent que si le Prince Corsoronne meurt, elles luy sacrifieront tous les enfans qui estoient dans le Serrail. Le Roy leur donne de belles paroles, leur proteste qu'il ne luy arriuera rien de mal, les asseure de sa liberté, & leur enuoye Normal pour les appaiser. On la menace dans le Serrail. On refuse de la voir: Le peuple s'émeût, & dit tout haut que le Roy a mis sō fils entre les mains d'vn Prince ambitieux, & à la mercy de gens lasches & sanguinaires. Qu'il ne souffrira pas ce parricide. Que Coronne en veut apparamment à son aîné; mais que la verité est qu'il attente indirectement à la vie du Roy son pere, & que par l'assassinat de l'vn & de l'autre, il vouloit se faire des degrez de leurs corps, pour monter sans peine sur le Thrône. Cependant le peuple s'attroupe. On seme par les places des bruits de reuolte; on dit qu'il faut penser à asseurer la vie du Prince. Enfin chacun en parle selon sa crainte, ou selon son desir. Le pauure Prince Corsoronne estcependant au pouuoir d'vn Tygre; il refuse de manger, & enuoye prier le Roy son pere de luy faire oster la vie, plustost que de le faire seruir au triomphe de ses ennemis. Toute la Cour en est esmeuë, les Grands en témoignent de la tristesse. Le Peuple s'enouuelle ses clameurs, mais il n'a ny pied ny teste. Les suites de ces troubles sont fort à craindre pour nous.

Entrée de l'Ambassadeur de Perse.

Le 19. l'Ambassadeur de Perse Mahomet Roza Beg fit son Entrée dans la ville sur le midy, accompagné d'vn grand Cortége, dont la plus grande partie auoit esté enuoyée au deuant de luy pour l'honnorer; mais sans autre personne de marque que celles qui ont accoûtumé dans ces rencontres d'aller au deuant des estrāgers. On luy auoit aussi enuoyé la Musique, & vne centaine d'Elephans. Son Train estoit composé de cinquante cheuaux couuerts de houſſes de brocard d'or.

Les

Les Arcs, les Boucliers & les Carquois, estoient richement garnis. Quarante mousquetaires & quelques deux cens personnes conduisoient son bagage. On le mena reposer dans vn appartement de l'auant-cour du Palais. Il fut au Durbal: I'y enuoyay mon Secretaire, pour obseruer comme il seroit receu. Comme il se fut approché du Roy, il fit au premier balluſtre trois Tesselines & vn Syzeda, en se proiternant & se coignant la teste contre terre. Il fit le mesme en entrant, & presenta la lettre de Shaabas. Le Roy la receut, en s'inclinant vn peu, & demanda seulement comment se porte mon frere sans le traitter de Roy; & apres luy auoir dit peu de paroles, il fut placé au septiéme rang vis à vis de proche la porte, les rangs du dessus estans occupez par les premiers Seigneurs de la Cour. Cette place selon mon sens, estoit indigne de luy, mais il meritoit bien ce traittement, puis qu'il s'estoit soubmis à faire ce Syzeda ou reuerence, ce que tous ceux qui l'auoient precedé en cette qualité auoient refusé de faire. On l'excusoit en disant qu'il auoit ordre de satisfaire en toute maniere le Mogol; & l'on tiroit de là coniecture qu'il estoit venu pour luy demander quelque secours d'argent contre le Turc, comme il en auoit tiré souuent en de pareils rencontres.

L'Ambassadeur disoit qu'il estoit venu seulement pour traitter de Paix entre le Mogol & le Roy du Decan. Chabas aussi en prenoit la protection, & la prenoit par la jalousie qu'il auoit de l'accroissement de l'Empire du Mogol. Le Roy selon la coustume le regala d'vn beau Turban, d'vne veste & d'vne ceinture. Il le remercia en faisant trois reuerences, & vne Ricedas qui est encore vne autre reuerence iusqu'à terre. Il luy fit ses presens à trois fois differentes, & à chaque fois luy presenta neuf cheuaux Persans ou Arabes. Le nombre de neuf est mysterieux parmy eux. Il luy donna auec cela neuf mulets fort beaux, sept chameaux chargez de velours, deux tentures de tapisserie, des pieces de velours trauaillé auec de l'or, deux caisses de tapisseries de Perse, vn cabinet fort riche, quatre mousquets, cinq claches, vn chameau chargé de drap d'or fait en Perse, huit tapis de soye, deux rubis ballays, vingt & vn chameaux chargez de vin de grappe, quatorze chameaux chargez de diuerses eaux distillées, sept chameaux chargez d'eau-roze, sept poignards enrichis de pierreries, cinq épées de mesme, sept miroirs de Venise, si riches, que j'auois de la honte de les comparer auec les nostres. Ces Presens ne furent pas faits à la premiere Audiance du Persan, il ne fit qu'en donner le memoire. Son train estoit magnifique; on luy menoit en main huit Cheuaux harnachez d'or & d'argent. Diuers rangs de perles, de rubis & de turquoises, faisoient le tour de son Turban. Auec tout cela, ayant fait obseruer diligemment le traitement qu'on luy fit, lors que ie le comparois auec celuy qu'on m'auoit fait, ie ne trouuois pas qu'il eust esté traité plus fauorablement que moy. Il y auoit mesme cette difference, qu'on luy auoit donné vne place à l'Audiance bien au dessous de la mienne. Pour ce qui est de la ceremonie qu'on luy fit d'aller au deuant de luy, on m'auroit fait le mesme si ie ne me fusse point trouué malade, ou que ie l'eusse demandé. On remarqua aussi que le Mogol ne reçeut point la Lettre du Persan auec tant de respect, qu'il auoit reçeu celle du Roy d'Angleterre que ie luy auois presentée. En parlant du Roy d'Angleterre, il dit le Roy mon Frere; & parlant du Persan, il dit seulement mon Frere, sans y adjouster autre chose; comme obserua le Iesuite qui se trouua à cette Audiance, & qui entend fort bien la langue du Pays.

§. VI.

Entrée & reception de l'Ambassadeur de Perse.

LE 21. d'Octobre, ie fus chez le Prince Coronne pour les affaires de la compagnie; il me parla des presens, & me voulut mener auec luy au lieu où estoient

les caisses pour les faire ouurir & les voir ; ie luy dis que ie ne le pouuois pas faire que ie n'eusse auparauant presenté au Roy ceux qui luy estoient destinez, qu'immediatement apres il auroit les siens. Il me demanda si ie luy voulois donner vne plume blanche qu'il vit sur mon chapeau ; ie luy dis que tout ce que j'auois estoit à son seruice : mais que ie ne pouuois pas sans quelque confusion, luy presenter vne chose que j'auois portée. Il la prit, & m'en demanda d'autres, disant qu'il n'en auoit pû trouuer, & qu'il en auoit à faire, à cause qu'il deuoit paroistre deuant le Roy auec tout son équipage dans deux ou trois iours. Abdalacan suiuit ; il estoit ce iour habillé en homme de guerre, & tous ceux de sa suite fort lestes. Il fit present au Roy d'vn Cheual blanc, dont la selle & le reste du harnois estoient couuerts de mailles d'or. Le Cheual auoit vn fort bel air, & estoit d'vne belle taille, & ce Prince luy donna vne épée & vn baudrier. On porteit deuant luy diuers autres presens, des gardes d'épées d'argent auec les fourreaux couuerts de pierreries, des boucliers couuerts de velours ; quelques-vns peints, les autres releuez en or & en argent. Il en donna à ses Courtisans. Il y auoit aussi plusieurs selles & harnois d'or enrichis de pierreries, qui deuoient seruir à ses Cheuaux de main. Des bottes en broderie, & de toutes sortes d'autres habits magnifiques. Il faut que i'aduoüe que la dépense de ces gens-là passe tout ce qu'on a iamais vû de plus magnifique en tout le reste du monde. Toute la nuit s'estant passée en ces sortes de spectacles, on me dit le matin que six des Officiers du Prince Coronne estoient venus pour assassiner le Prince Corsoronne, mais que le Portier leur auoit refusé l'entrée, & que la Reine Mere estoit allée trouuer le Roy, & luy auoit fait entendre toute cette coniuration. On n'en sçait poinr la verité, & il y a du danger à s'en enquerir. Sur le soir ie fus voir le Roy au Durbal.

Premiere Audiance de l'Ambassadeur de Perse.

I'y rencontray l'Ambassadeur de Perse, qui deuoit ce iour-là faire la premiere montre de ses Presens. Il auoit plus la mine d'vn Saltin Banque que d'vn Ambassadeur. Il couroit haut, bas, & accompagnoit toutes ses paroles de gestes & de manieres plus propres à vn Comedien, qu'à vne personne graue, & à l'Ambassadeur d'vn grand Roy. Il donna luy-mesme ses Presens, & le Roy les receut de ses mains auec vn sousris & des paroles qui témoignoient qu'il en estoit content. Ce luy estoit vn grand auantage d'estre entendu dans sa langue : Il parla tousiours auec tant de submission & de flatteries, que ses paroles furent encor' plus agreables que ses presens. Il appelloit à tout propos le grand Mogol le Roy & le Commandeur de tout le Monde, & ne se souuenoit pas que son Maistre y auoit quelque part. Sur la moindre parole que luy disoit le Roy, il faisoit des reuerences à la mode du païs. Quand il eut fait tous les presens qu'il deuoit donner ce iour-là, il s'abaissa iusques en terre, & heurta de la teste fort rudement. Ses Presens de ce jour-là estoient vn Carquois, vn Arc, & des fléches ; toute sorte de fruicts de l'Europe faits artificiellement dans des differens plats ; des bottines brodées & couuertes auec des lames d'or ; des grands miroirs auec des belles bordures ; vne piece de velours quarrée auec vne haute broderie, sur laquelle il y auoit des peintures. L'Ambassadeur dit que ces peintures estoient les portraits du Roy & de la Reine de Veniſe. Ie croy qu'elles auoient seruy de tapisserie. Quoy qu'on n'en monstrast qu'vne piece il y en auoit six aulnes de la mesme façon, auec cela plusieurs autres broderies de peu de valeur. On fit passer en suite trois petits cheuaux & trois petits mulets. Les mulets estoient beaux : Pour les cheuaux ils deuoient auoir perdu leur embonpoint & leur beauté ; car il n'y en auoit qu'vn qui meritast d'estre presenté à vn Prince. Apres auoir preséré auec cela plusieurs autres bagatelles, il retourna à sa place qui estoit bien au dessous de la miéne ; Car dãs ce rãg-là j'estois au dessus de tous les Sujets du Prince. Asaphchan au cõmencement me voulut mettre aupres du Persan, mais ie me cõseruay la possession de la place que i'auois prise dés les premiers iours de mon arriuée. Ce ne fut que le premier Acte des presens : Cét Ambassadeur en fera sans doute vne

Comedie qui durera plus de dix iours. Sur le soir i'enuoyay vers la sœur du Prince Coronne pour en tirer l'escrit qu'il m'auoit promis, mais le Prince ne se pouuoit resoudre à laisser passer le present sans en prendre sa part; & comme il auoit changé de volonté, il refusa de seeller la lettre qu'on luy demandoit pour moy.

Le 22. à mon arriuée, ie luy donnay deux plumes & deux oyseaux de Paradis, qu'il receut agreablement. Ayant parlé de mon affaire, & ayant fait entendre la resolution que i'auois prise de ne souffrir point qu'on ouurit mes caisses, ny qu'elles passassent par d'autres mains que par celles de mes gens, il me l'accorda en fin, & commanda à son Secretaire de m'expedier. La nuit ie vins au Durbal pour obseruer l'Ambassadeur de Perse. Ie trouuay qu'il occupoit le mesme rang où on l'auoit mis la premiere fois; & qu'il estoit souuẽt obligé de changer de place, & de la ceder aux grands de la Cour quand ils entroient. Le Roy luy parla vne fois, dont il parut fort vain. On ne luy fit point de present, & le Roy commanda seulement aux principaux de sa Cour de luy faire caresse. Le temps se passa à voir des selles, des garnitures pour le voyage qui se deuoit faire au premier iour. Le Roy en dõna à ceux qui le deuoient suiure. Ses Tentes estoient à quatre iournées de chemin de sa Cour. I'enuoyay chez le Secretaire pour auoir mon Firman: il me remit, & m'en fit des excuses. Le 24. le Roy s'alla diuertir à l'Hauar Gemal. Il y appella l'Ambassadeur de Perse. Il mangea en presence du Roy auec les Seigneurs de sa Cour, comme i'auois fait le iour de sa naissance, auec cette difference seulement, que le Roy luy donna 10. mille Rupias pour sa dépense, dequoy l'Ambassadeur luy fit vn nombre infiny de remerciemens, accompagnez de soubmissions & de reuerences. Leurs actes d'adoration s'appellent Syzeda, & pour les faire on demeure vn assez long-temps la teste contre terre. Cela plût extremement au Roy. Il est tres-vray que ce fut vne bassesse à cét Ambassadeur, mais cette bassesse luy fut profitable. Pour moy ie ne pûs obtenir du Prince Coronne ce que ie luy demandois.

Le 25. quelques-vns par hazard ou par malice parlerent de la débauche que le Roy auoit faite la nuict precedente, & dirent que plusieurs Seigneurs de la Cour auoient beû du vin: ce que personne n'oseroit faire sans la permission du Roy. Le Roy ne se souuenant pas que c'auoit esté par son ordre, demanda qui auoit donné du vin à ses Seigneurs. On dit que c'estoit l'Officier qui l'auoit en garde. Vous remarquerez que personne n'osoit dire que le Roy l'auoit commandé: car il s'estoit enyuré cette nuict là, & l'on apprehendoit qu'il eût oublié cét ordre. Quand le Roy fait la débauche, il la commence ordinairement tout seul; & sur la fin il commande à ceux de sa Cour de prendre les verres. L'officier qui a le vin en sa garde, écrit le nom de tous ceux qui en boiuent, ils sont obligez de faire vn Tesselim ou remercîment au Roy pour la permission qu'il leur en a donnée. Il arriue souuent que dans le temps qu'ils font le Tesselim le Roy a tant beu qu'il ne les void pas. Or dans la débauche dont ie parle, il fit appeller le Sommelier, & luy demanda s'il luy auoit donné l'ordre de bailler du vin à ceux qui en auoient beu; il dit que non; quoy que dans la verité, il l'eût receu, & que le Roy eust nommé ceux qui deuoiẽt boire auec l'Ambassadeur. Le Roy en demanda la liste, & les taxa, les vns à mille, les autres à deux mille, & quelques autres à trois mille Rupias; & pour ceux qui estoient les plus proches de sa Personne, il leur fit donner cent trente coups d'vne espece de foüet composé de quatre cordes, au bout desquelles il y a de petits fers comme des molettes d'esperon; tellement que chacun de ces coups de foüet fait quatre playes. Apres qu'on les eût laissé comme morts estendus par terre, le Roy commanda à ceux qui en estoient proches de leur marcher sur le corps. En suitte il fit signe aux Portiers de rompre sur eux leurs bastons. Apres cette execution, on les porta dehors tous briséz de coups, & il y en eut vn qui en mourut sur la place. Quelqu'vn voulut excuser la chose & la rejetter sur l'Ambassadeur, mais le Roy dit qu'il auoit cõmandé qu'on luy dõnât seulemẽt 2. ou 3. ver-

res de vin. Quoy qu'en ce pays l'yvresse soit vn vice fort commun, & que les hommes en facent gloire, & que ce soit mesme l'exercice le plus ordinaire du Roy, elle est neantmoins si expressément defenduë, que les Portiers qui sont au Gouzalcan, refusent la porte quand le Roy y est, à ceux qui se presentent pour y entrer, s'ils sentent à leur haleine qu'ils ayent beû du vin; & si le Roy en a connoissance, c'est vn hazard s'ils se sauuent du foüet. Au reste, quand le Roy est en colere, le pere n'oseroit auoir pris la hardiesse de parler pour son fils. Ce fut ainsi que le Roy fit payer l'escot à ceux qui s'estoient trouuez à sa table auec l'Ambassadeur de Perse.

Le vingt-sixiéme, j'enuoyay chez Sorocolla pour auoir le Firman; il m'en enuoya vne copie où il y auoit autant d'ambiguité & d'apparence de mauuaise foy que dans la premiere. Ie le refusay, & copiay moy-mesme les articles qui m'estoient suspects. Ie renuoyay apres la copie; on me promit que le lendemain elle seroit seelée.

Le 28. le Roy estant sur le poinct de partir pour vn voïage, j'enuoyay demander à Asaphchan vn ordre pour auoir des Chariots. Nos Marchands en auoient cherché par toute la Ville sans en trouuer; & cependant ils estoient obligez de transporter leurs marchandises à Agra. On m'enuoya vn ordre pour auoir vingt Chameaux, quatre Chariots, & deux Carrosses, au mesme prix que le Roy les paye: I'en donnay aux Facteurs aurant qu'il en falloit pour leurs marchandises. I'aurois tort si j'oubliois icy vne rencontre qui doit faire connoistre ou la bassesse de l'ame du Mogol, ou l'enuie qu'il auoit d'éprouuer ma liberalité. Il auoit fait condamner à la mort plusieurs voleurs, entre lesquels se trouuoient quelques jeunes garçons; & il n'y auoit point d'autre voïe de leur sauuer la vie, que de les achepter pour esclaues. Ce Prince commanda à Asaphchan de m'en offrir deux pour de l'argent, donnant ordre à Kutvval d'en faire le prix. Mon Interprete répondit à mon insçeu, que les Chrestiens ne tenoiét point d'esclaues; & que puisque j'auois mis en liberté ceux que le Roy m'auoit dõnez auparauãt, il estoit inutile de me faire vne semblable propositiõ. Ie soubçõnay que le Roy auoit eu la pensée d'éprouuer par là si j'estois hõme à donner quelque argent pour sauuer la vie à ces miserables. Soit que la chose fut ainsi, ou non, ie fis reflexion que ie deuois hazarder ce peu d'argét pour faire vne bõne actiõ. C'est pourquoy sãs vouloir penetrer dauãtage dãs la pẽsée du Mogol, ie cõmanday à mon Interprete d'aller trouuer Asaphchan, de luy dire qu'il m'auoit rendu cõpte de sa propositiõ, & de la réponse qu'il y auoit faite de luy-mesme; que j'auois trouué fort mauuais qu'il eust eu la presomption de répõdre pour moy. Que mon sentimẽt & ma réponse estoient, que si ie pouuois par argent sauuer la vie à ces deux garçons, soit qu'on le deust donner à ceux qu'ils auoiẽt volez, ou que ce fut seulemẽt pour les sauuer du supplice auquel ils estoient cõdamnez, j'estois preſt à le faire pour le respect que ie portois à tout ce qui venoit du Roy, & pour la charité qui m'y obligeoit; mais que ie ne les voulois en façon du mõde acheter pour esclaues; & qu'aussi-tost que j'aurois payé leur rançõ, ie les mettrois en liberté; que s'il luy plaisoit de sçauoir du Roy s'il auroit agreable que ie les misse ainsi en liberté, j'estois tout preſt de le faire. Asaphchan répondit que j'en pouuois disposer comme ie voudrois, & que c'estoit vne grande bonté à moy d'en vouloir vser de la sorte. Il accepta donc la somme que j'en donnay, en continuant ses loüanges, & voulut que j'enuoyasse l'argent à Kutvval. Qu'au reste, ie pouuois disposer de ces jeunes hommes comme il me plairoit; ne parlant en façon du monde, d'en informer le Roy, qui estoit vne des fins pour laquelle ie faisois cette liberalité. Il y auoit long-temps que j'estois las d'estre pris pour Duppe, & ie ne sçauois si ce commerce-là n'alloit point au profit des Officiers du Prince. Ie resolus donc de payer l'argent; mais afin que le Roy n'ignorast pas que j'auois plus d'humanité que luy, & qu'il sçeust qu'vn Chrestien estimoit dauantage la vie d'vn More que de l'argent, j'enuoyay mon Facteur & mon Interprete à Kutvval, pour luy dire ce qui s'estoit passé auec Asaphchan, & luy faire entendre que s'il vouloit sur le soir informer Sa Majesté de l'offre que j'auois faite de rachepter ces prisonniers par charité, &

que le Roy conſentiſt que ie les miſſe en liberté, ie luy enuoyerois l'argent; mais que pour ce qui eſt de les achepter en qualité d'eſclaues, quand ce n'auroit eſté que pour vne heure, ie ne le pouuois pas faire. Ainſi, ie mis les Officiers du Mogol dans la neceſſité de m'expliquer plus clairement leur propoſition. Ils me demanderent dix Iacobus pour ces miſerables. Kutvval à qui i'auois enuoyé, me répondit qu'il apprendroit là deſſus les ſentimens de Sa Majeſté, & qu'il m'en donneroit aduis. Les Indiens me vouloient perſuader que c'eſtoit vne des plus ſignalées faueurs du Grand Mogol, de choiſir quelqu'vn entre les principaux de ſa Cour pour vne ſemblable action, & de luy donner cette occaſion de faire vne bonne œuure, en rachepтant des priſonniers; Que quant à l'argent que ie donnerois pour le rachapt dont il ſ'agiſſoit, il ſeroit employé pour ſatisfaire la perſonne qui auoit eſté volée par ces jeunes garçons; & que ceux à qui le Roy faiſoit de ſemblables faueurs, luy en faiſoient de grandes ſizedas & remercimens, comme ils font lors qu'ils reçoiuent de luy quelque grace conſiderable. Auec cela il me ſembloit qu'il y auoit quelque choſe contre l'honneſteté, qu'vn Prince taxaſt ainſi vn Eſtranger qui ne tiroit de luy ny appointemens, ny gages. Ie fus au Durbal, pour voir ſi le Roy ne m'en parleroit point, auec reſolution auſſi de luy faire moy-meſme ces offres. Kutvval luy parla pluſieurs fois, & fit entrer l'Executeur de la Iuſtice, à qui on fit quelques commandemens que ie n'entendis point.

Le premier de Nouembre, Sultan Coronne prit congé du Roy ſon pere pour ſe rendre à ſon Camp. Le Roy eſtoit au Durbal, lors que le Prince y vint ſuiuy d'enuiron ſix cens Elephans richement harnachez, & de mille Caualiers. Pluſieurs d'entre-eux auoient des habits de drap d'or, auec des bouquets de plumes ſur leurs turbans; il faut auoüer qu'ils eſtoient tous fort leſtes & fort braues; Coronne auoit vn habit d'vn drap d'argent brodé de groſſes perles & de diamans. Le Roy en l'embraſſant, le baiſa, & luy témoigna beaucoup d'affection. Il luy donna vne épée, dont le fourreau eſtoit d'or, couuert de perles de la valeur de cent mille Roupias, vn poignard qui en valoit bien quarante mille, vn Elephant, & deux Cheuaux, dont les ſelles & leur garniture eſtoient de placques d'or, couuertes de pierreries; auec cela vn des Carroſſes qui auoient eſté faits à l'imitation de celuy que le Roy mon Maiſtre luy auoit enuoyé. Sultan Coronne entra dans le Carroſſe, & commanda au Cocher qui eſtoit Anglois, de le conduire juſques à ſes tentes. Il eſtoit aſſis au milieu, les rideaux ouuerts des deux coſtez; ſa Nobleſſe le ſuiuit à pied, juſques à ſes tentes qui eſtoient éloignées de quatre milles. Par le chemin, il jettoit des quarts de Roupias au peuple qui le ſuiuoit auec acclamations; & eſtendant ſa main juſques au Cocher, il mit dans ſon chappeau vne centaine d'écus.

Le Prince prend congé de luy pour aller à l'armée.

La Roupias vaut vn écu cinq ſols.

Le deuxiéme, le Roy alla au Camp auec ſes femmes & toute ſa Cour. Ie le trouuay au Farraco. Ie montay ſur l'échaffaut qui eſtoit au deſſous de luy, eſtant bien aiſe d'auoir occaſion de voir ce lieu là, que ie n'auois peû voir auparauant. Il y auoit deux Eunuques aſſis ſur deux treteaux, qui luy chaſſoient les mouches auec des plumes miſes au bout de deux longues perches. Il fit beaucoup de preſens ce jour-là, & on receut de toute ſorte de gens. Il auoit à coſté de luy ceux qu'il vouloit faire. C'eſtoient des eſtoffes roulées ſur vne piece de bois tournante. Vne vieille & hydeuſe Matrone prenoit ceux qui luy eſtoient preſentez. A vne Ialouſie qui eſtoit à coſté, ie vis deux de ſes principales femmes qui augmenterent les trous de la Ialouſie, derriere laquelle elles eſtoient pour me voir mieux. I'apperçeus premierement leurs doigts qu'elles paſſerent par ces trous, & qu'elles augmenterent à tel point, que ie peûs à la fin leur voir tout le viſage. Elles n'étoient pas fort blanches; elles auoient les cheueux noirs comme jaix, les yeux fort vifs. Le lieu où elles eſtoient eſtoit peu éclairé; mais quand ie n'aurois point eu d'autre lumiere pour les voir que celle de leurs diamans, elles en auoient vne quantité ſi grande, que j'euſſe peû les découurir à leurs ſeuls brillans. Apres les auoir conſiderées quelque-temps, elles ſe retirerent, & ſe mirent à rire, ie m'imaginay

Femmes du Mogol.

que c'estoit sur mon sujet. Le Roy se leua subitement, & nous fûmes au Durbal pour attendre l'heure qu'il deuoit sortir. Il y vint quelque-temps apres, & y tint sa seance vne demie heure, pour dõner le tẽps à ses femmes de monter sur les Elephans qui les attẽdoient à leur porte. Il y en auoit 50. tout richemẽt couuerts; mais principalement 3. dont les petites tours estoient couuertes de placques d'or. Les grilles des fenestres des tourelles estoient de la mesme matiere, & vn daiz de drap d'argent couuroit toute la tour. Le Roy descendit les degrez de son trosne auec tant d'acclamation & tant de voix de Viue le Roy, qu'on n'auroit pas entendu le bruit du canon. Ie me pressay pour me trouuer proche de luy au bas du degré. Il y eust vn de ses courtisans qui luy presenta dans vn bassin vne Carpe fort grande, & vn autre vn plat plein d'vne matiere blanche comme de l'amidon. Le Roy y porta le doigt, il en toucha apres le poisson, & s'en frotta le front. Cette ceremonie est en Indostan, vn presage de bonne fortune. Vn autre de ses grands Officiers passa son épée dãs les pẽdans de sõ baudrier. L'épée & les boucles estoiẽt couuertes de diamans & de rubis, & le baudrier de mesme. Vn autre luy mit son carquois auec trente fléches & son arc aussi, dans le mesme estuy que l'Ambassadeur de Perse luy auoit presenté. Son turban estoit fort riche. Il y paroissoit des bouts de corne. D'vn des costez pendoit vn rubis hors d'œuure, aussi gros qu'vne noix; & de l'autre, vn diamant de pareille grosseur, & au milieu vne émeraude bien plus grande taillée en forme de cœur. Le turban estoit entortillé d'vne chaîne de grosses perles, de rubis & de diamans qui faisoient plusieurs tours. Il auoit autour du col vne chaîne de perles, trois fois plus grosse que les plus belles que i'aye iamais veuës. Au dessus du coude il auoit des bracelets de mesme sorte, qui faisoient trois tours à l'entour du poignet. Il auoit la main nuë, & à chaque doigt vn anneau. Ses gands estoient d'Angleterre. Ils estoient passez dans sa ceinture. Son habit estoit de drap d'or sans manches. Ses brodequins estoient brodez auec des perles. Le bout des brodequins estoit en pointe, & tourné en haut. Il entre en cét équipage dans son Carrosse. Vn Anglois seruoit de Cocher, habillé aussi richement que iamais Comedien l'ait esté, & menant quatre Cheuaux couuerts & harnachez de velours d'or. C'estoit la premiere fois que ce Prince s'estoit seruy de ce Carrosse, qui auoit esté fait à l'imitation de celuy d'Angleterre, & estoit si semblable, que ie n'en connus la difference que par la housse, qui estoit d'vn velours trauaillé auec de l'or qui se fait en Perse. Apres qu'il y fut entré, deux Eunuques marcherent aux deux costez du Carrosse, portans de petites malles d'or enrichies de rubis, & vne queuë de cheual blanc pour luy chasser les mouches. Il y auoit beaucoup de trompettes, de tambours, & autres semblables instrumens, & des gens qui marchoient deuant auec des daiz & des parassols, la pluspart de drap d'or ou de broderie, enrichis de rubis, de perles & d'émeraudes. L'Ambassadeur de Perse luy presenta vn Cheual. Derriere luy suiuoient trois Pallanquins, dont les pieds estoient couuerts de placques d'or; & les bouts de la canne à laquelle ils estoient attachez, ornez de perles auec vne crépine d'vn pied de hauteur, aux fils de laquelle il y auoit grand nombre de perles enfilées. Le bord du Pallanquin estoit couuert de rubis & d'émeraudes. Vn des Officiers du Prince portoit vn marche-pied d'or auec des pierreries. Les deux autres Pallanquins estoient couuerts de drap d'or. Le Carrosse que j'auois presenté suiuoit apres; on y auoit fait vne nouuelle couuerture & de nouueaux ornemens, & le Mogol l'auoit donné à la Reyne Normale qui estoit dedans. Ce Carrosse estoit suiuy d'vn troisiéme fait à la maniere du Pays; mais qui n'approchoit point, ce me semble, de la beauté de l'autre. Les plus jeunes de ses fils estoient dans ce dernier. Quatre-vingt Elephans les suiuoient, c'estoit ceux qui estoient destinez pour la personne du Roy. Il ne se peut rien voir de plus riche que la garniture de ces Elephans qui brilloient de tous costez des pierreries dont ils estoient couuerts. Chaque Elephant auoit ses banderoles de drap d'argent, & d'autres. Les

Habillemẽs du Mogol.

Equipage du Mogol qui marche en campagne.

principaux de sa Cour suiuoient à pied. Ie le suiuis de mesme jusques à la porte de la Ville. Ses femmes venoient en suite à la distance d'vn mille, portées sur leurs Elephans. Quand il fut deuant la porte où son fils aîné estoit prisonnier, il fit arrester le Carrosse, & le fit appeller. Il vint, & luy fit la reuerence, ayant vne épée & vn bouclier à la main. Sa barbe luy descendoit jusques à la ceinture, qui est vne marque de disgrace. Le Roy luy commanda de monter sur vn de ses Elephans, & marcher à costé de son Carrosse. Il le fit, auec vn grand applaudissement de toute la Cour que le retour de ce Prince remplit de nouuelles esperances. Le Roy luy donna vn millier de Roupias pour en faire largesse au peuple. Asaphchan qui l'auoit gardé & ses autres ennemis estoiét cependant à pied: Ie pris vn Cheual pour éuiter la presse, & ie l'allay attendre à l'entrée de sa tente. I'y trouuay vne longue haye d'Elephans qui portoient chacun vne tour. Aux quatre coins des tours il y auoit quatre banderoles de taffetas jaune, & deuant la tour vn fauconneau monté sur son affust, qui portoit vn boulet aussi gros qu'vne balle de jeu de paûme; le Canonier estoit derriere. Il y auoit trois cens de ces Elephans, & quelques six cens autres de parade qui estoient tous couuerts de velours trauaillé auec de l'or, & deux ou trois banderoles dorées. Plusieurs personnes à pied couroient deuant auec des outres pleines d'eau pour arroser le chemin par où il deuoit passer. On ne permet point d'approcher de son Carrosse de plus prés d'vn quart de mille; tellement que ie fis diligence pour aller à ses tentes, & attendre qu'il y mist pied à terre. Les tentes auoient bien deux milles de circuit. Elles estoient entourées d'vne étoffe du Pays, rouge par le dehors, & qui par le dedans estoit peinte de diuerses figures, comme le sont nos tapisseries. Toute l'enceinte auoit la forme d'vn Fort, auec ses bouleuards & ses courtines. Les pieux qui portoient ces tapisseries, auoient au haut vn gros bouton de cuiure: la foule estoit grande à l'entrée des tentes du Roy. I'y voulus entrer, mais on n'y laisse entrer personne. Les grands du Pays s'arrestent à la porte. Ie donnay quelque chose à ceux qui la gardoient, & j'y fus admis. L'Ambassadeur de Perse ne fut pas si heureux que moy: Car ayant tenté d'entrer, il fut refusé. Ce fut en cette rencontre que cét Ambassadeur me salüa pour la premiere fois, sans toutesfois me parler. Au milieu de la Cour de ce Palais portatif, estoit dressé vn trône de Nacre de perle; deux piliers en soûtenoient le daiz de brocard d'or. Les bouts ou les chapiteaux de ces piliers estoient d'or massif. Lors que le Roy approcha de la porte de sa tente, quelques-vns des Seigneurs du Pays entrerent dans l'enceinte, & auec eux l'Ambassadeur de Perse. Nous nous trouuâmes vis-à-vis l'vn de l'autre. Le Roy en entrant, jetta les yeux sur moy. Ie luy fis la reuerence. Il porta sa main sur sa poictrine, & s'inclina vn peu. Il fit le mesme à l'Ambassadeur de Perse. Ie demeuray immediatement derriere luy jusques à tant qu'il eust monté sur son Trône; il fût accompagné des acclamations de tout ce qu'il y auoit de gens en ce lieu-là. Apres que nous eusmes pris nos places, il demanda de l'eau, se laua les mains, & se retira. Ses femmes entrerent par vne autre porte dans l'Appartement qui leur estoit destiné. Ie ne vis point le Prince son fils dans l'enceinte que ie viens de dire. Il est vray qu'il y auoit plus de trente Apartemens faits auec des tentes. Les Seigneurs de la Cour se retiroient chacun à leurs tentes. Elles estoient toutes de differentes formes & de differentes couleurs: les vnes blanches, les autres vertes; mais toutes dressées dans vne aussi belle disposition, que les Apartemens de nos plus belles maisons; ce qui me parut vne des plus belles choses & des plus magnifiques que j'eusse iamais veuës. Tout le Camp paroissoit comme vne belle Ville. Le bagage & les autres embarras de l'Armée n'en gastoiét point la beauté ny la simetrie. Ie n'auois point de Chariot, & j'auois quelque honte de me voir en l'estat où j'estois: mais à cela il n'y auoit point de remede, & d'ailleurs cinq années de mes appointemens n'auroient pas suffi pour me faire vn équipage approchant de celuy des moindres Seigneurs de la Cour du Mogol.

Le Roy fait sortir de prison le Prince Cortoronne son aîné.

Tentes du Mogol.

Mais ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt qu'ils ont tous de doubles tentes & vn double équipage, & pendant qu'ils ſont campez en vn lieu, ils enuoyent au lieu où ils ſçauent qu'ils doiuent camper, les tentes & les meubles qui ne leur ſeruent point; & tout cela ſe trouue tout dreſſé lors qu'ils y arriuẽt. La cõfuſion où j'eſtois de me voir en ſi mauuais équipage, me fit retourner bien viſte à ma pauure caze.

Deſcription des tentes du Prince.

Le cinquiéme de Nouembre, ie vis la meſme magnificence chez le Prince Coronne. Son Trône eſtoit couuert de placques d'argent, & en quelques endroits de fleurs en relief d'or maſſif. Le daiz eſtoit porté ſur quatre piliers auſſi couuerts d'argent. Son épée, ſon bouclier, ſes arcs, ſes fléches, & ſa lance, eſtoient ſur vne table deuant luy. On monta la garde lors qu'il arriua. I'obſeruay qu'il eſtoit fort maiſtre de luy-meſme, & de ſes actions; & que meſmes il prenoit ſoin de les compoſer auec grauité. Il reçeut deux Lettres, & les leut debout auant que de remonter à ſon Trône. Ie n'ay iamais veu vne contenance d'homme ſi arreſtée ny ſi graue. Ie ne peus remarquer ſur ſon viſage le moindre ſouſris, ny la moindre difference dans la reception qu'il faiſoit à ceux qui ſe preſentoient à luy. Ses actions me paroiſſoient pleines d'vne fierté rebutante, & d'vn mépris general pour tout ce qu'il voyoit. I'obſeruay neantmoins quelque trouble interieur, & quelque eſpece de diſtraction dans ſon eſprit. Ce qui le faiſoit répondre peu à propos à ceux qui luy parloient, voire meſmes qui l'empeſchoit de les entendre. S'il m'eſt permis d'en juger, ou ie me trompe fort, ou ie croy qu'il auoit laiſſé ſon cœur dans l'entretien qu'il auoit eu auec les femmes de ſon pere. Il luy auoit eſté permis de les voir. Normale l'eſtoit venu voir le iour auparauant dans ſon Carroſſe à l'Angloiſe; & en prenant congé de luy, elle luy auoit donné vn manteau tout couuert de broderie, releué de perles, de diamans, & de rubis. Cette viſite eſtoit ſans doute cauſe qu'il n'auoit point de preſence d'eſprit pour les affaires dont on luy parloit.

Le ſixiéme de Nouembre, ie reçeus vne Lettre d'Amadauat, par laquelle on me donnoit auis d'vne rencontre qui ſ'eſtoit paſsée entre les Portugais & ceux de noſtre Nation. Cinq Portugais ayant attaqué vn jeune Anglois à Camboya, luy auoient oſté ſes armes. Deux Anglois eſtoient accourus au bruit pour le tirer de leurs mains, & auoient eſté attaquez par ſept autres Portugais. Iean Brovvn fut bleſſé à la main d'vn coup de piſtolet. Nos gens ſe deffendirent brauement, & en Anglois. Ils tuerent vn Portugais ſur la place, en bleſſerent quelques-autres, & leur donnerent la chaſſe d'vn bout de la Ville à l'autre. Les Portugais ſe mirent à fuyr deuant eux comme des beſtes, auec beaucoup de honte pour cette Nation, & beaucoup de gloire pour la noſtre. Les fregates Portugaiſes eſtans depuis arriuées, pluſieurs des ennemis vinrent à terre pour ſe vanger de cét affront. Il n'y auoit alors dans la Ville que les trois Anglois dont ie viens de parler. Le Gouuerneur en ayant eſté auerty, enuoya le Kutvval auec des gens pour garder noſtre maiſon, fit fermer les portes qui ſont du coſté de l'eau, chaſſa les Portugais, leur deffendant ſur peine de chaſtiment de ſe méler auec les Anglois, & fit ſortir auec ſeureté les noſtres de la Ville, qui retournerent à Amadauat.

Le neufiéme, ie trouuay le Prince Coronne joüant aux Cartes auec grande attention. Il me fit excuſe de ſon peu de memoire, & mit la faute ſur ſes Officiers, me témoignant au reſte plus de ciuilité qu'il ne faiſoit ordinairement. Il m'appella meſmes quelquesfois pour me monſtrer ſon jeu, & m'addreſſa ſouuent la parole. I'attendois qu'il me parleroit de faire le voïage auec luy; mais comme il ne m'en touchaſt rien, ie luy dis que j'eſtois ſeulement venu pour luy obeyr, & pour prendre mon congé; que ie le priois de m'excuſer ſi ie n'eſtois pas dauantage auprés de luy, mais que j'eſtois obligé de retourner à Adſmeer, & que ie n'auois point d'équipage pour demeurer là cette nuit. Il me dit qu'il m'auoit voulu voir deuant que de partir, & que ie ſerois expedié ſur le champ. Il m'enuoya vn Eunuque; & pluſieurs de ſes Officiers me vinrent trouuer, & me dirent en ſoûriant, que

le

le Prince me vouloit faire vn grand present : que si j'auois peur de faire voiage de nuit, on me donneroit dix Cheuaux pour me seruir d'escorte. Ils me firent vne aussi grande feste de ce present, que si le Prince m'eust deû donner la plus belle de ses chaines de perles. Le present vint enfin ; c'estoit vn manteau de drap d'or, qu'il auoit porté deux ou trois fois. On me le mit sur les épaules, & ce fut à contre-cœur que ie luy en fis la reuerence. Si on auoit à representer sur vn theâtre le grand Tamerlan son deuancier, cét habit auroit esté fort propre pour vn tel personnage. La plus grande faueur que le Prince fait en ces quartiers-là, est celle de donner vn habit apres l'auoir porté vne fois ou deux.

Le 16. le Roy fit commandement qu'on mist le feu à toutes les tentes du Camp proche d'Asmeer, pour obliger par là le peuple de le suiure. La chose fut executée sur le champ. I'y demeuray bien embarrassé, aussi bien que l'Ambassadeur de Perse. Il auoit crié, il s'estoit plaint, il auoit fait des brauades, & auec tout cela il n'auoit pû obtenir les voitures ny les Chariots qu'il auoit demandez. Ie me resolus à son exemple d'en achepter, puisque ie n'auois pû en trouuer à loüer au prix que le Roy les paye. Ils estoient à la verité bien chers d'achat ; mais aussi en les loüant au prix qu'on en vouloit, le loüage de trois mois de temps égaloit la valeur des Chariots. Enfin, ce fut vne necessité d'en vser ainsi, car la Ville estoit aussi brûlée, & ie me trouuois exposé au danger des voleurs, dont il y a tousiours grand nombre dans le voisinage des armées. On n'y trouuoit point mesme de pain. Ie renuoyay à la Cour, & me resolus à souffrir toutes ces incommoditez.

Le 17. j'appris par la voye de Goa, que Dom Emanüel de Menesez, auec enuiron trois cens soldats du Vaisseau de l'Admiral, s'estoit sauué à terre ; que ceux du Pays les auoit volez & mis en chemise ; que mesmes ils en auoient tué quelques-vns ; qu'ils en auoient contraints d'autres à se faire circoncir, & que le reste estoit arriué à Goa dans vn pitoyable estat.

Le 24. Octobre, il n'y estoit encore arriué aucun Vaisseau de la Flotte qui estoit partie de Lisbonne ; ce qui les estonnoit beaucoup. Le Gallion de Mozenbique s'estoit battu auec vn Vaisseau Hollandois : ce Gallion estoit fort riche, & se sauua à la faueur de ce Fort. Remarquez, ie vous prie, l'audace des Hollandois, d'attaquer ainsi auec vn seul Vaisseau, vn Gallion plus fort qu'eux, à la veuë d'vne des principales Villes que les Portugais ayent dans les Indes.

Le 18. ie ne pûs auoir de Chariots : on me remettoit d'vn iour à l'autre, & j'apprehendois d'estre obligé de demeurer à pied. Il fallut enfin achepter des Chariots. Pour des Chameaux, on continuoit tousiours à m'en promettre ; Mestre Bidolff demeura dans le Camp du Prince, pour recouurer l'argent qui luy estoit deû : le Roy n'estoit qu'à douze courses d'Asmeer. Ce fut là que le Iesuite prit congé de moy. Il fut obligé d'achepter aussi des Chariots, bien qu'il eust vn ordre pour en auoir de ceux qui sont au seruice du Roy. Tout ce temps-là ne me donnant point d'occasion de vous parler de mes propres affaires, ie croy qu'il ne sera point mal à propos de vous entretenir de l'estat où se trouuoient alors celles de Sultan Corsoronne. Tout le monde prenoit part à sa disgrace, & on ne parloit que de sa détention entre les mains de ses ennemis. Le Roy qui y auoit consenty en partant, plustost pour satisfaire l'ambition de son cadet, que pour exposer l'aîné aux mauuais desseins que son frere pouuoit auoir sur sa personne, pensa à asseurer la vie de ce Prince, & à contenter par mesme moyen le peuple qui commençoit à murmurer de sa prison, & qui témoignoit hautement qu'il apprehendoit qu'on ne luy fist quelque trahison. Il prit de là occasion de declarer luy-mesme ses sentimens sur ce sujet, Asaphchan auoit visité son nouueau prisonnier ; & comme s'il eust oublié qu'il estoit son Prince, il estoit entré inciuilement dans sa chambre contre sa volonté, & sans luy faire de reuerence. Quelques-vns croyent qu'il auoit taché à luy faire vne querelle, croyant que le Prince qui n'estoit pas d'humeur à souffrir vn affront, auroit mis la main à l'épée, ou auroit fait quelque

autre violence, dont les soldats de sa garde se seroient vangez sur luy; ou qu'au moins il en auroit trouué vne occasion de plainte, & de porter la chose au Roy cõme vne insulte que le Prince luy auroit voulu faire, pour se sauuer des prisons où le Roy l'auoit fait mettre. Il trouua que le Prince estoit plus patient qu'il ne se l'estoit promis: Car il se contenta de faire auertir le Roy par vn de ses amis, de la maniere que son Geolier le traitoit. Le Roy appella Asaphchan au Durbal, & luy demanda combien il y auoit de temps qu'il n'auoit veu le prisonnier qui estoit en sa charge. Il luy répondit qu'il y auoit deux iours. Le Roy continua à luy demander qu'est-ce qui se passa l'autre iour dans sa chambre? Asaphchan repliqua qu'il n'y auoit esté que pour luy rendre visite; mais le Roy le pressant sur la maniere dont il l'auoit renduë, Asaphchan connut que le Roy estoit auerty de ce qui s'étoit passé. Il luy dit donc qu'il estoit allé voir ce jour-là le Prince pour luy offrir son seruice, mais qu'il luy auoit refusé l'entrée de sa chambre; là dessus, qu'il auoit crû qu'estant responsable de la personne du Prince, il estoit du deuoir de la charge qu'on luy auoit commise, de visiter la chambre de son prisonnier comme il auoit fait, y estant entré dedans mal-gré luy. Le Roy luy dit sans s'émouuoir; Hé bien? Quand vous fustes entré, que luy dites-vous? Et quel respect & quelles soûmissions rendites-vous à mon fils? Ce Barbare demeura fort confus, & confessa qu'il ne luy auoit fait aucune ciuilité. Le Roy sur cela luy dit, qu'il luy feroit connoistre que le Prince estoit son fils aîné & son heritier. Qu'il estoit son Maistre & son Prince; & que s'il entendoit parler vne autre fois qu'il luy eust manqué de respect, il commanderoit à son fils de luy mettre le pied sur la gorge, & de l'étouffer. I'ayme Sultan Coronne, adjoûta-il; mais ie veux que tout le monde sçache, que ie n'ay pas mis mon fils & mon successeur entre ses mains & en sa garde pour le perdre.

Le 24. ie demeuray à la Cour pour les affaires des Marchands; & j'y receu réponse d'Ispahan, que mes Lettres auoient esté enuoyées à Alep, & que nous estions attendus en Perse; mais sous des conditions que le Roy auoit jugées aduantageuses, au dessein qu'il auoit de diuertir le trafic des soyes des terres du Turc. Que le General des troupes du Grand Seigneur estoit auec vne puissante armée à Argeronne à six journées de Tauris, & qu'il marchandoit s'il deuoit attaquer cette place, & entrer dans le pays de Gorgestan & de Gilan, d'où vient la soye, & conquerir ainsi par les armes ce que l'on leur vouloit oster par le commerce. Le Roy de Perse estoit campé à Salmas lieu fort propre pour s'opposer à l'vn ou à l'autre de ses desseins: Car ce village estoit également éloigné de l'entrée de la Prouince de Gorgestan, & de la ville d'Argeronne. Mais si les armées n'en viennent point aux mains entre-cy & deux mois, l'approche de l'hyuer & la disette qui suit tousiours, vn si grand amas d'hommes les dissipera l'vne & l'autre, sans qu'elles puissent rien faire de considerable. Si elles s'approchent, quoy que le Persan ait cent quatre-vingt mille Cheuaux, on ne croid point qu'il hazarde la bataille, mais il se contentera de tirer aduantage de la facilité qu'ont ses troupes à faire de longues marches, estans sans bagages & sans artillerie.

§. VII.

Voyages de l'Ambaſſadeur à la ſuite de la Cour. Deſcription du Camp du Mogol.

LE premier iour de Decembre, j'auançay juſques à Brampore. Ie trouuay ſur le chemin les corps de cent voleurs qu'on auoit fait mourir par l'ordre du Roy. La Caravanne partit ſur la minuit pour Aſmeere.

Le quatriéme, ie fis cinq coſſes; ie rencontray vn Chameau chargé de trois cens teſtes de Rebelles, que le Gouuerneur de Candehar enuoyoit au Roy comme vn preſent.

Le ſixiéme, ie fis quatre coſſes. Ie trouuay le Roy dans vne Ville fermée de murailles, nommée Godah, ſituée dans le plus beau pays du monde. C'eſt vne Ville des plus belles & des mieux baſties de toutes celles que j'ay veuës dans les Indes. Il y a force maiſons qui ont deux eſtages; ce qui eſt fort rare dans les autres. Il y a des ruës pleines de boutiques de toute ſorte de marchandiſes, auſſi riches que celles de nos meilleurs Marchands. On y voit pluſieurs baſtimens ſuperbes, & faits d'vne belle pierre de taille, qui ſeruent pour rendre la juſtice, ou pour les autres affaires publiques. Il y a auſſi des eſtangs enuironnez de galeries, ſouſtenuës d'arcades de pierre de taille, & reueſtuës de la meſme pierre auec des degrez auſſi qui regnent tout autour, & qui deſcendent juſqu'au fond de l'eau pour la commodité de ceux qui en vont puiſer, ou qui veulent prendre le frais. Sa ſituation eſt encore plus belle; car elle eſt dans vne grande campagne, où de courſe en courſe on trouue des villages. La terre y eſt extrémement fertile en bleds, en cottons, & en paſturages. I'y vis vn beau jardin qui a bien deux milles de long, & vn quart de mille de large, & plãté de mangas, de tamarins, & d'autres fruits, & diuiſé par allées. Il y a de tous coſtez de petits Téples ou

Pagodes : plusieurs fontaines, des bains, des estangs, & des pauillons de pierre de taille bastis en voûte ; & si agreablement, qu'il faut que j'aduouë qu'il n'y a point d'hommes au monde qui ne fût rauy d'auoir a passer sa vie dans vn si beau lieu.

Le septiéme iour, le Mogol passa par cette belle Ville auec toute sa Cour. Elle estoit autrefois beaucoup plus florissante qu'elle n'est à present, parce qu'elle estoit la demeure ordinaire du Prince Raia ou Rasboot auant qu'Ecbarsha l'eust conquise, auec le reste de ses Estats. Ie remarquay mesme en plusieurs endroits, que les plus beaux bastimens de cette Ville s'en vont en ruïne. La raison en est, que les possesseurs des maisons & des autres heritages les negligent ; parce que deuant de retourner au Roy apres leur mort, ils ne veulent pas prendre le soin de les conseruer.

Description du Camp du Mogol.

Le neufiéme, ie vis le Camp du Roy, qui est vne des plus admirables choses que j'aye iamais veuës. Cette grande Ville portatiue fut dressée en quatre heures de temps : elle auoit de circuit prés de vingt milles d'Angleterre. Les ruës & les tentes y sont tirées à la ligne, & les boutiques si bien ordonnées, que chacun sçait où il doit trouuer ce qui luy est necessaire. Chaque homme de qualité & chaque Marchand sçait à quelle distance de l'Atasikanha ou Tente du Roy, la sienne doit estre dressée. Il sçait aussi de quel costé il se doit poster, & quelle quantité de terrain il doit occuper, sans que iamais en cela il y ait aucun changement. Et cependant, ces tentes ainsi dressées, enferment vne espace plus grande que la plus grande Ville de l'Europe. On ne peut approcher les pauillons du Roy qu'à la portée du mousquet ; ce qui est maintenant obserué si exactement, qu'on n'y admet personne que ceux qui y sont mandez. Pendant que le Prince est en campagne, il n'y tient point le Durbal apres midy, mais il employe ce temps là à chasser ou à faire voler ses oyseaux sur les estangs. Il se met mesme quelquesfois tout seul dans vn batteau pour tirer. Il y en a toutiours à sa suite que l'on porte sur des Chariots. Il se laisse voir le matin au Farraco ; mais il y a deffense de luy parler d'affaires en ce lieu-là. Les affaires se traitent la nuit au Gouzalcan : ce n'est pas que ce temps-là qui est destiné pour les affaires, ne soit bien souuent employé à boire auec excez. Il faut que ie dise en passant, que l'on parloit fort à la Cour en ce temps-là d'vne nouuelle alliance entre Sultan Corsoronne & Asaphchan, & que l'on y esperoit sa liberté.

Charité du grand Mogol vers les pauures.

Le seiziéme, j'allay chez le Roy. Ie le trouuay au retour de la chasse, ayant deuant luy le gibier & le poisson qu'il auoit pris. Il voulut que ie choisisse ce qui m'en plairoit dauantage, & apres il distribua le reste à sa Noblesse. Il auoit au pied de son trône vn pauure miserable vieillard sale & hideux. Le Pays où il estoit, abonde en vne certaine sorte de gens, dont celuy-cy estoit, qui affecte en faisant profession de pauureté, la reputation de personnes saintes. Ces mandians-là sont en vne grande veneration : & en matiere de penitence & de mortification volontaire, ils passent tout ce qui a iamais esté fait ailleurs. Le vieillard dont ie parle, estoit assis auprés du Mogol, en vn lieu où le Prince son fils n'autoit pas osé s'asseoir. Il donna au Roy pour present vn petit gasteau couuert de cendre, & brûlé sur les charbons, qu'il auoit, ce disoit-il, fait luy-mesme. Le Roy le reçeut benignement, en rompit vn morceau, & le porta à sa bouche, encore qu'vne autre personne vn peu delicate en eust eu mal au cœur. Il enuoya querir vne centaine d'écus, & de ses mains propres non seulement il les mit dans vn pan de la veste de ce pauure homme, mais il en ramassa quelques-vns qui estoient tombez à terre. Quand on eust seruy sa collation, il ne mangea rien dont il ne donnast vne partie à ce gueux ; & voyant qu'à cause de sa foiblesse il auoit de la peine à se leuer, il le prit luy-mesme entre ses bras pour l'ayder. Vne personne vn peu propre ne l'auroit pas voulu toucher ; mais ce Prince l'embrassa étroitement, porta trois fois la main sur sa poictrine pour luy faire honneur, & l'appella plusieurs fois sõ pere. Nous demeurâmes fort estõnez de voir tant de vertu en vn Mahometan.

Le 26. nous trauersâmes des bois & des montagnes couuertes de halliers. Beaucoup de Chameaux perirent dans cette marche. Beaucoup de gens quitterẽt le Camp ; ne pouuant passer outre, tout le monde se plaignoit. I'y perdis ma Tente & mon

Chariot. Vers la minuict, ie rencontray le Roy qui s'estoit arresté deux iours au bas de la montagne, à cause qu'il falloit ce temps-là pour donner loisir à son Camp de se remettre du desordre de ce fascheux passage. Des milliers de Carrosses, de Chariots & de Chameaux, & mesmes beaucoup de Dames du Serrail, demeurerent dans ces montagnes couuertes de bois, sans eau & sans viures. Pour le Roy, il les auoit passées sur vn petit Elephant, qui auroit grimpé sur des rochers où iamais Chameau ny Cheual, ny quelque autre beste que ce soit, ne l'auroit pû suiure.

Le 24. de Ianuier, on eust nouuelles à la Cour que le Roy de Decan ne prenoit pas l'épouuante pour la marche du Mogol; qu'il l'attendoit de pied ferme sur la frontiere auec cinquante mille Cheuaux, apres auoir renuoyé son bagage dans le milieu de ses Estats. Que Sultan Coronne n'auoit osé passer Mandoa, estonné de la fermeté des ennemis, & de l'approche de Cham-chana. Asaphchan & Normahal qui auoient fait entreprendre ce voïage sur vne fausse supposition, changerent d'auis auec tous les autres qui auoient esté de ce mauuais conseil. Ils dirent au Roy qu'ils auoient crû que le Roy de Decan se seroit rendu, sur la seule apprehension de l'approche de ses troupes; mais qu'éprouuant maintenant le contraire, Sa Majesté feroit mieux de changer son voïage en vne partie de chasse, & tourner teste vers Agra: parce que, disoient-ils, le Decan n'estoit pas vn ennemy qui meritast qu'vn si grand Monarque l'allast combattre en personne. Le Roy leur répondit, que cette consideration venoit trop tard; que s'estant engagé si auant dans cette entrepriſe, il y alloit de son honneur de ne l'acheuer pas; qu'il vouloit suiure le premier conseil qu'on luy auoit donné, & en courir la risque. Il détachoit tous les iours des troupes fraîches, pour enuoyer des recreuës à l'Armée, & les prenoit quelquesfois entre celles qui l'accompagnoient. Il en auoit fait tirer aussi des Prouinces circonuoisines, jusqu'au nombre, disoit-on, de trente mille Cheuaux; mais peut-estre que si on leur eust fait faire monstre, on en auroit trouué moins.

Le troisiéme Feurier, ie m'éloignay vn peu de la route du Camp, pour me mettre à l'ombre d'vn grand arbre. Sultan Corsoronne, fils aîné du Roy, y vint aussi monté sur son Elephant pour y chercher la mesme commodité. Il n'auoit quasi point de gardes ny de suite. Ses gens eussent voulu que ie luy euſſe cedé la place. Pour luy, il me traita auec beaucoup d'honnesteté. C'est vn fort bon Prince, & qui à l'air d'vn galant homme. Il auoit laissé croistre sa barbe dans la prison, & elle luy descendoit jusques à la ceinture. Les questions qu'il me fit, monstroient assez qu'il ne sçauoit rien de ce qui s'estoit passé à la Cour, & qu'il n'auoit iamais entendu parler qu'il y eust vn Ambassadeur d'Angleterre, ny des Marchands de nostre Nation.

Il ne dit point comment il sortit de prison, soit que Rhoë l'ait oublié, ou que Purchas l'ait obmis; ce qui se verra mieux dans l'histoire de ce païs que dans ces memoires.

Le sixiéme iour sur la nuict, nous arriuâmes à vne petite Ville nouuellement rebastie. Les tentes du Roy furent dressées assez prés de cette Ville, dans vn lieu agreable, sur la riuiere de Septa, & à vne cosse d'Vgen, qui est la principale Ville de la Prouince de Mulvva. Cette place est appellée Calleada; c'estoit autrefois la residence des Roys de Mandoa, Gentils de Religion. On dit qu'vn de ces Princes estant tombé dans la riuiere; & ayant esté pris par les cheueux par vn de ses esclaues qui nageoit fort bien, lors qu'il fut retourné de cét estonnement, & qu'on luy dit le seruice que luy auoit rendu cét esclaue, pour luy en faire donner quelque recompense; Il luy demanda comment il auoit eu la hardiesse de mettre la main sur la teste de son Prince, & le fit mourir.

Mort d'vn Roy de Mandoa.

Quelque-temps apres s'estant enyuré; & estant seul assis auprés d'vne de ses femmes sur le bord d'vn batteau, il tomba dans l'eau. Cette femme le pouuoit aisément sauuer, mais elle se garda bien de le faire, disant qu'elle s'estoit souuenuë de l'histoire de l'esclaue, & qu'elle auoit eu peur que le Prince ne luy fist couper la teste pour recompense de ce seruice.

L'onziéme, le Roy fut à Vgen pour y voir vn Deruis ou vn Saint qui vit dans la montagne, & que l'on tient estre âgé de trois cens ans; mais ie crois que cette merueille ne merite pas qu'on l'examine. Apres midy, ie reçeus vne Lettre que m'ap-

porta vn homme de pied, auec nouuelles que le Prince, nonobſtant toûs les Firmans & tous les ordres de ſon pere, auoit pris de force les preſens que l'on m'enuoyoit. Mr Terry, entre les mains de qui on les auoit mis, luy repreſenta inutilement que les preſens eſtans pour le Roy, il n'y deuoit pas toucher, il n'y eut aucun égard; & obligea ceux qui les conduiſoient, de retourner auec luy à Brampore. Il deffendit à la verité qu'on n'ouuriſt pas les caiſſes, mais il preſſoit les Anglois de le permettre. Ceux-cy le refuſoient, ſelon l'ordre que ie leur auois donné. Il crût en pouuoir venir à bout, en les traitant mal. C'eſt ſon ordinaire de vouloir voir tous les preſens & toutes les marchandiſes, deuant que le Roy les ait veuës, afin de choiſir le premier.

Deuant que ie peuſſe auoir connoiſſance de la violence qu'il faiſoit à mes gens, il écriuit au Roy qu'il auoit fait arreſter certaines marchandiſes appartenantes à des Anglois, ſans faire aucune mention des preſens, & qu'il le prioit de luy permettre de faire ouurir les caiſſes, & d'acheter les choſes qui ſeroient à ſon vſage. I'en eus auis, & ce procedé ne pouuant eſtre appuyé de perſonne, ie reſolus d'en demander juſtice. Ie crûs d'abord qu'il me falloit addreſſer à Aſaphchan; car ſi j'euſſe paſsé par d'autres mains, il l'auroit pris pour vne injure. D'vn autre coſté, ie n'oſois m'y fier, & j'apprehendois qu'il ne preuint le deſſein que j'auois de m'addreſſer au Roy. Enfin, ie me reſolus de luy enuoyer dire ſeulement que ie ſouhaittois auoir audiance du Roy au Gouzalcan.

Ce pretendu Prophete que le Roy eſtoit allé voir peu auparauant, m'en fit naiſtre l'occaſion. I'informay mon nouuel Interprete, de ce qu'il deuoit faire; & eſtant monté à Cheual, ie pris le chemin par où le Roy deuoit reuenir. Ie le rencontray ſur vn Elephant. Ie mis pied à terre, & luy fis connoiſtre que ie luy voulois parler. Il ſe tourna vers moy; & preuenant la plainte que ie luy voulois faire: ie ſçay, me dit-il, que mon fils à pris voſtre marchandiſe & mes preſens. Ne vous en mettez point en peine, il n'ouurira point vos caiſſes, & ne touchera point aux coffres. Ce ſoir, ie r'enuoyeray vn ordre de vous les remettre entre les mains. Il accompagna cette promeſſe d'autres diſcours fort ciuils; & comme il connut que j'auois ſujet de me plaindre, il commença le premier pour m'appaiſer. Durant le chemin, ie n'en pûs tirer dauantage; mais la nuict eſtant venuë, ie fus au Gouzalcan, ſans m'addreſſer à Aſaphchan, auec reſolution de continuer à me plaindre de l'arreſt de mes marchandiſes, & de tous les autres mauuais traitemens que nous auions reçeus à Surate. Auſſi-toſt que ie fus entré, le Roy appella mon Interprete, & luy dit qu'il auoit écrit, & qu'il auoit enuoyé vn ſecond ordre, & que ie ne perdrois pas la moindre choſe. Ie luy fis dire que l'affront qu'on nous auoit fait, & les mauuais traitemens des Officiers du Prince, auoient mis noſtre patience à bout. Il me répondit que pour ce qui eſtoit paſsé, il le falloit oublier. Ie vis bien que tant que Aſaphchan ſeroit mon entremetteur, ie n'en tirerois ſatisfaction qu'en des paroles. C'eſt pourquoy ie me reſolus de ne pas porter la choſe plus auant ce iour-là, & d'attendre quelque occaſion de parler au Roy lors que mon Infidelle mediateur n'y ſeroit pas. Le Roy ſe mit à entrer dans les controuerſes de la Religion, & à parler de celles des Iuifs, des Chreſtiens, & des Mahometans; le vin l'auoit rendu de ſi belle humeur, qu'il ſe tourna vers moy, & me dit, ie ſuis le Roy: vous ſerez tous les bien-heureux dans mes Eſtats, Mores, Iuifs, Chreſtiens. Ie ne me meſle point des Controuerſes de vos Religions, viuez tous en paix dãs mes Eſtats, vous y ſerez à couuert de toute ſorte d'injures, vous y viurez auec ſeureté, & j'empeſcheray que perſonne ne vous opprime. Il repeta pluſieurs fois ce meſme diſcours; & enfin eſtant tout à fait yvre, il ſe mit à pleurer, & à ſe laiſſer emporter à d'autres paſſions, nous tenant ainſi iuſques à minuit.

Chacun peut iuger la peine où j'eſtois, de ce que les Facteurs auoient gardé 4. mois les marchandiſes pour les voir apres tant de temps entre les mains du

Prince. Il arriua deux iours apres de Brampore : ce nous estoit cependant vne nouuelle injure, de voir qu'on ne nous faisoit point de Justice de la premiere. Mais considerant qu'enfin l'affaire n'estoit plus en ton entier, que j'auois commencé à me plaindre du Prince, & qu'il estoit desia beaucoup aigry contre moy de ce que j'auois fait ; ie creus, puis qu'il le falloit perdre tout a fait, qu'il se falloit resoudre à tout, & faire nos derniers efforts auprés du Roy. I'attendois l'occasion de le pouuoir faire à propos, & à l'heure mesme ie renuoyay le messager que le Sieur Terry m'auoit dépeché, auec ordre de demeurer où il le rencontreroit, & d'y attendre la réponse du Roy, que ie luy enuoyerois en toute diligence. Cependant, le Roy s'estoit fait apporter secrettement les caisses, & les auoit fait ouurir, ie pris en moy-mesme la resolution de m'en vanger ; & dans vne audiance qu'il me donna, ie luy en fis mes plaintes. Il me reçeut auec des flatteries basses, & encore plus indignes de sa qualité, que l'action qu'il auoit faite. Ie crois qu'il le fit pour me donner quelque satisfaction, voyant à mon visage que j'estois outré au dernier point. Il cõmença donc à me dire qu'il y auoit trouué diuerses choses qui luy plaisoient extrémemẽt ; entre-autres, deux coussins en broderie, vn verre trauaillé à iour, qu'il auoit aussi retenu les dogues ; que si entre ces choses-là il y en auoit quelqu'vne que ie ne luy vouluſſe pas dõner, il me la rendroit, & qu'il vouloit que ie fusse content. Ie luy dis qu'il y en auoit peu que ie ne luy eusse destiné, mais que c'estoit vn procedé fort inciuil à l'égard du Roy d'Angleterre mon Maître, & que ie ne sçauois cõment luy faire entendre que les choses qu'il donnoit en present auoient esté saisies, & non point presentées par mes mains à ceux à qui elles estoient addressées. Que quelques-vns des presens estoient pour le Prince & pour la Reyne Normahal. Que les autres deuoient demeurer entre mes mains pour m'en seruir dans les occasions, & disposer par là Sa Majesté à nous proteger contre les injures que les estrangers nous faisoient tous les iours. Qu'il y en auoit pour mes amis, ou pour mon vsage particulier. Que le reste appartenoit aux Marchands, & qu'ainsi ie n'en pouuois pas disposer. Il me pria que ie ne trouuasse point mauuais qu'il se les eust fait apporter ; qu'il auoit trouué ces choses si belles, qu'il n'auoit pas eu la patience d'attendre que ie les luy presentasse. Qu'en cela il ne m'auoit point fait de tort, pource qu'il croyoit que mon intention estoit, que dans la distribution des presens il fust seruy le premier. Que pour le Roy d'Angleterre, il luy en feroit satisfaction & mes excuses. Aussi, que le Prince, la Reyne Normahal & luy, n'estoient qu'vne mesme chose ; & quant aux presens qui deuoient estre reseruez pour les occasions où j'aurois besoin de sa faueur, ce n'estoit qu'vne ceremonie tout à fait inutile, parce qu'il me donneroit audiance en quelque-temps que ce fust ; & que ie serois bien receu, quand mesmes ie viendrois le voir les mains vuides, puis qu'il voyoit bien qu'il n'auroit pas tenu à moy d'y venir autrement. De là, il se mit sur le discours de son fils, & me dit qu'il me rendroit quelque chose de ce qu'il auoit pris, & qu'il feroit contenter mes Marchands sur les marchandises qui leur appartenoient. Il conclud enfin cette longue suite de raisons, en me priant que ie ne prisse point en mauuaise part la liberté qu'il s'estoit donnée sans aucune intention de me faire tort. Ie ne répondis rien à tout cela ; sur quoy il me pressa de luy declarer ma pensée, me demandant diuerses fois si i'estois content ou non. Ie luy répondis que j'estois fort satisfait, de voir que Sa Maiesté le fust. Il tourna les yeux sur le Sieur Terry, que i'auois amené auec moy à l'audiance ; & luy dit, Padre, vous soyez le bien-venu. Cette maison est à vous ; vous deuez faire vostre compte là dessus. Toutes les fois que vous me voudrez parler, vous aurez les entrées libres, & ie vous feray toutes les graces que vous me pourrez demander. Apres luy auoir ainsi parlé, il s'addressa à moy derechef, auec tout l'art dont les plus fins se peuuent seruir, & se mit à faire le dénombrement de toutes les choses qu'il m'auoit fait enleuer. Il

Terry estoit vn Ministre.

commença par les dogues, les coussins, & l'estuy de Barbier; & en soûriant, vous ne voulez pas, me dit-il, que ie vous rende ces choses; car ie suis bien aise de les auoir. Il en faut demeurer d'accord, luy répondis-je. Pour les verres de ces deux caisses, adjousta-il, ils sont fort communs, pour qui les auiez-vous fait venir? Ie dis que l'vne des caisses estoit pour Sa Majesté, & l'autre pour Normahal. Hé bien! ce dit-il, ie n'en retiendray qu'vne. Et ces chappeaux, adjoûta-il, à qui sont-ils? Ils plaisent fort à mes femmes. Ie répondis qu'il y en auoit trois pour Sa Maiesté, & que le quatriéme estoit pour mon vsage. Pour ceux-là, vous ne me les voulez pas oster, continua-il, car ie les trouue beaux. Pour le vostre, ie vous le rendray si vous en auez besoin; mais vous m'obligerez beaucoup de me le donner. Il en fallut demeurer d'accord. Et ces peintures, disoit-il, à qui sont-elles? Elles m'ont esté enuoyées, luy dis-ie, pour en disposer selon les occasions & l'exigence de mes affaires. Il commanda qu'on les luy apportast; & ayant fait ouurir la caisse où elles estoient, il me fit plusieurs demandes sur les femmes qui y estoiēt peintes, & d'autres questions semblables. Il se tourna sur ceux de la Cour qui estoient les plus prests de luy, & les pressa de luy donner l'explication d'vn tableau dans lequel il y auoit vne Venus & vn Satyre. Il deffendit à mon Interprete de m'expliquer ce qu'il disoit sur ce suiet. Il faisoit remarquer à ses courtisans les cornes du Satyre, sa peau qui estoit noire, & diuerses autres particularitez de cette peinture. Chacun d'eux l'expliqua selon son sens; mais le Roy leur dit apres les auoir ouys, qu'ils se trompoient, & qu'ils en iugeoient mal. Pour luy, il ne declara point sa pensée, & commanda de nouueau à l'Interprete de ne me point expliquer ce qui s'estoit dit sur ce tableau, mais de m'en demander mon sentiment. Ie luy répondis que ie croyois que c'estoit vne inuention du Peintre, pour faire paroistre ce qu'il sçauoit, & que c'estoit la coustume de tous ceux de son Art, de se seruir ordinairement des fictions des Poëtes pour en tirer le suiet de leurs tableaux. Que ie ne luy pouuois rien dire dauantage sur l'explication de cette peinture, puisque c'estoit la premiere fois que ie la voyois. Il demanda aussi au Sieur Terry le iugement qu'il en faisoit, qui confessa comme moy son ignorance. Le Roy luy demanda, pourquoy donc m'apporter vne chose dont vous ne sçauez point la signification? Ie pris la parole, & dis au Roy que nostre Ministre ne se méloit point de semblables choses; qu'on ne les luy auoit pas données en garde, mais qu'il estoit seulement venu auec nos marchandises, pour en auoir la conduite par le chemin.

Vn Satyre qu'vne femme meine par le nez, dont on fait grād bruit.

Ie rapporte cecy pour l'instruction de nos Messieurs de la Compagnie des Indes, & de tous ceux qui succederont à ma place; les aduertissant qu'ils n'enuoyent point en ces quartiers des choses qui soient suiettes à mauuaise interpretation; car en ce poinct ils sont fort soupçonneux. En effet, quoy que le Roy ne vouluſt pas dire ses sentimens, ie creus neantmoins auoir connu par les propos qu'il auoit tenu, qu'il s'imaginoit que cette peinture estoit faite en derision des peuples de l'Asie, & qu'il auoit opinion qu'ils y estoient representez par le Satyre, comme estans d'vne mesme complexion; & que la Venus qui menoit le Satyre par le nez, representoit le grand empire que les femmes de ce Pays-là ont sur les hommes. Pour moy, il ne me pressa pas dauantage d'en donner mon iugement; & comme il estoit persuadé que ie n'auois iamais veu ce tableau, il crût que l'ignorance sur laquelle ie m'excusois estoit sans artifice. Ce soubçon que ie viens de dire, luy demeura toutefois dans l'esprit; & sans témoigner d'en estre offensé, il me dit qu'il receuoit cette peinture comme vn present que ie luy faisois. Pour ce qui est de la selle & des autres bagatelles, adjousta-il, ie veux qu'il les enuoye à mō fils à qui elles sont propres. Ie luy écriray aussi suiuant la promesse que ie vous en ay faite, auec des ordres si exprés, que vous n'aurez point besoin auprés de luy de solliciteur. Il accōpagna ces offres de tāt de cōplimēs, d'excuses, & de protestatiōs, & qui ne pouuoiēt venir que d'vne ame, ou fort genereuse, ou fort basse, il n'é demeura

demeura pas là. Il demanda ce que vouloient dire les figures de ces beſtes, & ſi on me les auoit enuoyées pour les luy preſenter. On m'auoit auerty qu'elles eſtoient fort ridicules & fort mal-faites, & que la peinture meſme l'en eſtoit écaillée en pluſieurs endroits. En vn mot, à les bien priſer, ce n'eſtoit rien que de vilaines maſſes de bois. Ie luy répondis qu'on n'auoit pas eu intention de luy faire preſent d'vne ſi mauuaiſe choſe; mais que ces beſtes auoient eſté enuoyées pour faire voir la forme des animaux qui ſont les plus communs en nos Pays. Il me repartit auſſi-toſt; Hé quoy! penſoit-on en Angleterre que ie n'euſſe point encore veu de Cheual ny de Taureau? Rien moins que cela, luy répondis-je; mais celuy qui les a enuoyez eſt vn homme d'vne condition ordinaire, qui m'a voulu témoigner ſon affection, en me faiſant preſent de ces bagatelles. Et bien, bien, dit le Roy, ie les veux garder; mais il faut que vous m'aydiez à me faire auoir vn grand Cheual de ceux de voſtre Pays. C'eſt tout ce que ie vous veux demander, auec deux de vos Lévriers d'Irlande, vn maſle & l'autre femelle, & des autres eſpeces de Chiens dont vous vous ſeruez pour la chaſſe. Si vous me les faites venir, ie vous jure en parole de Prince que ie vous en recompenſeray, & que ie vous accorderay plus de priuileges que vous ne m'en pourrez demãder.

Le Mogol répondit à cette difficulté qu'on luy faiſoit ſur le tranſport des cheuaux; qu'il ne ſe ſoucioit pas qu'ils fuſſẽt en mauuais eſtat lors qu'ils arriueroient, & qu'il les auroit bien-toſt remis en les nourriſſant de beurre & de ſucre.

Ma réponſe fut, que ie ne manquerois pas d'en faire mettre ſur les Vaiſſeaux de la premiere Flotte; mais que ie ne pouuois pas répondre qu'ils peuſſent reſiſter à vn ſi long voyage, & qu'en cas qu'ils vinſſent à mourir, pour marque de mon obeyſſance, ie luy en ferois voir les os & les peaux. A ce diſcours il s'inclina pluſieurs fois, il porta la main ſur ſa poictrine, & me témoigna tant de faueur, de familiarité, & de biẽ-veillance, que tous ceux qui ſe trouuerent preſens, aſſeurerent qu'il n'en auoit iamais tant fait à perſonne. Ce fut là ma recompenſe. Il me dit encore, qu'il vouloit reparer l'injure qui m'auoit eſté fait, & me renuoyer à mon Païs comblé de graces & de faueurs dignes d'vne perſonne de ma condition. Mais voyant qu'on ne me donnoit que des paroles pour les marchandiſes qui auoient eſté ſaiſies, ie redemanday à Sa Majeſté les pieces de velours & les pieces de ſoye, comme marchandiſes appartenantes aux Marchands, luy faiſant croire que les Marchands ne les auoient fait mettre dans mes coffres, que pour éuiter les mains des Officiers du Prince. Il fit appeller Maiſtre Bidolph pour en faire le prix auec luy, & le contenter. Ie luy preſentay alors vn Memorial où eſtoient eſtendus au long les priuileges & les franchiſes que nous eſperions de luy, luy diſant que ſi il ne me les accordoit, ie ſerois obligé de retourner vers mon Prince, auec le déplaiſir de luy auoir eſté mutile en cét employ, & d'auoir par là merité ſa diſgrace. Ie luy demanday auſſi juſtice pour le payement de ce que nous deuoit Sulpheckarkon qui eſtoit mort depuis peu; il me dit qu'il en parleroit à ſon fils, & de nos affaires de Surat; que nous n'aurions deſormais aucun ſujet de nous en plaindre, ny des Officiers de ſon Gouuernement. Il donna meſmes pour cét effet quelques ordres ſur le champ, & me promit de me mettre entre les mains des ordres pour les Gouuerneurs des autres places. Enfin, dit-il, ie vous monſtreray en toutes rencontres que ie vous aime beaucoup, & que ie veux que vous retourniez auec honneur en voſtre païs. Il ajoûta qu'il enuoyeroit en meſme temps vn magnifique preſent au Roy d'Angleterre; qu'il l'accompagneroit d'vne lettre où il luy rendroit témoignage de mes bons ſeruices; & me preſſa en ſuitte de luy dire quel preſent ie croyois deuoir eſtre le plus agreable au Roy d'Angleterre. Ie luy reſpondis qu'il me ſéeroit mal de luy demander vn preſent; que ce n'eſtoit point la maniere de noſtre Païs, qu'il y iroit de l'honneur du Roy mon Maiſtre d'en vſer de la ſorte, mais que ie l'aſſeurois que quoy qu'il enuoyaſt, il le receuroit auec beaucoup de ioye, comme venant d'vn Prince qu'il eſtimoit & qu'il aimoit beaucoup. Il me dit que peut-eſtre ie croyois qu'il me faiſoit cette demande en raillant; qu'il voyoit bien par là que i'eſtois mal ſatisfait; mais qu'il me conjuroit de croire qu'il eſtoit mon amy. Que ie l'eſprouuerois à la

fin, & iura par sa teste que c'estoit tout de bon, & qu'il vouloit enuoyer vn present en Angleterre. Il fallut par force luy nommer quelque chose digne d'estre enuoyé si loing. Ie luy dis que selon ma pensée, les grands tapits de Perse seroient fort propres, parce que mon Maistre n'attendoit pas des presens de grande valeur. Il dit qu'il en feroit mettre ensemble de toutes sortes de grandeurs & de façons, & qu'il y adiousteroit ce qu'il croyoit estre le plus propre pour faire voir au Roy d'Angleterre combien il l'estimoit. On auoit mis deuant luy diuerses pieces de venaison. Il me donna la moitié d'vn Dain, & me dit en me le donnant, qu'il l'auoit tué de sa main propre, & qu'il auoit destiné l'autre moitié pour ses femmes. En effet cette autre moitié fut coupée sur le champ en plusieurs pieces de quatre liures chacune. Et à l'instant mesme, le troisiéme fils du Roy & deux femmes vinrent du Serrail, & prirent ces morceaux de viande entre leurs mains, & les porterent dans le Serrail comme des gueux à qui on les auroit donnez par charité auroient pû faire. Si l'affront qu'on m'auoit fait, euſt pû estre reparé par des paroles, ie deuois estre content de celles que ce Prince me dit ce jourlà; mais ie crû que ie deuois continuer à me plaindre, craignant qu'il ne m'euſt fait toutes ces auances pour m'éprouuer, & pour voir si j'estois satisfait. Il me demanda si ie n'estois pas content de luy; Ie luy répondis que sa faueur pourroit aisément remedier aux injustices qu'on m'auoit faites dans ses Estats. Ie n'ay qu'vne question à vous faire, me dit-il, quand ie songe aux presens que vous nous auez apportez depuis deux ans. Ie me suis estonné plusieurs fois que le Roy vostre Maistre vous ayant enuoyé auec la qualité d'Ambassadeur, vos presens neantmoins se soient trouuez si inferieurs en qualité & en nombre à ceux qu'vn Marchand qui a esté deuant vous icy, y auoit apportez, & auec lesquels il auoit gagné l'affection de tout le monde. Ie vous reconnois pour Ambassadeur; vostre procedé me semble estre d'vne personne de condition, & cependant ie ne puis comprendre que l'on vous entretienne icy auec si peu d'éclat. Ie voulois répondre à cette interrogation, mais il m'interrompit. Ie sçay assez bien, continua-il, que ce n'est ny vostre faute ny celle de vostre Prince; ie veux vous faire voir que ie fais plus d'estime de vous, que n'en font ceux qui vous ont enuoyé. Lors que vous retournerez en Angleterre, ie veux que ce soit auec honneur & auec recompense, & vous charger d'vn present pour vostre Maistre, sans auoir égard à ceux que vous m'auez presenté, vous priant seulement d'vne chose, que ie ne voudrois point cõmettre aux Marchands. C'est de me faire faire en vos quartiers vn carquois pour mettre des fléches, vn estuy pour mon arc, dont ie vous feray donner le modele, vn coussin à ma maniere pour dormir dessus, vne paire de brodequins que vous ferez broder en Angleterre le plus richemẽt que faire se pourra, & vne cotte de mailles pour mõ vsage. Ie sçay qu'en vos quartiers on trauaille mieux qu'en lieu du monde, & si vous m'enuoyez ces choses, vous sçauez que ie suis vn puissant Prince, & vous éprouuerez que vous n'aurez rien perdu à vous charger de cette commission. Ie l'asseuray que ie l'executerois soigneusement. Il commanda à Asaph-chan de m'en enuoyer les modeles. Il me demanda en suite si ie n'auois point de vin de grappe; Ie luy répondis que j'en auois. Il me dit qu'il en vouloit taster la nuict suiuante, & que s'il le trouuoit bon il s'en vouloit donner au cœur-joye. La soirée s'estant passée dans cette longue conuersation, le Prince se leua, & me donna congé.

Le 3. de Mars, j'arriuay à Mandoa, le Roy y deuoit faire son Entrée, mais le iour n'estoit point encore arresté; car on attendoit que les Astrologues luy eussent marqué l'heure la plus fauorable pour cette ceremonie; tellement que nous demeurâmes dehors en attendant ce moment bien-heureux.

Le sixiéme, j'entray à Mandoa. Mes gens que j'y auois enuoyez pour me chercher vn logement, auoient pris possession d'vne grande enceinte fermée de bonnes murailles, où il y auoit vn Temple & vn Monument.

Quelques gens de la Cour s'y estoient aussi logez ; mais ie ne laissay pas de m'en conseruer la possession, comme du meilleur logement qui fust dans toute la Ville; en y faisant fort peu de dépense, on l'auroit rendu tout à fait commode, l'air y estoit bon, & la veuë fort agreable ; car cette maison estoit sur le haut d'vne éminence. Il est vray qu'il y auoit cette incommodité, qu'elle estoit éloignée de deux milles du Palais du Roy.

Le 11. ie me mis en chemin pour aller trouuer le Roy, mais on me dit qu'vn Lyon ayant tué quelques cheuaux de l'équipage, il luy auoit voulu donner la chasse, & qu'il estoit sorty pour ce dessein là. I'employay quelque-temps pour faire chercher de l'eau ; car la Ville estant sur vne hauteur & aux enuirons, il n'y auoit ny puits ny autre reseruoir d'eau, tant est grande la preuoyance des gens de ce païs. Toute cette multitude de monde qui y estoit, se vid en danger de perir de soif : les principaux Seigneurs de la Cour auoient pris possession du peu de puits qui se trouuerent en la campagne voisine, de l'eau, il ne me fut pas possible d'en auoir. Tous les pauures gens furent obligez de quitter la Ville, & l'on publia mesme vn ordre, par laquelle il estoit commandé de mettre dehors le bestail & les Chameaux. Tous ceux qui se trouuerent sans faueur, furent obligez d'aller chercher d'autres demeures à trois ou quatre lieuës de là : ce qui causoit vn desordre incroyable dans la Cour, & rendoit les viures fort chers. En mon particulier, j'estois assez en peine de la resolution que ie deuois prendre; car ma maison estoit fort bonne : & quoy que ie fusse éloigné des marchez aussi bien que de l'eau, ie m'imaginois neantmoins que j'y pourrois demeurer auec plus de commodité que ie n'aurois fait à la campagne, où il auroit fallu camper. Ie montay donc à cheual pour chercher de l'eau moy-mesme ; ie trouuay vn puits que l'on gardoit pour vn Cham à qui le Roy l'auoit donné. Ie luy fis connoistre le besoin que i'auois de sa courtoisie, il m'accorda quatre charges d'eau par iour. Ie reçeus cette faueur comme ie deuois, & ie m'en retournay à mon logis fort satisfait ; & les iours suiuans, ayant vendu quelques marchandises, & m'estant défait de quelques-vnes de mes voitures, ie me sauuay de la misere publique. Ie ne laisseray pas de dire que i'ay souffert dans des voïages que i'ay faits à la suite de la Cour du Mogol, toutes celles qu'vn mauuais gouuernement & vn climat intemperé peuuent faire souffrir aux hommes.

§. VIII.

Affaires des Marchands Anglois. Feste du iour de la Naissance du Roy.

LE 12. de Mars, ie presentay au Roy pour Estreines vne belle paire de coûteaux & six verres, de la part de la Compagnie. Il reçeut bien l'excuse que ie luy fis sur la petitesse de ce present ; & me témoigna beaucoup de bonté, ce qui estoit toute ma consolation ; il me dit que ie ne luy pouuois faire de present, quelque petit qu'il fut, qui ne luy fust tres-agreable ; qu'il y considereroit principalement l'affection auec laquelle ie le faisois, & que c'estoit maintenant à luy à me donner quelque chose. I'apperçeus à costé du Prince vne personne de la Cour qui s'estoit bien acquittée de la promesse qu'elle m'auoit faite ; car ie trouuay que le Roy auoit esté instruit par son moyen des choses que ie desirois. Il commanda aussi sur le champ à vn de ses Officiers, de faire venir Maistre Bidolff, & qu'on luy payast l'argent qu'il demandoit. Tous nos autres debiteurs eurent ordre de payer ce qu'ils deuoient à la Compagnie.

Cela ainsi ordonné, le Roy me commanda de monter sur les degrez de son Trône, & de m'approcher de luy. Ie luy obeys, & trouuay d'vn costé l'Ambassadeur de Perse ; & de l'autre, le vieux Roy de Candahar. A peine auois-je pris ma place prés de ce

Prince, qu'il me demanda vn coûteau que ie luy enuoyay le iour suiuant. Le Roy appella en suitte l'Ambassadeur de Perse, & luy donna des pierreries & vn ieune Elephant. Il se mit à genoux, & donna de sa teste contre les degrez du Thrône pour le remercier. Ce Thrône là estoit le mesme qui auoit seruy l'année passée, & auoit les mesmes accompagnemens. Au haut du Thrône estoient les portraits du Roy mon Maistre, de la Reine, de Madame Elizabeth, du sieur Thomas Sunth, auec quelques autres peintures. Au dessous il y auoit deux pieces d'vne tapisserie de Perse tres-fine. Ce Thrône, comme i'ay desia dit, estoit d'or semé de rubis, d'esmeraudes & de turquoises. A costé sur vn petit échafaut estoit vne troupe de Musiciennes Courtisannes. I'écriuis ce jour-là à nos Facteurs à Surat les nouuelles que j'auois reçeuës de Perse, & les negociations du nouuel Ambassadeur Persan en cette Cour: le leur manday aussi de faire souuenir Abraham-Chan Gouuerneur de Surat de la promesse qu'il m'auoit faite. Il m'escriuit peu apres, & me mandoit par sa lettre, que durant son absence nostre Nation auoit receu à la verité quelques mauuais traittemens, mais que son pouuoir ayant esté augmenté par le Prince, il vouloit que ie demeurasse persuadé que tant qu'il seroit en credit, non seulement il ne souffriroit point que l'on nous fist aucun tort, mais que l'on nous accorderoit plus de libertez & de priuileges que nous n'en auions eûs par le passé. Le 30. j'enuoyay faire vn cõpliment à Asaph-Chan. Ie l'accompagnay d'vn bõnet de nuict bien trauaillé, & d'vne paire de gans: L'vn & l'autre luy furent presentez de ma part. Pour les gands il les renuoya comme vne chose de nul vsage en ce païs. Il receut bien le bonnet, & me fit demander vn peu de vin d'Espagne que ie luy enuoyay le iour suiuant. Sur le soir Aganor m'enuoya vn Banjan son Secretaire, pour me dire qu'il auoit ordre d'expedier l'affaire des marchandises; & qu'il enuoyeroit exprés vn de ses gens pour acheuer cette affaire auec Maistre Bidolff; que l'on m'enuoyeroit à mon logis les patrons des choses que le Roy desiroit de moy, & qu'il me vouloit donner vne veste & de l'argent pour la dépense du voyage que i'auois à faire vers mon Prince. Ie luy dis que ie ne me seruois point de ces vestes à l'Asiatique, & que ie n'auois point affaire d'argent. Que si il plaisoit à sa Majesté de cõsiderer les iniures qu'on nous auoit faites, & de jetter les yeux sur le memoire que ie luy en auois presenté, & nous faire justice, ou nous la faire faire par le Prince, c'estoit la seule grace que i'attendois de sa bonté.

C'est le siege ou la maniere du Pays, de faire la reuerence au Roy.

Le 21. ie ne peûs pas presser dauantage le Roy sur les affaires de la Compagnie. Ie découuris seulement le soubçon qu'il auoit que nous n'eussions dessein de quitter son païs à la dérobée. Pour ce qui est du Prince, soit qu'il eust eu effect apprehension de nos Vaisseaux, ou qu'il se voulut seruir de cette crainte pour ses fins particulieres, il auoit donné à entendre au Roy dés l'année precedente, que les Anglois auoient dessein sur Surat. A quoy il faut aoüer que la folie de quelques-vns de nostre Nation donna quelque sujet. Car il n'y a pas long-temps qu'à l'occasion d'vne de leurs querelles ordinaires, ils firent descendre à terre deux cens mousquetaires, & les firent marcher vers Surat. Et ces soldats estant rencontrez par des gens du Païs, leur dirent en raillant, qu'ils marchoient pour prendre la ville. Quoy que cette menace fut ridicule, & qu'il n'y eust point d'apparence qu'vne poignée de gens peût entreprendre de passer douze mille de Pays ennemy, & attaquer vne ville fermée où il y auoit plus de mille cheuaux, & autant de mousquetaires; qu'il y eust de plus vne riuiere à passer, que peu de gens auroient pû defendre contre vne grande armée: La chose ne laissa pas de donner du soubçon, & de passer aupres des plus sages pour vn mespris & pour vne iniure faite à toute la nation. Le Prince s'en seruit pour vn dessein qu'il auoit en teste depuis long-temps, qui estoit de fortifier la ville & le chasteau; ce qu'il fit, & commença par la fortification du Port, où il fit descendre de l'artillerie pour le defendre. Ces fortifications luy pouuant seruir vn iour, pour luy asseurer cette place, & vne porte de derriere ouuerte s'il estoit iamais obligé de fuir la vengeance de son frere. Cette rencontre, les mescontentemens que ie

receuois dans le païs, quelques paroles libres qui m'eſchapperent, l'empreſſement que j'auois d'aller à Brampore, les nouuelles qui couroient que nous auions pris Goa, & que nous preparions vne grande Flotte en Angleterre, augmentoient ce ſoubçon dans l'eſprit du Roy. Il l'auoit tenu long-temps caché; enfin, il ſ'en ouurit apres dans vn diſcours qu'il me fit, & il demeura ſatisfait de ce que ie luy en dis. Pour moy ie ne l'eſtois point, car il y auoit long-temps qu'on me repaiſſoit de paroles; & ie connoiſſois auſſi bien que luy-meſme, que la ſeule apprehenſion qu'il auoit de nos Vaiſſeaux l'obligeoit à nous retenir.

Les plaintes que l'on fait des mal-verſations des Officiers, ſont ſi odieuſes en cette Cour-là, qu'elles attiroiēt contre moy tout ce qu'il y auoit de perſonnes de condition qui ſ'intereſſoient dans cette affaire, comme dans vn intereſt qui leur eſtoit commun. En effet, ils tiennent à Ferme tous les Gouuernemens du Pays, où ils pratiquent toutes ſortes de tyrannies contre ceux qui ſont ſous leur dépendance, & ne ſçauroient ſouffrir que l'on ſouure vn chemin pour faire paruenir juſques aux oreilles du Roy leurs injuſtices. Ils preſſent ſouuent les poulces à ceux de leur Gouuernement pour tirer d'eux de l'argent, ils apprehendent tous que le Roy n'en ſoit informé; & c'eſt ce qui me faiſoit conſiderer & hayr en la Cour du Mogol, comme vn rapporteur. Tyrannie des Gouuerneurs.

Le 25. d'Auril 1617. ie reçeus vne Lettre de la Rade du Port de Dabul, écrite par le Capitaine Papvvel, par laquelle il m'écriuoit conformément aux aduis que j'en auois deſia reçeus; qu'il auoit arreſté le Ioncq qui eſtoit fretté pour le Port de Moca; mais qu'ayant fait reflexion depuis ſur l'ordre que ie luy auois donné d'examiner en cela la correſpondance qui eſtoit entre le Prince, & celuy qui commandoit dans Maſulipatan, où eſtoit vn de nos Vaiſſeaux nommé le Salomon, & d'où il ne pouuoit ſortir ſans ſon congé; & trouuant qu'il y auoit amitié entre ces deux Princes, il auoit mis le Ioncq en liberté ſans en rien prendre. Que cette courtoiſie luy auoit fait receuoir vn meilleur traitement dans cette coſte; que le Pays ne porte, outre la liberté du trafic & l'aſſeurance de prendre de nous tous les ans trois cens pieces de drap, vne bonne quantité de plomb qui ſeroit payé en argent, & quelques pieces d'Artillerie. Ce que ie n'approuuay pas fort, à cauſe qu'elles deuoient eſtre employées pour le ſeruice des Indiens & des Princes alliez des Portugais, qui ſont ennemis du Mogol; j'aurois conçeu de ces offres que le Gouuerneur me fit faire, quelque eſperance de pouuoir eſtablir noſtre trafic dans ce Port, ſi ie n'euſſe crû qu'elles venoient ſeulement de l'enuie que j'auois de rauir le Ioncq ou Vaiſſeau qui eſtoit en la diſpoſition de Papvvel. Cette facilité à rendre le Ioncq, m'aſſeuroit d'autre coſté que ce Capitaine Papvvel qui l'auoit pris, n'eſtoit pas perſonne à rien entreprendre dans ſes courſes qui fuſt au prejudice de la Compagnie; il me ſembloit meſme que cela le deuoit mettre à couuert des ſoubçons & des jalouſies qu'on auoit euës autrefois de ſa conduite.

Le 27. j'appris par vn homme de pied, que l'on m'auoit dépeſché de Maſulipatan, que le Salomon ſ'eſtoit mis en mer; que le Vaiſſeau Oſiander eſtoit arriué de Bantam, d'où il nous apportoit la mauuaiſe nouuelle de la perte de deux Vaiſſeaux nommez le Hector & la Concorde, dans le temps qu'on leur donnoit Carene à la Rade de Iaccarra dans l'Iſle de Iaua; & que le Vaiſſeau du Dragon, celuy nommé le Clou de Giroſle, & la Deffenſe, eſtoient arriuez en Angleterre, apres auoir chargé à Bantam. Ie pris cette occaſion pour faire tenir vne Lettre par terre au Gouuerneur de Dabul, afin de ſçauoir ce qu'il y auoit à eſperer de l'ouuerture qu'il auoit faite d'établir noſtre trafic dans ſon Port. Ie m'imaginay que c'eſtoit vne occaſion qu'il ne falloit pas negliger, & que ie deuois meſme exciter ceux de la premiere Flotte de donner juſques-là. I'écriuis qu'il eſtoit bon qu'ils y miſſent à terre quelques marchandiſes, pourueu qu'ils puſſent tirer de ces peuples de meilleures aſſeurances que les offres d'amitié qu'ils nous auoient faites lors que nous auons eu entre nos mains leur Ioncq. Cette Lettre contenoit la raiſon que nous auions euë d'arreſter ce Ioncq eſt vn eſpece de Vaiſſeau fort leger, dont ils ſe ſeruent le long des côtes de la Chine.

Ioncq, qui estoit fondée sur la difficulté & le refus qu'on fait de traiter auec nous. Que si en effet ce Gouuerneur estoit maintenant mieux disposé en nostre endroit, & dans le dessein de faire amitié & alliance auec ceux de nostre Nation: que si ses offres estoient accompagnées d'autant de sincerité qu'on en doit supposer dans vn homme d'honneur, ie le priois d'écrire au Roy son Maistre pour obtenir de luy vn Firman, & les autres priuileges necessaires pour establir nostre Commerce dans son Port; l'asseurant que de mon costé, il y auroit vne bonne correspondance entre nos Anglois & ceux de son Gouuernement; que j'enuoyerois tous les ans vn vaisseau Marchand à Dabul; & que ceux qui sortiroient de son Port, n'auroient point à craindre comme ils auoient fait par le passé, la rencontre de nos Flottes. Ie vois assez de facilité à establir vne Factorerie dans ce Port: mais ie crains qu'il n'y ait pas dans le Pays assez de marchandise pour r'employer l'argent que nous aurions tiré de la vente des nostres. Ie garday en cette affaire vne conduite qui deuroit possible estre suiuie de ceux qui viendront apres moy. Ie ne fis point paroistre vne grande enuie de faire reüssir la proposition que ie luy faisois; & ie tiens qu'il faut estre fort serré auec ces gens dans les premiers establissemens, à cause que nostre condition y empire touſiours.

C'est vne regle generale en ce païs-là, qu'il ne faut point esperer de rendre meilleures les conditions de nostre seiour, & de s'y establir mieux que l'on n'y a esté receu d'abord. Il en faut attendre le contraire: nostre meilleure heure est celle de nostre arriuée. En ces premiers temps on nous considere comme des personnes nouuellement venuës: le naturel de ces Barbares estant de s'ennuyer de ceux qui ne leur apportent aucune nouueauté. Ie mis cette depesche entre les mains de nostre Bangan, & le chargeay de s'enqueſter soigneusement des commoditez & des auantages qu'on pouuoit tirer de ces païs-là, de leurs mœurs, de leurs façons de faire; & de penetrer le mieux qu'il luy seroit possible, comment ils sont disposez à nostre égard.

Bangam signifie Interprete.

Le 30. on me vint faire des excuses de la part de l'Ambassadeur de Perse, sur ce qu'il estoit party sans me faire ciuilité. l'appris de son Enuoyé que cét Ambassadeur n'estoit point malade comme il le vouloit faire accroire; mais que ne receuant aucune satisfaction du Roy dans ses negociations, il en auoit pris congé lors que l'on s'y attendoit le moins, & luy auoit donné en partant trente beaux cheuaux. Le Roy en recompense luy fit present de trois mil écus, l'Ambassadeur fit connoistre qu'il estoit mal satisfait de ce present. Le Roy s'en voulut iustifier, & fit deux listes, dans l'vne desquelles estoient escrits les presens de cét Ambassadeur, & à chacun de ces presens il y auoit mis le prix bien plus bas qu'ils ne valoiét en effect. Dans l'autre estoient marquées iusques aux moindres choses que le Roy luy auoit données, iusqu'à y mettre les melons, les pommes de pin, & le vin qu'il luy auoit enuoyé, auec leur prix, mais qui estoiét biẽ au dessus de leur valeur. En luy presentant ces deux listes on luy offrit le surplus en argent pour égaler son compte à celuy de l'Ambassadeur. Ces mauuais traittemens & ces mespris firent que le Persan feignit d'auoir la fievre, pour ne point faire de ciuilité à Asaph-Cham & à Ethimon Doulet. Que par cette raison il n'auoit peû trauerser la ville pour me venir voir sans descouurir sa feinte; qu'il auoit voulu que i'en sçeusse la verité, qu'il repareroit cette inciuilité forcée, par le bon traitement qu'il feroit en Perse à tous ceux de ma Nation. Ce qu'il accompagna de quelques paroles de plaintes contre le Roy, que l'Enuoyé me fit assez librement; cependant que de mon costé ie faisois semblant d'auoir de la peine à les entendre. Ie luy fis present d'vn peu de vin d'Espagne, & de quelques cousteaux.

Le 12. de May ie receus nouuelles d'vne grande défaite des armées de Perse par le Turc. l'appris que Tauris auoit esté razée, & que Sha-Abbas n'estoit pas en estat de tenir la campagne. Le 25. vn Lion & vn Loup vinrent de nuict dans mon logis; ils se jetterent sur des moutons qui estoient dans la Cour. l'enuoyay

demander la permission de le pouuoir tuer. Car en ce païs il n'y a que le Roy qui puisse faire la chasse au Lion. On me la permit, ie courus dans la Cour, le Lion quitta sa proye, & se jetta sur vn petit dogue d'Irlande. Pour le Loup vn de mes valets le tua, & ie l'enuoyay au Roy.

Le 14. iour de Iuin on apporta au Roy vn coffre que les Iesuites auoient enuoyé de Cambaya, dans lequel il y auoit quelques medicamens & vne lettre. Ils furent trahis par celuy à qui ils l'auoient consigné pour le porter; car il mit le tout entre les mains du Roy. Il ouurit le coffre, fit venir vn Iesuite qui estoit dans sa Cour pour lire la lettre, se fit ouurir toutes les boëtes : mais n'ayant rien trouué qui fust à son goust, il le remit entre les mains du Iesuitte. Ce que ie remarque icy comme vn aduertissement à ceux qui traittent en ce païs-là, de bien prendre garde à ce qu'ils escriuent & à ce qu'ils enuoyent. Car l'humeur de ce Prince est de vouloir voir iusqu'aux moindres choses. Les moindres bagatelles courent risque lors qu'elles tombent sous ses mains.

Le 18. ie receus des lettres des Officiers du vaisseau nommé l'Esperance; on m'écriuit qu'il n'y estoit point venu d'Indigo, à cause que la Carauanne ou Caphila de Goa auoit manqué de venir cette année; que l'on auoit rendu la Corne de Licorne; dautant que dans l'épreuue qu'on en auoit faite, on l'auoit trouué sans vertu. Ie receus aussi deux Lettres de Brampore, par lesquelles j'appris que la debte de Basse estoit peu asseurée, & que Sprage estoit reuenu de l'armée de Decan; que le General Melic-Amber en ma consideration auoit fait chercher dans son Camp vn Persan qui s'estoit enfuy de ma maison, mais qu'on trouua qu'il estoit allé à Visiapore; ce qui fut cause qu'on ne continua pas cette recherche; que ce General l'auoit fait faire auec beaucoup de soin, témoignant par là l'estime qu'il faisoit de ma personne; qu'on auoit écrit vne Lettre sur ce sujet au Resident d'Hollande qui demeuroit en cette place. Que ce General auoit prié Sparge de faire en sorte qu'on apportast dans son armée des draps d'Angleterre, & de nos lames d'épées; il campoit alors à six journées de Brampore. C'eust esté selon mon sens, vne bonne occasion d'employer quelqu'vns de vos gens qui vous estoient alors inutiles, & de nous défaire des marchandises dont nous n'auions pas trouué le debit.

Le 30. de Iuillet on m'écriuit de Surate, que deux Vaisseaux Hollandois s'étoient échoüez sur la coste de Damon; ils venoient du costé du Sud chargez d'épiceries & des soyes de la Chine pour la Mer-rouge; mais que le mauuais tẽps leur auoit fait perdre la saison propre pour y entrer. Qu'ils auoient tanté plusieurs fois d'aller ancrer ou à Soccotora, ou dans les autres Ports qui sont sur la coste d'Arabie; mais que n'en ayant pû venir à bout, ils s'estoient resolus de courir iusqu'à Surat, auec esperance d'y pouuoir demeurer à la Rade aussi seurement qu'ils auoient fait les années passées; mais qu'ils auoient trouué que toutes les années ne se ressemblent pas; car apres y auoir jetté l'ancre, la tempeste les obligea de couper leurs masts, & leurs chables se rompans en suite, ils auoient échoüé à la coste sur vn banc de sable. Le Vaisseau demeura droit; mais ayant perdu son Esquif, & n'y ayant point d'esperance qu'vn si grand équipage se pust sauuer par le moyen des radeaux, quatre de leurs Mariniers se jetterent dans la mer, à la nage gagnerent la terre; vn peu apres la marée ayant mis le Vaisseau à flot, ils sauuerent la plus grande partie de leurs marchandises, & tout leur monde : Leur Fregatte qui estoit de cinquante tonneaux, fut brisée en mille pieces. *Voyez cy-apres l'Histoire de ce naufrage.*

Le 21. d'Aouſt, Marre Rustan Roy de Candahor me vint rendre visite; ie fis apporter du vin & des fruits. Il demeura assis auec moy vne demye heure, & la fin de la conuersation fut qu'il me demanda vn baril de vin.

Le Prince Sultan Corsoronne sortit ce iour-là de sa prison, & vint prendre l'air en vne maison qui estoit assez proche de la mienne. Le Prince Coronne auoit fait vn mariage à Brampore contre la volonté du Roy qui en auoit témoigné de la

faſcherie, & l'on auoit découuert en meſme temps quelque pratique qu'il auoit faite contre la vie de ſon frere; il reçeut ordre de venir en Cour pour ſ'en iuſtifier. Normal & Aſaphchan, par l'auis d'Ethimon leur pere, traiterẽt de faire allíãce auec Corſoronne. A cette nouuelle, on vit paroiſtre vne ioye vniuerſelle parmy le peuple, qui commença dés-lors à eſperer l'entiere liberté de ce bon Prince.

Le 22. le Roy ſ'alla diuertir chez Aſaphchan. I'appris dans ce temps-là, que le Mogol auoit fort preſſé Sultan Corſoronne de ſe marier; qu'il luy en auoit témoigné vne grande paſſion. Toute la Cour auoit les yeux tournez ſur ce Prince, & l'on croyoit que ce mariage ſeroit le commencement de la ruïne de Sultan Coronne ſon frere.

Auec quelles ceremonies l'on peze le Mogol.

Le 1. de Septẽbre, iour de la naiſsãce du Roy, & celuy de la ſolẽnité auec laquelle on le peze; l'on me mena dans vn beau jardin, ou entre-autres, il y auoit vn grand quarré d'eau bordé d'arbres, & au milieu de ce quarré vn pauillon, ſous lequel eſtoit la balance ou le Prince deuoit eſtre pezé. Les plats eſtoient d'or maſſif enrichis de petites pierreries, de turquoiſes & de rubis, des chaiſnes auſſi d'or ſouſtenoient les plats de ces riches balances; & outre les chaiſnes il y auoit des cordons de ſoye pour vne plus grande ſeureté. Le fleau de la balance eſtoit couuert de placques d'or. Les principaux Seigneurs de la Cour eſtoient aſſis à l'entour du Trône du Roy ſur des tapis en attendant qu'il vint. Il parut enfin tout chargé de diamans, de rubis & de perles. Il en auoit pluſieurs rangs au col, aux bras, ſur ſon turban, aux poignets, & deux ou trois anneaux à chaque doigt; ſon épée, ſon bouclier & ſon throſne eſtoient auſſi couuerts de pierreries. Ie luy vis entre-autres des rubis qui eſtoient auſſi gros que des noix, & des perles d'vne groſſeur prodigieuſe. Il ſe ſe mit dans vn des coſtez de la balance aſſis ſur ſes tallons comme vne femme. On mit de l'autre coſté pour le contre-peſer des balots que l'on changea ſix fois. Ceux du pays me dirent qu'ils eſtoient pleins d'argent, & me firent entendre que le Roy auoit pezé ce iour-là neuf mille Roupias, qui font enuiron quinze mille francs en argent. On mit apres dans ce meſme coſté de la balance de l'or & des pierreries; mais comme elles eſtoient empacquetez, ie ne les vis point. On le peſa apres contre des draps d'or, contre des eſtoffes de ſoye, contre des toiles, contre des eſpiceries, & contre toute ſorte d'autres richeſſes, ſi il faut croire ce que m'en dirẽt ceux du Pays; car toutes ces choſes eſtoient empacquetez; on peſa enfin le Roy contre du miel, du beure, & du bled, & j'appris que tout cela deuoit eſtre diſtribué aux Banians; mais ie remarquay, ce me ſemble, que cette diſtribution ne ſe fit point; & qu'on remporta tout auec beaucoup de ſoin. On me dit que tout l'argent eſtoit reſerué pour les pauures, le Roy ayant accouſtumé d'en faire venir quelques-vns la nuict, & de leur diſtribuer cét argent de ſa main propre, auec beaucoup de charité. Cependant que le Roy eſtoit dans l'vn des coſtez de la balance, il tourna les yeux ſur moy, & me fit vn ſouris; mais il ne me dit mot, peut-eſtre à cauſe qu'il ne voyoit point mon Interprete qui n'auoit pû entrer auec moy. Apres qu'on l'euſt peſé, il monta ſur ſon Trône. Il auoit deuant luy des baſſins pleins de noix, d'amandes, de toutes ſortes de fruits artificiels d'argent. Il en jetta vne grande partie; les plus grands Seigneurs qui eſtoient les plus proches de luy, ſe trainoient par terre pour en prendre. Ie creus qu'il n'y auroit pas de bien-ſeance à les imiter. Le Roy ſ'en apperçeut; & ayant pris vn des baſſins qui eſtoit quaſi plain, le renuerſa dans mon manteau. Ses courtiſans eurent bien l'effronterie d'y porter la main auec tant d'auidité, que ſi ie ne les euſſe preuenus, ils ne m'en auroient pas laiſsé vn ſeul. On m'auoit fait entendre auant que ie fuſſe entré, que ces fruits eſtoient d'or maſſif; mais ie trouuay par experience, qu'ils n'eſtoient que d'argent, & d'argent ſi leger, que mille de ces fruits-là ne peſent pas la valeur de deux cens frans. I'en ſauuay bien la valeur de dix ou douze écus, & il y en auoit aſſez pour remplir vn plat d'vne bonne grandeur. Ie les garde pour marque du faſte de ces Peuples. Ie

ne

ne croy pas que ce jour-là le Roy en jettaſt pour la valeur de quatorze ou quinze cens liures. Le Roy paſſa toute la nuict d'vn iour ſi ſolemnel à boire auec les principaux de ſa Cour. I'y fus inuité ; mais ie m'en excuſay, à cauſe que ie n'aurois pas pû me diſpenſer de boire ; & leurs boiſſons ſont ſi chaudes, qu'elles ſont capables de brûler les entrailles. I'eſtois alors malade d'vne diſſenterie, & n'ozois pas hazarder ma ſanté dans vn ſemblable excez.

Le 9. de Septébre ; le Roy ſortit pour ſ'aller diuertir ſur la riuiere de Darbadat, il deuoit paſſer par deuant mon logis. Ie montay à Cheual pour aller au deuant de luy. La couſtume du Pays eſt, que tous ceux deuant les maiſons deſquels il paſſe, ſont obligez de luy faire quelque preſent ; ce preſent ſ'appelle Moubarech, qui veut dire bonne nouuelle ou bon ſuccez : le Roy reçoit ſemblables preſens, comme vn bon augure de l'affaire qu'il eſt ſur le point d'entreprendre. Ie n'auois rien à luy donner ; cependant, il eſtoit honteux de paroiſtre deuant luy ſans preſens ; & d'ailleurs, il y auroit eu de la ruſticité à ne me point trouuer ce jour-là à mon logis. Ie me reſolus de luy preſenter vn Atlas bien relié, & de luy faire des excuſes de ce que n'ayant rien trouué chez moy qui fût digne d'eſtre preſenté à vn ſi grand Prince, ie luy offrois tout le monde dont il commandoit vne partie ſi grande, ſi riche, & ſi conſiderable. Il reçeut mon preſent auec beaucoup de ciuilité, portant ſouuent la main à ſa poictrine, & m'aſſeurant que tout ce qui viendroit de moy, luy ſeroit touſiours fort agreable. Il me fit quelques queſtions ſur l'arriuée des Vaiſſeaux, ie luy dis que ie les attendois de iour en iour. Il reprit le diſcours, & me dit qu'on luy auoit enuoyé de Góa des Sangliers qui eſtoient fort gras ; & que ſi j'en voulois manger, il m'en enuoyeroit quelques-vns à ſon retour. Ie luy fis vne grande reuerence, & luy répondis que ie reçeurois auec beaucoup de reſpect & de joye, tout ce qui viendroit de Sa Majeſté. Il monta ſur ſon Elephant ; & ſ'eſtant vn peu arreſté deuant mon logis, il le trouua fort beau. En effet, c'eſtoit vn des meilleurs du Camp ; ie l'auois pratiqué dans les ruïnes d'vn Temple, & celles d'vn Monument ancien. Il me dit adieu pluſieurs fois ; & à cauſe que le chemin eſtoit fort mauuais ; il voulut que ie retournaſſe à mon logis. Ie luy obeys, apres auoir pris congé de luy.

Les Maiſtres des maiſons deuant leſquelles le Roy paſſe, ſont obligés de luy faire vn preſent.

Le 16. ie montay à Cheual ; pour rendre au Prince de Candahor la viſite qu'il m'auoit faite. Il me fit dire à l'entrée de ſon logis, qu'il ne pouuoit me voir ſans en auoir eu auparauant permiſſion du Roy, ou en auoit aduerty Ethimon Doulet ou Aſaphchan ; ce qu'il feroit au Durbal. Ie luy fis dire que ce ſeroit vne peine inutile, & que ie me garderois bien de retourner vne ſeconde fois à la porte d'vne perſonne ſi inciuile. Ie connus ſur le champ le peu de fondement qu'il y auoit à cette excuſe, & ie jugeay bien que le Roy n'auroit point trouué mauuais qu'il m'euſt reçeu chez luy, puis qu'il n'auoit pas trouué à redire à la viſite qu'il m'auoit faite. Ses gens me vouloient obliger à demeurer, & attendre la réponſe de leur Maiſtre ; mais ie m'en retournay, & ſur le ſoir ie fus à la Cour. Le Roy me fit diuerſes queſtions ſur mon liure de cartes ; ie luy en donnay tout l'éclairciſſement que ie pûs ; ie le trouuay fort diſtrait ; & ie ne crûs pas qu'il fuſt à propos de luy parler de nos debtes.

Le 25. ie retournay à la Cour, quoy que ie fuſſe fort foible ; pour voir ſ'il y auoit quelque choſe à eſperer du Roy ſur le ſujet de nos debtes. Vn de nos debiteurs m'auoit fait entendre depuis peu, qu'il ne nous pouuoit payer qu'en vendant ſa maiſon. Ie preſentay donc au Roy la Requeſte des Marchands ; il la fit lire tout haut, & voulut entendre le nom de nos debiteurs ; quelles eſtoient leurs cautions, & les ſommes qui eſtoient deuës. Aſaphchan en fit la lecture ; le Roy fit appeller en ſuite Arader-Chan Grand Maiſtre de ſa maiſon, auec le Cutval, & leur donna quelque ordre que ie n'entendis pas. Comme on liſoit les noms de ces perſonnes, il ſ'informa de leurs qualitez & des marchandiſes qui leur auoient eſté venduës. Il ſe trouua qu'il en eſtoit mort quelques-vns, que d'autres n'eſtoient

pas ſes ſujets, pour la partie de Rulphe, Aſaph-Chan offrit d'en parler au Prince, & de terminer cette affaire, quand il ſeroit arriué. On fit alors entrer mon Interprete; & le Roy ſe tournant vers moy, me dit que nos Marchands auoient preſté cét argent ſelon leurs caprices, & à qui ils auoient voulu; qu'ils ne luy auoient point preſenté de memoire de leur marchandiſes, & que par cette raiſon ſi leurs debiteurs n'eſtoient pas ſoluables, c'eſtoit leur faute, & qu'ils ne deuoient pas attendre qu'il leur payaſt les debtes des particuliers. Ie m'imaginay qu'il vouloit parler de celle de Ergon vn de ſes Officiers, le quel eſtoit mort depuis peu, & dont on auoit fait ſaiſir les effects de la part du Roy. Le Roy adiouſta, que pour la premiere fois il me tireroit de cette affaire, & me feroit payer; mais que ſi à l'aduenir nos marchands vendoient leurs marchandiſes à ſes officiers ſans l'en aduertir, que ce ſeroit à leurs perils & fortunes; que ſi au contraire, lors que les Vaiſſeaux Anglois arriuent, ils luy apportoient vn memoire de toute leur marchandiſe; il prendroit ce qui luy ſeroit propre, & diſtribueroit le reſte aux vns & aux autres; & que ſi entre ceux-là il s'en trouuoit quelqu'vn qui manquaſt à les payer, il y ſatisferoit de ſa bourſe. Il eſt vray que c'eſt la couſtume des Marchands de Perſe de porter tout ce qu'ils ont au Roy, lequel apres auoir pris ce qui luy agrée dauantage, diſtribuë le reſte à ceux de ſa Nobleſſe. Ses eſcriuains marquent à qui les choſes ont eſté diſtribuées, & vn autre Officier y met le prix. On donne au Marchand vne coppie de ce memoire, & il n'a autre diligence à faire qu'à aller querir ſon argent à leur logis. Que ſ'ils ne payent pas, il y a vn Officier, qui ſelon la couſtume de leur païs, a charge de les faire payer par force. On fit entendre alors à mon Interprete, l'ordre que le Roy auoit donné, qui eſtoit qu'Aradcan deuoit faire venir nos debiteurs en ſa preſence, & les faire payer. Nos marchands ne ſe contenterent point de cette reſponſe. Pour moy ie la trouuay fort iuſte, & plus equitable que celle que des perſonnes particulieres peuuent attendre d'vn grand Prince en de ſemblables rencontres.

Auis pour les marchãds qui traitent en cette Cour.

Le Roy ayant appris que i'auois eſté malade, & que i'auois fait chercher du vin, m'en enuoya cinq bouteilles, auec ordre que quand ie les aurois beuës, on m'en donnaſt autant que i'en pourrois auoir beſoin. Il m'enuoya auec cela vn Sanglier des plus gros que i'aye iamais veu. On l'auoit enuoyé de Goa à Mocredcam. Celuy qui me l'apporta de la part du Roy, me dit que depuis qu'il auoit eſté preſenté au Roy, on ne l'auoit nourry que de beurre & de ſucre. Ie receu ce preſent du Prince comme vne grande marque de ſa faueur, & en effect c'en eſt vne bien particuliere, & qu'il ne fait que rarement. On me rapporta apres de ſa part le liure de cartes que ie luy auois donné, & celuy qui me le rendit me dit de la part du Roy, qu'il l'auoit fait voir à ſes Molas, qui ſont les ſçauans du païs, que pas vn d'eux n'y auoit pû rien entendre.

Le 26. le Roy enuoya deux Vmbras (ce ſont des premiers Officiers de guerre) auec quelques trouppes, pour aller prendre vn Raya-Raſboot qui eſtoit reuolté dans des montagnes qui eſtoient à vingt courſes du Camp. Mais ce rebelle ſe deffendit fort bien, atrendit de pied ferme ces trouppes, & dans vn rencontre tua vn de ces Vmbras, & douze autres Capitaines. On porta cette nouuelle au Roy, qui jugea que l'affaire meritoit bien qu'il enuoyaſt ſon fils pour le mettre à la raiſon.

Courſes, ou coſſes, ou cos, comme on le trouuera dans les deſcriptions des Indes, deſignent vne meſme meſure de chemin, ou vne demie lieuë de France.

Le 2. iour d'Octobre le Prince Coronne fit ſon Entrée dans la Ville, accompagné des plus grands Seigneurs du Païs, qui parurent auec beaucoup de magnificence. Le Roy le receut comme ſi il euſt eſté ſon fils vnique, en quoy nos conjectures ſe trouuerent tres-fauſſes. I'enuoyay faire mes excuſes à Aſaph-Chan de ce que n'eſtions pas monté à cheual pour luy rendre mes ciuilitez, la foibleſſe ou i'eſtois ne me permettant pas de le pouuoir faire. Tous les principaux Seigneurs de la Cour, & la mere du Roy elle-meſme firent cinq courſes pour aller au deuant du Prince & du fauory.

Le 5. ie receus des nouuelles de nos vaisseaux ; on me mandoit que l'admiral n'estoit point encore arriué. Que nos gens auoient fait vne prise vers le Mosambic, & que deux Corsaires Anglois que l'on rencontra en Mer donnant la chasse au vaisseau de la Reine mere qui reuenoit de la Mer Rouge, fut rencontré par les vaisseaux de la Compagnie fort heureusement, pour le sauuer de leurs mains, & l'escorter iusques à Surat. Si ces Pirates l'eussent pris, nous en eussions esté icy fort en peine. Ie receus auec ces mesmes auis les lettres de la Compagnie, & ses instructions, pour les affaires de Perse. Ceux qui commandoient les vaisseaux ne sçauoient quelle resolution prendre pendant l'absence de l'Admiral, sur le fait de ces Pirates Anglois. I'en expediay les ordres necessaires, que i'enuoyay à Surat, comme on les peut voir dans les regiſtres de mes lettres.

Le sixiéme i'allay pour voir le Prince, à l'heure à laquelle il a accoustumé de donner des Audiances ; ie luy deuois vn compliment sur son arriuée, & il importoit de luy parler de l'estat de nos affaires, & de le tenir bien disposé en nostre endroit. I'auois fait dessein d'accompagner ces offres du seruice de nostre Nation d'vne chaisne d'or faite en la Chine. I'enuoyay pour auoir Audiance, on me fit réponse que ie vinsse le lendemain à la pointe du iour, qui estoit le temps auquel il la donne, ou que i'eusse la patience d'attendre qu'il sortist pour aller chez le Roy. Vous remarquerez qu'il l'auroit fallu attendre à la porte. Ie pris cette réponse pour vn affront ; car son pere ne m'auoit iamais refusé l'Audiance. Ie ne pûs m'empescher d'éclatter, & de dire resoluëment que ie n'estois point son esclaue, mais personne libre & Ambassadeur d'vn Roy ; que ie me garderois bien de luy rendre visite vne autre fois, ny de luy aller faire la Cour ; qu'il m'auoit refusé iustice ; que ie le verrois ce soir là mesme chez le Roy, à qui i'estois resolu desormais de m'addresser sans passer par d'autres mains.

La nuict estant venuë, ie fus chez le Roy ; il me receut auec beaucoup de courtoisie. Ie fis vne reuerence au Prince ; il ne fit pas seulement semblant de me voir. Ie rendis compte au Roy de ce qu'il m'auoit ordonné, & luy dis que conformément à ses ordres i'auois fait vne liste de tout ce qui estoit arriué sur nos vaisseaux, & que ie la luy apportois pour receuoir ses commandemens. Il me fit diuerses questions sur cette liste, & me parut fort constant des choses qui y estoient contenuës, principalement des tapisseries. Ce memoire ayant esté leu, le Roy promit toutes sortes de faueurs, & tous les priuileges que ie pouuois souhaitter. Il me demanda si celuy qui auoit pris ces vaisseaux n'auoit point apporté de perles & de pierreries. Ie luy respondis que les pierreries estoient plus cheres en Angleterre que dans ses Estats. Il me parust satisfait de cette response. Ie n'ozay pas luy dire qu'il y auoit des perles, car ie craignois que cela n'attirast sur nos gens la persecution du Prince. D'ailleurs ie me figurois que ces perles seroient d'autant plus estimées, qu'elles auroient surpris ceux qui ne les attendoient point. I'esperois mesme d'en faire quelque amy, & ce fut pour cette raison que lors qu'Asaph-Chan me pressa de luy dire, si ie n'auois point de pierreries ; ie luy tesmoignay que ie souhaittois de luy qu'il appuyast la réponse que i'auois faite, qu'elles estoient plus cheres en Angleterre qu'aux Indes, & que i'auois à luy parler en particulier. Il entendit à demy mot ce que ie voulois dire, & se teût. Le Roy me paroissant alors bien disposé enuers nous, ie creus que le temps estoit propre pour luy parler de nos debtes : & comme i'auois sur moy ma requeste en estat, ie la pris à la main, & la tins éleuée pour la luy presenter. Le Roy qui peut-estre songeoit alors à autre chose n'y prist pas garde : mais ses Courtisans se douterent aussi-tost de ce que se pouuoit estre, iugeant que le Roy auroit trouué fort mauuais que l'on eust negligé ses ordres : Il y en eust vn qui s'approcha de moy, & addroittement me tira la main en bas, me priant que ie ne presentasse point au Roy la requeste que ie tenois. Ie luy dis qu'Aradeth m'auoit refusé Iustice. Aradeth qui l'entendit en entra dans vne grande inquietude ; & s'addressa à Asaph-Chan,

& le pria de m'empescher de faire mes plaintes. Ie luy respondis que nos vaisseaux estoient arriuez, & que nous ne pouuions pas dissimuler dauantage toutes les remises & les pertes de temps que nous auions souffertes. Ils consulterent ensemble ce qu'ils auoient à faire; & ayant fait venir Cuteual, ils luy dirent qu'il falloit executer les ordres du Roy. On assiegea cette mesme nuict les rentes de nos debiteurs; on courust quelques autres; si bien que ie m'asseure que cette fois icy nous en tirerons raison. Le receus de grands remercimens de la courtoisie auec laquelle nos gens auoient traitté ces passagers qui s'estoient trouuez sur le vaisseau de la mere du Roy, & de la protection que nous leur auions donnée contre ces vaisseaux Anglois armez en guerre. Ils en parlerent au Roy qui receut bien la chose, & les principaux de la Cour me dirent à cette occasion, qu'ils estoient obligez d'aimer la nation Angloise; qu'ils nous rendroient tous les seruices dont ils seroient capables, mais qu'ils ne pouuoient assez s'estonner de ce que nostre Roy ne pouuoit pas retenir ses Sujets, & qu'il y en eust eu d'assez hardis pour sortir de son Royaume auec des vaisseaux sans son congé. Asaph-Chan me mena auec luy dans son departement apres que le Roy se fust retiré; & nous traduisimes ensemble en langue Persane le memoire des marchandises qui estoient arriuées pour le faire voir au Roy vne heure apres. I'augmentay vn peu l'article de l'argent, afin de luy donner bonne opinion du profit que ses Estats reçoiuent de nostre commerce. I'auois mis en suite les draps & les serges, & il y auoit vn article pour la marchandise fine, & vn autre pour la plus grossiere. Le memoire finissoit par la supplication que ie faisois à sa Majesté, de nous donner la liberté de vendre le reste. Apres que ce memoire fut dressé, Asaph-Chan me fit ressouuenir que i'auois quelque chose à luy dire en particulier. Il me pria de le faire en toute liberté, & me fit plus de protestation d'amitié que ie n'en deuois attendre de luy. Ie luy dis que i'auois souhaitté de luy parler en particulier, pour prendre conseil de ce que i'auois à faire: Qu'il estoit vray qu'il m'estoit venu quelque chose de rare, mais que ie m'estois si mal trouué l'année passée de la confidence que i'auois fait d'vn semblable secret, que ie n'osois maintenant me fier à personne qu'à luy. Que ie luy dirois donc, sur la parole qu'il me donnoit de tenir la chose secrette; que i'auois vne perle de grand prix, & d'autres choses fort curieuses. Que i'estois en peine de sçauoir si ie deuois dire au Roy, puisque le Prince pourroit peut-estre prendre de là occasion de rompre tout à fait auec nous. Ie luy dis que i'auois esté au matin pour luy rendre visite; l'inciuilité auec laquelle i'auois esté receu, & la resolution que i'auois prise; mais qu'apres tout, ie connoissois combien sa faueur & ses bonnes graces nous estoient necessaires; Que i'auois esperé de me pouuoir remettre bien aupres de luy, en luy gardant cette perle: I'auoüay que c'estoit là mon dessein, & la raison du secret que i'auois gardé, que neantmoins i'en vserois cõme il le iugeroit le plus à propos, & suiurois son conseil comme fort seut, puisque estant beau-frere du Prince & fauory du Roy, il connoissoit mieux que personne ce qu'il y auroit à faire dans cette rencontre pour contenter l'vn & l'autre. Il m'embrassa là dessus, & me dit que i'en auois vsé fort sagement. Qu'il falloit continuer à tenir la chose secrette; qu'autrement elle m'attireroit bien des affaires. Que le Prince estoit vn Tyran, qu'il mal-traittoit tous les Estrangers; Que pour le Roy il ne m'auroit pas voulu faire en cela d'iniustice; & ie vis que la conclusion alloit à me tirer des mains la perle, me conseillant de la faire transporter des vaisseaux, & de ne me fier à personne, & m'alleguant l'exemple des mauuais traittemens que les Portugais auoient receus en semblables occasions. Que si ie luy voulois vendre cette perle, il mettroit en depost entre les mains d'vne personne tierce l'argent que ie l'aurois estimée, qu'en reuanche de cette confiance que i'auois euë en luy, il se rendroit le solliciteur de nos affaires, dans lesquelles ie ne pourrois iamais rien aduancer sans son assistance. Ie connus que c'estoit là le temps de faire vne amitié si vtile. Ie luy dis donc que ie le seruirois; mais que i'apprehendois qu'il ne découurist ce secret. Il me fit serment de le garder; & afin que ce serment fust plus authentique, nous nous serrâmes le poulce l'vn à l'autre, selon la cou-

tume du Pays. Ie luy promis de mon costé que ie me mettrois entierement entre ses mains, & que ie ferois tout ce qu'il ordonneroit dans cette affaire & dans les autres. Il me dit qu'il prendroit l'ordre de me faire expedier des Firmans, auec deffenses de toucher à nos marchandises, & auec ordre qu'elles me pussent estre addressées directemẽt pour en disposer à ma volonté; qu'il me vouloit reconcilier auec le Prince, & que la premiere fois qu'il luy iroit rendre visite, il me meneroit auec luy. Qu'il feroit en sorte qu'il me traiteroit autrement qu'il n'auoit fait iusques à cette heure; qu'il ne seroit pas en son pouuoir de nous trauerser dans d'autres affaires: que s'il l'entreprenoit, il nous feroit donner dans son Gouuernement mesme vn Scindic auquel nous nous pourrions addresser sans passer par ses mains; que mesme on nous donneroit tel autre port pour nos vaisseaux que nous voudrions; & qu'enfin il nous feroit toutes les satisfactions que nous pourrions souhaitter. Il m'aduertit qu'il ne seroit pas mal à propos de faire quelque present à sa sœur Normale: Elle fera en sorte, me dit-il, que le Roy vous dõnera de l'argẽt. Ie luy dis que ie ne desirois riẽ de sẽblable, & que i'aurois mieux aimé qu'elle euſt estendu sur tous ceux de nostre nation les effects de son credit, que sur moy en particulier. Il me mena ensuite chez le Roy, auquel ie presentay la traduction du memoire. Il me receut fort bien, & me demanda si i'auois les tapisseries; Ie luy dis qu'on me les auoit enuoyées, si on ne les auoit saisies par les chemins par ordre du Prince qui estoit apres pour les auoir. Pour conclusion, il me dit qu'il prendroit vne bonne quantité de nos draps, & plusieurs autres marchandises, me commandant de donner ordre qu'on les fit venir, & à Asaph-Chan de faire dresser le Firman, qu'il falloit enuoyer au Prince, afin qu'il les laissast passer librement. Ie sortis fort satisfait de cette Audiance, & de la negociation de cette iournée-là; Car quoy que j'euſſe reconnu par le passé, qu'il n'y auoit point de fidelité entre ces barbares, ie n'auois rien à apprehender d'Asaph-Chan en vne rencontre dans laquelle il estoit de son interest, de me garder fidelité, iusques à ce qu'il euſt eu la perle, autrement elle luy auroit pû échaper; & apres mesme qu'il l'auroit euë, ie pouuois esperer qu'il me garderoit le secret, puis qu'il n'y pouuoit pas manquer sans découurir qu'il auoit trahy le Prince.

§. IX.

Iugement de Thomas Rhoë, sur diuerses propositions qui auoient esté faites à la Compagnie Angloise des Indes Orientales.

LE 12. Asaphchan selon sa promesse, m'accompagna chez le Prince. Il me receut dans sa chambre. Ie luy fis present d'vne petite chaîne d'or de la Chine; ie la presentay sur vne sous-coupe du mesme Pays. Il me reçeut assez bien; Asaphchan luy persuada de changer de maniere de faire enuers nous, luy representant qu'il profiteroit tous les ans de plus de cent mille écus, sur le Commerce que nous faisions à Surat. Que nostre Commerce augmenteroit tous les iours, & qu'auec le temps il luy apporteroit vn profit considerable: que s'il continuoit à nous traitter mal, nous quitterions son Port & le Pays; que nous estions ses Sujets (il crût deuoir nous appeller de la sorte) & qu'il tireroit de nous plus aisément les curiositez qu'il vouloit auoir, par la douceur, que par toute autre voye. Que la qualité que j'auois d'Ambassadeur, l'obligeoit à me traiter auec ciuilité lors que ie luy rendois visite. Le Prince donna ordre sur le champ à son Secretaire, de dresser le Firmant, en la forme que nous le desirions, auec vne lettre au Gouuerneur pour luy en recommander l'execution: & adiousta, que si nous auions besoin de quelqu'autre lettre, on me l'accorderoit aussi-tost que ie l'aurois demandée. Cela me fit voir la bassesse & l'in-

dignité de ces gens. Asaph-Chan pour vne sordide esperance de pouuoir achepter quelques bagatelles, estoit rellement reconcilié auec nous, qu'il auroit trahi son propre fils en nostre faueur, & me rendoit les soubmissions d'vn valet, & cependant la cause de toutes ces amitiez, estoit l'esperãce de pouuoir acheter des marchãdises qui auoient esté prises dans vn vaisseau, & quelques bagatelles. Il vouloit enuoyer pour cet effect vers nos vaisseaux vn de ses gens, ce que ie ne luy pûs pas refuser, sans perdre vne personne que ie taschois il y auoit si long-tẽps de gagner. La chose n'estoit pas desaduantageuse pour nous, car il paye bien, & il nous espargna ainsi la peine que nous eussions euë de vendre ces marchandises en détail, & les frais qu'il eust cousté à les faire charier. Il obtint du Prince la permission de faire certe emploite sous vn faux donné à entendre, & escriuit au Gouuerneur vne lettre pleine de rémoignages d'amitié pour ceux de nostre Nation. On a icy besoin de son credit qui est fort grand. Ces bonnes qualitez firent que ie passay par-dessus beaucoup d'autres mauuaises dans l'esperãce de le gaigner, & au pis aller que i'en tirerois de l'auantage dans les affaires presentes. Cette occasion me seruit encore à tirer du Prince vn autre Firmant pour Bergala, qu'il me promit sur le champ, quoy qu'auparauant il n'en eust point voulu entendre parler. I'esprouuay depuis qu'il pressoit nos creanciers comme il auroit pû faire les siens propres; & passant sur son Elephant deuãt la maison de Kutual, il le fit appeller, luy commandant de nous expedier au plustost, ce qui fut vne faueur inouïe; Grõ fut mis en prison en fuitte, & Mûkeshû ne veut que deux iours de temps pour nous payer; ie ne desespere pas tout de nos creanciers, entre cy & dix iours, quoy qu'on nous doiue prés de cinquante mille escus.

L'11. Asaphchan m'enuoya vn des siens de la part de la Princesse, pour me dire qu'elle auoit obtenu du Prince vn autre Firman; que toutes nos marchandises seroient d'ores-en-auãt en sa protection; qu'elle l'auoit obtenu, & qu'elle estoit sur le poinct de l'enuoyer par vn des siens qui deuoit prendre connoissance des choses qui restoient à faire pour nostre establissement, & prendre garde qu'on ne nous fist point de tort. Asaph-Chan nous fit dire qu'il auoit fait tout cela, craignant l'esprit violent du Prince & sa longueur en semblables affaires; que maintenant nous nous en pouuions asseurer, puisque sa sœur auoit bien voulu estre nostre protectrice; que le Prince ne s'en mesleroit plus, & que sur son honneur on me remettroit entre les mains toutes les choses qui m'auoient esté addressées; qu'elle en auoit enuoyé vn ordre fort exprés, enjoignant à la personne qu'elle auoit euuoyée, d'assister nos Facteurs en sorte que nous n'eussions plus de sujet de nous plaindre des mauuais traitemens des Officiers de Surat. Elle desiroit au reste que j'écriuisse au Capitaine du Vaisseau, & aux Facteurs, afin qu'ils reçeussent bien son Enuoyé, & qu'ils luy permissent d'acheter quelques bagatelles de celles qui auoient esté mises à part. Ie ne pûs pas luy refuser cette demande; mais ce ne fut pas sans remarquer la passion qu'elle auoit d'auoir ces choses. Ie luy en donnay vne liste, à condition qu'elle me feroit voir la copie du Firman, lequel estoit seelé.

Iugez de là cõbien il est aisé de trouuer icy le debit de ces marchãdises. L'année passée, on ne nous regardoit pas; maintenãt, à cause que j'ay fait traduire la liste ou facture des marchandises fines, sans toutesfois y mettre les perles, que i'auois donné au Roy, vn chacun court pour les acheter. Normal & Asaphchan s'estudioient à me rendre de bons offices. La plus part des Grands de la Cour me demandoient des Lettres pour enuoyer leurs gens pour traiter auec nos Facteurs; tellemẽt que si j'eusse eu trois fois autant de marchãdises que j'en auois, elles auroiẽt esté venduës dans le Vaisseau mesme, & on auroit sauué le payement des droits, la dépense du charoy, & les auanies que nous auions souffertes auparauant. I'auois escrit à nos Facteurs de vendre aux gens de Normal & de son frere les marchandises qu'ils voudroient, de celles-là mesme qu'on auoit mises à part, & cela afin d'estre appuyé de leur faueur dans les affaires que i'auois à traitter à la Cour. Le Prince est maintenant de nostre costé, nous nous sommes rasseurez nos amis, & il me semble que nous pouuons desor-

mais nous promettre beaucoup du Roy & de son fils. Asaph-Chan se fait fort d'obtenir du Roy le Firman pour Bengala & pour les autres ports, & auec cela vne exemption de toutes sortes de peages dans toute l'estenduë de ses Estats; mais il veut auparauant auoir entre les mains les marchandises pour lesquelles il a depesché vers nos vaisseaux. Le 24. le Roy s'esloigna de quatre courses de Mandoa. Il alloit d'vn costé & d'autre dans les montagnes; & comme personne ne sçauoit son dessein, nous estions fort empeschez de la resolution & du chemin que nous deuions prendre. Le 26. i'obtins vn ordre pour me faire donner dix Chameaux au prix que le Roy les paye. Le 29. ie me mis en chemin, estant obligé de sortir de ce lieu, à cause de l'incommodité de son seiour. Le 31. i'arriuay aux tentes du Roy, ie trouuay qu'il estoit allé auec peu de suite à vne chasse qui deuoit durer dix iours, personne de la Cour ne l'ayant suiuy que ceux qui auoient ordre de le faire. Son Camp estoit diuisé & dispersé çà & là; les eaux y estoient mauuaises, & les prouisions fort cheres, beaucoup de maladies & toutes sortes d'incommoditez; mais il n'y a point de consideration qui l'empesche de prendre son plaisir où il le trouue. I'apris que le Roy n'estoit pas encore bien resolu s'il deuoit aller à Agra ou à Guzarat, le bruit commun estoit pour le dernier, mais le premier estoit plus probable; à cause que ceux de son conseil trouuoient ce seiour plus agreable & plus commode que l'autre: la chose m'estoit indifferente; car ie n'auois rien en teste sinon d'expedier mes affaires. Voyant donc qu'il pourroit encore demeurer là vn mois, ie pensay qu'il estoit mieux d'y faire venir mes presens, & tascher de terminer là toutes mes affaires, m'imaginant qu'estant sorty de cét ambaras, & ayant nettoyé le tapis, ie pourrois esperer quelque repos. I'estois d'ailleurs trop foible pour me traisner plus long-temps dans ces voyages, & il y auoit fort peu d'esperance de recouurer sa santé dans les incommoditez de la suite de cette Cour, & en vn pays où on ne trouue le plus souuẽt que de l'eau creüe & mal-saine.

Propositiõ que l'on auoit faite à la Compagnie des Indes.

Le 2. de Nouembre Richard Steel & Iakson arriuerent auec les perles, & quelques autres petites marchandises qu'ils auoient tirées du vaisseau en cachette par mon ordre. Ie les receus & leur en donnay quittance. I'eus auec eux quelque conference sur leurs desseins: Ie ne voulois pas rejetter d'abord leurs propositions, ny ceux qui les auoient appuyées, mais ie leur fis entẽdre par degrez le peu de fondement qu'il y auoit à en esperer du profit, & cela à cause de l'humeur de ces peuples; que si on entreprenoit ces machines pour escleuer de l'eau qu'ils proposoient, il les faudroit commencer à nos dépens; que la chose reüssissant nous n'en aurions point le profit, mais bien ceux du pays qui en auroient bien-tost compris l'artifice; que pour la vente de nos marchandises, cela ne l'aduanceroit pas beaucoup, que le plomb tripleroit de prix s'il le falloit porter par terre, & qu'on ne le pourroit pas donner à Agra à si bon marché que celuy du païs, neantmoins s'estois bien aise qu'ils en fissent l'épreuue pour se satisfaire: Ie leur dis qu'ils me vinssent trouuer auec leurs ouuriers à Amadabar; que là auec l'assistance de Mocredcam, le seul de ce païs qui aime les nouuelles inuẽtions, i'offrirois au Roy leur industrie, & ie verrois quelles conditions on en pourroit tirer, quoy que selon mon sens, ce fust vne peine, & de l'argent perdu. La Compagnie ne deuroit pas prester si aisément l'oreille à ces entrepreneurs, qui songent plus à s'attirer de l'employ, qu'au profit de ceux qui les employent. Bien souuent les choses qui semblẽt faciles dans le discours & dans la Teorie, sont plus propres pour satisfaire l'imagination d'vne personne curieuse, que pour estre mises en pratique; car alors on les reconnoist pour chimeres, principalement quand elles vont à changer quelque chose dans les vsages des païs. Il y en a où l'on ne boit que de l'eau de puits, d'autre de celle de riuiere, d'autre où on la fait venir de loin.

La secõde pensẽe d'obliger les cafilas & les marchands de Lahor & d'Agra, qui vont ordinairement en Perse par le chemin de Candahor, de changer de route, & de transporter leur marchãdises sur la riuiere de l'Inde, & puis de les recharger

Bibliotheca Carolina

sur nos vaisseaux, pour les transporter dans la Golphe Persique. C'est vne pure resuerie qui ne pourra iamais reussir dans la pratique. La riuiere est assez aisée à nauiger en descendant, mais les Portugais ont vne residence à son emboucheure; remõter cõtre le cours de l'eau, cela est fort difficile: Enfin il faudroit asseurer leurs marchandises. A peine vne flotte entiere se pourroit faire, & les Portugais mesmes ne se chargent point des marchandises de ces quartiers, mais seulement de celles de Sinda & de Tata; encores ces marchands Indiens transportant leurs marchandises dans leurs propres loncques, les Portugais ne faisant autre chose que de leur donner passe-port, dont ils retirent vn droit fort mediocre pour estre asseurez contre leurs fregates, & auoir la liberté de ce commerce. Iamais les marchands de Lahor ne voudront descendre auec les marchãdises la riuiere de l'Inde, car ces caphilas ou caruanes sont composées au retour de marchands Persans & Armeniens, qui sçauent fort bien que le passage du Golphe est aussi dangereux que celuy de Candahor.

Il seroit bon que les auteurs de ce dessein appriſſent par leur propre experiẽce l'erreur où ils sont, pourueu que la dépense ne retombast point sur la compagnie, mais ie m'imagine qu'ils abandonneront l'entrepriſe, ne sçachant par où s'y prendre pour la commencer. Le 3. dessein de joindre le trafic de la Mer Rouge auec celuy-cy est vne chose que i'auois touſiours recommandée, & qui auoit desia commencé à estre mise en pratique. Le danger des Corsaires dans ces Mers est grand, c'est pourquoy ie ne doutay point que beaucoup de marchands ne peuſſent estre perſuadez de charger leurs marchandises à fret dans nos vaisseaux, & que par là nous pourrions rendre nostre amitié neceſſaire à ces peuples, & i'estois mesmes d'auis qu'on y employaſt vn vaisseau dés cette année, qui retourneroit au mois de Septembre. Pour ce qui est de ce dessein i'en auois fait l'ouuerture à nos facteurs, i'en auois preſſé l'execution, i'auois monſtré le chemin d'y reüſſir, & ie l'auois recommandé au Capitaine, au principal marchand, & aux facteurs auec beaucoup de chaleur, comme vous le pouuez voir par mes lettres; pour la conſequence vous l'éprouuerez à voſtre profit, s'ils suiuent le conſeil qu'on leur a donné: s'il y alloit de mon intereſt propre, & si les vaisseaux estoient à moy, comme ils se trouuent le plus ſouuent vuides & ſans charge, à cauſe du peu de volume & du peu de place qu'occupent les marchandiſes qu'on enuoye icy, & qu'on en rapporte, ie les enuoyerois en la Mer Rouge, quand meſmes il ne se trouueroit point de marchandiſes pour les charger, ny de gens pour les fretter. Il y a mille bonnes fortunes à courir dans cette Mer; vous auez icy deux vaiſſeaux qui ont eſté pris depuis qui y ſeroient fort propres; & quand vos vaiſſeaux ne feroient autre choſe que d'en rapporter les marchandiſes que vous auez au Mocca & aux autres Ports de cette Mer, ils gaigneroient bien la dépenſe de leur voyage. I'ay trouué Steel, Kerrigde, & les autres fort perſuadez de leurs imaginations. Il me ſembla meſmes qu'ils auoient oublié le reſpect qu'ils me deuoient. Ce dernier eſt tous les iours aux eſpées & aux couſteaux auec le Miniſtre. Ie me mis en debuoir de les accommoder; mais pour ce qui eſt de ſa femme ie luy en parlay clairement, & ie luy dis qu'elle ne pouuoit pas demeurer dans le Païs ſans nous attirer des affaires, & eſtre cauſe de ſa ruïne; Qu'il falloit la renuoyer en Angleterre, autrement ie ſerois obligé de prendre quelque reſolution ſur ce ſujet contraire à mon humeur; & l'ayant rendu capable de ces raiſons, ie repreſentay auſſi au Capitaine Tanner ſon le peu d'apparence qu'il y auoit de retenir la ſienne dans le Pays. Vous ne ſçauriez croire combien ſont grandes les ſuittes que la permiſſion de ſemblables choſes attirent apres elles; il me ſemble fort diſpoſé à ſ'en retourner, & pour cét effect i'eſcriuis à voſtre principal Facteur qu'il ſe chargeaſt des marchandiſes qu'il auoit apportées, & qui eſtoient bornées pour le pays; & que pour payement il luy en donnaſt vne lettre de change, auec le profit qu'il en pouuoit raiſonnablement eſperer.

Ie

Ie treuue dans voſtre lettre vn ordre bien exprés contre le commerce des particuliers, auſſi bien à l'eſgard de ceux qui ſont employez à voſtre ſeruice, que des autres. Ie vois bien par là que voſtre penſée n'eſt pas qu'on accorde à ces derniers venus toute la liberté qu'ils ſe promettent.

Les marchandiſes qu'à Tovverſon vallent plus de quatorze ou quinze mille liures, & celles de Steelle vne fois autant; & cependant il pretend que renuoyant ſa femme en Angleterre, & vous déliurant ainſi de cét embarras, le merite de cette action, & ceux qu'il a acquis au ſeruice de la Compagnie, luy doiuent faire eſperer quelque grace. Pour moy ie ne m'en veux point meſler, mais bien donner ordre que l'on vous enuoye vn memoire cacheté de l'eſtime qui a eſté faite de ſes marchandiſes de Steelle, vous laiſſant ainſi la liberté de luy en donner ce que vous voudrez. Vous oſtez le courage de vous bien ſeruir à tous vos vieux ſeruiteurs: Quelques-vns obtiennent de vous tout ce qu'ils veulent par de belles paroles, les bonnes actions des autres n'empeſchent point qu'ils ne ſoient refuſez en toutes ſortes de rencontres. I'en pourrois nommer quelques-vns qui ſont partis d'icy depuis deux ans, qui ne prenoient point autre ſoin que de faire valloir leur propre capital, & qui jouïſſent maintenant dans leurs maiſons d'vn bon eſtabliſſement qu'ils ſe ſont faits. D'autres qui ont fait fortune en trafiquant auec les deniers de la Compagnie de port en port, & qui ſont retournez en Angleterre auec de grandes richeſſes, ſans iamais les auoir fait rechercher de la maniere dont ils les ont acquiſes.

L'année paſſée vn de vos Mariniers auoit pour ſa part vingt-ſix balots d'Indigo: I'en ay veû vn autre qui auoit ramaſſé toutes ſortes des plus riches marchandiſes qu'on apporte des Indes. Vn troiſiéme cinq ou ſix iours deuant que partir, employa plus de ſix mille eſcus pour ſon compte: Et comme il en acheptoit auſſi tous les iours pour le compte de la Compagnie, il y a grand ſujet de croire qu'il ne prenoit pas les plus mauuaiſes pour luy. I'écriuis à Pring, & luy manday qu'il fiſt vn Inuentaire de tout ce qui l'eſtoit trouué dans les vaiſſeaux de guerre, & de vendre & diſpoſer de ces vaiſſeaux ſelon l'occaſion; que l'argent qui en reuiendroit ſi on les vẽd en ſera mis auec voſtre capital, qu'il donne paſſage à quelques-vns des officiers de ces deux vaiſſeaux, d'entretenir le reſte, & de les réuoyer, pour ce qui eſt de la deciſion de leurs affaires, à la Compagnie; diſant que vous traiterez en Angleterre auec ceux qui ont fait l'armement de ces vaiſſeaux. Mon opinion eſt qu'ils ſont de bonne priſe, que leurs biens doiuent eſtre confiſquez. Si vous leur voulez rendre quelque choſe, ils le doiuent receuoir comme vne courtoiſie que vous leur ferez: Enfin vous ne les ſçauriez traitter auec trop de rigueur; plus elle ſera grande, & plus grãd ſera l'exemple du traitement que meritent de ſi dangereux pirates. Car ſi vous permettez ces courſes & piratteries, vous pouuez dire adieu au commerce de Surat, & à celuy de la Mer Rouge. La Compagnie du Leuant en ſouffrira de ſon coſté; le Turc ſ'en vengera ſur eux, & nous ſerons expoſez icy à vn pareil traittement. Le 6. i'allay trouuer Aſaph-Can, apres auoir receu ſon Paſſe-port; Ie luy monſtray les Perles, conformément à la promeſſe que ie luy en auois faite; il me dit qu'elles n'eſtoient pas propres pour ces pays-là, comme ie l'appris depuis des autres: neantmoins cette exactitude à tenir la parole que ie luy auois donnée luy plût tant, que ie croy pouuoir dire comme Pharaon, cette terre eſt à voſtre diſpoſition, demeurez y à l'endroit où vous voudrez auec tous vos gens. Nous ne parlâmes point du prix de la groſſe perle; il me promit de me garder le ſecret; m'aſſeurant que pour l'amour de moy, & de la confiance que i'auois euë en luy, il en donneroit dauantage qu'elle ne valoit, qu'il la payeroit en argent comptant, qu'il en auoit beaucoup, & que meſme il m'en preſteroit ſi i'en auois affaire. Enfin ie receus de luy toute la ſatisfaction qu'on peut receuoir en paroles, & auec cela quelques bons effects.

Quand les Preſens & vos Vaiſſeaux arriueront, ie vous aſſeure que ſi ie ſuis

liberal, ce sera pour vostre profit, & à bonnes enseignes. Asaph-Chan m'aduertit luy-mesme qu'il y auoit en ce pays peu de difference entre donner ou vendre. Les expetiences qu'en ont fait les autres m'ont fait approuuer cette doctrine. Apres cette confidence qu'il me fit dans la chambre où estoit son lict, il se leua pour aller diner, & me pria d'en estre, auec ceux de ma suite : On seruit vne table à part pour moy ; car ils font scrupule de manger auec nous.

Le Mogol fait racheter les criminels par les plus grands de sa Cour.

Ie ne sçaurois m'empescher de faire icy mention d'vne bassesse ou d'vne faueur, comme on la voudra appeller, que le Roy fait en ce Pays-cy, quand ses prisons sont pleines de criminels. Il commande que l'on en execute quelques-vns ; il enuoye les autres aux principaux de sa Cour, afin qu'ils les racheptent, & qu'ils payent le prix auquel ils sont taxez. Il croit en cela leur faire vne grande faueur, leur donnant, ce disent-ils, le moyen d'exercer leur charité : mais il prend l'argent, & ainsi il fait trafic de leur vertu. Vn mois enuiron auparauant le voyage, il m'enuoya trois criminels qu'il supposoit estre Chrestiens, afin que ie les rachetasse de la somme de cinquante écus chacun. Ie répondis que ie ne pouuois pas achepter des hommes pour en faire mes esclaues, comme d'autres faisoient, tirant profit d'vn commerce inhumain ; mais que par charité ie donnerois vingt escus de chacun de ces miserables pour leur sauuer la vie, & les mettre en liberté. Le Roy prit en bonne part cette response, & commanda qu'ils me fussent enuoyez : il s'arrendoit que ie luy enuoyasse de l'argent. De mon costé, comme ie n'en entendois point parler, i'esperois qu'il l'auroit oublié, & ie n'auois point de haste de l'enuoyer. Vn soir les officiers du Roy amenerent les prisonniers chez celuy qui faisoit mes affaires, & prirent de luy vne promesse de soixante escus, ie la payay à mon retour, & ie les mis en liberté.

Le 10. ie visitay Asaph-Chan, sur ce que i'auois appris que l'on auoit deffendu à nos gens de tenir des Vaisseaux à terre, & cela sur vn auis qu'on auoit donné au Prince que nous auions dessein de bastir vn fort à Svvally, & que nos vaisseaux estoiét chargez de briques & de chaux pour ce dessein. Ce soupçon leur vint de ce qu'on auoit mis tous les gens de l'equipage à terre, pour nettoyer le fonds de calle du vaisseau. Ils en prirent l'allarme si chaude, que i'eus ordre d'aller à la Cour pour me iustifier. Ie leur representay que cette peur estoit ridicule, qu'il estoit mesme hôteux de l'auoir euë ; que cette place n'estoit point propre pour nous, sans eau, & sãs havre. Ils en auoient neantmoins conçeu vne telle jalousie, à cause que j'auois demandé peu de temps auparauant vne riuiere qui pouuoit seruir à ce dessein, que i'eus toutes les peines du monde à en guerir l'esprit du Roy. Vous pouuez voir par là si il seroit facile d'obtenir d'eux vn fort, qui d'ailleurs vous seroit inutile, & que vous ne pourriez pas deffendre. Toutes les remonstrances que ie peûs faire n'empescherent pas qu'ils n'enuoyassent vne compagnie de cauallerie pour faire démollir vn four à brique qui estoit là proche. Ils desarmerent nos gens, les armes neantmoins ne furent point mises ailleurs que dans la Doüane, & on ne les osta qu'à ceux de l'equipage. Ie dis à Asaph-Chan que nous ne pouuions souffrir l'esclauage, ny demeurer dans vn pays, où vn iour le Prince enuoyoit son Firman, afin que nous y fussions bien traittez ; & le reuoquoit le lendemain ; qu'il n'y auoit ny fidelité ny hõneur en ce procedé, & qu'on me blâmeroit si i'y demeurois dauantage. Il me dit qu'il le representeroit au Roy le soir en presence du Prince, & qu'il m'en feroit sçauoir la réponse.

Priganie, mot Persan ou Indien, dont on n'a pû sçauoir la signification.

Le 30. il me compta merueilles de l'affection que le Mogol témoignoit auoir pour le Roy mon Maistre, pour ceux de nostre Nation, & pour moy en particulier. Il adjousta qu'il s'estoit mis en hazard de perdre la faueur du Prince pour l'amour de nous ; qu'il seroit bien-tost en estat de nous rendre d'autres seruices, estant sur le point d'auoir la Priganie de Surat ; que le Prince estoit obligé de quitter à cause qu'on luy auoit donné le Gouuernement de Amandauat, de Cambaya ; & pour me faire connoistre qu'il agissoit de bonne foy, il me

ia de me trouuer ce soir-là chez le Roy, de luy porter la lettre de mon Maistre traduite en Persan; que l'occasion estoit fauorable, me chargeant surtout de continuer à faire des plaintes, & de témoigner que ie voulois prendre mon congé; que ie verrois, si il faisoit son deuoir.

Sur le soir ie fus chez le Roy. I'y trouuay toute sa Cour; ie luy presentay ma lettre, laquelle on mit deuant luy, mais comme il auoit d'autres affaires, il n'y fit pas grande reflexion. Asaph-Chan parla à Ethimon Doulet son pere à l'oreille, le priant de lire la lettre, & de nous estre fauorable, pource qu'il estoit plus à propos qu'il fist cette ouuerture que luy. Ethimon prit les deux lettres, il presenta celle qui estoit en Anglois au Roy, & leut la traduction. Le Roy s'arresta principalement sur l'endroit de la lettre qui parloit de la paix auec les Portugais. Il demanda si le Roy d'Angleterre vouloit en effect la Paix. Ie dis qu'il y auoit long-temps qu'on s'en estoit remis à luy, & que l'on esperoit qu'il en seroit l'entremetteur. Il dit qu'il vouloit nous mettre d'accord, & nous faire viure en paix dans ses Mers; qu'il respondroit au Roy d'Angleterre, & qu'il satisferoit de mesme à toutes les autres articles de cette lettre. Ces bonnes paroles ne m'empescherent pas de luy demander mon congé pour retourner en Angleterre. Le Roy & le Prince entrerent en dispute sur ce sujet. Le Prince se plaignoit qu'il ne tiroit aucune vtilité du sejour que nous faisions à Surat, & que pour luy il estoit content que nous en sortissions. Asaph-Chan prit la parole, & dit hardiment au Roy que nostre commerce apportoit beaucoup de profit à son Royaume, & contribuoit mesme quelque chose à sa seureté; que les officiers du Prince nous traittoient fort mal, & qu'il n'estoit pas possible que nous y demeurassions dauantage si on n'y apportoit quelque remede: Que sa Majesté feroit mieux de nous donner nostre congé, que de nous retenir pour receuoir à toutes heures de nouueaux mécontentemens; qu'il en faudroit venir là à la fin. Le Prince respondit tout en colere, qu'il ne nous auoit iamais fait de tort, & qu'il nous auoit encore dernierement accordé vn Firman par son entremise. Il est vray, repliqua-t'-il, vous leur donnastes vn Firman tel qu'ils le pouuoient souhaiter, & dix iours apres vous en enuoyastes vn autre pour le reuoquer; que la confusion de ce manquement de parole retomboit sur luy; qu'il ne me deuoit rien, ny moy à luy; qu'il parloit sans interest; qu'il ne consideroit rien en cét affaire que la iustice & l'honneur du Roy. Pour le traitement qu'on nous auoit fait, Asaph-Chan s'en rapportoit à moy, qui me plaignois souuent que nos marchandises auoient esté prises par force depuis deux ans; que nous n'aurions iamais pû nous en faire payer, & que ses officiers vsoient tousiours de la mesme vexation à l'arriuée de chaque flote; que si le Prince estoit las de nous, il feroit mieux de nous chasser; & qu'il pouuoit bien s'asseurer que nous en tirerions raison sur Mer. Le Prince, disoit-il, ou le Roy, donnent-t-ils à manger à cét Ambassadeur? c'est vn estranger qui suit la Cour à ses despens; si on luy oste par force ses marchandises, & qu'il ne les puisse retirer, ny l'argent qu'elles vallent, comment pourra-t'il viure, & comment pourra-t'il s'entretenir? Cela fut dit auec beaucoup de chaleur, & le Roy repeta deux ou trois fois *force, force,* & fit vne seuere reprimande au Prince. Le Prince entra dans vne longue iustification de toutes les plaintes que ie faisois de luy: Cette rupture ouuerte auec le Prince eut l'effet qu'Asaph-Chan s'estoit imaginé: on nous fit payer tout ce qui nous estoit deû à Surat; & on ordonna à ceux de la Doüane, de nous traiter mieux à l'auenir. Ie suis asseuré que si ie n'en fusse venu à vne rupture auec le Prince, ie n'en aurois iamais rien tiré. Ie dis à l'Enuoyé du Prince en presence des marchands Anglois, que si il faisoit aucune violence où à moy ou à mes marchands, il luy en cousteroit du sang; que ie mettrois toute ma boutique sur ses vaisseaux; que ie prendrois mesme dans ses Ports, & que ie les emmenerois en Angleterre.

Il a dit en vn autre qu'il auoit esté caution des choses que le Prince auoit promises.

Le 30. Ianuier les Holandois vinrent à la Cour auec vn riche Preſent de curioſitez de la Chine. On ne leur permit pas d'approcher la troiſieſme baluſtrade. Le Prince me demanda qui ils eſtoient. Ie luy dis qu'ils eſtoient Hollandois, & qu'ils demeuroient à Surat. Il me demanda s'ils eſtoient nos amis. Ie luy dis que c'eſtoit vne nation dependante du Roy d'Angleterre qui n'eſtoit pas bien receuë par tout; que pour l'affaire qui les amenoit là ie ne la ſçauois point, puis qu'lis ſont vos amis appellez les. Ie fus obligé de les enuoyer querir pour donner leurs preſens; on les plaça proche de nos Marchands ſans auoir auec eux aucune conference.

Dans l'Original Anglois, il y a le troiſiéme degré. Havrkins, dont la relatiõ ſuiuera cy-apres, appelle cét endroit de la Cour du Mogol, Reds Rayle.

Purchas finit icy les Memoires de Rhoë, & dit que ce qui reſte ne regarde que le détail des comptes de la Compagnie, & de leur commerce.

Purchas adiouſte : Il n'eſt pas hors de propos de mettre icy ce que le Sieur Steel dont il eſt fait mention dans ces memoires, m'a autrefois dit des femmes de ce païs-là. Steel auoit à ſa ſuite entr'autres perſonnes vn Peintre : Le Mogol eut la curioſité de luy faire faire ſon portrait; & comme il ne ſçauoit pas la langue du païs, Steel pour luy ſeruir d'Interprete fut introduit dans l'appartement des femmes du Mogol; Ce qu'on ne permet iamais à vne perſonne de ſon ſexe: à l'enttée le chef des Eunuques luy jetta vn drap ſur la teſte, afin qu'il ne peût pas voir les femmes qu'il auroit peû rencontrer dans cét appartement, où il y en auoit grand nombre. Le hazard ou ſa curioſité luy en firent voir quelques vnes. L'Eunuque qui s'en apperçeut luy jetta ſur la teſte vne autre piece de drap plus épais que le premier. Pour ce qui eſt de ſa femme, elle auoit les entrées plus libres chez Chan-Channa : La fille de ce Seigneur auoit autrefois eſté mariée au plus âgé des freres du Mogol; elle eſtoit alors veufue, & viuoit dans vne grande retraitte : Elle eût la curioſité de voir vne femme Angloiſe, & ſon pere pria Steele de permettre que ſa femme la fut voir. Elle y fut conduite ſur vn charriot fermé de tous coſtez, tiré par des bœufs blancs, ſuiuy de pluſieurs Eunuques. Elle entra premierement dans vne Cour, au milieu de laquelle il y auoit vn grand quarré d'eau; pluſieurs femmes eſclaues de toutes ſortes de nations eſtoient aſſiſes ſur des tapis fort riches autour de ce quarré d'eau; il y en auoit entr'autres de Negres, qui ne laiſſoient pas d'eſtre fort agreables; des blondes, des Indiennes brunes, & toutes eſclaues de cette Dame. L'Angloiſe eſtant entrée habillée à la maniere de ſon païs, toutes ces femmes ſe leuerent & luy firent la reuerence en baiſſant la teſte. L'Angloiſe fit vn preſent à cette Dame : car en ce Païs-là on ne fait point de viſite ſans regale à la perſonne à qui elle ſe rend. La fille de Chan-Channa la fit ſeoir auprés d'elle, & apres vn peu de conuerſation on couurit la table; elle commença ainſi à faire amitié auec cette Princeſſe, qu'elle cultiua depuis par de frequentes viſites qu'elle luy rendoit. La Princeſſe reconnut ſes ſoins, & luy fit diuers Preſens, luy donnant ſouuent des rubis, & autres pierreries qu'elle m'a fait voir à ſon retour en Angleterre. Son pere Chan-Channa enuoya vn iour ſon tailleur chez le ſieur Steel, qui l'ayant veu vne ſeule fois, ſans prendre autrement ſa meſure, luy fit vn habit & vn manteau de drap d'or à la mode d'Angleterre, qui ſe trouua fort juſte, dont ce Prince le regala.

Lettre qui a eſté trouuée entre les papiers de Mre Hakluyt, & qui auoit eſté tirée du Regiſtre des Lettres de Thomas de Rhoë, Ambaſſadeur d'Angleterre auprés du Mogol.

Cette Lettre eſt traduite de l'Anglois.

MONSIEVR,

I'auoüe que i'ay eſté long-temps ſans vous eſcrire; mais auſſi il ne s'eſt rien paſſé depuis mes dernieres lettres, qui m'ait deû obliger à le faire; & quand il y auroit eu en cela quelque manquement de ma part, i'aime mieux en attendre le pardon de voſtre generoſité, que de vous donner la peine de lire les excuſes que ie vous en pourrois faire.

Ie vous diray puiſque vous voulez que ie vous diſe quelque choſe de ce païs, que les peuples qui l'habitent n'ont point de loix eſcrites. Le Roy regle tout par ordres, & ſes Gouuerneurs par l'authorité qu'ils tiennent de luy. Il a la patience vne fois la ſemaine d'eſcouter les plaintes de ſes ſujets, de leur rendre juſtice, & de prononcer les ſentences auſſi bien dans les affaires criminelles, que dans les ciuiles. Il eſt heritier vniuerſel des plus riches de ſes ſujets; ce droit de leur ſucceder le rẽd infiniment riche, & eſt cauſe que ceux du païs prennent ſi peu de ſoin d'embellir leurs maiſons. Ceux qui tiennent les premieres places aupres du Roy n'y ſont point paruenus par leur nobleſſe: la faueur eſt le ſeul moyen d'y paruenir, ſans que la naiſſance y entre en conſideration: On compte les richeſſes des plus grands du païs, par le nombre des cheuaux que le Prince leur entretient: la plus grande penſion eſt de douze mil cheuaux, c'eſt celle des enfans du Mogol, de ſa femme, & de quatre autres principaux officiers de ſa Cour. Le moindre penſionnaire a l'entretien de 20. cheuaux, ce n'eſt pas que pas vn de ces penſionnaires ſoit tenu d'en entretenir ce nombre: Mais le Roy leur aſſigne autant de terre qu'il en faudroit pour les entretenir s'ils les auoient en effect. On compte la deſpenſe de chaque cheual par an à vingt-cinq Iacobus; ces penſions ſe montent à vne ſomme immenſe; elle eſt priſe ſur le domaine du Prince qui eſt ſi grãd, que tous ſes ſujets en viuent, à l'exception ſeulement des Marchands, des artiſans, & des laboureurs: mais quand ces penſionnaires meurent, les penſions retournent au treſor du Prince, auec les autres richeſſes que les penſionnaires ont amaſſé par leur propre induſtrie. Le Prince laiſſe d'ordinaire à la femme du deffunct & à ſes enfans quelque partie de cette penſion, comme ſeroit celle de cinq cens ou mil cheuaux à ceux dont le pere en auoit ſix ou ſept milles: ainſi il les met en eſtat de cõmencer vne nouuelle maiſon, & les aduance ſuiuant les ſeruices qu'ils luy rendent, ou ſelon les preſens qu'ils luy font: c'eſt leur maniere de faire la Cour à leur Prince: c'eſt à qui luy fera des preſens plus magnifiques; iuſques là qu'il en reçoit quelquesfois qui valent bien cent mille piſtoles.

Outre ſes concubines, il a quatre femmes, mais celle des quatre qu'il aymé le plus le gouuerne abſolument. Le Roy de Viſiapour luy enuoya dernierement vn Ambaſſadeur, pour luy demander la paix; cét Ambaſſadeur baiſſa trois fois la teſte iuſques contre terre, & luy fit vn preſent de trente-ſix Elephans. Il y en auoit deux dont les chaînes & toute la garniture eſtoient d'or maſſif, elle peſoit bien en tout huit cens marcs. La garniture des autres eſtoit d'argent de la meſme façon, cinquante cheuaux richement harnachez, dix leques de Rupias en pierreries, groſſes perles & rubis. Chaque leque vaut cent mille roupias, & chaque roupias répont à vn écu cinq ſols.

Les Estats du Mogol ont beaucoup plus d'estenduë que ceux du Persan, & sont plus grands ou égaux à ceux du Turc ; il est plus riche en argent que le Turc & le Persan ensemble : ces grandes richesses se tirent du reuenu de ses terres, des presens qu'on luy fait, & de la dépoüille de tous ceux qui meurent dans ses Estats. Ils s'estendent du costé de l'Occident, iusques au Sinde ; iusques à Candahor, & iusques au mont Taurus vers le Nord du costé de l'Est, iusques aux Frontieres du Royaume de Bengala au delà du Gange, & du costé du Sud, iusques au Royaume de Decan ; l'estenduë d'vn bout à l'autre est bien de deux milles milles. Il est vray qu'il y a beaucoup de Roys particuliers enfermez dans cét estenduë, mais ils luy sont tributaires.

Hawkins dit, comme Iouc-vessacy-apres, qu'il ne la dépoüille que de ses pensionnaires.

Ranna qui descend de ce Porus qui fut vaincu par Alexandre, fut dernierement rangé sous sa domination, plustost par accord que par force. Le Mogol l'achepta plustost qu'il ne le vainquit ; & cette conqueste au lieu d'augmenter son reuenu, le diminua de la pension qu'il luy donne. I'ay trauersé les Estats de ce Prince ; ils sont situez entre la ville d'Asmere & celle de Brampore.

Ranna successeur de Porus.

Chitor en estoit autrefois la Ville principale, elle auoit esté bastie sur le haut d'vne roche ou montagne escarpée. Le circuit de cette montagne est de quinze milles ; la ville estoit dans cette enceinte, & ne pouuoit estre abordée que par vn seul chemin ; deuant que d'y arriuer, il falloit passer cinq portes admirables pour leur structure ; elle est maintenant ruïnée & sans habitans. On y voit les restes de cent Temples, plusieurs tours & de si belles statuës antiques, qu'il n'y a rien en ce genre qu'on leur puisse comparer : En vn mot toutes les villes anciennes de ce païs ont esté démolies, ie ne sçay pas quelle politique, si ce n'est que le Mogol ait pensé qu'il y alloit de sa reputation de laisser dans le Païs des monumẽs de Princes qui n'estoient point du nombre de ses ancestres ; si bien qu'en tout le Pays il n'y a pas vne seule maison raisonnable. Entre les Villes qu'il affectionne, Surat est la mieux bastie. Autrefois on faisoit en ces quartiers de fort beaux ouurages ; mais l'Art s'en perd tous les iours. Il y a vn reseruoir à Surat, qui est basty de pierre de taille en forme d'vn Polygone qui a plus de cent costez, chaque costé a de longueur quatre-vingt-quatre pieds, & a ses degrez & ses descentes pour les Cheuaux ; c'est vn ouurage admirable pour sa grandeur & pour sa structure.

Monumens Antiques.

Il faut que ie dise quelque chose de cette Cour, & de la maniere dont j'y viuois. Iamais le Mogol n'a traité Ambassadeur auec plus d'honneur qu'il m'en fit, m'accordant la permission d'y pratiquer les façons de faire de mon Pays ; & n'exigeant point de moy les mesmes soûmissions que l'Ambassadeur de Perse auoit esté obligé de luy rendre. Il me donna la bien-venuë deuant que j'eusse commencé à luy parler. Il dit que le Roy d'Angleterre & luy estoient freres, auec beaucoup d'autres paroles de ciuilité. Quand ie fus malade, il m'offrit son Medecin. Il receut auec estime les presents que ie luy fis ; & entre-autres, le Carosse luy plût tant, que deux ou trois fois la nuict il se mit dedans, & se fit tirer par quelques-vns de mes domestiques. Il reçoit auec douceur & affabilité ceux qui l'abordent. Il est sans faste. Il tient sa seance hors de son Palais trois fois le iour, en trois differentes places : sur le midy il sort, pour voir le combat des Elephans & des autres bestes : depuis quarte iusques à cinq & six heures, pour donner Audiance ; & sur le soir depuis neuf heures iusques à la minuict, auec les principaux Seigneurs de sa Cour, auec qui il passe le temps dans vne grande familiarité. I'eus ma premiere Audiance au Durbal. Il me receut dans vne Cour spacieuse sur vn eschaffaut, comme vn Roy de theâtre. Pour moy, j'estois auec la noblesse sur vne estrade plus basse couuerte de tapis. Il estoit sous vn daiz, & à ses deux costez il y auoit deux hommes assis sur la teste de deux Elephans de bois, pour chasser les mouches qui le pourroient incommoder ; ces Chasse-mouches ne sont habillez que de toille, mais leur charge ne laisse pas d'estre considerable dans cét Cour. Les personnes de condition se font porter dãs des Palanquins auec vne

grãde magnificence: Quelques-vns ont deux cens, quelques-autres iusques à cinq cens hommes de pied, & quelquefois iusques à deux cens Cheuaux qui les suiuent, auec quatre estendards que l'on porte deuant eux; voila en quoy consiste leur faste. Ils nourrissent leurs Cheuaux fort delicatement: Ils les engraissent auec du beurre & du succre: Ils ne sont pas fort grands. Outre ceux du Pays, il y en a de Perse & d'Arabie que l'on estime infiniment.

Faute aux Cartes de Geographie.

I'oubliois de faire icy remarquer la fausseté des Cartes que Mercator & les autres Geographes nous ont données iusques à cette heure de ce Pays. Premierement la fameuse riuiere de l'Inde n'entre point dans la mer à Cambaya; sa principale emboucheure est à Synda; en voicy la preuue. La ville de Lahor est sur le fleuue Indus, & de là il va iusques à Sinda. Quand les eaux sont hautes, les enuirons de Cambaya sont couuerts d'eau iusques à la mer; ce qui a possible donné suiet à l'erreur dans laquelle ils sont tous tõbez. Lahor dans ces Cartes est mal placée; elle est située au Nord de Surat, à la distance de mil milles. La residence ordinaire du Roy est à Agra, qu'ils n'ont point marqué dans leurs Cartes; elle est au Nord Nordeest de Surat, sur vne riuiere qui tombe dans le Gange: le Roy reside maintenant dans vne ancienne ville où il n'y a point de maisons qui ne soient basties de boüe, & qui ne valent pas mieux que les maisons couuertes de chaume de nos payſans. Il n'y a que le Palais du Roy qui soit basti de pierre; les grands Seigneurs de sa Cour viuent sous des tentes, & on bastit en vn moment auec des Roseaux & du mortier, vn appartement où il y a quelquesfois iusques à douze chambres: cette ville est à dix iournées d'Agra; elle en est esloignée de deux cens milles du costé du Nord Nordeest; elle est au Nord de Brampore quatre cens cinquante milles. Brampore est à deux cens mille à l'Est; son esleuation est enuiron de vingt-vn degrez. Ie vous ay dit, Monsieur, quelque chose du Pays, & qui peut-estre n'est pas fort considerable. Ie n'ay pas oublié les liures que vous m'auez demandez de pierre d'aimant: Il n'y en a point icy, on les trouue plus loing vers l'Orient, ils n'ont aucune correspondance auec ceux de la Chine; il y a bien des Caruannes qui vont en Perse & en Alep, mais il n'y en a point qui aillent au Catay.

Les nouuelles que nous auons de Perse sont que le Roy a osté l'eau & les rafraichissemens à ceux d'Ormus; Il a chassé de ses terres les Portugais, & a depuis peu mis à feu & à sang le Pays des Georgiens.

L'on dit qu'il a en reste la cõqueste des Vsbecques, qui est vne nation entre Sammarcand & son pays. Il coupa dernierement luy-mesme la teste à son propre fils. Le Mogol le craint, & cette nation guerriere est terrible au peuple de ce Pays, dont la plus grande partie est de Bramens, c'est à dire, de gens d'vne Religion qui ne leur permet pas de tuer la vermine quand elle les mord. Pour les Mogols, sont peuples tout à fait effeminez; le Turc luy enuoya vn Ambassadeur l'année passée, pour le prier de n'assister point le Persan. Il le receut auec toute sorte de demonstration d'estime. Il luy fit la reuerence iusques à terre; & aussi-tost qu'il fut party, il enuoya au Persan trois millions cinq cens mil liures. Ie m'estimerois heureux de pouuoir rendre seruice à vostre Grandeur en Angleterre; car ce pays est si peu agreable que ie suis mesme las d'en parler; & ie croy que vous aurez le mesme ennuy de lire ce que ie vous en escris: Ie souhaiterois que Vostre Grandeur permît au sieur Hackvvel de voir mõ Iournal; car ie luy en ay promis vn, & n'ay pas le loisir de luy escrire; ainsi auec toutes sortes de respects, & peu de ceremonie, ie finiray, en vous disant que i'espere de retourner bien-tost pour vous rendre de meilleurs seruices; Ie meneray cependant vne vie miserable, puisque dans l'éclat de la place où ie suis, ie suis priué de la conuersation & de la presence des amis que i'aime & que i'honore. Vostre grandeur a bien voulu que la presomption de la mettre de ce nombre, & de me dire son tres-humble seruiteur pour luy faire seruice.

D'Asmere, Ville où se trouue presentement la Cour du Mogol, le 17. Ianuier 1617.

Extrait d'vne Lettre du 23. Nouembre 1616. écrite aux Marchands à la Compagnie des Indes Orientales.

MES TRES-HONOREZ AMIS, I'ay receu voſtre Lettre du 22. Octobre 1618. Elle m'a eſté renduë par le Capitaine du vaiſſeau nommé Charles, qui arriua ſur la Bare de Surat, auec quatre autres vaiſſeaux le 26. du preſent mois : Ie ne doute point qu'on ne vous ait enuoyé vne ample Relation de ce qui s'eſt paſſé ſur mer pendant leur voyage : Ie vous diray quelque difference qu'il y a dans le rapport que les Portugais ont fait de noſtre flotte : ce fut nous, ſelon leur dire, qui commençâmes le combat ; & comme on n'auoit point enuoyé de Vice-Roy, vn vieux Soldat nommé dom Emmanuel Meneſes, qui auoit eſté deux fois General de leurs armées, commandoit l'Admiral : Ils adiouſtent qu'eſtant percé de pluſieurs coups, il eſchoüa proche de la côte de Moſambic, & que Meneſſes eſt maintenant arriué à Goa : ce recit ne ſe ſouſtient pas ce me ſemble ; car ie ſçay qu'ils tirerent les premiers coups de canon, & qu'il eſt impoſſible de paſſer d'Agazeſia au Moſambic dans vn Canot comme ils ſuppoſent que Meneſes auoit fait. Il y a auſſi peu d'apparence de croire que les Habitans apres les auoir pillez, ſe ſoient hazardez à les tranſporter dans leur Pays ; & quand meſme cela ſeroit, comment auroit-on pû en ſi peu de temps auoir nouuelle de Goa de leur arriuée. Mon opinion eſt, qu'ils conforment leur Relation le plus qu'ils peuuent à la noſtre, & que tout ce qui fait la difference eſt, qu'ils ont de la peine à auoüer la verité : mais enfin, ſoit qu'ils y ſoient tous demeurez, ou que leur Vice-Roy ſoit demeuré dans le combat, qui eſt la plus grande perte & le plus grand dés-honneur qui leur pouuoit arriuer dans l'Inde. Il n'eſt pas beſoin de vous écrire vn plus long recit de vos affaires, ny les ſentimens que j'en ay : I'ay écrit tout ce que j'en pouuois dire dans le Iournal que ie vous ay enuoyé, auec la copie des Lettres addreſſées à vos Facteurs, dans leſquelles j'ay traité & éclaircy ce qui regarde voſtre commerce & vos intereſts en ces quartiers : Mais parce qu'à mon arriuée à ce Pays, ie m'arrête-ray au rapport de quelques perſonnes, leſquels j'ay trouué depuis ſans fondement, & qu'il y a quelques poincts qui n'ont pas eſté bien éclaircis dans mon diſcours general. Ie les parcoureray tous icy en peu de mots ; car ie ſouhaite fort que vous puiſſiez entendre vne fois pour toutes, l'eſtat de vôtre cõmerce ; cõment il le faut eſtablir & le gouuerner, de peur que ſur d'autres rapports vous ne vous engãgiez à des dépenſes inutiles, & ne tombiez dans de groſſes fautes & des pertes conſiderables. L'offre d'ayder le Mogol, ou de conuoyer ſes Sujets juſques à la Mer-Rouge, eſt vn offre inutile. Ie ne laiſſeray pas de la faire pour marque de voſtre affection ; mais quand ces gens-cy n'ont point beſoin des offres qu'on leur fait, ils les regardent comme vn mâtin regarde du pain quand il en eſt ſaoul. Ce Roy a la paix auec les Portugais, & ne leur fera point la guerre que nous ne les ayons déplantez des places.

Tant qu'ils ſeront en paix, ils ſe mocqueront de voſtre aſſiſtance ; quãd la guerre les preſſeroit, ils n'oſeroient ſe mettre ſous la protection d'vn Eſtranger ; & pour rien du monde, ils ne la voudroient payer. Il faut ſe deſabuſer de toutes les penſées que vous pouuez auoir de faire aucun trafic autre part que dans ce Port, ce ſera aſſez que vous ſoyez en eſtat de vous y pouuoir deffendre : Quelque ſeruice que vous leur puiſſiez rendre, ils ne vous en ſeront iamais obligez ; Ils vous craindront touſiours, & ne vous aymeront iamais. Pour ce qui eſt d'auoir icy vn Reſident pour vos affaires, c'eſt vne dépenſe qu'il faut continuer auſſi long-temps que vous ſerez en guerre auec les Portugais : les autres dépenſes, vous les pouuez retrancher comme inutiles, elles peuuent meſme vous apporter du prejudice.

Pour

Pour ce qui eſt d'vn Fort, i'ay crû à mon arriuée que c'eſtoit vne choſe fort neceſſaire; mais l'experiẽce m'a fait voir depuis que c'eſtoit vn grãd auãtage d'auoir eſté refuſé alors. S'ils me l'offroient maintenant, ie ne le voudrois pas accepter. Premierement aux lieux où ſe rencontre la commodité des riuieres dont on vous a parlé, le pays eſt deſert, & l'on n'y peut negocier ny cõuerſer. Les paſſages qui ſõt les plus aiſés, ſõt tellemẽt réplis de voleurs, que l'authorité meſme du Roy ne les en a pû chaſſer. La force des mõtagnes où ils demeurent les aſſeure cõtre les deſſeins que l'on peut faire ſur eux; & ſ'il y auoit des lieux propres pour le trafic, ceux du païs les auroient pris. Ces peuples ſentent tous les iours l'incommodité qu'ils reçoiuent d'auoir vn havre qui n'eſt point habité; ce ſeroit ce me ſemble vne aſſez forte raiſon pour faire voir que le lieu que l'on vous a propoſé n'y eſt pas propre, puis qu'ils ne ſ'en ſeruent point; & quand meſme le havre auquel vous penſez ſeroit fermé de murailles; il n'eſt pas aiſé de diuertir le commerce, & le tirer d'vn lieu où les marchands ont accouſtumé de trafiquer, lors principalement que le trafic eſt de marchandiſes qui ſe vendent en détail. L'autre raiſon eſt que la dépenſe ſeroit plus grande que la qualité de voſtre commerce ne la peut porter; & le payement d'vne garniſon abſorberoit tout le profit de voſtre commerce. Cent hommes ne ſuffiroient pas pour deffendre ce Fort imaginaire.

Les Portugais feront vn extrême effort pour vous en chaſſer. La guerre & le trafic ſont incompatibles ſelon mon ſens; & ſi vous m'en croyez, vous ne vous hazarderez point à la faire autrement que ſur mer, où on peut auſſi-toſt gagner que perdre; c'eſt la cauſe de la pauureté des Portugais. Ils ont à la verité des colonies dans des païs qui ſont fort riches, mais les garniſons qu'ils tiennent pour les conſeruer en conſument tout le profit, quoy que leurs garniſons ſoient foibles; en vn mot remarquez ſ'il vous plaiſt ce que ie vous dis, ils ne profiteront iamais des Indes tant qu'ils ſeront obligez à faire ces dépenſes.

Les Hollandois ſont auſſi tombez dans la meſme faute, lors qu'ils ont taſché de ſ'y eſtablir par la force; ils en rapportent vne grande quantité de marchandiſes, ils ſont conſiderez dans toutes les places, & ſont meſme maiſtres de quelques vnes des meilleures; auec cela leurs morte-payes conſument tout le gain d'vn ſi grand & d'vn ſi riche trafic. Il eſt certain que ſ'il y a quelque fortune à faire en ce païs-là, vous la deuez attendre du coſté de la Mer, & d'vn commerce paiſible.

C'eſt vne erreur d'affecter d'auoir des garniſons & des places de guerre aux Indes. Si vous auiez ſeulement à faire la guerre à ceux du païs, peut-eſtre que cela vous reüſſiroit; mais de la faire à d'autres pour leur deffenſe, ils ne le meritent pas: outre que voſtre reputation courroit grand riſque. Il eſt plus aiſé de faire vne bonne attaque en ce païs, qu'vne bonne retraite. Il ne faudroit qu'vn mal-heur pour vous faire perdre le credit, & pour vous engager dans vne guerre de beaucoup de dépenſe, dont le ſuccez ſeroit incertain; outre qu'vne action ſi ſujette au hazard que ſont les euenemens de la guerre ne peut pas eſtre entrepriſe auec raiſon, quand l'éloignement des lieux d'où on peut tirer du ſecours & du conſeil eſt ſi grand, qu'il vous expoſe à vne perte irremediable. Nous voyons tous les iours que ceux qui ont ces auantages-là tout proches, ont bien de la peine à apporter les remedes neceſſaires. En Mer, vous pouuez prendre ou laiſſer. On ne publie point vos deſſeins. La rade de Svvally, & le port de Surat ſont les deux places de toutes celles du Mogol qui vous ſont les plus propres. C'eſt vne choſe que i'ay bien examinée, & ie croy qu'on ne deſaprouuera iamais ce que i'en écris maintenant. Il n'eſt pas beſoin d'en auoir dauantage. Le grand nombre de ports de factoreries & de reſidences n'augmenteront pas voſtre trafic & voſtre commerce à l'égal de ce qu'ils en augmenterõt la dépẽſe & les charges. On ne trouuera pas en meſme lieu vn port ſeur pour vos vaiſſeaux, & vne place propre pour les décharger. La Rade de Svvally dans la ſaiſon eſt auſſi ſeure qu'vn eſtang. Cambaia, Barochia, Amadauat, & Surat, ſont les places du plus grand trafic qui ſe faſſe

dans les Indes, & les mieux situées. Vous auez deux difficultez, les Portugais en Mer & le debarquement de vos marchandises. Pour surmonter la premiere, il faut faire en sorte que la charge de vôs vaisseaux soit dans vostre Port vers la fin du mois de Septembre; ce que l'on peut faire ayant touſiours des marchandises deuant soy, ou empruntant de l'argent pour trois mois. Ainſi vous pouuez charger & décharger en mesme temps en vne saiſon fort propre pour retourner en Angleterre, & vostre ennemy n'aura pas le temps ny la force de vous faire du mal; car à peine pourra-t'il arriuer en ce temps-là; ou s'il a pris ſes meſures de plus loin, nous en aurons eſté auertis.

Et pour le ſecond poinct qui eſt de charger les marchandiſes ſans courir le danger des fregates, & pour épargner la dépenſe du charroy par terre, il faut que vous enuoyez vne pinaſſe de ſoixante tonneaux, auec dix pieces de Canon, qui prenne ſept ou huit pieds d'eau, afin qu'elle demeure dans la riuiere qui eſt entre Syvally & Surat, pour aſſeurer le paſſage de vos marchandiſes qui ſeront ainſi en ſeureté, & qui demeureront à la Doüane à voſtre diſpoſitiõ. Elle ſeruira de Magazin, d'où vous les pourrez tranſporter où il vous ſera plus commode. Les marchandiſes que vous cherchez principalement ſont de l'Indigo, & des étoffes de cotton. Il n'y a point de place qui ſoit également propre pour l'vn & pour l'autre. Enfin il faut chercher celle où il y a moins d'inconuenient. I'en dis mon opinion & mes raiſons dans le diſcours que i'ay fait à vos Facteurs. Quelques-vns peut-eſtre y ſeront contraires, mais ie ne me trompe point, ie n'ay aucun deſſein particulier d'auoir des Facteurs à ma diſpoſition, ny d'auancer ou employer mes amis, & encores moins d'ambition d'auoir des gens au deſſous de moy.

Il me ſeroit bien plus facile de faire connoiſtre à la Compagnie toutes les fautes qu'on a faites par le paſſé que d'y remedier. La Riuiere de Sinda dont vous me parlez eſt tenuë par les Portugais, & quand meſme elle ne le ſeroit point, elle n'eſt ny plus propre au commerce, ny plus ſeure que celle de Surat. Vos Facteurs m'ont enuoyé quatre ou cinq articles de vos lettres qui regardent la Perſe & le deſſein de faire baſtir vn Fort & vne colonie à Bengala, ce qu'ils iugent de nul vſage. Ils ne m'ont fait ſçauoir que cette partie de toutes les propoſitions dont vous leur auez écrit, & de tous vos deſſeins. Ie feray ce qui dépendra de moy, pour aduancer vos affaires à la Cour; mais ie veux que vous voyez dans mon journal & dans mes lettres comment ils en vſent enuers moy, ce que ie ne puis attribuer à autre choſe qu'à quelque jalouſie que vous auez euë de ma conduite, mais qui vous coûtera bien cher. Pour ce qui eſt d'établir icy voſtre commerce, ie crois auoir aſſez de credit pour obtenir du Roy tout ce que vous pourrez raiſonnablement ſouhaitter; & quand il m'aura promis vne fois vne choſe, la conſideration de vos vaiſſeaux l'obligera à vous tenir parole. Vous n'auez pas beſoin d'vne ſi grãde faueur à la Cour cõme vous vous l'imaginez. Il faut que vous apportiez icy d'autres marchãdiſes. Ne vous laiſſez point tromper à ceux que vous employez. Le drap, le plomb, l'yuoire & le vif argent ſont les meilleures marchãdiſes pour ces quartiers, & le ſeront touſiours: j'ay ſouffert l'année paſſée beaucoup de trauerſes de Sulran Coronne qui a le gouuernement de Surat. Ie n'ay pas peu obtenir que le Traité pour le Commerce fuſt dreſſé auec des conditions égales pour les deux Nations. Le manquement de preſens m'a fait perdre vne partie de la faueur que i'auois à la Cour. Ie n'ay pas laiſſé d'en tirer vne grande partie de ce que ie deſirois, & quelque ſatisfaction ſur toutes les extorſions & auanies qu'on nous auoit faites par le paſſé. Ie tâcheray de rendre nos conditions meilleures en l'abſence du Prince, & de faire vn nouueau Traité, en donnant au Mogol les premiers preſens que vous m'enuoyerez.

Purchas marque icy qu'il n'a pas fait imprimer le reſte de cette Lettre, à cauſe qu'elle ne contient que les choſes qui regardent le détail des affaires de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales.

ADDITION DE PVRCHAS.

CET Ambaſſadeur en partant demanda au Mogol vne recommandation aupres du Roy d'Angleterre ſon maiſtre, il l'obtint aiſément : mais le Mogol ſe trouua embaraſſé de l'endroit où il deuoit mettre le ſceau de ſa lettre; en le mettant au bas, il croyoit faire quelque choſe indigne de luy ; s'il l'euſt mis au haut, il s'imaginoit que le Roy d'Angleterre auroit peû ſen offenſer; il ſe reſolut d'vſer de temperamment. Il donna la lettre ſans eſtre ſcellée, & ſon grand ſceau à part, afin que Sa Majeſté d'Angleterre, diſoit-il, le mit où il luy plairoit. Ce ſceau eſt d'argent, l'empreinte contient la Genealogie du Mogol depuis Temur-lam, dans des cercles ſeparés; vous ſe pourrez voir cy-deſſus dans la Carte que Rhoë a fait faire des Eſtats du Mogol.

Extraict d'vne Lettre du 30. Octobre 1616.

LE Mogol d'aujourd'huy eſt d'vne humeur fort douce & bien-faiſante ; mais d'vn autre coſté nous auions de continuels démeſlez auec vn de ſes fils, fier, intraitable, & entre les mains de qui il s'eſt défait de tout ſon pouuoir & du gouuernement de ſes Eſtats, dont il n'eſt pas capable. Il eſt maiſtre du Port où nous trafiquons, & nous donne mille trauerſes ; il a vne ambition ſi déreglée, qu'il ne voudroit pas que ie reconnuſſe ſon pere, que ie m'adreſſaſſe à luy, ny que ie luy fiſſe aucune priere ny aucun compliment ; il voudroit qu'on rendiſt à luy ſeul ces defferences, ce que ie n'ay iamais voulu faire, & ie me maintiens dans cette pretention par la confiance que me donne ma qualité, & par la faueur du Roy; vn Ambaſſadeur qui ſera en céte Cour, qui cõnoiſtra l'obligatiõ de ſa charge, & qui voudra ſoûtenir l'hõneur de ſon Maiſtre, & ſon rang, ſera pluſtoſt des ennemis, qu'il n'y acquerrera des amis. Les Indiens ſont trop fiers pour ſouffrir icy des égaux ; les perſonnes & les qualitez ne ſont eſtimées que ſelon la dépenſe que l'on y fait ; tellement que pour fournir à celle qu'il faudroit faire pour ſoûtenir celle d'Ambaſſadeur en cette Cour, il couſteroit beaucoup plus que le peu de profit de noſtre commerce ne permet d'y dépenſer : Et d'autre coſte celuy qui manquera à faire céte dépenſe fera tort à ſon rang, & tombera dans le mépris. Ie fais tout mon poſſible pour le ſouſtenir, auec le peu de moyen que i'en ay; mais ie ſuis d'opinion qu'vne perſonne qui pourroit diſſimuler & ſouffrir quelques affronts, ce que le rang d'Ambaſſadeur ne permet pas de ſouffrir ſeroit plus propre qu'vn Ambaſſadeur ; ie croy que le Roy d'Eſpagne ne ſe reſoudroit iamais d'en enuoyer en ces quartiers, connoiſſant bien qu'il n'y ſeroit pas receu auec l'honneur qui eſt deub à ſa qualité : Et pour moy ie tiens qu'en retournant en Angleterre, & en dõnant à la Cõpagnie les auis des choſes que i'ay cõnuës par experiẽce, ie la ſeruirois plus vtilemẽt, qu'en demeurãt icy. Pour ce qui eſt de la Perſe, le Turc a fait vne brauade, les Paſſages ſe ſont trouuez occupez; & le Roy de Perſe ayant fait aduancer ſon armée juſques ſur les frõtieres, prit occaſion de dõpter vne Nation qui s'eſtoit reuoltée, & qui eſt à l'Eſt de Babylone Les peuples de céte Nation ſe nomment Curdes : Ie ne ſçay pas où les Geographes mettent leurs Païs, ny ſous quel nom ils ont eſté connûs par les anciens. Le ſieur Robert Sherly ayant employé beaucoup de temps à paſſer à Goa, a perdu l'occaſion de ſe pouuoir embarquer ſur la flotte qui alloit à Liſbonne, & il ſera obligé d'y demeurer encore vn an; tellement que ſa negociation n'ira pas ſi viſte que ie l'apprehendois, & nous aurons le temps d'y trauailler, ſelon les ordres que vous nous enuoyerez d'Angleterre, ou ſelon l'intereſt des marchands que cét affaire regarde principa-

lemẽt. Il eſt arriué icy vn Ambaſſadeur de Perſe; il ne nous a pas appris beaucoup de nouuelles; car il y a neuf mois qu'il eſt party de ſon païs. Ses preſens ſont magnifiques: En faiſant la reuerence au Mogol, il ſe proſterna à terre, & la heurta de ſa teſte, dont ie croy que ſon maiſtre ne l'aduoüera point, ſi ce n'eſt qu'il luy ait commandé expreſſément d'en vſer ainſi pour flatter le Mogol par cette ſoûmiſſion, & le rendre plus facile à luy accorder le ſecours d'argent qu'il luy demande pour faire la guerre au Turc. Il a fait la meſme choſe pluſieurs fois en d'autres rencontres: On dit auſſi qu'il eſt venu pour eſtre mediateur de la Paix entre le Mogol & le Roy de Decan, de qui le Roy de Perſe prend la protection, à cauſe de la jalouſie qu'il a du trop grand accroiſſement de cét Empire. Ie croy qu'on le contentera auec de l'argent, & qu'il ſouffrira qu'on dépoüille ſes alliez: On ne luy a point donné le rang que i'ay tenu dans céte Cour, & que ie me conſerue mal-gré beaucoup de gens. Le Roy meſme ne receut point ſes lettres auec les demonſtrations d'eſtime qu'il fit paroiſtre en receuant celle du Roy, & en parlant du Roy de Perſe il ne le traitta iamais de Majeſté comme il auoit pluſieurs fois traité le Roy d'Angleterre, ce que i'obſeruay auec beaucoup de ſatisfaction: il auoit à la verité quelques aduantages ſur moy, car il parloit la langue du Pays; les Eſtats de ſon Prince en ſont voiſins. Il auoit des amis en céte Cour. Le Roy eſt preſt de marcher du coſté de Decan. Son fils doit commander ſon armée, & nous aurons beaucoup de fatigue à ſouffrir à la ſuite de la Cour. Noſtre flote de cette année 1616. rencontra en ſon chemin vne carraque qui alloit à Goa; elle la rencontra proche de l'Iſle de Mozalia ſous le douziéme degré de latitude Septentrionale, la ſalüa, & luy rendit la ciuilité qui ſe pratique en mer.

Les Portugais au contraire leur tirerent huict coups de canon: les noſtres ne refuſerent point l'occaſion la combattirẽt, l'obligerent de ſe choüer à terre, & de ſe brûler elle-meſme. Elle eſtoit de 1500. tonneaux, & il y a apparence que le Vice-Roy qu'on attendoit à Goa a pery auec elle, ce qui eſt vne des plus grãdes pertes & des plus grandes diſgraces qui ſoit iamais arriuée aux Portugais en ces quartiers, & vne iuſte recompenſe de leur temerité & inſolence. Le Commandant des Anglois y fut tué, celuy qui luy ſucceda fut eſtropié; Voila ce que ie vous puis dire des affaires de ces quartiers; il faut que ie diſe maintenant quelque choſe de celles qui regardent le ſpirituel, ſi vous voulez auoir la patience de les lire.

Deuant que Temur-lam eût inondé ces Païs, ils eſtoient gouuernez par diuers petits Princes qui n'auoient aucune Religion; mais chacun vne idolatrie particuliere, adorant diuerſes ſortes de creatures; les deſcendans de Temur-lam apporterent dans le Pays la connoiſſance du Mahometiſme, mais ils ne forcerent perſonne à le receuoir, laiſſant aux peuples conquis la liberté de conſcience tellement, que ces eſtrangers s'appellerent Mogols, ou Chefs des peuples circoncis.

Ils ſuiuent Haly gendre de Mahomet, ont leurs Moſquées, leurs Molas, leurs Cheriffes, des vœux, des prieres, & vne infinité de ceremonies. En matiere de penitences, il n'y a iamais eu de religionaires qui en ayent fait de plus auſteres; ceux d'entre-eux qui ont voulu paſſer pour Saincts, ont ſouffert des pauuretez volontaires, des mortifications, & des auſteritez extrémes.

Il y a vne grande diuerſité entre les Sectes des Gentils; quelques-vns ſont vaillans, bons ſoldats, boiuent du vin ſans ſcrupule, mangent de la chair de porc, & adorent la figure d'vne beſte. Il y en a d'autres qui ne veulent point manger de viande ſi elle n'eſt ſanctifiée auparauant à leur mode: D'autres n'en veulent point manger du tout; quelques-vns feroient ſcrupule de tuer la vermine lors meſme qu'elle les incommode. Il y en a qui ne voudroient pas auoir beû dans vn verre, ou d'autres qui ne ſeroient pas de leur Religion auroient beû. Ils ont la ſuperſti-

tion de se lauer souuent. Ils attribuent tous vne espece de diuinité à la riuiere du Gange, & dans vne mesme saison de l'année, on les void quelquesfois au nombre de quatre ou cinq cent mil sur ses bords. Ils y jettent dedans comme par offrande de l'or & de l'argent. Ils font des charitez à leur maniere. I'ay veu vn troupeau de pourceaux dans vn de leurs Temples proche de cete ville, qu'ils nourrissent par principe de charité auec nombre de vaches, & d'autres bestes de toutes sortes. Ils ont des Synagogues, des Prophetes, des Deuins, & tous les autres instrumens des impostures du diable : les Molas de Mahomet ont quelque connoissance de la Philosophie & des Mathematiques : Ils sont grands Astrologues ; ils ont veu quelque chose d'Aristote, d'Euclide, & d'Auerroes.

La langue des sçauans est la langue Arabe. Ces peuples ont esté jusques au temps d'Ecbarsha pere du Roy d'apresent, sans auoir entendu parler de la Religion Chrestienne : Echbar estoit vn bon Prince, & fort équitable, amateur & curieux de toutes sortes de nouueautez. Il auoit de grandes vertus ; principalement vne singuliere pieté & reuerence pour ses parens. Il appella auprés de luy trois Iesuites de Goa, dont le principal estoit Hieronymo Xauier du Royaume de Nauarre. Il prit plaisir à entendre ses raisons & ses disputes ; Il l'obligea mesme d'écrire vn Liure pour la defense de sa Religion cõtre les Mores & les Gentils. Il le lisoit souuent la nuict ; & enfin le fit examiner, & luy accorda par Lettres Patentes la permission de bastir, de prescher, d'enseigner, de conuertir, & d'exercer toutes les ceremonies de sa Religion, aussi librement qu'il l'eust pû faire à Rome, luy donna de l'argent pour bastir des Eglises : Si bien qu'en quelques-vnes de ces Villes, ils commencerent à auoir plustost des Eglises que des Chrétiens. Dans cette mesme concession, il permet à tous ses Sujets de se faire Chrestiens ; il l'estendit jusques aux Princes du Sang Royal. C'estoit là vn beau commencement, & vn Printemps bien aduancé, pour vne recolte aussi maigre que celle qui s'est faite depuis. Pour luy, il n'a iamais esté fort attaché à la Religion Mahometane, considerant que Mahomet auoit esté vn homme & vn Roy comme luy, & qu'on luy auoit porté respect ; & par cette raison, il s'imagina qu'il pouuoit deuenir aussi grand Prophete que Mahomet. Ce changement neantmoins ne parut pas ; vne certaine bien-seance le retint, & il mourut dans la profession de sa Foy. Son fils, qui regne à present, mit en pratique ce que son pere s'estoit imaginé. Il ne fut point circoncis, & fut éleué sans aucune Religion, & a continué jusques à cette heure dans l'estat d'vn parfait Atheiste. Quelquefois il veut faire la mesme profession que les Mores, & cependant ne laisse pas d'obseruer les iours de Feste des Gentils, & de faire auec eux toutes leurs ceremonies. Il s'accommode à toutes sortes de Religions, & ne témoigne de la haine qu'à ceux qui changent celle dans laquelle ils sont nez. Il est tombé enfin dans les fantaisies de son pere, & a passé mesme plus auant que luy, jusques à se declarer pour le Chef de sa Religion, & pour estre aussi grãd Prophete que Mahomet, il s'est fait vne nouuelle Loy, mélée de toutes les autres. Beaucoup de ses Sujets l'ont receuë, auec tant de superstition, qu'ils ne veulent point manger jusques à ce qu'ils l'ayent saluë le matin. Il se presente pour ce sujet à la pointe du iour, à vne fenestre ouuerte qui a veuë sur vne grande plaine deuant son Palais, où vne infinité de gens l'attendent. Quand les Molas luy loüent Mahomet, il les mal-traite, & au contraire il leur témoigne de la joye quand ils en disent du mal. De Iesus-Christ, il n'en a iamais parlé qu'auec reuerence, ny pas vn de sa Secte, ce qui est vn admirable effet de la force de la verité diuine. Pour ce qui est des Eglises des nouueaux Chrestiens, il leur confirme & augmente tous les iours leurs priuileges ; Il employe depuis deux ans deux heures de la nuict pour les entendre parler de la Religion Chrestienne, & a dit souuent des paroles qui donnoient esperance de sa conuersion ; mais cela a esté jusques à cette heure sans effet. Il mit quantité de jeunes hommes entre les

mains de François Corsi, qui estoit alors Resident du Roy de Portugal, pour les enseigner à lire & à écrire la langue Portugaise, & les instruire dans les lettres humaines & dans la Loy de Iesus-Christ. Ce Iesuite a tenu école quelques années. Le Mogol a enuoyé à cette école deux Princes ses neveux. Ceux-cy ayans esté éleuez & instruits dans la Religion Chrestienne, furent baptizez auec beaucoup de pompe dans la nouuelle Eglise d'Agra, ayant auparauant paru comme en triomphe sur des Elephans par tous les endroits de la Ville : & cela, par vn ordre exprés du Roy, qui prenoit la peine de les examiner souuent sur le progrez qu'ils faisoient, & sembloit en estre fort content. Cela fit que plusieurs suiuirent ce mesme chemin, croyant que le Roy mesme n'en estoit pas beaucoup éloigné. D'autres qui le connoissoient mieux penetrerent qu'il faisoit cela par politique, pour attirer sur ces Princes la haine des Mahometans, qui sont la principale force de ses Estats ; mais ils se trouuerēt tous trompez en leurs conjectures, car apres que ces Princes & quelques-autres enfans eurent appris les principes de la Religion Chrestienne, & quelques-vns de ses preceptes ; comme de n'auoir qu'vne femme, & de n'en épouser point qui ne fût Chrestiéne. Le Roy fit demander aux Iesuites par ces Princes, des Portugaises pour femmes. Les Iesuites qui croyoient que cela estoit venu de leur propre mouuement, leur firent quelque reprimende, & ne soubçonnerent rien dauantage ; mais comme cette demande estoit le dessein pour lequel le Roy auoit auancé leur conuersion, esperant par ce moyen auoir des femmes Portugaises qu'il souhaittoit fort. Ces deux Princes retournerēt trouuer les Iesuites, leurs remirent entre les mains leurs Croix, & les autres marques de la Religion qu'ils auoient receuës d'eux, disants qu'ils ne vouloient pas demeurer plus long-temps dans le Christianisme, puisque le Roy de Portugal ne leur enuoyoit ny presens ny femmes, comme on leur auoit fait esperer. Le Iesuite eût quelque soubçon alors, qu'il y eust dans cette affaire quelque chose de plus que ce que ces jeunes Princes ne disoient. La confiance auec laquelle ils faisoient cette declaration, luy donna sujet d'examiner dauantage le motif de cette demande. Il trouua qu'en effet le Roy leur auoit commandé de la faire. Les Iesuites refuserent de receuoir les Croix qu'ils auoient données, disant qu'elles auoient esté données par l'ordre de Sa Majesté, & qu'ainsi ils ne deuoient pas les receuoir que par son ordre : qu'ils les prioient qu'ils s'addressassent au Roy, & que Sa Majesté leur fit entendre sa volonté par la bouche de ceux qui portent ordinairement ses ordres. Les Peres connoissoient l'esprit de ce Prince, & sçauoient fort bien qu'il ne voudroit pas se découurir luy-mesme pour l'autheur d'vn dessein si bas à ses Officiers. Les Princes luy firent le message ; il en demeura picqué au vif contre les Iesuites ; mais comme il vouloit ruiner cete escole, il leur commanda de faire venir les Iesuites à la porte de son Serail, où il leur fit dire par la bouche d'vne de ses femmes, que c'estoit par son ordre qu'ils changeoient de Religion ; ils sont maintenant Mahometans, sans auoir rien retenu de la profession du Christianisme ; ainsi toutes ces belles esperances sont éuanouïes, & quelque diligence que i'aye pû faire, ie n'ay point veu dans le Pays vn seul conuerty que l'on peût dire estre veritablement Chrestien, & fort peu qui en fasse la profession, si ce n'est vn petit nombre qui a esté baptisé pour de l'argent, & est entretenu par les Iesuites : de cette sorte on en pourroit accroître le nombre ; mais les Iesuites connoissent la mauuaise foy de ce peuple, & ne peuuent pas fournir a vne despēse si inutile. C'est là le veritable estat du Christianisme en ce Pays, & celuy de l'Eglise qu'ils ont taschē d'y establir ; mais afin que vous puissiez mieux iuger de l'esprit du Roy, & de la conduite des Iesuites, ie vous veux dire ce qui s'est passé depuis peu sur ce sujet, & vous me direz apres s'il y a beaucoup à esperer de la conuersion de ce Prince. Il n'y a pas long-temps que l'Eglise des Iesuites, & leur maison fut brûlée, le Crucifix ne le fut point ; ce que l'on publia comme vn miracle, pour moy qui euſſe esté

bien aussé, que de quelque accident que ce soit, on en eust tiré l'auantage d'estendre la Religion Chrestienne. Ie n'en parlay point. Le Iesuite soupçonnant que ie n'estois pas persuadé de miracle, me dit que la chose estoit arriuée naturellement, & me fit entendre que les Mahometans mesmes sans sa participation, auoient fait passer la chose pour vn miracle, n'aduoüant neantmoins qu'il estoit bien aisé d'auoir trouué cette occasion de le faire croire. Le Roi qui ne laisse passer aucune occasion de parler des nouueautez qui viennent à sa connoissance, appelle le Iesuite, & luy fait diuerses questions; le Iesuite respond auec ambiguité. Sur cela le Roy luy demandant si il ne desiroit pas de se conuertir, le Religieux dit que oüy:. Vous me parlez pas, dit le Roy, des grands miracles que vous auez faits au nom de vostre Prophete. Si vous voulez jetter l'image de Iesus-Christ dans le feu en ma presence, & qu'elle ne brûle point, ie me feray Chrestien. Le Iesuite respondit, que cette experience n'estoit pas raisonnable; que Dieu n'estoit pas obligé d'en faire toutes les fois que les hommes luy en demandoient; que ce seroit le tenter; qu'il fait des miracles quand il trouue à propos d'en faire, mais qu'il offroit d'entrer luy-mesme dans le feu pour preuue de la verité de sa Foy, ce que le Roy ne voulut pas consentir.

Ses courtisans en firent grand bruit, & dirent qu'il falloit esprouuer nostre Religion par cette experience; adioustant que si le Crucifix brûloit, le Iesuite seroit obligé de se faire Mahometan. Ce Prince apporta des exemples des miracles qui auoient esté faits dans des occasions moins importantes, que n'estoit la cõuersion d'vn Prince si puissant, que si ceux qui adoroiẽt Iesus-Christ refusoient cette experience, il ne croyoit pas estre obligé de leur adiouster Foy. Le Roy entra dans la dispute; dit en faueur de nostre Religion, que nostre Seigneur estoit vn Prophete; qu'il estoit sans comparaison plus grand que celuy qu'ils adoroient, si l'on en iugeoit par ses miracles, se seruant pour le prouuer de sa Resurrection, ce que pas vn d'eux n'auoit iamais fait. Le Prince repliqua; que d'auoir donné la veuë à vn aueugle, c'estoit vn aussi grand miracle que celuy de la Resurrection. Cette question ayant esté chaudement agitée de part & d'autre, vn troisiéme entra dans la dispute, & dit que le Roy & le Prince auoient tous deux raison; que veritablement donner la vie à vn corps mort, estoit le plus grand de tous les miracles; mais de donner la veuë à vn homme né aueugle, c'estoit la mesme chose, & vne espece de Resurrection.

Ie ne me sçaurois empescher de rapporter encore icy les merueilles du Singe, & ce qui se passa sur ce sujet. Pour ce qui est de la verité du fait, il n'en faut point douter. Vn Charlatan de Bengala, dont il y en a beaucoup icy, presenta au Roy vn grand Singe, disant qu'il estoit diuin. Et il y a en effet en ce Pays des Sectes qui attribuënt à cét animal quelque diuinité. Le Roy se tira du doigt vn anneau, & le fit cacher dans les vestemens d'vn jeune garçon qui estoit là auec douze autres personnes de son âge. Le Singe qui ne l'auoit point veu cacher, l'alla prendre au petit garçon a qui on l'auoit donné. Le Mogol, non contant de cela, fit écrire en douze billets differens, les noms de douze Legislateurs, mettant ensemble ceux de Moyse, de Iesus-Christ, auec ceux de Mahomet, d'Haly & d'autres: & les ayant mélez dans vn vase, demanda à ce Singe laquelle estoit la veritable Loy. Le Singe mit sa main dans le vase, & tira celuy où le nom de Iesus-Christ estoit marqué. Le Roy en fut estonné. Il eust quelque soupçon que le maistre du Singe sçauoit lire les caracteres Persans, & qu'il eust instruit sa beste. Il récriuit les mesmes noms, auec les chiffres dont il se seruoit ordinairement quand il vouloit écrire quelque chose de secret à ses Ministres. Le Singe ne manqua point, il prit vne seconde fois le billet de Iesus-Christ, & le baisa. Vn de ses principaux Officiers en entra en colere; il dit au Roy qu'il falloit qu'il y eût quelque supercherie, & luy demanda la permission de méler vne autre fois les bil-

lets, s'exposant à toutes sortes de supplices, si le Singe le trompoit. Il écriuit de nouueau les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans le vase, & retint l'autre dans sa main. Le Singe les toucha tous l'vn apres l'autre, sans en vouloir prendre aucun. Le Roy luy en voulut faire prendre vn; la Beste se mit en furie, & fit entendre par signes à sa mode, que le nom du vray Legislateur n'y estoit point. Le Roy luy demanda où il estoit donc; il courut vers son Officier, luy prit la main dans laquelle estoit le billet écrit du Nom de Iesus-Christ. La chose se passa en presence du Roy, & à la veuë de toute la Cour du Mogol. On interpretera cette Singerie comme l'on voudra; mais pour ce qui est du fait, il est veritable.

VOYAGE DE EDOVARD TERRI, AVX INDES ORIENTALES.

§. I.

Sa Nauigation jusques à Surat.

CE n'est pas mon dessein de preuenir le jugement de mes Lecteurs par vne Preface estudiée, & de m'acquerir de la creance dans leurs esprits par les ornemens du discours. Ie sçay que les charmes de la verité sont plus puissans que ceux de l'éloquence ; & qu'vne Relation toute simple & toute nuë fait plus d'impression sur les personnes raisonnables ; qu'elle ne feroit auec des beautez estrangeres & des graces empruntées. La mienne estant faite auec exactitude & sincerité, se promet le mesme succez ; & les Lecteurs me rendront justice, s'ils ne doutent point de la bonne foy auec laquelle ie leur fais le rapport des choses que j'ay veuës.

Nostre flotte qui estoit composée de cinq bons vaisseaux, le Charles, la Licorne, le Iacques, le Globe, le Cigne & la Rose, leua l'ancre de Grauezende le 3. de Feurier 1615. sous le commandement du Capitaine Benjamin Ioseph : Le 9. de Mars nous quittâmes la rade de Til-burye-Hope ; & nous commençâmes nostre voyage auec vn vent de Nordoüest. Ce vent nous fut fauorable iusques à la nuit du 16. du mesme mois. Cette nuit-là vne tempeste furieuse nous surprit vers les costes de Portugal, qui emporta deux de nos Vaisseaux ; le Globe & la Roze, & nous dura jusquau 21. de Mars.

Le 22. le Globle rejoignit nostre escadre. Pour la Roze, nous ne la vîmes plus de tout le reste du voïage ; & nous apprîmes que six mois apres nostre separation, elle estoit arriuée à Bantan.

Le 28. nous eusmes la veuë de la grande Canarie & du Pic de Teneriffe, qui est si haut, que les mariniers asseurent qu'on le voit en mer de plus de 40. lieuës quand le temps est serain. Ces Isles sont situées sous le 28. degré de latitude Septentrionale.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Le 31. nous passâmes le Tropique de Cancer, & le 7. du mois d'Auril nous trouuâmes que le Soleil estoit à nostre Zenith. Depuis ce jour-là jusques au 14. le temps se calma, & nous soufrîmes des chaleurs extrêmes durant ce calme.

Le 16. nous eûmes des vents que les mariniers Portugais appellent Trauados; ces vents sont si inconstans, qu'en vne heure ils font les trente-deux pointes du compas. Ils furent accompagnez d'éclairs, de tonnerres, & du deluge d'vne pluye de telle nature, qu'elle pourrissoit en vn instant les habits de ceux de nos gens sur qui elle tomboit. Elle a encore cela de particulier, qu'en quelque lieu qu'elle tombe, il se forme de sa corruption diuerses sortes d'insectes fort incommodes. Nous fûmes battus de ces vents sous le 12. degré de latitude Septentrionale, & ils ne nous quitterent point que sous le 21. degré de l'autre costé de la ligne. Nous la passâmes le 28. d'Auril.

Le 18. de May nous passâmes le Tropique du Capricorne, tellement que nous fûmes sept semaines entieres entre les deux tropiques sous la zone-torride. Pendant ce temps-là, nous voyons presque tous les iours quelque nouuelle espece de poissons, & en plus grand nombre qu'on n'en voit en quelqu'autre mer que ce soit; comme des Balaines, des Dauphins, des Bonites, des Albicores, des poissons volans, & de diuerses autres sortes. Nous vîmes aussi entre-autres des Balaines d'vne grandeur prodigieuse. Elles paroissent au dessus de la mer quand elle est calme, & à les voir de loin, on les prendroit pour quelques grands rochers. Elles ronflent par vn éuant qu'elles ont sur la teste, & jettent par là vne grande quantité d'eau, qui en retombant ressemble à la cheute d'vne grosse riuiere.

Le Dauphin est nommé la fléche de la mer, à cause de sa grande vîtesse. Il est agreable à la veuë, & d'vne couleur qui change selon les differens mouuemens qu'il fait. Les écailles qui le couurent sont fort petites. On trouue en le mangeant, qu'il a je ne sçay quoy de plus agreable au goust, que n'ont la pluspart des autres poissons. Les Dauphins suiuent les vaisseaux, ce qu'ils font à mon jugement plustost pour profiter de ce que l'on jette hors le bord, que pour l'amour que quelques-vns ont écrit qu'ils ont pour les hommes. Il arriuoit souuent que nos gens auec vn harpon de fer attaché à vne corde en dardoient quelques-vns, lors qu'estant proches du vaisseau ils se trouuoient à leur portée, & les tiroient dans le bord par le moyen de la corde qui tient à ces harpons.

Les Bonites, & les Albicores, sont d'vn goust & d'vne couleur assez approchante de celle de nos Maquereaux, si ce n'est qu'ils sont fort grands; mais entre tous les poissons, il n'y en a point de si mal-heureux que les poissons volans. Si ils demeurent dans l'eau, les Dauphins, les Bonites, & les Albicores leur donnent la chasse; & lors qu'ils se seruent de leurs ailes, & s'eleuent en l'air pour fuir cette persecution, ils y rencontrent d'autres ennemis, & des oyseaux semblables à nos hyrondeles de mer qui les prennent. Ces miserables poissons ressemblent à ces gens qui ont deux professions, & qui neantmoins ne peuuent profiter ny de l'vne ny de l'autre.

Poissons volans.

Le 12. de Iuin de grand matin nous découurîmes la Baye de Saldaigne que nous cherchions, elle est à quelque douze lieuës en deçà du Cap de Bonne Esperance, nous y entrâmes heureusement auant midy, & nous y trouuâmes vn Vaisseau de la Compagnie des Indes, nommé le Lion, qui estoit party de Surate pour retourner en Angleterre. Il se remit en mer pour continuer son voyage. La nuict du 14. Nous demeurâmes dans cette baye jusques au 28. du mois suiuant, nous en partîmes ce jour-là apres en auoir tiré toute l'eau & tous les rafraichissemens qui nous manquoient; le Cigne se separa de nostre flotte, pour prendre la route de Bantam où il deuoit aller.

Baye de Saldaigne.

Le 29. nous doublâmes le Cap de Bonne-Esperance qui est sous le 35. degré de latitude Australe; on trouue touſiours à la teste de ce promontoire vn courant d'eau qui roule vers le Ponant; & quand ce courant est repoussé par vn

vent contraire, la Mer y eſt tellement agitée, que pluſieurs vaiſſeaux y ont eſté engloutis, & il arriue peu qu'on le paſſe ſans tempeſte.

Le 22. de Iuillet nous découurimes la grand' Iſle de Madagaſcar, appellée communément l'Iſle de S. Laurent; noſtre route eſtoit entre cette Iſle & la coſte d'Affrique; nous la continuâmes ſans y toucher non plus qu'aux Iſles de Comora qui ſont ſous le 12. degré de latitude Auſtrale. Le 16. de grand matin nos matelots qui eſtoient attentifs à voir s'ils ne découuriroient point la coſte, virent vn vaiſſeau qui eſtoit ſelon leur eſtime à trois ou quatre lieuës deuant nous, & juſtement ſur noſtre route. Sur le midy le Globe, qui eſtoit celuy de nos vaiſſeaux, qui alloit le mieux à la voile, ſe trouua au deſſus du vent de ce vaiſſeau, & l'ayant ſalüé ſelon la couſtume de la mer en iſſant la grande verge, demanda au Capitaine d'où il eſtoit. Il répondit auec mépris, de la Mer, adiouſtant à ce meſpris des injures, les appellant voleurs, heretiques, diables, & pour concluſion luy laſcha ſept volées de canon, il en fut percé en ſix endroits, & beaucoup de ceux de ſon équipage en furent bleſſez. Le Globe luy répondit de meſme à coups de canon, & ſe retira vers le corps de la flote. Le Charles noſtre Admiral ſur les trois heures apres midy l'aborda de ſi prés, que nous nous trouuâmes à la portée du piſtolet. Le Capitaine Ioſeph qui le commandoit, en vſa mieux que luy; & au lieu de ſe vanger d'abord de l'inſult qu'on auoit fait à l'vn de ſes vaiſſeaux, offrit d'entrer en traitté auec eux, qui en auoient ſi mal vſé. Nos trompettes ſonnerent, & ſalüerent le vaiſſeau. Il répondit de meſme. Tout noſtre équipage parut à découuert ſur le tillac; le Capitaine Ioſeph dit à ceux de ce vaiſſeau, qu'il falloit que le Commandant vint à ſon bord luy faire ſatisfaction du mauuais traittement qu'ils auoient fait à nos gens; leur réponſe fut qu'ils n'auoient point d'eſquif pour paſſer d'vn vaiſſeau à l'autre. Le Capitaine Ioſeph repliqua, qu'il leur en enuoyeroit vn, & commanda qu'on armât le ſien, & leur enuoya ſur le champ. Il reuint incontinent auec vn de leurs officiers, accompagné de deux autres perſonnes, qui luy dirent de la part de leur Capitaine, qu'il eſtoit de ſerment de n'abandonner iamais ſon Vaiſſeau, & qu'il n'obeyroit que par la force, au commandement qu'on luy en auoit fait.

Le Capitaine Ioſeph traitta auec toute ſorte d'honneſteté celuy qui luy porta le meſſage; il commanda qu'on luy fiſt voir le bon eſtat de noſtre Vaiſſeau, & combien il nous eſtoit facile de nous vanger. Cét Enuoyé nous témoignoit aſſez par ſa contenance & par ſon eſtonnement qu'il en eſtoit perſuadé, & pria noſtre Commandant d'écrire vn mot à ſon Capitaine, afin qu'il s'en puſt ſeruir pour le faire reſoudre à obeyr. Le Capitaine Ioſeph pour vne plus grande juſtification, & pour éuiter la neceſſité de répandre du ſang, y conſentit, & luy écriuit ces mots; Pourquoy eſt-ce que celuy qui commande la Caraque, a fait tirer ſur vn de nos Vaiſſeaux, qui ne luy en a donné aucun ſujet, ie veux qu'il vienne promptement à mon bord, & qu'il me rende raiſon de cette violence, autrement il s'en repétira. Il fit enſuite rébarquer les Portugais, & enuoyât auec eux vn de nos maiſtres Matelots, fit dire au Capitaine; Que s'il refuſoit d'obeyr, il le couleroit à fond, adjouſtant comme par vn eſprit prophetique, qu'il ne le quitteroit point qu'il ne s'en fuſt rendu maiſtre, ou qu'il n'euſt perdu la vie dans le combat; ce qui arriua en effet, car il y fut bleſſé, & mourut d'vn coup de canon qui fut tiré de cette Caraque.

Les Iſles de Mohilha, Gazidia, & de S. Iean de Caſtro, ſont compriſes ſous ce nom.

Le Capitaine de la Caraque demeura ferme dans ſa premiere réponſe, & le Capitaine Ioſeph tira luy-meſme les trois premieres volées de canon, qui partirent de noſtre bord. Elles leur firent aſſeurément beaucoup de dommage, car nous entendîmes de grands cris immediatement apres. Le combat eſtant engagé de la ſorte, les boulets commencerent à voler des deux coſtez; noſtre Capitaine pour diſpoſer ſes gens au combat, eſtoit monté ſur le demy-pont, & il n'y auoit pas vn demy quart-d'heure qu'il y eſtoit, lors qu'il fut emporté d'vn coup

de canon qui le prit par le milieu du corps. Le maistre du Vaisseau luy succeda, & continua le combat pendant l'espace d'vne demy-heure; mais sçachant que le Capitaine Henry deuoit succeder au Capitaine Ioseph, il discontinua l'attaque de la Caraque; & ayant fait le signal qui auoit esté concerté entre ceux de la Flotte pour assembler le conseil, il appella le Capitaine Henry qui estoit Vice-Admiral, & les autres maistres des Vaisseaux, qui vinrent à bord pour resoudre, ce qu'ils auoient à faire dans cette rencontre. Il estoit nuit, & durant ce temps-là il fallut abandonner la Caraque, qui continua sa route sans y rien changer, ayant mesme mis vn fanal sur sa poupe, afin que nous eussions plus de facilité à la suiure, & vers la minuit elle jetta l'Anchre sous l'Isle de Mohilia. Nous la suiuimes de prés, & jettâmes l'Anchre aussi au mesme lieu tout proche d'elle.

Le 17. de bonne heure deuant la pointe du iour, nous nous preparâmes à luy donner vne nouuelle attaque, ayant fait auparauant la priere. Le iour estant venu, la Caraque estoit si proche de la coste, & nos autres Vaisseaux si loin de nous, que nous trouuâmes à propos d'attendre, qu'elle eust leué l'Anchre, & qu'elle se fust mise en mer, où nous l'aurions pû combattre auec plus d'auantage. Apres midy nous mîmes dans vne biere le corps de nostre Commandant, & le jettâmes hors le bord sans aucune ceremonie, de peur que nos ennemis n'eu eussent connoissance, & n'en tirassent auantage. Vn peu deuant la nuit, la Caraque se mit à la mer, nous leuâmes nos Anchres, nous déployâmes toutes les voiles, & l'on continua à la suiure Le iour nous manqua, mais nostre ennemy qui ne vouloit pas échapper de nos mains, mit encore comme il auoit fait la nuit precedente, vn fanal sur le derriere de son Vaisseau, afin que nous le pussions suiure plus seurement. La nuit estant passée on fit la priere, & nous recommandâmes à Dieu la justice de nostre cause. Vous pouuez croire que nos quatre Vaisseaux estoient bien resolus de prendre leur place l'vn apres l'autre, & de forcer ce superbe Portugais à se rendre, ou à le couler à fond. L'Admiral fut le premier à donner dessus. A peine y auoit-il vne demye-heure, qu'ils estoient aux prises, que les éclats que fit réjallir vn boulet des ennemis, qui auoit donné contre vne des pieces de fer qui estoient sur le demy tillac de nostre Vaisseau, blesserent dangereusement nostre nouueau Commandant, auec le maistre de nostre Vaisseau, & trois autres Mariniers qui estoient auprés de luy. Ces éclats auoient emporté l'œil gauche à nostre Capitaine. Il auoit receu vne autre blessure à la teste, & vne troisiéme à la jambe, où vn éclat de bois qui luy estoit demeuré entre l'os & la chair, luy faisoit plus de mal que ses autres blessures. Telle fut l'vvelcome ou bienvenuë de nostre nouueau Commandant. Quoy que l'on jugeast dés-lors ses blessures mortelles, il suruécut neantmoins quatorze mois, & mourut dedans son lit en retournant en Angleterre.

Nostre Capitaine & le Maistre du Vaisseau estant comme ie viens de dire, hors de combat, ils remirent le commandement aux quartier-Maistres, qui s'en seruirent auec resolution & prudence. Nos Vaisseaux continuerent ainsi de tirer les vns apres les autres contre la Caraque, comme s'ils eussent tiré contre vne butte. Sur les trois heures apres midy, nous auions abbatu son grand mas, le mas de Mizaine & le Trinquet; & nous l'auions tellement percée, qu'il falloit de necessité, ou qu'elle se rendist, ou qu'elle coulast à fonds. Dom Emmanüel Menezez qui la commandoit, prit resolution d'échoüer contre la coste de l'Isle de Gazedia qui en estoit proche. Nous la poursuiuîmes d'aussi prés que nous pûmes sans nous mettre au hazard de nous briser contre les Rochers de cette Isle, & nous enuoyâmes nostre Esquif auec vn signal de paix, pour parler à ce braue Capitaine. Il respondit au signal, & nostre principal Marchand entra hardiment dans son Vaisseau, & luy porta cette parole; Qu'il le venoit trouuer auec des offres d'amitié & de paix, s'il les vouloit receuoir; Qu'on auoit conceu vne si grande estime de sa valeur parmy nous, que s'il se remettoit entre nos mains, on

luy rendroit les mesmes respects que nous rendons à nos Capitaines. Cette proposition ne l'ébranla en façon du monde ; & témoignant n'apprehender point le mal-heur qu'il voyoit deuant ses yeux, il répondit qu'il n'y auoit rien qui le pust obliger à changer sa premiere resolution, qu'il tâcheroit de se remettre en Mer s'il pouuoit, & de recommencer le Combat auec nous, que le feu & le sang le pourroient peut-estre faire tomber entre nos mains, mais qu'il ne se rendroit iamais ; & qu'en ce cas, il esperoit bien de trouuer parmy ceux de nostre Nation, les traitemens qui sont deubs aux personnes de sa sorte.

Nostre Enuoyé retourna auec cette réponse ; & peu de temps apres, ce malheureux Vaisseau, dont tous les Manœuures auoient esté emportez, fut jetté par les vents & les vagues entre deux Rochers qui sont sur la coste de l'Isle de Gazidia. Ceux de son équipage qui n'estoient que blessez, gagnerẽt la terre à la faueur de leurs Esquifs, & mirent le feu à la Caraque pour consommer les richesses qu'ils ne pouuoient pas sauuer de nos mains. Mais ils n'en furent pas quittes pour cette perte, car les Habitans de l'Isle leur offerent tout ce qu'ils auoient porté à terre pour leur subsistance. Il y en eut mesme quelques-vns de tuez à la premiere resistance qu'ils firent, & apparemment pas vn d'eux n'en seroit échappé, si deux petits Vaisseaux Arabes qui estoient venus là pour traiter auec ces Insulaires, ne les eussent receus dans l'esperance qu'ils auoient, cõme ie m'imagine, que le Vice-Roy des Indes les recõpenseroit bien du soin qu'ils auroient pris de les remener à Goa. Nous ne perdîmes dans ce combat que cinq hommes qui furent tuez sur nos quatre Vaisseaux, il y en eut trois de tuez sur l'Admiral, deux sur le Globe, & vne vingtaine de blessez sur toute la Flotte ; mais de sept cens hommes qui estoient dans la Caraque, il n'en reuint pas deux cens cinquante à Goa, comme nous l'apprimes depuis. Nostre Vaisseau, selon le rapport des Mariniers, tira dans ce combat trois cens soixante & quinze volées de canon, & auec cela cent Mousquetaires qui firent tousiours grand feu. Nos Ennemys n'oublierent aussi rien pour leur deffense. Nostre Vaisseau receut plusieurs coups, entre lesquels il y en auoit de tres-dangereux ; mais ie m'arreste trop long-temps sur vn discours si funeste. Il estoit minuit lors qu'on mit le feu à la Caraque, nous y courûmes pour voir si on ne pourroit rien sauuer de cét embrasement ; mais en ayant perdu l'esperance, nous ne songeâmes plus qu'à chercher des rafraichissemens pour ceux de nostre équipage qui estoient ou blessez ou malades. Cette Isle est haute, & la Mer qui la bat est fort profonde. Nous fûmes dix iours deuant que d'y trouuer vn Havre pour nos Vaisseaux. Le Payſage en est fort agreable, elle est pleine d'arbres verds, & fort fertile ; nous y vîmes ed grands trouppeaux de Bœufs, beaucoup de Volailles, du Ris, des Orangers, des Plantanes, des noix de Cocos, des Cannes dont on fait le sucre, & quantité d'autres rafraichissemens. Nous y fîsmes toutes les prouisions qui nous estoient necessaires, & elles ne nous coûterent qu'vn peu de papier blanc, quelques grains de verre, & quelques cousteaux d'vn sol piece : & pour preuue du bon marché de toutes ces choses, ie vous diray, que nous eûmes autant d'Oranges qu'il en peut tenir dans vn chapeau, pour le quart d'vne feüille de papier blanc, & ainsi du reste à proportion. Les Insulaires nous apportoient leurs fruits dans leurs petits Batteaux, qui sont faits du tronc d'vn arbre creusé. Pour leur bestail, nous l'achetions à terre, où ie remarquay que ces Peuples sont fort bien faits de leurs personnes, robustes & adroits. Ils vont tout nuds pour la pluspart, mesmes les femmes n'ont presque rien de couuert. Ceux qui auoient des habits, estoient habillez de long comme les Arabes, dont ils parlent la langue. Ils sont Mahometans, & fort attachez à leur Religion : ce que ie jugeay, par la resistance qu'ils faisoient lors que nous voulions approcher de leurs Temples. Leurs maisons sont assez commodes. Les sepulchres qu'ils dressent à leurs morts sont magnifiques. Ils viuent sous l'obeyssance d'vn Roy qui demeure quelques milles plus auant dans le pays. Ils luy demanderent

Figuier d'Adam, ou Mauz de prosper. Alpin.

§. II.

Description Geographique des Estats du Mogol.

Cette description est conforme à celle que Thomas-Rhos auoit tirée de la Secretairie du grand Mogol, & c'est par cette raison que l'on a joint icy la Carte qu'il a faite de l'Indostan.

L'Empire du grand Mogol est borné du costé de l'Est, par le Royaume de Maugh. Il a à l'Oüest, la Perse, & la Mer. Au Nord, le mont-Caucaze, & la Tartarie. Au Sud, le Royaume de Decan, & le Golfe de Bengalla. Ce Pays est appellé Indostan par les Habitans, & est diuisé en 37. grandes Prouinces, qui estoient autrefois autant de Royaumes. Ie tâcheray icy a rapporter les noms de ces Prouinces, auec leurs principales Villes, leurs Riuieres, leur scituation, leurs frontieres, leur estenduë, & ie commenceray par les Prouinces qui sont au Nord.

La Prouince de Kandahar est la premiere. Sa principale Ville porte le mesme nom. Elle confine auec la Perse, dont elle a autrefois esté vne partie.

On dit que le Persan la reprise depuis.

Cabvl. Sa principale Ville porte aussi le mesme nom. C'est la partie des Estats du Mogol, qui est la plus auancée vers le Nordoüest, où elle confine auec la Tartarie. La riuiere Nilab y prend sa source; & courant du Nord au Sud, elle se décharge dans la riuiere d'Inde.

Mvltan. Est le nom d'vne Prouince & de sa principale Ville. Elle est au Sud de Cabul & Candahar, & confine du costé de l'Oüest à la Perse.

Haiacan. Prouince habitée par vn Peuple aguerry, qu'on nomme Ballock. Il n'y a point de grande Ville. La riuiere d'Inde, que les Habitans appellent Skinde, la borne du costé de l'Est; & la Prouince de Lar qui est au Persan, luy sert de borne du costé de l'Oüest.

Bvckor. Dont la principale Ville se nomme Buckor-Suckor. L'Inde trauerse cette Prouince, & la rend fort fertile.

Tatta. Sa Ville principale porte le mesme nom. L'Inde fait plusieurs Isles dans ce Pays-là, & en rend le Payſage fort agreable. Le principal bras de cette riuiere se rend dans la mer à Siuda, place fort renômée parmy les Geographes.

Soret. Sa principale Ville se nomme Ianagar. C'est vne Prouince fort petite, mais fort riche: elle est à l'Oüest de Guarrate, & a l'Ocean du costé du Sud.

Ieselmeer. Ce nom est cõmun à la Prouince & la Ville principale. Elle est frõtiere aux Prouinces de Soret, Bukor, & de Tatta, à l'Oüest desquelles elle est située.

Attach. C'est aussi le nom de la principale Ville de cette Prouince. La riuiere d'Inde la separe de celle d'Ayachan.

Pen-gab. Qui veut dire cinq eaus, à cause que cette Prouince est scituée au milieu de cinq riuieres, qui se rendent toutes dans l'Inde; & toutes ces riuieres se reünissent en vn seul canal au Sud de la ville de Lahor. C'est vne Prouince fort grande & fort riche. Lahor en est la Ville principale, elle est fort bien bâtie, fort grande, & la premiere de toute l'Indostan pour le Commerce.

Chismeer. Sa Ville principale se nomme Syranacar, la riuiere de Faat passe au milieu; & apres auoir fait plusieurs Isles, elle se rend dans l'Inde.

Banchish. Dont la Ville principale est Pishur, est à l'Est de Kismeer, vn peu vers le Sud; & est separée de cette Prouince, par la riuiere d'Inde.

Iengapor. C'est le nom de la principale Ville, aussi bien que de cette Prouince. Elle est sur la riuiere de Chaoul, qui est vne de ces cinq riuieres qui se rendent dans l'Inde.

Genba. Cette Prouince est à l'Est de celle de Pengab, & sa principale Ville porte son nom.

Delly. Qui est aussi le nom de sa principale Ville, est scituée entre Gemba & Agra. La riuiere Gemini y prend sa source; & apres auoir passé par Agra se rend dans le Gange.

DELLY. C'eſt vne Ville fort ancienne & fort grande, qui a eſté autrefois la demeure du grand Mogol, & où la pluſpart de ſes anceſtres ont eſté enterrez.

BANDO. Confine auec Agra du coſté de l'Oüeſt.

MALOVE'. Prouince fort fertile, dont Rantipor eſt la principale Ville.

CHITOR. Prouince fort ancienne, & des plus grandes de cét Empire. C'eſt auſſi le nom de ſa principale Ville.

GVZERATE. C'eſt vn Royaume extrémement riche. La Baye de Cambaye en dépend. La riuiere de Tapté paſſe à Surrat, & luy donne le trafic de la Mer-rouge, d'Achen, & d'autres places.

CANDIS. Qui a vne Ville fameuſe nommée Brampor. Sur la frontiere de cette Prouince, il y a vn petit Prince nommé Partabza, qui eſt tributaire du Mogol. Cette Prouince eſt la plus auancée de tous ſes Eſtats vers le Sud.

BERAR. Borne auſſi les coſtes du Sud. Shapore eſt la premiere de ſes Villes.

NARVAR. Dont la Ville principale ſe nomme Ghehud. Il y paſſe vne belle riuiere qui entre dans le Gange.

GOVALIAR. Le Roy tient ſes treſors dans ſa Ville principale, qui porte ce meſme nom. Il y a vn Chaſteau bien fortifié, où l'on tient les priſonniers d'Eſtat.

AGRA. Eſt vne des plus grandes de ces Prouinces. Depuis la Ville principale nommée Agra, juſqu'à Lahor, qui ſont les deux plus belles Villes de tout cét Empire, il y a vne allée d'arbres plantez des deux coſtez, qui a bien 400. milles d'Angleterre de longueur. Ce Pays eſt plat & ſans aucune montagne ou éminence.

La lieuë ou mille d'Angleterre, eſt de 1000. pieds de Roy.

SAMBAL. Que la riuiere de Gemini ſepare de la Prouince de Narnar, & qui tombe dans le Gange proche de la ville Halebak.

BAKAR. La Ville principale eſt appellée Brianée, & eſt à l'Oüeſt du Gange.

NAGRAKVT. Il y a dans ſa Ville principale, qui porte le meſme nom, vn petit Temple fort riche, qui eſt paué de carreaux d'or maſſif. Il y vient tout les ans vn nombre infiny d'Indiens en Pelerinage, pour voir l'Idole de ce Temple, appellée Matta; & entre-eux, il y en a quelques-vns qui ſe couppent vn peu de la langue pour luy en faire vn ſacrifice. Cette Prouince eſt auſſi fameuſe, par vn autre Pelerinage qu'ils font à vn lieu nommé Iallamaka, où ils adorent des flammes qui ſortent du creux d'vne roche & d'vne fontaine, dont l'eau eſt tres-froide.

Ceux du Pays nomment le Gãge, Ganga.

SYBA. Sa Ville principale eſt Hardoüaire, où il ſemble que le Gange prenne ſon origine. Les Indiens ſe ſont imaginez que la Roche où il ſort, a la figure de la teſte d'vne Vache, qui eſt de tous les animaux celle qu'ils eſtiment dauantage. Ils vont là tous les iours en grande trouppe pour s'y baigner.

KAKANER. Dont les principales Villes ſont Dankalée & Purhola, eſt vne Prouince fort grande & fort pleine de montagnes. Le Caucaze la ſepare de la Tartarie. C'eſt la partie de l'Empire du Mogol, la plus auancée vers le Nord.

GOR. Eſt vne Prouince pleine de montagnes. La riuiere Perſilis qui ſe décharge dans le Gange, y prend ſa ſource.

PITAN. La plus grande de ſes Villes porte le meſme nom. La riuiere de Canda l'arrouſe, & entre dans le Gange, à l'vne des extrémitez de cette Prouince.

KANDVVANA. La riuiere de Perſilis la ſepare de Pitan. Sa Ville principale eſt Karhak, ou Kerakatench. Les Prouinces de Pitan & de Gor bornent l'Eſtat du Mogol vers le Nordeſt.

PATNA. Eſt vne Prouince fort fertile. Sa Ville principale porte le meſme nom. La riuiere du Gange l'enferme du coſté de l'Oüeſt: & le Perſilis du coſté de l'Eſt.

IESVAL. Dont la Ville principale ſe nomme Ragepor. Elle eſt à l'Eſt de Patna.

MVLLAT. Eſt vne Prouince fort montagneuſe, ſa Ville principale ſe nõme Narnol.

VDESSA. Eſt la partie de tout cét Eſtat la plus auancée vers l'Eſt: Iokanat eſt la plus fameuſe de ſes Villes.

BENGALA. Eſt vn Royaume fort fertile, & fort grand. Il donne le nom à ce Golfe fameux, dans lequel le Gange ſe décharge par quatre embouchures.

Auant

AVANT que de passer plus auant dans la description de ce grand Royaume, ie feray remarquer vne faute qu'ont faite tous nos Geographes. Ils supposent que le Pays du Mogol & la Chine sont contigus, quoy qu'en effet il y ait plusieurs Royaumes entre-deux, & vn grand chemin à faire pour passer de l'Inde à la Chine. Ce qui se voit assez, par les deux ans de temps que les Marchands mettent à aller d'Agra à la muraille de la Chine; & à reuenir de cette muraille à Agra. Les Estats du Mogol ont deux mille lieuës Angloises d'estenduë. La partie qui approche le plus du Nord, va jusques sous le 43. degré de latitude Septentrionale: & la plus auancée vers le Midy, est sous le 20. degré du Sud: Ce Pays est le plus fertile & le plus puissant de toute l'Asie, pour ne pas dire de tout le Monde. On y trouue en si grande abondance toutes les choses necessaires à l'vsage de la vie, qu'il peut subsister & s'entretenir de luy-mesme, sans auoir besoin du moindre secours de ses voisins. Le ris & le bled y sont excellens. On en fait vn pain de si bon gouſt, que j'en puis dire ce qu'on a dit autrefois du pain qui se fait dans le pays de Liége; que le pain de ce Pays est quelque chose de meilleur que du pain.

Faute des Geographes.

Fertilité du pays.

Le menu peuple le fait en forme de gâteaux, sur des plaques de fer qu'ils portent touſiours auec eux dans leurs voyages, & dont ils se seruent sous leurs tentes. Cette coustume semble estre fort ancienne, & auoir esté pratiquée dés le temps de Sarah, dont il est fait mention dans le dix-huictiesme Chapitre de la Genese. Les grands trouppeaux de Vaches & de Brebis que ces Indiens nourrissent, y rendent le beurre & le fromage à fort bon marché. Ils ont aussi des Bufles, dont ils tirent du laict. La chair de ces animaux approche assez de celle de nos Bœufs; mais elle n'est pas si saine. La Venaizon est fort commune dans tout le pays. Il y a des Cerfs, des Daims, des Sangliers, & grand nombre d'autres Bestes sauuages. La Chasse en est permise à tout le monde, & en tous lieux, si ce n'est en ceux où le Prince demeure. Il y a grand nombre de Liévres, & vne grande diuersité de Gibier; & pour rendre les festins plus beaux, la coustume des personnes de condition est d'y faire faire des seruices de poisson aussi bien que de chair, se trouuant par tout presque également vne abondance prodigieuse de l'vn & de l'autre. Vn Liévre ne s'y vend que deux sols. On a trois Perdrix au mesme prix; & le reste à proportion. Pour des Chapons, il ne s'en fait point. Les Bœufs sont differens des nostres, en ce qu'ils ont sur le dos entre les épaules, vne bosse fort grosse, fort grasse, & fort charnuë. Les Moutons ont la queuë large & pesante, & la laine fort courte, mais fort fine. La chair en est aussi bonne que celle des Moutons d'Angleterre. Il y a du sel en abondance. Il y croist aussi des cannes de sucre. Le plus fin ne se vend que quatre sols la liure; & on l'a mesmes quelquesfois à meilleur marché. Les fruits y sont aussi fort bõs. Les Melons, les Melons d'eau, les Grenades, les Citrons, les Limons, les Oranges, les Dates, les Figues, les Raisins, & les Plantanes, y sont en abondance. Et pour finir par ce qu'il y a de meilleur en ce genre-là, l'on y trouue des Ananas qui sont sucrez, qui ont vn gouſt vineux, lequel tient quelque chose du jus de Cerises, & qui laisse dans la bouche l'odeur d'vne excellente eau roze. Du costé du Nord, on trouue vne grande quantité de Poires & de Pommes. Et du costé du Midy, toutes sortes de racines & d'herbes que l'on mange en Europe. Le gingembre y croist. Mais ie ne trouue rien de meilleur, qu'vne liqueur que les Habitans du pays appellent Taddy. Elle sort de l'incision de la tige d'vn arbre qui croist fort haut. C'est au haut de cette tige que l'on incise l'arbre, & qu'on y lie de petits pots de terre pour receuoir la liqueur qui en découle. Ce qui s'y trouue au matin, est aussi agreable au gouſt que quelque vin blanc que ce soit, si on le boit de bonne heure. Car quand la chaleur du Soleil a donné dessus, il perd cét agrément, s'aigrit, & deuient mal-sain. Cette boisson a vne grande vertu, quand elle est prise à propos. Quelques-vns de nos gens l'ont éprouuée heureusement; & par

Ananas.

Taddy.

l'vſage frequent de cette liqueur, ſe ſont trouuez ſoûlagez des douleurs de la pierre.

Saiſon de l'année.

Dans tout le pays qui eſt depuis Surate juſques à Agra, il ne pleut qu'en vne ſaiſon de l'année. Les pluyes y commencent vers le temps que le Soleil approche du Tropique de Capricorne, & y durent juſques à l'Equinoxe ſuiuant. Elles commencent & finiſſent auec des tempeſtes, des éclairs, & des tonnerres fort terribles. Le tonnerre neantmoins y tombe tres-rarement, ce qui vient peut-eſtre de la ſubtilité de l'air. Durant ces trois mois, il pleut tous les iours; & quelquefois meſme la pluye dure tout ce tẽps-là ſans aucune interruption. Ce petit deluge joint à la chaleur du Soleil, rend la terre auſſi fertile & auſſi riche que celle de l'Egipte le deuient par l'inondation du Nil. Quand ce temps de pluïe eſt paſsé, l'air deuient ſerain & clair; & pendant les autres neuf mois de l'année, c'eſt vne choſe extraordinaire de voir le moindre nuage. A la fin de cette belle & longue ſaiſon, la terre paroiſt entr'ouuerte par tout, & tellement brûlée de l'embrazement de l'air, qu'elle eſt ſemblable à ces deſerts de ſable qui ne produiſent rien. Mais apres qu'il a plû cinq ou ſix iours ſeulement, on la voit toute verte. Ie n'ay point veu de terres dans tout ce pays, où le bled ne vint beaucoup plus épais & plus fort qu'il ne fait en Angleterre. Les terres qui ont eſté labourées ſe ſement, au mois de May, & au commencement de Iuin. La recolte s'en fait en Nouembre & en Decembre, qui ſont les mois les plus temperez de toute l'année.

Ils ſement beaucoup de tabac, mais ils ne ſçauent pas l'appreſter, & luy dõner cette force qu'on luy donne aux Indes Occidentales.

Le pays eſt tellement peuplé, que les Villes & les Villages ſe touchent preſque les vns les autres, quoy que dans les Cartes on ne les marque point faute d'en ſçauoir les noms. Les Habitans ne coupent point leurs prés comme nous faiſons en Angleterre, lors que l'herbe ne profite plus; mais ils la coupent lors qu'ils en ont beſoin, ſans conſiderer ſi elle eſt encore verte, ou ſi elle eſt deſia ſeche. Ils ſement beaucoup de tabac, mais ils ne ſçauent pas l'appreſter, & luy donnent cette force qu'on luy donne aux Indes Occidentales.

Arbre de racines.

Il y a pluſieurs beaux bois dans ce pays-là, & vne ſi grande diuerſité d'arbres tous differens des noſtres, que ie n'en ay pas remarqué vn ſeul de ceux que nous auons en Angleterre. Ces arbres pour la pluſpart ont beaucoup de ſeue, ce qui vient de la bonté & de la graiſſe du terroir qui les nourrit. I'en ay vû vn d'vne eſpece bien particuliere. Il ſort de ſes branches des filamens qui pendent en bas, & quand ils ont touché la terre, ils pouſſent des racines, & auec le temps ſe fortifient, & ſeruent de ſoûtien aux branches dont ils ſont ſortis. Cela fait auſſi que ces arbres auec le temps s'éleuent extrémement haut, & portent leurs branches ſi loin, qu'elles couurent vne grande eſtenduë de pays. Ceux qui viennent dans la partie de l'Inde qui eſt vers le Midy, ne quittent point leurs feüilles, & ſont verds toute l'année. Pour les fleurs, elles ſont ordinairement plus agreables pour leur beauté que pour leur odeur. I'ay meſme remarqué qu'il y en a fort peu qui en ayent ny de bonne ny de mauuaiſe.

Eau du Gange.

Le pays eſt arroſé de pluſieurs belles riuieres. Celles de l'Inde & du Gange, ſont les principales; & c'eſt vne choſe digne de conſideration, qu'vne pinte de l'eau du Gange eſt plus legere d'vne once, qu'vne pinte de quelqu'autre eau que ce ſoit. Pour cette raiſon, le Mogol n'en boit point d'autre; & l'on eſt obligé de luy en porter en quelque lieu qu'il ſoit. Outre les riuieres, les Indiens ont quantité de reſeruoirs qu'ils rempliſſent d'eau de fontaines; ils retiennent auſſi l'eau dans des reſeruoirs quarrez. I'en ay veu qui auoient bien deux milles de circuit, & qui eſtoient reueſtus de pierre de taille, auec des degrez tout autour de meſme matiere, pour la cõmodité de ceux qui y veulent décendre & y puiſer de l'eau. Ces reſeruoirs ſ'empliſſent aux tẽps des pluïes, & ſeruẽt à ceux du pays qui mãquent de ſources d'eau viue. Cẽte premiere boiſſõ des hõmes, eſt fort en vſage parmy les Indiens: & ceux des noſtres qui en boiuẽt, la trouuẽt beaucoup meilleure que celles de l'Europe: Elle leur eſt auſſi fort neceſſaire; car ils ne pourroiẽt

pas, sans se perdre, boire du vin ou d'autres semblables boissons, dans vn climat si chaud. Ce n'est pas qu'ils soient entierement sans vin, puis qu'ils en font en distillant le suc tiré de l'écorce aromatique d'vn arbre qu'ils nomment Iagra: Ils y mettent du sucre, & appellent cette boisson Arack: C'est vne boisson fort saine, quand on en vse moderément. Il y a aussi beaucoup de personnes en ce païs, à qui la Religion ne permet pas de boire du vin. Ceux-là se seruent d'vne liqueur qui est plus saine qu'elle n'est plaisante à boire. Elle s'appelle parmy eux Cahüa, & est faite d'vne feve noirâtre que l'on fait boüillir dans de l'eau, à laquelle elle ne donne quasi point de gouſt, quoy qu'elle ne laisse pas d'auoir beaucoup de vertu pour aider à la digestion, pour réueiller les esprits, & pour purifier le sang. Ceux à qui le vin est deffendu, prennent aussi du Betel, dont les feüilles ressemblent fort à celle du Lierre, si ce n'est qu'elles sont beaucoup plus tendres. Ils broïent ces feüilles auec vne noix assez dure & fort approchante de la noix muscade; ils y adjoûtent vn peu de chaux, & quand ils ont succé le suc de ces feüilles, ils les crachent; cette composition a plusieurs bonnes qualitez: car elle fortifie les gencives, conforte le cerueau, donne de la force à l'estomach, & sert de remede & de preseruatif contre l'astme.

Arack.

Cahüa.

Voyez cy-apres la description du Betel dãs l'Histoire naturelle du Pays.

Leurs maisons ont pour la pluspart peu d'exaussement, si ce n'est dans les Villes où j'ay mesmes veu de fort belles colomnes. Le haut de leurs maisons est ordinairement couuert en terrasse. Ils y vont prendre l'air vers les sept heures du soir, que la chaleur du iour est paisée: Ils n'ont point de cheminées, aussi le feu ne leur est-il necessaire que pour accommoder leur viande. Les appartemens d'en-haut sont percez de tous costez pour auoir plus d'air, les plus beaux bastimens sont de briques & de pierres bien taillées & bien mises en œuure; comme ie l'ay obserué à Amadauad.

C'est vne des plus grandes & des plus riches Villes du pays; elle a douze belles portes, & est enfermée d'vne forte muraille. Les Indiens ont coûtume de planter aussi bien dans leurs maisons de Ville que dans celles de Campagne, plusieurs grands arbres pour en tirer de l'ombre & de la fraicheur: ces arbres sont plantez ordinairement si prés à prés, & sont en si grand nombre dans les Villes, qu'à voir ces lieux de quelque éminence, on les prendroit plûtost pour des forests, que pour des Villages ou des Villes. L'indigo & le coton sont les Marchandises principales du pays. On seme le coton, & il vient par buissons comme les rosiers viennent en nos quartiers; la fleur en est jaune; quand elle est tombée, il se forme en sa place vne grosse gousse comme le poulce, pleine d'vne substance humide & jaune. Ce fruit en meurissant s'enfle & grossit touſiours de plus en plus, jusques à ce qu'il rompe sa gousse, & que le dedans soit blanc comme neige: c'est alors qu'il est temps d'en faire la recolte. Ils font de ce coton diuerses sortes de toiles, j'en ay veu d'aussi fine que les plus belles qui se font en Hollande. Ils mettent à la teinture celles qui ne sont pas si fines, ou ils les font peindre de diuerses figures. Le Vaisseau qui va ordinairement de Surate à Mocha dans la mer Rouge, est du port de 14. ou 15. cens tonneaux, mais mal basty; & quoy qu'ils y mettent beaucoup d'Artillerie, ils ne sçauent ny s'en seruir ny s'en deffendre. Il y a ordinairement beaucoup de passagers.

Cotton.

L'année que ie partis des Indes, ils estoient pour le moins dix-sept cens; la plus grande partie ne faisoit point ce voïage pour en retirer du profit, mais par la seule deuotion de visiter le Sepulchre de Mahomet, qui est à Medina proche de la Mecque, à 150. milles de Mocha; on tient en opinion de saincteté ceux qui ont fait ce voïage. Ces Peletins de la Mecque se mettent ordinairement en mer le 20. de Mars, & reuiennent sur la fin de Septembre de la mesme année: le voyage est court, & il se pourroit faire en deux mois: mais pendant la saison des pluïes, quelque-temps mesmes deuant qu'elles commencent, & quelque-temps apres qu'elles ont cessé, les vents sont si grands, qu'on n'oseroit se hazarder dans

Voïage à la Mecque.

ces mers. Ce Vaisseau rapporte ordinairement la valeur de deux cens mille Iacobus, la plus grande partie en or & en argent. Ie ne sçay pas quelle quantité d'argent est transportée d'ailleurs dans les Indes, mais ie sçay bien qu'il y en vient de toutes parts dans les Estats du Mogol. Qu'il est permis à toutes ces Nations d'y en apporter, & d'en acheter des marchandises. Mais il n'y a point quasi de plus grand crime, que de le faire sortir & transporter ailleurs. L'argent que l'on y porte, soit qu'il soit monnoyé ou en barres, est tout aussi-tost mis à la fonte. Où le rafine, & on en fait de la monnoye nouuelle au coin du Mogol, où le nom de ce grand Prince & ses titres sont grauez en caracteres Persans. Cette monnoye est la meilleure que i'ay iamais maniée, n'y ayant aucun mélange ny aucun alliage. Enfin, elle est beaucoup meilleure que ne sont les anciennes pieces de 58. sols faites en Espagne, & qui passent neantmoins pour la meilleure monnoye de l'Europe: leurs pieces de mõnoye les plus courátes s'appellent Roupias, il y en a de diuerse valeur; la moindre vaut 30. sols, & la plus haute 42. sols; leurs payemens se font auec cette monnoye. Ils en ont encore vne autre espece à Gusarate qui ne vaut que quinze sols, & qu'ils appellent Mamoudis: Il y a d'autres pieces au dessous des Mamoudis & des Roupias, qui ne valent que le quart ou la moitié; celle qui vaut le moins, est à peu prés de la valeur de 4. sols. L'on en fait encore d'autres qui sont de cuiure, & sont appellez Pices, les trois font vn sol ou enuiron. Les pices sont si épaisses, que lors qu'on fond pour d'autres vsages, l'on trouue qu'il y a pour autant de métail que le prix pour lequel elles auoient cours. Leur monnoye d'argent est quarrée ou ronde, & est si forte qu'elle ne se rompt ny ne se fausse point.

Monnoye.

Le pays rend beaucoup de soye, les artisans en font de fort belles estoffes, y mélans quelquefois de l'or & de l'argent; ils en font aussi des velours, des satins, des taffetas, mais qui ne sont pas si riches ny de si bonne fabrique que ceux d'Italie; ils ont beaucoup de drogues, de gommes, & la gomme lacque principalement, de laquelle ils font leur cire dure. La terre produit du plomb, du fer, du cuivre jaune & rouge; on dit aussi dans le pays qu'il y a des mines d'argent. Quand cela seroit vray, ils n'auroient que faire de les ouurir, puis que les autres nations leur en apportent de toutes parts. Les espiceries ne croissent point dans l'Indostan, on les y porte de Sumatra, de Iaua, & des Moluques: l'on y voit des clos d'arbres fruictiers, & des jardins de fleurs qui durent presque toute l'année; il y a des fontaines où ils se baignent, & où ceux qui y viennent chercher le frais pendant la chaleur du iour, s'endorment doucement au bruit de l'eau, & y demeurent iusqu'à la nuit.

Enfin, ce pays vous passeroit pour vn Paradis terrestre, si ie ne vous en disois les incommoditez; les voicy. La plus considerable est celle des bestes cruelles & sauuages, comme sont des lions, des tigres, des ours, & des jacars, qui sont vne espece de chiens sauuages; il y a aussi des crocodiles & des serpens d'vne effroyable grandeur. Nous auons trouué souuent dans nos maisons des scorpions, dont la picqueure est mortelle, si on n'y remedie bien-tost, en appliquant dessus de l'huile dans laquelle on en a fait mourir. Il y a aussi vne si grande quantité de mouches dans la chaleur du jour, qu'elles ne vous laissent point en repos, & l'on n'a pas plutost seruy sur la table, qu'elles se jettent sur les viandes, & nos valets n'estoient pas peu empeschez à les chasser auec des seruiettes; les moschitots y sont aussi fort incommodes.

Ce remede est infaillible, & a son effect presque au mesme temps qu'il est appliqué.

Dans les villes il y a tant de rats, si gros & si affamez, qu'ils s'attaquent mesmes aux hommes lors qu'ils sont dans leurs licts. Les vents de ces quartiers-là ne sont pas moins incommodes, car ils sont fixes & soufflent touiours de mesme costé dans la mesme saison. On les appelle Mousons, & ils durent ordinairement six mois du costé du Nord, & six autres mois du costé du Midy, sans changer presque iamais. Les mois d'Auril & de May, & le commencement de Iuin, iusq

ques à ce qu'il commence à pleuuoir, sont extremément chauds ; & les petits vents qui regnent durant cette saison, reçoiuent de sorte l'impression de la chaleur, qu'ils brûlent au lieu de rafraichir. Ces vents quelquefois deuiennent plus forts, & c'est le seul remede que la Prouidence de Dieu a donné à ce pays contre l'excez de la chaleur. Il arriue encore pendant ce grand chaud que les vents soufflent de haut en bas, & forment des tourbillons de poudre & de sable, qui s'éleuant en l'air ressemblẽt à d'épaisses nuées, dont ceux qui s'y trouuent enueloppez reçoiuent beaucoup d'incommodité. Enfin, il n'y a point de pays qui n'ait ses espines aussi bien que ses roses, & la Prouidence diuine a meslé dans toutes les choses du monde, l'incommode auec le commode, pour apprendre aux hommes qu'il n'y a que le Ciel où les delices soient toutes pures.

Le pays du Mogol a de tres-excellens cheuaux, & ses sujets les sçauent fort bien dresser ; on leur en ameine de Perse, de Tartarie, & de l'Arabie mesme. Les cheuaux Arabes ont la reputation d'estre les meilleurs de tout le monde, ils sont à peu prés de la taille des nostres, & on les vend aussi cher ou plus que l'on vend les Anglois les plus estimez. Ils les entretiennent auec grand soin, chaque cheual a vn palefrenier pour le penser, on les nourrit d'vne espece de legume qu'on appelle Donna ; elle est presque semblable à nos pois ciches. On fait boüillir ces legumes, & apres les auoir laissé refroidir, on y mesle du sucre, & on les donne aux cheuaux. On leur donne encore deux ou trois fois la semaine du beurre pour les purger : Ils ont auec cela grand nombre de chameaux, de dromadaires, de mulets, d'asnes, & de rinoceros, qui sont aussi grands que les plus grands bœufs d'Angleterre. Cheuaux.

L'E. de C. dit qu'ils les engraissent auec moüelle de mouton, beurre, sucre, & de pain à demy cuit, ils en petrissent vne paste qu'ils mettent dans la bouche du cheual.

Pour ce qui est des Elephans, le Roy en a quatorze mille. Tous les grands Seigneurs du pays en ont plus ou moins, selon leur qualité. Encore que l'Elephant soit le plus puissant animal de tous ceux qui sont connus ; il se laisse neantmoins si facilement gouuerner, qu'vn petit garçon peut mener les plus grands. I'en ay veu qui auoient treize pieds de haut ; j'ay trouué bien des gens qui m'ont dit en auoir veu de plus de quinze pieds de haut. Leur peau est noire & dure à percer, aussi est-elle fort époisse ; on la sent douce au toucher, & sans poil : Cét animal prend vn grand plaisir à se baigner, & nâge mieux que quelque autre animal que ce soit. Il se couche & se leue auec la mesme facilité que font les autres bestes. Il fait à marcher au pas trois milles en vne heure. Elephant.

De toutes les montures, il n'y en a point qui ait le pied plus seur que celle-là. Il ne fait iamais vn faux pas. Et quand le grand Mogol doit passer des Montagnes ou quelque chemin difficile, il monte ses Elephans.

I'ay plusieurs fois obserué, que l'Elephant fait beaucoup de choses qui tiennent plus du raisonnement humain, que du simple instinct naturel qu'on luy attribuë. Il fait tout ce que son Maistre luy commande ; s'il veut qu'il fasse peur à quelqu'vn, il s'aduance vers luy auec la mesme fureur, que s'il le vouloit mettre en mille pieces, & lors qu'il en est tout proche ; il s'arreste tout court sans luy faire aucun mal. Si le Maistre veut faire affront à vn autre, il parle à l'Elephant, qui prendra auec sa trompe de l'eau du ruisseau ou de la bouë, & la luy jettera au nez. Sa trompe est faite d'vn cartilage, elle pend entre les dents ; Quelques-vns l'appellent sa main, à cause qu'en plusieurs occasions elle luy rend le mesme seruice que la main fait aux hommes. Vn Marchand Anglois digne de foy, asseure qu'il a veu vn Elephant à Asmere à qui vne femme auoit accoustumé de donner des herbes lors qu'il passoit par le marché. Cét animal estant en chaleur, rompit ses chaisnes, & courut au trauers du marché. Tout le monde s'enfuït pour l'éuiter, & entr'autres cette vendeuse d'herbes, qui toute saisie de frayeur, laissa dans la place où elle vendoit, vn petit enfant ; l'Elephant courant de toute sa force, apperceut cét enfant couché sur les herbes, il le prit adroitement auec sa trompe, sans luy faire aucun mal, & le mit sur

l'auuent d'vne maison qui estoit là proche, & apres, il continua sa course auec la mesme fureur.

Le Iesuite Acosta dans son Histoire naturelle, dit qu'il a veu la mesme chose à Goa. Le Mogol en a qui seruent de bourreaux aux criminels lors qu'ils sont condamnez à la mort. Si leur Conducteur leur commande de depescher promptement ces miserables, ils les mettent en pieces en vn moment auec leurs pieds, & au contraire s'il leur commande de les faire languir, ils leur rõpent les os les vns apres les autres, & leur font souffrir vn supplice aussi cruel que celuy de la rouë. Ce Prince ayme fort ces animaux, & bien souuent lors qu'il paroist en public, il fait venir les plus beaux qu'il a. Ils sont instruits à s'incliner & à luy faire vne espece de reuerence en s'approchant de son trosne, comme s'ils auoient le jugement de le distinguer entre les grands Seigneurs de sa Cour. Il les fait quelquefois combattre. Ils courent lors fierement l'vn contre l'autre, se battent auec leurs trompes, & se heurtent de leurs dents cõme les taureaux de leurs cornes. Dans ce grand choc, ils ont vn si grand soin d'empescher que celuy qui les monte ne soit blessé, que cela n'arriue que rarement. Celuy qui les gouuerne est assis sur leur col, & en les picquant de la pointe ou du croc d'vn fer qu'il porte, il les fait auancer ou reculer comme il veut.

Le Roy en a plusieurs qui seruent pour la Guerre, ils portent vne piece d'Artillerie de fer, de six pieds de longueur, qui est couchée sur vn affust. L'affust est attaché fortement sur le dos de l'Elephant auec des cables ou des sangles. Aux quatre coins de cét affust, ils dressent quatre petits estendarts semblables aux Cornettes de nostre Caualerie, le Canonier monte l'Elephant pour seruir le canon & le tirer.

Ces pieces d'Artillerie portent vn boulet de la grosseur d'vne petite balle de jeu de paulme. Quand le Roy marche en campagne, il a pour sa garde plusieurs Elephans armez de la sorte. Il en a aussi d'autres que l'on fait marcher deuant luy par grandeur, dont les Harnois sont couuerts de placques de cuiure: quelques-vns mesme en ont d'argent & d'or massif où pendent des sonnettes, dont ces animaux ayment fort le bruit; leurs couuertures sont de velours ou de brocat d'or & d'argent, ou de drap simple auec des estendarts de soye qu'on porte deuant eux, dans lesquels sont les armes du grand Mogol; chacun de ces Elephans a au moins trois ou quatre hommes qui le seruent: le Mogol en a aussi pour sa monture & pour ses femmes; elles y sont assises comme elles le seroient dans vne chambre, & sous vn daix d'vne étoffe fort riche, qui est porté par quatre pilliers vernis, & faits au tour; quatre personnes y peuuent estre commodément assises. Il y en a d'autres qui seruent pour le bagage; j'en ay veu vn beau par excellence, qui souffre bien que l'on l'enchaîne, mais qui n'a iamais voulu porter ny homme ny quelqu'autre charge qu'on luy ait voulu donner.

Nourriture des Elephãs.

Quoy que dans le pays les viures soient a grand marché, ces bestes ne laissent pas de coûter beaucoup à entretenir. Ils dépensent bien vn écu dix sols ou quatre francs par iour; on les tient enchaînez par le pied de derriere, & on les attache à vn arbre ou à quelqu'autre chose qui ne soit pas facile à ébranler: lors que le Soleil donne dessus eux, les mouches les tourmentent beaucoup. Pour s'en deffendre, ils font de la poussiere auec leurs pieds, & la jettent auec leurs trompes sur les endroits de leurs corps où ils sentent les mouches. Lors qu'ils sont en chaleur (ce qui leur arriue vne fois l'an & dure peu) ils renuersent tout ce qu'ils trouuent en leur chemin; & il n'y a pas mesme de seureté pour leur Gouuerneur s'il s'y rencontre. Ils sont si forts, qu'ils tuëront d'vn coup de trompe vn Chameau ou vn Cheual. Pour preuenir les desordres qui en pourroient arriuer, on les tient en ce temps-là separez les vns des autres, & on les enchaîne mieux qu'ils ne sont en vn autre temps. Que s'ils échappent, il n'y a point d'autre moyen pour les arrester, que de leur presenter quelque feu d'artifice; à ce feu ils s'arrestent

tout court, & font voir la crainte qu'ils en ont par leur tremblement. On donne à chacun de ces Elephants, quatre femelles ou femmes, comme ils les appellent dans le Pays.

La femelle porte son petit vn an auant que de le mettre bas. Ces animaux croissent jusques à trente ans, & viuent jusques à l'âge ordinaire d'vn homme.

§. III.

De la Religion des Indiens, & de leurs mœurs.

LEs habitans de l'Inde estoient autrefois tous Idolâtres: mais depuis qu'ils furent subjuguez par Temur-lan, beaucoup de Mahometans se mélerent parmy eux. On y trouue aussi des Persans, des Tartares, des Abyssins, & des Armeniens, & presque de toutes les autres Nations de l'Asie, & mesmo de celles de l'Europe. L'on y voit des Iuifs qui sont si haïs, & sont en telle abomination, que leur nom passe pour vne injure dans le Pays. Quant à la taille des Indiens, ils ne sont pas fort differents des Europeens. Ils sont forts, & ie n'y ay point veu de bossus. Leur teint est oliuâtre. Ils ont les cheueux noirs comme gets, mais ils ne sont point frisez. On ne fait point de cas entre eux des femmes ny des hommes qui sont blancs, & qui passeroient pour beaux chez nous. Car cette blancheur que nous estimons, est parmy eux vne marque de la lepre qui y est assez commune. La pluspart des Mahometans, si vous en exceptez les Prestres & les vieilles gens qui viuent dans la retraite, se rasent soigneusement le poil; ils laissent seulement croistre les moustaches de la lévre d'en-haut. Ils ont aussi la teste toute rase, ne laissant qu'vn petit toupet, par lequel ils esperent que Mahomet les prendra pour les mettre dans le Ciel. Le peuple se baigne souuent, & se frotte le corps auec des huiles. Il y a peu de difference entre l'habit des hommes & celuy des femmes, les vns & les autres sont faits de toile ou de drap de coton. Ils sont fort étroits vers la ceinture, & larges par en bas, descendans jusques à my-jambe. Mais la Figure fera bien mieux concevoir cette sorte d'habillement, que la description que l'on en peut faire.

Ils ont les pieds nuds dans leurs soulliers, ou plûtost dans leurs pantoufles. Ils se seruent de cette chaussеure, pour l'oster plus aisément lors qu'ils entrent dans les maisõs, où les planchers sõt couuerts de beaux tapis qui se font en ce païs-là. On les y fait aussi beaux qu'en Perse & en Turquie. D'autres les couurẽt d'autre estoffe selon leur condition. Ils s'assiſent sur ces tapis les jambes en croix, comme font nos Tailleurs. Ils n'ostent point leur turban quand ils font la reuerence; ils font seulement vne inclination du corps, & portent leur main droite sur le haut de la teſte apres en auoir touché la terre; donnant à entendre par cette action, que ceux qu'ils saluent peuuent marcher sur eux s'il leur plaiſt. Entre égaux, ils se prennent la barbe ou le menton l'vn à l'autre, qui est vne espece de salutation dont il est parlé dans la Bible, où Ioab saluë Hamasa de la sorte. 2. Sam. 20.

Les perſonnes ordinaires les couurent d'étoffes ou nattes faites de roſeaux.

3 ch. de Sam. v. 20.

Ils n'employent iamais ces demonſtrations exterieures d'amitié pour tromper perſonne, & ont des manieres toutes particulieres de ſe ſouhaiter du bien les vns aux autres. L'expreſſion la plus ordinaire eſt Greeb & Nemoas, c'eſt à dire qu'ils ſouhaitent que les pauures faſſent des prieres pour ceux qu'ils saluent.

Femmes.

Les honneſtes femmes ne ſortent point de leurs maiſons. Elles ſont bien faites, on ne peut pas neantmoins dire qu'elles ſoient belles. Elles ont la teſte couuerte d'vn voile; les cheueux leur pendent derriere, entortillez auec de la ſoye. Celles de qualité portent pluſieurs pierreries au col & aux bras. Elles n'ont pas ſeulement des pendans aux oreilles, elles ſe font toutes percer vne des narines, où elles paſſent vne bague. Ce qui a eſté pratiqué auſſi par d'autres Nations, comme on le voit dans la Bible. Eſ. 3. 21. Cette bague ſe voit dãs le portrait d'vne Sultane, qui a eſté copiée ſur l'Original fait dans l'Indoſtan. Ie ne crois pas qu'il y ait femmes au mõde qui mettent plus aiſemẽt leurs enfans au iour. Il eſt ordinaire de les voir aujourd'huy groſſes, & demain porter leurs enfans entre leurs bras. Le langage commun du Pays eſt appellé Indoſtan, qui eſt vne langue aſſez douce & facile à prononcer. Ils écriuent comme nous, tirant les lignes vers la main droite. Tous les ſçauans parlent le Perſan & l'Arabe, qui s'écriuent au contraire de nõtre maniere, en tirant vers la gauche. Il y a peu de gens doctes parmy eux, & ie crois que cela vient de ce qu'ils ont fort peu de liures; & ce qu'ils en ont, eſt écrit à la main. Ce n'eſt pas que cette Nation ne ſoit capable d'eſtre inſtruite, & qu'il n'y ait de fort beaux eſprits qui pourroient reüſſir dans les plus hautes ſciences, s'ils auoient la facilité que nous auons de les apprendre. Ils ont entendu parler d'Ariſtote. Ils le nomment parmy eux Apli, & ont quelques-vns de ſes Liures traduits en Arabe. Auicenne ce grand Philoſophe, eſtoit originaire de Samarcande, qui eſt auſſi la patrie de Temur-lam.

Voyez la Figure.

Langue du pays.

Les maladies de ce Pays-là ſont les flux de ſang, & les fiévres, contre leſquelles les Habitans ne trouuent point de remede plus ſouuerain que la diete. Les maladies que nous voyons arriuer parmy nous, de l'incontinence des hommes auec les femmes ſont communes parmy eux. Ils ne viuent cõmunément pas plus longtemps que les Europeens; mais on y voit vn plus grand nombre de vieillards que parmy nous. Ils ayment fort la muſique, & ont pluſieurs inſtrumens; les vns montez de cordes, & d'autres qu'ils font ſonner par le moyen du vent; mais ie n'en ay iamais trouué l'harmonie agreable. Ils ſçauẽt faire des vers, ils trauaillent à l'hiſtoire, ou plûtoſt aux Annales de leur pays; & font profeſſion particuliere d'eſtre habiles hommes en Aſtrologie. Le Roy a tant de creance à ces ſortes de ſçauans, qu'il n'entreprendroit pas vn voïage ny autre choſe de conſequence ſans les conſulter, & ſans apprendre d'eux l'heure la plus fauorable pour l'executer.

Feſte du Nou-rous.

Les Gentils commencent l'année au premier iour de Mars. Les Mahometans comptent la leur du moment que les Aſtrologues ont obſerué que le Soleil entre dans le ſigne du Belier. Ce moment auſſi eſt le commencement de la Feſte que le Roy ſolemniſe, & qu'on appelle Nou-rous, c'eſt à dire Neufuaine, car elle dure

dure autant de iours. Tous les Seigneurs du Pays s'assemblent, & se rendent à la Cour dans le meilleur équipage qu'ils peuuent, & font à l'enuy l'vn de l'autre des presens au Roy, qui de son costé les recompense en les auançant dans les charges, ou en augmentant leurs pensions. Ie me suis trouué à cette Feste, & ie n'ay iamais veu ensemble tant de richesses, de diamans, de perles, & de pierres precieuses, que j'en vis en ce temps-là. Elle se fit à Mandoa, où le Roy a vn fort grand Palais, dont les arcades & les belles voûtes font bien voir que ses Sujets ne sont pas ignorans en Architecture. Le Palais qu'il a à Agra est encore plus magnifique. Il y a deux tours de dix pieds en quarré, couuertes de placques d'or massif. Ils ne se seruent point de tapisseries dans leurs apartemens, à cause de la chaleur du Pays. Les murailles sont peintes & enduites d'vne chaux plus blanche que le blanc d'Espagne; les plan chers y sont couuerts de tapis. Personne ne loge dans les apartemens du Mogol, que ses femmes, ses Eunuques, & quelques jeunes garçons qu'il gardent pour vn vsage abominable. Il mange tousiours en particulier auec ses femmes. On luy prepare vne grãde diuersité de viandes, apres qu'on en a fait l'essay. On les dresse dãs des plats d'or couuerts que l'on cachette, & que l'on met entre les mains de ses Eunuques pour les seruir. Il y a tousiours des viandes prestes, afin qu'on puisse couurir sa table toutes les fois que l'enuie luy en prend. Le rys auec des viandes boüillies, est leur nourriture la plus ordinaire. Ils n'ont point cette varieté de rosty & de patisserie que nous auons: Ie tastay entr'autres viandes, d'vn de leurs ragousts qu'ils appellent Deüpario; ce ragoust se fait de venaison, qu'ils font cuire auec certaines racines, des oignons, des herbes, & vn peu d'épiceries & de beurre; selon mon goust, il ne se peut rien manger de meilleur. Il n'y a point d'Hostellerie pour les estrangers dans tous ces Pays-là. Il y a seulement dans les grandes Villes, & de distance en distance dans la campagne, de grandes maisons ou Caruannes-saras pour les receuoir. L'on n'y trouue que le couuert, & il faut porter auec soy son lict, & tout ce qui est necessaire pour l'vsage de la cuisine. Le bagage se porte ordinairement sur des Chameaux, ou sur des Chariots qui sont traisnez par des Bœufs. Les voyageurs portent aussi des tentes dont ils se seruent lors qu'ils ne trouuent point de ces maisons. Les femmes aussi bien que les hommes, ne font leurs voyages que sur des Chameaux ou sur des Dromadaires. L'on y a aussi pour voyager, la commodité d'vne maniere de Carrosses à deux roues, fermez par le derriere & ouuerts par le deuant, si ce n'est qu'il y ait des femmes; car alors ils sont fermez par tout. Ces Chariots ne peuuent tenir que deux personnes, & on guide les Bœufs qui y sont attelez auec des cordes qu'on leur passe dans les nazeaux & entre les cornes. Ces Bœufs sont plus petits que les nostres, & si bien dressez pour ce trauail, qu'ils peuuent faire 20. mil par iour & dauantage. Les personnes riches se font porter sur des Elephans ou dans des Palanquins sur les épaules de leurs esclaues.

Palais d'Agra.

Voyager.

La Figure suiuante fera bien entendre cét attelage.

Ie ne sçaurois vous mieux representer ces Palanquins, qu'en vous figurans vn lict de repos auec des cordes au cheuet & aux pieds du lict, par le moyen desquelles il est attaché à vne longue perche ou canne, car ils en ont d'assez fortes pour cét vsage, deux hommes portent aysément sur leurs épaules, les deux bouts de cette perche ou canne. Pour ce qui est des Elephans, quoy qu'il s'y en trouue vn grand nombre, ils ne laissent pas d'y estre fort chers, & les beaux se vendent quatre ou cinq milles écus, & quelquesfois dauantage.

Ils appellent ces cannes Bambu.

Les diuertissemens de ces Peuples sont, la chasse à l'Oyseau, celle du Liéure, du Cerf, & autres bestes sauuages. Les Chiens qui leur seruent pour la Chasse, sont faits quasi comme nos Levriers, sinon qu'ils sont beaucoup plus petits; ils n'appellent point sur les voyes. L'on chasse encore en ce Pays-là auec des Leopards, qui prennent à la course les bestes les plus vistes.

Chasses.

I'y ay encore remarqué vne maniere bien adroite de prendre les Oyſeaux de riuiere; le Giboyeur ſe met dans l'eau juſqu'au col, apres auoir mis ſur ſa teſte vne peau ſemblable à celle de ces oyſeaux. Ainſi déguisé, il ſauance parmy eux, il les tire par les pieds ſous l'eau, où il leur tord le col.

Ces Peuples ayment fort à tirer de l'arc; auſſi y ſont-ils ſi adroits, qu'ils tuënt auec leurs fléches des oyſeaux en volant. Les autres paſſent le temps à dreſſer leurs cheuaux qu'ils montent toutes les fois qu'ils veulent ſortir, quand ils n'auroient à faire que deux ou trois cens pas. Les perſonnes de qualité parmy eux, croyant qu'il y a de la honte d'aller à pied. Ils joüent ſouuent aux Dames, aux Eſchets, & aux Cartes, mais leurs Cartes ſont fort differentes des noſtres.

Dans la partie Auſtrale de l'Indoſtan, il y a quantité de Singes tous blancs, & qui ſont auſſi grands & auſſi forts que nos plus grands Lévriers: les autres animaux les craignent; & c'eſt apparemment cette crainte, qui a appris à quelques oyſeaux du Pays, a attacher auec vn filet leurs nids au bout des plus longues branches des arbres, & aux Perroquets à les faire dans les creux des arbres où les Singes ne peuuent entrainer.

Ie ſuis obligé par juſtice, de donner aux Gentils & aux Mahometans, que nous prenons en ces quartiers pour nous en ſeruir, la loüange qu'ils meritent. Ils n'ont ordinairement que 4. francs de gages par mois, & cependant ils nous ſeruent & les autres eſtrangers, auec vne extrême fidelité. Ils ſuiuent leur Maiſtre à pied dans leurs voyages, & mourroient pluſtoſt que de leur auoir fait tort, & leur rendent tout le ſeruice qu'ils en peuuent deſirer. A l'égard de leurs parens, c'eſt vne choſe merueilleuſe de la reuerence & du reſpect qu'ils leur portent. Ils ne deliberent point pour aſſiſter ceux de leurs proches qui ſont dans la neceſſité, & ayment mieux tomber dans le meſme mal-heur dont ils ont tiré les autres, que de manquer à vn deuoir ſi pieux & ſi raiſonnable. Parmy ces Mahometans & ces Gentils, il y a des gens de la derniere Brauoure, ils les appellent Balock; ce nom leur vient d'vne Prouince du meſme nom ſituée au Royaume de Bengale, où il y en a beaucoup. Il y en a auſſi dans la Prouince d'Hayachan. Ils ont auſſi d'autres ſoldats qu'ils appellent Raſboutes; ceux-cy ne viuẽt que de brigandages & de vo-

lerie ; ils se mettent plusieurs de compagnie, & attaquent les Carauannes les plus nombreuses. Le reste des Indiens est vne pauure espece d'hommes, gens sans cœur semblables à des femmes, qui ternissent toutes leurs querelles à se dire des injures. Et cette poltronnerie est si generale, que le grand Mogol luy-mesme en a fait plusieurs fois raillerie, disant qu'vn Portugais battera touiours trois Indiens, & vn Anglois trois Portugais.

Leur Infanterie se sert de mousquets ; quoy qu'ils soient vn peu lents à les manier, ils ne laissent pas d'estre fort bons Mousquetaires. Leur poudre est excellente ; ils ont encore des lances, & portent des arcs & des fléches. Pour leurs épées, elles sont courbées comme nos sables, & le tranchant est fort bon, mais les gens du Pays ne sçauent pas leur donner la trempe comme il faut pour les rendre pliantes. I'ay veu des Caualiers qui portoient toutes ces armes, & qui cependant se sont laissez battre par de nos gens qui n'en auoient aucune. Ils se seruent de tymbales dans les armées, & de trompettes plus longues que les nostres. Ils n'ont aucune discipline militaire ; les premieres attaques se font de part & d'autre auec beaucoup de chaleur, mais ils ne se rallient iamais, & n'opiniastrent pas long-temps le combat. Les Mosquées des Mahometans sont ordinairement basties de pierre, du costé de l'Occident elles sont tout à fait fermées de murailles, mais ouuertes du costé du Leuant, & embellies de quantité de colomnes & d'arcades, & s'estendent en longueur du Septentrion au Midy. Ils mettent aussi dans cette situation les corps morts lors qu'ils les enterrent. Il y a des tourelles aux coins de leurs plus grands Temples. Leurs Molas ou Docteurs de leur Loy, y montent à certaines heures du iour, & crient à haute voix en Langue Arabe, *La alla illa alla Mahomet Rasul alla.* Leurs armes

Il n'y a qu'vn seul Dieu, & Mahomet est l'Ambassadeur de Dieu. Ce cry sert pour aduertir le Peuple de venir à la Mosquée, & ils l'entendent comme nous faisons nos cloches. Le Sieur Coriat entendant souuent ces clameurs à Agra, se mist en teste de monter aussi dans vne de ces Tours vis-à-vis du Molas, & de le contredire, en criant à haute voix ; *La alla illa alla Hazaret Eesa ebn alla*

C'est à dire, il n'y a qu'vn seul Dieu, & Iesus-Christ est le Fils de Dieu, y adjoûtant que Mahomet estoit vn Imposteur. Cette temerité luy auroit cousté la vie dans vne autre Ville plus attachée à la Religion de Mahomet ; mais dans les Pays du Mogol, chacun a l'exercice libre de sa Religion ; & i'ay obserué que l'on auoit mesmes toute liberté de combattre celle dont ils sont profession. Pour ce qui est de leurs Sepulchres, il n'y a gueres de personnes de condition parmy les Mahometans, qui ne fasse dresser vn sepulchre dés son viuant pour luy & pour les siens. Ils ayment à les auoir prés de quelque bel estang ; & i'ay remarqué que la plus part de leurs tombeaux sont assis prés de ces estangs, ou bien prés de quelque source d'eau viue. La maniere dont ils les font est, qu'ils enferment d'vne bonne & épaisse muraille, vn grand espace de terre ; & au milieu, ils y éleuent vn tombeau d'vne forme quarrée ou en rondeur. Ce tombeau à deux estages, celuy d'embas est voûté, dans lequel ils mettent les corps morts, & se ferme auec des portes fort épaisses. L'estage de dessus est à iour, & composé d'vn grand nombre de colonnes qui soûtiennent la couuerture. Ils plantent des arbres & des fleurs à l'entour du tombeau & dans tout l'enceinte, comme s'ils vouloient y faire les champs Elisées des Poëtes. On n'enterre personne dans leurs Mosquées, & l'on voit en beaucoup d'endroits des tombeaux semblables à ceux que i'ay décrits, qui ont esté dressez pour eterniser la memoire de ceux qui passent pour Saints parmy eux. Ils ont vn Catalogue fort ample des noms de ceux qu'ils honorent pour leur saintеté. Sepulchres.

Dans ces monumens on y void des lampes qui brûlent touiours, & vné continuelle procession de gens qui y viennent faire leurs deuotions & des meditations sur le bon-heur dont jouïssent ces Peires ; c'est le nom qu'ils leur donnent. Mais Peires.

entre les monuments qui sont dressez à l'honneur de ces saints, le plus beau est à trois milles d'Agra, en vn village nommé Secandra : Il fut commencé par Eekbar-sha grand Mogol, pere de celuy qui regne auiourd'huy. C'est là où il a esté enterré, & son fils l'a fait acheuer en intention d'en faire le lieu de sa sepulture.

Molas. Leurs Molas s'occupent la pluspart du temps à faire des escritures pour les affaires des vns & des autres. Ils ont la mesme liberté de se marier que le reste du peuple, & leurs habits n'ont rien qui les distingue du commun. Il y en a entre eux qui viuent dans la solitude, & qui employent tout leur temps à mediter ou à donner aux autres des preceptes pour la conduite de leur vie. Ceux-là sont en grande reputation, aussi bien que d'autres nommez Seayds, qui se disent estre descendus de Mahomet. Leurs Prestres ne font ny instructions, ny lectures, ny predications dans leurs Temples. Ils se contentent d'y lire à haute voix vn liure de prieres écrites en Arabe, que le peuple repete auec le Molas, quoy qu'il ne les entende point. Ils ont aussi coûtume d'inuoquer le nom de Dieu & celuy de Mahomet, en maniant des grains de metail ou de verre semblables aux grains de Chapelet des Catholiques. Ils n'entrent iamais dans leurs Temples qu'ils ne se soient lauez les pieds, & laissent leurs souliers à la porte. Pour bien commencer leurs deuotions ils se bouchent les oreilles, & attachent fixement leurs yeux sur quelque objet, afin que rien ne puisse diuertir leur pensée. En suite ils se mettent à prier Dieu tout bas ; Ils se seruent en leurs prieres de plusieurs mots qui signifient parfaitement bien sa toute-puissance, sa grandeur, & ses autres attributs. Apres faisant reflexion sur eux-mesmes, ils confessent leur bassesse, & témoignent la connoissance & la sentir par milles actes d'humilité & de soûmission ; ils se jettent souuent le visage contre terre, & reconnoissent qu'ils n'en sont que des fardeaux inutils, qu'ils sont le poison de l'air, & que la connoissance de leur bassesse les empéche de leuer les yeux vers le Ciel, & finissent touſiours par l'esperance qu'ils ont en la misericorde de Dieu, & en l'intercession de Mahomet.

Prieres.

Plusieurs d'entr'eux à la honte de nous autres Chrestiens prient cinq fois le iour, faisant leurs prieres de trois heures en trois heures, & n'y manquent iamais pour quelque empeschement qui leur suruienne. Ils partagent les iours autrement que nous ne faisons : Ils le diuisent en quatre parties qu'ils nomment Pores, & la nuict de mesme. Ces pores sont encore diuisées chacune en huict autres parties qu'ils appellent Grées; Toutes ces differentes diuisions du iour sont mesurées par vne quantité d'eau qui tombe d'vn vase dans vn autre : aupres de ce vase il y a touſiours quelqu'vn qui marque ces portions du iour, frapant auec vn marteau sur vne piece de metail concaue faite en forme de plat. On y frappe autant de coups qu'il y a de grées ou de pores écoulez.

Mahometans & les Gentils, grands observateurs de leur Loy. Entre les Mahometans & les Gentils on voit des personnes d'vne si extraordinaire temperance, qu'ils aimeroient mieux mourir, que de manger ou de boire quelque chose qui leur soit deffenduë par leurs loix, & qui mangent plustost pour satisfaire aux besoins de la Nature, que pour cõtenter leur appetit. Les débauches de la bouche sont abominables parmy eux. Ils tiennent que l'yurognerie est vne espece de rage, & dans leur langue le mot qui signifie vn yurogne, qu'ils appellent Mest, signifie encore vn enragé. Les Mahometans font vn jeûne solemnel enuiron le mois d'Aouſt, & le continuent toute la Lune. Ceux qui obseruent estroitement les preceptes de leur Religion n'ont point de communication durant tout ce temps-là auec leurs femmes, & ne boiuent ny ne mangent jusques apres Soleil couché. Quand le temps du Ieusne finit, ils donnent vn iour pour celebrer la memoire de leurs amis trespassez. I'en ay veu beaucoup parmy le peuple qui les pleuroient à chaudes larmes. Outre ce iour de tristesse & de commemoration des morts ; que tous celebrent sans exception, il y a des femmes qui vont plusieurs fois l'année pleurer sur les tombeaux de leurs maris & de leurs enfans. Au commencement de la nuit de ce iour des Trépassez, on allume par tout vne grande

Ieusne, ou Ram-Ian.

quantité de lampes & de lumieres qui ſont attachées contre les murs de leurs maiſons. Quand ces lampes & ces lumieres ſont eſteintes, ils rompent leurs jeûnes, mais les plus deuots vont s'aſſembler dans quelque Moſquee, où leur Preſtre leur lit publiquement quelque endroit de l'Alcoran, auquel ils ne touchent iamais qu'auec vne extrême veneration. Ils ont encore vne feſte au mois de Nouembre qu'ils appellent Bucarée ; c'eſt à dire la feſte du Belier : Car ce iour-là ils en tuent vn auec grand' ſolemnité, & le font rôtir pour le manger en memoire de celuy dont Iſmaël, comme ils diſent, fût rachepté, lors qu'Abraham eſtoit ſur le poinct de le ſacrifier. Il y a encore pluſieurs autres feſtes qui ſont expreſſément commandées pour celebrer la memoire de Mahomet, & de ceux qu'ils appellent leurs Pieres ou Saints.

Ils ont les liures de Moyſe, qu'ils appellent *Mooſa carym-alla*, c'eſt à dire Moiſe le Iuſte deuant Dieu ; *Ibrahim Calim-alla*, Abraham le fidele de Dieu, *Iſmael* le vray ſacrifice de Dieu, *Dahoode* Dauid Prophete de Dieu *Selimon*, Salomon, la ſageſſe de Dieu ; ils celebrent la memoire de ces grands hommes en chantant tous les iours quelques vers à leur loüange. Liures.

On remarque que meſme les plus groſſiers d'entr'-eux ne font iamais mention de N. Seign. Ieſus-Chriſt, qu'ils appellent Haſaret Eeſa, qu'ils n'en parlent auec reuerence & reſpect ; diſant que c'eſtoit vn bon homme qui eſtoit iuſte, & qu'il viuoit ſans peché ; qu'il a fait de plus grands miracles que perſonne qui l'ait precedé. Ils paſſent plus outre, & l'apellent *Rhahovalla*, l'haleine ou l'Eſprit de Dieu. Mais ils ne peuuent pas conceuoir qu'il ſoit ſon fils. En ce poinct ils demeurent dans l'erreur de tous les Mahometans. Cela n'empéche pas qu'ils ne nous croyent tous ſi prophanes qu'ils ne voudroient pas auoir mangé auec nous, ny d'aucune viande qui euſt eſté preparée dans les plats dont nous nous ſeruons. C'eſt à dire le Seigneur Chriſt.

Il y a entre eux des Deruis qui quittent le monde, & paſſent leurs iours dans la ſolitude, en attendant la recompenſe qu'ils ſe promettent dans vne meilleure vie. Ils ſ'engagent volontairement à ſouffrir des mortifications qui égalent celles que l'on vante tant dans la Vie des Saints. Il y en a qui viuent tous ſeuls ſur les ſommets des montagnes, & qui n'ont iamais de commerce auec le reſte des hommes. Ils paſſent toute leur vie dans la contemplation, & ſe laiſſeroient pluſtoſt mourir de faim que de ſortir de leurs retraites. Les peuples qui en ſõt les plus proches leur portent à manger par deuotion. D'autres qui gardent le jeuſne juſques à ce que la nature ſoit entierement abbatuë. Quelques-vns vont nuds, & n'ont que les parties honteuſes couuertes, & queſtent leur vie par les maiſons comme font les Religieux Mendians : Ils ſe logent ordinairement dans les faux-bourgs des grandes villes. Ils font vn peu de feu le iour, & dorment la nuit dans les cendres, dont ils ont le corps tout couuert. Ils ne ſe raſent iamais, & laiſſent croiſtre leurs ongles comme fit Nabucodonoſor lors qu'il fut chaſſé de la ſocieté des hommes. Il y en a entr'eux d'vne ſorte appellez Mendez, ſemblables aux Preſtres de Baal, qui ſe coupẽt ſouuẽt la chair auec des couſteaux & des lancettes. I'en ay veu d'autres qui portoient en leurs jambes par deuotion des chaiſnes de fer ſi peſantes, qu'à peine pouuoient-ils mettre vn pied l'vn deuant l'autre. Mais apres ſ'eſtre quelque temps accouſtumez à les porter, ils font des pelerinages de pluſieurs lieuës chargez de toutes ces chaines & nuds pieds ſur la terre qui bruſle de l'ardeur du Soleil pour viſiter les ſepulchres de ceux qu'ils ont en eſtime de Saincteté ; ceux-cy ne ſe marient pas. Pour ce qui eſt des Mahometans leur loy leur permet d'auoir quatre femmes, & prennent meſmes la liberté d'en auoir autant qu'ils en peuuent entretenir ; mais les Preſtres ſe contentent d'vne ſeule. Deruis. Mendez.

Ces Mahometans qui ont pluſieurs femmes ne laiſſent pas d'en eſtre tellement jaloux, qu'ils ne peuuent ſouffrir qu'elles parlent ny à leur pere, ny à leurs freres qu'en leur preſence. Cela fait que celles qui paſſent pour honneſtes femmes entre eux, ne ſe laiſſent point voir du tout par les eſtrangers. Si vne femme manque

à la fidelité qu'elle doit à son mary ; ou si vne fille qui fait profession de chasteté tombe dans vne semblable faute, leurs freres les en chastieroient plustost que de souffrir qu'elle demeurassent impunies ; & bien loin de craindre que la Iustice les recherche pour auoir fait ce chastiment, ils en sont estimez dauantage. On ne laisse pas d'y voir force courtisannes dans les villes, ausquelles on permet l'exercice de leur mestier.

Les femmes de condition sont seruies par des Eunuques, ausquels on a osté dés la ieunesse tout ce qui pourroit donner de la jalousie à leurs maris. Leurs mariages se font auec grande pompe. Apres que le Prestre leur a fait prendre la main l'vn à l'autre auec quelque ceremonie & quelques paroles de benediction : La nopce commence à Soleil couché : Le mary de quelque condition qu'il soit, monte à cheual : Ses amis l'accompagnent. On porte plusieurs torches à la teste de la trouppe, suiuie des trompettes, & d'autres semblables instruments. L'Espousée vient apres auec ses amies dans vn charior, & apres auoir ainsi passé par les principaux quartiers de la ville, ils retournent au logis, où l'on fait vn festin, & où les hommes sont seruis dans vn appartement, & les femmes dans vn autre. Ils se marient pour l'ordinaire à l'aage de douze ou treize ans.

Mariages.

§. IV.

Des Sectes des Gentils, & de leurs Ceremonies.

IL faut que ie dise quelque chose de plus particulier des Gëtils. Il y a parmy eux 84. Sectes differentes les vnes des autres en plusieurs points. Ie m'en suis souuent estonné, quoy que ie sçache que Sathan qui est le pere de diuision, en a esté l'autheur. Leurs Prestres s'appellent parmy eux Bramens : ils sont si ignorans, si stupides, & si peu fermes dans leurs opinions, qu'ils sçauent à peine ce qu'ils croyent. Ils appellent leurs petits Temples des Pagodes, ils sont bastis en rond : il y a des Idoles qu'ils adorent, quoy qu'elles representent des Monstres. Quelques-vns d'entre-eux ont songé qu'il y a des champs Elisées ; que pour y arriuer, il faut passer vne riuiere semblable au Stix ou à l'Acheron, & qu'ils y doiuent prendre de nouueaux corps. D'autres tiennent que le monde finira bien-tost ; & qu'apres ce changement, ils doiuent retourner en vie, & là passer dans vne nouuelle terre. Quelques Bramens m'ont dit qu'ils reconnoissent vn Dieu, & s'imaginent qu'il a mille bras, mille yeux, & aurant de pieds ; donnant à entendre par là, l'opinion qu'ils ont de sa toute-puissance. Ils disent qu'ils ont quatre Liures que Dieu leur a enuoyez il y a six mille ans, par le moyen de leur Prophete Ram. Qu'il y en a deux qui sont cachetez, & qui ne seront iamais ouuerts. Que les deux autres ne doiuent estre leus que par ceux de leur profession. Qu'il y a sept Cieux ; que Dieu est assis sur le septiéme ; Qu'il ne prend point connoissance des actions particulieres des hommes, à cause qu'elles ne le meritent pas. Ils luy assignent vne place où l'on le peut voir, comme au trauers d'vn nuage & de loin. Ils croyent qu'il y a des Diables, mais qu'ils sont tellement enchaînez, qu'ils ne leur peuuent faire de mal. Ils appellent parmy eux vn homme Adam, en memoire du premier Pere. Ils disent que sa femme estant tentée de manger du fruict deffendu, en prit & en mangea ; & que comme son mary en mangeoit aussi, la main de Dieu le prit au gosier, & empécha le morceau de passer plus bas ; que c'est de là que vient vne bosse que les hommes ont en cét endroit, qu'ils appellent en leur langage pomme d'Adam, & que les femmes en sont exemptes. La Prestrise parmy eux est hereditaire, comme elle l'estoit anciennement parmy les Iuifs. Le fils d'vn Bramen est Prestre, & se marie auec vne fille de la mesme condition. Aussi entre les Gentils, les mariages se font entre personnes de mesme Tribu, de mesme Secte, & de mesme vacation. La fille d'vn Marchand, par exemple, sera mariée à vn Marchand. Celle d'vn homme qui vit de son trauail, sera mariée auec vn autre qui sera du mes-

me ordre ; ce qui eſt cauſe qu'ils demeurent touſiours dans le meſme rang. Quoy que ces Gentils n'ayent qu'vne ſeule femme, ils n'en ſont pas ſi jaloux que les Mahometans qui en ont vn grand nombre. Ils ſouffrent qu'elles aillent par la Ville. Ils ſe marient dés l'âge de ſix ou ſept ans. Les parens font les Contracts du mariage, qui ne ſe conſomme point qu'à l'âge de douze ans. Leurs nopces ſe font auec beaucoup de réjouyſſance, comme celles des Mahometans. Il n'y a pas auſſi beaucoup de difference entre les habits des vns & des autres, la pluſpart de leurs femmes portent des anneaux aux doigts des pieds ; & pour les faire voir, elles vont nuds pieds. Elles ont auſſi des anneaux fort larges, de cuiure ou d'autre métail, ſelon leur qualité, qu'elles portent au deſſous du gras de la jambe, c'eſt vn ornement qui ſemble auoir eſté en vſage entre les femmes des Iuifs.

Femmes des Gentils.

Elles ſe font percer le bout de l'oreille dans leur jeuneſſe, & en augmentent le trou en y mettant tous les iours quelque choſe de plus grand ; ſi bien qu'à la fin elles y peuuent paſſer vne placque de la largeur de cinq ou ſix doigts.

Au 3. Chap. d'Iſaye.

Les hommes & les femmes ſe lauent tous les iours, & apres le bain ſe mettent à table. Les femmes ſ'y mettent toutes nuës, ne couurant que ce que la modeſtie leur deffend de laiſſer paroiſtre. Elles demeurent en cét eſtat juſques à ce qu'elles ayent acheué leur repas. Les vns & les autres croyent que l'eauë dont ils ſe ſont lauées, ſert auſſi à les nettoyer de leurs pechez. C'eſt de là d'où vient cette opinion de Diuinité qu'ils ont pour les riuieres, & principalement pour le Gange. Ils y vont tous les iours à grande trouppe ; ils jettent dans cette riuiere des pieces d'or & d'argent, ſelon leurs moyens & leur deuotion. Ils ſe baignent apres, & ſe peignent le front auec du rouge ou du jaune. Ils ſont trop groſſiers pour pouuoir croire la Reſurrection. Ils brûlent par cette raiſon les corps morts prés de quelque riuiere, lors qu'ils le peuuent faire commodément, & jettent les cendres dans l'eau. Leurs veufues ne ſe remarient point ; mais apres qu'elles ont perdu leurs maris, elles coupent leurs cheueux, & paſſent leur vie dans la triſteſſe & dans le mépris. Il arriue ſouuent que les plus jeunes ayment mieux mourir auec honneur, que de languir de la ſorte. C'eſt pourquoy elles ſe jettent ſur le bûcher & dans le feu qui eſt allumé pour conſommer le corps de leur mary, & ſe laiſſent brûler le tenant embraſſé. Ce qu'elles font volontairement, & ſans y eſtre obligées. Les parens & les amis de celles qui doiuent mourir de la ſorte, les accompagnent auec beaucoup de joye. Et quand le bûcher commence à brûler, le peuple qui eſt autour fait grand bruit, afin qu'on n'entende point les cris de ces mal-heureuſes perſonnes.

Le mot Anglois dit va Saucriere.

En quoy ils reſſemblent aux Phariſiens de la Sainte Eſcriture, qui faiſoient ſcrupule de manger ſans s'eſtre lauë les mains.

Il y a vne ſorte de Sectaires entre les Gentils, qui n'enterrent ny ne brûlent les morts ; on les appelle Parcées ; ils choiſiſſent quelque lieu fort écarté, où ils éleuent des terraſſes qu'ils ſoûtiennent auec des murailles de pierres. Ils mettent deſſus les cadavres de leurs morts, qui n'ont point d'autre ſepulture que les oyſeaux qui les déchirent. Les Gentils pour la pluſpart ſont fort induſtrieux. Ils labourent la terre, & font ſoigneuſement ce qui eſt de leur vacation. Ils ont entr'eux des artiſans fort habiles, qui imitent fort bien tout ce qu'on leur preſente. Pour les Mahometans, ils ſont generalement pareſſeux : & il a paſſé en prouerbe, qu'ils viuent du trauail des Gentils. Les Gentils feroient ſcrupule de manger d'vne choſe qui auroit eu vie. Ils ſe nourriſſent de laict, de beurre, de fromage, d'herbes, & de confitures, qu'ils preparent diuerſement. La plus ſaine eſt le Gingembre verd, que l'on confit mieux en ces quartiers-là qu'en lieu du monde. Il y a vne autre ſorte de Gentils, qui ne mangent rien que du poiſſon. Les Raſbuts mangent de la chair de Pourceau, pour laquelle les Mahometans ont tant d'auerſion. Entre ces Sectes, les vns ſ'abſtiennent d'vne ſorte de viande, les autres d'vne autre ; mais elles conuiennent toutes à ne point manger de Bœuf : & ce ſcrupule vient de la grande veneration qu'ils ont pour les Vaches. Outre les aurres charges qu'ils payent au Roy, ils payent encore vn prix tous les ans pour la rançon de leurs Bœufs ; ce qui monte à vne ſomme conſiderable. Ces Idolâtres qui ont ſi peu d'eſtime pour les Vaches, ſ'appellent Banians. Ils croyent

Cette coûtume a eſté pratiquée par les Ammonites, dont il eſt parlé dans la Sainte Eſcriture.

Banians.

Metempsycose.

la transmigration des ames, comme le premier article de leur foy. Ils croyent que les ames des plus honnestes femmes, & des hommes de plus grande probité, passent apres leur mort dans le corps des Vaches pour y viure en repos, comme estant les meilleures de toutes les creatures; qu'au contraire les ames des méchans passent dans les corps des autres bestes. Celles des gourmands & des yurongnes dans le corps des Pourceaux. Celles des hommes qui ont aymé le plaisir des femmes, dans le corps des Singes & des Marmots. Les ames des personnes coleres, cruelles, & vindicatiues, dans le corps des Lions, des Tygres & des Loups. Celles des enuieux, dans celuy des Serpens, & ainsi du reste. Croyant aussi que ces ames logées de la sorte, se perpetuënt en passant touſiours du corps d'vne beste en celuy d'vne autre de la mesme espece; & cela, jusqu'à l'infiny; & se figurent par là, que le monde sera eternel. S'ils voyent vne Mouche, ils vous diront qu'elle a esté l'ame de quelque personne, peut-estre celle d'vne femme coquette: & ils sont tellement entestez de ces opinions, qu'on ne leur en sçauroit faire connoistre l'impertinence. Pour cette raison, ils ne veulent pas tuer les bestes mesmes qui leur font le plus de mal. Les Serpens les peuuent picquer impunément; s'ils leur font du mal, leur nature, ce disent-ils, est d'en faire, & ils adjoûtent qu'il leur est bien permis de les éuiter, mais non pas de les détruire. Les plus riches, par principe de charité, bâtissent des Sarays pour loger les voyageurs, ou des reseruoirs d'eau proche des grands chemins pour la commodité des passans. Ils donnent quelquesfois mesme des pensions à de pauures gens, pour les obliger de demeurer sur les grands chemins, & de presenter de l'eau à ceux qui passent, le Mardy est leur iour de feste ou de repos.

Le Lundy est celuy des Peguans, le Mercredy celuy de ceux de la Guinée, les Mores festét le Vendredy, les Iuifs le Samedy. Purchas adjoûte que les Chrestiés de Iaua jeusnent le iour auquel ils ont commencé quelquegrande entreprise.

Ils ont outre cela plusieurs iours de réjouyssances & de Festes, qu'ils obseruent auec beaucoup de solemnité. Ils font des Pelerinages, dont les principaux sont marquez dans la Carte du Pays. Ils disent que le peuple de ce Pays-là se coupe par deuotion vne partie de la langue: & s'il est vray ce qu'en a écrit vn de nos Anglois nommé Coriat, ces langues coupées, en peu de iours retournent en leur premier estat. Ie pourrois dire beaucoup d'autres choses de leur idolâtrie, si ie n'apprehendois d'abuser du loisir des Lecteurs. Enfin, les Mahometans & les Gentils n'ont point d'autre fondement de leurs réueries, que la tradition de leurs Ancestres.

Dans les Preuinces de Negracuc & de Cyba.

Ces Mahometans & ces Gentils sont tous Sujets du Grand Mogol. Le mot de Mogol signifie vn homme Circoncis; & on l'appelle le Grand Mogol, pour dire qu'il est le Chef & le Roy de tous les Circoncis. Il vient de pere en fils de Temur ce fameux conquerant de l'Asie. Ce second Alexandre, vn iour qu'il estoit à la chasse, tomba mal-heureusement de son cheual, & fût estropié de cette cheute qui auança ses iours, & fut cause qu'on le nomma depuis Temur-lam; c'est à dire, Temur le boiteux ou l'estropié. Le Grand Mogol d'apresent descend de luy en ligne directe, & est le 9. Roy de sa race. Il prend entre ses titres celuy de Roy de Iustice, de lumiere de la Loy de Mahomet, & de Conquerant du monde. Il est le seul & le Souuerain Iuge de toutes les affaires d'importance qui se passent dans sa Cour. Elles y sont veuës & terminées en fort peu de temps, les criminelles aussi bien que les ciuiles. L'execution des coupables n'est pas moins prompte. On coupe la teste à quelques-vns. On en pend d'autres, & souuent on les expose à la fureur des Chiens, des Elephans, des Serpens, & d'autres bestes selon la qualité des crimes. Ces executions sont faites ordinairement dans la place du marché. Les Gouuerneurs des Villes & des Prouinces gardent la mesme forme de Iustice. Ie n'ay iamais entendu dire qu'il y eut entre eux aucune loy escrite. La volonté du Prince & celle de ses Officiers est la loy qui regle tout. Les Vicerois ne demeurent pas long-temps en leur charge, de peur qu'ils ne gaignent l'affection des peuples, & ne leur fassent perdre la fidelité qu'ils doiuent à leur Souuerain. Ils changent ordinairement tous les ans. Ils reçoiuent les ordres du Prince auec beaucoup de marques de respect, & ils ne trauaillent à rien dauantage qu'à faire venir de tous costez les choses les plus rares pour luy en faire des presens. S'ils y auoient manqué, le Roy ne manqueroit pas de

Langue en Persan signifie boiteux.

Supplices.

Vicerois.

leur

leur en faire des reproches ; & quand les presens qu'on luy fait ne luy sont pas agreables, il les refuse, & les renuoye à ceux qui les luy ont faits pour en tirer deux de plus considerables. Le Cady ou Iuge fait emprisonner ceux qui doiuent, lors qu'ils se sont obligez par écrit ; & les personnes qui ont du pouuoir dans le Pays, vendent quelquesfois ceux qui leur doiuent, auec leurs femmes & leurs enfans, la coustume du Pays authorisant cette sorte de vente. Le Roy se monstre trois fois le iour. La premiere, à la pointe du iour, se presentant à vn balcon qui est du costé de l'Orient, sous lequel il y a touſiours beaucoup de monde qui s'assemble pour luy donner le *salam*, & pour crier, *Padsha Salament*. C'est à dire, Viue le Roy. Sur le midy, il void le combat de ses Elephans, & prend d'autres diuertissemens semblables. Vn peu auant que le Soleil se couche, il se monstre à vne fenestre qui est du costé du Couchant ; & le Soleil estant couché, il rentre dans son Palais accompagné de trompettes, & des acclamations du peuple. A ces trois temps ceux qui pourſuiuent quelque affaire, en tiennent les memoires esleuez haut sur leur teste, qui est la maniere dont ils vsent pour demander Iustice. Depuis les sept heures du soir iusques à neuf il se diuertit en particulier auec les principaux de sa Cour. Ses sujets n'ont aucun fonds de terre en proprieté. Ceux qui en possedent ne le possedent par aucun autre tiltre que par don gratuit du Roy : Ce qui fait que la pluſpart des grands Seigneurs consumment tout leur bien en des dépenses excessiues ; les marchands font de mesme & cachent leurs richesses de peur d'estre pressez comme des éponges. Le Roy ne manque jamais d'auoir égard aux enfans que les grands Seigneurs laissent en mourant. Il leur donne des pensions, mais, elles sont infiniment au dessous des biens que les peres possedoient, si ce n'est que les enfans succedent à leur credit, car pour lors ils succedent ordinairement à leurs richesses. Tous les appointemens & les pensions que donne ce Prince, sont comptées par la quantité des Cheuaux qu'ils en peuuent entretenir, selon l'estat de sa dépense. Ces pensions montent à vn million de Cheuaux. L'on compte l'entretien d'vn Cheual par an, sur le pied de vingt-cinq Iacobus, ou de trois cens liures enuiron ; qui se leuent sur les terres que le Prince a affectées pour le payement de ces pensions. Il a dans sa Cour 20. Seigneurs à qui il donne des pensions pour nourrir qui 5000. cheuaux, qui quatre mil, qui trois mil, & ainsi en diminuãt toûjours. Celuy qui est payé pour entretenir cinq mille cheuaux est obligé d'en auoir touſiours deux milles effectifs, & en estat de seruir, & les autres à proportion. Ce pouuoir despotique & souuerainement absolu qu'à le Mogol sur ses Sujets, est cause qu'ils luy font leur Cour comme des Esclaues ; & que pour gagner ses bonnes graces, ils employent toute sorte de bassesses & de flateries. Quand il aduance quelqu'vn, il luy donne vn nouueau nom qui signifie quelque grand tiltre, ainsi que Pharaon le pratiqua en la personne de Ioseph. Par exemple, il en nommera l'vn *Mahobet chan*, qui veut dire Seigneur bien-aimé ; l'autre *Can Iahaun*, c'est à dire Maistre du monde.

Pensions.

Gen. 41.

Ses principaux Officiers sont ceux-cy. Le grand Tresorier, le Maistre des Eunuques qui est le Grand Maistre de sa Maison ; Le Secretaire d'Estat ; Le Maistre des Elephans ; Celuy qui a le soin de ses Tantes ; & le Maistre de sa Garderobé. Le Can est le premier tiltre d'honneur. Mirza suit apres ; puis Vmbrà, & Haddee, qui signifie vn simple Caualier ou Soldat.

Officiers.

Vmbra signifie vn Capitaine.

La chaleur du pays ne leur permet pas de porter des habits chargez d'or & de Broderie. Le Roy s'habille ordinairement d'vne toile de coton blanche, comme on la voit dans la figure qui est mise cy-dessus. Le bleu est la couleur de ceux qui ont quelque affliction : On n'oseroit paroistre deuant le Mogol auec cette couleur ; & on se garde bien mesme de parler de la mort en sa presence. Quand ils sont obligez d'apprendre au Prince la mort de quelqu'vn des siens, ils l'expriment par circonlocution ; & disent par exemple, vn tel s'est sacrifié aux pieds de

Voſtre Majeſté. La chaleur du païs fait que nos draps d'Angleterre n'y ſont pas en grand vſage. On ne les y employe que pour la couuerture de leurs Elephans, de leurs Cheuaux, & de leurs Caleſches. Il n'y a point de Prince au monde qui ait plus de richeſſes & de pierreries que le Mogol: Dans le Palais d'Agra il y a vn Throſne ſur lequel on monte par pluſieurs degrez. On void au haut quatre Lions d'argent vermeil doré, enrichis de pierres precieuſes. Ces Lions ſoûtiennẽt vn dais d'or maſſif. Les pierreries que le Mogol porte ſur ſa perſonne, ſoit à ſa teſte, à l'entour de ſon col, ſoit aux poignets, ou ſur la garde de ſon eſpée & de ſon poignard, ſont d'vn prix que l'on ne peut eſtimer. On le peze le premier iour de Septembre, & ſes Medecins marquent curieuſement combien il a peſé, parce qu'ils croyent que par ce poids ils peuuent tirer des coniectures certaines de l'eſtat de ſa ſanté.

Lettre du grand Mogol au Roy d'Angleterre, traduite du Perſan.

QVand Voſtre Majeſté ouurira cette Lettre, Que ſon cœur ſoit auſſi frais que l'ombre d'vn beau Iardin. Que tous les hommes viennent faire la reuerence à voſtre porte. Que voſtre Throſne ſoit éleué au deſſus de ceux des autres Roys qui reconnoiſſent le Prophete Ieſus. Que Voſtre Majeſté ſoit la plus grande de celles des Monarques Chreſtiens. Qu'ils viennent prendre conſeil de Vous. Que la prudence de leur conduite deriue de vos conſeils & de voſtre teſte, comme d'vne fontaine & d'vne ſource tres-pure. Que la Loy de la Majeſté de Ieſus puiſſe viure & fleurir ſous voſtre protection. I'ay receu des mains de voſtre Ambaſſadeur le Sieur Thomas Rhoë, qui merite bien la confiance que vous auez de vous ſeruir de luy, les Lettres d'amitié & de confederation que vous m'auez enuoyées, & les preſens auſſi, qui ſont des marques de voſtre affection. Il me les a preſentez en vne heure fort heureuſe; mes yeux eſtoient arreſtez ſi fixement à les conſiderer, que i'eus de la peine à les en retirer pour voir d'autres objets, &c.

Autre Lettre du Mogol au Roy d'Angleterre, traduite auſſi du Perſan.

QVe la Lettre de V. M. que Dieu preſerue, m'a eſté agreable? Mes yeux ſe ſont arreſtez à la conſiderer, auec le meſme plaiſir qu'ils auroient eu à voir vne roſe dans vn Iardin. Que Dieu vous conſerue dans l'eſtat où vous eſtes. Que voſtre Monarchie proſpere, qu'elle s'accroiſſe, & que vous puiſſiez venir à bout de tous les deſſeins que vous formerez dignes de la grandeur de vôtre renommée. Et comme voſtre cœur eſt noble & grand, que Dieu comble de gloire le temps de voſtre Regne, puiſque vous deffendez courageuſement la Majeſté de Ieſus.

Ce qui suit dans cette Lettre contient des témoignages & des asseurances de l'affection qu'il auoit pour les Anglois. Ces Lettres ayans esté escrites, l'on en enuoya les coppies à l'Ambassadeur, l'original estoit vn papier roulé & couuert de drap d'or, cacheté aux deux bouts à la façon des lettres du païs. Nous voyageâmes deux ans à la suitte du grand Mogol, durant la saison la plus temperée qui est entre les mois d'Octobre & celuy d'Auril. Il y auoit bien dans son Camp deux cens mille bouches, sans y compter les cheuaux, les elephans, & les autres bestes qu'on nourrit de grain. Cependant l'on ne manqua iamais de viures, non pas mesme dans la marche de dix-neuf iours que nous fismes depuis Mandoa iusques à Amadauat, au trauers du desert du Sud, par vne route qu'on auoit coupée pour nous faire passage au milieu des bois. Les Tentes estoient de diuerses couleurs, & lors qu'elles estoient dressées, elles representoient vne ville de grande estenduë, & faisoient vne fort belle perspectiue. Les Tentes du Roy estoient rouges fort hautes, & placées au milieu du Camp; Elles tenoient vn grand espace fermé de draps de cotton rouge, soustenus par des cannes d'espace en espace à la hauteur de neuf pieds. Les Soldats y font la garde toutes les nuits. La marche de chaque iour estoit de dix ou douze milles, plus ou moins, pour s'accommoder aux distances des lieux où l'on peut trouuer de l'eau. Ses femmes & ses concubines, qui sont bien au nombre de mille, sont portées dans des Palanquins sur des Elephans, ou dans vne espece de panniers entierement couuerts, & portez par des Dromadaires. Elles sont seruies par des Eunuques, & ont leurs tentes dans l'enceinte de celles du Roy. Dans le choix qu'il fait de ses femmes, il a plus d'égard à leur beauté qu'à l'alliance des Princes ses voisins. Celle qu'il ayme le mieux à present, se nomme Nour-mahal; c'est à dire en langage du Pays, la lumiere de la Cour. Elle a beaucoup auancé ses amis, & les a éleués au dessus de leur condition, par l'empire absolu qu'elle a sur l'esprit de ce Prince. Les Mogols & les principaux Seigneurs de la Cour, gardent à la verité tousiours leur femmes; mais ils ne les ayment gueres quand elles ont passé trente ans. Quoy que le Roy qui regne aujourd'huy ait vn si grand nombre de femmes, il n'a que six enfans, cinq garçons & vne fille. On donne à ses fils le titre de Sultan ou Prince; l'aisné à nom Sultan Cosron, le second Sultan Parueys, le troisiéme Sultan Caroon, le quatriéme Sultan Shahar, le dernier Sultan Taucht. Le Roy luy donna ce nom, à cause qu'il eut nouuelle de sa naissance precisément au temps qu'il commença à estre paisible possesseur de son Empire. L'aisné de ceux qui viennent des femmes qu'il a épousées, luy succede par prerogatiue d'ainesse. On l'appelle le grand Frere. Quoy qu'on ne fasse pas mourir les cadets comme en Turquie, on n'a pas laissé de remarquer qu'ils ne viuent pas long-temps apres leurs peres, car ordinairement on les employe à quelque expedition dangereuse. Achabar-sha auoit menacé de dés-heriter celuy qui regne aujourd'huy, à cause de ses amours auec celle de ses femmes qu'il aymoit le plus, nommé Anar-kalée, c'est à dire pepin de Grenade; mais estant au lict de la mort, il luy pardonna.

Camp du Mogol.

L'on a dit de ce Prince, que lors qu'il estoit mal satisfait de quelqu'vn des Seigneurs de sa Cour, il auoit accoûtumé de leur donner certaines pillules, pour purger, ce disoit-il, leurs ames de leur corps: Comme il vouloit vn iour pratiquer ce remede, & qu'il tenoit vne pillule d'vn contraire effet pour luy-mesme, il prit l'vne pour l'autre pendant qu'il entretenoit cette personne de belles paroles; & s'estant empoisonné de sa propre main, mourut peu de iours apres d'vn flux de sang. Le Mogol d'aujourd'huy est d'vne humeur fort inégale, & sujet à passer d'vne extremité à l'autre. Il s'enyure souuent, & punit seuerement ceux qui tombent dans cette mesme faute. Il est quelquefois fort ciuil, & en d'autres temps fort rude. Les Sujets ne sçauent ce que c'est de luy dés-obeïr. Il fait tous les iours beaucoup d'aumônes; & quelquefois pour donner des exem-

ples de pieté, il porte le Palanquin de sa mere sur ses épaules. Il parle auec respect de Nostre Seigneur Iesus-Christ; mais sa pauureté & le genre de sa mort le choquent, ne pouuant accorder l'vn & l'autre auec la Majesté Diuine, & ne se rendãt point à tout ce qu'on luy peut dire pour luy faire cõprendre cette profonde humiliation d'vn Dieu. Toutes sortes de Religiõs sõt permises dãs sõ Estat; les Prestres y sont fort respectez; il m'appella plusieurs fois Padre, me faisant prendre place entre les premiers de sa Cour. Les Iesuites n'ont pas seulement beaucoup de facilité pour parler au Prince, il les secoure mesmes souuẽt dans les rencõtres, & leur fait des liberalitez. Il ne trouue point mauuais qu'on cõuertisse ses Sujets, & ne les ayme pas moins pour s'estre faits Chrestiens. Il voulut éprouuer vn de ses nouueaux conuertis, luy faisant plusieurs menaces pour le détourner de la Religion qu'il auoit embrassée; & voyant qu'il n'en pouuoit venir à bout par cette voye, il essaya celle de la douceur & des promesses; celle-cy luy ayant manqué comme l'autre, il l'exhorta à continuer, & le renuoya auec des marques de son estime & de sa liberalité, apres luy auoir dit que s'il se fût laissé vaincre d'vne façon ou d'autre, il en auroit fait vn exemple. Le plus considerable des Iesuites qui estoiẽt en cette Cour se nommoit François Corsi, il estoit Florentin de nation, & faisoit les affaires des Portugais. Ie voudrois pouuoir confirmer auec verité, les relations qu'ils enuoyent dans l'Europe des progrez & des conuersions qu'ils font dans ces païs-là. La verité est qu'ils en ont baptisez quelques-vns, mais ces gens-là ont esté portez à se faire Chrestiens, plustost par pauureté & misere, que par vn vray zele ou vne bonne instruction. I'aurois bien aussi souhaitté de pouuoir trauailler à vn ouurage aussi Saint qu'est la conuersion des Infidelles, mais il m'a tousiours paru qu'il y a fort peu de profit à en esperer, non seulement à cause de la pluralité des femmes à laquelle les Mahometans sont accoustumez, mais encore dauantage pour le mauuais exemple que les Chrestiens leur donnent, viuans dans vne effroyable dissolution, s'abandonnans à toutes sortes de débauches.

ΕΚ ΤΗΣ ΚΟΣΜΑ ΜΟΝΑΧΟΥ
ΧΡΙΣΤΙΑΝΙΚΗΣ ΤΟΠΟΓΡΑΦΙΑΣ,

ΓΕΡΙ ΖΩΩΝ ΙΝΔΙΚΩΝ, ΚΑΙ ΓΕΡΙ ΔΕΝΔΡΩΝ
Ινδικῶν, καὶ περὶ τῆς Ταπροβαίης νήσου.

ΡΙΝΟΚΕΡΟΣ.

ΟΥΤΟ τὸ ζῶον, καλεῖται Ρινόκερως. Διὰ τὸ εἶναι μυκτῆρα τὸ κέρας ἐχόν· ὅτε δὲ πατεῖ, σαλεύονται τὰ κέρατα. ὅτε γὰρ ὀργᾷ μὴ θυμοῦ, ἀποτίθησι αὐτὰ ἡ ἀσαλεύτα βλέπονται· ὥστε τὰ δένδρα δοκεῖν σκεπτόμενον τὰ ὀπίσω μᾶλλον τὸ ἔμπροσθεν· ὁμοίως δὲ καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς κάτω βλέπει μᾶλλον ἢ ἄνω. φοβερώτατον δὲ ὄντα πάντων. μάλιστα γὰρ τὴν ἐλέφαντα πάντων αὐτοκείμενον· οἱ πόδες γὰρ τοῦ δέρματος ἀποπλύσαι εἰσὶ τὴν ἐλέφαντα ἔχει δὲ ὁ πάχος τοῦ δέρματος αὐτοῦ ξυλοπόλεμον, δακτύλους τέσσαρας. καὶ ἐξ αὐτοῦ ἔνιοι βάλλουσιν αὐτὴ σιδήρου εἰς τὸ ἄρματα καὶ ἀρχιτεκτονικὰ γλῶ. καλοῦσι δὲ αὐτὸ οἱ Αἰθίοπες τῇ ἰδίᾳ διαλέκτῳ ἄρου ἢ ἄρεσι. διασεύοντες ὁ δύτικον ἄλφα καὶ οὕτω προσιόντες ὁ ῥῖσι. ἵνα διὰ τοῦ μὸ ἄρου ἢ ὁ ὑψείον. διὰ δὲ τὸ ἄρεσι, χροπειάζουσι τοῦ χάμαι τὸ δεῖ πιεῖν ῥώνας ἅμα δὲ καὶ τὸ δίρματος, τὸ ἐκτυμίαν αὐτοῦ τιθέντες. πιθήκους δὲ καὶ ζώντα ἐν τῇ Αἰθιοπίᾳ, ἀπὸ μικροῦ ἰσάμους καὶ μέχρι ἐκδαρὲν καὶ καθηλωθὲν ἄνεμον, ἰσάμου ἐν οἷον βασιλικῶν, ὅλον ἀκριβῶς κατέγραψα.

ΤΑΥΡΕΛΑΦΟΣ.

Τοῦτο τὸ ζῶον ὁ Ταυρέλαφος, καὶ ἐν τῇ Ινδίᾳ καὶ ἐν τῇ Αἰθιοπίᾳ βλέπεται. ἀλλὰ τὰ μὲν τῆς Ινδίας ἤμαθον. εἶσι. καὶ ἐν αὐτοῖς πολλοὶ ἐν διασκίοις, βαστάζοντες πεπόρευς καὶ ἕτερον φορτίων. καὶ χάλκα ἀμέλγουσιν ἐξ αὐτῶν καὶ βούτυρον. ἅμα δὲ καὶ ὁ κρέας ἐσθίουσιν. οἱ μὲν Χριστιανοί, σφάζοντες, οἱ δὲ ἕλληνες, καταφίζοντες. τὰ γὰρ τῆς Αἰθιοπίας ἀγέλαι ὄντι ἐν αὐτῇ μέσῳ.

ΚΑΜΗΛΟΠΑΡΔΑΛΙΣ.

Η δὲ καμηλοπάρδαλις, ἐν τῇ Αἰθιοπίᾳ μόνη βλέπεται. καὶ αὖται πάλιν αὐτῇ μέσῃ ἐν ἀγέλαις εἰσί. ἐν δὲ τῷ παλατίῳ εἰς λόγον τῶν βασιλέως ἠμφίεσται ἀπὸ μικροῦ, μέχρι ἢ δύο πηχῶν ὑψηλὰ αὐτῇ. ὅτε δὲ ἐκδαλλουσιν αὐτὴ πιεῖν ἔμπροσθεν τῶν βασιλέως εἰς λευκάλιν ἢ χάλκα ἢ ὕδωρ. εἰ μὴ ἁπλῶς σῇ τις ἔμπροσθεν δύο πόδας, οὐ δώσαται φθάσαι καὶ πιεῖν εἰς τὸ γλῶ. διὰ δὲ τοῦ πόδας καὶ ὁ ξηὸς ἐν τῷ παλατίῳ ὑψηλὰ ἀναβήκει. ἀκολούθως οὖν διαβάζουσι τοῦ ἔμπροσθεν πόδας, τότε δώσαται πιεῖν. καὶ ζῶντα ὡς εἶδαμεν διεγράψαμεν.

ΑΓΡΙΟΒΟΥΣ.

Αγελαῖος ὄντι μέγας, τῆς Ινδικῆς τοῦτο ὁ ζῶον. διὰ οὗ ὄντι ἡ λεγομένη τοῦφα. ἢ κασμοῦσι τοὺς ἵππους καὶ τὰ βαΐδα οἱ ἀρχοντες εἰς τοὺς κάμπους. φασὶ γὰρ δεῖ αὐτό. ὅτε ἐαὶ αἱ πλεῦσται δένδρου τὸ οὐρᾶς, σκιὰ ἐπὶ κλίνεται. ἀλλ' ἴσασι ἀπλῶς ἔχον ἐᾶσαι μίαν τρίχα ἐξ αὐτῆς. λοιπὸν ἄρχονται οἱ ἐλκόμενοι καὶ κόπτουσι τὸ οὐρᾶ. καὶ τότε φεύγει, ὅ πεῦ τὸ οὐρᾶς ἀπλέσας· αὕτη ἡ φύσις τοῦ ζώου.

ὃ δὲ μικρὸν ζῶον ἔστιν ὁ μόσχος. καλοῦσι δ' αὐτὸ τῇ ἰδίᾳ διαλέκτῳ οἱ ἐγχώριοι καστόρι. διώκοντες δὲ αὐτὸ, πεζεύουσι. ἢ δ' σπουδαιόμυθοι αἷμα ῥαδὶ τὸν ὄμφαλον, διημαθύοντες ἀποκόπτουσι. τοῦτο γὰρ ὄζει ὃ μέσος αὐτῷ ὃ δίδυμος· ὀνομάζει ὁ πᾶς ἡμῶν λεγόμενος ὃ δὲ λοιπὸν αὐτῷ σῶμα ἐξωρίπτουσι.

ΜΟΝΟΚΕΡΟΣ.

Τοῦτο ὃ ζῶον, καλεῖται μονόκερως. ὃν ἐκτασάμην δὲ αὐτὸ. γίλας δὲ αὐτῷ χαλκῆς αἰκατεμμένας ἐν τῇ Αἰθιοπίᾳ ὁ οἶκος τετραπύργου βασιλικοῦ τίσσαρες ἐώρακα. δῆλα δὲ καὶ οὕτως κατίδοιμι. φασὶ δὲ ῥᾳδὲ αὐτὸ· ὅτι φόβερόν ἐστι καὶ ἀκαταμάχητον. ἐν τῷ κέρατι ἔχει τὸν ὅλον ἰσχυρόν. καὶ ἰσόκα δύξῃ ῥᾳδὲ πολλοὺς διώκεσθαι· καὶ καλαληφθῆναι, ἑὰς κρημνοὺς ἐφάλλεται. καὶ ῥίπτει ἑαυτὸν ἐκ τῶν ὄψεων. καὶ κατερχόμενον αἰσπερίφεται. καὶ ὃ κέρας δίχα τὸν ὅλον ὁρμιλεῖ. καὶ ἀζωγὲς ἀφομιλεῖ· τοιαῦτα δὲ ἡ γραφὴ διηγεῖται ῥᾳδὲ αὐτὸ λέγουσα. σῶσόν με ἐκ στόματος λεόντων. καὶ ἀπὸ κεράτων μονοκερώτων τὸν ταπεινωσίν μου καὶ πάλιν. καὶ ὁ ἠγαπημόμος ὡς υἱὸς μονοκερώτων, καὶ πάλιν ἐν τῇς βύλογίας τῷ Βαλαὰμ εἷς βύλογηση τὸν Ισραὴλ, φησὶν ἐκ δδυτέρου. οὗτος ὁ Θεὸς ἀδήγησεν αὐτὸν ἐξ Αἰγύπτου ὡς δύξαν μονοκέρατος αὐτῷ ἀφαπόντων ἰσχὺν καὶ πεποίθησιν καὶ δύξαν μαρτυρούσης τῆς ζώης.

ΧΟΙΡΕΛΑΦΟΣ.

Τὸν δὲ Χοιρέλαφον καὶ εἶδον καὶ ἔφαγον. τὸν δὲ ἱππαπόταμον οὐκ εἶδον μόν. ἔχει δὲ ὀδόντας ἐξ αὐτῷ μεγάλους· ὡς ἀπὸ λίτρας δικαπενταῦ· οὓς καὶ πόφακας ὠνόμ. πολλοὺς δὲ εἶδον καὶ ἐν τῇ Αἰθιοπίᾳ καὶ ἐν τῇ Αἰγύπτῳ.

ΓΙΠΕ'

Τοῦτο ὃ δένδρον ἔστι ὃ τῦ πιπέρεως ἕκαστον δὲ δένδρον, ἑπίρῳ ὑψηλῷ ἀκάρπῳ δένδρῳ ἀνακλᾶται. ἀφῇ ὃ λεπτὸν ὃν πάνυ καὶ ἀδενές· ὥστε καὶ τὰ κλήματα τῆς ἀμπέλου λεπτά. ἕκαστος δὲ βότρυς, δι' φύλλου ἔχῃ σκέπην. χλωρὸν δὲ πρῶν ἔστι ὥσπερ ἡ χρεία τῦ πραίου.

ΑΡΓΕΛΛΙΑ.

Τὸ δὲ ἄλλο τῶν Αργελλίων ἔστι τῶν λεγομένων, τυτέστι τῶν μεγάλων κερύων τῶν Ινδικῶν. ῥᾳδμαλάπτῃ δὲ τῦ φοίνικος ὁμόν. πλὼ ὅπ τηλόπορός ἐστι καὶ ὁ ὕψι, καὶ ὁ πάχι, καὶ ὁ τῆς βαΐος. οὐ βάλλ δὲ καρπὸν, εἰ μὴ δύο ἢ τρία σπαθία ἀπὸ πεταῦ Αργελλίων. ἔστι δὲ ἡ γλῶσις γλυκεῖα πρῶν, ὃ ἡδεῖα ὡς πὰ κάρυα τὰ χλωρά. ὃξ ἔχῃς μὴ τῦ ὕδατος γέμει, γλυκέος πρῶν. ὕστι καὶ ἐξ αὐτῦ πίνοισι οἱ Ινδοὶ αὐτὶ οἴνου. λέγεται δὲ τὸ πυρόμμον ῥοδοχρουσέον ἡδὺ πρῶν. πυγόμμον ὃ καὶ ῥᾳδμμον αὐτὸ ὃ Αργέλλιον πάγουται ὃ ὕδωρ αὐτῦ κῆ πεῤῥέασι ὃ ὅτι ὃ ὄγρακλος αὐτῷ. καὶ μὴ ὃ ὕδωρ ἐκ τῦ μέσου ἄπικτον, μίζεις ὅπου καὶ αὐτὸ σκλῆπ. ἐὰν δὲ καὶ πλέον ῥᾳδμείπῃ, ζαλίζῃ ὁ καρπὸς αὐτῦ ὁ πιπτῶς. καὶ οὐ δύναται ἔπι βραδῦναι.

ΦΩΚΗ, ΔΕΛΦΙΝ, ΧΕΛΩΝΗ.

Φώκιον πῶν λεγομένων καὶ τὸν Δελφῖνα καὶ Χελώνιον ὧν ἐαδίομεν κ᾽ ἡμᾶς παθεῖν. Θεὶ τύχοι πιασθῶσιν. τὸν μὲν Δελφῖνα ἕκαστον χελώνιον σφάζοντες ἐαδίομεν. πλὴν ἡ φώκιον οὐ σφάζοντες, ἀλλὰ κατακαίοντες. ὡς ὅτι πλεῖστον τῶν μεγάλων. καὶ ὁ μὲν χρέας τῆς χελώνης, ὡς παρεθάπου ὅτι μελαμφόρ. ὅ δὲ τοῦ Δελφῖνος, ὡς χοίρειον, μελαμφόρ δὲ καὶ βεγμόδες. ὁ δὲ τῆς φώκης ὡς χοίρου λυθικὸν καὶ ἄοσμον. leg. χοιρ. ειον.

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΤΑΠΡΟΒΑΝΗΣ ΝΗΣΟΥ.

Αὕτη ἔστι ἡ νῆσος ἡ μεγάλη ἐν τῷ ὠκεανῷ. ἐν τῇ Ἰνδικῇ πελάγει κειμένη πρὸς μεσημβρίαν Ἰνδοὶ καλουμένη Σιελεδίβα, παρ᾽ ἡμῶν ἡ Ἑλλὰς Ταπροβανή, ἐν ᾗ οἰκεῖται ὁ λίβος ὁ νάκινθος ἀφαιτέρω ἢ κεῖται τῆς χώρας τῆς πιπέρεως. πλεῖστ ἢ αὐτῆς, εἰσὶ νῆσοι μικραὶ πολλαὶ πάνυ. πᾶσαι ἢ γλυκὺ ὕδωρ ἔχουσαι καὶ ἀρχέλια. ἀσσοβαθαὶ ὡς ὅπου ὁ πλεῖτον πᾶσαι εἰσίν. ἔχει ἢ ἡ νῆσος ἡ μεγάλη κυβὼς φασὶ καὶ ἑξήκοντα, γαυδία πεντήκοντα, εἷς τε μῆκος ὁμοίως καὶ πλάτος τοιοῦτοι μίλια ἑνακόσια. δύο ἢ βασιλεῖς εἰσὶν ἐν τῇ νήσῳ, ἐναντίοι ἀλλήλων. ὁ εἷς ἔχων τὸν νάκινθον, καὶ ὁ ἕτερος ὁμέργος ὄλλο, ἐν ᾧ ἔστ ὅ ἐμπόριον καὶ ὁ λιμήν. μίλια δὲ ἔστι καὶ ὅ πῶν ἐκεῖσε ἐμπόριον. ἔχει ἢ ἡ αὐτὴ νῆσος ἐγκυκλοίας πῶν ἐπιδημούντων Περσῶν Χειστιανῶν. καὶ παρεσθῶτες ἀπὸ Περσίδος χρεστουύμουσι, καὶ ἀμφήκεσι ἐν πάσῃ πῶν ἐκκλησιαστικῶν λῃτουργεῶν οἱ ἢ ἐγχώριοι καὶ οἱ βασιλῆς, ἀλλόφυλοί εἰσιν. ἱερεῖς ἢ πολλὰ ἔχουσι ἐν αὐτῇ τῇ νήσῳ. Εἷς ἔν ἢ ἱερεὺς αὐτοῦ ἐφ᾽ ὑψηλοῦ κειμένου, ἔστι ἐν νακίνθῳ. ὡς φασὶ πυρρόωῦ καὶ μέγα. ὀι ὡς γρίλιος μέγας, καὶ λάμπει μακρόθεν μάλιστα τῷ ἡλίου αὐτὸ ἀστραπτοντος ἀτίμητον κάμα ὄν. ὀξὺ ὅλης ἢ τῆς Ἰνδικῆς ἐν Γερσίδος καὶ Αἰθιοπίας, δίκτυπα ἡ νῆσος πλοῖα πολλὰ μεσίτες οὖσα. ὁμοίως δὲ ἐκπέμπει ἢ ἀπὸ μὲν τῶν ἐνδοτέρων. λέγω δὲ τῆ Τζυίσας ἢ πε. ἑτέρων ἐμπορίων δίκτυπα μεταξὺ, ἀλόϊον, μακρυόφυλλον, ξυλοκρυόφυλλον, τζανδάμαρ. ὅσα κ᾽ χρέα εἰσὶ ἢ μεδαβάλλῃ ἐκ τῶν ὀζωτέρων, λέγω δὲ τῆ Μάλε, ὅ ἢ ὄπιον ἐκ νέ). ἢ τῆ Καλλικάλε, εἶδα ὁ χαλκὸς γίνεται. ἢ σπασμένα ξύλα. ἢ ἔπερα ἰμάπια. ἔστ ὑφ᾽ ἢ αὕτη μέγα ἐμπόριον. ὁμοίως δὲ Σινδοῦ. εἶδα ὁ μέρος δὲ ὅ κασσύ, δὲ ὅ αὐδροσάχρη γίνεται· ἢ τῆ Περσίδ, δὲ ὧν Ὁρμελίτη, δὲ τῆ Αδυλῃ. δὲ πάλιν τὰ ἀπὸ ἐγκύτου τ᾽ ἐρημιῶν ἐμπορίων δεχόμεν. ἢ τοὺς ἐνδοτέρω μεταβάλλουσα. δὲ τὰ ἴδια ἄμα ἐκάτω, ἐμπορίῳ ἐκπέμπουσα. leg. κατὶ αιν.

Ἡ Σινδοῦ δ᾽ ἔστι ἀρχὴ τ᾽ Ἰνδικῆς. διαρῇ γὰρ ὁ Ἰνδὸς ποταμὸς ἐυτίστι ὁ Φάσων. εἰς τὸ κάλπον τ᾽ Περσικὸν ἔχων ζᾶς ὁμορίας. πλὴν Περσίδα. ἢ τ᾽ Ἰνδίαν. εἰσὶν οὖν τὰ λαμπρὰ ἐμπόρεια τ᾽ Ἰνδικῆς ζώτα, Σινδοῦ, Ὀρρόδα, Καλλιαΐα, Σιδὼρ, ἡ Μάλε. πεντε ἐμπόρεια ἔχουσα βάλλοντα ὅ Γέπερι, Παρὸ, Μαλαβαθοῦ, Σαλσπάτθμα, Ναλοπάπνα, Πουδαπάτθμα. leg. ουσῶν.

Λοιπὸν ἔξω ὡς ἀπὸ πέντε ἡμερῶν τ᾽ ἠρέας, εἰς τ᾽ ὠκεανόν ἔστι ἡ Σιελεδίβα, ἐυτίστι ἡ Ταπροβανή. εἶτα λοιπὸν ἀνδοτέρω εἰς τ᾽ ἠρεαὶ, ἐμπόρειον ἡ Μαρελλά. βάλλουσα καχλίκες, ἐξ Καδὲρ βαθμοῦσα ὅ Αλαβαμδίωόν. εἶτα ἐφεξῆς λοιπὸν ὅ παρύοφυλλον ὅ λοιπὸν ἡ Τζυίσα τ᾽ μεταξὺ βαθμοῦσα. ἧς ἐνδοτέρω ἐστὶν ἑτέρα χώρα. ὁ ὠκεανὸς γὰρ αὐτῶ κυκλοῖ κ᾽ ἀναπλας, αὕτη ἔν ἡ Σιελεδίβα μέση πῶς τυγχάνουσα τ᾽ Ἰνδικῆς. ἔχουσα ἢ ἡ τ᾽ νάκινθον. ὀξ ὅλων τῶν ἐμπορίων δίκτυ, ἢ ὅλοις μεδαβάλλῃ ἡ μέγα ἐμπόρειον τυγχάνῃ. ποτὶ γωνὸ τῆς ἀπὸ τ᾽ ἐνδοτέρω πεζοπορεσιμούμων ὁνόματι Σώπατζες, ὀὶ ὅμως πεζοτεύακοντα πέντε ἐπῶν τε λῦτόσμπε. εἰσπλέων ἐν τῇ Ταπροβανῇ νήσῳ φαλματτίας ἔνεκα, ἔτυχε δὲ ἀπὸ Περσίδος ὑμῶν πλοῖον. κατῆλθον οὖν οἱ ἀπὸ Αδυλάνε, μὲθ᾽ ὧν καὶ ὁ Σώπατζες κατῆλθον δὲ οἱ ἀπὸ Περσίδος μὲθ᾽ ὧν ἐγὼ δὲ πρεσβύ-

της Γερσων. εἶπα κ᾽ ὅ ἔθος οἱ ἀρχοντες ἢ οἱ τελῶναι διξάμιθοι τοῦτες, ὀπφέρεσι τοῦς τ᾽ βασιλέα· ὁ ἢ βασιλεὺς διξάμιθος ἢ παρασκιωπὴς, κελεῦι αὐδὲ καθαθῶαι. εἶπα ἐρωτᾶ πῶς αἱ χῶραι ὑμῶν. ἢ πῶς τὰ παράγματα. οἱ δὲ εἶπον, καλῶς. εἶπα ὡς ὁ τῶν μιζαζῦ ἠρώτησεν ὁ βασιλεύς. ποῖος τ᾽ βασιλεὺς ὑμῶν μειζότερος ἒ δωνατώτερος. ὁ δὲ Πέρσης ἀρπάσας τὸν λόγον, ἔφη. ὁ ἡμέτερος ἒ δωνατώτερος, ἒ μειζότερος καὶ πλουσιώτερος, ἢ βασιλεὺς βασιλέων ἐστί. ἢ εἴ τι ἄλλ δωνατα. ὁ ἢ Σώπατρος ἐσώπα. εἶπα φησὶ ὁ βασιλεύς, σὺ ῥώμιν. σὺν λαλεῖς. ὁ δὲ Σώπατρος. τί ἔχω εἰπεῖν. τοῦτον ζῶντα εἶπόντος· εἰ ἄλλ μαθεῖν πῶ ἀλήθεαν, ἔχλς ἀμφοτέρους τοὺς βασιλέας σὺ ζῶντα. κατθμόησον ἐκείνω. ἢ ἐρᾶς ποῖος λαμπρότερος ἢ δωνατώτερος ἐστι. σκῆνος ἀκούσας, ἐξεπίδη λέγων. πῶς ἔχω τοὺς ἀμφοτέρους βασιλέας σὺ ζῶντ᾽. ἔχλς ἀμφοτέρων τὰ μνήματα. τὸ μὲν ὄνομισμα. τὸ δὲ τῶ δραχμῶ τοὐτεστι ὃ μιλιαίσιον. κατθμόησον τῆ εἰκόνι ἑκάστου. ὃ ἐρᾶς τῶ ἀληθέας. ὁ ἢ ἐπαινέσας καὶ ὑπισθύσας σκέλεσιν ἐπερθῶαι ἀμφότερα. ὦῶ ὦῶ ὄνομισμα βύελζοι, λαμπρὸν, ὕμορφον· πιαῦπαγὸ σκλεκτὰ παρχαρυδοῦσι σκεῖ. ὦῶ ὁ καὶ ὃ μιλιαίσιον ἅπαξ εἰπεῖν, ἄργυρες. καὶ ἔρχει μὴ συξκριθμῶμες πῶ χρεσίῳ. τρέ᾽φας ὁ βασιλεὺς καὶ αὐτὸς τρέ᾽φας, ἢ καταυσὼν ἀμφότερα ἐπαινέσας πάνυ ὃ νόμισμα ἔφη. ὅντως οἱ Ρωμεῖς ἢ λαμπροὶ, ἒ δωνατοὶ, ἒ φρόνιμοι. σκέλεσθαι ὦῶ τὸν Σώπατρον ἡμεῖς μεγάλως. ἒ καθίσας αὐτὸν εἰς ἐλέφαντα μ᾽ τυμπάνων τῶ πόλιν ἀξέπεμψε σὺ πολλῆ. ζῶντα ὁ Σώπατρος ἡμῖν διηγήσατο· καὶ οἱ μετ᾽ αὐτὸ ὄντες· σὺ τῆ νίσῳ σκείνῃ, ἀπὸ Αδούλης ἀπελθόντες. τοῦτον ἢ ἡνωλῶν ὡς ἔφησμ, ὁ Γέρσης πάνυ σκεπτάπη.

Μεθεξῦ ἢ τῶν λαμπρῶν ἐμπορίων τῶν παρῤῥηθέντων, εἰσὶ ἒ ἕτερα ἐμπόρια πολλὰ καὶ ποδηλαθάπια καὶ μεσόγεα, καὶ πολλὴ χώρα. αὐώτεροι δὲ τυτῖσι βορρότεροι τῆς Ινδικῆς, εἰσὶ λθυκοὶ Θῦνοι. ὁ λεγόμιθος Γολλάς. σκελλων εἰς πόλεμον ὡς φασι, σὺν ἔλαφον τῶν διχαλίων ἐλεφάντων ἢ ἵππον πολλὸ. κελαγκεπτῖ ἢ ἒ τῆς Ινδικῆς, καλῶδωσατεύων ἢ φόρεις ἀπαντῶν. ποτὲ γρῶ ὡς φασὶ βουλόμενος πόλιν τῶν Ινδῶν μεσόγειον παρδῆσαι τῆς ἢ πόλεως κύκλω ὕδατι φρουρουμθύης. αὐτὸς ἰκάμας ἡμέρας ἀδεκαδύσας ἢ φρυάσας καὶ αἰαλύσας ὃ ὕδωρ ἀφ᾽ τῶν ἐλεφάντων, ἢ ἵππων, ἢ γραπτίδων. ὕστερον ἀφ᾽ ξηρᾶς ὁδράσας τὴν πόλιν παρέλαβεν. οὕτω ἢ τὸν σμάραγδδον λίθον ἀγαπῶσι. ἒ εἰς τὸν φάνον αὐτὸ φορεῦσι. ἰσφέρεται γὰ οἱ Αἰθίοπες σκυαλαχαῖς πιοιῶτις μᾶ τ᾽ βλεμμύων ὁ τῆ Αἰθιοπίας, τὸν αὐτὸ λίθον ἕως εἰς τὴν Ινδίδν· καὶ αὖδὲ τὰ καλλιεύοντα ἀγορεύουσι. ἒ ζῶντα πεῦτα· τὰ μὲν πίερα μεθῶν ἐξηγησάμιν καὶ διέκρα᾽φα· τὰ ἢ ἒ ἐγλὶς τῶν τόπων ἡμόλυμος, ἀκριδῶς μεμεθηκὼς ἐξεῖπον.

Οἱ δὲ κ᾽ τόπων βασιλεῖς τῆ Ινδικῆς ἔχουσι ἐλέφαντας. οἳ ὁ τ᾽ Ὀρόθα. καὶ ὁ Καλιναδὶ, καὶ ὁ τῆς Σινδοῦ, ἒ ὁ τ᾽ Σιδὼρ, ἢ ὁ τ᾽ Μαλε· ὁ μὲν ὀξακόσια, ὁ ἢ πεντακόσια, ἕκαστος πλέον ἢ ἔλαττον. ὁ δὲ τ᾽ Σιελεδίβα, ἢ τοὺς ἐλέφαντας ὑσ᾽ ἔχ ἢ τοὺς ἵππους· τοὺς μὲ ἐλέφαντας πηχυαῖα ἀγορεύ· μετέπτα γὰ ἀπὸ τ᾽ χαμαὶ ὃ ὕψος αὐτῦ· ἒ ὕτω συμφωνῆ τῷ πῆχ᾽ τὸν ἐγχέρον φέρε ἐπτῖν, πεντήκοντα ἢ ἑκατὸ νομίσματα π. ἢ ἒ πλέον· τοὺς ἢ ἵππους ἀπὸ Περσίδες φέρεισι αὐτὸ ἢ ἀγορεύ, καὶ πιαῦ᾽ ἀτέλφα τοὺς φέρεσθαι.

Οἱ ἢ ἢ εἰς τ᾽ τρεαὶ βασιλῆς, ἡμεσθδσι σὺ τ᾽ ἀγορὺ τοὺς ἐλέφαντας ἒ κτῶνται αὖδὲ εἰς πολεμικὼ χρεῖαν· συμβάλλοισι ἢ ἒ μάχιμοι ἐλεφάντων πολλαὶς, χωρῦντος ἕ βασιλέως. μεσάζοισι γὰ τοὺς δύο ξύλον μέγα πλάγιον. δεδεμθύον εἰς ἄλλα δύο ξύλα ὄρθια φθαίνοντα ὥσπερ εἰς ὃ ζῆτο αὐτὸ, καὶ ἴσαῦ πολλοὶ ἔθνη κάκεῖθεν ἀνθρωποι. μὴ ἐῶντες αὖδὲς συμμίξαι ἀλλήλοις ἢ συμβάλλοισι αὖδὲς, καὶ ἒ παρδοσκίοι τύσσεσσι ἀλλήλας μεχρὶς ὁ τρόπερος αὐτῶν παρμιτέσται. ὀδόντας ἢ μεγάλας οἱ Ινδικοῦ ὐκ ἔχεσι, ἀλλὰ ἢ ἐὰν σῴσι, φίζυσι αὐτοὺς διὰ ὃ βάεγς. ἵνα μὴ βαρῆ αὐτὸς ἐν τῷ πο-

λέμων. οἱ δ' Αἰθίοπες οὐκ ἴσασι ἡμέρωσαν ἐλέφαντες. ἀλλ' εἰ τύχοι γελάσας τὴν βασιλέα ἕνα. ἢ δοῦτερον πρὸς ἡλιν, μικρους παίζουσι καὶ ἀναστρέφουσιν. ἔχει δὲ ἡ χώρα αὐτὴ πλῆθος καὶ μεγαλους ὀδόντας ἔχοντας. ἐκ τῆς δὲ Αἰθιοπίας καὶ εἰς Ινδίαν πλοίζονται ὀδόντες ἐλέφαντος καὶ ἐν τῇ Ὁμηρείτῃ καὶ ἐν τῇ Ρωμαΐᾳ καὶ πασῶν παρειλημμένα ἔχομεν.

Πάσης δὲ τῆς Ινδικῆς καὶ τῶν νήσων, διαιρεῖ ὁ φάσις ποταμὸς. καλεῖται δὲ πρὸς τῆς ἰδίας χαραφῆς ἡ γῆ τῆς Ινδικῆς χώρας, Ευϊλάτ ἔστι δὲ γλῶσσα Ἑλληνικὴ ἐν τῇ γενέσει, ποταμὸς δὲ ἐκπορεύεται ἐξ ἑδέμ ἐν τῇ ζωῇ τῆς παραδείσου. ἐκεῖθεν ἀφορίζεται εἰς τέσσαρας ἀρχάς· ὄνομα τῷ ἑνὶ φάσις· ἔστι ὁ κυκλῶν πᾶσαν τὴν γῆν Ευϊλάτ· ἐφ' ἧς ἔστι ὁ χρυσὸς· ὁ δὲ χρυσὸς τῆς γῆς ἐκείνης, καλὸν· ἐκεῖ ἐστιν ὁ ἄνθραξ· καὶ ὁ λίθος ὁ πράσινος· γῆν Ευϊλάτ σαφέστερον αὐτὴν ὀνομάσας· οὗτος δὲ ὁ Ευϊλάτ ἐκ τῆς Χαμ ἐστι· ἔστι γὰρ πάλιν γέγραπται· υἱοὶ Χαμ, Χους καὶ Μεσαιμ· φὰτ καὶ Χαναάν· υἱοὶ Χους· σαβὰ καὶ Ευϊλάτ. τοῦτοι Ὁμηρεῖται καὶ Ινδοί· ἡ σαβὰ γὰρ ἐστὶ τοῦ Ὁμηρείτη κτίσται· ἡ Ευϊλάτ ἐν τῇ Ινδίᾳ ἔστι ζώα δύο γλαύκως χώρας, ὁ Περσικὸς κόλπος διαιρεῖ· ἔχει δὲ καὶ ἡ γῆ ἐκείνη ὃ χρυσίον τῶν ἱερῶν γραμμάτων· ἔχει καὶ τὴν πετζέρωπα λίθον. αὐτὴν γὰρ καλεῖ ἄνθρακα· ἔχει καὶ τὴν ἴασπιν· τοῦτον γὰρ εἶπε λίθον πράσινον, σαφέστερον δὲ ἡ ἰδία χαφὴ ὡς ὄντος ἰδία, δηλοῖται ἐν τοιούτοις γράμμασι καὶ πασῶν ἡ τοιούτων γραμματεία δηλοῖ

Εἰ δὲ μὴ ὁ αὐτὸς ἰδίος ἐν ζωῇ τῇ γῇ οὐκ ἄνευ οἱ πολλοὶ φθάσαι μέχρι τῆν αὐτὴν· εἰ γὰρ ἀφ' ἑνὸς μέτωπον ἐλεφάντων ἡ γῆς τινες ἐμπορεῖας ἐκπρᾶς χάριν οὐκ ἐκνῦσι διελθεῖν πῶς ἂν ἐκεῖ ἡ ἥλιος αὐτὴ ἐν ἀναδείσει ὤκτησεν παρὰ δεῖσθαι· αὐτὸ γὰρ ἡ χώρα τὴν μεταξὺ ἔστι ἐν τῇ ἐσωτέρᾳ πάντων Ινδικῇ· ἐκ δὲ ἀειτερῶν μέρος ἐπιόντων τῆς Ινδικῆς πελάγους· φραστέρω πολὺ ἢ Περσικὴ κάλπη· ἐν τῆς νήσου τῆς καλουμένης ταπροβάνης Ινδοῖς, Σελήδιβα· ταπροβάνης ἢ τῶν Ελλήνων, Ταπροβάνης Τζινίτζα ὕστερον καλουμένη· καὶ καλουμένη πάλιν ἐξ ἀειτερῶν ἐστὶ τῆς ἀκραιγιῦ· ἄνωθεν ἐν ἡ βαρβαρεία κυκλοῦται ἐκ δεξιῶν ἐπ' αὐτὴν· ἐν φασὶν οἱ Ινδοὶ φιλόσοφοι οἱ καλούμενοι Βραχμάνες· ὅτι ἐὰν βάλης ἀπὸ Τζινίτζας σπαρτίον· διελεῖν ἀφ' Περσίδος ἕως Ρωμανίας, ἀπὸ κάτοικος ὁ μεσαπάτου τῆς κόσμου ἔστι· ἐν ἔζα ἀληθίνου· πολὺ γὰρ ἀριστερᾷ ἔστι· ὡς δι' ὀλίγου χρόνου βασαχὰς μεταξὺ γίνεσθαι ἐκ τῆν ἐκεῖ. ἐκ ἀφ' ἑνὸς εἰς ἕτερα ἔθνη, ἐν Περσίδι ἀφ' τῆς γῆς· ἀφ' δὲ ἡ θαλάσσης, πάνυ πολλὰ ἀφίσματα ἀπέχουσα ἀπὸ τῆ Περσίδος· ὅσον γὰρ ἀφίσμα ἔχει ὁ κόλπος ὁ Περσικὸς εἰσερχόμενος ἐν Περσίδι, τοσοῦτον ἀφίσματα πάλιν ἀπὸ τῆς Ταπροβάνης καὶ σπαρτίον ποιεῖ ὁ ἔστι ζῶα ἀειτερῶν εἰσερχόμενος ἐκ ἐν τῇ Τζινίτζας· μᾶλλον καὶ ἀφίσματα πάλιν ἐκεῖθεν ἔχει· ἀπὸ τῆς ἀρχῆς· ἐξωθεν τῆς Περσικῆς κόλπου· ὅλον ὃ Ινδικὸν πέλαγος ἕως Ταπροβάνης καὶ ἐπέκεινα· ἀφαιτμῆ ἕως πολλὰ ἀφίσματα· ὁ ἀφ' τῆς ὁδῆς ἀρχαῖς ἀπὸ Τζινίτζας ἔστι Περσίδος· ὅλον καὶ ὁ πλοῦς μεταξὺ ἀεὶ ἔστι τὴν Περσίδα ἀειτερῶ· περαιτέρω ἢ τῆς Τζινίτζας οὐδὲν πλέονται, οὐδὲ οἰκεῖται· ἀπὸ γοῦν ἡ Τζινίτζας· ὡς ἀπὸ σπαρτὸν ὀρθῶς ἔστι τῆν δύσιν τῆς μεσῆν ἐκ ἀφίσματα τῶν μήκους τῆς γῆς, ἐνρίσκει πλεῖον ἢ ἔλαττον, μοῖραι ἢ ἀπὸ μιλίων λ'. μεσεντίου ἢ ἐστὶ· ἀπὸ τῆς Τζινίτζας ἕως τῆς ἀρχῆς Περσίδος πᾶσα ἡ γυνία καὶ Ινδία· καὶ ἡ Βακτρων χώρα, εἴσι ἐκεῖ πῆ μοιραὶ ρ'. ἐὰ μὴ π πλῆσις ἐστὶ ἔλαττον. καὶ πᾶσα ἡ Περσῶν χώρα μοιραὶ π'. ἐν ἀπὸ τῶ Νίσηι ἔστι Σελεύκειαν, μοιραὶ ιγ'.

ἡ ἀπὸ Σιλβυκείας ὅτι Ῥαμνη καὶ Γαλοις καὶ Ἰβηρεια πεὶ τῶν λεγομένοις Ιαπαπεὶ ἕως Γαδείρων ἔξω εἰς τὸν ὠκεανὸν, μοναὶ ρ'. καὶ πλέον ὡς γίνεται ὁμοῦ τὸ πᾶν μοναὶ πεηακόσιαι πλέον ἢ ἔλαττον· ὃ δὲ πλάτος αὐτῆς ἀπὸ τῆ ἀνατολικοῦ τὸ πων ἕως τῆ Βυζαντίν, ἡ πλείστ εἶσι μοναὶ ν'. ἐν τῆ γὰ καισαρίας θαλάσσης τῆς εἰσβαλλούσ ἐν τῆ ὠκεανῆ, δυναπὸ τοκοίσαθαι καὶ τὰ εἰνούμενα τῆ μερῶν ἐκείνων· καὶ ἀπὸ τῆ Βυζαντίν πάλιν ἕως Αλεξανδρείας, μοναὶ ν'. καὶ ἀπὸ Αλεξανδρείας ἕως τῆ καβαρακτῶν, μοναὶ λ'. καὶ ἀπὸ τῆ κπαραπῆ ἕως ἀξόμεως μοναὶ λ'. ἐ ἀπὸ ἀξόμεως ἕως ἄκρων τῆς Αἰθιοπίας τῆς Λιβαοπορόσυ γῆς τῆς καλουμένης Βαρβαρείας· ἥπις ἐ ἀφ' ἑκάθεν τῆ ὠκεανῆ· ἡ πλησίον ἄλλα ἐ μακραὰ ἔχουσα τὴ σασυχάρεσιν ὑσάτιν ὁδὸν τῆς Αἰθιόπων γῆς, μοναὶ μ'. πλέον ἢ ἔλαττον· ὡς δὲ ὁμοῦ μοναὶ σ'. πλέον ἢ ἔλαττον. ὥςε ἐ χῆ πεῖν ἀληθεύειν τὴ λόγον γραφήν· ἁπλῶν τῶν πλάτους, ὃ μῆκες τῆς γῆς ὑποπθεμένων· ποιήσῃς γὰρ πὼ πράπεζαν· ὡσάμὴ πὼ καπαγραφὼ τῆς, μικρᾶς πηχῶν β'. ἐ πλάτος πήχεις μιᾶς· ὅτι ἡ χώρα ἡ λιβαοπορόσυ εἰς τὸ ἄκρον τῆς Αἰθιοπίας μεσόγαιος κεῖ ὅσα· τὸν δὲ ὠκεανὸν ἐπέκεινα ἔχουσα· ὅθεν ἐ οἱ τῆ Βαρβαρείας οἰκοῦντες ὡς ἐγλύθειν ὄντες. αὐερχόμενοι, ὅπὶ τὰ μεσόγαια ἐ πρὸς μαθυμένοι, κομίζονται ἐξ αὐτῆ τὰ πλεῖστα ἡδυσμάτων· λίβανον, κασσίαν· κάλαμον καὶ ἕτερα πολλὰ· ἐ αὐτὸ πάλιν ὑφ' θαλάσσης κομίζονται ὸ τῆ Αδούλη ἐ ὸ τῆ Ομηρίτη, καὶ ὸ τῆ ἑσπέρᾳ Ινδίᾳ ἐ ὸ τῆ Περσίδ· τῶν γὰ αὐτὸ ἐ ὸ τῆ βασιλείας δύρσος μεγαμένον· ὅτε ἡ βασίλισσα Σαβᾶ τῶτο τῆ Ομηρίτ· ἡ πάλιν καλεῖ ὁ Κύριος ὸ ὠαχελείας βασιλισσαν νότ, τῆ σολομῶπι ἡδύσμαθα ἔφερε· τὰ ἀπὸ αὐτῆς τῆς Βαρβαρείας ὡς γίτιῶσα εἰς ὃ πέρα· ἐ ῥάζδας ἐξεπίνους ἐ πῆκτος ὑ χρυσίου ὲκ τῆ Αἰθιοπίας· ὡς γίτιῶσα πάση τῆ Αἰβιοπίκ χῆ ὃ πέρα τῆ Αἰβαΐκὴ κλιπ· ἔςι δῶ πάλιν ἐ ὸκ τῆ λόγου τῆ Κυρίε ἰδεῖν· ὡς ὅπ πέρα πα γῆς καλεῖ, αὐπεὶ πεὶ πόπις ὕπως λεγον· βασίλισσα νοτὶς ἔγερ- « θήσε] ὸ τῆ κρίσ μῆ· ἡ γενεᾶς ταύτ καὶ « καλαχριεῖ αὐτὰ· ὅπ ἦλθ ὸκ τῆ περά- « των ἡ γῆς ἀκοῦσαι ἡ σοφίας Σολομῶνος· ὸκ « ἀπέχᾳ γὰ τῆς Βαρβαρείας ὁ Ομηρίτης· τῆς θαλάσσης μεταξύ σης, περείας ἡμερῶν δίθ' θαλάσσης δύο· εἰς λοιπὸ ἐπίκεῖται ὁ ὠκεανός ὅτι· ὃ καλούμενον ἐκεῖ ζίγγιον· ἡ δὲ λεγομένη σάσυ ἐ αὐτὰ πλησίον ὑπ' χῆ τῆ ὠκεανῆ· ὡς ἐ τῆς λιβαοπορόσυ γῆς, πλησίον ὁ ὠκεανὸς ὑπ' χῆ μεζάλα πολλὰ χρυσίᾳ ἔχουσα· ἕνα δὲ πῦ ἕνα ἐπικοτον. ὁ ἀσπλεὸς πῆ ἀξιομιπῆ ἀφ' τῆ αἴχοπς τῆ Αἰγῦ, ἀπεχᾶλ ὸκεῖ αὐθεόποις ἰδίοις ἕνεκα πρεγματίας χρυσίᾳ, συνεξέρχοῦ ἡ αὐπὶς καὶ ἕτεροι πολλοὶ συμπρεγματευόμενοι· ὡς ἐῦ ἐπάνω πεπαχυσίων ὑδάτων· καὶ ἀπὸ φέρουσι δὲ ἐκεῖ ὁόας, ἐ ἄλλας, ἠ σίδηρον· ὡς ἡ ἐγγὺς τῆς χώρας γίνοιτο, ποῦσι καθ' πόπον παῦσθ· φέρονπς δὲ ἀκριβῶς πλῆθος. ποῦσι μέγα φρασμὸν ὃ ὅσοῦ ἀφ' χουσα ἐ ὑμνοῦσι ὁόας καὶ μελίζουσι, ἠ πρεβάλλουσιν ἐπάνω τῆ ἀκριβῶν ζώπα· καὶ πὰς ἄλλας, καὶ τὰν σίδηρον ἔρχοῦ· ἡ ἐκεῖποι οἱ ἐγχώριοι φέροντες χρυσίον ὡς ἑρμαῖα τὰν λεγόμενον παγχρύσαν· ἐ πῆσιν· ἡ ἐν ὁόρμιον ἡ δύο ἡ πλέον ἑπτὰ ὃ ἀρεσκεῖ μέλος· ἡ ἐκ πὰς ἄλλας, ἡ εἰς ὃ σίδηρον ἐ εἰσῆκει πρὸς ἔξω· ἐγγὺς ἡ ὁ Κύριος τῆ ζοός καὶ ἐαὰ ἤρεσεν αὐπῆ ἔλαβε ὃ χρυσίον, κἀκεῖνος ἐλθὼν ἔλαβε ὃ χρύσ ἀπὸ πὰς ἄλλας, ἡ τὸ σιδηρίον· εἰ δὲ ὸκ ἤρεσεν αὐπῆ· ἠβίᾳ τὸ χρυσίον· καὶ ἦλθε κἀκεῖνος ἠκωρῶν ἡ ὸκ ἐπέλαβε· καὶ ἡ πρεσβεύθησιν, ἡ ἔλαβε ὃ χρυσίον αὖ καὶ ἀκχώρεισι· πιαὐτὰ ὅτι ἡ σωαλλαγὴ τῆ ἐκείσ· ὅπῆ καὶ ἀλλόγλωσσοι εἰσὶ καὶ ἑρμηπέων μάλιςα πολλῶν ἀπερῦσοι· ποῦσι ἡ χῆ πὸπον ἐκ ἐκείνῳ τῶ χώρᾳ, ἡ μέσης πέντε· πλέον ἢ ἔλαττον· χῆ πρεβασιν εἰσπορεύομοι ἡ πρεσμαπεύόμοι. μίσχεις τῆ ἀπὸ πρεσμαπεύσιδ. ὸ τῆ ὑ πορεύφῆ πάλιν· ὁμοῦμα δὲ ἔπορλοι ὑποπορεύφῆσι· δίθ' ὃ ἐῦ] πιαὶ μεταξὺ ἡ χώρας ἐπρεαζόμπος αὖθις. καὶ ἀφελεῖν ὑλομόμος ἀπ' αὐτῆ ὃ χρυσίον· ἔπ' δῶ ποιοῦπες δὶ ἐξαμένᾳ

ποιῶσι τὴν ἐποείαν· ὁ τῷ ὑπάρχῃ ἢ ὑποστρέφῃ αὐτοὺς δεχομένους· ἢ ἐπαπειλῶντες ὁ τῷ ὑπάρχῃ μᾶλιστα δ' ὁ τῷ ἄλλοις· ὑποστρέφοντες ἢ ἀσυδιαιτῆσεν· ἵνα μὴ οἱ χμώνες καὶ οἱ ὕετοὶ καλαλάβωσι αὐλοὺς ὁ τὴν ὁδῶσεί γλῶ τῷ ἐκεῖ ὄζει· ἡ κερυφὴ τῦ Νείλου ποταμοῦ· καὶ κῦ χμῶνα ὁν τῶν πολλῶν ὁ ἐστῶ, πολλοὶ πόδμοὶ ὄζ αὖζ ὁ ἐίστῶ ὁδὸν χίλιοπα· ἔστ δὲ ὁ χείμων τῶν ἀοῦδῶν κῦ ὃ πῦ ἡμῖν λεγόμ· ἀπὸ τῦ κατ' Αἰγυπίους ὄπιφ' μηνας ἄρχῃ ἕως πέλους τῦ ὑῶ· σφοδρῶς ἐκπάρεχεν πυὶ πγεῖς μῆνας ὥζε πλῆθος ποταμῶν ποιεῖν πόντες δὲ ὄζι τὸν Νεῖλον ἐκκέισι ζῶπα ὁ τῷ μῶ ὄ·ῦέι πρέλαβεσι. τῷ δὲ ἀκηκοὼς ὄζ αὐτῶν τῶν ἐκεῖσε ποεγματευομένων γέγραφα· βάλομμ δὲ ἢ ἑπόμενα εἰναι διηγήσαθαι τῇ σῇ βλαβεία· σωπλεῦσαν ποεγς πῶ ποεγῦσαν ὑποζύγιοι.

Ἐ ι τῇ αἰδυλα τῇ καλεμὴν τῶν Αἰθιόπων πάλ ποεγλίᾳ τυγχανῦσα ὡς ἀπὸ μιλίων δύο ἡμβῶ· ὑποαρχῦσα τῦ Αξωμιτῶν ἔθνους· ἔιται δ' τῶ ἐμποείαν ποιήμαθα· ἧ ἀπὸ Αλεξανδρείας καὶ Ανῳᾷ ἐμπορῶ ὁλμοι, δίφεσς ὄζι καίμηλος ὁ τῇ ὀχῇ τῆς πόλεως· κῦ ὃ δυπκὸν μέσης ποεγ ἔχει ὄζι τῶ ὁδὸ ἀξώμεως μῦμέμενος· ἐνὸς τῶν βασιλεῦόντων σῴζωθα θόλεμαίν. ἀπὸ δκιμασίν μῦρῥῆν λᾶυκόν· οἷα ἐίσι γὰ ηαπίζα πὰ λᾶυκά· ὑ ὠῶπι ποεγκοίησις ἔχων βάσι πεπαγωσι καὶ πόσαεσ κύσια λεπὰ μικρὰ ἐίς ζὰς πόσαεσς γωίας· καὶ ἕνα παχύτεροι μέσον γεγλυμμῶν ζῳῶν· ὃ ἐπάνω τῶν κεσνῶν ὃ καίσιμα· καὶ ὃ αἰακλιτὸν τὸ ὄπιθεν τῦ ζῳῦ· ὃ γὰ πρέκεπεσ πλῦρὰ διζία καὶ ζῳιστρὰ· ὅλος ὁ δίφεσς· ὑβάσις καὶ γὰ τ. κύσια, καὶ ὃ κνῆσμα, καὶ ὃ αἰακλιτὸν, καὶ τὰ πρέκεπεσ πλῦρὰ ὃ λᾳ ἐξ λίθος γεγλυμμῶνος· ἔχων ὅλος ὡς πῆχυς δύο ἥμισυ ὡς αἱ πῦ ἡμῖν καλούμθαι καλάδραι. ὄπιθεν ἢ αὖζ τῦ δίφεσυ, ἄλλο μῦμβρον ἀπὸ βασανίτυ λίθου ὄζι ἰσάμθον ὡσὶ πηχῶν πεισῦ· τετράγωνοι ὡς εἰκὼν· ἧς ἡ κεφαλὴ, ὃ μέσον μᾶλ ὀξὺ ὡῶ· γὰ πρέκεπεσ δὲ, μικρὸν χαμηλότερ ὡς τῦπον τῦ φοιχείᾳ τῦ λάμδα· ὅλον ἢ τὸ σῶμα τετράγωνον· νυὶ δὲ ὡῶπ ἡ εἰκὼν πεποίηκ γὰ ὄζι ὄπισθεν τῦ δίφεσυ· ὃ κάτω πόδμ μέσης αὐτῆς κλασθὲν καὶ ἀπολεῦν· ὅλου δὲ ὃ μῦμβρον ὃ δίφεσς πεπληρωμθὸν χαμαιάτων ἑλληνικῶν· πρότη σῶμοι ὁ τοὺς τόπους ποεγ πούτων τῶν ὁσιασθῶν· ἑλκυσ πύτη πλέον ἢ ἔλαφον· ὁ τῇ ἀρχῇ τῆς βασιλείας Ιοι ςίνου τῦ ῥωμαίων βασιλέως· ὁτηνικαῦτα βασιλεύς τῶν Αξωμιτῶν Ελεσβαὰ μέλλων ἐξιέναι ἐίς πόλεμον ποεγς τοὺς Ομηρίτας τοὺς ἄφαρ, γράφῃ τῷ ἄρχοντι αἰδούλης· αἰαλαβεῖν γὰ ἴσα τῶν γεγραμμθῶν ὁ τῷ δίφρο τῷ πολεμικῷ· καὶ τῇ ἑλκύνι ᾗ ἀποστίλαι αὐτῷ. καλέσας δέ με ὁ πότε ἄρχων ὁνόματι Ασβαᾶς· καὶ ἄλλον ἕνα πρὸ ἐμοῦ τὸν ὁνόματι Μηνᾶν· ὃς γενόμθος μεταζὺ ὁ τῇ ῥαῒθ. ὑ ποεγ πολλοῦ τὸν βίον μετήλαξε· κελεύῃ ἡμᾶν ἀπελθεῖν καὶ αἰαγράψαι γὰ γεγραμμθὰ· λαβόντες δὲ, διδύκαμθ τῷ ἄρχοντ· κπερχόντες δ' ἐαυτοῖς γὰ ἴσα· ἃ ᾗ πῶν ζήσωσι ζῶπα τῇ συγγραφῇ· συμβαλόμθα ἡμῖν ποεγς τὰ τῶν τόπων καὶ τ' οἰκισῶτων καὶ τῶν ἀφεσμάτων ἑῴδησι· δύ ἐγνωμθ καὶ ὁ τοῦ ὁπιθοῦς τῦ δίφεσυ γεγλυμμθὸς· τὸ τι ὑ ἑρμηνέα ᾗ ἑρμία· οὗ ὁ μετ' ἐμοῦ μακαείτης Μηνᾶς ἔλεγε τὸν μὲ ἡρακλέα, σύμβολον εἶ· δεωάμεως· τὸν ᾗ ἑρμία πλοῦτον· κελῶ δὲ μηνοειδὲς τῶν ποεγζέων τῶν ἀποστόλων, αὐτελεγον αὖτῶ ποεγς ὃ ἓν λέγων· ἴστ τὸν ἑρμία μαλλον σύμβολον λόγου ὅτι λαβεῖν ἔδυ γὰρ γέγραπαι ἐν ταῖς ποεγζέσι, ὅτι ἐκέλουν τὸν μ' Βαρνάβαν, δία· τὸν δὲ παῦλον, ἑρμῆν. ὅτι αὐτὸς ἦν ὁ ἡγούμθος τῦ λόγου· ἔστ οὖν ὁ δίφεσς καὶ τὸ μῦμβρον, ἅμα καὶ αὐτὸς βολεμαῖος:

ὁ δὲ ἀπάρουσα ἀπὸ Αδουλης εἰς Αξώμην:

ΕΙΣΙ ΔΕ ΚΑΙ ΤΑ ΓΕΓΡΑΜΜΕΝΑ ΕΝ ΤΗ ΕΙΚΟΝΙ ΤΑΥΤΑ.

Βασιλεὺς μεγας πτολεμαῖος υἱὸς βασιλεως πτολεμαίου, καὶ βασιλίσσης Αρσινόης θεῶν ἀδελφῶν, τῶν βασιλέων Πτολεμαίων, καὶ βασιλίσσης Βερενίκης, θεῶν σωτήρων ἔσπορος. ᾧ μὲν ἀπὸ πατρὸς Ηρακλέος τοῦ διός, ᾧ δὲ ἀπὸ μέσης Διονύσου τοῦ διός, παραλαβὼν παρὰ τοῦ πατρὸς τὴν βασιλείαν Αἰγύπτου καὶ Λιβύης καὶ Συρίας καὶ Φοινίκης, καὶ Κύπρου καὶ Λυκίας, καὶ Καρίας, καὶ τῶν Κυκλάδων νήσων ἐξεστράτευσεν εἰς τὴν ἀσίαν μετὰ δυνάμεων πεζικῶν καὶ ἱππικῶν καὶ ναυτικοῦ τοιοῦ· καὶ ἐλεφάντων πολεμικῶν καὶ Αἰθιοπικῶν· ἃς ὁ τε πρωτὸς καὶ αὐτὸς πρῶτος, ὃν τῶν χερσὶ πύτου ἐληφόσθη· ἐκπαταχάττεις εἰς Αἴγυπτον, κατισχύσασθαι τοῦς τὴν Πτολεμαϊκὴν χρείαν, κυριεύσας δὲ τῆς τε ἐντὸς Εὐφράτου χώρας πάσης καὶ Κιλικίας καὶ Παμφιλίας καὶ Ιωνίας καὶ τῆς Ελλησπόντου καὶ Θρᾴκης· καὶ τῶν δυνάμεων τῶν ἐν τῇ χώρᾳ ἁπάσαις τοῦτας πασῶν· καὶ ἐλεφάντων Ινδικῶν· κρατήσας πολλῶν πόλεις ἐν τοῖς τόποις πρὸς ἑσπέρας καλουμένοις, διέβη τὸν Εὐφράτην ποταμὸν, καὶ τὴν Μεσοποταμίαν. καὶ Βαβυλωνίαν· καὶ Σουσιάνην καὶ Περσίδα καὶ Μηδίαν καὶ τὴν λοιπὴν πᾶσαν, ἕως Βακτριανῆς. ὑπ' αὐτὴν πεισάμενος ἐξ ἀναζητήσας ὅσα ἀπὸ τῶν Περσῶν ἱερὰ ἐξ Αἰγύπτου ἐξῆχθη· καὶ αἰσχυνόμενος μὴ τὰς ἄλλας γαζας τὰς ἀπὸ τῶν τόπων εἰς Αἴγυπτον, δέομενος ἀπὸ τῶν ὁρυχθέντων ποταμῶν.

Καὶ ἐκεῖνα μὲν ἐν τῇ εἰκείῃ ἐγλυφὰ ἀ ἐξ ὀβελοῦ σῶσαι· ὀλίγα ἢ πολλὰ ἐξαπλώματα. σεσὲ δὲ πολὺ ὑπὸ τὸ κεκλασμένον μέρος αὐτῆς· εἶπα ὡς ἐξ ἀκολουθίας, ἐξ εἰς τὸν δίφρον ἐγλυφὰ ὕπος.

Μετὰ δὲ αὐθρεῦσας, ἐξ μὴν ἔγγιστα τῆς βασιλείας μου ἔσθη εἰρηνεύσας κελεύσας, ἐπολέμησα ἐξ ὑπέταξα μάχας τὰ ἐποιησάμενα ἔσθη· Γάζῃ ἔσθη ἐπολέμησα ἔπειτα Ἀγάμη ἐξ Σιγύνῃ ἐνίκησα· τὴν ἡμίσειαν τῶν πρὸ αὐτῆς πρώτων ἐξ αὐτῶν ἐμεσεσάμην, Α'να· καὶ Τιαμὼ· τοὺς λεγομένους Τζιαμὼ· καὶ τοὺς Γαμβεσᾶ· καὶ τὰ ἐγγὺς αὐτῶν Λεγλ ἔσθη· τὰ πέρα τῆς νείλου· καὶ Ξιγγαδίνη· καὶ Αγγαδέ· ἐξ Τιαμά· ἐξ Αθαγαωὶ· καὶ Καλεα· καὶ Σεμπαγ· ἔθνος πέρα τοῦ νείλου· ἐν δυσβατοῖς καὶ χιονώδεσι ὄρεσιν ακρωτῆρες ἐροῦς ἀφ' πόντου πέρατι ἐξ κρύη καὶ χίονες βαθύπατοι· ὡς μηχέτι γοιάτας καπαδύνειν αὖθρα· τοὺ ποταμοὺ ἀφθαὲ ὑπέπαξα· ἔπειτα λασινε· καὶ γαλ· καὶ υαβαλᾳ· οἰκουῶσας πρὸ ὄρεσι θερμῶν ὑδάτων βλύζουσι ἐξ καβρύτας· Απαλμὼ καὶ βίζα· καὶ ζαοὺ αὐτοὶ ἔθνη πόλεται· Ταγγαζᾶς· τοὺς μέχρι τῆς τῆς Αἰγύπτου οἰκεῖν οἰκοῦσας· Σαβᾶξας, Πεζβάεζας ἐποίησα τὴν ὁδὸν, ἀπὸ τῶν τῆς ἐμῆς βασιλείας τόπων μέχρις Λιγύπτου· ἔκειτα Α'ινε· καὶ Μέπτε ἐν ἀποχήμενοις οἰκουῶσας ὄρεσι· Σεσία ἔθνη ἐπολέμησα· ἃς ἡ μείζοσι ἡ δυσβατώτατοι ὄρεσ αὐλοθρᾶς ἀβεθεσυρήσας κατηκαζαν· ἡ ἐπιλεξάμενα ἐμαυτῷ· τοὺς τε νέους αὐτῶν ἡ γυναῖκας ἠπάδας ἡ πρόβατα καὶ πᾶσαν τὴν ἀποφόρησιν αὐτοὶς κτῆσιν· *Ραυσὼ ἔθνη μεσοχάλιβανοφόρων Βαρβάρων· οἰκουῶσας ἐπὶ τὸ πεδίον μεγίστων αὐδρων· ἡ Σωλάτε ἔθνος ὑπέπαξα. οἷς ἡ τοὺς αἰγιαλοὺς τῆς θαλάσσης φυλάττειν ἐκέλευσα· ζαῦτα ἡ παῖτα ζαὶ ἔθνη ὄρεσιν ἰσχυρεῖς πεφενεμένα. αὐτὸς ἐγὼ ὁ τῇ μάχαις παρὼν, νικήσας ἡ ἀποπαξας, ἐχειρεσάμην αὐτοῦ πάσας ζαὶ χώρας ὅπῃ φόρεις ἄλλῃ δὲ πλεῖστα ἔθνη, ἐκοπα ὑπέπαξη μοῦ ὅπῃ φόρεις· καὶ πέρα ἡ τῆς ἐρυθρᾶς θαλάσσης οἰκουῶσας Αεβεῖας ἐ κιναβοκλαπέπας· ἐσχέτυμα ναυπικὸν ἡ πεζικὸν ἀβαπιμβάλμενος· καὶ ἀποπαξας αὐτῶν πὶς βασιλέας φόρεις τῆς γῆς πιλεῖν ἐκέλευσα· ἡ ὁδεύεαζ μὲ· ἐιρήνης καὶ πλέοθαι ἀπὸ τι Λιβυκῆς κέμης ἕως τ' Σαβέων χώρας ἐπολέμησα· πόμπα δὲ ζαῦτα ἔθνη, ἀφ' τος ἡ μόνος βασιλέων τῶν πρὸ ἐμοῦ ὑπέπαξα· δὶ ὑ' ἔχω τὸ μέγιστον δόρ μοῦ ἄρ'ω δύσχεισίαν· ὃς με ἡ ἐλέπησι. δι οὖν πόμπα τὸ ὁμοφοῦσα τῇ ἐμῇ γῇ· ἀπὸ μὴ αἰαπαῆς μέχρι τῆς λιβανοτοφόρου· ἀπὸ ἡ δύσιος· μέχρι τῶν τῆς Αἰθιοπίας ἡ Σάσου τόπων ὑπ' ἐμαυτὸν ἐποίησα· ἀμὲ αὐτὸς ἐγὼ ἐλθὼν ἡ νικήσας· ἃ ἡ δίψαπιμβόμδος· ἡ ὁ Εἰρήνη κατοίσας πόμπα τὸν ὑπ' ἐμοὶ κόσμον· κατέλθοι Εἰς τὸν Αδδύλων παῖ Διὰ ἡ παῖ Α'ρᾳ ἡ παῖ Ποσειδῶν, ἡναπάσας ὑφ' ἕ πλοίζομένων. ἀ δ' ἐρείσας δὲ μου ζᾳ τα τύμᾳζα· καὶ ὕφ' ἓν ποιήσας ὅπῃ πύτου παῖ τόπων καίσας, τὸν δὲ τὸν δίφρον ἀναθήκαπτ' ἄρει ἐποίησα· ἔτει τῆς ἐμῆς βασιλείας ἑκκαιδεκάτου ἑβδόμου·

Καὶ

Καὶ ταῦτα μὲν τὰ ἐπὶ τῆς διάρου γεγραμμένα· ἕως δὲ τῆς σήμερον ἡμέρας, οὐ ἐκείνου παππᾶ· ἔνθα κεῖται ὁ διάρους, ἐπωνόμασεν αὐτὴν πᾶς ὁ παλαιὸς φυλάκιον· Εἰ δὲ τῷ παρόντι τῷ καθ' ἡμᾶς πολεμαῖοι ἔθους ἦν κεκρατηκὸς, εἰπεῖν σὺν ἔγκλήματι διῆξαι βασιλικῶς ὡς ἀνὴρ πλεῖστα Σάσσυ καὶ πλεῖστα Βαρβαρείας, πόλεις τῆς Αἰθιοπίας ἀκριβῶς ἐπίσταται· πολίτας τε ἔθνη ἐκεῖνα ὑποπέμπει καὶ τὰς χώρας· ἃ καὶ πλεῖστα ἐξ αὐτῆς ἐλήλαται μέλη· τὰ δὲ λοιπὰ ὡς ἐγγὺς τῆν τόπων ὄντες, ἀκριβῶς μεμαθήκαμεν· τὰ δὲ πλεῖστα τῆν ἀνθρωπόδων τῆν ἐρχομένων ἐξ αὐτῆς τὸ ἔθνος εἰσὶν· ἃ δὲ διείρηται πρὸς τοῖς ἐμπορευομένοις ἐκεῖσε· ἄλλα δὲ Σεμπναὶ τὸ θαλάσσιον χώρας καὶ τὰ κρύπτεσθαι· ἐκεῖ ἄξονείζει ὁ Βασιλεὺς τῆν ὠξωμιτῶν πόλις πιὰ καπαδόκισι πεμφθῆναι ὑπ' ἐξουσία· πιὸς δὲ πέρσαι Ἀρραβίτας καὶ Σαβαϊδηλίτας· καὶ τῶν Σαβέων χώραν, τοὺς Ὁμηρίτας λέγω· ἔστι δὲ ὧν δὲ ὑπὸ ταῦτος τῆς ἰσοτίας, ἀκριβῶς κοκάσασθαι τὸ πλάτος τῆς γῆς· ἀπὸ τῆν ὑπερβορείων τόπων ἕως τῆς Σάσσυ δὲ τῆς λιβανοφόρου Βαρβαρείας· ἃ πλείω τῆν ἀξιοκαίων μανθάνειν· ἀκριβῶς γὰρ ἐπισάμενοι καὶ ἃ πολὺ ἀξιωθέντες τῆς ἀληθίας· τὰ μὲν πλεῖστα μεμαθήκοτες, κατεγράφαμεν· ὥστε καὶ κρίνειν τοῦτο, τῶν μὲν ἀκριβῆ γράφειν ἀληθεύειν· τοὺς δὲ ἔξωθεν φιλοσόφους· τερατολογίας μᾶλλον καὶ σοφισμάτων· φιλοῦσι δὲ γραφὰς μύθους διηγεῖσθαι μύθους, ὡς ἐξ ὑπαρχῆς τῆς αὐτῆς μεταπώτησις καὶ αἰσθητὰ ὁμοιότητος ἑτέρου ζώου τοιωτέρου τῆς κεκαυμένης· ὁμοίως τῶν ὑφ' ἡμῶν οἰκουμένων· καὶ ἀκούειν ἢ ἀδύνατον ἐώρακε πώποτε ἄνθρωπος· πῶς γὰρ ἐρασθείη· ἢ ἀκουσθείη, ὃ μὴ τῆ ἀληθίᾳ ἀρμόττοις ὑφισάμενοι· διὸ ἃ παραδείκτεον τοῖς αὐτῆς φιλοπάθεσι· νέων γὰρ τῶν ἀφιζομένων ἐπὶ τοιαῦτα τυγχάνει ὂν παλαιῶν· ἵππες σοφίσματοι πιθανοῖς, ἔδοξαν αἰσθήσεσιν τοῖς ἐμοὶ αὐτῆς γεγενῆσθαι ἀδυνάτοις ἐπιχειρεῖν πρὸς αὐτῆς γεγενῆσθαι ἀδυνάτοις ἐπιχειρεῖν κρίνειν ὡς ὁ βασιλεὺς ἐποιησάμεθα.

ΠΑΡΑΓΡΑΦΗ ΕΙΣ ΤΟΝ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΝ.

Καὶ γὰρ ἔστις ὁ Πτολεμαῖος· εἷς ἐστὶν βασιλεὺς τῶν μὴ Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα, πτολεμαῖον· ἐκεῖ ὧν ὁ πρεσβύτης Δανιὴλ προφητεύει ἀξιοφόρως λίθῳ· ἐξαιρέτως δὲ, ὁ τῆ σύνταξιν, τὸ Ναβουχοδονόσορ· ὃ τῆ ὁράματι τῆν πεπάρων θρείων τῆν αἰσθητῶν τῶν ἀπὸ τῆς θαλάσσης, ὧν εἶδεν αὐτὸς ὁ Δανιὴλ ὁ μὲν τὴν εἰκόνη κεφαλὴν χρυσῆν· ἐν ᾗ τῆ ὁράματι, λέγων· σημαίνων τῷ τῆν Βαβυλωνίων ἀρχῶ πυτίσι τὸν Ναβουχοδονόσορ.

ue la queuë embarrassée à l'entour d'vn arbre, & qu'il ne s'en peut desfaire sans y perdre quelqu'vn de ses poils, plustost que de soufrir cette sorte de honte, il demeure là, & donne le temps aux Indiens de venir, & de luy couper la queuë; qu'il s'enfuit apres l'auoir perduë.

LE MVSC.

Le Musc est vn petit Animal, ceux du pays l'appellent Castoury. Ils le chassent, le tuent à coups de fleches, & luy ostent vn amas de sang qu'il a à l'endroit du nombril, apres l'auoir lié; car c'est la partie de l'Animal qui sent bon, & ce sang est ce que nous appellons le Musc; Ils iettent le reste des chairs comme inutile.

Voyez la figure de cét Animal dans le texte Grec.

LA LICORNE.

Pour moy ie n'ay point veu de Licorne, mais bien quatre figures de Bronze de cet Animal en Ethiopie dans le Palasi du Roy, nommé les quatre tours; Ils disent que c'est vn Animal terrible, & indomptable; que toute sa force consiste en sa corne; que quand il est poursuiuy par les Chasseurs, & qu'il se void sur le point d'estre pris, il se precipite du haut des rochers, & tombe sur sa corne qui soustient tout l'effort de sa cheute, & ne se fait point de mal. Il en fait mention dans la sainte Escriture, lors qu'elle dit *Sauuez-moy de la gueule des Lyons & des cornes des Licornes*; & en vn autre endroit, *Son Bien-aymé, comme le fils de la Licorne*: & dans les benedictions que Balaam donne au peuple d'Israël: *Dieu l'a conduit de l'Egypte, & luy a donné la force des Licornes*, &c. l'Escriture rendant tesmoignage par tout à cét Animal d'vn courage & d'vne force merueilleuse.

Il en est fait mention dãs la Sainte Escriture.

LE POVRCEAV CERF.

I'ay veu cet Animal, & i'en ay mangé. Pour le Cheual Marin, ie n'en ay point veu; mais i'ay achepté de ses dents qui pesoient bien treize liures: il se trouue beaucoup de ces dents en Egypte & dans l'Ethiopie.

Voyez la Figure dans le texte.

LE POIVRIER.

L'on appelle Pipé l'Arbre qui porte le poivre. Les Poivriers s'attachent toûjours sur vne autre espece d'arbre qui ne porte point de fruit, & qui a la tige fort haute, autrement ils ne se pourroient pas soustenir, leur bois estant foible & semblable au serment de la vigne. Chaque grappe de poivre a trois feüilles qui la couurent; tout en est verd, & d'vn verd fort semblable à celuy de la Ruë.

Ou bien chaque grain de poivre a deux écorces.

LE COCOS.

Les autres arbres qui portent les grandes noix des Indes, que les Grecs appellent *Argellia*, sont fort semblables aux Palmiers, si ce n'est qu'ils sont plus hauts & que leur tronc & leurs branches sont beaucoup plus grosses que celles des Palmiers. Le fruit ne paroit point d'abord; Ces arbres iettent premierement deux ou trois guaines, ou enueloppes, lesquelles se rompent à mesure que pousse le fruit qu'elles cachent & qu'elles enferment; Ces noix sont aussi agreables au goust que les cerneaux des noix vertes, elles sont pleines d'vne eau fort douce quand elles sont nouuelles. C'est le vin des Indiens, & leur principale boisson; Ils l'appellent en leur langue *Roncho Soura*. Mais si on laisse durcir ces noix, ou qu'elles soient vieilles cueillies, la partie de cét eau qui est contre la

Les Persans appellent les Cocos Nargel.

Tixera dit qu'on l'appelle encore

maintenant Soura, & vn autre Voyageur dit qu'ils nommẽt Oracca Soura cette boisson lors qu'elle a esté tirée par distilation.

coquille s'épaissit & se caille, & s'attache à la coquille de la noix, le reste demeure long-temps en consistance d'eau au milieu du fruit, & se perd à la fin, le fruit en devient aigre, & n'est plus bon à manger.

LE VEAV MARIN, LE DAVPHIN, LA TORTVE.

I'ay mangé estant sur la Mer du Veau marin & du Dauphin, nous mangions aussi de la Tortuë, quand il s'en rencontre de fort grasses; pour le Dauphin & la Tortuë, on les euentre; mais l'on assomme le Veau marin, en luy donnant vn coup sur la teste, comme l'on fait aux gros poissons. La chair de la Tortuë est semblable au Mouton, celle du Dauphin resẽble plus à la chair de Porc; elle est tendre & agreable au goust comme celle de la Tortuë, mais elle est plus salée, & a vn goust de sauuagine. La chair du Veau marin tient de la chair du cochon de laict, car elle est blanche, n'est pas si salée, & ne sent pas si fort la sauuagine.

L'ISLE DE TAPROBANE.

Les Geographes Persiés l'appellent Sarjal, qui est le mesme, car L. & R. se changent souuẽt. On l'appelle Ceilan communément.

La Taprobane est vne des plus grandes Isles de l'Ocean; elle est dans la Mer Indique. Les Indiens l'appellent Siele-diba, & les Grecs Taprobane; on y trouue des Iacinthes; elle est au delà du Pays où croît le poivre. Il y a quantité de petites Isles proche de celle-là, qui ont toutes de l'eau douce & des noix de cocos dont on tire vne eau qui sert de breuuage. Le fond de la plus part de ces Isles est de sable: L'Isle de Taprobane selon le rapport de ceux du pays, à trois cens cos de longueur & autant de largeur, ainsi elle a de circuit vn peu plus de 900. milles. Elle est sous la domination de deux Princes qui se font la guerre. L'vn est Maistre de la partie de l'Isle où se trouuent les Iacinthes, & l'autre de celle où est le port le plus hanté, & qu'on peut dire estre le plus fameux de toutes les Indes. Il y a dans l'Isle vne Eglise pour les Chrestiens Persans qui y abordent souuent.

Deux cos font vne lieuë de France.

Elle est seruie par vn Prestre & vn Diacre qui ont receu les Ordres sacrez en Perse. Ils ont toute la Liturgie Ecclesiastique. Pour ce qui est des peuples qui habitent cette Isle, & des Roys qui les commandent, ils sont Payens, ont plusieurs temples, & vn entr'autres situé sur vne eminence où il y a vn Iacinthe ou Rubis de la figure d'vne grosse pomme de pin d'vn prix inestimable. Lors que le Soleil donne dessus, il iette vn grand feu qui esblouyt & surprend. Il aborde dans cette Isle quantité de Vaisseaux, principalement des Indes & de l'Ethiopie: Il en sort aussi beaucoup de ses ports, il y en vient de la Chine & des autres pays qui luy sont à l'Est.

Les Chrestiés de la coste de Coromãdel, autrement Ichtelliapour, ou de S. Thomas, reconnoissoient le Patriarche de Babilone, autrement dit le Patriarche des Karamites; & il reste encore aujourd'huy quelque marque de cette reconnoissance.

Les Insulaires traittent auec les Chinois des soyes de bois d'Aloë, ou d'Aquila, de Clou de Girofle, de bois de Girofle, de bois de Sandale & d'autres Marchandises. Ceux de l'Isle en trafiquẽt aussi auec ceux de Malé d'où viẽt le poivre; mais principalement auec les Marchands de Calliana d'où vient le cuiure, le bois de Sezem semblable à l'ebene & autres matieres dont on fait des estoffes. Calliana est d'vn fort grand commerce, aussi bien que Sindou; on y trouue le Muse, le Castoreum & la Spica Nardi. Ceux de Sielediba enuoyent souuent leurs Marchandises iusques en Perse, dans l'Omiritis, & à Adouly; ils en reçoiuent en eschange d'autres de ces mesmes ports qu'ils transportent plus auant dans les Indes.

Monsieur Vossius remarque dãs son Pomponius que les Indiens ont par tradition,

Sindou est le commencement des Indes; le fleuue Indus ou Pheison, qui se rend dans le Golphe Persique separe la Perse des Indes. Les ports les plus fameux des Indes sont Sindou, Orrota, Calliana, Sibor & Malé, & les cinq ports où se fait la traitte de poivre, Parti, Mangatouth, Saloupatana, Nalopatana & Poudapatana.

Sielediba ou la Taprobane est éloignée de Terre ferme d'enuiron cinq iour-

nées de chemin, elle a vne ville de grand commerce nommée Marallo, où il se trouue quantité d'huisties; le port de Macer, où on charge beaucoup de noix de muscade, de soye, & de clou de girofle. Les autres Marchandises viennent du Tsin: au delà du Tsin, il n'y a point de terre habitée; car l'Ocean l'entoure du costé de l'Orient. Sieledida estant ainsi au milieu des Indes, & ayant des pierreries, & des Iacinthes qui y attirent les Marchands; il y vient des Vaisseaux de tous costez; elle en enuoye aussi par tout, & est maintenant vn lieu de grand commerce.

que cette Isle estoit autresfois plus grande, & qu'vne grãde partie a esté abismée.

M. Vossius explique Anno 1680 la noix muscade, à cause qu'elle vient toute de l'Isle Banda.

Vn Marchand nommé Sopater, qui viuoit encore il n'y a que trente cinq ans, estant arriué dans l'Isle, sur vn Vaisseau qui estoit party du port d'Adouly; Vn Ambassadeur du Roy de Perse y arriua en mesme temps: ceux qui commandoient dans le port, & qui auoient la ferme de la Doüane, les ayant presentez au Roy, il les receut ciuilement, les fit seoir, & leur demanda quelles nouuelles ils apportoient de leur pays: ces Estrangers luy répondirent que tout y alloit bien; mais comme dans la suitte de l'Audiance le Roy leur eust demandé lequel de leurs Princes estoit le plus puissant, le Persan prit la parole, & dit que le Roy son Maistre estoit le plus riche & le plus puissant, que rien ne luy estoit impossible, & qu'enfin c'estoit le Roy des Roys. Sopater cependant gardoit le silence, le Roy se tourna vers luy, & vous Romain vous ne dites mot? Qu'aurois-ie à dire, répondit Sopater, apres ce qu'a dit cet homme; mais si vous voulez vous éclaircir de la question que vous auez faite, vous auez icy nos deux Roys, considerez-les, & iugez lequel des deux est le plus riche & le plus puissant: le Roy fut surpris, & n'entendoit point le sens de cette response. Sopater continua; voila les monnoyes de l'vn & de l'autre, & luy presente vn escu d'or où estoit l'Effigie de son Prince, & vne petite monnoye de Perse: l'écu estoit d'vn bel or, & la figure du Prince y estoit grauée auec Art; car les Marchands choisissent tousiours la plus belle monnoye pour la porter en ces quartiers. La monnoye de Perse au contraire estoit d'argent, & ne pouuoit pas entrer en comparaison, ny pour son coing, ny pour sa matiere auec l'écu d'or: le Roy en connut aussi-tost la difference; il faut aduoüer, dit-il, que les Romains sont magnifiques, qu'ils sont puissants, & qu'ils excellent en tout. Il commanda en suite qu'on rendit de grands honneurs à Sopater, le fit promener par toute la ville sur vn Elephant au son des tymbales. Ie tiens cette Relation de Sopater mesme, & de ceux qui estoient auec luy. Ses gens qui l'auoient accompagné en ce voyage, & qui estoient partis auec luy du Port d'Adouly, me disoient que le Persan auoit eu vne grande confusion de ce qui se passa en cette Audiance.

Vallisliarisiu du poids d'vn dragme.

Il y a encore d'autres Ports de mer & d'autres Villes plus auant dans le Pays, de grand trafic: entre ces peuples, ceux qui sont au plus haut des Indes, i'entens les plus auancez vers le Nord, sont les Huns blancs, le Gollas qui les Commande peut mettre en campagne, comme ils disent, iusques à deux mille Elephans, & beaucoup de Cauallerie; il est Maistre d'vne grande partie des Indes, & plusieurs Peuples voisins luy payent tribut. Ils disent qu'ayant assiegé vne Ville qui estoit toute entourée d'eau, il y vint auec tant d'Elephans, de Cheuaux, & vn si grand nombre d'Hommes, qu'il épuisa toute l'eau; & que l'ayant ainsi mise à sec, il surmonta la plus grande difficulté qu'il y auoit à s'en rendre maître. Ces Peuples ayment les émeraudes, ils s'en parent la teste; les Ethiopiens qui en trafiquent iusques dans les Indes leurs portent les plus belles de celles qu'ils ont troquées auec les Blemmyes autres Peuples d'Ethiopie. L'experience m'a enseigné la pluspart des choses que ie viens de rapporter, & i'ay appris les autres sur les lieux de personnes dignes de foy que i'ay interrogé curieusement.

Tous les Roys de cette partie des Indes ont des Elephans; ceux d'Horrota, de Calliana, les Roys du Sinde, de Siuor, & de Malé; celuy du Sinde en a six milles, & celuy de Malé enuiron cinq milles: Le Roy de Sieledida a des Cheuaux

& des Elephans, il achete ceux-cy selon le nombre de pans qu'ils ont de hauteur, & en donne quelquesfois iusques à cent pieces d'or, plus ou moins, selon qu'ils sont grands. Pour les Cheuaux, on les amene de Perse; & les Marchands qui font ce trafic ont de grands priuileges, & ne payent rien dans ses Ports.

Les Roys qui sont plus auant dans la terre-ferme, font apprioiser les Elephans sauuages qu'ils ont pris à la chasse; les dressent pour la guerre, & les font combattre souuent les vns contre les autres pour en auoir le plaisir. L'on dresse vne barriere entre deux; on plante deux poteaux ou pieces de bois droites qui en portent vne troisiéme de trauers mise à la hauteur de la poitrine des Elephans; il y a des hommes à droite & à gauche, pour les empescher de se pouuoir ioindre, ny se seruir d'autres armes dans ce combat que de leur trompes; ils s'en donnent de grands coups iusques à ceque l'vn d'eux cede à l'autre; Les Elephans des Indes n'ont pas les dents fort grandes: & quand il s'en rencontre on les leur fait scier de peur que leur pesanteur ne les surcharge, & ne les rende moins propres pour la guerre: Pour ce qui est des Ethiopiens ils ne prennent point la peine d'apriuoiser les Elephans; mais lors que le Roy en veut auoir quelqu'vn, ils en prennent des ieunes, & les éleuent, ce qui leur est aisé à cause de la grande abondance qu'il y en a dans le pays, & de cette espece qui ont les dents fort grandes. L'Ethiopie enuoye des Vaisseaux chargez de ces dens iusques dans les Indes, en Perse en l'Arabie, & en l'Europe.

Genes. Le Fleuue Pheison trauerse toute l'Inde & le Pays des Huns, la sainte Escriture appelle l'Inde Euilat: Il sort vn fleuue d'Eden; apres auoir arrousé le " Paradis, il se separe apres en trois bras, l'vn se nomme Pheison, & ce bras entoure " & embrasse tout le Pays d'Euilat, où il y a d'excellent Or; on y trouue l'Escarboucle & le topase: Euilat qui a donné le nom à ce Pays tiroit son origine de Cham, car on void en vn autre endroit de la sainte Escriture que Cham eut pour fils Chus, Mesaim Phered & Chanaan, que Chus eut Saba & Euilat; c'est à dire les Omirites & les Indiens; car le Pays nommé encore auiourd'huy Saba est l'Omiritis. & Euilat est Lelile païs des Indes: Le Golphe Persique separe ces deux Pays l'vn de l'autre, & ce Pays produit de l'Or, & l'escarboucle, selon que le décrit l'Escriture saincte qu'il appelle Ὀνυχα. & le Topase aussi qu'elle appelle Λίθον πράσινον. C'est ainsi que la sainte Escriture seule rapporte plus clairement les choses que les Relations les plus curieuses ne le peuuent faire.

Ce qui suit a esté tiré du Chapitre qui a pour titre τὸ χαλκῶμα, c'est à dire le Texte.

SI le Paradis estoit dans la terre que nous habitons, il n'auroit pas manqué de gens qui auroient entrepris d'y aller, puis qu'il y en a tant d'autres qui courent iusques aux extremitez du Monde pour le seul dessein de trafiquer & d'en rapporter des soyries: Le Pays d'où vient la soye est dans la partie la plus éloignée des Indes, à la main droite de ceux qui entrent dans la Mer Indique, beaucoup au delà du Golphe Persique & de l'Isle que les Indiens appellent Seledida, & les Grecs Taprobane. On appelle ce Pays Tsin. Le Pays du Tsin est fermé à la main droite par l'Ocean, de mesme que la Barbarie, qui en est aussi fermée d'vn costé; Les Philosophes Indiens qu'on appelle Brachmanes, disent que si l'on tiroit vn cordeau depuis le Tsin iusques en Grece, il passeroit iustement par le milieu du Monde; & ils ne s'éloignent pas de la verité; car il y auroit encore bien des Pays au costé droit de ce cordeau ou ligne imaginaire; tellement qu'on transporte en peu de temps en Perse la soye par terre, en changeant de plusieurs mains des peuples qui sont entr'deux; mais le chemin par mer est bien plus long; car depuis l'Isle de Taprobane iusqu'au Tsin, il y a aussi loing que du fonds du Golphe Persique iusqu'à l'Isle de Taprobane; ainsi ceux qui vont pas terre abregent de beaucoup le chemin, & c'est de cette facilité de porter des Marchandises en Perse que vient cette abondance de Soyrie qu'on y trouue touiours; ce qui est au delà

du Tsin n'est point habité, & l'on n'y nauige point ; & qui mesureroit l'étenduë de ce cordeau tiré de là vers l'Occident, trouueroit à peu prés la distãce de quatre cent stations ou journées ; & voila, comme ie croy, qu'il la faudroit mesurer : depuis le Tsin iusques aux frontieres de la Perse se trouue l'Ounia, l'Inde, & la Bactriane, l'on trauerse ces Pays en 150. stations : toute la Perse en 80. stations ; depuis Niniue iusques à Seleucie on compte 13. stations : depuis Seleucie iusqu'à Rome, en France, & en Iberie, qu'on appelle maintenant Espagne 150. Stations & dauantage ; & si on l'estendoit iusqu'au détroit de Cadis, il y auroit en tout enuiron 400. stations.

Chaque station ou journée de chemin est de trente mille.

Les Geographes Persans font de vingt-quatre milles.

Const. Porphir. ogenetta parlant de quelques Turcs qui s'estoient habituez vers l'Orient de l'Europe, dit qu'ils auoient deux Princes, l'vn nommé Gilas, & l'autre Kargan : que ces noms n'estoient point des noms propres, mais des nõs de leur dignité.

Pour ce qui est de la largeur de la terre, à la prendre depuis ces Pays Septentrionnaux en tirant vers Bizance, l'on ne compte ordinairement pour ce chemin que trente journées ; car il est aisé d'en estimer l'estenduë par la distance qu'il ya depuis la Mer Caspienne qui vient de l'Ocean, iusques en ces Pays-cy : De Bizance iusques en Alexandrie cinquante stations. On en compte trente autres d'Alexandrie iusqu'aux Cataractes : depuis les Cataractes iusques à Axome 30. stations, & d'Axome iusqu'aux extremitez de l'Ethiopie & aux frontieres du Pays nommé Barbarie d'où vient l'encens, laquelle ne touche point à l'Ocean ; car entre la Barbarie & l'Ocean, il y a encore tout le Pays de Sasso qui est la derniere terre de l'Ethiopie, enuiron 40. stations, tellement que ce sera en tout 200. stations, ce qui s'accorde fort bien auec la sainte Escriture, qui luy donne la mesme proportion, & fait la longueur de la terre double de sa largeur, qui est la proportion de deux à vn.

Que Gilas est la principale.

Le Pays qui porte l'Encens est à l'extremité de l'Ethiopie, entourré de terres de tous costez ; mais auec cela il n'est pas fort éloigné de l'Ocean : Delà vient que les Peuples de la Barbarie qui en sont voisins trafiquent auant dans les terres & en rapportẽt la plus part des Aromas, l'Encens, la Canelle, le Calamus, & beaucoup d'autres, lesquels ils transportent apres par Met au port d'Adouly dans l'Omeritis, en Perse & dans les lieux les plus éloignés des Indes ; vous trouuerez mesmes quelque chose de cela dãs les liures des Roys, où vous voyez que la Reine de Saba, c'est à dire la Reyne d'Omiritis que nostre Seigneur appelle en vn autre endroit dans les Euangiles la Reyne du Midy, apporta à Salomon des Aromas du Pays de Barbarie dont elle estoit proche, des branches d'Ebene, des Singes & de l'Or d'Ethiopie, comme estant proche des Pays qui portent ces raretez, & d'Ethiopie qui est au delà de la Mer Rouge ; nostre Seigneur appelle ce Pays les extremitez de la terre, il dit ; la Reine du Midy venuë des extremitez de la terre pour entẽdre Salomon ; car il n'y a au plus que 2. iours de Nauigatiõ du Pays d'Omiritis iusqu'en la Barbarie ; & au delà de ce Pays on ne trouue que l'Ocean qu'ils appellẽt Zingium. Pour ce qui est du Pays appellé Sasso, il est aussi proche de l'Ocean : Le Pays qui porte l'Encens est encore riche en metaux, & tous les deux ans le Roy des Axomites enuoye en ces quartiers là, sous les Ordres du Gouuerneur d'Agau des hommes exprés, pour y trafiquer & en rapporter de l'or ; plusieurs Marchands se ioignent ordinairement à cette Troupe, si bien qu'ils sont plus de cinq cens hommes ; ils menent en ce Pays des Bœufs, ils portent du fer & du sel, & quand ils sont proche de la Frontiere ils font alte, dressent vne haye auec des épines qu'ils ont portées pour cét effet, demeurent dans cette enceinte, tuent leurs Bœufs, & en mettent les pieces sur ces hayes d'épines auec leurs autres marchandises, leur fer, & leur sel.

Les Habitans du Pays les viennent trouuer auec de petits pains d'or, en forme de Lupins appellés Tancara, & mettent 2. ou 3. de ces pains d'or sur la marchandise qui leur plaist ; l'entends sur vne partie du fer ou du sel, & se retirent aussi tost ; L'autre Marchand en approche alors, & s'il est content de l'or qu'on a mis pour sa marchandise, il le prend, & l'autre qui vient apres emporte la mar-

chãdiſe : Si au cõtraire le Marchan d n'eſt pas content de l'or qu'on a mis ſur ſa marchandiſe, il n'y touche point, & l'autre s'en eſtant rapproché, ou en adiouſte dauantage, ou remporte ce qu'il y en auoit mis, & ſe retire ; c'eſt là leur maniere de traiter enſemble ; car ces Peuples ne s'entendent point, & n'ont point d'interprete par le moyen deſquels ils puiſſent communiquer les vns auec les autres ; Ils demeurent ordinairement 30. iours dans le Pays ; ils trafiquent durant ce temps-là & s'en retournent apres tous enſemble ; car il y a des gens en ces quartiers qui ſe mettent en Campagne pour les voller & leur oſter l'or dont ils ſçauent qu'ils ont traité : Ils mettent ordinairement ſix mois à faire ce voyage, i'entends à aller & venir ; en allant ils marchent plus lentement à cauſe du beſtial qu'ils conduiſent ; au retour ils font plus de diligence, de peur d'eſtre ſurpris par l'Hyuer & par la pluye ; car la ſource du Nil eſt en ce Pays-là, & en Hyuer les pluyes font enfler les Riuieres qui ſe débordent & gaſtent les chemins ; Ils ont l'Hyuer dans le temps que nous auons l'Eſté depuis le commencement du mois que les Egyptiens appellent Epiphi iuſqu'à la fin de celuy qu'ils nomment Thoth ; en cette ſaiſon il y tombe des pluyes continuelles ; il s'y fait des torrens qui ſe rendent tous dans le Nil. Ie rapporte vne partie de ces choſes ſur le témoignage de mes yeux, & i'ay appris les autres de ceux qui trafiquent dans le Pays ; Mais il faut que ie diſe à voſtre Reuerence vne autre particularité qui n'eſt pas tout à fait éloignée du ſuiet dont i'ay traité iuſqu'à cette heure.

Cauſe de l'inondatiõ du Nil découuerte.

Dans vne ville d'Ethiopie nommée Adouli ſcituée ſur le bord de la Mer, éloignée de deux mille du port des Axomites où nous trafiquons ſouuent, comme font auſſi ceux d'Alexandrie & d'Aeſa : On void vn Troſne de Marbre à l'entrée de la Ville du coſté qui regarde l'Occident ſur le chemin qui mene à Axomi. Ce Throſne a eſté dreſſé par vn Roy du Pays nommé Ptolomée, de marbre blanc, ſemblable à celuy de l'Iſle de Marmara dont on fait les tables : Sa baze eſt quarrée, & ſur chacun de ſes quatre coins ſont éleuées autant de petites Colomnes, & vne cinquiéme au milieu plus groſſe que les autres ornée de bas reliefs qui tournent tout autour en ligne ſpirale : Le Throſne eſt ſur ces Colomnes auec ſon Doſſier, & ſes appuits à droite & à gauche ; Mais ce Throſne, ſa Baze, ſes cinq Colomnes, le Doſſier & les appuits ſont d'vne ſeule pierre taillée de la figure de nos chaiſes, qui peut auoir de hauteur deux coudées & demie : Derriere le Troſne eſt vn autre de marbre qui peut auoir trois coudées de hauteur, la Baze en eſt quarrée : La pierre finit en pointe, & eſtant ainſi plus éuaſée par en bas repreſente aſſez bien la figure d'vn lambda ; elle a quatre faces, & eſt maintenant couchée par terre derriere le Throſne, & la partie inferieure en eſt fruſte & fort ruïnée ; cette pierre auſſi bien que le Troſne eſt remplie de lettres greques, & comme i'eſtois en ces quartiers-là il y a enuiron 25. ans, au commencement du Regne de l'Empereur Iuſtin ; Le Roy des Axomites Elazuas qui regnoit alors, eſtant ſur le point d'aller faire la guerre aux Omirites de l'autre coſté de la Mer Rouge, enuoya vn ordre au Gouuerneur d'Adouli de prendre vn Ectype, ou copie des lettres qui ſont ſur le Trône & ſur cette pierre, & de le luy enuoyer. Aſuas qui eſtoit alors Gouuerneur de la ville d'Adouli m'enuoya querir pour cét effet auec vn Marchand nommé Minas qui ſe retira dans la ſolitude quelque-temps apres, & y eſt mort depuis peu. Nous executâmes ſon ordre, nous en portâmes la copie à ce Gouuerneur ; nous en gardâmes vne autre que ie mettray icy cõme vne choſe qui peut donner connoiſſance de beaucoup de lieux & de peuples. Derriere le Troſne eſtoit la figure d'vn Hercule & d'vn Mercure en relief ; Minas me diſoit qu'Hercule eſtoit le ſymbole de la force, & Mercure celuy de la richeſſe : Ie ſouſtenois au contraire que Mercure eſtoit pluſtoſt le ſymbole de l'Eloquence, & cela fondé ſur le paſſage des Actes des Apôtres ; *ils appelloient Barnabas Iupiter, & Paul Mercure, à cauſe de ſon Eloquence.*

INSCRIPTION.

Le grand Roy [1] *Ptolomée, fils du Roy* [2] *Ptolomée & de la Reyne Arsinoes, petit fils de* [1] *Ptolomée & de la Reyne Berenice, dont la naissance du costé du pere vient d'Hercule, & du costé des femmes de Dionysius fils de Iupiter, Roy de l'Egypte, de la Libie, de la Sirie, de la Phenicie, de l'Isle de Cypre, de la Lycie, de la Carie, & des Isles Cyclades, Estats qu'il a heritez de son pere; il entra auec grand nombre de Caualerie & d'Infanterie, & vne tres-puissante Armée Nauale en Asie, auec beaucoup d'Elephans d'Ethiopie, du pays des Troglodites, que son pere auoit premierement pris en ce pays là, & les auoit fait dresser pour la guerre: il a subiugué tout le pays qui est enfermé par l'Euphrate & la Cilicie, la Pamphilie, l'Ionie, l'Hellespont & la Thrace, est venu à bout de toutes les forces de ce pays-là, s'est rendu maistre de tous les Elephans des Indes, a reduit sous sa puissance tous les Roys du pays, a passé l'Euphrate, a subiugué la Mesopotamie, la Babylonie, la Sousiane, la Perse, la Medie, a estendu ses conquestes iusques à la Bactriane; & apres auoir retiré des mains des Persans les choses sacrées qu'ils auoient enleuées aux Egyptiens, les a reportés en Egypte auec tout le butin de ces peuples conquis, & y a ramené son Armée en détournant les riuieres, & faisant des canaux où il estoit necessaire, pour rendre à ses troupes le passage plus aisé.*

1 Ce Ptolomée est le troisiéme de ceux qui regnerent dãs l'Egypte apres Alexandre.

2 Ce fera Philadelphe qui épousa sa sœur.

1 Celuy qui fut nommé Soter.

Ces paroles estoient inscrites sur la Statuë de ce Prince, & il en manquoit fort peu en vn endroit où elle auoit esté rompuë, la suite de l'inscription estoit grauée sur le Thrône:

Ayant apres pacifié auec le mesme courage les Peuples voisins de mes Estats, i'ay subiuguë par la force de mes armes ceux de Gaza, d'Agama; i'ay vaincu ceux de Ziguyn; i'ay partagé auec eux la moitié de toutes leurs richesses; i'ay rangé sous mes Loix les Nations suiuantes: Ana, Tiamo, Tziamo, Yambela & les Legeys leurs voisins, qui sont au delà du Nil; celles de Xingauine, d'Angaue, de Tiama, les Athagons, les Calaans & les Zemenes, autre nation située au delà du Nil dans des montagnes inaccessibles tousiours couuertes de broüillards, & de neiges si hautes que l'on en a au dessus du genoüil; ie les ay forcez dans les montagnes, apres auoir passé le fleuue, & les auoir tenu long-temps assiegez; i'ay dompté en suite ceux de Lasine, de Zaa, d'Anala, qui demeurent dans d'autres Montagnes pleines de sources d'eaux chaudes; * *ceux d'Atalmo, de Vega, & tous les autres peuples de ces quartiers, auec les Tanchaites qui touchent aux frontieres de l'Egypte: i'ay asseuré le chemin qui s'estend depuis ces pays iusques en Egypte; i'ay vaincu en suite ceux d'Annine & ceux de Metyne qui habitent dans des roches affreuses; ie suis venu à bout des Seseans que i'ay assiegez dans des montagnes difficiles où ils s'estoient retranchez, dont ie me suis reserué les femmes, leurs filles, le choix de leurs enfans & de toutes leurs richesses; comme aussi les Rheses, ceux des peuples qui recueillent l'encens, les plus auancez dans les terres, qui habitent des vastes campagnes tousiours seiches & brûlées de la chaleur: les Solates ausquels i'ay laissé le soin de tenir la coste nette de Pyrates; i'ay forcé à la teste de mes troupes ces Nations qui se croyoient inuincibles dans leurs hautes Montagnes; ie leur ay rendu leurs terres à condition de m'en payer tribut; mais entre ces Nations, plusieurs se sont rendues volontairement tributaires; i'ay fait passer la mer-Rouge à mes troupes sur vne puissante Armée Nauale, & i'ay obligé les Roys des Arrabites & des Cinedocolpites, dont les Estats s'estendent le long de la coste, de se declarer mes tributaires, auec obligation de tenir les chemins de leurs pays & leurs costes nettes de voleurs. Enfin, i'ay porté mes armes depuis la ville de Leucé iusques aux pays des Sabeans, & i'ay subiugué ces peuples qui n'auoient point reconnu mes ancestres, aydé de l'assistance du Dieu Mars de qui i'ay tiré mon origine, c'est à luy que i'ay l'obligation d'auoir estendu les bornes de mes Estats, partie par conquestes, partie par le bien que i'ay fait à ces peuples, iusques en Arabie du costé de l'Orient, & du costé du Couchant iusques au pays de Sassos: Enfin, ayant estably la paix par mer & par terre; ie suis venu à Adouli où i'ay sacrifié à Iupiter, à Mars, & à Neptune, à cause du bon succez de mes Nauigations; & à la teste de toutes mes troupes; i'ay dedié ce Trône au Dieu Mars la vingt*-*septiéme année de mon Regne.*

* Où d'où découlent les Fleuues d'Atalmo & de Vega.

* Il me semble qu'Eusebe ne luy donne que 24. années de Regne.

Ils font mourir encores aujourd'huy les criminels en vne place qui est au deuant de ce Trône; ie ne sçay si cette coustume s'obseruoit du temps de Ptolomée. I'ay rapporté en partie cette Inscription, pour faire voir que l'on connoist particulierement toute l'estenduë du pays de Sassos, & tout le pays de Barbarie, puisque

vous les voyez marquez dans cette Inſcription, auec les peuples qui les habitent; j'ay voyagé dans la pluſpart de ces pays; & ce que i'ay rapporté des autres, ie l'ay fait ſur ce que i'en ay appris de leurs voiſins & des eſclaues de ces peuples, que l'on rencontre ſouuent dans ces voyages. Le Roy des Axomites enuoye ſouuent en exil les criminels dans Semene, dans la mer, & où il y a des neiges & des glaces. Pour ce qui eſt des Arrabites des Cynedo Colpites, & du pays des Sabeens, la Sainte Ecriture les nõme les Omirites, & de cela meſme on peut iuger exactement quelle eſt la largeur de la terre, & que depuis les pays les plus auancez vers le Nord, iuſques au pays de Saſſos & à la Barbarie où croiſt l'encens, il n'y a pas plus de deux cent ſtations ou iournées; ie ſçay exactement ce chemin par les voyages par mer & par terre que i'ay faits, ainſi la deſcription que i'en donne eſt tres-ſeure; par là l'on void que la Sainte Eſcriture eſt touſiours veritable, & que les Payens ſe trompent qui nous font des contes de vieilles pour eſtablir leur vanitez & leurs menſonges, en ſuppoſant qu'il y a vne autre Zone au Midy de celle que l'on appelle le Zone torride, ſemblable à celle que nous habitons, quoy que perſonne ne l'ait veuë, & que l'on n'en aye point de Relations; comment auroit-on veu vne choſe qui n'eſt point? il faut donc ſe deſabuſer de ces fauſſes opinions, qui viennent non pas des anciens, mais de quelques modernes qui ont voulu faire croire que les anciens auoient eſté de leur opinon; ie l'ay refutée en peu de paroles dans le diſcours precedant.

Ce Ptolomée eſt vn de ces Roys Ptolomees qui regnerent apres Alexandre le Grand, deſquels parle le Prophete Daniel en pluſieurs endroits; mais principalement dans le ſonge de Nabuchodonoſor, & dans la viſion des quatre Beſtes que Daniel vid ſortir de la mer, dans le ſonge la Teſte d'argent de la Statuë, & dans la viſion la Lionne, ſignifioit l'Empire des Babyloniens, c'eſt à dire celuy de Nabuchodonoſor.

AVIS,
ſur les deux Tables ſuiuantes.

L'On n'aura rien d'aſſeuré de la veritable poſition de l'Aſie, que par les Geographes Orientaux, entre leſquels on doit ſouhaiter principalement la Geographie d'Iſmael Abulfeda Prince de Hamah, à cauſe qu'il a mis dans la ſienne ce qu'il a trouué de meilleur chez les autres Geographes; & ſur tout, dautant qu'il a marqué les degrez de Longitude & de Latitude de chaque place. Il cite dans ſon Liure juſques à 30. Geographes differens, entre leſquels il auouë qu'il s'eſt ſeruy principalement des Geographies de Ptolomée, d'Albiruni, d'Alfaras, d'Ebnſhid, & d'vn Liure qui a pour titre, la quatriéme Partie du Monde habité, qui auoit, ce dit-il, eſté traduit de Grec en Hebreu, & d'Hebreu en Arabe, par le commandement d'Almamoun Prince Arabe, qui fit traduire de ſon temps tous les bons Liures écrits en Grec & autres langues. Tous ceux de ſon pays luy ont l'obligation, de leur auoir appris tout ce que les Latins, les Grecs & les Iuifs auoient de meilleur, & les Sçauans de l'Europe ne luy ont pas moins d'obligation d'auoir conſerué par ce moyen beaucoup d'anciens Autheurs Grecs & Latins qui ne ſe trouuent plus en ces langues, & que l'on aſſeure ſe trouuer en Arabe; vne perſonne qui a le plus donné des pieces de ce Recueil, auoit obligé vn fameux Traducteur de ces langues à trauailler ſur l'Abufeda, dõt il y a vn Exemplaire dans la Bibliotheque Vaticane; mais la Traduction eſt demeurée imparfaite par les occupations qui luy ſont ſuruenuës: l'on n'a pas laiſsé d'en tirer quelques Tables, & les poſitions de deux climats qui regardent les pays qu'on décrit dans ce Recueil, & que l'on met icy en attendant que l'on puiſſe auoir la Traduction de tout l'Ouurage: Auparauant que de s'en ſeruir, il faut remarquer qu'Abulfeda commence ſes Longitudes depuis la coſte de la mer Occidentale, comme il dit; c'eſt à dire, depuis le Détroit de Gibraltar, & qu'il

met son premier Meridien, ou Ptolomée qui met le sien dans les Isles fortunées conte le dixiéme Meridien; que ces Climats imaginaires esquels il diuise toute la terre, ne sont point fondez sur la differente durée des iours comme ceux de Ptolomée, & que c'est à cause de cela qu'il les appelle imaginaires; & enfin, que les journées par lesquelles il mesure les distances, sont de huict farsangues, que la farsangue des Persans contient trois milles ou vne lieuë de France; ou pour le dire plus exactement, 3000. coudées, chacune de 32. poulces, * le poulce de six grains d'orge mis à costé l'vn de l'autre par leur grosseur, & chaque grain d'orge six creins de cheual. Au reste, on a laissé cette piece en la Langue dans laquelle elle a esté traduite de l'Arabe, afin que l'authorité de son Traducteur Arabe de Nation, & Professeur à Rome dans le College de la Sapience, luy demeurât toute entiere.

* Ou de 4000. coudées, chacune de 24. poulces, ce qui reuient à la mesme mesure.

Regionis Sindæ Præcipuæ Vrbes.

ALdobil est patua Sindæ vrbs ad oram maritimam sita, maximis obnoxia calo- ribus. Abundat Sesami copiâ. Est eius Regionis Emporium celeberrimum. *Aldobil.*

Mocran est longè lateque diffusa Regio, ar inculta & sterilis, adeoque omnium rerum laborat penuriâ. Eius Metropolis est vrbs *Tirhan*, quæ in medio Regionis *Mahran* sita est propè sinum, qui protenditur à *Mahranat* Mansuram. *Mocran.*

Kozdad est paruum castrum, seu oppidum in quodam positum colle, quem vndique latissima ambit planities hortis refecta. Est autem Emporium Regionis *Turan*. *Kozdad.*

Albirun est vrbs posita inter *Aldobil* & *Mansuram* Equali fermè spatio ab vtraque dissita. *Albirun.*

Sadusan est vrbs sita ad Occidentalem plagam Aminis *Mahran*. Solum habet fertilissimum, & omnibus abundans bonis. Plura subiacent ei suburbia, & quidem nobilissima. *Sadusan.*

Almansura, ita dicta fuit, quia qui eam expugnauit ex Mossemanis, cæpitque dixit: *iam vicimus*, id enim hoc vocabuli denotat. Plini autem *Namibu* vocabatur. Est vrbs satis ampla, quam vndique ambit sinus fluminis *Mahran*, eamque peninsulam efficit. Maximis obnoxia est caloribus, nec aliud producit eius solum præter palmas, & Sachari arundines, & quemdam fructum pomis simillimum, magnâ præditum aciditate, quem Alinuma vocant. Porrò *Almohabi* scribit, Almansuram extructam fuisse ab *Hamro* filio *Haphadi Bahrar* cognomento *Sab Giahpharo Almansur* ex *Habbasiearum* gente Chalipha secundo, eamque ea eius nomine Almansuram vocatam fuisse. *Almansura*

Le Liure Persan leb elto- ua rich le nomme Almansor billa Abugiafar.

Almultan est vrbs *Almansura* inferior. In hac vrbe extat quoddam Idolum, quod Indi summoperè venerantur, peregrinanturque ad illud Religionis causâ. Refert autem Idolum hoc effigiem hominis sedentis super throno complicatis pedibus, manibus verò expansis, induti rubrocorio more incolarum *Sageslan*. Oculi illius sunt duæ gemmæ. Quicquid autem offertur isti diuitiarum, est iuris Regis. *Almultan.*

Vrbes Regionis Hindæ præcipuæ.

SAnam Sumnat, idest Idolum *Sumnat*, est vrbs sita ad maritimam oram Regionis *Albuarith*. Mercatoribus notissima est, ac eorum linguis satis celebrata. Cùm verò sita sit in quodam promontorio nauigationibus satis commodo, eò frequenter appellunt Naues, præsertim ex vrbe *Haden*. *Sanam.*

Alkandhar, aliter *Bahmad*, sita est ad vadum Sindæ. *Benschid* asserit, vrbem hanc dictam quoque Alexandriam, vnamque esse ex ijs vrbibus, quas in varijs terrarum orbis partibus condidit Alexander. Hoc enim nomine sexdecim vrbes vocatas fuisse scribit Auctor libri inscripti *Almochtarec*, quas omnes enumerat, easque *Alkãdhar.*

Decimum tertium Clima imaginarium & eſt *Alſend.*

	Nomina Vrbium.	Nomina Authorum	Longitudo grad.	min.	Latitudo grad.	min.
344	Aldabil.	*A Buſaid.*	92	31	24	20
		Al Birunî.	93	3	26	0
		Editio.	93	3	26	35
345	Mocran					
	eius caſtrum Altiro.	*Abſahid.*	86	3	30	30
		Al Faras.	88	3	26	35
346	Koſdar.	*Al Birunî.*	94	5	30	
		Al Faras.	91	3	27	30
347	Albirun.	*Al Birunî.*	94	30	24	4
		Al Faras.	94	3	26	3
348	Saduſan.	*Al Birunî.*	94	50	23	30
		Al Faras.	94	3	38	
349	Almanſura.	*Abuſahid.*	95	30	24	42
		Al Birunî. & *Al Faras.*	95	3	26	40
350	Almultan.	*Al Birunî.*	96	25	29	40
		Al Faras.	96	35	29	40

Decimum quartum Clima imaginarium & eſt *Regio Indiarum.*

	Nomina Vrbium.	Nomina Authorum	Longitudo grad.	min.	Latitudo grad.	min.
351	Sanam. Sumanat.	*Al Birunî.*	97	10	22	15
352	Vaiahnat *caſtrum* Alkandhar.	*Al Faras.*	96	50	33	20

Decimum quartum Clima imaginarium & eſt Regio Indiarum.

	Nomina Vrbium.	Nomine Authorum	Longitudo grad.	min.	Latitudo grad.	min.
353	Nahluara.	*Al Biruni.*	98	20	33	30
354	Canbaïet.	*Al Biruni.*	99	20	3	20
		Al Faras.	99	20	26	20
355	Bahur Regio, *ſeu vrbs* Brahmanorum.	*Al Biruni.*	84	27	27	15
		Al Faras.	86	27	27	27
356	Tarich.	*Al Biruni.*	84	20	19	20
		Al Faras.	92	27	19	20
357	Sandan.	*Al Biruni.*	84	20	19	50
		Alia editio	86	27	19	27
358	Luhur ; *alias* Lhauer *emporium Indiarum quod*					
359	Al Bairunî *vocat* Suphara.	*Al Biruni.*	84	55	19	35
		Al Faras.				
360	Dali.	*Al Biruni.*	128	50	35	50
		Abuſahid.				
361	Kanugi.	*Abuſaid.*	131	50	29	27
		Al Faras.	104	50	26	26
362	Alcaulam.	*Abuſahid.*	132	27	12	27
		Al Faras.	* 8	27	18	30
363	Montes Kamarun.	*Al Biruni.*	125	27	20	27
		Al Faras.				
364	Almahbar.	*Abuſahid.*	142	27	17	25

* Il y a faute en cét endroit, qu'on ne ſçauroit corriger que par vn autre exemplaire.

inter est hæc Alexandria Indiarum. Sita est ad ripam fluminis, quod ex eius nomine nomen habet.

Nahluar. Nahluar, aliis *Nahruala*, est Metropolis Prouinciæ *Algezyat*. Sita autem est ad Occidentalem plagam *Alminbar*. Ædes inter se dissitæ sunt inter hortos, & aquarum riuulos dispersæ.

Canbaiet. Canbaiet est vrbs maritima, quam Mercatores negotiandi causâ frequentant. Est autem vrbs satis pulchra.

Bahura. Bahura sunt castra, seu arces Brahmanorum inexpugnabiles ad vtramque fluminis *Chich* ripam dispositæ à *Caluez* vsque ad mare Indicum descendendo. Isti sunt Indorum Religiosi, suamque referunt denominationem ad *Barhman* eorum primum sapientem.

Thana. Thana, hanc ferunt esse ex Prouincia *Gezyat*, & est sita ad Orientalem plagam. Benſahid vult hanc esse vltimam vrbium Prouinciæ *Allar*. Est summoperè mercatorum celebrata linguis. Incolæ oræ huius maritimæ quotquot sunt, Idolâ colunt.

Sendan. Sendan, aliis *Sendabar*, distat à *Thana* trium dierum itinere, & est sita ad sinum quendam Maris viridis. Distat à *Manſura* quindecim parasangis; & est Emporium omnium celeberrimum, ac nobilissimum.

Lauhur. Lauhut, aliis *Lahauer*, est vrbs satis ampla, omnibusque abundans bonis; & quorundam doctorum virorum patriam, & nutrix.

Safala. Safala Indiarum, quam *Albairuni SuKaran* vocat. Est & alia huius nominis Zongorum vrbs.

Dalli. Dalli est satis ampla, mœnibus ex lateribus munita. Sita est in planitie, cuius solum lapidibus, & arena intermixtum est. Præterfluit propè illam ad parasangam amnis quidam magnus, Euphrate tamen minor. Nobiliores incolæ sunt Moſlemanni, quemadmodum & eius rex, ciues verò infideles. Quosdam paucos habet hortos. Vua caret omninò. Eſtate ibi pluit. Eius Meschitæ, seu templi Turri nullam habet similem terrarum orbis. Siquidem constat ex lapidibus rubris, habetque 360. gradus.

Kenauag. Kenauag sita est inter duo fluminis *Chanec* brachia. Posita est in extrema plaga Indiarum ad Orientem partem *Almultan*, distantque ab inuicem 282. parasangis, & est Indiarum vrbium Cayrus, nempe omnium maxima, & populis frequentata. Ferunt quippe in ea extare 300. fora ad gemmas tantummodo diuendendas; eiusque regem habere 2500. Elephantes. Plures habet aurifodinas.

Alcaulam. Alcaulam est vltima regio Orientis, quæ piper profert. Soluitur ex ista ad *Haden*. Retulit mihi quidam mercator, hanc vrbem sitam esse ad sinum quendam maris in arenosa planitie. Reperitur inibi arbor *Albakam*, quæ similis est arbori malorum granatorum, tametsi folia similia sunt foliis Ziziphi.

Kamerun. Montes *Kamerun* sunt scopuli Indias inter & Sinas, vbi abundanter prouenit Aloë. Vrbes sunt *Ducra*, & *Acmeſciun*, quæ Regia est Regis Kamerun. Vrbs *Aemeſciun* sita est ad ripam amnis cuiusdam magnitudinis Nili. *Ducra* autem posita est in extrema parte *Kamerun*, & initio regionis Sinarum.

Almahbar Almahbar satis celebrata est hominum linguis. Indè deferuntur nobilissimæ telæ, quæ sunt tanti candoris, vt prouerbio locum fecerint. Ad Septentrionalem illius plagam continui visuntur montes vsque ad regionem *Bahera*, quæ est Regis Regum Indiarum Regia. Ad Occidentalem eius plagam sese exonerat Amnis *Alſulian* in mare. Est verò ad Orientalem plagam Alcaulam spatio itineris trium, aut quatuor dierum, cum inclinatione tamen ad Austrum.

Description des Antiquitez de Perſepolis, aſpellées maintenant Chimilnar, traduite de l'Anglois.

IL n'y a rien de plus admirable que les Antiquitez & les restes de l'ancienne Rome, ſi nous en croyons nos Peintres & nos Architectes; cependant, Bellon dit

qu'elles ne peuuẽt point entrer en comparaiſon auec les Antiquitez d'Alexandrie & les Pyramides d'Egypte : Ceux qui ont paſsé plus loin, & qui ont veu les ruïnes de Perſepolis & les veſtiges du Palais de Darius, tiennent qu'elles ſurpaſſent infiniment les Merueilles d'Egypte & les Antiquitez de Rome ; voicy comme nos derniers Voyageurs les décriuent: * On appelle les Antiquitez qui ſe voyent proche de Perſepolis, Chimilnira, ou les quarante Colomnes, quoy qu'il y en ait prés de quatre-vingt, dont on void des fragmens au moins de ſix pieds de hauteur ; mais il n'y en a que dix-neuf qu'on puiſſe dire entieres, auec vne autre toute ſeule *a* qui eſt à l'Eſt de celles-cy, & qui en eſt éloignée enuiron de cent cinquante pas ; vne roche de marbre fort dur ſeruoit de fondement à cét édifice, elle a enuiron deux fois le circuit du Chaſteau de Vvindſor ; quatre-vingt quinze marches ou degrez portent au premier plan du Palais ; cette montée eſt taillée dans la roche, de marbre noir, & elle eſt ſi large, que douze cheuaux y pourroient monter de front ; ces degrez portent à la hauteur de vingt-deux pieds Geometriques ; car le premier plan du Palais eſt éleué de cette hauteur par deſſus le rez de chauſsée de la campagne ; tout le reſte du roc eſt taillé à plomb, on void encore les deux pieds droits ou coſtez de l'entrée de ce Palais ; l'entrée a enuiron vingt pieds d'ouuerture, d'vn coſté eſt la figure d'vn Elephant, & vis-à-vis celle d'vn Rhinoceros haut de 30. pieds, & tous deux d'vn marbre *b* luiſant ; proche ces Animaux il y a deux Colomnes, & pas loin de là la figure d'vn Pegaſe ; apres auoir paſsé cette entrée, on rencontre quantité de fragmens de colomnes de marbre blanc, dont les reſtes font encore voir la magnificence auec laquelle elles auoient eſté baſties ; les Cicognes font aujourd'huy leur nid ſur les chapiteaux des plus hautes, les moindres de ces colomnes ont quinze coudées, les plus grandes en ont dix huit de haut, elles ont quarante cannelures larges chacune de trois grãds poulces, d'où l'on peut juger de toute leur groſſeur & de leurs autres proportions : la matiere excellente dont elles ſont compoſées, le trauail de leurs ornemens, & leur diſpoſition, attirẽt encore aujourd'huy l'admiration de ceux qui les voyent ; de là, l'on découure vne fort belle veuë ; mais à voir la campagne des endroits de cette Antiquité les plus éleuez, ceux du pays aſſeurent que la veuë ſ'eſtend à plus de dix lieuës.

* Herbert, Figueroa, Carturige, la Valle.

a Figueroa dit qu'à vne demie lieuë de cette Antiquité, il n'y remarqua aucun veſtige de cette grande Ville qu'on dit auoir eſté là proche, ſinõ que ſes gens luy dirent qu'ils y auoient veu vne autre colõne auſſi grande que les premieres, & deux autres plus petites vn peu plus loin, & qu'ils virent des cheuaux de marbre d'vne grandeur prodigieuſe, & des Colloſſes qui repreſentoient des Geans ; que pour luy, il n'eût pas le courage d'y aller, à cauſe que toute la plaine par où il falloit paſſer, eſtoit toute entrecoupée de canaux qu'on tire de la riuiere Araxes : La plaine où eſt cette Antiquité, quoy qu'elle n'ait que dix lieuës de large, eſtoit aſſez fertile pour nourrir vne auſſi grande Ville que Perſepolis, il n'y reſte plus maintenant qu'vne petite Ville de 400 maiſons entourée de beaux paſturages, d'vne campagne fertile & de plaiſans jardins, & arroſée d'vne eau ſi ſaine, qu'il ne croy pas qu'elle ait ſa pareille au monde.

b Figueroa dit que rien ne luy parut plus admirable que la qualité & le poly de ce marbre, qui repreſentoit des objets comme vn miroir.

c Aſſez proche de l'entrée, nous vîmes vne Inſcription grauée ſur vn quarreau

de marbre noir vny comme vne glace, elle auoit enuiron douze lignes ; mais les lettres d'vne figure ſi extraordinaire, que pas vn de ceux qui les ont veu ne les ont pû entendre ; elles ont toutes la figure de triangles ou Pyramides ; au reſte d'vne ſi belle ſimetrie, qu'elles monſtrent bien que les peuples chez qui elles ont eſté en vſage, n'étoient point barbares.

c Figueroa adjouſte que ces lettres luy parurent toutes ſemblables, & qu'il n'y auoit remarqué autre difference que dans leur ſituation, ce qui ſe voit en effet dans l'Egypte de cette Inſcription que M. Tauernier donne icy au public.

a Figuerоa continué la mesme chose, & dit, Les hommes qui y sont representez sont habillez comme les Nobles de Venise. Vous en voyez, dit-il les vns assis sur des chaises semblables à celles qu'on dõne aux principaux Prelats dans nos Eglises Metropolitaines, auec vn petit marche-pied qui peut auoir demy pied de haut fort propre, & ce qui m'estonnoit le plus, est que ces habits n'ont aucun rapport auec ceux que portent les peuples de ces Pays-là, ny mesmes auec ceux des anciens Assyriens, Perſans, & des Medes; lesquels cõme nous les voyons décrits chez les Grecs & chez les Romains, portoient la veſte, tunique, ou espece de juſte au corps, qui eſt encore maintenant en vſage chez les Turcs & chez les Perſans; les Turcs l'appellent Cabaia, & les perſans Aliaba, qui me fait croire que ce Monument eſt plus ancien que toutes les autres Antiquitez dont nous auons connoiſſance.

Là proche eſt vn autre compartiment quarré, dont chacun des coſtez à quatre-vingt dix pas, auec huit portes ou entrées; quatre de ces portes ont ſix pas d'ouuerture, les autres n'en ont que trois; elles ſont baſties chacune de ſept grands quarreaux de marbre fort exactement poly; ces quarreaux ont quatre aulnes de long, & cinq quarts d'aulne de haut, releuez de bas reliefs, qui repreſentent des Griffons, des Lyons, des Tygres; & en d'autres endroits de ces murailles ſont gravées des Batailles, des Sacrifices, des Triomphes, des jeux Olympiques, d'vn deſſein & d'vne ſculpture admirable; ſur chaque porte eſt repreſenté vn homme majeſtueux e couuert d'vne longue veſte auec vne Mitre ou Tiare, les cheueux longs, & qui luy deſcendẽt par boucles juſques ſur les épaules; d'vne main il tient vn Sceptre, & de l'autre vn Globe; ce qui n'a iamais que ie ſçache, eſté vſité par les Roys de Perſe; ceux du Pays diſent, que c'eſt Samſon ou Aaron: à cét Appartement eſt joint vn troiſiéme, qu'ils nous diſoient auoir eſté vn Serrail; les quatre coſtez ſont inégaux, il y en a deux de ſoixãte de mes plus grãds pas, & deux autres de ſoixante & dix: de là ie paſſay dans vn quatriéme Appartement, dont deux cõtez ſont de vingt pas, & les deux autres de trẽte, ſes murailles aſſez entieres & d'vn marbre noir ſi poly, qu'on ſe pouuoit mirer dedans: il y a des bas reliefs taillez dãs ces murailles, enrichis d'vne dorure qui ſe void encore maintenant; les bas reliefs de cét endroit repreſentent des Geans: nous montãmes apres ſur des ruïnes, & atriuãmes au deſſus de cét Edifice; nous y vimes la figure d'vn Roy à genoux deuant vn Soleil, du feu tout proche, & vn ſerpent; toutes ces figures taillées dans le coſté de la roche, qui eſt par tout ailleurs entouré de precipices. Cette Antiquité eſt tellement ruïnée, qu'on ne ſçauroit determiner maintenant ſi elle a eſté d'ordre Dorique, Ionique, ou Corinthien; mais vn habile Deſſignateur en trois mois de temps ne la pourroit pas deſſigner toute entiere: C'eſt vn grand dõmage qu'on n'ait pas encore fait cette diligẽce, car les peuples qui en sõt proches la ruïnẽt tous les iours, & en tirẽt des pierres pour ſeruir à toute ſorte d'vſages dãs leurs maiſõs.

A cinq lieuës de là l'on void vne figure monſtrueuſement grande, que les Perſans diſent eſtre la figure de Nocta Ruſtan; il y a plus d'apparence que c'eſt vne Statuë d'Alexandre, qui auroit eu la vanité de faire croire à la poſteriré, qu'il eſtoit plus grand que l'ordinaire des hommes; ce qu'il vouluſt faire croire meſme de ſon temps, par les armes extraordinairement grandes & peſantes qu'il enuoyãt par toutes les Indes. Il y a vne Ville proche de cette Antiquité, nommée Margatean, il n'y reſte que deux cent maiſons habitées par vn peuple ſi ſuperſtitieux, qu'ils parfumerent leurs maiſons apres que nous en fûmes ſortis; il y a de là à Siras dix farſangues ou lieuës de France.

Gouuea dit que deux eſcaliers ſont proches l'vn de l'autre, porte juſques à la principale entrée du Palais; les pierres qui en ſont les degrez ſont d'vne groſſeur extraordinaire: l'vn remarquay qui auoient 25. palmes de long, dix ou douze de large, & ſept ou huict de hauteur. Les pierres des Colonnes eſtoient les plus maſſiues, & nous ne nous pouuions imaginer comment on auoit pû porter ſi haut de ſi lourdes maſſes: mais ce qui nous eſtonna le plus, fut de voir des chambres entieres, le plancher, les murailles, & la couuerture, tout d'vne ſeule pierre, tres-noire & tres-dure, & non point taillées dans la roche comme l'eſt le Pagode de l'Iſle de Salcite proche de Tana, dont la pierre eſt fort tendre. Au haut de l'eſcalier on trouue vne ſale, d'où l'on découure vne grande eſtenduë de pays. Les murailles ſont couuertes de bas reliefs, & l'on y void les 40. colonnes qui ont donné le nom à cette Antiquité. Trois pierres en font toute la hauteur; leur baze a bien 30. palmes de tour, & au plus haut il y a des figures de tout relief. Les murailles ſont fort hautes, le Sculpteur y a repreſenté des Lyons, des Tygres, & d'autres Animaux, qui ſortent en relief, ſi bien trauaillez, qu'ils ſont peur à ceux qui les voyent. De là, nous montãmes vn lieu plus éleué, où nous trouuãmes dans vn lieu taillé dans la roche meſme, vn ſuperbe tombeau que ces peuples ont ruïné, croyant y trouuer vn treſor; là proche eſt vn autre rombeau, qu'ils diſoient eſtre la ſepulture d'vne Reyne, perſonne n'a pû encore expliquer vne inſcription que l'on void en pluſieurs endroits de cette Antiquité, ainſi tout contribuë à obſcurcir la memoire du Prince, qui croyoit par ce baſtiment la rendre eternelle. Et à cauſe que ces pierres ſont ſi dures, que le temps tout ſeul auroit de la peine à les détruire, ces peuples y employent tous les iours le fer & le feu pour les ruïner, & ſe deliurer par là des eſtrangers qui les viennent voir.

ہے کہ ہم نے اس کو اپنی ہی طرح کا ایک انسان بنایا ہے اور اس کے ساتھ ہی ہم نے اس کو ایک ایسی روح بھی عطا کی ہے جو اس کو ہماری طرف سے ملی ہے اور اس کے ساتھ ہی ہم نے اس کو ایک ایسی عقل بھی عطا کی ہے جو اس کو ہماری طرف سے ملی ہے اور اس کے ساتھ ہی ہم نے اس کو ایک ایسی قوت بھی عطا کی ہے جو اس کو ہماری طرف سے ملی ہے اور اس کے ساتھ ہی ہم نے اس کو ایک ایسی طاقت بھی عطا کی ہے جو اس کو ہماری طرف سے ملی ہے اور اس کے ساتھ ہی ہم نے اس کو ایک ایسی ہمت بھی عطا کی ہے جو اس کو ہماری طرف سے ملی ہے اور اس کے ساتھ ہی ہم نے اس کو ایک ایسی جرأت بھی عطا کی ہے جو اس کو ہماری طرف سے ملی ہے اور اس کے ساتھ ہی ہم نے اس کو ایک ایسی بہادری بھی عطا کی ہے جو اس کو ہماری طرف سے ملی ہے اور اس کے ساتھ ہی ہم نے اس کو ایک ایسی دلیری بھی عطا کی ہے جو اس کو ہماری طرف سے ملی ہے اور اس کے ساتھ ہی ہم نے اس کو ایک ایسی شجاع

Alphabet de la langue des anciens Caldeens, dont les lettres suivent l'ordre des lettres de l'Alphabet Hebraique

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

RELATION

DES ROYAVMES DE GOLCONDA, TANNASSERY, PEGV, ARECAN,

& autres Eſtats ſituez ſur les bords du Golfe de Bengale ; & auſſi du Commerce que les Anglois font en ces quartiers-là.

par

VVILL. METHOLD.

LE Golfe de Bengale ſ'eſtẽd depuis le Cap Commorin qui eſt ſous le huitiéme degré de latitude Septentrionale, iuſques à Chattignan, ſous le 22. degré de latitude auſſi Septentrionale. Cette coſte a bien mille lieuës Angloiſes d'eſtenduë, & l'ouuerture du Golfe neuf cens lieuës. Le Cap de Sincapoura qui eſt ſous le premier degré de latitude Auſtrale le ferme de l'autre coſté. Les Royaumes de Zeilan, Biznagar, Golconda, Bengala, Arecam, Pegu & Tannaſſary ſont ſur cête coſte, elle eſt coupée de pluſieurs petites riuieres dont on ne parle gueres, à cauſe que leur nom eſt obſcurcy par le voiſinage du Gange, ſi fameux par les écrits des Geographes : On ne ſçait point bien où il prend ſa ſource, mais on ſçait en general qu'elle eſt fort éloignée de l'emboucheure ; & les Gentils ont en ſi grande veneration cête riuiere, qu'ils croyent que leurs pechez leur ſont pardonnez lors qu'ils ſe ſont lauez dans ſes eaux. Chattignan eſt au fonds du Golfe.

Nos Anglois ont peu de connoiſſance de l'Iſle de Zeilan. Les Portugais y ſont les plus puiſſans, & pretendent meſmes eſtre aſſez forts pour en empécher l'entrée aux autres nations. Il y a vn Roy dans l'Iſle nommé le Roy de Candy, auec lequel les Danois entrerent il y a quelque temps en Traité ; & voyant qu'ils ne pouuoient pas eſtablir leurs affaires par la Negociation, ils ſe fortifierent dans le Pays proche de Negapatan, en vn lieu nommé Trangabay. Iſle de Zeilan.

Le Royaume de Biſnagar eſtoit le plus ancien & le plus conſiderable de tous les Royaumes qui ſont du coſté de la terre ferme. Il eſt maintenant diuiſé en pluſieurs Prouinces ou Gouuernemens, dont les Naickes ou Capitaines du Pays ſe ſont rendus les Maiſtres : car le dernier Roy eſtant mort il y a quelque quinze ans, il ſ'éleua pluſieurs pretendans à la Couronne. Les Naickes prirent party ſous ces Chefs, & ſ'engagerent en vne guerre ciuile, qui fut ſuiuie d'vne ſi grande deſolation & famine, que pluſieurs peres portoient leurs enfans ſur la coſte, & les vendoient pour la valeur d'vn écu ou quatre francs de Rys. Les Marchands qui les auoient à ſi bon marché, les reuendoient apres auec vn grand profit en d'autres endroits des Indes. La ville de S. Thomas eſt dans ce Royaume ; les Portugais en ſont les Maiſtres, mais ne laiſſent pas d'en faire quelque reconnoiſſance au Nayck qui eſt maiſtre de ce canton. Il les aſſiegea il y a trois ans, & les obligea à luy donner quelque argent pour auoir la paix ; car leur Ville eſt ſeulement forti- Royaume de Biſnagar. Ville de S. Thomas.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

fiée du costé de la mer, n'ayant point d'autre deffense du costé de la terre, que les maisons qui la ferment. La ville de Pallecatte qui est dans cette Province, est vn mauuais voisinage pour les Portugais, depuis que les Hollandois se sont rendus les maistres de son Chasteau : Car depuis ce temps-là, leurs Vaisseaux n'ozent paroistre sur cette coste ; & quand ils s'y hazardent, ils choisissent des bâtimens qui aillent fort bien à la voile. Si bien que les Portugais y sont maintenant fort pauures, & ont esté bien punis de l'enuie auec laquelle ils empeschoient le Commerce aux autres Nations. Dés les premiers voïages que les Hollandois firent aux Indes, ils reconneurent que les marchandises qui se trouuent à S. Thomas, se pouuoient transporter auec beaucoup de profit aux Molucques, à Iaua, Sumatra, Amboyna, & autres endroits des Indes. Ils obtinrent du dernier Roy de Bisnagar, la permission de pouuoir trafiquer en ce Pays, & d'establir vne Factorerie à Pallecatte, auec six ou sept Hollandois pour negocier. Les Portugais de S. Thomas qui ne pouuoient souffrir qu'ils s'establissent si proche, se mirent en mer, & vinrent attaquer la maison des Hollandois. Ils se rendirent, apres s'être deffendus quelque-temps. On les mena prisonniers à S. Thomas ; d'où quelques-vns se sauuerent, & entre-autres le principal Facteur, de qui ie tiens cette Relation.

La ville de Pallecatte, comment les Hollandois se sont rendus les maistres, & de son Chasteau.

Le Roy accorda depuis aux Hollandois la permission de bastir vn Fort pour s'asseurer des insultes des Portugais, à condition toutefois que la garnison seroit my-partie, moitié d'Hollandois, & moitié de ceux du païs : Il arriuoit tous les iours quelque querelle entre deux nations si differentes. Le Roy ennuyé d'en entendre parler dauantage retira ses Sujets, & laissa les Hollandois en pleine possession de ce Fort : Ils ont accreü depuis cette Place, l'ont fortifiée, & la nomment maintenant Gueldria, depuis le Traité de l'année 1619. Ceux de nostre Nation ont fait la moitié de la dépense de la Garnison, & cependant ne jouissent point des auantages qu'on a tirez depuis de l'establissement de cette Place. Ie n'oserois parler dauantage de l'injustice de leur procedé, de peur que l'on croye que ie parle auec passion, & comme interessé dans vne querelle qui m'est commune auec tous ceux de nostre Nation. Ainsi les Portugais qui n'auoient pû au commencement souffrir cinq ou six Hollandois poche d'eux, sont maintenant bridez par vne Garnison qu'ils ne pourront apparamment iamais chasser de ce païs là ; car ils ne sont pas assez forts à S. Thomas pour l'entreprendre, & le Vice-Roy des Indes ne les aidera pas dãs vn semblable dessein. Les Portugais de S. Thomas ne payent iamais rien pour les affaires generales des Indes ; Ils ne seruent point le Portugal de leurs personnes, & passent pour rebelles aussi bien que ceux de Bengale ; par cette raison ils ne doiuent pas attendre de protection de leurs Princes, ny de secours de leurs Vice-Roys.

Ils se sont contentez depuis peu d'exciter sous main quelques Naickes contre les Hollandois, ils les assiegerent dans la ville de Pallecatte, mais ces troupes ne demeurent pas long-temps sur pied. Ils leuerent le siege apres en auoir receu quelque argent. Il faut auoüer que les Hollandois gardent vne conduite fort prudente ; ils n'entreprennent point sur ceux du Pays ; ils n'en tirent aucune contribution, & se contentent d'y establir leur trafic, & d'empescher celuy des Portugais.

Masulipatã. Masulipatan est le principal Port du Royaume de Golconda, il est sous le seiziéme degré trente minutes latitude Septentrionale : La Compagnie Angloise des Indes Orientales y tient vn Agent ou vn President & des Facteurs, comme aussi à Petapoly. I'y ay passé huict années en qualité de President des affaires de cette Compagnie ; c'est ce qui m'a donné la hardiesse d'entreprendre de satisfaire la curiosité des Purchas, qui m'a prié d'écrire vne Relation de ce pays. Masulipatan est vne petite ville mal bastie & encores plus mal scituée, mais qui ne laisse pas d'estre fort peuplée : Toutes ses eaux sont salées ; car quand la Marée hausse

Voill. Floris establit ces Facteries, cõme vous le pouuez voir dans sõ voïage.

elle y monte prés d'vn mil auant dans le pays. C'eſtoit au commencement vne pauure retraite de peſcheurs, & c'eſt delà qu'elle tire le nom qu'elle retient encore. La commodité de ſa rade y attire les marchands, & ſon trafic a touſiours eſté en augmentant depuis que ceux de noſtre Nation ont commencé à y venir. Son climat eſt fort ſain; ils diuiſent leurs années en trois ſaiſons; les mois de Mars, d'Auril, de May & de Iuin font celle de l'Eſté; car en ce temps-là, non ſeulement l'approche du Soleil échauffe leur Pays, mais le vent au lieu de le temperer l'augmente: Il y ſouffle ordinairement vers la my-May vn vent d'Oüeſt qui eſchauffe encor' plus le Pays que le Soleil meſme. La chaleur y eſt auſſi grande, que l'on ſent lors qu'on eſt proche d'vne maiſon qui bruſle; tellement que dans les chambres les mieux fermées, le bois des chaiſes & des tables y eſt tellement eſchauffé qu'on ne le peut toucher; & que l'on eſt obligé de jetter continuellement de l'eau deſſus & ſur le plancher des chambres; mais cét excez de chaleur ne dure que ſix ou ſept iours en toute vne année, & depuis ſeulement neuf heures du matin iuſques à quatre heures apres midy: car il vient apres vn air frais de la Mer qui la tempere agreablement. Ceux du Païs qui ſont obligez de voyager durant ces grandes chaleurs en ſont quelquefois eſtouffez; ce qui eſt auſſi arriué à vn Hollandois qui voyageoit dans vn Pallanquin, & à vn de nos Anglois qui ne fit qu'vne demie lieuë pour aller iuſqu'à la Barre du Port. Les moindres chaleurs de leur Eſté ſurpaſſent encore de beaucoup les plus grandes chaleurs que nous auons en Angleterre, & dureroient tout le mois de Iuillet, d'Aouſt, de Septembre & d'Octobre, mais les pluyes continuelles rafraîchiſſent l'air & la terre, & viennent en ſi grande abondance qu'elles inondent tout le Païs. Les habitans en reçoiuent le meſme auantage que les Ægyptiens tirent du Nil; car ils ſement dans ces terres ainſi preparées leur Rys & les autres grains ſans eſperer d'autre pluye que huict mois apres. Ils content leur Hyuer au mois de Decembre, Ianuier, Feurier, mais il y fait auſſi chaud qu'au mois de May en Angleterre; ainſi les arbres y ſont touſiours verds & touſiours chargez de fruicts murs. On y fait deux moiſſons de Rys; il y a meſmes des terres qu'on deſpoüille trois fois, & celles qu'on ne ſeme qu'vne fois rendent extremement; ils ſement vne eſpece de legume que nous n'auons point en Angleterre; ils ont de l'orge, mais ils en mangent peu; le Betle leur tenant lieu de tous les autres herbages dont nous nous ſeruons. Ce Pays eſt fort fertile, tout y eſt à bon marché, ce qui vient principalement de l'abſtinence que font les habitans, & de ce qu'ils ne mangent d'aucune choſe qui ait vie. L'on y a huict poules pour quatorze ſols, vn mouton pour onze, & tout le reſte à proportion, ces choſes eſtant encore à meilleur compte hors de la ville.

Meſil en Perſan, ſignifie du poiſſon; & Patan en Indien, ſignifie vne ville.

Saiſons de l'année.

Ce Royaume auſſi bien que les autres Royaumes des Indes, prend ſon nom de la ville de Golconda, lieu de la reſidence de ſon Prince. Les Mores & les Perſans l'appellent Hidraband; elle eſt eſloignée du coſté de Maſulipatan de vingt-huict lieuës du Pays, dont chacune fait neuf de nos miles d'Angleterre. On fait ce chemin ordinairement en dix iours. Cette ville paſſe pour la mieux ſcituée de toutes les Indes, à cauſe de la douceur de ſon climat, de la bonté de ſes eaux, & de la fertilité de ſon terroir. Le Palais du Prince ſurpaſſe auſſi en magnificence tous les autres des Indes. Il a 12. miles de circuit tout baſti de pierre; & aux endroits où nous employons icy le fer, comme aux barreaux des feneſtres, c'eſt de l'or maſſif. On tient ce Prince pour le plus riche des Indes en Elephans & en pierreries. Il tire ſon origine des Perſans, & a retenu leur Religion, qui differe en beaucoup de choſes de celle des Turcs. I'en ay deſcrit la difference fort au long dans mõ voyage, & ie n'ay rien à y adiouſter icy, ſinon qu'vn nommé Meéne qui ſe vantoit d'eſtre de la race de Mahomet, me diſoit qu'il periroit pluſtoſt Dieu pour vn Chreſtien, que pour vn Sunée, c'eſt à dire vn Mahometan heretique. Ce Prince & tous ſes predeceſſeurs ont gardé le tiltre de Cotubsha, dont ie me

Golconda.

Le mille d'Angleterre eſt de 5000. pieds de Roy.

Les Perſans ſont appelez Scavv. Cotub en Arabe ſignifie l'eſſieu, cõme ſi ces Rois eſtoient l'appuy & le ſouſtié de Mahomet.

Sentiment du Roy de Golconda, sur le mariage du Roy d'Angleterre.

Le Pagode vaut à peu prés vn écu d'or de Frãce.

Fortereſſe de Cundapoly.

ſouuiens d'auoir leu l'origine dans Linſchot. Il ſe maria au temps que i'eſtois dans le Pays auec la fille d'Adelsha Roy de Viſiapour. Il a trois autres femmes, & au moins mil concubines: Il n'y a rien de plus commun parmy eux que d'auoir pluſieurs femmes; & de toutes les choſes que ie luy pouuois dire de l'Europe, il n'y en auoit point qui l'eſtonna dauantage; & comme il diſoit, qui fut plus honteuſe & plus deplorable, qu'vn Roy d'Angleterre qui auoit trois Royaumes, fuſt reduit à n'auoir qu'vne ſeule femme. Il eſt engagé dans vne ligue deffenduë auec *del Sra*, & *Sha*, contre le Mogol, mais les meilleures armes qu'ils employent pour ſ'aſſeurer contre ſes entrepriſes, ſont les preſens qu'ils luy font tous les ans, & trouuent plus auantageux d'acheter le repos que d'entrer en guerre. Il a de reuenu 25. leckques de Pagodes qu'il tire de tous ſes Sujets, qu'on peut dire eſtre tous ſes Fermiers. Ce Roy, comme preſque tous les autres Roys des Indes eſt maiſtre de toutes les terres de ſon Païs; elles ſont diuiſées par Gouuernemens; que les Gouuerneurs tiennent à ferme du Roy, & les diuiſent en pluſieurs portions qu'ils ſousferment à d'autres, & ceux-là à d'autres inferieurs, tant que cette ſubdiuiſiõ vienne iuſqu'au peuple qui eſt fort miſerable; car lors qu'il ne peut pas payer ſa ferme, il faut qu'il quitte le Païs; Sa femme, ſes enfans, ſes freres & ſes parens reſpondent de ſa debte: Pour ce qui eſt des grands Fermiers & Gouuerneurs, quand ils manquent à ſatisfaire à leur payement, ils ſont battus à coups de canne, comme il arriua au Gouuerneur de Maſulipatan, qui mourut des coups qu'il receut ſur le col, ſur le vẽtre, ſur le dos, & ſur la plante des pieds. Tous les ans au mois de Iuillet, on expoſe en vente les Gouuernemens, on les donne au plus offrant; tellement que dans ce peu de temps que dure leur bail, il n'y a point d'exaction ny de violence qu'ils ne pratiquẽt. L'on compte dans le Pays ſoixante & ſix places fortes; les ſoldats des Garniſons n'ont que cinquante ſols par mois, & encore en ſont-ils mal payez. La pluſpart de ces châteaux ou places fortes ſont ſur des rochers de fort difficile accez. I'en ay veu trois, Cundapoly, Cundauera, & Bellum-Cunda. Le mot de Cunda ſignifie en cette langue, vne montagne. Vn iour que i'eus occaſion de rendre viſite au Gouuerneur de la ville de Cundapoly, i'eus la curioſité d'entrer dans le Chaſteau. Il me dit que luy-meſme qui eſtoit Gouuerneur du Pays, n'y pouuoit pas entrer ſans vn ordre exprés du Prince, & que cét ordre ne ſ'obtenoit qu'auec beaucoup de peine. Il me dit que cette fortereſſe eſtoit compoſée de 60. differens forts tellement ſituez, qu'ils ſe commandoient l'vn l'autre, & qu'ils enfermoient des campagnes de grandes eſtenduës, où il y a toutes ſortes d'arbres fruictiers, & où ils recueillent du Rys; telle ſũt la Relation que m'en fit le Gouuerneur de Cundapoly. Pour moy, qui conſideray de loin cette place, elle me parut ſur le haut d'vne roche eſcarpée de tous coſtez, hormis du coſté du chemin tres-eſtroit qui y conduit. Auec cela, elle ne laiſſe pas d'eſtre enfermée d'vne muraille auec quelques tours & baſtions qui la flanquent. Ceux qui ont baſty cette place, ſe ſont ſeruis de l'auantage du lieu: & comme elle ne peut eſtre minée, & qu'elle commande à tout le Pays qui eſt autour; c'eſt vn vray lieu de retraite pour vn Prince qui auroit perdu vne bataille. Ce Chaſteau entretient correſpondance auec celuy de Cundauera, qui en eſt éloigné de vingt-cinq milles. Par le moyen des feux qu'ils ſe font de nuit, l'exercice de toutes ſortes de Religions eſt libre en ce Pays. Les perſonnes de qualité ſont de la Religion du Roy, mais celle des naturels du Pays qui ſont Gentils, eſt la plus ſuiuie. Ie ne puis m'empeſcher de dire quelque choſe de cette Religion des Gentils; leurs Preſtres ou Docteurs de leur Loy, ſont appellez Bramenes; ils diſent qu'au commencement il n'y auoit qu'vn ſeul Dieu; qu'il ſ'en eſt depuis aſſocié d'autres, les choiſiſſant d'entre les hommes qui ont veſcu ſur la terre; ils érigent des Temples ou Pagodes à leur memoire, & leurs addreſſent leurs prieres dans leurs neceſſitez.

Ils tiennẽt l'ame immortelle, & qu'elle paſſe d'vn corps dans vn autre, ſelon qu'a veſcu le dernier hõme, dans lequel elle ſ'eſt trouuée; & c'eſt de là que vient cette crainte qu'ils ont de rien manger qui ait eu vie. Pour ce qui eſt des ceremonies qu'ils

obſeruent lors qu'ils ſe lauent & qu'ils mangent, ils les tiennent de leurs predeceſſeurs. Ils ont vne fort bonne morale, l'homicide & le vol ſont des crimes inconnus en ce Pays-là; mais ils prennent toutes ſortes d'auantages dans les Traitez qu'ils font. La Poligamie ou multiplicité des femmes eſt permiſe, cependant il y en a beaucoup qui ne ſe ſeruent pas de cette permiſſion, ſi ce n'eſt lors que leurs premieres femmes ſe trouuent ſteriles. Il ne t'y parle gueres d'adulteres, & la couſtume punit les femmes qui ſ'en trouuent conuaincuës. Pour ce qui eſt des filles & des veſues, il n'y a que la ſeule modeſtie qui les retienne. Ces peuples ſont diuiſez par Tribus ou lignées. Ils diſent qu'il y en a pour le moins quarante-quatre. Ils ſe diſtinguent par là les vns des autres, & tiennent leur rang ſelon les prerogatiues de leur Tribu. Ainſi le plus pauure Bramen precedera le plus riche des Comiti, à cauſe que la Tribu de ces Bramens doit preceder l'autre. Ces Bramens ſont les Preſtres du Pays, & les Docteurs de leur Religion. Ils entendent fort bien l'Arithmetique, & les Marchands Mahometans les employent ordinairement pour faire leurs comptes. Ils écriuent ſur des feüilles de palmites auec vne pointe de fer, & tiennent par tradition de leurs anceſtres, les ſecrets de la Medecine, de l'Aſtrologie, & des autres Arts qu'ils pratiquent, & ne les communiquent iamais à ceux des autres Tribus. Ils ſont aſſez bons Aſtrologues, & ne reüſſiſſent pas mal dans les predictions des éclipſes: ce qui leur a acquis vne ſi grande reputation parmy les Gentils & parmy les Mores, qu'ils n'entreprennent point de voyages ny de grandes affaires ſans les auoir conſultez auparauant ſur l'heure à laquelle ils en doiuent commencer l'execution. I'ay veu le Gouuerneur de Maſulipatan attendre dix iours l'heure de faire ſon entrée en ſon Gouuernement. Il y a deux Roys de cette race ou Tribu, le Samorin Roy de Kaleeu, & le Roy de la Cochinchine. La lignée appellée Fâgam, tient le ſecõd rãg apres les Bramenes. Ils obſeruent les ceremonies des Bramens, & ne prennent point d'autres nourritures que du beurre, du laict, & toutes ſortes d'herbages, excepté l'oignon, auquel ils ne touchent point à cauſe de certaines veines qui ſ'y trouuent, & qui leur paroiſſent auoir quelque reſſemblance auec du ſang.

Tous les Habitans diuiſez par Tribus.

Tribu des Bramens.

Tribu des Fangams.

L'E. de C. dit vne autre raiſon, & que c'eſt à cauſe qu'eſt ſuſpendu au plancher & hors de terre, il germe, tirant de là vne induction que c'eſt vn animal.

Les Comitis compoſent l'autre Tribu; ſont tous Marchands dans le Pays, & rauiſſent d'vn coſté & d'autre les toiles de cotton pour les reuendre en gros aux Marchands eſtrangers. Ils ſe mêlent auſſi de changer les monnoyes, en quoy ils ſont tres-habiles; & à la ſeule veuë d'vne piece d'or, ils en connoiſſent la valeur interne à vn grain prés. Ils jugent auſſi fort bien de la bonté de toutes ſortes de Marchandiſes; ſi bien que l'auſteriré de leur vie, & cette grande connoiſſance qu'ils ont, me fait croire qu'ils tirent leur origine des Banians, qu'ils leur reſſemblent dans l'vne & dans l'autre de ces qualitez.

Tribu des Comitis.

Campo-varo eſt la Tribu qui ſuit apres: elle eſt compoſée de Laboureurs, de gens de trauail, & des ſoldats des Garniſons. Cette Tribu eſt plus nombreuſe que les autres. Ils mangent de toutes ſortes de viandes, à l'exception du bœuf; mais il n'y a point de neceſſité qui les peuſt obliger de tuer vn Bœuf ou vne Vache. La raiſon qu'ils en apportent, eſt que leur Pays tire preſque toute la ſubſiſtance de ces animaux. Ils leurs donnét le laict & le beurre, & croyent que c'eſt de luy qu'ils tiennent auſſi les fruits de la terre, à cauſe qu'ils ſeruent à labourer; tellement que ſelon leur ſens, c'eſt la plus grande inhumanité qui ſe puiſſe imaginer, de tuer tous les iours & de manger vn animal dont on tire tant de ſeruice; tellement que pour rien du monde, ils ne venderoient aux Anglois ny aux autres Europeens, vn Bœuf ny vne Vache, quoy qu'entre-eux elles ne ſe vendent que quatre francs ou cent ſols.

Tribu des Campo-varo.

L'autre Tribu eſt des femmes de débauche. Il y en a de deux ſortes; les vnes ne ſe proſtituent qu'aux gens qui ſont d'vne Tribu plus noble que la leur, & iamais à ceux d'vne Tribu inferieure; les autres ne refuſent perſonne, & tiennent ce genre de vie de leurs anceſtres, qui ont fait le meſme meſtier. En effet, leurs filles, ſi elles ſont belles, ſont éleuées dans ce deſſein; autrement ſi on ne les eſtime pas aſſez bien faites pour y reüſſir, on les marie auec des hom mes de cette meſme Tribu;

Tribu des femmes de débauche, de deux ſortes.

& les filles qui viennent de ce mariage, reparent le dés-honneur de leurs meres qui n'ont pas eſté jugées aſſez belles pour faire ce meſtier; tellement que cette ſucceſſion n'eſt iamais interrompuë. On fait apprendre à ces jeunes filles à danſer, & leur principal ſoin eſt de leur rendre le corps ſouple dés leur jeuneſſe: Apres auoir eſté ainſi éleuées, elles font des poſtures que l'on croiroit impoſſibles. I'ay veu quelquesfois vne fille de 8. ans, leuer l'vne de ſes jambes auſſi droite par deſſus ſa teſte, que j'aurois pû leuer mon bras, eſtant cependant debout, & ſe ſouſtenant ſur l'autre. Ie leur ay veu mettre les plantes de leurs pieds ſur leurs teſtes: Enfin, elles paſſét en cela nos plus habiles danſeurs de corde; elles ne doiuét point d'autre tribut au Roy, que de ſe rendre vne fois l'année à Golconda, pour faire toutes ſortes de poſtures deuant ce Prince; où celle qui y reüſſit le mieux, reçoit vn preſent de Sa Majeſté. Elles ſatisfont de meſmes les Gouuerneurs des Prouinces, & danſent deuant eux lors qu'ils le commandent; mais elles ſe font payer de tous les autres qui les employent aux occaſions des Feſtes, des arriuées des Vaiſſeaux, des Circonciſions, & des autres réjouyſſances. Il y en a entre-elles de fort riches, de fort bien miſes, & qui ont ſur elles quantité de pierreries. Pour leurs habits, ils ſont de toile de cotton, ou de quelque eſtoffe de ſoye fort legere; elles portent vn corps de ſarge, auec des manches qui ne leur viennent que juſques au coude; aux bras elles portent des bracelets d'or, auec des rubis & des émeraudes; elles ont toutes des pendans d'oreilles; il y en a meſme quelques-vnes qui ont les narines percées, & qui y mettent vne bague auec vne perle ou vn rubis; elles ont à leur col des filets de perles ou de corail; & pour leur coëffure, elles releuent leurs cheueux auec vn nœud qu'elles font ſur leur teſte.

Tribu des Artiſans.

Les Charpentiers, les Maſſons, les Orfévres, & les Marchands, font vne autre Tribu. Les derniers de tous ſont les Pitiaues; ils ne ſont reçeus dans pas vne des autres Tribus; on ne leur permet point de demeurer dans les Villes: & ſi par hazard ceux des autres Tribus ſ'eſtoient frottez contre-eux, ils ſeroient obligez à ſ'aller lauer tout auſſi-toſt. Leur meſtier eſt de preparer les cuirs, de faire des ſouliers, d'emballer les Marchandiſes. Ie n'ay iamais veu de gens plus ſales.

Les Peintres ſont vne Tribu à part; comme auſſi les Sellers, les Barbiers, & ceux qui portent les Palãquins.

Il faut que j'adjouſte icy quelque choſe de ceux qui portent les Pallanquins: huict de ces hommes vous porteront auec vn matelats & des couſſins, trente-ſix de nos milles d'Angleterre en vn iour. Ils ſont touſiours quatre, & ſe ſuccedent les vns aux autres; ils ſ'accouſtument à ce trauail dés leur jeuneſſe. Toutes ces Tribus ont vne meſme Religion & vn meſme Pagode ou Temple d'Idoles où ils ſ'aſſéblent, mais dãs ce Temple ils choiſiſſent chacun leur Idole. Ces Pagodes ſont ordinairement fort obſcurs, & n'ont point d'autre lumiere que celle qu'ils reçoiuét des portes qui ſont touſiours ouuertes: ils ſeruét auſſi de retraite à ceux qui voïagent; car le Bramen qui y demeure, n'en occupe qu'vn petit coin. Ils n'ont en toute l'année qu'vne ſeule Feſte, à laquelle chacun ſe rend aux pieds de l'Idole qu'il adore. On void ce jour-là des milliers de ce Peuple qui ſ'y rendét. Ils jeûnent 24. heures; ils ſe lauent; ils attachent des lampes le plus proche de l'Idole qu'ils peuuent, & luy font des prieres chacun ſelon ſes neceſſitez; il y en a meſme qui viennent pour voir leurs amis & leurs parens. L'on void ſur le chemin des gueux qui ont des inuentions admirables pour exciter à compaſſion les paſſans; car ceux qui n'ont point de défaut, ſe roulent tous nuds ſur des épines; d'autres ſ'entterrent dans vne foſſe juſques au col. Sur la minuit on porte le Pagode au ſon des trompettes, & on tire quantité de feux d'artifices, que ces Peuples preparent fort bien. Entre ces Idoles, ils en ont vne qui eſt des plus adorées; c'eſt vn bloc de pierres qu'ils diſent reſſembler d'autant mieux à la Diuinité, qu'il n'a aucune figure ſemblable à ces Atheniens qui auoient dreſſé vn Templo au Dieu inconnu. Ils ont 4. autres Feſtes principales, dont la ſolemnité ſe paſſe dans l'eau de la Mer. Ils ſe rendent ce jour-là ſur ſes bords: ils ſy lauent ſous la direction de leurs Docteurs ou Bramenes, qui prononcent certaines paroles

en leur jettant de l'eau. Le Bramen & ceux du Peuple qui reçoiuent la Benediction, sont dans ce temps-là dans l'eau jusques à la ceinture. Ils se font tous les iours de nouuelles Idoles, leur donnant des figures qui leur sont venuës en songe, & font vœu quelquesfois de ne point manger jusqu'à ce qu'ils ayent acheué de les tailler ou de les fondre. I'en ay veu vne de pierre noire de quatre pieds de haut; elle representoit vne figure humaine; ils disoient que si l'on eust jetté sur sa teste vn boisseau de Rys, tous les grains se seroient arrestez sur cette Idole, sans qu'il en tombast vn seul grain à terre. Vn autre m'asseuroit qu'vn homme qui se seroit coupé la langue deuant son Idole, il luy en seroit reuenu vn autre en la place; mais il n'en voulut point faire l'experience. On m'en fist voir vne troisiéme, ceux du Pays asseuroient, que si on mettoit quelque quantité de miel de Sorbec, ou de quelque autre liqueur que ce fust, dans vn trou qui en estoit proche, il ne s'y en perdroit justement que la moitié; Que d'vne pinte le trou en auroit retenu vne chopine, & vn demy muid d'vn muid entier. Ils adorẽt vne autre Idole qui fait venir, ce disent-ils, les maladies, & particulierement la petite verole: Pour mieux exprimer les desordres de cette maladie, ils la representent par la figure d'vne grande femme maigre, ou plustost d'vne Furie qui a deux testes, & quatre bras. En voïageant vn iour en ces quartiers, ie fus obligé de passer la nuict dans le Temple de la petite verole: celuy qui l'auoit basty, me raconta que cette maladie s'estant mise dans sa famille, il auoit fait vœu de luy bastir ce Temple, & qu'elle auoit cessé tout aussi-tost. Les plus deuots & moins riches, luy font vn autre vœu encore plus extrauagant; je fus exprés pour en voir l'execution vn iour, qui sembloit estre destiné pour ces spectacles.

Leurs Idoles, & les miracles qu'ils supposent.

Temple de la petite verole.

On fait deux ouuertures auec vn cousteau dans les chairs des espaules de celuy qui a fait ce vœu; on y passe les pointes de deux crocs de fer; ces crocs tiennent au bout d'vn grand arbre ou piece de bois posée sur vn essieu, qui est porté par deux rouës de fer, en sorte que la piece de bois a son mouuement libre: d'vne main il tient vn poignard, de l'autre vne espée: on l'éleue en l'air, & par le moyen des rouës on luy fait faire enuiron vn quart de lieuë de chemin. Il fait cependant mille actions auec ses armes, & il y a lieu de s'estonner comment la pesanteur de son corps ne fait point rompre l'endroit de la peau par laquelle il est attaché: On en accrocha quatorze en ma presence les vns apres les autres, pas vn desquels ne se plaignit de ce martyre: on met vn appareil sur leurs playes, & retournent au logis auec vn fort mauuais visage, & le corps en piteux estat. Ils ont des dieux gardiens de leurs maisons; le chef de la famille en a le soin; ils leur font vne feste, & les enfans mangent ce qui leur a esté presenté dans le Sacrifice. Les peres & les meres choisissent vn party à leurs enfans, ils le choisissent tousiours dans la mesme Tribu; & autant qu'ils peuuent dans la mesme famille, & entre leurs plus proches parens, n'ayant aucun esgard entre-eux aux degrez de parenté. Ils ne donnent rien à leurs filles en les mariant: le mary mesme est obligé de faire quelques presens au pere & à la mere de la fille; il y en a beaucoup qui ne se marient pas, à cause qu'ils n'ont pas assez de bien pour faire cette dépense. Les personnes riches marient les garçons dés l'âge de cinq ans; les filles dés l'âge de trois. I'ay veu beaucoup de ces ieunes mariez, & ils croyent dans le païs que c'est vne grande prudence de les marier de la sorte: car, disent-ils, ils sont tousiours mariez du viuant de leurs peres, qui choisit mieux leur party qu'ils ne feroient pas eux-mesmes. Quand le garçon a douze ou treize ans, & la fille dix ou onze, le mariage se consomme, & i'en ay veu acoucher qui n'auoient que douze ans. Le iour du mariage on porte les mariez dans vn Pallanquin; on les promeine dans les places publiques de la ville auec des musiciens, & la troupe des courtisannes qui dansent à la teste du cortege, & s'arrestent aux portes des maisons des grands Seigneurs ou on leur fait quelques regales: quand ils sont retournez au logis, le Bramen estend vn drap entre le mary

Le vœu qu'on luy fait de se faire accrocher.

Mariages.

& la femme, & dit quelques prieres : il commande apres au mary de passer la jambe par dessous le drap, & de presser de son pied, qui est nud, le pied de l'épouse qui est de mesme, comme vn prelude de la consommation du mariage qui se doit faire en suite. S'ils sont trop jeunes, la consommation est remise à vn autre temps; s'ils sont en âge, on les remene à la maison du pere du garçon, ou en celle du plus âgé de ses freres; car les freres & ceux d'vne famille, quoy que fort nombreuse, ne se separent guere; ils rapportent en commun tout ce qu'ils gagnent, rendent grand respect à leurs parens, & viuent dans vne grande vnion. Si le mary meurt, la veufue ne peut plus se remarier, pas mesme celles qui ont esté mariées à l'âge de trois ou quatre ans, & dont le mariage n'a pas esté consumé. C'est vne malheureuse condition que celle de ces veufues qui ont leur pucelage, on ne leur permet point de sortir; s'il y a quelque fatigue à faire dans la maison, elles en sont touſiours chargées : on ne leur souffre point de beaux habits, de pierreries, ny d'autres ornemens : en fin on les tient de si court, que la pluſpart s'enfuïent pour mener vne vie plus libre, mais il faut qu'elles la passent loin de leurs familles, pour se mettre à couuert du danger d'estre empoisonnées par leurs parens, qui en feroient gloire dans ce rencontre.

Ils ne baptisent ny ne circoncisent point leurs enfans : Ils ne font point d'autres ceremonies à leur naissance que de leur donner vn nom qui est pris ordinairement de leurs peres de la Tribu dont ils sont, ou quelque epitete qui marque quelque defaut ou qualité de leurs personnes. Les femmes en ce païs accouchent presque sans peine, & se lauent ordinairement deux ou trois iours apres s'estre déliurées de leurs enfans : il y en a mesme qui le font dés le premier iour. Leurs enfans ne leur dõnent pas plus de peine à éleuer, car iusqu'à l'âge de 7. à 8. ans elles les laissent tout nuds; ils se roulent par terre iusques à ce qu'ils puissent marcher, & en les lauant souuent dans l'eau, elles les tiennent fort nets. Les enfans des personnes riches sont éleuez auec plus de soin, mais sans habits; & on ne leur en donne point que les iours de feste : Les hommes qui sont sortis de l'âge de l'enfance portent vne piece de drap de coton blãc, qui leur pend depuis la ceinture iusqu'aux genoux, & vne espece de manteau sur les espaules, qui leur couure iusqu'au milieu du corps : Ils releuent leurs cheueux, qu'ils laissent croistre comme les femmes, portent le Turban, des anneaux aux oreilles, auec de petites perles & des chaînes de ginebra ou d'argent à leur col : car il y en a peu qui puissent en auoir d'or. Ils ne sont pas tout à fait noirs, mais oliuastres, les vns neantmoins plus blancs que les autres, & la pluſpart bien faits de leurs personnes, robustes, & assez ciuils dans leur cõuersation. Ceux de nostre Nation ont eu sujet de s'en loüer dans le temps de leur residence dans le pays. Les artisans d'vne mesme Tribu trauaillent tous pour mesme salaire, & ce salaire est peu de chose. Le marchand & l'orpheure quoy que l'vn face des fers à ferrer, & l'autre des chaînes d'or, ne gagneront que la valeur de cinq ou six sols en vn iour, & dans nos maisons nous estions fort bien seruis par des gens ausquels on ne donnoit qu'vne piece de cinquante huict sols par mois sans les nourrir. Ceux qui portent les Pallanquins ne gagnent pas dauantage, encore sont-ils obligez de faire quelques courées pour le Gouuerneur. La grande abondance du Païs, & la diette continuelle de ces peuples, fait que les viures y sont à grãd marché. Quand ils meurent on en brusle les vns, & l'on jette les cendres dans la plus proche riuiere. L'on enterre les autres assis les jambes croisées, comme ils s'asseent ordinairement. Il faut que ie rapporte ce que i'ay veu de ces femmes qui se font brusler sur les corps de leurs maris. C'est vne Tradition receuë entre ces Indiens, qu'autrefois les femmes de ce Pays estoient si portées à la débauche, qu'elles empoisonnoient ordinairement leurs maris pour la faire auec plus de liberté; ce fut l'occasion d'vne Loy que l'on y establit, que les femmes se brusleroient sur les corps de leurs maris, ce qui se pratique encore maintenant dãs l'Isle de Baly proche de Iaua, mais en ces derniers temps

Femmes qui se brûlent sur le corps de leurs maris.

temps on a reformé la rigueur de cette Loy, & la veufue eſt ſeulement obligée à ne ſe point remarier, on permet toutesfois à celles qui ſe veulent brûler la liberté de le pouuoir faire: Ce qui arriue quelquesfois; car elles croyent que mourant de la ſorte leurs ames tiendront compagnie à celles de leurs maris dans les tranſmigrations qu'elles ont à faire. Ie me ſuis trouué à deux de ces ſpectacles; le premier fut de la femme d'vn Tiſſeran âgée de vingt ans; elle ſe para le mieux qu'elle pût, & ſe fit accompagner de ſes plus proches parens & amis; elle ſe repoſa quelque temps ſur le bord de la foſſe où elle deuoit eſtre bruſlée, entretenant cependant auec vn eſprit fort tranquile ceux qui venoient prendre congé d'elle: Elle mangeoit quelquefois des feüilles de Béttele, marquant meſme auec les mouuemens de ſon corps, la cadence de la muſique qui eſtoit là, & qui faiſoit partie de ce ſpectacle. Nous en fuſmes auertis dans la Ville, & nous courumes en grande diligence pour y arriuer à temps. Ils ſimaginerent nous voyant venir auec cette haſte, que le Gouuerneur nous auoit enuoyez pour empeſcher cette femme de ſe brûler; & ils en preſſerent l'execution. Quand nous arriuâmes, ils jettoient deſia de la terre ſur ſon corps; Car chacun des parens tient vn pannier plein de terre qu'ils jettent tous en meſme temps. Nous remarquaſmes qu'vn de ſes parens ſ'approcha de la foſſe, & l'appella par ſon nom. Il nous voulut faire croire qu'elle luy auoit répondu, & qu'elle luy auoit dit qu'elle eſtoit fort contente de la reſolution qu'elle auoit priſe. On éleua ſur cette foſſe vn peu de terre, & ils ſ'en retournerét fort glorieux d'auoir eu vne parente ſi genereuſe. L'autre eſtoit vne femme de la Tribu de Campo-varo; celle-cy apres ſ'eſtre preparée comme la precedente, chantoit en ſ'approchant du bûcher, *Bama-Narina, Bama-Narina*, qui eſt le nom d'vne de leurs Idoles, & ſe jetta dãs la foſſe où ſon mary brûloit: ſes parés & amis l'eurent pluſtoſt couuerte de terre, que le feu ne l'eût brûlée. La troiſiéme eſtoit la femme d'vn Orfévre; ſon mary eſtant mort, elle ſe reſolut de le ſuiure; elle vint trouuer chez moy auec ſes parens, le Kutual ou Magiſtrat de la Police, pour obtenir de luy cette permiſſion. Le Kutual luy répondit qu'elle l'allaſt attendre à ſon logis, & qu'ils parleroient de cette affaire, taſchant cependant à la détourner de ce deſeſpoir, & luy diſant qu'il auroit ſoin de ſa perſonne. Cette femme témoigna faire peu de cas de ſes offres, & partit mal ſatisfaite, diſant qu'il luy pouuoit bien refuſer cette permiſſion; mais non pas l'empécher de mourir de quelque autre genre de mort. Peu apres, on me dit qu'elle ſ'eſtoit penduë; la choſe arriua à Maſulipatan, où ils sõt preſque tous Mahometans, & ne permettẽt pas aux Gentils d'executer ces cruelles couſtumes. Pour la quatriéme, ie rapporteray ce que j'ay appris d'vn de nos Facteurs. Il me diſoit, que voyageant à la campagne pour les affaires de noſtre Compagnie, il vid de loin vn grand concours de Peuple; que ſ'en eſtant approché, il trouua que c'étoit vne femme qui ſ'alloit brûler ſur le corps de ſon mary. Il mit l'épée à la main auec ceux de ſa troupe; & ayant écarté ceux qui aſſiſtoient à ce ſpectacle, il taſcha de perſuader de viure à cette femme qui eſtoit demeurée toute ſeule, l'aſſeurant de la prendre en ſa protection, & de la deffendre de l'importunité des parens de ſon mary; mais elle ne ſe laiſſa point perſuader, luy dit qu'elle ne ſouhaitoit rien tant que la mort: Si bien que l'abandonnant à ſon deſeſpoir, il permit aux Indiens de ſ'en r'approcher, & d'acheuer cette triſte ceremonie, dont il fut le ſpectateur.

Femmes qui ſe bruſlent ſur le corps de leurs maris.

I'ay entendu dire à beaucoup de gens, que la Mine des diamans auoit eſté trouuée par hazard; & qu'vn Berger gardant ſon troupeau à la campagne, & ayant donné du pied contre vne pierre qui luy parut auoir quelque éclat, il l'auoit ramaſſée, & l'auoit venduë pour vn peu de Rys à vn Committy, qui ne la connoiſſant pas, l'auoit auſſi reuenduë à vn autre de ſa Tribu, ſans en tirer grand profit; qu'elle auoit ainſi paſſé en pluſieurs mains, juſques à ce qu'enfin elle tomba entre celles d'vn homme qui en reconnut la valeur. Ce dernier marchand chercha

Deſcription de la Mine des diamans de Golconda

soigneusement les personnes par les mains de qui elle auoit passé, & trouua en fin le lieu de la Mine. La chose ayant esté diuulguée, le Roy en prit possession, & les Ioaliers de tous les pays d'alentour s'y rendirent. Pour moy, ie me resolus d'y faire vn voïage auec le Sieur Soccore Gouuerneur du Fort, & le Sieur Thomasou Marchand; nous voulions voir principalement l'ordre que l'on garde en cette Mine, & considerer l'endroit d'où l'on tire vne chose si precieuse. Nous fûmes quatre iours en chemin, & trauersâmes vn Pays desert, sterile & plein de montagnes; tellement que nous trouuâmes que la Mine estoit à cent huit milles de Masulipatan. Nous logeâmes dans l'Hoitellerie; & d'abord pour satisfaire à la coustume du Pays, nous allâmes voir le Gouuerneur; c'estoit vn Braniene nommé Ray Ravv; il estoit là par l'ordre du prince pour receuoir son droit & pour administrer la Iustice à toutes les differentes Nations que l'auidité du gain y attire. Il nous receut fort bien, & nous fit voir de fort beaux diamans qui appartenoient au Roy, & vn entre-autres de trente quarats, qui se pouuoit tailler en pointe; mais qui n'estoit pas parfait. Nous retournâmes à la Mine le iour suiuant, elle est éloignée de la Ville de deux lieuës. Il y a bien trente mille personnes qui y trauaillent; les vns foüissent la terre; les autres en empliſſent des baquets; les autres en puisent l'eau; d'autres portent la terre de la Mine en vne place bien vnie & quarrée, sur laquelle ils l'étendent à la hauteur de quatre ou cinq poulces; ils la laissent seicher au Soleil, & le iour suiuant ils broyent les mottes de cette terre en frappant dessus auec des pierres: ils ramassent apres les cailloux qu'ils ont trouuez dedans; ils les cassent, & y trouuent des diamans, quelquesfois il ne s'y en rencontre point du tout, & cela selon la terre qu'ils ont trauaillée: ce qu'ils connoissent à la veuë; quelques-vns me disoient qu'ils le connoissoient mesme à l'odeur de la terre ou motte: Quoy qu'il en soit, il est tres-certain qu'ils le connoissent sans rompre ces mottes & cailloux: Car ie voyois en quelques endroits qu'ils n'auoient fait qu'égratigner vn peu la terre, & que dans d'autres ils auoient foüillé jusqu'à la profondeur de dix ou onze brasses. La terre de cette Mine est rouge; elle a des veines d'vne matiere semblable à de la chaux, quelquefois blanche & quelquefois jaune: Elle est mélée de cailloux, lesquels se leuent attachez plusieurs ensemble. Ces mottes se seichent estant exposées au Soleil; ils les broyent comme j'ay dit auec des pierres; je pris vne motte, que ie garde encore pour la satisfaction des curieux. Ces Mines ne se trauaillent point comme celles de l'Europe, où l'on fait des allées sous terre; ils creusent droit en bas, & font comme des puits quarrez. Ie ne puis pas asseurer si ils suiuent cette maniere par la connoissance qu'ils ayent du cours de la veine, ou s'ils le font par ignorance; mais ie puis bien asseurer qu'ils ont vne maniere de tirer l'eau de leurs Mines, meilleure que toutes les machines que nous y employons ordinairement; ils le font auec des hommes qu'ils placent les vns au dessus des autres, & qui se donnent l'eau de main en main jusqu'à ce qu'ils l'ayent tirée dehors, la diligence estant fort necessaire à ce trauail: car l'endroit où ils ont trauaillé à sec toute la nuict, se trouueroit le matin plein d'eau à la hauteur d'vne brasse. La mine estoit affermée à vn nommé Marcanda, qui est de la Tribu des Orphévres, il en paye au Roy tous les ans 300. mille Pagodes, le Roy se reseruant tous les diamans qui passent dix carats. Ce fermier general diuise la Mine en plusieurs portions par quarrez, & il la sousferme à d'autres. Le Roy pour estre asseuré que l'on ne destourne point les pierres qui sont de son droit, oblige le Gouuerneur du Pays d'y estre souuent, & pour faire punir fort rigoureusement ceux qui entreprendroient de le frauder de son droit; mais cette crainte n'empesche pas qu'on ne détourne quelquefois des diamans de 40. carats. I'en ay veu deux qui approchoient de 20. carats chacun, & plusieurs de 10. & d'11. mais ils se vendent fort cherement. La Mine est scituée au pied d'vne grande montagne assez proche d'vne riuiere nommée Christéna. Ce Pays est naturellement si sterile, qu'aupara-

La ville dõt est question icy est celle de Golcõde.

Maniere de tirer l'eau de la Mine des Diamãs.

uant cette découuerte c'eſtoit vn deſert: il eſt maintenant fort peuplé, & il y a plus de cent mil hommes qui y trauaillent ou qui y trafiquent. Les viures y ſont fort chers, car on les apporte de bien loin. Les maiſons mal baſties, comme ne deuant ſeruir que pour le peu de ſeiour qu'on y fait. L'année 1622. la Mine fut fermée; on fit retirer tous ceux qui y eſtoient; quelques-vns ont creû que c'eſtoit pour faire augmenter le prix & le debit des diamans, ne voulant pas qu'on en tiraſt de nouueaux que les premiers qui auoient eſté tirez ne fuſſent vendus: d'autres aſſeurent que ce commandement fut fait ſur vne Ambaſſade du Mogol, qui demanda au Roy de Golconda trois liures peſant de ſes plus beaux diamans. On l'ouurit apres qu'ils ſe furent accordez ſur cette demande; mais à ce que i'apprens, elle eſt preſque épuiſée, & l'on y trouue à cette heure fort peu de diamans. Il y a en ce Pays beaucoup de criſtal & beaucoup d'autre pierres tranſparantes qui n'ont pas la meſme dureté, & qui ſont de peu de valeur, comme des Grenas, des Ametiſtes, des Topazes, des Agathes, & ſemblables pierres tendres. Il y a auſſi beaucoup de fer & d'acier qui ſe tranſporte en pluſieurs endroits des Indes: on vend le fer enuiron 30. ſols le cent de liures, & 45. ſols le cent d'acier pris ſur les lieux, & trois ſchellings le bon acier: Et comme il le faut faire porter ſur des boëufs juſqu'au port de Maſulipatan, & qu'ils mettent huict iournées de chemin en ce voyage, on l'y vend juſqu'à quatre francs ou cent ſols; le reſte de ce Pays ne produit ny or, ny cuivre, ny autres métaux.

Les pierres de Bezoar ſ'y trouuent en quantité; mais c'eſt dans vn ſeul endroit du Pays. Ils tuënt vne infinité de Chévres, & leur ouurent le ventre pour les chercher; ils en trouueront dans quelques-vnes juſqu'à trois ou quatre, les vnes longues, d'autres rondes, mais toutes fort petites. Les plus groſſes viennent d'autres Pays; les meilleures ſe trouuent en Perſe. Ils diſent que celles de Perſe ſe trouuent dans le corps des Singes; on ſ'en ſert beaucoup dans les Indes, & ſont fort cheres par cette raiſon; il y a peu de profit à en apporter en Angleterre. On a fait cette experience ſur ces Chévres; on en prit quatre, & on les tranſporta à quelques cent cinquante milles de là: on en ouurit deux incontinent apres, dans leſquelles on trouue des Bezoars. On ouurit la troiſiéme dix iours apres, on y vid quelque marque qu'il y en auoit eu: & dans la quatriéme qu'on ouurit vn mois apres, on n'y trouua ny Bezoar ny aucune marque ou veſtige de pierre. Ils en tirent vne conſequence, qu'il faut qu'il y ait en ce lieu-là quelque arbre ou quelque plante; laquelle ſeruant de nourriture à ces animaux, eſt cauſe de la production du Bezoar.

Pa-zahar ſignifie en Perſan la pierre du poiſon.

On y trauaille toutes ſortes de toiles de cotton, mais qui ſe diſtinguent aiſément de celles qui ſe font dans tout le reſte des Indes. La teinture, ou pour mieux dire la peinture des toiles de ce Pays, car ils peignent les plus fines auec vn pinceau, eſt la meilleure & la plus belle de toutes celles qui ſe font dans le Leuant. On a beau lauer ces draps ou toiles, la couleur dure autant que l'eſtoffe. On tire cette teinture d'vne plante qui ne croiſt que dans ce Pays, ils l'appellent Chay; & eſt autant eſtimée parmy eux, que la Cochenille l'eſt dans l'Europe.

Teinture, ou pluſtoſt peinture des toiles de cotô.

L'on y fait auſſi de l'Indigo, il eſt à peu prés de la meſme qualité que celuy qu'on appelle Indigo de Lahor. Les Hollandois en ont acheté vne grande quantité; mais ceux de noſtre Nation qui en font de grandes experiences, ſe trouuent mieux de celuy qu'ils achetent à Surate. Ils ont commencé depuis quelques années à planter du tabac, qu'ils tranſportent à Moca & à Arecan; mais il n'a pas la force du noſtre: ce qui vient, comme ie croy, de ce qu'ils ne le ſçauent pas trauailler, n'y apportant autre ſoin que celuy d'en faire ſecher les feüilles au Soleil. Ce ſont là les principales commoditez & marchandiſes du Pays; ils les tranſportent par toutes les Indes dans leurs Vaiſſeaux qui ſont d'vn grand port, mais dont la ſtructure n'en eſt pas ſi bien entenduë que celle des noſtres. Ils trafiquent ordinairement dans la Mer-rouge au Mocha, dans l'Iſle de Sumatra, à Arecan, à

Indigo.

Tabac.

l'Isle de Zeilan, & au Cap de Comorin.

Leurs nauigations ou commerce.

Ils partent au mois de Ianuier pour aller au Mocha, & retournent au mois de Septembre ou d'Octobre suiuant. Le Roy y enuoye quantité de Rys comme vne aumosne, pour y estre distribuée aux pelerins qui font le voïage de la Meque. Il y enuoye aussi des marchandises pour acheter des cheuaux Arabes; ils n'en mettent que cinq ou six dans vn Vaisseau. Ils sont fort estimez dans le Pays; car ils n'ont point de cheuaux de bonne race; l'on y enuoye aussi du tabac en grande quantité, des fers de lance, des toiles de cotton propres pour faire des turbans, du fer, de l'acier, de l'Indigo, du Benjoin, des gommes, & de la lacque; ils en raportent des camelots, mais sur tout des Sultanins & des pieces de cinquãte huit sols. Au mois de Septembre, leurs Vaisseaux se mettent à la voile pour Achin, Arecan, Pegu, & pour Tannassary; car dans toutes les costes des Indes, les vents sont continuellement six mois d'vn costé, & puis six mois de l'autre, estans seulement vn peu changeans sur la fin de ces six mois, & ne manquent point de se succeder ainsi les vns aux autres au mois d'Auril & d'Octobre: ils portent à Achin beaucoup de fer, d'acier, des toiles blanches, des toiles teintes, & quelques diamans depuis que la Mine a esté découuerte. Ils en rapportent du Benjoin, du Camfre de Barausli, du poivre de Priaman, & de Tecoo, des Porcelesnes, & toutes sortes de marchandises de la Chine.

Mousſons.

Ils portent à Arecan du tabac, du fer, vn peu de toiles de cotton peintes, & en tirent pour leur retour de l'or, de la Lacque, mais principalement du Rys qu'ils reuendent auec profit à Pallecatte, & le long de la coste de Narsingue.

On charge pour Pegu des pieces de toiles de cotton peintes de diuerses sortes, ils en retirent des rubis & des saphirs, de l'or, la meilleure lacque qui se trouue, de l'estain, & du vif argent.

Ils trafiquent à Tannassary des toiles de cotton teintes en rouge; ils en portent mesme par terre jusqu'à Siam, qui est vn chemin de quatorze journées, & en retirent toutes sortes de marchandises de la Chine, des Porceleines, des Satins, du Damas, de la Soye, du bois d'Aloës, du Benjoin de Camboya, beaucoup d'acier, & d'vn bois qui sert pour teindre en rouge, qu'ils nomment dans le Pays Sapang, & qui est le mesme que nostre bois de Bresil.

Ils nauigent le long de ces costes, auec des petits Vaisseaux qu'ils chargent de Rys & d'autres grains qu'ils vendent dans la coste de Bisnagar auec grand profit; car on leur donne en échange des enfans qui ne leur reuiennent qu'à quarante ou cinquante sols la piece, & ils les reuendent apres huict ou neuf écus. Ie finiray icy la Relation du Royaume de Golconda, dans laquelle ie me suis peut-estre trop estendu; mais tousiours l'experience de cinq années de residence que i'y ay fait, m'asseurent que ie n'ay rien mis dans cette Relation, qui ne soit veritable.

Royaume de Bengala.

Le Royaume de Bengale est frontiere à celuy-cy, & est sous la domination du Mogol, qui y tient ses Gouuerneurs, ce voisinage oblige le Roy de Golconda, d'être tousiours sur ses gardes, quoy qu'il y ait des deserts & des riuieres qui semblent l'asseurer de ce costé là. La coste de ce Pays est trop dangereuse, & nos vaisseaux trop grands pour les hazarder entre les roches & les bancs qui y sont, mais nous connoissons par l'abondance des choses que le Païs produit, qu'il n'y en a point de plus fertile en toutes les Indes. Il y a vn an qu'il arriua à Masulipatan vne flotte de petits vaisseaux du port de 20. tonneaux ou enuiron, chargez des marchandises du Païs. Les planches de ces petits bastimens estoient cousuës les vnes aux autres auec du Cairo, qui est vne espece de corde faite des racines de l'arbre que porte le Cocos, sans qu'il y eut aucune piece de fer employée dans ce petit bastiment. Ces Barques estoient chargées de rys, de beurre, de sucre, de cire, de miel, de gommes, de lacque, de poivre long, de toutes sortes d'estoffes de cotton, de Moga qui se fait de l'escorce d'vn certain arbre. Il y auoit aussi quantité de tapis & de couuertures faites de Moga; & cependant ce qui fait voir l'abondance de leur Pays: ils trouuoient grand

Cairo.

Moga.

profit à vendre ces marchandises à Masulipatan où elles sont desia à grandissime marché. Les Portugais qui ont esté obligez de quitter leur Pays se retirent en ces quartiers ; & y viuent comme des bandis sans gouuernement, sans police, & sans exercice de Religion. C'est le meilleur Pays des Indes, que l'on peut dire estre habité par les plus méchans hommes du monde : On dit ordinairement que les hommes y sont volleurs, & toutes les femmes débauchées. Le Gange entre dans la Mer en cét endroit; il y a quantité de Crocodils; i'en ay veu d'vne grandeur extraordinaire dans les riuieres qui se rendent dans ce Golphe : les batcliers qui hantent ces riuieres les sçauent charmer, & apres les auoir charmez passent sans danger dans vne petite barque faite de troncs de Palmites: Ie ne puis m'empescher de rapporter icy ce qui m'est arriué vne fois sur le sujet de ces charmes : estât sur le bord de la riuiere, & sur le point de la trauerser, nous descouurimes vn fort grand Crocodile ; toute la teste paroissoit esleuée au dessus de l'eau, il nageoit vers nous ; celuy qui me deuoit passer entra dans la riuiere iusqu'aux genoux, & en ayant mis vn à terre, se mit à dire en sa langue quelques paroles, & à faire sept nœuds sur vne petite corde qu'il tenoit entre ses mains, & ayant mis cette petite corde ainsi noüée sur vn buisson qui estoit là tout proche, il nous passa librement de l'autre costé auec nos cheuaux, le Crocodile demeurant cependant sans mouuement à nostre veuë; le matinier nous asseura qu'il ne pouuoit point ouurir sa gueule : aussi-tost qu'il nous eust passez il retourna en diligence pour défaire les nœuds de la corde, adiouſtant que si ce Crocodile fust mort par la force de son charme, il n'auroit pas peû luy seruir vne autre fois. Charme du Crocodile.

Arecan est frontiere au Royaume de Bengale & ne luy cede point en fertilité ny en la douceur de son climat ; le Roy de ce Pays est Idolâtre, mais il n'obserue point les mesmes superstitions des autres en son manger : Il se marie ordinairement auec sa propre sœur : Ils disent pour raison que dans le commencement du monde le premier homme & ses enfans en vserent ainsi. Ils traitent bien les étrangers, & permettent aux Mores, aux Perses & aux Arabes, l'exercice de leurs superstitions. Ce Prince a plusieurs fois inuité les Anglois & les Hollandois de s'habituer en son Pays, mais la connoissance qu'ils ont du peu de profit qu'il y a à y faire, les a empeschés de receuoir ces offres. Ils ne laissent pas cependant d'entretenir bonne correspondance auec luy & auec ses Sujets, à cause que le Pays estant fort fertile, ils en pourroient au besoin tirer beaucoup de prouisions. Il a continuellemẽt la guerre auec le Mogol par mer & par terre : se tient sur la defensiue du costé du Roy d'Arecan ; & traite si bien les étrangers qui seruẽt dans ses troupes, que i'en cõnois quãtité qui s'y sont faits riches. Arecan.

Les Terres du Royaume de Pegu confinent auec celles d'Arecan, c'est vn Pays fort fertile & fort temperé, mais il a bien de la peine à se remettre de la peste & de la famine qu'il a souffert depuis peu d'années : Ce qui se voit assez dans la campagne, qui a tousiours plus de peine à se remettre de la desolation qu'apportent ces deux fleaux, que les villes qui se repeuplent les premieres ; à quoy n'a pas peu seruy vn ordre qu'ils ont estably, de deffendre sur peine de la vie aux femmes d'en sortir, & de promettre quelque recompense à ceux qui en feroient venir dans le Pays. Le Roy est de la mesme Religion que le Roy d'Arecan, de Tannassari, & de Siam. Il semble qu'ils ayent pris les principes de leur Religion des Chinois ; en effet le voisinage de la Chine, la conformité de leur Religion, de leurs manieres de faire, & la ressemblance de leur visage, font croire ce que quelques-vns ont dit deuant nous, que les Chinois ont esté autrefois maistres de tous ces pays, & ont estendu leur domination iusques à l'Isle de Madagascar. Le Roy qui regne maintenant est nevcu du dernier mort, & a exclus ses fils de la succession du Royaume. Description du Royaume de Pegu. Les Anglois enuoyent vers le Roy de Pegu.

Il a retiré dans ces derniers temps des mains du Roy de Siam quelques places qu'il auoit cõquises sur son predecesseur, & entre autres le Royaume & la ville de Zangomay ; vn de nos Anglois nõmé Samuel se trouua dans cette place lors qu'elle fut prise & fut conduit à Pégu. Ce Royaume estant mieux policé que tous les Estats voisins, les marchãds s'y sont establis. L'on sçeut par le moyen de quelques vns de Masulipa-

tan que cét Anglois qui s'estoit trouué à Zangomay estoit mort; que le Roy auoit pris ses effects apres s'estre declaré qu'il les rendroit à ceux de la Compagnie des Indes Orientales. Anthonisson qui estoit pour lors nostre Agent à Masulipatan, prit de là occasion de depescher vers ce Prince auec quelques presens & vn peu de marchandises pour faire les frais du voyage, & essayer si l'on pouuoit establir quelque trafic en ce pays. Ses enuoyez s'embarquerent à Masulipatan le 10. Decembre, & arriuerent à Siriam, qui est le Port du Royaume de Pégu le 3. Octobre. Ie rapporteray icy le contenu d'vne lettre qu'ils escriuirent sur le sujet de ce voyage.

„ Le Roy ayant appris nostre arriuée, enuoya quatre galeres auec des presens pour nostre Ambassadeur, & pour le reste de sa troupe, auec asseurance qu'il estoit fort aise de nous auoir en son Païs. Ces Galetes auoient cinquante rames de chaque costé, huict principaux Seigneurs du Païs estoient dessus; ils firent mettre à l'ancre nostre vaisseau deuant la ville de Siriam.

Lettres des Marchãds enuoyées vers le Roi de Pegu.

„ Le 7. Decembre le frere du Roy qui en est le Gouuerneur, nous enuoya deux de ses Gentils-hommes pour apprendre nos noms, nos âges, & le sujet de nostre voyage; nous luy dimes que nous estions enuoyez de Masuliparan auec des presens, & vne „ lettre pour le Roy, par laquelle Sa Majesté sçauroit le sujet de nostre arriuée, quand „ on nous auroit permis de la luy rendre. Le 10. d'Octobre nous debarquâmes, & le „ frere du Roy nous conduisit dans vne belle maison qui estoit sur le bord de la Mer; „ ce Prince est bien fait de sa personne, homme de bon sens, le teint assez blanc; il „ auoit des anneaux d'or à ses oreilles, & diuerses pierreries à ses doigts: il nous fit là „ mesme demande qu'il nous auoit desia faite par le moyen de ses Gentils-hommes, & „ nous aussi la mesme réponse que nous fismes alors; nous y adiousta̅mes vn present, „ afin qu'il facilitât nostre Audiance.

„ Le 8. Nouembre le Roy nous manda, & le Gouuerneur de Siriam nous fit „ donner vn batteau auec six rameurs commandez par deux Gentils-hommes, pour „ nous conduire iusqu'à Pégu; nous fismes vn Present à ces gentils-hommes; „ car en ce pays il ne se fait rien sans Presens: Nous arriuâmes à Pegu l'11. de Nouem„ bre; on escriuit vne seconde fois nos noms, & on nous offrit le choix d'vne place pour „ y bastir vne maison à nos frais & despens. La maison ayant esté bastie, nous reçeû„ mes vn ordre fort exprés de n'en point sortir, ny de parler à personne du Païs que „ nous n'euſsions eu Audiance du Roy: Il nous enuoya des rafraichissemens de peu de „ valeur à la verité; mais ce qui nous console le plus, est l'asseurance que nous auons „ que le Roy est fort aise de nostre arriuée. Le 27. Decembre il enuoya querir nostre „ Present, & on nous donna des cheuaux pour le venir trouuer; on nous fit demeurer à „ la porte de la ville, pour attendre qu'il sortist. Vous aurez sçeu d'ailleurs comment se „ passa cette Audiance, & qu'il ne nous parla point du tout de l'affaire pour laquelle „ nous estions venus, personne de sa Cour ne se vouloit charger d'en faire la premiere „ ouuerture: Nous enuoyâmes nostre lettre par le moyen d'vn Portugais esclaue du „ Roy, qui parloit bien la langue du pays, & nous eusmes bien de la peine à luy faire cõ„ prendre le contenu de cette lettre, qui n'estoit point escrite en Portugais. Quelque „ temps apres nous donnâmes à Bani-bram le Present qui luy estoit destiné, nous en „ receusmes beaucoup de belles paroles, & rien autre chose. Ce pays est fort different „ de ce que vous vous l'estes imaginé; car les estrangers qui y arriuent, y sont traittez „ & retenus comme autant d'esclaues, & ne peuuent sortir sans congé; car il a des „ gardes par mer & par terre. Pour ce qui est de l'affaire de cét Anglois qui auoit fait „ quelque fortune dedans le Pays, on luy auoit fait vne banqueroute l'année d'au„ paruant sa mort, & le Roy s'estoit mis en possession de tous ses effects. On interrogea vn de ses associez nommé Mallajor; pour sçauoir le nom de ceux qui luy „ deuoient quelque chose; ceux de ses creanciers qui estoient du pays, furent con„ traints de payer au Roy leurs debtes. Pour les Motes, ils dirent qu'ils payeroient „ aux Anglois lors qu'ils seroient dans le pays. Nous nous addressâmes à Nicheſa „ pour l'obliger à parler au Roy de nos debtes, il nous fit entẽdre qu'õ nous remet-

troit tout entre les mains; lors que nos vaisseaux viendroient dans ses Ports, & qu'ils nous donneroient toute la satisfaction que nous pouuions attendre. Il nous escriuit vne autre lettre le 4. de Mars, qui portoit qu'on ne nous laisseroit point sortir du pays que les vaisseaux d'Angleterre n'y fussent arriuez: Nous auons despensé tout nostre argent, & nous sommes dans vn fort miserable estat, sans voir aucun moyen d'en sortir. Le Roy ne nous a rien rendu des effects de Samuel; il ne nous permet point de nous faire payer de ce qui luy est deub: Il ne prend point nos draps, & nous sommes icy comme des brebis esgarées qui courent risque d'estre à toute heure menées à la boucherie: Nous vous prions, & tous ceux de nostre Nation, d'estre touchez de nostre misere, & de considerer le danger où nous sommes de demeurer esclaues d'vn Tyran, dans vn pays d'Idolâtres. Si le Roy nous permettoit de sortir, il nous seroit aisé de nous faire payer de tout ce qu'il a pris à ceux de nostre Nation. Le plomb & l'estain sont assez rares icy; mais si on nous enuoye de l'argent, nous en pourrons acheter plus auant dans le pays. La coste du Pegu est fort seure, & l'entrée du Port fort aisée, & il ne manque pas de gens à Masulipatan qui connoissent fort bien cette coste: Nous vous prions encore vne fois de nous tirer d'icy, en y enuoyant quelque vaisseau.

Ce sont là les propres termes de leur lettre. Mais on a apris depuis qu'ils auoient trouué à bien vendre leurs draps, & que tout l'argent qu'ils en auoient tiré, ils l'auoiét dépensé mal à propos à faire la débauche, & auoient mesmes chargé de plusieurs debtes la Compagnie des Indes, dont ie suis fort fâché. Le Roy en effect rendit vne partie des effects de Samüel, & on ne le fit qu'à l'heure du depart des vaisseaux, comme s'il eût voulu empescher que cela ne fust dissipé comme le reste; ces mauuais ménagers reuinrent à Masulipatan l'an 1619. auec vne lettre du Roy escrite sur vne feuille de Palmite: Cette lettre estoit pleine du desir qu'auoit ce Prince de voir le trafic de ceux de nostre Nation estably dans ses Estats, & auec cela vn present d'vne bague auec vn rubis, de deux nattes, de deux boëtes pleines de Betle, & deux pieces de damas fort estroites, qui pouuoient valoir en tout vingt nobles à la roze. Les Rubis & les Saphirs qu'on apporte de ce Pays, se trouuent dans le Royaume de Aua, qui est sous la domination du Roy de Pegu; Ces pierres sont fort estimées dans toutes les Indes.

Tanassari est vn petit Royaume qui confine à celuy de Pegu; il est Tributaire du Roy de Siam; Tanassary est le nom du seul Port qui soit dans ce Royaume. Nos vaisseaux ont remonté depuis la riuiere de Siam, & ont trouué moyen d'establir vne habitation pour nostre Compagnie, qui y tient à present ses officiers. Vous aurez appris par les Relations les particularitez de ce Pays; il y en a seulement vne que ie ne puis m'empécher de rapporter icy, & qui m'a esté confirmée non seulement par tous ceux de ma Nation, mais aussi par le rapport des Hollandois qui s'accordent tous à dire qu'il y a vne infinité de cochons en ce pays, & qu'ils se multiplient sans qu'il se trouue vn seul verrat ou masle. Le sieur Drifft Hollandois homme fort sage, & qui y a esté long-temps, m'a asseuré que pour en faire l'experience, il auoit mis des cochons de Laict dans son vaisseau, & que six mois apres ils en firent d'autres sans qu'il y eust aucun masle; Voila ce que i'auois à dire des costes du Golphe de Bengale, & ce que i'en ay appris dans le temps du sejour que i'ay fait à Masulipatan.

Tanassary.

Cochõs qui se multiplient sans masles.

IOVRNAL DE PIERRE VVILL. FLORIS.

§. I.

Son voyage à Patane & à Siam.

APRES m'eſtre engagé auec le Gouuerneur & les Deputez de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales, ie m'embarquay ſur le vaiſſeau nommé le Globe le 25. de Ianuier 1650. en qualité de Marchand. Le 21. de May 1611. nous arriuâmes à la Baye de Saldaigne. Nous y trouuâmes trois vaiſſeaux, mais fort peu de rafraîchiſſemens. C'eſtoit auſſi la ſaiſon de l'année la plus facheuſe, pource que c'eſt celle des grandes pluyes qui font tout l'hyuer en ce pays là. Le haut des montagnes nous parut auſſi couuert de neiges. Cette incommodité ne nous empeſcha pas de trauailler auec beaucoup d'aſſiduité pour trouuer la racine d'vne plante nommée Nyngin. Deux des trois vaiſſeaux dont i'ay parlé y eſtoient venus pour ſ'en charger, parce qu'ils auoient appris des habitans du Iappon l'eſtime que l'on en fait. Il nous fut aſſez difficile de la découurir, à cauſe que les premieres feuilles de cette plante ne commençoient encore qu'à pouſſer, & nous ne l'euſſions point connuë, ſi l'on ne nous eût marqué bien preciſément les endroits où elle ſe trouue. Les mois de Decembre, de Ianuier & de Feurier ſont les plus propres pour la leuer, & ceux du pays la nomment Canna.

Racine Ningin. Voyez l'Hiſt. naturelle du païs

Apres auoir fait prouiſion d'eau, & nous eſtre rafraîchis de quelques moutons que nous y trouuâmes; nous partiſmes de cette Baye, & y laiſsâmes la Barque d'Iſaac le Maire, qui trafiquoit de peaux auec les Sauuages, & y deuoit demeurer iuſqu'au mois de Decembre pour faire de l'huile de Balleine. Le long de la coſte nommée Terra de Natal, nous euſmes au mois de Iuin des vents, des tonnerres, & des pluyes extraordinaires; & ce ne fut que par vne grande grace de Dieu que nous nous ſauuâmes du danger de nous briſer contre cette coſte.

Le 1. d'Aouſt nous viſmes cette partie de l'Iſle de Ceilan, qu'on nomme la Punta de Galle. Le 6. nous nous trouuâmes proche de Negapatan: vous remarquerez que les Cartes de nauigation marquent mal la ſituation de ce Païs-là; car ſelon elles nous en debuions eſtre eſloignez de plus de 28. milles. La meſme choſe eſtoit arriuée aux Hollandois, & cette erreur pourroit faire perir des vaiſſeaux qui en approcheroient de nuict. Nous ne trouuâmes point auſſi cette Iſle ſi grande qu'on la fait. Moullineux met la Punta de Galle ſous le 4. degré, & elle eſt ſous le 6. Le 7. nous paſsâmes deuant le Port de Nagapatan. Les Hollandois y ont eſtably vne Facturerie, mais ils n'y font pas grand choſe. Le 8. nous arriuâmes deuant S. Thomas, & le 9. à Palecatte. Deux batteaux y vindrent à noſtre bord: Celuy du Sabander nous apporta vn Chaoul, auec vne permiſſion de deſcendre à terre. Ie me mis dedans; mais la Mer eſtoit ſi agitée, que le batteau ſe renuerſa. Le Sabander vint au deuant de nous, & touché de cõpaſſion de noſtre naufrage, nous fit marquer vn logis. Le 11. Vuerſiche Preſident des Hollãdois, qui a la directiõ de

Faute des Cartes de Nauigatiõ.

En Perſan, Sabander ſignifie celuy qui cõmande dans le Port.

toutes leurs affaires sur la coste de Choromandel, me mõstra vn Priuilege du Roy de Narsinga, qui portoit que les Hollandois seuls pourroiẽt trafiquer en ce Pays-là, & vouloit pour cette raison, nous obliger à en sortir. Nous respondismes que nous tenions nostre commission du Roy d'Angleterre. On l'échauffa de part & d'autre. Le Sabander s'entremit de nostre different, & en remit la decision à l'arriuée de la Gouuernante de cète Prouince, qui deuoit arriuer dans trois iours.

Ce Roy se nommoit Vvencapati Raya.

Le dix-septiéme, la Gouuernante Conda-Maa approcha de la coste. Nous voulions l'aller trouuer, lors que l'on nous fit entendre que le iour suiuant elle nous enuoyeroit querir. Nous eûmes quelque soupçon que cét ordre auoit esté donné à la priere des Hollãdois, & nous enuoyasmes chez le Sabander, pour nous en esclaircir. Sa response fut, qu'il estoit vray que le Roy auoit accordé ce Priuilege aux Hollandois, & que nous serions obligez de nous addresser à luy-mesme pour auoir la permission que nous demandions. Ce voyage ne se pouuoit faire qu'en deux mois de temps, & en le faisant nous nous hazardions à perdre le Mousson propre pour aller à Pantan, ourte que les Hollandois qui estoient resolus de trauerser nostre dessein, tenoient vn Elephant tout prest pour depescher de leurs gens à la Cour de ce Prince. Cela nous fit resoudre de continuer nostre voyage.

Il y a peu d'ordre en quelques endroits de ce Iournal, mais on n'a pas crû deuoir laisser au Traducteur la liberté d'y rien changer.

Le 20. nous arriuasmes deuant Petapoli : Le Gouuerneur nous permit d'y prendre terre ; & apres estre demeurez d'accord de luy payer trois pour cent de nos marchandises, nous mismes à terre. On y laissa deux de nos gens, & vn nommé Lucas, pour auoir le soin des marchandises, & ayant mis à la voile, nous allâmes moüiller l'ancre à la rade de Masulipatan, qui est bonne pour toute sorte de vaisseaux. Nous y arriuâmes le dernier iour du mois d'Aouſt : on nous permit aussi de mettre pied à terre, ce que nous fismes ; & pour estre mieux receus, nous fismes vn present à Mirsumela, qui tient les plus grandes terres de ce Pays. Nous demeurâmes plusieurs mois en ce lieu-là. Le 20. de Ianuier 1612. Cotobara Roy de Badaya, ou Lollongana & de Masulipatan, mourut sans enfans. Il y auoit sujet d'apprehender de grands desordres dans cet estat ; mais la sagesse de Mir Masunin les preuint, & fit eslire Mahumed Vnim Cotobara neveu du Roy defunct, jeune Prince de grande esperance. Son oncle en mourant auoit laissé le gouuernement de son Estat entre les mains des Persans & de Mir Sumela, auſquels celuy-cy a toûjours esté fort contraire.

Le Gouuerneur traitta auec moy de fort mauuaise foy. Nous estions demeurez d'accord que je luy donnerois 4000. Pagodes, c'estoit enuiron 4. pour cent de nos marchandises, & il en vouloit rirer douze pour cent, disant pour ses raisons, qu'il estoit vn Mir, de la race de Mahomet, & que ce qu'il disoit deuoit plustost estre crû, que la parole d'vn Chrestien. Pour moy ne voyant point d'autre moyen de tirer raison de ce Barbare, j'estois sur le poinct de la chercher par la force, lors que quelques Mores du Pays s'entremirent de nous accommoder. Apres auoir fait nos affaires à Petapoli nous partismes pour Bantan, par vn vent qui estoit fort propre pour cette Nauigation. Nous y arriuasmes le 28. d'Auril 1612. nous trouuâmes que les Hollandois estoient sur le poinct de quitter le Pays, & de s'aller establir à Iaccatra, à cause des auanies que leur faisoit tous les iours le Gouuerneur. Apres quelque contestation que nous eûmes auec luy, nous demeurâmes d'accord à raison de 3. pour cent. On establit vne Factorie à Suckadania ; mais les marchands que nous y laissâmes pour traitter auec ceux du Pays eurent plus de soin de leur interest particulier, que de ceux de la Compagnie.

Suckadania dans l'Isle de Borneo.

Le 1. de Iuin nous partismes de Bantan, & le 22. du mesme mois nous arriuâmes à la rade de Patane, où nous trouuasmes vn vaisseau d'Enchuyse, qui nous informa des façons de faire du Païs. Le vingt-sixiéme nous descendismes à terre : nostre Present qui pouuoit valoir six cens pieces de huict, fut receu à la maniere du Païs. La lettre fut mise dans vn bassin d'or porté sur vn Elephant

en grande pompe au son d'vne musique d'instrumens, & precedé d'autres gens qui portoient deuant des lances & des Estendarts.

La Cour de la Reine nous parut magnifique : nostre lettre fut leuë, & on nous accorda la liberté du commerce aux mesmes conditions qu'on l'auoit accordée aux Hollandois. Nous partismes de la Cour sans auoir veu la Reine, & l'on nous mena chez vn Officier, dont la Charge est de receuoir les Estrangers : on nous y fit vn festin où l'on seruit beaucoup de fruits ; nous fusmes aussi traittez chez vn autre Officier nommé Orancaya Sirnona, & le iour d'apres la Reine nous enuoya des fruits qu'elle fit porter iusqu'à nostre vaisseau. La Cour de la Reyne de Patane.

Le 3. Iuillet vne Pinasse Hollandoise nommée le Leurier partit de ce port pour aller au Iapon ; nous donnasmes au Quartier-Maistre de cette Pinasse vne lettre pour Maistre Adam. Cette occasion se rencontra fort heureusement pour luy escrire ; car les Iaponnois sont en guerre auec ceux de ce païs, & ont bruslé deux fois la ville de Pantam depuis 5. ou 6. ans.

Nous eusmes bien de la peine à obtenir la permission de bastir en ce lieu-là vn Magazin qui ne fust point sujet au feu ; enfin l'on nous accorda vne place de 30. brasses en longueur sur 20. de largeur ; nous y bastismes vne maison qui auoit 8. brasses de face sur 4. de profondeur : Ils nous firent des demandes excessiues ; & nous fusmes obligez de leur donner pour cette permission & pour autres droits, quatre mille pieces de cinquante huict sols. La maladie se mit dans nostre equipage. Le Capitaine Hippon en mourut le 9. Iuillet. L'on ouurit dans le vaisseau la boëte marquée du numero 1. Mr Brun y estoit nommé pour son successeur ; mais comme il estoit mort auparauant, on ouurit la boëte numero 2. dans laquelle Thomas Essinston estoit nommé pour luy succeder. Peu de temps apres pour surcroit de mauuaise fortune nous fusmes volez : on prit 280. pieces de huict dans mon coffre, quoy qu'il y eust vne lampe allumée, & quinze personnes dans la maison ; ce qui me fit croire que quelqu'vn de nos gens pouuoit bien auoir fait le coup : car vn grand dogue que nous auions ne fit aucun bruit. On me laissa là auec six autres pour auoir soin des marchandises de la Compagnie. Le vaisseau partit le 1. d'Aoust pour aller à Siam : Il eust esté à propos d'auertir ceux de nos gens qui estoient à Siam du peu de debit qui se trouuoit de nos draps, mais ie ne trouuois point d'occasion de le pouuoir faire par Mer : & par terre, il falloit enuoyer quatre ou cinq personnes ensemble, à cause du danger des tigres, & de l'incommodité de plusieurs riuieres qu'il faut passer, outre qu'ils me demandoient des sommes si excessiues pour faire ce voyage, que ie creûs qu'il estoit à propos d'attendre quelque meilleure occasion. Maniere des Anglois pour nommer ceux qui se doiuét succeder dans le commandement des vaisseaux.

Au mois de Septembre le Roy de Ior attaqua le Fauxbourg de Pahan, brûlant tout ce qu'il rencontroit deuant luy. Campon-sina esprouua la mesme fortune, ce qui causa vne grande cherté dans Pahan. Les Portugais auoient auparauant fourny Malaca des marchandises. Les Hollandois en firent de mesme à Bantam & aux Molucques ; & y auoient porté toute la quantité de draps qui s'y consument ordinairement : si bien qu'estant venu le dernier, ie n'y trouuay aucun debit. Gela me fit resoudre à faire venir vne cargaison pour Macassar, & i'en donnay la conduite à Iean Persons, qui partit le 8. d'Octobre sur vn jonck d'Ampan. Le 9. j'eus nouuelles de Mr Essinston & de son collegue, qui me donnoient aduis du peu d'apparence qu'il y auoit de vendre leurs marchandises, à cause des guerres de ceux de Campoja, laniam, de Zangonay contre le Royaume de Siam. Pahan.

Le 25. il partit d'icy des Ionckes pour Bornéo, Iambi, Iaua, & autres places. Ie ne sçaurois m'imaginer quelle politique oblige les Hollandois à fauoriser le trafic des Chinois, des Mores, & des autres Indiens, cependant qu'ils le deffendent à ceux mesmes de leur Nation sur peine de la vie & de la perte de leurs biens, ce qui ne peut estre que l'effect d'vne grande enuie.

Le 11. Nouembre le Globe reuint de Siam, apres auoir esté huict iours en che-

min. Nos gens estoient arriuez à la rade de Siam dés le 15. d'Aoust. Ils y auoient moüillé l'anchre à trois brassées de haute marée ; mais le iour suiuant l'eau ayant baissé 13. heures durant, ils ne treuuerent plus que sept pieds d'eau, & vn fonds de vaze, qui par cette raison ne leur faisoit point de peur. Ils leuerent l'anchre, & la moüillerent apres à 4. lieuës de la Barre, où ils trouuerent trois brasses d'eau de basse marée. La ville de Siam est à 30. lieuës de l'emboucheure de la riuiere. Le Sabander & le Gouuerneur de Mancok, place scituée sur le bord de cette riuiere, vinrent pour receuoir les lettres du Roy, ou plustost pour receuoir les presens qui luy estoient destinez, & Essinston s'en alla auec eux. Il eust audiance du Roy le 7. Septembre; il fut regalé auec ses camarades chacun d'vne petite boëte d'or, & vne piece de drap. Les Mandorins trauersoient sous main la liberté du trafic que le Roy nous auoit accordée, & vouloient mettre des impositions à leur caprice sur nos marchandises, & les payer de mesme. Il faut s'en plaindre au Roy, qui leur deffendit de s'en ingerer dauantage; auec tout cela le commerce est encore moins libre dans ce Royaume là que dans le reste des Indes. Nos gens bastirent vne maison de briques prés de celle des Hollandois, nous estions alors en la saison des pluïes, & tout le Païs estoit couuert d'eau.

Sabander figurise l'Amiral ou maistre des Ports.

Le 26. d'Octobre il s'éleua vne si furieuse tempeste, qu'il n'y a point de memoire dans ce païs-là d'y en auoir veu vne semblable. Elle arracha les arbres les plus forts, & abbatit le Monument que le Roy auoit dressé à la memoire de son pere. Nostre vaisseau eust peine à se sauuer. Nos gens auoient desia perdu deux anchres, dont les cables s'estoient rompus, & n'estoit plus qu'à vn mille de la coste, lors qu'ils en jetterent vne troisiéme qui tint & arresta le vaisseau; six des nostres furent noyez. La tempeste dura quatre ou cinq heures, & incontinét apres la Mer parut aussi vnie & aussi trâquile, que si elle n'eust iamais esté du tout agitée. Cette place est la troisiéme en rang pour le trafic des Indes, on la met immediatement apres Bantam & Pantan, & est presque également distante de l'vne & de l'autre.

Bantam, Patan & Siam, trois villes de grand commerce en ces quartiers.

§. II.

Relation des Euenemens estranges du Royaume de Pegu, de Siam, d'Ioor, de Pantan, & autres Pays voisins.

LE Royaume de Siam est fort ancien, & a esté tres-puissant auant qu'il fut Tributaire de celuy de Pegu. Mais cette seruitude ne dura pas long-temps; car le Roy de Siam estant mort, & ses deux fils ayans esté menez prisonniers à la Cour du Roy de Pegu, ils se sauuerent de leur prison; & l'aîné ayant trouué moyen de retourner à Siam, s'y fit reconnoître pour Roy. Le Roy de Pegu luy fit la guerre, & enuoya vne armée à Siam sous le commandement de son propre fils. Ce jeune Prince fut tué, & sa mort cousta la vie à quantité de ses Sujets; car le Roy son pere fit mourir les principaux Officiers, & les meilleurs soldats de son armée. Cette cruauté hors de temps fit reuolter plusieurs Princes qui luy estoient Tributaires, & donna le courage au nouueau Roy de Siam de luy faire la guerre. Il attaqua la ville capitale de son Estat qui se nomme d'Onxa, ou Pegu, où il s'estoit retiré. Il fut deux mois deuant, apres lesquels il leua le siege, & s'en retourna à Siam. Peu de temps apres le Roy de Pegu se rendit luy-mesme auec tout son tresor entre les mains du Roy de Tangu; la famine & la mortalité qui auoient desolé ses Estats l'ayant obligé à prendre cette resolution, & à preuenir par là l'inuasion du Roy d'Arecan, qui estoit sur le poinct d'y entrer auec vne puissante armée. Le Roy d'Arecan se rendit aisément Maistre de tout le Pays, qu'il trouua presque desert. Sa pensée estoit de passer delà dans les Estats du Roy de Tangu, mais celuy-cy luy enuoya des Ambassadeurs, & luy offrit vne partie des tresors du Roy de Pegu, & sur tout son Elephant blanc &

L'aîné se nómoit en langue Malaique Raia api, les Portugais l'appelloient le Roy noir.

sa fille. Il adjousta à ces offres celle de luy mettre entre les mains la personne du Roy de Pegu, ou de le tuer, ce que ce barbare fit quelque temps apres, luy ayant caisé la teste auec le pilon d'vn mortier, dont on a accoustumé dans ce pays-là de broyer le Rys. Tel fut la fin de ce grand Empire, duquel il ne reste presque plus de memoire mesme sur les lieux. Le Roy d'Arecan donna la ville & la forteresse de Seriam en depost aux Portugais, Philipo de Britto y mit garnison. Ce Prince donna à ce Portugais le nom de Xenga, c'est à dire Galant homme : Le Portugais merita bien ce titre ; car 2. ou 3. ans apres il prit le fils de ce Roy prisonnier, & luy fit payer vne rançon d'onze mille Tangans, & de dix Galeres chargées de Rys. Le Roy de Siam se fortifia par la destruction du Royaume de Pegu, & a depuis conquis les Royaumes de Cambaya, Lauiangh, Zagomay, Lugor, Patane, Theneserim, & diuers autres.

L'ay veu l'Elephant & cette Princesse dans Arecā, l'année 1608.

Ce Conquerant que les Portugais appelloiēt le Roy noir de Siam, mourut l'an 1605. & laissa 50 Royaume à son Frere qu'ils appelloient le Roy blanc : C'estoit vn Prince qui n'auoit d'autres pensées que de joüir en paix de la Royauté : il mourut l'an 1610. & laissa plusieurs enfans. C'est par là que vinrent les troubles de cét Estat ; car ce Roy estant au lict de la mort fit mourir l'aisné de ses fils, qui estoit vn Prince de grande esperance : Il fit faire ce meurtre à la sollicitation & par le conseil d'vn Seigneur du Pays, lequel se trouuant fort puissant & fort riche en Esclaues, s'estoit mis en teste de se faire Roy. Le Roy d'aujourd'huy est le second fils du Roy blanc : il fit mourir peu de temps apres ce Traistre : il auoit entre ses esclaues 280. Iaponnois qui coururent au Palais, sur le bruit de sa mort ; & resolus d'en tirer la vengeance, ils se rendirent maistres des portes du Palais & de la personne du Roy, & l'obligerent de leur promettre de faire mourir quatre des principaux Seigneurs de sa Cour, de signer de son sang la promesse qu'il leur en fit ; & non contens de sa signature, ils voulurent auoir en leur puissance quelques-vns de ses principaux Palapos ou Prestres pour ostages, & pour asseurance de l'execution de sa parole. Ces Esclaues satisfaits de leur vangeance, & chargez du butin, retournerent chez eux, laissant par tout des marques de leur cruauté, sans que ceux du Pays ozassent se presenter deuant eux. Cette marque de foiblesse, fit reuolter le Royaume de Cambaya & de Lauiangh. Il y eût mesme vn Peguan nommé Banga-de-laa, qui fit vn party dans cét Estat. Le Roy de Lauiangh entra aussi l'année suiuante dans le Royaume de Siam, esperant le trouuer en desordre à cause de la reuolte des Iaponnois ; mais ils auoient desia quitté le Pays ; & le Roy de Siam s'estant mis en campagne, celuy de Lauiangh n'osa l'attendre, & se retira. On dit que les Princes voisins ont fait vne ligue, & qu'ils doiuent entrer dans son Pays auec vne grande Armée. Ce qui ne leur reüssira pas apparemment, si ce n'est qu'ils y ayent quelque intelligence.

Nommé Iockōvvay.

Nous resolûmes que nostre vaisseau passeroit l'hyuer à Patane : Le 31. Decembre la Reine sortit de son Palais pour se diuertir, accompagnée de six cens petites barques ; elle vint premierement à Sabrangh où nous allasmes luy faire la reuerence, & nous eusmes l'honneur de luy parler conjointement auec les Hollandois. Elle peut bien auoir soixante ans ; mais cét âge ne luy oste ny la grace ny la majesté : ie n'ay point veu de Prince dans les Indes qui ait vn si bon air : elle auoit auec elle vne de ses sœurs qui paroist auoir quarante-cinq ans : c'est la presumptiue heritiere de la Couronne, & ceux du Pays l'appelle la jeune Reine. Ie vis aussi auec elle vne petite Princesse qui est fille de la plus jeune de ses sœurs, qui auoit esté mariée auec Raïa Siack fils du Roy de Lahor.

Apres quelques discours, la Reyne laissa tomber le rideau de son Trosne, nous faisant entendre par là que nous nous pouuions retirer. Elle nous fit dire que le lendemain elle nous donneroit encore audiance ; nous y fusmes, & elle nous receut parfaitement bien. D'abord 12. filles & 12. garçons commencerent vne danse qui nous parut fort bien concertée, la Reine commanda à tous ses Cour-

tisans de danser, ou au moins d'en faire le semblant; ce qui donna à toute la Cour vn grand sujet de rire.

Les Hollandois furent obligez de faire la mesme chose & nous aussi. La Reine prit plaisir à nostre danse: il y auoit 7. ans qu'elle n'estoit sortie de son Palais: Cette fois elle sortit pour se trouuer à la chasse des Taureaux & des Buffles sauuages, qui s'y trouuent en grand nombre. Comme elle passoit auec son train entre nostre maison & nostre vaisseau, nous la saluasmes de l'artillerie du vaisseau, & les mousquetaires qui estoient à terre firent la mesme chose.

Durant les mois de Nouembre & de Decembre les pluyes furent si frequentes, & l'inondation si generale qu'on ne se souuenoit point d'en auoir veu de pareille: plusieurs maisons furent emportées, beaucoup de troupeaux de bestes noyez, & le Pays en fut presque tout desolé. Le 25. de Ianuier nous eusmes nouuelles que le marchand que nous auions laissé à Siam auoit vendu la moitié de sa marchandise, que le Roy en auoit acheté vne grande partie: nous eusmes aussi nouuelles de Keda que les Portugais auoient pris la maison que les Hollandois ont à Paleacate; qu'ils estoient venus au nombre de 1500. hommes du costé de la ville de S. Thomas; qu'ils auoient fait passer au fil de l'espée tous ceux qui leur auoient resisté, & s'estoient rendus maistres de toutes leurs marchandises. I'enuoyay au mois de Mars vn vaisseau à Siam auec des nouuelles marchandises.

Le Roy de Pahan auoit épousé la plus ieune des sœurs de la Reine de Patan: Il y auoit vingt-huit ans que ces deux sœurs ne s'estoient point veuës. La Reyne de Patan auoit fait prier le Roy de Pahan son mary, de luy permettre de faire vn voïage à Patan pour la voir; mais comme elle vid que ce Prince n'y vouloit point consentir, elle fit arrester tous les vaisseaux de Siam, de Cambaya, Bordelongh, Lugor, & d'autres places qui estoient chargez de Rys pour Pahan, & enuoya vne armée de 70. voiles, sur laquelle il y auoit 4000. hommes, auec ordre aux Generaux de luy amener cette Princesse par amitié ou par force. Mais les reuolutions qui arriuerent dans les Estats de ce Prince, come vous verrez cy-apres, l'obligerent à y venir de luy-mesme.

Il arriua le dix-septiéme diuers vaisseaux de Cambaya & de la Chine au mois d'Auril de l'année mil six cens treize, ie receus des lettres de Siam au mois de May, i'appris que nostre vaisseau estoit arriué, & que nos gens trauailloient à faire vne cargaison pour le Iapon où ils deuoient enuoyer des marchandises à la Chine, i'empruntay trois mil écus de la Reine à interest de six pour cent par mois, & d'vn pour cent que ie deuois donner à son Tresorier. On m'seruit de Bantam que le Magasin des Hollandois & le nostre y auoient esté bruslez, & que les deux Nations y auoient fait vne grande perte. Le 12. Iuillet le Roy de Pahan arriua icy auec sa femme sœur de la Reine & deux petits enfans; il auoit quitté son païs desolé par la famine, par le feu, & par la reuolte de quelques-vns de ses Sujets: il apporta nouuelle que ceux d'Achen auoient pris Ior, & qu'ils en auoient emporté l'artillerie, les esclaues, & tout ce qu'ils auoient trouué de meilleur. Que le Roy mesme s'estoit sauué à Bantam où l'on l'auoit tenu assiegé l'espace de 29. iours, & que quelques Hollandois qui s'estoient sauuez dans Ior y auoient perdu la vie & la liberté: pas vn des grands de la Cour de la Reine ne rendit visite au pauure Roy de Pahan, & la seule chose que l'on fit pour luy fut de tuer tous les chiens à cause qu'il ne les pouuoit souffrir. Il receut fort bien l'honneur que nous luy fismes en le saluant de nostre Mousqueterie lors qu'il passa deuant nostre habitation; & nous tesmoigna vn grand desir que nous vinssions trafiquer dans ses ports. Le 16. de Iuillet nous eusmes nouuelles de la mort de Henry Middleton; L'on creut qu'il estoit mort de douleur d'auoir veu son vaisseau eschoüé, & presque tout son equipage, malade d'vne maladie inconnuë, qui auoit fait mourir cent Anglois, & encor plus grand nombre de Chinois qu'on auoit loüez pour seruir dans le vaisseau; que le Capitaine Schot auoit pris le Chasteau & l'Isle de Solor, où il auoit trouué beaucoup de bois de Sanda. Le 31. de Iuillet le Roy de Pahan nous vint

voit accompagné d'vne grande suite, & nous promit toute sorte de bons traittemens en son Pays.

Le 1. d'Aoust la Reine nous fit venir en son Palais, où l'on deuoit faire vne grande feste à cause de la venuë du Roy de Pahan : des femmes y representerent vne Comedie à la maniere de celles de Iaua, que nous vismes auec beaucoup de plaisir : Le 9. le Roy de Pahan partit apres auoir seruy de joüet à ceux de la Cour de Patan, sa femme qui estoit sœur de la Reine, ne le voulut point abandonner. Elle retourna auec luy ; & au lieu de remporter de grands presens de cette Cour, elle y despensa presque tout ce qu'elle auoit de bien. Le 16. l'on m'escriuit de Maccassar, que le Facteur que i'y auois laissé estoit deuenu fol.

Le 18. de Septembre vn marchand qui estoit party le 25. d'Octobre, apporta icy beaucoup de noix muscades : il auoit esté à Maccassar & à Banda ; i'appris par le moyen d'vne lettre qu'il me rendit, l'estat de nos affaires de Banda, que le General Pierre de Both auoit fait pendre quelques-vns de ses soldats, pour obliger les autres à garder mieux la discipline Militaire ; mais qu'apres vn traittement si rude plusieurs de ses gens s'estoient retirez à Banda, & s'y estoient faits Mahometans, & qu'il n'y auoit point d'apparence de les pouuoir retirer de leurs mains. Le Chasteau rend à la verité les Hollandois maistres de la Mer, mais ils ne sont point en estat de rien entreprendre du costé de la Terre. Le 23. le vaisseau nommé le Globe arriua de Siam : le Facteur que nous auons en cette Place-là m'escriuit qu'il n'auoit point de nouuelles de la cargaison qu'il auoit enuoyée à Zagomè, les guerres d'entre ceux d'Aua & de Laniangh ayans bouché les Passages : le bruit courut que le Roy d'Haua auoit pris Sitiam, & auoit fait mourir le Xenga Capitaine des Portugais. Le Roy de Siam l'attend auec de grandes forces, & tient sa frontiere bien garnie : ie paÿay à la Reine l'argent que i'auois emprunté d'elle.

Le 4. Octobre, qui est le 1. iour du jeusne des Mahometans, le feu prit sur les 8. heures du matin dans le Fort de Pattane : il y auoit là deux des principaux Seigneurs du Pays qui demeuroient l'vn prés de l'autre, & qui estoient les plus riches en Esclaues de Iaua, l'vn d'eux nommé Dato-Bezar fut menacé par ses Esclaues qu'ils le tuëroient, auec quelques autres : il fit venir ses Esclaues ; & apres auoir esté examinez, & auoit soustenu qu'ils n'estoient point coupables, leur Maistre ne laissa pas de faire mettre aux fers deux des plus suspects. Le Pongola ou l'Officier qui commandoit ces Esclaues le voulut empescher. Bezat le poignarda : Les Esclaues enragez de cette action se jetterent sur leur Maistre, qui fut sauué de leurs mains par d'autres Esclaues qu'il auoit outre ceux-cy : ils sortirent de la maison de ce Seigneur, tuërent tout ce qu'ils rencontrerent sur le chemin, & mirent le feu par tout. Les Esclaues de l'autre Seigneur nommé Datolaxmanna, se joignirent à ceux-cy, nonobstant les menaces & les defenses de leur Maistre : ils pouuoient estre en tout cent personnes ; ils coururent à la porte nommée Punta-Gorbing, mettant le feu à toutes les maisons qui estoient des deux costez de la ruë, tellement que toute la ville brusla, à l'exception du Palais de la Reine, d'vne Mosquée & de deux autres Palais : ils prenoient par les ruës les femmes & les emmenoient auec eux & les retinrent iusqu'à vne heure apres midy, personne n'osant les approcher ; nous estions cependant dans vne grande inquietude en nostre quartier, car les Esclaues menaçoient d'attaquer nostre maison & celle des Hollandois : nous fismes pour cette raison bonne garde, & enuoyasmes querir les soldats de nostre vaisseau, auec lesquels nous marchasmes pour rencontrer ces enragez. Ils en furent aduertis, & sans nous attendre, sortirent de la ville & gagnerent la Campagne ; ainsi nous eusmes à bon marché la gloire d'auoir defendu ceux du Pays de l'insulte de ces Esclaues. Ce tumulte appaisé on donna la chasse à ces fugitifs ; mais iusqu'à cette heure on n'en a pris que 3. ou 4. C'est pour la troisiéme fois que Patan a esté bruslée. Les deux premieres par les Iapponois, & cette troisiéme par ceux de Iaua.

Le 21. nous prismes congé de la Reine : Elle fit present à Essingthon d'vn cris ou

Les Dames qui composent la Cour de cette Reine, ne peuuent pas se marier sans sa permission, mais elle leur laisse la liberté de choisir vn galland.

Comedie representée aux Indes. Il ne dit point le sujet d'vn changement si subit dans l'esprit de la Reyne.

poignard d'or. Le mesme iour il arriua vn de nos vaisseaux de Ior: ils nous dirent qu'vne partie de leurs gens estãt entrez das la ville de Ior, elle fût en mesme tẽps inuestie par le Roy d'Achen: ils écriuirẽt à ceux qui estoiẽt restez dãs le Vaisseau, de leur enuoyer 25. ou 30. hommes par terre, & d'auancer auec le vaisseau le plus auant qu'ils pourroient dans la riuiere; mais les rochers qui y sont, leur osterent le moyen de les assister. Ainsi la ville fut renduë par composition apres vn siege de 29. iours. Vingt-trois Hollandois demeurerent prisonniers, tous les autres gagnerent le vaisseau, où il ne se trouua personne pour le commander que le Camarade du Maistre & vn assistant: ils se resolurent de venir à Patane, mais la tempeste les jetta vers l'Isle de Borneo sur vn fond de Corail. De là ils furent à Pulocandor, & n'ayant plus d'esperance de gagner Patane, ils chercherent des rafraichissemens aux Varellas: ils trouuerent vne bonne Baye, mais vne mauuaise cuisine; car ceux du Pays sont leurs ennemis, tellement qu'estans venus long-temps apres à Patane, ils n'auoient plus que 58. hommes, encore estoient-ils tous malades: ils auoient septante mille pieces de 8. & 29. Balots d'estoffes des Indes.

§. III.

Voyage à Masulipatan; ce qui s'y passa dans le temps de leur sejour, & leur retour.

Ces Isles sõt sous le sixiéme degré de latitude.

LE 25. nous nous trouuâmes vers la pointe Meridiane des Isles de Ridang; elles sont dix-neuf ou vingt en nombre. Le soir du mesme iour, nous vîmes les Isles de Capa; ce sont trois petites Isles éloignées de trente-deux lieuës de celles que nous venons de dire, & de 2. lieuës de la terre ferme. Le 29. nous vinsmes par vn calme à Pulotyaman; si vous vous trouuez iamais en cette route à dix-huit brasses d'eau, vous n'auez rien à craindre que vous ne puissiez découurir de la veuë. Le premier de Nouembre, nous vîmes la pointe de Ior, & la mõtagne de l'Isle de Bintan. Le iour suiuãt au matin, nous vîmes Petra Blanca; & sur les dix-heures nous nous trouuâmes dans ce fascheux courant de l'eau, qui tõbe de la pointe de Ior jusqu'à quatre lieuës dans la mer. L'Inschoot décrit fort bien cette coste, & ce ne fut pas sans danger que nous la passasmes, courant à l'Oüest Sud-Oüest de ces trois petites Isles; il est bon de prendre du costé de la mer, jusqu'à ce qu'elles soiẽt couuertes de la pointe de Ior, & que Petra Blanca ne couure plus l'Isle de Bintan. Petra Blanca est vn rocher où il y a vn nombre infiny d'oyseaux, il est couuert de leur ordure; si bien que de loin, le sommet en paroist tout blanc. Nous employâmes jusqu'au dix-septiéme pour passer la riuiere de Ior, & nous arriuâmes à deux lieuës de Sincapoura. Le 8. diuers petits Vaisseaux vinrent à nostre bord. Ils estoient Sujets du Roy de Ior. On nomme ces Peuples Salettes. Ils passent leur vie dans les Vaisseaux, où ils ont leurs femmes & leurs enfans, & viuent de la Pesche. Nous apprimes d'eux que le Roy d'Achen auoit r'enuoyé le frere du Roy d'Ior. Il luy auoit donné trente-six Vaisseaux pour l'accompagner, & deux milles de ses Sujets pour rebâtir le Fort de la ville de Ior, auec beaucoup de pieces d'Artillerie & autres munitions. Ils adjoûterent qu'ils luy auoient donné sa sœur en mariage, & qu'on l'alloit instaler en la place de son frere qui commandoit dans le Pays. Nous primes là vn Pilote pour nous seruir de guide au trauers des détroits.

Petra Blãca.

Le 19. Decembre, nous arriuâmes à Masulipatan; nous y trouuâmes trois Vaisseaux, deux Anglois & vn Hollandois. Le 21. ie descendis à terre, & y trouuay le Sabander & d'autres Mahometans qui me reçeurent fort bien. Ils me firent beaucoup de complimens, & me donnerent vn Cheual. Ils en donnerent aussi vn au Directeur Vvaerner, ie fus obligé de l'accepter, quoy que j'en eusse peu

peu d'enuie, & que j'euſſe ſujet d'apprehender quelque trahiſon de ces gens-là: I'en tiray vn Chaoul, ou permiſſion de vendre nos marchandiſes, en payant quatre pour cent.

Le 25. de Ianuier, le Vaiſſeau Anglois nommé le Iacques, partit pour aller à Petapoly. Le 18. de Feurier, ie fus à Narſapur-Peta. Le 19. j'entray auec le Vaiſſeau dans la riuiere, il prenoit plus de neuf pieds d'eau; & ayant jetté la ſonde, nous en trouuâmes dix pieds & demy; ce qui eſtoit fort contraire à ce que nous auoient dit des gens qui ne nous veulent point de bien. Le 23. j'arriuay à Maſulipatan, & j'enuoyay vn pieton à Suratte. Ce iour, Corneille Franc y arriua ſur vne petite barque de Pegu; il me dit que le Roy d'Aua auoit pris le Fort de Siriam, qu'il auoit fait paſſer au fil de l'épée tous les Portugais, & entre-autres leur Capitaine Philippo de Britto; que la choſe ſeſtoit paſsée au mois de Mars, & que l'on auoit donné ordre pour faire rebaſtir l'ancienne Ville, auec force belles promeſſes & priuileges pour ceux qui ſy habituëroient. Les Mores qui ſont à Maſulipatan furent forts réjouys de cette nouuelle, eſperant de remettre le Commerce qu'ils auoient autrefois auec ceux de Pegu, & d'y enuoyer deux Vaiſſeaux au mois de Septembre. Au mois de Mars, j'eus nouuelle de l'arriuée de onze Vaiſſeaux de Loor, de huit de la Chine, & de trois de Malacca; ce qui fit fort baiſſer de prix des marchandiſes, & bien m'en prît d'auoir vendu les miennes quelque temps auparauant.

Le 18. de May ſur les cinq heures du ſoir, le Capitaine Heſeingthon mourut de mort ſubite. Il auoit diſné auec nous; il auoit ſur le corps quelques puſtules aſſez communes dans ce Pays, & principalement dans cette ſaiſon de l'année, entre-autres vne fort grande ſur l'épaule qui ne ſuppuroit point; ce que ceux du Pays croioyent auoir eſté la cauſe de ſa mort. I'allay ſur ſon Vaiſſeau pour y mettre le meilleur ordre qu'il eſtoit poſſible. L'équipage ne voulut point reconnoiſtre d'autre Cõmandeur que moy; mais il me ſembla qu'il y alloit trop de mõ hõneur de prendre la place de Heſeingthon, dont la charge eſtoit ſubordonnée à la mienne; ſi bien que ie commis vn autre en ma place, & m'en retournay à Maſulipatan. I'y trouuay à mon retour trois perſonnes qui me dirent auoir eſté enuoyées de la part de la Reyne de Palecate, pour m'aſſeurer que ſi ie voulois venir dans ſes Eſtats, elle me donneroit vne habitation vis-à-vis du Fort de Palecate, auec tous les auantages & tous les priuileges que ie pourrois deſirer: mais faiſant reflexion ſur la maniere dont j'y auois eſté traité, auſſi bien que le Vaiſſeau nommé le Iacques, j'adjoûtois peu de foy aux paroles de ces gens-là; neãtmoins, il fut reſolu que ie retiendrois auprés de moy vn de ces Enuoyez, & que ie renuoyerois les deux autres auec des Lettres; où apres auoir repreſenté à la Reyne le mauuais traitement que j'auois receu dans ſon Pays, ie luy diſois que ſi elle vouloit que j'y retournaſſe, elle trouuât bon de me faire tenir vn paſſe-port pour mon aſſeurance. Le 29. de Iuillet, arriuerent icy quatre perſonnes qui ſe diſoient enuoyées de la part du Roy de Narſinghe, autrement Velur; ils me preſenterent en ſon nom vn paſſe-port, auec vn abeſtiam, qui eſt vn drap blanc ſur lequel ſon nom eſtoit imprimé en couleur de ſandal ou de ſaffran. Ils m'en apporterent auſſi vn autre de la Reyne de Palecate. La Lettre du Roy eſtoit gruée ſur vne placque d'or; il ſexcuſoit par cette Lettre du mauuais traitement qu'on auoit fait à nos gens à Palecate, & promettoit de le reparer par les graces & les priuileges qu'il accorderoit aux Anglois qui y demeureroient à l'auenir, leur permettant d'y baſtir vne maiſon ou chaſteau, & finiſſoit, en me promettant le reuenu d'vne de ſes Villes, qui montoit bien à quatre ou cinq mil liures de rente.

En quelques endroits l'Original porte Paleacate, & aux autres Palecate, ce qu'õ a obſerué dans la traduction.

Au mois d'Aouſt, il y eût vn grand deluge aux enuirons de Narſapur-Peta, l'eau couurit tout le pays à la hauteur de cinq pieds. Le torrent qui paſſe à Golcõda, emporta pluſieurs maiſons. Les deux Ponts de pierre, l'vn de quinze Arches, & l'autre de dix-neuf, qui ſont auſſi bien baſtis qu'il y en ait dans l'Europe, furent

couuerts d'eau à la hauteur de trois pieds ; six Arcades de ce dernier Pont furent emportées : ce Pont ne cede point en beauté à celuy de Rochester.

Le vingt-cinquiéme, nous eûmes nouuelles de la mort de Vvencatadrapa Roy de Velur, arriuée le cinquantiéme an de son Regne : trois de ses femmes, dont la Reyne Obiama estoit vne, se brûlerent sur son corps.

Ie connus en ce temps-là la mauuaise foy du Gouuerneur, qui me remettoit toûjours pour le payement de nos debtes ; & comme ces remises me pouuoient faire perdre le temps de retourner cette année-là, ie resolus de l'enleuer, ou son fils, & de le mettre dans mon Vaisseau. L'entreprise à la verité estoit hardie ; mais tous ceux de ma troupe me promirent de m'y seruir au peril de leurs vies. Ie donnay donc ordre à ceux qui commandoient l'Esquif de nostre Vaisseau, de cacher six mousquets dans les Voiles, & de se rendre le long du Quay de la Doüane ; & aux autres, d'attendre de mes nouuelles dans la maison, & de se saisir des armes qui estoient au Corps de garde de la Doüane, lors que ie les y aurois fait venir, esperant d'y prendre le Gouuerneur ou son fils, & de le transporter dans mon Vaisseau auparauant qu'on en eust pris l'allarme dans la Ville. Quoy qu'on eust tenu la chose fort secrette, les Hollandois ne laisserent pas d'en auoir quelque vent : mais comme ils ne le pouuoient croire, ils n'en donnerent point aduis au Gouuerneur.

Le vingt-vniéme Nouembre, les Gentils firent vne feste solemnelle ; ils la solemnisent trois fois l'an, & tousiours lors que la nouuelle Lune se rencontre le iour d'vn Lundy ; les hommes & les femmes se baignent ce jour-là, & croyent acquerir vn grand merite en le faisant.

Le vingt-quatriéme, ie pressay le Gouuerneur de me payer ; ie luy representay qu'il y auoit sept mois qu'il me remettoit de iour en iour : Il tourna la chose en raillerie, & me dit que nous parlerions de cette affaire à la Doüane, lors que ie ne serois plus en colere : ma réponse fut, que ie ne voulois pas passer dauantage pour duppe, & que les Capitaines qui commandoient les Vaisseaux d'Angleterre, n'étoient pas accoustumez à souffrir de semblables traitemens. L'allay de ce pas à la Doüane, où ie trouuay son fils : ses Gardes auoient laissé leurs picques à la porte ; la marée estoit haute, ce qui me fit croire que ie ne pouuois pas mieux prendre mon temps. I'enuoyay querir mes gens, qui se saisirent des armes du Corps de Garde de la Doüane ; & estans entrez dedans, en fermerent les portes. I'arrestay le fils du Gouuerneur, & trois ou quatre de mes gens l'emporterent à force de bras, & le jetterent dans le Batteau. Ie m'y mis auec le reste de ma troupe ; & nous estions desia loin du Port, lors que son pere en fut aduerty : le vent estoit fort, & nous obligeoit à ramer le lõg de la coste, à la distance de deux cables, pour en estre à l'abry, & pour prẽdre le fil de l'eau du canal. Ceux du païs accoururẽt, se jetterent dans des Batteaux, & firent mine de nous vouloir attaquer : nous leur tirâmes trois coups de mousquet, & enleuâmes nostre proye à la veuë de plus de trois mille hommes. I'auois donné ordre au Facteur des Anglois de demeurer dans nostre logis auec deux autres, pour faire entẽdre apres à ces Peuples la raison que nous auions euë d'en vser ainsi ; mais il executa mal mon ordre. Il sortit du logis, pour voir comment la chose se passeroit ; & le peuple l'auroit assommé de coups, si le Gouuerneur ne l'eust pris en sa protection, apprehendant qu'on ne fist vn pareil traitement à son fils.

L'apresmidy, le Facteur des Hollandois me vint demander le sujet de cette hostilité ; ie luy dis qu'il n'y auoit gueres d'apparence de croire qu'il l'ignorât, & que j'auois laissé de mes gens à terre pour leur en rendre compte : qu'au reste, ie ferois pendre le fils du Gouuerneur à la grande vergue de mon Vaisseau, si on traitoit mal les Anglois qui estoiẽt dãs la Ville. Ie luy fis aussi entendre que ie ferois vn pareil traitement à ceux qui desormais aborderoiẽt mon Vaisseau, sans m'apporter des Lettres de ceux que j'auois laissé à terre. L'Hollandois retourna le vingt-septiéme auec l'Interprete du Roy, & offrit de me payer ce qui m'estoit deû par le Gouuerneur. Ie luy dis que ie pretendois qu'il me payast outre sa debte, celle d'vn nommé Callõpas, dont il

auoit eſté caution ; & que pour les autres debtes ie ſerois ſatisfait, pourueu qu'il enuoyaſt à mon bord mes autres debiteurs. L'Hollandois me fit vne proteſtation du dommage qui pourroit arriuer à ceux de ſa Nation, à cauſe de cette hoſtilité. Ie luy répondis par écrit ; Vvencatadra cependant n'auoit ny bû ny mangé depuis qu'il eſtoit dans mon Vaiſſeau. Il eſtoit Bramene, & ſa Religion ne luy permettoit pas de manger de viandes appreſtées dans vn autre logement que le ſien. I'en eus pitié, & luy offris de le mettre en liberté, pourueu qu'il me donnaſt en eſchange deux Mahometans de qualité. Il n'en trouua point qui vouluſſent prendre ſa place ; & fut ainſi obligé de continuer ſon jeûne juſqu'à ce que le Gouuerneur ſon pere euſt payé ſes debtes, & fait payer les autres.

Le trentiéme de Nouembre, ie renuoyay mon priſonnier à terre ; diuers Marchands Mahometans me vinrent voir, me promirent d'écrire au Roy la verité de ce qui eſtoit paſſé, & me prierent de ne point faire de tort à leurs Vaiſſeaux. Ie leur répondis que j'eſtois ſatisfait ; mais qu'à l'aduenir ils priſſent garde de traiter mieux ceux de noſtre Nation.

Le ſeptiéme Decembre, le Facteur que j'auois laiſſé à terre, me vint trouuer dans mon Vaiſſeau ; ie me mis à la voile, apres auoir offert au Gouuerneur d'aller prendre congé de luy à terre : il m'en remercia ; car il apprehendoit que ie ne viſſe quelques-vns des Marchands Mahometans, & que ie ne fiſſe ſçauoir à la Cour, par leur moyen, ce qui eſtoit paſſé.

Purchas adiouſte pour finir ce Voyage, que le trentiéme de Feurier, ce Capitaine entra auec ſon Vaiſſeau dans la Baye de Saldaigne, & que le premier de Iuin il eſtoit en l'Iſle de ſainte Helene.

Relation du Royaume de Siam, par Iooſt Schuten, Directeur de la Compagnie Hollandoiſe, en ces quartiers-là.

Eſcrite en Hollandois l'année 1636.

LE Royaume de Siam eſt dans le continent de l'Aſie ; il ſ'eſtend juſques ſous le dix-huitiéme degré de Latitude Septentrionale, & eſt frontiere de ce coſté-là aux Royaumes de Pegu & d'Aua du coſté de l'Oüeſt, il eſt borné par le Golfe de Bengale : la coſte ſ'eſtend depuis Martauan juſques ſous le ſeptiéme degré, où il confine du coſté du Sud auec les Royaumes de Patan & de Queda. Depuis Patan la coſte court vers le Nord, juſques à treize degrez trente minutes, où elle ſe courbe en arc, & fait le fonds du Golfe de Siam. La coſte deſcend apres vers le Sud, juſques ſous le douziéme degré ; & de ce coſté-là le Royaume de Siam a à l'Eſt les deſerts de Cambodia, & au Sud les Royaumes de Iongoma, Tangou, & Langs-Iangh ; ſi bien que ce Royaume a la forme d'vne demie-lune de quatre cens cinquante lieuës de circuit ; il eſt preſque par tout couuert de montagnes & de bois, ſi ce n'eſt le long du bord de la mer, où il eſt plat, mareſcageux, & a vn fond de glaiſe. Ie ne diray rien de ſes coſtes, de ſes haures, de l'entrée de ſes riuieres, puiſque toutes ces particularitez ont eſté marquées fort exactement dans les Cartes qui en ont eſté faites.

Il faut icy voir la Carte.

La riuiere Me-Nam, c'eſt à dire la Mere des Eaux, eſt fort large : ceux du Pays n'ont point de connoiſſance de ſa ſource, qui doit eſtre bien auant dans la terre ferme ; elle eſt fort rapide, & à ſon cours du Nord au Sud ; elle trauerſe les Royaumes d'Aua, de Pegu, & beaucoup de Prouinces du Royaume de Siam ; elle ſe rend par trois emboucheures dans le Golfe de Siam, du reſte fort ſemblable aux riuieres du Gange & du Nil ; car elle déborde tous les ans vne fois, & couure tout le plat-pays pendant quatre ou cinq mois de temps : la terre en deuient extrémement fertile. La plus grande des emboucheures de cette riuiere, eſt celle qui eſt la plus auancée vers l'Eſt, ſous le treiziéme degré trente minutes de Latitude Septentrionale. C'eſt par cette emboucheure que les Vaiſſeaux & les lonc-

ques ont couſtume d'entrer : il y a au fond du Golfe de Siam à l'entrée de cette riuiere vn Banc plat de ſable, il a pour le moins vne lieuë d'eſtenduë, il ſ'y trouue ordinairement cinq ou ſix pieds d'eau quand la mer eſt baſſe, & quinze ou ſeize quand elle eſt haute, mais lors que la mer eſt débordée, c'eſt à dire au mois de Septembre, d'Octobre, & de Nouembre, il y a dix-ſept ou dix-huit pieds d'eau ; au dehors de ce Banc, enuiron à deux lieuës loin de terre, il y a bon Ancrage pour les grands Vaiſſeaux, & pour ceux qui ne voudroient point entrer dans la riuiere ; car il ſ'y trouue touſiours quatre, cinq à ſix braſſes d'eau, fonds de glaiſe & bonne tenuë. Pour ce qui eſt de ceux qui veulent entrer dans la riuiere, ils attendent que l'eau ſoit haute pour paſſer ſur ce Banc ; ils peuuent apres faire voile, & là remonter juſques deuant vne petite Ville appellée Bancop à ſix lieuës de l'emboucheure ; au deſſus de cette Ville, la riuiere eſt moins large, & ſon fonds eſt fort inégal. Vn baſtiment qui ne prendroit qu'onze à douze pieds d'eau, peut paſſer & remonter vingt-quatre lieuës auant dans le Pays, juſqu'à la ville d'India, & cela en cinq ou ſix iours de temps ; mais quand l'eau eſt fort haute, comme j'ay dit qu'elle eſtoit aux mois de Septembre, d'Octobre, & de Nouembre, on met bien trois ou quatre ſemaines à faire cette Nauigation.

Ce Pays en general eſt fort peuplé, toutefois il y a des Prouinces qui le ſont les vnes plus que les autres, principalement celles qui ſont le long des riuieres dans le plat-pays, & où il y a peu de montagnes ; car dans celle-là on y void tant de Villes, de Bourgs, & de Villages, qu'il ſeroit difficile d'en rapporter le nombre. Les principales Villes ſont, India, Picelouck, Sourckelouk, Caphengh, Soucethay, Kephinpet, Conſeyvvan, Pijtsyay, Pitſidi, Lydure, Tenou, Mormelon, Martenayo, Ligor, Bordelong, Tannaſſary, Bankock, Pijpry, Rapry, Mergy, & autres. Ces Villes ſont les Capitales des Gouuernemens des Prouinces où elles ſont ſituées : ce n'eſt pas qu'il n'y en ait vn grand nombre d'autres qui ſont fort peuplées ; mais il ſeroit inutile d'en mettre icy les noms.

La ville d'India, Capitale du Royaume de Siam, où le Roy fait ſa reſidence, eſt ſituée ſur la riuiere de Me-Nam au milieu d'vne belle plaine fort fertile ; elle eſt bâtie dans vne Iſle, dont la figure eſt ronde de deux bonnes lieuës de circuit. Les Fauxbourgs ſont baſtis ſur les bords de la riuiere qui regarde cette Iſle, & à proportion ſont auſſi peuplez que la Ville meſme.

On void dans ces Faux-bourgs quantité d'édifices publics, pluſieurs Temples & lieux où les Sacrificateurs viuent en commun, ſemblables à des Cloiſtres de Religieux. Il y a des quartiers de la Ville qui ſont fort bien baſtis ; les ruës en ſont larges, fort droites, auec des canaux au milieu ; il y en a d'autres où les maiſons ſont mal baſties, les ruës ſont eſtroites : il y a par tout des canaux ; ſi bien que lors que la riuiere eſt débordée, on peut entrer en Batteau dans toutes les maiſons.

Les maiſons ſont baſties à la maniere ordinaire des Indes, & couuertes pour la pluſpart de laſſers de pierre en forme de thuiles. Les lieux où les Sacrificateurs viuent en commun, & leurs Temples, ſont la plus belle partie de cette Ville : il y a bien trois cens de ces baſtimens ornez de tours, de pyramides, & d'vne incroyable quantité d'Idoles & de Figures de toutes ſortes de matieres. Le Palais du Roy eſt à vne des extremitez de l'Iſle, & de loin on le prendroit pour vne ſeconde Ville, tant il eſt grand & magnifique. Ie ne connois point de ſejour plus agreable en toutes les Indes, de lieu où l'on viue à meilleur marché, ny où il ſe trouue vne plus grande diuerſité de peuples. La ſituation & les fortes murailles qui font vne Ville de cette Iſle, la rendent imprenable, outre qu'vne armée ne pourroit pas demeurer deuant plus de ſix mois ; car l'inondation qui reuient touſiours dans ce temps, obligeroit les ennemis à leuer le Siege.

Le Roy de Siam eſt fort abſolu dans ſes Eſtats ; il eſt d'vne maiſon fort ancienne & fort noble, qui regne depuis long-temps en ce pays là. Seulement dans les occaſions les plus importantes de l'Eſtat, la couſtume du Pays eſt, qu'il communique ſes

desseins à quelques-vns des plus grands Seigneurs, qu'ils appellent Mandorins : ces Mandorins assemblent d'autres Officiers qui sont au dessous d'eux, ausquels ils communiquent les propositions que le Roy leur a faites, & tous ensemble concertent leur reponse ou remonstrance. Il y a tel égard qu'il luy plaist ; il dispose de toutes les charges de son Estat, sans considerer le plus souuent la naissance de ceux à qui il les donne ; il les oste aussi sur la moindre faute qu'on leur puisse reprocher, ses Sujets par cette raison le seruent auec vne soûmission d'esclaues. Dans les autres Relations on met Mandarins.

Son train est magnifique, il ne se monstre presque iamais au peuple ; les grands Seigneurs mesmes le voyent peu souuent, & cela à certains iours de l'année qui y sont destinez. Ces iours d'Audiance, son Palais se voit paré de meubles fort riches ; le Roy est assis sur vn Trône, tous les grands du Pays à genoux à ses pieds, les mains croisées & la teste baissée : sa garde est composée de trois cens hommes ; ses réponses sont receuës comme des Oracles, & ses ordres soigneusement executez. Outre la Reyne, il a vn grand nombre de concubines, qu'on choisit entre toutes les plus belles filles de tout le Pays : sa table est bien couuerte ; mais sa Religion luy defend le vin, auec les eaux de vie & les boissons fortes, ainsi il ne boit ordinairement que de l'eau pure, ou de l'eau de Cocos, & ce seroit vn grand scandale pour son Peuple si le Roy ou ses principaux Officiers auoient manqué à l'obseruance de cette Loy.

Quelquesfois il se promene sur la riuiere dans de petites Galleres, sur chacune desquelles il y a ordinairement quatre-vingt ou cent Rameurs, outre les Praos du Roy, qui sont ordinairement sept ou huict. Il est encore suiuy de trois ou quatre cens autres où sont les plus grands Seigneurs du Pays ; ces petits bastimens ont au milieu vn pauillon tout doré sous lequel on s'assied, & ordinairement il y a dans ce rencontre quatorze ou quinze cens personnes qui suiuent le Roy. Quand il va par terre, des hommes le portent sur leurs épaules dans vne chaise dorée : sa garde & ceux de sa Cour le sujuent en grand silence & en bon ordre ; & tous ceux qui se rencontrent sur le chemin sont obligez de se jetter le ventre contre terre. Il se monstre tous les ans vers le mois d'Octobre à ses Peuples, vn iour sur l'eau, vne autre fois il sort du costé de la terre, & va aux principaux Temples de ses Dieux suiuy d'vne grande Cour ; deux cens Elephans paroissent à la teste, ils portent chacun trois hommes armez ; ces Elephans sont suiuis de joüeurs d'instrumens, de trompettes, & d'vn millier de soldats à pied bien armez. Les grands Seigneurs du pays viennent apres, entre lesquels il y en a qui ont quatre-vingt & cent hommes à leur suite ; apres ces Seigneurs, on voit deux cens soldats du Iappon, les soldats qui composent la Garde du Roy, puis ses Cheuaux de main & ses Elephans, & apres eux les Officiers de sa Cour, qui portent tous des fruits ou quelque-autre chose qui doit estre presentée en Sacrifice aux Idoles ; apres ces Officiers, quelques-vns des grands Seigneurs du Pays, entre lesquels il y en a mesmes qui ont des couronnes sur leurs testes, l'vn d'eux porte l'Estendard du Roy, l'autre vne Espée qui represente la Iustice ; Sa Majesté paroist apres eux sur vn petit Trône mis sur vn Elephant, tout entouré de gens qui luy portent des parasols, & suiuy du Prince qui luy doit succeder : ses femmes suiuent aussi sur des Elephans ; mais dans des petits cabinets fermez, tellement qu'on ne les void point : six cens hommes armez ferment ce Cortége, qui ordinairement est de quinze ou seize mille hommes. Quand il se met sur l'eau, deux cens Seigneurs du Pays paroissent à la teste chacun dans son Prao ou Galiote, auec soixante ou quatre-vingt Rameurs : quatre Batteaux des Musiciens les suiuent, & cinquante autres Praos du Roy fort dorez. Apres ceux-là, il en patoist dix autres plus magnifiques que les premiers, tous couuerts d'or, les rames mesmes en sont dorées : le Roy est assis sur vn Trône dans le plus beau de ces Praos ; sur le deuant du Prao est vn des grands du Pays qui porte son Estendard : le Prince suit apres & les femmes du Roy, auec leur suite ; si bien que j'y contay jusqu'à quatre cens cinquante Prauvvs ou Praos. Le Peuple se rend en ce temps sur les bords de la riuiere, les mains jointes & la teste baissée, témoignãt vn grãd respect & veneration à son Prince.

Son reuenu eſt de pluſieurs millions d'or, il ſe tire principalement ſur le Rys que ce Païs produit en grande abõdance, ſur le Sappang, ou bois qui ſert à teindre en rouge, ſur l'Eſtain, ſur le Salpeſtre, ſur le Plomb, n'y ayant que les Facteurs du Roy qui puiſſent vendre ces marchandiſes aux eſtrangers, non plus que l'or de lauage qu'ils tirent du ſable, & celuy qu'ils trauaillent dans les mines. Il y a encore des impoſitions ſur les marchandiſes eſtrangeres, les taxes des Gouuerneurs & le tribut des Princes ſes vaſſaux. Il tire auſſi de grands profits du commerce que ſes Facteurs font dans la Chine & à la coſte de Choromandel, d'où il tire bien deux mille cattys d'argẽt tous les ans. Il a beaucoup d'Officiers qui manient ſes deniers, & les profits qui viennent de ce trafic ſont ordinairement appliquez à baſtir quelque Temple à leurs Idoles, & le ſurplus de la dépenſe eſt mis dans le treſor du Prince, que l'on tient eſtre fort riche. Quand le Roy eſt mort, le plus âgé de ſes freres luy ſuccede: lors qu'il n'a point de frere, c'eſt l'aîné de ſes fils; & quand il a pluſieurs freres, ils ſe ſuccedent les vns aux autres, ſelon l'ordre de la naiſſance. Les filles ne ſuccedent point à la Couronne; mais cét ordre eſt ſouuent interrompu; & les Princes qui ont plus de credit parmy le peuple, ſe rendent maiſtres de l'Eſtat.

Dans l'Original Hollandois, il explique la valeur de céte ſomme par celle de cent mille écus.

Le Roy qui regne maintenant l'a vſurpé de la ſorte, & à fait mourir tous ſes Cõpetiteurs pour aſſeurer mieux la poſſeſſion de ſõ Empire. Ils ont des Loix écrites, & vn Conſeil de douze Iuges preſidé par vn treiziéme, regle toutes les affaires Ciuiles & Criminelles. Il y a encore d'autres Iuriſdictions ſubalternes à ce Conſeil, où les affaires ſe traitent par le moyen de Procureurs & d'Aduocats, auec la meſme longueur qui ſe pratique en Hollande: quand l'affaire a eſté bien inſtruite, on en dreſſe vn procez verbal ou relation, on le cachete pour eſtre ouuert dans ce Conſeil des douze. Dans les affaires Criminelles, lors que les delits ne ſont pas bien prouuez, ils ont diuerſes manieres d'en rechercher la verité; quelquefois on oblige le denonciateur à ſe plonger dans l'eau, & y demeurer quelque-temps, on oblige les autres à marcher les pieds nuds ſur des charbons ardans, à ſe lauer les mains dans de l'huyle boüillante, ou à manger du Rys charmé. L'on plante dans l'eau deux perches, les deux parties ſe plongent dedans, & celuy qui demeure plus long-temps entre ces deux perches gagne ſon procez. Lors qu'on les fait marcher ſur des charbõs ardans, vn hõme leur preſſe ſur les épaules, afin qu'ils appuyent dauãtage en marchant: ſ'ils en ſortent ſans ſe brûler, on tient leur innocence bien prouuée. Pour le Rys charmé, ce sõt les Docteurs de leur Loy, qui le preparent & qui le leur donnent, celuy qui le peut aualer eſt declaré innocent, & ſes amis le remenẽt cõme victorieux & en triomphe chez luy, & l'on punit ſeuerement ſon Denonciateur; cette derniere preuue eſt la plus ordinaire de toutes. Ce Prince a des Mahometans & des ſoldats de Malacca à ſon ſeruice; mais ceux du Iappon y ſont eſtimez pour leur Brauoure plus que les autres, & les Roys de Siam en ont touſiours fait leurs principales forces.

Maniere de verifier les crimes.

Le Roy d'apreſent en auoit pris quelque jalouſie, & auoit fait mourir tous ceux de cette Nation qui ſe trouuerẽt dans ſes Eſtats, mais ils y ſont retournez depuis quelques-temps. Ceux de Siam ſeruent leur Prince dans ſes troupes, ſans aucun ſalaire: on y leue quelquesfois le vingtiéme, quelquesfois le centiéme des Habitans, ſelon le beſoin qu'on en a; le Roy leur donne des Officiers pour les commander: outre cela, les Seigneurs du Pays entretiennent grand nombre de Soldats, qui leur ſeruent dans les occaſions de la guerre. Ce Roy peut mettre ſur pied de grandes armées de cent mille hommes, auec deux ou trois milles Elephans, qui ſeruent partie pour le combat, & partie pour le bagage & munitions; neantmoins ſes armées ne paſſent gueres cinquante mille hommes. Ces troupes gardent aſſez bien leurs rangs & la diſcipline militaire; mais elles ſont mal armées, ne portant la pluſpart que l'arc, la picque, ayant peu de pratique à ſe ſeruir du mouſquet. La Caualerie n'eſt pas mieux armée; elle porte le bouclier, l'arc,

& la lance. La principale force de leurs armées consiste en vn grand nombre d'Elephans de guerre, chacun monté par trois hommes armez : Ils ont vne assez belle Artillerie ; mais ils ne sçauent pas seruir, & encore moins de celle qu'ils mettent sur leurs Galleres & sur leurs Vaisseaux ; car ils ne sõt pas des meilleurs Mariniers. Ils ont vn nombre infiny de Praos ou petites Galiotes dans leurs riuieres, mal-armées, & qui ne pourroient pas resister aux Vaisseaux ny aux Galeres de l'Europe : ils ne laissent pas d'estre fort redoutez des Peuples voisins. Les Roys de Siam ayans souuent auec ces mauuais Soldats fait de grandes conquestes, & formé vn grand Estat dans cette partie de l'Asie, dont ils sont considerez comme les Empereurs.

Les Roys de Pegu & d'Aua luy ont fait souuent la guerre ; car se trouuant d'égales forces, ils luy disputent l'Empire : si bien que les frontieres de ces deux Royaumes, qui ne sont iamais deux ou trois ans en repos, en sont entieremẽt ruïnées & desertes. Le Roy de Siam enuoye presque tous les ans vne armée de vingt-cinq ou trente mille hommes, durant les six mois du Mousson sec, qu'ils appellent, ou pour mieux dire lors que les eaux ne sont pas débordées, sur les frontieres des Royaumes de Iangoma, Tangou, Langhs-Iangs : & dans ces derniers temps il a fait la guerre au Roy de Cambodia son vassal, qui s'est reuolté contre luy ; mais il se deffend, & luy fait encore maintenant teste. Depuis cette guerre de Cambodia, le Royaume est demeuré en paix iusques à la mort du Roy.

Son fils luy succeda, contre la coustume du Pays, qui veut que les freres du Roy succedent à la Couronne ; tous les Princes du Sang qui y pouuoient pretendre furent mis à morr, le Royaume a passé dans la personne d'vn Prince de sa maison qui l'a vsurpé sur luy, & l'a fait mourir, & qui apres de longues guerres Ciuiles & estrangeres, l'a possedé depuis auec beaucoup de reputation & d'authorité. Il est presentement en guerre auec les Roys d'Aua, de Pegu, & les rebelles de Cambodia. Ce Prince ayme les estrangers, comme ses predecesseurs les ont toûjours aymez ; mais il ayme dauantage les Hollandois que les Portugais. Ces derniers auoient en l'an 1624. pris vn petit Bastiment Hollandois dans la riuiere de Siam ; il fit arrester la Gallere de Dom Fernando de Silua, fit dépoüiller ses gens, nous fit rendre nostre Vaisseau & les Marchandises. Les Espagnols des Manilles luy declarerent la guerre pour ce sujet, & arresterent beaucoup de ses Sujets qui trafiquent à la Chine. Les Hollandois pour se reuancher de cette obligation, luy presterent six de leurs Vaisseaux l'an 1634. pour luy ayder à mettre à la raison ses Sujets de Patan.

Ce Roy a bien trois milles Elephans, chacun de ces Elephans a deux ou trois hommes qui le pensent : on dresse les vns pour la guerre, les autres pour porter l'Artillerie, les viures, & les munitions de guerre : il y en a beaucoup de sauuages dans le Pays, voicy comment ils les prennent & comment ils les appriuoisent.

On fait entrer dans les bois vne troupe de quinze ou vingt Elephans femelles, qui ayans esté prises fort jeunes, sont priuées & dressées à cette chasse. Les Elephans sauuages se mélent parmy elles ; ceux qui font cette chasse, font entrer la troupe d'Elephans femelles dans vn lieu quarré fermé de murailles ; ils bastissent ce lieu dans le plus fort du bois, auec vne allée qui y conduit, ainsi petit à petit les sauuages s'engagent dans cette allée & dans ce bastiment que l'on ferme aussi-tost qu'ils y sont entrez, cependant l'on ouure vne autre porte par laquelle on fait sortir les Elephans priuez ; si bien que celuy qui est sauuage demeure seul : à six pieds de distance de ces quatre murailles, il y a vne pallissade de grands pieux ; & entre vn pieu & l'autre, autant d'espace qu'il en faut pour faire passer vn homme. Au milieu de ce quarré, il y en a vn autre, mais plus petit ; & deuant tout ce bastiment est vn pauillon auec vne gallerie qui regne autour, où le Roy se met ordinairement auec les principaux de sa Cour, pour auoir le plaisir

Maniere de prendre les Elephans.

de cette chaſſe : on entre par les interualles des pieux pour mettre l'Elephant en furie : on luy tire des fuſées ; & quand il ſ'eſt bien tourmenté en vain, & qu'il eſt tout à fait las, on ouure vne porte de cette enceinte, & on le fait entrer dans vn lieu plus eſtroit où on luy lie auec de gros cables les pieds de deuant & ceux de derriere : on le met entre deux Elephans priuez ; & luy ayans paſſé des cables & des ſangles par deſſous le ventre, on le guinde en haut, & on le laiſſe à demy ſuſpendu quelques iours ; tellement qu'en trois ou quatre mois de temps il deuient priué comme les autres. Ils ont vne autre maniere de les prendre, ils attaquent à la campagne l'Elephant ſauuage, montez ſur des Elephans priuez ; ils l'approchent, luy jettent des cordes dont ils luy embaraſſent les jambes, & le prennent ainſi. L'on void par là combien les Anciens ſe ſont trompez, lors qu'ils ont parlé de cette chaſſe.

Elephans blancs.

Ce Pays eſt le ſeul où il y ait des Elephans blancs. Ces peuples diſent que l'Elephant blanc eſt le Prince de tous les autres, & les Roys de Siam en ont eu long-temps, qu'ils ont traitez comme ils auroient fait quelque Prince de leurs voiſins qu'ils auroient receus dans leurs Eſtats, les faiſant ſeruir auec autant de pompe & de magnificence. Le Roy leur rendoit ſouuent viſite ; la vaiſſelle où l'on mettoit leur nourriture, & tout ce qui ſeruoit à leur vſage, eſtoit d'or maſſif. Il y a ſoixante ans que le Roy de Siam eût vne grande guerre auec celuy de Pegu, pour auoir vn de ces Elephans blancs ; celuy de Siam fut vaincu, & rendu tributaire à l'autre. Le Roy d'aujourd'huy a eu le bon-heur d'auoir deux jeunes Elephans blancs dans le temps de ma reſidence, qui moururent bien-toſt apres de triſteſſe. Ces peuples croyent qu'il y a quelque choſe de diuin dans ces animaux, & en rapportent pluſieurs preuues ; ſi bien qu'ils ne les eſtiment pas ſeulement à cauſe du ſeruice qu'ils en tirent ; mais par la raiſon de l'eſprit qu'ils admirent dans cette beſte. Ils croyent auoir remarqué qu'il ſe réjouyt lors qu'il ſe void traité comme il le merite, & que les autres Elephans luy rendent le reſpect qu'ils luy doiuent ; qu'il eſt triſte & melancolique au contraire, quand on le ſert auec moins de reſpect & de ſoin.

Religion de ceux de Siam.

Ceux de Siam ſont Idolâtres ; le Pays eſt plein de Cloiſtres & de Temples, où l'on void des Idoles de tous coſtez faits de diuerſes matieres : j'ay veu de ces Idoles qui auoient cinquante pieds de haut ; il y en a meſme vne d'vne figure aſſiſe qui en a ſix-vingts. Leurs Temples & leurs Idoles ſõt ſeruis par des * Sacrificateurs, qui menent vne vie fort innocente ; ils reconnoiſſent tous pour Superieur le Sacrificateur du principal Temple de la ville d'India, qui eſt la ſeconde perſonne de l'Eſtat, & la plus reſpectée : il y a bien trente mille de ces Religieux dans le Pays. Ils n'ont preſque point de marque qui les diſtingue du reſte du peuple : ils portent des habits de toile jaune tout ſimples, & ont la teſte raſée. On choiſit entre-eux les plus habils pour Sacrificateurs & pour Superieurs des Temples ; ils preſchent le Peuple, l'inſtruiſent, & font des Offrandes & des Sacrifices à leurs Idoles ; il leur eſt deffendu ſur peine du feu, d'auoir commerce auec les femmes ; mais lors qu'ils ne ſe ſentent pas aſſez forts pour reſiſter à cette tentation, ils leur eſt permis de quitter la vie Religieuſe ; les Cloiſtres ſont baſtis proche des Temples ; ils chantent enſemble le matin & le ſoir des prieres ; les Cloiſtres & les Egliſes ſont fondées ; mais les Eccleſiaſtiques tirent leur principale ſubſiſtance des aumõnes qu'on leur fait, & il ſort tous les iours des Cloiſtres & des Egliſes des Queſteurs auec des beſaces, qui entretiennent leurs Communautez des aumoſnes qu'ils rapportent. Il y a auſſi proche des principaux Temples, des maiſons de Religieuſes de vieilles filles, raſées, habillées de blanc, qui paſſent là leur vie pour eſtre plus aſſiduës aux prieres, predications, & Sacrifices qui ſ'y font ; mais c'eſt de leur bon gré qu'elles font cette vie, & auec la liberté de la quitter quand elles veulent.

*Ces Sacrificateurs reſſemblent aux Religieux de l'Europe.

Dans l'Hollandois il y a le Curé du principal Temple.

Ces Peuples ſont diuiſez en pluſieurs Sectes ; mais elles ſ'accordent toutes à croire vn Dieu Souuerain, qui en a beaucoup d'autres au deſſous de luy, qu'il eſt

Createur

Createur de tout l'Vniuers ; que les ames sont immortelles, & que dans l'autre monde elles sont punies ou recompensées selon le merite de leurs actions. C'est là le fondement de leur Religion, qu'ils disent estre fort ancienne ; qu'elle a esté confirmée par le témoignage de quantité de saintes personnes, ausquelles ils dressent des Images. Ils font des aumônes, ils entretiennent les Docteurs de leur Loy, & exercent des œuures de charité indifferemment à l'endroit des hommes, & de tout ce qui a vie. En effet, les iours de Festes on porte à l'entrée de leur Temple des poissons & des oyseaux ; ils les achetent de ceux qui les ont pris, & leur donnent la liberté, croyant que cette charité s'estende jusqu'aux ames de ceux qui ont vescu auparauant eux.

Ils ont des prieres publiques, des Presches ; ils vont entendre les leçons que leur font leurs Docteurs ; ils font des offrandes dans leurs Temples à leurs Dieux, qu'ils accõpagnent de torches, de lumiercs, de fleurs, & de feux d'artifice, croyant par là détourner leur colere & se les rendre fauorables. Leur plus grande Feste se solemnise dans de certaines saisons de l'année à certains quartiers de la Lune. Ils ont vn jeûne de trois mois, pendant lequel ils ne mangent de rien qui ait eu vie ; ils prient Dieu pour les malades ; ils rasent leurs morts, les salent auec beaucoup de superstition, & les portent proche de leurs Temples, où ils les brûlent auec musique, representations de comedies, feux d'artifice, prieres de leurs Prestres, & autres magnificences. Ils ramassent apres les cendres de ces corps brûlez, y mettent du sel, & les enterrent au mesme lieu. Les plus riches dressent sur leur sepulture des pyramides & des monumens ; & la coûtume du pays est de faire de grandes dépenses dans ces rencontres. Leurs Docteurs traitent humainement ceux des autres Religions, ne s'emportent point à les blâmer, & soûtiennent qu'on peut arriuer au Ciel par de differens chemins, que Dieu se plaist à la diuersité des cultes : c'est ce qui les rend plus difficiles à receuoir le Christianisme ; & cette difficulté paroist assez dans le peu de progrez qu'y ont fait les Portugais, aussi bien que les Mahometans qui ont tasché de les attirer à leur Religion, & n'ont pû rien auancer de ce costé-là, quoy que les vns & les autres y ayent toute la liberté de l'exercer.

Ces Peuples d'ailleurs fort deuots, ne laissent pas de sacrifier aux Diables, qu'ils tiennent les autheurs de tout le mal qui arriue aux hommes, & c'est principalement dans leurs afflictions qu'ils ont recours à eux, qu'ils supposent en estre les autheurs. Il seroit honteux à vn Chrestien d'apprendre au monde les abominations qu'ils commettent dans ces Sacrifices ; & c'est le sujet le plus ordinaire des predications de leurs Ecclesiastiques, qui ne cessent de prescher contre ces abominations.

Ils sont assez bien faits de leurs personnes, ont le teint fort brun, tirant sur la couleur d'oliue, mauuais soldats, mais cruels vers leurs ennemis quand ils sont en leur puissance : ils ont l'air fier, viuent entre-eux fort ciuilement, naturellement portez à la legereté, timides, fourbes, infidels, grands menteurs ; les hommes faineants, les femmes assez belles, fortes, labourent la terre, & font tout le trauail qui occupe les hommes ailleurs : ceux-cy se contentent de faire la Cour, & de seruir dans les Armées : elles portent des habits fort legers, de toile peinte, ou pour mieux dire, imprimée, & vne veste par dessus d'estoffe qui a plus de corps, & qui leur couure le sein ; & pour tout ornement, quelque anneau aux doigts & quelque priam ou poinçon sur leur coëffure : les hommes ont de mesme vn habit d'estoffe fort legere, & vne espece de juste-au-corps auec des demyes manches. Les pauures & les riches sont habillez les vns & les autres quasi de la mesme façon ; mais on les connoist assez à leur suite : car il y en a qui ont vingt-cinq ou trente personnes qui les suiuent, cependant que les autres n'ont qu'vn esclaue ou deux : leurs maisons comme la pluspart des maisons des Indes sont basties de charpente ou de roseaux, & couuertes de feüilles de Cocos ou de thuyles ; le

plancher eſt plus éleué que le rez de chauſsée de trois ou quatre pieds ; ils ne viuent que de Rys, de poiſſon, & de legumes ; mais il eſt ordinaire principalement entre ceux du menu peuple, de ſ'enyurer d'arac ou d'eau de vie les iours de Feſtes.

Les mariages entre les perſonnes riches, ſe font en mettant en commun vne certaine ſomme de deniers ; ils ſe font auec beaucoup de feſtes & de magnificences ; mais ſans qu'il y entre aucune ceremonie de leur Religion : les maries ont touſiours la liberté de ſe ſeparer en partageant leurs enfans & leurs biens : le mary auec cela peut prendre autant de concubines qu'il en veut, qui doiuent neantmoins obeyſſance à la premiere femme, dont les enfans heritent tout le bien de leur pere ; ceux des concubines n'en ayant qu'vne partie fort peu conſiderable. Les biens des perſonnes de condition, apres leur mort ſont ſeparez en trois parties, les Sacrificateurs ou Eccleſiaſtiques en ont vne, le Roy l'autre, & la troiſiéme eſt pour les enfans : mais les pauures gens en vſent autrement ; les hommes achetent leurs femmes par quelque preſent qu'ils donnent à leurs peres ; ils ont la meſme liberté de les quitter que les grands ; mais les diuorces ne ſe font point legerement, & ſans qu'ils ayent grande raiſon de le faire. Les enfans des gens du peuple partagent entre-eux également le bien de leur pere, laiſſans neantmoins ordinairement quelque choſe de plus à l'aîné. Ils mettent les enfans dés leur jeuneſſe auprés de leurs Preſtres & Docteurs, pour apprendre à lire, à écrire, & autres connoiſſances : durant ce temps, ils ne viennent point en la maiſon de leur pere, & à la fin de leurs eſtudes il en demeure touſiours beaucoup qui continuënt à viure le reſte de leurs iours dans la Communauté de ces Docteurs.

Le plus grand traffic du pays eſt d'étoffes qui viennent de la coſte de Choromandel, & de Surat, toutes ſortes de marchandiſes de la Chine, des pierreries, d'or, du Benjoin, de la Gomme laque, de la cire, de Sappangh, du Paô d'Aquila ou bois d'Aigle, d'eſtain, plomb, & quantité de peaux de Cerf : car il ſ'en prend tous les ans plus de cent cinquante milles dans le pays, & on les porte auec grand profit au Iappon. Il ſ'y fait auſſi grand traffic de Rys, on en tire tous les ans pluſieurs milliers de tonneaux, & ce commerce y attire toutes ſortes de Nations des Indes. Le Roy eſt le plus grand Negociant de tout ſon Royaume ; il enuoye tous les ans de ſes Marchandiſes en la coſte de Choromandel, & à la Chine, où il a eſté de tout temps fort conſideré. Il tire auſſi tous les ans de grandes richeſſes du traffic qu'il fait dans le Royaume de Pegu à Iangoma, Langhsjangh.

La monnoye de ce pays eſt d'vn argent fort pur, ils en ont de trois ſortes, des Ticals qui valent trente ſols, des Maſes qui ont cours pour ſept ſols & demy, & les Foanghs pour trois ſols neuf deniers : ils font ordinairement leurs comptes par cattys d'argent ; chaque cattys vaut vingt Tayls, ou cent quarante-quatre liures : car le Tail vaut ſept francs, & quelque choſe dauantage. Tout le commerce ſe fait auec cette monnoye, il ne ſ'en bat point d'autre dans le pays ; mais on y apporte des Manilhes de l'Iſle de Borneo, & de celle de Lequeo, vne eſpece de coquille dont il en faut huict à neuf cens pour faire la valeur d'vn Foanghs, & cette monnoye leur ſert pour acheter les choſes neceſſaires à la vie, qui y ſont à grand marché.

Auparauant que les Hollandois vinſſent en ce pays, les Portugais y eſtoient fort conſiderez : les Roys de Siam receuoient auec demonſtration d'eſtime les Enuoyez des Vice-Roys des Indes, & des Eueſques de Malacca : ils auoient exercice de leur Religion dans la ville d'India, juſques-là meſme que le Roy donnoit des appointemens à vn Preſtre qui auoit ſoin de cette Egliſe : mais ils commencerent à perdre leur credit auſſi-toſt que les Hollandois eurent mis le pied dans le pays ; ils en vinrent enfin à vne rupture ouuerte, les Portugais trauerſerent le commerce que ces peuples auoient à Santome & à Negapatan, & prirent l'année 1624. dans la riuiere de Menam, vne petite Fregate Hollandoiſe. Le Roy de Siam

leur porta la guerre jusques dans les Manilhes ; leurs Marchands ne laisserent pas de demeurer cependant dans le pays : mais sans consideration & sans credit ; si bien qu'il n'y reste maintenant que quelques Mestis ou Portugais bannis ; l'année 1631. le Roy de Siam par droit de represailles, se saisit de leurs Vaisseaux, & fit arrester prisonnier les Portugais qui se trouuerent dessus ; ils se sauuerent deux ans apres par le moyen d'vne Ambassade supposée : l'on prît aussi dãs les havres de Ligor & de Tannassari des Vaisseaux Espagnols & Portugais, mais le Roy fit mettre ceux de l'Equipage en liberté, & les chargea de Lettres pour les Gouuerneurs de Manilhes, de Malacca, où il leur offroit la liberté du commerce, & de les receuoir dans ses Estats, tellement qu'il y a apparence qu'ils y retourneront.

Pour les Hollandois, il y a bien trente ans qu'ils se sont establis dans le pays ; le commerce qu'ils y font a esté jugé assez important par la compagnie des Indes Orientales pour y entretenir vn Gouuerneur, apres auoir basty dans la ville d'India vn magazin, & y auoir fait vn grand commerce de peaux de Cerf, de Sappangh, &c. Ils enuoyent tous les ans ces Marchandises au Iappon, toutefois auec plus de reputation que de profit, si ce n'est qu'on fasse entrer en ligne de compte les viures qu'on en tire pour Battauia, & la commodité de cét establissement pour trauerser le commerce des Espagnols. I'y fis bastir en 1633. vn nouueau magazin ; & dans les quatre ans de temps que j'y ay eu la direction des affaires de la Compagnie, j'y ay reduit les choses à tel point, qu'elle en pourra tirer beaucoup de profit à l'auenir.

L'année 1634. j'y fis bastir par ordre du General Brouwer & du Conseil des Indes, vne maison de pierre auec ses magazins, des appartemens fort commodes & des fossez pleins d'eau, pouuant dire que c'est la meilleure maison que la Compagnie ait dans les Indes. Voila ce que j'ay appris du Royaume de Siam, dans les huict années de residence que j'y ay fait dans la ville d'India capitale du pays.

Dronte, autrement appellé par les Hollandois Dod-aers

Cette figure est en quelque chose différante de celle du voyage de Bontekoe

27353

RELATION OV IOVRNAL DV VOYAGE DE BONTEKOE, AVX INDES ORIENTALES.

Traduit de l'Original Hollandois, écrit par Guillaume Isbrants Bontekoé.

PARTIS du Tessel le 28. Decembre 1618. auec vn vent d'Est, dans le Vaisseau nommé la nouuelle Hoorn, en qualité de maistre de Vaisseau. Son port estoit de onze cens tonneaux, & il y auoit dessus deux cens six bouches.

Le 29. du mesme mois, nous passâmes les Caps.

Le 30. nous eusmes sur le soir la veuë de Poortlandt, & le mesme iour nous passâmes Pleymuyen.

Le premier Ianuier 1619. nous passâmes Engelants End, ou le bout de l'Angleterre, le mesme vent continuant touſiours; ce fut là que nous commençâmes à dresser nostre course Sud-Oüest au Sud vers la mer.

Le 20. le vent estoit Sud-Est nostre course Su-Sud-Oüest, auec vn bon frais.

La nuict du 5. Feurier, nous receûmes trois coups de mer; le Vaisseau en estoit presque couuert. Nos gens se mirent à crier, nous coulons à fonds, nous coulons à fonds, les Sabords du deuant du Vaisseau sont ouuerts. Ie courus dans le Chasteau du deuant du Vaisseau, & ie trouuay qu'ils estoient fermez. Ie leur criay qu'ils n'auoient rien à craindre de ce costé-là, courage, camarades, leur dis-je, qu'on aille au fonds de Cale, & qu'on voye si l'eau n'y entre point. Ils l'executerent auſſi-tost, & trouuerent qu'il n'y auoit point d'eau. Ie donnay ordre en suite qu'on puisât l'eau auec des seaux de cuir, & qu'on la jettât hors le bord: Mais nos gens auoient tellement embaraſé le passage auec leurs coffres, que la crainte de l'eau leur faiſoit transporter de costé & d'autre; que ceux qui estoient employez à jetter l'eau ne trouuoient pas assez de place pour le pouuoir faire; il fallut de neceſſité rompre les coffres qui se trouuerent sur le passage: on les mit en pieces, & on trouua aysément place pour se seruir des seaux & executer l'ordre que j'auois donné.

Apres estre sortis de ce danger auec l'ayde de Dieu, nous nous laiſſions aller au gré du vent sans voile; Mais nostre Vaisseau rouloit si estrangement, que nous fusmes obligez de remettre la voile pour le tenir droit sur sa route qui estoit vers l'Oüest. Le temps estoit fort inconſtant auec pluye; la mer fort agitée, & les éclairs si frequentes, qu'elle paroiſſoit tout en feu.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Le sixiéme, le septiéme, & le huitiéme, le temps se trouua encore fort mauuais, auec pluye. Nous vismes ce jour-là beaucoup de Mauuettes; ce qui nous fit croire que nous estions proche de l'Isle du Bresil, neantmoins nous ne vismes pas la terre. Sur le midy du huitiéme iour, nous courusmes vers l'Est, le vent estoit enuiron Oüest Sud-Oüest, le temps tousiours fort inconstant. La tempeste dura long-temps; nostre Vaisseau se tourmentoit si fort, & nos haubans bandoient de sorte, quoy que nous les eussions liez en deux endroits, que le grand Mast se rompit à cinq pieds enuiron au dessus du Tillac. La crainte de perdre tout à fait nostre Mast, nous obligea à le fortifier, en y joignant le gros mastereau pour le tenir en estat. Le voyage dépendoit de là: si le Mast fut tombé hors le bord, nous eussions esté obligez de retourner en Hollande. On fit vne ouuerture dans le Tillac pour y passer le bout d'enbas du mastereau, & on le lia le plus fermement qu'il fut possible contre le Mast. Nous le mismes ainsi en estat de seruir, dont nous fusmes fort réjouys. La tempeste dura jusques au 19. nous tournâmes tantost nostre route vers le Sud, tantost vers l'Oüest, pour nous accommoder au changement du vent.

Le 20. le temps deuint beau & calme, & nous prîmes ce temps pour asseurer dauantage nostre Mast: & l'ayant fait, nous dressâmes nostre course vers les Canaries Su-Sud-Est; le vent estoit à peu prés Sud-Oüest, & le temps fort beau: ce qui nous donna moyen de trauailler encores à nostre Mast.

Le 21. nous vîmes derriere-nous vne voile, qui faisoit son possible pour nous approcher. Nous l'attendîmes sur le costé de nostre Vaisseau, où les voiles portoient. Nous trouuâmes que c'estoit vn Vaisseau des Indes Orientales, qui estoit sorty de Zelande le 29. Decembre 1618. le lendemain du iour que nous estions partis du Tessel. Ce Vaisseau estoit en fort bon estat, & ne manquoit de rien; il s'appelloit la nouuelle Zelande, c'estoit vne bonne compagnie pour les vns & pour les autres. Nous allions aussi bien à la voile qu'eux, nonobstant l'accident qui nous estoit arriué: on continua ce jour-là la mesme route que le iour precedent.

Le maistre qui le commandoit se nommoit Pierre Thiisse.

Le 23. du mesme mois, nous vîmes vne autre voile au stribord de nostre Vaisseau, c'est à dire à nostre main droite. Nous y courûmes, & trouuâmes que c'estoit le Vaisseau Enchuysen, qui estoit sorty auec nous, & deuoit faire aussi le voyage des Indes Orientales. Nous estions donc trois Vaisseaux de Flotte; on passoit souuent d'vn bord à l'autre pour faire bonne chere, & nous nous entretenions de nos aduantures. Nostre course nous portoit proche des Isles du Cap-Vert: nous en eusmes la veuë: en les passant, le vent estoit Sud-Est, & le temps fort beau; si bien que nous portions nos huniéres au plus haut qu'elles pouuoient monter. Nous tâchames de gagner l'Isle S. Anthoine, pour auoir des rafraîchissemens; mais les broüillards & la pluye nous en osterent la veuë, & il fallut pour plus grande seureté aller chercher l'Isle del Mayo, ou celle del Fuego. Proche de ces Isles, il tomboit de la broüine, & les vents estoient variables. Il nous fallut louier deuant que d'y arriuer, les Vaisseaux qui s'estoient joints à nous s'en separerent, & furent à l'Isle del Mayo, qui n'est pas loin de celle del Fuego, où nous estions. Proche de cette Isle, nous ne trouuâmes point de fonds qui fut propre pour anchrer; nous courusmes tout proche de la terre durant le calme.

Nous auiõs dás nostre Vaisseau de petits Mats, on en fit fier vn en deux; nous accõmodâmes ces deux pieces auec deux autres que nous auions desia, pour soustenir plus fortement nostre Mast. Et en effet, cela le rendit aussi fort qu'il auoit esté auparauant. Cependant, nous enuoyâmes nostre Chalouppe vers la terre pour pescher; & comme elle estoit sous cette coste, quelques Espagnols parurent vers le bord de la mer, & tirerent sur les gens qui estoient dans nostre Chalouppe, leur faisant connoistre par là qu'ils ne vouloient point souffrir qu'ils vinssent à terre. Ainsi, la Chalouppe reuint au Vaisseau, & rapporta vn peu de poisson qu'elle auoit pesché: le reste de l'équipage estoit occupé à trauailler à nostre Mast. Et pour l'asseurer dauãtage, on y adjousta vn autre masteteau qu'on lia dessus, & on le remit en estat de seruir. Il y

auoit du plaisir à le voir, il estoit presque aussi gros que le pilier d'vne Eglise. Nous sortismes le soir hors des calmes de cette Isle, & prismes nostre route pour passer la ligne. Dans le temps que nous estions sous cette Isle, il vint de terre vne si grande quantité de poussiere semblable à des cendres, que les haubans de nostre Vaisseau en estoient tout couuerts. Le iour suiuant, comme on estoit à desjeûner, nous vismes derriere nous deux Voiles; nous chassâmes apres, c'estoit le Vaisseau de la nouuelle Zelande, & celuy de la nouuelle Enchuse, qui t'estoient separez de nous de nuict prés des Isles del Mayo & del Fuego. Ils furent fort réjouys de nostre rencontre. Ils auoient pris terre à l'Isle del Mayo pour se rafraîchir; mais ils n'y auoient rien trouué, & deux de leurs gens y auoient esté tuez par les Espagnols: le vent estoit Sud-Est, & nous courions vers la ligne; sous la ligne, nous eûmes des calmes, & quelquefois aussi de fascheuses trauades, accompagnées de vents & de pluyes. Les vents soufloient quelquefois en vn mesme temps de toutes les pointes de compas, ou de tous costez; si bien que nous fusmes trois semaines deuant que de pouuoir passer la ligne. La nuict la mer paroissoit toute estincelante & pleine de petits brillans, qui sembloient rejallir de la Poulaine, ou du deuant de nostre Vaisseau, dont nous estions fort estonnez. Nous dressâmes nostre route pour passer les Abrolhos auec vn vent Sud-Est; mais le calme nous surprit comme nous en estions assez proche: Nous apprehendions de ne les pouuoir passer. A la fin le vent s'élargit, & nous en passâmes si proche, que nous eûmes la veuë des Abrolhos ou rochers les plus aduancez vers la mer. Nous les passâmes auec l'ayde de Dieu, & ce nous fut vne grande joye; car si nous fussions demeurez engagez entre ces rochers, il eut fallu retourner sur nostre route, & cela eut beaucoup allongé nostre voyage, non sans danger d'apporter beaucoup de maladies parmy nostre Equipage. Ce jour-là on donna double portion à l'Equipage, & à chaque plat vne pinte de vin d'Espagne. Nous allâmes chercher les Isles de Tristan de Conde. Et quelques iours apres, nous nous trouuâmes sous la hauteur de ces Isles; mais nous ne les vismes pas. Nous courûmes en suite vers l'Est, auec vn vent de Nordvvest, pour gagner le Cap de Bonne-Esperance. Apres auoir tenu quelque-temps cette route, nous vismes des Mauuettes racherées de noir; nous en prismes auec des petits bastons, qu'on laissoit flotter sur l'eau. Nous mettions vn hameçon & vn peu de lard au bout de ces bastons, & nous nous diuertissions à les pescher de la sorte. La veuë de ces oyseaux que ie viens de dire, est vne marque qu'on approche du Cap de Bonne-Esperance. Il y a encore vne autre marque pour connoistre ce Cap, ou pour sçauoir qu'on en est proche, qui est, lors que l'aiguille de vostre Bousolle regarde precisément le Nord & le Sud. Nous l'éprouuâmes, & nous eûmes la veuë du Cap de Bonne-Esperance. Les vents de l'Oüest soufloient si violamment, qu'ils nous obligerent à faire petite voile. Nous n'ozions pas mettre pied à terre: & ayant assemblé sur cela le conseil, il fut resolu que nous continuerions nostre voyage le long de cette coste, puis que nostre monde estoit encores en plaine santé, & que nous n'auions aucune neceſſité de faire eau; quoy qu'il y eut cinq mois que nous estions partis de Hollande. Nous dressâmes donc nostre route le long de la coste, jusques à la terre de Natal. Nous eûmes tousiours beau temps le long de ces costes; on passoit d'vn Vaisseau à l'autre, & nous y faisions bonne chere. Le Vaisseau nommé Enchuysen, estoit destiné pour aller vers Coromandel. Il fallut qu'il se separât de nous, & qu'il prit vne autre route entre la coste d'Affrique & l'Isle de Madagascar, ou de saint Laurent, pour aller se rafraîchir aux * Mayjottes. Nous nous separâmes donc, en nous souhaitant bon voyage les vns aux autres. Pour nous, nous prismes nostre route au dehors de l'Isle de S. Laurent, auec le Vaisseau nommé la nouuelle Zelande. Faisant ainsi voile de Flotte, nous portions le Fanal chacun à nostre tour. Nous tombâmes en dispute sur le sujet de la route, sans en pouuoir demeurer d'accord. La chose alla si auant, que nous nous separâmes, & chacun de nous suiuit le chemin qui luy sembla le meilleur. Le Vaisseau de la nouuelle Zelande, cingloit

* Autrement Isle de Comora.

deux pointes de la Bouſſolle plus vers le Sud que nous, & il auoit dés ce temps-là beaucoup de malades.

Apres auoir nauigé quelque-temps, nous les perdîmes enfin de veuë ſous la hauteur de vingt-trois degrez Sud. Le nombre de nos malades augmentoit tous les iours. Nos gens obligerent les Officiers de faire prendre la route de l'Iſle de Madagaſcar pour s'y rafraichir. Nous auions peur que tout noſtre Equipage ne deuint malade; car il y en auoit bien quarante au lict, & le nombre de ceux qui ſe plaignoient de ſe trouuer mal, eſtoit encore plus grand. Tous ceux du conſeil conclurent qu'il falloit aller droit à l'Iſle de Madagaſcar chercher la Baye de ſainte Lucie. D'abord, nous ne trouuâmes point de lieu pour moüiller l'Ancre. On mit l'Eſquif en mer, & ie paſſay dedans pour aller à terre, cependant que le Vaiſſeau ſe tenoit ſous les voiles ſans s'en éloigner. Ie trouuay que la mer briſoit ſi eſtrangement contre la coſte, qu'il eſtoit impoſſible d'y aborder. Nous viſmes des Sauuages qui vinrent ſur la Greue. Vn de nos Matelots ſauta hors de l'Eſquif, & les alla trouuer; mais il ne les pouuoit entendre. Ils nous faiſoient ſigne auec la main, & il ſembloit qu'ils nous monſtraſſent qu'il y auoit là d'autres endroits où l'on auroit pû aborder. Ils n'auoient point de rafraichiſſemens, au moins nous n'en viſmes point, & cela nous obligea de ne nous y arreſter pas dauantage. Et quoy que cette neceſſité fut faſcheuſe à tout noſtre monde en general, les malades en eſtoient encore plus affligez que les autres. Nous courûmes vers le Sud juſques à la hauteur de vingt-neuf degrez. Là nous changeâmes de bord, & courûmes juſques ſous le dix-ſeptiéme degré de Latitude Auſtrale. Ceux de l'Equipage firent de nouuelles inſtances, qu'on les mit à terre pour chercher quelques rafraichiſſemens. Ce que nous leur accordâmes, à cauſe que la maladie augmentoit tous les iours, & qu'il en eſtoit deſia mort quelques-vns. On reſolut de toucher à l'Iſle Maurice, ou à celle de Maskarénas. Nous dreſsâmes noſtre courſe entre ces deux Iſles, qui ne ſont pas beaucoup éloignées l'vne de l'autre. Nous arriuâmes à la pointe de l'Eſt de l'Iſle de Maskaréna. Nous courûmes le long de cette pointe; nous trouuâmes quarante braſſes d'eau. On jetta l'Ancre; mais l'ancrage n'eſtoit pas propre pour noſtre Vaiſſeau, & eſtoit trop proche de terre.

Cependant tous nos malades ſortoiẽt hors de leurs brãdes ou licts, & auoient grãde enuie d'aller à terre; mais cõme la mer y eſtoit trop haute pour les y porter, nous auions quelque repugnance à l'entreprendre. Nous enuoyâmes l'Eſquif à terre, pour voir ce qui ſe pourroit faire. Ils trouuerent des endroits où les Tortuës auoient remué la terre. Comme ils furent de retour, les malades prierent qu'on les y deſcendit. Ils auoient commencé à reſpirer l'air de la terre, & diſoient; Si nous ſommes vne fois à terre, nous ſommes à moitié gueris. Le Marchand Rol ne le vouloit permettre en façon du monde, & diſoit pour ſes raiſons, qu'il y auoit du danger; que nous pourrions facilement eſtre jettez loin de la coſte, & ainſi demeurer affoiblis du nombre de nos gens que nous aurions deſcendus. L'Equipage ne ſe rendoit point à ſes raiſons: ils me prioient les mains jointes que ie les miſſe à terre, & le firent auec tant d'importunité, qu'à la fin j'y conſentis. I'allay trouuer le Marchand, & luy demanday ſ'il le vouloit permettre. Il me répondit que non, en façon du monde. Ie luy dis; hé bien, ie me charge de les mettre moy-meſme à terre. Ie courus à nos gens, & leur dis; ça, mes Camarades, ie vous veux faire porter à terre. Les Matelots porterent les malades dans le Batteau, & ie leur fis donner vne Voile pour en faire vne Tente; comme auſſi de l'huyle, du vinaigre, des pots pour faire la cuiſine, auec des prouiſions de bouche, & vn Cuiſinier pour les appreſter. Ie fus auſſi-toſt auec eux à terre. Y eſtans, ils commencerent à ſe rouler ſur l'herbe, & à dire; Nous ſentons deſia quelque allegement. L'on y trouua quantité de Ramiers de cette eſpece, qui a les aiſles bleuës. Ils ſe laiſſoient prendre auec les mains, ou bien on les aſſommoit à coups de baſton & de canne, ſans qu'ils fiſſent aucun effort pour s'enuoller; en vn iour on en tua bien deux cens. Nos gens en faiſoient boüillir vne partie, & faiſoient roſtir l'autre, auſſi bien pour ceux qui eſtoient en ſanté, que pour les malades. Ils

trouuerent auſſi grande quantité de Tortuës de terre, qu'ils faiſoient cuire auec des prunes de damas, dont nous auions fait bonne prouiſion. Ie retournay au Vaiſſeau, & laiſſay à terre les malades au nombre de quarante, auec le Cuiſinier. Comme ie fus arriué, ie jugeay qu'il eſtoit à propos d'aller la nuict auec l'Eſquif le long de la coſte, pour voir ſi on ne pourroit point trouuer quelque place plus propre pour mettre noſtre Vaiſſeau à l'Ancre; car celle où il eſtoit eſtoit dangereuſe. Ce que ie fis, & trouuay vne Baye auec vn fonds de ſable, qui eſtoit éloigné enuiron cinq milles du lieu où eſtoit le Vaiſſeau. I'entray dans la Baye, & j'y trouuay au fonds vn lac, dont l'eau n'eſtoit pas tout à fait douce. Ce qui prouenoit, ſelon mon jugement, de ce qu'elle n'eſtoit éloignée que de trois fois la longueur de noſtre Vaiſſeau du bord de la mer: & ainſi l'eau ſalée y entrant à trauers du ſable, luy donnoit ce mauuais gouſt.

Comme nous fuſmes plus auant dans la terre, nous trouuâmes grand nombre d'Oyes, de Ramiers, de Peroquets gris, & beaucoup d'autre gibier, auec quantité de Tortuës de terre. Nous en viſmes bien vingt-cinq enſemble à l'ombre d'vn arbre, & nous en priſmes autant que nous voulûmes. Les Oyes ne ſ'enuoloient pas, quand nous les pourſuiuions. Elles ſe laiſſoient tuer à coups de baſtons. Il y auoit auſſi des Dod-Eerſen qui ont de petites aîles; & bien loin de pouuoir voler, ils eſtoient ſi gras, qu'à peine pouuoient-ils marcher.

Cét oyſeau n'a point eſté décrit par les anciens, c'eſt pourquoy l'on en a mis icy la figure tirée d'vn autre voyage Hollandois.

MAis ce qui eſtoit le plus admirable, quand vn de ces Peroquets ou de ces autres oyſeaux que nous auions pris, faiſoit du bruit, tous ceux de leur eſpece qui eſtoient aux enuirons, y accouroient, comme ſ'ils fuſſent venus pour les mettre en liberté, & ſe laiſſoient prendre eux-meſmes. Ainſi, ce ſeul gibier nous fournit ce qui eſtoit neceſſaire pour noſtre nourriture. Ie retournay au Vaiſſeau; ie leur dis que nous auions trouué vne Baye de ſable, & vn bon fonds, pour mettre le Vaiſſeau en ſeureté. Nos gens en eurent vne grande ioye; ils enuoyerent aduertir les malades, & ceux qui eſtoient à terre, qu'ils ſ'en allaſſent à cinq milles de là, & qu'on les viendroit reprendre; dont ils furent fort ſatisfaits. On Ancra dans cette Baye à trente-cinq braſſes de fonds. L'Ancre tenoit ferme, & on permit à l'Equipage d'aller à terre, voir

s'il pourroit trouuer du rafraîchiſſement dans les bois. On commanda de plus huict hommes auec vne fayne pour aller peſcher dans le lac dont nous auons parlé cy-deuant. Ils y trouuerent de fort beaux poiſſons, des Carpes, & vne autre ſorte de poiſſons, qui reſſemble fort aux Saulmons; ils ſont fort gras & de fort bon gouſt. On trouua auſſi de l'eau douce, & vne petite riuiere qui deſcend du haut des Montagnes, & coule juſques ſur la Greue. Ses deux bords eſtoient plantez d'arbriſſeaux, qui en rendoient la veuë fort agreable, & ſon eau claire comme vn cryſtal, nous inuita à y porter tous nos malades, qui ne pouuoient boire aſſez de cette eau. Nous leur permîmes d'y demeurer juſques à ce que nôtre Vaiſſeau fuſt en eſtat de partir. Nous trouuâmes proche de cette eau vne planche, où on auoit graué des lettres, qui marquoient que le Commandant Block auoit eſté là auec vne Flotte de treize Vaiſſeaux; qu'il y auoit perdu quelques Chalouppes, auec quelques-vns de ſes Matelots.

Anaen Maertſz Block.

Dans le temps que nous demeurâmes en cette Baye, la Mer ne nous parut point ſi rude contre la coſte, qu'on le ſuppoſoit dans cette Relation. Il n'y a point de Peuple dans cette Iſle. Nos gens la coururent de tous coſtez, percerent au trauers de ſes bois, & ſe ſoûlerent de gibier & de poiſſon. Ils auoient trouué l'inuention de roſtir les oyſeaux auec des broches de bois, & de faire dégoutter deſſus, cependant qu'ils rôtiſſoient la graiſſe des Tortuës. Ce qui les rendoient ſi delicats, que c'eſtoit vn plaiſir que d'en manger. Ils trouuerent auſſi vne eau courante, où il y auoit de groſſes Anguilles. Ils ſe dépoüilloient de leurs chemiſes; & les tenant ouuertes d'vn coſté dans le courant de l'eau, & liées de l'autre, ils en prenoient, & les trouuoient d'vn fort bon gouſt. Nous viſmes là vne choſe qui nous eſtonna tous; les Tortuës venoiẽt le matin de la Mer ſur le ſable; & apres y auoir creuſé vn trou, elles y mettoient leurs œufs en grand nombre; les vnes cent, les autres deux cens, & grattoient apres le ſable pour les couurir. La chaleur du Soleil qui eſt grande ſur le midy, les faiſoit éclore. Nous voyons auec eſtonnement les petites Tortuës ſortir de ces œufs, leurs coquilles n'eſtoient pas plus grandes que des coquilles de groſſes noix. Nous y trouuâmes des Palmites, dont nous beuuions le ſuc qui ſ'en tire; ce ſuc eſt la douceur meſme. On vit auſſi quelques Cabrits; mais ils eſtoiẽt ſi ſauuages, qu'ils ne ſe laiſſoiẽt point approcher. Nous n'en peûmes attraper qu'vn ſeul, encore eſtoit-il ſi vieil, que ſes cornes eſtoient rongées de vers, & il nous fuſt impoſſible d'en manger. Les malades que nous auions laiſſez, nous vinrent trouuer en parfaite ſanté, à l'exception de ſept, qui ne pouuoient encore marcher. On les porta dans le Vaiſſeau lors qu'il fallut partir. Nous le nettoyâmes par dedans & par dehors. On ouurit tous les Saborts, afin que l'air entraſt entre les deux Ponts. On y jetta du vinaigre en quelques endroits, pour en oſter la mauuaiſe odeur. Pour noſtre plus grande commodité, nous auions fait vn quadran à terre, où nous pouuions voir quelle heure du iour il eſtoit.

A force de chaſſer, & de courir apres les oyſeaux; ils deuinrent enfin ſi ſauuages, qu'ils ſ'enfuyoient lors que nous en approchions. Noſtre maiſtre Pilote ayant pris ſon fuſil pour tirer, il luy creua entre les mains, & vn éclat du canon luy donna au deſſus de l'œil, & le luy jetta hors de la teſte. Enfin, nous miſmes noſtre Vaiſſeau en eſtat de partir. Nous appreſtâmes les Voiles; on fiſt prouiſion d'eau; on enuoya le Trompette à terre, qui ramaſſa nos gens, & on mit enuiron cent Tortuës dans le Vaiſſeau. Nous eſtions bien pourueus de toutes choſes, de Tortuës, de Gibier, & de Poiſſon ſec, que nos gens auoient pris & fait ſeicher. Et de plus, nous auions dans la chambre vn baril plein d'Oyes à la daube à demy cuittes, accommodez auec du vinaigre; Comme auſſi vne bonne quantité de poiſſon aſſaiſonné de la meſme maniere, pour le garder plus long-temps.

Nous nous miſmes à la voile, apres auoir eſté là 21. iour. Noſtre deſſein eſtoit de cingler le long de l'Iſle Maurice; mais nous deſcendîmes trop bas. Nous la pûmes bien voir au deſſus de nous, mais non pas en approcher. Quoy que nous euſ-

sions esté long-temps dans l'Isle Maskarénas, & que nous eussions fait prouision de tout ce qu'elle a de meilleur, nostre Equipage n'estoit pas en parfaite santé ; & il y en auoit encore beaucoup parmy nos gens qui se plaignoient : cela donna occasion aux Officiers de demander au nom du peuple qu'on cherchât vne autre place de rafraichissement ; car nous auions encor beaucoup de chemin vers le Sud, deuant que de trouuer les vents, qui nous deuoient porter à Batauia ou Bantan, & dans céte longueur de temps, il estoit à craindre que tous nos gens ne deuinssent malades : apres vne longue deliberation, le conseil du Vaisseau trouua à propos d'aller droit à sainte Marie, qui est vne Isle fort proche de Madagascar, vis à vis la Baye d'Antongil ; nous y dressames nostre route ; nous la vismes, & nous courûmes vers la pointe d'Oüest de cette Isle sur sept & huit brasses d'eau, nous voyons le fonds aussi clair que le iour, nous courûmes le long de la coste de l'Isle, & nous iettasmes l'ancre à douze ou treize brasses bon fonds. Les habitans nous vinrent trouuer aussi-tost dans des petits batteaux faits du tronc d'vn arbre qu'ils creusent. Ils nous apporterent des Pommes, des Citrons, vn peu de Ris, des Poules, & nous faisoient comprendre qu'ils n'apportoient ces choses que pour monstre, & qu'à terre ils en auoient grande abondance. Ils nous faisoient aussi entendre, qu'ils auoient des Vaches, des Moutons, des Veaux & des Poules & d'autres viures, & cela par vn langage vniuersel, car ils contre-faisoient le cry de tous ces Animaux, au lieu de nous les nommer. Nous ne pouuions assez admirer ces Peuples ; nous leur donnasmes du vin à boire dans vne tasse d'argent : ils n'auoient pas l'esprit à la porter à leur bouche, mais ils mettoient le menton dans la tasse, & buuoient comme des bestes.

Ce Peuple va tout nud, si ce n'est qu'ils couurent leurs parties auec vne petite piece de drap. Ils sont d'vne couleur Oliuastre, qui tire sur le noir, nous allions tous les iours à terre, & nous troquions auec eux des Clochettes, des Cüilliers, des Cousteaux & de la Rassade ou grains de Verre de diuerses couleurs : pour des Veaux, des Moutons, du Ris & du Laict. Ils apportoient le Laict au Marché dans des feüilles qui estoient enuelopées les vnes à l'entour des autres, comme celles d'vn chou pommé : Nous faisions vne ouuerture dans ces feüilles en les coupant, & nous en tirions ainsi le Laict ; cela nous obligea de faire voile encore deux ou trois milles plus haut, & de moüiller l'ancre en vne autre place. Nous y trouuasmes peu de Pommes, il y auoit des Melons d'eau, & des Porcs : On jugea à propos que ie fusse auec l'Esquif iusques à l'Isle de Madagascar, pour voir si ie pourrois, auec quelques marchandises que i'y porterois, achepter des Pommes & des Citrons, ce que ie fis. I'entray dans vne Riuiere, où ie remontay bien la longueur d'vn mil & demy. Nous eussions bien voulu la remonter plus haut ; mais les arbres estoient tellement entrelacés des deux costez, les vns auec les autres, & le Canal si estroit, que nous fusmes obligez de retourner, sans auoir trouué aucun Peuple, ny aucune sorte de fruit. Nous couchasmes vne nuit à terre, & apres auoir esté trois iours dehors pour ce dessein, nous retournasmes heureusement à nostre Vaisseau. Nous repassames le iour suiuant à l'Isle, pres laquelle estoit nostre Vaisseau, & nous en rapportasmes quelques Citrons, des Pommes, du Laict, du Ris & des Bananas. Dans ce temps, nostre Equipage se trouua en aussi bon estat, & en aussi parfaite santé qu'il estoit au sortir d'Holande : toutes les fois que nous allions à terre, nous menions auec nous vn de nos gens, qui joüoit de la violle : la nouueauté de cette harmonie attiroit ces Insulaires. Ils se rangeoient à l'entour de luy, ils dansoient & marquoient la cadance, en faisant du bruit auec leurs doigts.

Il ne nous parut point que ces peuples eussent aucune connoissance de Dieu, ny qu'ils luy rendissent aucun culte ; nous remarquâmes seulement deuant leurs maisons des testes de Bœufs fichées au bout de certaines perches,

deuant lesquelles ils se prosternoient à terre, & sembloient faire des prieres. Ils nous parurent fort sauuages, & sans religion.

Nous y demeurâmes neuf iours; nos gens estoient en parfaite santé, nous misme nostre Vaisseau à la bande le mieux que nous peusmes, & le nettoyasmes par dessous, auec des brosses & des grattoires; nous mismes apres à la voile, & courusmes vers le Sud iusques à la hauteur de 33. degrés, là nous changeasmes de bord, & nous prismes nostre route vers l'Est pour gagner le détroit de Sunda. Estans arriués à la hauteur de cinq degrés & demy, qui est celle de ce détroit, le 19. iour de Nouembre 1619. le Bouteillier estant allé selon sa coustume apres midy pour tirer de l'eau de vie auec la pompe de fer blanc, le feu se prit à l'eau de vie de cette maniere: Il auoit vne chandelle, & auoit picqué son chandelier de fer dans la futaille d'vn baril qui estoit d'vn rang plus haut que celuy où estoit l'eau de vie; en ayant tiré auec sa pompe, autant qu'il en falloit pour emplir le barillet, qui deuoit estre le lendemain diuisé à ceux de l'Equipage; il voulut détacher le chandelier; & comme il estoit enfoncé bien auant, il le tira auec force; il y auoit à la mesche de la chandelle vne esteincelle, laquelle tomba par hazard dans le bondon de ce mesme tonneau d'eau de vie; l'eau de vie prit feu tout aussi-tost, ietta les fonds du batil, & commença à courir le long du bas du Vaisseau: il y auoit par hazard en cét endroit du charbon de terre qui deuoit seruir à la forge; on cria tout aussi-tost au feu, au feu; i'estois alors sur le Tillac, & ie regardois en bas au trauers des treillis du Pont. A ce bruit, ie courus au fonds de Cale, où ie ne vis point de feu, ie demanday ou est le feu, ils me dirent, regardez là, il est dans ce tonneau; i'y mis la main, & ie ne sentis aucune chaleur. Ce Bouteillier qui y mit le feu estoit de la ville d'Hoorn; il auoit auprés de luy deux bidons ou brocs pleins d'eau, qu'il auoit iettée aussi-tost sur l'eau de vie, il sembloit que le feu en deust estre esteint; ie ne laissay pas de faire venir de l'eau, qu'on m'apporta tout aussi-tost dans des sceaux de cuir, & on en versa tant que nous ne voyons plus aucune apparence de feu: Ie sortis du fonds de Cale; mais vne heure & demie apres, on commença à crier de nouueau au feu, au feu: ce qui nous estonna tous extremement: nous descendimes dans le fonds, & nous vismes que le feu venoit du fonds du Vaisseau, Il y auoit 3. ou 4. rangs de bariques l'vn sur l'autre, & l'eau de vie auoit mis le feu au charbon qui estoit dessous le dernier de ces rangs: Nous entreprismes vne autrefois de l'esteindre auec nos sceaux de cuir, & nous iettasmes vne tres-grande quantité d'eau. Il nous arriua vn autre incident, car à force de ietter de l'eau sur le charbon qui brusloit, il en sortit vne si grosse fumée, qu'elle nous étouffoit dans le fonds de Cale: i'y estois la plus-part du temps pour donner les ordres, & ie changeois de temps en temps ceux qui trauailloient pour les rafraischir; Ie croy qu'il y en eust beaucoup qui y demeurerent étouffés pour ne pouuoir pas trouuer moyen de sortir par les écoutilles: i'y estois moy-mesme souuent bien empesché, & ie mettois ma teste plus haut que les dernieres bariques pour prendre l'air, & me tournois souuent vers les Escoutilles: il fallut que i'en sortisse à la fin: i'allay trouuer le marchand Rol, & ie luy dis, Camarade, nous ne pouuons pas mieux faire que de ietter hors du bord nostre poudre: Rol ne s'y pouuoit resoudre, & disoit, si nous iettons nostre poudre, & que nous rencontrions apres nos ennemis, nous ne pourrons pas nous deffendre; le feu cependant augmentoit touſiours; personne ne pouuoit demeurer dans le fonds de Cale, à cause de la fumée & de la puanteur qui en sortoit; ie me tenois à costé des Ecoutilles, par où nous iettions beaucoup d'eau. Mais cela ne seruoit de rien; il y auoit bien trois sepmaines que nous auions mis dehors nostre grand batteau, & que nous le tirions apres nous; on auoit mis aussi la Chaloupe à la Mer, à cause qu'estant sur le Tillac, elle nous empeschoit de porter l'eau; l'étonnement estoit grand dans nostre Vaisseau, car nous voyons l'eau d'vn costé & le feu de l'autre

Le feu prend au Vaisseau.

&

& nous n'auions aucun secours à attendre de la terre, quelqu'vns de nos gens se coulerent hors du Vaisseau. Ils se tenoient cachés au dessous de la gallerie, afin qu'on ne les vit point; ils prenoient apres leur temps, se iettoient à l'eau & nageoient pour gagner l'Esquif où ils se cachoient soubs le couuert, qui est aux deux bouts & sous les aix, attendans qu'il y eût assés de monde. Le marchand Rol vint par hazard dans la gallerie, il s'estonna de voir tant de monde dans le batteau & dans l'Esquif; les gens qui y estoient luy crierent qu'ils estoient resolus de quitter le Vaisseau & de prendre la Largue, & que s'il vouloit venir auec eux, il falloit qu'il se coulast le long de la corde; Ce qu'il fit, & entra auec les autres dans le batteau, & leur dit, Camarades, attendons que le Maistre du Vaisseau soit venu. Mais ses ordres n'estoient pas écoutés; car aussi-tost qu'ils eurent Rol dans leur batteau, ils couperent la corde qui les tenoit attachés au Vaisseau, & s'en eloignerent à force de rames. Pour moy, ie faisois cependant mon possible pour donner les ordres pour esteindre le feu: ie vis venir de mes gens qui me dirent, nostre cher Maistre, quel remede, que ferons-nous, l'on emmeine la Chaloupe & le Batteau: Ie leur dis que puis qu'ils s'esloignoient de nous, qu'asseurement ils auoient resolu de ne plus retourner; Ie courus sur le Tillac, & comme ie vis qu'en effet ils s'en alloient: Ie criay à mes gens, mettés les voiles au vent, nous verrons si nous les pouuons atteindre & faire passer dessus eux la quille de nostre Vaisseau; nous fismes voile vers eux; mais comme nous nous en estions approchés à la distance de quarante ou cinquante brasses, ils ramenerent contre le vent, & ainsi il leur fut aysé de nous éuiter, à cause que nostre Vaisseau qui alloit à la voile ne pouuoit pas faire la mesme chose pour les suiure. Voyant donc que nous ne les pouuions ioindre, ie dis à mes gens; Camarades, apres Dieu, nous ne deuõs plus attendre de secours que de nous-mesmes; que chacun mette la main à l'œuure, & qu'il tâche d'esteindre le feu. Ie fus aussi-tost dans la soute où estoit la poudre, & ie commençay à la jetter hors le bord; car ie voyois bien que c'estoit fait de nous si le feu y prenoit. Ie me jettay mesme auec les Charpentiers hors le bord, & nous tachâmes auec des tariers & autres instrumens de faire des trous; auec resolution de laisser entrer l'eau dans le Vaisseau jusques à la hauteur d'vne brasse & demye, pour esteindre ainsi le feu qui estoit dans le fonds de cale: Mais nous ne pûmes iamais percer le Vaisseau, à cause de la grande quantité de fer que nous trouuions en poussant nos tariers. Enfin, le desespoir estoit si grand, que ie ne le puis exprimer; on n'entendoit que gemissemens & que cris. Nous entreprimes encore vne fois d'éteindre le feu à force d'eau, il sembloit que le feu fust diminué; mais quelque-temps apres il prit à l'huyle, & alors nous vismes que c'estoit en vain que nous trauaillions; car plus on jettoit d'eau, plus le feu sembloit prendre de force. Ce nouueau mal-heur augmẽta le desespoir & l'horreur de l'estat où nous estiõs. Nous ne laissions pas de tousiours jetter de l'eau, & de tirer la poudre hors le bord. Nous en auions desia jetté soixante demy barils, & il nous en restoit encore trois cens. Le feu s'y prit, & fit sauter en l'air le Vaisseau, auec cent dix-neuf personnes de l'Equipage qui y estoient restées. Le Vaisseau se brisa en cent mil pieces. I'estois alors sur le haut du Tillac; soixante personnes qui estoient proche du grand Mast pour jetter de l'eau, furent emportez auec vne telle violence, qu'on n'en vit plus aucun. Pour moy Guillaume Bontekoë, qui estois alors maistre du Vaisseau, ie fus emporté aussi en l'air. Ie crûs estre mort; ie leuay les mains au Ciel, & ie dis; Voila vne partie du chemin fait, c'est là que ie deuois aller; Seigneur, faites misericorde à vn pauure pecheur que ie suis. Ie ne laissay pas de conseruer le jugement dans ce saut, & j'eus quelque pressentiment que ie me pourrois sauuer d'vn accident si estrange. Ie retombay en ce temps-là entre les pieces du Vaisseau qui estoit entierement brisé. Ie pris vn nouueau courage dans l'eau. Ie regarday autour de moy, & ie vis que le grand Mast flottoit à vn de mes costez; j'apperceus à l'au-

tre le Maſt de Miſaine. Ie me jettay deſſus le grand Maſt ; & ie dis, voyant l'effect & l'éclat de la poudre ; Seigneur, comment eſt-ce que ce beau Vaiſſeau eſt perdu comme Sodome & Gomorre. Ie ne voyois point d'homme viuant à l'entour de moy. Il y vint vn jeune homme porté ſur des planches, qui ſaydoit le mieux qu'il luy eſtoit poſſible de ſes mains & de ſes pieds, & gagna enfin la Poulaine du Vaiſſeau qui eſtoit renuenuë ſur l'eau ; & ſy eſtant pris, il commence à dire ; M'en voila dehors. Ie regarde de ce coſté-là, & commençay à dire ; Seigneur, eſt-il poſſible qu'il y aye encore quelqu'vn de nos gens en vie. Ce jeune homme ſe nommoit Herman de Kniphauſen : Ie vis vn petit Maſt qui flottoit proche de luy ; & comme le grand Maſt ſur lequel j'eſtois, rouloit fort rudement ſ'en deſſus deſſous ; tellement que ie ne m'y pouuois tenir qu'à peine. Ie dis à ce jeune homme ; Faites aller vers moy le mieux que vous pourrez ce petit Maſt qui eſt proche de vous ; ie me mettray deſſus, & tâcheray de m'approcher de vous, & de me mettre ſur la meſme piece de bois ſur laquelle vous eſtes. Ce qu'il fit ; & ſans cette ayde, iamais ie ne l'euſſe pû approcher ; car j'eſtois tout rompu du vol que la poudre m'auoit fait faire. I'auois le dos tout écorché, & deux trous à la teſte. Nous nous aſſiſmes donc enſemble, chacun tenant auec les bras le bout d'vne courbe du Vaiſſeau, & les yeux tournez vers l'Eſquif & le Batteau. Ils nous apperceurent à la fin ; mais ils eſtoient ſi loin de nous, que nous ne pouuions pas juger ſ'ils ſ'en éloignoient, ou ſ'ils ſ'en approchoient. Le Soleil eſtoit ſur le poinct de ſe coucher, ie dis à mon Camarade ; Herman, il n'y a plus d'eſperance pour nous ; car il eſt tard, le Soleil ſe couche ; l'Eſquif & le Batteau ſont ſi loin, qu'à peine les pouuons-nous voir. Et d'ailleurs, le Vaiſſeau eſt tout briſé ; nous ne pouuons pas demeurer long-remps icy, c'eſt pourquoy prions Dieu qu'il nous tire de cette miſere. Il nous fit cette grace ; car nous connûmes auſſi-toſt que le Batteau & l'Eſquif ſ'eſtoient approchez de nous. Cela nous réjouyt fort, & ie commençay à crier ; Sauuez le Maiſtre, ſauuez le Maiſtre du Vaiſſeau. Ils crioient de leur coſté, & demandoient ſ'il eſtoit poſſible que leur Maiſtre fuſt en vie. Ils ramerent vers nous ; mais ils n'oſoient pas approcher du debris pour nous venir ſecourir, apprehendant de heurter contre quelque piece du Vaiſſeau. Herman ſe trouua auoir encore tant de force & de courage, qu'il ſe jetta à la nâge pour gagner le Batteau. Pour moy, ie leur criay ; Si vous voulez me ſauuer, il faut que vous me veniez prendre ; car ie ſuis tellement briſé, que ie ne puis nâger. Le Trompette ſe jetta dans l'eau, & me donna le bout d'vne corde de meſche, qui luy eſtoit reſtée. Ie me l'attachay au trauers du corps, & ils me tirerent ainſi par vn miracle dans le Batteau. Le Marchand & le Souſpilote ſ'approcherent de moy fort eſtonnez de me voir en vie. I'auois fait faire dans le derriere du Batteau vn peu de couuert, où deux hommes pouuoient bien tenir. Ie me mis dedans ; & quoy que ie ne creuſſe pas pouuoir viure long-temps à cauſe de mes bleſſeures, & des deux trous que j'auois à la teſte, ie ne laiſſay pas de dire à Rol & aux autres ; Demeurez la nuict proche le debris du Vaiſſeau ; car demain quand il ſera iour, nous en pourrons tirer quelques viures, & peut-eſtre vne Bouſſolle pour trouuer la terre ; car dedans l'Eſquif ny dans le Batteau, il n'y auoit ny Carte, ny Compas, ny Arbaleſtre, & point du tout ou fort peu de nourriture, tant auoit eſté grande la haſte auec laquelle ils auoient quitté le Vaiſſeau. Ils diſoient que le Maiſtre Pilote auoit tiré de l'Habitacle les Bouſſolles, & il ſembloit par là qu'il euſt apprehendé que nos gens euſſent quitté le Vaiſſeau, & ne les euſſent emportées. Pendant que j'eſtois ſous le couuert du Batteau, le Marchand ſans ſarreſter à ce que ie leur auois dit, fit ramer, ſ'imaginant que dés le lendemain matin il ſeroit à terre. Mais quand le iour parut, nous nous trouuâmes éloignez du debris & de la terre auſſi. Ils en eſtoient au deſeſpoir. Ils vinrent, & regarderent dans le lieu où j'eſtois ſi ie viuois encore, & me dirent ; Maiſtre, que ferons-nous, nous ſommes éloignez du debris, & nous ne voyons aucune terre : Nous n'auons ny à boire, ny

Piece de bois courbée en forme de coſte, ſur laquelle l'on attache le bordage & planches du Vaiſſeau.

à manger, ny Arbalestre, ny Carte, ny Bousſolle; que faire à cela. Ie leur dis; Camarades, il falloit executer ce que ie vous auois dit hier au ſoir. Si vous fuſſiez demeurez proche du debris, vous y euſſiez trouué beaucoup de viures. Quand j'en ſortis pour venir dans le Batteau, ie trouuay proche du Vaiſſeau tant de barriques de lard, & autres prouiſions, que j'auois peine à m'aduancer vers vous. Cher Maiſtre, me dirent-ils, ſortez vn peu. Ie leur dis que j'eſtois tellement eſtropié, qu'à peine ie me pouuois traîner. Que ſ'ils vouloient que ie ſortiſſe, il falloit qu'ils m'aydaſſent. Ils vinrent, & m'ayderent à ſortir. I'allay m'aſſeoir: ie jettay les yeux ſur les gens du Batteau, ie trouuay qu'ils ramoient. Ie leur demanday, mes Camarades, quels viures auez-vous dans voſtre Batteau. Ils ne trouuerent en tout qu'enuiron ſept ou huict liures de pain. Nous auions deux petits barils qui eſtoient vuides; on mit le pain dedans. Ie leur dis; Mes enfans, retirez vos Rames, il faut aller d'vne autre maniere; car autrement nous irions trop lentement pour le peu de viures que nous auons: qu'on mette les Rames dans le fonds du Batteau. Que ferons-nous donc? dirent-ils. Que chacun oſte ſa chemiſe, leur repliquay-je, & qu'on les couſe enſemble pour en faire des Voiles. Ils me dirent; Nous n'auons point de fil pour les coudre. Prenez, dis-je alors, les bouts de cables qui pendent le long du Batteau, & en faites du fil. Ils firent le meſme dans l'Eſquif. Nous comptâmes noſtre monde; nous trouuâmes quarante-ſix perſonnes dans le Batteau, & vingt-ſix dans l'Eſquif, qui faiſoient enſemble le nõbre de ſoixante & douze perſonnes. Il ſe trouua par hazard dans le Batteau vn couſſin & vn gaban, qui eſt vne eſpece de robe dont ſe ſeruent les peſcheurs lors qu'ils vont à la peſche. Ils me donnerent l'vn & l'autre. Ie me couuris du gaban, & me mis le couſſin ſur la teſte; i'y eſtois bleſſé en deux endroits. Le barbier eſtoit bien dans noſtre Batteau; mais il n'auoit point de medicamens. Il maſcha entre ſes dents vn peu de pain, & l'eſtendit ſur mes playes. Ie fus guery par cét emplaſtre, ou pluſtoſt par la grace de Dieu. Ie m'offris auſſi de dépoüiller ma chemiſe comme les autres; mais ils ne voulurent pas le permettre, & n'oublierent aucun des ſoins qui pouuoient ſeruir pour me guerir. Nous employâmes tout vn iour à coudre nos chemiſes enſemble.

Le vingtiéme Nouembre, nous conduiſimes noſtre courſe par la veuë des eſtoiles, & par leur leuer & leur coucher. La nuict il faiſoit ſi froid, que nos gens en trembloient; & le iour ſi chaud, qu'on ne pouuoit durer.

Le vingt & vn, vingt-deux, & vingt-troiſiéme du meſme mois, nous fiſmes vne Arbaleſtre pour prendre la hauteur. Nous traçâmes vn quart de cercle ſur vne planche, & par ſon moyen nous marquions les degrez ſur l'Arbaleſtre. Celuy de nos gens qui auoit eſté loüé pour faire des coffres & des caiſſes, auoit vn compas, & quelque connoiſſance de la maniere dont il faut graduer l'Arbaleſtre; tellement que tous enſemble nous en fiſmes vne qui nous ſeruit pour prendre la hauteur. Ie marquay auſſi vne Carte ſur vne planche, i'y mis l'Iſle de Sumatra, celle de Iaua, & le détroit de Sunda qui eſt entre ces deux Iſles, ſuppoſant que le naufrage ſ'eſtoit fait à nonante milles de la terre. Ie fis auſſi vne Bouſſolle, & tous les iours ie faiſois mon eſtime. Ie pointay ce jour-là ma Carte à ſeptante milles du détroit; afin que quand nous viendrions à trouuer la terre, nous ſçeuſſions mieux de quel coſté il falloit tourner pour continuer noſtre route. I'ay dit que nous auions ſept ou huict liures de pain, i'en donnois tous les iours à chacun ſa ration, autant qu'il pût durer; mais nous en viſmes bien-toſt la fin, chacun en auoit vne petite tranche de l'épaiſſeure d'vn doigt. Nous n'auions point à boire; c'eſt pourquoy auſſi-toſt qu'il pleuuoit, nous abbattions nos Voiles, & ramaſſions dedans le plus d'eau que nous pouuions pour la mettre dans les petits barils. Et quand ils eſtoient plains, nous les mettions à part pour nous en ſeruir aux iours pendant leſquels il ne pleuuoit point. Ie coupay le bout d'vn ſoulier, chacun de la troupe venoit à ſon tour proche des barils, & y

puiſoit autant d'eau qu'il en pouuoit tenir dedans, & ſ'en retournoit apres à la place qui luy auoit eſté marquée ; & quoy que nous fuſſions dans ce grand beſoin, Maiſtre, diſoient-ils, prenez-en tant que vous voudrez ; car enfin il n'y en a pas aſſez pour nous tous. Mais voyant par là leur affection, ie m'en croyois plus obligé à l'épargner que les autres. Nous faiſions voile de conſerue auec l'Eſquif ; le Batteau alloit mieux à la voile. Et de plus dans l'Eſquif, il n'y auoit perſonne qui entendit la Nauigation ; tellement que toutes les fois qu'ils ſ'approchoient de nous, ils nous prioient qu'on les receut dans le Batteau. Ils me diſoient, Maiſtre, prenez-nous dans le Batteau, afin que nous puiſſions eſtre tous enſemble. Ceux du Batteau diſoient au contraire ; Maiſtre, ne les receuez pas ; car ſi vous les receuez nous ſommes perdus, & le Batteau n'eſt pas aſſez grand pour porter tant de monde. La miſere eſtoit grande parmy nous ; car nous n'auions point de pain, & nous ne voyons point de terre. Ie leur aſſeurois touſiours pour leur donner courage, que nous en eſtions proche. Ils murmuroient entre-eux, le Maiſtre a beau dire que nous approchons de la terre ; mais peut-eſtre que nous nous en éloignons. Vn iour que nous eſtiõs à l'extremité, & prés de mourir de faim, Dieu permit que des Mauuettes vinrent voler dans noſtre Batteau, comme ſi elles euſſent voulu ſe faire prendre ; car elles voloient quaſi dans nos mains, & ſe laiſſoient prendre. On les plumoit ; on les coupoit par petits morceaux, & on en donnoit vn peu à chacun. Nous les mangions toutes cruës, & ie vous aſſeure que ie n'ay rien trouué en ma vie de ſi bon gouſt : nous n'en auions qu'autant qu'il en falloit pour ne pas mourir de faim. Cependant on ne voyoit point de terre, nos gens reſolurent de prendre auec eux ceux qui eſtoient dans l'Eſquif, diſant que puis qu'il falloit mourir de ſoif & de faim, qu'il eſtoit encore mieux de mourir enſemble. Ils prirent donc les gens qui eſtoient dans l'Eſquif, auec leurs Rames & leurs Voiles qu'ils mirent ſur le Batteau. Nous auions donc trois Voiles, & trente Rames que nous miſmes ſur les bords du Batteau, & qui faiſoient ainſi vne eſpece de Pont ou Tillac. Le Batteau eſtoit ſi creux, qu'vne partie de nos gens pouuoit aiſément demeurer aſſis au deſſous des Rames, cependant que l'autre moitié eſtoit aſſiſe au deſſus ; ainſi nos gens y eſtoient aſſez à leur aiſe.

Ces ſeptante-deux perſonnes ſe regardoient les vns les autres auec des yeux où le deſeſpoir eſtoit peint ; car nous n'auions plus ny à boire ny à manger. Il n'y auoit plus de pain, les oyſeaux ne venoient plus, & le temps ne nous promettoit point de pluye. Quand par vne ſpeciale miſericorde de Dieu, certains poiſſons qui volent, gros comme nos plus gros Eſperlans, ſe leuerent de la Mer, & vinrent voler par troupe dans noſtre Batteau ; chacun ſe mit en deuoir d'en prendre ; nous les diuiſâmes entre nous ; nous les mangeâmes tous creus, & les trouuâmes fort bons ; mais ce ſecours eſtoit de peu de durée. Ce qui me donnoit le plus de courage, eſtoit de voir que perſonne ne mouroit : nos gens auoient deſia commencé à boire de l'eau ſalée, contre la deffenſe que ie leur en auois faite. Ie leur diſois, Camarades, ne beuuez point d'eau ſalée ; car elle n'eſtanchera point vôtre ſoif, vous donnera le flux de ſang, & la mort en ſuite. Quelques-vns tenoient dans leurs bouches des balles de mouſquet ; d'autres beuuoient leur vrine. Pour moy, ie la beus auſſi long-temps que ie la pûs boire : Elle changea à la fin, de ſorte que ie n'en pouuois plus boire. Nous nous trouuâmes ſi preſſez de la faim, que nous nous viſmes ſur le point d'attenter les vns ſur les autres pour nous manger : quelques-vns en parloient deſia, & faiſoient leur compte qu'il falloit commencer par les plus jeunes de l'Equipage. Ceux à qui l'âge faiſoit craindre ce riſque, ſe leuoient, & ſe vouloient jetter dans l'eau : I'en eſtois extrémement affligé. Ie priay Dieu qu'il eſtendit ſur nous ſa miſericorde, & qu'il ne ſouffrit pas que nous fiſſions vn tel crime : qu'il ne voulut point éprouuer nôtre patience au delà des forces de noſtre nature, dont il connoiſſoit la foibleſſe. I'en vis meſme quelques-vns qui auroient commencé le maſſacre des jeunes gens,

Dans d'autres Relations, on voit qu'à force de le boire dans ces extremitez, elle deuiét épaiſſe.

si ie ne les euſſe retenus, & que ie n'euſſe prié pour eux, diſant; Camarades, ne le faites pas encore, Dieu nous tirera du mal-heur où nous ſommes; nous ne pouuons pas eſtre loin de terre, ſelon l'eſtime & les obſeruations que j'ay faites. Ils me répondoient; il y a long-temps que vous nous dites la meſme choſe, & cependant nous ne voyons point la terre, & peut-eſtre que nous nous en éloignons. Ils ne ſe rendoient point à ce que ie leur ponuois dire: Enfin, ils me donnerent le tẽps de 3. iours, diſant que ſi entre-cy & ce temps-là ils ne trouuoient point la terre, il n'y auoit rien qui les pût empeſcher de manger les mouſſes de l'Equipage; ce qui eſtoit à la verité vne reſolution de gens deſeſperez. Ie priois Dieu de tout mon cœur, qu'il voulut regarder des yeux de ſa miſericorde noſtre miſere, & qu'il nous voulut conduire dans ce temps-là à terre, afin que nous ne tombaſſions point dans vn crime ſi execrable. Ie tâchois de conſoler les autres; mais dans le fonds j'auois le cœur ſi abbatu, que j'auois bien beſoin de conſolation moy-meſme.

A peine auiõs-nous la force de nous tenir debout; Le Marchand entre-autres eſtoit ſi abbatu, qu'il ne pouuoit ſe leuer de ſa place. Pour moy, j'auois encore aſſez de courage pour aller d'vn bout du Batteau à l'autre. Nous fuſmes ainſi juſques au deuziéme Decembre 1619. qui eſtoit le treiziéme iour depuis la perte de noſtre Vaiſſeau. Le temps ſe broüilla; il ſe mit à pleuuoir & à faire de la broüine: nous deſſiſmes nos Voiles, nous les étendîmes ſur le Batteau, & nous nous miſmes à couuert deſſous, & nous remplîmes nos petits barils de l'eau que nous recueillîmes dans nos Voiles. Nos gens n'auoient preſque point d'habits, à cauſe de la haſte auec laquelle ils eſtoient ſortis du Vaiſſeau, outre qu'ils auoient donné leurs chemiſes pour faire des Voiles. La pluſpart eſtoiẽt en caleçon, & auoiẽt la moitié du corps découuert. Ils ſe tenoient preſſez les vns contre les autres à couuert de la Voile, pour eſtre plus chaudement. Pour moy, ie tenois en ce temps-là la barre du gouuernail; & ſelon mon eſtime, j'eſtois fort proche de terre. I'eſperois que le temps s'éclaircirait bien-toſt; mais le broüillard l'en empeſcha. Ie ſentis enfin tant de froid, que ie ne pûs demeurer dauantage au gouuernail. I'appellay vn des Quartier-maiſtre; ie luy dis, Prend ma place; car ie n'y peus pas demeurer dauantage. Ie me mélay au milieu de nos gens pour me réchauffer vn peu. Le Quartier-maiſtre n'auoit pas eſté vne heure en cette place, que le temps s'éclaircit, & qu'il vit la terre. Il s'écria de toute ſa force, debout, Camarades, la terre eſt tout proche de nous. Nous nous leuâmes tout auſſitoſt; nous virâmes pour gagner cette terre que nous voyons, & nous y arriuâmes le meſme iour: que Dieu en ſoit loüé, il exauça nos prieres, nous les auions faites dés le matin, & nous auions chanté vn Pſeaume apres la priere: car nous auions encore vn Liure de Pſeaumes auec nous; la pluſpart du temps j'eſtois le Lecteur. Quãd nous approchâmes de la terre, nous trouuâmes que la Mer rompoit ſi rudement contre la coſte, que nous n'ozâmes nous hazarder à y deſcendre. Enfin, nous trouuâmes vn recoin de la coſte, qui eſtoit à l'abry du vent: nous y jettâmes noſtre Ancre, & nous en miſmes encore vne autre à terre qui nous reſtoit, plus petite que la premiere: Nous ſautâmes du mieux que nous pûmes à terre; tous nos gens ſe mirent à courre vers les bois. Pour moy, auſſi toſt que ie fus deſcendu, ie me mis à genoux; ie baiſay la terre de joye, remerciay Dieu de ce que ſa miſericorde nous auoit ſauuez, & nous auoit tirez du mal-heur où nous eſtions. Le iour de noſtre débarquement eſtoit le dernier de ceux apres leſquels noſtre monde auoit reſolu de tuer les jeunes gens & les manger. Il parut en cela que Dieu eſt le meilleur de tous les Pilotes, & que luy ſeul auoit conduit noſtre route. On trouua dans l'Iſle beaucoup de noix de Cocos; mais quelque diligence que nous peuſſions faire, nous ne trouuâmes point d'eau; nous ne laiſſions pas d'étancher noſtre ſoif auec le ſuc des noix de Cocos les plus nouuelles, qui nous eſtoit vne boiſſon fort agreable. Pour les vieilles, dont l'écorce eſtoit dure, nous les mangions; mais nous ne ſongions pas que nous en faiſions excez; & la meſme nuict nous en fuſmes tous fort malades, auec de ſi grandes douleurs de ventre & de tout le corps, qu'il ſembloit que nous en deuſ-

sions creuer ; mais ces douleurs ne durerent pas long-temps. Le iour suiuant, nous nous trouuâmes en bonne santé, & nous courûmes toute l'Isle. On ne trouua point de peuple ; mais bien des marques qu'il y en auoit eu. Pour tous viures, il n'y auoit que des noix de Cocos. Nos gens me disoient qu'ils auoient veu vne couleuure qui auoit bien vne brasse de grosseur ; pour moy ie ne la vis point. Cette Isle est à quatorze ou quinze milles de Sumatra ; nous y trouuâmes autant de noix de Cocos qu'il en falloit pour la prouision de nostre Batteau ; nous mangions les plus seches, & des nouuelles nous tirions dequoy boire. Sur le soir nous quittâmes l'Isle, & tirâmes droit vers la terre de Sumatra. Le iour suiuant nous en eûmes la veuë ; nous courûmes la coste vent derriere, en tirant vers l'Est. Quand on eut acheué de manger la prouision, nos gens vouloient retourner à terre ; nous faisions voile proche de la coste ; mais nous ne trouuions point de lieu propre pour descendre, à cause que la Mer y rompoit trop rudement. Enfin, on resolut que quatre ou cinq hommes sauteroient hors le bord, & qu'ils tâcheroient de nâger à terre au trauers des vagues ; qu'ils iroient le long de la coste pour voir s'il n'y auroit point quelque ouuerture où on pût faire entrer le Batteau. Ce qu'ils firent, & coururent le long de la coste, comme nous faisions aussi à la voile. Apres auoir bien couru, ils trouuerent enfin vne riuiere ; ils tirerent leurs caleçons, & nous firent signe que nous eussions à venir. A ce signal nous cinglâmes vers eux ; mais en estant proche nous trouuâmes qu'à l'embouchure de cette riuiere, il y auoit vn banc sur lequel la Mer brisoit auec grande force : c'est pourquoy ie leur dis, Camarades, ie n'entreprendray pas de passer ce banc & ces brisures, si vous n'en demeurez d'accord ; & qu'au moins si le Batteau eschouë, vous ne puissiez pas vous plaindre que j'aye manqué à vous faire sçauoir le danger où ie vous mettois. Ie leur demanday les vns apres les autres, ce qu'ils en pensoient : Ils me dirent qu'ils estoient resolus d'en courir le hazard. O bien, leur dis-je, j'hazarderay ma vie auec les vostres. Ie donnay ordre que sur le derriere du Batteau il y eust vn auiron de chaque costé, & deux hommes à chaque auiron pour tenir le Batteau droit contre la vague ; pour moy j'estois au gouuernail. La premiere vague emplit le Batteau à demy plain d'eau. Ie leur criay, Camarades, vuidez l'eau, vuidez l'eau ; ce qu'ils faisoient auec leurs chappeaux & les deux petits barils vuides que nous auions dans le Batteau. Il en vint vne seconde qui le remplit quasi jusques au haut du couuert des deux bouts, & le jetta de telle force sur le costé, que le Batteau en enfonça, & sembloit qu'il allât estre englouty. Ie leur criay, Camarades, tenez-vous fermes, vuidez l'eau, vuidez l'eau, autrement nous sommes tous perdus. Nous redressâmes le Batteau, & nous vuidâmes l'eau le mieux que nous pûmes. Il vint vn troisiéme coup de Mer ; mais il ne rompit pas si proche de nostre Batteau, & ainsi ne nous jetta pas beaucoup d'eau. Apres cela, nous trouuâmes fort peu d'eau, & ainsi nous nous tirâmes de ce danger. Nous goûtâmes de cette eau, elle se trouua bonne à boire ; ce qui nous donna bien de la joye. Nous mîmes nostre Batteau du costé droit de la riuiere.

L'herbe y estoit fort haute, nous y trouuâmes quantité de feverolles. Tous nos gens se mirent à en cueillir & à en manger : pour moy ie fis la mesme chose. Ils y trouverent aussi du feu & vn peu de tabac ; ce qui leur fut vne grande joye ; car nous voyons par là qu'il y auoit des Habitans dans l'Isle. Il y auoit dans le Batteau deux haches ; nous nous en seruîmes pour abbattre des arbres, & nous employâmes ce bois à faire du feu en sept ou huict endroits : nos gens estoient assis deuant ces feux dix à dix, douze à douze, & prenoient du tabac. Sur le soir nous fîsmes de grands feux, & nous mîsmes des sentinelles en trois endroits, de peur d'estre surpris par les Sauuages ; car la Lune ne luisoit point. La mesme nuict nous nous trouuâmes tous si malades des féves que nous auions mangées, & nous en ressentions de si grandes douleurs & tranchées, que nous en croyons mourir : la mesme chose nous estoit arriuée auparauant pour auoir mangé des noix de Cocos. Comme nous estions en cét estat,

les Sauuages vinrent à nous auec deſſein de nous ſurprendre, & de nous égorger. Les ſentinelles les apperceurent ; elles nous vinrent trouuer, & nous dirent, Camarades, que ferons-nous, ils approchent ; nous n'auons point d'autres armes que deux haches, & vne épée roüillée ; la pluſpart de nos gens ſont malades de fèves qu'ils ont mangées. Nous ne laiſsâmes pas de reſoudre de ne nous point laiſſer aſſommer de la ſorte ; & eſtans armez de baſtons allumez par le bout, nous aduançâmes vers eux dans l'obſcurité de la nuict. Le feu de ces baſtons & les eſtincelles qui en ſortoient, eſtoient aſſez propres à donner de l'épouuante dans vne nuict obſcure. Les Sauuages d'ailleurs ne ſçauoient pas que nous n'auions point d'armes ; ils ſ'enfuyrent dans vn bois, & nous retournâmes vers les feux que nous auions faits, demeurans toute la nuict dans cette inquietude. Le Marchand Rol & moy, nous nous mîmes dans le Batteau, croyant y eſtre plus en ſeureté qu'à terre. Le matin comme le Soleil commençoit à paroiſtre, trois des Habitans ſortirent du bois & vinrent vers la Greue : Nous détachâmes trois de nos Matelots vers eux, qui entendoient vn peu la langue de Malaca ; car ils auoient eſté auparauant aux Indes Orientales. Comme ils ſ'en approcherent, les Sauuages leur demanderent quels gens nous eſtions. On leur répondit que nous eſtions Hollandois ; & que le feu ſ'étant pris à noſtre Vaiſſeau par mal-heur, nous eſtions là venus chercher quelque rafraîchiſſement. Leur réponſe fut, qu'ils auoient des Poules & du Ris. Ils ſ'approcherent alors du Batteau, & nous demanderent ſi nous auions encore des armes ; nous leur diſmes que nous en auions vn bon nombre, des mouſquets, de la poudre, & des balles. I'auois fait eſtendre les voiles ſur le Batteau, qui en eſtoit couuert, tellement qu'ils ne pouuoient pas voir le mauuais eſtat où nous eſtions. Ils nous apporterent du Rys qui eſtoit cuit auec quelques Poules.

Nous fiſmes vne recherche entre nous, pour ſçauoir quel argẽt nous pouuiõs auoir. Il y en auoit qui apportoient cinq pieces de cinquante-huict ſols, d'autres ſix, d'autres douze ; les vns plus, les autres moins ; ſi bien que nous miſmes enſemble la valeur de quatre-vingt pieces de cinquante-huict ſols. Nous payâmes de cét argent leurs Poules, & le Rys qu'ils nous auoient apportez. Apres auoir mangé, nous tinſmes conſeil de ce que nous deuions faire ; & cõme nous ne ſçauions point où nous eſtions, nous leur demandâmes comment ils nommoient leur pays ; mais nous ne pûmes en façon du monde entendre ſ'ils le nõmoient Sumatra, ou autrement. Ils nous monſtroient bien auec la main que Iaua eſtoit là proche, & meſme nous nommoient Ian-Coen noſtre General, qui faiſoit alors ſa reſidence en l'Iſle de Iaua. Enfin, à force de les interroger, & de leur faire des ſignes, nous vinſmes à connoiſtre que nous eſtions au deſſus du vent de l'Iſle de Iaua. Nous auions nauigé ſans Bouſſole, & ainſi nous ne ſçauions point precisément la route que nous auions faite. Nous commençâmes dés-lors à en auoir l'eſprit plus en repos. Nous auions beſoin d'vne plus grande quantité de viures pour acheuer noſtre voyage ; c'eſt pourquoy il fut reſolu que j'irois auec quatre Mariniers juſques au village qui eſtoit vn peu éloigné, & que j'y porterois l'argent que nous auions pû mettre enſemble, pour achepter la plus grande quantité de viures qui nous ſeroit poſſible. Ce que ie fis en remontant la riuiere dans vn petit Batteau fait du tronc d'vn arbre creuſé à la façon du pays : I'y acheptay du Rys & des Poules, & ie l'enuoyay tout auſſi-toſt vers le Batteau au Marchand Rol, auec ordre qu'on le partageât ſur le champ entre nos gens, afin qu'il n'y euſt point de diſpute. Pour moy cependant, auec mes quatre Mariniers, j'auois fait tuer dans le village deux ou trois Poules, & ie les auois fait cuire auec du Rys. Il y auoit auſſi dans le village vne eſpece de boiſſon, qu'ils font de l'écorce de certains arbres : elle eſtoit ſi forte, qu'on ſ'en ſeroit enyuré fort aiſément. Nous n'en bûmes qu'vne fois chacun, & cependant cette boiſſon commençoit deſia de nous monter à la teſte.

Apres diſné, j'acheptay vn Buffle pour cinq pieces de huict & demy, ie le payay ; mais quand mes Mariniers le voulurent conduire, il ſe trouua ſi ſauua-

ge, qu'il s'échapa de leurs mains ; nous perdimes bien du temps pour le reprendre. Comme la nuict venoit, ie resolus de m'en retourner vers le Batteau, pensant qu'il seroit plus aysé le lendemain de reprendre nostre Bussle. Ces quatre Mariniers s'offrirent de demeurer là la nuict si ie leur voulois permettre, s'asseurant de le pouuoir reprendre lors qu'il seroit estably. Quoy que ie n'approuuasse point cette pensée, ie ne laissay pas de leur permettre, & de me laisser vaincre à leur importunité. Ie pris congé d'eux, & nous nous dismes bon soir les vns aux autres. Comme j'approchay du bord de la riuiere, où estoit le petit Batteau dans lequel j'estois venu, ie vis là proche vne troupe de Sauuages, & ie remarquay qu'ils estoient en dispute entre-eux. Il me sembloit que les vns vouloient qu'on me laissât aller, & que les autres insistoient sur le contraire : l'en pris vn ou deux de la troupe par le bras, & ie les tiray vers le Batteau pour venir auec moy, auec autant d'asseurance que si j'eusse esté leur maistre. Ils estoient affreux de visage, comme des Spectres. Ils ne laisserent pas de se laisser persuader, & vinrent auec moy dans le Batteau : l'vn se mit à se seoir sur le derriere du Batteau, & l'autre sur le deuant, chacun auec son auiron à la main. Nous nous mismes à l'eau ; ils auoient chacun à leur costé, vne arme qui estoit faite comme vn poignard. Comme nous eûmes fait vn peu de chemin, celuy qui estoit derriere vint à moy ; car j'estois au milieu du Batteau, & me dit qu'il vouloit auoir de l'argent. Ie mis la main dans ma poche, j'en tiray vne piece de quatorze sols, que ie luy donnay. Il se mit à la regarder, & me parut n'estre pas bien resolu de ce qu'il deuoit faire. Il la prit à la fin, & la mit dans le petit morceau de drap qu'il auoit deuant luy. L'autre qui estoit sur le deuant du Batteau, voyant que son camarade auoit eu quelque chose, vint aussi à moy, & me dit qu'il vouloit que ie luy en donnasse autant. Ie tiray vne autre piece de quatorze sols de ma poche, ie luy donnay. Il s'arresta, & se mit aussi à regarder cette piece. Ie crûs qu'il estoit en doute s'il deuoit prendre l'argent, ou s'il me deuoit assassiner : Ce qu'ils pouuoient faire aisément ; car ie n'auois point d'armes, & chacun d'eux auoit son poignard au costé. Dieu sçait où j'en estois. Nous voguâmes contre les vagues, lesquelles estoient grandes en cette riuiere. Quand nous fûmes à moitié chemin, ils se mirent à parler & disputer ensemble, ie crûs auoir reconnu à toutes leurs manieres, qu'ils me vouloient assassiner ; le cœur m'en battoit de peur. I'eus recours à Dieu ; ie luy demanday misericorde, & qu'il m'ouurit l'esprit, & m'inspirât ce que ie deuois faire dans ce rencontre : il me sembla auoir esté inspiré alors de me mettre à chanter ; ce que ie fis, quoy que dans l'extremité où j'estois, ie n'en eusse pas beaucoup d'enuie. Ie chantay vne chanson, qui commence, *Arbres, ruisseaux*, &c. En effet, il y en auoit beaucoup le long de la riuiere : comme ils entendirent que ie chantois, ils se mirent à rire, & ouurirent la bouche, de telle façon qu'on leur pouuoit voir iusques dans le gozier, & ie reconnu par là qu'ils estoient persuadez que ie ne me deffiois point d'eux. Ie trouuay ainsi par experience, qu'vn extréme danger & vne grande crainte peuuent faire chanter vn homme. Enfin nous aduançâmes tant, que ie découuris nostre Batteau. I'appellay nos gens qui en estoient proches, ils vinrent aussi-tost vers moy le long de la riuiere, ie fis entendre à ces Sauuages qu'ils eussent à me mettre à terre ; car ie croyois par là me mettre à couuert de leurs desseins. Comme ie fus sorty de ce danger, auec l'assistance de Dieu, & que i'approchois de nostre batteau, les Sauuages nous demanderent où nos gens passoient la nuit ; nous leur dismes, qu'ils la passoient sous des tentes & sous des feüillées qu'ils auoient faites. Ils nous demanderent encore où nous couchions, le Marchand Rol & moy. Ie leur dis que nous couchions dans l'Esquif dessous la Voile ; ils s'en retournerent apres vers le village. Ie contay à Rol, & au reste de nos gens, ce qui m'estoit arriué ; comme i'auois achepté vn Bussle dans le village, qui s'estoit échappé sur le soir, & que nous n'auions pas pû le prendre : que les quatre Matelots qui estoient venus auec moy, s'estoient offerts de le reprendre, & de le ramener à bord, si ie leur permettois d'y passer la nuict : ce que ie leur auois enfin accordé par importunité, à condition qu'ils se rendissent le lende-

main

main de grand matin à bord auec ce Taureau. Apres que ie leur eus rendu compte des accidens qui m'estoient arriuez, nous nous allâmes coucher.

Le iour suiuant, le Soleil estoit desia assez haut, que nous n'auions point de nouuelles de nos gens, ny du Taureau, qu'ils deuoient amener: nous commençâmes alors à soupçonner, qu'il leur estoit arriué quelque chose de fascheux: quelque-temps apres nous vismes deux Sauuages, qui venoiẽt à nous auec vne beste qu'ils chassoient deuant eux: comme ils furent proche, ie leur dis, que ce n'estoit pas la mesme beste que j'auois acheptée, & que ie leur auois payée. Nostre Boutcillier entendoit vn peu leur langage, & leur demanda où estoient les quatre Matelots, qui auoient esté en leur village, & pourquoy ils n'auoient pas amené la mesme beste que nous auions acheptee. Leur réponse fut, qu'ils n'auoient pas pû la reprendre, & que nos gens venoient auec vn autre Buffle; de laquelle réponse nous demeurâmes en partie contens. Comme ie vis que le Taureau que les Negres auoient amené, estoit fort sauuage & difficile à tenir; ie dis à nostre Sergent, donne vn coup de hache à cette beste, de peur qu'elle ne s'enfuye, & que nous ne la perdions comme l'autre: ce qu'il fit, & la jetta par terre. Ces deux Negres se mirent à faire des cris épouuantables, & à ce bruit accoururent enuiron deux ou trois cens hommes, lesquels s'estoient mis en embuscade derriere vn bois, & croyoient nous couper le chemin de nostre Batteau, & nous assommer tous ensemble; mais ils furent apperceus assez à temps par trois de nos Matelots, qui auoient fait vn peu de feu à quelque distance du lieu où nous estions. Ils coururent vers nous, pour nous aduertir que nous allions estre attaquez. I'en découuris enuiron quarante, qui sortoient du bois; & ie dis à nos gens, demeurez fermes, nous sommes encore assez forts de monde pour les attendre; mais comme ie vis qu'ils grossissoient tousiours, & qu'ils venoient à nous auec vn visage terrible comme des Spectres, ie me mis à crier; Camarades, que chacun fasse le mieux qu'il pourra pour gagner le Batteau, car s'ils nous en coupẽt le chemin, nous sommes morts. Nous nous mismes donc en deuoir de gagner tous ensemble le Batteau; ceux qui ne pûrent pas y arriuer, se jetterent à nage dans la riuiere. Les Negres nous suiuirent jusques au Batteau, qui estoit mesme vne mauuaise resource pour nous; car l'empressement auec lequel nous y estions accourus, ne nous auoit pas permis de remporter nos Voiles que nous auions tenduës à terre pour nous seruir de tantes. Les Negres estoient à nos talons, lors que nous nous jettions dedans le Batteau, & perçoient nos gens à coups de azegayes: nous nous deffendions le mieux qu'il nous estoit possible, auec les deux haches qui nous estoient restées, & nostre épée roüillée ne nous fut pas inutile; car vn Boulanger, qui estoit vn homme puissant, s'en seruit brauement sur le derriere du Vaisseau. Nous tenions à deux cordes, vne à terre, & vne autre qui estoit celle de l'Ancre que nous auions iettée en mer. Comme ie fus arriué vers le pied du Mast, ie criay au Boulanger; hachez la corde de l'Ancre qui est à terre. Il se mettoit en deuoir de le faire, mais il n'en pût venir à bout: cela fit que ie passay sur le derriere du Batteau où il estoit; ie pris la corde, & la tenant étenduë sur le bout de la quille, ie luy dis, couppe-là maintenant; ce qu'il fit d'vn seul coup. Nos gens en tirant sur l'autre, qui tenoit à l'Ancre, faisoient aduancer le Batteau vers la mer: les Negres les suiuent iusques dans l'eau; mais comme ils commençoient à perdre pied fort proche du bord, ils abandonnerent nostre Batteau, & nous nous mismes à repescher nos gens qui estoient à nage dans la riuiere. Ce fut par vne grace speciale de Dieu, que le vent, qui auoit soufflé iusques alors du costé de la mer, se tourna tout à coup du costé de la terre. Nous employâmes le peu de Voile qui nous restoit, & vne bouffée de vent nous tira du mauuais pas où nous estions, & nous jetta en mer.

Nous n'eûmes point de peine à passer ce banc, où nous auions couru si grand danger en arriuant, à la sortie nous le passâmes fort aysément. Les Negres

estoient accourus vers la partie de la terre la plus aduancée ; & comme ils ne croyoient pas que nous pûssions iamais nous tirer de ce banc, ils esperoient auoir bon marché de nos vies ; mais Dieu ne vouloit pas que nous nous perdissions en ce rencontre : le Batteau se trouua estre haut du deuant, & s'éleua ainsi plus aysément sur les vagues, contre lesquelles le vent nous poussoit. Le Boulanger qui se sçeut si bien seruir de l'épée, comme nous auons dit, auoit esté blessé au dessus du nombril d'vne arme empoisonnée ; les bords de sa playe estoient d'vne couleur bleuë : le coupay & cernay tout autour la partie qui me paroissoit empoisonnée, pour empescher le poison de gagner dauantage ; mais ce fut inutilement, car il mourut sur le champ ; nous le jettâmes hors le bord. Nous comptâmes apres nôtre monde, & trouuâmes que nous auions perdu seize hommes ; onze qui auoient esté tuez à terre, le Boulanger qui estoit mort dans le bord, & ces quatre premiers Matelots qui n'estoient point reuenus du village, comme j'ay dit. Cette perte nous affligeoit extrémement, quoy que nous eussions sujet de remercier Dieu, de ce que nous n'estions pas tous peris en cette occasion.

Pour moy, ie croyois auoir obligation à ces quatre Matelots, de la conseruation de ma vie ; car ie croy que s'ils fussent retournez auec moy vers le Batteau, les Negres nous eussent tuez tous cinq, car quand ie me trouuay sur le bord de la riuiere, ie leur dis que le iour suiuant ie retournerois auec plus de monde. Et il y a apparence qu'ils resolurent entre-eux de me laisser aller pour faire vn plus grãd coup, & nous auoir tous ensemble, s'asseurans que ie ne manquerois pas de retourner pour reuenir querir les quatre Matelots qui demeuroient entre leurs mains, comme vn gage qui m'obligeroit à retourner. Il nous fut pourtant bien fâcheux d'estre contraints de les abandonner ; car ie croy qu'ils les égorgerent tous quatre. Nous primes nostre route-vent derriere le long de la coste ; il nous restoit encore huict Poules, & vn peu de Rys, & tout cela pour cinquante-six personnes que nous estions ; c'estoit à la verité bien peu de chose pour tant de bouches, chacun en eut sa part, & on demeura d'accord qu'il falloit retourner à terre ; car la faim commençoit desia à nous presser, & il n'y auoit point d'esperance de pouuoir trouuer en mer aucune nourriture. Nous tournâmes donc vers la terre, où nous découurîmes vne Baye. Nous entrâmes dedans, & y vismes plusieurs Sauuages qui estoient ensemble. Nous courûmes à eux ; mais ils ne nous attendirent pas, & s'enfuyrent de nous. Nous ne trouuâmes aucun viure ; mais bien de l'eau fraîche, dont nous bûmes à nostre ayse, & en remplîmes nos deux petits barils. Nous trouuâmes dans les roches des petites huîtres, & des moûles, chacun en emplit ses pochettes. I'auois achepté à l'endroit où nous auions perdu nostre monde, plain le creux d'vn chappeau de poivre. Ce qui vint fort à propos pour manger les huîtres. Nous fismes voile, & sortîmes de la Baye pour continuer nostre voyage ; & comme nous estions desia assez loin de terre, il commença à s'éleuer vne grande tempeste, qui nous obligea de baisser toutes les voiles ; & nous estans mis à couuert de ces mesmes voiles, nous nous laissâmes aller au gré du vent, n'esperant qu'en la misericorde de Dieu. Deux heures auant iour, la tempeste commença à diminuer, le temps se fit beau, & nous nous seruîmes de nos voiles pour aller à la bouline ; car le vent estoit contraire, nous nous éloignions tousiours de la coste, & il parut bien que Dieu auoit soin de nostre conseruation ; car si nous n'eussions point eu cette tempeste, & le vent contraire, nous eussions continué d'aller le long de la coste, & sans doute nous nous fussions arrestez en quelqu'vn des endroits proche de Sumatra, où les nostres ont accoustumé de s'arrester pour faire eau. Les peuples de ces quartiers estoient deuenus grands ennemis de nostre Nation ; & peu de temps auparauant, ils en auoient assassiné plusieurs, qui estoient venus pour chercher de l'eau ; il y a grande apparence qu'ils nous auroient fait le mesme traitement.

A la pointe du iour, nous découurîmes trois Isles ; & quoy que nous les creussions inhabitées, nous ne laissâmes pas d'esperer qu'il s'y pouuoit trouuer quelque chose pour nostre subsistance : Nous y arriuâmes le mesme iour, & y trouuâmes de l'eau bonne à boire, & des cannes aussi grosses que la jambe d'vn homme ; on les appelle des Bambus : on se mit à en couper auec les haches ; & apres auoir percé tous les nœuds qui se trouuoient au dedans, hormis le dernier, on emplissoit le creux de la canne ou bambu d'eau, & on bouchoit apres le bout d'en-haut ; si bien que nous en ramassâmes dans ces cannes, autant qu'il en auroit pû tenir dans deux tonneaux de mer. Nos gens coururent toute l'Isle, sans trouuer dans ces bois rien qui nous fut propre. Ie me separay d'eux ; & estant sur le sommet d'vne montagne la plus haute qui soit dans l'Isle, l'esprit fort abbatu, de voir que n'ayant iamais esté aux Indes Orientales, & estant dépourueu de toutes les choses qui sont necessaires à vn Pilote, & sans Boussolle, ie me voyois chargé de la conduite de ce peuple, ie ne trouuay point de meilleure resolution, que de me remettre entre les mains de Dieu : Ie me mis à genoux, & le priay qu'apres m'auoir sauué par le moyen des oyseaux, que sa misericorde nous auoit enuoyez ; de m'auoir preserué du danger de l'eau, du feu, de la faim, de la soif, & des Sauuages, entre les mains de qui j'estois tombé ; sa bonté paternelle voulut encore s'estendre jusques à me tirer du danger où j'estois, & de m'ouurir les yeux de l'entendement pour trouuer le chemin de nostre pays. Ie le priois du fonds du cœur ; Seigneur, monstre-moy le chemin, & conduits-moy ; & si tu ne juge pas à propos que ie doiue arriuer en ma patrie, permets au moins que quelqu'vn de nostre troupe se puisse sauuer, afin qu'on sçache ce qui s'est passé dans nostre Vaisseau. Ayant ainsi parlé auec Dieu, ie me leuay pour m'en aller ; & comme ie jettois les yeux de tous costez, le Ciel estant deuenu serain, ie découuris des montagnes de couleur bleuë ; ce que j'auois entendu dire a Ternefois à Guillaume Scoten me reuint dans l'esprit. Il auoit remarqué en deux ou trois voyages qu'il auoit faits aux Indes, que vers la pointe de l'Isle de Iaua, il y auoit deux hautes montagnes de couleur bleuë. Ie voyois ces montagnes sur ma main droite ; nous estions venus le long de la coste de Sumatra qui estoit à la gauche, & au milieu ie voyois vne ouuerture de mer, au delà de laquelle ie ne voyois aucune terre. Ie sçauois d'ailleurs que le détroit de Sunda est entre l'Isle de Iaua, & celle de Sumatra ; cela fit que ie m'imaginay que nous n'estions pas éloignez de nostre chemin. Ie descendis de la montagne tout plain de joye, & de cette esperance, j'allay trouuer nostre Marchand, & luy dis que j'auois veu ces deux montagnes. Les nuages cependant auoient de nouueau obscurcy le Ciel ; de sorte qu'on ne les pouuoit plus voir. Ie contay aussi au Marchand ce que j'auois ouy dire à Guillaume Schouten, & la conjecture que ie faisois sur son rapport, qui estoit que nous estions deuant le détroit de Sunda. Le Marchand dit ; Hé bien, nostre Maître, puisque vous estes de cét aduis, rassemblons nos gens, & prenons nostre route de ce costé-là ; car vostre coniecture me semble aussi auoir beaucoup de fondement. Nous raliâmes donc nos gens, qui nous apporterent de l'eau dans les cannes Bambus.

Nous trouuâmes le vent fauorable, & cinglâmes droit à l'ouuerture, qui est entre les deux montagnes ; vers la minuit, nous vismes de loin du feu ; nous creûmes d'abord, que ce fut quelque Vaisseau. Nous changeâmes nostre route pour en approcher ; mais estans proche, nous trouuâmes que c'estoit vne petite Isle, qui est dans le détroit de Sunda nommée Duars-Inde-Vvegh. Nous passâmes cette Isle ; & quelque-temps apres, nous vismes vn autre feu de l'autre costé ; ie creus que c'estoit des pescheurs. Le matin le temps fut calme ; nous estions proche de la coste interieure de l'Isle de Iaua : nous fismes monter vn homme au haut du Mast pour découurir de plus loin. Il se mit à crier, qu'il voyoit des Vaisseaux qui estoiēt à l'Ancre, & qu'il en comptoit jusques à vingt-trois. Ces paroles nous firent trel-

saillir de joye : nous nous mismes tous à ramer vers eux ; car comme ie vous ay dit, le temps estoit calme ; si nous n'eussions point trouué ces Vaisseaux, nous eussions sans doute esté vers Bantam, où nous eussions pris terre. Et comme les peuples de ces pays-là estoient en guerre auec nos gens, ce fut vne grande grace que Dieu nous fit de nous en détourner. Tous ces Vaisseaux que nous auions découuerts estoient Hollandois, Frederic Hout-man d'Alckmaer les commandoit : lors que nous les découurismes, il estoit dans la gallerie de son Vaisseau auec vne lunette d'approche, ne pouuant assez admirer la façon extraordinaire de nos voiles, ny s'imaginer dequoy elles estoient faites. Il enuoya sa Chaloupe, qui nous vint à la rencontre, pour sçauoir qui nous estions. Comme nous fûmes proche les vns des autres, nous nous connûmes d'abord ; car nous estions sortis ensemble du Tessel, & ne nous estions point separez que dans la mer d'Espagne. Ie passay auec le Marchand dans leur Chaloupe, qui nous porta au Vaisseau du Commandant. Il nous cria de loin que nous fussions les bien-venus ; il nous fit seoir à sa table, & manger auec luy. Comme ie vis apporter le pain & les autres viandes, ie sentis le cœur qui me battoit, & j'en pleuray de joye ; tellement que ie ne pouuois manger. Le reste de nos gens estant arriué en suite, on les partagea dans les autres Vaisseaux ; Hout-man fit mettre aussi-tost en ordre vn petit Vaisseau pour me porter auec le Marchand à Batauia : & apres luy auoir conté les accidens de nostre voyage, & le mal-heur qui nous estoit arriué ; nous nous mismes à la voile, & nous arriuâmes à la ville de Batauia. Les amis que nous auions rencontré sur les Vaisseaux, nous auoient donné des habits à l'Indienne ; si bien que nous estions habillez à la mode du pays, deuant que d'arriuer dans la Ville. Nous fûmes au Palais, où le General faisoit sa residence. Nous demandâmes à ses hallebardiers, si nous pouuions voir le General. Ils monterent en haut ; & estant retournez, ils nous firent entrer dans sa chambre. Il ne sçauoit rien de nôtre arriuée ; mais nous estant fait connoistre, il nous dit que nous estions les bien-venus. Il fallut l'entretenir de nostre voyage ; ie luy dis, Monsieur le General, nous sommes sortis du Tessel en tel temps, auec le Vaisseau nommé la nouuelle Hoorne, qui par mal-heur a esté brûlé & jetté en l'air par l'effort des poudres sous vne telle hauteur. Nous luy contâmes aussi en détail comment cét accident nous estoit arriué ; comment nous auions perdu nos gens, qui auoient esté emportez en l'air auec le Vaisseau ; & que par la grace de Dieu, ie m'estois sauué auec vn homme seulement.

Le General sur cela, dit, que c'estoit vn grand mal-heur. Il nous demanda plusieurs particularitez, & nous luy dîmes comme tout s'estoit passé. C'est vn grand mal-heur, ce dit-il pour la seconde fois. Enfin il dit, lacquais, qu'on m'apporte cette tasse d'or, qu'on l'empliſſe de vin d'Espagne. Courage, Maistre, ie bois à vostre santé, vous deuez faire vostre compte, que vous auez desia vne fois perdu la vie, & que Dieu vous en a donné vne seconde. Demeurez icy, & mangez à ma table ; car j'ay dessein de partir cette nuict pour aller à Bantam establir quelque ordre dans l'Armée Naualle. Demeurez icy jusques à nouuel ordre, & jusques à mon retour. Il bût apres cela à la santé du Marchand ; nous parlâmes encore d'autres choses.

Nous l'attendîmes selon son ordre, & mangeâmes à sa table l'espace de huict iours. Apres cela, il nous manda de l'aller trouuer à Bantam, où nous le trouuâmes dans le Vaisseau nommé la Pucelle de Dort. Il m'appella le premier, & me dit ; Maistre Bontekoë, il faut que par prouision, & en attendant vn nouuel ordre, vous alliez sur le Vaisseau Bergerboot, pour y commander l'Equipage, comme vous auez fait dans l'autre. Ie luy dis ; ie vous remercie, Monsieur le General, de la grace que vous me faites. Deux ou trois iours apres, il fit venir le Marchand Rol, & luy dit ; Marchand, il faut que par prouision, & en attendant vn nouuel ordre, vous alliez sur le Vaisseau nommé le Bergerboot, & que vous preniez le soin des marchandises qui y sont, comme vous auez fait cy-deuant. Ainsi, nous nous trouuâmes ensemble auec le mesme commandement que nous auions sur le premier Vaisseau.

Ce Vaisseau qu'on nous donnoit, estoit court de quille, monté de trente-deux

pieces de canon en vne seule batterie, mais elle auoit plus de cinq pieds de haut. Au commencement de l'année 1620. nous fûmes vers Ternate; nostre Vaisseau estoit chargé de viures, de lard, de Rys, & de beaucoup de munitions de guerre, pour mettre dans les Forts de ces quartiers-là. Nous faisions vne escadre de trois Vaisseaux. En passant, nous approchâmes de Gresse. Vn Marchand de Riga nommé Vvolter Hudden, nous y regala de beaucoup de Vaches, de Poules, de Canards, de sucre noir: le fourage & la nourriture pour les bestes qu'on nous auoit données, estoit du Rys qui n'estoit point battu, & estoit encores en gerbes; ils l'appellent en ces pays là Paedie. Nous partîmes de Gresse, & nous rangeâmes la coste tout proche du détroit de Baly, pour gagner la hauteur de la terre de Soloor; car le Mousson estant desia passé, nous esperions que prenant cette route, nous serions voile vers Amboin; & cõme nous estions au détroit de Soloor, le Marchand qui estoit dans nostre Fort nous vint trouuer, & nous dit qu'il y auoit là proche vne petite place nommée Lantocken, qui estoit tenuë par des Pyrates de Soloor, qui apportoient vn grand empeschement à nostre trafic, & que c'estoit maintenant le vray temps pour les en dénicher, puis que nous nous rencontrions trois Vaisseaux de Flotte.

Ceux de Riga ont des Factoreries aux Indes.

Nous l'entreprîmes; nous y fûmes accompagnez du peuple du pays dans leur Corrakorren ou Vaisseaux, qui venoient auec nous plustost pour voir comment la chose se passeroit, que pour nous y ayder. Nous aduançâmes sous le Fort, & fismes grand feu sur eux; ils nous répondirent de mesme. Dans ce temps-là, nous misмes à terre nostre monde à la faueur de nostre mousquetterie; ceux du Fort firent vne sortie sur nous, & mirent nos gens en fuite: tellement que nous y perdîmes vingt-cinq hommes, auec vn plus grand nombre de blessez; cela nous obligea de partir sans auoir rien fait. Nous fismes eau, & prîmes congé du Marchand, prenant nostre course vers le Nord-Est, pour atteindre le haut de l'Isle Batamboer. Nous en eûmes la veuë, & la laissâmes à nostre main gauche, dressant nostre route du Nord-Est au Nord, pour gagner les Isles de Boere & Blau. Nous les laissâmes aussi à main gauche, & cinglâmes vers l'Isle d'Amboin; mais le grand temps nous empescha d'en approcher. Nous prismes le dessous de cette Isle, pour passer entre deux autres petites Isles qui sont vis-à-vis l'vne de l'autre, & gagnâmes vne anse nõmée Hiero, vis-à-vis de Combello, où il y a beaucoup de clouds de girofle. On peut en fort peu de temps passer à cheual de Hiero à Amboin: Nous trouuâmes là trois Commandans, sçauoir le Gouuerneur Hout-man d'Alckmaer, le Gouuerneur Lam, qui estoit de la ville d'Hoorn, & le Gouuerneur Speult. Lam faisoit sa residence à Maleyen, Speult à Amboin, & Hout-man estoit destiné pour passer auec nous à Baets-Jan, où nous arriuâmes; & en partimes apres y auoir esté quatre ou cinq iours. Le Marchand qui auoit la direction de ce Fort, en sortit, à cause que son temps estoit expiré, & Rol nostre Marchand fut mis en sa place. Nous fûmes au Fort des Molucques, pour les auitailler de viande, lard, Rys, vinaigre, & autres choses necessaires à la vie, & touchâmes l'Isle de Maleye, où Lam faisoit sa residence. Nous y demeurâmes trois semaines; & apres auoir pris congé de luy, nous retournâmes à Baets-Jan, où nous aussions laissé Rol nostre Marchand, comme ie viens de dire. Il nous donna bien deux cens tonneaux de clouds de girofle: nous prîmes congé l'vn de l'autre, tous deux les larmes aux yeux: cette separation nous toucha fort, à cause de tant de dangers & de miseres que nous auions soufferts ensemble, comme j'ay dit cy-deuant. Depuis ce temps-là ie ne l'ay point veu; mais j'ay appris que peu de temps apres nostre départ, il estoit mort dans l'Isle de Maleyen, & qu'il y estoit enterré. Ie prie Dieu qu'il fasse misericorde à son ame, & que ie le puisse reuoir en l'autre monde. Nous dressâmes nostre course vers le détroit de Buton, & passâmes l'Isle de Boggerones, pour sortir des terres, & gagner Iaua-minor, & de là le long des terres, jusques à Gresse. Le Gouuerneur Hour-man estoit dans nostre Vaisseau. Estant à Gresse, nous chargeâmes autant de Vaches & de Poules qu'il y en pût tenir. Il y auoit bien nonante testes de bestail, & seize cens Poules, auec quelques

Oyes. Nous donnions à nos beſtes au lieu de fourage, du Rys en herbe. On a en ce pays-là ſeize Poules pour vne piece de cinquante-huit ſols. Nous prîmes congé du Marchand Gautier Hudden, faiſant noſtre courſe le long de Iaua, & paſsâmes proche de Iapara; mais nous ne nous y arreſtâmes point, & arriuâmes heureuſement à Batauia. Nous y parlâmes vne ſeconde fois au General Koen, & déchargeâmes là noſtre Vaiſſeau; puis on m'enuoya à Ianbay, pour y aller querir vn autre Vaiſſeau qui eſtoit chargé de poivre. Nous moüillâmes en paſſant à Palimbam, & nous amenâmes vn Vaiſſeau chargé de poivre à Batauia. Le General m'enuoya apres à des Iſles qui ſont entre Bantan & Batauia, pour y aller querir des pierres qui ſe trouuent au fonds de la mer. Il me donna quarante Laskaris; ces Laskaris ſe plongent dans l'eau; ils lient les pierres auec des cordes, qu'on tire apres dans vn Batteau: ce ſont de groſſes pierres, qu'on taille en ſuite à Batauia, pour en reueſtir le Fort que nous y auons: Cette pierre eſt extrémement blanche, plus blanche encore que la pierre dure de Hollande. Le Fort eſt quaſi tout baſty de ces pierres, depuis la ſuperficie de l'eau de ſes foſſez juſques au cordon du Parapel, & fait vne fort belle perſpectiue. Nous fîmes trois voyages pour charger de ces pierres.

Le Vaiſſeau nommé Groeningen arriua en ce temps-là d'Hollande; & à cauſe que le Maiſtre & le Marchand de ce Vaiſſeau n'auoient pas pû s'accommoder enſemble, ils furent mis par ordre du General & du Conſeil, ſur le Vaiſſeau nommé le Berger Boot, & moy ſur celuy de Groeningen, auec vn ſous-Marchand nommé Iean Nicolas d'Amſterdam. Ie ne perdis point dans ce change; car dans le Vaiſſeau nommé le Berger Boot, il n'y auoit, comme on dit, ny à manger, ny à boire; & le Vaiſſeau Groeningen eſtoit nouuellemẽt venu des Pays-Bas, & ne manquoit de rien. Ie fus en ſuite cõmandé pour aller à Ianbay querir du poivre, & y porter quatre caiſſes plaines d'argent. Nous auions ordre de toucher à Palimbam en paſſant; ce que nous fiſmes. Nous y trouuâmes vn Marchãd d'Aleckmaer nommé Hooghlandt: nous luy mîmes entre les mains vne caiſſe d'argent, & partîmes pour Ianbay. Il y auoit auſſi vn Marchand de Delff nommé Abraham Vander Duſſen, entre les mains duquel nous miſmes vne autre caiſſe d'argent. Nous fûmes là quelque-temps à la rade; on nous apportoit la marchandiſe à bord ſur de petits brigantins. Nous auions de plus noſtre Batteau, auec lequel nous allions tous les iours querir du poivre, en remontant la riuiere.

Noſtre Maiſtre Pilote s'eſtant mis vn iour dans la Chaloupe, pour aller viſiter les amis qu'il auoit dans vn Vaiſſeau qui eſtoit à la rade; on luy fit ſi bonne chere, & il en reuint ſi yure, que s'eſtant couché & endormy ſur le haut du Tillac, il roula enuelopé de ſes couuertures dans la Mer, & ſe noya; ce qui nous affligea fort. Quand nous eûmes noſtre charge, nous prîmes congé du Marchand Vander-Duſſen, pour aller à Batauia. Nous déchargeâmes auſſi-toſt noſtre Vaiſſeau, & nous fiſmes apres deux autres voyages, pour aller querir de la pierre aux Iſles dont j'ay deſia parlé. Apres l'auoir fait, nous retournâmes à Ianbay pour charger du poivre; nous retournâmes encore vne autrefois à Batauia, j'employay deux ans à ces voyages; tantoſt dans le Vaiſſeau du Berger Boot, tantoſt ſur celuy de Groeningen.

I'eus ordre apres d'aller auec le meſme Vaiſſeau à la Chine, auec ſept autres Vaiſſeaux de Flotte ſous le commandement de Cornelis, pour nous rendre Maiſtres, ſi nous pouuions, de Macao, ou pour aller vers l'Iſle du Piſcador, & tâcher d'établir par toute ſorte de moyens quelque commerce auec les Chinois; ce qui eſtoit eſtendu plus amplement dans l'inſtruction que le General nous auoit donnée. Il auoit écrit pour ce deſſein en pluſieurs lieux, que les Vaiſſeaux qui y eſtoient euſſent à nous joindre, leur donnant pour rendez-vous les lieux par où nous deuions paſſer; & entre-autres à ceux qui eſtoient vers les Manilles ſous le commandement de Vvillem Iansz, auec quelques Vaiſſeaux Anglois qui y attendoient l'occaſion de faire quelque priſe ſur les Eſpagnols.

Ce que ce Commandant executa, & nous donna quelques-vns de ses Vaisseaux.

Le dixiéme Auril 1622. apres auoir esté quelque-temps deuant Batauia, nous fismes voile auec nos huict Vaisseaux: nous dressâmes nostre course pour passer le détroit de Balimbam.

L'onziéme, nous vismes la terre de Sumatra. Nous nous trouuâmes plus aduancez vers le Sud, que nous ne croyons: ce qui nous fit juger, que nous auions esté emportez par vn courant d'eau, qui sort du détroit de Sunda.

Le douze, treize, quatorze, & quinziéme, le temps & le vent furent inconstans, & nous passâmes l'Isle de Lucipara.

Le seiziéme & dix-septiéme, nous arriuâmes proche de celle de Banca.

Le dix-huitiéme, nous rencontrâmes le Vaisseau de la nouuelle Zelande, qui venoit du Iapon, auec deux brigantins Portugais, que nos Vaisseaux auoient pris deuant Malacca.

Depuis le dix-neufiéme jusques au vingt-cinquiéme, nous fismes fort peu de chemin, à cause que nous eûmes la plus part du temps le vent & la marée contraires.

Le vingt-neufiéme sur le midy, nous nous trouuâmes à la pointe Septentrionale du détroit de Balimbam. L'Isle Banca estoit Sud-Est de nous enuiron vn mille; nous courûmes au Nord, vers l'Isle Polepon.

Pole en Iadien signifie Isle.

Le trentiéme, nous moüillâmes l'Ancre à la pointe Sud-Est de Polepon, à douze brasses, fonds de sable, la terre de la coste est fort haute.

Le premier May, nous moüillâmes au costé de l'Oüest de cette mesme Isle, à dix-neuf brasses fonds propre pour Ancrer, justement vis-à-vis la Baye de sable qui est du costé du Nord, il y a vn peu d'eau fraische dans vn fonds ou vallée au milieu d'vn bois. Depuis la pointe du Nord de l'Isle de Banca, jusques à cette Isle que ie viens de dire, le cours est Nord, & il y a dix-neuf milles de distance.

Le mesme iour, nous nous mîmes à la voile, & nous prîmes nostre cours Nord-Est, & Nord-Est au Nord pour passer au dessus, ou à l'Est de l'Isle Linga.

Le deuxiéme, nous courûmes douze milles Nord-Est au Nord. L'apresmidy, la pointe Orientale de l'Isle Linga nous estoit au Sud-Oüest vers Oüest, à quatre milles de distance. Cette terre paroist fort haute du costé du Nord, depuis le costé Occidental de Polepon, jusques au costé Oriental; & à la pointe de Linga, les terres courent Nord Nord-Est l'espace de neuf milles, tirant vers le Nord dix-huict, dix-neuf, & vingt brasses de fonds.

Le troisiéme, l'Isle Poële Paniang nous paroissoit à Oüest, & Oüest au Sud.

Le quatriéme, nous prîmes hauteur, & nous trouuâmes vn degré quarante-huict minutes du costé du Nord de la ligne. L'apresmidy, nous vismes l'Isle Laur, qui estoit Nord-Oüest de nous, à vn mille de distance selon nostre estime. La terre de cette Isle est haute; elle nous paroissoit comme vne haute montagne, le fonds à trente-cinq brasses.

Le sixiéme, l'Isle Poële-Timon estoit à Oüest de nous, à la distance d'enuiron six milles. Nous prîmes nostre route Nord Nord-Est, pour gagner l'Isle Poële Candoor.

Le neufiéme, on ordonna que nous irions auec nos trois Vaisseaux vers l'Isle Poële Ceeeer, celuy de Groenigen sur lequel j'estois, l'Ours Anglois, & le saint Nicolas.

Le dix-huict au matin, nous vîmes l'Isle Poële Candoor au Nord Nord-Est de nous, à la distance d'enuiron neuf milles. C'est vne terre fort haute, auec des petites Isles, qui sont pour la plus part au costé du Sud-Est de la grande Isle. On trouue de l'eau au costé du Sud-Oüest. Depuis l'Isle Poële-Timon jusques à cette Isle, le cours est justement Nord Nord-Est, le fonds molasse à trente-cinq, qua-

rante, cinquante, & soixante brasses, suiuant les Cartes : mais lors qu'on approche de Poële Candoor, on trouue trente, vingt-cinq, ou vingt brasses, fonds de sable ferme. Le soir nous courûmes autour de l'Isle, nous entenans le plus prés que nous pûmes du costé d'Est, enuiron à vne grande demy-lieuë de l'Isle qui est à la pointe Orientale, le fonds est de dix-huict & vingt brasses : nous prîmes nôtre cours vers le Nord-Est, le long de la coste de Champey.

Le vingt-vn au soir, nous voyons encore Poële-Candoor du haut de nostre grand Mast.

Le vingt-deuxiéme nous vismes la terre de Champey ; elle paroist de loin, comme si c'estoient des Isles qui fussent à sept ou huict milles de la terre.

Le vingt-quatriéme, nous reuîmes nos autres Vaisseaux. Nous estions sous la hauteur de dix degrez trente-cinq minutes, à vn mille & demy de la terre. La partie de cette terre qui est proche de la mer est basse, auec vn sable blanc ; mais celle qui en est plus éloignée est haute. Le long de cette terre jusques à trois milles en mer, il y a fonds de sable à dix-sept, seize, quinze, quatorze, & treize brasses. Le soir nous moüillâmes tous ensemble l'Ancre sur quinze brasses, vis-à-vis d'vne pointe qui est sous la hauteur de dix degrez & trois minutes. Ce Cap se nomme Cap de Ceceer : vers le Nord de ce Cap, il y a vn grand Golfe, où les Dunes s'auancent de part & d'autre, du costé de la mer. La terre qui paroist estre plus auant dans le pays est haute ; elle gist depuis cette pointe Nord-Est à l'Est.

Le vingt-cinquiéme, nous estions proche de la petite Isle qui est plaine de roches, nommée Poële Ceceer de Terre. Au Nord de cette terre, on voit vn goulfe qui semble vne riuiere. C'est là que les Dunes dont il a esté parlé, commencent à diminuer, & où elles finissent ; & en suite on voit de hautes terres les vnes derriere les autres : la profondeur est de trente, quarante, & cinquante brasses.

Le vingt-sixiéme, nous moüillâmes l'Ancre à Malle-Bay, les Habitans l'appellent la Baye de Panderan. Nostre Maistre Pilote Abram Thiis nous quitta là, & passa sur le Vaisseau de saint Nicolas, qui estoit enuoyé aux Manilles ; pour voir s'il pourroit trouuer quelque Vaisseau de ceux de la Flotte de Guillaume Iansz. Il y a en cét endroit le long de la riue de grands arbres auec des maisons.

Le iour suiuant, nous nous mîmes à la voile auec nos Vaisseaux, pour trouuer vne autre Baye nommée Canberiin. A six milles au delà, nous trouuâmes du bois, de l'eau, & des rafraîchissemens en abondance. Nous en tirâmes dix-sept testes de bestail, & beaucoup de Poules : vn Porc s'estant échappé & enfuy vers les Sauuages, nous ne pûmes plus apres tirer aucuns rafraîchissemens d'eux.

Le quatriéme Iuin, ie fus trouuer auec mon Batteau le Vaisseau qui estoit de conserue auec nous, pour luy rendre compte de ce qui se passoit. Ie m'en retournay le 6. du mesme mois : nous reuîmes le Brigantin nommé le sainte Croix.

Le iour suiuant, nous nous mismes à la voile : nous joignîmes le Brigantin de Haen, qui auoit pris vn Ionque du Iapon : nous trouuâmes aussi nos autres Vaisseaux.

Le vingtiéme, nous vîmes diuerses Isles dans nostre chemin, & deux Voiles, justement dessous la coste. Sur le soir nous en approchâmes ; c'estoient des Vaisseaux qui alloient aux Mauilles, l'vn nommé l'Esperance, & l'autre le Taureau, Vaisseau Anglois : nous demeurâmes proche d'eux toute la nuict.

Le vingt-deuxiéme, nous nous trouuâmes deuant Macao : nous moüillâmes l'Ancre à quatre brasses fonds mol. Nous estions quinze Voiles de Flotte, tant Brigantins que Vaisseaux, dont il y en auoit deux Anglois. Nous fismes faire monstre à nos gens, en les faisant tourner à l'entour du Mast pour les compter, comme on fait dans les Vaisseaux de Guerre. Ils firent le mesme dans les autres Vaisseaux.

Le ving-troisiéme apres midy, nous moüillâmes auec nos trois Vaisseaux, à sçauoir celuy de Groeningen, le Galias, & l'Ours Anglois, à trois brasses de basse

se marée, justement vis-à-vis de la Ville, en estans éloignez enuiron la portée d'vn canon. Nous tirâmes ce soir là cinq coups sur la Ville : la nuict nous aduançâmes auec le Vaisseau de Groeningen & le Galias, jusques à la portée du mousquet des murailles de la Ville, à trois brasses de fonds mol. On trouua à propos que j'irois auec le Marchand & vne partie de nostre monde à terre, pour surprendre la Ville, & l'emporter d'emblée ; mais cette resolution fut changée, pour ne pas oster en mesme temps le Maistre & le Marchand d'vn mesme Vaisseau. Il fut resolu que ie demeurerois dans le Vaisseau pour en auoir le soin, & que nostre Commandant passeroit à terre pour conduire cette entrepriſe.

Le matin vingt-quatriéme, lors que le iour commença à paroistre, nous tirâmes toute nostre bordée sur la Ville ; & quelque-temps apres, nostre Commandant alla mettre pied à terre, auec enuiron six cens hommes. Deux Brigantins rasoient la terre à l'endroit de la descente, pour fauoriser le Commandant en sa retraite en cas de besoin, & aussi pour seruir de deffenses aux Chaloupes & aux Batteaux qui deuoient porter nos gens à terre. Les Portugais auoient dressé vn rempart à l'endroit où se faisoit la descente : ils firent mine de l'empescher ; mais les nostres ne laissans pas d'auancer, ils s'enfuyrent sur vne éminence, où il y auoit vn cloistre. L'attaque de nostre costé se faisoit auec beaucoup de resolution : les Portugais faisoient quelquefois des sorties ; mais ils estoient tousiours repoussez auec perte, jusques à ce que le feu prit par mal-heur à nos barils de poudre : ce qui fit perdre courage à nos gens ; car ils sçauoient bien qu'on ne leur en pouuoit pas apporter si-tost des Vaisseaux. Ils se mirent en deuoir de faire leur retraite en bon ordre ; mais les Portugais aduertis de ce mal-heur, par le moyen de quelques deserteurs Iaponnois, qui auoient passé de leur costé, vinrent fondre sur les nostres, lesquels faute de poudre ne pûrent faire de resistance. Ils en tuerent beaucoup : le reste se retira auec confusion dans les Batteaux, & tâcherent de gagner les Vaisseaux. Nous trouuâmes que nous y auions bien perdu cent trente hommes, & autant de blessez ; entre-autres le Commandant, qui à la premiere descente auoit esté blessé au ventre ; mais il en guerit par la grace de Dieu. Nos gens estans retournez dans les Vaisseaux, nous fismes voile, & nous nous éloignâmes de la Ville de la distance d'enuiron vn mille. Nous fismes eau à vne Isle qui est au Sud de Macao, & nous reprîmes nostre Maistre Pilote qui estoit tombé du Vaisseau dans la mer.

Le vingt-septiéme, les Vaisseaux Anglois partirent pour le Iapon, auec le Vaisseau nommé le Trou ; le Vaisseau nommé l'Esperance se joignit à nostre Flotte.

Le vingt-huitiéme, le Vaisseau nommé l'Ours, & celuy de sainte Croix, firent voile vers l'Isle de Lemon, & au de là vers les costes de la Chine.

Le vingt-neufiéme, nous partîmes tous pour aller à l'Isle de Piscador, à l'exception du Vaisseau nommé l'Esperance, du Brigantin nommé saint Nicolas, & de l'autre petit Brigantin nommé Palicatten, qui deuoient demeurer là jusques à la fin du mois d'Aouſt, pour y attendre nos Vaisseaux, qui pourroient venir de Malacca.

Le trentiéme, nous passâmes Idelemo, autrement les Oreilles de Liéure. Nous courûmes vers l'Est ; & est au Sud pour gagner l'Isle de pierre Blanche. Elle paroist de loin comme vn grand Vaisseau, ou Caraque.

Le quatriéme Iuillet, nous voyons du haut de nos Hunes celles des Isles Piscador, qui est la plus auancée vers le Sud-Oüest.

Le sixiéme, le Vaisseau nommé l'Ours nous vint retrouuer apres auoir couru la coste de la Chine : nous fismes voile ensemble à l'entour des Isles.

Le dixiéme, nous moüillâmes l'Ancre prés d'vne Isle qui paroissoit comme vne table, c'est vne des plus hautes Isles de Piscador. Nous vismes entre ces Isles quelques pescheurs Chinois ; mais ils s'enfuyrent, & le iour suiuant nous leuâmes l'Ancre, & entrâmes dans vne Baye bien seure à huict ou neuf brasses fonds

d'ancrage. Cette terre eſt platte, ſon terroir pierreux; elle n'a point de gros bois, mais beaucoup d'herbes & de l'eau fraiche qu'on tire des puits; elle ſent pourtant la marine quand il a eſté quelque-temps ſans pleuuoir: on trouue de l'eau au bout des deux anſes, où les Vaiſſeaux ont coûtume de ſe mettre: on n'y trouue point d'autres rafraichiſſemens, il les y faut porter d'ailleurs.

Et comme on nous auoit donné ordre de garder cette place, & d'en faire noſtre rendez-vous, nous nous poſtâmes ſur la pointe de l'Iſle Formoſa, où les Chinois trafiquent dans vn Havre, qu'ils nomment Tayouuan. Nous tirâmes de là quelques rafraichiſſemens, auec nos Brigantins. Ce Havre eſt à treize milles de Piſcador; on ne trouue qu'onze pieds d'eau à ſon entrée, qui va fort en ſerpentant; tellement qu'on n'y peut pas entrer auec de grands Vaiſſeaux.

Le dix-neufiéme, nous nous miſmes à la voile auec le Vaiſſeau Groeningen, & l'Ours, pour paſſer vers la coſte de la Chine; nous rencontrâmes le Brigantin ſainte Croix. Le iour ſuiuant, dans le Vaiſſeau de l'Ours ſe rompit la trauerſe du trinquet; ce qui nous obligea de porter moins de Voiles pour aller de conſerue.

Le vingt-vniéme, nous viſmes la terre ferme de la Chine: Nous nous trouuâmes deuant la fameuſe riuiere de Chincheo; cette riuiere eſt facile à connoiſtre, comme dit Linſchot: du coſté du Nord-Eſt, il y a deux terres, dont l'vne reſſemble au pillier d'vne Egliſe: du coſté du Sud-Oüeſt, la terre eſt baſſe, auec de petites colines de ſable. Vn peu au dedans de la pointe du Sud-Oüeſt, on void vne tour, ou au moins quelque choſe qui reſſemble vne tour. Noſtre deſſein eſtoit de courir du coſté du Sud-Oüeſt, ſous vne petite Iſle qui eſt ronde; mais à cauſe que le Vaiſſeau l'Ours auroit couru riſque en s'approchant ſi prés de la coſte, en l'eſtat où il ſe trouuoit, n'ayant point encore raccommodé ſa grande vergue, nous fûmes obligez par cette raiſon de nous en éloigner, & de prendre la largue vers la mer. Il ſ'éleua ce iour-là vn grand vent, qui nous fit perdre vne de nos voiles. Nous nous ſouſtinſmes le mieux qu'il nous fût poſſible, & ne laiſsâmes pas d'eſtre emportez bien loin vers le Nord.

Le vingt-cinquiéme, eſtans ſous la hauteur de vingt-ſept degrez neuf minutes, nous viſmes vne terre fort entrecouppée, que nous creûmes eſtre l'Iſle de Lanquin: nous le jugions ainſi ſur la deſcription de Linſchot, & par la Carte que nous auions: nous y moüillâmes l'Ancre à quinze braſſes, & y viſmes pluſieurs peſcheurs Chinois qui ne ſ'éloignoient point de plus de trois, quatre, cinq & ſix milles de la terre: nous fiſmes auſſi-toſt tout ce que nous pûmes pour gagner vers le Sud; mais nous eſtions emportez du coſté du Nord: ce qui fait voir qu'il y a là vn fort courant d'eau.

Le vingt-ſeptiéme, vn peſcheur nous vendit du poiſſon ſec.

Le neufiéme Aouſt, nous nous trouuâmes proche des Iſles de la Chine, qui ſont en grand nombre: nous moüillâmes à quinze braſſes, ſelon noſtre Carte & la hauteur que nous auions priſe. Nous deuions voir le Cap de Somber; mais nous ne découurîmes point de terre, & nous jugeâmes par là que ce Cap deuoit eſtre plus vers le Nord, que les Cartes ne le mettent.

* Fautes des Cartes Geographiques, & de Nauigation.

L'onziéme nous leuâmes l'Ancre, & nous courûmes vers l'Iſle de Lanquiu, qui eſt ſous la hauteur de vingt-huict degrez & demy de Latitude Septentrionale: elle a du coſté du Nord vne rade qui eſt aſſez bonne: nous l'auions reconnuë en cherchant des rafraichiſſemens; nous y en trouuâmes fort peu; il y auoit ſeulemẽt vn peu d'eau douce. Cõme nous y eſtions, quelques Chinois vinrent à noſtre bord auec leur Scampan, & donnerent à chacun de nos Vaiſſeaux cinq corbeilles plaines de ſucre blanc: c'eſtoient à ce que nous en pûmes juger, des Pirates Chinois, qui pirattoient meſme ſur leur compatriotes. Le iour ſuiuant, nous fiſmes prouiſion d'eau, & nous nous miſmes à la voile, mais nous aduancions fort peu.

Le dix-huitiéme, nous moüillâmes l'Ancre au coſté de l'Oüeſt de la meſme Iſle, & en vne meilleure rade que n'eſtoit la premiere; c'eſtoit vn Havre où nous eſtions à couuert quaſi de tous vents. Il ſeruoit de retraite à ces pirates, dont

ie viens de parler. Tous les iours ils nous apportoient quelques rafraîchiſſemens qu'ils ſçauoient bien trouuer ailleurs que dans cette Iſle ; mais c'eſtoit vn petit ſecours pour vn auſſi grand nombre d'hommes que nous eſtions. Ils ſ'offrirent de ſuiure noſtre Eſtendard, ſi nous voulions faire voile auec eux le long de la coſte de la terre ferme, & nous aſſeuroient qu'ils nous y feroiẽt trouuer des rafraîchiſſemens en abondance, & que nous ne manquerions point de places pour mettre pied à terre ; mais nous ne crûmes pas à propos de receuoir cette offre. Ils mettoient diuers pauillons ſur leurs petits Vaiſſeaux, comme ſ'ils euſſent eſté Sujets de Princes eſtrangers, pour piller ainſi ceux meſmes de leur pays. Nous nous remîmes à la voile, pour nous rejoindre à nos autres Vaiſſeaux qui eſtoient vers l'Iſle de Piſcador : nous y arriuâmes le vingt-deuxiéme de Septembre, auec vn temps fort inconſtant : nos gens eſtoient occupez à y faire vn Fort, nous y trouuâmes deux Gallions & vn petit Vaiſſeau qui eſtoient venus de Batauia pendant noſtre abſence ; à ſçauoir, le Gallion du Lion d'or, le Samplon, & le Brigantin Sinckepure.

Le iour ſuiuant, il y vint deux Brigantins de la coſte de la Chine : ils en auoient laiſſé vn troiſiéme derriere eux qui ſe perdit ſur cette meſme coſte ; mais on en auoit ſauué le monde & le canon : en quoy les Chinois les auoient fort aydez. Ces Brigantins auoient eſté commandez pour eſtablir le commerce auec ceux de la Chine, & les Chinois les auoient renuoyez auec de grandes eſperances, & auoient promis de dépeſcher vn Ambaſſadeur aux Iſles de Piſcador pour traiter de plus prés. Ce qu'ils firent ; les Ambaſſadeurs vinrent auec quatre petits Vaiſſeaux qu'ils appellent des Ioncques, & traiterent du commerce auec noſtre Commandant & le Conſeil des Indes : mais on n'y auança rien ; car ils ne tenoient aucune des paroles qu'ils nous donnoient, ne cherchant dans ce traité qu'à nous faire ſortir des Iſles de Piſcador ; ce qui eſtoit directement contraire à l'ordre que nôtre General nous auoit donné.

Le dixiéme Octobre, le Vaiſſeau du Lion d'or ſe mit à la voile pour aller à Iamby.

Le dix-huitiéme, nous fûmes commandez auec deux Gallions & cinq petits Vaiſſeaux, pour aller à la riuiere de Chincheo à la coſte de la Chine, pour voir ſi nous les pourrions obliger à traiter auec nous par la crainte de nos forces & de nos armes ; mais nous deſcendîmes dix milles plus bas qu'il ne falloit. Trois de nos Vaiſſeaux ſ'eſtoient ſeparez de nous, il nous en reſtoit encore cinq. Nous entrâmes dans vne Baye, & nous brûlâmes ſoixante & dix Ioncques, tant grands que petits. Il faut que ie rapporte icy vne choſe qui merite d'eſtre ſçeuë. Partie de noſtre Equipage auoit eſté commandée pour amener à noſtre bord deux petits Ioncques ou Vaiſſeaux Chinois, le vent les empeſchant d'en pouuoir venir à bout. Ils moüillerent l'Ancre, ayans auec eux le Batteau de noſtre Nauire & l'Eſquif. Ils perdirent la nuict leurs Ancres, & le vent emporta vn de ces Ioncques, dans lequel il y auoit vingt-trois de nos Matelots & deux Chinois. Le Brigantin Victoria ſ'eſtoit approché d'eux pour les ſecourir : ce qu'il ne pût faire, à cauſe du mauuais temps & de l'obſcurité de la nuict. Ceux de nos gens qui eſtoient dans l'autre Ioncque, ſauterent dans leur Batteau, & mirent le feu au Ioncque qu'ils deuoient amener ; mais comme ils ne ſe pouuoient ſeruir que difficilement de la voile, ils reſolurent de moüiller l'Ancre. Deux heures apres, leur cable ſe rompit, & furent jettez de nuit ſur la coſte auec grand danger de ſ'y perdre ; leurs meſches eſtoient eſteintes, & dauantage les peuples de cette coſte leur eſtoient ennemis, & eux en trop petit nombre pour leur reſiſter, n'eſtans en tout que quatre hommes & deux mouſſes. Ils attendirent auec beaucoup d'inquietude qu'il fit iour : les Chinois vinrent à eux ; ils prirent leurs armes, & ſe mirent à faire du bruit, comme ſ'ils euſſent eu la reſolution de leur aller au deuant. Les Chinois qui ne pouuoient pas connoiſtre leur foibleſſe dans l'obſcurité

de la nuict, s'en retournerent, & les nostres qui mouroient de peur leur en firent beaucoup. Ce leur fut vne marque asseurée de la protection de Dieu; & le iour estant venu, ils se resolurent d'abandonner leur Batteau, à cause qu'il s'estoit échoüé en vn lieu d'où il estoit difficile de le tirer pour le mettre en mer, & crûrent qu'il leur seroit plus facile de passer par terre le mousquet sur l'épaule & l'épée au costé, jusques à la riuiere de Sammitiu, où il y auoit deux de nos Brigantins. Pour ce qui est des vingt-trois Matelots qui auoient esté emportez dans l'autre Ioncque, furent pris prisonniers.

Ces quatre Matelots que ie viens de dire, & qui auoiēt pris resolution d'aller par terre, n'entendoient point la langue du pays, & ne voyoient point de Ioncques, ny aucune marque qui leur pût enseigner le chemin qu'ils auoient à faire, pour gagner nos Brigantins. Ils furent apperceus par des Chinois, qui détacherent deux hommes pour leur parler; mais nos gens qui estoient tousiours sur leur garde, leur presenterent la bouche de leurs mousquets, firent mines de vouloir tirer sur eux, & souurirent ainsi le passage. Ils trouuerent en chemin vne petite maison, où il y auoit vn homme & vne femme: ils y entrerent, y allumerent leurs meſches, & les nettoyerent; car en prenant terre, elles s'estoient moüillées. Ils trouuerent à manger dans cette maison, l'homme qui y estoit leur donna du Rys: & apres auoir remercié leurs hostes, ils continuerent leur chemin en diligence. Ils virent le long de la coste les corps de six ou sept Chinois qui estoient exposez aux chiens & aux oyseaux: ils auoient esté tuez par les nostres, & il estoit aysé à nos quatre hommes de juger le traitement qu'on leur eût fait s'ils eussent esté pris. Voyans qu'il n'y auoit point de quartier à esperer, ils resolurent de se deffendre jusques à l'extremité. Ils furent découuerts en suite par vn gros de Chinois, qui estoit bien de deux cens hommes; ces gens se mirent à fuyr aussi-tost qu'ils les eurent apperceus. L'apresdinée, ils vinrent prés de nos Brigantins, & tirerent auec leurs mousquets, pour faire entendre qu'ils estoient là, & que ceux des Brigantins les vinssent prendre. Sept ou huit cens Chinois vinrent au bruit de cette mousquetterie, armez de coustеaux & de picques: les nostres leur tirerent quelques coups, ne croyant pas en deuoir attendre autre chose que la mort: mais les Chinois estōnez de leur resolution de mourir les armes à la main, se retirerēt: il en demeura pourtant quelques-vns de cette troupe, qui s'arresterent à quelque distance de nos gens, & se mirent à leur jetter des pierres. Il paroissoit bien qu'ils n'auoient iamais entendu tirer d'armes à feu; car ils en auoient grand' peur. Enfin, ils parlerent à nos gens, leur offrirent la paix, & les menerent dans vn village: ils y trouuerent quelque deux mille Chinois qui les regardoient auec estonnement, & sembloient n'auoir iamais veu d'Hollandois. Ils menerent nos gens à leur Temple, leur donnerent à boire & à manger, & vn peu de tabac: nos quatre Hollandois ne se separoient point l'vn de l'autre, & tenoient tousiours leurs armes en estat, apprehendans la surprise. Toute leur meſche estoit brûlée; ils déchirerent leurs chemises, & en accommoderent les morceaux en forme de meſche, le mieux qu'ils purent. Ils sortirent du village, & remercierent leurs hostes de l'honnesteté auec laquelle ils les auoient receus, fort aises d'en estre échapez si heureusement, & de voir que personne ne les suiuoit; car à peine leur restoit-il assez de poudre pour tirer quatre coups. Comme ils furent vers la coste, ils trouuerent vn petit Batteau Chinois, qu'ils détacherent pour se mettre en mer; mais il estoit tellement rompu, qu'il coula à fonds. Ils se sauuerent à nage, & entrerent dans la maison d'vn pescheur pour y passer la nuict. Ils entendirent pendant la nuict, le bruit d'vn party de Chinois qui estoit proche de la maison: le matin ils firent des radeaux le mieux qu'ils purent, & passerent par ce moyen jusques au Brigantin, qui se mit aussi-tost à la voile: S'ils eussent tardé vn peu dauantage, ils eussent esté obligez de demeurer dans le pays. Ces accidens font assez voir qu'vn homme peut reuenir de bien loin, quand il est assisté de la protection

de Dieu ; car sans vn grand miracle, quatre hommes n'auroient pas pû se sauuer d'entre les mains de tout vn Peuple ennemy.

Le deuxiéme Nouembre, le Brigantin nommé saint Nicolas, passa proche du lieu où leur Batteau estoit demeuré, trouuerent que les Chinois en auoient osté la Voile, le Mast, les cordages, le fer qui est au bout, & deux pierriers : Ils le mirent en mer ; & s'en estans seruis pour aller à terre, ils en rapporterent dix Cabrits, & trois ou quatre Pourceaux, & reuinrent ainsi auec le Batteau à nostre bord.

Le quatriéme, le Batteau du Vaisseau nommé l'Ours, prît deux Ioncques & vingt-cinq hommes dedans : on mit le feu aux Ioncques, & les gens qu'on auoit trouué dedans furent mis sur le Brigantin de saint Nicolas.

Le neufiéme, nostre Maistre Pilote mourut en mer ; nous l'enterrâmes dedans vne Isle qui est sous la hauteur de vingt-trois degrez. Le mesme iour, le Batteau du Vaisseau nommé l'Ours, donna la chasse à plusieurs Ioncques ; mais il s'éleua vne si forte tempeste, que la mer l'emporta, auec dix-huict hommes qui estoient dedans, & entre-eux vn de nos meilleurs hommes ; ce qui nous affligea beaucoup. On enuoya le Brigantin Victoria pour les chercher ; mais ils n'en apprirent point de nouuelles : tellement qu'estans à l'Ancre en ce lieu, nous fismes perte sur nos deux Vaisseaux de quarante de nos meilleurs hommes ; ce qui nous affligeoit extrémement.

Le vingt-cinquiéme, nous vinsmes deuant la riuiere de Chincheo, & nous mîmes sous l'Isle proche d'vn village que les Habitans abandonnerent. Nous y trouuâmes quarante testes de bestail, entre lesquelles il y auoit des Pourceaux : nous eusmes aussi des Poulles ; ce qui vint fort à propos pour nos gens, parmy lesquels la maladie auoit commencé à se mettre ; vn semblable rafraîchissement ayant beaucoup seruy à leur gueriſon, on commanda trois Brigantins pour entrer dans la riuiere. Ils mirent leurs gens à terre proche d'vn village qu'ils prirent, & escarmoucherent brauement auec les Chinois. Ceux du pays, apres auoir ainsi mesuré leurs forces, attacherent ensemble neuf Ioncques, y mirent le feu, & les laisserent descendre sur nos Vaisseaux, esperans par ce moyen y mettre le feu ; mais la chose ne leur reüssit pas.

Le vingt-huitiéme nous approchâmes d'eux, auec deux Vaisseaux ; nous tirâmes nostre grosse Artillerie vers vn endroit, d'où ils auoient tiré auec sept pieces de fonte sur nos Brigantins : cinquante de nos Soldats qu'on auoit mis à terre, firent teste auec beaucoup de resolution, quoy qu'ils eussent affaire à plusieurs milliers d'hommes : leur Artillerie & les nostres retournerent à bord, apres auoir brûlé quatre de leurs Ioncques qui estoient deuant le village.

Le vingt-neufiéme, vn Chinois passa vers nous ; mais il nous parut estre à demy fol. Nous leuâmes l'Ancre, & tirâmes en passant sur vne Ville ; & ceux de la Ville nous répondirent auec des pieces de fonte : Nous receûmes quelques coups dans nostre Vaisseau ; nous brûlâmes vn Ioncque : Le Vaisseau nommé l'Ours auec vn Brigantin, couroit de l'autre costé de l'Isle, où ils virent deux gros villages & deux grands Ioncques qui s'y estoient arrestez. En passant, nous resolûmes d'attaquer ces deux villages ; ce que nous entreprîmes le trentiéme du mesme mois, auec soixante & dix mousquetaires. Nous trouuâmes que les Habitans abandonnoient leurs villages, & se retiroient dans le Fort qui en estoit proche, jusques où nous les suiuîmes. Ils firent deux sorties auec des cris si horribles, qu'il sembloit que le monde allât s'abîmer. Ils vinrent hardiment à nous ; nous les attendîmes de pied ferme, nous nous mêlâmes auec eux l'épée à la main ; ils tinrent ferme quelque temps, jusques à ce que nos mousquetaires eurent fait feu sur eux, & en eussent tué quelques-vns ; car alors ils lâcherent le pied, & tâcherent de gagner leur Fort jusques où nous les menâmes touſiours battans : ils y perdirẽt la meilleure partie de leurs gens, des nostres nous ne trouuâmes à dire que le Barbier du Vaisseau nõmé l'Ours ; nous n'auõs iamais pû sçauoir s'il auoit esté tué,

ou s'il auoit eſté pris priſonnier: nous mîmes le feu à leurs Ioncques & au Village, & nous retournâmes le ſoir au bord auec vn bon butin, de Porcs, de Cabrits, de Poulles, & beaucoup de meubles: Nous tuâmes ces beſtes la nuit, afin d'en manger le iour ſuiuant, & reprendre nos forces abbatuës par le trauail & la fatigue de cette entrepriſe.

Le deuxiéme de Decembre, nous retournâmes à terre; nous pillâmes vn autre Village, & nous y miſmes le feu. On y trouua dans vn magazin vingt balles de ſoye, & on les porta auec d'autre butin à bord.

Le iour ſuiuant, nous fiſmes voile pour gagner vne autre Iſle, où il y auoit vne tour; nous n'y trouuâmes perſonne. Nous moüillâmes à cinq braſſes & demie, la marée eſtant haute: comme elle fut baſſe, nous nous trouuâmes à ſec; ce qui nous fit juger que les marées de ces coſtes ſont grandes. La meſme nuict, comme la mer montoit, les Chinois nous enuoyerent deux Ioncques où ils auoient mis le feu, & les laiſſerent aller ſur le Vaiſſeau nommé l'Ours, qui auoit moüillé au deſſus de nous. Il ſembloit qu'vn des deux deût tomber ſur la prouë de noſtre Vaiſſeau, nous en eſtions en grand' peine: les regardans venir de deſſus le Tillac, chacun en diſoit ſon aduis. Pour moy, ie les aſſeurois qu'il ne nous feroit point de mal: le Marchand Nieuvven Roode qui eſtoit proche de moy, me diſoit; Maiſtre, coupons le cable. Ie luy dis que c'eſtoit vn fort mauuais party, & qu'eſtant proche de la coſte, nous y perdrions noſtre Vaiſſeau, qu'au contraire nous ne receurions aucun dommage du Ioncque. Comme il fut tout proche de nous, ceux qui eſtoiẽt perſuadez cõme le Marchand qu'il ne manqueroit point de nous brûler, crioient coupe la corde, coupe la corde. Ie criois au contraire; Gardez-vous bien de la couper; car ſi vous la coupez, le Vaiſſeau eſt perdu, ne faites pas cette faute. Quand le Marchand vid que les Matelots qui auoient deſia commencé à hacher la corde, ceſſoient de la couper, & m'obeyſſoient, il crût que le Ioncque eſtoit deſia attaché à noſtre bord, & me dit; Maiſtre, ce ſera voſtre faute, & vous en répondrez: cela me fit peur, & les Mariniers qui ſ'en apperceurent, vouloient couper la corde. Ie ne laiſſay pas de leur crier; il ne nous touchera point, ne coupez pas la corde. Ce qui arriua en effet; car il paſſa ſans nous faire autre mal, que de brûler vn petit Batteau qui eſtoit attaché derriere noſtre Vaiſſeau; car ie tournay le gouuernail d'vn bord à l'autre, & ie fis faire vn tour entier au Vaiſſeau, qui éuita ainſi la rencontre du Brûlot; & ce fut apres Dieu la cauſe de noſtre ſalut.

Le quatriéme du meſme mois, nous leuâmes l'Ancre, & nous fiſmes voile vers l'Iſle qui eſt à l'emboucheure de la riuiere d'où nous auions remporté quarante teſtes de beſtail, comme ie viens de dire; nous y prîmes de l'eau, & nous en partîmes le ſeptiéme du meſme mois pour aller vers l'Iſle de Piſcador: le vent eſtoit ſi grand, que nous ne pouuions porter de voiles, & ainſi nous ne pûmes entrer dans l'emboucheure. Nous moüillâmes ſous l'Iſle la plus proche, à quinze braſſes de fonds, qui eſt à l'Oüeſt de l'emboucheure de la riuiere.

Le neufiéme, nous perdîmes noſtre Ancre, & nous en jettâmes vne autre: le cable apres auoir tenu quatre heures rompit auſſi: nous fûmes emportez par la tempeſte vers le Nord-Eſt & le Nord Nord-Eſt.

Le dixiéme, noſtre Vaiſſeau ſe trouua ſi plein d'eau, qu'on auoit aſſez à faire à la tirer auec deux pompes. Il y auoit bien ſept pieds d'eau dans le Vaiſſeau, la pompe de derriere eſtoit ſalle, & ne pouuoit ſeruir; car il y auoit dans la chambre ſur le derriere du Vaiſſeau de la paille ou gerbes de Rys, les grains du Rys entroient par vn trou dans la pompe, & l'auoient preſque renduë inutile: nous fuſmes obligez de jetter le Rys hors le bord; car nous apprehendions qu'il ne bouchât tout à fait les conduits par leſquels l'eau entroit dans la pompe.

Le treiziéme & quatorziéme, le temps ſe trouua propre pour faire noſtre voyage: nous nous trouuâmes juſtement ſous la coſte de la Chine, & approchâmes du Vaiſſeau nommé Haerlem, dont mon frere eſtoit maiſtre: il auoit auſſi tâché d'al-

ler à l'Isle de Piscador ; mais la tempeste l'en auoit empesché. Il venoit du Iapon ; nous nous tinsmes compagnie quatre iours, & fusmes enfin obligez d'aller chercher vne rade le long de la coste de la Chine ; car nous auions esté emportez plus bas que nous ne voulions.

Le vingtiéme, le Vaisseau Haerlem prit sept petits Batteaux Chinois, auec trois Ioncques & trente-six hommes dedans : ils estoient chargez de sel, de poisson sallé, & autres marchandises. Le mesme iour, on trouua à propos de prendre dans nostre Vaisseau les marchandises que le Vaisseau d'Haerlem auoit apportées du Iapon ; car ce Vaisseau estoit foible, & en tel estat, qu'il ne pouuoit pas durer long-temps sans estre radoubé, au lieu que le nostre estoit encore bon. Nous fismes donc place dans le nostre, & nous commençâmes le iour suiuant à charger. Deux Chinois vinrent de terre dans vn petit Batteau au Gallion d'Haerlem, & y apporterent bon nombre de Pommes, de Poules, & de Pourceaux : ceux du Vaisseau leur rendirent en recompense leur Ioncque ; on fit prouision d'eau.

Le premier Ianuier, il fut trouué à propos que le maistre Pilote Iean Gerritsz de Naeyer passât auec enuiron six personnes du Gallion de Haerlem dans le nôtre, & nostre second Pilote nommé Geleyn Cornelisz passât auec quelques autres dans le Vaisseau Haerlem pour aller à Batauia, & de là en Hollande. Les Marchands estoient ce jour-là occupez à écrire des lettres, les vns à Batauia, les autres aux Isles de Piscador : nous mismes aussi quarante-huit Chinois sur le Gallion d'Haerlem, qui partit le quatriéme pour aller à Batauia. La nuit les Chinois reprirent vn de leurs Ioncques, qui estoit tout proche de nostre Vaisseau ; & quoy que nous tirassions dessus, ils ne laisserent pas de passer outre ; car nous n'auions point de Chaloupe pour courir apres.

Le cinquiéme, quelques Chinois vinrent pescher proche de nous ; nous connûmes par là qu'ils estoient aduertis que nous n'auions point de Chaloupe : les Charpentiers trauailloient tous les iours pour en faire vne ; nous auions eu du Gallion d'Haerlem vne voile à demy vsée ; nous nous en seruîmes pour r'accommoder celles de nostre Batteau & de nostre Vaisseau ; nous faisions bonne garde la nuict, de crainte des Brûlots que les Chinois nous auroient pû attacher.

Le septiéme, nous mismes à la voile pour nous mettre en mer ; mais le vent estant contraire, nous fusmes obligez de relâcher, & de nous remettre en nostre ancienne rade : nous prîmes estant à la voile vn Ioncque, dans lequel nous trouuâmes trois cables & d'autres cordages ; apres les auoir ostez, nous y mismes le feu, les Mariniers s'en estoient enfuys ; ces cordages nous vinrent fort à propos.

Le neufiéme & dixiéme, nous trouuâmes que la voile de nostre Esquif, son Mast, & ses autres appresta, estoient en bon estat : nous ne laissâmes pas de demeurer à l'Ancre, à cause que le vent n'estoit pas propre.

L'onziéme, nous vismes sur le soir deux Ioncques sur la coste : le Marchand vouloit qu'on leur donnât la chasse ; mais ie crû qu'il n'estoit pas à propos, à cause qu'il estoit tard, que le temps estoit mauuais, & qu'il y auoit apparence qu'il deuiendroit encore plus rude ; car le Ciel estoit couuert de tous costez. Ie dis aussi qu'il ne falloit pas hazarder si aysément son monde : ces raisons les arresterent ; & en effet, il fit si grand vent la nuict, que nous eûmes sujet de nous réjouyr de ce que le Batteau estoit demeuré dans nostre bord. Le matin du iour suiuant, nous fusmes apres vn Ioncque qui louioit sur la Baye ; mais auant que de le pouuoir joindre, quatre Ioncques armez en guerre vinrent à son secours, & firent grand feu sur nous. Ils estoient tout proche de la terre, & nous vismes sur la riue enuiron mille hommes en armes ; ce qui nous obligea de le quitter, & de retourner à nostre bord.

La nuict du quatorziéme à la premiere garde, ie donnay la chasse auec le Batteau, à vn autre Voile. Ils se mirent en estat de se deffendre, tirerent l'espace

de deux heures sur nous ; & comme nous apprehendions de nous éloigner trop du Vaisseau, & qu'il y auoit peu d'apparence d'en venir à bout, nous y retournâmes sur le matin.

Le quinziéme, le Pilote alla attaquer vn Ioncque qui venoit de Teysing : il l'attaqua chaudement ; mais il fallut enfin l'abandonner, trois de nos gens y furent blessez, & entre ceux-là vn, d'vne blessure mortelle ; car l'arme dont il auoit esté blessé estoit empoisonnée.

Le dix-huitiéme, ie donnay la chasse auec le Batteau à cinq Ioncques : l'vn des cinq continua sa route, les quatre autres vinrent à l'abord de nous, & mirent en ordre leurs armes & leurs Artilleries ; car c'estoient des Ioncques armez en guerre. Apres les auoir vn peu tastez, nous nous en retournâmes : les Ioncques nous suiuirent, ceux de nostre Vaisseau apprehenderent qu'ils ne nous attaquassent, & mirent en estat de pouuoir tirer sur eux les deux canons qui estoient à la poupe ; car ils approchoient du Vaisseau : mais quand nous fûmes à quelques mille pas du Vaisseau, nous pliâmes nos Voiles, & nous nous mismes à ramer droit contre le vent ; les Ioncques qui ne pouuoient pas faire la mesme chose, nous quitterent. Sur le soir, nous retournâmes à bord, & fismes voile la mesme nuict auec vn vent Nord-Oüest.

Le dix-neufiéme au matin, nous nous trouuâmes éloignez demy mille de la terre, j'entends de la pointe du Teysing ; Petra Blanca estoit au Sudest de nous, enuiron la distance de cinq milles : ce lieu est sous la hauteur de vingt-deux degrez & vingt minutes ; nous fismes voile le long de la coste. Le mesme iour, on regla la ration de l'Equipage à vne pinte d'eau par iour.

Le vingtiéme, le vent nous estoit contraire. Sur le soir, nous jettâmes l'Ancre à dix-sept brasses enuiron six milles hors de la terre Nord à l'Est de Catsje : ce que nous fismes, à cause que nous voyons que nous ne pouuions aduancer auec la voile. Nôtre cable se rompit en cét endroit, il fallut remettre les voiles au vent, & le mauuais temps nous obligea le iour suiuant de retourner à la rade, enuiron huict milles à l'Est du Teysing.

Le vingt-deuxiéme, nous enuoyâmes nostre Vaisseau vers la terre, pour voir s'il ne pouuoit point trouuer vne meilleure rade. Nous fismes voile sur leur rapport, & nous Ancrâmes à la portée d'vn canon en vne bonne rade.

Le vingt-troisiéme au matin, le vent fut encore contraire : il estoit Nord-Est, & faisoit grand froid.

Le vingt-quatriéme, celuy qui auoit esté blessé neuf iours auparauant, mourut ; il s'appelloit Henry Bruys de Bremen.

Le vingt-cinquiéme, nos Charpentiers acheuerent la Chaloupe.

Le vingt septiéme, nostre Marchand fut à terre auec la Chaloupe & le Batteau, pour voir s'il ne pourroit point trouuer d'eau ; mais ce fut inutilement. Nous vismes quelques Ioncques qui estoient dans la riuiere, & fismes tirer sur eux nostre mousquetterie ; mais ils nous répondoient auec leurs canons de fonte, & alloient à la voile ; tellement que nous reuinsmes sans rien faire.

Le vingt-huitiéme, nostre Pilote prit vn petit Ioncque qui estoit chargé de poisson sec & de poisson sallé : les huict Chinois qui estoient dedans se rendirent, sans faire aucune resistance.

Le vingt-neufiéme & le trentiéme, nous fismes diuerses entreprises sur des Ioncques & sur des Batteaux de pescheurs ; mais nous n'en prismes qu'vn auec cinq hommes. Nous cherchâmes de l'eau, & j'en trouuay qui estoit fort bonne & fort aysée à charger. Les iours suiuans jusques au septiéme de Feurier, nous chargeâmes nostre eau : le temps continuoit tousiours à estre inconstant, & le vent à estre contraire à nostre voyage.

Le huitiéme Feurier, nous fusmes à terre auec le Batteau & la Chaloupe, & vingt-sept mousquetaires, pour vne entrepriſe que nous deuions faire à terre : nous entrâmes dans vn village, d'où les Habitans s'estoient enfuys ; nous marchâmes vn peu

dans

dans le Pays, & trouuâmes vn troupeau de Buffles ; nous en ramenâmes dix-sept à nostre bord, auec quatre Pourceaux, & quelques Poulles ; le temps estoit toûjours mauuais.

Le dixiéme, le Marchand retourna à terre auec le Batteau & l'Esquif, & vingt-cinq mousquetaires. Ils auancerent dans le Pays, & entrerent dans vn village, dont tous les Habitans estoient sortis ; ils retournerent à bord apres y auoir mis le feu.

L'onziéme, nostre petit Ioncque fut renuersé & coulé à fonds ; nous en sauuâmes le Mast de cinquante-neuf pieds de long ; nostre Batteau retourna à terre pour apporter des gerbes de Rys qui nous seruoient de fourage pour les Buffles.

Le douziéme, nous fismes vne autre entrepriſe auec cinquante hommes : ils coururent dans les villages voisins, où ils virent quelques Buffles ; mais ils ne les pûrent prendre. Ils rapporterent seulement quelques sacs pleins d'aulx & d'oignons, & retournerent à bord apres auoir couru bien deux milles auant dans les terres.

Le quinziéme, nostre maistre Pilotte fut mis aux fers, à cause que le feu auoit pris dans sa chambre. Le soir, on le mit en liberté : nos Charpentiers rasseurerent nostre grand Mast.

Le 18. nous jettâmes hors le bord vn de nos hommes qui estoit mort la nuit precedente. Il ne se passoit gueres de iours que nous ne fissions quelque entrepriſe auec nos Ioncques, nostre Chaloupe & nostre Batteau, tantost sur les pescheurs, tantost sur les Ioncques Chinois ; mais le plus souuent auec peu de succez. Le temps estoit toûjours vilain & fascheux.

Le vingtiéme, nous prismes vn Ioncque auec quatorze Chinois ; ils nous dirent qu'ils venoient de la riuiere de Chincheo, & que le Commandant des Hollandois auoit conclud le traité auec les Gouuerneurs du Pays ; nous ne laissâmes pas de le prendre, & de mettre sa marchandise dans nostre Vaisseau.

Le dixiéme Mars, vn Oyseau passa sur nostre Vaisseau, & fut tué en volant.

Le quatorziéme, nous mismes quasi tout nostre monde à terre ; nostre Batteau estoit sur la Greue pour le nettoyer & le calfader, & retournâmes le soir dans le Vaisseau.

Le dix-septiéme, vn de nos Mariniers mourut.

Le dix-huitiéme, le temps fut inconstant, auec tonners, éclairs, & pluyes. Le second Pilote mourut la nuit de ce iour ; il n'y auoit que cinq semaines & demie qu'il estoit entré dans cette charge.

Le vingtiéme, trois de nos Chinois prisonniers sauterent hors le bord, esperans se pouuoir sauuer auec le Batteau ; mais la sentinelle les découurit : on en reprit vn, les deux autres se noyerent.

Le trentiéme, nous prismes deux Ioncques & vn Vaisseau de pescheurs, auec vingt-sept hommes.

Le deuxiéme Auril, nous mismes à terre deux Chinois, qui nous promirent de nous apporter des rafraîchissemens pour leur rançon ; l'vn estoit blessé, & l'autre fort vieil & fort cassé.

Le cinquiéme, nous vismes deux Chinois qui crioient qu'on les vint prendre, pour les porter dans le Vaisseau ; nous enuoyâmes nostre Scampan pour les prendre, & il se trouua que c'estoit vn de ceux que nous auions mis en liberté deux iours auparauant. Ces deux Chinois apporterent de nuit dans nostre Ioncque, des Poulles, des Oeufs, des Porcs, des Citrons, des Pommes, des Cannes de sucre, & du Tabac, vn peu de chacune de ces choses qu'ils nous donnerent en reconnoissance de la liberté que nous leur auions renduë. Grande vertu à la verité, & qui deuroit faire honte à beaucoup de Chrestiens qui ne songent gueres à tenir leur parole, lors qu'ils sont sortis de la necessité qui les a obligez de la donner.

Le sixiéme, nous resolûmes de mettre en pieces vn Ioncque, & charger le bois

ſur vn autre pour le porter à l'Iſle de Piſcador ; car nos gens auoient beſoin de bois à brûler.

Le ſeptiéme, nous miſmes à terre les deux Chinois dont nous venons de parler.

Le huitiéme, il vint vn petit Batteau auec deux autres Chinois, qui nous apporterent comme les autres auoient fait, quelques rafraîchiſſemens, des Oeufs, des Poulles, des cruches pleines d'Arac ou vin. Nous leur promiſmes en recompenſe de mettre en liberté deux hommes, dont l'vn eſtoit bleſſé. Ils nous firent eſperer qu'ils nous apporteroient d'autres rafraîchiſſemens ; ils nous donnerent encore vingt-cinq pieces de cinquante-huit ſols, & ſ'en retournerent à terre. La nuit, ce Ioncque que nous voulions mettre en pieces, coula à fonds.

Le neufiéme & dixiéme, nous allâmes querir de l'eau pour noſtre Ioncque & pour noſtre Vaiſſeau ; nous miſmes dix-ſept hommes de nos gens ſur le Ioncque, afin qu'ils pûſſent faire voile auec nous vers les Iſles de Piſcador, auſſi-toſt que le vent ſeroit propre pour cette Nauigation.

L'onziéme, les deux derniers Chinois qui eſtoient venus à noſtre bord, y reuinrent auec cinq Porcs, quelques Oeufs, des Raiſins, des Pommes, des Figues, & ſemblables rafraîchiſſemens.

Le douziéme, nous eûmes vne grande tempeſte, & nous abbatîmes toutes nos Voiles ; vn petit Vaiſſeau Chinois fut emporté d'auprés le noſtre, auec vn de nos Matelots. Nous enuoyâmes noſtre Chaloupe apres ; elle ſauua noſtre homme ; mais elle ne pût pas ramener le petit Batteau, elle tâcha de le remorquer à force de rames, l'abandonna enfin, & retourna au Vaiſſeau.

Le treiziéme, nous permîmes de retourner à terre aux deux Chinois qui nous auoient apporté des rafraîchiſſemens, & nous leur donnâmes les deux hommes que nous leur auions promis.

Le quinziéme, nos Mariniers voulurent éprouuer deux pieces de fonte qu'ils auoient miſes ſur de nouueaux affuſts ; ils les chargerent auec double charge, la bouche tournée vers le Ioncque. Dans le temps qu'ils y mettoient le feu, vn jeune homme ſe trouua par hazard vis-à-vis pour faire de l'eau, ne ſçachant rien de ce qui ſe paſſoit derriere luy ; la piece tire, & emporte les jambes à ce jeune homme : ce fut à la verité vn grand mal-heur & vne grande imprudence à celuy qui y mit le feu. L'apresdinée nous tuâmes dans noſtre Vaiſſeau vn Taureau & vn Porc, pour ſolemniſer le iour ſuiuant, qui eſtoit le iour de Paſques ; & cependant que l'on eſtoit occupé à cette beſogne, noſtre Miniſtre & ſon Aſſiſtant furent volez.

Le ſeiziéme, qui eſtoit le iour de Paſques, on oſta les fers à ceux qu'on y auoit mis, à cauſe du vol que ie viens de dire, pour entendre la predication, & mangerent auec nous leur part du Taureau. Le temps fut touſiours inconſtant, & le vent fort variable.

Le dix-neufiéme, on coupa la jambe à ce jeune homme qui auoit eſté bleſſé par inaduertance, & il mourut vne heure apres.

Le vingtiéme, le temps demeura touſiours inconſtant ; le vent Eſt Nord-Eſt ; nous abbatîmes nos maſloteaux ou petits Maſts ; nous jettâmes vne autre Ancre, & les deux Chinois qui ſ'eſtoient ſeparez de nous le treiziéme, retournerent à noſtre bord, & nous apporterent quelques rafraîchiſſemens. Ils nous dirent qu'il y auoit deux cens Ioncques qui deuoient venir pour nous taſter le poulx. Sur cét aduis, nous nous miſmes en eſtat de les bien receuoir.

Le vingt-ſeptiéme, nous tirâmes dans le Vaiſſeau noſtre petit Scampan ; nous auions grande enuie de nous mettre à la voile, car nous n'ozions pas demeurer plus long-temps en ce lieu ; mais la tempeſte & le vent, tout à fait contraire, nous empeſchoit d'executer cette reſolution.

Le vingt-huitiéme, nous miſmes vingt Chinois dans noſtre Ioncque, pour les tranſporter dans l'Iſle de Piſcador.

Le vingt-neufiéme, nous nous mîmes à la voile auec noſtre Ioncque; le vent eſtoit Eſt Nord-Eſt.

Le premier May, le temps fut inconſtant, & le matin noſtre Ioncque ſe ſepara de nous, nous le viſmes aſſez loin, la voile auoit eſté emportée, c'eſt pourquoy nous trouuâmes à propos, comme le vent croiſſoit touſiours, de retirer nos gens qui eſtoient deſſus. I'y fus à ce deſſein auec mon Batteau, & en retiray ſeize hommes, & auec eux dix Chinois ſeulement; car le reſte l'eſtoit caché. Le tẽps s'éleua ſi fort, qu'il l'emporta, auec dix Chinois qui y eſtoiẽt reſtez. Nous retournâmes ſur le midy à bord; & ſelon noſtre eſtime, nous eſtions à quelque huit milles des Iſles qui ſont à l'Orient de Macao. En ces Pays, le vent ſouffle ſix mois de l'année d'vn coſté, & ſix mois de l'autre, on l'appelle le Mouſſon; tellement que ceux qui ne prennent pas bien ce temps, ſoit qu'ils cherchẽt l'vne des pointes des Iſles du Piſcador, ou l'autre, il leur eſt quaſi impoſſible d'y arriuer juſques à tant que le Mouſſon ſoit paſſé. En effet, nous perdîmes beaucoup de tẽps, tãtoſt nous mettant à la voile, & tãtoſt l'abbaiſſant. Nous ſouffrîmes auſſi vne grande incommodité, à cauſe de la tempeſte & des maladies qui commençoient à affliger noſtre équipagé faute de rafraîchiſſemens: Enfin, de quatre-vingt dix hommes, nous n'en auions pas cinquante qui ſe portaſſent bien. Nous rencontrâmes vn Ioncque de la Chine ſur noſtre route; il eſtoit chargé de marchandiſes precieuſes, & valoit pluſieurs milliers d'écus. Il eſtoit party pour aller aux Manilles; de deux cens cinquante hommes qui eſtoient dedans, nous n'en laiſsâmes que vingt ou vingt-cinq. Nous prîmes les autres dedans noſtre Vaiſſeau; & à leur place, nous y laiſsâmes quinze ou ſeize hommes, apres auoir attaché le Ioncque au derriere de noſtre Vaiſſeau. Nous auions bien alors cent Chinois dans noſtre bord; & comme nous n'auions que cinquante de nos gens en eſtat de ſeruir, il eſtoit à craindre que les Chinois ne conjuraſſent contre nous; & ainſi, nous permîmes à tous nos gens de porter l'épée à leur coſté, n'y ayant en autre tẽps que les Officiers ſeuls qui l'a portent. La nuit, nous faiſions deſcendre tous les Chinois dans le fonds de cale. Nous auions mis à l'entrée de l'écoutille vne eſpece de chandelier qui portoit pluſieurs lampes, & qui éclairoit tellement cette partie du Vaiſſeau, qu'on voyoit clair proche de l'écoutille. Nous auions cinq ou ſix hommes qui y faiſoient ſentinelle le ſabre à la main. Le matin, nous ouurions l'écoutille, & permettions aux Chinois de venir en haut pour les beſoins qu'ils en pouuoient auoir; tellement qu'on y voyoit fourmiller les hommes de tous coſtez. I'allois quelquesfois dans la chambre pour dormir; mais ie n'en pouuois venir à bout à cauſe du bruit que faiſoient nos priſonniers. Ils ſe traînoient le long du bord du Vaiſſeau, & marchoient les mains & les genoux en terre, comme s'ils euſſent eſté eſtropiez. On me dit ſur ce ſujet, qu'ils auoient entre-eux vne prophetie que leur Pays deuoit eſtre conquis par des hommes qui auoient la barbe rouſſe; & comme ie l'auois de ce poil, ie remarquois qu'ils me regardoient auec plus d'admiration que les autres; ce qu'on me rapporta comme vne tradition qu'ils ont entre-eux; Dieu ſçait ce qui en eſt. Le matin, ils alloient le long des bords du Vaiſſeau & ſur les bancs: ils ſe tenoient propres, & ſe peignoient ſouuent; leurs cheueux eſtoient ſi longs, que beaucoup d'entre-eux les auoient juſques au deſſous des genoux: ils les releuent ſur leurs teſtes auec vn ruban, en forme de treſſe, & mettoient au milieu vne eſpece de plume qui les tenoient droits. Nous les portâmes tous à l'Iſle du Peſcheur, comme on auoit fait auſſi tous les autres qui auoient eſté pris par les autres Vaiſſeaux & Brigantins; là on les lioit deux à deux, & on les obligeoit de porter la terre au Fort; & lors que le Fort fut acheué, on en porta bien quatorze cens à Batauia, où ils furent vendus. Cette Iſle du Peſcheur eſtoit noſtre rendez-vous; cependant que nous y eſtions, nous fûmes ſurpris d'vn ſi grand houragan ou tempeſte, que la pluſpart des Vaiſſeaux eſchoüerent; entre-autres, noſtre Ioncque fut jetté bien auant ſur la terre. Eſtant dans l'Iſle du Peſcheur, ie receus vne Lettre de Batauia: & mon frere qui eſtoit, comme i'ay dit, maiſtre ſur le Vaiſſeau Haerlem, m'écriuoit qu'vn troiſiéme frere que j'auois nommé Iacques, eſtoit ſorty

d'Hollande l'année precedente, auec la meſme qualité de maiſtre ſur le Vaiſſeau Maurice; qu'il eſtoit arriué à Batauia auec vn autre Vaiſſeau nommé les Armes de Rotterdam, en vn eſtat tout à fait miſerable; car il auoit perdu en chemin enuiron deux cens ſoixante & quinze hommes. Le Vaiſſeau des Armes de Rotterdam n'auoit pas aſſez de monde pour ſe pouuoir ſeruir de ſes Voiles; pluſieurs familles entieres d'Hollande vinrent ſur le Vaiſſeau nommé les Armes d'Hoorn, pour ſ'habituer à Batauia; pluſieurs Hollandois auſſi ſ'y marierent pour ſ'y établir leur demeure.

Le vingt-cinquiéme d'Octobre, le Commandant Cornelis Reyerſz ordonna que nous irions auec cinq autres Vaiſſeaux vers la riuiere de Chicheo, pour la tenir bloquée, & empeſcher que les Ioncques n'en ſortiſſent pour aller aux Manilles & autres places de nos ennemis. Ils preſſerent ceux de la Chine, comme nous auions delia fait pluſieurs fois, d'entrer en commerce auec nous à Tajoüan. De noſtre coſté, nous leur offrions la paix & noſtre amitié; & en cas de refus, nous leur deuions declarer la guerre par mer & par terre, ſi nous eſtions en eſtat de la faire auec aduantage pour la Compagnie, comme il eſtoit exprimé plus au long dans l'inſtruction que nous auions receuë du Commandant & de ſon Conſeil.

Le vingt-huitiéme, nous vinſmes deuant cette riuiere; nous moüillâmes ſous l'Iſle des Pagodes, d'où les Habitans ſ'en eſtoient fuys, à l'exception d'vn vieillard que nous y trouuâmes: nous arborâmes vn pauillon blanc ſuiuant noſtre inſtruction, eſperant que quelqu'vn viendroit du lieu nommé Agymuy pour traiter auec nous.

Le vingt-neufiéme, nous trouuâmes à propos qu'on trauaillât dans chaque Vaiſſeau à faire trente ou quarante petits Vaiſſeaux de bois pour puiſer de l'eau, & le plus grand nombre de ſeaux de cuir qu'on pourroit, & qu'on y trauaillât tant que les Vaiſſeaux demeureroient à l'Ancre, afin de ſ'en ſeruir pour eſteindre le feu, ſi les Chinois nous enuoyoient des Brûlots. On ordonna auſſi qu'on feroit bonne garde, & que toutes les nuits deux Eſquifs ſe trouueroient deuant les Vaiſſeaux à la diſtance d'vn tiers de mille, pour y ſeruir de ſentinelle, & auſſi pour aller querir de l'eau: & comme il ne vint perſonne d'Aymuy, nous écriuîmes le trentiéme vne Lettre au Totock de cette place, & nous la fiſmes tenir par le moyen de ce vieillard Chinois que nous auions trouué dans l'Iſle. La ſubſtance de noſtre Lettre eſtoit, que nous eſtions venus là pour traiter de la paix & du commerce, comme nous auions fait dans la conferance qu'on auoit euë auec eux: le reſte eſtoit des complimens ſelon le ſtyle de ſemblables Lettres. Nous publiâmes auſſi le meſme iour le ſuiuant Reglement dans tous les Vaiſſeaux.

Ordonnance, ſelon laquelle les gens qui ſont dans les Vaiſſeaux qui ſe trouuent maintenant dans la Riuiere de Chincheo, ſe doiuent conduire.

PViſque nous ſommes venus dans la riuiere auec quatre Vaiſſeaux, pour empeſcher autant qu'il nous ſera poſſible les peuples de la Chine d'aller aux Manilles & autres places, qui ſont tenuës par nos ennemis; & qu'il eſt à preſumer, que les Chinois n'obmettront rien de ce qui leur pourra ſeruir pour nous chaſſer de là. Il eſt de la derniere importance, que dans nos Galions, dans nos Batteaux & nos Chaloupes auſſi, ſoit qu'elles ſoiét proche du bord des Vaiſſeaux, ou qu'elles en ſoient éloignez, on faſſe vne garde fort exacte: & comme nous trouuons que les Mariniers ont ſouuent manqué à vſer de cette precaution, ſans conſiderer le dommage & l'affront qu'ils en pouuoient attendre; le Commandant & ſon Conſeil ordonnent & commandent, comme nous ordonnons & commandons à tous les Officiers des Vaiſſeaux & Mariniers, ſans en excepter aucun, que chacun fera ſa garde en la place où il aura eſté poſté; ſur peine, pour celuy qui manquera, ou

qui sera trouué endormy, d'auoir trois fois la cale, & cent coups de corde au pied du Mast: Que chacun pense à éuiter ce chastiment; car cette Ordonnance sera executée contre ceux qui y contreuiendront, sans aucune exception, l'estat des choses le requerant ainsi. Fait dans le Vaisseau de Groeningen dans la riuiere de Chincheo, le 30. Octobre 1623.

Le premier Nouembre, vn Chinois nommé Cipzuan vint à nostre bord, & nous dit que si nous estions venus pour traiter de paix & de commerce auec eux, que nous y trouuerions beaucoup de correspondance de leur costé; que ceux du pays y estoient fort portez, & nous fit esperer que nous en sortirions auec vn heureux succez, adjoustant que trois cens Marchands Chinois s'estoient assemblez, & auoient resolu de presenter Requeste au Kombon de Hoeckzieu, afin qu'il leur fut permis de traiter auec nous; & que s'il leur arriuoit de perdre leurs biens, la guerre continuant, on leur permit aussi d'armer. Qu'ils auoient resolu de demander auec instance la permission de traiter auec nous: cét homme adjoûtoit que dans le lieu où il estoit, il y auoit vn Hermite qui demeuroit dans la montagne, homme fort riche, d'vne grande naissance; qu'il auoit esté Gouuerneur d'vne Prouince; qu'il s'estoit retiré dans cette solitude apres la mort de sa femme qu'il aymoit fort; & qu'il n'auoit plus d'autre occupation que celle d'ayder les pauures, & ceux qui manquoient de moyens pour aduancer leurs affaires auprés des plus puissans; que cét homme estoit en grande veneration auprés des grands aussi bien qu'auprés des peuples; qu'il estoit tenu pour vn Prophete, & que ses paroles estoient receuës auec la mesme veneration. Il disoit dauantage, qu'il auoit fait entendre à cét Hermite le different qui estoit entre nous & ceux de la Chine; & qu'ayant appris qu'on faisoit de grands preparatifs pour nous faire la guerre, il auoit predit à ceux du pays, que si on nous faisoit la guerre, ils mettoient l'Estat en danger de se perdre. Christianfranz demanda à Cipzuan, si on ne pourroit point parler à cét Hermite, pour luy faire entendre plus particulierement le dessein de nostre venuë; Cipzuan nous promit de faire en sorte que nous le pourrions voir. Ie le feray, adjousta-il, afin que vous connoissiez que j'ay dessein de vous seruir. Il partit là dessus, nous disant qu'il nous estoit venu trouuer à la dérobée.

Le troisiéme, il vint à nostre bord auec cét Hermite & vn autre Chinois; nous leur declarâmes le sujet de nostre arriuée, & le dessein que nous auions. Apres quelques raisonnemens d'vn costé & d'autre, ils nous promirent de faire vn dernier effort pour porter l'affaire au point que nous souhaitiõs. Nous luy donnâmes vne Lettre de la mesme substance que celle que nous auions enuoyée par le vieillard Chinois au Totock, ou Gouuerneur de la Prouince; il promit de la luy mettre entre les mains. Deux ou trois iours apres, Cipzuan nous vint trouuer, auec la réponse du Totock ou Gouuerneur, qui portoit; qu'il auoit appris que nous estions arriuez sous l'Isle des Pagodes; que nous leur demandions la liberté du Commerce, qu'il la souhaitoit de son costé, si nous la demandions sincerement, & non pas comme nous auions fait auparauant, auec fausseté & dessein de les tromper; qu'il seroit bien-aise de faire vn bon accord auec nous; que dans la derniere conferance qu'il auoit euë auec les nostres, il nous auoit monstré deux chemins pour y paruenir; l'vn de mettre en liberté les prisonniers Chinois; l'autre d'abandonner l'Isle du Pescheur, qu'ils appellent en leur langage Pehoë; que nous n'auions point voulu accepter ny l'vn ny l'autre: ce qui auoit esté cause de la rupture de ce traité. Nous répondîmes que nous n'auions iamais eu que de bonnes & sinceres intentions. Il repliqua qu'il auoit appris, que nous n'estions venus à autre dessein que pour piller les Chinois; & que nous n'auions apporté ny argent ny marchandises pour traiter. Que si en effet nostre intention estoit bonne, & telle que nous la supposions, nous eussions donc à enuoyer vers luy vn Capitaine pour traiter & conclure vn accord à longues années, ou vne paix pour toû-

jours. Nous luy demandâmes qu'il luy plût nous permettre de venir jusques à Aymuy auec vn de nos Brigantins, à cause que cette sorte d'affaire se traiteroit mieux estant proche qu'estans plus éloignez. Il nous donna permission quelques iours apres de venir jusques-là, auec vn ou deux de nos Vaisseaux.

Le treiziéme, on trouua à propos que nostre Commandant fit voile vers cette place, auec deux Brigantins.

Le quatorziéme, nos Brigantins partirent, & arriuerent le iour suiuant à Aymuy, & nous demeurâmes auec deux Vaisseaux sous l'Isle.

La nuit du dix-sept au dix-huit, j'allay auec le Batteau jusques aux Brigantins, pour sçauoir comment les choses se passoient; car nous commencions à nous ennuyer de la longueur de ce Traité: mais comme j'estois en chemin, & assez proche des Brigantins, j'en vis vn qui estoit en feu, & que l'autre auoit trois Brûlots attachez à son bord, cependant que toute l'Artillerie des petits Vaisseaux Chinois & celle de leurs Ioncques armez en guerre tiroit sur eux. Nous vîsmes cinquante Brûlots qui descendoient sur le Brigantin nommé l'Erasme: ils auoient auec vne ardeur extraordinaire esteint le feu d'vn de ces Brûlots, & en auoit osté deux autres aux Chinois, dont les hommes se sauuerent, tellement qu'ils s'estoient tirez de ce danger par vn miracle; mais l'équipage du Brigantin Muyden n'eût pas tant d'adresse, car ils ne pûrent empescher que le feu ne prit à leurs voiles, & il nous sembloit qu'ils ne s'aydoient pas beaucoup. Il brûla, & fut emporté en l'air auec tout son monde; ce qui nous fut vn pitoyable spectacle. Nous allâmes tout aussi-tost trouuer nos Vaisseaux, auec le Brigantin nommé l'Erasme; ceux de ce Brigantin nous conterent comme la chose s'estoit passée, & nous dirent qu'aussi-tost qu'ils furent arriuez deuant Aymuy, quelques deputez vinrent à leur bord; qu'ils firent instance que de nostre costé on enuoya vers le Gouuerneur de nos Officiers pour traiter de cette affaire de bouche. Le Commandant le refusa, leur disant qu'il n'auoit personne qui y fut propre; mais qu'il prioit le Gouuerneur de luy enuoyer quelqu'vn des siens auec vn plain pouuoir de conclure l'accord. Les deputez retournerent à terre; & estans reuenus, ils nous dirent que le Gouuerneur leur auoit donné entiere authorité & vn plain pouuoir; & que tout ce qu'ils auroient arresté auec nous, seroit de son costé obserué inuiolablement. On commença à traiter, & on demeura d'accord qu'ils nous viendroient trouuer en vn lieu nommé Teyoauan, & qu'ils y apporteroient autant de soyes que les marchandises que nous auions pouuoient valoir; qu'ils n'iroient point à Manilla, Combodia, Siam, Patany, Ianby, & Andrigerry, sans auoir vn passeport de nous; qu'ils enuoyeroient cinq ou six Ioncques à Batauia pour traiter auec nostre General, sur le sujet de l'affaire de l'Isle du Pisçador, d'où ils nous vouloient chasser: cét accord ayant esté fait solemnellement, ils s'en retournerent à terre. Ils reuinrent vne autre fois à nostre bord, & firent instance que quelques-vns de nos Capitaines vinssent trouuer le Totock ou Gouuerneur, afin que l'accord fut écrit & juré en Chinois & en Hollandois; que le Totock souhaitoit d'écrire au Combon, que l'accord auoit esté juré en sa presence. Ils nous amenerent trois * Mandarins pour ostages, auec trois Fléches, selon leur coustume, pour seureté de leur promesse. Le Commandant & le Conseil des Brigantins trouuerent à propos d'y enuoyer le Commandant en personne, auec d'autres Officiers: comme ils furent arriuez à terre auec enuiron trente personnes, ils furent fort bien receus. Les Chinois dresserent des tables sur la Greue, pour traiter les Matelots. Le Commandant donna ordre au Maistre du Brigantin Erasme, d'auoir l'œil sur les Matelots, & qu'au plustost il les renuoyât à bord. Pour luy, il fut conduit au Palais du Totock ou Gouuerneur: il parut qu'ils auoient dessein d'enyurer les Matelots. Les Mandarins seruoient à table, & vouloient à toute force que le Maistre de l'Erasme, qui auoit commandement sur les Matelots, vint vers le Totock. Il fut ébranlé d'y aller; mais il euſt soubçon que les Chinois auoient

* Les Mandarins sont les Gouuerneurs en Chef des Prouinces, qui ont d'autres Mandarins ou Gouuerneurs subalternes.

quelque mauuais dessein. Il fit leuer de table ses Matelots, les enuoya au Vaisseau, & y passa auec eux. Vers le soir, le maistre Pilotte du Brigantin Muyden fut à terre auec vne Chaloupe armée, pour ramener les trois Officiers qui estoient allez vers le Gouuerneur; estant arriué à terre, les Chinois l'arresterent, les hommes qui estoient demeurez dans les Brigantins ne pouuoient deuiner ce qui auoit pû retenir leurs gens à terre, ny pourquoy nos deputez demeuroient si long-temps. Ils demanderent à ceux qui estoient auec eux pour ostages, d'où venoit ce retardement: ils répondoient qu'il falloit que la bonne chere les eut retenus; mais la mesme nuit, ils vinrent quatre heures deuant le iour auec cinquante Brûlots, pour perdre nos Brigantins; ce qui leur reüssit pour vn seulement. Ils auoient aussi enuoyé de la bierre faite à la mode de la Chine, dans laquelle ils auoient mis du poison; mais ils le reconneurent, & se garderent bien d'en boire. Ces nouuelles nous affligerent tous au dernier point; car la perte que nous faisions estoit tres-considerable: c'estoit du costé des Chinois vne infidelité execrable, & Dieu en fera le chastiment dans son temps.

Le dix-huitiéme, nous tirâmes des maisons qui estoient dans l'Isle des Pagodes, du bois pour brûler. Nous resolûmes apres cela de faire voile vers le costé Septentrional de la riuiere, pour estre là plus asseurez contre le danger de leurs Brûlots; car nous estions bien persuadez, que bien loin de rechercher nostre amitié, ils n'auoient autre pensée que de nous faire du mal.

Le dix-neufiéme, le Vaisseau nommé l'Ours Anglois qui venoit du Iappon, nous vint trouuer; nous luy contâmes ce qui s'estoit passé: & le Conseil des Vaisseaux ayant esté assemblé à cette occasion dans ce Vaisseau, on dressa vn écrit de la resolution qui y fut prise, en ces termes.

Resolution prise par les principaux Officiers des Vaisseaux l'Ours Anglois, le Samson & l'Erasme, le 24. Nouembre 1623. deuant la Riuiere de Chincheo.

APres estre partis l'onziéme Nouembre du Iappon, nous jugeâmes à propos d'approcher de la coste de la Chine, pour faire auec plus de seureté nostre voyage à l'Isle Piscador: nous arriuâmes le dix-neufiéme du mesme mois dans la riuiere de Chincheo, où estoient les Vaisseaux Groeningen, le Samson, & l'Erasme; nous apprîmes d'eux auec douleur la perte du Brigantin Muyden, la detention de leur Commandant, & de leurs autres deputez qui estoient passez vers les Chinois pour traiter de la paix; d'ailleurs, comme l'instruction du Commandant Cornelis porte, que soit que l'on continuë la guerre, ou qu'on face la paix, les Vaisseaux doiuent tenir la riuiere touſiours blocquée. Les équipages de ces Vaisseaux se pleignant d'auoir beaucoup de malades, nommément ceux du Samson, qui à peine auoit assez de monde pour leuer son Ancre, estant pour cette raison obligé de quitter la coste, pour essayer de mettre ses malades sur d'autres Vaisseaux, & les enuoyer à l'Isle du Piscador. On a trouué à propos de distribuer à ces trois Vaisseaux partie des rafraîchissemens que nous auions apportez pour la Flotte; d'autant plus que le Commandant Cornelis, auec la pluspart des malades qui estoit dans l'Isle Piscador, estoit party auec eux pour Teyouan; tellement qu'il y a lieu de croire qu'il y est resté fort peu de malades dans l'Isle Piscador. Nous leur donnâmes donc dix milles grosses Pommes, dix milles Mykans.

vingt Porcs, deux cens Melons, & trois Vaches; afin que faute de rafraîchissemens, on ne leuât point le blocus de la riuiere; ce qui ne se pourroit faire qu'en manquant aux ordres & au grand détriment de la Compagnie; & à cause que pendant la prison du Commandant Christiaen-Fransz, la Flotte n'a point de Chef; on a conclud que par prouision jusques à vn nouuel ordre du Commandant Cornelis, Guillaume Bontekoë auroit authorité d'assembler le Conseil, qu'il y presideroit; & que son Vaisseau porteroit le Pauillon à son grand Mast. Ainsi fut fait & arresté dans le Vaisseau l'Ours Anglois, le 24. Nouembre 1623.

Ce rafraichissement rendit les forces & la vie à nos gens; ils tindrent la riuiere blocquée le mieux qu'ils purent, tellement que les Chinois ne pouuoient sortir pour aller aux Manilles ny autre part. Nous prismes plusieurs de leurs longues, & autres grands Vaisseaux. Enfin, ie fis voile vers l'Isle du Piscador; dans ce temps, le temps de mon seruice expira, ie n'auois point de pensée de m'engager dauantage. Le Commandant Cornelis m'en pressoit beaucoup; il m'offroit des conditions bien plus aduantageuses que celles auec lesquelles j'auois seruy jusques alors. Il haussoit notablement mes gages; enfin, il m'obligea de monter sur vn Vaisseau nommé Bonne-Esperance: ce Vaisseau estoit prest de partir pour Batauia, & la commission estoit conceuë en ces termes.

COmme nos Superieurs & nostre General desirent que sur tous les Vaisseaux il y ait vne personne qui ait authorité d'assembler le Conseil, & d'y presider dans les occasions. Nous auons nommé pour cét effet Guillaume Bontekoë Maistre de ce Vaisseau, pour y assembler le Conseil pour les affaires qui regardent le seruice de la Compagnie, & aussi pour y presider & donner sa voix le premier. Donné au Fort de Piscador le 20 Feurier 1624.

Signé, { IEAN DE MOR, Marchand. Le Maistre du Vaisseau.
IEAN DE NAYER, Pilote. Le sous-Pilote.

Les personnes cy-dessus nommées, qui composent le Conseil du Vaisseau, recommandent la diligence dans les choses qui regardent l'interest de la Compagnie signé Cornelis Reyersz.

Le vingt-vniéme Feutier, ie fis voile auec ce Vaisseau vers Batauia; mon instruction portoit, que ie courerois auparauant le long de la coste de la Chine: ce que nous fismes; mais nous eûmes sur cette coste vne si rude tempeste, & nostre Vaisseau estoit en si mauuais estat, & tellement ouuert, qu'il nous falloit estre continuellement à la pompe; cela me fit resoudre à ne demeurer pas dauanta ge le long de cette coste, & à poursuiure nostre voyage jusques à Batauia.

Entre le vingt-quatre & le vingt-cinquiéme, nous passâmes les Isles de Macao auec vn temps variable.

Le sixiéme Mars, nous joignîmes le Vaisseau nommé l'Ours Anglois; son Marchand & son Maistre vinrent à nostre bord, & nous dirent qu'ils auoient fait quelques cent soixante prisonniers Chinois, en comptant hommes, femmes, & enfans. Nous les voulûmes prendre sur nostre Vaisseau, & les obliger de demeurer auec nous, comme portoit nostre instruction; mais ils nous declarerent que leur Vaisseau estoit si foible, & qu'il faisoit tant d'eau, qu'à peine pouuoient-ils l'empescher de couler à fonds, & qu'ainsi ils estoient obligez d'aller à Batauia sans perdre le temps ailleurs.

Le huitiéme, le Maistre du Vaisseau de l'Ours nous apporta deux Bœufs pour seruir de rafraichissement à nostre équipage.

Le neufiéme, nous fûmes à son bord; nous en tirâmes deux autres Bœufs, des féves, quelques estuches d'huyle, & autres prouisions.

Le dix-septiéme, nous moüillâmes l'Ancre sous Poelpon; nous nous y pourueûmes d'eau, & ceux de l'Ours firent entrer dans nostre Vaisseau soixante-quatre Chinois; nous fûmes à terre pour couper du bois à brûler.

Le vingtiéme, nous nous mismes à la voile.

Le vingt-cinq & vingt-sixiéme, le Vaisseau de l'Ours se separa de nous.

Le trentiéme, nous moüillâmes l'Ancre sous l'Isle Mensch-eters, ou des Mangeurs d'hommes.

Le premier Auril, nous leuâmes l'Ancre, & le iour suiuant nous arriuâmes à la rade de Batauia.

Nous fismes encores apres d'autres voyages pour apporter des pieces des Isles qui sont entre Bantam & Batauia. I'auois touſiours dans l'esprit de retourner en mon Pays, à la premiere occasion qui s'en presenteroit. Ie trouuois par experience que le

prouerbe

prouerbe eſt veritable, qui dit qu'il n'y a point d'oyſeau qui n'ayme ſõ nid; car enfin, quelque beau pays où l'on ſe trouue, & quelque profit & aduantage qu'on en puiſſe attẽdre, on n'auroit aucun plaiſir à y eſtre ny à les voir, ſi on n'auoit eſperãce d'en pouuoir parler vn iour en ſon pays; autremẽt ces lõgs voyages, sãs eſperãce de retour, ne ſeroient en rien differents d'vn banniſſement veritable. Comme j'allois & venois de Batauia pour tranſporter des pierres, trois Vaiſſeaux ſe trouuerent preſts pour aller en Hollande; ie pris cette occaſion, & j'obtins du General la liberté de m'en pouuoir ſeruir. On me mit pour Maiſtre ſur le Vaiſſeau nommé Hollande, qui eſtoit vn excellent Vaiſſeau, & bien monté d'Artillerie. Le Commandant Cornelis eſtoit en ce temps-là reuenu de l'Iſle de Piſcador à Batauia, pour ſ'en retourner auſſi en ſon pays. Il eut le commandement de ces trois Vaiſſeaux; il ſe mit ſur le noſtre; c'eſtoit vn homme fort agiſſant, & d'vne grande experience, qui en pluſieurs rencontres auoit rendu de grands ſeruices à la Compagnie. Ie vis alors à Batauia Guillaume Schouten qui eſtoit de mon pays; j'eus occaſion de le gouuerner long-temps. Il ſ'embarqua auſſi ſur le Vaiſſeau Mildelburgh, pour faire auec nous le voyage.

Le ſixiéme Feurier 1625. nous partimes auec ces trois Vaiſſeaux de Batauia pour retourner en noſtre patrie; nous primes terre à Bantam, nous y trouuâmes quelqu'vns de nos Vaiſſeaux à l'Ancre; nous y primes vn cable qui nous manquoit, nous nous mimes en ſuite à la voile auec vn vent d'Oüeſt, qui nous eſtoit tout à fait contraire; nous louiâmes juſques ſur l'Iſle de Sebbesée. Cette Iſle eſt au dedans du détroit de Sunda proche de Sumatra; nous demeurâmes là trois ou quatre iours, en attendant le vent, pour forcer vn courant d'eau qui entre auec grande force dans le détroit.

Le quinziéme, nous nous mîmes à la voile auec vn vent de terre; & le ſeiziéme, nous trouuâmes que nous auions paſſé le détroit; le vent eſtoit Oüeſt, nous courûmes vers le Sud auec vn petit frais, dans l'eſperance de trouuer les vents de Sud.

Le vingt-ſeptiéme, nous eûmes les vents du coſté du Sud, ſous la hauteur de dix-ſept degrez Latitude Auſtrale: nous tournâmes noſtre courſe vers l'Oüeſt, pour aller au Cap de Bonne-Eſperance, juſques ſous le 19. degré, où nous eûmes des vents Sud-Eſt, le vent tourna apres vers l'Eſt, noſtre courſe vers l'Oüeſt, auec vn bon frais, en ſorte que nous auancions autant qu'on le peut faire.

Le quinziéme de Mars au matin, nous trouuâmes vingt-deux degrez de variation Nord-Eſt qui diminuoit; ce jour-là noſtre Commandant ſe trouua fort mal.

Le ſeize, dix-ſept, & dix-huitiéme, il venta ſi fort, que nous eûmes peur de heurter les vns contre les autres; noſtre Vaiſſeau ce jour-là eſtoit Admiral; car, comme j'ay dit, nous portions le feu chacun à noſtre tour; j'allay trouuer le Commandant dans ſa chambre où il eſtoit malade, & luy dis que le Conſeil du Vaiſſeau eſtoit dans l'apprehenſiõ de perdre de veuë les autres Vaiſſeaux, à cauſe qu'on ne pouuoit, par vn ſi grand temps, gouuerner aſſez pour ſe tenir de conſerue: qu'ils trouuoient à propos par cette raiſon-là que le iour eſtant venu on n'abbaiſsât pas les voiles, & qu'on tirât quelques coups de canon pour aduertir les autres Vaiſſeaux de faire la meſme choſe; que j'eſperois que cette nuit-là nous ne nous éloignerions point tant les vns des autres que nous ne nous pûſſions voir le iour ſuiuant: le Commandant me dit, Maiſtre, ſi vous croyez qu'il ſoit à propos, faites le: ie l'executay, on tira, & en meſme temps les autres Vaiſſeaux plierent auſſi les voiles, & prirent vers le Sud. A ſix heures de nuit il venta ſi eſtrangement, que ceux qui ne ſe ſont pas trouuez en pareille rencontre, n'auroient iamais crû que le vent eut pû ſouffler auec tant de force: le vent couroit toutes les pointes du compas; ſi bien que nous ne pouuions juger de noſtre route: noſtre Vaiſſeau fut enfoncé dans l'eau ſi auant, que les gens qui eſtoient à la proüe en furent couuerts d'eau; il ſembloit que toute la force du vent vint du haut en bas, & que le Vaiſſeau

deût estre englouty, nous en fûmes quitte pour nostre grãd Mast, que le vẽt emporta hors le bord, & le rõpit quelques 3. pieds au dessus du Tillac: nous estiõs assez prés les vns des autres; mais nous ne pouuions pas nous faire entendre à cause du grand vent; on appelle Houragan ces grands coups de vents, ils durent 7. ou 8. heures. Le vent commença apres à diminuer. Dans le temps qu'il soufloit le plus fort, la mer estoit vnie comme vne glace, comme si elle eut esté arrestée en cét estat par quelque force de dehors; mais quand le vent commença à diminuer, elle deuint si orageuse, qu'il sembloit que le Vaisseau s'alloit renuerser l'en dessus dessous; il en fut tellement remply d'eau, que nous en eûmes jusques à la hauteur de sept pieds deuant que de nous en estre apperceus: nous fismes trauailler toutes les pompes; mais il sembloit qu'elle augmentoit plustost que de diminuer; nous nous trouuâmes fort embarassez, les pompes estoient si sales, qu'on ne pouuoit pomper, le poivre les auoit bouchées; nous auions soixante pieces de canon de fer & de bronze dans le fonds de cale, & au dessous du poivre en grenier. Ces pieces, dans le grand mouuement du Vaisseau, en heurtant les vnes contre les autres, faisoient couler le poivre le long de la calingue, & ce poivre bouchoit les conduits par lesquels l'eau deuoit se rendre aux pompes; mais comme le Vaisseau estoit bon par dessous, nous ne perdîmes pas courage, nous fismes démonter les pompes pour les nettoyer, & apres à force de pomper, l'eau commença d'en sortir plus trouble, & à diminuer, ce qui nous augmenta le courage: nostre Mast nãgeoit le long du costé du Vaisseau, ie le voulois conseruer; mais il fallut enfin ceder à l'importunité de la pluspart de mes gens, qui voulurent qu'on l'abandonnât.

Dans ces rẽcontres, les Matiniers se réjouyssent de voir l'eau sale & trouble; car c'est vne marque qu'il en reste peu dans le Vaisseau.

Le matin nous regardâmes de tous costez, pour voir les Vaisseaux qui nous faisoient compagnie; nous vismes deuant nous le Middelburgh qui auoit perdu tous ses Masts, hormis celuy d'Auant; nous estions tous deux en si mauuais estat, que nous ne pûmes approcher l'vn de l'autre. Le Vaisseau de Gouda ne paroissoit point, & il y a bien apparence qu'il coula à fonds dans cette tempeste; car la nuit nous fûmes portez vers vn endroit où l'eau nous parut fort noire; quelques-vns des nostres en ayans puisé, nous dirent qu'ils y auoient trouué du poivre; ce qui nous faisoit croire que nos deux Vaisseaux l'estoient perdus en ce lieu. Le Middelburgh enuoya sa Chaloupe vers nous; elle arriua à la pointe du iour sous la gallerie de nostre Vaisseau; leurs gens qui y estoient nous appellerent, & nous fûmes fort estonnez d'entendre leurs voix, ne croyans pas qu'il y eut du monde si prés de nous; nous leur donnâmes vn bout de corde, & le Maistre monta auec les autres: ils nous raconterent le mauuais estat où ils estoient, & nous le nostre; ils se plaignirent d'auoir perdu tous leurs Masts, & que si nous ne les secourions, ils ne pourroient iamais arriuer à terre: pour nous, nous auions encore nostre Beau-pré & nostre Artimon, nostre Gaillardet & nostre grande Vergue, que j'auois fait descendre jusques sur le bord du Vaisseau, deuant que le Houragan fut venu; au lieu que dans l'autre Vaisseau, ils l'auoient toûjours tenuë au haut du Mast, & ainsi l'auoient perdu; nous resolûmes de donner à ceux de ce Vaisseau nostre grande Vergue, nostre Mast de Hune & vn petit Mast de quatorze palmes que nous auions encore dans nostre Vaisseau: ce qui leur donna du courage, & l'esperance de pouuoir gagner la terre. On demeura aussi d'accord, que chacun feroit la route qu'il pourroit pour arriuer à la Baye de sainte Lucie dans l'Isle de Madagascar. Cela fut ainsi resolu, dans le Conseil qu'on tint dans la chambre du Capitaine; & à cause que ie commandois l'Equipage, ce fut à moy à en porter le commandement; les gens du Vaisseau s'y opposerent, disans qu'ils auoient encore plus de necessité de toutes choses que le Vaisseau de Middelburgh, & qu'ils ne souffriroient point qu'on leur donnât ce qu'on leur auoit accordé: ie n'insistay pas dauantage; mais ie leur dis auec douceur, Camarades, prenez garde à ce que vous faites; si nous laissons icy le Vaisseau de Middelburgh dans l'impuissance où il est, vous voyez bien qu'il ne peut pas faire le voyage, & qu'il faut qu'il perisse; car il n'a point de voiles: nous faisons profession d'estre Chrestiens, monstrons que nous

le sommes par nos actions : Songez, ie vous prie, à ce que vous souhaitteriez si vous estiez en leur place, & rendez-leur le mesme secours que vous leur demanderiez en pareille occasion. Ils s'assemblerent, & apres auoir deliberé quelque-temps, ils me dirent ; Hé bien, nostre Maistre, quand nous aurons rendu ce seruice au Vaisseau de Middelburgh, pourrons-nous nous separer de luy : ie leur dis que la chose auoit esté ainsi resoluë dans la chambre, ils ayderent alors à tirer le Mast, & donnerent la grande Huniere auec le petit Mast de quatorze palmes. Ceux de Middelburgh prirent congé de nous, & ramerent pour gagner leur Vaisseau ; apres auoir mis dans leur Chaloupe ce que nous leur auions donné, esperans qu'auec l'ayde de Dieu nous nous trouuerions ensemble dans la Baye de sainte Lucie. Nos gens me demanderent encore vne fois, pouuons-nous nous separer d'eux : Ie leur dis, ouy, vous le pouuez.

Le vingt-deuxiéme, nous nous separâmes du Vaisseau Middelburg, & tournâmes nostre route vers l'Isle de Madagascar, qui estoit la terre la plus proche.

Le trentiéme nous en eûmes la veuë, & fismes voile le long de la terre : nous y vismes quelques feux allumez : nous estions selon nostre estime, à huit ou neuf milles de la Baye de sainte Lucie du costé de l'Est, & bien resolus de ne point quitter la coste à cause du mauuais estat de nostre Vaisseau. Nous resolûmes donc de jetter l'Ancre à 25. brasses de fonds : la Chaloupe fut cõmandée cependãt le long de la coste, afin qu'allant ou à la rame ou à la voile, elle tâchât de trouuer cette Baye. Ie me mis sur la Chaloupe, & ie trouuay la Baye de sainte Lucie à neuf ou dix milles du lieu où le Vaisseau auoit moüillé ; ie la sonday vers les pointes de la terre & de tous costez, & trouuay que c'estoit vne place fort propre pour nostre Vaisseau. Ie retournay au bord, où j'arriuay le iour suiuant, & ie rendis compte de mon voyage. On leua l'Ancre, & on fit aussi-tost voile : nous arriuâmes dans la Baye ; ce qui nous donna beaucoup de joye, & nous obligea à remercier Dieu de la misericorde qu'il nous auoit faite.

Le premier Auril, nous trouuâmes à propos de décharger le Vaisseau, & de dresser des tentes à terre pour y mettre les marchandises à couuert, & pour déboucher plus aisément les trous de nos pompes qui s'estoient remplies de poivre ; mais comme j'allay à terre auec la Chaloupe, ie trouuay que la mer y brisoit fort rudement ; ce qui me fit croire qu'il n'estoit pas à propos de débarquer les marchandises, à cause du danger qu'auroit couru la Chaloupe & nostre Batteau d'estre brisez en pieces. On resolut de tirer du fonds de cale toutes les marchandises qui y estoient ; mais de ne les point transporter hors du Vaisseau. Ce que nous fismes : nous tirâmes tout le poivre auec des sacs ; nous en emplîmes la chambre de sainte Barbe, & le haut du Tillac, jusques à l'endroit du grãd Mast, où nous fismes vne separation, afin qu'il ne roulât point sur le deuât du Vaisseau. Nous nettoyâmes nos pompes, & les trous par lesquels l'eau y deuoit couler, faisans passer des cordes du long de la calingue pour la mieux nettoyer : apres quoy nous remîmes les marchandises à fonds de cale. Nous primes apres celles qui estoient restées, & les mismes dans la chambre du Chasteau de deuant ; cependant nous traitions auec les Habitans, & nous leur demandions si ils ne nous feroient point trouuer quelque Mast : ils nous le faisoient esperer ; & les ayant pris auec nous, & nous estant aduancez vers les bois, ils nous monstrerent des arbres qui y estoient propres, & s'offrirent de nous ayder dans toutes les choses qui auroient pû dépendre d'eux. I'y fus auec des Matelots, des haches & des sies : nous portâmes proche du Batteau la piece de bois qu'il nous falloit, & mismes en besogne les Charpentiers : ils reclamperent le bout de cette piece de bois, qui auoit bien vingt-huit pieds de long, sur le tronc du Mast que nous auions perdu.

Nous estions ainsi occupez à terre & dans le Vaisseau à reparer les pertes que nous auions souffertes : on trouua quelques fers propres pour faire des cordes. Le bruit s'estendit bien auant dans le pays que nous estions arriuez à cette place ; &

sur ce bruit, les Habitans accoururent de fort loin auec leurs troupeaux : ils dressoient leurs tentes proche de nous, & nous apportoient des pommes, des citrons, & du laict, qu'ils faisoient boüillir deuant que de nous l'apporter, de peur qu'il ne s'aigrit ; car en ce pays-là il se corrompt en vn moment. Nous troquâmes auec eux de leur bestail, & leurs pescheurs nous apporterent à vendre & à troquer du poisson : ce Peuple paroissoit tout à fait affectionné à nostre Nation ; ils nous faisoient entendre qu'ils auoient des ennemis dans le pays, & que si nous voulions les ayder à leur faire la guerre, ils auroiét fait pour nostre seruice tout ce que nous aurions desiré. Nous achetâmes aussi d'eux de la cire & du miel, dont ils auoient abondance : ils nous dirent que leur Roy parloit Espagnol, & qu'il demeuroit à vne journée de là ; nous enuoyâmes vers luy deux de nos Matelots auec vn jeune homme, le Roy les receut bien ; ils luy firent leur message, & luy demanderent du Rys à acheter : Il leur dit que cette année-là ils auoient esté fort tourmentez par les sauterelles, qui auoient mangé tout leur Rys ; ce que ie crûs aisément ; car estant à terre, j'en trouuay vne si grande quantité, qu'elles me vôloient de tous costez sur le visage, & m'empeschoient quasi de respirer : ces Insectes ont des aîles ; & estans à terre, elles sautent comme des autres sauterelles : les Habitans les prenoient, leur arrachoient les aîles, & les mangeoient apres les auoir fait brûler, nous inuitans à faire la mesme chose ; mais nostre gouſt ne s'accordoit point auec le leur. Le Roy vint auec nos deux Mariniers jusques à nostre bord, il me fit present de quatre bestes à corne : ie luy donnay en recompense deux mousquets ; il nous dit qu'il ne nous pouuoit point fournir de Rys. Apres que nous eûmes esté là onze iours, nostre Commandant mourut : nous l'enterrâmes dans vne Isle qui est à l'emboucheure de la Baye toute couuerte d'arbres, on le mit au pied d'vn des plus beaux & des plus verds, auec cét Epitaphe.

La mort suit les hommes par tout, personne ne sçait quand elle le doit prendre, ny si on la doit rencontrer du costé du Midy ou de celuy du Couchant : Dieu seul le peut sçauoir ; mais celuy qui se conforme à sa volonté, meurt content en quelque lieu du monde où la mort le trouue.

Nos Mousquetaires firent trois fois leur decharge sur sa fosse, & on tira du Vaisseau cinq coups de canon. Cette ceremonie estant acheuée, nous nous mismes à trauailler à nostre Vaisseau ; nos gens ne le faisoient pas auec la diligence que nostre besoin le requeroit : & comme ie le connoissois mieux que personne, ie les y exhortois tous les iours. Camarades, leur disois-je, faisõs du mieux qu'il nous sera possible pour nous mettre en estat de partir promptement ; ne perdons point de temps, puisque nous n'auons que pour huit mois de viures ; autrement, nous serons obligez de retourner à Batauia. Ie sçauois bien qu'ils n'auoient point enuie d'y retourner ; il fallut enfin en venir aux grosses paroles & aux coups, comme il arriue le plus souuent en semblables occasions. Il nous restoit encore beaucoup à faire durant ce temps-là ; il me sembloit que j'estois comme Scipion l'Affriquain, lequel, ainsi que j'apprends, auoit accoustumé de dire : ie ne suis iamais plus occupé, que lors que ie ne fais rien, & iamais moins seul que lors que ie suis tout seul ; car toute la nuit n'estoit pas trop longue pour songer de quelle maniere j'employerois mes Matelots le iour suiuant, sans leur donner sujet de se plaindre : ie les animay de sorte, qu'ils trauaillerent de toutes leurs forces jusques au vingt-deuxiéme Auril, auquel temps nous nous trouuâmes en estat de poursuiure nostre voyage. Nous emplîmes nos bariques d'eau, & nos gens eurent autant de Pommes & de Citrons qu'ils en pûrent serrer dans leurs coffres.

Les Sauuages de ce pays-là sont noirs pour la pluspart, quelques-vns ont les cheueux longs, d'autres les ont frisez comme la laine des brebis : les femmes les portent attachez sur leurs testes par petites trousses, elles les graissent auec de l'huyle : ce qui fait qu'ils reluisent au Soleil. La pluspart des hommes en vsent de la mesme façon, & n'ont rien qu'vn petit drap qui leur couure les parties hon-

teuſes, quelques-vns meſmes vont tout à fait nuds.

Le vingt-troiſiéme, nous reſolûmes de partir le iour ſuiuant au matin, auec le vent qui vient de terre; mais la nuit à cette heure, deux de nos Mariniers qui faiſoient ſentinelle, ſ'en allerent auec noſtre Eſquif à terre, & paſſerent du coſté des Negres, tellement que nous ne les pûmes trouuer: cela nous eſtonna fort; car ils nous auoient aydé à mettre noſtre Vaiſſeau en eſtat de continuer le voyage, & ſ'eſtoient enfuys la nuict que nous deuions partir, pour viure parmy vn peuple tout à fait barbare, qui n'auoit aucune connoiſſance de Dieu ny de ſes Commandemens: nous nous imaginâmes qu'ils auoient eu commerce auec les femmes du pays, & qu'elles les auoient engagez à demeurer; car les femmes ſont de puiſſans inſtrumens pour perdre les hommes. Nous viſmes là des petits enfans qui eſtoient quaſi blancs, auec des cheueux blonds; nous crûmes qu'ils pouuoient venir des Hollandois qui ſ'eſtoient arreſtez auparauant nous dans cette Baye. Les femmes auoient grande enuie de conuerſer auec nos gens; & ſ'il eut eſté auſſi facile d'y auoir de la bierre & du vin que des femmes, nos affaires ne ſe ſeroient pas trop aduancées; car apres qu'ils auoient eſté auec elles, ils retournoient à leur trauail ſans force, comme ſi on leur eut rompu tous les os du corps. Ie peus dire cela de beaucoup, en exceptant touſiours ceux qui furent ſages. Cette deſertion de deux de nos Mariniers retarda encore noſtre départ de deux iours, que nous employâmes à les chercher dans le pays: nous les trouuâmes enfin; mais ils ſ'enfuyrent de nous, tellement que nous fûmes obligez de les laiſſer là.

Le vingt-cinquiéme Auril, nous fiſmes voile auec vn vent de terre: nous courûmes vers le Sud, & nous eûmes aſſez beau temps juſques au dixiéme May, que le vent & le temps ſe changerent; le vent ſe tourna vers l'Oüeſt & le Sud-Oüeſt.

Le vent Oüeſt Sud-Oüeſt augmentoit touſiours de telle ſorte, que nous fuſmes obligez d'abatre nos Hunieres, etant au deſſus de Madagaſcar. Nous vîmes le vingt-huitiéme de May la coſte de Terra de Natal; nous y eûmes beau temps: nous la quittâmes enfin, & nous trouuâmes qu'vn grand courant venoit de la coſte, & nous portoit vers le Cap. Ce fut vne merueille de voir auec quelle viſteſſe nous perdions la veuë de la terre; cela nous donna courage de paſſer le Cap. La nuit, nous eûmes de l'orage, auec pluyes & broüillards; ſi bien que nous fûmes trois ou quatre iours auec vne ſeule voile; le vent eſtoit Oüeſt, auec de ſi furieuſes vagues, que les membres du Vaiſſeau en craquoient ſouuent: ſ'il euſt eſté moins fort, il ne ſeroit pas demeuré entier. Le temps ſ'eſtant vn peu appaiſé, nous primes noſtre chemin vers le Nord pour trouuer la coſte: le mauuais temps nous empeſcha de pouuoir prendre la hauteur; & nous courûmes ſi long-temps ſur cette route, que nous viſmes la terre: le temps ſ'eſtant éclaircy, nous primes la hauteur, & trouuâmes que nous eſtions ſous les trente-cinq degrez: ce qui nous fit juger que la terre que nous voyons eſtoit celle du Cap des Aiguilles, qui eſt ſous cette hauteur. Nous nous éloignâmes auec vn vent Oüeſt Sud-Oüeſt, accompagné de pluyes: le vent deuint ſi fort, & les vagues rompoient en cét endroit ſi rudement les vnes contre les autres, & contre noſtre Vaiſſeau, qu'il ſembloit qu'elles le deuſſent engloutir; mais par la grace de Dieu, nous nous en retirâmes, quoy qu'il n'y eut pas d'apparence de l'eſperer: cela dura quatre iours, au commencement nous n'auions qu'vne voile, nous en miſmes apres vne autre: noſtre Vaiſſeau eſtoit ſi rude, & rouloit tant, que ſans voile nous ne le pouuions tenir droit. Le ſixiéme iour, les vagues diminuerent, & nous eûmes bon temps; nous primes la hauteur, & la trouuâmes de trente-deux degrez ſeize minutes, ce qui nous fit connoiſtre que nous auions paſſé le Cap de Bonne-Eſperance; car il eſt ſous les trente-quatre degrez & demy. Enfin, le temps deuint ſi beau, qu'il nous ſembla eſtre paſſés de l'Enfer en Paradis; & au lieu qu'auparauant nous pouuions à peine eſperer de

paſſer le Cap, que nous eſtions dans vne grande tempeſte le vent contraire, & que nous n'ozions porter que fort peu de voiles; nous les auions toutes alors, & nous les portiõs le plus haut qu'on les puiſſe porter: nous dreſsâmes noſtre courſe vers l'Iſle de ſainte Helene auec vn vent Sud-Eſt, & eſt Sud-Eſt auec vn bon frais.

Le quatorziéme, nous en eûmes la veuë: nous courûmes tout proche de la coſte, & découurîmes la valée de l'Egliſe où l'on fait eau. Nous y viſmes à la rade vne Caraque de Portugal: auſſi-toſt qu'elle nous eut découuert, elle approcha de la terre à la diſtance de la portée d'vn mouſquet, & débarqua du canon dont elle fit vne batterie: nous en approchâmes auec le Vaiſſeau nommé Hollande; mais la terre de cette Iſle eſt ſi haute, qu'elle nous déroba le vent, & nous empeſcha de l'aborder: nous auions deſſein de couper ſes cables, & de l'attirer en mer: ce que nous euſſions bien pû faire; car ſa batterie eſtoit ſi haute, que noſtre Vaiſſeau ſe pouuoit mettre deſſous ſans la craindre; & ſi nous euſſions eu vn peu de bon-heur, nous nous en fuſſions ſans doute rendus les maîtres: nous n'en pûmes approcher plus prés que de la portée du mouſquet; nous armâmes noſtre Chaloupe, & noſtre Marchand paſſa vers eux auec vn pauillon de paix. Ils armerent leur Batteau, & vinrent au deuant de nos gens: ils nous demanderent d'où nous venions: nous leur dîmes de Iaua, & que nous auions perdu noſtre compagnie, que nous attendions d'heure en heure: ils dirent aux noſtres qu'ils venoient de Goa. Nous leur demandâmes en ſuite ſ'ils nous vouloient permettre de faire eau en ce lieu, que nous en auions beſoin: ſur cela ils ſe mirent à crier, *anda pero anda canaglia*, & autres injures. Nos gens retournerent à bord auec la Chaloupe, & nous raconterent ce qui ſ'eſtoit paſsé. Nous tinſmes conſeil de ce que nous auions à faire; on trouua à propos de leur enuoyer vne ſeconde fois la Chaloupe, pour ſçauoir d'eux ſ'ils nous vouloient permettre de faire eau, ou non: que ſ'ils perſiſtoient à nous refuſer, la Chaloupe reuiendroit au Vaiſſeau: que nous tiendrions vn horloge de ſable; & que ſi dans le temps qu'il ſe ſeroit écoulé, ils ne nous accordoient point noſtre demande, nous mettrions le feu à leur Caraque. Noſtre Chaloupe y retourna auec vn ſignal de paix; ils la vinrent rencõtrer auec leur Batteau: vn Moyne qui eſtoit dedans, le Froc enfoncé juſques ſur les yeux, nous répõdit, Retirez-vous d'icy, nous ne voulõs point auoir de cõmerce auec des heretiques. Les gens de la Chaloupe eſtãt retournez à bord, nous dirẽt ce qui ſ'eſtoit paſsé: nous fiſmes sõner la cloche, on fit la priere, on tourna l'horloge; & auſſi-toſt que la demye heure fut écoulée, nous nous mîmes à tirer contre la Caraque auec nos onze demy canons: tous nos coups portoient; car ſon Chaſteau de deuant eſtoit auſſi haut que la Hune de noſtre Maſt de deuant, quoy que noſtre Vaiſſeau fut de mille tonneaux: ils ne tiroient preſque point de la Caraque; mais la batterie qu'ils auoient dreſsée à terre faiſoit feu continuellement ſur nous, & nous incommodoient beaucoup: tous leurs coups portoient au deſſus de l'eau, deux, trois, & quatre pieds; tellement que nous apprehendâmes qu'à la fin ils ne nous coulaſſent à fonds. Nous eûmes quelques-vns de nos gens bleſſez, & nommément noſtre ſecond Pilote, qui eut les deux jambes emportées. Il veſcut encore quelque temps apres; & voyans que nous ne pouuions demeurer là, nous reſolûmes d'approcher de la terre, & de nous mettre à couuert des roches qui y ſont; nous en approchâmes juſques à vn jet de pierre. La nuit eſtant venuë, nous fiſmes venir dans la chambre tous les Officiers; on demanda au Bouteillier combien nous auions encore d'eau: nous fiſmes noſtre compte ſur ſa réponſe, & trouuâmes que nous ne pouuions pas donner dauantage que quatre demy-ſeptiers chaque iour. Les Officiers demanderent à nos gens ce qu'il leur ſembloit, ſ'ils vouloient combattre comme des deſeſperez contre nos ennemys, qui eſtoient maiſtres de la ſeule place où nous pouuions auoir de l'eau, ou ſ'ils trouuoient mieux de continuer noſtre voyage vers la Patrie, & ſe paſſer de quatre demy ſeptiers d'eau par iour. Ils répondirent tous d'vne voix, qu'il eſtoit

meilleur de continuer le voyage, & se passer de cette quantité d'eau : nous leuâmes nostre Ancre pour mettre à la voile ; mais le matin comme nous estions approchez pour prendre quelques rafraîchissemens à terre, les Espagnols parurent, & tirerent quelques coups de mousquet sur nous, sans toutesfois nous faire aucun dômage. Si nous eussions demeurez vne heure plus long-tẽps sous la coste, nous courions risque de perdre beaucoup de monde. Cette Caraque, à ce que j'ay appris depuis, coula à fonds des coups que nous luy auions donnez. Six Vaisseaux Hollandois vinrent apres nous au mesme endroit pour se rafraîchir, ils en virent le debris. Les Espagnols auoient sauué à terre les marchandises, le mieux qu'ils auoient pû, & auoient fait vne batterie de leurs canons : cette batterie fit si grand feu sur les six Vaisseaux, qu'ils ne pûrent point mettre leur monde à terre, & ils furent obligez de partir sans rafraîchissemens. Nous tournâmes nostre route vers l'Isle de l'Ascension, auec vn bon vent, qui nous fit beaucoup aduancer. Nous ne vismes point cette Isle, nous apperçeûmes seulement vn grand nombre d'oyseaux de mer ; ce qui nous fit croire que nous en estions proche : le vent augmenta si fort, qu'il fallut enfin nous en éloigner pour passer la ligne : ce que nous fismes sans aucune difficulté ; au lieu que dans le premier voyage, nous auions employé six semaines à la passer à cause des calmes, des trauades, des coups de vent, & de la pluye, dont nous fusmes tourmentez.

Le douziéme de Septembre, trois mois trois iours apres auoir quitté l'Isle de sainte Helene, nous arriuâmes sous la hauteur de vingt-quatre degrez trente-quatre minutes de Latitude Nord. Nous commençâmes à auoir le temps meilleur sous ce parage ; nous nous mismes à nettoyer nostre Vaisseau par le dehors, où il se estoit attaché du limon, esperant qu'estant plus net il en iroit mieux à la voile.

Le treiziéme, nous eûmes beau temps & vn petit frais : le vent estoit Est Sud-Est, & nostre course Nord-Est au Nord.

Le quinziéme, le vent estoit Sud Sud-Oüest ; nous continuâmes la mesme course, & nous nous trouuâmes sous le vingt-huitiéme degré.

Le seiziéme, nous vismes beaucoup de cette herbe qui croît dans la mer ; nostre course estoit comme auparauant, le vent Sud-Oüest ; nous aduancions beaucoup.

Le dix-septiéme, nous nous trouuâmes sous la hauteur de trente degrez quarante-huit minutes, le vent estoit inconstant, la nuit il se trouua Nord-Est à l'Est, auec tonners & éclairs.

Le dix-huitiéme, nous ne pûmes point prendre la hauteur, à cause du mauuais temps.

Le dix-neufiéme, il fit vn si grand vent Sud Sud-Oüest, que nous fûmes obligez d'abbattre toutes nos voiles : nous passâmes ainsi la nuit. Sur le iour, le vent diminua, & nous fismes voile.

Le vingtiéme, hauteur trente-cinq degrez treize minutes.

Le vingt-quatriéme, hauteur quarante-trois degrez douze minutes.

Le vingt-septiéme, le vent fut Sud-Oüest, nostre course Nord-Est au Nord. Le matin, vn Pigeon vint vôler sur nostre Vaisseau ; nos gens qui auoient grande enuie de le prendre, firent grand bruit ; ce qui l'effaroucha, il s'enuola, & tomba assez prés du Vaisseau dans la mer ; la hauteur estoit de quarante-quatre degrez 35. minutes.

Le premier Octobre le temps estoit beau, le vent Est Sud-Est, nostre route Nord-Est au Nord ; nous nous trouuâmes sous les huit degrez de hauteur, qui est celle de l'Isle de Heyssant.

Le deuxiéme au matin, nous vismes vne voile qui pouuoit estre éloignée de trois milles de nous, du costé du Nord-Est. Nous mismes toutes nos voiles, & courûmes apres. Sur le midy, elle vint à nous ; c'estoit vn Anglois qui venoit de terre-Neuue : nous achetâmes de luy deux milliers de molluës, nous inuitâmes le Maistre de venir à nostre bord, nostre route estoit vers Est, & Est au Sud, le temps humide & disposé à la pluye.

Le quatriéme, cét Anglois retourna encore à nostre bord ; nous le traitâmes le

mieux que nous pûmes, nous trouuâmes quarante-neuf degrez quarante-six minutes de hauteur.

Le cinquiéme, il fit grand vent de Sud Sud-Oüest.

Le sixiéme, nous vismes deux voiles, vne deuant nous, & l'autre derriere; leur course estoit Sud-Est pour entrer dans le canal, la hauteur cinquante degrez vingt minutes.

Le septiéme, beau temps, le vent Sud; nostre course Est Sud-Est.

Le huitiéme, la hauteur quarante-neuf degrez quarante-deux minutes, le vent comme auparauant; il se tourna vers l'Oüest, nous courûmes Sud-Est à l'Est; nous jettâmes la sonde, comme nous auions fait quelques iours auparauant; mais nous ne trouuâmes point de fonds. Le Capitaine Strijcker mourut, il commandoit la Soldatesque, homme sage, aduisé, & fort experimenté dans les choses de la guerre.

Le dixiéme au soir, nous trouuâmes fonds à soixante & dix brasses.

L'onziéme, nous trouuâmes fonds à la mesme profondeur, & sur le soir à soixante brasses, le fonds estoit de sable: hauteur quarante-neuf degrez cinquante-cinq minutes, le vent Sud, la course Est au Nord, tirant vn peu dauantage vers le Nord-Est.

Le douziéme, nous trouuâmes le fonds à cinquante brasses, & nous continuâmes de quatre heures en quatre heures de jetter le plomb; nous eûmes cinquante, cinquante-deux, & cinquante-trois brasses, la nuit cinquante-six & soixante, le fonds par tout d'vn sable gris blanc, & quelquefois noir. Nous vismes vn Vaisseau qui venoit vers nous; mais le broüillard estoit si grand, que nous le perdîmes aussi-tost de veuë. Le iour suiuant, le vent estoit Est, auec neiges, broüillards, & broüine. Deux ou trois iours apres, nous vismes la terre, que nous trouuâmes estre celle d'Irlande: nous entrâmes à Kinsael, où nous rencontrâmes vn Vaisseau du Roy d'Angleterre, qui auoit deux batteries ou deux rangs de canon l'vn sur l'autre. Ie sçauois que la Compagnie des Indes Orientales estoit en paix auec les Anglois; mais ie ne laissay pas pourtant d'auoir quelque repugnance de permettre à mes gens d'aller à terre, apprehendant quelque supercherie du costé de ce Vaisseau: ie me mis proche de luy du costé de la mer, auec pensée, s'il nous faisoit quelque insulte, de nous mettre plus facilement en mer, & s'il nous suiuoit de l'attendre: le mesme iour ie fus à son bord; ie demanday au Commandant, s'il n'auoit point d'ordre de nous faire quelque tort; il me répondit que non: Ie l'inuitay de passer dans nostre Vaisseau; il y vint, & nous parut n'auoir point de dessein contre nous; neantmoins, ie ne m'y fiois pas; ie fis accommoder à dîner à terre, & le priay de s'y trouuer: nous beûmes ensemble; & dans la gayeté de la bonne chere, ie luy demanday encore vne fois, s'il n'auoit point d'ordre de nous attaquer. Il me dit que non, & adjoûta qu'aussi tost que nous estions arriuez dans ce Port, il auoit écrit en Angleterre, & qu'il n'auoit receu aucune ordre: auec tout cela, ie ne m'y fiois point: cependant, deux Vaisseaux de conuoy vinrent à nous; ils croisoient ces mers-là pour nous trouuer, sur ce qu'ils auoient appris que nous y estions.

Cette rencontre me rasseura fort; mais mes gens se trouuoient si bien à terre, qu'il n'y auoit point moyen de les faire retourner au Vaisseau. I'employois toute sorte de raisons pour les persuader, ie leur disois que les iours estoient courts, que l'Hyuer approchoit, que nostre Vaisseau estoit sale: ie leur monstrois le danger qu'il y auoit d'approcher des terres dans ce temps, auec vn vaisseau si chargé qu'estoit le nostre; ils n'écoutoient point mes raisons, & demeuroient à terre, faisant la débauche auec la mesme seureté que s'ils eussent esté dans leur propre pays. Ie m'aduisay enfin d'aller trouuer le Maire de la Ville, & luy demanday s'il ne sçauoit point quelque moyen de les obliger de venir à bord: il me dit qu'il n'en sçauoit point; mais apres que j'eus regalé sa femme d'vne petite piece de toile fine, comme ie luy fis apres la mesme instance, il me dit qu'il en viendroit bien à bout. Il fit sonner à son de trompe dans la Ville, que si quelqu'vn des Hollandois qui estoient venus sur le Vaisseau des Indes Orientales,

Orientales deuoit à ſon hoſte plus de ſept ſchellings, il ne payeroit point le ſurplus. La pluſpart auoient dépensé dauantage, & leurs hoſtes par cét intereſt les chaſſerent hors de chez eux, auec cela ils auoient de la peine à ſe reſoudre à s'embarquer: pour les y obliger, ie fis leuer les ancres, mettre les voiles au vent, & auancer le Vaiſſeau vers l'entrée du Port; vous les euſſiez vû alors venir de tous coſtez à mon Vaiſſeau, & leurs hoſtes & hoſteſſes courant apres, & demandant leur argent: Ie fis payer ce que chacun d'eux deuoit, & fis écrire en meſme temps la ſomme deſſus leur compte; ainſi ie me retrouuay auec tout mon équipage dans le Vaiſſeau, à l'exceptiõ de trois ou quatre qui s'eſtoient engagez auec des femmes, auec qui ils ſe marierent. Ie me mis à la voile auec les deux Vaiſſeaux de Conuoy, & nous arriuâmes le 16. Nouembre en Zelande, dont ie dois mille loüanges à Dieu qui m'a tiré de tous les dangers que ie viens de décrire, & où ie me ſuis trouué l'eſpace de ſept ans moins vn mois qu'a duré ce voyage. I'en deurois finir icy la Relation; mais il faut auparauant que ie reprenne ce que i'auois dit du Vaiſſeau le Midelbourg qui s'eſtoit ſeparé de nous le 2. Mars 1625. en fort mauuais eſtat, apres auoir concerté auec nous d'aller chercher la Baye de ſainte Lucie; nous y arriuâmes le 31. & en partîmes le 25. d'Auril, ſans auoir appris aucune nouuelle de ce Vaiſſeau. Ie raporteray icy ce qu'on en a ſçeu depuis: Les habitans de la Baye de ſainte Lucie nous firẽt entendre, qu'il y auoit vn Vaiſſeau dans la Baye d'Antongil; mais nous ne ſçauions pas ſi c'eſtoit celuy-là ou vn autre. Nous partîmes auec eſperãce de le rencontrer en l'Iſle de ſainte Helene: la Caraque d'Eſpagne que nous y trouuâmes, ne nous permit pas de nous y arreſter. On trouua depuis des Lettres au Cap de Bonne-Eſperance, que ceux du Vaiſſeau le Middelbourg y auoit laiſſées, comme les Vaiſſeaux ont couſtume de faire; elles portoient qu'ils auoient taſché d'entrer dans la Baye de ſainte Lucie, ſelon le concert qui auoit eſté pris auec nous; qu'ils eſtoient deſcendus trop bas, & auoient eſté contraints d'entrer dans la Baye d'Antongile; où ils auoient pouruû leur Vaiſſeau de toutes les choſes neceſſaires pour continuer leur voyage; que quelques-vns de leurs gens y eſtoient morts, entre-autres Guillaume Cornelisz-Schouten. Telle fut la fin de ce grãd Homme, qui auoit eu aſſez de reſolutiõ pour entreprendre de découurir des Mers inconnuës, & faire le tour du Monde. C'eſt pour l'amour de luy, qui eſtoit mon amy intime, que j'ay inſeré ce que ie viens de dire du Vaiſſeau le Middelbourg.

Ces meſmes Lettres portoient d'autres particularitez de leur voyage, du temps qu'ils y demeurerent, en quel eſtat, & en quel tẽps ils en partirent. Depuis, on n'en a point eu de nouuelles certaines. Ces Portugais ont dit qu'il fut attaqué à l'Iſle de ſainte Helene par deux Caraques, qu'il ſe deffendit bien, & mit le feu à l'vne à coups de canon, que l'autre Caraque vint au ſecours de celle-cy pour eſteindre le feu, & l'eſteignit en effet; mais que comme les Portugais craignoient d'eſtre jettez ſur les roches qui ſont proche de l'Iſle, la nuit arriuãt, ils s'en ſeparerẽt, & le laiſſerẽt aller. Quoy qu'il en ſoit, la conſideration de ſa perte m'oblige encore à rendre de nouuelles graces à Dieu, de ce qu'il m'a tiré auec le Vaiſſeau Hollande de ces meſmes perils où l'autre s'eſt perdu.

LA TERRE AVSTRALE DESCOVVERTE PAR LE Capitaine Pelsart, qui y fait naufrage.

LEs Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, animez par l'heureux retour des cinq Vaisseaux du General Carpentier, richement chargez, firent armer la mesme année 1629. vne Flotte de onze Vaisseaux pour le mesme voyage; & entre-autres le Vaisseau nommé Battauia, sous le commandement de François Pelsart. Il partit du Texel le 28. Octobre de l'année 1628. Ie passeray sous silence le Iournal de sa Nauigation iusqu'au Cap de Bonne-Esperance, de peur d'ennuyer le Lecteur par le recit d'vne chose aussi connuë que l'est cette route. Ie diray seulement que le quatriéme Iuin de l'année suiuante 1629. ce Vaisseau Battauia qui auoit esté separé des autres par la tempeste, fut porté sur des abrollos qui sont sous la hauteur de vingt-huict degrez latitude Sud, appellez par nos Flamands les abrol Hos ou roches de Frederic Outman. Pelsart qui estoit au lict malade, sentit d'abord que son Vaisseau touchoit: il estoit nuict, mais il faisoit vn grand clair de Lune & vn bon temps; il court sur le tillac, il trouue toutes les voiles hautes, la route Nordest au Nord, & autant que la veüe se pouuoit estendre il se voit enuirõé d'vne écume épaisse: il crie le Maistre du Nauire, il luy reproche qu'il est la cause de leur perte; l'autre s'en excuse, dit qu'il a fait bon quart, & qu'ayant de loin remarqué la blancheur de cette écume, & demandé à son Matelot ou camarade ce que se pouuoit estre, il luy auoit répondu que cette blancheur venoit des rayons de la Lune: On demande ce qu'il est besoin de faire, & en quel endroit du monde est le Vaisseau; il répond que Dieu seul le sçait, & qu'ils sont sur vn banc inconnu: on jette la sonde, on trouue au derriere du Vaisseau dix-huit pieds d'eau, & au deuant beaucoup moins: ils tomberent d'accord de jetter hors le bord leurs canons, esperant que le Vaisseau en estant déchargé, il se pourroit mettre plus aisément à flot: cependant, ils jettent vn ancre; mais dans ce temps, il s'éleua vne orage de pluye & de vent; ce fut alors qu'ils connurent tout le danger où ils estoient, & qu'ils se virent entre des rochers & des bancs, contre lesquels leur Vaisseau heurtoit à tous coups; cela les fit resoudre à couper leur grand Mast, qui augmentoit la secousse du Vaisseau; mais quoy qu'ils l'eussent couppé vers le pied, il se trouua tellement engagé entre les Manœuures du Vaisseau, qu'il y demeura tousiours attaché. Ils ne voyoient point de terre que la mer ne couurit, sinon vne Isle, dont selon leur estime ils pouuoient estre éloignez de trois lieuës, & deux autres moins grandes, ou plustost deux rochers, qui en estoient encore plus proches; l'on y enuoya le Maistre du Nauire pour les reconnoistre, il reuint sur les neuf heures, & rapporta que la mer ne les couuroit point; mais qu'à cause des rochers & des bancs, l'abord en seroit difficile; ils se resolurent d'en courir le risque, & de faire porter à terre les gens du Vaisseau pour satisfaire aux cris des femmes, des enfans, aux plaintes des malades, & au desespoir des plus timides: on les embarque dans la chalouppe, & dans l'esquif: sur les dix heures du matin, on s'apperceût que le Vaisseau estoit entre-ouuert; ils redoublent leur diligence pour tirer le pain de la soute, & le porter sur le tillac; car pour ce qui est de l'eau, ils ne songeoient pas qu'ils en peussent auoir de besoin à terre dans l'extremité de ce danger; ce qui le retardoit le plus fut la brutalité de plusieurs de l'equipage, qui se gorgerent de vin qui estoit à l'abandon: si bien que l'on ne pût faire cette journée-là que trois voyages, & porter à terre enuiron cent quatre-vingt personnes, vingt barils de pain, & quelques petits barils d'eau. Le Maistre vint sur le soir au Vaisseau, & dit au Commandant qu'il estoit inutil de porter dauantage de viures dans l'Isle, que ceux de l'Equipage les dissipoient; Pelsart y passe dans la Chalouppe pour y mettre ordre, il trouue qu'il n'y auoit point d'eau dans

La soute est l'endroit du vaisseau où l'on met le pain, ce mot aussi signifie l'endroit où l'on met les poudres, que l'on appelle la soute des poudres.

l'Isle ; & comme il reuenoit pour y en faire transporter auec les marchandises les plus precieuses du Vaisseau, il s'éleua vn grand vent qui l'obligea de relâcher au lieu d'où il estoit party.

Tout le cinquiéme iour du mesme mois fut employé à transporter de l'eau & des marchandises à terre ; le Commandant dans l'Esquif & le Maistre dans la Chalouppe voulurent retourner au Vaisseau, mais ils trouuerent que la mer brisoit si rudement contre, qu'il estoit impossible d'en aborder ; le Charpentier se jetta hors du Vaisseau à la nage pour les venir trouuer, & leur dire l'extremité où ils estoient : on le renuoye, auec ordre de dire à ceux qui y estoient restez, qu'ils ramassassent le plus de planches qu'ils pourroient, qu'ils les attachassent ensemble, & les jettassent à la mer afin qu'on les pût repescher & faire des nageoires à la Chalouppe ou à l'Esquif : mais le mauuais temps augmenta tousiours, & obligea le Commandant de retourner à l'Isle, laissant auec vne grande douleur son Lieutenant & soixante & dix hommes dans le Vaisseau, à la veille de se perdre : ceux qui estoient passez dans la petite Isle, n'estoient pas en beaucoup meilleur estat ; car ayant fait le compte de leur eau, ils n'en trouuerent qu'enuiron quatre-vingt pintes pour quarante personnes qu'ils estoient : ils en auoient encore beaucoup moins dans la grande Isle, où cent quatre-vingts hommes s'estoient sauuez : ceux de la petite Isle murmurent, & se plaignent de ce que les Officiers ne vont pas chercher de l'eau dans les Isles voisines ; on represente la necessité de le faire à Pelsart : il se rend à leurs remonstrances ; mais il leur dit qu'auparauant de partir, il veut communiquer cette resolution à l'autre troupe ; il eust de la peine à les y faire consentir, car le Maistre du Vaisseau apprehendoit que ceux de cette troupe ne le retinssent auec eux : ils luy accorderent enfin, apres qu'il se fut expliqué qu'il ne pouuoit pas sans le consentement de cette troupe aller chercher de l'eau, & qu'autrement il estoit resolu de mourir auprés de son Vaisseau ; mais quand il fut proche de l'Isle, celuy qui commandoit le Batteau luy dit, que s'il auoit quelque chose à dire il le pouuoit crier, & qu'il ne souffriroit pas qu'il sortit du Batteau : comme le Commandant se voulut jetter à l'eau pour gagner l'Isle, il le retint, & cõmanda à ses gens de ramer & de s'en éloigner, ainsi il fut obligé de retourner, apres auoir laissé ces mots écrits sur la fueille d'vne tablette, qu'il partoit auec l'Esquif pour chercher de l'eau dans les terres ou Isles qu'il trouueroit les plus proches ; ils en chercherent d'abord le long des costes des Isles ; ils trouuerent bien de l'eau dans quelques creux des roches de ces Isles, mais l'eau de la mer qui brisoit contre s'y estoit mélée, & par cette raison elle n'estoit pas propre à leurs besoins, cela les fit resoudre d'en aller chercher plus loin.

L'Hollandois du Svvardez, ce sont deux planches attachées à des cordes que l'on laisse aller tantost d'vn costé tantost de l'autre, pour tenir le batteau plus droit contre la vague.

Ils firẽt vn pont à leur Batteau, car ils n'auroiẽt pas pû faire cette Nauigatiõ dãs vn bâtimẽt découuert. Il leur vint encore quelques-vns de l'Equipage qui se joignirẽt à leur troupe pour le mesme dessein : & apres qu'il eut fait souscrire cette resolution par tous ceux de sa troupe, ils se mirẽt à la mer, & prirent hauteur qu'ils trouuerẽt de vingt-huict degrez treize minutes ; Ils eurẽt quelque-tẽps apres la veuë de la terre-ferme, elle gisoit selon leur estime à six milles au Nord-quart-à-l'Oüest du lieu où ils auoient fait naufrage ; ils trouuerent vingt-cinq ou trente brasses d'eau ; & comme la nuict approchoit, ils s'éloignerent de la coste qu'ils reuinrent chercher apres minuit. Le neufiéme matin ils estoient à trois milles de la coste, selon leur estime ; ils firent cette journée-là quatre ou cinq milles en plusieurs bordées, tantost au Nord, tantost à l'Oüest, la coste gist Nord-quart-à-l'Oüest ; elle est basse, sans arbres, & pleine de rochers, & à peu prés de la mesme hauteur que la coste de Douure ; ils virent vne petite anse, & au fonds des sables : ils voulurent entrer dedans ; mais comme ils en approcherent, ils trouuerent que la mer brisoit trop rudemẽt ; & le temps deuenãt plus fâcheux, ils furent obligez de s'en éloigner.

Firent vn pont, c'est à dire ils couurirent leur batteau, ainsi on dit vn Vaisseau à deux ponts, à trois ponts.

Le dixiéme, ils se tinrent sous le mesme parage, louant tantost d'vne bordée, tantost de l'autre : enfin, la mer estant fort agitée, ils se resolurent d'abandonner

leur Chalouppe, & meſme de jetter vne partie du pain qui eſtoit dans leur Batteau, qui les empeſchoit de tirer l'eau qu'il faiſoit de tous coſtez. Il pleût beaucoup cette nuict-là, & ils eſpererent que leurs gens eſtans demeurez dans les Iſles, entireroient vn grand ſoûlagement. Le onziéme, le vent ſ'appaiſa, il eſtoit Oüeſt-Sud-Oüeſt: ils prirent leur route verſle Nord; car la mer qui eſtoit fort agitée, les obligeoit à ſ'éloigner des terres. Le douziéme, ils prirent hauteur, la trouuerent de vingt-ſept degrez: ils coururent le long de la coſte par vn Sud-Eſt; mais ils ne l'a pûrent aborder tant elle eſtoit eſcarpée, ſans aucune anſe ny terre au deuant comme il ſ'en trouue ordinairement deuant les coſtes; de loin, la terre leur parut fertile & pleine d'herbes. Le treiziéme, ils prirent hauteur de vingt-cinq degrez quarante minutes, ce qui leur fit connoiſtre que le courant de l'eau les auoit portez vers le Nord, là ils ſe trouuerent vis-à-vis d'vne ouuerture où la coſte giſt Nord-Eſt; leur courſe ce jour-là fut vers le Nord, la coſte eſtoit d'vne roche rouge toute d'vne meſme hauteur ſans aucune terre au deuant, & à cauſe des vagues qui rompoient contre, il leur fût impoſſible d'y aborder.

Le quatorziéme bon frais au matin, qui calma ſur le haut du iour, la hauteur vingt-quatre degrez, le vent Eſt: les marées les portoient plus qu'ils ne vouloient vers le Nord; car leur deſſein eſtoit de chercher vne deſcente, & faiſoient par cette raiſon petites voiles le long de cette coſte; & ayant de loin apperceu de la fumée, ils ramerent vers le lieu où ils l'a voyoient, eſperant d'y trouuer des hommes, & par conſequent de l'eau: ils trouuerent que la coſte eſtoit eſcarpée, pleine de roches, & la mer fort groſſe, ce qui leur firent perdre l'eſperance d'en pouuoir aborder; enfin, ſix de leurs hommes ſe fians ſur l'addreſſe qu'ils auoient à nâger, ſauterent hors le bord, & auec beaucoup de peine & de dangers gagnerent enfin la terre, le Batteau demeurant cependant à l'ancre à vingt-cinq braſſes de fonds: ces gens employerent tout ce iour à chercher de l'eau; & cependant qu'ils alloient d'vn coſté & d'autre pour en chercher, ils apperceurent quatre hommes qui ſ'approchoient d'eux à quatre pattes; vn de nos gens ayant paru proche d'eux ſur vne hauteur, ils ſe leuerent & prirent la fuïte, en ſorte que ceux-meſmes qui eſtoient dans l'Eſquif les pûrent voir fort diſtinctement. Ces hommes ſont ſauuages, noirs, tout à fait nuds, ne couurans pas meſme les parties que preſque tous les autres Sauuages ſe couurent; n'y ayant plus d'eſperance de trouuer là de l'eau, ils reuinrent au Batteau à la nâge, bleſſez & meurtris des coups qu'ils auoient receus des vagues & des rochers; on leua l'ancre, on continua de faire petites voiles touſiours le long de la coſte, ſe tenant neantmoins hors des battures, & eſperant trouuer quelque lieu plus propre pour l'aborder.

Sauuages de la terre Auſtrale.

Le quinziéme ſur le matin, ils découurirent vn Cap, & à ſa pointe vn recif ou chaîne de rochers qui pouſſoient bien vn mil en mer, & vn autre recif le long de la coſte; ils entrerent entre ces roches à cauſe que la mer leur y paroiſſoit peu agitée; mais ils trouuerent que ces rochers faiſoiẽt vn cul de ſac, & qu'il n'y auoit point de ſortie. Sur le midy, ils virent vne ouuerture où la mer eſtoit aſſez tranquille; mais il eſtoit dangereux de ſ'y engager, car il n'auoit pas plus de deux pieds d'eau, & beaucoup de pierres; tout le long de cette coſte eſt ſur le deuant vne table de ſable qui peut auoir vn mil de largeur. Eſtans arriuez à terre, l'on ſe mit à creuſer des puits dans cette auant-coſte; mais l'eau qu'ils y trouuerent eſtoit ſallée: à la fin, on trouua dans les pierres creuſes du rocher, de l'eau douce de pluye, ce qui leur fût vn grand ſecours; ils ſe mourroient de ſoif, & n'auoient eu pour ration les iours precedens qu'vn peu plus de demy-ſeptier d'eau; ils en ramaſſerent bien cent ſoixante pintes durant toute la nuict qu'ils y demeurerent; il y auoit eu quelque-temps auparauant des Sauuages en cét endroit, car ils y trouuerent des reſtes d'écreuiſſes & des cendres.

Le 16. au matin, ils reſolurent de retourner encore à terre, dans l'eſperance de pouuoir ramaſſer vne plus grande quãtité d'eau dans les roches, puiſqu'il ne leur re-

ſtoit point d'eſperance d'en trouuer ailleurs; mais il y auoit fort long-tẽps qu'il n'y auoit pleû,car ils n'en trouuerẽt point:& la terre qu'ils découurirẽt au delà des roches qui bordẽt la coſte ne leur en promettoit point;c'eſt ou vne raze cãpagne ſans herbes ny arbres,où ils ne voyoient que de grands tas de fourmils; mais ſi grands, qu'on les auroit pris de loin pour des maiſons d'Indiẽs; ils y trouuerẽt vne ſi étrãge quãtité de mouches,qu'ils eſtoiẽt fort empéchez à ſ'en deffendre.Ils virent de loin huict Sauuages,chacun d'eux auoit vn baſton à la main;ils en approcherẽt à la portée d'vn mouſquet:mais comme ils vitent que les noſtres venoient à leur rencontre,ils prirent la fuïte : enfin,voyant qu'il n'y auoit plus d'eſperance de trouuer de l'eau, ils ſe reſolurent ſurle midy de quitter cette coſte, & ſortirent par vne autre ouuerture de ce recif qui eſt plus auancée vers le Nord ; car ayant pris hauteur vingt-deux degrez dix-ſept minutes, leur deſſein eſtoit de chercher la riuiere de Iacob Remmeſſens; mais le vent venant du Nord-Eſt, ils ne pûrent pas ſuiure plus long-temps la coſte ; tellement qu'ayant conſideré qu'ils eſtoient à plus de cent milles du lieu du naufrage, & qu'ils auoient trouué ſi peu d'eau qu'à peine en auoient-ils pour ſubſiſter, ils ſe reſolurent de gagner le plus viſte qu'ils pourroient Battauia, pour aduertir le General de leur mal-heur, & ſolliciter le ſecours pour leurs gens qu'ils auoient laiſſez dans les Iſles.

Le dix-ſeptieſme, le broüillard les empeſcha de prendre hauteur à Midy ; ils firent enuiron ce jour-là quinze milles auec vn vent Nord-Oüeſt-au Nord, bon frais, temps ſec ; la route eſt Nord-Eſt.

Le dix-huictieſme, ils ne peurent encore prendre de hauteur à Midy; mais ſelon leur eſtime, ils firent dix milles par vn vent Oüeſt-Nord-Oüeſt ; le temps rude, grande pluye auec vn grand vent, lequel, ſur le Midy, venoit du Nord-Eſt vn peu vers le Nord ; leur Courſe fût à l'Oüeſt ; Ce meſme temps dura encore le dix-neuf,tellement qu'ils ne peurent point encore prendre de hauteur,ſelon leur eſtime, ils firent enuiron ſept lieuës, leur route Nord-Nord-Eſt, le vent Nord Oüeſt à Oüeſt.

Le vingtieſme ils ſe trouuerent ſous la hauteur de dix-neuf degrez vingt-deux minutes ; ils auoient fait, ſelon leur eſtime, vingt-deux milles, la route Nord, le vent Oüeſt-Sud-Oüeſt auec vn petit frais meſlé de pluye.

Le vingt-vnieſme ils creurent auoir fait vingt-trois mil la route Nord, le vent changeant quelquesfois du Sud-Oüeſt au Sud-Eſt, quelquesfois bon frais, ſuiuy apres de calme.

Le vingt-deuxieſme hauteur ſeize degrez dix minutes, ce qui les eſtonna extrêmement, ne ſe pouuant imaginer, comment en ſi peu de temps, ils auoient pû hauſſer tant de degrez ; il y a apparence que la marée les porroit fortement vers le Nord ; ſelon leur eſtime ils auoient fait vingt-quatre milles,la route Nord d'vn petit frais qui venoit le plus ſouuent du Sud-Eſt.

Le vingt-troizieſme ils ne peurent prendre de haureur, ſelon leur eſtime, ils auoient fait ſeize milles, la toute Nord à l'Oüeſt, le vent, ce iour-là, virant quelquesfois de l'Eſt à l'Oüeſt, temps variable, pluuieux, meſlé de calmes; le vent ſur le ſoir, Sud-Sud-Eſt.

Le vingt-quatrieſme, temps ſec, bon frais, le vent Sud-Eſt au Sud ; ils ſe trouuerent à Midy ſous la hauteur de treize degrez dix minutes : la route Nord à l'Oüeſt vingt-cinq milles.

Le vingt-cinquieſme le vent Sud-Eſt, le temps ſec, bon frais, la hauteut vnze degrez trente minutes, ſelon leur eſtime, ils auoient auancé trente & vn mille; Nord à l'Oüeſt ; ils virent, ce iour, beaucoup de Vareck.

Le vingt-ſixieſme hauteur neuf degrez cinquante-ſix minutes ; le vent Sud-Eſt, le temps ſec ; ils auoient auancé Nord à l'Oüeſt vingt-quatre milles.

Le vingt-ſeptieſme le vent Sud-Eſt, le temps pluuieux, tellement qu'ils ne peurent prendre hauteur: Apres midy ils virent les terres de Iaua, à la hauteur;

comme ils se l'imaginerent de huit degrez en estant à quatre ou cinq milles : ils dresserent leur course, Oüest-Nord-Oüest, le Long de la Coste jusqu'au soir qu'ils découurirent vne pointe au deuant de laquelle estoit vne Isle pleine d'arbres ; ils firent voile vers cette pointe, sur la brune ils trouuerent vn Golphe, ils y entrerent suiuant la routedu Nord-Nord-Oüest, y ietterent l'anchre à huit brasses d'eau, fonds dur & y passerent toute la nuict.

Ils leuerent l'ancre le vingt-huit au matin & ramerent vers terre pour chercher de l'eau ; car la soif les auoit réduits à l'extremité : Ils trouuerent heureusement vne eau courante, ils en estancherent leur soif & en remplirent leurs barils, & apres midy reprirent leur route vers Batauia.

Le vingt-neuf apres minuict, au second quart, ils virent deuant eux vne Isle qu'ils laisserent à leur stir-bord ou main droite ; à la pointe du iour ils se trouuerent proche de l'anse qui est du costé de l'Oüest, de là ils coururent Oüest-Nord-Oüest : en faisant cette route l'on s'éloigne de la costo qui est au fonds de cette anse, qu'on retrouue auant que d'arriuer aux Isles Trowuens. Sur le midy ils se trouuerent sous la hauteur de six degrez quarante-huict minuttes, & selon leur estime ils auoiẽt fait trente milles, leur route Oüest-Nord-Oüest à trois heures apres midy : ils passerent entre ces deux Isles, & virent sur celle qui est le plus à l'Oüest beaucoup d'arbres de Cocos. Sur le soir, ils estoient encore éloignez d'vn mille de la pointe du Sud de laua, & à la troisiéme horloge du second quart ils se trouuerent justement entre laua & l'Isle des Princes.

Le trentiéme au matin ils estoient sous la coste de l'Isle des Princes, ne firent ce jour-là que deux milles. Sur le soir il s'éleua vn petit vent de terre.

Dwaers-inden-vvegh, signifie l'Isle qui est au trauers du chemin.

Le premier Iuillet le temps calma, & à midy estoient encore bien éloignez de trois lieuës de l'Isle Dwaers-inden-wegh, les vents inconstans : Sur le soir, ils s'éleuerent du costé du Nord-Oüest, si bien qu'ils gagnerent l'Isle que ie viens de dire. Le soir fut calme, & ils furent obligez de ramer.

Le deuxiéme au matin estans au trauers de l'Isle Toppers-hoëtien, ils furent obligez d'y demeurer à l'ancre iusques sur les onze heures, & d'y attendre le vent de la mer, mais il s'en leua fort peu ; si bien qu'il fallut encore ramer, & au soir trouuerent qu'ils n'auoient auancé que deux milles : Sur le coucher du Soleil, ils virent derriere eux vne voile au trauers de l'Isle Dwaers-inden-wegh, ils gagnerent la coste, & y jettérent l'ancre, resolus de l'attendre. Le matin ils allerent aborder ce Vaisseau, esperant en tirer du secours & des armes pour se deffendre de ceux de laua, si ils estoient en guerre auec les Hollandois : Ils le trouuerent accompagnez de deux autres Vaisseaux de la Compagnie, sur l'vn desquels estoit Ramburgh Conseiller de cette Compagnie : Pelsart passa dans son Vaisseau, luy conte auec douleur l'accident qui luy estoit arriué, & fut auec luy à Batauia.

Cependant qu'il sollicite le secours, ie retourneray à ceux de l'Equipage qui estoient demeurez dans les Isles ; mais ie vous dois dire auparauant que le sous-Marchand nommé Ierosme Cornelis, autrefois Apoticaire de Harlem, auoit dés la coste d'Affrique complotté auec le Pilotte & quelques-autres, de se rendre maistre du Vaisseau, & de le mener à Dunkerque, ou de s'en seruir pour courre le bon bord : Ce sous-Marchand demeura dans le débris dix iours apres que le Vaisseau eut échoüé, ne trouuant point de moyen de gagner la terre ; il passa mesme deux iours sur le grand Mast qui flottoit, & de là s'estant mis sur vne vergue, gagna enfin la terre. Il deuoit commander en l'absence de Pelsart, & crût que ce cõmandement estoit vne bõne occasion d'executer son premier dessein, qu'il luy seroit aisé de se rendre maistre de ce qui estoit resté du débris, & de surprendre le Commandant lors qu'il arriueroit auec le secours qu'il estoit allé querir à Batauia, & de croiser ces Mers auec son Vaisseau : pour y paruenir, il falloit se défaire de ceux de l'Equipage qui n'estoient point de son party ; mais auparauant que de mettre la main dans le sang, il fit signer à ses complices vne espece de Com-

plot, par lequel ils se promettoient fidelité les vns aux autres. Tout l'Equipage estoit diuisé en trois Isles ; dans celle de Cornelis, qu'ils auoient appellée le Cimetiere de Battauia, estoit la plus grande trouppe : Vn nommé Vveybehays auoit esté enuoyé dans vne autre pour chercher de l'eau, & en auoit trouué apres l'auoir cherchée vingt iours ; Vveybe-hays fit le signal qu'il auoit concerté, par trois feux qu'il alluma, mais inutilement ; car ils ne furent point apperceus par les gens de la grande trouppe de Cornelis, parce que durant ce temps-là, les conjurez égorgeoient ceux qui n'estoient pas de leur party, ils en tuerent trente ou quarante ; quelques-vns se sauuerent sur des pieces de bois qu'ils joignirent ensemble, & vinrent trouuer Vveybe-hays, luy dirent l'horrible massacre qui s'estoit fait ; il auoit auprés de luy quarante-cinq hommes, il se resolut de se tenir sur ses gardes, & de se deffendre de ces assassins s'ils vouloient attenter sur sa trouppe ; comme en effet, ils en auoient le dessein, & de traiter de mesme vne autre troupe ; car ils apprehendoient que ceux de la troupe d'Hay ou de l'autre qui estoient dans vne troisiéme Isle, n'auertissent le Commandeur lors qu'il arriueroit, & n'apportassent quelque empeschement à leur dessein. Ils vinrent aisément à bout de cette derniere trouppe qui estoit la plus foible ; ils y tuerent tout, à l'exception de sept enfans & de quelques femmes ; ils esperoient venir à bout auec la mesme facilité de la trouppe de Vveybe-hays, & cependãt ouurirent les caisses des marchãds qu'on auoit sauuées du vaisseau. Ierôme Cornelis fit faire de riches étoffes qui y estoiẽt, des habits pour la troupe, se choisit des gardes qu'il fit habiller d'écarlatte auec deux grandes dentelles d'or & d'argent ; & comme si les femmes eussent esté vne partie du butin, en prend vne pour luy, donna vne des filles du Ministre à vn des principaux de sa trouppe, & abandonna à l'vsage public les trois autres ; il fit mesme quelques Reglemens pour la maniere dont elles deuoient seruir.

Apres ces horribles executions, il se fait élire Capitaine general, par vn Acte qu'il fit signer à tous ceux de son party ; enuoya en suite vingt-deux hommes sur deux Chalouppes, pour deffaire la trouppe de Vveybe-hays ; mais ils furent repoussez : il y va luy-mesme auec trente-sept hommes ; Vveybe-hays le vient receuoir au débarquement jusques dans l'eau, & le fait retirer, quoy qu'il n'eut point d'autres armes que des bastons dont il auoit armé le bout auec des cloux : la force ne luy reüssissant point, il a recours à d'autres moyens ; on propose vn Traité de Paix ; le *Domine* qui estoit du costé de Vveybe en fit les allées & les venuës : elle est concluë, à condition qu'il laisseroit en repos la trouppe de Vveybe, qui de son côté luy feroit rendre vn petit Batteau auec lequel vn Matelot s'estoit sauué de l'Isle où estoit Cornelis, dans celle de Vveybe, & qu'on donneroit à Vveybe de l'estoffe pour habiller ses gens : cependant que l'on va & vient, Cornelis écrit à quelques soldats François qui estoient de sa trouppe, leur offre à chacun six mille liures pour les corrompre, esperant qu'auec cette intelligence il luy seroit aisé de venir à bout de son dessein. Les Lettres ne font point d'effet, on les fait voir à Vveybe ; & Cornelis qui ne sçauoit pas qu'elles fussent découuertes, estant venu le lendemain auec trois ou quatre autres trouuer Vveybe, & luy porter les habits, Vveybe le fait charger, tuë deux ou trois de sa trouppe, & le retient prisonnier. Vn nommé Vvouter-los qui s'estoit sauué de cette déroute, vint le lendemain pour luy donner vn nouuel assaut ; mais auec aussi peu de succez. Pelsart arriue dans ces entrefaites sur la Fregate Sardam ; il approche du débris, & remarqua de loin de la fumée dans l'vne des Isles ; ce qui luy fut vne grande consolation, voyant par là que tout son monde n'estoit pas mort : il jette l'ancre, & se met aussitost dans l'Esquif auec du pain & du vin, & va descendre dans l'vne des Isles ; vn Esquif y aborde presque en mesme temps armé de quatre hommes ; Vveybe qui estoit l'vn de ces quatre court à luy, luy dit le massacre, & l'auertit de retourner au plustost à son Vaisseau, que l'on auoit dessein de surprendre ; que les conjurez auoient tué cent vingt-cinq personnes, & qu'ils le deuoient attaquer auec deux

Chalouppes; qu'il auoit eſté le matin de ce iour-là aux mains auec eux; Pelſart découure en même tẽps les deux Chaloupes qui venoient à luy; il fut pluſtoſt dans ſon Vaiſſeau qu'elles ne l'eurent abordé; il void ces gens couuerts de dentelles d'or & d'argent, & les armes à la main; il leur demande pourquoy ils abordent le Vaiſſeau les armes à la main; leur réponce fut qu'ils le luy diroient quand ils ſeroient dans le Vaiſſeau; il leur commanda de ietter leurs armes à la mer, autrement il les menace de les couler à fonds; il fallut obeyr, ils iettent leurs armes, on les fait entrer dans le Vaiſſeau, où on leur mit auſſi-toſt les fers aux pieds: Vn nõmé Iean de Brémen qui fut examiné le premier, confeſſa qu'il auoit mis à mort, ou aydé à aſſaſſiner, vingt-ſept perſonnes; le ſoir meſme Vveybe amena à bord ſon priſonnier.

Le dix-huictiéme Septembre, le Commandeur auec le maiſtre Pilote furent prendre auec des Batteaux dix hommes de la troupe de Vveybe, auec leſquels ils paſſerent à l'Iſle de Cornelis; ceux qui y eſtoient demeurez perdirent courage, auſſi-toſt qu'ils le virent aborder, & ſe laiſſerent mettre aux fers; le premier des ſoins du Commandant fut de faire chercher les pierreries qui eſtoient diſperſées çà & là. On trouua tout dés la premiere recherche à l'exception d'vne chaiſne d'or & d'vne bague, & encore trouua-t'on depuis la bague; l'on vient aprés au débris, le Vaiſſeau eſtoit en cent pieces, la quille d'vn coſté eſchoüée ſur vn ſable, vne partie du deuant du Vaiſſeau ſur vne roche, & d'autres pieces çà & là qui donnoient peu d'eſperance à Pelſart de ſauuer quelque choſe des marchandiſes de la Compagnie: le Boutillier luy dit qu'il y auoit bien vn mois que d'vn beau iour qu'eſtoit le ſeul qu'ils euſſent eû, en tout ce temps-là, eſtant allé peſcher aſſez proche du débris, il auoit auec le bout d'vne picque donné contre vne des caiſſes pleine d'argent.

La particularité de cette eau eſt remarquable.

Le dix-neufiéme on porta à l'Iſle les autres Complices pour les examiner.

Le vingtiéme on enuoya à la troupe de Vveybe diuerſes choſes dont elle manquoit, & on en rapporta de l'eau. Car apres auoir eſté dix jours dans l'Iſle ſans en trouuer, ils ſ'auiſerent de gouſter de celle qui eſtoit dans deux puits qu'ils croyoient ſalée, à cauſe qu'elle hauſſoit & baiſſoit auec la Marée, & cependant elle ſe trouua bonne à boire.

Le vingt & vniéme ils trouuerent que la Marée eſtoit fort baſſe, & le vent d'Eſt-Sud-Eſt ſi grand, que le Batteau ne peût ſortir de tout ce iour-là.

Le vingt-deuxiéme ils voulurent reconnoiſtre de plus prés le débris; la mer briſoit ſi rudement contre, que les Nageurs meſmes n'oſerent en approcher.

Le vingt-cinquiéme, le Maiſtre du Vaiſſeau & le Pilote en approcherent par vn beau temps; ceux qui eſtoient à terre remarquerent, qu'ils eſtoient empeſchez à tirer quelque choſe; on leur enuoya du ſecours, le Commandant y va luy-meſme, ils auoient trouué vne caiſſe pleine d'argent: On en trouua vne ſeconde, on mît ces deux à ſec, & on n'en pût pas peſcher dauantage de tout ce iour-là à cauſe du mauuais temps, quoy que les Plongeurs du Guzarat aſſeuraſſent qu'ils en auoient trouué ſix autres qui ſe pouuoient tirer aiſément.

Le vingt-ſixiéme l'apresdinée, le temps eſtant beau & la Marée fort baſſe, le Maiſtre alla au lieu où on auoit remarqué les caiſſes, en rapporta trois, & mit vn anchre & vne piece d'artillerie pour marquer l'endroit où ils en laiſſoient vne quatriéme qu'ils ne peurent tirer, quelque effort qu'ils fiſſent.

Le vingt-ſeptiéme il fit vn vent de Sud fort froid.

Le vingt-huictiéme, le meſme vent; & comme il ne permettoit pas de trauailler aupres du débris, le Commandeur fit aſſembler le Conſeil pour déliberer ſi l'on iugeroit les Criminels, ou ſi on les tranſporteroit à Battauia pour y eſtre jugez par les Officiers de la Compagnie; leur grand nombre, & la jalouſie des grandes richeſſes que l'on auoit tirées du naufrage, & dont la fregate eſtoit chargée, fit que la pluralité des voix alla à les iuger & faire executer ſur le lieu, ce qu'ils firent.

Diſcours